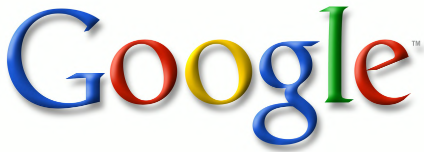




LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

DIXIÈME ANNÉE

TOME TROISIÈME

Mai-Juin 1903

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1903

MONSIEUR DE MIGURAC

OU

LE MARQUIS PHILOSOPHE

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

De narrer ici la vie de M. Louis-Lycurgue, marquis de Migurac, gentilhomme périgourdin, nous pourrions sans peine trouver mainte excuse. Il nous serait loisible d'en donner de philosophiques, fort capables d'en imposer. Mais il nous plaît seulement de rappeler la curiosité bienveillante que suscitèrent d'autres personnages d'aussi mince prestige dans l'histoire : tels que Don Quichotte de la Manche, Gil Blas de Santillane, ou le sire mélancolique de Sigognac, dont les aventures n'ont pas cessé d'émerveiller les badauds et quelques hommes sages.

Il n'y a pas à douter que le nom de M. de Migurac n'éclipse bientôt ceux que nous venons d'écrire. Car en de tels récits, le rôle du conteur étant de s'effacer, le héros seul importe, ainsi que le goût du public. Or nous ne feignons pas à déclarer que, tant pour la beauté du caractère que pour l'enchainement incroyable et sublime des actions, aucune biographie ne saurait être mise au-dessus de celle-ci. Et, par ailleurs, de quel droit oserions-nous imaginer nos lecteurs moins sensibles au mérite que ne furent ceux de Cervantès ou de Lesage ou de Gautier? C'est une injure d'auteur grincheux que nous nous refusons, pour notre part, à leur infliger et dont les nettoiera le succès de ce livre.

Peut-être devrions-nous ici, suivant la coutume des historiens, donner la liste des documents manuscrits et imprimés d'où fut extraite la substance de ce récit; et nous entasserions aisément les références, multipliant les titres d'ouvrages imprimés, de mémoires, de correspondances, d'inventaires, de rapports, dénombrant toute la paperasserie qui dort en la poudre de mainte archive. Toutefois il nous déplait

de faire étalage de cette sorte dans un ouvrage qui n'est point d'érudition, mais, s'il se peut, d'honnête divertissement : de sa matière l'origine importe moins que la qualité elle-même et la façon dont elle est présentée. Nous nous contenterons de dire brièvement qu'à côté des nombreux écrits où M. de Migurac épancha la fougue de son âme et l'ardeur de sa pensée, notre source principale se trouve dans les mémoires de M. l'abbé Laurent-Cyprien-Exposit Joineau.

M. l'abbé Joineau, qui, ainsi qu'il sera dit, fut attaché à la personne du marquis dès sa prime enfance, le suivit de près ou de loin d'un œil attentif pendant toute sa carrière et, après sa mort, s'occupa de tracer soigneusement son portrait et sa biographie. Il atteignit un âge avancé et mourut paisiblement vers une date indéterminée qui avoisine les premières années de la Restauration. Notons qu'il fut le dernier hôte du château de Migurac, dont les murailles effondrées allèrent peu après caillouter mainte route du pays périgourdin. Ce n'est pas le lieu ici de s'arrêter au caractère de cet estimable ecclésiastique : nous nous bornerons à dire que sans doute M. de Migurac n'eût point souhaité d'autre biographe, ayant en estime particulière la simplicité de cœur et l'ouverture aimable de l'esprit.

I

NAISSANCE DE LOUIS-LYCURGUE, VICOMTE D'AUBETORTE ET FUTUR MARQUIS DE MIGURAC

M. de Migurac vit le jour pour la première fois le mercredi 28 juillet de l'an mil sept cent quarante et un, en le château de Migurac, sis dans la province de Guyenne, proche du village de même nom, à quelques lieux de la ville de Périgueux.

Ce fut la veille au soir, après avoir dîné comme de coutume en face de son époux, dans la chambre à manger haut plafonnée et sévèrement meublée à la mode de Louis XIII, que, vers les onze heures, au moment de se mettre au lit, la marquise de Migurac, née Olympe-Marie-Eugénie de Gransalat, éprouva les premières douleurs qui lui annoncèrent la prochaine venue de son enfant. Bien qu'elle n'eût point l'expérience de la chose, malgré dix ans de mariage, elle ne s'y trompa point et manda aussitôt mademoiselle Aglaé Per-

ronneau, sage-femme réputée de Périgueux, qui, depuis une quinzaine, attendait fort patiemment dans l'aile gauche du château que l'heure sonnât de faire montre de ses talents. Mademoiselle Perronneau qui, sinon celui de sa bouche, n'avait nul souci plus précieux que celui de son lit, arriva se frottant les yeux et le visage mal satisfait. Elle dut s'assurer que la marquise ne l'avait pas dérangée en vain et que, selon toute prévision humaine, plusieurs heures ne s'écouleraient pas sans que le nom de Migurac eût un héritier. Serait-il mâle ou femelle? il n'y avait pas d'hésitation dans l'âme de la marquise; et d'un doute possible elle eût souri, encore qu'elle ne fût point fort à son aise. Quand le marquis effaré se présenta, la perruque de travers et les bas en tire-bouchon sur les mollets, elle lui tendit son front d'un air de noblesse et lui dit :

— Monsieur, demain je vous offrirai sans faute un marquis de Migurac.

Puis elle le pria de se retirer, estimant qu'un homme n'était point à sa place en tel événement.

Le marquis Henri obéit dans un grand trouble. Les péripéties diverses de son existence l'avaient toujours assailli à l'improviste; et tout ce qu'il y avait eu d'important dans sa vie, depuis sa naissance jusqu'à son mariage, s'était accompli sans qu'il y eût pris d'initiative. Aussi, quoique sa tendresse s'émût des souffrances probables de madame Olympe, il ne mit point en doute que sa requête fût légitime, et, s'étant allé renfermer dans son appartement, il passa sa nuit à se promener de long en large, tantôt prêtant l'oreille au moindre bruit, et tantôt absorbé dans ses méditations.

La perspective que, contre toute espérance, un enfant allait naître de lui après dix ans d'union stérile lui semblait prodigieuse. Tandis que madame de Migurac avait accueilli sa grossesse avec une satisfaction grave et calme, comme un événement dont il n'y avait pas lieu de s'étonner et qui était la conséquence naturelle de sa longue patience, de ses prières et de ses offrandes à sainte Radegonde, le marquis était demeuré longtemps incrédule; puis, quand son scepticisme avait dû s'incliner devant la sagesse instruite de mademoiselle Perronneau, il n'avait pu se défaire d'un soupçon tenace

qu'un accident mettrait à néant son espérance. Maintenant encore, il appréhendait quelque catastrophe, attendait d'un instant à l'autre un message funeste... Mais il n'y avait dans le château que le silence.

Se rappelant le sang-froid de la marquise, M. de Migurac s'efforça de dominer ses nerfs et il osa fixer sa pensée sur cet enfant qui allait naître.

Au fond de son âme, il désirait une fille. Il n'avait point celé à la marquise ce vœu, surprenant chez un gentilhomme qui n'avait pas encore d'héritier de son nom, et la noble dame n'avait pu lui dissimuler un étonnement où se mêlait quelque blâme. Au vrai, de son inclination il eût malaisément donné une raison précise. Peut-être, vu l'amoindrissement de la fortune des Migurac, conséquence des folies de monsieur son père, tenait-il pour préférable que son nom s'éteignît avec lui-même, plutôt que de décliner lentement par le fait d'une postérité mal argentée; peut-être en une fille espérait-il auprès de lui quelque chose de doux et de câlin que jusque-là il n'avait point connu. Peut-être encore, par une bizarrerie de son esprit, s'effarait-il de quelle manière il formerait l'âme d'un homme : ce scrupule singulier eût assez bien convenu aux théories étranges qui lui étaient chères et que d'ailleurs il répugnait à développer, aimant mieux se taire que de scandaliser son prochain.

Bref, il eût préféré une fille. Mais madame de Migurac lui avait promis un fils avec autorité. Quelque déraisonnable qu'il pût être de s'attacher à des pressentiments en pareille matière, il savait la marquise si exacte dans ses propos et si ponctuelle dans ses devoirs qu'il en était frappé et tendait malgré lui à la croire. Et il pensait avec un petit regret à tous les jolis prénoms qu'il ne donnerait pas à sa fille et qu'il aurait murmurés avec tant de délices : Hypatie, Eucharis, Arsinoé, Irène.

Dans la nuit muette, un cri atroce déchira les airs, pénétra M. de Migurac jusqu'aux moelles, l'arracha du fauteuil où il sommeillait. Déjà il tirait le loquet pour se précipiter vers la chambre de la marquise, lui porter secours dans l'agonie où il la devinait... Mais sa timidité d'agir et le sentiment de son impuissance l'arrêtèrent. Il craignit un spectacle affreux ou



d'être indiscret. Il referma la porte, et une dure angoisse étreignit son cœur, le tordit d'une douleur physique.

Il étouffait. En quelques pas il atteignit la fenêtre et l'ouvrit. Un peu de fraîcheur récréa sa poitrine. Il contempla la splendeur du ciel étoilé et regretta d'être athée. Car il aurait eu grand besoin de prier et de se reposer en une bonté puissante. Il se perçut très faible et seul et de nouveau s'affaissa dans son fauteuil, s'efforçant de se soumettre au jeu des lois naturelles, incapable d'ordonner ses pensées avec suite, frémissant aux moindres rumeurs de la campagne assoupie, souhaitant passionnément d'apprendre, fût-ce une catastrophe : et pourtant il avait si peur de savoir qu'il n'osait mander un domestique pour l'envoyer aux nouvelles.

Tout à coup un grattement à sa porte le fit tressaillir. Avec honte, il s'aperçut qu'il faisait jour et qu'il dormait. Il commanda d'entrer d'une voix sans timbre. A travers une sorte de brume, il distingua le bonnet blanc et le fichu de linon de mademoiselle Séraphine, camérière, et il fut convaincu qu'elle annonçait un malheur. A sa stupeur, elle prononça de sa voix ordinaire que madame la marquise priait monsieur son époux de vouloir la joindre en sa chambre à dormir.

Lorsque M. de Migurac pénétra dans l'appartement de sa femme, le premier objet qu'il visa fut une manière de substance rougeâtre, torchée de blanc, aux formes confuses et de mouvements mal réglés, qui geignait entre les bras de mademoiselle Perronneau laquelle l'envisageait d'un sourire satisfait. Et, en même temps, la voix de la marquise arrivait à ses oreilles, affaiblie sans doute, mais néanmoins ferme et distincte :

— Monsieur, — disait-elle, — j'espère qu'il vous plaira de faire bon accueil au fils que je vous avais promis.

M. de Migurac considéra la marquise. Elle était fort pâle et ses souffrances se lisaient sur ses traits creusés. Mais, couchée dans le grand lit proprement nappé de belle toile fine et d'une courtepointe en soie de Lyon, elle gardait malgré sa langueur l'air de noblesse qui lui était habituel. Hors d'état de parler, M. de Migurac prit la main blanche qui pendait et la baisa avec une ferveur inaccoutumée.

Mais mademoiselle Perronneau, la mine importante et les

bras levés, s'approcha de lui et lui tendit l'enfant. Il contempla avec embarras la petite masse rougeaude et plissée, les petits yeux troubles sans regard, les doigts minuscules tortillés à l'aventure, et, sans trouver de paroles, il s'inclina vers le petit front bosselé. Et puis, songeant que cette chose était son fils et qu'elle deviendrait un homme, il sentit ses paupières s'humecter et sur ses joues plusieurs larmes coulèrent qu'il ne pouvait pas retenir, cependant que madame de Migurac l'envisageait avec un sourire orgueilleux et quelque condescendance.

Lorsque M. de Migurac eut ressaisi ses esprits, mademoiselle Perronneau, experte dans le protocole des naissances, opina qu'il était séant qu'on fît du nouveau-né un chrétien, et, le baptême étant ajourné aux relevailles de la marquise, M. Baguelinier, le vieux curé de Migurac, entra de son pas chancelant, marmonna deux lignes de latin entre ses gencives nues et ondoya l'enfant d'un signe de croix saccadé au moyen de ses longs bras maigres qui tremblaient.

Cette sainte cérémonie achevée, le jeune catholique fut remis ès mains de la brune Maguelonne, fille accorte du bourg, aux hanches larges et à l'ample poitrine, que l'œil perspicace de mademoiselle Perronneau avait entre plusieurs postulantes distinguée pour la charge enviée de nourrice ; et bientôt le marquis vit les joues de son fils se gonfler en mesure afin de goûter sa première nourriture.

L'héritier du marquisat de Migurac fut inscrit au registre paroissial sous les prénoms antérieurement convenus de Louis-Lycurgue. La marquise avait exigé que son fils eût le même patron que les trois plus illustres entre les rois de France : celui qui avait mérité le nom de Saint, celui qui avait été le Roi-Soleil, et enfin Louis le Bien-Aimé, monarque régnant. Le nom de Lycurgue avait été choisi par M. de Migurac qui avait à cœur que l'enfant s'appelât comme le plus sage des législateurs, le philosophe qui avait révélé aux hommes les principes de la nature et de l'égalité.

A ces prénoms fut adjoint, selon la prière expresse de madame de Migurac, le titre de vicomte d'Aubetorte, attaché à une sorte de métairie passable dont le toit s'adornait d'une tourelle.

Le soir, il y eut une large distribution de vivres parmi les rustres accourus pour offrir leurs vœux à leur dame, et un feu d'artifice, payé cent vingt livres et dix sols au meilleur artificier de Périgueux, fut tiré par les soins de maître Pierre-Antoine Lestrade, qui cumulait au château les fonctions de grand écuyer et d'intendant.

Tels furent les événements notables qui accompagnèrent la naissance de Louis-Lycurgue. Ajoutons que mademoiselle Perronneau, l'estimait robuste et bien constitué; au mode dont il braillait, elle augura bien de ses poumons; son poids, qui était de cinquante-deux marcs, et l'ampleur de ses pieds et de ses mains lui firent prophétiser qu'il serait de bonne taille.

Cette demoiselle, qui ne dédaignait pas les indications de l'astrologie, observa de plus que l'enfant, étant né sous le signe du Lion, aurait une âme généreuse et pourrait aspirer à de hautes destinées. Mais elle recommanda de joindre à la médaille bénite qu'on lui passa au cou un petit rubis percé d'un trou, car cette pierre a la vertu de préserver celui qui la porte des mauvaises influences de la constellation : or celle-ci, comme chacun sait, favorise naturellement la mobilité de caractère, l'ardeur démesurée des passions et le penchant à multiplier soi-même les traverses ordinaires de la vie.

Sans méconnaître le caractère peu catholique de telles croyances, la marquise en fut émue et n'estima pas qu'il fût prudent de les dédaigner. Un exprès courut à franc étrier querir chez un joaillier de Périgueux une pierre de belle eau qui fut placée au cou de l'enfant. Ce ne fut que vers la vingt-deuxième année de son âge que Louis-Lycurgue, ayant été réduit à la vendre dans des circonstances que nous dirons, fut averti qu'elle était fausse, le marchand ayant trompé la bonne foi de ses parents. D'où les gens superstitieux ne manquèrent pas de conclure qu'il était à bon droit voué à une carrière tumultueuse, puisque l'action pernicieuse des astres n'avait pas été conjurée.

II

PREMIÈRES ANNÉES DE LOUIS-LYCURGUE

Selon des conjectures plausibles, la première enfance de Louis-Lycurgue ne fut point féconde en prodiges. Il va sans dire qu'en faisant cette affirmation nous négligeons les bavardages de Maguelonne, qui, ainsi qu'il convient à une nourrice, réputait son Lulu le plus merveilleux poupon du monde et ne tarissait point en éloges quant à son esprit et ses grâces physiques. Sur ce thème, contre la coutume, elle n'avait point pour rivale la propre mère de Louis-Lycurgue : car madame Olympe entretenait un cœur à tel point émondé et judicieusement réglé que l'illusion maternelle même n'y croissait point en herbes folles. Mais, par une exception assez rare pour être notée, c'était le marquis de Migurac lui-même qui semblait plus disposé à voir dans monsieur son fils un objet extraordinaire. Il s'attardait de longues heures à le contempler avec une attention émerveillée, et, quand par hasard ils se trouvaient seuls, il lui arrivait de prendre l'enfant entre ses bras et de lui tenir un mystérieux langage dont celui-ci sans doute avait le secret puisqu'il souriait. Les moindres malaises du jeune vicomte affectaient incroyablement son père : le marquis souffrait avec lui dans ses coliques ; l'un avait la poitrine oppressée quand l'autre toussait ; et ce ne fut que par un effort méritoire de volonté qu'il put se rendre à Bordeaux où l'appelait une affaire urgente dans le moment où Louis-Lycurgue eut la coqueluche. Cette tendresse particulière, encore que M. de Migurac la dissimulât par une sorte de pudeur, éclatait aux yeux de tous, et volontiers répétait-on au château qu'en son père l'enfant avait véritablement une mère, et, en sa mère, son père.

Quoi qu'il en soit, Louis-Lycurgue fit sa croissance aisément et comme qui veut vivre. Riche de cœur et de corsage, Maguelonne, dix-huit mois durant, ne lui ménagea pas les trésors de son sein et de son affection. Ainsi passa-t-il sans encombre cette période chanceuse de son existence ter-

restre et sans qu'il fallût requérir les soins de maître Petin qui dans le village cumulait les emplois de chirurgien, de médecin, de barbier et d'écrivain public. Louis-Lycurgue téta avec énergie et voracité, n'eut point de fièvres malignes ni de convulsions, perça sa première dent à six mois et n'attendit point d'avoir révolu ses douze mois pour errer sur ses propres jambes d'un pas mal assuré, mais téméraire, par les antichambres et les allées. Ces marques de précocité engendrèrent, comme de juste, une vanité manifeste chez Maguelonne, qui en attribuait le mérite à son lait plus volontiers qu'au sang des Migurac.

Le moral du jeune vicomte se développa, ainsi qu'il arrive, moins promptement que sa personne physique. Cependant, de bonne heure, il manifesta des instincts que le psychologue ne saurait négliger. Les hurlements furieux dont il déclarait son impatience de prendre le sein se doivent interpréter non seulement comme le témoignage de la violence de son appétit, mais comme un signe de l'intensité de ses passions : il est notable, en effet, que si le retard se prolongeait au delà de certaines limites, lorsque enfin Maguelonne apitoyée lui présentait l'objet désiré, au lieu de s'y jeter goulûment comme la plupart des nourrissons, il la repoussait et la griffait avec rage, démontrant ainsi que sa colère n'était point seulement de faim exaspérée, mais d'orgueil outragé.

Dans sa conduite avec ses jouets, on remarquerait sans peine peu de constance et quelque chose d'un caractère également lunatique et impérieux. Au premier anniversaire de sa naissance, le chevalier de Condras lui offrit une superbe poupée d'Allemagne, amenée à grand frais et vraie manière de chef-d'œuvre. Il la salua dès l'abord par des gloussements d'enthousiasme, n'eut de cesse qu'il n'en eût fourré les deux pieds dans sa bouche, et exigea, pour s'endormir, qu'elle partageât sa bercelonnette. Mais, deux jours après, Maguelonne, hypocrite, la lui ayant offerte alors qu'il attendait d'elle un autre office, il la rejeta au loin de toute la force de son petit bras et dès lors s'épandit en hurlements à chaque fois qu'il put l'entrevoir.

Malaisément pouvait-on prévoir, la veille, quel divertissement lui serait agréable au matin. En général il était enclin

à désirer ce qui n'était point à sa portée, et son désir, sitôt contenté, s'évanouissait. Ayant longtemps convoité un ruban de cou qui parait le sein de mademoiselle Séraphine, il en reçut l'hommage quand il fut défraîchi ; mais, après cinq minutes de possession, il le rejeta dédaigneusement et même le souilla de la façon la plus offensante. De toutes les passions de son enfance, l'on peut même dire qu'une seule ne s'éteignit point, à savoir son admiration pour les rayons du soleil : car jamais on ne put les lui mettre en main, malgré ses efforts pour saisir de ses petits doigts les poussières étincelantes qu'il voyait y danser. Il n'eût donc pas été téméraire de conjecturer dès ses jeunes ans qu'il poursuivrait dans la vie le rêve et la chimère et que toute réalité atteinte lui semblerait méprisable.

On peut remarquer que Louis-Lycurgue n'était pas plus constant pour les personnes que pour les choses. De tout le domestique du château empressé à le servir, nul n'avait deux jours de suite le même accueil ; Maguelonne elle-même connaissait des heures de disgrâce, et souvent madame Olympe n'était pas épargnée par ses imprécations aux instants où elle avait coutume de visiter son appartement. A tout peser, dans l'humanité, il n'était guère qu'un visiteur dont presque toujours il subît l'approche avec joie. C'était un sujet d'étonnement pour ceux qui avaient éprouvé son humeur capricieuse de le voir demeurer parfois une demi-heure à gazouiller en face du marquis son père, qui le considérait, pensif, sans dire mot.

Parmi les autres traits précoces de son caractère on notera une vigueur incontestable de volonté. Aussi rapidement cessait-il d'apprécier une chose obtenue, aussi fortement la voulait-il tant qu'il la voulait. De cette énergie je donnerai une preuve curieuse : à l'âge de quinze mois, il se piqua jusqu'au sang avec une épingle et ne dit mot, sachant que l'épingle lui serait enlevée ; et Maguelonne ne connut sa blessure qu'au sang qui souillait sa robe, et elle dut employer la violence pour lui ravir l'objet traître et adoré, qu'il serrait dans son petit poing fermé qui saignait.

De même il est visible qu'il eut de bonne heure l'amour des choses brillantes et un certain sens de la beauté. Quelque

déconcertante que fût son humeur, ses faveurs se portaient de préférence aux visages avenants, aux étoffes soyeuses, aux objets de métal ; plus d'un des sourires où peut-être madame Olympe crut discerner le premier indice d'une affection filiale alla vers le médaillon de diamant dont volontiers elle parait son corsage. Quand on le promenait dans son petit chariot, il se renversait en arrière avec persistance, et il semblait que ce fût moins par fatigue que pour être en face du ciel bleu qu'il contemplait rêveur en bavant.

On multiplierait à plaisir le nombre de ces détails. Il ne nous paraît point utile d'en poursuivre la collection, car peut-être nous serait-il objecté que des remarques analogues et d'autres fort opposées s'appliquent à tous les nouveau-nés, et que, une telle méthode admise, il n'est nul homme dont le caractère, quel qu'il soit, ne puisse paraître tracé dès son enfance, selon les faits qu'il plaît d'y relever.

Nous nous bornerons donc à déclarer que parmi les nombreux témoignages qui nous ont été transmis sur la première jeunesse de Louis-Lycurgue, nous avons cru devoir retenir ceux qui nous ont semblé correspondre en quelque mesure avec l'homme qu'il devint ultérieurement, réservant comme en dehors de notre sujet la grave question des rapports philosophiques qui unissent l'enfance à l'âge adulte. Et nous n'insisterons pas davantage sur cette histoire puérile dont les péripéties n'ont guère varié depuis qu'il y a des nourrissons qui apprennent à vivre. Qu'il nous suffise d'indiquer, en forme de conclusion, qu'à l'âge de cinq ans Louis-Lycurgue était un enfant bien venu et de bonne apparence. De madame sa mère, il tenait le visage régulier, le teint mat et chaud, les cheveux bruns, une bouche vermeille dont les lèvres étaient un tantinet renflées ; et de son père il avait la finesse des traits, les yeux très bleus et un sourire d'une douceur tendre qui laissait briller ses dents menues, blanches et bien plantées. Droit et fort pour son âge, solidement campé sur ses petites jambes, il était plaisant à voir; un air de santé et de franchise éclairait son regard qui jaillissait tout droit, paupières levées, et rehaussait la façon alerte dont il bondissait dans le parc, en vain poursuivi par Maguelonne grondeuse, fière et essoufflée.

C'est avant qu'il eût parfait ses six ans que la marquise eut avec son époux un entretien important au sujet de l'éducation de leur fils.

Jusque-là, selon l'usage, cette matière avait été confiée aux seuls soins de Maguelonne et de ses pareilles au château. Encore que la marquise Olympe ne sût maintes fois que faire de son temps, elle avait été trop noblement élevée pour ignorer qu'une femme de qualité déroge à soigner un enfant en bas âge. Elle se contentait donc d'embrasser son fils matin et soir, de le rencontrer trois fois par jour en passant dans un corridor ou dans une allée, et de le faire fouetter devant elle aux grandes occasions, consacrant ses journées à rendre visite, dans l'antique carrosse de Migurac, aux châteaux du voisinage, ou réfugiée dans ses appartements, travaillant au métier, brodant au tambour, et se faisant lire des traités de piété ou de généalogie.

Quant au marquis, concentré dans le souci de faire valoir ses domaines et de réparer, au moyen de négociations laborieuses, le délabrement où son père avait laissé son bien, et au surplus volontiers absorbé dans ses lectures philosophiques et ses songeries, il ne trouvait point, malgré ses principes, le temps de veiller sur son fils, et sa timidité le retenait de montrer à la marquise combien il souhaitait qu'elle s'en occupât.

Ainsi Louis-Lycurgue avait crû sous la seule férule de Maguelonne, assistée, parfois, de mademoiselle Séraphine, et c'étaient elles qui avaient formé son intelligence naissante. Ses connaissances scientifiques étaient restreintes. Il connaissait imparfaitement ses lettres, avait appris son *Pater* et deux ou trois chants liturgiques, et possédait parfaitement, sans qu'on le lui eût enseigné, le langage des manants et des fragments de refrains poissards. Il avait, de plus, la tête meublée d'une infinité d'histoires de fées, de sorciers et de génies, et les enchevêtrait singulièrement à la réalité, au hasard d'une imagination qui promettait d'être riche. Les nuages, les arbres, les sources s'animaient autour de lui. Un monde de chimères l'environnait, et tour à tour le charmait, l'exaltait, lui inspirait des jeux, des ardeurs, des effrois inattendus. Il s'y réfugiait d'autant plus volontiers que son caractère se dérobait

davantage à l'ascendant de Maguelonne et de la caméristе : continuellement il leur échappait, et, en dépit des ordres et des menaces, s'enfuyait dans le parc où on le retrouvait les vêtements en lambeaux, la tête au soleil et les pieds dans quelque mare.

Mais, au jour que nous voulons dire, il advint que, ayant avisé deux poules grasses enfermées dans une cage en vue de la collation du lendemain, il s'en approcha sournoisement, tira la porte de leur prison et leur rendit la clef des champs; et comme mademoiselle Séraphine, indignée, l'en reprenait vertement et même levait la main contre lui, il se jeta sur elle et la mordit gravement au bras. Sur quoi, mademoiselle Séraphine alla se plaindre à la marquise Olympe qui, fronçant ses beaux sourcils, ordonna qu'on amenât devant elle le coupable. Il apparut, les souliers crottés et défaits, un bas tombant sur les talons, la culotte trouée, une manche de l'habit arraché et les cheveux dépeignés. La marquise le toisa sévèrement et lui remontra sa faute; il répondait brièvement, d'un ton à la fois hardi et défiant. Le front chargé de nuages, elle le congédia, après une demi-heure d'exhortations, en lui disant avec sécheresse :

— Mon fils, vous n'êtes pas un gentilhomme, et, si vous persévérez, il y a fort à douter que vous en deveniez un.

L'enfant se retira, bouche close, et sans que sa mère eût prêté attention à sa pâleur. Mais, peu de secondes après, des cris perçants traversaient le château. Quelle que fût son impassibilité, la marquise elle-même quittait son fauteuil et se précipitait vers le vestibule où un spectacle inattendu l'arrêta : entre les bras de Maguelonne éperdue, le jeune vicomte gisait à terre, la poitrine ensanglantée ; une de ses petites mains étreignait encore un canif dont il venait de se frapper, tandis qu'affolée, mademoiselle Séraphine courait de-ci et de-là, cherchant, elle ne savait où, de quoi étancher le sang qui ruisselait. A l'aspect de sa mère, le jeune Louis-Lycurgue balbutia :

— Madame, j'ai cru qu'il valait mieux pour vous n'avoir point de fils qu'un qui ne fût point gentilhomme. Veuillez m'excuser de n'avoir pas réussi.

Il disait : « Z'ai pensé », et ne savait point encore prononcer les R.

Madame Olympe ne répondit rien, mais ses beaux yeux se voilèrent d'une buée et elle prit l'enfant sur ses genoux, très doucement, tandis que mademoiselle Séraphine, les doigts tremblants, préparait une bande de drap fin et que Maguelonne y versait, outre ses larmes, quelques gouttes de baume de Syrie, propre à cicatriser les blessures.

Tel fut l'accident à la suite duquel le soir même, après souper, avant que M. de Migurac eût ouvert quelqu'une de ses brochures, la marquise la pria de lui donner un instant d'entretien, et, tout d'une haleine, lui conta l'indiscipline de Louis-Lycurgue, ses violences, ses propos décousus touchant les génies et les fées, qu'il ne faisait point la révérence et ignorait l'art de baiser la main, qu'il avait fait évader deux poules et attenté lui-même à ses jours. Pendant ce récit M. de Migurac semblait la proie d'un vif émoi et pâlissait et rougissait tour à tour.

La marquise conclut en ces termes :

— Si votre sentiment s'accorde avec le mien, cet enfant n'a point une nature vicieuse, mais son humeur est fougueuse, intempérante et mérite d'être contenue. J'estime donc qu'il y a urgence, de crainte qu'il ne grandisse pour des errements plus fâcheux, à régler le plan de son éducation.

Le marquis ayant approuvé, la conversation se poursuivit. Bientôt les résultats en devinrent sensibles, et ils furent que, mademoiselle Séraphine demeurant confinée dans ses fonctions de camériste, et Maguelonne promue à la lingerie, Louis-Lycurgue passa des mains des femmes dans celles des hommes. A sa personne fut attaché le jeune Gilles, garçon de bonne mine et de probité, qui, depuis deux ans, aidait au service de table ; et Pierre-Antoine, qui jadis avait fait campagne sous le maréchal de Villars et qui, depuis vingt-cinq ans, avait le soin des chevaux et de la carrosserie à Migurac, reçut en plus la tâche de le perfectionner dans l'équitation et le métier des armes. Troisièmement, il fut décrété qu'en remplacement de l'abbé Baguelinier, qui, à cause de son grand âge, avait exprimé le vœu de se retirer dans un petit bien de Languedoc, l'office d'aumônier serait confié à un ecclésiastique qui serait propre, en même temps, à enseigner au jeune vicomte les belles-lettres et tout ce dont il con-

vient qu'un gentilhomme soit instruit. Sur la recommandation de Monseigneur de Condom, à qui le marquis s'ouvrit de son dessein, cette charge fut confiée à M. Joineau, qui précisément alors sortait du séminaire, riche en science, mais peu pourvu d'espèces sonnantes, d'ailleurs amène, grassouillet et de bonne compagnie.

De plus, désireux de ne rien épargner afin de parfaire l'éducation de son fils, le marquis mit une chaleur inaccoutumée à démontrer à son épouse qu'une telle tâche ne devait point être abandonnée exclusivement à des mains mercenaires, fussent-elles même ecclésiastiques. Invoquant les opinions de plusieurs écrivains anciens et corroborant ses dires de citations extraites de l'Écriture Sainte, il réussit à convaincre la marquise qui, à l'égal des convenances de son rang, respectait les préceptes de la religion et son devoir d'obéissance conjugale. Cédant à l'insistance de son époux, elle accepta donc de consacrer quotidiennement une demi-heure de son loisir à polir son fils dans l'art des bonnes manières. Et, d'autre part, le marquis, questionné sur le rôle qu'il se réservait à lui-même, lui répondit qu'il essayerait avec l'aide de la nature de former la raison et le cœur de l'enfant, à quoi sans doute nul n'aurait songé. La marquise ne comprit point, et, par suite, ne fit pas d'objection.

C'est ainsi qu'à partir de sa sixième année, Louis-Lycurgue fut comblé des leçons et des soins les plus variés. Tandis que Gilles et Pierre-Antoine se partageaient ce qui touchait le développement de son corps, le soin de l'éduquer en lettres et religion revenait à M. Joineau, licencié ès arts et en théologie, la marquise elle-même lui inculquait les préceptes qui conviennent à un gentilhomme, et M. de Migurac, plus ambitieux, s'efforçait par surcroît de faire de lui véritablement un homme.

De quelle façon cette éducation ainsi départie fut effectivement distribuée, il n'est point hors de propos de donner ici un sommaire aperçu, remettant à plus tard d'en exposer les résultats.

III

DE L'ÉDUCATION QUI FUT DONNÉE A LOUIS-LYCURGUE

Les cahiers de l'abbé Joineau qui, autant que les écrits de M. de Migurac, forment le fond de cette histoire authentique, contiennent comme il est concevable force renseignements relatifs aux études juvéniles de Louis-Lycurgue et surtout aux rapports qu'il entretint avec son menin. Frais émoulu du séminaire et désireux de complaire à son protecteur, Monsieur de Condom, autant qu'à son seigneur le marquis de Migurac, l'abbé eût volontiers fait de son élève le récipient de toute science, et nous le voyons inscrire au programme de ses cours non seulement la religion et les belles-lettres latines, principe ordinaire de toute éducation, mais encore le grec, les langues étrangères, l'histoire ancienne et moderne, les mathématiques, la physique, l'alchimie, l'astronomie, la géographie, l'anatomie et même la philosophie.

Gardons-nous de croire néanmoins qu'en la jeune tête de Louis-Lycurgue une telle montagne de connaissance se soit accumulée. Modeste d'ailleurs et véridique, l'abbé Joineau ne paraît pas avoir été entièrement exempt de toute faiblesse humaine, et il est douteux si au séminaire de Condom le savoir qu'il amassa fut tant encyclopédique. Mais l'eût-il été, il appert qu'il aurait eu peine à en faire profiter son élève. Il est manifeste en effet qu'autant le caractère de l'abbé était doux, conciliant et facile à contenter, autant celui de son pupille se montrait difficile et impatient, souffrait peu la contrainte et se rebellait à toute application soutenue. Or, aussi bien que sa propre inclination, le souci de son intérêt temporel engagea l'abbé Joineau à ne point s'obstiner à faire un grand clerc de Louis-Lycurgue. C'est ce que lui-même nous laisse fort bien entendre dans un passage de ses mémoires.

Ayant un jour indiqué au vicomte pour qu'il l'apprît par cœur, un beau fragment de l'oraison *Pro Archia poeta*, propre à lui former le goût et le sens de la belle latinité, il dut se

convaincre le lendemain qu'au lieu d'accomplir sa tâche le jeune gentilhomme avait passé tout son loisir à se battre avec les petits manants du village; sur quoi, cette faute ne lui étant que trop coutumière, l'abbé se saisit d'une règle et voulut lui en donner sur les doigts. Mais Louis-Lycurgue, fort leste et délibéré, empoigna le morceau de bois, le brisa en deux, lui en jeta les morceaux à la figure et, avant qu'il fût revenu de sa surprise, avait gagné la porte et en avait tourné la clef derrière lui. Le premier mouvement de l'abbé fut d'appeler au secours et de porter plainte à la marquise, qui, respectueuse de l'Église et de l'autorité, eût durement châtié le mutin. Il n'en fit rien cependant, pour plusieurs raisons qu'il nous expose :

« Premièrement, dit-il, il me parut messéant d'attirer une punition rigoureuse sur un jeune gentilhomme plein de cœur, coupable de légèreté plus que de malice et qui, rétif et irritable, eût été susceptible de conserver de ce traitement trop d'amertume ; deuxièmement, je conçus que madame la marquise, mise au fait de ce démêlé, ne manquerait point de me taxer de faiblesse et voudrait peut-être me remplacer auprès de son fils par un autre précepteur, et j'estimai possible que celui-ci fût animé de moins bonnes intentions, tandis que je me verrais moi-même contraint de rechercher quelque fonction moins conforme à mes talents. Ainsi, ayant réfléchi, au lieu de crier au laquais, je m'approchai de la fenêtre afin de respirer l'air embaumé de la campagne et d'attendre qu'il plût au jeune espiègle de me délivrer. »

Ces réflexions, que nous avons rapportées encore qu'elles ne datent point des premiers mois que l'abbé vécut au château, mais d'une époque un peu postérieure, jettent une lumière exacte sur les relations de M. Joineau et de son élève. Considérant qu'il n'importait point qu'un marquis eût la science d'un bénédictin, l'abbé ne mit pas de cruauté à réprimer l'humeur turbulente de son élève. A certains jours où quelque démon agitait trop visiblement l'esprit de Louis-Lycurgue, c'était M. Joineau lui-même qui l'engageait à prendre un peu de repos, à feuilleter des gravures ou à se récréer d'une promenade dans le parc. Cependant, consciencieux et se rappelant qu'il était gagé pour faire œuvre scientifique, il se

répétait à lui-même les stances d'Horace, ciselait un distique ou méditait quelque homélie à la manière de Monsieur de Meaux.

Quelquefois, par le moyen de sa mansuétude persuasive, il obtenait de l'enfant plusieurs heures, voire deux jours ou une semaine d'application; et il se réjouissait de le voir heureusement doué de mémoire et de vivacité d'esprit. Mais, au moment où il le pensait conquis à l'étude, l'humeur du petit vicomte changeait, il n'était plus capable de s'absorber que dans le vol des mouches ou le babil des tourterelles. Alors M. Joineau se rappelait que l'excès d'effort cérébral atrophie la nature physique des enfants et il s'absolvait de ne pas insister davantage, admirant les belles joues roses de Louis-Lycurgue, la gaieté de son rire et la souplesse de ses jarrets. « Au moins, se disait-il, je n'aurai point attristé sa jeunesse, et ce maître n'a pas démérité qui s'est abstenu de faire du mal à son élève. »

Les leçons de maître Pierre-Antoine, secondé par le jeune Gilles, trouvaient au rebours en Louis-Lycurgue un disciple infatigable et enthousiaste. Une joie pétillait dans ses prunelles, une impatience avide secouait ses membres quand, au sortir de ses conférences avec l'abbé, il commandait à un valet de harnacher son cheval et bondissait en selle. C'était avec ivresse que, escorté du vieux Pierre ou tout seul, il chevauchait à perdre haleine par les landes et les coteaux, à la poursuite d'un lièvre, d'un chevreuil ou d'un renard, ou tout bonnement à l'aventure pour la joie de franchir les haies et les rivières, de sentir le vent lui couper la figure, de percevoir le tressaillement de la bête généreuse et docile. Et parfois, dans son ardeur, il poussait des cris, des imprécations ou des éclats de rire qui étonnaient les manants rangés en hâte sur son passage.

Tous les exercices du corps lui furent rapidement familiers. Quelques baignades dans l'étang, sis derrière le château, lui suffirent pour qu'il sût nager comme un dauphin, en tenant son épée et son pistolet au-dessus de sa tête, ou se déshabiller en nageant. A la course, au saut, à la lutte, il ne tarda pas à égaler ses maîtres, non seulement le vieux Pierre-Antoine que l'âge alourdissait, mais Gilles lui-même, encore que celui-ci le dépassât par la taille et par la force. Entre les arts du corps toutefois, dès l'abord, les jeux de l'épée et de la dague le captivèrent davantage, et c'était plaisir de le voir,

à peine haut comme son fleuret, prendre son élan, se fendre en deux, se ramasser, parer du revers pour attaquer de nouveau en bondissant à l'italienne.

Ainsi devint-il en peu d'années vigoureux et agile. En même temps, sous le gouvernement de madame Olympe, il s'appliquait à se plier aux usages des salons et des cours. Tous les après-midi, la sieste finie, Louis-Lycurgue avait le privilège de venir baiser la main de sa mère, et celle-ci l'instruisait des façons ainsi que des idées qui conviennent à un gentilhomme. Assise dans son haut siège, toute droite, les mains croisées sur son ventre devenu un peu fort, une légère moustache commençant d'ombrer sa lèvre supérieure, belle encore et d'une figure qui commandait le respect, elle parlait d'une voix sonore, décrivant à Louis-Lycurgue les merveilles de la cour et ses usages, et parfois, oublieuse de son jeune âge, se plaisait à retracer pour elle-même plus que pour lui tout ce qu'elle avait observé, entrevu ou espéré.

De bonne souche, mais peu dorée, madame Olympe, soigneusement nourrie selon les plus solides traditions, avait été heureuse d'épouser M. Henri de Migurac dont la famille égalait la sienne en noblesse, et la passait en fortune. Étant de son naturel inaccessible à la passion, elle lui avait voué toute l'estime qu'une épouse chrétienne doit à son époux et jamais ni en acte, ni en parole, elle n'avait manqué à son serment de fidélité. En vain, néanmoins, elle eût essayé de se dissimuler que cette union ne lui avait point apporté toutes les joies qu'elle en attendait : de cette désillusion, le caprice du destin et le caractère même de son époux étaient cause. C'était en effet peu après son mariage, à l'instant où le jeune couple venait d'être présenté à la cour et commençait de fréquenter tout ce que Versailles et Paris offrait de mieux né, que la mort subite du vieux marquis Jean-Philippe avait bouleversé leur vie en rendant manifeste la dilapidation qu'il avait faite du bien des Migurac. En ce désastre, deux partis étaient possibles, dont l'un était de demeurer à Paris et d'y vivre à crédit en menant un train convenable jusqu'à ce que la faveur du roi ou d'un ministre rétablît leurs affaires ; à vrai dire, la marquise n'en concevait point d'autre, et sa surprise fut vive le jour où son époux lui déclara qu'avant de

vivre noblement il s'agissait de vivre honnêtement, et qu'il ne leur restait qu'à se retirer dans leurs terres. Il lui parut que c'était une espèce d'abdication et elle ne put se retenir de hasarder plusieurs objections, qui lui firent aussitôt mesurer que son esprit et celui du marquis n'étaient point du même moule. Elle se tut et obéit. De retour à Migurac, elle se comporta en épouse irréprochable et en dame accomplie ; et rien, sinon parfois un peu d'ironie dans son sourire ou d'âpreté dans son accent, ne trahit l'amertume de son désappointement. Non, elle n'avait point eu la carrière à laquelle elle était destinée; plus que les circonstances, le coupable était cet homme dont les idées ne répondaient pas à celles d'un seigneur, dont les défauts n'étaient pas ceux de sa classe, dont les vertus étaient bourgeoises et mesquines : et si son devoir et sa piété le lui eussent permis, elle eût conçu quelque mépris pour ce gentilhomme sans dettes et sans maîtresses.

C'était avec de tels sentiments, qu'elle n'énonçait point, mais dont à coup sûr la clairvoyance infaillible de l'enfance devinait obscurément quelque chose, que madame Olympe affermissait son fils dans les pratiques qui conviennent à la meilleure société. Elle ne se bornait pas seulement à former sa personne corporelle aux révérences de cour, aux gentils usages des salons, aux baise-mains, aux diverses sortes de danses et d'ariettes; elle s'efforçait également de lui inculquer les maximes du monde, de déraciner en lui les inclinations vulgaires et les petitesses plébéiennes. Et l'enfant, bien que peu de familiarité se mêlât au respect que lui inspirait madame sa mère, l'écoutait avec dévotion. Il était naturellement gracieux, souple et bien fait, et ce fut un jeu pour lui de se rompre à toutes les mignardises de la mode : si la marquise eût été sujette aux faiblesses de son sexe, elle eût pleuré d'attendrissement à le voir, au son aigrelet du vieux clavecin, arrondir le coude et la jambe en face de mademoiselle Séraphine qui, tenant sa jupe à deux doigts, s'inclinait selon les rites de la révérence. Il se portait avec la même ferveur à ses enseignements spirituels, comme s'ils eussent flatté un instinct intime de son être. Il fût resté des heures à entendre sa mère lui conter les généalogies augustes, les galanteries du Roi-Soleil, la bonne grâce de Monsieur le Régent, les splendeurs

de madame de Prie et de la duchesse de Bourbon, le grand passe-pied de 1733, les ballets de l'Opéra, les perfections des comédiens italiens, les premières intrigues du Bien-Aimé, les vertus respectables, mais surannées, de la reine polonaise... Il buvait les paroles de la marquise, la volupté mouillait ses lèvres, une flamme illuminait son œil, si bien qu'à le contempler un secret orgueil gonflait le sein de madame de Migurac pensant que de son fils, elle serait mère deux fois : et de son corps et de son âme.

C'était d'habitude à l'issue de ses entretiens que Louis-Lycurgue allait joindre son père dans le grand cabinet de travail où il vivait des heures douces. Lorsque entrait le jeune garçon, le gentilhomme levait la tête et se rejetait en arrière, découvrant ses traits un peu creusés, prématurément vieillis, ses joues pâlies malgré l'air de la campagne, ses yeux au regard limpide, le sourire parfaitement bon de sa bouche entr'ouverte. Et, quelque épris que fût Louis-Lycurgue des préceptes maternels, un seul regard de son père remuait son âme plus profondément que toutes les paroles de la marquise. Celle-ci parlait comme d'une voix qui sortait de lui-même ; celle de son père semblait venir de l'au-delà, d'une sagesse supérieure. L'émoi de l'enfant se reflétait sur son visage mobile, et c'était quelquefois pour la marquise le sujet d'un étonnement jaloux dont elle se confessait à l'abbé Joineau, que l'ascendant exercé par le marquis, rêveur, maladroit de son corps et médiocre causeur, sur la jeunesse turbulente de Louis-Lycurgue.

En général, le gentilhomme et son fils ne demeuraient pas enfermés dans les appartements, mais, prenant leurs chapeaux, ils franchissaient les grilles et gagnaient la campagne. C'était en marchant que, discrètement, selon le hasard de leur promenade et la fantaisie de leurs discours, le marquis s'efforçait d'ouvrir l'âme de l'enfant vers les clartés dont il désirait qu'elle s'emplît. Du temps où il avait fréquenté la ville et la cour il avait gardé une tristesse indignée de l'état corrompu des sociétés modernes. Au contact de la nature, devant la beauté calme de la vie champêtre, il avait conçu nettement que c'est la civilisation qui a égaré la raison de l'homme et, par un enchaînement d'erreurs, causé le malheur de l'huma-

nité. Corroborant son expérience par la lecture de quelques écrivains réputés et d'un grand nombre de pamphlets anonymes édités à l'étranger, M. de Migurac avait mesuré avec douleur combien les hommes s'étaient écartés de l'égalité primitive; et, souhaitant que son fils échappât aux ténèbres de la superstition, il recherchait toutes les occasions de l'éclairer et d'éloigner de lui les préjugés. Observant les blés jaunis, les maïs verts, les vignes tortueuses, la vigueur des bœufs roux, l'éclat azuré du ciel et des eaux murmurantes, il l'accoutumait à bénir l'œuvre de la nature et les bienfaits qu'elle prodigue à l'humanité. Lui faisant remarquer les sombres tanières des paysans, leurs membres déjetés et leurs haillons, il lui montrait combien peu la sagesse humaine avait su remédier aux injustices du sort, semblant au contraire plus préoccupée de les aggraver et de les multiplier. Par l'abondance de ses aumônes, il enseignait à son fils la générosité; par leur discrétion et leur politesse, il lui remettait en mémoire l'égalité naturelle des hommes et comment les différences qu'il y a entre eux tiennent moins à leur mérite qu'au hasard de la naissance auquel ils n'ont nulle part. Et l'enfant, qui venait de s'enflammer aux leçons de madame Olympe, s'enflammait davantage à celles de son père. Il ne se lassait pas de l'interroger sur l'histoire des siècles morts et sur les transformations des sociétés. Sa curiosité allait aussi souvent vers l'avenir que vers le passé : avidement il questionnait le marquis comment on pourrait remédier aux maux de la civilisation. Encore que celui-ci n'eût point d'optimisme aveugle, qu'il connût l'indifférence du destin et la faiblesse malfaisante de l'homme, il répugnait à priver l'enfant de son espoir, et lui-même ne se résignait point au malheur éternel de l'humanité.

C'est alors que tous deux échafaudaient des plans de sociétés idéales où l'humanité régénérée vivrait unie et fraternelle. Autant que jadis les fées et les génies, ces imaginations surexcitaient l'esprit enthousiaste de l'enfant et elles le poursuivaient jusque dans ses rêves, derrière les rideaux de perse de son petit lit.

Telle fut l'éducation de Louis-Lycurgue, où ni les maîtres ni les matières ne firent défaut : et, sans doute, de ce qu'on

lui apprit, il y aurait eu de quoi garnir le cœur et le cerveau de plusieurs gentilhommes.

Mais comment tant de leçons s'amalgamèrent ou se combattirent dans l'âme de Louis-Lycurgue, c'est ce qu'il peut être malaisé de concevoir.

Pour prendre en effet un exemple, au sortir d'un sermon où l'abbé, au moyen de textes tirés de l'Écriture sainte, lui avait prescrit le pardon des offenses, madame Olympe lui démontrait comment, plutôt que de subir une insulte, un honnête homme est bien fondé à la prévenir, et le vieux Pierre-Antoine lui révélait une botte secrète infaillible pour jeter à bas le fâcheux ; après quoi, M. de Migurac se mettait en devoir de lui exposer tout ce qu'a de relatif le préjugé de l'honneur et de ridicule l'opinion qui exige de le satisfaire.

Il n'y aurait donc rien eu d'étrange à ce que quelque désarroi résultât en ce jeune esprit, du fait même de ses précepteurs ; ajoutons que Louis-Lycurgue portait en lui-même des germes vivaces que l'on ne saurait négliger. C'est une question obscure jusqu'à quel point l'éducation modifie le fonds naturel de sentiments que nous apportons en naissant. Il est certain, en revanche, que ce fonds est fort variable, soit par suite de dispositions physiques, soit selon une mystérieuse volonté de la Providence. En sorte que pas plus que des graines semblables jetées en terrains divers ne produiront mêmes fleurs, pas plus les mêmes enseignements ne susciteront pareilles vertus dans des âmes différentes. Celle de Louis-Lycurgue ne paraît point avoir été fort souple à modeler.

C'est de quoi feront foi, sans doute, quelques anecdotes qu'il nous semble à propos de relever parmi celles que M. Joineau a consignées relativement aux mœurs de son pupille et où, peut-être, l'observateur retrouvera quelque chose de cette humeur ardente, généreuse, subite et difficile à dompter, dont le sein de Maguelonne subit les premiers effets.

IV

ANECDOTES RELATIVES A L'ENFANCE DE LOUIS-LYCURGUE

Ainsi que l'a fort sagement observé un auteur, c'est principalement dans la manière dont il se divertit qu'apparaît le caractère original de l'homme. A plus forte raison cela, est-il vrai de l'enfant, et nous rendrons grâce à l'abbé Joineau qui a gardé registre des jeux de son pupille et de la façon dont il les entendait.

M. Joineau aurait tenu pour agréable et conforme à la raison que, dépensant l'exubérance de sa force naissante aux exercices où Pierre-Antoine et Gilles étaient ses maîtres, Louis-Lycurgue s'accoutumât par ailleurs à goûter les distractions paisibles qui sont en usage entre gens de bonne compagnie, telles que tric-trac, loto, jeu de dames ou d'échecs, voire tapisserie ou parfilage. Il dut à son regret s'apercevoir que ces innocentes pratiques, fort propres à son agrément personnel, allaient à l'encontre des dispositions évidentes de son élève. Non que le jeune vicomte eût la tête dure; bien loin de là, son esprit était d'une promptitude singulière et il lu fallait peu d'instants pour s'approprier les finesses d'un jeu, fût-il compliqué tel que celui des échecs. Mais c'était la persévérance qui lui faisait défaut : passé l'attrait de la nouveauté, tout ce remuement de dés, de jetons et de cartes lui semblait d'une puérilité fastidieuse, et l'abbé dut renoncer à le retenir pour partenaire, ayant plusieurs fois reçu par la figure les dés, les marques et les cornets. Il se consola en liant partie avec mademoiselle Séraphine, qui aimait le clergé et dont le corsage était plaisant à l'œil; et son contentement s'accrut de considérer qu'au moins son pupille ne donnerait pas dans le travers du jeu : en quoi il fut, hélas! médiocre prophète.

En somme, aux morceaux de papier, de carton et de bois, l'humeur turbulente de Louis-Lycurgue préférait la compagnie des enfants de son âge. Par malheur, la noblesse se faisait rare dans cette région du Périgord et le château de

Perthuiseau, le plus proche de Migurac, étais sis à quatre bonnes lieues. Louis-Lycurgue y eût été plus assidu si la baronne de Perthuiseau l'y avait encouragé. Mais cette dame, craintive et timide, n'était point sans appréhender sa présence, et peut-être son sentiment se trouvera-t-il justifié par la suite. Hâtons-nous d'affirmer que cette défiance n'allait point au caractère du jeune gentilhomme : de la pureté de son âme, quelques traits rapportés par l'abbé suffisent pour faire foi.

C'est dans sa dixième année qu'au débarqué de son carrosse il fut averti par dame Gertrude, gouvernante de mademoiselle Aline de Perthuiseau, que celle-ci était gravement atteinte d'une affection de la gorge : malgré ses larmes, le mal étant contagieux, il ne put être admis auprès d'elle. Il s'en retournait donc vers la voiture, l'âme navrée, quand soudain il se représenta sa lâcheté d'abandonner dans la douleur sa compagne de jeu et aussi que, l'ayant incitée à demeurer avec lui, huit jours plus tôt, immobile dans l'eau du fossé pour attraper des grenouilles, il était peut-être la cause de son malheur. De la résolution subite que ces réflexions lui suggérèrent, dame Gertrude fut consternée quand, rentrant dans la chambre d'où elle était sortie peu d'instants auparavant, elle y trouva le petit vicomte, entré on ne savait comment, baignant de ses pleurs la main moite de son amie, et l'adjurant de lui donner son mal, sinon tout entier, au moins par moitié, afin qu'elle en fût soulagée d'autant et que lui-même, souffrant de son corps, eût l'âme moins ulcérée.

Il advint vers le même temps qu'au cours d'une promenade dans le parc les enfants furent surpris par une vache échappée qui fonça sur eux cornes basses; déjà ils fuyaient à toutes jambes, en tête Louis-Lycurgue, comme le plus agile, quand, regardant derrière lui, il vit ces cornes pointées sur mademoiselle Aline, que son jeune âge et la terreur paralysaient. Il fit demi-tour, et, poussant de grands cris pour arrêter la brute, s'élança à sa rencontre, tandis que les autres cherchaient un abri. Les gens de l'étable, avertis, accoururent, le pensant mis en pièces, mais ils le trouvèrent assis fort paisiblement sous le ventre de la bête, qu'il trayait dans son chapeau cependant qu'elle lui léchait le visage.

A la suite de l'abbé Joineau nous rappellerons également l'affaire qu'il eut avec un gâte-sauce de Perthuiseau, lequel il trouva les yeux rouges et d'avance se frottant le derrière, pour ce que, ayant été surpris à cracher dans la sauce, il avait, du maître cuisinier, reçu promesse d'une verte correction. Émus de ses lamentations, Louis-Lycurgue lui ordonna de dépouiller ses habits et de s'aller réfugier derrière un fagot. Les ayant revêtus et cachant son visage, il tendit son derrière au cuisinier, qui l'arrangea fort mal à coups de pieds et de bâton. Mais le faquin eut la mauvaise pensée d'ajouter un soufflet comme conclusion : sur quoi, le jeune vicomte, qui n'avait fait le sacrifice que de ses fesses et non de ses joues, se retourna comme un furieux et lui sauta à la gorge d'un tel élan que le pauvre hère s'en alla rouler à terre et y resta stupide d'effroi en le reconnaissant. Louis-Lycurgue le releva et lui donna fort noblement sa main à baiser ; puis, s'étant mis en quête du marmiton pour lui rendre ses hardes, il le trouva qui avait déniché un nid de mésanges et s'amusait à plumer les oiselets. Cette cruauté révolta le petit vicomte : il tomba sur le manant à coups de poings, de si bon cœur que l'autre ne tira pas grand profit d'avoir été épargné par le cuisinier, lequel d'ailleurs sut le rattraper. Louis-Lycurgue ramassa le nid où les bestioles ensanglantées piaulaient piteusement, et, ayant réfléchi que dans l'état où elles étaient il ne leur restait qu'à mourir de faim ou de leurs blessures, il prit une grosse pierre et, fermant les yeux d'horreur, acheva de les écraser. M. de Perthuiseau, qui survint à cet instant, le tança sévèrement sur sa barbarie, dont il garda le renom, parce qu'il ne voulut point se justifier par une dénonciation. — Considérant les résultats de la magnanimité de son élève, l'abbé conclut mélancoliquement que cette aventure peut apparaître comme le symbole de sa vie où fréquemment le désir du mieux engendra le pire.

Quoi qu'il en soit, de telles actions n'eussent légitimé en rien l'inquiétude de madame de Perthuiseau. Aussi devons-nous, pour l'expliquer, faire aveu que l'âme impétueuse de Louis-Lycurgue l'entraînait parfois vers des aventures desquelles il n'était pas seul à pâtir. C'est ainsi que les nobles

dames réunies au château, traversant un après-midi l'allée ombreuse qui descendait à l'étang pour y offrir des biscuits aux cygnes, furent fort étonnées d'entendre derrière les buissons des gémissements lamentables; et voici qu'à travers les feuillages elles découvrirent, l'habit retroussé et le bras nu, Louis-Lycurgue, Charles de Perthuiseau et Xavier de Boisredon qui, chacun pour son compte, s'enfonçaient à l'envi un canif dans les chairs. Mademoiselle Aline, les yeux brillants et une rose à la main, s'apprêtait à l'offrir à celui qui avait eu l'idée de la joute et qui allait en être le vainqueur: car, tandis qu'à la première égratignure Charles de Perthuiseau hésitait et que les yeux de Xavier s'étaient remplis de larmes, Louis-Lycurgue, les dents serrées, avait déjà enfoncé un bon pouce de lame dans son bras maigre. Sévèrement tancé par l'abbé Joineau, il lui répondit avec simplicité que, lui ayant proposé comme un spectacle admirable l'action d'un jeune Spartiate qui s'était laissé manger le ventre par un renard, il aurait mauvaise grâce à reprendre un gentilhomme français pour une misérable égratignure.

Pareillement, la promptitude de Louis-Lycurgue le servit mal le jour où, ayant ouï un fort beau sermon que Monsieur de Périgueux était venu prêcher en l'église du village sur la charité, une illustre compagnie se trouvait réunie pour faire collation sur le perron du château et vit déboucher sous les quinconces une bande de garnements en chemise, bras et jambes nus, en qui fut reconnue avec stupeur la progéniture de la meilleure noblesse de la province. Comme ils pleurnichaient et se taisaient aux clameurs d'indignation qui les accueillaient, Louis-Lycurgue s'avança et, la voix assurée, regardant Monseigneur en face, il déclara qu'ayant rencontré une bande de bohémiens dont les enfants déguenillés grelottaient à la bise, il avait invité ses amis à leur faire abandon de leurs vêtements : y ils gagneraient la sainteté et les joies du paradis, puisqu'en échange d'un demi-manteau le cavalier Martin avait reçu la canonisation. Avec satisfaction, il ajoutait que la pudeur avait été respectée, puisqu'ils avaient gardé leurs chemises. Madame Olympe, qui s'apprêtait à foudroyer son fils, lui pardonna sur l'instance

de Monsieur de Périgueux, qui dit en souriant que son éloquence était la plus coupable. Mais, au cours de la collation, on remarqua l'absence du jeune Edme de Chastillac; Louis-Lycurgue en révéla le motif sans embarras : parce qu'il avait prétendu conserver sa culotte, il avait été enchaîné en punition de son avarice au tronc d'un marronnier, d'où effectivement on le détacha mi-mort de froid.

De tels exploits valurent à Louis-Lycurgue la méfiance de plusieurs châtelaines. Elle s'accrut à la suite d'une aventure qui est la dernière que je mentionnerai en cet ordre : je veux dire son duel avec le baron de Mardieu, d'ailleurs plus âgé que lui de trois ans. Celui-ci, ayant voulu par plaisanterie lui ravir une demi-pêche gâtée dont l'avait honoré mademoiselle Aline de Perthuiseau, Louis-Lycurgue le traita d'effronté et de maraud et le défia; tous deux ayant tiré leurs petites épées commençaient à s'en larder fort proprement quand par fortune deux laquais survinrent qui les arrêtèrent à bras le corps et les remirent ès mains de leurs précepteurs épouvantés.

De ce jour, Louis-Lycurgue ne fut plus guère prié dans les châteaux du voisinage. Madame Olympe en éprouva quelque rancœur, mais la dissimula : elle estimait qu'un sang aussi noble que celui de Louis-Lycurgue devait de toute nécessité se porter à des actions capables d'étonner des âmes plus bourgeoises. M. de Migurac eut un mécontentement plus profond de son tempérament peu équilibré; pourtant, ne pouvant méconnaître l'honorable origine de la plupart de ses fautes, il en chérissait l'enfant davantage et voulait espérer que l'âge en le calmant le formerait à plus de sagesse.

Privé des compagnons de son rang, il fallut bien que Louis-Lycurgue en trouvât d'autres et qu'il liât partie avec les petits manants du village. Madame Olympe, pour parer à l'inconvénient d'une si piètre société, eût aimé qu'on choisît deux ou trois des plus avenants, qu'on les décrassât, qu'ils revêtissent une livrée et qu'attachés à la personne du jeune maître ils fussent à ses ordres pour s'amuser respectueusement avec lui quand il daignerait y condescendre. Mais M. de Migurac fit à ce projet une opposition irréductible. Il déclara que Louis-Lycurgue s'ennuierait seul ou qu'il se

gourmerait avec ses camarades et serait gourmé d'eux sur le pied d'une égalité absolue. Ce qui fut dit fut fait, madame Olympe s'interdisant, quelles que fussent ses propres préférences, d'aller contre les volontés exprimées de son mari. Les petits rustres ne furent pas longs à oublier les recommandations de déférence qu'ils avaient reçues de leurs mères, et aux bourrades du jeune vicomte leurs poings plébéiens répondirent avec un entrain merveilleux, tant et si bien que Louis-Lycurgue rentra plus d'une fois l'œil poché ou la figure en sang. Et d'abord, ayant été rudement secoué par Claude Peyrade, le fils du charron, il eut l'idée de s'en plaindre à son père : sur quoi le marquis lui demanda s'il n'entendait point qu'à l'avenir on liât les mains de ses compagnons, afin qu'il pût les battre à son aise, comme il convient à un homme. A cette ironie, Louis-Lycurgue rougit, se tut et n'insista pas; mais, peu après, ayant rencontré Claude Peyrade, il le provoqua et, d'un maître coup de poing, l'étendit dans la poussière.

Au reste, il appert combien rapidement, quelle que fût la liberté de leurs ébats, Louis-Lycurgue prit sur les enfants de son âge un ascendant incontestable. Peut-être en cela obéissaient-ils à d'anciennes traditions de servilité; peut-être s'inclinaient-ils inconsciemment devant une nature d'élite née pour commander. Toujours est-il qu'à Louis-Lycurgue revenait sans contredit le choix des divertissements et leur direction. Aux heures paisibles, c'était lui qui faisait passer dans leurs jeux les préceptes de son père ou ceux de l'abbé, les conviant à construire des cités de branches mortes dans les bois. à détourner les ruisseaux, à édifier des ponts, et les ahurissant par des discours emphatiques où cliquetaient des mots abstraits et sonores. Il était leur guide dans les grandes battues aux pommes de pin, aux cèpes et aux mûres sauvages. Mais surtout il marchait à leur tête dans les expéditions guerrières qui les mettaient aux prises avec les gars de Saint-Margut, commune voisine, ennemis invétérés des villageois de Migurac. Sous l'influence du péril et de la colère, son âme alors s'exaltait à un point incroyable; il donnait et recevait des coups comme Achille combattant Hector, ou comme Roland à Roncevaux ; et c'était avec une espèce de tyrannie

qu'il exigeait une soumission aveugle de ses compagnons. Dans ces instants, sa douceur et l'équité naturelle qui étaient en lui semblaient abolis, et, à l'étonnement de l'abbé, à la grande inquiétude de M. de Migurac, une âme indomptable et furieuse l'agitait.

C'est ainsi qu'un soir le marquis, revenant au château sur son bidet, entendit des cris inhumains : s'étant approché, il aperçut Louis-Lycurgue debout et le sourcil froncé; demi-nu, vautré à ses pieds et léchant la poussière de ses souliers, un petit manant sanglotait ; deux autres venaient de le fouetter cruellement; le reste de la bande se tenait en cercle sans mot dire. Interpellé par son père, Louis-Lycurgue leva vers lui un visage où ne se lisait nulle honte, mais un orgueil implacable; et il déclara que, Pierrille lui ayant refusé obéissance devant l'ennemi et s'étant moqué de lui parce qu'il apprenait le latin, il l'avait fait châtier à la fois de son impudence et de sa déloyauté. M. de Migurac ordonna à son fils de le suivre, et, tandis qu'il cheminait à son côté, il lui remontra d'une voix grave comment, outrepassant les bornes du jeu, il avait par l'atrocité de ce châtiment porté atteinte à la dignité d'homme qui était en son camarade et aux devoirs évidents de la fraternité. Louis-Lycurgue l'écoutait sans mot dire et le marquis déplorait en lui-même l'âme obstinée de l'enfant... Soudain celui-ci fit un bond. M. de Migurac leva la tête et le vit s'élancer vers le petit Pierrille qui d'un pas traînant cheminait dans le pré voisin. Du plus loin qu'il découvrit son jeune seigneur, le rustre prit la fuite, cependant que, sur ses talons, Louis-Lycurgue l'appelait d'une voix qui, à son père, sembla grosse de fureur. Craignant que outré de sa remontrance, il ne s'abandonnât à quelque violence regrettable, le marquis éperonna sa bête; mais elle était malhabile à franchir les haies, ce ne fut qu'après plusieurs détours qu'il rejoignait les fugitifs. Et voici que Louis-Lycurgue était agenouillé dans une mare aux pieds de Pierrille et embrassait ses genoux malpropres, tandis que l'enfant, le visage abruti, regardait un bâton que son jeune maître venait de lui placer dans la main. Et Louis-Lycurgue, à la vue de son père, lui cria d'un ton de détresse :

— Monsieur, j'ai cru que je n'arriverais point à joindre ce

misérable pour lui demander pardon! Mais veuillez l'engager à en user de moi à son gré pour racheter le tort que je lui ai fait : car, depuis que je l'ai prié de me cracher au visage et de me rouer de coups, il ne fait que pleurer et demander grâce; et ses chausses sentent furieusement mauvais.

Le marquis respira, sourit et invita son fils à se relever. Méditant en son âme sur cet incident après bien d'autres, il craignit que l'enfant n'eût à souffrir lui-même, et autour de lui ne répandît de la souffrance, autant à cause de ce qu'il avait de meilleur que par ce qu'il avait de pire. Car, rachetant ses erreurs avec la même fougue qu'il les commettait, le bien qu'il se proposait d'accomplir était parfois pire que le mal qu'il souhaitait expier. Ayant raillé au point de la faire pleurer la petite Marichette, fille d'un fermier, qui faisait la grimace à son pain noir, il la rendit malade d'indigestion pendant trois jours pour ce que le lendemain, saisi de remords, il la força d'avaler une pleine bassine de confiture ; et lui-même, atterré du mauvais succès de sa bonne volonté, pensa crever, en ayant mangé le double en matière de pénitence. Mais, pour réparer sa sottise, il jeûna pendant plusieurs jours : il avait ouï, en effet, que malgré leur égalité naturelle tous les hommes ne mangent pas à leur faim, et jugea l'occasion propice de s'infliger en une fois toute la peine qui lui avait été injustement épargnée.

Cependant, quelque peu réglés que fussent trop souvent les actes de l'enfant, le marquis discernait chaque jour plus sûrement la noblesse de son âme, et sa tendresse redoublait de vigilance. Patiemment, dans leurs entretiens quotidiens, sans contredire par des affirmations tranchantes les enseignements qu'il pouvait recevoir d'ailleurs, sans imposer à sa jeune intelligence les opinions que lui-même s'était faites des choses, le marquis s'efforçait, par son exemple, par ses réflexions, par toute la conduite de sa vie, de lui faire découvrir qu'en soi-même il possédait un guide plus sûr que toutes les maximes des hommes quand il saurait le consulter : à savoir, la raison. Éveiller sa raison, la rendre apte à recevoir directement de la nature ses leçons admirables, à en tirer une science moins chimérique que celle des livres : tel

était son but. Et quelquefois il se croyait proche de l'atteindre, remarquant qu'à mesure qu'il grandissait, Louis-Lycurgue semblait céder moins aveuglément à sa fougue et devenait capable par instants de modérer ses passions. Il se prenait à réfléchir et parfois à raisonner avec une certaine vigueur. Des paroles qui lui échappaient attestaient le travail de son esprit et bien souvent faisaient tressaillir l'abbé Joineau et madame Olympe. Ses questions sur les sociétés, les gouvernements et l'ensemble des usages du monde le révélaient avide de la vérité. Les magnificences de la nature l'enivraient. La gloire du soleil levant arrachait des larmes à ses yeux. La majesté des forêts aux cimes séculaires le troublait plus que celle des églises, et, aux soirs d'été, son regard enfantin se noyait rêveusement aux infinis du ciel étoilé...

Mais, vers sa douzième année, sa jeune âme et peut-être tout le sens de sa vie furent violemment bouleversés par un événement imprévu : je veux dire la mort du marquis Henri.

V

LE DÉCÈS DU MARQUIS HENRI

M. de Migurac, depuis des années, partageait ses jours entre l'éducation de son fils et le soin de ses propres affaires. Pour ce qui est de l'éducation de son fils, nous avons vu le rôle qu'il y joua. Il n'avait pas été moins soigneux de la gestion de ses biens. A son retour à Migurac, après la mort du marquis Jean-Philippe, il ne trouva guère de la dignité seigneuriale d'autres traces subsistantes que les armoiries, le banc à l'église et la prière nominale du curé. Le château tombait en ruine, les champs restaient stériles, des créanciers avaient obtenu des sentences sur tout le domaine. Non seulement, à force d'application, M. de Migurac parvint à restaurer le château, à remettre les terres en valeur et à désintéresser les usuriers, mais il ne dédaigna point, conformément aux maximes des économistes modernes, de mettre le peu d'écus qui lui demeuraient dans diverses entreprises de commerce et de navi-

gation où il s'intéressa, n'estimant point la gueuserie plus noble qu'un travail fructueux. Au moyen de tels négoces fort habilement conduits, il réussit donc à rétablir ses affaires à la satisfaction de madame Olympe, qui sut fort bien accroître son train de maison, encore qu'elle affectât d'ignorer par quelle voie son mari l'avait tirée de pauvreté.

Mais la récréation du marquis, peu adonné au cheval, à la chasse ou aux plaisirs de la société, était, au terme de ses journées, d'ouvrir les livres qui ne cessaient de lui être envoyés de Hollande ou d'Angleterre; il les lisait, les relisait, les surchargeait de notes, heureux d'y voir développées les idées qui depuis longtemps étaient familières à son esprit et dont peu d'écrivains de l'autre siècle lui eussent offert le modèle. Au sortir de ces lectures, avant qu'il fût l'heure du souper, sa coutume était de demander à la nature de lui confirmer les vérités entrevues par les hommes qui l'ont étudiée le plus sagement. Ces promenades, où seul Louis-Lycurgue l'accompagnait dans la paix du soir et où il poursuivait ses méditations, lui donnaient le commentaire solennel de ses lectures. L'indifférence de la nature au bien et au mal lui enseignait la vanité des religions; la libéralité avec laquelle elle offre à tous ses richesses le fortifiait à mépriser les distinctions des hommes; le rythme formidable des astres lui faisait grotesques les compétitions de leur orgueil; la majesté des choses lui rendait plus risible l'impuissance des atomes humains et leur sérénité lui imposait l'indulgence que le sage doit à toutes les formes passagères de l'être : semblable à la nature par la tolérance, il la surpasse par la conscience qu'il a de son destin et sa volonté courageuse de lui être égal.

En un crépuscule d'automne, M. de Migurac, qui, depuis deux ou trois jours, avait l'appétit mauvais et la tête brûlante, prolongea fort tard sa promenade à l'étang de Mardigeau. Il rentra, grelottant de fièvre, ayant été saisi d'un brouillard qui dormait sur les eaux et répandait une humidité glaciale.

Après une nuit fort mauvaise, il se trouva, au matin, le corps brisé, la bouche sèche et une mauvaise toux dans la poitrine. Il avait étudié des traités de médecine comme de mainte autre science, et n'eut point de peine à reconnaître

que son mal était une affection pulmonaire, capable, vu son état de langueur, de mettre sa vie en danger. Il refusa les remèdes du médecin barbier du bourg, qui remontaient au temps de Molière, prescrivit lui-même sa médication et s'occupa de rédiger, dans son lit, quelques écritures. Cependant au bout de peu de temps il fut visible que son état s'aggravait : il maigrissait, ses pommettes se faisaient plus rouges et sa toux plus fréquente. Alors madame Olympe lui représenta avec énergie qu'il n'était point homme d'art et qu'il était de son devoir d'en mander un. Il résista d'abord à son éloquence impérieuse. Mais comme elle revenait à plusieurs reprises à l'assaut, il se sentit à bout de forces, et, fermant les yeux, dit qu'elle suivît son bon plaisir : aussi bien ses affaires étaient en ordre et il pouvait mourir.

De fait, le médecin, quand il l'eut visité, imposa quatre purgations et trois saignées à ce corps émacié. Regardant la bassine où tombaient les dernières gouttes roses, M. de Migurac eut une moue et dit :

— Cet homme eût tiré de l'or des pierres, pour avoir trouvé tant de sang dans mes veines ! Mais maintenant qu'il s'est acquitté de son office, il peut passer la main au fabricant de cercueils.

Le médecin reçut ses honoraires, ne dissimula point qu'on l'avait appelé trop tard et s'en retourna chez lui.

Mais M. de Migurac déclinait comme une lampe où l'huile fait défaut. Alors, madame Olympe, contenant sa douleur, se dressa devant lui et dit :

— Monsieur, j'espère qu'après avoir compromis par votre négligence le salut de votre corps, vous ne mettrez point votre âme en péril en différant de recevoir les saints sacrements de la main de M. Joineau.

Très maigre, la tête blême sur les coussins, les paupières baissées, M. de Migurac respirait difficilement et déjà semblait à moitié mort. Pourtant il rouvrit les yeux et, envisageant madame Olympe robuste et pressante avec une expression singulière de détresse, d'ironie et de pitié, il dit :

— Madame, pourquoi cette simagrée, puisque aussi bien je ne crois pas en Dieu?

Mais madame Olympe répondit par un grand flux de

paroles et de sanglots, se jeta à genoux, lui secoua le poignet et le pria de céder pour l'amour d'elle.

M. de Migurac serrait les dents comme pour retenir son âme prête à s'échapper. Enfin, à bout de forces, il murmura :

— Puisque, madame, votre religion ne vous commande pas de m'épargner, qu'il en soit fait à votre volonté. Mais auparavant veuillez m'envoyer mon fils.

Peu de minutes après, Louis-Lycurgue se précipitait bruyamment dans la chambre avec toute la vivacité de son âge. Sans doute, il savait son père malade et ne l'avait point vu d'une semaine; mais l'idée de la mort ne pouvait s'appesantir sur son esprit juvénile ; d'ailleurs, puisqu'on le mandait, ce mauvais rhume était fini... Apercevant la figure exsangue du marquis, il demeura atterré et, tout d'un coup, trembla de tous ses membres.

— Mon fils, — lui dit le marquis, — asseyez-vous et veuillez ne pas m'interrompre, Je ne vous ai point mandé auprès de moi dans mon état de maladie, moins par crainte de la contagion pour vous que parce que j'estime admirable l'exemple des bêtes qui se réfugient dans leurs trous pour y souffrir et n'attristent point leurs semblables du spectacle déplaisant de leurs maux. Mais aujourd'hui l'heure de ma mort est proche et mon égoïsme l'emporte et me suggère impérieusement le besoin de vous revoir; n'ayant point eu le temps de vous apprendre à vivre, peut-être vous enseignerais-je au moins à mourir...

Il s'arrêta une seconde pour souffler. La sueur ruisselait sur ses joues maigres. Accroupi au pied du lit, Louis-Lycurgue tâchait en vain à réprimer les sanglots qui l'étouffaient. Le marquis reprit :

— J'ai consenti à recevoir tout à l'heure les sacrements afin de ne point affliger votre mère. Car, lorsque je les aurai reçus, elle aura la joie de se dire que je ne serai point torturé éternellement, au milieu des flammes de soufre, par d'affreux diablotins, mais seulement quelques milliers d'années, ce qui lui sera une appréciable consolation. Je ne veux point toutefois que cette cérémonie vous abuse. A cause de votre âge et de mon dessein de laisser la nature graver elle-même

ses sublimes leçons dans votre esprit, je ne vous ai point entretenu encore des hautes matières philosophiques et religieuses. Peut-être cependant avez-vous pu soupçonner que mes croyances ne sont pas les mêmes que celles de votre mère et de M. l'abbé Joineau. Leur foi leur a été d'un efficace secours en mainte occasion, les ayant préservés de l'angoisse du doute. Étant donnée l'incertitude de tout raisonnement humain, je me garderai donc de vous affirmer que nécessairement il n'existe point de Dieu à la fois un et trois, capable de nous damner tous dès notre naissance, de torturer physiquement son fils et moralement la Vierge, mère de celui-ci, pour qu'après nous avoir fait tous souffrir cruellement en ce monde, il puisse épargner quelques élus dans l'autre. Mais ma raison m'a détourné d'accepter cette opinion. Même, pour tout dire, en regardant l'état lamentable de l'humanité et de l'univers en général, il ne m'a point paru qu'une telle ordonnance fût l'œuvre d'une sagesse divine, et j'ai cru plus exact de l'attribuer au jeu invariable de lois nécessaires. Néanmoins j'ajouterai que si, contre mon attente, je me trouvais au terme de cette vie en présence d'un Dieu qui me demandât des comptes, je n'éprouverais pas de peine à les lui rendre, n'ayant, je l'espère, fait que peu de mal pour un homme; au surplus, comme il m'a créé, autant que vaut notre faculté de raisonner, il ne saurait m'en vouloir de ne pas être autre qu'il ne m'a fait. Si je vous ai tenu ce discours, mon fils, ce n'est point pour influer sur votre croyance, que vous délibérerez à loisir avec vous-même, mais seulement pour que vous ne vous abusiez point sur la valeur d'une cérémonie qui serait capable d'opprimer gravement votre jeune imagination. Elle ne m'est point agréable, manquant jusqu'à un certain point de logique et de franchise. Mais il n'y a nulle proportion entre la satisfaction que j'aurais à m'y dérober et le chagrin que je donnerais à votre mère, qui a été une épouse irréprochable et s'impose à tout votre respect. Aussi me prêterai-je à quelques gestes et paroles qui auront pour effet de calmer ses angoisses et me gagneront, je l'espère, le droit de mourir sans bruit.

Ayant ainsi parlé, M. de Migurac eut une pâmoison, et son fils, pensant qu'il allait rendre l'âme, appela au secours à grands cris. Mais il reprit connaissance et, voyant l'émoi

peint sur la figure de madame Olympe, il lui témoigna qu'il était prêt à se munir des sacrements selon la promesse qu'il lui avait faite. M. Joineau fut donc admis à se présenter dans son appareil sacerdotal et à remplir son office. Le marquis de Migurac se confessa avec humilité, s'accusa de ses péchés à haute voix, reçut l'absolution et communia fort décemment. M. Joineau a consigné dans ses mémoires que peu de catholiques eurent une fin aussi chrétienne que cet athée.

Contre toute attente, le marquis Henri survécut encore deux jours, comme si l'âme forte qui était dans cette chair périssable y retenait la vie enchaînée. A cause de sa faiblesse il ne tolérait auprès de lui qu'un visiteur et, entre des silences où l'on se demandait s'il n'était point passé, il s'exprimait avec douceur et clairvoyance. Il convia plusieurs personnes de son domestique, leur distribua de menus présents et leur recommanda de garder leur fidélité à son fils; à l'abbé il offrit une belle tabatière ornée de petits diamants en le priant d'user de persévérance et de patience avec son élève. Il remercia madame Olympe de la vaillance avec laquelle elle avait accepté une existence provinciale et lui donna de nombreux détails relatifs à la gestion de ses biens. Mais ce fut surtout avec son fils que ses entretiens se prolongèrent et eurent un caractère plus intime. Il l'adjura de se défier de la violence de ses passions. Qu'envers les autres il ne cédât jamais à forfaire à l'humanité, ni à l'honneur avec lui-même. Qu'il écoutât avec respect les préceptes des hommes sages; mais qu'il se fiât surtout à la voix intérieure de la raison. Que, plus tard, si son âme était inquiète, il complétât son éducation par les volumes que son père avait annotés de sa main. Qu'il fût tolérant et plein de mansuétude. Qu'il domptât sa fierté. Qu'il tînt son prochain pour son égal. Qu'il eût le culte du bien. M. de Migurac ajouta encore un grand nombre de conseils trop longs pour être rapportés ici. Si son fils les eût suivis, il eût été plus vertueux qu'un saint. A quelque degré qu'il ait pu s'en écarter, ils ne furent point perdus, mais demeurèrent gravés dans son âme; et, semblables à des graines modestement enfouies sous la terre, ils s'épanouirent à certaines saisons en floraisons surpre-

nantes. Sans doute, à ces dernières heures de son père Louis-Lycurgue dut le meilleur de lui-même.

La fin de M. de Migurac fut aisée et paisible. A son fils, demeuré seul auprès de lui, il louait entre toutes autres les joies saines et simples de la nature qui ne déçoivent pas, n'exaltent pas les esprits vers des ambitions démesurées, mais au contraire adoucissent l'ardeur du tempérament. Le soleil couchant dardait dans la chambre un dernier rayon dont s'illuminait la courtine du lit. Et les yeux du mourant s'emplissaient de lumière avec volupté. Par la fenêtre entr'ouverte, un air adouci pénétrait, chargé du suave parfum automnal. Les paroles du marquis s'envolaient ténues et légères comme les feuilles des arbres dépouillés. L'enfant tenait les yeux fixés sur son père. Tout à coup il vit son visage changer. Une expression indicible y passa.

— Mon père, qu'avez-vous?

Le marquis sourit :

— Appelez votre mère.

La marquise et l'abbé Joineau entrèrent. Le marquis leur sourit de nouveau et cligna des cils en signe d'adieu. Tous deux s'agenouillèrent au bord du lit, la tête inclinée, en oraisons. Louis-Lycurgue ne cessait pas de concentrer en son père toute l'énergie de son âme et de son regard. Le marquis caressa de la main ses cheveux bruns. Ses yeux contemplaient le rais de soleil avec un air étrange de souffrance, de paix pourtant... Puis ses lèvres s'agitèrent faiblement et il murmura si bas que seul Louis-Lycurgue l'entendit :

— Voici l'œuvre... Ma sœur la poussière... La nature équivaut à la nature...

Puis il resta immobile, et soudain sa main qui reposait sur les cheveux de son fils glissa et s'affaissa pesamment.

Quand madame Olympe ferma les paupières du mort, elle fit remarquer à l'abbé la sérénité qui était empreinte sur ses traits, et l'abbé exprima la conviction que le marquis était passé dans la paix du Seigneur. Mais Louis-Lycurgue se rappela qu'il pensait s'engloutir au néant, et une détresse affreuse emplit son jeune cœur.

Les obsèques de M. de Migurac furent célébrées en grande pompe. Toute la noblesse de la région s'y pressa. On loua

le courage avec lequel madame Olympe se comporta dans cette triste circonstance. Tout le monde fut touché de la bonne grâce de Louis-Lycurgue qui, très mince dans ses vêtements noirs, menait le deuil et ne pleurait point. Les prières achevées, le cercueil fut déposé dans le caveau de famille et d'une voix respectueuse le maître des cérémonies lui dit :

— Veuillez-vous relever, monsieur le marquis de Migurac.

Alors il éclata en sanglots désespérés, et on fut obligé de l'arracher de force au lieu funèbre où il se cramponnait.

Après que, derrière les carrosses, les grilles eurent gémi pour se refermer, il fallut bien que la vie reprît au château. Madame Olympe en robe de veuve assuma sans mollesse l'autorité souveraine; et M. Joineau se consacra derechef avec un zèle nouveau à l'éducation de son élève.

VI

DES ANNÉES QUI SUIVIRENT LA MORT DU MARQUIS HENRI

La mort de monsieur son père n'eut point sur Louis-Lycurgue l'effet qu'appréhendaient la marquise et l'abbé Joineau. Connaissant l'attachement exclusif qu'il nourrissait pour le marquis, ils craignaient qu'une telle secousse ne fût nuisible à l'âme et à la santé de l'enfant et redoutaient en particulier que sa piété filiale ne le poussât à puiser de funestes doctrines dans les livres qu'affectionnait le défunt. Aussi le premier soin de la marquise fut de les cacher dans un vieux coffre après avoir balancé si elle ne les brûlerait point.

Mais, après quelques jours d'abattement, la jeunesse robuste et valeureuse de Louis-Lycurgue triompha; même il recouvra son entrain avec une rapidité qui ne fut pas sans scandaliser la marquise. Car elle professait que si le chrétien doit s'appliquer à dominer sa douleur et se soumettre sans révolte aux volontés de la Providence, il est séant, en revanche, par un maintien austère, un visage pâle et la noirceur de l'habit, de rendre au mort sans marchander tout

l'honneur qui lui est dû : aussi de deux ans ne la vit-on mettre du rouge ou un ruban de couleur, ou rire aux éclats. Et parce que Louis-Lycurgue ne modérait pas les explosions de sa gaieté, elle ne fut pas loin de le tenir pour dénaturé. En quoi elle se trompait, car le souvenir de son père était pour lui ineffaçable; mais sa jeunesse ardente s'effrayait de la souffrance, comme l'enfant de la nuit. Et le soin jaloux avec lequel il évitait de toucher la plaie toujours saignante, la fougue même avec laquelle il semblait rechercher le plaisir, eussent été, à qui eût discerné le ressort de son âme, le critère assuré de sa piété filiale.

La marquise et l'abbé s'appliquèrent donc de leur mieux à remplacer auprès de Louis-Lycurgue l'éducateur qu'il venait de perdre. Au fond d'elle-même, madame Olympe ne faisait pas de doute qu'ils n'y parvinssent. Elle avait toujours auguré plus de mal que de bien de l'influence du père sur son fils, appréhendant qu'il ne le détournât de la foi et des sentiments qui conviennent à un gentilhomme. Il ne lui fallut guère de mois toutefois pour mesurer son erreur et s'apercevoir que, le secours du feu marquis leur faisant défaut, ni elle ni M. Joineau ne suffisaient à refréner l'adolescent et à le faire plier sous leur autorité.

Il est visible, en effet, que, de bonne heure, Louis-Lycurgue, encore qu'il fût trop bien né pour manquer à sa mère, commença de tolérer malaisément les conseils qu'elle voulut continuer de lui prodiguer. Son intelligence éveillée les dédaignait et l'orgueil du mâle se rebellait à toute contrainte venant d'une femme; rebutée par ses froideurs ou ses emportements, madame Olympe de mois en mois dut relâcher davantage son empire. Le déplaisir qu'elle en conçut ne fut pas exempt d'une joie secrète : car la hâte même du jeune homme à s'émanciper lui témoignait qu'il avait su tirer fruit de ses leçons.

Le lecteur ne s'étonnera point que la tâche de M. Joineau se fût pareillement allégée. Au lendemain de la mort du marquis, c'était Louis-Lycurgue lui-même qui était revenu le joindre dans la salle d'étude, et pendant plusieurs semaines il s'y était rendu avec un zèle inaccoutumé. Il n'avait, hélas! point tardé à se relâcher. Bientôt les résolutions prises dans

une heure de détresse étaient évanouies et l'humeur folâtre du jeune homme l'entraînait vers des passe-temps moins sédentaires. En vain, timidement, l'abbé l'exhortait à plus d'assiduité. Peu à peu les matinées se firent rares où Louis-Lycurgue consentait pendant quelques minutes à prêter une oreille distraite à la biographie des pères de l'Église ou aux combinaisons du mètre anapeste. Ennemi de la contrainte et de la lutte, l'abbé ne s'obstina point et adopta une règle de conduite prudente et sage, conforme à la fois aux devoirs de sa charge et aux volontés manifestes de son jeune maître et élève. Sitôt sa messe dite, afin de satisfaire sa conscience, il venait s'asseoir dans le parloir et, pendant un bout de temps, s'adonnait à la lecture de quelques pages substantielles. Ensuite, constatant que son pupille ne se présentait point mais réparait dans un sommeil prolongé les fatigues de la veille ou au contraire était parti dès l'aube pour chasser la palombe, il prenait son chapeau et gagnait le parc. Là, il écoulait agréablement sa matinée à fumer plusieurs pipes sur les bancs rustiques, à échanger des propos amènes avec les filles de la maison ou quelque jardinier, à faire un tour de promenade vers la basse-cour ou le potager, contemplant d'un œil bienveillant les manèges des volailles qui bientôt paraîtraient sur la table et la croissance des fruits et des légumes qui délecteraient son palais. Parfois, saisi de scrupule au dîner, il s'appliquait à donner un tour d'érudition à ses propos et rafraichissait la mémoire de son élève par une citation des *Géorgiques* ou de Sénèque. Puis, satisfait de lui-même, il retournait à son oisiveté, dont sa santé s'accommodait à tel point qu'il était obligé de prier mademoiselle Séraphine de faire élargir toutes ses soutanes. Et son plaisir était, mollement effondré dans quelque fauteuil moelleux, de faire de sa main potelée un signe d'adieu indulgent à son élève emporté au galop d'un bon poney tarbais, entouré de la meute hurlante de ses chiens, et de suivre, d'un œil attendri, sa course gracieuse et rapide.

En somme, Louis-Lycurgue, à peine hors de l'enfance, faisait honneur aux leçons de plusieurs de ses maîtres. A dompter un coursier rétif, ou à forcer un cerf, comme à danser un menuet ou baiser la main d'une dame, il apportait une aisance juvénile, modeste et sûre d'elle-même; et madame Olympe, se

rappelant une certaine gaucherie dont n'avait pu se dépouiller le marquis Henri, se sentait gonflée d'orgueil à voir ce qu'elle avait fait de son fils.

Elle n'était pas seule, d'ailleurs, à reconnaître sa bonne mine. A mesure que Louis-Lycurgue approchait de l'âge d'homme, il devenait moins avide de fréquentations rustiques ; mais, attiré davantage vers le beau monde, il ne se fit pas prier pour accompagner sa mère dans plusieurs visites qu'elle rendit aux châteaux du voisinage. Du premier coup, il effaça les souvenirs fâcheux qu'avait laissés sa turbulence d'enfant. Ayant la soif de plaire, il n'épargna rien pour y parvenir et, à dix lieues à la ronde, demoiselles et douairières ne tardèrent pas à raffoler de lui : non seulement parce qu'il apparaissait gracieux, gentil et d'aimable entretien, mais à cause d'un je ne sais quel charme personnel qui donnait à sa prime jeunesse un ragoût plus piquant de hardiesse, de vice et d'imprévu. A chaque fois qu'à travers le carreau de son lorgnon elle visait le petit marquis, la vieille duchesse de Brantillet, qui avait connu le régent de fort près, souriait d'un air attendri et connaisseur et passait sa langue sur ses lèvres en chevrotant qu'à coup sûr cet enfant avait quelque chose de Philippe d'Orléans.

Ainsi choyé de tous côtés, il ne se passa guère de temps que Louis ne devînt un des cavaliers les plus réputés de la province. Il n'avait pas quinze ans qu'il était prié à toutes les fêtes, chasses, cadeaux et autres parties du voisinage. Tout cela n'allait pas sans un certain luxe d'habit et d'écurie ; il y eut plus d'un cheval crevé et les notes de tailleurs s'enflèrent. Mais madame Olympe ne protesta point. De telles dépenses étaient conformes au rang du jeune homme et propres à rehausser le nom de Migurac. Il n'était pas mauvais que les rustres avec qui naguère il échangeait des coups de poing apprissent que le vicomte d'Aubetorte était devenu le marquis de Migurac et que le bruit se répandît dans les châteaux de sa bonne mine et de son équipage. Et si parfois elle avait été tentée de resserrer les cordons de sa bourse, comment aurait-elle pu résister à la grâce souveraine du gentil marquis, frisé au petit fer, adonisé et parfumé, assis tout seul, dans son justaucorps de velours prune brodé d'or, au fond du large

carrosse de famille, et qui, avant de franchir la grille d'honneur, ne manquait point de se retourner et de lui sourire en soulevant son petit chapeau à trois cornes et lui envoyant un baiser du bout de ses doigts fins où retombaient les dentelles,

VII

QUI TRAITE DES AMOURS JUVÉNILES DE M. DE MIGURAC

C'est ici qu'il nous faut traiter d'une matière à laquelle ne saurait se dérober le biographe du marquis de Migurac, quelque scrupule qu'il puisse en éprouver. Doué d'une âme sensible, d'une imagination chaleureuse et d'un tempérament plein de feu, Louis-Lycurgue ne put se borner indéfiniment aux plaisirs innocents de l'enfance et de la première jeunesse, et il nous faut avouer qu'il manifesta avec une précocité singulière qu'il avait un cœur et des sens. Mais nous serons brefs sur ce chapitre, et pour deux raisons.

En premier lieu, il nous répugnerait de rechercher par des voies douteuses le succès de cet ouvrage. Il nous a toujours paru que les auteurs qui sollicitaient le public au moyen de peintures libidineuses ne différaient qu'à leur détriment des exploiteurs de maisons déshonnêtes : car, si ces derniers prostituent pour en tirer profit des filles légères qui généralement ont à la débauche une propension naturelle, ces écrivains prostituent leur pensée elle-même, qui sans doute était prédestinée à une fonction plus morale ; ainsi sont-ils plus coupables, d'autant que le génie humain est plus estimable que le corps d'une gourgandine.

Ce motif suffirait à rendre légitime notre scrupule. Mais il nous est également recommandé par l'exemple de M. l'abbé Joineau. A l'encontre de la plupart de ses contemporains et en particulier, hélas ! d'un grand nombre d'ecclésiastiques qui dérogèrent gravement aux bienséances de leur habit, M. l'abbé Joineau se montre fort discret sur le chapitre des amours de son pupille. Il nous plairait de croire qu'un haut souci de moralité lui imposa cette réserve. D'autres motifs

cependant semblent avoir été plus efficaces à le déterminer. Le premier est que, considérant que M. de Migurac en se divertissant de son corps ne faisait que faire œuvre de gentilhomme, il se fût trouvé mal venu à l'en blâmer; son ministère lui interdisant par ailleurs de l'approuver, il préféra se taire : en quoi il fut moins louable que s'il l'avait tancé, mais davantage que s'il avait prêté à ses débordements une complicité autorisée par le relâchement des mœurs.

En second lieu, il faut reconnaître que M. l'abbé Joineau paraît n'avoir accordé qu'une curiosité médiocre aux relations des sexes, qui sont le fond commun de tant de mémoires et de romans. Épris, selon son propre aveu, de la table et du dormir, il a fait profession, à plusieurs reprises, d'un désintéressement remarquable en matière amoureuse. Son génie calme, confortable et doux, que l'on a comparé à celui du chapon qui fut son mets préféré, le rendait étranger aux choses de la passion, et il dédaigna dans la peinture d'autrui ce qui ne le préoccupait point en lui-même.

Sans approfondir davantage le chapitre de l'abbé, nous nous bornerons à dire que, malgré sa discrétion, il appert que Louis-Lycurgue, dès sa quinzième année, fut plutôt au delà qu'en deçà de l'inconduite qui sied à un homme de qualité : je n'en veux pour preuve que le mécontentement de madame sa mère qui, encore qu'elle eût été satisfaite de le voir suivre une voie différente de celle de son père, ne tarda pas à trouver qu'il s'y hâtait d'une allure trop précipitée, ayant été obligée de congédier l'une après l'autre toutes celles de ses chambrières qui étaient d'un visage passable pour les remplacer par des duègnes barbues à faire peur à un reître et de la laideur desquelles l'abbé lui-même déclare avoir été offusqué. C'est un fait notable que le nom de mademoiselle Séraphine disparaît en ce temps des mémoires de M. Joineau, et il n'est pas inconcevable que, n'ayant jamais rien refusé à Louis-Lycurgue depuis sa naissance, elle eût vers cette époque offensé madame Olympe en lui accordant plus que celle-ci n'eût souhaité.

Quoi qu'il en soit, dans le village, les rustres qui avaient femme ou fille s'accoutumèrent bientôt de pousser le verrou au passage du petit marquis. Non qu'il fût capable de contraindre une femme, fût-elle de la plus basse extrac-

tion. Mais il n'en était aucune, vachère, soubrette ou fermière, qui, à son premier sourire, ne fût à sa dévotion et pendue à ses lèvres ; ce que je ne dis pas seulement en manière de métaphore. En ses galanteries, il eut maille à partir plus d'une fois avec quelques vilains qui ignoraient ce que la jalousie d'un mari a de mesquin et de grossier. Un soir, Louis-Lycurgue fut rapporté au château, le crâne fendu d'un tabouret en bois que lui avait brisé sur la tête un bûcheron qui l'avait surpris fort échauffé auprès de son épouse. Il s'en remit, contre l'attente de deux médecins. Ce fut d'ailleurs fort heureux pour le salut du manant, qu'on allait pendre, quand Louis-Lycurgue, l'ayant appris, sauta de son lit, la tête encore bandée et courut à cheval d'une traite jusqu'à Périgueux, pour corrompre le juge, ce qui fut aisé.

Mais le lecteur se tromperait s'il croyait que Louis-Lycurgue ne trouvait chaussure à son pied que dans la roture. Tout au contraire demeure-t-on ébaubi, vu son jeune âge, combien d'intrigues il sut nouer et avec quelle gaillardise il les mena à bien dans les maisons les plus considérables. Pas plus que les fermières, les duchesses n'échappaient à sa rouerie, et, avant qu'il eût confié son menton au barbier, il aurait pu tenir registre de ses victoires. La naïveté de son regard et son aspect enfantin charmaient au premier abord et prévenaient la défiance. La joliesse de ses façons et ce quelque chose d'empressé qu'avait sa galanterie amollissait les cœurs. Et la fougue éclatante de sa jeunesse enlevait les dernières résistances.

En conséquence, celui que l'on nommait d'abord « le petit marquis » avec une nuance de moquerie ne tarda guère d'être appelé avec quelque respect « le galant marquis ». Tandis que son nom et son visage provoquaient parmi les femmes un murmure de curiosité bienveillante, non seulement quelques maris brutaux, mais la foule des jeunes seigneurs sentaient leurs mines s'allonger à son apparition. Ses premiers triomphes amoureux furent presque aussitôt suivis de ses premiers duels, si nous négligeons celui qu'il eut avec M. de Mardieu à l'âge de onze ans ; et certes il allait aux rendez-vous de l'épée avec la même ardeur qu'à ceux de la volupté. Lorsque ses idées, plus tard, furent fort changées sur ces matières et qu'il

affectait de blâmer ses folies d'autrefois, il ne fallait pas néanmoins le presser bien fort pour qu'il reconnût avec un soupir que, parmi les souvenirs précieux qui ne cessaient pas de lui faire battre le cœur, était celui de ces jeunes combats où, homme contre homme, face à face, il s'agissait de jouer et de défendre sa vie. Ajoutons que son humanité n'était pas moins prisée que son courage. Lorsqu'il eut le malheur de blesser grièvement M. de Nérac, dont il avait fort entrepris la femme, il s'abstint de poursuivre ses avantages tant que le mari fut au lit, n'exauça les vœux de la dame que quand celui-ci fut rétabli et lui fit dire que, s'il était mort, il eût épargné l'honneur de ses mânes.

Arrêtant ici cette brève esquisse des exploits amoureux de Louis-Lycurgue, nous nous bornerons à reproduir la réflexion édifiante par laquelle M. Joineau a cru devoir clore ce chapitre. Ayant brièvement narré quelques-unes de ses fredaines, il conclut ainsi : « Malgré ce que de telles pratiques ont de contraire à la chasteté chrétienne, peut-être faut-il voir dans cette propension du jeune marquis vers les blandices de la chair un de ces desseins mystérieux par lesquels la Providence se plaît à déjouer les vues humaines. Je serais enclin à croire qu'ayant décrété que ses deux mariages légitimes demeureraient stériles, elle ne voulut pas néanmoins qu'un sang si généreux fût tari dans le royaume. Ainsi permit-elle qu'il se propageât par des voies illicites avec une fécondité admirable. Au moment que je quittai Migurac, vers l'an 1780, pour aller joindre mon maître à Paris, il m'arrivait chaque jour de m'arrêter avec attendrissement devant quelque jeune rustre ou quelque fermière avenante, où je retrouvais, trait pour trait, l'image de M. de Migurac tel qu'il était à son départ du pays, et de ce spectacle j'éprouvais un émoi où la douceur et l'affliction se mêlaient étrangement. »

Il est permis de se demander, au spectacle de cette vie dont l'abbé lui-même n'a pu nous dissimuler le désordre, si Louis-Lycurgue n'avait pas entièrement oublié les préceptes que lui avait légués monsieur son père. Nous n'hésitons pas à dire, en dépit des vraisemblances, qu'il n'en perdit jamais le souvenir, même au plus fort de ses juvéniles débordements. M. Joineau a noté lui-même que madame Olympe, en deux

ou trois circonstances où elle tenait particulièrement à ramener son fils à sa volonté, invoqua le nom du marquis : alors une pâleur soudaine décolorait les joues du jeune homme, qui s'inclinait docilement. Mais un obscur sentiment de malaise ou de jalousie retenait madame Olympe d'évoquer volontiers la mémoire de son époux, et le regard perçant que lui jetait son fils, quand par hasard elle le faisait, n'était point pour l'y encourager.

Quelque peu conforme aux doctrines de son père que fût donc la carrière de Louis-Lycurgue, il est hors de doute qu'elles ne furent jamais entièrement abolies en son âme, et c'est à des retours de pensée vers elles que se doivent attribuer nombre de bizarreries qui déconcertèrent ses proches. Je veux dire en particulier certaines crises d'humeur ou de larmes où il s'abîmait parfois à la suite de plusieurs semaines accordées au plaisir et où on l'entendait se rouler à terre en gémissant. Après de telles secousses, il restait quelques jours abattu et comme désespéré, et son valet remarquait que sa seule distraction était d'ouvrir les livres favoris du feu marquis et de s'y plonger avidement. Mais la réclusion répugnait trop violemment à l'exubérance de son tempérament : au bout de quatre jours ou d'une semaine, il retournait à ses plaisirs avec un redoublement de folie, jusqu'à ce que quelque lubie nouvelle vînt attester les combats qui se livraient dans son âme.

Un matin, selon sa coutume, M. Joineau entrait dans la salle d'étude, au saut du lit, vers la demie de neuf heures. Il ne fut pas peu surpris d'y trouver attablé le jeune homme, qui lui dit d'un ton froid :

— Monsieur l'abbé, permettez-moi de vous rappeler que mon père vous a remis la charge de mon éducation. J'attends impatiemment vos bons offices qui me font grand défaut.

L'abbé fut pris de court. A travers le feuillage des arbres les rais de soleil dansaient; la fraîcheur du matin était divine et les oiseaux gazouillaient en joie. M. Joineau n'y tint pas et, hochant le menton, il s'excusa sur ce que la requête de Louis-Lycurgue avait, hélas ! d'imprévu, pour remettre au lendemain leur conférence.

Mais, très résolument, le jeune homme le devança vers la

porte, tourna la clef dans la serrure, l'enfouit dans sa poche et dit à l'abbé qui le contemplait bouche bée, les yeux ronds:

— J'attends votre bonne volonté, monsieur. Votre modestie seule a pu vous faire prétexter votre embarras de parler sans préparation. Car, assurément, s'il en était ainsi, ma mère serait obligée de remettre mon instruction en d'autres mains.

Et, deux semaines durant, en les jours les plus fleuris du plus riant mois de mai, l'abbé dut s'exténuer à satisfaire la curiosité pointilleuse et difficile de son élève. Mais, le quinzième matin, il l'attendit vainement. De trois nuits, Louis-Lycurgue ne parut point au château, conquis par les charmes d'une comédienne, de passage en la ville de Périgueux.

C'est également, à n'en pas douter, le souvenir soudainement réveillé des exhortations paternelles qui, au milieu des plus folles débauches, l'arrachait inopinément aux bras où il était enlacé, l'excitait à renoncer aux succès qu'il avait convoités entre tous, le déterminait par exemple à rompre brusquement avec madame de Beaulieu au moment où, après deux mois de cour assidue, elle allait couronner ses feux. De telles réminiscences encore l'entraînaient, dans les conversations de religion ou de politique, vers des opinions hérétiques que l'on était plus habitué à rencontrer sous la plume des grimauds que sur les lèvres d'un gentilhomme.

De quelle façon, dans ces temps d'exubérante jeunesse, le galant marquis fit l'accord des principes philosophiques de son père et de sa conduite propre, c'est ce que nous n'entreprendrons point d'examiner par le menu. Plus souvent qu'à la logique, l'âme d'un homme fait, elle-même, obéit à des impulsions instinctives, et tel qui sait où est son intérêt et son honneur agira contre tous deux, fût-il docteur en philosophie. Ne nous étonnons donc point qu'encore enfant par le nombre des années, Louis Lycurgue se soit abandonné avec quelque immodération aux mouvements désordonnés de sa nature; et de cette peinture de son adolescence nous ne voulons retenir en dernier lieu qu'une observation : à savoir qu'il ne démentit jamais la générosité de son caractère et fut toujours incapable d'obéir à un sentiment commun ou de commettre une action basse.

Non qu'il ait été exempt d'erreurs; mais ce fut souvent par

des motifs dignes de toute estime qu'il s'engagea dans des aventures blâmées de la morale ou de la religion, même de toutes deux, car il leur arrive d'être d'accord; et, sitôt qu'il avait mesuré sa faute, il s'en repentait et s'en châtiait avec une violence qui, comme nous l'avons dit, en engendrait trop souvent une nouvelle.

Cependant les années s'écoulaient en de tels passe-temps; M. de Migurac grandissait en beauté et en force. Au cadeau que madame Olympe offrit pour célébrer ses dix-huit ans accomplis, il apparut sans conteste comme le premier gentilhomme de la province et l'on s'accorda à fonder sur lui les espérances les plus brillantes.

C'est au lendemain de ce gala qu'il eut avec sa mère un pourparler auquel il sera convenable de consacrer un chapitre particulier.

VIII

D'UN ENTRETIEN QUE LA MARQUISE OLYMPE EUT AVEC SON FILS ET DE L'ÉVÉNEMENT QUI S'ENSUIVIT

Au matin donc du lendemain de ses dix-huit ans, Louis-Lycurgue se réveilla fort tard dans le haut lit à baldaquin, qui avait été celui de plusieurs aïeux et il fut longtemps à ouvrir ses yeux où flottaient encore les images de la fête, les souvenirs émouvants de gorges aimables et d'épaules appétissantes. Cependant, d'une voix endormie, il fallut bien héler son valet, et puis s'habiller en bâillant et en étirant ses membres. L'eau froide et la vue du soleil le récréèrent; il achevait d'avaler de grand appétit son chocolat, lorsqu'un doigt léger heurta sa porte. Une chambrière se fit voir et sommée de justifier sa présence, elle avertit Louis-Lycurgue que sa mère l'attendait au parloir afin qu'il eût avec elle un entretien sérieux.

A cette ouïe, le jeune homme bâilla de plus belle et regretta de ne pouvoir se recoucher. Les entretiens sérieux n'étaient point son fait, moins encore en cette matinée de

soleil et de lendemain de festin. Néanmoins il connaissait trop son devoir pour ne point se rendre au commandement de madame Olympe et, après avoir balancé quelques instants, il prit le parti de la satisfaire sans barguigner pour être libre plus tôt d'enfourcher son genet d'Espagne et de galoper une couple d'heures sous bois.

Le premier coup d'œil qu'il jeta dès son entrée au parloir suffit pour lui suggérer de fâcheux pressentiments, quant à la durée et à la gravité de l'audience. Madame Olympe vêtue de noir était assise toute droite dans son grand fauteuil de l'autre siècle, devant une table fort vaste et entièrement chargée de registres, de cartons et de paperasses de toute sorte. Un fauteuil était libre en face d'elle. A son côté, l'abbé Joineau gisait affaissé, l'air résigné, et les mains croisées sur son ventre.

Réprimant un mouvement instinctif qui le poussait à s'enfuir en claquant la porte derrière lui, Louis-Lycurque baisa la main de sa mère, fit un signe de tête amical à l'abbé et puis, d'un ton joyeux, plaisanta l'aspect solennel de cette réunion. Mais madame Olympe, dédaignant de relever ses paroles, l'invita d'un geste impérieux à prendre place et lui dit :

— Mon fils, dès que vous avez approché l'âge d'homme, je vous ai engagé à maintes reprises à examiner l'état de votre fortune. Vous m'avez toujours éconduite, alléguant votre inexpérience et la confiance que vous aviez en moi.

Avec un geste avenant, Louis-Lycurgue déclara que celle-ci subsistait intacte et il essaya de se lever. Mais la marquise poursuivait avec autorité :

— Maintenant que votre dix-huitième année est révolue, je manquerais à mon office de mère en vous laissant ignorer la condition de votre bien. Veuillez donc prêter une oreille attentive à la lecture que M. Joineau va vous faire sur ce sujet.

D'une voix monotone, l'abbé donna lecture des registres où étaient consignés l'énumération des terres, leur teneur, les revenus payés par les fermiers, le chiffre de l'argent déposé à Bordeaux, l'origine et la somme de toutes les recettes. Louis-Lycurgue l'écouta en étouffant ses bâillements, grattant la

manche de son habit et regardant alternativement ses deux pantoufles de satin cerise. Sitôt que l'abbé se tut, il protesta que tout était parfait et qu'il approuvait infiniment une telle gestion.

— Fort bien, — dit la marquise. — Veuillez maintenant, monsieur l'abbé, prendre le registre des dépenses.

Avec accablement et louchant vers le feuillage verdoyant des chênes, Louis-Lycurgue ouït le détail des frais de cuisine, de vêtement et d'écurie, les gages des valets, cochers, garçons d'écurie, etc...

— Qu'en pensez-vous ? — dit la mère.

— Ce doit être un ramier, — dit le jeune homme, guignant un oiseau qui sautillait sur une branche.

Mais il s'excusa précipitamment de sa distraction et déclara que tout cela lui semblait fort exact bien qu'un peu mesquin.

— Votre contentement m'est agréable, mon fils, — reprit la marquise. — Veuillez néanmoins remarquer que le chiffre de vos débours excède sensiblement celui de vos revenus.

Louis-Lycurgue approuva : n'est-ce pas ainsi qu'en usent la plupart des gentilshommes ?

— Assurément, — dit la marquise. — Aussi, lorsque, malgré mes représentations sur vos dépenses, vous ne voulûtes point modérer votre luxe de chevaux et d'habits, je ne m'obstinai point contre votre volonté. Mais maintenant, que comptez-vous faire ?

Le jeune marquis se gratta l'oreille : eh bien, il renoncerait au carrosse anglais qu'il songeait à faire venir et à la meute de bassets que M. de Jalerac lui offrait à si bon compte. De la sorte il n'augmenterait guère ses dépenses, se bornant à faire l'essai d'un fauconnier. Avec une pointe d'impatience, madame Olympe remontra qu'en n'augmentant point ses dépenses il ne les diminuerait point non plus, et qu'ainsi sa position n'en serait point améliorée. Louis-Lycurgue fronça les sourcils, méditant. Mais soudain son visage s'éclaira :

— Les usuriers, madame, ne sont point faits pour les chiens. Moyennant un intérêt léonin, ils nous avanceront fort bien une somme qui nous mettra l'esprit tranquille pour un lustre ou deux.

Madame Olympe haussa ses épaules majestueuses.

— De quelle source vous imaginez-vous que, six années durant, j'ai pu retirer de quoi subvenir à vos dépenses? Sachez que votre domaine est hypothéqué aux deux tiers de sa valeur et qu'il n'est prêteur, de Bordeaux ou de Périgueux, qui vous avançât cent écus.

A cette nouvelle, Louis-Lycurgue jugea nécessaire d'imposer à son visage un air de gravité. Mais, se rassérénant, il fit claquer ses doigts.

— Que ne vivons-nous à crédit? est-il séant de payer comptant comme des bourgeois? Moyennant un billet que je leur signerai, nos fournisseurs seront fort aises d'ajourner à deux ou trois ans le payement de leurs denrées, profitant de cet intervalle pour enfler raisonnablement leurs mémoires.

— Mon fils, dit la marquise, sachez qu'en surplus des hypothèques vos dettes exigibles sont de quarante mille écus, et qu'à l'heure actuelle les roturiers que vous honorâtes de votre confiance, loin de songer à vous faire crédit, sollicitent des sentences contre vous et s'apprêtent à vous poursuivre.

Le marquis toisa madame sa mère avec stupeur. Il n'eut point la pensée de l'interroger pourquoi elle ne l'avait pas averti. Mais le soleil lui parut moins brillant, et plus noire la robe de madame Olympe. Inondé de tristesse, il soupira :

— Dans ce cas, madame, je ne vois point d'autre ressource que de nous soumettre aux rigueurs du sort et de nous réduire à la plus stricte parcimonie.

— Eh quoi! monsieur mon fils, — dit la marquise d'un air moqueur, — est-ce là votre vaillance? Devant le péril ne savez-vous que courber l'échine? Et laisserez-vous décliner en vos mains l'éclat de votre maison que votre père avait rétabli?

Au nom de son père, une rougeur couvrit le front du jeune homme, et il s'écria, courroucé :

— Montrez-moi quelque adversaire à pourfendre et vous me verrez à l'épreuve! Mais en des conjonctures si incroyables, mon esprit se perd... à moins que le service du roi...

— Iriez-vous, sans équipage, et sans crédit, humilier votre naissance sous les ordres de cuistres et de robins?

Le jeune homme sentait sa gorge se serrer et ses yeux devenir humides. En vain il les fixait sur l'abbé, espérant un secours qui ne venait point. Alors, prenant sa tête à deux

mains, sans se soucier de sa frisure, il s'écria, d'une voix que le désespoir entrecoupait :

— Pour Dieu, madame, je dois vous avouer que mon imagination est à bout; et je ne vois nulle solution, si ce n'est de chercher dans la mort la tranquillité que la vie ne peut plus me donner... Mais, songeant à vous...

La marquise se réjouit en elle-même, ayant amené son fils où elle souhaitait. Elle coula un regard satisfait vers l'abbé, et répliqua d'un ton adouci :

— Il ne s'agit ni de mort, ni de tuerie; je dirai même : bien au contraire!... Votre salut est entre vos doigts. Vous n'avez qu'à vous baisser pour le ramasser.

— Et c'est?... — balbutia le marquis.

— C'est de vous marier, — dit madame Olympe.

— Ah! — fit le jeune homme.

Il demeura rêveur, n'ayant point envisagé une aventure si prodigieuse. Mais il reprit, après quelque réflexion :

— Madame, je ne vous célerai pas que cette proposition m'étonne. Mon jeune âge me permettait d'espérer que vous ne me demanderiez point de si tôt un tel sacrifice, et je vous avouerai que je me sens perplexe si je suis apte à nouer aujourd'hui un lien dont M. Joineau vous dira le poids. J'appréhende que l'ardeur de mes passions ne me rende peu capable de conserver à celle qui porterait mon nom la foi que je lui devrais.

— Mon fils, — dit la marquise, — de tels scrupules vous honorent, et je serais marrie que vous ne les eussiez point. Mais laissez-moi vous rappeler, tout d'abord, que les grands ont accoutumé de devancer le commun en matière d'union conjugale, afin que même une mort prématurée ne prive point leur nom d'héritier. En second lieu, la défiance que vous avez de vous-même ne doit pas être poussée au point que vous me marquez. Je connais assez la noblesse de votre cœur pour être assurée que, dans la minute où vous engagerez votre foi à la future marquise de Migurac, vous aurez le désir sincère de garder votre serment. Que si, ensuite, votre volonté fléchit, et que la chair soit la plus forte, il n'y aura là qu'un accident, fâcheux sans doute, mais hélas! trop ordinaire dans la meilleure société, et qui ne saurait effleurer

votre honneur, pourvu que vous en ayez repentance et receviez l'absolution de votre faute. N'est-ce point ainsi, l'abbé? — ajouta-t-elle, en interpellant le gros homme.

M. Joineau eut un signe de tête douteux, et une quinte de toux opportune l'empêcha d'énoncer plus clairement son opinion. Madame de Migurac se contenta de cet assentiment, et se retourna vers le jeune homme, qui se taisait toujours.

— Au reste, mon fils, je ne veux en rien vous contraindre; et si vous voyez quelque autre issue à vos embarras, je n'insisterai point pour vous imposer un acte dont, cependant, vous vous exagérez à coup sûr les difficultés.

Le marquis demeurait muet. Sans que sa répugnance fût vaincue, sa pensée, toujours prompte, examinait déjà, parmi les demoiselles de la région, laquelle était la plus propre à devenir une marquise. Soudain, elle se fixa avec complaisance sur la blanche Aline de Perthuiseau, qui avait été son amie d'enfance. D'un seul coup son chagrin s'envola, et il déclara gaiement que, tout pesé, il se rendait aux raisons de sa mère, et qu'il lui semblait qu'Aline de Perthuiseau...

Mais madame Olympe l'interrompit. Mademoiselle de Perthuiseau, pour bien élevée qu'elle était sans doute, n'aurait qu'une dot de cinquante mille écus, suffisante à peine pour payer les dettes exigibles. Comment ensuite dégager les terres hypothéquées et maintenir un train de maison honnête?

Louis-Lycurgue n'insista pas. La marquise, passant en revue toutes les vierges nobles du voisinage, fit la critique de leur personne avec la sévérité d'un sergent recruteur du Roi. et le dénombrement de leur bien avec l'exactitude d'un tabellion. Tant qu'à la fin, quand elle eut épuisé toutes les gentilhommières et repris haleine, son fils lui dit, d'un ton où se marquait un peu d'ironie et de curiosité :

— Dès lors, madame, à quelle porte frapperais-je?... Car, pour rejeter ainsi tant de brus, je soupçonne que vous en avez déjà choisi une.

Madame de Migurac se recueillit, baissa les yeux, les releva et, les fixant au-dessus de la tête de Louis-Lycurgue sur le rinceau d'un miroir, elle dit avec fermeté :

— Maître Moriceau, receveur des gabelles à Bordeaux, qui entretint des relations fort suivies avec le marquis votre père,

possède un bien que les plus modestes n'évaluent pas à moins de trois millions d'écus. Il a une fille qu'il désire marier...

Le jeune homme bondit sur son siège, si violemment que le bois en gémit et qu'un cri de terreur échappa à l'abbé qui précisément s'assoupissait.

— Vous ne prétendez pas, madame, faire entrer la fille d'un maltôtier dans le lit d'un Migurac ?

La marquise jouait négligemment avec les dentelles de sa robe. Elle laissa son fils exhaler son courroux, et puis, à paroles douces et câlines, lui concéda qu'à coup sûr les mésalliances étaient regrettables : qu'il remarquât toutefois qu'en dehors de plusieurs unions de ce genre qu'elle cita, les monarques eux-mêmes n'en étaient point exempts, un roi de France ayant introduit dans sa couche la fille d'un argentier de Florence. Mais la question se réduisait à ceci : valait-il mieux qu'une illustre maison s'éteignît lamentablement ou qu'au contraire, rajeunie par l'infusion d'un sang plébéien, elle reprît un éclat nouveau qui assurât sa pérennité ? Évidemment, si le feu marquis vivait encore, il eût regardé d'un autre œil ce projet, lui qui affectait de mépriser toute sorte de privilège et prétendait qu'il existait entre tous les hommes une égalité naturelle ! Sans approuver de telles maximes, fallait-il de prime abord écarter un nœud de cette espèce, si profitable, et même, insistait la marquise, si nécessaire ? Elle s'excusait, en effet, de son étourderie, ayant oublié d'informer son fils qu'une sentence du parlement de Bordeaux autorisait le marchand ordinaire des chevaux du marquis à mettre en vente sous trois mois le château et les écuries jusqu'à concurrence du chiffre de sa créance, si son billet demeurait impayé.

En vain, Louis-Lycurgue se débattait, protestait, essayait de regimber. Au souvenir habilement évoqué de son père il ne pouvait demeurer insensible : en effet, parmi ses scrupules, plusieurs eussent été dédaignés par le feu marquis. Pourtant il gardait un secret malaise qu'il ne put se tenir d'exprimer, demandant à madame sa mère si elle ne trouvait pas quelque bassesse à trafiquer d'une chose aussi précieuse que la noblesse du sang.

Madame de Migurac l'envisagea avec un étonnement sincère :

— Où prenez-vous, mon fils, qu'il y ait trafic? Tout commerce suppose un échange de valeurs égales. Or, sachez que maître Moriceau, quelque épris qu'il soit de ses écus, ne songe pas à les mettre en balance avec le marquisat de Migurac, et que, dans le cas où votre volonté vous ferait son gendre, il n'aurait pas assez de tout son or et de tout son sang pour se reconnaître, ainsi que sa fille, votre éternellement obligé.

Louis-Lycurgue soupira profondément et interrogea d'une voix hésitante :

— Vîtes-vous la jeune fille?

Madame de Migurac tira de son sein un médaillon encadré de brillants et le lui tendit. Malgré ses préventions, il contempla sans ennui un visage bien fait et de jolie expression. Tandis que son œil s'adoucissait, madame de Migurac ajoutait nonchalamment :

— Mademoiselle Isabelle Moriceau a été parfaitement élevée au couvent des Dames Nobles du Cœur-de-Marie. Vous ai-je dit que sa dot était de trois cent mille écus et que, de plus, désireux de marquer sa joie d'une si illustre alliance, M. Moriceau promettait de payer vos dettes liquides et de dégager entièrement vos terres?

Louis-Lycurgue examina successivement l'abbé, sa mère, la miniature, et puis l'abbé une deuxième fois :

— Monsieur Joineau, — dit-il, — qu'en pensez-vous?

L'abbé remua énergiquement le cou et l'on attendit de lui quelque chose de considérable, mais un rhume opiniâtre le travaillait, et, derechef, la toux lui coupa la parole. La marquise le toisa d'un regard sévère et revint à son fils :

— Un détail qui vous surprendra est que cette jeune fille, vous ayant distingué au mariage de mademoiselle de Bligny, s'est férue à un point extraordinaire de votre visage et de votre tournure. Elle a dix-sept ans.

Louis-Lycurgue se taisait. A travers les vitres on voyait la verdure opulente du parc, l'aile gauche du château, le ciel bleu et le soleil en fête. Il lui parut très dur de renoncer à tant de biens. Observant de nouveau le portrait de mademoiselle Moriceau, il ne put méconnaître qu'il eût convoité ses faveurs si elle eût été la femme d'un autre, et qu'il serait

sans doute absurde d'en faire fi parce qu'elle lui apportait, outre son amour, une belle fortune... Et la conclusion de ses réflexions, fort confuses et entremêlées, fut celle-ci :

— Eh bien, donc, je la verrai.

C'est deux mois après que, sur le coup de midi, en l'église cathédrale de Bordeaux, M. l'archevêque de Bordeaux lui-même donna la bénédiction nuptiale à Louis-Lycurgue, marquis de Migurac, vicomte d'Aubetorte et seigneur d'autres lieux, et à mademoiselle Isabelle Moriceau, fille de maître Moriceau, receveur des gabelles. Une foule considérable, que rehaussait la meilleure noblesse du pays, s'écrasa dans la nef pour offrir ses vœux aux jeunes époux dont les gazettes célébrèrent à l'envi la grâce, la piété et la magnificence.

ANDRÉ LICHTENBERGER

(A suivre.)

ÉTUDES ANGLAISES

EDMOND SPENSER

I

Un petit employé de commerce, appelé John Spenser, eut à Londres, vers 1552, un fils qui reçut le nom d'Edmond et qui devait être le premier grand poète de l'époque Élisabéthaine. Cette pauvre famille marchande avait des prétentions aristocratiques ; les Spenser avec un *s* se flattaient d'être alliés aux Spencer avec un *c*, d'où sont issus les comtes Spencer d'aujourd'hui. Toute sa vie, l'écrivain côtoya le beau monde, en fit à peu près partie, pas tout à fait, obtint des puissants moins qu'il n'attendait, et vécut ainsi dans une situation intermédiaire, quasi-seigneur, quasi-courtisan, quasi-homme d'État ; vrai poète toutefois.

Ses facultés se révélèrent de bonne heure ; à peine quittait-il, à quinze ou seize ans, l'école des marchands-tailleurs de Londres, où il avait été admis comme « élève pauvre », que déjà il avait fait des vers remarqués. Il était alors envoyé à Cambridge et devenait le centre d'un de ces groupes qui se forment si aisément au collège autour des jeunes gens de grande promesse : le Temps, plus tard, tient les promesses ou ne les tient pas. Deux amis surtout, très instruits et appartenant, comme Spenser, à Pembroke Hall, se lièrent avec lui : Édouard Kirke et Gabriel Harvey, trio touchant par l'amour commun que ces jeunes hommes avaient pour les lettres, et un peu ridicule par le ton d'admiration mutuelle de leurs

paroles et de leurs écrits. Avec un zèle très vif, Spenser se plongea dans les études que la Renaissance avait mises en honneur: langues anciennes et modernes, philosophie morale et naturelle, auteurs grecs, latins, français, italiens, œuvres de Platon, d'Aristote, Virgile, Théocrite, Marot, du Bellay, Pétrarque, Tasse, Arioste, sans oublier les poètes du premier grand siècle de la littérature anglaise : Chaucer et ses *Contes*, Langland et ses *Visions*.

Il sortit de Cambridge, maître ès-arts, en 1576, la tête remplie de projets poétiques et sachant assez bien le grec pour pouvoir, plus tard, en Irlande, offrir à un ami de le lui apprendre. Il séjourna quelque temps dans le nord de l'Angleterre, et s'éprit suffisamment d'une voisine de campagne, la Rosalinde de ses vers, pour avoir un sujet de plaintes poétiques. Installé aux champs, le souvenir tout frais de Virgile, Marot et Mantouan dans la mémoire, amoureux d'une belle dédaigneuse, poète-né, qu'eût-il pu faire, sinon des pastorales? Il peignit son amour et surtout montra son jeune talent en douze églogues. Le *Calendrier des Bergers* parut en décembre 1579, copieusement annoté par « E. K. », sans nul doute Édouard Kirke, qui dédia son commentaire à Harvey : le trio se présentait ensemble devant le public. Avec une modestie un peu artificielle, Spenser avait signé l'œuvre du pseudonyme d'Immeritò; mais les trois amis ne souhaitaient nullement cacher que le « nouveau poète » était « Master Sp. », comme dit Webbe, Edmond Spenser, comme tout le monde dit bientôt.

Nos jeunes gens prirent soin, d'ailleurs, sinon de donner, du moins de laisser traîner la clef de l'énigme. Harvey jugea bon, en effet, de montrer au public dans quels termes il était avec le nouveau poète, et de quels assauts d'esprit tous deux étaient capables. On ne peut guère attribuer qu'à lui, malgré les assertions de la préface, la publication de *Trois excellentes et spirituelles lettres familières*, puis de *Deux autres lettres fort dignes d'attention*, qui parurent en 1580, où s'affirme une fois de plus l'admiration des trois camarades l'un pour l'autre; où peu s'en faut que Spenser ne se nomme (il donne son prénom), mais où surtout il paraît, malgré ses juvéniles fiertés, modeste et docile en présence de Gabriel Harvey. Ce type

du matamore de lettres est là dans son beau; il tranche, morigène, pérore, dicte des arrêts, ou en promet qu'il faut attendre, distribue à la ronde la sagesse et les horions; ceux-ci beaucoup plus assurés que celle-là : le tout avec des sourires de gargouille et des pirouettes de rhinocéros. Cette publication est néanmoins le meilleur titre d'Harvey à une place dans la littérature, parce qu'il nous fait connaître où en était Spenser à ce moment.

Déjà le poète avait annoncé, dans ses églogues, qu'il quittait le nord et la société des « vils et bas campagnards » pour se rapprocher des sources de toute lumière, la cour d' « Élisa », comptant plaire à la souveraine en célébrant sa gloire et les mérites « du preux qu'elle préfère à tous, celui qui attacha l'ours blanc au pieu » (armoiries de Leicester). Où, en effet, se réfugierait la poésie, sinon dans la société des princes? « Les palais sont sa vraie place. » Ce berger mal convaincu était donc rentré à Londres, et avait obtenu, peut-être grâce à Harvey, une place de secrétaire chez le favori de la Reine. La publication du *Calendrier* l'avait rendu célèbre sur-le-champ. Un peu en contre-bas, mais avec les meilleures espérances, il se tenait tout près du monde de la Cour, faisait de brillantes connaissances, discutait métrique et littérature avec Dyer et Sidney et souffrait tout juste assez de sa blessure d'amour pour qu'elle restât un prétexte à poésie. Les trois amis parlent, en effet, assez légèrement de la belle Rosalinde et, si vexé que le jeune auteur ait pu être de ses dédains, il est à croire, d'après les *Lettres*, que ce « grand amateur de petites femmes, ce parfait Pamphile » ne se refusait pas quelques consolations. Surtout cette correspondance montre que, dès cette époque féconde et heureuse, où un rayon de gloire avait éclairé la route de Spenser, tous les poèmes qui devaient assurer sa renommée étaient déjà rédigés, ou conçus, ou à moitié écrits, y compris même la *Reine des Fées*. De celle-ci, cela va sans dire, Harvey parle avec un suprême dédain. Passe pour des pastorales, genre latin, où, d'ailleurs, il jouait un rôle sous le nom d'Hobbinol; mais une *Reine des Fées*! et en vers rimés! juste au moment où il était convenu que la rime devait mourir; au moment où Harvey en personne annonçait l'intention de décréter quelles syllabes seraient longues ou

brèves dans la langue anglaise ! Il fallait seulement lui laisser le temps de consulter un peu « son oreille et madame Sperienza » ; mais c'était affaire de rien : car il faisait toute chose avec facilité, le digne homme, et comme en se jouant.

E. K, de son côté, était à l'œuvre et préparait un nouveau commentaire pour les nouvelles poésies. Mais ce commentaire ne parut jamais, et beaucoup des écrits annoncés à ce moment sont perdus. Leur série, et ce que Spenser y ajouta peu après, montre toutefois combien il était représentatif de son époque. Par la variété de ses aptitudes, il appartient à presque tous les groupes intellectuels de son temps : au groupe des poètes pastoraux, avec ses églogues ; au groupe des lyriques et *amouristes*, avec ses hymnes, plus tard avec ses sonnets et ses épithalames ; au groupe des poètes graves et réfléchis, avec ses psaumes (perdus), ses élégies et ses *Visions* ; au groupe des critiques littéraires, par son *English Poet* (perdu) ; au groupe des dramaturges, par neuf comédies (perdues) ; au groupe des satiriques, par un conte remarquable ; au groupe enfin des « Laudatores patriæ », par le grand monument de sa carrière littéraire, œuvre originale et à part, sa *Reine des Fées*.

Grâce au tout-puissant favori, Spenser fut nommé, en juillet 1580, secrétaire de lord Grey de Wilton, qui partait pour gouverner l'Irlande. Ce pays, alors dans un état lamentable, allait être, sauf deux visites à Londres, le lieu de séjour du poète jusqu'à sa mort. Éloigné des centres brillants où il avait plu, exilé au milieu d'une population hostile, suivant les degrés d'une modeste carrière administrative, concessionnaire de biens d'Église et de biens d'Irlandais dépossédés, imbu des idées cruelles de son milieu, haï en proportion, entraîné à des dépenses supérieures à son salaire, sans cesse gêné, il vécut morose, en dépit de sa gloire grandissante et d'un mariage heureux. Lorsque les terres de la grande famille des Desmond furent confisquées en 1586, le gouvernement décida de procéder à la colonisation officielle du comté de Munster. Des « planteurs » anglais y furent envoyés ; de ce nombre étaient Raleigh, qui reçut un manoir et de vastes domaines à Youghal, et Spenser, qui obtint trois mille vingt-huit acres de terre et le château de Kilcolman.

Les deux planteurs voisinèrent. Le « Berger de l'Océan » vint un jour visiter Colin (nom de Spenser en Arcadie), et ce fut pour tous deux un beau jour. Raleigh montra son poème de *Cynthia*; Spenser montra sa *Reine des Fées*: rien de mieux qu'une telle œuvre, si nouvelle de style et si ingénieusement flatteuse, pour plaire à la Cour; Raleigh emmena Spenser à Londres, en novembre 1589. L'accueil d'Élisabeth fut gracieux; elle écouta les vers de Colin, accorda, et peut-être même paya quelque temps, une pension. Les trois premiers livres du poème furent publiés pendant ce séjour, en 1590, avec un retentissement immense. Et le feu d'artifice s'éteignit; aucun emploi en Angleterre ne fut offert au visiteur; et ce fut de nouveau la solitude irlandaise, les voisins hostiles et là-bas, dans les bois sombres et les marais impénétrables, les menées inquiétantes des rebelles armés. L'éblouissement des premiers jours et la déception finale se traduisirent en un poème pastoral : le *Retour de Colin*.

Un second voyage, en 1595-97, fut marqué par la publication de trois nouveaux livres du grand poème, par de nouveaux succès littéraires et par de nouvelles déceptions : car il fallut encore revenir en Irlande. Pendant que l'homme végétait « au pays du froid, du souci et de la misère », l'œuvre faisait les délices de Londres et, pour répondre aux demandes, Spenser, à chaque voyage, donnait ou laissait publier quelques-unes de ses œuvres moindres, anciennes ou nouvelles. C'est ainsi qu'avait paru, lors du premier voyage, le volume intitulé *Complaintes* et que parurent, à l'occasion du second, son *Retour de Colin*, ses épithalames, hymnes et sonnets : les meilleurs de ses poèmes lyriques.

Le livre des *Complaintes* renfermait : les *Ruines du Temps*, éloge funèbre de grands personnages dont Spenser était plus ou moins l'obligé; les *Pleurs des Muses*, jérémiade mythologique dont Shakespeare s'est moqué, où chaque Muse, sans excepter Melpomène et Thalie, plus bruyantes même que les autres, déplorent, bien à contre-temps, la décadence des arts, et où Terpsichore, qu'on n'eût pas cru si puritaine, gémit du désordre des mœurs; une belle série de sonnets sur Rome, traduits de du Bellay; les *Visions de Pétrarque*, traduites, ainsi que je l'ai montré, non pas de l'italien de Pétrarque, mais

du français de Marot; une histoire d'insectes du genre que devait illustrer Drayton dans son charmant *Nymphidia* : *Muiopotmos ou le Destin du Papillon*; enfin le *Conte de la mère Hubbard*, poème satirique, imité de Chaucer et le plus remarquable du recueil.

Le poète est malade; pour le distraire, ses amis viennent lui conter des histoires : récits merveilleux de dames, chevaliers et géants, « difficiles à croire ». Une « brave vieille femme » parle d'un autre style et dit à Spenser les aventures par le monde du singe et du renard. Cet artiste élégant et poli, qui vivait sur les confins du monde de la Cour, obligé de retenir son souffle et de peser ses mots, de voir en beau et teindre en rose le milieu d'où dépendait sa fortune, était trop de son époque pour n'avoir pas, avec le don lyrique, le don d'observation, tous deux si répandus alors. Les vices et les ridicules le frappaient autant que personne et il les eût mis proprement en scène, à l'égal des plus habiles, n'était la réserve à laquelle l'obligeait cette situation intermédiaire où traîna sa vie. Ses satires gardent un air de contrainte; plus haut placé ou plus bas, il eût parlé plus librement. Le récit de la mère Hubbard abonde en traits acérés; le poète est las, par moments, de peindre en rose; il étouffe, il faut qu'il s'explique et dise leur fait, lui aussi, aux faux braves, aux quémandeurs de bénéfices, et surtout à ces courtisans qui se délectent à sa poésie et qui le laissent demeurer indéfiniment à mi-hauteur, avec ses ambitions mal remplies; pas assez satisfait pour vivre heureux, pas assez négligé pour abandonner la partie. De là une incohérence visible dans la satire et quelque chose de peu fier. Après qu'il a tracé de remarquables croquis d'après nature et décrit, en vers mordants, les prétendus serviteurs de la patrie, soldats sans blessures, explorateurs en chambre, et ce monde de la Cour si fermé au mérite (— Comment faire pour y pénétrer? — Comment? Mais en prenant un visage assuré, en se donnant grande tournure et parlant fort), il atténue et s'excuse. Il ne faut pas confondre; il ne pense à vous, monseigneur, ni à vous; il y a d'excellents courtisans, qui possèdent tous les mérites, toutes les vertus, tous les talents, et vous en êtes, et vous aussi... « Sois audacieux, sois audacieux, ne sois pas trop audacieux », fait-il lire par sa Brito-

mart sur les murs du château de l'enchanteur Busyrane. Lui aussi avait lu l'inscription. Seules les nouvelles recrues admises, faute de mieux, dans le bas clergé anglican, prêtres rapaces, ignorants, vaniteux, paresseux, « ayant à leurs côtés leurs charmantes amies et brillantes épouses », ignorant le grec et le latin, fort heureusement, car de tout ce savoir viennent les doutes et « horribles hérésies », bouffons des grands qui leur lâcheront un bénéfice en récompense d'un calembour, s'entendent dire, et sans réserve, de dures vérités. Mais ils n'avaient personne pour eux, et c'était parler comme parlaient leurs patrons eux-mêmes.

Les publications faites au moment de la seconde visite à Londres comprennent le *Retour de Colin*, poème moitié églogue, moitié satire, écrit à l'occasion du premier voyage et dû bien évidemment au même observateur, âpre mais craintif. Colin a été mené, par le Berger de l'Océan, à la Cour de la Grande Bergère, Élisabeth. C'est un lieu de délices. Là, « point de querelles sanglantes, de lèpre, de hideuses famines » comme en Irlande; « l'esprit des poètes y est tenu en estime suprême. » Suit, sous des noms supposés, une liste des grands lettrés du temps, qu'on a identifiés un peu à l'aventure, voyant même, dans Aetion, Shakespeare qui aurait alors mal payé de retour Spenser en se moquant de ses *Pleurs des Muses*. A la Cour, les dames sont nobles et belles; on y admire Urania, sœur de Sidney, et Stella son amie, et trois jeunes beautés honneur de la famille des Spencer avec un *c*. Mais alors, disent les bergers, pourquoi avoir quitté ce pays fortuné? Colin donne des explications confuses où l'on voit toutefois qu'il revient plus blessé et déçu qu'il ne dit. Bien que toutes les perfections soient concentrées à la Cour, il s'y passe de vilaines choses; quoique les poètes y soient tenus en suprême honneur, « il ne s'y trouve pas de place pour un gentil esprit »; l'amour y règne, mais « gravé principalement sur les murs et les fenêtres ».

Dans le même temps, parurent les plus beaux vers lyriques de Spenser; ses sonnets, son épithalame, ses quatre hymnes à la Beauté et à l'Amour humains et célestes. Les deux derniers hymnes sont des chants pieux; les deux premiers, composés bien avant, sont pénétrés des ressouvenirs de Platon,

peut-être aussi de Lucrèce. L'Amour et la Beauté dominent le monde. Les corps passeront, les cheveux d'or tomberont en poussière, l'éternelle Beauté rayonnera toujours. Allez à la Beauté, presque sûrement vous trouverez aussi la Vertu ; c'est une exception rare et contre nature qu'elles soient séparées; l'Amour est une harmonie céleste. La série des sonnets *(Amoretti)* paraît longue : on n'y trouve pas le feu, l'ardeur, la vie qui animent ceux de Sidney. Spenser sent évidemment ce qu'il dit, puisqu'il s'agit de sa chère Élisabeth, son second et définitif amour, la belle jeune fille qu'il épousa en 1594, mais il n'en donne pas l'impression; c'est l'artiste qui parle et soupire, un artiste à la plume facile, qui écrira plus volontiers quatre-vingts sonnets que cinquante.

Mais l'épithalame est un chef-d'œuvre de grâce, de sincérité, d'harmonie; là, pas une ligne inutile; c'est un hymne inspiré, en un jour de bonheur, par une adoration émue; un poème tendre et amoureux, mélange intime de sacré et de profane, de réalisme et d'idéal. Pour plaire à son aimée, Spenser parvient à faire entrer dans ses vers toutes les images, les nuances, les idées, les allusions qui peuvent la charmer : fleurs, nymphes, couleurs d'aube, rayons de soleil, musique et chants d'hymen, blanche toilette de la mariée, grands cheveux d'or semés de perles et couronnés de verdure : car, parmi les ravissants objets à offrir aux regards de son Élisabeth, il n'oublie pas son propre portrait à elle, au physique et au moral. Le vrai se mêle à la fantaisie. « Dites-moi, filles des marchands de la ville, avez-vous vu jamais plus belle créature dans votre cité? » Voici la cérémonie à l'église, la fiancée qui s'avance, un peu hésitante, dans l'avenue des piliers enguirlandés, la grande voix de l'orgue, les chœurs, les paroles solennelles du prêtre à l'autel, le son des cloches.

A la maison, c'est l'heure du banquet, et le réalisme s'accentue : « Buvez, non pas à pleins verres, mais à pleins ventres. » Le jour commence à paraître long aux héros de la fête : « Hâte-toi, planète resplendissante, vers ta demeure dans l'écume de l'occident. Tes coursiers fatigués aspirent au repos. La voici donc enfin qui paraît, la claire étoile du soir aux rayons d'or; elle monte vers l'orient. Fille radieuse de Beauté, magnifique lampe d'amour, qui mènes en rangs serrés

toute l'armée des étoiles, et guides les amoureux dans l'inquiétante obscurité des nuits, quel bienveillant regard tu sembles jeter, souriante, dans tes scintillements, aux joies de notre fête! » Tout souvenir de l'Église et du Très-Haut disparaît dès ce moment; le poète devient païen, s'adresse aux déesses antiques, pense à Jupiter et Alcmène, Jupiter et Maïa. C'est, pour nous, modernes, une surprise et comme une note fausse. C'était une note juste et quasi-réaliste pour ce poète de la Renaissance, qui invoque enfin la Nuit : qu'elle soit douce et sans tempêtes, sans ombres errantes ni esprits malins, sans cris de hiboux ni méchancetés de Puck; que le silence soit profond et doux et s'étende au loin sur la campagne; que nul bruit ne monte sauf le bruit des ailes d'un vol de petits Amours.

Beau songe qui, sans doute, fut court « comme une nuit d'été ». De la forêt et de la lande montaient d'autres bruits que des bruits d'ailes; le châtelain de Kilcolman ne le savait que trop.

Le poète avait chanté; le fonctionnaire parla. Pendant ce même second séjour à Londres, Spenser rédigea, sous forme de dialogue en prose (mais ne publia pas), un *Aperçu de l'état présent de l'Irlande* : triste document qui prouve, une fois de plus, que grand génie et grand cœur ne vont pas toujours de pair. « Conquis » jadis, du moins en théorie, les Irlandais n'ont plus, suivant le poète, aucun droit sur leur pays; étant annexés, ils ne peuvent pas faire la guerre en belligérants, mais seulement en rebelles, et, par suite, méritent la mort; ceux qui les aident sont dans le même cas. Le « bon lord Grey » avait fait, non pas même exécuter, mais massacrer toute la garnison espagnole de Limerick qui s'était rendue à discrétion : telle était la « discrétion » du temps. Il a eu bien raison, dit Spenser; rien de néfaste, en telles affaires, comme la clémence. Six cents cadavres restèrent sur la place, « dont quatre cents », écrit avec satisfaction le bon lord Grey à la reine, « étaient d'aussi braves et dignes personnages que qui que ce fût à ma connaissance : ainsi, il a plu au Seigneur des armées de remettre vos ennemis en vos mains et, sauf une exception, nous ne comptons aucun tué ou blessé ». Ce qui est vertu

chez des vainqueurs ne saurait être, pense le poète, que vice et barbarie chez des vaincus : barbarie, le mépris des Irlandais pour la mort; barbarie, leur fidélité au chef de clan; barbarie, leurs chants d'outlaws, bien que, malheureusement, il s'y trouve beaucoup de poésie : « Je m'en suis fait traduire plusieurs », dit Spenser. Il faut donner aux Irlandais, en tout et sans rémission, vingt jours pour se soumettre; ceux qui se soumettront seront transportés loin de leurs foyers et dispersés. Pour les obstinés, « au cou raide » *(stiffe-necked)* qui ne veulent pas plier, qui ont l'audace de vouloir mourir libres, eh bien, qu'ils meurent! on fera ensuite de la colonisation officielle. La famine est le meilleur moyen; on n'en saurait exagérer l'efficacité : quand une fois elle est bien établie, « on voit, de tous les coins des bois et des glens, sortir des êtres qui rampent à quatre pattes, car leurs jambes ne peuvent les porter; on croirait des squelettes; leur voix semble celle de spectres échappés des tombeaux; ils se nourrissent de charognes, trop heureux quand ils en trouvent; ils déterrent les cadavres quand ils peuvent. » Tout cela, dit Spenser, « je l'ai vu », et c'est un spectacle « à émouvoir un cœur de pierre ». Mais, loin que de tels maux attendrissent le cœur de l'élégant poète, — comme de moindres souffrances attendriront un jour cet âpre misanthrope, Jonathan Swift, — ils sont pour lui la révélation de la vraie politique à suivre : pas de combats, pas de pitié, la famine. — « Dieu, disait sir Thomas More, a donné la vie aux animaux pour qu'ils vivent. »

Spenser revint en Irlande au commencement de 1597 et fut appelé, l'année d'après, au plus haut poste qu'il dût jamais remplir, celui de shériff de cette ville de Cork, sur la porte de laquelle on avait vu le cadavre de sir John de Desmond se balancer quatre ans de suite, jusqu'à ce qu'une tempête le mît en morceaux. Si les Irlandais avaient lu le rapport du poète sur leur pays (publié seulement après sa mort), ils ne se seraient pas comportés autrement. Une immense révolte éclata, dirigée par le célèbre Hugues O'Neill, comte de Tyrone; le Munster se souleva; le peuple sortit de nouveau des coins des bois et des glens, mais « le cou raide » et non à quatre pattes, et un de ses premiers soins fut d'incendier le

château de Spenser, qui faillit y périr avec sa famille. Le poète se réfugia précipitamment à Cork, eut le temps de rédiger un dernier appel à la reine, recommandant la destruction de « ces vils coquins », fut envoyé à Londres pour éclairer le Gouvernement sur le désastre, et mourut lui-même presque en arrivant, le 16 janvier 1599[1].

II

Le rôle des bergers, phénomène à part dans la littérature universelle, ne saurait se comparer avec celui d'aucune autre sorte de héros dans l'histoire ou dans la fable. Ni Ajax, fils de Télamon, ni le sage Ulysse, ni le paladin Roland n'ont débité tant de vers et tant de prose que Tityre. Proche de la nature et de la vérité à l'époque grecque, le genre bucolique acquit sous les Romains son caractère définitif : élégant, factice et semi-allégorique. Il n'en fut que plus goûté. Si l'exception confirme la règle, la popularité des pasteurs bien-disants confirma la règle que la vérité seule est durable. Dans les églogues de Virgile, des bergers imaginaires discourent, en vers exquis, sur leurs amours, sur le charme de la vie champêtre et, par de discrètes allusions, nous font connaître ce qu'un bon citoyen devait penser des grands événements de leur époque. Il n'y eut jamais de bergers pareils dans les campagnes d'Italie, d'Angleterre ou de France, mais il y en eut de merveilleuses quantités dans la littérature de ces pays.

A la Renaissance, les bergers à la mode latine furent des premiers à se faire entendre : leurs discours charmèrent, ils marquaient un réveil ; c'étaient des chansons d'aurore. Savant et voulu, leur art ne plaisait que davantage, car il représentait mieux la fin des siècles ténébreux et le retour de la lumière. Quant aux esprits arriérés, toujours les plus nombreux, à

1. Il mourut assez misérablement, dans un logis obscur, mais non, selon toute probabilité, de faim et de dénuement, comme le bruit en courut alors, bruit recueilli par Ben Jonson et par l'auteur du *Returne from Pernassus*. On ne se représente guère un shériff de Cork, chargé de dépêches pour le Gouvernement, mourant de faim à Londres, au cours de sa mission. Il fut enterré à Westminster, non loin de Chaucer.

moitié remplis encore par les idées d'autrefois, ils trouvaient dans le genre bucolique, au milieu de nouveautés qui les surprenaient, un trait, du moins, fait pour leur plaire, parce qu'il leur était déjà familier : le côté allégorique, cher au moyen âge, et ces allusions qu'on avait plaisir à interpréter. Résoudre, tout en lisant d'agréables vers, de faciles difficultés, deviner que le berger Orléantin était le duc d'Orléans, et le berger Angelot, le duc d'Anjou, quel charme pour l'esprit! charme si grand, que, pour se conformer au goût du temps, les modernes bucoliques renchérissaient sur leurs modèles. Pétrarque avait interprété les églogues de Virgile mot par mot : c'étaient à ses yeux des poèmes à clefs, dont les termes les plus simples cachaient des allusions subtiles ; il écrivit lui-même comme il croyait que Virgile avait écrit, et ses pastorales sont un long rébus et comme un essai de cryptographie poétique.

Le ton une fois donné et par un si grand homme, les poètes venus ensuite trouvèrent plaisir à se représenter le monde comme une vaste bergerie où ils jouaient eux-mêmes un rôle et où des pasteurs, qui étaient des rois, défendaient des troupeaux, qui étaient leurs sujets, contre des loups, qui étaient leurs voisins. Les moins pastoraux des hommes devenaient, suivant leur rang, moutons ou bergers. La « mère au grand berger », dans les vers de Marot, c'était Louise de Savoie, mère de François I[er]; dans la même églogue où il met en scène Orléantin, Navarrin, Guisin, etc., Ronsard envoyait un de ses bergers voir :

> ... dedans un lac, les barbes anciennes,
> De ces pères bergers qui gouvernent sous eux,
> Par prudence et vertu, un peuple si heureux.

On a tout de suite compris que ce lac et ces vieilles barbes représentent Venise et son Grand Conseil. L'interprétation était, d'ailleurs, souvent facilitée par une abondante annotation, due à quelque ami, qui ne négligeait pas de s'éclairer au besoin des lumières de l'auteur lui-même. L'œuvre paraissait ainsi avec un appareil savant qui en rehaussait le prix; un parfum classique s'exhalait de ses pages.

Le genre, entièrement factice, était, à proportion, commode;

rien de plus souple; on en pouvait faire ce qu'on voulait : s'en servir pour louer un patron, critiquer un rival, satiriser les mœurs des mauvais bergers, quémander discrètement : Thénot, Colin, Tityre sont dans la misère; brebis, votre guide manque de pain!

Ajoutez encore que les églogues virgiliennes étaient, d'ordinaire, mises dès la première heure aux mains des jeunes gens aspirant à recevoir la culture nouvelle; et les mieux éduqués gardaient un souvenir attendri de cette révélation. Enfin, se disaient les adeptes de l'art nouveau, si Rome et la Grèce sont la source de toutes clartés, nous faillirons peut-être à transporter dans nos idiomes, rouillés par des siècles d'ignorance, la métrique savante des anciens; mais nos campagnes, du moins, ont, comme celles de Rome ou de Syracuse, des moutons et des bergers; nous aurons, nous aussi, nos bucoliques. Et Tityre de reprendre ses chalumeaux et de moduler sous les platanes, les orangers, les chênes, et jusque sous les mélèzes d'Écosse, ses plaintes, ses conseils, ses observations politiques, en italien, espagnol, français, anglais. Partout Tityre était à sa place, et il était le bienvenu; il voyageait et contait ses aventures; il allait à la Cour et en décrivait les splendeurs et les misères; il se faisait pêcheur, chez Sannazar et Remi Belleau, comme il l'avait été chez Théocrite; il était héros de drames et de romans; cachant parfois sous son manteau de bure les plus nobles origines : fils de roi chez Ronsard, fils des dieux chez Guarini.

Les Italiens, plus près que les autres peuples des sources nouvelles de lumière, rivalisèrent des premiers avec Virgile dans sa langue même, et l'exemple fut suivi au dehors; les églogues latines de Jean-Baptiste Spagnuoli, dit le Mantouan, furent, en particulier, étudiées par toute l'Europe presque à l'égal des modèles antiques, en Angleterre surtout où ses attaques contre la Cour de Rome valurent à ce général des Carmélites et ancien admirateur de Savonarole un supplément de popularité. Très demandé pour les classes, son recueil avait été imprimé en latin, à Londres même, dès 1519 et traduit en anglais dès 1567; les citations les plus banales des conversations pédantes étaient tirées de ses œuvres, tout aussi volontiers que de celles de Virgile. Au lieu de : « *Tityre, tu*

patulæ », le grotesque Holopherne, dans *Peines d'amour perdues*, déclame :

> *Fauste, precor, gelida quando pecus omne sub umbra*
> *Ruminat...*

et c'est le premier vers de la première églogue du Mantouan. « Mon bon vieux Mantouan », dit le pédant tout attendri : à l'égal de Virgile, ce moderne rappelait aux hommes d'âge le souvenir de leurs premiers efforts pour connaître la langue des dieux.

— « Dans ma petite personne, je m'émerveillais et me demandais, par-dessus toute chose, ce que c'était cette étrange sorte d'hommes qu'on appelle poètes, et, charmé rien qu'à ce nom, je venais, en sautant, interroger mon bon maître (car j'étais alors un brave page, vieux de dix ans, gros comme le poing) et, jetant mes bras autour de sa jambe, je lui disais : — Cher maître, ne pourriez-vous pas faire de moi un poète? — Gamin, répondait-il, si tu veux travailler et ne pas faire l'école buissonnière, je te lirai bientôt des poètes. — Phébus m'assiste! me voilà à l'œuvre. Et bientôt, en effet, il me lut l'honnête Mantouan, puis les églogues de Virgile : quelle initiation ! Je me crus monté sur Pégase, capable de l'arrêter court, ou de le faire bondir au sommet du Parnasse. Quel mépris dès lors pour les ballades populaires, oui certes, et eussent-elles eu pour signature : William Elderton ! »

Drayton, qui raconte ainsi son histoire, raconte aussi celle de bien d'autres esprits qui s'éveillèrent, de son temps, à la poésie, en écoutant le chalumeau de Tityre. L'Angleterre et l'Écosse avaient eu déjà quelques rares œuvres pastorales. Sous Élisabeth, les idées de la Renaissance arrivant, dans l'île, à leur complet épanouissement, les chants et les récits bucoliques se multiplièrent. Ce furent d'abord les plats essais de Barnabé Googe, qui ne sort de la banalité classique que pour tomber dans le sermon, 1563; mais ce fut ensuite le *Calendrier des Bergers* de Spenser.

Le petit livre parut à la fin de 1579, chez Hugues Singleton, à l'enseigne de la Tonne d'or. Le trio d'amis, Harvey, Spenser et Kirke, s'était, comme on a vu, concerté, ne laissant rien au hasard, et toutes les précautions avaient été prises

pour assurer le succès de l'œuvre; la principale précaution était due à Spenser, qui y avait mis le meilleur de son jeune talent. Mais les autres n'étaient pas insignifiantes. Le titre, adopté après coup, car il ne cadre pas avec le sujet, était agréable, annonçait un cycle et satisfaisait l'esprit; il était emprunté à la France où se fabriquaient, sous ce nom, alors et même avant, des almanachs populaires à l'usage des vrais bergers. Même bien avant, car on voit, dans un de nos Mystères, un pasteur faire cadeau à l'Enfant Jésus de son « calendrier de boys ». Le livre était dédié « à M. Philippe Sidney, modèle des lettrés et des chevaliers ». Il se présentait au public comme un orphelin, « un enfant de père inconnu », disait le père lui-même dans sa dédicace; mais un de ces enfants trouvés qu'entourent des langes de dentelles et qu'une croix d'or fera reconnaître. Les dentelliers n'avaient pas épargné leur peine; le nouveau-né disparaissait sous les ornements. D'abord, Harvey avait permis à E. K. de lui adresser à lui-même une considérable « épitre dédicatoire » et explicative, où il était traité de « très excellent et savant orateur et poète » et invité à étendre « son patronage » sur la nouvelle œuvre. Le voile qui cachait le nom de l'auteur était secoué, mais non pas levé, afin que le lecteur le remarquât et fût curieux d'en savoir plus. Un post-scriptum suppliait, d'ailleurs, Harvey de ne pas laisser plus longtemps dans les ténèbres les incomparables poésies anglaises dont il était l'auteur, et qu'attendait « l'éternelle lumière »: le trio ne se ménageait pas les compliments. Ensuite venait « l'argument général du livre tout entier », puis l'argument spécial de chaque églogue; enfin — quatrième rang de dentelles — une abondante glose explicative, toujours par E. K., signalant au lecteur les passages où il convenait d'applaudir, interprétant les allusions aux « graves affaires traitées allégoriquement », donnant le sens des mots difficiles et de beaucoup qui ne l'étaient pas, enseignant savamment ce que c'était que les Grecs et que Calliope, révélant, toujours pour piquer et charmer l'auditoire, les secrets de l'auteur dont la Rosalinde n'est pas, comme il dit en ses vers, « la fille de la veuve du glen », mais « une dame de non médiocre maison ». A la bonne heure : il n'eût plus manqué que ce fût vraiment une bergère! Surtout, E. K. énu-

mérait les modèles qu'avait suivis le nouveau poète ; c'étaient les plus nobles et les plus illustres : Bion, Théocrite, Virgile; c'était Chaucer, le grand ancêtre, plus populaire que jamais et dont Spenser imitait le vieux langage, aux applaudissements de son commentateur ; c'étaient aussi quelques modernes fameux : le Mantouan, Marot. Sur le compte de ceux-ci, E. K. insiste moins ; il nomme Théocrite et le Mantouan, mais place Théocrite au premier rang, à propos d'une églogue presque entièrement traduite du Mantouan ; il cite Marot pour une autre où l'imitation est insignifiante ; et, à propos de la douzième, directement inspirée et en partie traduite du maître français, il ne dit rien ; c'est, du reste, observe-t-il dédaigneusement ailleurs, peu de chose que Marot, et on doit se demander « s'il mérite le nom de poète ».

Annotée de la sorte, l'œuvre s'offrait aux regards aussi richement parée que les textes classiques les plus fameux. Cette manie n'était pas nouvelle : j'en ai exhumé un spécimen du XIII[e] siècle ; mais elle s'était beaucoup répandue à la Renaissance ; à l'exemple des auteurs anciens, les modernes étaient publiés avec des notes plus longues que leur texte ; le Mantouan surtout avait eu cet honneur dans la grande édition de Jodocus Badius. Il semble que E. K. ait voulu égaler ce modèle ; son intention était de continuer pour les œuvres futures du nouveau poète. « Mes rêves, écrit Spenser à Harvey à propos de ses *Visions*, peuvent former maintenant un volume à eux seuls, car la glose ou commentaire perpétuel qui les accompagne en a fait un livre aussi important que mon *Calendrier*. » Mais le succès de celui-ci dispensa désormais l'auteur de tant de précautions ; ses *Visions* et le reste parurent sans « les excellentes remarques et nombreux traits d'esprit de E. K. ».

Les douze pastorales de Spenser, coupées de quelques apologues (le Chêne et la Ronce, le Renard et le Chevreau), traitent les sujets usuels dans ce genre de composition ; non pas, il est vrai, tel que l'entendaient les anciens, mais bien tel que l'avaient pratiqué les poètes continentaux, gloires de la Renaissance. Ceux-ci avaient introduit dans leurs églogues de nouvelles matières et augmenté beaucoup la dose d'allusions contemporaines et la part de l'autobiographie. Plusieurs, cela va

sans dire, sont consacrées à l'amour, ce qui est de tous les temps : Colin pleure, en vers harmonieux, les dédains de Rosalinde. Une autre est une élégie sur la mort d'une noble dame : Marot sert de précédent. Trois roulent sur des sujets politico-religieux, à l'exemple du Mantouan dans ses trois dernières églogues. Le Spagnuoli avait dénoncé, tout carmélite qu'il était, les vices de la Cour pontificale; Spenser nous présente Palinode, le berger catholique, et Piers, le berger protestant. C'est, en réalité, notre ami Piers Plowman qui reparaît; il parle avec éloquence et l'on pourrait juxtaposer aux siens beaucoup de vers du vieux Langland. Palinode est plus faible; il se montre partisan de la vie facile et à l'aise : Spenser n'a évidemment pas confié le rôle à un autre Thomas More, à un Southwell, ni même à un madré « bishop Blougram », comme celui de Browning. C'est, toutefois, un point remarquable, à cette date, que les deux bergers discutent sans se battre; dans la vie réelle, ils ne se fussent même pas battus; ils se seraient brûlés. Ce sont donc bien des bergers imaginaires; tous les autres le sont aussi. Imaginaire, le pasteur qui fait l'éloge d'Élisa, « Reine des bergers » et aussi d'Angleterre, si belle que, l'ayant vue, Phébus « rougit d'apercevoir ici-bas un autre soleil, et se voile la face ». Elle avait alors cinquante-quatre ans. Imaginaire, le berger qui se plaint du dédain des grands pour les poètes et la poésie; il chante et nul ne le paye (comme si l'usage était de payer les bergers pour autre chose que garder les moutons); on le récompense en paroles, en gloire : « fumée que tout cela »! Le passage est imité de très près du Mantouan dont le héros, toutefois, demeure un peu plus rapproché des réalités pastorales : « Quand j'ai chanté, j'ai soif, et personne ne me donne à boire. » Mais dans le *Calendrier*, Cuddie, c'est Spenser lui-même, il parle en son propre nom et s'en cache à peine; il aspire à une place. Chante donc Élisabeth et son favori, lui répond son ami, berger qui connaît la Cour mieux que les champs. Car ces bergers sont réellement des moins champêtres qui aient jamais été; ils parlent des loups, mais pour rire; ils sont plus ferrés sur la mythologie que sur les mœurs des animaux et la floraison des plantes. On croirait, à les entendre, que les hirondelles se cachent dans leurs nids

l'hiver et sortent la tête au printemps, et que, de toutes les fleurs possibles, le *daffodil* (narcisse ou œillet de Pâques) est, par excellence, la fleur emblématique de l'été.

Mais grande est l'élégance du style, le vers est harmonieux, Spenser se joue de la difficulté de mètres compliqués, anciens ou nouveaux, avec une habileté jusque-là sans exemple ; le ton de douce mélancolie de plusieurs églogues berce agréablement l'esprit. La dernière de ces pièces est une élégie d'un grand charme, mais d'une tristesse découragée et un peu morbide, à l'idée de l'hiver et de la mort. Cette appréhension est, d'ailleurs, personnelle à ce poète de vingt-sept ans qui, pour le reste, suit Marot et lui emprunte en particulier le beau passage :

Sur le printemps de ma jeunesse folle,

souvent cité, encore maintenant, comme étant, sous la plume de Spenser, un document « autobiographique ». La traduction est, en tout cas, aussi délicieuse que l'original. Le sentiment national recevait satisfaction par l'éloge d'Élisabeth, et par l'imitation et la louange de Chaucer (le Tityre du *Calendrier*) et de *Piers Plowman*. Enfin, l'Angleterre n'en était plus aux ébauches rudes ou plates des Barclay et des Googe ; elle avait son propre recueil d'églogues, dû à un vrai poète, elle possédait une œuvre pareille à celles dont s'enorgueillissaient les autres pays lettrés : un Mantouan, disaient les critiques, un Virgile même nous est né. Peut-être tiendrait-il parole, et, comme il l'annonçait déjà, après les bergers, chanterait-il les prouesses des héros : *pascua, rura, duces*.

III

Ille ego qui quondam..., avait écrit Virgile. « Moi qui naguère avais modulé mon chant sur de légers pipeaux, maintenant je célèbre les armes et ce héros... » A l'exemple de l'illustre Romain dont la renommée, depuis le temps d'Auguste, ne s'était jamais entièrement éteinte, guide du Dante et modèle de Pétrarque, les plus grands poètes du renouveau vou-

lurent donner à leur patrie l'équivalent de sa gloire. Être le Virgile de leur pays était, à la Renaissance, le rêve des mieux doués; il fallait reproduire cette série de poésies admirables : chants pastoraux et chants épiques. Pétrarque avait ouvert la voie, dotant sa patrie de nouvelles églogues et d'une nouvelle épopée: cette *Africa* latine qui lui avait valu le laurier. Le Tasse et Ronsard avaient consacré, de même, leur génie à des bergers et à des chevaliers : après la *Jérusalem délivrée*, l'*Amynte*; après les pastorales d'Orléantin et de Margot, la *Franciade*; et les Italiens avaient eu encore Arioste, et les Français, du Bartas, dont la *Sepmaine*, parue en 1579, avait eu trente éditions en six ans et faisait l'admiration de l'Europe. A son tour, le plus grand poète que la Renaissance eût encore valu à l'Angleterre brûlait de suivre ces exemples fameux. Il l'avait déclaré dans ses églogues; il se sentait prêt pour de plus hauts sujets; il marquait maintenant, dès les premiers vers de sa nouvelle œuvre, son intention d'imiter la carrière virgilienne : « Moi, dont la Muse, naguère, s'était vêtue, au gré des circonstances, du modeste habit pastoral, je me vois assigner, quoique indigne, une toute autre tâche, et vais abandonner, pour la trompette guerrière, mes rustiques pipeaux[1]. »

Il s'agissait de fournir à l'Angleterre une épopée qui fût bien à elle, comme l'*Énéide* avait été à Rome, — comme le *Roland* d'Arioste et la *Jérusalem* du Tasse convenaient à l'Italie de la Renaissance : sanglante et splendide, païenne et chrétienne à la fois, ironique et amoureuse, illuminée de beauté. L'idée première de son poème vint à Spenser dans ces courtes années, où, jeune, admiré et heureux, il voyait de près et en beau le monde pour qui il souhaitait écrire, et pouvait dater de « Leicester house » ses lettres à son ami Harvey. C'était le monde brillant, instruit, valeureux, peu scrupuleux, qui formait l'entourage de la reine, où Sidney, trop sincère, n'avait qu'un demi-succès et était, à son honneur, une exception; où, sous des dehors polis et un grand éclat d'esprit et de costume, un âpre égoïsme servait très souvent de ressort aux actions; où l'on se privait peu de satisfaire ses passions

1. Premiers vers de la *Faerie Queene*.

et même ses fantaisies. mais où l'on se flattait de garder un idéal élevé. supérieur à celui du vulgaire : groupe de gens aristocratiques. personnels, ardents à la conquête des réalités. doués d'une imagination débordante et chimérique, peu accessibles à la tendresse humaine. très fiers de leur reine, de leur pays et d'eux-mêmes.

Dès 1579, comme le montre la correspondance avec Harvey, une partie du poème était écrite; l'œuvre fut continuée en Irlande; elle était fort avancée lors de cette soirée littéraire de 1583, dont Lodowick Bryskett a rendu compte; enfin les trois premiers livres étaient finis au temps de la visite de Raleigh à Kilcolman. Ils parurent en 1590, sous le titre de la *Reine des Fées, divisée en douze livres, représentant les douze vertus morales*. Et l'on put constater tout de suite, par l'effet produit, que Spenser avait vu juste : il avait donné véritablement à son pays, à son milieu et à son époque, l'œuvre qui convenait au lieu, aux gens et à l'heure. La foule demeura distraite. mais le livre ne lui était pas destiné; les connaisseurs furent dans l'enthousiasme.

L'intention aristocratique est nettement marquée : « L'objet de toute l'œuvre, dit Spenser, est de façonner l'esprit d'un gentilhomme ou personne noble, en lui proposant l'exemple d'actes nobles et vertueux. » Le poème était dédié à la « très puissante et magnifique impératrice Élisabeth », et recommandé, en dix-sept sonnets, à tout ce que la Cour comptait de puissant et de brillant : patrons actuels ou possibles, seigneurs influents, chancelier, ministres, dames de haut rang, Hatton, Essex, Oxford, Grey, Raleigh, Burghley, Buckhurst, Walsingham, lady Pembroke, lady Carew, enfin, dans un dernier sonnet, « à toutes les gracieuses et belles dames de la Cour ». Colin, alors, était rempli des meilleures espérances.

Suivant la tradition virgilienne, telle qu'on la comprenait à ce moment, Spenser offrait à ses contemporains une allégorie : genre noble, supérieur aux vulgarités de la vie ordinaire et conforme aux précédents les plus illustres : car on voyait encore, et Spenser plus que personne, des allégories partout. L'*Iliade*, l'*Énéide*, le *Roland furieux*, la *Jérusalem délivrée*, sont, à ses yeux. des manières d'allégories, des poèmes philosophiques, remplis d'intentions cachées. Désireux, non seulement

d'imiter, mais de surpasser tous ses modèles, il s'assigne le plan le plus compliqué et de la cryptographie poétique la plus obscure : avec cela, régulier comme les allées d'un labyrinthe. Le génie de la Renaissance l'inspirait véritablement, ce génie qui mit en honneur un style compliqué et équilibré à la fois, composé d'entrelacs multiples se faisant exactement pendants, propre à charmer, en même temps, l'imagination et la raison. On le retrouve le même un peu partout : dans le plan des grandes œuvres littéraires, le tracé des jardins, les entrelacs de reliures et la coiffure de Cassandre. Spenser avait commencé son poème avec la persuasion que là était le vrai mérite et qu'on ne saurait composer de lignes parallèles, obliques ou perpendiculaires un dessin trop compliqué ni trop régulier à la fois. Des cases similaires, un ensemble correct et logique, mais toute sorte de fantaisies, d'ombres et de sous-entendus dans chaque case : voilà le beau du beau et le fin du fin; par là (et par l'harmonie du vers) on a chance de devenir, pensait-il, le « poète des poètes ». Il s'assigna donc un sujet immense, qui comprenait le monde terrestre, le monde marin, le monde souterrain et d'autres mondes encore, des personnages innombrables et de la nature la plus diverse, éthérés, divins, monstrueux, fantastiques, à l'exclusion toutefois de tout ce qui peut être commun et vulgaire : du bas peuple, des paysans, des artisans et des bourgeois.

Craignant que ce ne fût pas assez et qu'une allégorie trop claire ne parût plate à son élégant public, il réserva pour son douzième livre l'explication de tout son mystère, marquant d'ailleurs, à chaque pas et dans chaque aventure, le parti pris de n'en pas trop dire et de « voiler aux regards du commun les beautés de l'œuvre ». C'est ainsi que le même héros imaginaire représente chez lui, à différents moments, des personnages différents de la vie réelle; que le même personnage de la vie réelle s'incarne, dans le poème, sous plusieurs formes différentes; que les dames et les chevaliers rencontrés au cours des aventures ne sont pas nommés tout de suite; on ne sait d'ordinaire leur nom que plus tard, il est donné incidemment, au chant suivant ou dix chants plus loin, parfois après qu'ils sont morts et qu'il n'en sera plus jamais question : la mode était, en vérité, aux labyrinthes. Il

arrive au lecteur de s'y perdre, ce qui est humiliant, mais Spenser s'y perd aussi.

Au moment de la publication, le poète eut un scrupule. Persuadé, tant qu'il rimait, de ne pouvoir passer la mesure, il fut pris d'inquiétude, au moment d'imprimer, et, encouragé par Raleigh, qui, lui-même, avait eu peine à comprendre, il se décida à révéler, sans attendre davantage, le plan et l'ordonnance de son incommensurable histoire. Ce fut très heureux, puisque l'œuvre ne devait jamais être achevée. Spenser ajouta donc, mais à la fin seulement de son volume — ce qui était une dernière défense contre le grand jour — une lettre à Raleigh où il s'expliquait : « Suivant le modèle de ces excellents poètes (Homère, Virgile, Arioste, Tasse), je m'efforce de représenter en Arthur, avant son avènement, l'image d'un brave chevalier, exemple achevé des douze vertus morales de la théorie d'Aristote : tel est le sujet des douze premiers livres. » Le secret qui devait être conservé jusqu'au dernier chant est également éclairci : « J'imagine que la Reine des Fées tient sa fête annuelle douze jours de suite, pendant lesquels s'offre l'occasion de douze aventures différentes, entreprises par douze chevaliers différents et racontées dans chacun de mes douze livres. » L'intention du poète était d'écrire encore douze autres livres où il aurait mis en lumière les douze vertus politiques après les douze vertus morales ; chacune aurait eu, comme ici, un protagoniste spécial, et toutes se seraient trouvées réunies dans Arthur devenu roi. Mais il s'en tint à la première moitié de sa première série : six livres consacrés aux vertus de Sainteté, Tempérance, Chasteté, Amitié, Justice et Courtoisie. Chaque livre comprenait douze chants, nombre fatidique, auquel Spenser tenait ; il fallait être compliqué et régulier à la fois.

L'avantage de la donnée était le même, en plus grand, que celui des églogues : pleine liberté pour tout dire, louer, blâmer, inventer, risquer, par allégorie et allusion, une opinion sur les hommes et les choses, satisfaire, par des peintures multicolores, chastes, libres, sombres ou brillantes, les goûts des lecteurs et spécialement de la Cour, enfin reprendre l'éloge toujours si important des vertus et beautés d'Élisabeth. Pour la mieux célébrer, Spenser lui donne des rôles divers :

elle est la Reine des Fées; elle est aussi Gloriana ou la Gloire, et encore la généreuse Mercilla, et aussi la belle, secourable et bienfaisante Belphœbe. Elle est partout, centre de l'œuvre bien plus qu'Arthur. Elle paraît et agit dans le poème et néanmoins descend d'une des héroïnes qui y figurent; elle est aussi fille du Soleil : dans le genre allégorique tout est permis. Les grands personnages du royaume purent se reconnaître sous les traits des chevaliers du pays de féerie, et ils le firent volontiers. Ils reconnurent aussi le pape, le roi d'Espagne, le roi de France, la reine d'Écosse, avec autant de plaisir, sous des traits moins flatteurs.

Les inconvénients de la donnée sont considérables : elle ne forme pas un sujet. Moins sensible peut-être qu'on ne l'était autrefois aux qualités du nombre douze, le lecteur d'aujourd'hui estime que le poème tourne sans avancer. Cette liste de vertus soi-disant, tirée d'Aristote, est bien arbitraire; pourquoi pas onze ou treize? Et quand nous saurons qu'Arthur les possédait, ce que d'innombrables incidents, épisodes, histoires intercalées nous font souvent oublier, nous ne nous sentirons pas davantage entraînés par un mouvement d'épopée : ce qui nous donnerait ce sentiment serait quelque grand fait de sa vie accompli grâce à la possession de ces douze vertus, sans que pas une y manquât; il faudrait que, grâce à elles, il prît quelque nouvelle Troie ou délivrât une autre Jérusalem; alors commencerait l'épopée. Jusque-là nous n'en aurons que le péristyle et la façade immense, fragile — belle à voir.

Souvent, pendant l'hiver de 1590 (et plus tard en 1596), au cours de leurs après-midi oisives, quand ils n'étaient pas occupés au jeu de paume, ou retenus à Greenwich par leur service près de la reine, ou assis sur la scène de ces théâtres dont la renommée grandissait, les nobles personnages pour qui Spenser avait écrit s'approchèrent des grandes embrasures claires de leurs palais en bordure sur la Tamise, et, s'étendant sur les coussins, ouvrirent le joli volume que venait de publier Ponsonby, un des éditeurs à la mode. Jeunes, ils avaient, pour la plupart, beaucoup vu déjà, voyagé, guerroyé, agi. Les merveilles du Louvre leur étaient familières, les splendeurs de Venise aussi, celles de Mantoue, celles de

Ferrare; ils avaient rapporté un livre d'Alde, un tableau de Véronèse, essuyé des tempêtes sur l'Océan, connu le grondement des batailles, l'excitation de la guerre, des intrigues, des tournois, des amours. Ils avaient lu les sonnets de Ronsard et l'épopée d'Arioste; et voici que eux aussi, enfin, lointains descendants de Brutus le Troyen, et compatriotes d'Arthur, ils possédaient un ample poème épique tout à leur honneur, spécial à leur pays, et où se reflétaient leur caractère, leurs aspirations et leurs goûts, avec leurs inconséquences et contradictions, mais vus en beau par un ami, et reproduits en un miroir flatteur. Assis donc dans la belle lumière des vastes fenêtres donnant sur le fleuve, ils partaient en esprit pour le merveilleux pays de Féerie, et apercevaient, tout d'abord, « un gentil chevalier qui galopait à travers la plaine ».

Ainsi débute le livre Ier, consacré à la vertu de Sainteté. Ce chevalier porte une croix rouge; une dame blanche le suit, montée sur un âne blanc, conduisant un agneau blanc et escortée d'un nain. Nous saurons plus tard qu'elle s'appelle Una. La plus affreuse des tempêtes les oblige à s'abriter dans un bois; quand ils veulent en sortir, ils ne peuvent plus; tous les sentiers se ressemblent. La fatalité les a conduits au pays d'Erreur, et voici la caverne du monstre et le monstre lui-même. C'est une bête femelle, horrible à voir, « haïe de Dieu et des hommes », et qui nourrit « mille petits de ses mamelles empoisonnées ». Una tremble. Le chevalier attaque la bête, la blesse à mort; elle vomit, dans un flot de poison puant, des livres, des papiers et des crapauds sans yeux, qui rampent dans l'herbe visqueuse. Ses petits la voyant morte la dévorent avec tant de gloutonnerie qu'ils en crèvent. Le chevalier est sur le point de suffoquer, tant l'odeur est horrible. Un spectacle un peu corsé n'était pas fait pour déplaire; ces seigneurs frisés, satinés, dorés, en applaudissaient bien d'autres aux théâtres de Southwark; réalisme et lyrisme mêlés leur plaisaient. Ne s'agissait-il pas, du reste, de l'Erreur, c'est-à-dire de la tourbe de misérables qui ne croyaient pas comme la reine et comme eux, ces papistes, ces *dissenters* dont les carcasses pendaient à tous les gibets? Le spectacle, décidément, était agréable.

Cette aventure finie. Croix-Rouge et Una en cherchent une autre, mais d'abord ne trouvent rien. Enfin, ils aperçoivent un vieil hermite, sa hutte, sa chapelle; c'est l'hermite classique si souvent peint par les miniaturistes du moyen âge. Mais non, en réalité, c'est un magicien, Archimago ou Hypocrisie, ou encore Catholicisme. Archimago est un papiste et marmotte des Pater et des Avé. Il crée, par enchantement, une fausse Una (procédé imité du Tasse), qui vient tenter en vain Croix-Rouge dans son lit; puis un faux écuyer qu'il met aux bras de la fausse Una: il montre ce spectacle à Croix-Rouge qui, fort dégoûté de sa compagne, l'abandonne et s'en va, suivi du nain.

Una, à son réveil, ne comprenant rien à ce qui lui arrive, part à la recherche de son compagnon. Le soir vient, elle n'a trouvé personne; elle s'arrête chez une sorcière infâme, Corceca, qui représente aussi le catholicisme, et nasille neuf cents Pater et deux mille sept cents Avé par jour. Au sortir de ce repaire, Una est prise et quasi violée par le païen Sansloy, mais délivrée par des faunes à qui elle enseigne la vraie religion. Un chevalier, fils lui-même d'une « douce dame », violée par un satyre, survient et l'emmène, tandis que Croix-Rouge tombe dans les rets de la belle Fidessa, qui se dit fille d'un empereur des bords du Tibre. Il visite, sous les auspices de sa nouvelle amie, le palais d'Orgueil et assiste à un *pageant* ou triomphe, de style moyen âge, où il voit passer le char des sept péchés capitaux. Le charme de Fidessa est irrésistible, Croix-Rouge faiblit, et il finit par être jeté, couvert de honte et privé de toute force morale ou militaire, dans les prisons du géant Orgoglio. Le prince Arthur arrive par bonheur, portant les armes enchantées qu'il tenait de Merlin; rien qu'au son de sa trompe, les portes du château tournent sur leurs gonds et s'ouvrent d'elles-mêmes. Le donjon est abattu, Fidessa est prise et on reconnaît en elle Duessa ou Fausseté. Dépouillée de ses vêtements, elle apparaît aux regards sous l'aspect d'une vieille immonde, sale, nauséabonde, et qui porte « au croupion » une queue de renard ruisselante d'ordure. La description est répugnante au dernier point; tous les vices et toutes les trahisons sont attribués à Duessa; et quand les allusions transparentes de la seconde

partie eurent levé tous les doutes, on comprend l'indignation de Jacques VI à constater que le poète avait entendu représenter, en Duessa, non pas seulement Fausseté, mais sa mère à lui roi d'Écosse, l'infortunée Marie Stuart, dont le cadavre mutilé gisait alors, depuis neuf ans, sous les dalles de Peterborough. En lisant le réquisitoire du poète contre cette morte, qui, quels qu'eussent été ses torts, les avait expiés du pire châtiment que permette la nature humaine, on peut se demander qui fut le plus cruel, de ceux qui avaient longtemps réclamé son supplice, ou de celui qui s'acharnait ainsi sur sa mémoire. Spenser n'avait certainement pas cette générosité de cœur que l'infortune attendrit.

Les heures passent ; la Tamise roule aux pieds des murs ses vastes ondes et la marée amène aux quais, que le tournant de la rivière permet tout juste de discerner, les richesses du monde. Dans son embrasure de fenêtre, le lecteur jette à peine, de temps en temps, un regard distrait sur un spectacle qui lui rappelle la puissance de sa patrie : le livre sur ses genoux lui en offre une plus brillante image ; il ne peut s'arracher, son cœur se dilate ; ce que le poète aime et déteste, c'est bien ce qu'il aime et ce qu'il déteste lui aussi. Tous les ennemis d'Élisabeth sont des Archimago, des Corceca, des Duessa ; ils sont faux et sales, ils ont des queues de renard au croupion. Sire Bourbon (Henri IV) est un vil sycophante, sans foi et sans honneur. Le lecteur, comme le poète, eût cru manquer de patriotisme s'il s'était dit qu'il n'y avait peut-être pas, après tout, si grande différence entre un roi Bourbon quittant le prêche pour la messe et une reine Tudor quittant la messe pour le prêche. Nul scrupule pareil : on ne saurait comparer le jour et la nuit. Élisabeth a toutes les vertus ; elle est aussi belle que chaste et aussi bonne que belle : « comme la lampe de Phébus, elle répand sa lumière sur le monde entier ». Gloriana et Belphœbe représentent, l'une son gouvernement, l'autre sa chasteté. Bienfaisante, elle panse les blessures d'un *squire*, avec des simples et du bon tabac, « divine tobacco », l'herbe merveilleuse vulgarisée par l'ami de l'auteur, Raleigh. Chaste, elle délivre Amoretta quasi-violée par un homme sauvage : fâcheuse posture où se trouvent, chacune à son tour, toutes les héroïnes du poème.

Indulgente et miséricordieuse, sous les traits de Mercilla, elle pleure quand il faut autoriser le supplice de sa sœur d'Écosse.

Le passé du pays est retracé en strophes glorieuses : descendance troyenne, période bretonne, histoire de ces légendaires personnages à qui un autre poète vaudra un plus grand renom : Cymbeline, Lear et ses filles. Bien plus, quand nous aurons suivi Croix-Rouge à la maison de Sainteté, tenue par Dame Céleste et ses trois filles, Foi, Espérance et Charité, qu'il aura compris les mystères de la grâce et du libre arbitre et fait pénitence, assisté de Patience et de Repentir, alors nous apprendrons qui il est véritablement : c'est « saint George, patron de la joyeuse Angleterre, l'emblème de la victoire ». Il tue sous nos yeux le dragon qui tenait prisonniers les parents d'Una. Ce dragon est immense, et la description grandeur nature. Comme il faut fondre les origines, — tradition constante depuis le temps de Guillaume de Normandie, — saint George nous est présenté comme Saxon, ce qui est remarquable pour un compagnon d'Arthur.

Les gloires du siècle et surtout celles du règne, ont une part plus belle encore ; les Tudors sont loués comme il convient ; Henri VIII paraît sous le nom inattendu d'Obéron (pour un rien, c'eût été Puck) ; leurs ennemis sont des mécréants et des sorciers infâmes ; Philippe d'Espagne est un roi païen, un sultan maure. Jamais Spenser n'aurait donné un Argant et une Clorinde aux Infidèles, ni pris pitié de leurs souffrances au sac de Jérusalem ; jamais il n'eût permis à Roger de montrer ses vertus chevaleresques alors qu'il était encore Sarrazin et servait l'empereur Agramant ; son patriotisme est autrement étroit et rigoureux que celui du Tasse et d'Arioste. La répression des rebelles Irlandais, commandés par « Grantorto », l'appui prêté aux Pays-Bas, la défaite de l'Armada, l'intervention en France au début du règne d'Henri IV, sont célébrés allégoriquement, sur le mode héroïque. « Chante donc, avait dit le berger Piers au berger Cuddie, le héros qu'Élisabeth aime le plus. » Le conseil est largement suivi ; Leicester, dans le poème, n'est autre chose qu'Arthur, l'emblème de toutes les vertus ; sa désastreuse campagne des Pays-Bas est représentée comme une merveille de génie mi-

litaire et un modèle de générosité internationale ; il retourne ensuite, triomphant, faire sa cour à Gloriana.

La topographie du pays reçoit l'hommage du poète comme son histoire, louange attendue que rendait nécessaire l'admiration avivée alors pour les beautés de la patrie. Cléopolis (Londres), dit l'hermite Contemplation-Céleste, est moins belle, sans doute, que la Jérusalem divine, mais supérieure à toutes les villes qui sont ou qui furent. C'est le centre et la capitale du monde chevaleresque. Londres, dit Britomart, c'est Rome et Troie réunies. Les rivières et les fleuves, avec toutes les traditions associées à leurs cours, reçoivent aussi le tribut du poète dans le long épisode du mariage du fleuve Tamise et de la rivière Medway. Diverses allusions çà et là rappellent l'importance que les terres nouvellement découvertes outre mer avaient prise parmi les préoccupations du moment : Fantaisie est coiffée de plumes comme les Indiens d'Amérique ; le Pérou, la Virginie, les mines d'or ont place dans le poème. « Le riche Orénoque, bien que découvert récemment et ce vaste fleuve qui tire son nom des Amazones guerrières peuplant ses rivages », ne sont pas oubliés aux noces de Tamise et de Medway. Voilà de quoi plaire aux marins et aux explorateurs, à Raleigh et à ses pairs.

La variété est merveilleuse ; des Sarrazins du temps des croisades rencontrent des nymphes du temps d'Homère ; des abstractions long-vêtues, du temps de Jean de Meung, saluent les grandes dames aux robes d'or du temps d'Élisabeth. Un chevalier en armure leur tend sa main gantée de fer, et, quand il ôte son casque, un flot de boucles dorées tombe jusqu'à ses talons, et l'on reconnaît Britomart, l'invincible guerrière, personnification de la chasteté et ancêtre d'Élisabeth. Spenser voit en beau toute beauté, et c'est là un des charmes de son poème ; les ombres les plus noires et les touches réalistes les plus osées font ressortir l'éclat des parties lumineuses. Toute la mythologie est là, toute la fable, tous les personnages du *Roman de la Rose*, et ceux des romans de chevalerie, et beaucoup d'autres qu'invente Spenser. Après la maison d'Orgueil, la maison de Sainteté ; puis la maison de Juste-Milieu et celle de Tempérance, avec Diète son intendant et Digestion son cuisinier ; un cortège d'Amour que précèdent

Fantaisie et Désir, que suivent Honte et Regret : et c'est le moyen âge. Après une visite au pays des faunes, voici l'enfer païen avec Tantale et les Parques, puis les grandes déesses de la fable, Vénus nue, Diane qui aurait pu ne pas l'être, les nymphes chasseresses, les nymphes des eaux ; les jardins d'Adonis décrits en vers délicieux, l'île et temple de Vénus : et c'est le monde classique. Les saints du calendrier ont aussi leur rôle. Ces différents milieux ne sont pas juxtaposés mais se pénètrent : aux jardins de Vénus sont employées les ressources de l'art classique, de l'art médiéval et de l'art contemporain; aux enfers, la même eau s'écarte des lèvres de Tantale et des mains de Pilate.

Nous sommes au pays de féerie et, comme en une féerie de théâtre, le paysage change à plaisir : rébarbative demeure du jaloux Malbecco, château joyeux de l'impudique Malecasta, cavernes de monstres, forêts et clairières, plages maritimes et rocs escarpés, palais de Mammon ruisselant d'or, sombre et fantastique (quelque chose du sinistre enfer de Vathek), palais sous les eaux, château de Busyrane, dont les tapisseries représentent, comme les travaux d'Arachné chez Ovide et les fresques de Jules Romain au palais du Té, les amours des dieux ; temple d'Isis et d'Osiris, jardins d'Acrasie avec une musique et des spectacles voluptueux qui sont un enchantement digne des cours d'Italie, et d'ailleurs imités de très près du Tasse.

Le caractère aristocratique de l'œuvre paraît, à la fois, à la nature des paysages et au choix des héros. Ils n'ont rien de vulgaire; les forêts sont telles qu'on n'en voit en aucune contrée ; tous les arbres de tous les climats y poussent simultanément; la faune en est aussi étrange : ours, lions, tigres, dromadaires, hommes sauvages tout velus, satyres et monstres divers. Le pays où se déroulent ces aventures est immense : il s'étend « d'une Inde à l'autre », des régions où le soleil se lève à celles où il se couche ; il est libre de toute espèce d'habitants communs : point de villes, point de villages, mais bien des plaines propices aux joutes et aux galopades, des vallées obscures pour les sorciers, des bois « dévoyables » où se perdent et se retrouvent tous ceux qui se cherchent et se fuient, avec des clairières où dansent, sous les yeux charmés de Colin, « cent jeunes filles nues, blanches comme des lys ».

Les personnages, tous fils de rois, de nymphes, de fées, de rayons du soleil, ou bien enchanteurs, sorciers et géants, ne souffrent d'aucun des besoins de la vie usuelle. Ils ne mangent presque jamais, dorment rarement, ne dépensent ni n'achètent et sont, toutefois, vêtus d'acier poli, de soie et d'or. Nul paysan ne figure sur leur route : le royaume des fées n'en produit pas ; des bergers se rencontrent à un endroit, mais ce sont des bergers d'églogue et qui appartiennent à la même littérature que les chevaliers. Un pauvre pêcheur paraît dans le poème : il n'est pas là pour exercer son humble métier, mais pour mettre une fois de plus Florimell en péril de perdre l'honneur, et pour être, en conséquence, justement livré à l'exécration de toute la chevalerie.

Par une exception des plus rares, le peuple entre en scène au moment où saint George a tué le dragon : mais, sauf quelques jeunes gens et jeunes filles triés pour faire cortège au héros, il figure surtout en qualité de racaille, « the raskall many », et a peur de la bête morte. Des maux que ladite racaille pouvait endurer du fait du monstre, il n'est rien dit; saint George a beau être un saint et le futur patron du pays, il est avant tout un chevalier, il se préoccupe de ses pairs, et ne se fût pas dérangé, à ce qu'il semble, s'il n'avait eu à délivrer les parents de sa fiancée, vieux châtelains privés de sortie par cette sentinelle malintentionnée.

Spenser a beaucoup insisté sur sa morale. Ce qui la distingue est d'être, comme tout le reste, appropriée aux lecteurs élégants et mondains qu'il s'était choisis. Elle est aristocratique, belle à voir; morale de bon ton, qui se laisse quitter et reprendre sans maudire ni barrer à aucun de ses amis la porte du ciel. Aucun Leicester ne sera jamais exclu du paradis de Spenser. Les lecteurs furent charmés d'aller à la perfection par des sentiers si fleuris et en telle société. Les guerriers du poème courent les aventures pour défendre les faibles et les opprimés : c'est la théorie; c'est ce qu'ils croient, c'est ce que croit Spenser. Dans la réalité, les faits de chevalerie sont tenus pour méritoires, beaux et vertueux en eux-mêmes et quel qu'en soit l'objet. Arthur et ses pairs défendent les faibles et culbutent les forts pour montrer qu'ils sont encore plus forts, au hasard de l'occasion, aussi

applaudis dans un cas que dans l'autre. Un chevalier et une lance arrivant en sens contraire les attirent comme un aimant; ils foncent dessus avant de rien savoir. On s'expliquera ensuite. On s'explique donc, parfois très longuement, et on se trouve avoir mis par terre, qui un traître, qui un chevalier ami, modèle de toute courtoisie. C'est ainsi que Guyon et Arthur, courant le monde « pour secourir les faibles et redresser les torts », nous assure expressément le poète, n'avaient rien trouvé depuis longtemps quand « ils aperçurent un chevalier galopant bellement dans leur direction ». Guyon demande à Arthur que « ce tour soit pour lui », se précipite et essuie une chute épouvantable. Or c'est bien là le plaisir de l'aventure pour l'aventure, car Guyon représente la Tempérance et l'autre chevalier, qui est la belle Britomart, la Chasteté, vertus qui n'ont pas l'habitude de se combattre. La beauté de l'acte chevaleresque l'a emporté, et Spenser en a oublié sa propre donnée.

A bien regarder faire ces héros, on finit aussi par remarquer que les faibles dont ils défendent la cause sont, d'ordinaire, de très belles personnes, et que le secours qu'ils leur prêtent n'est pas toujours, dans leur pensée, entièrement gratuit. Quand Arthur, Guyon et Britomart voient passer une charmante créature poursuivie par un forestier sauvage, les deux premiers se précipitent, « dans l'espoir de gagner par là une très excellente récompense : la plus belle dame du monde ». C'est bien ce que Leicester eût fait à leur place; mais Guyon, c'est Tempérance, et son ardeur nous surprend. Quant à Britomart, « elle reste derrière, parce qu'elle ne se soucie pas de l'amour des dames », attendu que, sous son costume chevaleresque, elle en est une : elle oublie donc, elle aussi, que, d'après la donnée du poème, la protection des femmes sans défense, et non leurs faveurs, devrait être le mobile de ses actions.

Les femmes de Spenser sont, pour la plupart, surtout des corps. L'âme et l'intelligence ont, chez presque toutes, peu de place ou point; ce que le poète leur demande d'abord c'est d'être belles; c'est la qualité suprême et qui entraîne les autres. Beauté et Vertu vont de pair, disait-il dans ses hymmes, adaptant à son usage une idée de Platon. Leur ayant attribué

la beauté, il a pour ses héroïnes des trésors d'indulgence. Elles sont, dans son œuvre, principalement un objet d'amour. Elles se donnent ou se refusent; celles qui y mettent des formes et ne s'accordent pas à tout le monde sont louées, les autres sont blâmées, ou devraient l'être; mais parfois le poète oublie ce triste devoir et se borne à décrire leurs ébats. La belle Hellénore, femme du vieil avare Malbecco, se donne à Paridell, puis, mise en goût d'infidélité, va s'établir parmi les satyres de la forêt. Elle mène, au milieu d'eux, sans le moindre reproche, une vie conforme à son tempérament et sur laquelle nous sont fournis quelques détails qui eussent fait hésiter La Fontaine. Quant à son mari, il est condamné à vivre exécré et ignoble, dans une caverne où il se nourrit de crapauds, bien que, vieux et jaloux, il n'encourageât ni ne pratiquât l'incontinence. Serait-ce que, en qualité de jaloux, il était obstacle à l'amour? Mais alors que devient notre allégorie, car ces événements se passent dans le Livre consacré à la Chasteté. La gent féminine est si fragile, selon les idées de Spenser, qu'il fait à ses jeunes filles un mérite extrême de se refuser à des monstres et de garder leur amour pour des héros charmants qui les adorent. La gracieuse Florimell est en grand danger d'être violée : ce qui lui arrive pour la troisième fois, chaque occurrence étant d'ailleurs minutieusement décrite. Maintenant elle est aux mains du vieux Protée, hirsute et affreux, qui la prend dans ses bras, l'embrasse, et « les glaçons de sa barbe laissent tomber des gouttes froides sur la poitrine d'ivoire » de la captive. Elle résiste aux sortilèges de ce croquemitaine, et Spenser, émerveillé d'une vertu si rare, nous dit qu'on en parle encore au paradis, parmi les saints.

Britomart est la Chasteté; armée de sa lance enchantée, la nouvelle Clorinde culbute tout le monde, avec moins de mérite que son aînée, laquelle privée d'armes semblables, risquait sa vie et finit par la perdre. C'est toutefois une chasteté assez inflammable, car elle s'est éprise d'Arthegall, rien qu'à voir son image dans le miroir de Merlin. Son cœur brûle, elle se meurt d'amour; sa nourrice Glaucé essaye, au moyen de simples, ou en la menant à l'église, « d'adoucir la fureur de sa cruelle flamme », mais en vain; la malheureuse garde son « heart burning », ce qui les décide toutes deux à courir le

monde à la recherche de cet amoureux, — à la recherche de l'amour. Modèle inquiétant : car Merlin est un enchanteur perfide et, dans le miroir qu'il présente toujours aux jeunes filles sur le point d'entrer dans la vie, il leur montre infailliblement le même parfait idéal ; mais sous les traits charmants, assemblés par sa magie, c'est parfois Arthegall qui se cache, et parfois Des Grieux.

Sainteté, Chasteté, Tempérance... Ces étiquettes sont rassurantes en tête de chaque Livre. Mais le héros, la force, le sentiment qui domine tout le poème et y tient la plus grande place, c'est l'Amour. Il y figure sous ses différentes formes, les unes approuvées par le poète, les autres non; toutes soigneusement décrites. Vénus est une « douce déesse »; Spenser l'invoque à son départ en même temps qu'Élisabeth et la Muse; elle a, dans l'œuvre, un rôle autrement important que Diane, déesse froide et, par comparaison, insignifiante. Son temple est plus beau que celui de la chasseresse à Éphèse et celui de Jehovah à Jérusalem : on ne saurait être mieux partagé. Les spectacles immoraux et parfois même lubriques seront réprouvés d'ordinaire, mais on commencera d'abord par les voir, et ce n'est pas à ces endroits que le vers charmant du poète sera le moins caressant; les nudités seront peintes d'un pinceau savant, avec une gravité, une lenteur, un sérieux qui augmentent l'impression sur le lecteur fragile. Guyon, sans doute, fera rentrer sous terre les plus dangereuses de ces beautés, mais qui sait si le lecteur fragile ne gardera pas un meilleur souvenir d'elles que de lui ?

Le blâme, du reste, n'est pas uniforme ; beaucoup des innombrables rapts dont le poème est rempli ont des conséquences si heureuses que l'indignation serait contre nature. Une « douce dame » cherchant son mari dans les bois rencontre un satyre qui obtient par force ses faveurs. Le fils dont elle accouche devient l'un des héros du poème et sir Satyrane se trouve être un personnage tellement beau et vaillant que c'eût été grand dommage si ses parents, en restant chastes, avaient privé la chevalerie et la chrétienté d'un tel ornement. Assise au bord d'une fontaine, la fée Agapé coiffait ses cheveux d'or. Survient « un noble jeune chevalier cherchant des aventures dans le bois sauvage ». Que se passa-t-il ?

Spenser n'a garde de s'en taire. Agapé mit au monde, par la suite, trois garçons à la fois. Le poète va-t-il condamner le jeune seigneur ? Il s'en faut : « Trois fois heureuse mère, trois fois heureux matin ! » s'écrie-t-il : car ces enfants vont devenir aussi l'honneur de la chevalerie. Une nymphe, après le bain, se sèche au grand air, elle est nue et archi-nue, « all naked bare » : ce dont profite le soleil qui, d'un rayon, la féconde. Gardons-nous de la plaindre et de nous indigner, car elle donnera le jour à la vertueuse Amoretta et à Belphœbé, qui est Élisabeth. Spenser n'en est pas moins fort dur pour les « rimeurs impudents », auteurs de « lais sur les plaisirs d'amour » ; pour les amouristes (caricaturés sous les traits de Paridell); enfin pour les critiques qui pourraient le blâmer lui-même, vils animaux qui ne sont pas sans parenté avec la « Blatant Beast ».

Accoutumé aux libertés d'Arioste et de toute la poésie contemporaine, le public à qui s'adressait Spenser trouvait probablement un peu morose le ton sérieux de son œuvre ; mais ce n'était pas un petit avantage que de pouvoir se dire, en revanche, que tout en contemplant ces belles choses, cette Serena déshabillée pièce à pièce (en suite de quoi les hommes sauvages qui, d'abord, voulaient la manger, changent d'idée), ces bosquets d'Acrasie, ces jardins d'Adonis, ces temples de Vénus, ils faisaient leur salut. *Respice finem,* disait Spenser : Nous le voulons bien ; mais, encore une fois, avant d'arriver au but, quel chemin !

Rien de si contradictoire que les jugements humains. Un critique moderne, parfaitement sincère et du plus grand mérite, termine son appréciation sur la *Reine des Fées* en disant : « C'est une armure pour l'âme. » Et nous, infortunés, qui, pour nos démérites sans doute, n'avons pas été touchés de la grâce, tout éblouis que nous sommes de ces merveilles, et ravis de la musique du vers, mais las de tant d'inconséquences, de ce mélange de bacchanales et de sermons, avec si peu de vraie tendresse humaine, il nous semble étouffer ; et ce n'est pas assez d'ouvrir toute grande, au soir qui tombe, la fenêtre sur la Tamise ; il faut marcher vers le couchant, laver ces visions de notre esprit, et demander à notre ancien guide, à l'âme errante des collines de Malvern, d'autres règles

de vie — *Disce, doce, dilige.* — Dix vers des *Visions* de Langland valent mieux que toute la morale des soixante-douze chants de Spenser.

Sa gloire est grande ; il est le « poète des poètes » ; la magie de son vers a plu, dans tous les temps, aux artistes ses frères : son charme vient surtout d'une ample et constante harmonie, comme ce bruit des grandes eaux dont jamais on ne se lasse : chutes de cascades ou vagues de la mer. Il sait décrire jusqu'à ses monstres et même sa « Blatant Beast », en vers appropriés, mais sans blesser l'oreille par des cacophonies toujours faciles, se bornant à un habile usage de l'allitération. Cette maîtrise est son premier mérite ; il l'a sans cesse, il n'en a aucun autre au même degré. Capable d'inventer des spectacles d'une variété infinie, il change rarement de ton ; il reste volontiers grave et presque recueilli, même quand il s'agit d'aventures dont une imperceptible transposition ferait une scène d'auberge pour *Don Quichotte* (Britomart chez Malecasta), ou une scène bouffonne pour *Münchausen* (Argante et Satyrane). Une belle tenue de vers, noble et un peu monotone, une grande aisance, aucune prétention ou recherche apparente : et c'est pourquoi on trouve tout aussi rarement, au long de l'immense poème, soit de ces taches de mauvais goût, soit de ces réussites merveilleuses enchâssant en un vers une pensée profonde et mémorable, qui seront le défaut et la gloire d'un Shakespeare. Spenser est même plus près du laisser-aller que de la recherche ; il en est de ses rimes et de sa grammaire comme de son sujet : il néglige, il oublie. De même qu'il oublie parfois qui sont ses personnages, de même il se facilite l'observation du mètre compliqué qu'il s'est imposé en se permettant des rimes ultra-faciles (*make* et *take* ; verbes au même temps ; mots qui sont au fond le même mot : *knowen* et *unknowen*), ou des rimes fausses, obtenues grâce à des mots forgés et de vrais barbarismes (*wawes* pour *waves* afin de rimer avec *jaws* ; le nom d'Una devient Un' quand le mètre l'exige). Sa strophe est de son invention ; elle se compose de neuf vers, dont les huit premiers ont dix syllabes, et le dernier douze. La disposition des rimes différencie, comme le nombre des vers, la strophe spensérienne de l'octave d'Arioste et du Tasse. Les Italiens composent leur strophe

de six vers se terminant par les deux mêmes rimes entre-croisées et de deux vers aux rimes plates *(abababcc)*. Dans la strophe de Spenser, les rimes sont disposées selon la formule *ababbcbcc*.

L'entrelacement des rimes est fort agréable à l'oreille, mais l'introduction d'un vers de douze pieds à la fin de la strophe a l'inconvénient d'en trop marquer l'achèvement, alors qu'il y aurait avantage, dans un récit de longue haleine, à ne pas insister et à passer aisément et par un mouvement rapide d'une strophe à l'autre.

Le laisser-aller de Spenser paraît aussi à l'enchaînement des aventures qui se succèdent un peu au hasard et que des formules, toujours les mêmes et de la plus grande simplicité, rattachent les unes aux autres : « *They spied a knight... they chanced to meet... it fortuned... him fortuned to meet.* » Pas mal de chevaliers entrent dans le poème au galop, « *pricking on the plain* » ; beaucoup de dames se ressemblent, étant, les unes et les autres, « *the fairest dame alive* », et il faut quelque attention pour ne pas confondre la belle Florimell avec la belle Colombell, ni avec Marinell qui est un chevalier, ni avec une autre Florimell qui est une fausse Florimell, la vraie étant au loin, poursuivie par Paridell.

Spenser a nommé beaucoup de ses modèles littéraires, mais non pas tous : ce sont les grands classiques de jadis, poètes ou philosophes, poètes surtout : Virgile, Ovide, Lucrèce ; les romans de chevalerie, histoires d'Arthur, de Huon de Bordeaux, le *Roman de la Rose* ; les œuvres de Chaucer et de Langland (portrait de lady Munera) ; les épopées d'Arioste et de Tasse, de ce dernier surtout. C'est peut-être lui, le dernier venu, qui a eu sur Spenser l'influence la plus marquée ; son souvenir reparaît à chaque pas ; le beau chant d'amour que Renaud entend aux jardins d'Armide est traduit presque mot à mot, et si bien traduit que, dans mainte anthologie, il continue d'être cité comme le chef-d'œuvre de la langue de Spenser. Le bosquet d'Acrasie, les arbres enchantés dont les feuilles coupées pleurent des gouttes de sang ; les doubles des grands personnages, créés par l'enchantement des magiciens, l'introduction dans le poème de la généalogie du souverain, le tableau de la vie bergère coupant un moment les récits che-

valeresques, les chastes et invincibles guerrières qui enferment sous le casque leurs boucles blondes, la première rencontre de Britomart avec Arthegall, la lance au poing, et l'émoi religieux du chevalier quand le casque enlevé lui laisse voir l'héroïne, tout cela et bien d'autres choses est emprunté par Spenser au Tasse. Que ne peut-il lui emprunter aussi l'émotion communicative qui fait de la mort de Clorinde un des spectacles les plus touchants de toutes les littératures? « Ami, tu as vaincu... » On chercherait en vain dans les forêts de Spenser, dans ses maisons abstraites et ses châteaux enchantés, dans ses scènes de bataille et d'amour, rien qui supporte avec cet épisode tragique aucune comparaison. Le rire et l'émotion sont également rares dans son poème ; l'esprit en admire les spectacles ; la raison en discute les enseignements ; le cœur n'est pas saisi, et ses battements demeurent aussi réguliers que le mouvement de la strophe.

Spenser n'en avait pas moins réalisé son projet et rempli l'attente de l'Angleterre instruite, enrichie, puissante, prête pour un grand poème et à qui ce poème manquait. Nulle œuvre, en aucun autre genre, n'eût causé, dans ce milieu, une satisfaction égale : c'était ici le grand art. Une tragédie, fût-ce la plus belle de Shakespeare ; une comédie, eût-elle été la plus vigoureuse de Jonson, eussent charmé beaucoup moins les esprits supérieurs. Le théâtre, avec l'immense popularité dont il jouissait, était, aux yeux des raffinés, un genre moins élevé et moins noble. Il importait plus à une nation éveillée aux lumières de la Renaissance d'avoir un poème héroïque qu'une tragédie ; Virgile n'avait pas écrit de tragédie.

Du jour où Colin eut quitté les pipeaux pour la trompette, le jugement des habiles fut catégorique : l'Angleterre n'avait plus rien à envier aux pays du dehors. Spenser qui, à l'inverse du vieux Gower, n'avait pas voulu s'adresser à « l'universalité de tout le monde », eut pour lui exactement le public qu'il souhaitait : les gens de Cour, les élégants, les esprits distingués, les poètes. La multitude, « the raskall many », dont l'avis n'était pas sollicité, accepta l'opinion toute faite des habiles et n'eut garde de s'aventurer dans les forêts dévoyables du pays de féerie. C'est pourquoi, au milieu des applaudissements des connaisseurs, Spenser n'eut une seconde édition

de ses trois premiers livres que six ans après leur publication, et les six livres réunis n'obtinrent le même honneur qu'au bout de quatorze ans.

Mais l'admiration des lettrés fut des plus vives ; et, sans la protestation de Jonson qui ne voulut jamais admirer ni le sujet ni la strophe de Spenser, on pourrait la qualifier d'unanime. Il nous a donné notre *Iliade*, pensaient un critique comme Meres et un poète comme Drayton. Les cendres de notre Homère, disait un historien, reposent en paix non loin du noble tombeau du joyeux Chaucer. Hall, le satiriste, s'écriait : « Cédez votre couronne, vous l'avez perdue, vous du Bartas de France, vous Arioste d'Italie. » Dekker représentait Spenser couronné de lauriers, aux Champs Élysées, par les poètes fameux d'autrefois ; Nash l'appelait le « céleste Spenser », et William Browne voyait dans la *Reine des Fées* la « suprême gloire des Muses ». Barnfield recommandait sa propre *Cynthia* aux lecteurs, par la seule raison que c'était « la première imitation tentée encore de la strophe de cet excellent poète maître Spenser », 1595. Les imitations se succédèrent innombrables ; peu après, Rous écrivait, en adoptant la strophe et la manière du modèle, sa *Thulé ou l'Histoire de la Vertu* ; la strophe spenserienne, reprise de siècle en siècle, se retrouvera dans la *Veille de la Sainte-Agnès* de Keats et le *Childe Harold* de Byron.

La renommée de Spenser, en l'honneur de qui une Société littéraire a été fondée au XIXe siècle, n'est pas moins brillante aujourd'hui qu'autrefois. Mais un phénomène particulier s'est produit, et n'est, d'ailleurs, que le développement normal de ce qu'on avait pu constater dès le premier jour : son poème, en tant que poème, et morceaux éclatants mis à part, était si bien fait pour un pays et un milieu spéciaux, qu'à la différence du Tasse et d'Arioste, si souvent traduits, il n'a jamais été mis intégralement en aucune langue étrangère. Il continue d'enrichir, comme il fit dès la première heure, les anthologies, mais, parmi les compatriotes mêmes du poète, dont aucun ne lui refuse, certes, le titre de grand classique de la littérature anglaise, il compte aujourd'hui beaucoup plus d'admirateurs que de lecteurs.

J. J. JUSSERAND

LA MORTALITÉ

DANS L'ARMÉE

Ce n'est pas d'hier que datent les discussions sur la mortalité dans l'armée. Après les guerres de Crimée et d'Italie, après celle de 1870-71, des voix nombreuses se sont élevées pour déplorer l'insuffisance de notre service de santé, l'énormité des pertes en vies humaines causées dans nos rangs par la maladie. Depuis l'adoption du service obligatoire et l'accroissement continu des contingents, ces plaintes ont trouvé plus d'écho. La préparation d'une nouvelle loi, destinée à répartir moins inégalement le poids des charges militaires, donne une actualité croissante à tout ce qui concerne l'hygiène du soldat en temps de paix. On a pu s'en rendre compte à l'importance des discussions motivées récemment devant le Parlement et dans la presse par l'état sanitaire de notre armée. Nous voudrions faire ressortir certaines des conclusions qui se dégagent de cet échange d'idées. Il semble, en effet, que ce soit là une question vitale, de nature à intéresser tous ceux que préoccupe l'avenir du pays.

***

Un fait positif se dégage des statistiques médicales : c'est que la mortalité de l'armée française dépasse de beaucoup celle de l'armée allemande. Selon des évaluations d'ail-

leurs contestables, parce que les bases de comparaison ne sont pas identiques, la première atteindrait le double ou le triple de la seconde. Cette constatation ne date pas d'hier. On a rappelé au Sénat qu'en 1870-1871 les Allemands perdirent 459 hommes de la variole; nos soldats 23 400, c'est-à-dire l'effectif d'un corps d'armée à deux divisions. En 1900, chez les Allemands, le nombre des *malades* atteints de la fièvre typhoïde n'est pas plus grand que celui des *morts* qu'elle fait chez nous. De 1875 à 1887, cette maladie atteint dans notre armée 141 000 hommes et en tue 21 000. De 1891 à 1901, nous perdons un total de 33 251 hommes, soit une moyenne annuelle de 3 325. Sur ce nombre, 8 553 décès sont imputables à la fièvre typhoïde, 5 545 à la tuberculose. Encore faudrait-il tenir compte, pour cette dernière maladie surtout, du nombre très considérable d'hommes dont elle motive la réforme, et qui vont mourir dans leurs foyers, au bout d'un temps souvent fort court. On les a évalués à 35 000, sur un total de 38 088 hommes réformés ou retraités pour tuberculose de 1891 à 1901. De ce chef, les chiffres de notre mortalité, déjà si élevés, recevraient un accroissement considérable. On peut croire, d'ailleurs, que ces dernières évaluations, en dehors de toute base sérieuse, sont fortement exagérées. Mais le fait brutal n'en reste pas moins que la plupart des maladies prélèvent dans nos rangs un nombre de victimes beaucoup plus considérable que chez nos voisins. Il y a un intérêt évident à en chercher les motifs.

Disons tout d'abord que, dans cette proportion de décès, une part notable peut être imputée à l'existence antérieure des jeunes soldats, aux maladies dont ils apportent le germe à leur incorporation. C'est le cas pour la tuberculose, qui fait dans une grande partie de la France des ravages plus sensibles qu'en Allemagne. Il est même à remarquer que chez nous la proportion des tuberculeux varie selon les régions de corps d'armée, et cela de la façon la plus marquée. Si l'on totalise les nombres des pertes par réformes et par décès imputables à cette maladie, on constate que, de 1896 à 1899, la proportion varie d'un minimum de 4,95 pour 1 000 en Algérie et en Tunisie à un maximum de 13,24 pour le 4e corps (Le Mans). Le corps d'armée le plus épargné est le 16e (Mont-

pellier) ; ceux où les tuberculeux sont dans le plus grand nombre sont groupés au nord-ouest de la France : 11e corps (Nantes), 9,90 pour 1 000 ; 10e corps (Rennes), 10,88 ; 3e corps (Rouen), 11,55 ; 4e corps (Le Mans), 13,24. Ces quatre régions sont aussi celles où l'alcoolisme est de beaucoup le plus répandu. De ce fait la mortalité des jeunes soldats originaires de Bretagne ou de Normandie est bien certainement accrue. Un rapport du médecin-major du 62e régiment d'infanterie, cité au cours de la discussion du Sénat, établit que la morbidité annuelle par tuberculose atteint à Lorient jusqu'au 1/24e de l'effectif d'une compagnie. Nulle part, en France, on ne signale une pareille proportion, imputable avant tout aux conditions hygiéniques de la population où se recrutent ces troupes. C'est un fait dont il convient de tenir compte dans l'étude qui nous occupe.

***

Nous faisons abstraction des causes d'infériorité qui peuvent résulter, pour nos contingents, des différences de races, des conditions de l'hygiène publique dans les deux pays. L'infériorité numérique de notre population exerce une action beaucoup plus marquée. En 1901, l'Allemagne comptait environ 57 millions d'habitants ; nous en avions à peu près 39 millions. Chez nos voisins, en 1899, les listes annuelles pour la formation du contingent comprenaient 540 000 inscrits de vingt ans, 350 000 ajournés de vingt et un ans, 360 000 ajournés de vingt-deux ans, 120 000 hommes plus âgés. Le total était de 1 270 000 inscrits, dont on défalqua 43 000 exemptés pour inaptitude physique, 580 000 ajournés pour insuffisance de développement, etc. Le contingent incorporé atteignit 221 000 hommes, c'est-à-dire un cinquième seulement des inscrits. Sur cinq hommes soumis à l'obligation du service, le recrutement en prit un seul.

Passons à la France, en 1899 également. Le nombre des inscrits de vingt ans est de 324 538, auxquels viennent s'ajouter 45 276 ajournés de vingt et un ans et 23 960 de vingt-deux ans : soit, au total, 393 774 hommes sur lesquels on prélève 206 648 hommes pour l'armée de terre et 795

pour les troupes coloniales : 393 774 hommes fournissent donc 207 443 recrues, c'est-à-dire une sur deux inscrits. Il n'est pas surprenant, dès lors, que nous devions être beaucoup moins exigeants que nos voisins en matière d'aptitude physique. De ce fait, la proportion des malingres ne peut qu'être très fortement accrue dans l'armée française.

Une autre raison y contribue. La composition du conseil de revision diffère entièrement en France et en Allemagne. Chez nous l'élément civil est prépondérant; le médecin militaire a voix consultative seulement, bien que sa compétence soit incontestablement supérieure à celle des autres membres du conseil. Celui-ci peut se prononcer même en l'absence de son « conseiller technique » qui semble, par suite, être considéré comme un comparse : il a une indépendance et une liberté d'allures beaucoup moindres que celles de son collègue allemand. Enfin, et surtout, il dispose d'un temps très limité pour l'examen des conscrits. Au Sénat on a cité le cas où deux médecins militaires doivent examiner en une seule journée, à Paris, plus d'un millier d'hommes. Il est trop évident que, dans de telles conditions, il ne peut être question d'un examen quelque peu sérieux. Les erreurs sont nécessairement très nombreuses. Impuissant devant un pareil nombre d'hommes à étudier en quelques heures, le médecin se borne à une élimination rapide des éléments visiblement impropres à tout service. Pour rectifier les admissions inopportunes, il compte sur la visite sanitaire qui suivra l'incorporation. De là de nombreuses réformes qui entraînent pour l'État des dépenses tout à fait inutiles, en même temps que pour les jeunes soldats des dangers qu'il serait humain de leur épargner.

Il y a là, bien certainement, une modification à introduire dans nos lois. Si, comme il est probable, les différents motifs de dispense doivent prochainement cesser d'exister, le conseil de revision n'aura plus à apprécier que l'identité et l'aptitude physique des conscrits. Dès lors il y aurait tout avantage à y renforcer l'élément militaire, à donner au médecin voix délibérative, et surtout à faire en sorte que l'examen de chaque homme puisse être approfondi.

Au Sénat, M. Treille a proposé la constitution, pour chaque homme, d'un livret sanitaire, établi sans doute dès la nais-

sance et où les médecins traitants mentionneraient les maladies dont il serait atteint, leur durée, etc. S'il existait, un pareil document pourrait en effet fournir au conseil de revision des éléments d'appréciation qui lui font défaut actuellement.

On a proposé également d'autoriser et même d'inciter les conscrits à présenter les certificats médicaux établis par leurs médecins civils. Il faut dire que ces pièces ne sont pas sans inspirer une certaine méfiance, justifiée dans un assez grand nombre de cas. Les médecins militaires ont quelque raison de croire à l'établissement trop facile de certificats de complaisance. S'ils disposaient pour leur examen d'un temps moins limité, ils auraient moins à redouter d'être influencés dans une appréciation nécessairement hâtive.

Non seulement des erreurs fréquentes sont commises en ce qui touche l'aptitude physique des conscrits, mais leur affectation aux différentes armes est souvent peu rationnelle, pour les mêmes raisons. Il nous souvient d'avoir vu, dans un régiment d'infanterie des environs de Paris, incorporer des garçons d'écurie de course ou des piqueurs de chasse à courre. Par contre, le régiment de dragons voisin recevait des conscrits qui avaient pour le cheval une horreur invincible. De là des accidents et des causes d'indisponibilité qu'il aurait été facile d'éviter et qui avaient leur répercussion sur l'état sanitaire.

Ainsi un grand nombre de malingres sont admis par le Conseil de revision, soit par suite d'un examen médical insuffisant, soit par crainte de l'apparence même du favoritisme. On encombre ainsi nos casernes de jeunes soldats qu'il faut réformer presque aussitôt, non sans des dépenses inutiles et après leur avoir communiqué parfois des germes morbides. Bien que la proportion de ces réformes consécutives à l'incorporation tende à s'accroître, elle est encore moindre chez nous qu'en Allemagne : 15 000 hommes contre 21 000. Rappelons que, chez nos voisins, une sélection beaucoup plus complète a déjà été opérée sur le total des inscrits. Toutes ces causes font qu'il y a dans nos rangs une forte proportion de malingres. Suivant l'expression de M. le général André devant le Sénat, leur présence constitue « non seulement un embar-

ras, une chose inhumaine; c'est un trompe-l'œil ». A quoi bon nous surcharger de non-valeurs, incapables de résister aux premières fatigues d'une campagne? C'est se préparer peut-être de cruels mécomptes.

*
* *

La loi du 15 juillet 1889 a accru nos effectifs de paix de près d'un tiers alors que nos casernements restaient identiques, ou peu s'en faut. La création des quatrièmes bataillons, bien qu'elle n'ait pas ajouté un homme à l'effectif de l'infanterie et qu'elle constitue en somme une mesure illusoire, n'en aurait pas moins nécessité une extension du casernement. Elle exigeait en effet pour les compagnies nouvelles des locaux spéciaux, réfectoires, magasins, bureaux, chambres de sous-officiers. On construisit très peu de nouvelles casernes, faute de crédits. On réduisit même au minimum les dépenses d'entretien du casernement pour faire face à des nécessités plus urgentes. Enf.n, à une date récente, le déplacement de certaines unités des troupes coloniales amenait une modification parallèle dans la répartition des effectifs sur le territoire.

Toutes ces raisons font que certains de nos casernements se sont encombrés outre mesure. Là où l'on mettait 600 hommes en temps normal, on en a logé 900. On a réduit outre mesure l'espacement des lits, le cube d'air déjà insuffisant accordé à chaque soldat. Les dangers de cette situation s'accroissent lors des appels annuels de réservistes et de territoriaux. Dans beaucoup de casernes on a dû supprimer les réfectoires à peine créés; on utilise les moindres recoins disponibles; on loge des compagnies pendant plusieurs semaines sous des hangars, dans des greniers, où l'on gèle l'hiver et où l'on grille l'été. L'espacement des lits descend parfois au-dessous de dix centimètres; le cube d'air, qui devrait être au minimum de 12 mètres par homme — chiffre déjà fort insuffisant — tombe à 10 mètres et même moins. Faute de literie, des centaines d'hommes en sont réduits à coucher sur des paillasses étendues sur le plancher, au contact presque immédiat de toutes les poussières nocives, de tous les détritus qui résultent de la vie en commun d'hommes souvent peu raffi-

nés dans leurs habitudes. Dans ces chambrées encombrées de dormeurs, de cuirs malpropres, dont le parquet vermoulu est constamment sali par des restes d'aliments, l'air devient rapidement irrespirable. La nuit, quand on y pénètre, l'odeur est indescriptible. Le balayage du matin fait voler partout les poussières empoisonnées, dans les cruches mal closes qui contiennent l'eau potable, dans les *quarts* qui tiennent le plus souvent lieu de verres, et jusque dans la gamelle de cet homme qui va prendre la garde et mange avant ses camarades. Quoi d'étonnant si les maladies épidémiques se répandent dans un milieu ainsi préparé? Si le surmenage y ajoute son influence, si l'hiver est exceptionnellement froid ou humide, si l'eau de boisson est contaminée par une cause accidentelle, la fièvre typhoïde, la scarlatine, la rougeole, sans parler de la tuberculose, exerceront bientôt leurs ravages. On aura reculé devant la dépense des quelques milliers de francs nécessaires à l'amélioration du casernement. On perdra le centuple en vies humaines inutilement sacrifiées, en santés compromises pour toujours.

M. Treille a dit au Sénat l'exemple typique de la caserne de la Visitation à Nantes. Jusqu'en 1880 ou 1881 son encombrement, sa vétusté entraînent une série d'épidémies à peu près constante. A cette époque, on construit de nouvelles casernes spacieuses et bien aérées : l'état sanitaire de la garnison s'améliore aussitôt et les épidémies disparaissent. Ce cas n'est pas isolé, et les chiffres cités par M. Léon Labbé en laissent entrevoir l'importance. Il résulte d'une enquête récente faite par le service de santé que 62 casernes situées à l'intérieur de la France devraient être complètement abandonnées : 24 sont dans des conditions hygiéniques telles que leur abandon partiel s'impose. Même en admettant que ces chiffres soient exagérés, il n'en résulte pas moins que de gros sacrifices s'imposeront à bref délai, en matière de casernement.

***

Nous avons dit qu'en France le cube d'air réglementaire est de 12 mètres cubes par homme, chiffre que tous les spécialistes s'accordent à juger insuffisant et qu'il conviendrait de

porter à 16 ou 17 mètres cubes au moins [1]. Cette réduction exerce une influence très active sur la morbidité et, notamment, sur la propagation de la tuberculose. En outre, plus le groupement est considérable, plus les chances de contagion s'accroissent. Ainsi, dans presque toutes les casernes où il y a moins de 1 000 hommes, le nombre des cas de cette maladie est sensiblement au-dessous de la moyenne.

L'encombrement est aussi l'une des causes principales des épidémies de fièvre typhoïde qui atteignent parfois la garnison d'une ville, alors que les habitants, buvant une eau identique, en sont exempts. M. Treille a rappelé le cas de Nîmes en 1900 ; la population fut absolument indemne, et 166 militaires furent atteints, dont dix mortellement.

La vétusté des casernements a été mise directement en cause dans une autre épidémie, celle de grippe survenue au 33e à Arras en 1900. Il s'agissait de bâtiments entièrement anciens — puisque leur construction datait de 223 ans — où la grippe fut localisée, tandis que ni la population civile, ni la portion de la garnison logée dans des casernes plus modernes n'étaient atteintes. En désinfectant les locaux contaminés, on trouva sous les planchers dix centimètres de poussière bicentenaire, dangereux reliquat de générations dès longtemps disparues. Ajoutons que les plus vieux bâtiments ne sont pas toujours les plus malsains. On en pourrait citer, comme la caserne Contades, à Épinal, où le nombre des malades est inférieur à celui observé dans des constructions de date récente établies en apparence suivant toutes les règles de l'hygiène, celles de Bourges, par exemple. Il nous souvient d'avoir vu des compagnies logées dans une caserne de ce genre, bizarre enchevêtrement de constructions datant du moyen âge ou de l'occupation espagnole, et plus ou moins modifiées depuis cent ans. Le nombre des escaliers, des corridors, des coins inutilisés était considérable ; les chambres, petites en général, étaient souvent fort mal aérées. Enfin la situation topographique du tout, au fond d'une vallée marécageuse, était exécrable. Pourtant le nombre des malades restait peu

1. En Allemagne, pour une hauteur de plafond de 3 mètres 50, on alloue par homme une surface de 4 mètres 5 et un cube d'air de 15 à 16 mètres (Commandant Martin et capitaine Pont, *L'armée allemande*, p. 732).

considérable et la mortalité fort au-dessous de la moyenne. Il faut dire que le casernement était très bien tenu et les règles de l'hygiène observées avec soin. On peut donc croire que l'encombrement, le surmenage et la nature de l'eau potable jouent le principal rôle en matière d'épidémies, sans quoi ces anomalies s'expliqueraient malaisément.

Pour remédier à l'entassement d'un trop grand nombre d'êtres humains, on peut recourir à l'aération artificielle, et l'on n'y manque pas dans les casernes, mais en se heurtant à de nombreuses difficultés. Si les orifices qui amènent l'air frais du dehors peuvent être aveuglés, les soldats ne s'en font pas faute pour peu que la température s'abaisse. Il faut donc assurer l'aération d'une façon constante et, en même temps, aussi peu gênante que possible pour les voisins des appareils. On retrouve encore là, comme partout en matière de casernement, la question d'argent. C'est elle qui interdit aux trois quarts de l'armée l'usage des réfectoires, des locaux d'astiquage, des salles de récréation et de repos, des mess de sous-officiers. C'est elle qui empêche la construction de hangars de manœuvre, si bien que, durant la mauvaise saison, par la pluie ou la neige, exercices et théorie ont lieu dans les chambres ; les soldats y sont enfermés pendant vingt-quatre heures consécutives et même davantage. Quel air peuvent-ils respirer dans cet espace étroit? Tous ceux qui ont traversé les chambrées peuvent en témoigner.

Nous parlions tout à l'heure des planchers dont la vétusté défie souvent toute description. C'est dans leurs joints démesurément élargis que s'emmagasinent la poussière et les débris de toute nature, au risque de dangers évidents. L'entretien de ces planches vénérables est pour les corps une source d'ennuis constants. Les règlements interdisent de les laver, pour en mieux assurer la conservation. Les essuyer avec des linges légèrement mouillés exige plus de soin que le troupier n'en apporte d'ordinaire à des occupations de cette nature. Il y a quelques années, on avait imaginé d'enduire les planchers de coaltar, ce qui présentait le double avantage de diminuer la perméabilité du bois et de solidifier la poussière dans les joints. L'entretien en était rendu beaucoup plus facile. En outre, dit-on, les insectes parasites disparaissaient,

chassés par l'odeur pénétrante de cet enduit. Malgré tout, de menus inconvénients, résultant pour la plupart de maladresses faciles à éviter, ont fait restreindre, sinon supprimer l'emploi du coaltar. Il est douteux que l'état sanitaire en bénéficie.

La solution la meilleure serait assurément de remplacer les planchers par un dallage ou une couche minérale imperméable. On pourrait le laver à grande eau et obtenir la disparition aussi complète que possible des poussières nocives. Mais là encore reparaît la question d'argent; elle n'est pas près d'être résolue, si le Parlement ne la prend sérieusement en main.

Une mesure d'une application plus facile consisterait à réduire les attributions du génie en matière de casernement, et cela au bénéfice des corps. Tous ceux qui ont une connaissance, même superficielle, de la machine militaire, savent combien le génie « malfaisant », suivant l'expression consacrée, constitue une gêne constante pour les moindres améliorations. Il nous souvient d'avoir réclamé deux ans de suite l'ouverture d'une nouvelle fenêtre, dans une chambre mal aérée. Le service local du génie ne soulevait pas d'objection, et néanmoins rien n'aboutissait. Il est fort probable que la baie en question n'est pas encore ouverte à l'heure actuelle. Le rôle du génie devrait être limité à l'entretien des fortifications et, tout au plus, à l'établissement des plans de casernements nouveaux. Le reste serait réparti entre les corps, l'intendance et le commandement, suivant le cas. On peut croire que les choses en iraient moins mal.

***

Nous avons vu quelle influence le mauvais état des casernements exerce sur l'état hygiénique des troupes. D'autres causes interviennent dans le même sens.

L'insuffisance du chauffage est de ce nombre. M. de Montfort a pu dire, sans trop d'exagération, qu'il serait aisé de porter sur son dos tout le combustible alloué pour un jour à un bataillon. Il n'est personne dans l'armée qui ne sache combien sont étroitement calculées les rations de cette nature. Dès que la température s'abaisse quelque peu, cette pénurie

se fait si rudement sentir que les soldats se cotisent journellement pour acheter du coke, par exemple. La parcimonie dont on use vis-à-vis d'eux a parfois des résultats directement contraires aux intérêts du trésor. Ainsi l'on a cité au Sénat le cas où un médecin-major, jugeant son infirmerie très insuffisamment chauffée, envoyait ses malades à l'hôpital dès que leur cas présentait la moindre chance d'aggravation : d'où une dépense tout à fait inutile pour l'État, la journée d'hôpital coûtant deux ou trois fois plus que celle d'infirmerie.

Quant aux chambrées, l'insuffisance du chauffage, encore accrue par la nature des appareils préhistoriques dont il y est fait usage, a les plus fâcheux inconvénients[1]. En rentrant de la manœuvre, les soldats ne peuvent ni sécher leurs effets mouillés, ni réagir contre le froid et l'humidité. L'aération de ces vastes locaux, où parfois cinquante hommes et même davantage vivent en commun, reste très imparfaite, tandis qu'un appareil brûlant normalement y entretiendrait un appel d'air respirable.

Ici, comme en nombre de points, nous aurions profit à nous inspirer des procédés allemands. Chez eux, le chauffage est beaucoup plus largement calculé, comme le montrent les tarifs[2] qu'ils ont adoptés. Il serait nécessaire de reviser les nôtres, aussi bien que de faire usage d'appareils moins inintelligemment construits.

D'autres causes que l'insuffisance du chauffage ont une action plus directe sur la santé du soldat. Il n'est pas besoin de rappeler l'influence de l'eau potable sur la propagation de certaines maladies. Des faits connus l'ont assez mise en lumière. Mais il convient de rappeler que, malgré les sacrifices consentis en ces dernières années par le pays, nombre de garnisons (on a dit au Sénat quatre-vingt-sept) de France et d'Algérie n'ont encore qu'une eau mauvaise ou suspecte. Même quand elle est de bonne qualité, elle n'est pas toujours distribuée en quantité suffisante, parce que des considérations d'économie,

1. Les poêles du génie dévorent des quantités énormes de combustible, sans quoi la chaleur qu'ils répandent ne dure qu'un instant.

2. Voir l'aperçu de ces tarifs dans l'ouvrage cité du commandant Martin et du capitaine Pont, p. 734.

assurément regrettables, s'y opposent. Fréquemment les robinets sont fermés en dehors de certaines heures, pour réduire la consommation d'eau. Il arrive ainsi que de 22 376 mètres cubes, à Vitré, en 1898, elle tombe à 13 940 en 1902, pour le même effectif, comme l'a indiqué M. Garreau devant le Sénat. Pauvre économie que celle-là, faite nécessairement au détriment du bien-être et de la santé du soldat ! S'il est une chose que l'on ne doive jamais lui marchander en temps de paix, c'est bien l'eau, qu'elle soit destinée à son alimentation ou aux soins de propreté. Nous sommes loin de ce résultat.

La ration de vivres qui lui est attribuée comprend essentiellement 750 grammes de pain ou 550 grammes de biscuit et 300 grammes de viande fraîche. Il s'y ajoute des aliments variés, légumes frais ou secs, pain de soupe, condiments de toute nature, dont la proportion varie selon les garnisons et aussi d'après les idées du capitaine qui administre l'ordinaire ou des chefs qui le surveillent. A première vue, il semble que cette ration doive être suffisante, car elle supporte avantageusement la comparaison avec la nourriture de beaucoup de paysans et d'ouvriers au pays natal. Tout au plus pourrait-on souhaiter que la quantité de viande et de graisse fût accrue pendant les mois qui suivent l'incorporation des recrues ; c'est sans contredit la période la plus pénible à supporter, celle qui voit éclore le plus grand nombre d'épidémies. Les médecins militaires ont souvent formulé des vœux dans ce sens, mais en se heurtant, comme toujours, à la question d'argent.

D'ailleurs, il ne faut pas oublier que les chiffres donnés plus haut sont purement théoriques et que, dans la réalité, ils ne sont jamais atteints, sauf pour le pain. Les 300 grammes règlementaires de viande fraîche comprennent des os, des déchets de toute nature. Après la cuisson, ils se réduisent souvent dans des proportions à peine vraisemblables, surtout lorsque la qualité des morceaux ou l'état de l'animal laisse à désirer. La vérité est qu'il faut une surveillance incessante du capitaine pour que les fournisseurs, les gradés subalternes, les cuisiniers eux-mêmes ne réduisent pas la maigre part du troupier. Là où cette surveillance est insuffisante, les abus sont criants. Telle compagnie est bien nourrie, parce que

l'officier qui la commande est attentif à régler minutieusement les achats journaliers sur le nombre des consommateurs. Il veille à ce que les soldats, par exemple, ne gaspillent pas les pommes de terre en les épluchant. Il accroît, dans la mesure du possible, la quantité d'aliments nutritifs, en réduisant à l'inverse les achats de condiments ou de denrées diverses qui incombent à l'ordinaire. Bref, il administre sa compagnie comme ferait une ménagère soucieuse d'économie. — A côté de lui, voyons une autre compagnie. Le capitaine, léger ou négligent, se décharge sur le sergent-major du soin de l'ordinaire. Le sergent-major dédaigne à son tour une occupation qu'il juge au-dessous de lui ; il opère les achats suivant un barème arrêté une fois pour toutes, ou laisse le caporal d'ordinaire à peu près libre de ses mouvements. Nul ne s'inquiète de réduire les quantités d'aliments en proportion des repas qui ne seront pas consommés. Le gaspillage est constant. Les cuisiniers, laissés sans surveillance, se nourrissent grassement, eux et leurs amis, au détriment de la masse. Les portions de viande deviennent d'une maigreur infinitésimale.

L'alimentation du soldat est donc avant tout affaire de commandement. A défaut de nouvelles dépenses pour accroître la ration de viande, que l'état du budget nous déconseille, il appartient aux cadres, et à eux seuls, d'assurer le bon emploi des ressources de l'ordinaire. C'est une partie essentielle de leur tâche.

Il n'est pas superflu de rappeler que l'alimentation du soldat allemand est inférieure à celle du nôtre, quoi qu'on en ait dit devant le Sénat. La ration de pain est identique dans les deux armées. Quant à celle de viande fraîche, elle n'est que de 180 grammes en Allemagne[1] au lieu de 300 en France. Cette réduction est compensée dans une certaine mesure par l'augmentation des légumes qui sont distribués en quantités beaucoup plus fortes chez nos voisins. En effet, chaque soldat ne reçoit pas moins de 250 grammes de légumes secs ou de 1 500 grammes de pommes de terre. Cette diffé-

1. Il s'agit de la ration faible, en usage dans les garnisons et les camps d'instruction.

rence s'explique par les habitudes de la vie journalière dans chacun des pays. Elle ne constitue nullement pour nous une cause d'infériorité.

Ajoutons par contre que la solde journalière est plus largement calculée chez les Allemands qu'en France. L'homme le moins favorisé de leur armée reçoit encore vingt-deux centimes et demi comme *centimes de poche* journaliers, au lieu des cinq centimes règlementaires chez nous. Il peut donc ajouter à sa ration, et ne s'en fait pas faute. Il a d'ailleurs pour cela des facilités particulières. Les cantines allemandes ne sont pas, comme les nôtres, gérées en vue d'intérêts particuliers par des commerçants en uniforme. On ne les accorde pas à des musiciens rengagés, à des ouvriers, pour grossir leur solde et les retenir au corps. Dans leur gestion on obéit à une pensée plus haute. On les considère comme destinées surtout à fournir aux hommes de troupe des aliments et des boissons de bonne qualité, à un prix des plus modiques. Qu'elles soient gérées directement ou à l'entreprise, les bénéfices sont employés, soit à constituer un fond de réserve, soit à améliorer l'alimentation du soldat et du sous-officier. Il y aurait certes des progrès à accomplir dans cette voie[1]. Le moindre ne serait pas de supprimer la déplorable combinaison en vertu de laquelle les cantiniers sont tenus de nourrir à perte les sous-officiers du corps, sous cette réserve qu'ils y suppléeront par les bénéfices réalisés sur les soldats. Il devrait y avoir dans toutes les casernes des mess de sous-officiers. Pour employer une locution anglaise, la *respectabilité* de ce corps modeste ne pourrait qu'y gagner. Quant aux cantinières, nous les considérons comme un legs déplorable du passé, et leur disparition ne nous causerait nulle peine. Leur présence dans les casernes est l'origine d'une foule d'abus et de désordres. Nuisibles en temps de paix, elles seraient inutiles dans une grande guerre, faute de pouvoir suivre les troupes et se ravitailler en temps opportun.

1. On pourrait aussi accorder aux hommes de troupe, comme en Allemagne, des facilités pour la réception de colis postaux. Chez nos voisins, les envois de vivres faits par cette voie sont considérables.

*
* *

Lors d'incidents récents, on a souvent incriminé le service de santé, généralement à tort. Sans doute il n'est, pas plus que tout autre, exempt de faiblesses ; mais s'il y a des médecins militaires dont le savoir et la conscience professionnelle n'égalent pas leur situation, il faut dire bien haut qu'ils sont la très rare exception.

Une première constatation s'impose au sujet du service de santé : c'est que le nombre de nos médecins est sensiblement inférieur aux besoins. Nous sommes même, sous ce rapport, notablement au-dessous de la plupart des grands pays. D'une statistique résumée devant le Sénat par M. Léon Labbé, il résulte qu'en 1899 l'armée française comptait 1 400 médecins, soit 1 pour 420 hommes ; l'Allemagne en avait 2 103, 1 pour 280 hommes et l'Autriche 1 220, 1 pour 250 hommes. On peut faire des réserves sur ces chiffres, qui ne tiennent peut-être pas compte des incomplets, fort nombreux en Allemagne. Il n'en ressort pas moins que notre corps de santé est, toute proportion gardée, d'un effectif très sensiblement moindre que celui des Allemands. Pourtant il doit faire face à des exigences beaucoup plus grandes. Il n'y a, pour l'armée allemande, rien d'analogue à l'Algérie et à la Tunisie, dont les postes et les petites garnisons absorbent tant de nos médecins.

Leur insuffisance numérique est donc indiscutable. En outre, on a formulé des plaintes fréquentes au sujet de l'ingérence de certains chefs de corps dans leurs fonctions. On a cité des cas dans lesquels des officiers usaient de l'autorité de leur grade pour que le nombre des malades reconnus ne fût pas accru au détriment de l'instruction. De là, certains faits douloureux que l'on ne saurait trop déplorer, car ils indiquent, de la part du commandement, une méconnaissance absolue de ses droits et de ses devoirs. Mais ils ne constituent, après tout, qu'une rare exception. Il appartient au ministre, aux officiers généraux d'y couper court, en réservant à l'hygiène du soldat la place qui lui revient légitime-

ment. Des circulaires, des recommandations verbales ou écrites ne suffisent pas. *Acta, non verba.*

Pour remédier à ces abus, on a souvent proposé de rendre le service de santé indépendant du commandement. On voudrait, par exemple, instituer des médecins de garnison étrangers aux corps et chargés néanmoins d'en assurer le service. Cette combinaison procède d'une connaissance insuffisante du milieu militaire. On en a essayé en Angleterre, et les résultats n'ont pas été tels que l'exemple soit encourageant. Si le médecin ne fait pas partie intégrante du corps, son action en est affaiblie d'autant, parce qu'elle ne peut être continue. Il faut, pour qu'elle soit efficace, qu'il suive le régiment dans ses manœuvres, au camp, en campagne, dans la bonne et la mauvaise fortune. Il faut qu'il soit le conseiller technique du colonel ou du chef de bataillon en matière d'hygiène, et il ne peut l'être qu'à la condition de s'en faire connaître et apprécier par des rapports de tous les jours. Isoler le médecin du corps de troupe serait supprimer le meilleur de son influence. En bonne règle, le commandement doit être responsable de l'hygiène de ses soldats, comme il l'est de leur instruction et de leur discipline. Cette condition implique la subordination du service du santé.

***

Il résulte de cette étude rapide que de grands progrès restent à accomplir en matière d'hygiène militaire. La mortalité peut être sensiblement abaissée dans notre armée, et il faut qu'elle le soit. Les causes en sont multiples. Les unes, comme l'insuffisance de l'examen médical devant le conseil de revision, sont d'ordre législatif ou tiennent à des règlements défectueux. On peut y remédier aisément. Nous ne pouvons, pour grossir nos effectifs à l'envi de l'Allemagne, continuer à remplir nos rangs de non-valeurs qui sont un simple trompe-l'œil et le motif de sacrifices tout à fait inutiles.

Nous avons dit aussi l'importance du casernement pour l'état sanitaire de nos troupes. La vérité est que, depuis trente ans, nous reculons devant des dépenses indispensables en matière

de casernement; c'est à peine si nous entretenons les constructions que nous ont léguées les générations antérieures. Il faudra, de toute nécessité, en venir quelque jour à une revision totale, opération que les retards accumulés rendront de plus en plus coûteuse. Peut-être, pour en faciliter l'exécution, sera-t-il à propos de créer une Caisse des casernements, comme on l'a proposé naguère. Elle pourrait être alimentée par les versements des villes de garnison, par les subventions du budget, par l'aliénation des terrains militaires inutiles, et permettrait sans doute d'aborder la question avec des vues d'ensemble qui ont fait défaut jusqu'ici.

Quant aux autres causes qui influent sur la mortalité dans l'armée, la plupart peuvent être éliminées ou du moins atténuées par l'action du commandement. Cette surveillance des chefs de tout grade doit être incessante. Elle le sera si l'exemple vient d'en haut et si les officiers généraux apportent l'attention nécessaire à l'alimentation et au bien-être physique du soldat. Il ne faut pas oublier que des progrès très marqués ont été accomplis depuis trente ans en matière d'hygiène militaire. On rappelait récemment au Parlement des chiffres qui ont leur éloquence. En 1875, la mortalité de l'armée française, à l'intérieur, était de 10,50 pour mille hommes. Elle a été de 4,51 en 1901. En 1883, la fièvre typhoïde tuait 2,97 pour mille; en 1901, la proportion tombe à 0,63. Le progrès est indéniable; il autorise à penser que nous pourrons encore réduire les douloureux sacrifices consentis chaque année par la nation.

XX.

LE RIVAL DE DON JUAN[1]

VI

RÉPARATION A MURILLO

La dernière semaine de septembre touchait à sa fin. Le *levante*, — comme on appelle là-bas le siroco, — était tombé brusquement, et, après quelques journées nuageuses et tièdes, un vent frais s'était mis à souffler. Des bourrasques amenant des pluies violentes s'étaient abattues sur le nord de l'Espagne. Dans les lointains de la plaine andalouse, la Sierra Morena apparaissait enveloppée de brumes épaisses, et, par moments, il faisait presque froid.

Au sortir des épuisantes chaleurs qui avaient régné depuis leur arrivée à Séville, Mautoucher se trouva subitement dans un état tout autre. Sa fièvre, sa surexcitation nerveuse avaient disparu avec ce mauvais vent du Sud qui apportait toute l'aridité et toute la désolation des sables africains. Les maux, réels ou imaginaires, dont il se plaignait, s'étaient dissipés aussi. Il goûtait, malgré la fatigue et la courbature de tout son corps, ce vague bien-être qu'on éprouve au début d'une convalescence; et en même temps, — ainsi qu'il lui arrivait toujours après ses grands troubles d'âme, — il restait, devant lui-même, honteux et diminué : un sentiment de faiblesse physique l'envahissait et comme la douleur sourde d'une lésion interne.

1. Voir la *Revue* des 15 mars, 1er et 15 avril.

Était-ce l'influence de sa récente conversation avec Jean? Mais son désir s'était émoussé. La quasi certitude qu'il poursuivait une chose impossible l'avait peu à peu découragé. Tout en demeurant aussi épris de la Galliego, il souhaitait moins de la posséder. Cependant il était incapable d'un travail suivi, d'une occupation sérieuse. Mille velléités naissaient et s'évanouissaient en lui au même instant. S'il s'asseyait à sa table pour ébaucher un article ou le plan de son futur roman, il se levait bientôt avec colère et dégoût, impuissant à se passionner pour ses idées comme à faire vivre une fable romanesque. Ce qui dominait toute cette agitation superficielle, c'était la conviction inavouée de l'inutilité de tout effort, c'était aussi un besoin contradictoire d'inertie et de mouvement. Puis, une épouvante le prenait en songeant au vide de son existence; et le désœuvrement de sa pensée, la détresse morne où il sombrait lentement étaient une pire souffrance que toutes les affres de sa passion.

Pourtant il ne bougeait pas. Il ne s'en allait pas! Il restait là, devant les deux amants amoureux, comme fasciné par la vue de ce bonheur. Il devinait bien, hélas! que son amour n'était qu'assoupi! Combien de fois n'avait-il pas passé par les mêmes phases de résignation et de trompeuse sagesse! Ce qu'il avait pris pour de la raison n'était que de l'abattement. Alors à quoi bon se leurrer de résolutions illusoires et fêter par avance une guérison improbable? Après tout, il valait mieux attendre avec calme!... Attendre quoi? Il ne savait pas. La seule chose dont il fût certain, c'était le retour furieux de son désir. Le désir allait le soulever encore une fois, comme la vague brisée qui se reforme et rebondit plus formidable et plus puissante à l'assaut des roches!... Mais ce soulèvement douloureux de tout son être lui était une jouissance plus chère que la vie.

Machinalement, pour s'occuper l'esprit en même temps que les doigts, il continuait à travailler au portrait de la Galliego. Il faisait cela avec une froideur qui le surprenait. Il avait achevé de perdre toute foi dans sa vocation de peintre et il avait si souvent repu ses yeux de l'image féminine, il la savait si bien par cœur, que l'émotion voluptueuse ou tendre ne voulait plus se produire au spectacle des lignes

devenues banales. Jean et la danseuse venaient poser tous les jours dans l'atelier. Eux aussi accomplissaient machinalement cette corvée. La séance quotidienne était pour eux une habitude, comme d'aller le soir aux Delicias ou de prendre le café dans le *salon de baile*.

La Galliego, rassérénée, après quelques jours de bouderie, avait repris patiemment, obstinément, son plan de conquête. Elle s'appliquait si bien à éloigner les craintes de Jean et elle s'était recomposé avec tant d'art son attitude réservée et bourgeoise des premiers temps, que celui-ci s'était décidé à ne pas abréger leur séjour, comme il en avait eu d'abord l'intention au lendemain de la scène avec sa maîtresse. Cependant, il s'était glissé entre eux un obscur dissentiment, et ils percevaient l'un en face de l'autre un malaise réciproque qui devenait pénible. Cette gêne latente n'échappait point à Mautoucher qui, dans le naufrage de ses rêves, se laissait encore aller à de confus espoirs. Une anxiété indéfinissable planait sur eux trois. Le pressentiment d'une crise qui couvait éveillait en eux une défiance mal dissimulée et rendait leurs rapports singulièrement délicats.

Ils en étaient là, lorsque Michel Bottéri, l'ancien camarade de Jean et de Mautoucher, arriva inopinément à Séville. Ce leur fut une diversion et comme une détente momentanée. Un mot de Michel avait prévenu Jean qu'il était descendu avec sa femme à l'Hôtel de Castille. Jean y courut tout aussitôt.

A son retour, il trouva Mautoucher qui rentrait de promenade; il lui annonça la nouvelle :

— Mon cher, tu ne croirais pas! Je l'aurais à peine reconnu, tellement il a vieilli!... Il est voûté, cassé! la figure flasque, des bouffissures sous les yeux! et lui qui était si fier de sa taille, il a pris un mauvais embonpoint qui l'épaissit! Quant à sa femme, je l'ai trouvée un peu commune, un peu lourde, le teint fatigué par le maquillage! N'importe, elle a dû être bien belle! Elle l'est encore!... mais je ne sais ce qu'ils ont : ils ne sont pas gais! Ils ne respirent pas le bonheur!...

Et comme Henri manifestait de l'étonnement de cette arrivée inattendue, Jean s'expliqua en mots rapides. Michel rentrait de France, où il était allé faire une cure à Vichy, et

il regagnait l'Algérie par l'Espagne, sa femme souffrant beaucoup de la mer. Il s'était arrêté à Madrid, il resterait quelques jours à Séville, à seule fin de les voir, et, de là, il repartirait pour sa villa de Tipasa, en passant par Almeria et Oran.

Mautoucher, à mesure que le souvenir de Michel se précisait en lui, se sentait plus heureux de cette rencontre. Certaines affinités d'esprit et de tempérament les avaient rapprochés, jadis, au collège, puis leurs relations s'étaient espacées, avaient cessé peu à peu. Tel qu'il se rappelait Michel, Henri se promit du plaisir à le revoir : c'était une nature parente de la sienne. Dans le désarroi où il se trouvait, il en attendait sinon un réconfort, du moins une sympathie intelligente. Tout de suite, il parla de visiter le couple dans l'après-midi.

— C'est inutile! — dit Jean. — Je les ai invités tous les deux, pour ce soir, à la *Venta Eritaña.*

On laissa la Galliego dans la compagnie de Don Praxedès, le plus accompli des cavaliers servants, et l'on partit en voiture pour le légendaire restaurant de la banlieue sévillane.

Michel vint seul au rendez-vous. Il excusa sa femme qui, perdue de migraines, disait-il, n'avait pu quitter sa chambre. Mais, à la façon à la fois embarrassée et expéditive dont il jeta sa phrase, on devina la feinte et la lassitude du mari, empressé à fuir le tête-à-tête conjugal.

Mautoucher en fut secrètement désappointé, car ce qu'il avait appris par Claude de madame Bottéri, sa réputation de beauté, son mariage romanesque, tout cela avait excité au plus haut point sa curiosité; et, — comme Jean s'amusait à le répéter, — il était toujours amoureux des femmes de ses amis! Il fut plus désagréablement surpris de la nonchalance avec laquelle Michel répondit à l'effusion tout amicale de son accueil. Celui-ci lui prit la main très mollement et, se laissant choir sur une chaise, il gémit :

— Je suis excédé! excédé de ce voyage! quelles fatigues! quels ennuis!...

D'un geste nerveux, et un peu tremblotant, il écarta la rangée de verres alignés devant son assiette.

Henri l'observait. Malgré le relâchement des traits, il avait

toujours grand air, comme autrefois. Lorsqu'ils étaient sur les bancs du lycée, sa tournure aristocratique avait immédiatement séduit Mautoucher. Celui-ci le considérait surtout à cause de son énorme fortune, de l'illustration et de la noblesse militaires de sa famille, Michel ayant pour aïeul ce général-comte Bottéri, qui avait été un des aides de camp les plus en vue de Napoléon Ier. Il estimait aussi très haut son intelligence, bien qu'il la jugeât inférieure à la sienne. Ils se reconnaissaient des goûts, des aptitudes identiques. Aussi, dans le quatuor d'inséparables qu'ils formaient avec Jean Puig et Claude Gelée, étaient-ce toujours eux deux qui dirigeaient la conversation : ils étaient les futurs grands hommes de la bande. Sans doute, Mautoucher ne manquait jamais, dans la discussion, de faire sentir à tous sa supériorité, mais il entendait que Claude et Jean s'inclinassent devant le mérite qu'il reconnaissait à Michel. D'ailleurs, pour tout ce qui était étranger aux idées ou aux choses de l'art, pour tout ce qui était convenances, étiquette mondaine, politique ou morale, il acceptait docilement l'opinion du camarade millionnaire et titré. Claude et Jean s'amusaient sous cape de ce snobisme et de cette inconsciente servilité.

Or voici qu'après de longues années de séparation, les deux « grands hommes » se trouvaient réunis devant cette table de cabaret par le plus imprévu des hasards. Chacun avait suivi sa route. Mautoucher était arrivé à la renommée littéraire, à la faveur officielle, presque à la gloire. Et pourtant il se considérait comme déçu dans ses rêves les plus chers, dans ses ambitions les plus hautes, il n'était pas heureux ! Michel avait voyagé, s'était agité dans tous les sens, avait essayé de tout : de l'art, de la littérature, de la philosophie, de la propagande sociale, et, finalement, il s'était jeté dans la politique pour laquelle il n'était pas fait et qui l'avait traité fort cruellement. Pendant la campagne antisémite qui venait de bouleverser l'Algérie, il s'était présenté comme candidat à la députation contre le fameux agitateur Carmelo Xuereb, et il avait piteusement échoué. L'amour de sa femme, la fille d'un officier sans fortune, qu'il avait épousée malgré sa mère, l'avait, dit-on, consolé de ses déboires. Mais il était trop aisé de voir qu'il n'avait point trouvé dans cet amour la compensation de tant d'échecs

humiliants et qu'il cachait à grand'peine la souffrance d'une âme insatisfaite. En somme, et malgré les apparences contraires, tous deux étaient arrivés au même point. A cette commémoration d'une amitié déjà lointaine et d'une adolescence pleine d'élans superbes ils apportaient les mêmes rancœurs, les mêmes déceptions et les mêmes impuissances.

Qu'allaient-ils se dire, ces deux vieux jeunes gens en qui une génération d'écoliers avait salué d'avance ses deux chefs de file? Comme s'ils avaient réciproquement conscience d'avoir menti à leurs promesses, ils éprouvaient une sorte de pudeur à s'interroger. Mille questions se pressaient sur leurs lèvres, et ils se perdaient dans les formules courantes, cherchant péniblement à renouer l'intimité interrompue. Mautoucher, tout en répondant aux phrases de circonstance, considérait avec stupeur le visage ravagé de Michel Bottéri :

« Mais c'est une ruine! — songeait-il. — Il a trente-cinq ans, et il en paraît cinquante!... »

Il notait, non sans un certain plaisir égoïste, les poils grisonnants qui commençaient à poindre dans la noire chevelure de Michel. Mais en revanche, à la façon dont celui-ci le regardait, il devinait l'impression défavorable produite par sa personne. Sûrement Michel le jugeait un mince individu, malgré l'étalage de son ruban rouge et ses airs d'homme arrivé. Chacune de ses paroles, les compliments mêmes qu'il adressait à Henri trahissaient le dédain et le désavœu de toute son œuvre.

Cependant des rires éclataient, à côté d'eux, sous les charmilles. On dînait en plein air. Le vin blond de Manzanilla coulait dans les flûtes de cristal. La soirée était douce. Au bord du ciel nocturne, par delà les boules sombres des buis taillés en coupoles, flottait la lueur diffuse de Séville illuminée. Jean, tout à la joie de cette réunion, s'efforçait d'intéresser Michel aux singularités du menu exclusivement local qu'il avait élaboré lui-même avec le maître-cuisinier :

— Allons, cher, goûte-moi de ce *gaspacho* à la sévillane!... à moins que tu ne préfères de *l'arroz à la cordovesa !*

Familièrement, le garçon qui servait conseilla à « ces messieurs » de se réserver pour un plat de poulpes à la sauce

noire, qui, mélangés à des queues de crevettes, composaient, paraît-il, un mets divin :

— Ces messieurs peuvent m'en croire ! — affirmait le garçon. — D'ailleurs monseigneur le duc d'Orléans, qui est venu dîner l'autre jour avec ses amis, a fait demander la recette au patron !...

— Vous entendez ? — reprenait Jean. — Monseigneur le duc d'Orléans a fait demander la recette !...

On sourit avec contrainte. Mautoucher et Michel plaignirent leur compagnon de donner son attention à des choses aussi vulgaires. L'entretien languit de nouveau. A la fin, Jean, un peu froissé de ces mines dégoûtées et de la pose inconsolable qu'affichait Bottéri, lui dit sur un ton légèrement ironique :

— C'est, ma foi, vrai, mon cher ! Ton voyage t'a décidément bien fatigué !...

— Tu ne peux pas te l'imaginer ! — affirma Michel avec l'accent pénétré d'un homme qui souffre réellement.

Aussitôt il se mit à parler de son voyage. Ce lui fut un prétexte pour soulager son humeur chagrine et pour couper court aux banalités oiseuses. Il lâcha toute sa bile :

— Je ne sais si vous me comprendrez, mais j'ai durement souffert pendant ces six semaines ! Jamais je n'avais été exaspéré à un tel point par la vue de mes semblables !... Oh ! l'écœurement de ce Vichy, cette popote internationale, ce sublimé de la bêtise et de la vulgarité des deux mondes !... et l'ignominie de l'hôtel ! les contacts qu'il a fallu subir !... et tout ! et le reste !... Oui ! le reste !... Enfin !...

Il se tut, un instant, comme s'il ravalait une amertume pire que toutes les autres.

Mautoucher prêta l'oreille : il retrouvait un écho de lui-même dans les paroles de Michel.

— Pauvre ami ! — dit Jean sincèrement apitoyé. — Tu devais cependant t'attendre...

L'autre haussa les épaules, et, avec une irritation mal contenue :

— Mais non ! mon cher, je ne pouvais plus m'attendre à cela ! Pense ! Il y avait trois ans que je n'étais revenu en France !... Littéralement, j'ai été atterré au spectacle de mes

compatriotes ! Et je ne parle pas seulement de ceux que j'ai vus à Vichy, mais partout, dans toutes les villes où j'ai passé ! Quel affaissement ! Quel ramollissement ! Quelle inertie ! Comme on sent bien que pour eux tous, du haut en bas de l'échelle, l'idéal suprême est d'en faire le moins possible !... Et avec cela, quelle morgue et quelle suffisance !... Tous des fonctionnaires ou des employés, ou des gens du monde imbéciles, — fiers non pas de ce qu'ils sont, mais d'un galon donné au hasard ou à l'ancienneté, car le mérite de ces gens-là est une chose extérieure à eux, un total de servitude et de paresse qui s'additionne mécaniquement !... Non, voyez-vous ! pour comprendre une telle sénilité, il faut, comme moi, arriver d'un pays jeune et vigoureux, où la plante humaine se déploie en toute énergie et en toute liberté. A la seule assurance de son regard, on reconnaît dans l'Algérien le mâle et le conquérant. Le Français est un émasculé, un être décrépit et voué à la mort prochaine !... Et, quand on se représente le grotesque intense de ces figures, ces dehors décents, ce culte pour les titres et les fonctions qui garantissent et qui décorent tant d'inutilités, c'est à mourir de rire !...

En achevant cette diatribe, Michel eut un ricanement forcé et désagréable. Il se frottait les mains nerveusement.

— Pourtant ! — reprit Mautoucher, ravi de lui dire une chose déplaisante, — nous n'avons guère le droit d'être si sévères ! Il me semble que nous-mêmes nous ne sommes pas déjà si brillants !...

— Oh ! je te l'accorde ! Je t'accorde tout ce que tu voudras ! — fit vivement Michel ; — et même, vois-tu, ce qui m'irritait le plus, à Vichy et ailleurs, c'était de conspuer dans les autres une caricature de moi-même !..

Il sembla se calmer, après cet aveu. Alors Jean intervint :

— Mon Dieu ! il y a du vrai dans ce que tu dis ! L'espèce d'humiliation et d'agacement que tu as éprouvée, je l'ai ressentie plus d'une fois en rentrant de l'étranger. Mais, cher ami, tu exagères singulièrement. En somme, qu'as-tu vu ?... Le Centre, pays blafard et terne, aux populations lymphatiques et débiles, amollies par un long bien-être, restées à l'écart de toutes les grandes guerres des derniers siècles... Mais viens chez nos Catalans ! Tu verras s'ils vivent, ceux-là !

Et les Lorrains? Claude me parlait l'autre jour de ses compatriotes, les forgerons de Frouard, de Jœuf, de Longwy, de Villerupt, — toute cette ceinture de fer qui entoure la Lorraine mutilée!... Ah! ces vieilles races laborieuses et dures, sensuelles et fécondes, qui montent la garde aux frontières, elles sont indéracinables! Rien n'a valu pour elles comme d'être froissées par les gens du dehors. Elles y ont acquis un ressort, une force de résistance, une émulation d'activité!...

Le visage de Michel s'éclaira soudain :

— Oh! je t'arrête ici! Ton idée est mienne! Elle m'est venue si souvent là-bas en Algérie, quand je voyais ce que le Français est devenu au contact de l'Arabe, de l'Italien, de l'Espagnol, du Maltais! Opposer les races est la seule façon de les régénérer. Aussi, pendant mon séjour à Vichy, devant tous ces hébétés, ces fonctionnaires, ces bourgeois riches qui traînaient leur lamentable existence, des colères me prenaient; j'avais envie de leur crier : « Mais allez-vous-en donc! sortez de chez vous! Vous ne voyez donc pas la pourriture qui gagne autour de vous! Quittez les murs vermoulus de votre bicoque! Allez regarder ce qui se passe derrière! Allez chez les autres, si vous ne voulez pas être mangés dans votre maison!... »

Jean reprit, en souriant de cette exaltation :

— Le danger n'est peut-être pas si pressant que tu crois, cher ami! Cependant il existe! Mais, comme tu le disais, ton Algérie est là pour prouver que le remède est possible! Claude et toi, vous avez raison! Autant que vous, je crois à l'avenir de ce pays! Je suis convaincu que c'est dans cette Afrique du Nord que la France se retrempera! Ce sont ces néo-latins qui nous sauveront!...

Michel soupira :

— Oui! Mais en attendant, nous sommes bien bas! A quoi bon le cacher? Il est certain que nous sommes touchés, tous, — tu m'entends! — tous, sans exception!... D'abord, moi, rien ne m'intéresse plus, ni la politique, ni la spéculation pure, ni même l'art!... Oh! l'art, j'en suis saturé! J'en ai trop vu! j'ai trop couru les musées et les villes! J'ai comme des nausées de palais et de cathédrales!...

— Nous en sommes tous là, mon cher! — dit Mautoucher de sa voix tranchante.

— Je le crains!... Quant à moi, c'est bien la dernière fois que je voyage! Cela me tue et cela ne m'apprend plus rien! Je viens de traverser une moitié de la France, presque toute l'Espagne, j'ai revu des choses qui m'avaient passionné jadis, mais je les ai revues sans plaisir. Même les Vélasquez du Prado, qui excitaient autrefois toutes mes adorations, oui! les Vélasquez m'ont laissé indifférent!... Vous me croirez si vous voulez : il n'y a plus que les foules qui soient capables de m'émouvoir!

— C'est comme moi, cher ami! — s'écria Mautoucher. — Oh! tu es bien comme moi, toi!...

Il mit un tel élan de cœur dans cette simple phrase, que Michel la regarda avec une expression de reconnaissance. A partir de ce moment, la glace fut rompue entre eux deux. Sans doute, ce n'était plus l'amitié ancienne, mais un lien tout nouveau s'établissait de l'un à l'autre : la bienveillance réciproque de deux malades qui souffrent du même mal.

Michel poursuivait :

— C'est étrange comme les foules me prennent!... Ainsi, à Lourdes!... Je vous l'avoue, je m'y étais arrêté bien malgré moi, uniquement pour complaire à ma femme... Eh bien, ç'a été une chose merveilleuse! J'ai assisté à une procession de nuit. Vous ne pouvez pas vous imaginer comme c'était beau : ces milliers de pèlerins défilant devant la Basilique à la clarté des cierges! et l'imploration déchirante qui s'élève par moments de cette foule d'ombres et qui retombe et se perd dans la psalmodie monotone des cantiques! C'était une douceur, un charme triste, où je me sentais dissoudre et qui m'arrachait des larmes. Il me semblait entendre le chant funèbre d'une très vieille humanité qui demande grâce de la vie, qui, désespérément, frappe à la porte du tombeau et qui célèbre d'avance ses propres funérailles : c'était mon chant à moi, le cri de toute mon âme!... Oh! comme je pleurai joyeusement, ce jour-là!...

Mautoucher, gagné par l'émotion de Michel, renchérit en exaltant les foules :

— Je n'ai jamais vu Lourdes! — dit-il; — mais j'ai suivi

avec passion tous les mouvements populaires de ces derniers temps : je me suis mêlé aux émeutes, et aux réjouissances du peuple. J'ai partagé ses colères et ses joies. C'était admirable! Comme toi, je me sentais dissoudre avec ivresse dans cette grande âme collective des masses... Ah! la foule, c'est l'Être mystique par excellence, c'est l'image tangible de l'unité divine: « Un dans tous! Tous dans un! » La foule, c'est déjà quelque chose de Dieu!...

Jean Puig les écoutait avec impatience, jusqu'au moment où, perdant son sang-froid habituel, il les interrompit d'un geste brutal :

— Vous m'indignez, à la fin, avec vos jérémiades d'infirmes et cette glorification convenue des multitudes. Voyons! entre nous, vous savez bien que tout cela, c'est de la pure comédie! Vous ne croyez pas plus que moi à la bonté, ni à l'intelligence, ni même à l'avenir des masses. Vous savez bien que le peuple reste toujours peuple, quels que soient les titres dont on l'affuble, le bien-être qu'on lui donne, la culture qu'on l'oblige à subir, et qu'enfin on ne fait pas des âmes d'hommes libres à des esclaves!...

— Qu'en sais-tu ? — dit froidement Michel. — L'âme populaire, ce sont les ténèbres pour nous. Respectons ce que nous ne connaissons pas! Qui peut dire ce qui s'agite dans ces bas-fonds, et si cette nuit n'est pas féconde, en travail de tout un monde nouveau?...

— Je t'attendais là! — dit Jean. — Voilà où vous en êtes tous! Vous avez peur d'offenser le Dieu inconnu. On appelle cela de la largeur d'esprit. Eh bien! moi, je m'en moque, de votre largeur d'esprit! J'ai besoin de vivre avant d'être intelligent. Or, nous mourons de votre coupable faiblesse pour les faibles. A cause de cette faiblesse, à cause de cet agenouillement stupide devant le bon plaisir des multitudes, le siècle qui finit n'aura été qu'un vaste gâchage d'énergies: il aura été le siècle des foules. il aura eu d'elles toutes les révoltes, toutes les ignorances, toutes les basses sentimentalités. Il faudrait cependant en finir avec cette désastreuse mystification!... Vous le voyez comme moi! Les esclaves nous débordent, nous submergent, nous imposent leurs tares et leurs plaies comme des choses dignes de respect. On s'attendrit sur les tubercu-

leux, on choie tous les débiles, mais personne ne songe à relever les forts qui succombent. C'est l'écrasement systématique de tout ce qui est robuste et sain, de tout ce qui dépasse le niveau de l'universelle médiocrité ! Par tous les moyens, on s'acharne à tuer l'individu. Et moi, je dis que c'est un crime contre l'ordre, car la nature veut l'individu comme l'arbre veut le fruit ! Au lieu de cela, on dirait que le vœu de toute l'Europe décadente, c'est le retour à l'amorphisme et à la confusion primitive !... Écoutez autour de vous les prédications socialistes, songez à l'épouvantable avenir que ces gens-là nous préparent, et voyez ce que font les vieilles monarchies conservatrices. Que ce soit le césarisme judaïque des Anglo-saxons ou le despotisme slave, tous tendent au même but que le socialisme : le nivellement, la mort de l'individu ! L'Europe va devenir une vaste Chine ! Ce sera le Monde gris à côté du Monde jaune, je ne sais quoi d'innommable et d'immensément morne, un océan de platitude et d'imbécillité !

Jean, très échauffé, avait développé cette tirade tout d'une haleine, excité davantage par les sourires dédaigneux de ses amis. On le laissa jeter tout son feu ; après quoi, Mautoucher lui dit, d'un ton souverainement impertinent :

— Mon cher, tu nous ressers nos propres idées ! Ce n'était pas la peine, vraiment ! J'imagine d'ailleurs que tu nous juges au moins aussi aristocrates que toi !... Mais que veux-tu ? Nous avons beau nous draper dans notre orgueil d'intellectuels, nous comprenons bien que toute résistance est inutile contre l'envahissement démocratique. On n'endigue pas un torrent comme celui-là, on ne remonte pas le cours de l'évolution !...

— Oh ! l'évolution ! — dit Jean, — encore un de ces grands mots dont on s'éblouit ! En abusez-vous, vous autres gens de lettres, de ce jargon scientifique ! Vous n'avez à la bouche que « sélection, dissolution, sénescence », que sais-je encore ? Un pays est un organisme, un citoyen est une cellule sociale, et l'on nous adjure éloquemment de devenir « de bonnes cellules » ! Certes, je ne suis pas un savant, j'ignore ce que valent au juste ces termes en histoire naturelle ou en physiologie, mais je suis certain que cette phraséologie étrangère transportée dans la politique ou la littérature n'est que

de la creuse rhétorique ! Tu me parles de l'évolution démocratique comme d'une nécessité inéluctable, comme d'un fait ayant le caractère d'une loi naturelle. Or je remarque que toutes les grandes époques historiques ont été des réactions énergiques et violentes contre l'entraînement fatal des circonstances. L'Allemagne d'aujourd'hui en est la preuve. Elle n'est devenue si grande que parce qu'un beau jour, contrairement à son caractère, contrairement à tout son passé, elle a *voulu* rompre brusquement avec son idéalisme spéculatif et son inertie bourgeoise pour se faire la plus positive, la plus conquérante et la plus agissante des nations !... Est-ce là ce qu'on appelle la liberté humaine ? je n'en sais rien, je ne suis pas plus métaphysicien que je ne suis savant. Mais je constate qu'au rebours de ce qui se passe en histoire naturelle, il y a eu, dans l'histoire politique et sociale de ce peuple, un saut brusque, une scission radicale, enfin la manifestation inopinée d'une énergie se retournant contre elle dans un suprême effort !... Quel exemple pour nous ! C'est ainsi que nous devrions agir contre la contagion démocratique !... Autrement il faut abdiquer, il faut signer notre déchéance !... Oui, c'est à cela que nous marchons ! Certains même, comme vous deux, se suicident de gaieté de cœur !...

— Alors tu veux lutter ? — dit Michel dont la face s'attrista de plus d'ombre. — Ah ! je la connais, la lutte, et mieux que toi ! Nous ne sommes pas taillés pour elle !... Et puis, tu sais, — comme l'écrivait Taine quelque part, — il y a des besognes qu'un gentilhomme ne peut pas faire ! Moi, je préfère renoncer ! — et même je t'avouerai ma complète abjection : je renonce sans regret !

— Je te plains ! — dit Jean.

— Oh ! toi, tu es un ardent !... Tu es resté sain, toi ! C'est incroyable, tu es comme Claude ! Moi j'aurai du moins la franchise de me montrer tel que je suis !...

Comme s'il voulait se justifier à ses propres yeux et à ceux des autres, comme s'il tenait à expliquer la trahison de sa destinée, il se mit à récriminer contre les événements et les hommes, contre la dépression morale de l'époque. On l'avait si mal armé pour l'action !...

— Nous sommes une génération de bons élèves — dit Mautoucher, — on n'a fait de nous que des disciples!

— Pourtant nous étions pleins de bonne volonté et d'une naïveté sans bornes!

— Combien naïfs! — reprit Mautoucher. — Et nos maîtres! Parlons-en! Quels solennels niais! A distance, ils me font l'effet d'effrontés charlatans; mais, ce qu'il y a de pire, c'est qu'ils étaient de bonne foi! Hélas! mon cher,

... C'étaient de bien grand's bêtes
Que nos régents du temps jadis!...

Vous souvenez-vous de quel air intrépide Brenous, notre maître, nous jetait cette citation du haut de sa chaire?... Inconscience admirable!

On rit à ce souvenir. Ce fut un accès de gaieté où l'on se détendit un instant. Les figures oubliées du collège s'évoquèrent dans les mémoires : d'abord Saint-Lager, le philosophe kantien, puis Monclergeon, son collègue et son ennemi, le catholique mystique et sentimental. Le rappel d'une anecdote en provoqua d'autres et, comme s'ils rajeunissaient à remuer tout ce passé futile, ils se les contèrent surabondamment. Michel conclut :

— Au fond, tous ces gens-là se ressemblaient. Montclergeon et Saint-Lager n'étaient ennemis qu'en apparence. Ils se sont retrouvés à l'Institut, ils fraternisent sous la coupole. Leurs idées peuvent être différentes, ils ont même esprit. De part et d'autre, c'était le même bavardage, emphatique et vide, le même mépris de toute réalité. Entre « l'appel au sentiment » de l'un, et « l'impératif catégorique » de l'autre, je ne vois pas de différence. Ces gens-là étaient ivres de formules : c'étaient les docteurs de l'Absolu!...

— Il n'y a qu'à voir leurs élèves! — dit Mautoucher. — Depuis la nouvelle loi militaire, ils ont formé toute une génération de licenciés ès lettres. On a ouvert toutes grandes les portes des Sorbonnes, on a pris tout le monde pêle-mêle, comme si tout le monde était appelé à la vie intellectuelle, comme si cette atmosphère de la spéculation n'était pas dangereuse, irrespirable pour le plus grand nombre! Ils ont fabriqué des ânes chargés de science indigeste et de diplômes,

et voici que ces gens se mettent à sévir fâcheusement. Ils nous inondent de leurs écrits, ils écoulent, sous forme d'articles ou de romans, le trop-plein de leur bagage universitaire ! Le type, le chef-d'œuvre de cette espèce me paraît être notre ancien camarade, Émile Christelle, qui met en romans sociaux ses vieux cours de philosophie.... avec quelle prolixité inlassable, vous le savez ! Et quand on pense que ce malheureux Christelle, s'il était moins savant, s'il avait l'intelligence moins annihilée par la mémoire, aurait eu peut-être une pauvre petite originalité, un petit talent sentimental et touchant !...

— Mon cher, — interrompit Michel, — battons notre coulpe : c'est notre histoire aussi !... Tiens ! il y a trois jours, je roulais toutes ces idées à Tolède !... J'avais fait un détour jusque-là pour revoir la grande rosace de la cathédrale et le saint François d'Assise d'Alonso Cano. Je parcourus les nefs et les sacristies, j'étais seul. Ma femme, toujours souffrante de ses migraines, était restée à l'hôtel... Ce fut une désillusion : je ne retrouvai plus la plénitude et la fraîcheur de ma première émotion. Alors, alléché par un guide, je me laissai conduire au Musée provincial, uniquement à cause d'un portrait de Torquemada qu'on y conserve. Je vis une croûte abominable, sans expression ni style. Je sortis, ne sachant trop où aller, car je connais par cœur cette triste Tolède !... Machinalement, je m'engageai dans un sentier qui longe la boucle du Tage, à l'endroit où le fleuve est le plus resserré entre les gorges et où l'on ne voit plus rien que la pierre aride. Les eaux grossies par les pluies récentes entrechoquaient des quartiers de roches en un fracas de tonnerre. C'était sinistre à voir et à entendre. Il faisait un vent épouvantable. Je fermais les yeux sous les tourbillons de poussière et j'avançais à tâtons au bord du gouffre, risquant, à tous moments, d'être emporté dans les ravins. Je n'avais devant moi que les hauts murs de la *Casa de dementes*, la maison des fous. Je ne sais pourquoi, cette grande bâtisse toute neuve m'apparut tout d'un coup comme un inquiétant symbole. Je me mis à réfléchir sur moi-même... Jamais l'ironie de mon existence, jamais la méprise initiale de toute ma vie ne m'est apparue de façon plus lamentable. Détourné de mes instincts natifs par toutes les disciplines qu'on m'im-

posa, c'est seulement après de longues années stériles que j'arrivais à me connaître. On m'avait laissé croire que j'étais fait pour penser et pour agir. Hélas! je n'étais qu'un mystique et qu'un voluptueux. Livré davantage à moi-même, je fusse devenu tout autre!... Et, songeant à l'austère figure du Grand Inquisiteur que je venais voir, je me disais que, sans doute, j'eusse été un prêtre, un évêque, un fondateur d'ordres contemplatifs, un saint peut-être!... Mais on a refoulé toutes ces aspirations véridiques, on a écrasé ma pauvre âme sous un amas de choses étrangères et pernicieuses! Maintenant, c'est fini! Le ressort vital est brisé! Je n'ai plus la foi qui fait vivre!... Ah! si j'étais moins lâche et si j'avais moins d'orgueil, je sais bien ce que je ferais: j'entrerais dans un cloître de chartreux et je demanderais pour unique faveur qu'on m'y laissât me détruire en paix!...

Jean, résigné à tout entendre, ne desserra pas les lèvres, et Mautoucher se disait en lui-même : « Il en devient ridicule et mélodramatique, ce pauvre Bottéri! » Ils laissèrent Michel s'abîmer dans ses réflexions tragiques. Cependant Mautoucher, qui tenait à son idée interrompue, poursuivit :

— Tu as raison! c'est par l'encombrement, c'est par le fatras stérile que nous périssons, hélas!... et c'est ce qui me frappe le plus dans la littérature d'aujourd'hui!... Nous sommes les descendants de grands hommes dont le talent dépassait déjà infiniment le génie. Nous autres, nous avons plus de talent encore, une mémoire encore plus surchargée, mais pas du tout de génie! Je le redis, nous sommes une génération de bons élèves! Nous nous noyons dans la copie et dans l'imitation. Il y en a qui se sont mis en tête de recommencer Ronsard. D'autres nous fabriquent du Musset presque authenthique. Et note que la plupart ont un savoir-faire étonnant. A leurs débuts, ils ont été des enfants-prodiges qu'on a salués avec transport. Mais ils ne produisent rien de viable, ils avortent misérablement : ce qui ne les empêche pas de continuer à écrire, de découper leurs lectures en interminables romans. Cela devient du mécanisme pur. Cette littérature donne l'impression d'une usine!... J'y pensais l'autre jour, en parcourant le dernier livre de Christelle. J'avais la sensation d'une énorme machine à écrire et, dans le fond de mon cœur, je

souhaitais l'invention à bref délai d'une machine à lire, pour soulager le pauvre lecteur!

Michel approuvait, l'air railleur. Il brûlait d'envie de dire à Mautoucher : « Mon cher, c'est exactement ce que j'éprouve quand je te lis! » Mais celui-ci, aiguillonné par une secrète jalousie de métier, précisa sa diatribe :

— Oui! c'est à cela que nous tendons : à l'élimination complète de toute originalité, à l'intellectualisme anonyme des professeurs, à l'esthétisme des cours publics avec photographies et moulages à l'appui!... Chez les étrangers, c'est encore plus scandaleux! Vois ce que fait l'illustre Leone Cavalcanti, qui nous apporte impudemment des mixtures de Taine, de Renan, de Bourget, de Schopenhauer, et qui, sans se gêner, découpe tranquillement dans Flaubert les phrases qui lui conviennent... Et ce Nietzsche qui a remis à une lourde sauce allemande les plus déplaisants paradoxes de nos écrivains du Second Empire!... Et ces autres Tudesques qui nous décrivent, d'après Octave Feuillet, les élégances berlinoises!... Et ces invraisemblables Slaves qu'on invente chaque semaine et dont la sauvagerie prétentieuse nous en impose, en qui l'on voit tout le mystère et toute la profondeur des steppes... Aussi rien n'égale la grossièreté et la roublardise de cette camelote cosmopolite! Ces gens-là se permettent des choses que nous n'oserions pas faire. Un reste de délicatesse native nous préserve de tomber si bas. Car remarque bien que tous ces étrangers, les Russes principalement, sont en retard d'un siècle sur nous! Ils nous coulent effrontément de vieilles rhapsodies romantiques et humanitaires, qui, reprises par un écrivain français, seraient honnies impitoyablement. Mais des industriels nous donnent cela comme le dernier mot du génie. Vu de loin, cela joue le chef-d'œuvre à s'y méprendre. Cette vulgarité nous déborde, nous envahit, inonde le marché. Les critiques, race versatile, parce qu'elle est totalement dénuée de goût, emboîtent le pas à l'opinion. Alors cela devient de la démence. Nous croyons sérieusement à un art allemand, scandinave, russe, polonais!... Et cela se passe en France, dans un pays qui, depuis trois siècles, ravitaille tout ce monde-là d'art et d'idées!... Triste! triste!...

— C'est la fin ! — dit Michel.

— J'en ai bien peur ! — dit Mautoucher, — et, quand on songe que cet épuisement d'une littérature ne fait que traduire l'épuisement d'une race, quand on constate que chez nous, la bourgeoisie comme le peuple n'a pas d'autre idéal que la paresse, pas d'autre ambition que de devenir employé ou fonctionnaire de l'État, alors oui ! je crois bien qu'on peut le dire : c'est la fin !

— C'est la fin de vous ! et de vous seuls ! — s'écria Jean dont l'indignation avait longtemps couvé, — c'est la fin d'une génération moribonde : la génération de la Défaite, celle qui a été pour nous un véritable Sedan moral, un Sedan pire que l'autre !... Mais si la masse de la nation est malade comme vous l'êtes ou comme vous affectez de l'être, je sens autour de moi, oui, je sens monter toute une jeune bourgeoisie avide d'aventures et de butin, impatiente d'action, lasse de vos spéculations inutiles et en même temps affranchie de toutes vos ignorances pratiques ! Eh bien, j'en suis, moi ! je combattrai avec elle. Nous ne nous laisserons pas plus manger par la canaille du dedans que par l'ennemi du dehors, d'abord parce que c'est l'instinct de la bête elle-même de défendre sa peau, et, ensuite, parce que nous valons mieux que la canaille !... Et par ce mot j'entends aussi bien la plèbe d'en haut que celle d'en bas, tous les lâches et tous les oisifs ! Je n'ai pas de préjugés aristocratiques, moi ! Nous autres, dans notre famille, nous sommes tous les fils de nos œuvres ! c'est une noblesse, cela ! c'est même la seule !... et elle est héréditaire, — comme l'autre !...

Les yeux de Jean étincelèrent d'orgueil. Le bon sang des Puig bouillonnait dans ses veines. Devant ces deux fils de généraux tout glorieux des fonctions paternelles, le cousin du vieux Guillaume Puig, du marchand de bestiaux millionnaire, l'allié du Pape africain, du cardinal Puig, archevêque d'Alger et de Carthage, — le descendant des maquignons de la Cerdagne apparut comme l'aristocrate véritable.

Mais Mautoucher ne put dissimuler son mépris pour une telle épaisseur d'idées et de sentiments :

— Mon cher, tu finis par nous agacer, Michel et moi, avec tes déclamations bourgeoises et cet étalage de brutalité voulue !...

— Brutalité! — fit Jean de plus en plus agressif. — Eh bien, oui! s'il faut lâcher le mot : je suis une brute et j'en suis fier!... Dans l'avachissement général, cela devient rare, c'est même une distinction!... D'ailleurs, vous savez bien que toute civilisation repose sur une large base de barbarie. Et c'est parce que nous n'avons plus la rudesse de nos grands-pères, parce que le peuple d'où nous sortons s'est amolli lui-même, que nous ne sommes plus capables ni d'action politique, ni d'art, ni de littérature, ni même des raffinements civilisés d'autrefois. Il faut être d'abord des hommes robustes qui pâtissent et qui frappent dur, et il faut entretenir soigneusement la brutalité des masses comme la condition de notre force à nous, comme la source de toutes nos délicatesses et de toutes nos générosités. Oui, par toutes nos racines, il faut que nous trempions dans la barbarie!...

— C'est monstrueux! — s'écria Mautoucher, révélant ainsi sa tare plébéienne. — Quoi que nous fassions, l'humanité marche à plus de lumière!...

— A plus de justice! — dit Michel.

— Ah! les voilà bien, les théories de Saint-Lager!... ô bons élèves!

La discussion s'échauffait, des colères vibraient. Cependant Michel, d'un geste las, signifia sa fatigue et son dédain pour des débats qui ne l'intéressaient plus. On se leva de table et l'on redescendit vers Séville, en suivant les berges du Guadalquivir.

Dans la voiture qui les ramenait, tous trois restaient silencieux, comme étrangers l'un à l'autre et se taisant mutuellement une rancune. Cette réunion, dont on s'était tant réjoui d'avance, n'avait été, en somme, qu'une grosse déception pour chacun. Michel, qui espérait se faire plaindre, avait recueilli de médiocres sympathies, Mautoucher, tout en sentant renaître sa vieille inclination pour lui, était secrètement blessé du peu de considération marqué par Bottéri pour le personnage qu'il se croyait, et Jean comprenait qu'il était décidément bien loin d'eux.

En passant devant le Palais San-Telmo, ils entendirent des musiques qui venaient du Théâtre Eslava :

— Entrons-y! — proposa Jean, — nous y achèverons la soirée!

— Cela m'est tout à fait égal ! — fit Michel.

Ils eurent beaucoup de peine à trouver une place, bien que la salle fût très vaste, comme dans tous les théâtres d'été. Les gradins étaient combles. On jouait une pièce française et républicaine : *Carlotta Corday, o el Angel de la Republica.*

— Mon cher, te voilà servi à souhait ! — dit malignement Mautoucher à Jean. — Apothéose de la Démocratie !...

— Je crois que tu te trompes ! Observe le public !... Tiens ! écoute ces sifflets ! Tous les jacobins sont hués !

La pièce était d'ailleurs absurde et d'une naïveté qui désarmait toute critique. On s'égaya du grotesque invraisemblable de l'intrigue et des personnages, et surtout des prétentions malheureuses à la couleur locale.

... Tout à coup, des tambours roulèrent dans la coulisse, et, précédé d'une bande de gamins de Paris agitant le bonnet rouge légendaire, un régiment défila sur la scène, aux accents de la *Marseillaise.* Dès les premières mesures, une salve d'applaudissements éclata. Des rangées entières de spectateurs s'étaient levées, acclamant les acteurs, agitant des cannes, lançant des chapeaux en l'air. C'était comme une détente soudaine de toutes les énergies, comme un grand vent belliqueux qui avait soufflé brusquement et qui emportait toute la salle.

— Ne vous y trompez pas ! — dit Jean. — Ce qu'ils acclament, ce n'est ni la France ni la République ! C'est ce que, nous autres Latins, nous avons au plus profond de nos moelles, c'est le triomphe de l'individu, c'est notre vieux rêve d'Empire, c'est la force de l'homme libre écrasant les esclaves. Écoutez la reprise ! Voyez comme ils la savent tous, d'instinct : « Aux armes, citoyens ! » — Cela, c'est notre cri de guerre, à nous ! Malgré la banalité des paroles, tout l'héroïsme aristocratique de la race vit dans cette phrase. Je défie bien un Allemand ou un Russe, — ou un disciple de Saint-Lager, — de jamais comprendre cela !

Le public transporté bissait l'hymne. On redemanda la *Marseillaise,* on ne se lassait pas de l'entendre. Jean, emballé avec la foule, s'était levé, lui aussi. Il battait des mains frénétiquement, remué par le même frisson de la race que certain soir, où, à Perpignan, sur la Place de la Loge, en

pleine solennité orphéonique, il avait jeté son vivat fraternel aux Catalans de Barcelone.

— C'est ridicule! — dit Mautoucher; — tout le monde nous regarde.

De tous les points de la salle, des têtes se tournaient vers eux, surtout vers Jean Puig. Les femmes dévisageaient ce beau jeune homme qui se dressait ainsi au-dessus de la foule, les yeux ardents, le front illuminé, comme s'il concentrait en lui pour les répandre toutes les ardeurs et tous les fougueux espoirs du chant de liberté!

Une rumeur circulait: « Ce sont des Français! ce sont des Français! » Jean cria :

— Vive la France!

Une immense ovation lui répondit.

Au milieu de cet enthousiasme populaire qui les débordait, Michel et Mautoucher, par convenance, applaudirent avec les autres.

Les émotions diverses de cette soirée achevèrent d'accabler Michel. Cependant, le lendemain, sitôt levé, il ne put se tenir de venir retrouver Mautoucher. Peut-être regrettait-il son attitude de la veille et voulait-il la faire oublier. Il parut au Palais d'Orgaz au moment où Mautoucher s'apprêtait à sortir. Celui-ci fut flatté d'un tel empressement.

— Où veux-tu aller, cher? — demanda Henri.

— Où tu voudras!... Ici, c'est comme à Tolède et partout! j'ai tout vu! Rien ne m'amuse plus!

— Eh bien, — dit Mautoucher en riant, — je t'emmène au Musée, pour ne pas changer nos habitudes!... Nous irons voir les Murillo!

— Allons-y! — dit Michel. — Nous sommes incorrigibles comme de vieux débauchés!

Ils s'acheminèrent vers la place de la Victoire et la rue Alphonse XII. Sous les *toldos* déployés d'une maison à l'autre, les rues ombreuses étaient presque fraîches. La gaieté matinale rendait Séville encore plus charmante. Les grelots des petits ânes chargés de couffes tintaient joyeusement dans l'air sec; les cuisinières rentraient du marché, l'œillet d'Inde piqué au-dessus de l'oreille, traînant un panier d'une main, et, de

l'autre, maintenant contre leur ventre une énorme pastèque. Des bandes d'enfants jouaient sur le seuil des portes, se bousculaient sur les trottoirs. Mautoucher, l'humeur plus égale depuis que le temps s'était rafraîchi, éprouvait d'ailleurs le besoin de prendre une revanche aux yeux de Michel. Il lui avait trop laissé voir son découragement. Honteux d'avoir si peu brillé le soir précédent, il crut plus habile et plus convenable d'affecter des façons satisfaites et la décision d'un homme sûr de soi. Peu à peu, il retrouvait son aplomb d'autrefois, et, comme au collège, il se laissait aller à régenter Michel. Son compagnon lui ayant avoué une médiocre estime pour la peinture de Murillo, il soutint aussitôt l'opinion contraire, par naturel esprit de contradiction et parti pris de relever les pires banalités en y voyant des finesses cachées pour les autres :

— D'abord, mon cher, j'étais comme toi! Je trouvais cela atrocement poncif! Mais, depuis, j'ai réfléchi!... Vois-tu, il y a chez cet homme une fécondité, une virtuosité vraiment géniale! Oui! à un pareil degré, cela devient du génie! Sais-tu bien!... j'ai vu des gens de métier admirer Raphaël, uniquement pour cette raison!...

— C'est un paradoxe comme un autre! — dit Michel négligemment.

Ils pénétrèrent dans l'ancienne église des Pères de la Merci, que la municipalité de Séville a transformée en Musée provincial. Sitôt qu'ils parurent, le gardien tira les rideaux des hautes fenêtres. Un flot de lumière inonda les Murillo qui se déployaient en files serrées sur les deux murs de la nef. Ils promenèrent leurs yeux du haut en bas, mais Michel murmura :

— Tu auras beau dire! il n'y a rien là qui m'étonne! Tout cela est d'une fadeur!...

Mautoucher était secrètement du même avis. Il ne répondit pas. Cependant leurs yeux erraient d'un bout à l'autre de la galerie, depuis les plinthes jusqu'à la naissance des voûtes. Bientôt, l'impression confuse qu'ils avaient ressentie en entrant se débrouilla. Parmi toutes ces toiles de différentes écoles, les Murillo resplendirent tout à coup, non seulement à cause de la luminosité propre des fonds, mais par la vertu d'une

maîtrise extraordinaire. Tout le reste s'éteignait autour d'eux! Les autres tableaux prenaient des tons verdâtres ou fuligineux: les figures, grossières, semblaient découpées dans du papier peint. Mautoucher, radieux, s'écria :

— Avais-je raison!... Et remarque bien, cher ami, que toutes ces toiles qui paraissent si misérables sont signées des plus grands noms de la peinture espagnole : voici des Zurbaran, des Valdès Léal, des Pablo de Cespedès, des Herrera, des Roëlas... Tiens! voici là-bas une grande machine historique de Garcilaso, un peintre d'ici que je connais, qui s'est fait faire de la réclame jusqu'à Paris : à côté du plus petit Murillo, comme cela paraît mesquin et fluet, malgré les dimensions colossales!...

Prenant le bras de Michel, il l'obligea à examiner en détail une *Adoration des Bergers* :

— C'est prodigieux de science et de technique, — continua Mautoucher. — Ah! moi, je cote cela énormément! Manier le métier avec cet esprit, cette dextérité! Je t'assure, on ne sait plus travailler dans ce goût-là! Moi, qui ai un peu tripoté la couleur, je puis te le garantir... Regarde ce Jésus qui étale son petit derrière d'enfant sur les pages d'une Bible ouverte!... Cette opposition de tons entre la blancheur des chairs et la blancheur des feuillets, le duveté et le rugueux du papier, la saillie des caractères imprimés, l'épaisseur de la tranche rouge du livre!... Cela va jusqu'au trompe-l'œil!... Et cette Vierge qui est fameuse parce qu'elle a été peinte sur une serviette pour le cuisinier du couvent! Et toutes ces Conceptions!... Elles se dénombrent par douzaines, les Conceptions de Murillo! Quand on pense qu'il n'y en a pas une seule médiocre, vraiment on se sent saisi de respect, presque de stupeur, devant une telle fécondité et une telle sûreté de main!...

Ébranlé, Michel commençait à s'intéresser davantage, mais, par lassitude de toute discussion, il écoutait disserter Mautoucher sans lui répondre. Ils finirent par s'asseoir sur une banquette, en face du *Saint Thomas de Villanueva faisant l'aumône*. Autour d'eux, c'étaient la solitude et le silence. Le gardien était sorti dans la cour du cloître pour fumer une cigarette, et il n'y avait, à l'autre bout de la salle, qu'une

grosse fille noiraude, aux yeux en cabochons, qui copiait avec zèle une Sainte-Famille.

Mautoucher s'était tu. Ils se recueillaient l'un et l'autre. L'atmosphère de cette église, comme imprégnée de Murillo, agissait lentement sur eux. Sans rien dire, ils se laissaient faire, subissant avec docilité l'influence mystérieuse des toiles. Mais Mautoucher, qui se perdait à distinguer entre tant de Vierges et d'enfants Jésus, de Saint-François d'Assise et de Saint-Antoine de Padoue, s'ébahissait de cette abondance, de cette facilité inépuisable, de ce renouvellement perpétuel des mêmes sujets.

— Avoir créé tout ce peuple de figures! —dit-il à mi-voix, comme se parlant à lui-même, — avoir inventé toute une mythologie catholique! Il me semble que c'est bien quelque chose!...

Et, se retournant vers Michel :

— Note que ses Vierges ont chassé de l'imagerie pieuse les Vierges mêmes de Raphaël, qui paraissent froides à côté. Il a fixé pour jamais des figures et des légendes : comme un théologien, il a défini des dogmes dans une langue plastique incomparable et, néanmoins, accessible aux intelligences les plus humbles. Et ce qu'il y a de plus fort, ce qui fait éclater décidément la maîtrise étonnante de cet homme, c'est qu'il s'est attaqué à des sujets impossibles, des extases, des apparitions, des miracles, des apothéoses de chairs glorieuses et surnaturelles!... et qu'il est arrivé à faire croire à tout cela, à donner à l'irréel l'apparence de la réalité, que dis-je? à mêler, à fondre si intimement la réalité familière et triviale avec l'idéalité divine qu'on ne peut séparer l'une de l'autre. Sa *Sainte Élisabeth soignant les teigneux* me paraît aussi belle et aussi vraie que les plus vigoureuses toiles de Vélasquez...

— Oui! peut-être! — dit Michel. — Et cependant!... Vélasquez, vois-tu, c'est le grand des grands! Les Espagnols ont bien raison de l'appeler « le peintre de la vérité », *el pintor de la Verdad*. Tous les autres paraissent faux et conventionnels auprès de lui.

— Chez Murillo, c'est une autre sorte de vérité! — interrompit Mautoucher : — c'est quelque chose qu'on ne peut guère saisir qu'ici, à Séville! Moi-même, j'ai été longtemps

avant de m'en apercevoir. Il faut vivre à Séville, pour sentir cela...

Aussitôt, d'un ton plus tranchant, comme s'il formulait un axiome essentiel :

— Et puis! et puis!... C'est un homme qui savait admirablement son métier. Tout est là, mon cher!...

Il s'excita si bien sur Murillo qu'en sortant il s'arrêta chez le concierge pour acheter des photographies. Son exemple détermina Michel à en faire autant.

Ils étaient encore tout pleins de Murillo, et ils n'avaient guère échangé que des réflexions d'esthétique, lorsqu'ils retrouvèrent Jean au *Café nacional*, où celui-ci avait donné rendez-vous à Don Praxedès. L'ex-attaché d'ambassade, se levant de sa chaise, accueillit Michel avec des compliments cérémonieux. Il tenait à la main une liasse volumineuse de banknotes. Il avait l'air épanoui :

— Ah! ah! je vais avoir mon petit million!... et quelque chose avec!...

Naïvement, il fit part de sa joie à Michel et à Mautoucher :

— Vous ne savez pas! Le change est à quarante-cinq... Alors, n'est-ce pas, j'avais pour sept cent mille francs en billets de France!... *Sept cent mille francs!* Ils y sont!... tenez!...

De son doigt fin et velu, l'Espagnol feuilleta rapidement les banknotes, afin qu'on se rendît compte.

— Alors je profite de la hausse du change! J'attendais cela tous les jours. J'ai laissé monter, monter! Maintenant, c'est fini! Il va y avoir une dégringolade formidable! Je troque mes billets de France contre des billets espagnols. Vous voyez le bénéfice, le taux étant à quarante-cinq!... Ah! je vais avoir mon petit million! Bonne affaire pour les mines de Tharsis!...

Et, prenant frénétiquement la main de Michel :

— Monsieur Bottéri, j'apprends par votre ami que vous êtes un capitaliste considérable! Vous devriez entrer dans notre spéculation! Une entreprise admirable! Demandez plutôt à M. Puig!... Cher monsieur, nous allons couler la compagnie anglaise!

Michel, un peu décontenancé, se défendit avec embarras,

prétextant que tous ses capitaux étaient engagés en Algérie. Mautoucher et Jean souriaient de l'attaque directe de Don Praxedès.

— Oh ! ne vous scandalisez pas ! — dit l'Espagnol qui remarquait les clins d'yeux ironiques. — Il faut comprendre !... Dans notre pays, nous sommes tous ainsi ! Nous aimons l'argent !... Nous tenons cela sans doute de nos ancêtres, les conquérants des Grandes Indes ! Nous rêvons toujours de la Castille d'Or !...

Il frappa sur un journal déployé devant lui :

— Vous ne savez pas ce qu'on raconte là dedans ?... qu'on vient de découvrir de vastes régions aurifères sur la frontière du Portugal ! des gisements d'une richesse fabuleuse !... Voyez-vous cela ! Si c'était vrai !... Avec nos ports, notre marine reconstituée, nous serions encore une fois les maîtres du monde !...

— Ils ne doutent de rien, ces Espagnols ! — souffla Mautoucher à l'oreille de Michel.

— Ce n'est guère comme nous ! — murmura l'autre.

Mais Don Praxedès s'échauffait sur cette idée. Peu à peu la conversation dévia vers la politique. On parla de la France :

— A propos ! — dit-il, — je vous félicite ! J'ai appris par Pepe, mon homme d'affaires, lequel était présent, qu'on vous a fait une ovation, hier, à l'Eslava !

— C'est vrai ! — dit Michel, — nous étions confus de tant de sympathie !

— Oh ! c'était de la pure courtoisie ! — fit modestement Don Praxedès, — nous savons pratiquer l'hospitalité, voilà tout !

— Voudriez-vous insinuer qu'on ne nous aime pas ici ? demanda Mautoucher.

— Dieu m'en préserve ! Nous vous aimons, nous vous aimons même beaucoup !... autant qu'on peut aimer ses anciens ennemis !...

Et, comme Jean avait lancé le mot d'alliance :

— Une alliance avec vous ? Je n'y crois pas ! — répliqua vivement Don Praxedès. — Désirez-vous avoir notre opinion à tous, notre opinion de derrière la tête ?... Eh bien !

c'est que, dans une guerre européenne, vous seriez encore une fois vaincus !

Jean bondit :

— Vous n'avez pas le droit de le dire !

— Si ! si ! Laissez-moi vous expliquer ! — fit Don Praxedès, sentant qu'il avait été trop loin. — Nous autres, comme il est juste, nous cherchons avant tout notre intérêt !... Alors, n'est-ce pas, nous lier avec vous ?... D'abord, vous êtes désorganisés, vous n'avez pas de gouvernement !...

Il s'enferrait de plus en plus, et l'explication annoncée devenait pénible, lorsque l'arrivée de deux personnages qui le saluèrent avec pompe le tira de cette impasse.

Mautoucher reconnut tout de suite le peintre Enrique Garcilaso, chez qui Don Praxedès l'avait conduit, la semaine précédente. Le peintre, gros monsieur bedonnant, aux mains chargées de bagues et aux breloques importantes, présenta son confrère : Don Manuel de la Rosa. Tout fier de sa réputation sévillane, de ses toiles vendues à Londres et en Amérique, il avait l'air de protéger et comme d'excuser le petit homme ridicule qui l'accompagnait.

— J'ai convié ces messieurs en l'honneur de M. Bottéri ! — annonça Don Praxedès. — Je sais que votre ami est grand amateur de peinture... Alors, n'est-ce pas, ces messieurs lui feront visiter leurs ateliers !

Cette politesse mélangée d'arrière-pensées mercantiles amusa Michel. Il engagea l'entretien avec Don Manuel de la Rosa, dont les façons timides et le visage enfantin lui plaisaient. C'est presque un nain. Il avait de petites mains de femme, effilées et menues, une petite tête complètement glabre, au teint d'une invraisemblable blancheur, — la blancheur molle et luisante d'un ventre de grenouille. On aurait dit un revenant d'un autre siècle, et on le voyait, la tabatière entre les doigts, en habit vert-pomme, un jabot de dentelle sous le menton soigneusement épilé :

— Oh ! moi, je ne peins que des fleurs ! — disait-il à Michel. — Il faut croire que j'avais un nom prédestiné : mon grand succès, ce sont les roses ! j'ai bien essayé d'autre chose. Mais, que voulez-vous, monsieur ? la vue des maîtres rend modeste !

— Vous avez voyagé, sans doute ? — interrogea Michel. — Vous connaissez le Prado ?

— Moi ? non ! Je ne suis jamais sorti de Séville. Je vis au milieu des Murillo. Je sais bien qu'il existe d'autres grands peintres. Mais je n'ai aucun désir de les connaître !... parce que, voyez-vous, monsieur, si je les connaissais, il me semble que j'aimerais moins mes Murillo !... et je les aime tant, *mes* Murillo !

— Nous venons de les voir ! — dit Mautoucher, — nous sortons du Musée. M. Bottéri ne partage pas précisément votre enthousiasme !

A ces mots, Don Praxedès, intervint, et, d'un air offensé :

— Ne dites pas de mal de Murillo ! Je vous en prie ! N'en dites pas de mal ici ! Les garçons du café vous jetteraient les tables à la tête ! Vous ne savez donc pas qu'à Séville la gloire de Murillo est un article de foi, un culte, une religion comme celle de la Vierge ou du *Corpus !* Il n'y a pas de bonne femme, pas de petite cigarière crottée, pas de cireur de bottes, qui n'ait vu au moins son saint Antoine de Padoue, qui ne sache son nom et qui ne le vénère ! Ils l'appellent dans leur dialecte sévillan : « *el senyo Murillo* », monsieur Murillo !... C'est un personnage vivant, un grand seigneur devant lequel on ôte son chapeau !...

— Mon cher, la voilà, la vraie gloire ! — dit Mautoucher à Michel. — Quelle différence avec les nôtres : nos glorioles de peintres et de littérateurs cénaculaires !

— Quand même, quand même ! — protesta Michel ; — je m'étonne que vous immoliez Vélasquez à Murillo !... Il était Sévillan aussi, il me semble, Don Diégo Vélasquez de Silva.

— Oh ! Vélasquez ! — dit Garcilaso, — c'est autre chose ! Il est très grand, il nous dépasse : c'est un génie universel ! Tandis que Murillo, il est à nous, et rien qu'à nous, c'est notre peintre !... le peintre de Séville !

Le gros homme, s'échauffant, peina pour traduire son admiration. On sentit déborder dans ses paroles comme un orgueil national :

— Les étrangers — poursuivait-il — ne peuvent guère comprendre notre amour pour Murillo ! Mais tout notre peuple se reconnaît en lui. Ses Jésus, ses Vierges, ses ascètes,

ses martyrs, ce sont nos enfants, ce sont nos femmes, ce sont nos prêtres et nos laboureurs ! Mais surtout ce sont nos filles ! Il a créé la petite vierge andalouse, l'adolescente amoureuse et pudique, humble et voluptueuse ! Cette expression d'humilité et de tendresse si touchante, il l'a mise dans les beaux yeux de ses Conceptions, ces vrais yeux andalous tout pleins d'extase et de passion, et qui semblent publier la reconnaissance de l'épouse heureuse. Les avez-vous remarqués, ces yeux ?... et cette inclination de la tête, comme accablée sous le poids d'une félicité plus qu'humaine ! et cette mollesse et cette fragilité adorable du cou !... Voyez-vous ! cet homme a réalisé un miracle d'art qu'on avait vainement tenté avant lui et qu'on ne refera plus. Non seulement il a glorifié pour jamais la chair de la femme, mais il a inventé un type de beauté désespérante, le type impossible de la Vierge-Mère, cette union de la candeur angélique et de la volupté païenne !... Et il y a encore autre chose dans Murillo, autre chose qui nous émeut profondément et que je ne peux pas vous dire : c'est la suavité de notre pays, c'est Séville tout entière ! Oui ! ce que nous sentons frissonner dans ses toiles, c'est le souffle parfumé de notre terre, *la tierra de Maria Santisima*, comme nous l'appelons, la Terre de Marie...

— Il y a aussi un détail que vous ignorez sans doute, Enrique ! — interrompit Don Praxedès. — Je le tiens de Don Cristoval Rebolledo, notre grand historien... Savez-vous que Murillo est venu au monde l'année même où le chapitre de Séville proclamait le dogme de l'Immaculée Conception ?... Deux cents ans avant l'Église de Rome ! N'est-ce pas au moins étrange, cette coïncidence ? Le futur peintre des Immaculées naissant pour ainsi dire de l'enthousiasme marianique de toute une ville ! Car ce furent des réjouissances sans fin ; des processions, des cavalcades, des courses de taureaux, les rues pavoisées d'oriflammes, la Giralda illuminée !... Ah ! Séville est la cité marianique par excellence ! Songez donc ! Autrefois, il y avait plus de quarante églises dédiées à Marie, notre cathédrale d'abord !... Et maintenant il y a encore deux cents confréries et congrégations instituées en son honneur. Et, d'un bout de l'année à l'autre, ce sont des octaves, des neuvaines, des septenaires, des triduums perpé-

tuels!... Comprenez-vous cela, monsieur Mautoucher? Nous sommes amoureux de Marie! Et c'est pourquoi nous aimons tant Murillo, le peintre des Conceptions. Nous nous reflétons en lui. Nos femmes se mirent dans ses Vierges. Les beaux enfants qu'elles nous donnent ressemblent à ses Jésus! Murillo! c'est un de nos grands saints protecteurs! Il nous garde, il conserve notre race!...

On écoutait l'Espagnol non sans émotion. Michel s'étonnait de cette fougue, de cette vitalité intense, de ce don merveilleux de se passionner pour les choses les plus diverses. Souriant à demi, il revoyait encore don Praxedès renfermer dans son portefeuille sa liasse de banknotes; et Mautoucher, songeant à tout ce qui s'ordonnait en lui de notions nouvelles et salutaires depuis son arrivée à Séville, saisissait le lien profond de tout cela : « Culte de l'or et de la volupté! culte de la race et du sang! Ils sont bien toujours les mêmes! — pensait-il. — Ils n'ont pas bougé depuis des siècles. Ce peuple est d'une intégrité morale admirable! » Mais, par-dessus tout, ce qu'il sentait de plus en plus, c'était le charme de ce réalisme magnifique et bienfaisant de Murillo, le charme même de Séville, qu'il avait d'abord méconnu, et, — il se l'avouait tout bas : — le charme de la Galliego! Il entendait de nouveau les paroles du peintre : — « Avez-vous remarqué ces yeux, cette inclination de la tête, cette mollesse, cette fragilité du cou!... » Oh! comme c'était bien elle!...

Dominant son trouble, il dit à Michel avec son habituelle ironie :

— Don Praxedès a fort éloquemment parlé! Il me semble que nous devons au moins une réparation à Murillo!...

VII

LE CŒUR D'OR DE L'ARCHEVÊQUE

Lorsque Séraphine, portant sur un plateau le chocolat et les biscuits du déjeuner, entra dans la chambre de Mautoucher, elle trouva le romancier très absorbé, les deux coudes sur

la grande table de cuivre, la tête entre les mains. A dessein, elle heurta un fauteuil pour forcer son attention. Henri releva la tête :

— Vous avez pleuré, Sérafine! vous avez les yeux rouges! — dit-il négligemment.

Par pure comédie, elle nia, prit un air mystérieux, afin que Mautoucher l'interrogeât et la plaignît. Elle essaya même de sourire. Mais Henri paraissait se désintéresser complètement de ce petit manège. Alors elle dit tout :

— Oui, monsieur, j'ai pleuré! C'est mon mari qui me fait des misères!... le coquin, le brigand, le voleur!... Ah! monsieur, quelles canailles que les hommes!...

Les larmes de la camériste se remirent à couler comme deux fontaines. Mautoucher, redoutant son bavardage, lui jeta une phrase de consolation banale et, saisissant une plume, il écrivit au hasard, en feignant de ne plus s'apercevoir de sa présence.

— Vous êtes bon, vous, monsieur! — insista Sérafine éplorée; — ce n'est pas vous qui feriez souffrir une femme! Cela fait si mal!... Ah!...

Mautoucher, involontairement ému par l'accent de cette plainte, la regarda de nouveau avec une expression de pitié profonde; mais, comme il n'ajouta pas une parole, Sérafine se décida à s'en aller, hésitante pourtant et prête à rester au premier signe d'encouragement. Sur le seuil de la porte, elle répéta encore :

— Vous êtes bon, vous, monsieur! Vous ne feriez pas cela, certainement!...

Mautoucher entendit un gros sanglot dans le corridor. Un instant, il prêta l'oreille. Son visage s'assombrit de plus en plus, comme si cette vulgaire douleur se répercutait en lui.

Il s'était levé, ce matin-là, en proie à une hypocondrie que toute la fête du réveil n'avait pu vaincre. Le soleil andalou, redevenu brûlant, riait entre les lames des persiennes closes. Mais Henri avait la tête lourde, l'âme accablée d'une inexplicable angoisse. Michel était parti, la veille au soir, et Mautoucher s'était séparé de lui avec regret, comprenant qu'il allait être bien seul maintenant. Il s'était couché sous l'impression triste de ce départ. Toute sa nuit avait été agitée d'épouvanta-

bles cauchemars, qu'il essayait maintenant de se rappeler. Une seule image était restée dans sa mémoire. Était-ce la hantise de la face pâle de Michel Bottéri s'inclinant vers lui lorsqu'il montait en wagon ? Il avait eu la vision très nette d'une tête de Christ imprimée sur un linge par les sueurs de l'agonie et les liquides verdâtres de la décomposition. Les joues caves étaient couvertes de moisissure, l'épiderme mince semblait prêt à se rompre sous la poussée des os disjoints, les globes des paupières marquées de plaques bleuâtres se gonflaient au fond des orbites, et, de la morsure des épines enfoncées dans le front, ce n'était pas du sang, c'était du pus qui coulait. Mais ce qui passait l'horreur de cette pourriture, c'était l'expression de la figure inerte : une expression de souffrance et de luxure tout ensemble. Les lèvres démesurément allongées et tombantes étaient abjectes à voir. Cette face sacrilège, plus blême encore dans la blancheur du linge, s'était imposée à lui avec une violence si douloureuse qu'il ne voyait qu'elle se détacher sur un fond de ténèbres. Longtemps il avait haleté sous le regard vide de la tête sinistre. Il lui semblait qu'elle se rapprochait de lui, qu'elle s'incorporait à lui, et, au cri de terreur qu'il avait poussé, il s'était réveillé à la fin, le cœur oppressé, la respiration pénible, pris d'une peur atroce.

En ce moment, voici qu'il l'apercevait encore, la tête luxurieuse et souffrante. Elle flottait sur le linge du linceul, à deux pas de la table, aussi effrayante de netteté que pendant la nuit. Mautoucher sursauta brusquement, à l'apparition de l'image :

— Ah çà ! — cria-t-il tout haut, — est-ce que ce serait de l'hallucination ?... Est-ce que je deviendrais fou ?...

Bouleversé, il se leva de sa chaise, se mit à marcher à grands pas. L'image s'était déjà dissipée. Alors il éclata d'un rire nerveux : « Suis-je imbécile de me laisser impressionner par cette fantasmagorie de bonne femme !... » Aussitôt, il analysa son cauchemar, il se l'expliqua logiquement : « Parbleu ! cette tête abominable, je la connais trop ! Je l'ai vue cent fois à la vitrine de Vollon, le marchand d'estampes de la rue Racine ! C'est le frontispice des gravures macabres et catholicisantes du peintre breton Yves Kerdren !... Quel charlatan que cet individu !... »

Et, pour tromper l'obscure inquiétude qu'il éprouvait encore, il philosopha sur les rêves. La panique superstitieuse qu'ils déchaînaient, c'était, en somme, quelque chose de tout physique. C'était un reste de terreurs ancestrales, l'affolement de l'anthropoïde devant les caprices apparents de la nature toute-puissante. Il venait de revivre une des minutes d'effroi d'une humanité très lointaine et que cependant il portait encore dans sa chair.

« L'atavisme nous pénètre ! — songeait-il, — c'est peut-être même toute notre substance ! La conscience de notre « moi » actuel n'est qu'une lueur fugitive qui s'abîme bien vite dans l'inconscience illimitée de la race !... »

Le souvenir de son père s'évoqua aussitôt. Ce souvenir ne l'attendrit point, car il ne l'avait guère aimé. Le général était d'une humeur bilieuse, d'une sensibilité exaspérée qui le portait aux pires violences. Il était mort d'un abcès au foie qui l'avait fait souffrir pendant de longues années : « Sûrement, — pensa Mautoucher, avec une crainte égoïste, — je mourrai de la même maladie ! J'en sens les germes en moi ! Je suis même déjà malade, quoi qu'en disent les médecins ! Et, comme tout se tient, comme il y a réciprocité d'action du physique au moral, ainsi s'expliquent mes abattements, mes tristesses sans cause, les incertitudes, les contradictions où je me débats ! Pourtant une seule chose au monde me préoccupe et me passionne !... Un seul être !... »

Au même moment, la silhouette onduleuse de la Galliego passa devant lui, se fixa, avec la même apparence de réalité que, tout à l'heure, la tête de Christ. Il mit à soutenir cette vision un acharnement comparable à la ferveur du mystique qui se provoque à l'extase. A vouloir douer de vie ce fantôme, il épuisa toutes ses forces imaginatives; il tortura son âme avide, inutilement : « Comme tout cela est vain ! La réalité elle-même, j'en suis sûr d'avance, ne me satisferait pas davantage ! Et cependant je meurs de n'y avoir point touché !... »

Un état double se partageait son âme. Il s'ausculta moralement, s'étudia, voulut se rendre compte, par habitude d'analyste et peut-être avec le vague espoir que la méditation l'apaiserait. Jusque-là, il avait eu la manie du journal intime. Les moindres émotions qui l'agitaient lui paraissaient des

événements plus extraordinaires et plus importants que des révolutions et des bouleversements d'empires. Ses moindres pensées avaient à ses yeux un prix infini. Chaque soir, il se racontait à lui-même avec un soin méticuleux, mais, depuis son arrivée à Séville, il avait subi une telle transformation, il avait vécu dans une exaltation si continue et si véhémente qu'il n'avait même pas songé à reprendre son journal interrompu.

Ce matin, sous l'influence du trouble où l'avaient jeté les cauchemars de la nuit, il sentit de nouveau le besoin de se confesser. Il tira de sa malle un volumineux cahier, il s'assit à sa table et, tout d'abord, il relut attentivement la dernière note qu'il avait écrite. Elle était datée de Séville, du soir même de l'arrivée :

« Il n'y a que l'art qui ne mente pas, parce qu'il est le mensonge conscient de lui-même ! Je vais m'y jeter, corps et âme ! »

Ayant parcouru ces lignes, il froissa la page avec dégoût :

« Étais-je assez cuistre ! grands dieux ! Est-ce moi qui ai pu penser cette prétentieuse platitude ! Que suis-je, sinon un flux et reflux perpétuel d'idées qui passent et qui se détruisent ? Où et quand ai-je jamais existé, moi, Henri Mautoucher ? Que suis-je donc ? où est la substance de mon être ? Ai-je seulement une substance ?... »

Il se recueillit un instant, d'un air accablé, puis il se mit à écrire de sa belle écriture étudiée et fleurie, aux boucles luxuriantes :

« *2 octobre 1901.* — Il me semble que cette journée va être décisive pour moi. La crise que j'appréhendais va se déclarer. La venue de Michel l'aura hâtée peut-être. En tout cas, il m'aura éclairé sur moi-même ! Pauvre ami ! Dans quelle détresse je le retrouve ! et de quelle voix il m'a dit, en m'embrassant, lorsque nous nous sommes quittés : « Je te dis adieu ! Nous ne nous reverrons plus ! moi, je suis fini ! C'est mon dernier voyage !... » Je sais bien qu'il exagère sans le vouloir sa pose désespérée et qu'il met une coquetterie inconsciente à se composer cette attitude de moribond. Mais il y avait dans son accent une sincérité qui ne trompe pas. Dévoyé, comme moi, par une éducation mauvaise, il languit de n'avoir

pas su dégager son être véritable dans le moment opportun. Et ce qui aggrave son mal, c'est la clairvoyance impitoyable de sa pensée. Au moins, on nous aura appris à ne pas nous leurrer sur nous-mêmes !...

» Moi aussi, je vois clairement mon état. La seule différence entre nous, c'est que, moi, j'ai des velléités de guérir, que je crois encore à quelque chose et que toutes les illusions de ma jeunesse, rendues plus impatientes par la déception, se sont ramassées follement sur un objet unique!... Oui, je crois encore! Cette Séville m'a tellement ensorcelé! A de certaines minutes divines, elle m'a donné une telle confiance dans ma force!... »

Il posa sa plume, comme fasciné par la Ville de joie. Les heures les plus belles qu'il venait d'y vivre repassèrent devant son esprit. Il comprit l'action magnifique et bienfaisante qu'elle avait eue sur lui :

« D'abord, elle m'a délivré du mensonge de l'art, en me révélant tout d'un coup la beauté de la vie. Elle m'a révélé la nature de Jean, que j'avais la sottise de mépriser!... Comme il a parlé, l'autre soir! Comme il nous écrasait! Comme il avait raison! Il y a chez lui des réserves d'énergie et d'audace, une sûreté, une intrépidité d'espérance qui sont pour nous un vivant exemple! Sans le savoir, il conspirait avec Séville pour m'arracher à mes vieilles erreurs. L'un et l'autre, ils ont purifié, élargi ma conception de l'art. Je l'avais conçu comme quelque chose de tellement étriqué, de tellement pauvre et de tellement distingué! Ah! oui! c'est cela qui m'abusait : la « distinction » facile des petits talents!... Est-ce que Murillo était *distingué*, lui?... Il se moquait bien de cela! Il n'avait pas honte de trafiquer de sa peinture! Comme le dernier des marchands d'images, il expédiait aux Grandes Indes ses Jésus et ses Vierges pêle-mêle avec la pacotille destinée aux nègres. Et il se soumettait à cette nécessité de son métier, il acceptait cela, lui qui avait du génie! Nous autres, gens de l'élite, comme nous nous appelons pompeusement, nous écrivons pour trois personnes! Lui il peignait pour une ville entière! Il exprimait l'âme de toute une race!... »

— Oh! faire cela! — s'écria tout haut Mautoucher, ressaisi un instant par ses rêves de gloire.

Il eut un tressaillement d'orgueil en songeant qu'il avait compris cet art classique, à la fois si grand et si simple. Il sentait que, comme l'avait dit Jean, les choses les plus héroïques et les plus nobles s'appuient sur des réalités misérables et que, pour être un grand artiste, pour conquérir les foules, il faut être resté peuple par les racines les plus profondes de son être, il faut avoir les mains encore rudes et calleuses du labeur paternel!...

Tristement, il conclut :

« C'est peut-être un mérite de penser ainsi! Mais tout cela ne sort pas de mon intelligence! C'est un mirage qui flotte hors de mes prises et que ma volonté n'atteint pas. C'est une idée étrangère à moi!... Il n'y a qu'une chose que je sente vivre en moi, qui soit vraiment moi-même! C'est mon amour pour cette femme! Quelle absurdité! Moi, Henri Mautoucher, avec ma culture, mon expérience, mon scepticisme, mes instincts de domination, tomber aux pieds d'une danseuse comme un adolescent timide! On ne voudra pas y croire! Et, cependant, c'est ainsi! A quoi bon songer ailleurs, puisque tout le reste m'est indifférent? Jean en parle à son aise! Il peut insulter des plaisirs dont il est las et rassasié! Moi, j'en suis avide, peut-être, hélas! parce que je n'ai pas assez aimé lorsque j'étais plus jeune. Il faut croire que j'avais cela dans les moelles et que ce sentiment est une force terrible puisqu'il a tout dévasté sur son passage!... »

Alors, avec une honte débordante et dans un mouvement de révolte contre lui-même, il s'énuméra toutes les ruines que cet amour avait amoncelées en lui : ses raffinements d'éducation, son amour-propre, son orgueil, sa gloriole littéraire! Il avait perdu cœur à son métier. L'art lui-même, tel qu'il venait d'en avoir la révélation, — le sincère, le grand! — ne le passionnait plus :

« Pourquoi donc m'intéresserait-il? Est-ce que ces gens de Séville, est-ce que tous ces Espagnols éprouvent le besoin d'une littérature? Ils vivent, c'est assez! Moi, si j'ai écrit jusqu'ici, c'était pour me consoler de ce que je n'avais pas, pour consoler d'autres déshérités et d'autres impuissants comme moi! Au fond, l'art, même le grand, c'est un plaisir de pauvre!...

»— Tu mens! tu mens! — protestait une voix tout au fond de lui, — tu cherches à t'éblouir pour justifier ta passion! Tu mens *à cause d'elle* !

» — Eh bien, oui ! c'est à cause d'elle ! Tout est par terre à cause d'elle ! Quelle dérision ! Comme on se moquerait de moi, si l'on pouvait savoir!... Mais non! cette crise serait arrivée quand même, avec une autre ! Il y a dans ma nature une contradiction qui devait éclater tôt ou tard ! Malgré que j'en aie, malgré tout ce que j'ai fait pour me persuader le contraire, je suis un sentimental ! Jean disait vrai! Le sentiment comprimé devait se venger d'une façon terrible! Mais je ne pouvais pas m'attendre à une telle violence! Car il me la faut, cette femme! Il me la faut, n'importe comment, par tous les moyens! Cela m'est égal qu'elle ne m'aime pas! Dussé-je la prendre de force, je l'aurai! C'est sa chair que je veux !... »

Il s'était levé d'un mouvement furieux. La bassesse des menaces qu'il proférait ne le scandalisait point. La tare plébéienne, masquée par l'éducation et les dehors brillants des idées apprises, se manifestait à son insu en un débordement de paroles injurieuses et grossières. La seule chose qui le frappa, lorsqu'il s'arrêta devant sa glace, ce fut l'expression presque féroce du bas de son visage. Les muscles de la bouche étaient durement contractés, le rictus se serrait, marquant une ride profonde aux deux coins des lèvres. Cet indice d'une obstination forcenée le réjouit :

« Oh! je suis un volontaire, moi! je la veux, cette femme! Je l'aurai ! Mes bons amis m'ont assez dit que je n'étais qu'un *arriviste*. J'arriverai encore à cette belle conquête ! Je ne veux pas me résigner. La résignation est une faiblesse honteuse!... Et puis, quoi? Je n'étais peut-être au monde que pour cette passion! Eh bien ! je la veux dans tout son paroxysme, dans toute sa folie, fût-ce au prix des pires souffrances!... »

Et, se rasseyant devant sa table, il écrivit d'une main fébrile, au bas de la page, en gros caractères romains : J'AURAI LA GALLIEGO. La plume, trop appuyée, faillit se briser sur le papier. Les lettres désordonnées et comme dansantes semblaient tracées par une main d'enfant et elles formaient un contraste étrange avec la soigneuse calligraphie des lignes

précédentes. On aurait dit le paraphe d'un fou s'étalant sur un manuscrit précieux. Mais Henri s'usait les yeux sur ses lettres, il se les répétait sans cesse, comme si, par un miracle de volonté, le corps de la danseuse effleurait ses lèvres au même moment où il prononçait les syllabes de son nom!

Le lendemain de cette crise, un événement insignifiant en apparence le rendit à toute la passion douloureuse du désir, — cette fois, pour toujours!

C'était un dimanche, et, dès le matin, la Galliego avait déclaré à Jean son intention d'assister à la grand'messe de la cathédrale. Était-ce pour s'acquitter d'un vœu secret qu'avait formé son cœur d'Espagnole et de catholique, ou voulait-elle achever de séduire Jean par une affectation de piété superficielle, en femme du monde qui sait à quoi les convenances l'obligent? Il ne chercha pas à approfondir et ne vit là qu'un caprice sans importance.

Ils sortirent vers neuf heures. Mautoucher, qui les espionnait comme toujours, s'empressa de les suivre. Il constata qu'ils entraient à la cathédrale par la Porte du Pardon, et, pour n'avoir pas l'air d'être sur leur piste, il stationna pendant un assez long temps dans le Patio des Orangers. Il s'assit sur la margelle de l'antique piscine des ablutions, comme ce matin de septembre où, tout à l'ivresse première de son amour, il était venu raffermir sa foi dans la vie, au spectacle des paysannes en prières devant la statue de la Vierge, sous le flamboiement de midi, parmi les parfums des sèves et le bourdonnement des abeilles. Quelle chute et quelles tortures depuis ce jour d'orgueil et d'imprudent triomphe! Il s'abîma dans toute l'amertume de son humiliation.

Lorsqu'il pénétra dans la cathédrale, la messe allait finir. Un peu aveuglé d'abord par ce brusque passage du grand soleil aux demi-ténèbres des nefs immenses, il eut une impression d'obscurité confuse et de solitude. Pourtant les vitraux rayonnaient doucement, et une assistance nombreuse se pressait dans le vaste espace qui sépare le *Coro* de la *Capilla mayor*. Mais les proportions colossales de l'édifice écrasaient tout et rendaient tout indistinct.

Il s'approcha des fidèles qui semblaient un petit troupeau

perdu dans l'ombre du grand vaisseau de pierre. Ses yeux errèrent un instant. Il aperçut la Galliego, la tête couverte d'une mantille, agenouillée sur les dalles, au milieu des femmes du peuple et des petites bourgeoises vêtues de percales éclatantes. Elle paraissait prier avec ferveur. Dans son costume de coutil blanc, Jean était debout derrière elle, adossé à un pilier. Il fit un signe à Mautoucher, qui essaya de traverser la foule pour les rejoindre. Mais un suisse l'arrêta d'un geste brutal. Les orgues tonnèrent, la grille du *Coro* s'ouvrit avec fracas, un coup de hallebarde retentit sur le pavé et, précédé d'un huissier, la masse d'argent sur l'épaule, d'un camérier portant la croix archiépiscopale, — avec sa suite de chanoines et de diacres en dalmatique, dans son camail de pourpre, apparut, au sommet des degrés, le cardinal-archevêque de Séville.

La foule agenouillée fit un mouvement vers l'étroit passage qui conduisait du chœur à l'une des portes de sortie et que des bedeaux et des suisses défendaient avec peine. Tous les regards étaient tournés vers l'archevêque. Mautoucher lui-même, malgré les pensées absorbantes qui l'agitaient, ne put s'empêcher d'admirer cette pompe imprévue et très simple.

Le collier d'argent étalé sur la poitrine, en perruque bouclée et poudrée, la fraise au cou, le pourpoint de velours noir pincé à la taille, l'huissier ouvrait le cortège avec la majesté d'un héraut d'armes du temps d'Isabelle la Catholique. Puis les émaux de la croix processionnelle brillèrent entre les feux des cierges. Le cardinal, qui venait ensuite, frôla presque Mautoucher, tellement les rangs étaient pressés. La bouche mince et spirituelle, ses beaux yeux noirs souriants, il montrait un délicat profil de gentilhomme andalou. Le prélat redressait légèrement sa taille sous le poids de la pourpre cardinalice que barrait un lourd cordon à glands d'or et dont la queue traînante était soutenue par deux acolytes. Dans un bruissement d'étoffe opulente, le flot d'écarlate tombait de ses épaules, laissant derrière lui un sillage embrasé qui se reflétait longuement sur les dalles de marbre.

Les femmes contemplaient avec une émotion visible cet homme si beau, qui, en une aisance de jeune dieu marchant sur des nuées, s'avançait ainsi dans son manteau lumineux. Les

visages, les sombres pierres des colonnes s'illuminaient à son approche. Avidement, les fidèles se précipitèrent sur la frêle main tendue et leurs lèvres se collèrent sur l'améthyste de l'anneau pastoral. Tout à coup, le cœur de Mautoucher se mit à battre violemment. Il venait de reconnaître la Galliego qui, se traînant sur ses genoux, s'approchait, elle aussi, pour baiser l'anneau de l'archevêque. Elle osa lever les yeux vers lui. Les rouges flammes du camail éclairaient ses cheveux et son front. Le prince de l'Église fut-il touché par cette royale beauté, ou bien eut-il le pressentiment que l'admirable créature prosternée devant lui, dans cette pose de Madeleine aux pieds du Christ, était cette célèbre Galliego dont toute l'Europe était amoureuse ? Il sembla vouloir s'arrêter, sa bouche spirituelle ébaucha un sourire, et c'est d'un geste gracieux et empressé qu'il offrit ses doigts à la dévotion de la danseuse...

Maintenant, les chanoines défilaient deux à deux, cachant la tête du cortège. Le camail de pourpre flamboya une dernière fois dans l'embrasure de la Porte *de los Palos*, qui était ouverte à deux battants, la hallebarde du suisse retomba lourdement sur le pavé, et la foule, qui s'était relevée de terre, s'écoulait en tous sens, à travers l'énorme basilique.

Mautoucher, sans rien voir était resté debout à la même place. Le mouvement d'inconcevable jalousie qu'il avait éprouvée, lorsque la Galliego baisait la main du cardinal, l'avait si soudainement bouleversé qu'il n'avait plus conscience de ce qui se passait autour de lui. Jamais Jean, dans tout l'épanouissement de l'amour satisfait, ne lui avait inspiré une jalousie pareille. Cet homme resplendissant, environné de ses prêtres, il était au-dessus de l'humanité, et Henri se persuadait qu'au moment où il avait tendu l'anneau mystique le visage de la femme prosternée avait éclaté d'une passion presque divine ! Mais rien ne le torturait davantage que le désir impossible de ce baiser, dont l'idée seule faisait trembler ses mains de convoitise et de désespoir !

Cependant elle était là, tout près de lui, la mantille rabattue sur le front, un peu étonnée de son attitude étrange. Jean parlait de rentrer tout de suite au Palais d'Orgaz. Alors Mautoucher sentit que, ce matin-là, il pourrait moins que jamais

se séparer d'elle, que sa présence lui était une chose vitale comme l'air et la lumière. Il chercha un prétexte pour les retenir et, songeant qu'ils n'avaient pas encore visité la *Sacristia mayor*, il proposa d'y entrer. Un adolescent en soutanelle qui s'était approché d'eux, tenant un trousseau de clefs à la main, joignit ses instances à celles de Mautoucher. En phrases emphatiques et sonores, il promit un amoncellement de merveilles.

La Galliego se laissa tenter. Jean céda. Radieux, Mautoucher s'empara aussitôt du bras de la jeune femme; et, en essayant de dissimuler l'émotion qui l'étreignait encore, il lui dit à mi-voix :

— Vous étiez admirable tout à l'heure !... quand vous avez baisé la main du cardinal !

— C'est entendu ! — répondit-elle, avec une légère impatience, — vous savez bien que je le suis toujours, admirable !

Mautoucher reprit :

— Mais aussi quelle fantaisie d'assister à la grand'messe !... Vous aviez fait un vœu, sans doute ?...

Elle parut hésiter :

— Moi ! non !... je n'ai pas fait de vœu !... C'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de mon père. J'ai suivi la messe à son intention : voilà tout !

Henri l'écoutait avec ravissement. Le sens des paroles lui importait peu. Elle eût dit les choses les plus insignifiantes qu'il l'eût écoutée avec le même bonheur. Le simple son de sa voix lui était une volupté si grande que le reste du monde en était comme aboli pour lui. Tous ses instincts d'artiste se taisaient dans ce tumulte de passion qui lui remplissait l'âme, et c'est avec l'indifférence d'un barbare qu'il passait devant les plus authentiques chefs-d'œuvre. Jean ayant manifesté quelque surprise de cette apparente froideur, il fit un effort pour trouver des formules laudatives.

Pourtant ils traversaient la rotonde de la salle capitulaire avec sa coupole où s'étalaient les fresques de Murillo, ses colonnes, ses pilastres ioniques, son élégante décoration platéresque. Puis ils s'attardèrent un instant dans la fraîcheur du patio, encombré de pierres tombales, égayé par des verdures. Le frêle panache d'un jet d'eau y retombait dans une vasque

de porphyre. Mautoucher, qui n'avait pas quitté le bras de la danseuse, laissait Jean parcourir les sépultures et il n'entendait pas les explications du guide.

Ils revinrent sur leurs pas, s'arrêtèrent devant la porte de la *Sacristia mayor*, qui était lourdement cadenassée et couverte d'énormes serrures. Le jeune prêtre qui les guidait parlementa à travers un guichet de cuivre et, après des grincements de clefs et de verrous, une ronde figure de chanoine, la cigarette à la bouche, s'encadra dans l'entre-bâillement des vantaux massifs.

Haute comme une salle de palais, la *Sacristia mayor* s'ouvrit devant eux. L'impression de magnificence que produisaient, dès l'entrée, la carrure majestueuse des piliers quadrangulaires et l'élancement des voûtes en berceau, s'augmentait encore par l'éclat de tant de richesses confusément entassées. Des bras de lumière en bronze doré, des lanternes d'argent aux invraisemblables ciselures s'alignaient au-dessus des lourdes armoires en chêne sculpté. Les ustensiles ordinaires du culte, les bénitiers, les navettes, les plats d'argent, les encensoirs encombraient de longues tables cirées; et, d'un bout à l'autre, c'était un chatoiement d'étoffes précieuses jetées pêle-mêle sur des escabeaux, gisant à l'abandon devant les vestiaires, ou suspendues aux murs en un fastueux étalage de draperies croulantes : des surplis, des aubes de dentelle, des étoles et des manipules, tout le somptueux déshabillé sacerdotal. Autour de ces linges épars, flottait comme une odeur mystique émanée des cires, des encens et des chrêmes; et, dans le demi-jour voluptueux qui tombait du transparent cerise des hautes fenêtres, dans le chuchotement des voix discrètes, le va-et-vient des pas amortis, le murmure caressant des soies qu'on déployait, on aurait dit un grand boudoir sacré. Au milieu, sous la pomme du lustre, des sacristains à figures effrontées de jeunes pages secouaient un immense tapis semé de bouquets éclatants. Leurs silhouettes se réfléchissaient avec le tapis sur le pavé de marbre, dont le poli avait pris une blondeur et une douceur d'ivoire; et. chaque fois que leurs bras s'agitaient, c'étaient toutes les fleurs d'une Fête-Dieu qui s'abattaient sur les dalles miroitantes, et toute une envolée de lueurs chaudes qui se dispersaient à travers la

Sacristia mayor et qui, rebondissant le long des murs diaprés, s'épanouissaient jusqu'aux voûtes.

Les courtines abritant le Vestiaire des Cérémonies voltigèrent sur leurs tringles. L'adolescent en soutanelle les écarta devant les visiteurs, et, tirant les planches de leurs rainures, il étala les ornements des solennités catholiques : les rochets et les chasubles, les chapes pesantes pour les processions et les bénédictions pontificales. Constellées de pierres fines, les quatre plus belles, celle de la Nativité, celle de Pâques, celle de la Pentecôte et celle du *Corpus* apparurent drapées sur des mannequins. Les toiles rugueuses et splendides scintillaient dans la pénombre. Brusquement, la Galliego avait quitté le bras de Mautoucher, et, malgré la défense du sacristain, elle s'obstinait à palper les brocarts durcis et bosselés de fil d'or.

L'adolescent s'impatientait. Il les entraîna devant le *Tenebrario*, le candélabre gigantesque que l'on place devant le maître autel, le jour du Vendredi saint.

Mais la custode monumentale, le chef-d'œuvre de Juan de Arfé, éclipsait tout par sa masse et sa richesse fabuleuse. Haute de douze pieds, tout entière en argent ciselé, elle offrait plusieurs superpositions d'architectures que surmontait une coupole terminée par une croix : véritable fouillis d'arcades, de colonnades, de clochetons et de pinacles ! Les fines arêtes des flèches, les nervures des croisillons trilobés luisaient délicatement comme des filigranes. L'énormité et la minutie d'un tel labeur confondaient l'imagination. Mautoucher s'exalta tout à fait à ce spectacle. La face rayonnante, il se retourna vers la Galliego :

— Oh ! voyez donc, chère ! C'est colossal !... Vous pourriez vous tenir debout sous la coupole !...

— Vous êtes fou ! — dit-elle d'un ton scandalisé.

Lui, il la voyait au centre de la custode, souriant à travers le disque de cristal qui se dressait sur un mince support aiguisé en croissant de lune. Maintenant, sa sensibilité d'artiste se réveillait dans toute l'effusion de l'extase amoureuse. Il ne concevait pas de plaisir plus haut que de jouir de toutes ces belles choses auprès de celle qu'il aimait.

Cependant le chanoine obèse, ayant rallumé sa cigarette

à la flamme d'un cierge, s'avança en geignant. Il choisit des clefs dans son trousseau, ouvrit toutes les serrures d'une profonde armoire qui s'élevait jusqu'au rebord des dernières fenêtres, et le sacristain poussa lentement les volets. La paroi intérieure était dorée du haut en bas. Soudain une grande lueur vermeille se répandit sur les dalles, comme un coup de soleil jaillissant entre des nuages. Il y eut une minute de stupeur et d'éblouissement.

Le trésor venait d'apparaître tout entier. Avec ses scintillations de gemmes et de métaux émergeant des fonds obscurs, il semblait se creuser comme une grotte féerique, où l'on aurait accumulé les richesses les plus rares de la terre. A cette apparition fantastique, devant ce ruissellement des magnificences lapidaires, Mautoucher, frissonnant, retrouva ses enthousiasmes juvéniles pour la Tour-de-l'Or. Il s'éprit plus que jamais de la poésie de l'or. Il revécut un instant l'antique épopée des Amériques, les illusions splendides et les rêves de gloire des Colomb, des Pizarre, des Cortez, de tous les chercheurs d'or ! Ce trésor ouvert, c'était la révélation de toute l'Espagne héroïque!...

Ses yeux suivaient anxieusement la main du jeune prêtre qui promenait un flambeau de cire le long des vitrines, éclairant tour à tour les patènes, les custodes, les ciboires, les chandeliers, les croix portatives, les croix pectorales, les innombrables calices en cristal de roche. Le flambeau s'arrêta plus longuement devant un vieux crucifix à l'aspect fruste et comme encrassé d'une patine séculaire, mais tout hérissé de topazes, de turquoises et de coraux que fixaient de lourdes agrafes : il avait été fondu avec le premier or envoyé des Grandes Indes par Christophe Colomb!... Le flambeau se déplaça. On ne vit plus la relique vénérable : deux ostensoirs prodigieux rutilaient sous la croûte de pierreries qui mangeait l'or de la matière. L'un était entièrement couvert de perles. L'autre, œuvre d'un artiste italien du XVIIIe siècle, apparaissait comme la folie géniale d'un orfèvre qui aurait épuisé toutes les ressources inventives de son imagination en raffinements inouïs et fastueux. Encadré par les gerbes symboliques, l'orbe cristallin destiné à recevoir l'Hostie s'épanouissait au milieu d'une treille chargée de grappes. Les épis des

gerbes étaient d'or. De grosses perles noires agglutinées formaient les grains des raisins; les queues étaient de rubis. et les feuilles, d'émeraudes. Mais l'art de l'ouvrier l'emportait encore sur la prodigalité insensée et sur la beauté des pierres.

Dès qu'elle avait aperçu l'ostensoir, la Galliego n'avait pu retenir un petit cri involontaire :

— Oh! Jean! c'est trop!... c'est trop beau!...

La son de sa voix était le même que, ce soir de volupté, où, entrant dans le « salon de porcelaine », parmi les effluves des jasmins effeuillés, elle s'était écriée, éperdue : « Tu veux m'en faire mourir! » Jean tressaillit en reconnaissant une intonation toute pareille; et aussitôt l'emportement passionné de cette scène ressuscita dans son souvenir. D'un mouvement brusque, elle s'était rapprochée de Jean, elle lui avait pris la main et, la serrant dans la sienne, elle s'écrasait le front contre la vitrine, pour mieux repaître ses yeux du miraculeux ostensoir. Elle regardait, puis elle se retournait vers son amant, le visage illuminé, le regard extraordinairement brillant; et, avec un frémissement de plaisir par tout son corps, elle répétait :

— N'est-ce pas, Jean? Comme c'est beau!...

Tout ce qu'il y a de chimérique, d'infini et de désordonné dans l'âme féminine s'effrénait en elle durant cette contemplation. Son regard semblait dire à Jean : « Toi seul peux comprendre ces choses. Tu es l'homme riche et fort, tu es le maître des splendeurs!... Oh! je t'aime, toi!... »

Les reflets dorés des volets entr'ouverts l'enveloppaient toute et la transfiguraient. Mautoucher la revoyait telle qu'elle lui était apparue à Barcelone, dans le magasin de l'orfèvre. Il se le rappelait : ç'avait été le premier éveil de son désir! Vraiment, cette femme si belle n'avait tout son prix qu'au milieu des choses rares et précieuses comme elles! On aurait dit que toutes les vertus occultes des gemmes s'épanouissaient dans sa chair. Elle dépassait tout ce qu'il avait osé rêver et, comme pour justifier sa passion à ses propres yeux, il se disait que sans doute elle égalait les courtisanes les plus illustres de l'histoire ou de la légende. Il songeait : « Être l'amant de cette femme et l'immortaliser comme les Thaïs et les Phryné

immortelles !... » Cet amour, ce serait peut-être, pour lui aussi, le chemin de la gloire, ce serait le coup de la grâce qui le sacrerait grand écrivain !...

Cependant, le sacristain, avant de refermer le trésor, montrait à la Galliego une dernière curiosité, un cœur d'or surmonté d'une petite croix. L'objet semblait très simple, presque pauvre en comparaison du reste. Mais le travail en était d'une délicatesse et d'une légèreté qui contrastaient avec l'opulence écrasante des deux ostensoirs. La Galliego le considéra plus attentivement, lorsque le chanoine eut déclaré :

— C'est dans ce cœur en or que l'on porte le saint viatique à l'archevêque de Séville. Il est très ancien ! On compte qu'il a déjà servi douze fois !...

Mautoucher vantait la ciselure du couvercle où étaient gravés les attributs eucharistiques. La danseuse ne paraissait pas l'entendre. Se rappela-t-elle tout à coup le séduisant et somptueux cardinal dont elle venait de baiser l'anneau et, à ce mot de viatique, l'image de la mort, mêlée à des images de volupté, s'offrit-elle brusquement à son esprit ? Elle eut un imperceptible tremblement d'émotion :

— Quel singulier bijou ! — dit-elle. — Ce cœur d'or pour porter le dernier sacrement !... Oh ! je voudrais l'avoir !...

— Vous l'aurez ! — dit Mautoucher qui bondit vers elle.

Ni Jean ni la Galliego ne comprenaient ce qu'il voulait dire.

— C'est une plaisanterie ! — affirma Jean, en haussant les épaules.

— Du tout ! Rien n'est plus sérieux !...

Et, arrêtant d'un geste le sacristain qui refermait les volets dorés, il tira un carnet de sa poche et se mit à dessiner rapidement le bijou sacré. Lorsqu'il rentra son crayon dans l'étui, il dit encore, avec un accent de jubilation étrange :

— Vous l'aurez, chère ! je vous le promets !...

La Galliego se fâcha presque de cette insistance :

— Enfin, Henri, m'expliquerez-vous ce que signifie ?...

— Ne me demandez rien ! ne m'interrogez pas !... Vous verrez ! vous verrez !...

On crut à un de ces caprices bizarres dont Mautoucher

était coutumier. Mais lui, à leur grand étonnement, il s'empressa de les quitter sur le seuil de la cathédrale et, à l'instant même, il courut chez un orfèvre de la *Calle de Mercaderes*, que Don Praxedès lui avait jadis recommandé.

Il allait, insouciant, à travers les rues bruyantes qu'emplissait l'animation de midi. Il ne réfléchissait pas que cette extravagante fantaisie allait lui coûter tout l'argent de sa nouvelle. La joie d'offrir à la Galliego une chose qu'elle avait pu souhaiter l'occupait tout entier. Un remerciement d'elle, cela surpassait tous les bonheurs humains !

— Vous m'entendez ? — dit-il au bijoutier, — je tiens à une exactitude scrupuleuse !

Celui-ci examina le croquis que lui tendait Mautoucher :

— Je connais ! — reprit-il aussitôt, — c'est le cœur d'or de l'archevêque, qui est au trésor de la cathédrale !...

Et, laissant retomber le papier d'un air indécis :

— Ce sera très difficile à reproduire !

— Qu'importe ! — répliqua Mautoucher superbement.

Le bijoutier, surpris par le ton de sa réponse, releva la tête vers lui. Mautoucher le regarda aussi : c'était un grand jeune homme brun à la pâleur splendide, le front encadré par une abondante chevelure d'un noir intense. L'expression à la fois troublée et triomphante du romancier ne lui échappa point. Comme par une obscure sympathie, il devina la préoccupation de Mautoucher, et, avec cette vivacité familière des Andalous, la mine railleuse et souriante :

— Ah ! *caballero* ! — dit-il, — vous êtes amoureux !...

Mautoucher, sans rien répondre, sourit aussi. Mais il l'eût volontiers embrassé pour cette phrase !

Tandis qu'il s'attardait dans la boutique de la *Calle de Mercaderes*, Jean et la Galliego étaient rentrés au Palais d'Orgaz sous le coup d'une allégresse qu'ils ne connaissaient plus depuis quelque temps. Cette messe à la cathédrale, les émerveillements partagés devant les vitrines étincelantes du trésor, toutes ces émotions extraordinaires les avaient fait sortir de la réserve un peu froide qu'ils observaient maintenant l'un vis-à-vis de l'autre. La Galliego était comme ivre de tant de splendeurs contemplées et, sans qu'elle en eût nettement

conscience, elle voyait toujours son amant à travers la vision éblouie qu'elle en avait gardée.

A la seule façon dont elle lui parlait, Jean devinait que son ascendant sur elle était redevenu souverain; et, avertie par son tact de femme expérimentée, elle comprenait bien qu'il lui savait gré de subir sa domination avec cette complaisance amoureuse. Un besoin d'épanchement réciproque se trahissait entre les phrases banales et circonspectes qu'ils échangeaient pour s'éprouver.

Afin d'être plus libres, ils déjeunèrent seuls dans le cabinet attenant au salon de porcelaine; et, lorsque Mautoucher fut remonté dans sa chambre, ils vinrent s'abriter contre la chaleur dans le *salon de baile*.

A cette même place, — quinze jours auparavant, — le romancier lui avait murmuré un commencement d'aveu. C'était par un soir étouffant, tout semblable à celui-ci. Le soleil flambait entre les persiennes closes, et le piano, à l'abandon au milieu de la grande salle déserte, allongeait son ombre mélancolique sur le parquet d'ébène. La Galliego s'attrista soudain à ce souvenir. Tout ce qui lui rappelait Mautoucher lui était naturellement antipathique, et elle en conçut un fâcheux présage pour le succès de la tentative qu'elle venait de concerter. Sa chimère ne l'avait pas quittée. Taciturne, l'air préoccupé, elle cherchait ses mots :

— Comme vous voilà songeuse tout à coup! — dit Jean, en lui prenant les mains pour la tirer de sa torpeur feinte.

Elle tourna lentement la tête vers lui, en exagérant l'expression désolée de son visage :

— Vous allez me trouver encore une fois bien petite fille! — dit-elle, — et même un peu sotte! Mais tant pis! je vous le dirai, puisque je le pense!... Jean! ne protestez pas : vous ne m'aimez plus, comme avant! Il y a quelque chose entre nous!... Oh! je sais bien ce que c'est, allez!... C'est depuis ce soir où je voulais briser la coupe, où je vous ai paru si folle! Mais je ne le suis pas! Si vous me connaissiez mieux, et si vous n'aviez pas tous les préjugés qu'ont les hommes, vous comprendriez que je suis au fond très sage et très raisonnable!... Jean, je voudrais causer avec vous raisonnablement!

Il s'effraya, reconnaissant dans ces paroles l'obstination indomptable de la race et prévoyant ce qu'elle allait lui dire. Cependant il prononça :

— Je veux bien causer raisonnablement!

Elle reprit avec plus d'assurance :

— Eh bien, oui! nous en causerons, quoique vous m'ayez défendu de vous reparler de cette chose!...

Il l'interrompit aussitôt :

— Écoutez-moi! — dit-il, presque autoritaire. — L'autre jour, quand je vous ai répondu, je manquais peut-être un peu de sang-froid. Vous m'aviez irrité sans le vouloir, et je ne vous avais pas comprise! Mais maintenant, je vous parle avec calme, et, croyez-le, chère amie, avec toute la franchise dont je suis capable : eh bien! je m'étonne que vous vous entêtiez à commettre une action indigne de vous! Oui, ce serait une très grande faute, non pas sans doute pour moi, mais pour vous, chère amie!... une faute dont vous vous repentiriez plus tard!

— Je ne saisis pas! — répondit-elle durement.

Elle sentait, dressée contre la sienne, une volonté inflexible. Dépitée, ne sachant plus que dire, elle recourut aux arguments qu'elle avait préparés et mis en ordre dans sa mémoire :

— Raisonnons! — dit-elle. — D'abord vous ne m'accuserez pas, je pense, d'obéir à de bas calculs. Une femme de votre monde pourrait se laisser séduire par l'appât de ce qu'on appelle « un beau mariage ». Moi, votre fortune ne me tente pas : je suis assez riche! Je gagne tout ce que je veux; le luxe dont je jouis, vous ne pourrez jamais me le donner, quand vous le voudriez!...

— Et c'est ce que vous regretterez un jour!...

— Non! je méprise tout cela! Mais laissez-moi m'expliquer!... Donc l'argent me touche peu! Je ne désire pas davantage entrer dans une société d'où je suis exclue par ma condition. Je la connais trop, cette société, je l'ai vue de trop près! J'ai coudoyé tout ce qui porte un nom à Paris, j'ai reçu chez moi des Altesses et des princes du sang, et j'ai su en obtenir tous les égards qu'on accorde aux femmes du plus haut rang. Je n'en suis pas plus fière!...

— Sans doute! — dit Jean ironique, — et vous quitteriez

le plus aisément du monde ce milieu si brillant pour venir vivre en bourgeoise médiocre dans un trou de province!

— Oui! mais avec vous!...

— Qui vous empêche d'être avec moi? Ne pouvons-nous pas nous aimer, sans sacrifier votre vie si belle, votre art dont vous êtes éprise?...

— Oh! mon art! — fit-elle avec dédain. — Je le déteste depuis que je sens qu'il m'éloigne de vous!... Et puis, je vais tout vous avouer, Jean!... Je suis lasse de cette vie de théâtre! Voyez-vous, j'ai bien réfléchi depuis que je suis ici. En regardant les femmes de ce pays, j'ai appris à voir clair en moi-même, je me suis reconnue comme l'une d'elles, car je suis de leur race, et le sang ne se renie pas!... Ces filles, elles dansent toutes comme moi, lorsqu'elles sont jeunes. Cette folie de la danse, elle est dans l'air de Séville! Mais cela passe très vite. Les danseuses d'hier deviennent aujourd'hui des mères admirables! Moi aussi, je comprends maintenant qu'il y a quelque chose de plus sérieux que le plaisir, de plus sérieux que l'art. Les années que j'ai vécues jusqu'ici me paraissent tellement vides! Je suis tellement humiliée de n'être qu'une « artiste »!

— Quelles divagations! — dit Jean. — Écoutez, chère amie! Vous jugez mal, en ce moment! Je ne sais quelle mauvaise contagion vous gagne; mais vous voilà comme Henri, qui, à présent, s'est mis en tête de mépriser son métier! Je ne puis admettre qu'un artiste calomnie son art, l'unique supériorité dont il puisse se prévaloir aux yeux des autres et, somme toute, l'unique raison qu'il ait de vivre! J'exècre une telle apostasie! Je dis que c'est une pose ridicule, ou de la démence toute pure! Ceux qui en viennent là ne sont pas des artistes véritables. Il faut que chacun suive sa voie, — avec résignation, avec bonne volonté, avec enthousiasme, si c'est possible... Moi, je ne pourrais pas être autrement que je ne suis!

— Je ne le sais que trop, — dit amèrement la Galliego.

— Non! ne m'accusez pas d'égoïsme! Je vous jure que je ne pense qu'à vous, en cette minute... à vous deux! Laissez-moi vous redire que ces idées sont extravagantes et maladives. Soupirer après une petite existence mesquine, quand on peut

la mener large et fastueuse, vouloir rentrer dans la foule, quand on peut lui donner un peu de joie, l'exalter vers de grandes choses, peut-être la conduire, j'estime que c'est une lâcheté coupable!... Mais, hélas! vous êtes tous ainsi! Michel Bottéri parlait comme vous, l'autre jour! Tous, vous êtes pris de lassitude : vous renoncez, vous aspirez à redescendre!...

La Galliego, dominée par l'idée fixe, ne l'écoutait point.

— Jean! — finit-elle par dire, — vous ne me comprenez pas!... Ah! oui! il y a quelque chose entre nous! Mais c'est bien pis que je ne pensais. Ce n'est pas seulement un malentendu passager, c'est toute une façon de voir!... Que voulez-vous? je suis restée beaucoup plus espagnole que vous ne pouviez le croire. Une Française ne s'expliquerait pas plus que vous mon entêtement au mariage. Mais moi, j'ai grandi dans des sentiments tout autres. C'est avec eux qu'on m'a élevée. Mon père et ma mère se sont mariés, parce qu'ils s'aimaient, sans hésiter un instant, sans avoir même la pensée qu'on pût agir différemment! J'ai des camarades à Paris, des Allemandes, des Autrichiennes, dont les maris habitent Vienne ou Berlin, ce qui n'empêche pas celles-ci de leur rester fidèles! Et tenez! la Ghiberti!... Vous connaissez la Ghiberti, la fameuse cantatrice italienne?... Elle a épousé à Pétersbourg un chambellan de l'Empereur, parce qu'il l'adorait!... Allez! vous aurez beau dire, Jean! Le mariage, c'est la plus grande preuve d'amour qu'un homme puisse donner à une femme. Aussi, moi qui vous sacrifie tout...

Elle s'arrêta, une seconde, et elle ajouta tristement :

— Il est vrai que vous ne me demandez rien!

Jean ayant protesté d'un geste, elle poursuivit, résignée :

— Que m'importe, après tout!... Mais moi qui vous aime, il m'est impossible de concevoir autrement les choses. Je vous aime avec l'amour de tous les miens, je vous aime de la même façon qu'ils se sont aimés. Nous sommes toutes ainsi, du haut en bas de l'échelle, depuis la marquise jusqu'à la cigarière; nous sommes comme cette pauvre Séraline, qui est affolée de son mari. Ce qu'il nous faut, c'est un homme, *notre homme,* comme à la dernière des femmes du peuple! Le reste, ce ne sont que des caprices des sens, des satisfactions de la vanité où le cœur n'entre pas!...

— Je sais tout cela ! — dit Jean, — et même, je vous l'avoue, ce culte du maître n'est pas pour me déplaire !... Mais, chère amie, pouvez-vous penser comme Sérafine, ou, si vous le voulez, comme la plus blasonnée des marquises andalouses ? Oubliez-vous que vous êtes la Galliego et que si les autres — pauvres filles ou grandes dames — n'ont rien de mieux à faire que de se jeter dans le mariage, vous *devez* chercher dans votre art un emploi plus noble de votre vie !... Réfléchissez-y donc ! Votre lot est vraiment digne d'envie ! Il vous est permis de rester une grande artiste sans être obligée de cacher votre amour. Ce que l'on ne pardonnerait pas à une autre, on vous en fera presque un mérite. On vous admirera de poétiser la passion, en lui donnant un peu de ce prestige qui s'attache aux héroïnes de théâtre. Pour toute une génération peut-être, vous serez une vivante leçon d'amour ! Et vous aurez eu tout de la vie : les jouissances du cœur comme celles du luxe, la volupté d'agir et de dominer, la réputation, la popularité, la gloire ! Que souhaitez-vous de plus ?...

Ébranlée, indécise, elle le laissait parler sans lever les yeux. Jean se flattait déjà de l'avoir convaincue. Il tenta un argument suprême :

— Vous avez bien changé ! — dit-il sur un ton de compassion. — Vous n'êtes plus celle que j'ai connue à Paris ! Oh ! je vous en prie, vous avez tout à y gagner : redevenez pour moi la Galliego !

Elle le regarda avec une expression d'angoisse :

— Confessez-le ! — dit-elle, — vous en avez peur, de la Galliego !

Au ton de ses paroles, il devina seulement ce qui se passait en elle depuis six semaines. Il entrevit tout ce qu'elle s'était imposé d'efforts et de contraintes pour se transformer et lui offrir d'elle-même une image qu'elle croyait rassurante. Il fut atterré d'une telle peine, si complètement inutile :

— Oh ! quelle erreur, pauvre amie ! — s'écria-t-il en la serrant contre sa poitrine, — vous ne pouviez pas vous méprendre davantage ! Je vous aime tant comme vous êtes ! Oui ! je vous l'avoue ! si vous n'étiez pas la Galliego, peut-être que je vous aimerais moins !...

La phrase partit avec un accent de sincérité si naïve que

celle-ci, soudainement éclairée, le repoussa violemment et se mit à fondre en larmes. Elle le voyait maintenant : ce qu'il aimait en elle, c'était l'actrice célèbre, et, comme avait dit Mautoucher, « l'être public et sacré », — peut-être, hélas ! la courtisane !...

Elle ne s'arrêtait pas de sangloter. Jean, interdit par cette explosion brusque de désespoir, s'épuisait à la consoler :

— Pourquoi pleurez-vous, petite ? Puisque nous ne nous quitterons pas ! Puisque je vous l'ai promis !... Autrefois, je m'imaginais qu'il n'y avait qu'une façon d'aimer ! Mais vous m'avez appris un nouvel amour ! Je vous le jure, petite ! Je vous le répéterai sans cesse : je n'ai jamais aimé personne comme vous !...

Dans sa détresse, elle avait un tel besoin de le croire, qu'elle s'abandonna à son étreinte. Elle rentra ses larmes.

— C'est bien vrai, ce que vous me dites ? — interrogea-t-elle d'une voix enfantine.

— Oh ! *chiquilla !*

La voix mâle et douce mit dans ces syllabes la même inflexion caressante qu'elle avait eue déjà en une minute de passion inoubliable. La Galliego n'y résista point. Mi-boudeuse, mi-souriante, elle protestait pourtant :

— Cela veut dire « petite fille », n'est-ce pas ?... Oh ! je le sais bien, je ne serai jamais pour vous qu'une petite fille !...

Jean l'étourdit de ses baisers, et, quoiqu'elle emportât comme le sentiment d'une défaite, elle se laissa entraîner, presque heureuse, à la Cristina.

LOUIS BERTRAND

(A suivre.)

LE

SECOND RANG DU COLLIER[1]

Qui donc avait eu l'idée funeste de donner à ma mère des graines de vers à soie?... Je crois bien que c'était sa sœur Carlotta, qui, depuis longtemps retirée à Genève dans un beau domaine, s'était sans doute amusée à jouer à la magnanarelle. Mais ma mère prenait la chose très au sérieux et fondait sur la culture des vers à soie l'espérance de gains importants.

Sur un papier blanc, qui recouvrait un plateau de moyenne taille, on avait éparpillé les graines noires; elles se muèrent un jour en quantité de tout petits bouts de fil qui grouillaient. Il y avait deux jeunes mûriers dans le jardin : ils fournirent les quelques pousses tendres nécessaires aux nouveaux éclos, qui tout d'abord ne mangèrent que la pulpe, ajourant les feuilles comme de la dentelle. Bientôt ils grossirent à vue d'œil, débordèrent le plateau; on leur fit place sur toutes les tables et il fallut courir à travers Neuilly pour découvrir des mûriers : ceux du jardin, complètement dépouillés, n'étaient déjà plus que des squelettes d'arbres. On finit par trouver

1. Voir la *Revue* des 1er novembre, 1er décembre 1902, 1er janvier, 1er février, 1er mars et 1er avril 1903.

un enclos planté de mûriers et, comme on ne pouvait pas laisser mourir de faim toute cette vermine, on le loua très cher.

Les élèves profitèrent admirablement; ils engraissaient de jour en jour, on ne savait plus où les mettre. Mon père fut dépossédé de l'atelier, où on les installa; mais ils augmentaient toujours; encore une fois la place manqua. Un menuisier dut, toutes affaires cessantes et au prix qu'il voudrait, confectionner de grands châssis en bois dans lesquels se superposeraient des étagères. Les vers à soie furent enfin convenablement logés. Ils étaient maintenant gros comme le doigt et dévoraient des monceaux de verdure, autant que plusieurs vaches. Du seuil de l'atelier on les entendait brouter : on pouvait se croire dans une étable.

Tout était en désarroi à la maison; les bonnes devaient plusieurs fois par jour gagner l'enclos des mûriers, grimper sur des échelles et emplir de feuilles des paniers.

On déjeunait et on dînait sommairement, quand on pouvait : il fallait nettoyer les étagères, enlever les déchets; c'était interminable; souvent ma mère ne se couchait pas.

Si, par malheur, il pleuvait, c'était alors un affolement général : car, avant de livrer les feuilles à la consommation, il fallait les essuyer soigneusement, la moindre humidité étant capable de donner le choléra aux intéressantes bestioles. Chacun devait s'y mettre : assis sur les marches de l'escalier, du matin au soir, on essuyait des feuilles.

Mon père quitta la place. Il s'en alla inaugurer une ligne directe de chemin de fer de Paris à Madrid.

Les vers ressemblaient maintenant à de petites saucisses d'un blanc verdâtre. Ma mère les trouvait jolis, elle les prenait entre ses doigts et les baisait.

Quelques-uns commencèrent à se dresser à demi en oscillant, et cela signifiait qu'ils désiraient accrocher des fils pour suspendre leurs cocons; il fallut se procurer bien vite des fascines, de menues branches et les disposer le mieux possible. Bavant des floches couleur d'or ou d'argent, ils se mirent à filer, s'entortillèrent en un tissu de plus en plus compact et tous bientôt s'endormirent dans la soie, nous rendant la paix, enfin !

*
* *

Madarasz faisait le portrait de Myrza, une petite chienne havanaise que Giulia Grisi avait donnée à ma mère et dont Théophile Gautier a tracé un léger croquis dans sa *Ménagerie Intime* :

Elle est blanche comme la neige, surtout quand elle sort de son bain et n'a pas encore eu le temps de se rouler dans la poussière, manie que certains chiens partagent avec les oiseaux pulvérisateurs. C'est une bête d'une extrême douceur et qui n'a pas plus de fiel qu'une colombe. Rien de plus drôle que sa mine ébouriffée et son masque composé de deux yeux pareils à des petits clous de fauteuil et d'un petit nez qu'on prendrait pour une truffe du Piémont. Des mèches, frisées comme des peaux d'Astrakan, voltigent sur ce museau avec des hasards pittoresques, lui bouchant tantôt un œil, tantôt l'autre, ce qui lui donne la physionomie la plus hétéroclite du monde en la faisant loucher comme un caméléon.

Chez Myrza, la nature imite l'artificiel avec une telle perfection que la petite bête semble sortir de la devanture d'un marchand de joujoux. A la voir, avec son ruban bleu et son grelot d'argent, son poil régulièrement frisé, on dirait un chien de carton et, quand elle aboie, on cherche si elle n'a pas un soufflet sous les pattes.

Il faut avouer d'ailleurs que Myzra était assez stupide et nous lui préférions Dash, l'affreux roquet, aussi spirituel que laid. Nous l'avions trouvé un matin dans la voiturette d'un vieux ramasseur de verre cassé, qui avait la triste mission de l'aller noyer parce qu'il s'était brisé une patte de devant. L'indignation et l'attendrissement furent unanimes à la maison, et on n'hésita pas à sauver la vie au jeune chien en l'adoptant. On ne parvint pas à raccommoder sa patte : elle resta flottante et trop courte, ce qui ne l'empêchait pas d'être gai et leste, excepté quand on prétendait lui enseigner quelques tours. Il faisait alors le pauvre chien boiteux, incapable de se traîner, et lançait des regards de reproches qui semblaient dire : « Vous n'êtes vraiment pas raisonnables !... » Seulement, quand on s'était rendu à ses raisons, il se remettait à sauter et à courir sur ses trois pattes.

Dash avait l'intelligence très vive. Mon père lui trouvait « une physionomie grimacière étincelante d'esprit », et nous

étions persuadés qu'il comprenait tous les mots de la langue. On s'amusait à lui dire des choses flatteuses, qu'il écoutait avec complaisance, puis, sans quitter l'intonation caressante, des injures et des gronderies : aussitôt son nez se fronçait, il montrait les dents en faisant les plus drôles de mines. Il n'y avait pas moyen de le tromper : au moindre mot désagréable, les protestations commençaient. Il s'essayait aussi à parler et faisait même de longs discours dans une langue inconnue, mais étonnamment expressive.

C'était surtout quand mon frère venait à Neuilly que l'éloquence de Dash atteignait son apogée. A n'en pas douter, il racontait au nouveau venu ce qui s'était passé à la maison depuis sa dernière visite : Toto s'intéressait, posait des questions, mettait en doute la vérité des narrations. Dash affirmait, se récriait, nous donnant le spectacle d'une scène impayable.

Mais, malgré tout son esprit, Dash n'était pas beau et ne tentait pas le pinceau des artistes; ils lui préféraient la mine fanfreluchée de la niaise Myrza.

Donc Madarasz faisait le portrait du bichon de la Havane, qui posait très bien, étant de nature peu remuante et ne différant guère d'un chien empaillé.

Nos après-midi, assez maussades quand le père était absent, s'égayaient de la présence du jeune Hongrois, dont le caractère était extrêmement agréable. Malgré l'élégance originale de son costume et sa figure charmante, on ne pouvait surprendre en lui aucune trace de fatuité. Il se plaisait, au contraire, à se déprécier lui-même, nous disant qu'il avait eu le nez cassé, l'œil crevé, les dents ébréchées, et c'était vrai : son nez déviait légèrement, un point rouge trouait la cornée d'un de ses yeux, et il avait une dent plus courte que les autres; mais il fallait être prévenu pour apercevoir ces légères tares qui n'altéraient en rien l'harmonie du visage. Madarasz rappelait aussi les mésaventures causées par son extrême timidité, une entrée fâcheuse dans un salon, devant un aréopage de jeunes filles, où il s'étalait par terre, le pied pris dans un rideau, entraînant un guéridon chargé de tasses. Il s'efforçait de triompher de cette honte de soi qui rend si gauche, mais n'y parvenait guère. J'avais imaginé, moi, un

moyen de vaincre la timidité ou du moins de la dissimuler, dont je révélai la malice au jeune peintre : c'était d'embarrasser les autres... Pour cela il suffisait de paraître, par un jeu de physionomie discret, remarquer dans la toilette d'une des personnes affrontées quelque incorrection grave : regarder avec insistance les chaussures, par exemple, rien ne déconcertait plus sûrement la victime. Cette méchante ruse avait aussi l'avantage de vous distraire de votre propre gêne, et par cela même de la supprimer.

Madarasz nous avait promis, aussitôt le portrait de Myrza terminé, d'illustrer les vitres de notre chambre par un procédé qui assurait de très jolis effets. Un fort beau vitrail, ayant servi de modèle à celui commandé par le Sultan pour un de ses kiosques d'été, offert ensuite à mon père par les artistes qui l'avaient peint, ornait notre salon depuis quelque temps : il était placé au-dessus de la cheminée, couvrant la glace sans tain qui donnait sur la cour. Le dessin figurait un léger portique ; deux colonnettes rouges et jaunes portaient l'arceau découpé et, au centre, dans un disque pourpre, transparaissait, couleur d'or, le nom de Théophile Gautier, écrit en caractères turcs.

Les métamorphoses de la lumière à travers ces teintes de pierreries communiquaient au salon un aspect mystérieux, un recueillement, une somptuosité qui nous charmaient ; nous aurions voulu quelque chose d'analogue, et voilà que Madarasz, précisément, pouvait réaliser une adroite imitation de vitraux !

La fenêtre de notre chambrette était juste au-dessus de la glace sans tain du salon, tout près de l'angle formé par la maison et le grand mur tapissé de lierre ; des branches s'étaient allongées, tapissaient le coin de la maison et encadraient notre fenêtre : c'était pittoresque et romantique, mais cela nous prenait du jour. Quand les nuances du prisme eurent fleuri les vitres, on n'y voyait plus clair du tout. Cela importait peu, puisque c'était beau, et qu'en passant le seuil on croyait entrer dans une chapelle. J'avais appris, en regardant faire le jeune peintre, en l'aidant un peu, la façon d'exécuter cette ornementation et j'ai gardé longtemps la manie — je l'ai même encore — d'enjoliver ainsi mes croisées.

Madarasz n'était pas le seul Hongrois qui fréquentait à Neuilly. Théophile Gautier avait fait en Russie la connaissance du peintre Zichy. Souvent, de passage à Paris, Zichy nous rendait visite. Il avait même prié mon père de donner l'hospitalité à quelques-unes de ses aquarelles, au sortir d'une exposition; elles décorèrent notre salle à manger où nos tableaux s'étaient serrés pour leur faire place : trois grandes natures mortes — des bêtes saignant sur la neige — et deux tableaux de genre. Mon père avait présenté ces œuvres au public avant de les accueillir chez lui, où il les eut pendant plusieurs années sous les yeux :

Tout récemment, l'exposition du boulevard Italien s'est enrichie de plusieurs aquarelles de Zichy, un peintre hongrois, dont la réputation s'est faite à Saint-Pétersbourg, et qui ne se trouve nullement dépaysé à Paris entre tous ces purs échantillons de l'art français. Zichy possède un talent souple et varié qui ne s'enferme pas dans une spécialité étroite. A voir son *Renard*, son *Loup* et son *Lynx*, on pourrait le prendre pour un animalier de profession, tant sa connaissance des bêtes est approfondie. Il est difficile de mettre plus de finesse dans une tête de renard. Tout mort qu'il est et couché sur la neige, le spirituel animal semble encore méditer une ruse suprême. Un rictus plein de rage fait grimacer la tête du lynx. Quant au loup, son museau stoïque exprime l'endurcissement des vieux scélérats, il a perdu la partie et la paye avec sa peau. Ces trois natures mortes sont traitées avec une science, une largeur et une liberté des plus remarquables.

La Fin du souper est une composition pleine d'esprit et de mouvement. Des fats surannés lutinent des courtisanes, *inter pocula*, sous des costumes du XVI[e] siècle, et se font railler par elles. Cette aquarelle, d'un coloris un peu anglais et d'un fini précieux, forme le contraste le plus frappant avec les *Profanateurs de tombes*, une sépia sinistre où des voleurs arrachent l'anneau nuptial du doigt d'une jeune morte dont ils viennent d'ouvrir le cercueil. Ce groupe monstrueux, accroupi parmi la terre remuée autour de la fosse béante, éclairé par une lueur de lanterne sourde, au milieu de ce cimetière hérissé de monuments fantasmatiques, ne serait pas indigne de Delacroix, et pourtant Zichy n'a jamais vu un tableau de ce grand maître.

A Pétersbourg, Zichy était un des fondateurs de la curieuse société des *Vendrediens*, dont mon père avait fait partie durant

son séjour en Russie. Cette société se réunissait tous les vendredis : chaque sociétaire recevait à son tour ses autres collègues. Du papier, des couleurs, des crayons et des pinceaux étaient préparés, et, tout le monde se mettant au travail, on improvisait, chacun selon sa fantaisie, un dessin, une sépia ou une aquarelle. Tout en crayonnant et en peignant, on mangeait et l'on buvait ce que l'amphitryon était en mesure d'offrir : des truffes et du champagne, si l'on était chez un prince; des pommes de terre et de la « piquette de Saint-Pétersbourg », — comme disait mon père, — si l'on se trouvait chez quelque jeune artiste. A la fin de la soirée, toutes les œuvres étaient réunies et vendues le lendemain même à quelque marchand qui les payait fort bien. On formait ainsi, en l'accroissant chaque vendredi, un capital dont l'emploi était réservé à aider les *Vendrediens*, dans les quelques moments difficiles auxquels chaque artiste est exposé par profession. A part le comité de la société, à qui tous pouvoirs étaient donnés, personne ne savait le chiffre de la somme remise, et moins encore le nom de la personne qui la recevait.

Théophile Gautier s'efforça de fonder à Paris une société analogue à celle-là. Sa proposition avait été accueillie par les artistes avec enthousiasme, et cependant le projet n'aboutit pas.

Un autre Hongrois, un virtuose du violon, Remenyi, qui faisait une tournée triomphale, fut aussi, pendant quelque temps, un assidu des jeudis. Mon père l'appréciait beaucoup, et Remenyi se prodiguait pour lui, nous donnait de superbes concerts auxquels tous nos amis étaient heureux d'assister. Une fois même, Berlioz, curieux d'entendre l'artiste hongrois, fut des nôtres; Remenyi se surpassa et Théophile Gautier a fixé le souvenir de cette intéressante soirée :

L'autre soir, dans la libre intimité d'une réunion amicale, nous avons entendu le violoniste hongrois Remenyi. C'est un homme d'aspect tranquille et débonnaire, au grand front luisant, aux yeux bleus pleins de douceur, vêtu de la redingote à soutaches, et chaussé, par-dessus le pantalon, de bottes nationales. Comme Liszt il a son Hermann, son Puzzi, l'élève de prédilection qui l'accompagne, une sorte de page aux cheveux blonds, dont le type rappelle les dessins de Valerio. Dans le repos de la causerie à laquelle il participait avec une

originalité spirituelle, Remenyi a joué une *Polonaise* de Chopin, et les *Rhapsodies hongroises* de Liszt d'une façon vraiment merveilleuse. Sous son archet, ces mélodies bizarres et charmantes prenaient un accent profond, intime, pénétrant, exotique pour nous, national pour lui, d'un effet irrésistible. En les écoutant, on songe aux bohémiens, sur la bruyère de Lenau, si libres, si insouciants, si fantasques, qui rendent, de leur violon, ces airs vagues comme des chants d'oiseaux qui donnent la nostalgie de la vie errante. Rien de plus étrange, de plus capricieux, de plus romantique, et de plus délicieusement fou. Il y a des motifs d'une suavité, d'une fraîcheur et d'une tendresse adorables, qui semblent les chants de nourrice du monde enfant, et qui se bercent comme dans un hamac; d'autres qui fuient brusquement comme des chevreuils à travers la forêt des trilles, des arpèges et des appoggiatures, et qu'on voit reparaître par places dans les interstices des broderies musicales.

Remenyi possède une irréprochable justesse de son ; les notes les plus hasardées dans les mouvements les plus rapides, lorsque l'archet échevelé bondit sur les cordes comme en délire, sortent toujours nettes et pures, et cette musique si difficile est jouée par lui avec une aisance magistrale.

Certes, *la Polonaise* de Chopin, les *Rhapsodies hongroises* de Liszt auraient dû nous contenter; mais nous nourrissions un secret désir, celui d'entendre la *Marche de Rakoczy*, que Remenyi nous avait jouée déjà, et, au risque d'être indiscret, nous lui demandâmes de nous la dire encore.

Remenyi, après s'être excusé d'exécuter sur quatre maigres cordes cet air si magnifiquement orchestré par Berlioz, — présent à la soirée, — prit son violon et commença par une espèce de prélude plein de rumeurs sourdes, de frémissements indistincts, de lamentations vagues, de bruits d'orage, de résonnances d'armures, de galops de cavaliers, de froissements de sabres, de tintements d'éperons, de roulements de chariots, et de tous ces grondements lointains précurseurs de la révolte. A travers ce tumulte menaçant, quelques notes persistantes font pressentir le thème de la marche, et semblent chercher à prendre la tête de cette tempêtueuse harmonie; puis la marche elle-même éclate avec sa mélodie entraînante, son rythme irrésistible, son ardeur héroïquement rebelle. Le motif galope, brandit le sabre, talonne les flancs de sa monture, se précipite sur l'ennemi en poussant des cris sauvages; ensuite il tourne bride, comme pour reprendre du champ, il s'éloigne, l'on entend les fers de son cheval résonner plus faiblement sur le sol de la plaine; et quand il revient, c'est avec une impétuosité, une furie, une ivresse, un délire de bravoure à exalter les natures les plus froides. Qui pourrait écouter sans être ému ce chant terrible, d'une farouche indépendance et d'un

patriotisme indompté, dont la mémoire populaire a conservé le thème? Quand il le joue, Remenyi, si placide pourtant, si ennemi de toutes singeries artistiques, entre dans un état d'exaltation étrange; son front fume, ses yeux rayonnent, il agite l'archet avec fureur et, entraîné par son propre jeu, il suit à travers la chambre, déplaçant avec lui son auditoire, la *Marche de Rakoczy le rebelle.*

Ce jeune page aux cheveux blonds, qui semblait une fille déguisée, était vite devenu notre camarade. Il avait à peine dix-huit ans, et, malgré son talent déjà mûr, qui dénonçait de longues et sérieuses études, il était resté très gamin. Dès qu'il le pouvait, il nous attirait, ma sœur et moi, hors du salon, pour nous divertir un peu et gambader sans contrainte. Il savait des jeux très drôles, qu'il nous enseignait. Il y en avait un assez sauvage pour lequel il était besoin d'un kilo de farine. On la versait par terre sur une serviette et on en formait un petit tas, une sorte de petite montagne au sommet de laquelle on enfonçait à demi une bague: il fallait alors s'agenouiller et, les mains attachées derrière le dos, s'efforcer de saisir la bague avec les dents. Cela n'était pas facile; le plus souvent on piquait du nez dans la poudre molle et, au milieu des rires, on se relevait très comique, la figure tout enfarinée: — là résidait, naturellement, le principal charme du jeu.

***

A cette époque étaient souvent réunis, aux dîners du jeudi, ces personnages de pays si divers, dont Edmond de Goncourt a parlé, et à propos de qui Théophile Gautier disait : « En compagnie de mes convives, on pourrait faire le tour du monde sans interprète. » Il y avait un Chinois, des Persans, des Hongrois, le prince lithuanien Léon Radziwill, le colonel russe Froloff, des Italiens, des Allemands, et tous parlant plusieurs langues.

Quelquefois mon père amenait de Paris un hôte inconnu de nous, et cela troublait un peu l'intimité établie entre les habitués, assez hostiles, en général, aux nouveaux venus.

Un jour, il nous prévint qu'il avait invité à dîner M. B..., que nous avions rencontré au *Moniteur Universel*, où il

était employé; l'incident qui marqua cette unique visite la rendit inoubliable.

Ce M. B..., homme fort aimable d'ailleurs, avait une haute idée de lui-même et se complaisait dans l'admiration de ses faits et gestes. Tout ce qui entrait dans son rayonnement était mieux, plus beau, meilleur que le commun des choses. Il avait une façon de dire : « J'ai mis MON vin dans MES bouteilles », qui annonçait l'énorme différence qui séparait cette boisson incomparable des liquides quelconques dont s'abreuvaient les autres mortels. « SON » café, surtout, l'exaltait : de toute évidence, il était unique, et M. B... seul avait eu l'heur de boire du café véritable. Il en parlait toujours à Théophile Gautier, quand ils se trouvaient ensemble au journal, lui en rebattait les oreilles. Pas plus que le roi Candaule, il ne pouvait garder pour lui seul la connaissance de son trésor, il voulait être envié, entendre proclamer par un autre la supériorité de son bien, et il témoignait sans cesse le désir de faire goûter à son illustre collègue l'incomparable nectar. Il eût été simple, pour cela, de lui offrir un petit paquet des grains précieux. Mais M. B... affirmait que, s'il n'était pas préparé par lui-même, dans SA propre cafetière, le café n'aurait pas tout son arome. Mon père se décida donc à l'inviter à un dîner du jeudi, — lui, son café et sa cafetière.

Les convives, avertis de l'événement qui devait illustrer la fin du repas, étaient curieux de la voir arriver, et alléchés par le régal promis. Au moment du dessert, on apporta avec une certaine solennité, la cafetière, le moulin, — car il fallait moudre au dernier moment, — l'eau bouillante, que l'on replaça sur un réchaud, et l'opération commença : lentement, goutte à goutte, se fit la mixture.

Enfin, M. B... versa SON café dans les tasses. Mon père but le premier sous l'œil attentif de son hôte, qui guettait la première manifestation d'enthousiasme. Il n'avala qu'une petite gorgée et reposa sa tasse d'un air singulièrement méditatif. Mais madame Ganneau, qui venait de goûter au breuvage, le rejeta brusquement avec un cri :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?...

— Ce café a, en effet, une saveur bizarre! dit mon père; mais, moi, j'ai été stoïque, j'ai avalé sans broncher.

LE

SECOND RANG DU COLLIER[1]

Qui donc avait eu l'idée funeste de donner à ma mère des graines de vers à soie?... Je crois bien que c'était sa sœur Carlotta, qui, depuis longtemps retirée à Genève dans un beau domaine, s'était sans doute amusée à jouer à la magnanarelle. Mais ma mère prenait la chose très au sérieux et fondait sur la culture des vers à soie l'espérance de gains importants.

Sur un papier blanc, qui recouvrait un plateau de moyenne taille, on avait éparpillé les graines noires; elles se muèrent un jour en quantité de tout petits bouts de fil qui grouillaient. Il y avait deux jeunes mûriers dans le jardin : ils fournirent les quelques pousses tendres nécessaires aux nouveaux éclos, qui tout d'abord ne mangèrent que la pulpe, ajourant les feuilles comme de la dentelle. Bientôt ils grossirent à vue d'œil, débordèrent le plateau; on leur fit place sur toutes les tables et il fallut courir à travers Neuilly pour découvrir des mûriers : ceux du jardin, complètement dépouillés, n'étaient déjà plus que des squelettes d'arbres. On finit par trouver

1. Voir la *Revue* des 1er novembre, 1er décembre 1902, 1er janvier, 1er février, 1er mars et 1er avril 1903.

vernement de la maison. Je sentais tout le poids d'une telle responsabilité, et je m'appliquai à remplir de mon mieux cette mission de confiance.

A notre grand chagrin, Marianne, la gentille Alsacienne depuis si longtemps à notre service, s'était mariée. Un peintre en bâtiments, beau brun aux moustaches provocantes, qui, tout en badigeonnant les persiennes, chantait d'une voix traînarde et sentimentale des romances de Gounod, avait enflammé le cœur romanesque de la brave fille. Ce bellâtre, qui la guettait depuis des mois comme une proie, ne nous revenait pas du tout; mais il est inutile d'essayer de convaincre les gens épris... Théophile Gautier fut témoin à la mairie et conduisit à l'autel, dans sa jolie robe blanche, celle qui, pendant plus de dix années, l'avait servi avec dévouement; Marianne rayonnait de bonheur — et d'un peu d'orgueil qui se mêlait à sa joie, car elle croyait épouser un artiste.

Hélas! le beau peintre, comme nous l'avions pressenti, n'était qu'un affreux chenapan, amoureux seulement de la petite dot si patiemment amassée. Un mois après la noce, il traînait la malheureuse par les cheveux, la dépouillait de tout, et l'abandonnait en lui déclarant qu'il était bigame!... Marianne, désolée et honteuse, s'enfuit en Alsace pour accoucher.

Plusieurs cuisinières s'étaient succédé à la maison depuis son départ. Une Suissesse colossale, nommée Philomène, régnait sur les casseroles quand je pris la direction du ménage. Elle était experte en son art, savait faire de la pâtisserie et des bombes glacées, tellement glacées même qu'elles ressemblaient à de petits ice-bergs et qu'il fallait les casser à coups de marteau.

Je pris mes nouvelles fonctions très au sérieux, m'y appliquant avec beaucoup d'attention, surveillant de près la cuisinière, et je réalisai tout de suite de sérieuses économies. J'avais la constance d'aller aux Halles avec Philomène, les jeudis matin, pour acheter à meilleur compte et plus frais le poisson, truite saumonée ou turbot. Je composais des menus variés, et mon père s'étonnait que l'on dépensât moins en mangeant mieux; il me reprochait seulement de donner

un peu trop d'importance aux desserts, sans doute parce que j'aimais beaucoup les sucreries.

Après plusieurs semaines d'alternatives de mieux et de pire dans l'état de la grand'mère, un télégramme nous apporta la nouvelle de sa mort. Il fallut prendre le deuil.

Pour la première fois, nous étions complètement libres dans le choix de nos toilettes, et nous en profitâmes pour les commander à notre goût et fort élégantes. Nous nous trouvâmes si bien de ce régime nouveau qu'on ne put réussir plus tard à nous y faire renoncer. Nous n'acceptions aucun conseil, nous ne subissions aucune influence, n'écoutant que notre fantaisie ou les décrets de la mode pour la façon de nos costumes. Mon père, qui nous voyait transformées à notre avantage, nous donnait raison, et, comme il était souvent sur la route de Paris, nous le chargions de commissions délicates, qu'il acceptait volontiers pour nous faire plaisir. Il avait dû pourtant, tout d'abord, se violenter pour vaincre la timidité qui lui faisait appréhender d'entrer dans les magasins. Il y entrait maintenant, comparait, discutait et s'acquittait toujours le mieux du monde de la mission. Une certaine guirlande de volubilis roses, que nous voulions avoir pour garnir un chapeau, l'obligea à beaucoup de marches et de contremarches : il ne la trouvait nulle part à son goût et fut obligé de la faire faire exprès. Une fois, ce fut à propos d'une ceinture qu'il tomba dans des perplexités : nous la désirions assortie à une robe de soie couleur peau de biche ; les deux pans devaient être terminés par une frange pareille à l'étoffe. Le fabricant demanda si la frange devait être « rapportée » ou tissée avec le ruban ; mon père, pris au dépourvu, ne sut que répondre : nous n'avions rien spécifié à ce sujet... Il hésita, réfléchit longtemps et crut apercevoir le moyen de se décider à coup sûr :

— De quelle façon est-ce le plus cher ? — demanda-t-il.

— Tissées avec l'étoffe.

— Alors c'est cela qu'il faut !

Et il se montrait tout fier d'avoir imaginé cette solution ingénieuse.

Il ne semblait pas se douter combien il était délicieux et touchant dans ce rôle maternel.

*
* *

C'était une fête pour nous quand le grand Flaubert dînait à Neuilly. Il venait rarement le jeudi, car nous préférions l'avoir à nous seuls. Quelquefois Louis Bouilhet, son ami, son frère d'élection, l'accompagnait, et l'on invitait aussi Maxime du Camp et Ernest Feydeau. Cela formait, avec Théophile Gautier, comme un groupe à part, d'une camaraderie plus intime et trouvant le même attrait dans la conversation, « le grand, l'unique plaisir d'un être spirituel », comme disait Baudelaire. Les entendre remuer des idées était une joie de choix. Ils semblaient jeter à pleines mains à travers le champ de la pensée des graines folles qui, ainsi que dans les magies indiennes, germaient et fleurissaient sur l'heure. Rien de morose ni de pédantesque en ces causeries, étincelantes de verve et de gaieté, qui cinglaient parfois d'épigrammes aiguës la bêtise et la méchanceté humaine, mais avec plus de pitié que d'amertume.

Flaubert préparait déjà *Bouvard et Pécuchet*; il amassait des documents. Mais le titre de l'œuvre était autre alors; il voulait l'appeler : *Mémoires de Deux Cloportes.*

Le désir de faire représenter une féerie satirique et philosophique le hantait et il nous en parlait souvent. En collaboration avec Bouilhet, il avait écrit *le Château des Cœurs*, grande féerie moderne qu'il ne parvint jamais à faire jouer sur un théâtre[1]. C'est là que l'on aurait vu à travers les maisons transparentes d'une place de Paris, dans des logements identiques, des bourgeois, tous pareils, dînant en famille à la même heure et disant les mêmes lieux communs avec les mêmes gestes, tous à la fois, et comme d'une seule voix. Flaubert croyait à un effet de comique sinistre.

Une autre pièce, dont il nous contait le scénario, n'a jamais, à ce qu'il semble, été écrite. Elle était intitulée : *le Phoque par amour.*

Dans une petite ville de Normandie, un jeune homme pauvre s'éprend follement de la fille d'un châtelain voisin, aussi

1. Cette féerie a été publiée depuis, par Émile Bergerat, dans *la Vie moderne.*

belle que riche. Il tente de vains efforts pour s'approcher d'elle et lui faire au moins l'aveu de son amour avant de se débarrasser d'une vie inutile puisqu'elle est sans espoir.

Arrive l'époque de la foire de l'endroit. L'amoureux, toujours aux aguets, remarque que sa bien-aimée prend plaisir à visiter les baraques et vient souvent se promener à la fête; un éclair de génie traverse son cerveau: il séduit le propriétaire d'un phoque et obtient de se mettre dans le baquet à la place de l'animal. Ainsi caché, il attend, avec une persévérance et une patience admirables, le passage de la jeune châtelaine.

Elle s'avance enfin, sous l'auréole rose de son ombrelle, et s'arrête pour regarder le phoque. Alors, le jeune homme, au lieu du classique: « Papa! Maman! » d'une voix passionnée et tremblante murmure :

— Mademoiselle, je vous aime!... Je n'ai pas d'espoir et je vais mourir... Mais je voulais avoir le bonheur de vous dire pourquoi je meurs...

Très surprise d'abord, la belle héritière s'attendrit. Ce jeune homme déguisé en phoque a de beaux yeux et une voix touchante; —il ne faut pas mourir, mais sortir du baquet, aller demander au châtelain la main de sa fille, l'obtenir et être le plus heureux des hommes.

Le faux phoque bondit hors de l'eau et, tout ruisselant, tombe aux pieds de la jeune fille. Huit jours après, les bans sont publiés.

A la nouvelle de cette rare fortune, pris d'un beau zèle, tous les jeunes gens de la ville se mettent dans des baquets et font le phoque, attendant l'occasion de s'écrier :

— Mademoiselle, je vous aime!

Mais il ne passe plus d'héritières...

Cette conclusion surtout amusait Flaubert. Avec quel bon rire, qui secouait drôlement sa vaste poitrine et faisait se voiler dans leurs longs cils ses beaux yeux bleus, il achevait son récit!

Louis Bouilhet, que l'on appelait toujours « monseigneur », était un homme doux et charmant qui admirait passionnément son grand Flaubert, le conseillait et le soutenait pendant la terrible gestation des œuvres. Il m'était très sympathique et

causait beaucoup avec moi, parce qu'il s'intéressait spécialement à l'écriture chinoise. Il voulait savoir comment les caractères étaient composés, afin de les décomposer pour en donner le sens mystique. Par exemple : *femme et fils*, en se réunissant, forment un troisième signe signifiant *amour* ; Bouilhet disait : « l'amour fils de la femme ». *Cœur* et *porte* ensemble veulent dire *tristesse* ; il traduisait : « le cœur captif ». — *Trois*, — *homme*, — *soleil*, combinés ensemble, signifient *printemps* : c'était « trois hommes en marche vers la lumière ». Je pense qu'il avait le désir de réunir en un petit recueil un certain nombre d'exemples pareils à ceux-ci.

Maxime Du Camp, mon très affectueux parrain, contrastait avec ces deux beaux Normands, blonds, robustes, exubérants et sans façon : il était brun comme un Arabe, mince, sec, réservé et d'une correction élégante.

Ernest Feydeau semblait l'homme le plus heureux du monde. Ses succès littéraires lui donnaient une assurance et un joyeux orgueil qui rayonnaient de sa personne continuellement. Il avait coutume de dire, en parlant de lui-même : « l'auteur de *Fanny* », et il n'avait rien imaginé de plus beau à offrir à sa fiancée, lorsqu'il s'était remarié, qu'un émail très finement peint sur le chaton d'une bague, qu'il montrait à tous ses amis, et représentant : « l'œil de Feydeau ».

Il gardait cependant beaucoup de candeur et de naïveté, une tendance à tout croire et à mal comprendre l'ironie et les paradoxes : c'est pourquoi le pince-sans-rire féroce qu'était Baudelaire l'horripilait si fort et le mettait hors de lui.

Oubliant l'œuvre de Balzac, il s'imaginait avoir inventé la psychologie et il observait toujours autour de lui, étudiait les âmes à travers les corps.

Une fois, je m'étais jetée sur le canapé, le poing à la tempe, comme absorbée par une rêverie ténébreuse. Feydeau causait avec mon père, en face de moi. Il se mit à m'examiner et fit, à demi-voix, des réflexions que j'entendais très bien : « le naturel de l'attitude, si savante cependant... la grâce qui s'ignore... l'intensité de l'expression, produite sans doute par quelque pensée frivole, etc... » Lorsqu'à la fin je me relevai brusquement, comme éveillée par l'attention dont j'étais l'objet, il me dit :

— Jeune fille, souviens-toi que, sans le savoir, tu as légèrement posé devant Feydeau.

Je retins un sourire et mon père échangea avec moi un imperceptible clignement d'yeux : nous pensions tous deux que c'était plutôt le contraire...

***

Quand approchait le printemps, l'époque des expositions, les peintres affluaient à la maison. Théophile Gautier était du jury de peinture, et les articles du grand critique faisaient, mieux que tous autres les réputations : on connaissait sa bienveillance, pas si débonnaire cependant qu'on voulait le croire, et bien souvent aiguisée d'ironie pour qui savait lire entre les lignes. Mais la brutalité lui répugnait, et tout effort sincère lui semblait digne d'égards.

Dans la conversation il apportait la même urbanité, et, si quelque hâbleur croyait pouvoir lui conter de folles histoires, il le laissait aller jusqu'au bout, se gardant bien de lui couper son effet; puis, d'un coup de griffe léger mais sûr, il faisait crouler le château de cartes.

Un peintre de grand talent lui narrait une fois d'étonnantes aventures de voyage. — José-Maria de Heredia, un jeune et charmant poète que nous voyions pour la première fois, était à Neuilly, ce jour-là. — L'artiste racontait, entre autres, une excursion en Égypte, au cours de laquelle il avait dû soutenir un combat singulier avec un boa qui avait failli le dévorer.

Théophile Gautier suivit le récit jusqu'à la fin, puis il dit à son ami, de sa voix la plus tranquille :

— Mon cher X..., écoute ceci pour ta gouverne! Quand tu raconteras ta petite histoire dans les sociétés, remplace le boa par un crocodile : il n'y a pas de constrictors en Égypte...

Épris des arts plastiques comme il l'était, Théophile Gautier rédigeait ses Salons avec moins de répugnance que ses chroniques dramatiques. Parmi les tableaux et les marbres il pouvait encore choisir ses thèmes, et il s'ingéniait à transposer l'art des formes en son style coloré et pittoresque. Il travaillait à la maison, ou quelquefois, pour aller plus vite, il

écrivait ses articles, sur son carnet de notes, à l'Exposition même.

Moi aussi, j'écrivis un Salon : mon père m'avait beaucoup engagée à le faire pour m'exercer, disait-il, à la critique, et il paraissait dans le journal *l'Entr'acte*. Ce compte rendu était extrêmement gauche et succinct, car je n'avais pas — et je n'eus jamais — l'esprit d'analyse, sachant très mal expliquer le pourquoi de mes enthousiasmes et de mes haines, néanmoins très violentes et intransigeantes. Un passage de ces articles si maladroits eut cependant une gloire imprévue. Il se rapportait à un tableau d'Ernest Hébert :

A côté de *la Perle noire* est un tout petit cadre admiré de tous : c'est simplement un banc de pierre au bord d'une allée, dans un coin de parc solitaire (personne n'est assis sur ce banc). Mais des souvenirs doux et tristes semblent l'envelopper. Autrefois, de tendres promeneurs s'y sont reposés, se parlant bas et longuement ou bien, peut-être, silencieux et émus ; alors les arbres complices ont caché de leur verdure impénétrable de frais baisers rapides et tremblants. Puis le vent d'hiver a soufflé ; la ruine et la mort ont passé par là, et le parc est resté désert ; le banc s'est recouvert d'un linceul de mousse, et les arbres autour de lui laissent traîner tristement à terre leurs branches dépouillées.

Pour m'encourager et me persuader que c'était très bien, Théophile Gautier reprit cet embryon d'idée; il en fit un chef-d'œuvre, le fameux poème, qu'il dédia au peintre lui-même :

LE BANC DE PIERRE

Au fond du parc, dans une ombre indécise,
Il est un banc solitaire et moussu,
Où l'on croit voir la Rêverie assise,
Triste et songeant à quelque amour déçu.
Le souvenir dans les arbres murmure,
Se racontant les bonheurs expiés ;
Et, comme un pleur, de la grêle ramure
Une feuille tombe à vos pieds.

Ils venaient là, beau couple qui s'enlace,
Aux yeux jaloux tous deux se dérobant,
Et réveillaient, pour s'asseoir à sa place,
Le clair de lune endormi sur le banc.

Ce qu'ils disaient, la maîtresse l'oublie;
Mais l'amoureux, cœur blessé, s'en souvient,
Et dans le bois, avec mélancolie,
Au rendez-vous, tout seul, revient.

Pour l'œil qui sait voir les larmes des choses,
Ce banc désert regrette le passé,
Les longs baisers, et le bouquet de roses,
Comme un signal à son angle placé.
Sur lui la branche à l'abandon retombe,
La mousse est jaune et la fleur sans parfum;
La pierre grise a l'aspect de la tombe
Qui recouvre l'amour défunt!...

Ces réunions d'artistes illustres, ou inconnus encore, qui formaient, à cette époque du Salon, une véritable cour autour de mon père, m'effarouchaient assez, et, si elles n'étaient pas composées de quelques-uns de mes bons amis, tels que Puvis, Paul Baudry, Hébert et quelques autres, je fuyais, car je redoutais les peintres et les sculpteurs par-dessus tout. Cela, à cause de mon nez : mon père ne manquait jamais d'en faire admirer le style classique à ceux qui étaient capables de l'apprécier; il me poussait du doigt par le menton pour me mettre le visage dans la bonne pose, et rien ne m'humiliait et ne m'agaçait autant que cette cérémonie.

Je ne voulais pas le contrarier, mais, aux coups de sonnette, du haut de la fenêtre, j'examinais les nouveaux venus: dès que je devinais en l'un d'eux un peintre ou un sculpteur, non encore initié à mon profil, je me hâtais de disparaître sous la penderie du cabinet de toilette, où je m'ennuyais patiemment de longues heures. L'instant venait où l'on me cherchait, où l'on m'appelait avec insistance, mais je ne répondais pas et je sortais seulement de ma cachette quand la porte de la rue avait claqué derrière les visiteurs.

JUDITH GAUTIER

(A suivre.)

UN GARDE DU CORPS

DE

LOUIS XIII

Le roi Louis XIII, en cette année 1622, est un tout jeune homme de vingt et un ans, de taille moyenne, pas aussi mince et sec qu'il le sera plus tard, imberbe, les traits du visage encore un peu empâtés, surtout dans le bas de la figure. La lèvre inférieure légèrement pendante rappelle sa mère Marie de Médicis. Il apparaît avec la physionomie non d'un enfant qu'on conduit, mais d'un garçon autoritaire, d'un prince qui commande et que l'on redoute, vaillant, insouciant des dangers, extrêmement actif, peu difficile sur les commodités de la vie, bon, juste et humain autant qu'on pouvait l'être à ce moment.

Sa vie est régulière et sa journée bien remplie. Le matin, après s'être levé de bonne heure, il déjeune, puis entend la messe et, au retour, assiste au conseil quotidien. Après le conseil, il dîne. A cause des grandes chaleurs qui ont régné presque toute la campagne, le roi, le repas terminé, se retire pour faire une « méridienne » dans l'ombre d'une chambre close, à l'abri du soleil et des mouches. Mais il ne passe pas toujours à dormir ce temps de repos. Il s'amuse à peindre, à tracer des plans et des cartes du pays qu'il traverse : c'est son grand plaisir. Il est aidé par un gentilhomme qui peint

1. Voir la *Revue* du 15 avril.

et dessine fort bien, M. de Vic. Le gros de la chaleur tombé, il monte à cheval pour aller chasser. Il tire, ou, plus souvent, il chasse au vol. Il a emmené avec lui une grande quantité d'oiseaux. M. de Bordeaux raconte qu'à Lunel il fut chargé avec un de ses camarades, le chevalier de Contenant, de faire monter l'eau d'un puits, lequel était encombré d'une mécanique où l'on reconnaît, à la description qu'il en fait, une noria. « Nous en tirasmes longtemps de cette sorte, dit-il, pour faire baigner les oyseaux du roi. » Le prince chasse jusqu'à la nuit, revient souper et se retire de bonne heure. A Montpellier, où la chaleur rend impossible la moindre promenade de jour, il monte de nuit. Si le pays n'est pas sûr et qu'on puisse craindre quelque surprise, le roi est accompagné à la chasse, ou dans ses sorties, un jour par des gendarmes de la garde, le lendemain par des chevau-légers.

Très différent de son fils Louis XIV, dont les voyages aux armées seront des parades fastueuses où rien ne manquera, — cour brillante, dames nombreuses, logis magnifiques et festins journaliers, — Louis XIII vit comme un simple officier de troupes; il n'est entouré que de soldats; il gîte où il peut, mange ce qu'il trouve, frustement, rudement. Si, à Béziers, il loge à l'évêché, confortable édifice « qui est sur la place où l'on vend le fruit », ou, à Moissac, dans la belle abbaye de la ville, à Castelnau, près Montpellier, il n'a qu'une méchante maison; à Castillon-sur-Dordogne, il couche dans une chambre d'auberge, à l'enseigne des *Trois Rois*, aux faubourgs. A Villedieu, devant Négrepelisse, il ne dispose que d'une affreuse masure dont les planchers sont à ce point branlants qu'on en interdit l'entrée de crainte que tout ne s'effondre. Le roi couche à l'étage; la salle du bas sert de salle des gardes, et l'huissier se tient dans l'escalier.

Pour les repas, aussi peu d'apprêt. Un jour, Louis XIII mange à la poste, le lendemain sous une treille. Le fils de Henri IV a gardé les goûts simples de son père. Il dîne généralement seul par besoin de tranquillité et pour aller plus vite. Une fois, à Montauban, il invite à souper quinze ou vingt seigneurs, et M. de Bordeaux est si surpris de cette nouveauté qu'il l'appelle « une desbauche ». Le roi permet cependant qu'on l'invite lui-même. Dans une circonstance

mémorable, M. de Toiras «lui donne à souper et aux petits seigneurs et autres ». Le lendemain de la prise de Saint-Antonin, le comte de Schomberg « le traite » sous des tentes.

Il arrive souvent que le roi fasse maigre chère. Le 9 juin, devant Négrepelisse, à sa table, «il n'y eut point de vin, et ne but-on que de l'eau, ce qui n'avait point été vu par les plus vieux courtisans et officiers de la maison du roi ». Louis XIII, si sévère habituellement quand il s'agit de son service, s'accommode des médiocres moyens d'existence auxquels le condamnent les hasards de la guerre.

Aux événements militaires et à la marche des opérations, il apporte un zèle qui ne se lasse pas et une ardeur impatiente. Il passe des journées entières à cheval pour suivre les mouvements de l'armée. Aux sièges, il ne quitte pas la tranchée, s'aventure témérairement aux points dangereux ; là où les balles sifflent et où ses officiers, à deux pas de lui, sont tués, il demeure. Mais il n'est pas un spectateur impassible. A Saint-Antonin, il suit les péripéties de l'attaque avec nervosité, fâché, vexé lorsque la moindre chose ne marche pas comme il le désire. Il hâte les mises en batteries, désigne les emplacements et, nous l'avons vu, pour aller plus vite, pointer lui-même les pièces. Il resta à la canonnade terrible qui « épouvantait les parpaillots » jusqu'à huit heures du soir. — A Moissac on avait reconnu que l'artillerie aurait grand'-peine à rouler en raison de l'état détestable de la route. Il s'occupe de ce détail avec « chaleur ». « Le lundi matin, le roi alla à cent pas de la ville pour faire lui-même accomoder le méchant chemin par où devoient passer les pièces de canon ; et, le conseil tenu, l'après disner, Sa Majesté alla pour voir passer les canons. »

La discipline des troupes lui tient à cœur, cette malheureuse discipline qui a été le fléau de l'administration militaire du règne de Louis XIII : il était si difficile de la maintenir dans les bandes de vieux routiers professionnels, bons soldats, mais constamment hors de leurs rangs, à la maraude, ou, comme on dit d'un joli mot d'argot du temps, « à la picorée ». Une fois, près de Mirambeau, étant en train de chasser, suivi de sept ou huit gardes du corps, dont était

M. de Bordeaux, d'arquebusiers et de tireurs, le roi aperçoit deux gardes françaises « qui faisoient le diable et pilloient tout dans la maison d'un paysan ». Hors de lui, il ordonne de « faire alte » et commande à deux valets de pied de se jeter sur les deux gardes françaises : « Battez-les tout le saoul, s'écrie-t-il avec emportement, et les assommez de coups ! » L'exempt des gardes ajoute : « Ils le firent fort et ferme, et s'il se fust trouvé un bourreau, ils estoient pendus sur-le-champ ! » De retour au château de Mirambeau où était l'étape, Louis XIII fait appeler le colonel des gardes françaises, M. de Canaples. « Canaples, lui dit-il vivement, il faut que vous mettiez un meilleur ordre dans le régiment de mes gardes qu'il n'y a et que vous les faciez tenir dans leur quartier et suivre leur drapeau ! » Le colonel veut excuser ses hommes, « logés si serrément, dit-il, qu'il fault qu'ils aillent aux villages voisins chercher des vivres pour de l'argent. — Comment ! reprend le roi, ils abandonnent leur drapeau pour aller voler et picorer, et vous appelez cela chercher des vivres pour de l'argent ? Si vous n'y donnez un meilleur ordre doresnavant, je vous casserai comme faisant vous-même tous les larcins et voleries. »

Une autre fois, à Guitres-sur-l'Isle, le roi rencontre un valet, traînant trois vaches volées à un paysan ; il arrête l'homme et lui demande à qui sont ces vaches. Le valet dit qu'elles sont à son maître, la Pierre, gendarme. On fait venir la Pierre. Qui lui a « baillé » ces vaches ? — Il les a achetées. — Combien ? — Vingt livres. — Qui était avec lui au moment de l'achat ? — Un autre gendarme de la même compagnie, un tel. On fait venir celui-ci, on le questionne : il répond qu'il n'était pas du tout présent lorsque le prix fut fait. Alors le roi, s'adressant à la Pierre : « Je vois bien que vous les avez volées ! Cherchez par tous les quartiers celui qui vous les a vendues et me l'emmenez ; autrement, je vous casserai ! »

Ce prince de vingt ans, qui a le ton ferme et la volonté réfléchie, a conscience de sa dignité royale et la fait respecter. Devant Négrepelisse, à Villedieu, Ambleville, fils du gouverneur de Cognac, lieutenant du roi en Saintonge, dont il a la survivance, vient voir Louis XIII dans cette méchante

bicoque dont nous avons parlé, aux planchers tout branlants. L'huissier de la chambre, Ricard, — un huguenot, — refuse de le laisser entrer. Le roi, d'ailleurs, souffrant d'un rhume, a condamné sa porte. Ambleville insiste, puis s'irrite, éclate, et finit par lever la main sur l'huissier. En redescendant l'escalier, il croise un de ses amis, Ribœuf. Celui-ci, qui a tout entendu, lui déclare qu'il a eu tort de faire ce qu'il fait, et que, si le roi est averti, il peut se fâcher. Encore tout ému, Ambleville, « sans autre cérémonie, soufflette fort vertement Ribœuf ». L'autre riposte, ils se jettent l'un sur l'autre, se collettent et roulent. Au bruit du tapage, les gardes du corps d'en bas accourent et les séparent. Louis XIII, informé de l'incident, fait conduire Ambleville en prison, lui retire la survivance des gouvernements de Cognac et de Saintonge et l'interne pour un an dans Villemur. Quant à Ribœuf, la punition fut spirituelle; il fut condamné à ne pas recevoir réparation de l'outrage qu'il avait reçu, et à demeurer l'ami de son insulteur.

M. de Mortemart vient rejoindre le roi à Béziers, fastueusement accompagné dans son voyage, qui a duré six semaines, de vingt-cinq ou trente gentilshommes et par une multitude de chariots et de mulets. Son entrée est tapageuse ; au bout de quatre jours, sous le prétexte d'affaires quelconques en Poitou, il annonce son départ et vient prendre congé du roi. Louis XIII, piqué, s'écrie : « Ouydà, ouydà, monsieur de Mortemart ! » Et après trois ou quatre pas dans la pièce, ironiquement, s'adressant aux seigneurs qui l'entourent : « C'est M. de Mortemart qui est arrivé depuis quatre jours, et qui s'en retourne ! » Ce fut tout; M. de Mortemart, interloqué, se retira sans rien répondre.

Ce jeune prince, sévère et digne, n'a pourtant pas le cœur dur. Il n'est sans doute pas plus ému que d'autres par les horribles scènes des prises de villes et des batailles. Il est d'un temps où l'accoutumance aux atrocités émoussait la sensibilité humaine. Mais. s'il rencontre des femmes qui l'implorent parce qu'on a tout volé chez elles, il s'apitoye et fait donner des pistoles. Il a pitié des pauvres gens et les protège contre le brigandage des soudards.

Sa sévérité entendait raison, quand il était juste qu'elle

l'entendît. Il avait, comme nous avons vu, révoqué l'ingénieur du Mesnil des Bouillons au passage du Lot à Aiguillon. En route, le prince de Condé, causant de cette histoire, dit au roi : « Si c'eust été la Boissière, le pont eust été fait il y a longtemps, mais c'est ici un jeune commissaire en sa charge. » L'inexpérience du commissaire atténuait sa faute. Le roi parut frappé de l'observation. « Et comme nous fusmes au Port-Sainte-Marie, raconte M. de Bordeaux, le même jour, le dit du Mesnil se trouva au souper du roy et dit : « Sire, je supplie Votre Majesté de me pardonner? » Le roy dit au Mesnil : « Eh bien, je vous pardonne. »

Louis XIII était sensible aux marques d'affection. Après la reddition de Lunel. il entrait dans la ville. « Un bien vieil homme, vestu de noir, sortit d'une maison qui est sur une muraille ancienne de la ville et demanda si le roy estoit là. On lui dit qu'ouy et on le lui montra. Il se mit à genoux et dit : « Sire, les enfants de Dieu furent dans la captivité soixante-dix ans; enfin il les en délivra. Il y en a soixante que nous y sommes et vostre Majesté nous en a délivrés. Je ne me soucie plus de mourir puisque j'ay vu mon roi ! » Le jeune prince fut si grandement ému de cette petite scène qu'il ne put articuler que ces simples mots : « Voilà un bon vieil homme, qui parle d'affection !... »

Louis XIII s'affligeait du lamentable état sanitaire de son armée. Il eût été excusable de ne penser qu'à lui, car il fut atteint lui-même. Le mal le prit à Toulouse. Il dut rester huit jours couché. Il voulut repartir, n'étant pas remis, le lundi 4 juillet; le lendemain, à Castelnaudary, il retombait. Huit jours encore il resta couché. Puis il remonta à cheval le 12, et le 18 il arrivait à Béziers pour retomber une troisième fois. « Ce samedi, écrit M. de Bordeaux, le roi dit en souppant : — Je fus malade à Tholose, je le fus à Castelnaudary et crains bien de l'estre ici. Si c'estoit à Paris je ne penserois pas encore mourir. Mais il me semble qu'un homme est mort dès qu'il est ici malade ! » On lui fit prendre des bains de lait. La crise, cette fois, dura trois semaines. Dès qu'il put, il repartit. Il était dur pour lui-même et impatient des soins qu'on lui donnait.

*
* *

Sur la vie des soldats en campagne au début du XVIIe siècle, les souvenirs de M. de Bordeaux — nous avons pu en juger ainsi — donnent une impression de brutalité et de cruauté. Ces routiers sans feu ni lieu, se louant à tant par mois pour faire la guerre, que l'on ménage parce qu'il est malaisé d'en trouver et qu'on tient très mal, sont des bandits.

Leur moindre peccadille est de ne pas payer ce qu'ils achètent. On leur donne une solde avec laquelle ils doivent se nourrir, — ils n'ont droit chez l'habitant qu'au lit, au feu et à la chandelle, — et des vivandiers suivent les colonnes pour leur fournir de quoi manger. Sur la plainte de ces vivandiers, on punit bien les délinquants, ceux qui ne règlent pas; mais les punitions étant très sévères, — la corde, — on ne peut pas en abuser. Il arrive aux soldats d'être mal payés eux-mêmes, par suite du retard des soldes. Quand ils n'ont plus ni écu vaillant ni crédit chez les vivandiers, ils emploient un stratagème. Ils s'en vont huit, dix, douze, « de plus que de moins », chez le vivandier, font bonne chère, puis feignent de se prendre de querelle, mettent l'épée à la main, organisent un tumulte effrayant au cours duquel le patron, inquiet de voir tout casser chez lui, les envoie au diable sans leur rien réclamer. Ils appellent cela « faire jouer la mine ». Dans les auberges des routes où les cabaretiers, moins au fait des ordonnances et ne connaissant les officiers auxquels ils pourraient se plaindre, ne sont pas tant à redouter, la procédure est plus sommaire. Les soldats se gobergent, et, quand l'hôtelier réclame l'écot, on le rosse et on s'en va. Le cas est particulièrement fréquent. Au reste, les officiers donnent l'exemple. Ils doivent payer leurs hôtes avec leur solde et, de fait, M. de Bordeaux paye ce qu'il prend. Mais il constate que le maréchal de Saint-Géran et M. de Hallier, capitaine des gardes du corps, ne payent rien.

Enfin et surtout, le soldat vit du perpétuel maraudage, « la picorée », qu'ils compliquent, à la moindre occasion, d'assassinat et d'incendie.

Tout cela, pour le temps normal, les marches, le séjour

aux étapes. Mais, dans les actions de guerre, surtout dans les prises de ville, la bête humaine lâchée s'en donne à cœur joie. A Négrepelisse, deux jours durant, écrit M. de Bordeaux, on ne fit que pendre. » On pendit tout ce qu'on trouva ; on finit par pendre n'importe qui, au hasard, ami ou ennemi, et l'exempt un peu effrayé ajoute : « Si nous étions encore demeurés là quelque temps, on eût pendu toute l'armée ! » Un huguenot, qu'on va hisser à un arbre, demande « d'estre pendu dans la vigne de son père », fantaisie respectable ! « Et comme on l'y menoit, il rencontra un curé auquel il fit une humble salutation et se recommanda à luy. On luy demanda qui il estoit. Il respondit que c'estoit un de leurs ministres. Aussitôt, quoi que le pauvre curé pût alléguer, les nostres l'assommèrent. Je le vis mort. Il estoit curé d'un bourg qui appartient à M. le maréchal de Thémines. Le parpaillot fut pendu où il désiroit. » — « D'Amonville, garde du corps, par deux fois dans Négrepelisse fut pris pour parpaillot par des soldats du régiment de Picardie qui l'eussent assurément tué si, de bonne fortune pour lui, il ne fût arrivé du monde qui les empêchèrent. Il avait beau dire : « Je suis des gardes du corps ! » il n'estoit point creu et commençoient de le déshabiller, qui estoit la première chose qu'on faisoit. »

Les jeunes garçons de quinze à seize ans que les soldats emmènent chacun avec eux, comme domestiques, sous le nom de « goujats d'armée », voleurs fieffés, vrais chenapans, sont les plus odieux. M. de Bordeaux en entendit qui se vantaient d'avoir pendu, l'un quinze personnes, l'autre dix-sept, un troisième vingt. La corde fit défaut ; alors, avec le même nœud coulant, ils montaient les malheureux à un arbre « hors de terre », les laissaient aussitôt retomber et les assommaient. « Car à tel arbre on en pendoit douze : ce n'estoit qu'avec une corde. Ce fut de quoy ils manquèrent et non de bonne volonté. »

Tous les excès naturels aux soudards débridés se retrouvent sous la plume de M. de Bordeaux, digne commentaire des admirables vignettes de Callot. L'exempt note comme une belle exception un trait qui se produisit à l'attaque générale de la ville de Saint-Antonin. « Il y avoit plus de soixante

femmes qui défendoient. Une belle fille se mit à genoux devant un soldat et lui dit : « Faites-moi ce que vous voudrez (en son langage) et me sauvez la vie. — Je n'ai pas le loisir pour cette heure », répliqua le soldat, qui lui donna de l'espée dans le corps et la tua. »

Même au fort du combat, en plein péril de la lutte, l'instinct du vol trouve à se satisfaire. M. de Bordeaux écrit qu'à l'assaut de Négrepelisse, « comme j'estois environ à mi-montée, j'entendis tomber derrière moy quelque chose ; c'estoit un soldat qui venoit d'estre tué. Je ne fis que me destourner, il estoit déjà dépouillé ».

Les chefs, le prince de Condé surtout, sont aussi barbares que les soldats. Au même siège de Négrepelisse, on vient dire au roi qu'un jeune soldat est sorti de la ville avec une jeune fille qu'il aime, qu'il veut épouser, et qu'il pense soustraire aux horreurs de l'assaut en l'emmenant hors de la place. Naturellement on les a tous deux arrêtés et leur affaire ne sera pas longue ; mais Louis XIII, ému de ce petit roman, intervient et ordonne qu'on les laisse aller. « M. le prince de Condé passa comme le soldat s'en alloit. » Il y avait encore du monde attroupé. Il demande la raison de ce rassemblement, on le lui explique et il se met à interroger le jeune huguenot. « Or il échappa à celui-ci de dire qu'il étoit l'année précédente dans Montauban. — Ah! s'écria alors M. le Prince, vous avez grâce pour Négrepelisse et non pas pour Montauban. — Et il donna une pistole à un goujat qui pendit le malheureux ! »

Il ne faut pas s'étonner qu'une troupe, à laquelle ses chefs donnent de tels enseignements, n'entende pas leur voix, le jour où ils voudront contenir sa fureur. Au moment où le même prince de Condé allait assiéger Lunel, il promit le pillage de la ville à ses troupes si celles-ci enduraient le canon. Elles l'endurèrent. La ville fut prise, mais Louis XIII, apprenant la promesse faite, refusa de la laisser tenir, et pour plus de sûreté interdit de laisser entrer les soldats dans la ville. Ceux-ci manifestèrent un extrême mécontentement. Lorsque la garnison sortit de la place, précédée des charrettes qui transportaient les armes, s'excitant mutuellement, ils renversèrent les charrettes et s'emparèrent du contenu : « on

ne sauva pas quatre mousquets de vingt chartées » ; puis, ils se ruèrent sur la troupe protestante et massacrèrent sept ou huit cents hommes sans que rien, ni cris, ni prières, ni menaces pussent les arrêter. Les officiers exaspérés tombèrent sur eux. « M. de Praslin mit l'épée à la main, blessa trois ou quatre soldats. Un d'eux leva son arme contre lui et fut tué par un gentilhomme des siens ». Le maréchal de camp de Bassompierre en fit pendre quelques-uns, mais le massacre des huguenots continua. Après, on ordonna un certain nombre d'exécutions pour l'exemple « et pour le contentement des parpaillots et pour témoigner qu'on ne leur faussoit pas promesse ».

*
* *

Dans la terrible guerre qui leur est faite, les huguenots, ces « parpaillots », comme on les appelle, se défendent contre les soldats du roi, les « ravaillacs » ou les « philistins », comme ils disent, avec une énergie sombre et désespérée.

A l'attaque générale de Saint-Antonin, « une fille se rendit à un soldat et le pria de lui donner la vie. Le soldat en eut pitié. A trois ou quatre pas de là, comme le soldat n'y pensait pas, elle tira un couteau, lui en donna dans le ventre et, après, se coucha contre terre, à dents, et fut tuée ».

Un secours arrive de Montauban vers Saint-Antonin. Les troupes royales vont au-devant de lui, l'attaquent, l'enveloppent et massacrent les huguenots. « Un fut trouvé sur un hault rocher, qui tira son pistolet sur un des nostres, qu'il manqua, ce que ne fit pas le nostre qui lui rompit le bras droit. Et comme le parpaillot vit qu'il ne pouvait plus résister, et qu'on criait : « Il le faut pendre ! » il dit : « Vous mentirez, et si, n'aurez pas l'honneur de m'avoir tué ! » Et prononçant ces paroles, il se jeta de hault en bas dans l'Aveyron et se tua et noya tout ensemble. » M. de Bordeaux ajoute : « Ils estoient tous désespérés ! »

Ils savent qu'ils n'ont à compter sur rien, pas même sur l'abjuration, pour avoir la vie sauve. Lorsque des protestants, au pied du gibet, se font catholiques, on les pend tout de même ; ce qu'ils y gagnent est, qu'au lieu de rester en

l'air à pourrir au bout de leur corde, ils sont enterrés honnêtement en terre chrétienne. A Saint-Antonin, sur onze bourgeois qui furent pendus à la suite de la reddition de la place, quatre ainsi abjurèrent et furent enterrés sans retard.

Pourquoi le roi n'a-t-il pas fait grâce à ces convertis? On sent bien, à lire les souvenirs de M. de Bordeaux, que Louis XIII fait la guerre non à des religionnaires, mais à des révoltés contre lui. Très caractéristiques, à ce point de vue, sont les anecdoctes suivantes.

De Négrepelisse, après la prise de la place, le roi envoie un tambour à Montauban pour faire la proposition d'un échange entre des officiers qu'on lui a pris, et des femmes arrêtées dans Négrepelisse. « Ils ne voulurent point entendre ledit tambour, écrit le garde du corps; ils tirèrent sur lui et après l'abordèrent lui donnant plusieurs coups, et lui dirent qu'autant on en attraperoit de ceux du roi, qu'on leur feroit comme on avoit fait à ceux de Négrepelisse et qu'on leur fit de pis qu'on pourroit et qu'ils ne se soucioient ni du roi, ni de la reine et ne luy obéiroient jamais ». Mêmes déclarations faites par les défenseurs de Saint-Antonin lorsqu'un trompette vint les sommer de se rendre, nous l'avons vu, et qu'on le reconduisit de douze ou quinze coups de mousquet.

Au même siège de Saint-Antonin, le premier jour de bombardement, vers environ les trois heures du soir, un tambour de la ville parut sur l'un des éperons, et, après avoir battu plusieurs chamades, cria: « Je vous commande, de par Monseigneur de Rohan, que vous ayez de vous retirer d'icy, ou autrement il vous fera tous pendre avant qu'il soit trois jours! » Si l'on songe que le roi est dans l'armée, on mesure l'insolence de la sommation. M. de Bordeaux en est à ce point suffoqué, qu'il ajoute: « et croy que le dit tambour estoit yvre! »

Les protestants crient: « Vive le roy! » mais ils disent: « Vivent le roy et Rohan! vivent le roy et Montauban! » plus souvent: « Vive l'Évangile! Vive l'assemblée des églises! Vivent les églises réformées! » On leur trouve un drapeau aux couleurs royales, bleu, blanc, rouge, tricolore, les couleurs des Bourbons. Mais on leur prend également un drapeau rouge et vert, un autre noir, avec des flammes noires et

or, et la divise : *Perdam nomen Babilonis* .60. Enfin ils blanchissent « tous les clochers des églises où ils sont les plus forts pour marquer à ceux qui passeroient pays, fussent-ils françois, anglois ou d'autre nation, qu'il y a retraite assurée là dedans pour eux. » Or Louis XIII ne veut pas qu'Anglais, Espagnols « ou autre nation » aient « retraite assurée » dans les villes protestantes.

Dans une lettre écrite quelques mois auparavant au protestant Lesdiguières, — nous reviendrons un jour sur cette curieuse question des sentiments de Louis XIII jeune homme, — il dit : « Je vous laisse en votre liberté, sachant que rien ne doit estre plus libre que les consciences. Je ne souffrirai que nul de mes sujets de la religion prétendue réformée soit oppressé ni violenté en sa foi. Il est bien vrai que si sous un voile de religion aucuns veulent entreprendre des choses illicites et contraires à mes édits, je saurai séparer la vérité du prétexte pour punir celui-ci et protéger ceux qui demeureront à leur devoir. »

Louis XIII respecte la liberté de conscience. Il ne fait la guerre qu'à des révoltés.

LOUIS BATIFFOL

L'ÉVEIL DU PARTI OUVRIER

EN ANGLETERRE

L'Angleterre se souvient encore de l'émotion soulevée, en 1807, par l'élection fameuse de Sir Francis Burdett : un candidat qui avait l'audace de n'être ni *Whig* ni *Tory*, qui s'appuyait ouvertement sur la canaille, et dont le grand électeur était un vulgaire boutiquier, un marchand tailleur de Charing-Cross ! Le scandale fut grand. Le parti au pouvoir se sentit menacé ; l'opposition, tout en affectant de se réjouir, dissimulait mal son inquiétude. Quelques esprits chagrins s'écriaient déjà que la démocratie « coulait à pleins bords » et que la constitution britannique chancelait sur sa base. L'élection de M. Will Crooks à Woolwich, le 11 mars dernier, rappelle, par les appréhensions et les espérances qu'elle provoque, cette date historique : elle la surpasse peut-être en intérêt et en portée. L'élection de 1807 fut l'un des premiers symptômes du grand mouvement libéral du XIX[e] siècle : l'élection de 1903 annonce l'entrée en ligne des forces ouvrières, organisées pour l'action politique comme elles le sont, depuis longtemps déjà, pour l'action syndicale, refusant désormais d'entrer dans les cadres des anciens partis, prêtes à lutter par elles-mêmes et pour elles-mêmes.

*
* *

Woolwich est une ville de quarante à cinquante mille habitants, sur la rive sud de la Tamise, en aval de Londres : l'extension envahissante de la monstrueuse capitale en a fait presque un faubourg. Lorsque, descendant la rivière, on croit être enfin sorti de l'énorme agglomération, lorsque, après avoir passé Greenwich et la majestueuse façade de son Hospice Royal, après avoir contourné l'île des Chiens, toute percée de chenaux et de bassins, toute hérissée de mâts, on voit l'herbe affleurer aux berges boueuses, où s'espacent enfin les entrepôts et les pontons, l'on aperçoit, vers la droite, une tache sombre sur l'horizon plat : c'est Woolwich. De petites maisons de briques, uniformes et serrées ; en arrière, sur la première pente d'une colline basse, des casernes rouges ; plus loin, au bord du large fleuve à l'eau brune, un grand mur, entourant une masse confuse de bâtiments, de hangars, de cheminées. Derrière ce mur est concentrée presque toute l'activité industrielle de Woolwich.

C'est là, en effet, que se trouve l'Arsenal, établissement unique en Angleterre, et l'un des plus vastes du monde entier. On y fabrique des canons et des projectiles, on y tient en réserve la presque totalité des munitions de guerre de l'armée et de la marine anglaises. Plus de quatorze mille ouvriers y travaillent : autant dire toute la population mâle de la ville [1]. La prospérité de l'Arsenal importe donc au plus haut point à l'ensemble des habitants. Et ceci nous explique leur attitude politique. Depuis de longues années, ils donnaient le spectacle curieux d'une circonscription ouvrière élisant, à des majorités écrasantes, des députés conservateurs. C'est que le parti conservateur est le parti de la politique belliqueuse, le parti des expéditions et des armements, — celui qui ne laisse pas chômer les manufactures d'armes et les arsenaux. Le programme libéral, *Paix, Économie, Réforme,* n'est pas fait pour des ouvriers d'arsenal : les deux premiers articles, dans leur

1. A peu près les sept huitièmes.

esprit, font du tort au troisième. Allez donc parler de réduire les dépenses militaires à une population qui en vit!

Lord Charles Beresford, qui, depuis l'an dernier, représentait les électeurs de Woolwich à la Chambre des communes, semblait être à leurs yeux le député idéal. Il n'avait pas seulement pour lui le prestige de son nom aristocratique et de son grade d'amiral, et sa popularité de vieux loup de mer; n'était-il pas un des chefs de la *Navy League*, toujours prêt à signaler les défauts de la cuirasse britannique, à demander de nouvelles constructions navales et de nouveaux canons? Aussi, quand Sir Edwin Hughes, directeur de l'Arsenal, et député de Woolwich depuis 1885, donna sa démission, lord Beresford fut-il élu sans concurrent. La majorité conservatrice, aux élections précédentes, était allée toujours en augmentant : en 1885, elle était de douze cents voix, en 1886, de treize cents; en 1892, de près de dix-neuf cents; en 1895, de deux mille huit cents (6 662 voix contre 3 857); enfin, aux élections de 1900, l'opposition libérale avait, une première fois, jugé inutile de présenter un candidat. Woolwich pouvait donc passer pour une des citadelles de l'opinion conservatrice; et lorsque, en février dernier, lord Charles Beresford, pour qui la vie parlementaire n'était qu'un intermède entre deux commandements à la mer, fut mis à la tête de l'escadre de la Manche, on l'eût bien étonné en lui prédisant qui serait son successeur.

La lutte que les libéraux avaient, par deux fois, renoncé à soutenir, un homme nouveau, au nom d'un parti nouveau, allait s'y jeter résolument. Le 22 février, une conférence réunie à Newcastle nous aurons lieu d'y revenir — dressait une liste de candidats ouvriers, et désignait, pour se présenter à Woolwich, M. Will Crooks, maire sortant du faubourg de Poplar. J'avais eu, quelques mois auparavant, l'occasion de voir M. Crooks, dont j'entendais parler, depuis longtemps, comme d'une des personnalités les plus intéressantes du monde ouvrier anglais. Il venait d'emménager dans une petite maison d'aspect semi-bourgeois, alignée avec cinquante autres toutes pareilles; je l'attendis dans une sorte de cabinet, exigu, mais commode, avec une table couverte de papiers, des fauteuils, un casier dans un coin, et, accroché

au mur parmi des photographies de groupes, un grand portrait du maître du logis, que Mrs. Crooks me montra avec admiration. M. Crooks rentra : je me trouvai en présence d'un homme trapu, robuste, ouvrier tout à fait par l'allure, et par les traits un peu gros de sa figure intelligente, encadrée d'une courte barbe noire. Je voulais le questionner sur l'évolution récente du mouvement syndical ; nous en vînmes à parler de ce qui s'annonçait déjà comme le fait capital du lendemain, l'entrée des Trade-Unions dans la politique. Je demandai à M. Crooks s'il pensait qu'un grand nombre de candidatures présentées par les Unions auraient chance de réussir aux élections générales. Il me répondit : « Oui, si les candidats sont bons, en possession d'une popularité locale solide, ou capables de s'en créer une par leur autorité personnelle. De bons candidats, et je vous réponds du succès. » — Il ne croyait pas si bien dire.

Aucun homme ne pouvait être mieux choisi pour représenter la classe ouvrière. Will Crooks est né en 1852, à Poplar, dans l'est de Londres. Sa famille appartenait au prolétariat le plus misérable : son père, infirme à la suite d'un accident, dut aller au *workhouse*, et ce fut là, dans une de ces sombres maisons des pauvres, qu'il fut d'abord élevé, aux frais de la paroisse. Aujourd'hui, dit-on, il aime à y conduire les visiteurs et à leur dire : « Voilà d'où je suis parti ». Apprenti, puis ouvrier tonnelier, il se distingua bientôt, dans la petite union corporative, un peu routinière et fermée, dont il faisait partie, par la largeur de ses idées ; il n'est pas de ceux qui croient à l'efficacité de l'action isolée ou égoïste. En 1889, lors de la grande grève du port de Londres, il joua un rôle qui le mit en évidence. Ce fut alors qu'il débuta dans la vie publique, en homme ambitieux surtout de se rendre utile : la première fonction qu'il occupa fut celle de commissaire des bibliothèques municipales. Nommé, en 1892, membre du Conseil de comté de Londres, il n'a pas cessé d'y déployer un zèle infatigable en faveur des quartiers les plus déshérités de la Métropole : on a remarqué qu'il s'occupait avec une sollicitude particulière du sort des vieux pensionnaires des *workhouses*, et de l'éducation des enfants indigents. — En 1901, il fut élu maire de ce faubourg de Poplar, où il

est né, et où il s'est élevé peu à peu à force de mérite et de labeur, à une position unique dans l'estime et la confiance générale. A Poplar, tous le connaissent et l'apprécient ; beaucoup de gens qui ne partagent pas ses opinions avancées votent pour lui quand même. On reconnaît ici l'ascendant de l'homme qui s'est fait lui-même, *self-made man*, en qui le peuple anglais retrouve et admire sa propre énergie.

La candidature de M. Crooks à Woolwich avait une double signification. C'était d'abord une candidature d'opposition. Les fautes récentes du gouvernement lui prêtaient un singulier appui. Les taxes impopulaires sur le blé et sur le charbon, la nouvelle loi scolaire, odieuse, pour ses tendances cléricales, à tous les protestants dissidents, l'intervention au Venezuela, maladroite et brutale, autant d'atouts que le ministère Balfour a mis dans le jeu de ses adversaires. — Mais M. Crooks, quoique secondé par l'opposition, ne se présentait pas comme libéral : il était candidat ouvrier (*Labour Candidate*) : c'est cela surtout qui devait amener à lui les habitants de Woolwich. On le savait soutenu par les organisations syndicales, ces puissantes *Trade-Unions*, qui se décidaient enfin à rompre avec une longue habitude d'abstention politique. Dans son programme, les réformes sociales, et surtout la défense des droits de coalition et de grève, tenaient la première place ; il ne contenait, d'ailleurs, rien qui pût passer pour une profession de foi révolutionnaire, ni même socialiste. Des griefs locaux contre l'administration militaire, qui prétendait mener son personnel tambour battant, un certain sentiment de solidarité à l'égard des Trade-Unions, la tendance naturelle des ouvriers à écouter favorablement un des leurs, tout cela devait servir la cause de M. Crooks. Cependant, son élection paraissait improbable : tout ce qu'espéraient ses partisans les plus enthousiastes, c'était d'abaisser le chiffre énorme de la majorité conservatrice, et de préparer ainsi une victoire future.

La campagne électorale, dès le début, fut menée avec une vigueur extraordinaire. Le candidat ministériel. M. Geoffrey Drage, n'était pas le premier venu. C'est un de ces tories démocrates, qui voudraient voir leur parti prendre les devants sur les libéraux dans la voie de la législation sociale. Secré-

taire de la Commission Royale du Travail en 1891, il a publié sur les questions ouvrières de nombreux rapports, et quelques ouvrages plus personnels — dont un roman, imité de Disraëli. Un moment célèbre pour avoir battu, aux élections générales de 1895, un des principaux lieutenants de Gladstone, sir William Harcourt, il avait été, depuis, battu à son tour par M. Bell, secrétaire de l'Union des Employés de chemins de fer — défaite de mauvais augure. Mais comment imaginer qu'il ne réussît pas à Woolwich? Il devait plaire aux conservateurs, et il devait plaire aux ouvriers : comment eût-il pu déplaire à des ouvriers conservateurs? Tout en approuvant la politique générale du gouvernement, il jurait que personne ne s'intéressait plus que lui au sort des travailleurs. Candidat du Travail? mais il l'était, lui aussi! Ce titre-là n'était pas l'apanage exclusif de M. Crooks! Malheureusement pour lui, ces protestations de dévouement à la cause ouvrière ne parurent pas convaincantes : on lui reprocha ses relations avérées avec des organisations patronales, telles que la *Ligue pour la protection de la propriété*. On découvrit même que cette Ligue venait d'envoyer à ses adhérents une circulaire ainsi conçue : « Ne vous inquiétez pas des déclarations de M. Drage : il est avec nous, et, s'il entre au Parlement, il combattra toute motion dirigée contre les employeurs. » Cette découverte était fâcheuse pour sa candidature soi-disant ouvrière. Il sentit autour de lui le doute et la méfiance. Alors il résolut de recourir aux grands moyens.

On se rappelle, dans un roman de Dickens, le tableau comique d'une élection. Un candidat apprend que son adversaire s'informe de la santé des enfants : il s'empresse d'aller, de porte en porte, leur tapoter paternellement les joues. Il aperçoit, sur la place du marché, quelques parapluies verts, de provenance suspecte : vite il commande, pour toutes les ménagères, une cargaison de parapluies rouges. Je ne sais si M. Drage alla jusqu'aux distributions de parapluies, mais on affirme qu'en une quinzaine de jours, son comité et ses amis dépensèrent plus de cent mille francs. Le ban et l'arrière-ban du parti conservateur donnèrent en sa faveur. Le premier ministre lui adressa une lettre chaleureuse. La grande *Ligue de la Primevère* — ainsi nommée en souvenir de la fleur

qu'aimait lord Beaconsfield — mobilisa une armée d'agents, mâles et femelles. Des dames bien mises allaient faire des visites à domicile, causaient avec les boutiquiers et leurs clients. Concevait-on qu'on pût préférer à un *gentleman*, qui avait fait ses études à Oxford, à un ami personnel de M. Balfour, un ouvrier, un lourdaud, qui ne savait même pas répondre aux questions qu'on lui posait en réunion publique? Une d'elles, dit-on, entreprit ainsi M. Crooks lui-même. Il l'écouta d'un air bonhomme, et lui dit : « Mais non, je vous assure qu'il répond de son mieux à toutes les questions ; vous pouvez m'en croire : je ne manque pas une de ses réunions. » Et, après un moment de conversation : « Ah ! un détail que j'oubliais : je suis M. Crooks. » Pendant les derniers jours, voyant que cette propagande était assez froidement accueillie, on essaya d'intimider les ouvriers : « La direction de l'Arsenal, leur disait-on, saura pour qui vous aurez voté et vous traitera en conséquence. » Ce procédé fit d'ailleurs plus de tort que de bien à ceux qui l'employèrent.

M. Crooks, de son côté, ne manquait pas de moyens d'action. Il avait derrière lui tous les libéraux, trop heureux d'être désagréables au gouvernement. Toutes les associations ouvrières de Londres travaillaient pour lui : elles imprimaient ses affiches, lui prêtaient des hommes et des voitures. Plus puissant peut-être que tous les secours matériels, le magnétisme de sa personnalité était en train de conquérir Woolwich, comme il avait conquis Poplar. Si, la veille du vote, on avait interrogé ses amis et ses adversaires, ils se seraient sans doute accordés à dire que la majorité conservatrice allait être réduite des deux tiers, ou des trois quarts.

Le scrutin du 11 mars dépassa ou renversa toutes les prévisions : Will Crooks était élu par huit mille sept cents voix contre cinq mille quatre cent soixante.

***

Ce succès imprévu, foudroyant, frappa d'étonnement tous les partis. Les libéraux y virent surtout un échec pour le gouvernement, et la preuve que les jours du cabinet Balfour étaient comptés. Les conservateurs déclaraient que les libé-

raux s'empressaient trop de chanter victoire; qu'après tout ce n'était pas à eux que restait l'avantage, mais à des gens qui n'étaient pas plus libéraux que conservateurs. « La signification trop claire de cette élection, lisait-on dans le *Times*, c'est que le mouvement ouvrier, ce même mouvement qui, sur le continent, a rompu l'équilibre des partis politiques, se fait sentir à présent dans notre pays, et que non seulement les deux grands partis qui se partagent l'État, mais la nation tout entière, aura bientôt à compter avec lui. » Les uns et les autres avaient raison; mais les plus clairvoyants — il n'est rien de tel, pour le devenir, que d'être battu — étaient encore les conservateurs.

Sans doute il est curieux de voir comment le gouvernement de lord Salisbury, continué par son neveu M. Balfour, ce gouvernement qui a duré près de huit ans déjà, et qui dispose encore, au Parlement, d'une grosse majorité, s'achemine vers l'impopularité et la ruine. L'élection de Rye, qui a suivi de près celle de Woolwich, vient d'attester à nouveau le revirement de l'opinion. Les prédictions se donnent libre cours : ceux-ci annoncent la dissolution prochaine de la Chambre des communes, ceux-là, une *reconstruction* du cabinet, avec M. Chamberlain comme premier ministre; d'autres la fusion des Libéraux Unionistes et des Libéraux Impérialistes, et l'arrivée aux affaires de lord Rosebery. — Mais si intéressants que puissent être ces événements d'aujourd'hui et de demain, l'importance en est moindre et moins durable que celle de ce fait capital : la constitution d'un grand Parti Ouvrier, entraînant derrière lui les masses profondes de la population industrielle, et marquant la première étape de sa marche en avant par un triomphe.

Un parti ouvrier puissamment organisé pour l'action politique, et capable de jouer un grand rôle au Parlement, cela n'existe pas en Angleterre — ou du moins cela n'existait pas il y a quelques mois à peine. Il y a bien à la Chambre des communes une douzaine de députés qui s'intitulent *députés ouvriers* (*Labour members*). Quelques-uns sont des hommes de talent : le plus connu d'entre eux est John Burns, le tribun de Battersea, dont l'éloquence rude et intrépide, prompte à morigéner ses amis comme ses ennemis, fait songer au légen-

daire paysan du Danube. Mais ils ne forment rien qui ressemble à un parti; ils sont, en politique, une quantité négligeable. Dans le pays, le socialisme n'a fait, depuis des années, que des progrès insignifiants. La *Société Fabienne* n'est qu'un groupe d'études, et ce n'est pas sans raison qu'elle s'est placée sous les auspices de Fabius, le Temporisateur. La *Fédération Social-Démocratique*, en rapports avec les socialistes du continent, n'a rallié à elle, malgré de sérieux efforts, qu'un petit nombre d'hommes, et naguère son chef, M. Hyndman, se déclarait prêt à renoncer à une lutte sans espoir. Le *Parti Indépendant du Travail*, plus populaire, peut-être parce que ses doctrines sont plus vagues, compte parmi ses membres quelques-uns des leaders ouvriers ; mais c'est tout au plus l'embryon ou l'ébauche d'un parti. Toute l'énergie des ouvriers anglais semble s'être employée à ce grand mouvement syndical, auquel rien en Europe ne saurait se comparer. Jusqu'ici, le véritable parti ouvrier de l'Angleterre, c'étaient les Trade-Unions.

Tout a été dit sur la puissance et la richesse de ces grandes associations. Plusieurs d'entre elles comptent leurs adhérents par dizaines et centaines de mille : par exemple, l'Union des Employés de Chemins de fer, qui a soixante-deux mille membres ; celle des Mécaniciens, qui en a quatre-vingt-sept mille, et la gigantesque Fédération des Mineurs du Pays de Galles, qui en a cent vingt-huit mille environ. Et il ne s'agit pas là d'effectifs flottants, comme le sont trop souvent ceux de nos syndicats, mais de troupes régulièrement enrôlées et soumises à une exacte discipline. Les Unionistes paient des cotisations assez fortes, dont le montant, destiné en partie aux grèves, en partie à la mutualité, constitue, aux mains des Unions, un incomparable instrument d'action : l'Union des Mécaniciens — la plus riche de toutes — a un budget annuel de plus de huit millions, et une réserve de dix millions. On évalue la force totale du Trade-Unionisme à dix-neuf cent mille hommes, qui, avec leurs familles, forment presque le quart de la population totale du Royaume-Uni. Une centaine d'Unions groupent, à elles seules, plus de onze cent cinquante mille adhérents, dépensent annuellement plus de quarante-neuf millions, et ont en caisse quatre-vingt-quatorze millions de francs.

Ces ressources sont consacrées à un double objet : la défense des intérêts corporatifs, et l'assistance mutuelle. Un salaire plus élevé, des journées plus courtes, un secours en cas de chômage et de maladie, c'est tout ce que demande l'ouvrier anglais, peu friand d'idées générales : les Trade-Unions le lui assurent. Et elles se sont bien gardées de sortir du rôle limité qui leur était assigné. Elles lui devaient, semble-t-il, la meilleure part de leur succès. C'est pourquoi elles se sont généralement tenues à l'écart de la politique. Leur Congrès annuel ne se fait point faute, il est vrai, d'émettre des vœux relatifs à des questions d'ordre politique : c'est ainsi que le Congrès de Swansea, en 1901, et celui de Londres, en 1902, ont dénoncé les tendances antilibérales de l'*Éducation Bill*, et voté des résolutions en faveur de la nationalisation des monopoles. Mais ce ne sont que des vœux, et les déclarations de principes qui parfois les accompagnent ne figurent là que pour la forme. — A la fin de chaque Congrès, une commission permanente est nommée, sous le titre de *Comité Parlementaire*. Ce Comité suit avec attention les travaux des Chambres, et intervient, chaque fois que les intérêts des Unions paraissent l'exiger, soit par voie de pétition, soit par ministère d'avocat, soit par l'entremise d'un membre du Parlement. Mais, en cela, les Unions ne font qu'exercer un droit reconnu à tout particulier, et dont les sociétés commerciales et financières usent depuis longtemps sans la moindre intention politique. — Les quelques députés ouvriers qui siègent à la Chambre des communes sont, naturellement, en bons termes avec les Unions : le Comité parlementaire agit volontiers de concert avec eux. Mais cette collaboration est libre, de part et d'autre ; ces députés, dont la plupart sont des Unionistes, ne doivent pas, cependant, être regardés comme les délégués des Unions au Parlement ; ils ne tiennent d'elles aucun mandat, ils ne sont liés à elles par aucune obligation définie. Ils peuvent agir à leur gré dans le domaine politique, comme les Unions dans le domaine économique, qu'elles se sont réservé et d'où elles n'entendent pas sortir.

Telle était, du moins, leur tradition, leur pratique à peu près constante depuis quatre-vingts ans. Les partis politiques semblaient n'avoir rien à craindre ni à espérer d'elles. Si

lord Salisbury se laissait aller parfois à lancer contre elles une de ces boutades brutales dont il était coutumier, ce n'était pas, assurément, par rancune politique. — Aujourd'hui, tout est changé. La candidature de M. Crooks a été présentée par les Unions, soutenue avec l'argent des Unions : ce sont les Unions qui ont triomphé avec lui, c'est la force énorme qu'elles représentent qui entre avec lui au Parlement. Si elles se sont décidées à ce brusque changement de front, à cette offensive soudaine et hardie, c'est qu'elles se sentaient menacées.

*
* *

Les Trade-Unions ont toujours eu des ennemis. Si elles cessaient d'en avoir, leur raison d'être disparaîtrait. Depuis qu'elles sont passées à l'état de puissances reconnues, et que le gouvernement royal nomme leurs chefs juges de paix, cette hostilité, loin de désarmer, s'est accrue. Plus elles sont fortes, plus elles gênent leurs adversaires. Et aussi, il faut bien l'avouer, les procédés tyranniques, dont on leur a fait maintes fois le reproche, ne sont pas purement imaginaires. Elles connaissent leur force, et sont parfois tentées d'en abuser, ou, si l'on veut, d'en user sans ménagements.

Dans certains métiers, elles ont fait du travail un véritable monopole : quiconque ne fait pas partie de l'Union est rigoureusement exclu des ateliers. Malheur au *renégat*, ou *blackleg*[1], qui essaie de se soustraire à la discipline unioniste, ou au patron qui entreprend de résister sans s'être assuré qu'il est de taille à lutter ! Les Unions savent les réduire à merci, en pratiquant contre eux un boycottage impitoyable. Un exemple montrera comment de tels agissements ont pu, parfois, tourner contre elles l'opinion publique.

En 1899, un boucher en gros, nommé Leathem, établi près de Belfast, en Irlande, prenait à son service quelques employés, sans s'inquiéter de savoir s'ils étaient ou non unionistes. L'*Union des Garçons Bouchers de Belfast* l'invita à les renvoyer. Dans d'autres pays, cette requête n'aurait

1. Mot à mot : jambe noire.

même pas été reçue. Leathem, désireux d'éviter un conflit, alla jusqu'à l'extrême limite des concessions : il proposa que tout son personnel se fît inscrire à l'Union, et offrit de garantir lui-même le paiement des cotisations. L'Union refusa, et demanda, une seconde fois, le renvoi des non-unionistes. Le patron, que personne, en cette occasion, ne saurait désapprouver, rompit les négociations. L'Union alors se mit à l'œuvre, pour le forcer à se soumettre. Elle ordonna à tous ceux de ses adhérents qui travaillaient chez lui de le quitter sur-le-champ. Elle enjoignit aux clients de Leathem de cesser toutes relations avec lui, sous peine de grève. Les récalcitrants furent dénoncés à la haine des unionistes dans des *listes noires*, répandues à profusion dans la région. Bref, l'Union eut recours à tous les procédés de contrainte, autres que la violence proprement dite. Leathem dut s'adresser aux tribunaux, et réclamer contre ses persécuteurs l'application du *Conspiracy Act*.

Nous avons choisi un cas extrême, un de ceux où les Unions se sont mises le plus évidemment dans leur tort, pour expliquer le sentiment hostile que leurs adversaires ont été trop heureux d'exploiter contre elles. Une véritable campagne judiciaire, dont l'affaire Leathem n'est qu'un épisode, fut menée à la faveur de leurs imprudences et de leurs fautes. L'histoire de cette campagne est des plus intéressantes. On y voit peu à peu se dessiner ce mouvement offensif qui a fini par pousser les Unions aux plus graves résolutions. Les tribunaux commencèrent par sévir contre des excès blâmables, contre des faits d'intimidation et de contrainte brutale. Puis, graduellement, ils s'attaquèrent à l'exercice pacifique du droit de grève, jusqu'à l'annuler presque ; enfin, renversant le statut légal des Trade-Unions, ils parurent remettre en question leur existence même. — Il est probable que les juges, qui se sont faits ainsi les meilleurs auxiliaires des anti-unionistes, voulaient, croyaient être équitables. Mais, étrangers aux milieux ouvriers, entourés d'éléments hostiles aux Unions, ils ont cédé aux influences que leur condition sociale et leurs fréquentations habituelles exerçaient sur eux à l'insu d'eux-mêmes. Peut-être aussi ont-ils gardé le souvenir trop vivace de la longue période pendant

laquelle les Unions furent traitées par les tribunaux comme des associations plus ou moins secrètes et illicites, auxquelles on prêtait toutes sortes de desseins criminels.

Au cours des nombreux procès qui, de 1895 à 1901, formèrent, pour ainsi dire, le premier acte du drame, une question fut l'objet de débats répétés : ce fut la question du *picketing*. C'est le nom qu'on donne à l'ensemble des mesures prises par des grévistes pour rendre effectif l'état de grève.

Les *pickets* sont des sentinelles choisies parmi les ouvriers, et chargées, moyennant un salaire payé sur les fonds de grève, de surveiller les ateliers ou les chantiers frappés d'interdit. Leur rôle consiste à attendre au passage les hommes nouvellement embauchés, à les avertir que la grève est officiellement déclarée, et les détourner de prendre la place de leurs camarades : s'il y a lieu, ils leur offrent, au nom de l'Union dont ils font partie, de leur rembourser leurs frais de déplacement. En principe, la persuasion seule doit être employée. Il est certain que, dans la pratique, cette recommandation est parfois oubliée, et qu'il se produit des actes de violence; mais, bien souvent, l'avis donné par les *pickets* suffit à éloigner les ouvriers, qui craignent l'inimitié redoutable des Unions, et l'appellation ignominieuse de *blackleg*. Les lois qui régissent les Unions interdisent de « surveiller et assiéger » un local privé ; mais elles autorisent toute démarche pacifique « en vue d'obtenir et de communiquer des informations ». C'est sur cette disposition ambiguë que se sont engagées les discussions juridiques.

A plusieurs reprises, le *picketing* a été condamné, et avec une rigueur croissante. Ne pouvant démontrer que la persuasion pure et simple constitue un acte de contrainte à l'égard des non-grévistes, les juges l'ont condamnée comme moyen de contrainte indirecte à l'égard du patron. Leur sévérité a même atteint, en certains cas, les limites du paradoxe. Un patron de Bradford, pendant une grève, avait fait venir des ouvriers d'Irlande. L'Union, prévenue, envoya deux hommes au débarcadère, pour notifier aux Irlandais l'état de grève, leur demander d'aller travailler ailleurs, et leur offrir, s'ils consentaient à s'en retourner, de leur payer leurs frais de route. Ceci se passait à Fleetwood, dans le comté de Lan-

castre, à vingt lieues du théâtre de la grève ! On ne pouvait faire application de l'article de loi qui interdit de « surveiller et assiéger » une maison, à moins de décider que le siège d'une maison peut se faire à vingt lieues de distance. Cette difficulté n'arrêta pas le juge : les grévistes furent condamnés. Un pas de plus, et l'on tombait dans l'arbitraire le plus ridicule : en 1901, l'on intenta contre des grévistes, à Blackburn, une poursuite criminelle, parce qu'ils étaient sortis dans la rue en troupe, et précédés d'une musique !

Passons au second acte. Ce fut le fameux procès du Taff Vale Railway, jugé en dernier ressort, le 22 juillet 1901, par la Chambre des lords. Tous les procès des années précédentes avaient été engagés, non contre les Unions, mais individuellement contre certains de leurs membres. C'est que la loi, telle du moins qu'on l'interprétait et qu'on l'appliquait depuis trente ans, semblait mettre les Unions à l'abri de toute action judiciaire. Dépourvues de la personnalité civile, elles n'avaient pas qualité pour ester en justice, elles ne pouvaient, selon les termes du droit anglais, ni poursuivre ni être poursuivies (*sue or be sued*). Mais, tant qu'on ne parvenait pas à atteindre les Unions elles-mêmes, à obtenir d'elles des dommages-intérêts, à les intimider à leur tour en menaçant leur caisse, à quoi bon s'acharner à des procès de détail ? Après tout, si l'Union causait un tort à autrui, ne devait-elle pas réparation ? — C'est ce que pensait M. Beasley, directeur de la Compagnie du Taff Vale Railway dans le pays de Galles. A la suite d'une grève organisée par une section de l'*Union des Employés de Chemins de fer*, il cita en justice non seulement le secrétaire local et le secrétaire général, mais l'Union elle-même, sous son nom collectif.

Cette procédure fut considérée tout d'abord comme n'ayant aucune chance d'aboutir. Mais M. Beasley persévéra malgré tous les avis, et, après deux jugements contradictoires, les lords, tribunal suprême, lui donnèrent raison. Ils n'hésitèrent pas, par un véritable coup d'État judiciaire, à se prononcer contre la jurisprudence, sinon contre la loi elle-même. Ils proclamèrent le principe de la responsabilité pécuniaire des Unions. Elle ne possèdent pas la personnalité civile ? Peu importe. « Si le législateur, dit le lord Chancelier, a créé une

chose qui peut posséder, qui peut prendre des employés à son service, qui peut causer des dommages, on doit admettre qu'il l'a *implicitement* soumise à l'éventualité de poursuites... » En prétendant ainsi retrouver les intentions implicites du législateur, la Chambre des lords a, en réalité, fait une loi nouvelle, une de ces lois *fabriquées par les juges (judge made)* dont l'histoire du droit anglais offre plus d'un exemple.

La décision des Lords a mis les Unions sous le coup d'une terrible menace. Désormais, leur responsabilité collective étant à peine définie, elles risquent de se voir, à tout propos, harasser de procès, dont quelques-uns suffiraient pour les ruiner, pour détruire ces fonds qui sont à la fois leur caisse de secours et leur trésor de guerre. On peut compter, jusqu'à un certain point, sur leur prudence, et sur l'opportunisme des patrons anglais, pour éviter une lutte sans merci. Mais cette lutte demeure possible, et les Unions ont des raisons sérieuses de la redouter.

Les premières applications de la jurisprudence nouvelle montrent toute l'étendue du danger. Il s'est trouvé, il est vrai, un juge pour défendre les *Mineurs du Pays de Galles*, auxquels les Compagnies houillères, à la suite de quelques jours de chômage concerté, réclamaient 73 000 livres de dommages-intérêts (1 825 000 francs). Mais l'*Union des Employés de Chemins de Fer*, condamnée sur le point de fait comme sur le point de droit — quoiqu'elle eût réussi à prouver que les actes incriminés n'étaient pas imputables à son Comité central — a dû payer à la Compagnie du Taff Vale Railway une indemnité de 23 000 livres (575 000 francs). La responsabilité des Unions ne fournit pas seulement le moyen de les appauvrir, mais celui de leur lier les mains. Dans une affaire récemment jugée, le tribunal, sur la plainte d'un Unioniste soudoyé, de son propre aveu, par les patrons, a interdit aux *Mineurs du Yorkshire* de payer le secours de grève. Après cela, que reste-t-il du droit de coalition ? — C'est le dernier acte, la sécurité des Unions a disparu et leurs droits élémentaires sont mis en question. Elles risquent à présent de payer cher les excès où les entraînaient parfois leur puissance et leur orgueil.

Enfin, pour que rien ne manquât aux dangers qui les me-

naçaient, on a cherché à les rendre impopulaires. Les voyant exposées aux coups, leurs adversaires ont choisi ce moment pour les dénoncer à l'indignation publique. Les articles publiés, à la fin de l'année 1901, par le journal le *Times*, n'ont pas d'autre but. Le *Times* accuse les Unions d'être la cause principale de ce qu'il appelle la crise de l'industrie britannique. Ce sont elles qui empêchent le renouvellement de l'outillage et l'accroissement de la production. Ce sont elles qui sont responsables de l'arrêt de l'activité anglaise, tandis que l'Allemagne et les États-Unis avancent à pas de géant. Si l'on veut éviter la décadence irrémédiable, il faut les détruire : « Le premier bâton venu, dit le proverbe anglais, est assez bon pour battre un chien ». Et nous savons d'autre part quel abus on peut faire de l'argument patriotique, singulièrement utile aux mauvaises comme aux bonnes causes.



La série des jugements rendus contre les Unions et surtout le jugement des lords les obligeaient à modifier toute leur tactique, si elles voulaient subsister. Comment savoir, en présence d'une multitude de décisions confuses et parfois contradictoires, ce qui est licite et ce qui ne l'est pas ? Où finit la responsabilité individuelle et où commence la responsabilité collective ? Comment soutenir une grève, s'il est interdit de faire de la propagande, même sans violence, et de distribuer des secours aux grévistes ? Comment hasarder le moindre mouvement sans courir le risque d'un procès ruineux ?

L'individualisme britannique a fait l'objet d'innombrables dissertations. Les gens qui ont trouvé commode d'inventer, à leur usage, une Angleterre théorique, en ont parlé fort congrûment. Les Unions ont été souvent citées comme un des exemples les plus remarquables de cette confiance dans l'association libre, de cette répugnance à l'intervention de l'État, qui distingue l'Anglo-Saxon idéal. Mais l'individualisme le plus absolu — qui n'est pas, il s'en faut, celui des Trade-Unions — suppose, dans notre état de société, certaines garanties de liberté, instituées par la loi. C'est la loi qui a

permis aux Unions d'exister librement ; c'est la loi qui leur a donné la sécurité dont elles jouissaient naguère. Si cette sécurité leur est brusquement retirée, que feront-elles ? Ne faudra-t-il pas, bon gré mal gré, qu'elles se tournent vers l'État, qu'elles demandent ou qu'elles exigent la réforme de la législation, sans laquelle leur liberté même est impossible ? Si la loi, que les Unions croyaient avoir avec elles, passe dans l'autre camp, il ne leur reste qu'une ressource : changer la loi.

Ce changement, le Parlement seul a qualité pour l'opérer. Les dispositions du Parlement actuel et du Gouvernement ne laissaient guère d'espoir aux Unions. Elles se rappelaient les paroles de lord Salisbury, qui avait osé les traiter publiquement d'organisations malfaisantes et cruelles. Elles avaient sous les yeux la conduite de M. Brodrick, ministre de la Guerre, et de M. Austen Chamberlain, maître général des Postes, refusant de traiter avec elles, et interdisant à leur personnel civil de s'organiser. Elles tentèrent néanmoins une démarche, par l'intermédiaire d'un député libéral, M. Beaumont. Au mois de mars 1902, un projet de résolution fut soumis à la Chambre des communes, reconnaissant la nécessité urgente d'une refonte complète des lois relatives aux Trade-Unions, et surtout d'une définition non équivoque de leur responsabilité, de leurs obligations et de leurs droits. Cette résolution fut repoussée, à une faible majorité, d'ailleurs. Dès ce moment, il devenait évident que, pour obtenir une réforme, ce n'était pas seulement la loi, mais le Parlement qu'il fallait changer.

La question se posait en ces termes : pourquoi la loi est-elle si mal faite, que les juges peuvent, s'ils le veulent, la tourner contre les Unions ? Elle est mal faite, parce que dans l'Assemblée qui l'a votée, il y a trente ans, il n'y avait personne qui pût parler au nom des Unions, personne qui les représentât, personne qui leur appartînt. Laissera-t-on, aujourd'hui encore, le sort du mouvement ouvrier entre les mains d'hommes indifférents ou hostiles ? — Et la réponse inévitable était celle-ci : les intérêts ouvriers ne peuvent être défendus au Parlement que par des ouvriers ; les Unions ne pourront pas écarter les dangers qui les environnent, tant qu'elles ne se décideront pas à l'action politique, tant qu'elles n'oseront

pas se lever en masse pour constituer, à la Chambre des communes, un grand parti ouvrier.

Était-ce vraiment la première fois que les Unions envisageaient cette question? On oublie souvent qu'au moins une fois, dérogeant à leurs habitudes, elles ont fait leur apparition dans le domaine de la politique. Elles y remportèrent, du premier coup, des succès inespérés, et n'eurent pas à regretter leur action inaccoutumée, car elle leur valut des avantages sérieux et durables. C'était en 1874. L'idée d'un parti ouvrier était alors toute nouvelle. Il y avait quelques années à peine qu'une poignée d'hommes avait fondé la *Ligue pour la Représentation du Travail*. Les circonstances, tout à coup, vinrent les aider. Le gouvernement libéral qui avait fait voter, en 1871, le *Trade-Union Act,* s'était, depuis, rendu impopulaire par une série de maladresses, dues à une réelle ignorance des questions ouvrières. Les ouvriers, en perdant une partie de leurs sympathies pour les libéraux, n'en avaient acquis que fort peu pour les conservateurs. Dans ces conditions, le mouvement politique, à peine indiqué, ne pouvait manquer de s'accentuer. Bientôt il gagna les Trade-Unions elles-mêmes. Plusieurs d'entre elles décidèrent de soutenir, aux élections générales, des candidatures ouvrières. Et leurs efforts, quoique isolés, furent suffisants pour qu'il se présentât treize candidats, au nom du parti du travail : deux d'entre eux — les premiers *Labour members* — entrèrent à la Chambre des communes.

Dire que ces deux représentants des Unions exercèrent sur l'Assemblée une grande influence, ce serait une exagération ridicule. Mais leur seule présence donnait à réfléchir aux deux grands partis, aux conservateurs qui arrivaient au pouvoir comme aux libéraux qui venaient d'en être chassés. Elle leur prouvait qu'il serait imprudent, à l'avenir, de ne pas compter avec l'élément ouvrier. Cette préoccupation eut son contre-coup sur la législation. En 1875 et 1876 furent votées plusieurs lois importantes, qui complétaient la Charte des Trade-Unions, et achevaient de reconnaître les droits essentiels des travailleurs. Le titre de l'une d'elles est significatif : c'est la Loi sur les Patrons et les Ouvriers (*Employers and Workmen Act*), qui remplaçait la Loi sur le Maître et le

Serviteur (*Master and Servant Act*). « Ce changement de termes, dit très bien M. Sidney Webb, exprimait une révolution fondamentale dans la loi anglaise. A partir de cette date, le maître et le serviteur devenaient, en qualité d'*employeur* et d'*employé*, deux parties concluant entre elles, à titre égal, un contrat civil. » — Ce sont là, pour peu qu'on y réfléchisse, des faits qui jettent un jour singulier sur l'histoire récente et prochaine des Trade-Unions.

Au Congrès de Swansea, tenu presque aussitôt après la publication de l'arrêt des lords, on put juger de l'effet produit par cet arrêt sur les Unions. Le président, M. Bowerman, exprima, dans son discours d'ouverture, le sentiment général : « Une des leçons, dit-il, que nous enseignent les événements actuels, et une leçon qui ne saurait être trop profondément gravée dans l'esprit des travailleurs, c'est la nécessité, la nécessité impérieuse, absolue, d'augmenter la représentation ouvrière à la Chambre des communes. Si excellent que puisse être le travail législatif dû à l'initiative ou au concours des députés ouvriers, leur petit nombre en limite trop étroitement les résultats. » Les ouvriers anglais, ajoutait-il, devraient se rendre compte de la force politique immense dont ils disposent. « Le plus souvent, ils se contentent de remettre leurs intérêts aux mains de représentants qui, à quelques exceptions près, sont incapables de se faire une idée exacte de leurs besoins et de leurs désirs... Leurs intérêts ne peuvent être réellement défendus que s'ils en chargent des hommes choisis par eux, *et dans leurs propres rangs*. Il faut qu'ils fassent entrer aux Communes leurs hommes à eux, pour faire leur besogne à eux... » Il ne s'agit pas de retomber dans l'éternel jeu de bascule, de s'imaginer que, pour influer sur les débats du Parlement, il suffit de remplacer un certain nombre de conservateurs par un certain nombre de libéraux, ou réciproquement. Non : il s'agit d'élire des représentants qui ne soient pas autre chose que les mandataires de la classe ouvrière.

On voit poindre, dans ce discours, un sentiment de classe, analogue à celui sur lequel s'appuient les socialistes du Continent; ce sentiment, pendant les délibérations du Congrès, fut exprimé, avec plus de force encore, par un délégué,

M. Sexton. « Vous vous plaignez de l'injustice de la loi actuelle? Qui l'a faite, cette loi? Ce sont les patrons, que leurs propres ouvriers envoient siéger à la Chambre des communes. Il y a, dans le Royaume, huit millions d'ouvriers; trois millions au moins sont en possession du droit de vote : s'ils savaient se servir de leurs suffrages, le Parlement ne serait pas ce qu'il est. Nous autres ouvriers, nous dépensons deux millions sterling par an pour nous défendre contre le patronat : et le jour des élections, pour qui votons-nous? Pour des patrons, qui s'empressent de tuer cet Unionisme, pour lequel nous faisons tant de sacrifices. » Avant de se séparer, le Congrès, dont les quatre cents délégués représentaient douze cent mille hommes, vota une résolution invitant les Unions à s'organiser en vue de l'action politique (septembre 1901).

Les Unions entendirent cet appel. Chaque jour, de nouveaux faits achevaient de les convaincre. En mai 1902, la proposition Beaumont ne fut repoussée que par une majorité de vingt-neuf voix. Il eût suffi d'un déplacement de quinze voix pour que le gouvernement fût battu, et le principe d'une réforme favorable aux Unions admis par la Chambre des communes. Que serait-il arrivé s'il y avait eu là un véritable parti ouvrier, comptant trente ou quarante membres? — L'idée de l'action politique, si longtemps dédaignée, ne rencontrait plus d'opposition. J'ai pu, moi-même, au début de l'automne, constater à ce sujet, dans toutes les régions, dans tous les métiers, la plus complète unanimité. Partout j'ai entendu répéter que le jugement des lords et la campagne du *Times* avaient avancé de vingt ans l'éveil du parti ouvrier. Partout, j'ai vu les Unions les moins agressives, les plus fidèles, jusqu'à présent, à leur programme purement économique et à leurs méthodes d'action modérées, se disposer à la lutte. — Il nous reste à voir comment cette lutte est comprise et dirigée.

***

Il existe depuis longtemps un Comité de la Représentation Ouvrière (*Labour Representation Committee*). On s'attendrait

à voir les Unions se rallier autour de lui, former un fonds commun pour les dépenses électorales, et dresser une liste générale de candidatures. Ce n'est point ainsi, cependant, qu'elles ont procédé tout d'abord. La parfaite autonomie à laquelle chacune d'elles est habituée les portait à agir séparément, quoique dans le même sens. Les plus riches d'entre elles ont, chacune pour son compte, examiné la question, et calculé la dépense qu'elles pouvaient faire. Chacune d'elles songe, en effet, à présenter ses candidats, qui ne seront pas seulement des candidats ouvriers, mais plus spécialement les candidats des mécaniciens, des tisserands ou des mineurs. Ce particularisme curieux a ses avantages, car il y a des circonscriptions où les mineurs, les mécaniciens, ou les tisserands, sont en très grand nombre, et peuvent, en s'unissant, l'emporter sur tous les groupements politiques. Il va sans dire qu'ils ne lutteront point entre eux : on ne reverra pas ce qui s'est passé en 1900 à Swansea, où les dissensions des mineurs et des métallurgistes empêchèrent l'action commune contre un patron, candidat libéral, M. Aaron Thomas. Et les députés que les Unions auront, respectivement, réussi à faire entrer au Parlement ne formeront qu'un seul parti, mettant au-dessus de leurs intérêts corporatifs particuliers l'intérêt général de la classe ouvrière.

Citons quelques exemples. L'Union des Mécaniciens a décidé de présenter quatre ou cinq candidats à ses frais. L'Union des Maçons de Briques *(Bricklayers)* forme un fonds électoral pour lequel chacun de ses membres doit verser un shilling par an : ce qui produira une somme de 1 500 livres (37 500 francs). L'Union des Ouvriers de la Chaussure soutiendra plusieurs candidats, dont un à Leicester, où le nombre de ses adhérents est de dix mille au moins. On nous assure que, dès à présent, les Unions seraient en mesure, sans se concerter davantage, d'engager la lutte dans une cintaine de circonscriptions. Et elles ne l'engageront qu'à bon escient, là où elles savent avoir des chances de succès, où elles peuvent presque compter d'avance le nombre des suffrages qui iront aux hommes qu'elles auront choisis. Le meilleur exemple de cette tactique est l'élection récente de M. Shackleton à Clitheroe, dans le comté de Lancastre. Il se

présentait au nom des ouvriers de l'industrie du coton, dans la région cotonnière par excellence. Il fut élu sans qu'on osât même lui opposer un concurrent.

Cependant, l'action séparée des Unions n'a pas paru suffisante. Le Congrès de Londres, en septembre 1902, a voté la résolution suivante :

« Le Congrès, tout en applaudissant aux efforts énergiques des différents corps de métier en vue de la représentation directe des intérêts ouvriers au Parlement, est d'avis que la méthode la plus sûre serait de concentrer ses efforts en leur donnant une direction commune. Il invite la *Commission permanente* à convoquer une conférence de toutes les organisations ouvrières intéressées au mouvement, afin : 1° d'établir une base d'action commune à tous les élus ouvriers; 2° de publier des manifestes en faveur des candidats présentés par ces organisations, et de prendre des mesures pour que ces manifestes soient affichés ou distribués dans leurs circonscriptions respectives; 3° d'assurer, par tous les moyens convenables, le succès des candidats désignés. » — Cette conférence vient de se réunir à Newcastle (19-22 février 1903).

C'est de la conférence de Newcastle que date l'existence véritable du nouveau parti ouvrier. C'est là que les forces encore éparses qui devaient le constituer se sont réunies en un faisceau. C'est là aussi que l'on a pu le mieux juger de la puissance du mouvement et de la rapidité de ses progrès. Le *Labour Representation Committee*, dont la propagande, depuis des années, ne produisait que des effets assez lents, apporta, à Newcastle, une statistique éloquente : en janvier 1902, le nombre de ses affiliés était de 456 000; en janvier 1903, de 750 000; l'adhésion en masse des ouvriers des industries textiles vient de le porter à plus de 850 000. Ainsi, en quatorze mois à peine, il a presque doublé : il représente déjà près de la moitié du nombre total des Unionistes, les deux tiers de ceux qui avaient envoyé des délégués au dernier congrès. 850 000 hommes, groupés en une masse compacte en vue d'une action commune, ce n'est peut-être pas le résultat désiré par ceux qui ont, imprudemment, poussé à bout les Unions.

La Conférence de Newcastle ne s'est pas contentée de suivre

les grandes lignes du programme qui lui était indiqué. Elle a fait un pas de plus : elle a décidé la fondation d'une caisse commune, à raison d'un penny par tête et par an, ce qui donnera quatre-vingt-huit mille francs environ. Ce fonds est destiné à faire les frais d'un certain nombre de candidatures qui ne seront pas celles de telle ou telle Union, mais celles de toutes les Unions, et dont la seule existence doit attester l'unité du parti ouvrier. Les candidats recevront, s'ils sont élus, une indemnité annuelle de 200 livres (5 000 francs) : on sait que les fonctions législatives, en Angleterre, ne sont pas rétribuées. La Conférence de Newcastle a tenu à dresser sur-le-champ une liste : les noms qu'elle comprend sont au nombre de neuf, chiffre encore modeste, qui pourra être augmenté plus tard, mais que le crédit actuellement voté ne permet pas de dépasser beaucoup. Nous savons déjà quel était le nom qui figurait en tête de cette liste : c'était celui de M. Will Crooks, dont le succès éclatant, moins de trois semaines après, venait apporter au parti nouvellement constitué le plus brillant présage de victoire.

***

Le parti ouvrier d'Angleterre est donc aujourd'hui organisé, debout, et prêt à forcer la porte de la Chambre des communes. Mais que veut-il? Quel est son programme? — Fait curieux, la conférence de Newcastle s'en est à peine occupée. C'est sans doute que, sur cette question, tous les intéressés sont tacitement d'accord. Le programme du parti ouvrier? Mais, pour le connaître, il suffit d'ouvrir le compte rendu annuel du Congrès des Trades-Unions. Son premier devoir est d'obtenir la réforme des lois qui régissent les Unions, de manière à sauvegarder le droit de grève, et à empêcher les juges, désormais, de refaire la loi à la faveur de l'ambiguïté des textes. Après cette réforme, qui est à l'ordre du jour, c'est toute une législation ouvrière, plus hardie et plus complète que celle des libéraux, qu'il faudra créer : loi sur les accidents du travail, pour remplacer celle de 1897, que son auteur principal, M. Chamberlain, se vante d'avoir rédigée en dépit de la logique; loi sur les retraites, loi

limitant à huit heures la journée de travail, loi facilitant la conciliation et l'arbitrage en cas de grève, — sans aller toutefois jusqu'à l'arbitrage obligatoire, dont les Unions ne veulent pas entendre parler. Sur la plupart de ces questions, il sera facile d'aboutir : la loi de huit heures pour le travail des mines n'a été rejetée, il y a un an, qu'à une voix de majorité.

A ces revendications immédiates et positives, le parti ouvrier anglais ajoute-t-il quelques visées plus étendues ? Sera-t-il un parti socialiste, comparable à ceux d'Allemagne et de France ? — Ce n'est pas, semble-t-il, l'intention des Unions. Beaucoup plus révolutionnaires en pratique qu'en théorie, elles refusent de voir au delà des nécessités prochaines. Ceux mêmes de leurs chefs qui ont le plus de sympathie pour le mouvement socialiste du continent semblent craindre, en prononçant le mot de socialisme, de compromettre leur cause. « Les candidats, me disait l'un d'eux, pourront être souvent, par conviction personnelle, des collectivistes. Mais cela n'est pas nécessaire pour la tâche que nous entreprenons. Il faut éviter surtout de créer des malentendus entre nous et beaucoup de nos amis que le mot effraie. » Nous avons fait remarquer déjà que M. Crooks, à Woolwich, s'était bien gardé de faire, en termes exprès, profession de socialisme. Le parti ouvrier ne sera donc pas un parti de doctrine. Il ne cherchera pas à ouvrir devant les yeux de ses adhérents de vastes horizons ; il ne fera pas appel, et pour cause, à leur imagination. Pour l'ouvrier du continent, l'action politique est presque une religion ; pour l'ouvrier anglais, qui place ailleurs son sentiment religieux, elle n'est qu'une démarche pratique.

On reproche à nos socialistes de viser trop loin et trop haut, d'être, par la force ironique des choses, ramenés à ces réformes de détail dont ils font bon marché en théorie. Ne pourrait-on pas faire aux Anglais le reproche inverse ? N'est-ce pas une illusion, tout aussi chimérique qu'une autre, de croire qu'on pourra se tenir toujours sur un terrain étroitement pratique ? Le parti ouvrier anglais ne sera-t-il pas entraîné, malgré lui, vers un socialisme plus ou moins avoué ? Pour un nombre restreint de questions, il a des solutions toutes prêtes : mais, quand d'autres questions se poseront, que

fera-t-il ? Chacun de ses membres, nous dit-on, votera comme il l'entendra. Mais s'il se trouve que le sentiment de l'intérêt commun leur dicte les mêmes votes ? La nouvelle loi scolaire n'est pas, au sens étroit du mot, une loi ouvrière ; cependant, la grande majorité des ouvriers est d'accord pour la combattre. Tous les Congrès Trade-Unionistes ont manifesté leur aversion pour les armements, leur hostilité à l'égard des monopoles capitalistes. A défaut d'une doctrine formulée, prescrite, ne sommes-nous pas en présence d'une doctrine de fait, d'un ensemble d'idées qui, d'elles-mêmes, tendent à se rapprocher des idées socialistes ? Mais il y a plus. Dans toutes les grandes agglomérations urbaines, les ouvriers anglais se rallient, de plus en plus, au socialisme municipal. Et il est intéressant de noter que, sur les neuf candidats choisis par la conférence de Newcastle, trois sont membres de l'*Independent Labour Party*, c'est-à-dire sont déjà plus qu'à moitié socialistes.

On peut donc prévoir, dès aujourd'hui, l'évolution plus ou moins consciente qui amènera le parti ouvrier anglais sinon à penser, du moins — ce qui est après tout le plus important — à agir dans le même sens que les partis ouvriers des autres pays occidentaux. Qu'ils veuillent le reconnaître ou non, la situation est la même pour les uns et les autres, et de mêmes causes les conduisent à une même destinée. Aussi le petit groupe des collectivistes anglais attend-il beaucoup de la constitution du nouveau parti. M. Blatchford, le rédacteur en chef du *Clarion*, vient de publier, sous le titre de l'*Angleterre aux Anglais (Britain for the British)*, un exposé populaire du système collectiviste. Ouvrons ce petit livre : nous y trouvons un ardent plaidoyer en faveur du parti ouvrier, même s'il n'est pas, à ses débuts, socialiste : « Mettez-vous à l'œuvre sans retard, pour bâtir le parti ouvrier... vous devriez faire entrer à la Chambre des communes deux cents députés ouvriers. Le libéralisme et le torysme, n'y faites même pas attention. M. Morley disait, en janvier dernier, que ce qui l'embarrassait le plus, c'était de trouver une différence quelconque entre le nouveau libéralisme et le nouveau conservatisme. Ne cherchez pas la différence. Faites un parti ouvrier. Vous vous demandez peut-être pourquoi je ne vous engage

pas à fonder un parti socialiste : je ne crois pas que les travailleurs, dans ce pays-ci, y soient préparés. Et mon sentiment est que, si vous fondez le parti ouvrier, chaque pas qu'il fera vers l'émancipation des travailleurs sera un pas vers le socialisme... »

Dès à présent, le parti ouvrier anglais se considère comme un parti de classe. On a pu se demander, un moment, quelles seraient ses relations avec les anciens partis, les partis bourgeois, comme on dirait en France. Les sympathies ouvrières ont été généralement, sauf exception, du côté des libéraux. Lord Randolph Churchill, ce brillant tacticien, trop tôt enlevé à son parti, l'avait bien compris quand, pour ruiner le libéralisme, il proposait aux conservateurs de s'appuyer sur la classe ouvrière. Les libéraux, qui, depuis dix ans, ont perdu beaucoup de terrain, voudraient, pour le regagner, utiliser à leur profit le puissant mouvement politique dont les Trade-Unions viennent de prendre la tête. Ils ne négligent rien pour se faire bien venir d'elles : en mars 1902, ils ont voté, comme un seul homme, la motion Beaumont. Ils se déclarent même prêts à soutenir les candidats ouvriers — à condition, bien entendu, qu'ils ne se présenteront pas contre leurs propres candidats. Le parti ouvrier en formation pouvait-il accepter ces avances, au risque de devenir simplement l'aile gauche du parti libéral, ou devait-il rester indépendant?

La Conférence de Newcastle eut à examiner cette question, à propos du cas de M. Richard Bell. M. Bell, étant président du *Labour Representation Committee*, avait plus d'une fois donné de sa personne en faveur des candidats libéraux. Il leur avait adressé des lettres publiques, et leur avait donné des témoignages de sympathie qui pouvaient passer pour les signes d'une alliance déclarée. N'y avait-il pas là un danger? N'était-ce pas risquer de créer une confusion entre la nouvelle et l'ancienne politique? La Conférence de Newcastle fut de cet avis, et déclara qu'à l'avenir, les membres du Comité auraient à s'abstenir de toute propagande en faveur d'autres candidats que les candidats ouvriers. Cette décision fut prise à une énorme majorité. Cela veut-il dire que le parti ouvrier sera également hostile aux libéraux et aux conservateurs? Non, sans doute. Il est clair que, dans la plupart des cas, il

devra s'entendre avec les libéraux et agir de concert avec eux comme ils viennent d'agir avec lui à Woolwich. Aux prochaines élections générales, leur intérêt les obligera, presque partout, à combiner leurs efforts. Mais ce ne sera qu'une alliance temporaire, à des conditions strictement définies. Et il sera bien établi que les deux causes sont et doivent demeurer distinctes. Rien ne nous assure que nous ne verrons pas, dans un avenir prochain, le parti ouvrier combattre le parti libéral.

Rappelons que quand, pour la première fois, il fut question de fonder un parti ouvrier en Angleterre, Stuart Mill avait recommandé aux initiateurs du mouvement de ne pas s'attacher à la fortune politique des libéraux. « La ligne de conduite des ouvriers, écrivait-il, doit consister à demander et à obtenir une représentation directe de leurs intérêts. S'ils ne peuvent y parvenir, qu'ils laissent passer les candidats *Tories* jusqu'à ce que la majorité *Whig* soit sérieusement menacée. Alors, naturellement, les *Whigs* seront trop heureux de signer un compromis, et de laisser entrer à la Chambre des communes quelques représentants ouvriers. » Les libéraux d'aujourd'hui accepteraient assez volontiers l'idée d'un compromis, et aimeraient mieux abandonner au parti ouvrier une quarantaine de circonscriptions que de se trouver face à face avec lui. Le seul fait que les ouvriers s'apprêtent à tenir la balance égale entre libéraux et conservateurs suffit à les rendre redoutables aux uns et aux autres.

Doit-on s'attendre à trouver, dans la prochaine Chambre, un parti ouvrier nombreux? Nous avons vu que le nombre des candidats désignés est, d'ores et déjà, d'une soixantaine — cinquante environ étant soutenus par les différentes Unions, et neuf par l'ensemble des Unions. Ce nombre pourra beaucoup s'accroître, mais il est probable qu'il comprend à peu près toutes les candidatures qui ont des chances de succès. Supposons qu'une moitié seulement réussisse : cela fait trente députés ouvriers, qui, joints à ceux qui siègent déjà au Parlement, formeront un groupe d'une quarantaine de membres. Ce n'est point, croyons-nous, une hypothèse exagérée. Ces quarante voix ne seront pas seulement l'avant-garde d'un grand parti; elles pourront, lors de certains votes, décider de la situation. Elles achèveront de fausser la balance, déjà bien

compromise, du *party system* deux fois séculaire. Leur groupement sera donc un événement politique de premier ordre, un de ceux qui concourront à ouvrir une période nouvelle dans l'histoire parlementaire anglaise. Quant à l'action que le nouveau parti exercera dans le pays, qui peut en calculer les conséquences? Qu'arrivera-t-il, si les Unions, avec leur puissante organisation, avec les ressources immenses dont elles disposent, s'engagent de plus en plus dans la voie où leurs ennemis eux-mêmes les ont poussées?[1]

Le *Times* n'avait donc pas tort de voir, dans l'élection de M. Crooks, autre chose qu'un accident, autre chose même qu'un mauvais présage pour le ministère. Ce n'est pas seulement un gouvernement ou un parti qui est en jeu. Tout un ensemble de traditions, d'habitudes, d'intérêts, voilà ce que la poussée soudaine et formidable du parti ouvrier menace de renverser. L'Angleterre s'est longtemps vantée d'échapper à ces oppositions tranchées de principes et de passions, à ces luttes à la fois abstraites et brutales, dont les nations voisines ont tant souffert. Elle a pu se croire un moment — à l'époque des grands libéraux, de Cobden et de Gladstone, — en possession de la méthode définitive qui, par un heureux mélange de modération et de hardiesse, l'acheminerait, sans secousse brusque, vers ses destinées futures. De jour en jour, cette illusion se dissipe : un conservatisme étroit, un libéralisme timide et indécis, ne peuvent plus prétendre à régler entre eux le sort de la nation; tous deux sont débordés par des forces irrésistibles de réaction et de progrès, les mêmes que dans les autres pays d'Europe. Hier, c'était l'explosion de l'impérialisme et du jingoïsme; aujourd'hui, c'est l'entrée des Trade-Unions dans la politique. L'élection de Woolwich est une prophétie : c'est toute l'Angleterre du XIXe siècle, toute l'Angleterre classique chère à l'économie politique orthodoxe, qui lit les mots flamboyants écrits sur le mur.

PAUL MANTOUX.

1. Nous publierons prochainement, en collaboration avec M. Maurice Alfassa, ingénieur civil des mines, un volume sur *la Crise du Trade-Unionisme*.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

NOTES

SUR

LA GUERRE DE CRIMÉE[1]

Pour ne pas se tromper sur le sentiment qui a dicté cette note, il est utile de savoir qu'elle a été écrite par l'auteur en réponse à une lettre qui lui demandait un récit des faits les plus saillants dont il avait été *personnellement* acteur ou témoin.

Pour se rendre un compte exact de ce grand événement militaire, il faut envisager la succession des faits *vrais* qui l'ont précédé.

Dans une pensée exclusive, à ce qu'il semble, de prouesse militaire, sans but politique bien défini, sans objectif militaire déterminé, sans instructions prises ou seulement de prévoyance, sans parc de siège, sans matériel de transport, une petite armée française avait été jetée en Orient, armée d'expédition maritime, qui ne pouvait rien tenter de considérable sans l'appui moral et matériel des vaisseaux qui la portaient. L'armée anglaise, encore plus petite, était constituée de la même manière à peu près. C'eût été une aventure, si la libre

1, Ce document a été trouvé dans les papiers du colonel Lichtenstein, qui l'avait copié sur un manuscrit non signé du général Trochu. Les papiers du colonel Lichtenstein, mon cousin, m'ayant été remis après sa mort, j'écrivis au général Trochu pour lui demander si ces notes que je lui envoyais étaient bien de lui, et s'il voulait bien me faire l'amitié de les signer. Le général Trochu me répondit, le 12 août 1893 : « Je reconnais parfaitement cette note, que j'avais faite pour mon vieil ami Camille Rousset, qui, mettant la dernière main à son livre l'*Histoire de la Guerre de Crimée*, m'avait demandé de faire pour lui un récit des événements auxquels j'avais personnellement assisté. Je vais la mettre au point, vous la retourner, et vous la garderez en tiroir. Après ma mort, vous la publierez s'il vous convient, comme seront publiés, sans doute, les travaux que je laisserai à mes neveux. » C'est dans ces conditions que, sur l'avis d'hommes compétents qui ont lu ces notes, j'ai demandé à la *Revue de Paris* si elle voulait bien les publier. — MAURICE BIXIO.

possession de la mer n'eût été acquise aux Alliés, et si la réunion de leurs drapeaux n'eût entouré l'entreprise d'un prestige moral énorme.

Les premiers arrivés à Gallipoli, assurés qu'après la prise prochaine et certaine de Silistrie l'armée russe passerait le Danube, les Balkans, et marcherait (comme en 1829) sur Andrinople et Constantinople, se fortifièrent dans la presqu'île de Gallipoli. Le maréchal de Saint-Arnaud et lord Raglan appliquèrent vingt mille hommes à la construction d'une ligne d'ouvrages qui fermèrent l'isthme, travail très dur, effectué sous un soleil très brûlant, qui commença la désorganisation de la santé publique et prépara les redoutables sévices que le choléra devait, peu après, exercer sur les troupes.

Mais Silistrie ne se rendait pas, et des officiers sensés firent comprendre qu'alors même que la place se rendrait, les Russes ne pouvant se montrer dans la Mer Noire, ni occuper Varna, ni Bourgas, ni aucun point de la côte de Bulgarie et de Roumélie par où leurs approvisionnements et renouvellements leur seraient venus, ils ne pouvaient passer ni le Danube ni les Balkans; que notre stationnement fortifié à Gallipoli ne pouvait plus se justifier et ne tarderait guère à nous attirer les railleries du monde.

On partit pour Varna, et je dois dire que l'insistance des Anglais contribua beaucoup à l'adoption de cette judicieuse résolution. L'armée russe, qui s'était épuisée en efforts autour de Silistrie (on ne prend pas facilement une place turque défendue par des Turcs). nous sentant dans son près-voisinage, leva le siège et s'en alla. Que faire? Voilà la question qui occupa tous les esprits, et qui devint le fond de toutes les délibérations du Conseil des Alliés.

Nul doute pour moi que, si la Valachie n'eût été (providentiellement) occupée par le corps d'armée autrichien du général Coronini, les alliés n'eussent passé le Danube, suivant l'armée russe dans sa retraite jusqu'au Pruth et même au delà. *Tous les moyens pratiques d'exécution* manquaient pour cette folle entreprise à la française, et, de plus, elle n'offrait aucun objectif. Pourtant tout le monde y inclinait, et j'ai encore présentes à la pensée les vives et quelquefois aigres discussions que j'avais à ce sujet tous les jours avec les grands et

les petits. Mais on ne voulait pas heurter l'Autriche. On négociait avec le général Coronini à Bucharest, avec le gouvernement impérial à Vienne, n'obtenant ni un oui ni un non, et perdant en échanges dilatoires un temps précieux, pendant lequel des événements considérables vinrent mettre les Alliés au pied du mur d'une décision définitive.

Ces événements, dont la presque coïncidence frappa toutes les imaginations, furent *l'expédition de la Dobrudja*, dirigée à titre d'essai contre quelques corps russes restés sur la rive droite du Danube; *l'invasion foudroyante du choléra; l'incendie de Varna*. Ils firent la preuve : que l'armée, faute d'outillage et de moyens fournis par le pays, était hors d'état de porter la guerre loin des côtes et de ses vaisseaux; que son immobilisation, son oisiveté, la nostalgie, le souci des désastres, dont elle venait d'être le témoin, par le choléra et par le feu, affaiblissaient son moral, menaçaient son existence même, et qu'enfin *l'action immédiate et hardie devenait la loi impérieuse de la situation*.

Au Conseil des Alliés, deux officiers qui avaient, dans des conversations intimes, longuement discuté la question, s'étaient mis d'accord pour soutenir que l'entreprise de Sébastopol, si périlleuse qu'elle fût, était la seule qui offrît une solution du problème, réalisable si on se hâtait et digne des deux nations. Peu écoutés jusque-là, ils avaient pour adversaires résolus et presque malveillants les deux amiraux en chef (l'amiral Dundas et l'amiral Hamelin); ils eurent tout à coup plus de crédit sous l'influence des événements rapportés ci-dessus. L'un d'eux, le contre-amiral Lyons (le plus grand caractère et le meilleur esprit de l'armée anglaise) avait rallié plusieurs officiers anglais à ses vues; l'autre, le colonel Trochu, avait, de son côté, opéré des conversions dans le même sens parmi les officiers français. Ils avaient obtenu qu'une Commission, dont ils faisaient partie, irait faire la reconnaissance de l'objectif. Ils en revinrent confirmés dans leur opinion. On disputait chaudement, cette opinion gagnait du terrain. Elle avait trouvé un nouvel auxiliaire dans le chef d'état-major de l'amiral Hamelin, le capitaine de vaisseau Bouet-Willaumez qui, au point de vue technique naval, avait réponse à toutes les incessantes objections de son chef. Lord

Raglan était encore neutre. Le maréchal Saint-Arnaud, très affaibli, souvent alité, suivait cependant le débat, et inclinait de plus en plus vers la solution désirée.

On en était là quand une lettre du duc de Newcastle[1], ministre de la Guerre en Angleterre, à lord Raglan vint faire cesser toutes les incertitudes, et mettre fin à l'opposition en même temps qu'aux noires prédictions des deux amiraux et de leurs partisans. Elle exprimait :

« Que l'opinion publique et l'opinion du Parlement faisaient au Gouvernement anglais l'obligation d'exécuter l'entreprise de Sébastopol; que, par conséquent, à moins d'empêchements absolus dont il aurait à rendre compte, il fallait agir dans ce sens; que le commandant en chef français allait recevoir de son ministre *une lettre en tous points semblable,* qu'ainsi le concert ne pouvait manquer de s'établir. »

La lettre française (du maréchal Vaillant) *n'était pas en tous points semblable.* Elle était infiniment moins résolue, et laissait au maréchal de Saint-Arnaud toute latitude pour aller ou n'aller pas; approuvant cependant qu'on allât... si on pouvait.

J'ai parfaitement présents, non pas les termes, mais le sens de ces deux lettres, et les impressions différentes que j'en reçus.

Quoi qu'il en soit, il n'en fallait pas tant pour décider — et décider fermement — la solution d'une question déjà mûre. Lord Raglan devint très net à son sujet, le maréchal Saint-Arnaud encore plus. Les effrayés et les mécontents se turent. Je rédigeai et je fis signer par le maréchal une lettre qui sommait un peu rudement et solennellement l'amiral Hamelin d'agir. (Cette lettre, qui doit se retrouver à la Marine — car j'en envoyai au ministre de la Marine une ampliation signée du maréchal — serait un document d'un haut intérêt à mettre à l'appui de votre récit). C'était un acte de vigueur courtoise qui ne laissait au brave homme aucune échappatoire. Il sut mon initiative et m'en garda une grosse dent.

Ainsi, à Varna pour Sébastopol, comme précédemment à

1. Le duc de Newcastle était le gendre de l'amiral Lyons, et il est permis de supposer que la correspondance privée de son beau-père l'avait influencé dans le cours de ses vues.

Gallipoli pour Varna, c'est de l'Angleterre et de l'armée anglaise que vint l'impulsion finale. Ce fait historique est intéressant à consigner, surtout si on le rapproche de celui que révèlent les lettres de lord Palmerston[1] récemment publiées « que ce fut l'empereur Napoléon III qui pressa l'Angleterre, disposée à se borner à la guerre maritime, de mettre son armée sur pied avec la sienne et d'aller ensemble à la bataille continentale ». On retrouve là l'Angleterre comme elle est faite, y regardant de près avant de s'engager, mais, engagée, allant au but avec une invincible énergie, et beaucoup de suite. C'est précisément le contraire de notre tempérament.

* * *

Après un embarquement très laborieux, mais bien ordonné et bien réussi, la traversée (dix jours) s'effectua sans difficultés. Elle fut marquée par un incident particulier qui mérite d'avoir ici sa place. Six jours après le départ, le 10 septembre[2], je pense, avant l'aube, le docteur Cabrol, médecin particulier du maréchal, entra dans la chambrette que j'occupais sur la *Ville-de-Paris*. Très pâle, agité, solennel en même temps[3], il me déclara que notre Chef était atteint par une nouvelle crise de maladie *(l'angine de poitrine)* qui serait la dernière — il en avait éprouvé dix au moins depuis Gallipoli — et que tous les symptômes d'une fin prochaine étaient très apparents. Le docteur Cabrol était mon ami, et depuis longtemps il avait été arrêté entre nous qu'il m'avertirait du désastre que nous attendions, pour que je pusse assurer la transmission du commandement. J'allai, avec lui, voir le maréchal. Il était, dans cette nuit, devenu méconnaissable. L'œil terne, sans voix, poussant quelques plaintes inarticulées, la face couverte de sueur, la poitrine soulevée par des mouvements convulsifs, il me représentait l'agonie, et une

1. C'est de mémoire et pour les avoir lues dans les journaux, que je rappelle ce dire de lord Palmerston.

2. Je ne trouve cette date du 10 septembre écrite nulle part dans mes papiers, mais je la crois exacte.

3. Le docteur Cabrol (médecin principal de 1re classe) était spécialement attaché au quartier général; le maréchal lui avait donné sa confiance, et il la méritait.

terrible agonie. Jamais, je pense, je n'ai rien vu ni éprouvé de plus saisissant; car enfin le débarquement approchait, et tous nous avions le sentiment qu'il nous serait disputé, et que là serait la grande bataille.

Jamais le maréchal, dans ses plus intimes épanchements (qui n'avaient pas de limites avec moi), ne m'avait parlé de sa succession possible ou probable, mais c'était une foi dans toute l'armée que le général Canrobert avait été désigné pour la recueillir. Il était jeune, très populaire, très en cour, depuis que les événements avaient intronisé l'Empire, très souhaité par l'opinion. Je courus à lui et lui fis connaître la situation sans hésiter. Il nia qu'il eût une lettre de commandement. Stupéfait, plein d'angoisse, je le quittai précipitamment, lui annonçant que j'allais trouver (sur un autre vaisseau) le général Forey (le plus ancien divisionnaire de l'armée), quand il m'arrêta : « Eh bien oui, me dit-il, j'ai une lettre de commandement, mais je suis résolu à n'en faire usage que lorsque le maréchal *sera mort. Tâchez de le faire vivre jusqu'au débarquement.* »

Ce fut là que ma confiance dans l'homme, qui était entière par les *on-dit* (car je ne l'avais vu à l'œuvre), se refroidit pour ne plus se réchauffer jamais. Il n'avait pas le goût, encore moins le dévouement des grandes responsabilités patriotiques. Ce n'était qu'un heureux général d'Afrique et une âme vulgaire. Mais l'événement lui donna raison. A vingt-quatre heures de là, le maréchal revenait encore une fois à la vie.

Rentré à mon poste, dévoré de soucis, mais résolu à continuer jusqu'au bout mon déplorable rôle de conducteur anonyme des événements j'appelais le lieutenant-colonel de Waubert, mon collègue auprès du maréchal, mon ami (dans ce temps-là) et mon confident : « Je ne puis, lui dis-je, laisser mourir obscurément cet homme qui, condamné à Paris par le docteur Reyer, et prévenu par lui, a voulu venir expirer ici. Cette fin rachète toutes les erreurs de sa vie. Il est juste qu'elle soit glorieuse. Je vais faire ses adieux à l'armée, et, signés ou non, à l'heure où il disparaîtra, je les mettrai à l'ordre de l'armée et de la flotte. »

Telle est l'origine, la première, des adieux du maréchal

de Saint-Arnaud à l'armée d'Orient. Quand il revint à lui, je mis ce document dans la poche intérieure d'une capote d'uniforme que je ne devais plus quitter de bien des jours. Je le retrouvai là plus tard, au bivouac de Mackenzie (bivouac de la Soif) où il devait avoir son emploi.

Le maréchal, circonstance à peine croyable, mais qu'expliquent, à ce qu'il paraît, les évolutions spéciales de la maladie qui le tuait, put aller à cheval jusqu'à l'Alma. Il fit *lui-même*, sur le papier, contrairement à l'opinion qui se répandit alors dans l'armée, le plan et la préparation, très bien entendue, de la bataille. Les récits qu'on en a faits sont suffisamment vrais. Toutefois la tradition française, fidèle à ses habitudes, est loin d'attribuer aux Anglais, dans l'effort et dans le succès, la part qui leur appartient légitimement. Sans doute, notre escalade des hauteurs de la rive gauche de l'Alma fut très brillante. Mais elle ne nous fut sincèrement disputée qu'autour du Télégraphe, et alors que l'ascension des pentes par nos troupes était déjà un fait accompli. Partout ailleurs, et jusqu'à la mer, elles étaient peu ou pas attendues. Au Télégraphe (où j'étais personnellement, représentant le maréchal) nous n'avions devant nous qu'un groupe d'infanterie russe, numériquement inférieur à notre ensemble, et *du canon de bataille*.

Les Anglais, au contraire, eurent un passage de rivière effroyablement difficile à soutenir. Au delà, le terrain s'élevait en pente douce, à découvert, jusqu'aux collines au pied desquelles se tenait l'armée russe avec du *canon de position* (de calibre), et protégée par des levées de terre, du canon de bataille, et enfin tout l'appareil du combat préparé. J'estime que peu de troupes en Europe sont capables de la solidité et de la ténacité que montrèrent là les habits rouges. Après la prise du Télégraphe, je m'étais porté au galop de leur côté pour voir comment allaient leurs affaires, et les encourager en leur annonçant que nous allions là-haut tourner la gauche de l'ennemi. Le vénérable lord Raglan, sous un feu de canon insupportable, entouré de dix officiers, que les boulets arrivant coup sur coup ne ménageaient pas, était au milieu du gué, activant le passage des retardataires, plein de ce calme flegmatique qui est le caractère de sa nation. Comme j'arri-

vais à lui, le képi à la main, pénétré d'émotion et de respect : « Oh ! me dit-il, vous voilà, il fait chaud ici. » Et après m'avoir écouté : « C'est très bien, dites au maréchal que nous faisons pour le mieux. » Et il me tendit son unique main.

Oui, ils faisaient pour le mieux. Le souvenir de cette scène, de sa simplicité, de sa vraie grandeur est resté profond dans mon esprit. Le mutilé de Waterloo était un vieillard usé par l'âge, mais il avait les grandes traditions et, par le caractère comme par les sentiments, il était le digne représentant de son pays.

Les pertes des Anglais furent doubles des nôtres. Ils portaient le choléra avec eux (bien plus que nous), marchaient laborieusement et lentement, vivaient mal. Ils étaient arrivés à la bataille avec un retard de plus de cinq heures, ne finirent qu'à la nuit, et ne purent pas utiliser leur magnifique cavalerie (1200 à 1400 chevaux) qui aurait dû achever, et, je pense, rendre irrémédiable la déroute de l'armée russe.



Nous voici au bivouac de Mackenzie où nous avions amené le maréchal étendu sur un matelas d'ambulance, dans une méchante calèche prise à la bataille — pleine de légumes et d'approvisionnements divers — dont, sans y manquer, nous avions fait l'équipage personnel du prince Mentchikoff. Pendant la route, le docteur Cabrol m'avait fait remarquer que le teint du malade se fonçait, que des traits se déformaient, le nez inclinant à droite : « C'est, me dit-il, une invasion cholériforme lente, qui s'ajoute à ses autres misères. » Cependant il parlait encore facilement, et paraissait écouter avec intérêt les comptes rendus que je lui faisais. Je l'avais notamment informé au bivouac précédent (de la Balbick) que les Russes venaient de fermer le port de Sébastopol par deux estacades de vaisseaux parallèles coulés.

Je m'arrête un instant sur cet événement qui mit à néant le plan d'attaque de Sébastopol, arrêté provisoirement en Conseil à Varna, rendit inévitable notre marche tournante vers le sud et fut l'origine vraie du siège de Sébastopol.

Ce plan auquel fait constamment allusion la vigoureuse

lettre du maréchal Saint-Arnaud à l'amiral Hamelin [Varna] que j'ai précédemment rappelée) était celui-ci : « On devait, après une bataille gagnée, investir et prendre (en quinze ou dix-huit jours avec les plus mauvaises chances selon le général Bizot) le grand fort du Nord, occupation qui faisait tomber toutes les défenses de la rive droite du port de Sébastopol. Les vaisseaux de guerre y entraient à la queue-leu-leu, s'embossant pour miner, par un feu épouvantable, les défenses de la rive gauche et la ville entière, dont, sous l'influence morale et matérielle de cette destruction, l'armée prenait possession. »

Le projet était hardi et devait certainement faire casser un grand nombre de nos coquilles (à quoi regimbaient, comme je l'ai dit, les amiraux en chef). Mais leur effet devait être presque irrésistible. L'ennemi en eut la prévision, et sa résolution, qui rappelle de loin l'incendie de Moscou, le rendit vain.

Je reviens au bivouac de Mackenzie où devait s'accomplir, en ce qui concerne le maréchal, le dernier acte du drame. Nous avions cédé ce jour-là, allant au sud, le pas aux Anglais qui transportaient paisiblement leurs cholériques. Notre marche à leur droite, pleine d'obstacles, à chaque instant arrêtée, sous un soleil brûlant, sans eau, fut affreuse pour les troupes et pour nous tous. Nous ne pûmes pas dépasser le plateau de Mackenzie, où nous arrivâmes par une nuit profonde, dans un désordre indescriptible, tous mourant de soif, sans bagage, sauf la tente du maréchal, toujours portée à sa suite. Elle fut dressée au milieu d'un espace dégagé de buissons, le malade installé sur son lit de camp, nous autour, dormant au pied de nos chevaux la bride dans le bras.

A une heure du matin, le docteur Cabrol, dont le rare dévouement veillait toujours, vint à moi. « Il se meurt, me dit-il, accourez, le maréchal vous demande. »

Il avait l'apparence d'un spectre, mais, au contraire de ce que j'avais vu sur la *Ville-de-Paris*, il parlait nettement, et sa face décharnée était lucide (il n'y avait pas de crise d'angoisse). « Mon ami, me dit-il, je me sens bien malade. » J'étais ému jusqu'aux larmes, mais ces paroles me suggérèrent une soudaine et décisive résolution.

— Il est vrai, monsieur le maréchal, vous êtes bien malade,

et le fardeau du commandement vous achève. Laissez-moi vous dire une vérité que vous ne suspecterez pas, que seul je puis vous dire et que je regarde comme un bien douloureux, mais nécessaire devoir. Il faut résigner le commandement.

— Oui, vous avez raison, faites appeler Forey.

Ainsi, le maréchal de Saint-Arnaud ne savait pas qu'il eût un successeur désigné.

— Mais, monsieur le maréchal, ce n'est pas le général Forey, c'est le général Canrobert qui doit recueillir votre succession. Il est porteur des ordres du Gouvernement.

Ah! Canrobert, j'en suis bien aise. Faites-le venir.

Sans manifester une surprise que j'attendais, mais à laquelle l'excès de sa faiblesse, et l'indifférence qui en était la suite, ne permirent sans doute pas de se produire.

Le général vint, je les laissai seuls, et je ne sais ce qui se passa dans cette suprême entrevue. Mais, pendant qu'elle avait lieu, je pris, là où je les avais mis[1] seize jours auparavant, à bord de la *Ville-de-Paris*, les adieux à l'armée. J'en modifiai le dernier paragraphe, pour y faire une place à la victoire de l'Alma, à ses suites, et, pour qu'ils eussent un caractère authentique, je les lui fis signer, après une lecture qui ne parut pas l'émouvoir.

J'ai conservé cet intéressant document, raturé vers la fin, jauni par le temps, et portant la dernière signature que le maréchal ait donnée en ce monde. Il fut mis, ce jour-là 26 septembre, à l'ordre de l'armée.

Je n'insiste pas sur une foule de détails, fort curieux cependant, qui amenèrent les Anglais à occuper exclusivement (trop exclusivement) le pont de Balaklava, où le maréchal que je ne revis plus avait été transporté, et les Français, le port inconnu, mais qui se trouva excellent, de Kamiesh. Nous sommes devant Sébastopol, dont les défenses du côté du sud se profilent sous nos yeux à une distance de trois mille cinq cents mètres. Nous en faisons la reconnaissance au galop, formant un groupe mobile d'officiers éparpillés, que quelques coups de canons isolés ne peuvent guère atteindre, et qui nous permet d'aller juger l'ensemble d'assez près. Nous cons-

1. Dans la poche intérieure de ma capote d'uniforme.

tatons que toutes ces défenses ne sont pas encore reliées et qu'une attaque de vive force est possible.

Elle fut formellement proposée par le général anglais sir de Lacy-Evans, qui soutint avec chaleur son opinion. Elle ne fut pas appuyée.

Cette question avait alors — et la suite des événements lui donna depuis — une telle importance, que je veux la discuter ici. Il est certain que la victoire de l'Alma avait démoralisé, même désespéré l'ennemi, comme le montre l'inconcevable sacrifice qu'il fit de sa flotte de la Mer Noire, pour arrêter l'élan de nos premiers efforts sur Sébastopol. Il n'est pas moins certain que le moral des troupes alliées était à son plus haut point d'énergie. Par cette double raison, je crois que la brusque invasion de la place par les colonnes françaises et anglaises, opérant celle-ci sous les yeux de celle-là, s'assistant réciproquement à l'action, et se prêtant un mutuel appui moral, eût réussi. Les Russes s'attendaient à l'entreprise et au succès de l'entreprise, car, au moment de notre arrivée, leurs forces dans la ville, les équipages disponibles (des vaisseaux coulés) non comptés, étaient numériquement très faibles, et ils avaient tout préparé pour l'évacuation [1].

Il faut considérer, d'autre part, que la défense devenait un désastre irréparable; car les Alliés n'avaient pu arriver en Crimée qu'avec un minimum de moyens en raison de la difficulté des transports par mer. Les moyens complémentaires étaient bien loin, et même une part notable de ceux qui avaient pu suivre les deux armées à titre de réserve (approvisionnements, munitions, outillage) étaient, au moment où elles auraient dû investir la place, à bord des vaisseaux.

La responsabilité comme les conséquences possibles de l'entreprise étaient donc énormes, et il ne se trouvait parmi les chefs alliés aucun homme en possession d'une expérience et d'une autorité suffisante pour en porter le poids. Je crois qu'il serait injuste de leur faire à cet égard l'ombre d'un reproche par les raisons que je viens de dire, et par cette autre que, dans les cas difficiles, lorsque la direction d'une armée est remplacée par le concert entre deux armées de

1. Deux déserteurs annonçaient qu'avec les marins il n'y avait dans la place qu'une brigade d'infanterie.

nationalité différente, le problème est infiniment ardu, comme nous avons pu le constater tout au long du siège de Sébastopol.

On m'a souvent demandé ce qu'à mon avis le maréchal de Saint-Arnaud aurait fait s'il eût été là. J'ai toujours répondu : « Pour le maréchal Saint-Arnaud, je ne sais; » — c'était, lui aussi, un général d'Afrique, un général de fortune qui, au cours de sa vie militaire, avait peu travaillé et peu médité — « pour le maréchal Bugeaud, j'affirme. » Celui-là avait à un haut degré la *philosophie de la guerre*. Pour lui, dans la guerre, tout dépendait de ce qu'il appelait les *effets moraux*. Les faire naître à son profit et les utiliser, c'était toute sa science et tout son effort. *Il devait entrer dans Sébastopol le lendemain (à l'aube) de l'arrivée des deux armées, devant les défenses encore incomplètes du Sud.*

Mais, dans la situation que j'ai définie ci-dessus, tout le monde, les généraux et les troupes, sentait que, de Gallipoli au plateau de la Chersonèse, on avait marché d'*improvisation en improvisation*. A présent qu'on était devant un très réel et très gros objectif, on éprouvait le besoin d'improviser moins, de se recueillir, de préparer quelque peu le coup de force qui restait à faire. Voilà comment prévalut, naturellement et logiquement, la visée de rendre moins périlleuse, par l'action préalable de l'artillerie, la marche des troupes sur les deux voies (route Woronzof et route de La Poste) qui ouvraient l'accès de la place. Les deux objectifs à contre-battre étaient en pleine évidence et (dans ce temps-là) comme isolés. C'étaient le *bastion central* pour les Français, le *grand redan* pour les Anglais.

Mais la visée, judicieuse en apparence, était faussée au fond par un fait considérable qui n'eut pas, dans les délibérations des généraux, la place qui lui appartenait; un fait qui est à lui seul la cause du siège de Sébastopol, de ses incessantes difficultés, de sa longue durée : c'est que toute lutte d'artillerie par des armées qui n'en avaient pas, contre une place qui était, par l'importance de la sienne, par l'importance de ses calibres, par la force numérique et par la spécialité du personnel qui la servait, le plus puissant arsenal qui fût, devait tourner contre les assaillants.

C'est ce que commença à mettre en lumière le combat d'artillerie du 17 octobre, après lequel les troupes devaient se porter sur l'objectif. Nos cinquante-six pièces de toutes origines et de tous calibres, accumulées en cinq batteries devant le bastion central, furent promptement réduites au silence, les batteries partiellement bouleversées. Les Anglais, moins maltraités, n'obtinrent pas de meilleurs résultats, et les troupes, depuis le matin sous les armes, prêtes à l'action et bien disposées, durent revenir *tristement* à leurs bivouacs.

Elles y revinrent dans un état moral bien différent de celui qui les animait après l'Alma. Ce n'était plus d'un coup de force qu'il s'agissait. La perspective d'un siège et d'efforts prolongés pendant l'hiver, qui déjà s'annonçait, frappait les yeux les moins clairvoyants. Au lieu de bivouaquer, comme on avait fait jusque-là, on commença à *s'installer*, et quand vinrent les premiers des cent mille sabots dont en *août*, de *Varna*, sous le feu des quolibets du maréchal et de l'état-major, j'avais exigé la demande au ministre de la Guerre par lettre officielle motivée, ce fut une bénédiction. C'est que, dans une armée française, tout le monde agit, personne ne prévoit.

Le feu, ouvert le 19 octobre, après des travaux très pénibles de réparation et de renouvellement (à nos pièces de marine et de siège nous avions ajouté des pièces turques) n'eut pas d'effet plus décisif. Il en fut de même de tous nos combats partiels ultérieurs d'artillerie, notamment la terrible canonnade généralisée du 9 avril, fruit des écrasants travaux de tout l'hiver. Les Alliés, ce jour-là, ouvrirent le feu d'au moins cinq cents pièces contre la place, dont les défenseurs firent d'énormes pertes. Mais leurs ouvrages en terre ne furent pas ruinés, et les onze cents pièces (au moins) dont ils étaient garnis continuèrent leur service.

C'était l'œuvre de Pénélope... Pendant qu'elle avait cours, un homme en conduisait les principaux travaux avec un dévouement, des efforts, une modestie, une simplicité auxquels je veux rendre ici l'hommage que le gouvernement d'alors et l'opinion, toujours trompée, lui ont refusé. C'était le général du génie Bizot. Jamais je n'eus sous les yeux un si grand exemple de ce que peut produire, d'abord avec rien, ensuite

avec peu, le sentiment du devoir des armes, uni à un patriotisme supérieur. Il ne connaissait pas le repos, et il ne connaissait pas le péril. Sous le feu le plus intense, il était tout entier à ses observations et à ses études, avec un calme naturel et une naïveté de bravoure qui me pénétraient d'estime et de respect pour lui. Un tel soldat, un tel serviteur de son pays, méritait de finir comme il a fini, dans la disgrâce, tué à l'ennemi. C'est, je le crois, la destinée que la Providence réserve expressément dans ce monde aux hommes capables des grands désintéressements et des grands sacrifices. La récompense qu'elle leur garde est ailleurs. Remplacé dans le commandement par un homme distingué, encore plus habile que distingué, Niel, il passa au second rang avec une imperturbable sérénité, continuant l'effort comme s'il en eût gardé la responsabilité. C'est le plus haut caractère qu'au cours de ma carrière publique j'aie rencontré dans l'armée française.

On a dit et écrit que nous avions tous reconnu *trop tard* l'importance de la position de Malakoff, entre les divers ouvrages développés sur l'enceinte, et c'est le grief qu'on a spécialement élevé contre le général Bizot. Quelle inconséquence et quelle injustice ! Dans la condition où nous étions, et avec les moyens que nous avions, aucune autre partie de l'enceinte ne pouvait être attaquée que celle qui touchait à la mer, par où nous venaient toutes nos ressources, et à laquelle il fallait que tous nos travaux vinssent immédiatement s'appuyer, à peine de tout perdre par un mouvement tournant réussi.

Pour en venir à attaquer Malakoff avec de raisonnables chances de succès, il a fallu que les immenses travaux des deux armées, renforcées par les troupes sardes et les troupes ottomanes, s'étendissent presque sans interruption sur un développement de près de quatre lieues, de la baie de Strelezka à la pointe du mont Sapone ; que, pour exécuter ces travaux, pour les occuper, pour constituer les réserves, etc., les effectifs de ces armées fussent triplés et que leur matériel de siège fût augmenté dans de bien plus grandes proportions. Plus de sept mois furent nécessaires pour réaliser le principal de cette prodigieuse transformation de « l'Expédition de Crimée », et pendant ces mois, les Russes, terrassiers bien

plus tenaces que les Alliés, outre les formidables travaux de contre-approche qui les firent, un moment, d'assiégés assiégeants, complétèrent défensivement leur enceinte. Et c'est alors que cette tour, en quelque sorte isolée, que nous appelions au commencement du siège « la tour blanche », apparut entourée d'ouvrages qui la reliaient d'un côté au fort du Sud, de l'autre à la baie du Carénage, formant cette redoutable citadelle de Malakoff qui devait nous coûter si cher. Oh ! alors, personne ne s'y trompa. Tout le monde aperçut l'objectif nouveau. Il dominait le faubourg et les ports de Sébastopol, c'était donc lui *qui devait être occupé*.

Mais qu'ont de commun cette situation démesurément agrandie et ces moyens accumulés (où entrait le plus clair de l'état militaire de la France d'alors) avec la situation qu'avait rencontrée et les moyens dont avait disposé le pauvre Bizot?

Par les mêmes raisons, ceux qui reprocheraient au général Canrobert de n'avoir pas pris Sébastopol du jour de l'ouverture du feu (17 octobre) au jour où il résigna le commandement (19 mai) seraient sans justice : *il ne le pouvait pas*. Mais il pouvait s'opposer par des actes de vigueur, quand il eut des effectifs et du matériel (comme le fit sans délai le général Pélissier), aux travaux de contre-approche de l'ennemi, dont les hardiesses finirent par dépasser singulièrement les nôtres, abaissant notre état moral au profit du sien. Il pouvait ne pas commettre la faute énorme, combattue par tout son entourage, inavouable dans ses causes, irréparable dans ses effets, du rappel de l'expédition de Kertch, depuis longtemps reconnue nécessaire. Une phrase purement interrogative d'une lettre de l'Empereur : « L'expédition de Kertch n'est-elle pas un hors-d'œuvre? » (textuel) le mit hors de lui. Il ne put supporter la pensée des responsabilités qu'elle semblait, croyait-il, lui créer. Il fit partir par un aviso son officier d'ordonnance, le lieutenant de vaisseau Martin, muni d'un ordre impérieux de retour pour cette petite escadre et pour les divisions anglo-françaises presque rendues à destination, qui allaient (sans périls) intercepter la grande voie d'approvisionnement de Sébastopol. Et, le coup fait, il me chargea d'aller en informer lord Raglan. C'était sur les supplications (fort anciennes) des Anglais, et les miennes, qu'il s'était décidé à cette petite

opération latérale. J'en avais réglé tous les détails avec le quartier général anglais. Comment y reparaître porteur d'une si inexplicable nouvelle? Comment y commenter un ordre que le général en chef n'avait pas (en ce qui concernait les Anglais) le droit de donner, ce qui impliquait leur abandon par nos troupes s'ils persistaient dans l'entreprise?

Je déclinai formellement cette déplorable mission que je tenais pour indigne de mon caractère; le lieutenant-colonel de Waubert, à son corps défendant, la remplit. Il revint bouleversé de ce qu'il avait vu et entendu, mettant le comble à l'incertitude, aux regrets (car il reconnut son erreur), au trouble d'esprit du malheureux général en chef. Il nous annonça sa démission. Je lui dis avec sincérité qu'en effet je la croyais nécessaire, et peu à peu, tous les trois à l'aide du chiffre, nous en fîmes la traduction, immédiatement transmise à Paris par le télégraphe.

Assurément, il y avait dans cette résolution un certain degré de grandeur d'âme, mais, grandeur d'âme ou non, *il fallait que la résolution fût prise*, car l'autorité du chef, déprimée du côté des Français, était absolument minée du côté des Anglais. *Le commandement lui était devenu impossible*. Et puis cet acte eut, pour le général, des revenus ultérieurs si considérables, que je n'ai jamais pu l'admirer sans quelques réserves intimes. C'est un homme intelligent, un soldat très brave, mais d'une bravoure infiniment moins simple que celle du général Bizot. Le besoin de popularité gâte tout. La finesse est grande, le caractère est petit.

***

De l'ouverture du feu (17 octobre) à la retraite du général Canrobert (19 mai), les événements principaux furent : le combat de Balaklava — la bataille d'Inkermann — la construction successive par l'ennemi (à qui elle fit beaucoup d'honneur) de ces grandes redoutes défensives et de contre-approche, de Seleginsk, Volhynie, du Kamchatka ou Mamelon-Vert au siège de droite, d'un ouvrage en avant du Bastion Central (enlevé le 2 mai par nos troupes) au siège de gauche, etc., — la mort du tsar — le rappel (déjà men-

tionné avec ses conséquences) de la première expédition de Kertch.

Je ne dirai au sujet de ces événements — le combat de Balaklava et la bataille d'Inkermann — que quelques mots qui me semblent nécessaires.

Le combat de Balaklava, fatal à la cavalerie anglaise, est le résultat d'une de ces malencontres qui justifient l'opinion que j'exprime quelquefois : qu'entre tous les généraux qui opèrent à la guerre, le général Hasard est trop souvent celui qui réussit le mieux.

Le général russe Lipanski, le 25 octobre au matin, avait chassé sans peine des redoutes qui barraient la vallée de Balaklava les Turcs qui les occupaient. Au bruit du canon, les camps français et anglais (au siège) s'étaient mis sous les armes attendant des ordres, et dans la matinée (de huit à neuf heures je pense), les deux généraux en chef, avec leurs états-majors, étaient groupés sur les hauts sommets, abrupts en cet endroit, qui bordent la vallée. J'étais auprès de lord Raglan, et, à quelques pas derrière lui, se tenait le capitaine anglais Nolan, officier ardent et bon enfant avec qui nous sympathisions tous. Nous avions sous les yeux la scène que voici :

1° Immédiatement au-dessous de nous, très près à vol d'oiseau, très loin par le chemin en lacets répétés qui y conduisait, le gros de la cavalerie anglaise aux ordres de lord Lucan, toute la cavalerie légère notamment aux ordres de lord Cardigan ;

2° A droite, au loin dans la plaine, entre le port de Balaklava et les redoutes, des Scotts Greys immobiles (grosse cavalerie admirablement montée), environ 300 chevaux ;

3° Entre les redoutes abandonnées et à côté, six bataillons turcs ;

4° Une longue ligne d'infanterie et d'artillerie russe, bordant le pied des hauteurs en face de celles où nous étions : sa gauche appuyée à la redoute la plus éloignée, sa droite à plus de 4 kilomètres de nous, l'ensemble évalué par nous de 20 à 25 000 hommes ;

5° Un groupe considérable de cavalerie russe, une brigade, je pense, courait en charge du côté de Balaklava, droit aux Scotts Greys qui gardaient leur immobilité et ne semblaient

pas apercevoir la tempête qui les menaçait. Quelques escadrons russes détachés du groupe principal couraient vers les tentes couchées à terre où avait campé la cavalerie de lord Lucan, qui, elle aussi, demeurait immobile et paraissait ne rien voir (je crois qu'en effet elle ne voyait rien, les ondulations de la vallée lui dérobant le tableau saisissant dont, de notre haut observatoire, nous apercevions tout l'ensemble et tous les détails).

Nos cœurs bondissaient :

— Mylord, — dis-je à lord Raglan, avec une émotion indignée dont je ne fus pas le maître, — les Scotts vont être mangés, et votre cavalerie, qui peut accabler l'ennemi par une charge à revers, ne les assiste pas.

— Oui, oui, je vois, — dit lord Raglan (nous avions tous la même pensée), et il dicta à son chef d'état-major, général Airey, un court billet que le capitaine Nolan, non moins animé que nous tous, malheureusement, et parti au galop, porta à lord Lucan.

Il lui fallut trois quarts d'heure peut-être pour arriver jusqu'à lui par les lacets, et, pendant ce temps-là, un fait d'armes imprévu — non pas pour ceux qui, jugeant sans passion, savent l'effort que peut produire à un moment donné une troupe anglaise — s'accomplissait sous nos yeux ravis. Les Scotts, attendant leurs adversaires, les recevaient par une décharge à courte distance, et, s'ébranlant méthodiquement, pénétraient avec une invincible résolution leurs masses, où ils disparurent un instant, pour reparaître à l'autre bout. De ma vie je n'avais vu cela. De ma vie je ne l'ai revu. La cavalerie russe, en pleine déroute, courut se mettre à l'abri des redoutes et ne reparut plus.

Et quand le capitaine Nolan, tout plein de son sujet, fut auprès de lord Lucan, qu'il sommait (à ce que j'ai ouï dire par les officiers anglais) en quelque sorte d'obéir aux ordres donnés, il ne restait plus rien des circonstances qui les avaient motivés, rien que quelques méchants canons turcs, entraînés par les Russes hors des redoutes, dont la réussite du mouvement prescrit (dans les conditions qui n'existaient plus) aurait amené la reprise, car l'infanterie anglaise et la nôtre étaient en mouvement et, réunies à la cavalerie restée intacte,

elles auraient pu, avant la fin du jour, opérer pour le moins ce sauvetage d'un très médiocre intérêt.

L'événement qui suivit fut donc le résultat d'une déplorable fatalité. Il nous donna le spectacle douloureusement admirable de quelques centaines de cavaliers anglais chargeant un corps d'armée tout entier, par un défilé dont des batteries de canons et des bataillons formaient les côtés. Ce fut une destruction où périt le brave et malheureux Nolan, qui, porteur de l'ordre, avait voulu être un de ses exécuteurs. C'était, sans doute, une tête mal équilibrée, mais c'était un grand cœur.

Sur la bataille d'Inkermann, dont les péripéties sont fort connues, et, militairement parlant, hors de discussion, je ne ferai que quelques réflexions qui me sont inspirées par les vifs et très présents souvenirs que j'ai gardés de cette rude journée, aussi bien que par le goût que j'ai pour la vérité et la justice.

Il est incontestable que les Français eurent là le rôle de sauveurs, les Anglais le rôle de sauvés. Il est incontestable aussi que les premiers, arrivant sur le champ de bataille, successivement et par petits groupes, abordèrent l'ennemi dans des conditions, sous ce rapport, désavantageuses. Mais cet ennemi luttait depuis quatre heures, après une nuit pleine de fatigue, sur un terrain resserré, avec d'incessantes alternatives de revers et de succès, dans un combat qui était devenu un massacre. Les Français, pleins de cet entrain et de cette valeur qui sont leur force dans les marches en avant, précédés par leurs bruyantes fanfares, portant avec eux le prestige alors immense de leurs armes, arrivaient au moment *psychologique*, et, si la puissance matérielle de leur intervention était faible, sa puissance morale était sans limite. Elle frappait l'ennemi par le côté le plus vulnérable des masses engagées dans des luttes sans merci qui durent trop, *l'imagination*. Elle rendait aux Anglais non seulement l'espérance, mais l'enthousiasme, comme le montrèrent les ardentes acclamations du régiment décimé des Coldstreams au moment où nous arrivions à sa hauteur.

Oui, nous avons sauvé les Anglais, mais nous avons abusé du sauvetage. Nous l'avons trompetté au point de faire croire

au monde, à nous-mêmes, cela va sans dire, que, sans notre héroïque effort, c'en était fait d'eux.

Et s'ils n'avaient pas, pendant ces quatre mortelles heures, un contre deux sur presque tous les points, tenu les Russes en échec en les écrasant çà et là, que serait-il arrivé de nous, hors d'état de grouper sur ces hauteurs, qui commandaient tous nos camps et toutes nos positions, plus d'une dizaine de mille hommes à la fois?

Intervertissons les rôles. S'imagine-t-on quinze mille Français enveloppés silencieusement pendant une nuit obscure par trente mille des plus solides adversaires qui soient, et avertis seulement de leur présence par une grêle de projectiles lancés par soixante pièces de canon[1] qui renversent les tentes, tuent les hommes dans le sommeil? Et, pendant les deux premières heures du combat, sous un brouillard aussi épais que la nuit, les généraux tués, les bataillons à demi détruits, les munitions épuisées? Ce qui serait arrivé, je vais le dire sans ambages : une effroyable confusion, une tempête de cris : « Aux armes! » dominant toutes les voix du commandement, au lieu du profond silence où demeurèrent les flegmatiques Anglo-Saxons. Des groupes s'entre-fusillant dans l'obscurité du brouillard, et finalement une irréparable déroute dont *l'effet moral* eût, électriquement, pénétré toutes les troupes françaises restées en dehors du conflit.

Et ma ferme conclusion, exprimée sur le terrain au général Bosquet dont la vanité (au moins égale à son talent) ne me le pardonnera jamais, c'est que, *si nous avons fini par sauver les Anglais, ils avaient commencé par nous sauver nous-mêmes.*

Mes contradicteurs (Français) diront-ils que nous ne nous serions pas laissé surprendre? Mais l'armée française est celle que l'on surprend le plus et le mieux! Dans la guerre de 1870, elle a subi des surprises inouïes : on a vu en plein jour, sous le soleil de l'après-midi, les troupes à l'eau, au bois, au café, à leurs affaires, tout un corps d'armée surpris dans les bivouacs par la *canonnade* prussienne, et hors d'état d'opposer, à cette agression imprévue, d'autres efforts que le désordre ou la retraite.

1. Il y en avait au moins autant dans la réserve russe.

C'est que notre insouciant laisser-aller devant l'ennemi produit au moins au même degré les mêmes effets que la froide indifférence des Anglais.

Ceux-ci à la guerre ne font rien comme tout le monde. Ils sont lents, sans industrie, peu propres à se débrouiller. Ils promettent leur concours pour une opération concertée qu'ils jugent nécessaire, mais dont ils n'ont pas les moyens. Leur orgueil (égal à notre vanité) leur défend de l'avouer. Ils s'en tirent en ne paraissant pas au jour dit et s'excusent après l'événement. Oui, ce sont d'incommodes camarades de lit qui tirent à eux le plus de couverture qu'ils peuvent, mais, au jour des grands périls, surtout s'ils ont mangé leur sept cent cinquante grammes de bœuf et pris leur thé, quels inappréciables compagnons !

— Soyez sûr — me disait le maréchal Bugeaud (vétéran de la guerre d'Espagne) — que l'infanterie anglaise est la plus redoutable de l'Europe. Heureusement, il n'y en a pas beaucoup.

Plaise à Dieu que la France, cherchant à relever sa fortune avec le concours intéressé de l'Angleterre, puisse dire dans l'avenir : « Malheureusement, il n'y en a pas beaucoup » !

Le général Bosquet, en contact permanent avec les Anglais, et souffrant spécialement de leurs écarts, ne les aimait guère. Cette aigre disposition de son esprit s'explique mieux qu'elle ne se justifie. Il voyait en cela les choses étroitement. Une anecdote du champ de bataille, pour montrer en quoi les *généraux de mérite*, originaires de la guerre d'Afrique (qui faussa toujours la tradition militaire française), diffèrent des généraux de mérite originaires des grandes guerres d'autrefois.

Il est au moins trois heures de l'après-midi. La bataille est absolument terminée, bien que les vapeurs du port de Sébastopol sillonnent encore de leurs projectiles l'extrémité du plateau d'Inkermann. Je parcours le champ de bataille à pied; car les chevaux se refusent à cheminer au milieu de cet amoncellement de morts et de blessés qui s'agitent. Je rencontre le général Bosquet qui me conduit au bord du plateau, face aux hauteurs de la rive droite de la Tchernaïa. Il me montre solennellement le front par où s'est effectuée la retraite de l'armée russe. Là, entre le pont et le pied des hauteurs, sur

une surface à peu près plane et très étendue, s'opéraient en divers sens de grands mouvements de troupes. Au centre, on apercevait une masse d'un gris sombre, immobile, au milieu de laquelle quelques isolés allaient et venaient. On eût dit une grosse division d'infanterie couchée et dormant.

— Savez-vous ce que cela signifie? — me dit le général avec une sorte d'irritation grave. — Cela signifie des troupes de renfort qui sont venues de loin, et qui, étant fatiguées, reposent; et que tout à l'heure ces troupes reposées, et précédant les autres, vont assaillir de nouveau la position.

J'étais stupéfait. L'ombre du maréchal Bugeaud, avec le souvenir de ses enseignements de tous les jours sur les *effets moraux*, se dressait devant moi.

— Non seulement — lui dis-je — la position ne sera attaquée ni aujourd'hui, ni demain, mais elle ne le sera plus jamais. L'effroyable boucherie d'aujourd'hui a pour toujours guéri les vaincus du besoin d'entreprendre sur notre plateau. Et les vainqueurs eux-mêmes en sont assez émus et affaiblis pour être hors d'état de profiter de leur victoire.

— Oui, nous connaissons vos partis-pris, mais je garde mon sentiment et je vais me mettre en mesure.

En ce moment, le général de Martimprey arrivait auprès de nous (c'était un rude soldat, en même temps qu'un homme de poids)[1]. Il entendit notre débat, fit quelques pas vers la gauche, et mit quatre ou cinq fois dans le champ de sa lunette la scène qui agitait si profondément le général Bosquet. Il observait et réfléchissait en même temps; tout à coup, se retournant vers nous, il dit avec le sourire silencieux qui lui était propre :

— Ce sont les blessés russes.

C'étaient en effet les six à sept mille blessés que les Russes avaient pu transporter en arrière pendant la bataille (en abandonnant sur le terrain presqu'un millier d'autres blessés et quatre mille morts) qui avaient été déposés là.

J'ai rendu à l'armée anglaise la justice, rien que la justice qui lui est due. Je la rends très volontiers à l'armée russe. Les efforts qu'elle fit à Inkermann furent dignes de ceux qu'elle

1. Il s'agit du général de Martimprey, aujourd'hui gouverneur de l'Hôtel des Invalides.

déploya *défensivement et offensivement* du commencement à la fin du siège. Les Russes sont, par leur remarquable solidité, par leur admirable discipline, par leur singulière aptitude à remuer la terre et à en faire sortir (à l'improviste) des citadelles, des adversaires avec qui on fera bien de toujours compter.

Je ne puis me dispenser de dire quelques mots de l'état moral de nos troupes, du commencement du siège au retour du printemps et à l'arrivée des ressources, c'est-à-dire pendant la période de leurs grands efforts et de leurs grandes souffrances, dues à leur insuffisance numérique, à l'insuffisance des ressources de toute nature (approvisionnement et alimentation, outillage, matériel de guerre, etc.) à l'excès des travaux, aux rigueurs de l'hiver (neiges persistantes, froids noirs particuliers à ces contrées, dégel qui noyait les tranchées et même le plateau, ouragans, etc.). L'abondance ne commença à se produire dans le camp que lorsque les marchés passés avec la puissante maison Pastré de Marseille, qui avait des agents et des comptoirs dans tout le Levant, eurent leurs premiers effets.

Cet état moral des troupes fut remarquable. On aurait cru avant les événements que le tempérament connu de nos soldats se plierait mal à de tels sévices, à la longue immobilité de la tranchée, à cette succession d'efforts toujours commencés dans l'espérance, toujours terminés dans l'impuissance. Leur *éducation morale*, nulle alors comme aujourd'hui, ne les y avait assurément pas préparés. Elle fut faite par une *suite graduée* d'épreuves qui formèrent *l'habitude*, et par l'exemple que donnaient énergiquement et incessamment les corps supérieurs du génie et de l'artillerie, toujours à l'œuvre et au péril.

L'esprit des officiers (ceux du génie et de l'artillerie faisant une éclatante exception) *ne fut que suffisant dans l'ensemble*, bien que parmi eux beaucoup fissent la preuve d'un généreux dévouement qu'ils payèrent presque tous de leur vie.

L'esprit des généraux fut le plus faible. Ce corps comptait cependant quelques hommes de grand mérite, qui furent jusqu'à la fin, périssant çà et là, les soutiens de l'entreprise. Mais plusieurs, en dehors de l'action et en tant qu'esprit, eurent des défaillances auxquelles l'évidence de leur situation donnait

une importance regrettable. Quelques-uns, au bivouac, s'étaient faits professeurs de démoralisation publique, montrant follement l'impossibilité du succès, la certitude du désastre final. L'un d'eux alla si loin dans ce sens que je proposai au général en chef de couper court à cet état de choses par un grand exemple. Il s'agissait de saisir le coupable, de l'embarquer pour la France en le rendant au ministre de la Guerre, et d'annoncer à l'armée par un ordre du jour vigoureux cette exécution morale. Je rédigeai l'ordre; mais, quand il s'agit d'en venir au fait, le général ajourna, et finalement s'abstint.

Les beaux jours qui supprimaient le principal de nos épreuves, l'arrivée des renforts de troupe et de matériel, pardessous tout l'*avènement du général Pélissier*, mirent fin à cette situation. C'était lui qui, commandant au siège de gauche, avait tout récemment (2 mai) persuadé à force d'instances au général en chef qu'il fallait à tout prix enlever la contre-approche de l'ennemi en face du Bastion Central, et l'avait fait occuper par nos troupes, qui y étaient restées. *Quatre jours* après sa prise de possession du commandement (23-24 mai), il faisait enlever de la même manière la grande gabionnade, contre-approche de l'ennemi (en avant de la Quarantaine, près du cimetière). Cette succession d'offensives nécessaires, pressantes même et réussies, qui dégageaient entièrement le siège de gauche, remirent tous les cœurs en équilibre. Les défaillants disparurent, les professeurs de démoralisation se turent, il n'en fut plus question jusqu'à la fin du siège. Si j'ajoute que le nouveau général en chef, dont les sympathies pour les Anglais ne se démentirent pas pendant le siège, avait, *à l'heure même de son arrivée au quartier général*, repris avec nos alliés, par mon intermédiaire, le thème de l'entreprise sur Kertch (réalisé dès le 22) on jugera sans peine que les nuages qui s'étaient accumulés à ce sujet autour de nos relations internationales avaient complètement disparu. La confiance et l'entrain étaient partout.

Ici quelques détails intimes sur le dernier effort que j'ai fait (au quartier général dont j'étais résolu à sortir pour toujours) afin de servir, derrière le rideau, la situation qui se transformait.

Je jugeai qu'il était de première importance que le général

Pélissier eût quelques heures de réflexion et d'examen avant d'être investi des grandes responsabilités qui l'attendaient. Le soir même du jour où nous avions transmis à Paris la dépêche chiffrée par laquelle le général Canrobert résignait le commandement et conseillait expressément à l'Empereur de le remettre au général Pélissier, à la nuit close, je me rendis chez celui-ci. Il avait été autrefois à Oran chef d'état-major de Lamoricière, dont j'étais l'aide de camp. Nos rapports avaient toujours été excellents, et j'avais auprès de lui un ami intime et sûr, mon ancien camarade et voisin d'étude à Saint-Cyr, le lieutenant-colonel Cassaigne, de l'état-major, l'officier moralement et professionnellement le plus accompli que l'armée française ait peut-être eu depuis cinquante ans. Au fond, c'était lui qui avait fait le général Pélissier; c'était lui qui l'inspirait, lui qui travaillait, lui qui rédigeait, lui qui tempérait les effets de sa mauvaise éducation et les élans de sa brutalité naturelle. La ferme et entêtée volonté du général faisait le reste. Il ne l'avait jamais quitté. Il lui était sincèrement attaché, malgré ses défauts. Le lieutenant-colonel Cassaigne, qui devait périr dans cette guerre (avec son frère tué comme lui à l'ennemi), était un homme absolument supérieur.

J'entrai avec lui chez le général à qui je révélai tout, en terminant ma confidence par ces mots :

— Êtes-vous prêt?

— Qu'entendez-vous par là?

— J'entends que cette armée ne sait plus ce qu'on veut d'elle, qu'elle est incertaine, troublée, écœurée, que si vous n'en prenez pas le commandement avec *un programme arrêté à l'avance*, dont *les premiers actes* confirment vigoureusement la confiance qu'elle est disposée à vous donner, nous retomberons dans le mucilage. Il vous faut pour cela un certain temps, je vous l'apporte.

— Cassaigne, montrez-lui notre cahier.

Le cahier, tout entier de la main de Cassaigne, était un projet très fortement motivé d'attaque de tous les ouvrages de contre-approche de l'ennemi au siège de gauche et au siège de droite, l'occupation du plus important (le mamelon Vert) devant préparer l'attaque de Malakoff, considéré comme

objectif principal. J'y lus aussi de judicieuses considérations relatives à des essais ultérieurs d'occupation dans l'intérieur de la Crimée, à l'occupation de Kertch, à la prise d'Anapa.

J'étais plein de joie; il était clair que, sans prévoir les faits présents, Cassaigne avait beaucoup étudié, et qu'il avait condensé dans un travail bien entendu et fait adopter par son général les idées auxquelles, dans les deux armées, les meilleurs esprits s'arrêtaient.

— Vous êtes prêt, lui dis-je, et je m'en vais bien heureux. Mais je vous en prie, commencez par Kertch afin de ramener du premier coup les Anglais sur qui votre autorité sera, par là, solidement assurée, en même temps que vous gênerez singulièrement les gens de Sébastopol.

— C'est entendu.

Avant de le quitter :

— En échange de ma confidence, écoutez un vœu personnel : je souhaite sortir des états-majors et avoir un commandement au siège, dans les troupes où je voudrais finir ma carrière. Vous n'avez nullement besoin de moi. Faites-moi donner la brigade de La Motterouge qui va être promu. Je suis brigadier depuis le commencement du siège et j'ai soif de vivre au milieu des soldats.

— Vous aurez la brigade, mais je vous garderai quelques jours, pour recevoir de vous sur le passé, les renseignements qui me seraient nécessaires.

Je rentrai à mon bivouac à une heure du matin, ravi de mon équipée. Elle ne fut connue que du colonel de Waubert qui m'attendait sous la tente où nous habitions en commun au quartier général.

GÉNÉRAL TROCHU

(La fin prochainement.)

MONSIEUR DE MIGURAC

OU

LE MARQUIS PHILOSOPHE[1]

IX

COMMENT M. DE MIGURAC SE COMPORTA EN L'ÉTAT DE MARIAGE

Au lendemain même de ses épousailles, M. de Migurac dut rendre hommage au jugement de madame sa mère et reconnaître qu'elle ne l'avait abusé ni sur les apports, ni sur la personne de sa femme. Dans la joie que lui causait cette union si brillante, maître Moriceau fit largement les choses, et, non content de liquider toutes les dettes de son gendre, — et, sur la prière de celui-ci, de manière fort royale et sans marchander, — il ajouta de son plein gré à la dot de sa fille une cassette de vingt mille écus pour la mettre en ménage.

Ainsi que l'avait annoncé madame Olympe, le mariage de Louis-Lycurgue donna sur-le-champ au marquisat un lustre tout nouveau. Non seulement le jeune gentilhomme put faire l'essai de son fauconnier, acheter la meute de M. de Jalerac et faire venir de Paris un carrosse anglais du dernier genre, mais la splendeur de tout son train de vie s'accrut singulièrement. Aux mobiliers antiques, usés et dénués de confort, vinrent s'adjoindre les œuvres plus récentes des maîtres du nouveau goût. Des tentures claires égayèrent les murs. Des guéridons de M. Boulle et des commodes de vernis Martin étalèrent leurs cuivres et leurs ventres rebondis. Ce ne

1. Voir la *Revue* du 1er mai.

furent plus dans les salons restaurés que trumeaux, glaces, amours joufflus, estampes et bibelots de prix. L'antique argenterie de famille s'enrichit de pièces merveilleuses où des guirlandes et des rocailles se combinaient savamment. Des chevaux de sang hennirent dans les écuries; le domestique fut doublé, et d'éclatantes livrées cerise et des chapeaux galonnés aux couleurs de Migurac se signalèrent à l'attention respectueuse de la roture et à la jalousie de la noblesse mal argentée.

Depuis trois heures de l'après-dînée jusqu'à une heure avancée de la nuit, ce fut à travers les allées du château un roulement ininterrompu de carrosses, charriant toutes les nobles dames et tous les nobles seigneurs de la contrée qui se pressaient aux invitations du jeune couple : dîners, parties de chasses, fêtes champêtres, bals de toute sorte où parfois les chandelles ne s'éteignaient qu'au lever du soleil. Les écus de maître Moriceau dansaient royalement; mais le bonhomme n'y trouvait rien à redire, sachant que la source n'en était point tarie, et s'estimant remboursé, et au delà, par la joie d'être assis côte à côte avec les plus nobles gentilshommes du pays, lui qui était arrivé à Bordeaux sans le sou et vêtu d'un mauvais droguet, et dont le père n'avait vu tels festins que debout derrière la chaise d'un convive.

Quant à la nouvelle marquise, M. de Migurac aurait eu mauvaise grâce à nier l'excellence de sa nature et le scrupule avec lequel elle remplissait ses devoirs d'épouse. Non seulement mademoiselle Isabelle Moriceau était rose et blanche, fraîche et agréable à regarder dans la fleur de ses dix-sept ans, que rendaient plus suave la douceur modeste de son regard et le bonheur qui reluisait dans ses beaux yeux; mais, ayant été élevée fort proprement dans la meilleure maison de Bordeaux, elle avait naturellement acquis les façons qui conviennent à une grande dame, et, sans contredit, avait bien plus haute mine que la plupart des châtelaines d'alentour, nourries comme leurs volailles dans un coin de province, par quelque duègne famélique. Sans doute, car il ne faut point exagérer, ses mains n'étaient pas de la dernière petitesse; un peu de rougeur ou d'embarras trahissait parfois son origine; et son esprit, pour cultivé qu'il fût, n'atteignait

point celui d'une Scudéry, d'une Sévigné ou d'une Dacier. Mais, la perfection n'étant point de ce monde, il fallait bien qu'elle tînt par quelque côté à la nature humaine; au moins suppléait-elle largement à ce qui pouvait lui manquer par le respect et l'amour sans borne dont elle environnait son époux.

Car, si madame Olympe avait ajouté quelque chose à la vérité en disant que mademoiselle Moriceau avait distingué son fils antérieurement, elle n'avait fait dans tous les cas qu'anticiper sur la réalité des faits : il avait suffi de la première rencontre pour que la jeune personne tombât amoureuse du plaisant marquis et que nulle destinée ne lui apparût plus souhaitable que de devenir sa femme. Non qu'auparavant, en plusieurs occasions, elle n'eût déjà eu entretien avec nombre de gentilshommes. Mais elle les envisageait ainsi que font les déguenillés qui guignent l'étalage d'un rôtisseur et savent fort bien que ces friandises ne sont point pour leur bouche. Du moment où elle avait su que celui-là, si friand et si joli, pouvait lui échoir, elle s'était senti une furieuse démangeaison d'y goûter. Ce qui n'était peut-être d'abord que convoitise de roturière où la vanité avait sa grande part, était devenu, sitôt après le mariage consommé, un amour fort passionné. M. de Migurac, en homme de cœur, n'avait pas cru qu'il suffît, pour s'acquitter de son devoir d'époux, d'accorder à mademoiselle Moriceau son nom et l'honneur de son lit. Il en avait usé envers elle, en toute occasion, avec la courtoisie et la délicatesse qui lui étaient particulières et qui, dès le premier jour, l'avaient fait maître du cœur de la jeune femme. Flatté d'ailleurs de l'adoration qui éclatait dans tous ses gestes et paroles, il lui avait laissé voir qu'il la trouvait de son goût et préférable aux autres femmes. Ces faveurs avaient jeté la nouvelle marquise dans une telle folie d'allégresse qu'il n'était rien qu'elle ne fît pour complaire à son mari, et que, s'il eût demandé la lune, elle eût été querir une échelle pour la décrocher.

Il n'est donc rien d'étonnant si pendant six mois et plus M. de Migurac se montra un époux irréprochable, attentif et amoureux, fort satisfait au logis, lent à en sortir et ponctuel à y rentrer, n'ayant noué la plus légère intrigue ni dans les

chaumières ni dans les châteaux ; digne d'être proposé en modèle à tout venant. Ce n'est qu'à partir de ce moment assez tardif que sa manière de vivre commença de s'altérer.

Quelle fut la source première des nuages qui assombrirent le ciel des jeunes époux, c'est ce qu'il est difficile de distinguer sous la plume discrète de M. Joineau qui, après avoir mis en vers latins les joies innocentes de leurs amours, embourbe dans une prose obscure les motifs de leur désunion. Diverses conjectures semblent plausibles. Peut-être la marquise Olympe, craignant que sa bru n'assumât trop d'empire sur l'esprit de son fils, ne s'appliqua-t-elle pas suffisamment à aplanir les menus froissements inévitables de la vie conjugale. Peut-être maître Moriceau s'effraya-t-il à la longue du galop effréné de ses pistoles, ayant appris que le marquis en avait perdu cinq cents en une seule nuit au pharaon, et peut-être fit-il quelques observations ou pria-t-il sa fille de s'en charger. Peut-être M. de Migurac conçut-il quelque dépit juvénile de ne point voir aussitôt couronner ses espérances de paternité. Peut-être une jeune femme amoureuse et peu pliée aux usages du grand monde laissa-t-elle paraître des exigences qui réveillèrent chez un mari ombrageux des velléités d'indépendance. Quoi qu'il en soit — et peut-être y eut-il un peu de tout cela — il appert qu'avant une année révolue de mariage M. de Migurac avait épuisé la volonté de fidélité et la vocation conjugale qui étaient en lui, qu'il commença de s'ennuyer et ne put résister à se distraire.

Il usa d'abord d'une discrétion infinie, se faisant un louable scrupule de causer quelque peine à sa jeune épouse, dont son changement de disposition ne pouvait lui faire nier le grand mérite. Non seulement, il ne cessa d'observer dans le château et le village la plus édifiante retenue, mais il prit soin que ses maîtresses et les lieux de plaisirs qu'il fréquentait fussent suffisamment éloignés pour qu'elle n'en fût point offusquée. N'hésitant pas à faire quatre ou cinq lieues après souper pour retrouver joyeuse compagnie en quelque taverne hospitalière, il lui arrivait fort souvent de galoper à tombeau ouvert deux heures de suite pour rentrer chez lui la même nuit avant le lever de madame de Migurac. Ou si, par hasard, entraîné dans quelque ribote, il demeurait deux ou trois

jours sans rentrer au château, il ne faillait pas au retour de lui offrir quelque présent fort propre de parfumerie ou de dentelles.

Il ne lui parut pas que madame Isabelle lui sût un gré suffisant de ce savoir-vivre. Sans doute, elle ne s'abaissa pas à des reproches odieux et bourgeois; mais elle devint pour monsieur son époux d'une humeur fort inégale, tantôt l'accueillant d'un air froid et refusant ses présents, tantôt le fixant d'un regard morne et les yeux noyés de larmes, tantôt le fatiguant par des élans d'une tendresse inopportune et comme désespérée. Elle en fit tant que M. de Migurac, dont l'âme était fort sensible, en vint à se contrister d'avance de leurs revoirs, ne pouvant contempler froidement un trouble dont il était l'auteur; d'autre part, comme il dut s'apercevoir qu'elle n'appréciait pas à leur valeur ses ménagements, il arriva peu à peu qu'il s'en départit par une pente naturelle et apporta moins de contrainte dans son plaisir. Afin que, lorsqu'il rentrait au logis après quelque partie galante, il ne fût pas contristé par l'aspect d'un visage morose, il contracta l'habitude de s'étourdir à boire et de ne reprendre le chemin du château que lorsqu'il était incapable de reconnaître figure humaine. Mais au matin, quand, à son lever, il allait baiser la main de la marquise, il lui trouvait la mine si défaite et les yeux si plombés que sa conscience en était ulcérée et qu'il n'avait d'autre désir que de s'enfuir au plus tôt, pour échapper à des sentiments fort pénibles.

C'est ainsi, nous explique l'abbé Joineau, que la sensibilité de Louis-Lycurgue, qui aurait dû le rapprocher de madame Isabelle, l'en éloignait davantage. Insuffisante pour le faire changer de conduite, elle était aiguë à ce degré néanmoins qu'elle l'empêchait de goûter avec sérénité les plaisirs où il s'était abandonné. Ses compagnons d'orgie le plaisantaient de son humeur assombrie, qu'il n'arrivait à dissiper qu'à force de vider les pots, et les donzelles qu'il honorait de ses faveurs les redoutaient presque autant à cause de ses violences qu'elles les recherchaient à cause de sa libéralité. Au plus fort de quelque bacchanale, quand les éclats de rire des filles dépoitraillées scandaient les propos obscènes, le bruit des cornets et le cliquetis des bouteilles, il lui arrivait de se lever en jurant, brisant les assiettes et les verres, renversant les tables, bous-

culant les gouges, menaçant de son épée quiconque eût voulu l'arrêter. D'un bond, il s'élançait sur le dos de son cheval sellé en hâte, enfonçait l'éperon dans le ventre de la bête, se précipitait à toute bride vers Migurac, et peut-être le cœur de la marquise eût saigné de joie et de douleur si deux ou trois fois elle l'avait aperçu agenouillé et sanglotant sous la fenêtre encore éclairée, derrière laquelle elle pleurait elle-même, et où une pudeur délicate et funeste le retenait de frapper.

X

DE LA SUBLIME RÉSOLUTION QUE PRIT M. DE MIGURAC POUR EXPIER SES FAUTES

Il serait téméraire de conjecturer de quelle manière se fût, avec le temps, accommodé le différend du marquis de Migurac et de son épouse. Sans qu'il se départît jamais dans ses discours et dans ses attitudes du respect qu'il devait à celle qui portait si noblement son nom, Louis-Lycurgue, laissant de côté toute contrainte, se jeta dans un tel dévergondage que non seulement madame sa mère, mais l'abbé Joineau lui-même, malgré sa réserve, lui en firent remontrance. A ce dernier, il donna l'avis de songer à ses messes ; mais, madame Olympe ayant insisté, il entra dans une colère épouvantable, sacrant comme un païen, fracassant les bibelots de Saxe et de Venise, hurlant que le tout était son œuvre et qu'elle n'avait qu'à s'en prendre à elle des événements, avec une telle véhémence qu'elle en demeura bouche close et pantelante pendant une couple d'heures. Quant à la jeune marquise, elle était pitoyable d'aspect : plus maigre et plus pâle chaque mois et de plus en plus tournée vers la dévotion et la bienfaisance, matière où elle cherchait désespérément du réconfort, et où le naturel bénin et affectueux de M. Joineau s'efforçait de lui venir en aide. Peut-être, à la longue, se fût-elle résignée à ce qu'endurent tant de femmes, ou, faisant choix d'un amant, eût-elle rendu coup pour coup ; ou peut-être, par un retour subit, son mari fût revenu à elle dans un

repentir définitif; mais cette alternative demeure douteuse par suite d'un événement inopiné qui survint deux ou trois ans après les épousailles et fut l'occasion de changements considérables.

Il plut un jour à M. de Migurac d'offrir à toute la gentilhommerie du pays un gala digne de son renom. S'il pensait seulement obéir au goût de réjouissance qui était en lui, ou s'il entreprenait, mû par un remords, d'affranchir pour un moment la jeune marquise de ses pensées douloureuses, la chose n'importe guère ; probablement son dessein secret n'était, à tout prendre, que de paraître en tout son lustre aux yeux de madame de Solette, blonde piquante aux yeux vifs et au sourire prometteur, qu'il serrait de fort près depuis plusieurs semaines et comptait réduire au suprême aveu. Toujours est-il que, pendant huit jours, les tapissiers de Bordeaux s'empressèrent à parer dans le dernier goût les vastes salles du château, tandis que des escouades de jardiniers répandaient du sable dans les allées et qu'aux cuisines s'entassaient les friandises et les victuailles.

Au jour dit, tous les carrosses du pays, repeints pour la circonstance et garnis d'une profusion de laquais, déposèrent dans la cour d'honneur, somptueusement éclairée de chandelles, la fleur des gentilshommes et des nobles dames. Drapés de velours, de satins brochés et de dentelles, éclatants de tout ce qu'ils possédaient de dorures et de pierreries, les visiteurs gravissaient l'escalier tendu de damas rouge et jonché de guirlandes de fleurs entre une double haie de laquais culottés de peau blanche, le torse serré dans leur frac vert galonné d'or. Ils étaient reçus avec force compliments par le marquis, la taille bien prise dans un habit de drap pourpre brodé d'or, avec une veste de satin gris blanc, travaillé d'un demi-chenillé en pourpre et bordé de quatre doigts d'une broderie d'or, et par la marquise, dont la beauté amenuisée se parait d'une robe de satin blanc surchargée de branchages d'or, bouquets de roses et fleurettes, le corsage largement échancré faisant valoir les épaules, les grandes manchettes de dentelle d'Argentan s'ouvrant au coude. Après une collation mirifique où des pâtés de Périgueux et de Strasbourg, poulardes de Rennes, bécassins de Dombes, coqs vierges de Caux furent

les pièces les plus remarquées, ainsi qu'une tarte colossale à la frangipane, les sonorités d'un orchestre délicatement composé de hautbois, de violons et de clavecin invitèrent les danseurs, et le marquis de Migurac ouvrit le bal par un menuet où il donnait la main à madame de Solette, faisant vis-à-vis à la marquise dont le cavalier était le duc de Reversac. Très pâle, madame de Migurac ne cessait pas de sourire, bien que son instinct de femme, la renommée publique et l'air d'insolence de sa rivale lui apprissent assez quelle était la reine de la fête...

Ensuite les danses devinrent générales et une gaieté de bonne compagnie emplit les salles étincelantes où les glaces renvoyaient à l'infini l'image des couples. D'un œil anxieux et timide, madame Isabelle, malgré elle, cherchait des yeux le marquis, mais dans la foule tourbillonnante et chamarrée elle cessait de pouvoir le suivre. De tout ce tumulte de fête, elle sentit peu à peu une tristesse plus amère l'envahir, et soudain, sous l'influence de son chagrin et de la chaleur, elle craignit de se pâmer et voulut aveindre en son ridicule un flacon de gouttes d'Hoffmann. La camériste l'avait oublié. Elle se rappela l'avoir posé sur une console en sa chambre, et, plutôt que d'appeler une femme, se glissa sans bruit hors des salons et monta l'escalier, comptant aussi pour se recréer sur la fraîcheur et la solitude.

Arrivée devant son appartement, elle poussa la porte, étonnée d'un rayon de lumière qui glissait sous le battant. Au spectacle qui la frappa, elle demeura immobile, comme pétrifiée. Réparant en hâte le désordre de ses vêtements, une femme s'enfuyait en hâte, en laquelle elle reconnaissait madame de Solette, tandis que, le visage encore échauffé et l'œil libertin, mais pourtant violemment troublé, son mari la regardait tâchant à se donner une contenance. Comme le silence se prolongeait, il dit d'un ton à la fois courtois et encourageant ainsi qu'on parle à un enfant :

— Veuillez me permettre, madame, de vous offrir la main et croire...

Mais elle ne l'écoutait pas. D'un geste involontaire elle montra le vaste lit blanc orné de guirlandes où, sous le dais de damas bleu, des amours se jouaient qu'ils avaient admirés

au tendre lendemain de leurs noces, et elle dit, très bas, d'une voix brisée, avec l'accent d'une détresse inexprimable :

— Oh ! Louis... Louis... Si ce n'est l'honneur, l'humanité...

Et puis les forces lui manquèrent et elle glissa à terre inanimée.

Le marquis se précipita vers elle, la releva dans ses bras et la déposa dans une bergère. Il se passa la main sur le front d'un geste accablé et remarqua ses joues amaigries et ses lèvres pincées. Et soudain il murmura :

— Je suis un misérable !

Courant à la porte, il cria :

— Holà ! quelqu'un ! Madame la marquise est souffrante.

Et il s'échappa comme un fou dans le corridor...

Au su de l'indisposition de la marquise, les invités demandèrent leurs voitures. On chercha inutilement le marquis pour lui faire adieu. Madame sa mère l'excusa, alléguant qu'à cause de l'amour exceptionnel qu'il avait pour sa femme il était sans doute auprès d'elle. Après le vacarme du départ, les cris des cochers, piaffements des chevaux impatients et sonnailles des équipages, les grilles se refermèrent, les chandelles s'éteignirent et le silence se fit dans le château.

Cependant, l'âme bouleversée, Louis-Lycurgue se promenait à pas précipités dans le parc, errait au hasard par les allées rectilignes ou à travers les fourrés, déchirant son habit aux ronces, s'arrêtant, puis marchant encore, levant les bras au ciel, saisissant sa tête à deux mains, laissant tout à coup sa poitrine éclater en sanglots affreux. Brusquement, d'un seul coup, c'était comme si aux paroles de sa femme, à ces mots qui évoquaient si cruellement les dernières recommandations du marquis Henri, un voile venait de se dissiper qui jadis lui avait fermé les yeux ; et voici maintenant qu'il se toisait lui-même et qu'il jugeait qu'il était déshonoré : pour bien des actions coupables, pour avoir violé les avis de son père et ses propres serments, pour avoir blasphémé et transgressé les lois divines et humaines, mais surtout pour ceci qu'ayant engagé sa foi à une jeune personne aimable et innocente, il s'était borné à jouir de sa fortune, l'avait réduite aux larmes et à la honte, et venait de lui infliger la pire insulte dans le lieu même où elle devait lui être sacrée.

Assis sur une botte de foin, tête nue et les cheveux épars, insoucieux de la rosée qui tombait, le marquis s'absorba longtemps dans sa douleur. Quand il se releva, après plusieurs heures de réflexion, son parti était pris. Coupable d'un tel outrage, il ne pouvait reparaître aux yeux de la marquise, ni, sous peine d'infamie, accepter plus longtemps ses bienfaits.

Il rentra donc dans son appartement, quitta ses vêtements de fête pour un costume de voyage en gros drap brun, mit dans un sac quelque linge de rechange, un nécessaire de toilette, une bourse à demi pleine, deux ou trois bijoux qui venaient de son père, un pistolet, et puis se plaça devant son écritoire et écrivit d'une main ferme :

« Madame,

» L'horreur qui emplit mon sein à examiner mes torts envers vous est telle que les mots me manquent pour l'exprimer. Tout mon sang ne serait pas digne de racheter les larmes que je vous ai arrachées. Il n'est ni excuse ni repentir pour un tel crime. Noble et sainte femme, puisque la Providence a dessillé tardivement mes paupières, je veux accomplir le seul acte capable de soulager votre douleur en délivrant vos yeux d'un objet infâme. A l'heure où vous lirez cet adieu, j'aurai quitté le château pour jamais, emportant dans mon cœur le souvenir de vos vertus aussi durable que la honte de les avoir méconnues. Bourreau de votre sensibilité, si je ne puis réparer mes forfaits, je m'interdis au moins d'en solliciter le pardon. Dilapidateur de vos biens, si je suis incapable de vous les restituer, au moins puis-je renoncer à ce qui en demeure. Tout ce que je possède, ceci est ma volonté expresse, vous appartient ; c'est à vous, marquise de Migurac, que je confie le soin et l'honneur de mon nom. Puisse la fortune vous présenter un amant plus digne de vous !... puisse l'épée d'un houlan enlever bientôt le dernier reste de vie à ce cœur qui n'a pas su s'élever à la hauteur du vôtre, mais où demeure gravé votre nom comme celui de la vertu et de la beauté !

» Votre serviteur indigne,

» LOUIS-LYCURGUE. »

Ayant relu cette lettre, le marquis la trouva d'un style sublime et se sentit soulagé. Il la cacheta aux armes de Migurac, sortit de sa chambre, traversa le corridor à pas de loup, descendit l'escalier, fit sans bruit tourner le lourd portail sur ses gonds et gagna l'écurie. Là, entre ses chevaux, il choisit un solide bidet tarbais de robe alezane, le sella lui-même, fixa son sac sur la selle et puis, enfourchant la bête, fila dans la grande allée. Avant de franchir la grille, il s'arrêta et embrassa d'un regard le dôme vert des arbres symétriques, les tourelles jumelles du château, les massifs fleuris, les bâtiments lointains de la ferme. Le tout s'illuminait des premières clartés de l'aube, et les étoiles s'éteignaient dans la mollesse azurée des cieux. A la brise naissante, les feuilles d'automne oscillaient, égrenant leurs perles liquides. Les chants des oiselets s'éveillaient aux nids... Louis-Lycurgue essuya une larme, envoya un baiser et dit :

— Nature, dont je n'ai pas su comprendre les leçons, fais jouir de la paix celle que je n'ai pas su aimer.

Puis, piquant des deux, il s'éloigna au trot de sa bête sur la route de Poitiers. Après une lieue, les plis de son front s'étaient effacés, il écoutait les sabots de son cheval sonner en cadence sur la route, sa taille s'était redressée, et, l'âme rassérénée, il fredonnait le refrain d'une chanson poissarde.

C'était madame de Solette qui, pointant la gorge et la lèvre prometteuse, la chantait en s'accompagnant elle-même sur le clavecin. Brusquement, la pensée lui vint que moyennant un détour il pourrait lui donner adieu. Mais aussitôt le souvenir de ses iniquités lui fit rejeter une telle idée avec horreur, comme peu conforme à son devoir de pénitence.

Il atteignait le haut d'une côte où s'éparpillaient quelques maisons du hameau de Castelmoron, à deux lieues de Migurac. En se retournant, il reconnut encore dans le lointain la masse confuse du château paternel qui s'enfonçait dans les arbres. Il la salua d'un geste large de la main et, donnant du talon au ventre de la bête, la lança dans la descente.

Et, satisfait d'avoir triomphé de la tentation, il avait l'âme en liesse de ce que la vertu ne fût point abolie dans son cœur.

XI

COMMENT M. DE MIGURAC ENTRA AU SERVICE DU ROI

Les trois semaines que M. de Migurac chevaucha de son château à Paris furent, ainsi qu'il aimait à le redire plus tard, parmi les plus plaisantes de sa vie. Déchargé du remords de ses fautes par le sacrifice de son opulence et l'exil volontaire où il se condamnait, affranchi de souci et satisfait d'être vertueux, il goûtait avec allégresse sur la route les moindres nouveautés qui s'offraient à lui. Car, encore que la vie de M. de Migurac eût été déjà chargée d'événements, il ne faut pas oublier qu'il était fort jeune, ayant à peine accompli sa vingt et unième année et que, jusque-là, il n'était point sorti de sa province. Aussi apportait-il à toutes choses des sens naïfs et enthousiastes. Si vif était le charme de ses impressions qu'il ne s'apercevait pas combien durs étaient les lits d'auberge, piètre la chère, et peu ragoûtantes les filles de chambre dont il ne dédaignait pas les œillades. Et, souvent, taillant telle pièce de bœuf durci, ou tenant en ses bras quelque gothon aux mains rouges, à la taille carrée, il éprouvait une sorte de volupté à songer qu'ainsi il expiait ses fautes : et il redemandait du bœuf et donnait encore un baiser à la fille afin d'accroître sa pénitence, se reprochant de ne la point trouver plus amère.

Nous ne nous attarderons point aux aventures qu'il rencontra sur son chemin et qui, à d'autres yeux qu'aux siens, offriraient peu d'intérêt. Assez d'auteurs de mémoires ont conté l'exode vers Paris de jeunes gentilshommes provinciaux, et nous désirons de préférence nous arrêter aux traits originaux de M. de Migurac, à ce qui le fit lui-même distinct du commun de l'espèce humaine. Nous nous bornerons donc à dire qu'après avoir été tour à tour trempé de pluie, transi par la bise et rôti de soleil, après avoir couché dans deux douzaines d'auberges ou de granges, éprouvé la rapacité d'autant d'aubergistes, mâché la chair semblable de bêtes

maigres nées dans toutes les provinces qui se succèdent de Bordeaux à Paris, failli être détroussé par des brigands, dont deux restèrent sur le carreau ; après avoir déclaré sa flamme à dix-huit servantes d'auberge, avoir été agréé de quatorze et sollicité de neuf autres, dont l'une était sexagénaire et une autre quasi cul-de-jatte, M. de Migurac, le teint bruni, l'habit défraîchi, mais gardant haute mine sur son bidet alezan, arriva à Paris par une fin d'après-midi du mois de novembre, où d'un ciel de plomb ruisselait une pluie fine sur un sol boueux, semé de flaques noires. Selon le conseil que lui avait donné une fille légère d'Orléans, il s'enquit de la rue Trousse-Vache, et, l'ayant rejointe à travers un dédale de ruelles fétides, frappa à la porte d'un hôtel borgne dit du *Lapin fleuri* où, moyennant un petit écu par jour, on lui assura un réduit orné d'une lucarne avec une paillasse et un manger approprié.

Désireux de s'instruire, M. de Migurac consacra les premiers temps de son séjour à parcourir les curiosités de la ville. Encore qu'il mît son amour-propre à ne point paraître surpris, il estima que la capitale était infiniment au-dessus de l'idée qu'il s'en était faite. Dans des ordres divers, la cathédrale Notre-Dame, le palais du Louvre, la promenade des Boulevards, la Morgue où sont les noyés, le Châtelet, le bon goût des équipages, la splendeur des hôtels privés, l'éclat des costumes, la beauté des femmes, l'immensité de la ville et son activité le frappèrent d'admiration. Et, malgré sa volonté de ne point sentir sa province, il s'arrêtait étonné de la nouveauté du spectacle, ou adressait d'un accent gascon un mot de galanterie aux femmes qu'il distinguait, à la grande joie des badauds et au mécontentement des maris, que d'ailleurs il dédaignait pareillement, les mettant en déroute d'un seul regard de son œil bleu.

Cependant, au bout de trois semaines, M. de Migurac remarqua que sa bourse était fort plate, bien qu'il eût déjà fait argent de l'un des bijoux qu'il tenait de son père ; et il se représenta avec vivacité qu'il ne pourrait continuer à vivre de la sorte. Alors, faisant un retour sur le passé, il se rappela tout à coup qu'il n'avait pas quitté ses pénates pour aller visiter la capitale, mais afin de solliciter un emploi dans

l'armée du Roi, ce qu'il avait entièrement perdu de vue depuis qu'il avait dépassé Castelmoron, à deux lieues de Migurac. Aussi ordonna-t-il aussitôt au garçon de bien étriller son cheval et de soigneusement brosser ses habits ; et le lendemain, de bonne heure, malgré une bise de décembre fort aigre, il prit le chemin de Versailles afin de se présenter devant le monarque et de lui exposer son désir.

Il ne fut pas peu émerveillé de toute l'animation qui était sur la route, du va-et-vient des piétons et des chevaux, des voitures de poste et de particuliers, des « pots de chambre » et des « carabas », qui emportaient la foule bigarrée des courtisans, des quémandeurs et des curieux. La magnificence solennelle de Versailles, la profusion et l'immensité des palais, la largeur des avenues, le déploiement inouï des soldats de tout uniforme, l'incroyable enchevêtrement des cabriolets, des carrosses, des cavaliers et des chaises à porteurs, le plongea dans la stupéfaction ; il jugea mesquin et pitoyable tout le luxe qu'il avait connu.

Mais, bien résolu de ne pas négliger le but de sa visite, s'avança vers la grille du château royal et s'apprêtait à la franchir délibérément lorsqu'un suisse d'une taille colossale et dont l'habit reluisait d'or lui barra le passage en lui demandant son intention et s'il s'imaginait qu'on entrait au château comme dans un moulin. Encore que la colère lui montât aux joues, M. de Migurac lui répondit poliment qu'il désirait voir le Roi. Sur quoi, l'homme qui ricanait en examinant son nez rouge de froid, son habit poudreux et son cheval dont, à vrai dire, la mine n'était plus fort bonne, lui répliqua d'un ton rogue qu'il eût à rédiger un placet à Sa Majesté, et s'il voulait avoir quelque chance d'obtenir une audience, qu'il le fît apostiller, car on en jetait tous les jours au panier quatre ou cinq cents de cette espèce. La morgue du rustaud était telle que M. de Migurac en pensa étouffer de colère, et si le sentiment ne lui était pas venu qu'il continuait d'expier ses fautes, peut-être se fût-il porté à quelque acte de violence ; mais il se contenta de soupirer profondément et de toiser l'homme de telle façon que l'autre en recula et porta la main à l'épée qui lui battait aux mollets.

M. de Migurac se plaisait à redire plus tard que c'est de ce

jour qu'il mesura combien le pouvoir absolu d'un seul est néfaste et quels vices doivent corrompre tout régime politique où le roi vit à l'écart de ses sujets, sous la garde de privilégiés que leur fortune enivre et qui tiennnent à l'écart de lui l'affection de son peuple en même temps qu'ils l'empêchent de connaître ses besoins. A cela il sied d'ajouter que c'est en ce jour également que de la splendeur de la royauté il reçut l'impression la plus profonde. Ayant mis son cheval à reposer, il aperçut une porte du château où se pressait une foule de gens. Il s'enquit, et apprit que tous ceux-là se promettaient d'assister au dîner du Roi. Insoucieux des colères qu'il soulevait, il joua des coudes, broya les pieds, se fit place, et fut assez heureux pour se glisser au premier rang. C'est ainsi que, face à face, il put contempler Louis le Bien-Aimé. Il était assis seul à une table, dont la profusion d'argenterie dépassait tout ce que M. de Migurac avait jamais imaginé. Son habit n'était pas d'une richesse étonnante, mais son visage, aux traits réguliers et beaux, était celui d'un roi. Des gentilshommes, l'épée au côté, lui présentèrent une vingtaine de plats dont il goûta. Quand il se leva, ayant terminé, il promena un regard calme sur la foule silencieuse. Bien que la guerre dite de Sept Ans fût féconde en désastres et suscitât de nombreux mécontentements, un murmure d'adoration salua sa sortie. M. de Migurac sentit les larmes lui poindre aux yeux, et comprit que ce serait peu de sacrifier sa vie pour un tel prince qui venait de si bien dîner : il est remarquable combien plus tard il s'éloigna de cet enthousiasme, ayant, dans sa brochure intitulée *la Folie d'Héliogabale démasquée*, comparé Louis XV aux despotes les plus hideux, et chargé sa mémoire de toutes les malédictions.

Toutefois, son exaltation calmée, M. de Migurac revint de Versailles fort découragé. Bien que l'antiquité de sa noblesse lui eût donné droit de monter dans les carrosses royaux et que jadis le marquis, son père, eût noué des relations à la cour, sa fierté lui défendait de solliciter une protection dans l'équipage piteux où il se trouvait et sur les lieux où jadis sa famille avait eu quelque crédit. Ainsi se borna-t-il à rédiger lui-même son placet et à l'envoyer sans nulle apostille. Mais, l'encre n'en ayant pas été séchée, selon l'étiquette, à la poudre

de bois, il fut jeté au panier dès le premier coup d'œil, sans être lu, et les prédictions du suisse furent réalisées.

Ne voyant rien venir, il ne se découragea point, mais rédigea des requêtes à divers personnages que, selon les notions qu'il avait de la cour et de l'armée, il estimait capables de le secourir : tels que Monseigneur le Dauphin, la reine Marie, Mesdemoiselles filles du Roi, la marquise de Pompadour, le secrétaire d'État de la guerre, le duc de Richelieu, le maréchal de Contades, le prince de Soubise, et plusieurs généraux dont il avait lu les noms dans les gazettes. Un mois durant, il s'émerveilla chaque matin de ne point recevoir réponse, bien qu'à chaque nouvel échec il restreignit ses prétentions, ayant d'abord demandé un régiment, puis une compagnie, et se bornant enfin à une simple commission de cornette ou d'enseigne.

Cependant, à mesure qu'elle se prolongeait, cette attente lui devenait plus fâcheuse. Il avait vendu successivement, pour en faire argent, tous ses bijoux, y compris le faux rubis qu'il avait au cou, et son bidet lui-même qui le fit vivre trois semaines. Mais, bien qu'il réglât sa dépense avec la plus stricte économie, se nourrissant aux pires gargotes, claquant des dents au fond de son réduit sans feu et sans chandelle, subissant, l'estomac mal garni et le corps mal protégé, toutes les rigueurs, nouvelles pour lui, d'un hiver septentrional, le moment vint où, ayant fait l'état de ses biens, il ne trouva plus qu'un petit écu au fond de sa bourse, sans qu'il vît moyen de lui donner compagnon. Alors il entama une méditation fort sérieuse, dont la conclusion fut que, s'il ne voulait point s'abaisser à des expédients fâcheux, tels que de s'enrôler auprès de quelque sergent recruteur, ou d'accepter un métier indigne de sa naissance, il ne lui restait à choisir que de deux partis l'un : ou bien de retourner à Migurac auprès de madame son épouse, ou bien de se retirer hors de la vie qui lui était peu hospitalière.

Dans l'obscurité sinistre de sa mansarde où pénétrait le vent aigre du nord et où il essayait inutilement de se réchauffer en soufflant dans ses doigts et en s'entortillant de la couverture de son cheval, il ne put s'empêcher de se figurer l'existence confortable et abondante qui avait été la sienne, et quel

chaleureux pardon, à coup sûr, l'attendait, s'il revenait au logis. Et quoique, à cette pensée, il se souvînt avec plus de force de son indignité, son cœur en était ému et peut-être eût-il cédé à ses conseils si, tout à coup, il n'eût raisonné qu'il lui serait de toute impossibilité de s'en retourner à pied et sans ressources ou de vivre jusqu'à ce qu'un secours d'argent lui parvînt. Cette réflexion lui fit concevoir nettement qu'il était préférable qu'il mourût.

Ayant arrêté sa décision, il s'interrogea s'il n'écrirait point une lettre de congé à la jeune marquise pour lui adresser ses suprêmes messages ; mais, comme la faim lui travaillait les boyaux, il jugea que son dernier écu serait mieux employé à la satisfaire, plutôt qu'à hâter une nouvelle pénible qui toujours arriverait assez tôt. Il descendit donc à la taverne, se fit servir une ample portion de potage et de viande bouillie, soupa de bon appétit, et regagna sa chambre, où il dormit paisiblement après avoir chargé son pistolet.

A son réveil, il se rappela qu'il devait accomplir en ce jour un acte considérable; le pistolet posé sur la table attira sa vue et il se souvint qu'il allait mourir. Mais, ayant ouvert la fenêtre pour respirer l'air du matin avant de passer en celui du purgatoire, il fut touché de la beauté du soleil et de la chaleur singulière pour la saison, et il résolut de faire encore un tour de promenade. Il enfila donc plusieurs ruelles qui menaient vers la Seine et, soudain, l'aspect printanier de cette journée lui suggéra de s'aller noyer. Cette idée le charma. De crainte d'être repêché par un indiscret, et parce que l'eau ne lui semblait point nette au Petit-Pont, il continua son chemin, fit un détour par la rue Saint-Honoré et la place Royale, franchit la barrière de l'Étoile et ensuite redescendit à travers des jardins jusqu'aux villages de Passy, puis d'Auteuil. Il côtoya quelques minutes le fleuve limpide, remarqua un endroit où la berge s'élevait de quelques pieds et pensa qu'il y serait fort bien pour se précipiter. Il envoya une pensée suprême à son épouse et à sa mère, à l'abbé Joineau et à toutes les donzelles qui avaient embelli sa carrière, et s'écria d'un accent pathétique, songeant à la fin édifiante du marquis Henri :

— O nature, reçois mon corps et l'adieu suprême de ton enfant !

Mais parce que l'athéisme n'était pas chez lui un dogme établi, il récita un *Pater* et un *Ave*, reconnut entièrement ses péchés, en eut une sincère contrition et puis, faisant le signe de la croix, s'élança dans la rivière.

Ainsi qu'il arrive, sitôt que l'eau bourdonna à ses oreilles, qu'il sentit à la fois la respiration lui manquer et ses pieds toucher le lit du fleuve, il donna un coup de talon, se démena comme un beau diable, revint à la surface et respira l'air avec délices. Mais aussitôt, se rappelant sa décision, il s'apprêtait à se laisser couler de nouveau, quand une clameur frappa son oreille. Il leva les yeux et aperçut une jeune femme assez bien faite, portant coqueluchon de dentelle et tablier blanc, qui agitait en l'air deux bras passables et s'écriait de toutes ses forces :

— Mon Dieu, sauvez-le ! sauvez-le !

Ses gestes désignaient quelque chose de noir qui barbotait dans l'eau. M. de Migurac se représenta, encore qu'il eût dessein de mourir, qu'il manquerait à la courtoisie en ne cherchant point remède au chagrin de cette jeune personne : en quelques brassées, bien que son épée l'incommodât fort, il eut atteint un petit roquet, de l'espèce appelée carlin, qui se débattait et geignait lamentablement. Il l'empoigna d'une main robuste, et le tenant solidement par la peau du cou, atterrit à peu de distance... Pétrifiée de surprise, la jeune femme le dévisageait comme s'il eût été quelque triton. Il s'avança, assez gêné par ses habits mouillés :

— Madame, dit-il, voici votre chien. Veuillez en prendre plus de soin.

Puis il la salua, tourna les talons et se mit en devoir de regagner la rivière.

Mais une voix perçante l'arrêta :

— Au nom du ciel, monsieur, quelle est votre intention ?

Et il sentit se poser sur son bras la main de la jeune femme, qui lui parut une soubrette de bonne maison et qui le considérait d'un air d'intérêt. Il lui répondit civilement que son intention était de se noyer, qu'il avait grand froid et point de temps à perdre ; et, malgré ses protestations, il allait se débarrasser de son étreinte quand, tout à coup, par l'effet du soleil ou de l'eau qu'il avait bue, ou parce qu'il était

à jeun depuis la veille, la tête lui tourna et il tomba tout de son long, le nez par terre, sans connaissance.

Lorsqu'il recouvra ses sens, M. de Migurac aperçut devant lui des nuages roses et blancs épars dans un ciel d'azur; des nymphes peu vêtues s'y accoudaient nonchalamment, et des amours joufflus, à cheval sur des papillons, décochaient des flèches vers leurs seins appétissants. Peut-être se fût-il cru dans quelque paradis cythéréen, si, promenant ses regards autour de lui, il n'eût constaté qu'il était dans un lit très blanc, décoré de courtines de soie rose, au milieu d'une chambre d'un goût parfait, et qu'à son chevet il y avait d'un côté un homme fort laid, dans lequel il n'eut pas de peine à deviner un médecin, et de l'autre la jeune personne qu'il avait vue au bord de l'eau et qui, penchée vers l'homme d'art, lui parlait bas avec un air d'inquiétude. Sa main gisait sur l'oreiller fort près de la bouche de M. de Migurac. Il inclina légèrement la tête et y posa les lèvres. Elle bondit en l'air avec un cri aigu, tandis que le médecin laissait choir ses lunettes.

— Ah! monsieur, — fit-elle en joignant les mains, — que je suis aise que vous ne soyez point mort!

Et elle ajouta :

— Venez voir notre noyé, madame!

M. de Migurac vit entrer une jeune beauté qu'il reconnut pour la maîtresse de l'autre et dont l'aspect lui causa un tel émoi qu'il pensa retomber en pâmoison. Elle était revêtue d'un simple pet-en-l'air, sa robe de gaze largement ouverte laissait paraître une gorge admirable; un visage pétri par les amours s'inclinait vers le petit chien que M. de Migurac avait repêché et qui lui témoignait sa reconnaissance en aboyant de toutes ses forces. Elle cessa une seconde de le baiser pour dire avec un sourire adorable :

— Monsieur de quelle manière vous remercierai-je d'avoir sauvé ce bijou d'une mort affreuse?

— Madame, — dit le marquis, — puisque je n'oserais solliciter la place de cette bête, je vous prierai de vouloir me donner à dîner.

Peu d'heures après, restauré, abreuvé, séché, habillé de frais, M. de Migurac contait ses aventures à son hôtesse, qui s'était nommée à lui comme mademoiselle Chloris, danseuse

à l'Opéra. Or, la fortune voulut que mademoiselle Chloris eût pour ami M. de Montreuil, lequel avait accepté de lever un régiment pour remplacer l'un de ceux qui s'étaient faits prendre à Fillinghausen. M. de Montreuil, galant et sexagénaire, n'avait rien à refuser à cette aimable enfant. Elle lui recommanda avec chaleur M. de Migurac, dont, par un heureux hasard, il avait jadis fréquenté le père. En sorte que, huit jours après s'être voulu noyer, notre héros réunit dans sa poche une commission d'enseigne de Sa Majesté au régiment de Royal-Champagne et un présent de cinq cents écus que M. de Montreuil voulut lui faire en souvenir du marquis Henri. De plus, sa main droite s'ornait d'un fort beau brillant que lui avait offert mademoiselle Chloris, et sa main gauche d'une bague ornée de perles qui lui venait de mademoiselle Mirette, sa suivante. Que ces joyaux fussent simplement le prix du chien sauvé, c'est ce que nos lecteurs ne croiraient pas. Avouons donc que la reconnaissance réciproque de M. de Migurac et de ces charmantes personnes noua entre eux des liens plus tendres. Quelques grincheux l'en blâmeraient : il importe de relever, à son excuse, outre son devoir de galant homme, cette particularité qu'une succession aussi inouïe d'événements inattendus ne lui parut pas pouvoir s'expliquer autrement que par une intervention providentielle contre laquelle il eût été coupable de s'obstiner. Invité plus tard à énumérer quelles raisons il avait de croire à la bonté toute-puissante de la Divinité, il ne manquait pas de répondre qu'il n'en savait point de plus convaincante que la manière inopinée dont, ayant voulu mettre fin à ses jours, il était entré au service du Roi pour avoir sauvé le carlin de mademoiselle Chloris : ce qu'il racontait avec un grand luxe de détails et non sans complaisance.

XII

COMMENT M. DE MIGURAC SE COMPORTA A LA GUERRE

Le régiment où M. de Migurac était cornette fut envoyé à l'armée du Rhin pour faire campagne sous M. de Soubise

contre l'armée hanovrienne. M. de Migurac quitta Paris, avide de gloire et de combats ; il ne doutait point qu'avant peu de semaines, il n'eût conquis à la pointe de son épée les galons de lieutenant, en attendant le bâton de maréchal. La guerre lui apparaissait non seulement comme le moyen sacré de défendre l'intégrité du royaume et de répandre au loin la gloire de ses armes, mais comme une sorte de jeu infiniment noble où deux troupes de champions également probes et loyaux se donnaient rendez-vous en champ clos pour vider une querelle comme il convient entre gens qui ont une épée; après quoi, vainqueurs et vaincus n'avaient qu'à se réconcilier et vider des coupes à leurs santés mutuelles, en se contant leurs exploits et s'efforçant de réparer le mal qu'ils s'étaient pu faire.

Il fut confirmé dans cette opinion par le langage et les mœurs des jeunes officiers de son régiment. Durant tout le temps qu'ils voyagèrent pour rejoindre leurs troupes en Westphalie, ils passèrent leurs journées à manger et à boire, à jouer et à se divertir avec les femmes qui les accompagnaient en quantité, et leur conduite n'éprouva pas de grands changements quand ils eurent gagné leurs quartiers. M. de Migurac ne tarda pas à dépouiller dans un milieu si choisi les derniers vestiges de son caractère provincial. Un des privilèges essentiels de son humeur semble avoir été une facilité merveilleuse de s'accommoder aux fortunes diverses qu'il endura. En peu de semaines, il ne semblait rien demeurer en lui du gentilhomme campagnard qu'il avait été en Périgord, non plus que du pauvre hère besoigneux qu'il avait figuré à Paris. Mais il se comportait en officier accompli, vidant en un souper douze bouteilles de champagne, infatigable à passer les nuits au lansquenet, au biribi ou aux dés, chatouilleux sur le point d'honneur et prompt à dégainer, mais fort adroit à tirer l'argent des usuriers et à ne point leur rendre, galant auprès des dames allemandes qui ne se défendaient point trop et prompt à rouer de coups les maris bourgeois dont la patience était soupçonneuse. C'est alors que M. de Migurac comprit véritablement combien le service du Roi est service de gentilhomme, puisque jamais il n'avait pu si librement satisfaire les goûts aristocratiques qui avaient germé en lui

depuis sa seizième année et entre lesquels le jeu, les femmes et le vin se disputaient la meilleure place.

Que si l'on blâme M. de Migurac d'avoir donné dans ces errements, il sera bon d'observer qu'ayant enduré une âpre misère il avait un besoin naturel de se refaire et que sa nature le préparait mal à devenir un anachorète. Il ne faisait d'ailleurs que suivre le courant général, et, de vrai, la vie eût été intolérable pour tant de jeunes hommes bien nés, confinés dans de mauvaises bourgades d'Allemagne où il n'y avait ni opéra, ni aucun délassement, et qui fussent morts d'ennui s'ils n'eussent trouvé moyen de se distraire. Il leur arrivait de moisir plusieurs jours dans des camps boueux, les pieds dans l'eau, noyés de brouillards et de pluies pénétrantes, et ce n'était pas la compagnie de leurs hommes qui pouvait les récréer : ramassis de vagabonds enrôlés par les recruteurs, mal odorants et crasseux, rongés de vermine et de teigne. En ayant fait la revue sommaire au matin, ils s'en fiaient aux sergents d'armes du soin de les exercer pendant le jour et se réunissaient dans quelque taverne, tuaient les heures à vider des pots, à se quereller, à rimer des sonnets et à disputer sur leurs triomphes amoureux.

En somme, tout cela eût été assez fade si, de temps en temps, le clairon n'eût sonné à l'ennemi et fait espérer la bataille. Au premier signal, les pots étaient renversés, les cartes en poche et l'argent ramassé ; chacun, oubliant de payer malgré les protestations de l'hôte, courait à son poste en assujettissant son ceinturon, gourmandait ses hommes, et leur faisait former les rangs. La fumée de la poudre dissipait vite celle de l'ivresse ; une seule fièvre brûlait les veines : celle de croiser le fer.

Malheureusement, l'aspect des batailles n'était point celui qu'avait rêvé M. de Migurac, et elles ne se décidaient point, en général, par des combats corps à corps. Après des marches forcées, des reculs et des retours déconcertants, il fallait se tenir longuement immobile dans l'éternelle boue jaunâtre sous le feu de la canonnade ennemie à laquelle répondaient les pièces de notre artillerie : le seul passe-temps des jeunes officiers était de se surveiller les uns les autres, de railler les taches ou les accrocs de leurs habits et de se défier de ne pas

baisser la tête ou cligner de l'œil au ronflement des boulets. Des paris s'engageaient qui se réglaient le soir autour des bouteilles. M. de Migurac se distingua promptement par le calme de sa contenance et par l'indifférence parfaite avec laquelle, au plus fort de l'action, il grattait soigneusement une tache de crottin sur le revers de son habit ou se faisait les ongles assis sur un remblai. Au rebours de plusieurs camarades qu'un délire jetait hors d'eux-mêmes au son du canon, M. de Migurac, sitôt que parlait la poudre, sentait redoubler son sang-froid ; et c'était avec une curiosité détachée qu'il regardait s'allumer les gueules des canons et crépiter la fusillade. Il ne s'émouvait que quand un homme s'affaissait près de lui et qu'il le voyait agoniser sur le sol, perdant son sang et comprimant sa blessure. C'est en ces instants que lui revenait le souvenir de son père et de la fraternité qu'il proclamait entre les hommes. Et il y avait une sorte d'indignation passionnée dans la promptitude avec lequel il ordonnait qu'on relevât les blessés et qu'ils fussent transportés. Cette humanité lui valut parfois les sarcasmes de certains jeunes officiers qui le raillaient de sa pitié pour de si pauvres diables et le traitaient de frère capucin ; mais ils n'insistaient pas, parce que son épée était trop acérée et son naturel peu endurant.

Toutefois, les jours de bataille étaient rares et la conclusion en était trop souvent des marches en arrière, que l'on qualifiait de stratégiques, ou des fuites désordonnées où l'on abandonnait les blessés qui râlaient, les camps, les tentes et les bagages ; sous la pluie éternelle, il fallait laisser derrière soi les villages occupés peu de jours plus tôt, et dont les habitants montraient des faces goguenardes et haineuses. Car bien que les princes allemands fussent nos alliés, ces peuples ne dissimulaient point leur aversion pour la France, et nos échecs les remplissaient de joie. Quant aux officiers du Roi eux-mêmes, le premier dépit passé, ils renonçaient à s'en affliger. Ayant fait leur devoir, ils tenaient l'honneur pour sauf. N'avaient-ils pas comme adversaire l'incomparable monarque dont la science militaire égalait la philosophie ? Ses victoires sur nos alliés les Autrichiens répandaient l'allégresse au camp. Quoi d'humiliant à succomber sous un tel génie ? Le peu de ran-

cœur qui subsistait se dissipait par la joie de chantonner en petits vers poissards ou satiriques la science militaire de M. de Soubise et ses qualités amoureuses.

En cette guerre monotone et peu glorieuse, une occasion fortuite permit à M. de Migurac de se distinguer. Voulant reprendre l'offensive sur le Neckar, M. de Soubise chargeait le régiment de Royal-Champagne, renforcé de deux escadrons de chevau-légers, de tâter la position des Prussiens. Après plusieurs jours de marche circonspecte, des avis sûrs annoncèrent qu'ils étaient en retraite. Dès lors la confiance se rétablit et les officiers retournèrent à leurs travaux nocturnes auprès des bouteilles et des filles. Or, un soir, comme les esprits s'échauffaient parmi les fumées du tabac et du vin, M. de Beauchamp qui était le moins ivre prêta l'oreille et cria :

— Hé là ! écoutez...

Sur le seuil du cabaret on entendait un bruit de crosses qui s'abattaient.

— Bah ! — fit M. de Cravon, — quelque ronde ! Messieurs (ajouta-t-il en se renversant dans les bras de mademoiselle Fifine), buvons aux dames !

Mais ses yeux s'arrondirent et il se tint coi. Au delà de la porte qui venait de s'ouvrir luisait une rangée de mousquets ; et un officier de grenadiers prussiens, se découvrant avec politesse, invitait l'assemblée, dans un français tudesque, mais fort compréhensible, à ne point faire de résistance. Il y eut un brouhaha de jurements et d'imprécations. Plusieurs sautèrent sur leurs armes. A la menace de faire feu, le colonel jugea inutile une lutte disproportionnée. Il s'apprêtait, le cœur marri, à rendre son épée, quand une fusillade inattendue troua la nuit et coucha sur le sol la moitié des agresseurs.

En cinq minutes, les rôles étaient changés et les Poméraniens déposaient leurs armes aux mains des fantassins de Royal-Champagne ; et la stupeur des officiers délivrés ne fut pas mince de saluer, à la tête de leurs libérateurs, M. de Migurac, que deux heures auparavant on avait transporté ivre-mort dans un réduit derrière la maison et déshabillé afin de le mettre au lit. L'arrivée de la troupe ennemie l'avait réveillé au moment où il achevait de cuver son vin. Il avait

sauté par la fenêtre et donné l'alarme. Et, acclamé de tous, il accueillait les félicitations en grelottant, car dans sa hâte, il avait négligé de prendre le temps de se vêtir, et transi de froid, il tenait d'une main son épée et de l'autre sa chemise qui flottait au vent d'une manière fort impudique. Cette aventure lui valut le brevet de lieutenant et fit dire comiquement à M. de Beauchamp qu'elle lui apprendrait à ne point faire les choses à demi, car si au lieu d'être à moitié ivre, il l'eût été complètement et emporté hors de la salle, il aurait pu avoir la même fortune.

Cette affaire fut l'épisode le plus remarquable de la vie militaire de M. de Migurac. Tour à tour battant et battu, la tête au soleil ou les pieds dans l'eau, couchant à l'auberge ou sous la tente, le ventre plus souvent vide que plein, il atteignit le temps où, après cinquante-deux batailles rangées, quelque cent mille hommes tués sur le champ de bataille, autant crevés à l'hôpital ou dans les fossés, et davantage estropiés pour le reste de leur vie, quatre-vingt vaisseaux coulés, un territoire deux fois grand comme la France ravagé de fond en comble dans les deux mondes, deux cents millions d'écus dépensés, les monarques européens considérèrent que l'honneur était sauf et conclurent leur paix. Ce qui, entre autres événements, amena le licenciement du Royal-Champagne, levé seulement pour le temps de la guerre, et réduisit M. de Migurac à son brevet de lieutenant dont il ne pouvait tirer parti et à une pension de cent écus qui lui suffisait d'autant moins qu'elle était hypothéquée jusqu'à six milles livres de dettes et au delà.

Bien que deux années de campagne eussent développé son esprit de ressource, il se fût sans doute trouvé dans l'embarras si, par fortune, il n'eût rencontré à Augsbourg un pacha qui recherchait des instructeurs pour les troupes du Grand Turc. M. de Migurac, après un bref entretien, accepta ses offres et partit pour Constantinople.

XIII

AUTRES AVENTURES DE M. DE MIGURAC DANS LES PAYS ÉTRANGERS

C'est ici que nous abordons une période de la vie de M. de Migurac qui semble avoir été particulièrement tumultueuse, mais dont le détail reste souvent obscur pour ses biographes. Lui-même, lorsqu'il était invité, plus tard, à rappeler ses souvenirs de ce temps-là, en évoquait une foule qui formeraient la matière de plusieurs volumes; mais fréquemment, lorsqu'on le pressait davantage, son visage se voilait de mélancolie et il déclarait avec une humilité admirable que si ces années l'avaient formé à la philosophie en élargissant son esprit et sa connaissance de l'homme, elles avaient durement éprouvé son caractère. Un des arguments qu'il employait le plus volontiers pour mettre en lumière les vices des États prétendus civilisés se tirait de ce fait qu'un homme né pour le bien et doué d'inclinations vertueuses, tel qu'il était, s'était vu réduit pour faire face aux difficultés de l'existence à des moyens que la nécessité excusait mais qu'eût flétri une morale exigeante.

C'est ainsi qu'à plusieurs reprises on lui jeta au visage sa conversion au mahométisme ; et il faut bien avouer qu'elle est vraisemblable, si la preuve écrite n'en a pas été donnée. Car, le Grand Turc ayant exilé les chrétiens de la dignité d'officiers de son palais, il fallut bien que M. de Migurac, qui aspirait au commandement de la garde du sérail, abjurât sa religion. Mais à ceux qui ont affecté de le blâmer de cette ambition ses amis répondent victorieusement qu'il ne faut y voir, non plus que dans sa feinte conversion, qu'un stratagème autorisé par les ruses de l'amour et par le devoir du chrétien de conserver sa propre existence. En effet, par le hasard d'un accident survenu à sa chaise à porteurs, une charmante sultane s'était montrée à lui le visage découvert, et il s'en était si éperdument épris que c'eût été proprement attenter à ses

jours que de se refuser au seul stratagème qui lui donnât accès auprès d'elle. M. de Migurac ne voulût point pécher ainsi contre la loi catholique, et se fit musulman aussi bien par scrupule chrétien que par amour. Au reste, il le demeura si peu de temps que si ses détracteurs n'avaient voulu tirer parti de cet incident pour incriminer son honneur, nous ne l'eussions même point mentionné.

Car, à peine installé au palais du Sultan avec un meuble somptueux et un harem convenable à son rang, il n'eût de cesse qu'il n'eût noué son intrigue avec la sultane Madjoura, qui voulut bien répondre à sa flamme. Mais ils furent découverts presque aussitôt par l'imprudence ou la trahison d'un eunuque abyssinien. Transporté de jalousie, le Grand Turc fit saisir la femme par ses sbires et elle fut jetée dans le Bosphore cousue dans un sac. Quant à M. de Migurac, il avait été précipité dans un cul de basse-fosse et son destin était d'être empalé progressivement durant vingt-quatre heures, cependant qu'accessoirement on le divertirait par d'autres tortures fort ingénieuses. Heureusement, à la veille du jour fixé pour l'exécution, il parvint à s'échapper grâce à la complicité de la femme du gardien-chef, dont il avait gagné le cœur, sortit de Constantinople, et, après une fuite de plusieurs jours, gagna la frontière de l'Empire des tsars.

Lorsqu'il fut en pays chrétien, il respira plus librement et remercia Dieu. Mais sa mauvaise fortune le fit rencontrer un parti de cosaques du Don. Ils n'eurent pas plutôt aperçu sa tête rasée et son costume mahométan, qu'ils se précipitèrent sur lui, la lance en avant, pour l'exterminer. Ignorant leur langue et par suite incapable de les détromper, il se prépara à la mort. Contre toute attente il fut épargné : lorsque les cosaques virent qu'il était sans armes et, de plus, jeune et fort, ils préférèrent le faire prisonnier et le réduire en esclavage. Ainsi, pendant plusieurs mois, sa tâche fût de traire les chamelles et de ramasser le crottin pour en faire du feu. Au bout de ce temps, il avait appris quelques mots de la langue cosaque; alors il saisit une occasion de se jeter aux pieds du prêtre ou pope de ces nomades, et lui expliqua qu'il n'était point musulman, mais chrétien comme lui. Ce qui fut l'origine d'un grave conflit entre ce digne homme et le cosaque

dont M. de Migurac était l'esclave : l'un prétendait garder son captif dans les fers et l'autre protestait qu'une telle rigueur ne convenait pas envers un chrétien. Mais ils se mirent d'accord dès que M. de Migurac essaya de les attendrir par un signe de croix et deux ou trois bouts de prière latine qu'il dénicha dans sa mémoire : car, reconnaissant qu'il était catholique, tous deux tombèrent sur lui à coups de bâton et le laissèrent pour mort sur place. Après plusieurs heures, il recouvra ses sens et, se traînant tant bien que mal, réussit à gagner le large ; et il ne cessait de méditer avec amertume cette circonstance affligeante que, tant qu'il l'avait cru musulman, son maître l'avait traité sans cruauté, mais qu'il avait voulu l'assommer le jour où il s'était aperçu qu'ils n'étaient pas chrétiens de la même manière.

Cependant il gagna la ville de Saratov, qui était la plus proche et où il se donna pour un voyageur dépouillé par les brigands. Il fut recueilli avec humanité par un marchand de poissons du Volga ; pour l'indemniser de sa nourriture, il passa plusieurs semaines à empiler du poisson sec dans des barils, ce dont il se distrayait en ayant séduit à la fois la femme et les deux filles de son hôte. Mais comme toutes trois puaient âcrement la saumure, il eut lieu d'être satisfait du bouleversement notable que subit sa fortune.

L'impératrice Catherine, qui venait de monter sur le trône, voulut visiter les provinces méridionales de son empire et fit une entrée solennelle dans Saratov. Comme chacun sait, c'était une femme d'un génie sublime mais d'un dévergondage incroyable. Bien qu'elle eût un favori en titre, il lui arrivait fréquemment de se récréer ailleurs et même de jeter son dévolu sur quelque passant bien tourné, fût-il de la plus basse extraction. Ayant l'œil connaisseur, elle distingua M. de Migurac dans la foule, malgré ses habits de commis et son gros bonnet en peau de mouton, et elle le manda en son palais le soir même. Elle le trouva si fort à son goût, qu'au lieu de le renvoyer le lendemain elle l'interrogea, découvrit avec surprise quel homme il était et résolut de le replacer au rang qui lui convenait. C'est pourquoi elle congédia son favori Orlof, installa M. de Migurac en son lieu et place, le couvrit de soie, de dentelles et de diamants, et le fit voyager

avec elle dans son carrosse, ne cessant de le dévorer des yeux, charmée de son entretien, lui murmurant entre deux baisers que toutes les dignités de la Cour étaient au-dessous de son mérite et ne parlant de rien moins que de l'associer au trône.

Mais l'impératrice Catherine était aussi jalouse que débauchée. Passée la première ardeur de leur amour, M. de Migurac remarqua qu'elle avait les dents douteuses, la peau jaune et une face d'Allemande fort plate. Il eut d'autant moins de remords de se ressouvenir de la galanterie qu'il professait pour le beau sexe tout entier qu'il était d'ailleurs instruit sur les plaisirs que son impériale maîtresse ne se refusait point, quelque éprise qu'elle se déclarât de lui. Aussi ne se retint-il pas de répondre d'un air fort encourageant aux œillades peu dissimulées de mademoiselle Anna Dimitrievna Karkov, fille d'honneur de l'impératrice. Mais celle-ci faisait espionner tous ses pas et ne tarda pas à être informée de son infidélité. Aussitôt elle prescrivit à quatre estafiers de le traîner en sa présence et le fit bâtonner sous ses yeux, cependant que, sur son ordre, mademoiselle Anna était mariée le même jour à un kalmouk, le plus laid de sa garde. De ce dernier point, M. de Migurac se fut consolé, car l'attachement qu'il avait pour cette jeune fille n'allait pas au delà d'une liaison passagère. Mais il lui parut intolérable d'avoir été bâtonné sur l'ordre et en la présence d'une femme, fût-elle impératrice. Aussi, lorsque le lendemain Catherine le fit venir et le reçut comme si de rien n'était, tenant pour badinage amoureux le traitement qu'elle lui avait infligé, il se saisit d'elle, à sa stupeur profonde, et, empoignant une cravache sur la table et lui troussant les jupes, il lui administra une fessée telle que sans doute oncques n'en reçut derrière impérial. Puis, la laissant sanglotante, hurlante et demi-pâmée, il se retira et ferma la porte au verrou derrière lui.

Mais, comme il ne mettait pas en doute que la fierté outragée de la tsarine ne l'épargnerait pas, il ne musa guère, courut aux écuries, enfourcha un magnifique coursier tartare tout sellé qui était toujours à sa disposition, et s'enfuit à franc étrier vers la frontière de Pologne, qui était la plus proche. Il parvint à la gagner, sans avoir été rejoint, en doublant les étapes ; ce qui lui fut facile, attendu que l'argent ne lui man-

quait point. Notre exactitude d'historien nous oblige en effet à faire mention qu'en quittant ses fonctions auprès de Catherine il négligea de lui restituer les bijoux et pierreries dont elle lui avait fait présent et qu'il considéra sans doute comme un salaire bien gagné : incident fort mince que ses détracteurs ont voulu grossir, affectant en ces matières une pruderie fort éloignée des mœurs du temps et qui ne se doit attribuer qu'à l'envie.

Cette joaillerie lui permit de faire bonne figure à Varsovie, où la renommée de ses aventures ne tarda pas à se répandre et à lui attirer une considération que fortifièrent la distinction de ses manières et sa libéralité de gentilhomme français. Malheureusement, il était de son naturel peu ménager de ses ressources, et, encore que les prêteurs, sur une rumeur vague qu'il n'avait pas daigné démentir, lui eussent largement ouvert leur bourse, le réputant en France une sorte de marquis de Carabas, leur longanimité se lassa bientôt; ils prirent peur, obtinrent sentence contre lui, et le moment de sa déconfiture sembla imminent.

C'est alors qu'un de ces usuriers lui fournit le moyen de rétablir sa fortune d'un seul coup : une dame polonaise de souche princière s'était violemment éprise de lui et s'offrait à payer toutes ses dettes, moyennant qu'il l'épousât. Dans l'extrémité où il se voyait réduit, M. de Migurac prit ce juif, encore qu'il fût de piètre mine, pour un envoyé du ciel. Ayant revêtu son plus bel habit et ce qui lui restait de bijoux vrais ou faux, il courut au rendez-vous que lui assignait sa belle, laquelle habitait effectivement un des palais les plus somptueux de Varsovie. Des laquais poudrés à la française l'introduisirent dans un salon qui reproduisait exactement le dernier boudoir de la Pompadour. Mais il faillit se trouver mal au sourire de sa prétendue, funeste carcasse sexagénaire, dont le rouge, les cheveux teints et le râtelier en os d'hippopotame rendaient plus effroyable la décadence. Un seul coup d'œil suffit à M. de Migurac pour lui faire souvenir qu'il était marié, ce qu'il avait un peu perdu de vue depuis nombre d'années; et il bénit la laideur de cette femme de lui épargner le crime de bigamie, auquel le défaut de sa mémoire eût été capable de l'induire. La récompense de sa délicatesse fut que

tout son mobilier fut saisi et que, afin d'éviter la contrainte par corps, il agit prudemment en mettant la frontière entre ses créanciers et lui.

Les deux ou trois années qui suivirent et que M. de Migurac vécut en Allemagne ne doivent pas, autant qu'on en peut juger, être comptées parmi les plus édifiantes de sa carrière. Démuni, par suite de la paix, des moyens d'exercer le métier des armes, trop imbu par ailleurs des devoirs de son rang pour se ravaler à quelque métier de commerce ou d'industrie, il dut s'en fier à la Providence et à sa propre dextérité pour subvenir aux nécessités de son existence; et les cartes et les dés semblent avoir été le seul capital dont il ait exploité le revenu. C'est assurément avec une douloureuse surprise que l'abbé Joineau aurait vu combien ces divertissements avaient cessé d'être méprisés de son élève. Point de nuit qu'il ne passât autour du tapis vert. L'hombre, le lansquenet, le biribi, le pharaon, le cavagnole n'eurent pas de secrets pour lui. Sans doute, ainsi que le souligna fort judicieusement M. de Migurac lui-même dans un de ses écrits, il ne sied pas d'exagérer la réprobation dont on a coutume de couvrir les brelandiers. Encore que la passion du jeu soit répréhensible, le beau joueur doit posséder plusieurs qualités qui ne sont point banales : je veux dire la prudence et la hardiesse à la fois, le sang-froid, une mémoire sûre, une divination aiguë des moyens de son adversaire, d'inépuisables réserves d'imagination; en bref, à peu de chose près, les mêmes vertus qui font le grand capitaine et l'homme d'État. Un joueur pauvre, tel que fut M. de Migurac, est semblable à un ingénieux chef de partisans dont une seule défaite est la ruine, dont les victoires même ne sont que des répits arrachés à la fortune implacable.

C'est ainsi que, sur une foule de champs de bataille, M. de Migurac prodigua les ressources d'une tactique savante et d'une constance sans égale. Dix fois, à force de persévérance, d'adresse, de génie, s'il faut employer le mot propre, il triompha du sort ennemi, rebondit au moment où il semblait terrassé, puisa dans une inspiration subite des forces inattendues, comme si son courage faisait reculer le malheur lui-même. Néanmoins, en dépit de ses efforts, sitôt hors d'af-

faire il retombait plus bas, et de nouveau effleurait le précipice, jusqu'à ce qu'un élan soudain le remît d'aplomb. Et ici je ne devrais point taire les bruits que l'on fit courir sur son compte et selon lesquels il lui serait arrivé d'aider la fortune par des artifices que réprouve le code des joueurs, tels que dés pipés, cornets à double fond et cartes biseautées. Mais le bien fondé de ces accusations n'a pas été démontré. Sans doute, l'homme est faible, et peut-être il serait téméraire d'affirmer que jamais en une heure de suprême détresse M. de Migurac n'ait usé d'un de ces stratagèmes capables de fixer la fortune, qui, étant femme, aime à être violentée : et il sied derechef de se rappeler que les grands conquérants ne furent point des hommes scrupuleux. Il est certain en revanche que, si sa délicatesse put succomber, ce fut par une de ces impulsions souveraines et irrésistibles auxquelles il n'est pas donné à l'homme de résister. Et de même on peut observer que, chaque fois qu'il crut avoir lésé son prochain, il tâcha de réparer ses torts selon ses moyens. Au lendemain du jour où, sur un coup assez douteux, il eut gagné deux cents pistoles au chevalier de Hanckenstein, il alla le trouver de grand matin pour lui offrir sa bourse ; et, non seulement le désespoir du marquis fut extrême quand, ayant forcé la porte de la chambre après y avoir frappé inutilement, il vit l'infortuné étendu sur son lit, la tête trouée d'un coup de pistolet qu'il s'était tiré ; mais il dépensa en présents aux maîtresses que laissait sa victime le double de l'argent qu'il lui avait gagné.

C'est bien à tort également, selon nous, que l'on a soupçonné un calcul malhonnête dans la détermination que prit deux ou trois fois M. de Migurac de déguerpir nuitamment d'une ville où il avait vécu à crédit et comptait un certain nombre de créanciers. Très certainement il ne fit qu'obéir à un instinct impérieux de sa nature qui l'engageait à délaisser sur-le-champ les lieux où il avait eu des malheurs et risquait d'être la proie des fâcheux. Du moment où la fortune recommençait de lui sourire, il distribuait autour de lui deux fois plus d'argent qu'il n'en avait fait perdre, et il ne lésinait pas sur les intérêts les plus usuraires, afin que ce qu'il payait de trop aux uns compensât ce qu'il avait oublié de payer aux

autres. Et j'insisterai particulièrement sur ce point que jamais il ne mit en balance les suggestions de son égoïsme avec les obligations que la galanterie lui imposait envers le beau sexe et l'honneur envers lui-même. De ce que j'avance la preuve suffisante sera fournie par deux anecdotes qui portèrent sa renommée au pinacle.

La première eut pour théâtre la ville de Galgenstadt, où M. de Migurac fit son apparition les poches abondamment garnies et précédé d'une fameuse notoriété. Chez la duchesse de Hetzendorf, où se donnaient les plus grosses parties, les femmes et les jeunes hommes faisaient cercle pour le voir jouer et garder le même visage, qu'il perdît mille pistoles ou qu'il en gagnât deux fois autant. Or il advint que la malchance s'abattit sur lui avec une telle persistance que, quatre jours après son arrivée, il n'avait plus un écu dans ses goussets. Il s'obstina, engagea ses bijoux, ses chevaux, ses vêtements, jusqu'à son linge : le résultat fut que, le huitième jour, il sortit du salon ne possédant plus que l'habit qu'il avait sur le corps. Dans ce désastre, il ne songea qu'à l'aller vendre à un fripier pour tenter la fortune avec ce qu'il tirerait de l'or des galons. Mais sa mauvaise fortune voulut qu'en sortant, il traversât un boudoir où madoiselle de Hetzendorf, entourée d'un essaim de jeunes beautés saxonnes, s'occupait, selon le goût du jour, à parfiler de vieux morceaux de broderies, c'est-à-dire à en retirer les fils d'or qu'elles contenaient. Dans l'instant qu'il entra, les jeunes filles riaient aux larmes de la mine déconfite du baron de Lenarbrück : sa manche s'étant déchirée au loquet d'une porte, mademoiselle de Meiligen s'était approchée de lui sournoisement, avait rogné d'un coup de ciseaux le morceau de galon qui pendait, et le brandissait en triomphe. Lorsqu'il vit poindre M. de Migurac, serein et reluisant d'or, il s'écria d'un ton maussade :

— Hé ! mesdemoiselles, au lieu de gruger un vieux coq allemand comme moi, plumez donc ce brillant oiseau de France, qui a le jabot garni de notre argent et ne saurait rien refuser aux dames !

Espiègle et grisée de son succès, mademoiselle de Hetzendorf, d'une glissade sur le parquet, atteignit M. de Migurac :

— Est-ce vrai, monsieur?

Et déjà les ciseaux béants effleuraient la manche de l'habit. M. de Migurac sentait l'œil goguenard du baron peser sur lui; peut-être pourtant aurait-il dit non; mais il remarqua que mademoiselle de Hetzendorf avait une fossette incomparable... Il s'inclina avec un sourire qui acquiesçait, et lui-même tendit son bras.

En moins d'une seconde, la bande des jeunes filles s'était abattue sur lui, travaillait des ciseaux, et le marquis, regardant s'envoler pêle-mêle les parcelles de drap et de galon, souriait toujours et songeait vaguement aux vieux arbres qui, les dernières feuilles tombées, n'ont plus qu'à mourir.

En récompense de sa générosité, mademoiselle de Hetzendorf lui permit de baiser sa joue blanche, et il prit congé, caressé de toutes et envié des hommes pour sa magnificence. Mais, tandis qu'il descendait les marches du perron, il contemplait son habit lacéré dont un fripier n'eût pas donné deux livres, et voyait maintenant l'abîme béant devant lui... En quoi il se trompait, car, dans la doublure de sa veste, il trouva une pistole oubliée, vira aussitôt sur ses talons, se rassit à la table de jeu et en deux heures de temps regagna tout ce qu'il avait perdu et trois mille écus de plus.

L'autre anecdote que je veux dire est celle de sa rencontre avec milord William dans la petite ville de Teufelsbaden, où, sous prétexte de prendre les eaux, une société fort joyeuse venait chaque été remuer les cartes et les dés. A l'hôtel des Trois-Hérons, que M. de Migurac avait honoré de sa présence, habitait également un gentilhomme anglais de bonne apparence qui voyageait avec un grand luxe de voitures et de domestiques. Milord William — tel était son nom — était remarquable par sa carrure athlétique, sa corpulence et l'éclat vermeil de son teint. Il était issu d'une des meilleures familles du Royaume-Uni, et son assiduité autour du tapis vert eut vite fait de le rapprocher de notre héros, dont le mérite ne pouvait passer inaperçu. Le lien de leur amitié se resserra promptement, et milord William fut fort heureux d'avancer cent pistoles à son compagnon un soir que celui-ci les lui demanda négligemment, les rentrées sur lesquelles il comptait éprouvant, disait-il, quelque retard. Quelles étaient ces ren-

trées, c'est ce que nous ignorons, à moins qu'il ne s'agît de celles qu'il espérait effectuer au biribi.

Toujours est-il que, selon son étourderie habituelle, il n'eut cure de cette dette, d'ailleurs minime et que milord William était bien trop grand seigneur pour lui réclamer, bien que le prêt n'eût été consenti que pour deux jours. Mais le souvenir lui en fut durement rappelé par suite d'une malfortune où l'induisit sa galanterie accoutumée. Milord William voyageait en compagnie d'une jeune femme fort bien nippée et d'un teint éblouissant qu'il nommait sa nièce; mais on murmurait tout bas qu'un nœud plus tendre les unissait. M. de Migurac ne put voir cette nymphe adorable sans en être ému. Un soir qu'il venait de souper chez milord William avec deux ou trois autres convives et que, selon la coutume anglaise, les hommes s'étaient attardés à vider les bouteilles, il suivit miss Harriet dans son boudoir et aussitôt se mit à l'entretenir avec une chaleur communicative qui ne parut pas lui déplaire. Sa rougeur et la manière maladroite dont elle se défendait étaient plus éloquentes que des aveux. M. de Migurac n'hésita point à se jeter à ses pieds et à lui faire l'aveu d'un amour éternel. C'est à ce moment mal choisi que milord William rentra au salon. Encore qu'il eût bu plus que de raison, ce spectacle suffit à le dégriser, et il se précipita vers le larron de son bien en blasphémant.

Dans cette conjoncture, miss Harriet jugea bon de se trouver mal. M. de Migurac se releva lestement et déclara à milord William qu'il était prêt à lui rendre raison de son injure, ainsi qu'il se fait entre gentilshommes. Mais cette invitation redoubla la colère de l'Anglais, qui s'emporta envers lui à des épithètes très blessantes, lui rappela la dette impayée, lui reprocha son effronterie de ce que, après avoir escroqué l'argent d'un homme de qualité, il prétendait lui escroquer sa maîtresse, enveloppa en définitive tous les Français de ses anathèmes. Et, pour conclusion, il le fit jeter en bas de l'escalier par ses laquais, jurant qu'il ne recevrait nul cartel de lui s'il n'était remboursé avant vingt-quatre heures et exprima très crûment son opinion qu'il ne le serait point.

M. de Migurac se releva, blanc de rage et de poussière, et eut la mortification d'entendre par surcroît les gros rires des

autres convives qui flattaient la brutalité de leur hôte. Il courut chez lui, bouleversa ses caisses et ses tiroirs, mais ne put jamais réunir plus de cinquante pistoles. Il essaya de compléter cette somme en négociant un emprunt à plusieurs brelandiers de son espèce, mais n'y réussit point, ayant à vrai dire plusieurs comptes du même genre. De guerre lasse, il tenta la fortune et, en dix minutes, vit s'envoler tout son argent. Il rentra chez lui désespéré et s'abîma sur son lit en sanglotant. C'est alors qu'il eut une inspiration dont seule peut être capable une âme héroïque. Ayant été querir un rasoir dans un petit cabinet de Chine, qui était son armoire accoutumée, il la suivit incontinent.

Le lendemain à son réveil, on remit à milord William de la part de M. de Migurac une boîte soigneusement ficelée et une lettre. Il rompit le cachet et lut les lignes qui suivent :

« Milord,

» Les Romains avaient coutume de partager entre eux le corps du débiteur insolvable. J'ose croire que, quelque mépris que vous m'ayez marqué hier et que les circonstances vous aient amené à concevoir de moi, vous n'estimerez pas que cent pistoles soient un prix suffisant de toute ma personne et vous contenterez du fragment que j'ai l'honneur de vous faire tenir. S'il vous semblait insuffisant, je vous en offre autant encore, ne voulant rien épargner pour obtenir l'honneur d'une rencontre avec vous.

» Je vous prie d'être assuré, milord, de l'impatience avec laquelle vos ordres sont souhaités par votre très humble serviteur,

» MIGURAC. »

Pensant mal déchiffrer cette épître à cause de la mauvaise connaissance qu'il avait de la langue française, milord William fit sauter le couvercle de la boîte ; elle renfermait un linge mouillé de sang qu'il déploya et, où il retira un objet inattendu : ce n'était rien moins qu'un morceau de chair toute fraîche où adhérait la peau… Il ne fut pas besoin à milord William d'un grand effort pour imaginer à quelle partie de son corps M. de Migurac l'avait empruntée et qu'il n'avait pas la consolation de demeurer assis pour attendre la réponse.

Malgré sa grossièreté, milord William fut sensible au caractère sublime de cet acte. Il fit dire à M. de Migurac qu'il se tenait satisfait d'avoir une de ses fesses, lui laissait l'autre et lui donnait rendez-vous sur le coup de midi dans un petit pré situé derrière la maison des bains. Tous deux s'y trouvèrent à l'heure dite, et, encore que M. de Migurac fût quelque peu gêné dans son agilité par la blessure qu'il s'était faite, il passa fort lestement son épée au travers du corps de son adversaire qui roula sur le sol et mourut deux heures après. Ajoutons que notre gentilhomme accueillit avec des larmes la nouvelle de cet accident et ne s'en consola qu'à la réflexion qu'il avait tué un Anglais, c'est-à-dire un ennemi éternel de la France.

Des traits de ce genre prouvent suffisamment qu'au milieu des vicissitudes de la fortune M. de Migurac ne dépouillait rien de la délicatesse morale dont il était redevable à son heureuse naissance, aux soins de l'abbé Joineau et aux préceptes de ses parents. Il eût été fâcheux cependant qu'il prolongeât sa carrière dans des conditions aussi pernicieuses. Car la nature des hommes est telle que l'adversité triomphe des vertus les plus assurées. Aussi, l'abbé Joineau, dans le récit qu'il a donné de la vie de son élève, ne craint-il pas d'attribuer à une intervention bienveillance de la Providence l'événement qui amena M. de Migurac à faire un sérieux retour sur lui-même et à envisager différemment ses devoirs envers ses semblables.

Toujours emporté par la fougue de son tempérament, M. de Migurac, dans le séjour qu'il fit à Stinkenschnabel, ne put demeurer insensible à la passion que lui témoigna la fille du landgrave. Follement éprise des difficultés, elle vint une nuit le rejoindre avec une cassette contenant ses pierreries. Tous deux furent appréhendés au moment de monter en carrosse pour gagner les cantons suisses ; et tandis que mademoiselle de Stinkenschnabel était renfermée dans un couvent, le landgrave faisait jeter en prison son ravisseur, non sous l'inculpation de rapt, qui eût compromis l'honneur du nom et n'aurait rien eu d'offensant pour M. de Migurac, mais sous celle d'avoir tenté de dérober les pierreries de la couronne.

XIV

DES RÉFLEXIONS QUE FIT M. DE MIGURAC DANS SA PRISON

Ainsi que la plupart des hommes d'action qu'un tel accident vient entraver, M. de Migurac ne s'occupa dans les premiers temps de son emprisonnement que des moyens de s'évader. Bien que les péripéties multiples de son existence l'eussent dès longtemps aguerri contre les coups du sort, il ne témoigna point en cette occasion de sa philosophie coutumière, mais prodigua tous les trésors de son imagination pour retrouver et enrichir tous les stratagèmes des prisonniers de tous les âges. Tour à tour il essaya de corrompre le geôlier, sa femme et sa fille, de limer les barreaux de la fenêtre, de défoncer les panneaux de la porte, de soulever le plafond, de creuser le plancher, de percer les cloisons, de correspondre de cent mille manières avec l'extérieur ou avec les autres détenus. Il manifesta en ces artifices une telle ingéniosité que le résultat de ses efforts fut qu'on le transporta dans une autre cellule, exiguë et fétide qui, d'habitude, était réservée aux captifs du commun et dans laquelle d'abord, vu l'illustration de sa naissance, on n'avait pas osé le confiner. Alors il entra dans une rage épouvantable, brisa le peu de meubles qu'on lui avait laissé, et, afin de forcer l'attention de ses geôliers, déclara qu'il était malade. L'homme d'art consulté affecta de ricaner de ses malaises qu'il tourna en plaisanterie. Outré, M. de Migurac annonça qu'il se ferait mourir de faim ; et effectivement, pendant plusieurs jours, il ne toucha point à la médiocre chère qu'on lui servait. Le seul avantage qu'il retira de son entreprise fut qu'il se rendit malade pour de bon. Sa fierté lui interdit de se plaindre davantage. Mais il devint en deux semaines si maigre et si jaune qu'on daigna le remettre en sa chambrette première, afin que s'il mourrait, ses bourreaux pussent se justifier victorieusement du reproche d'inhumanité.

Il ne mourut point et même se rétablit, à cause de la vigueur exceptionnelle de sa constitution. Mais cette maladie, qui venait après deux ou trois mois de captivité, acheva d'abattre l'impétuosité de son humeur. Se sachant au pouvoir d'un misérable hobereau qu'il avait offensé, et ne voyant nulle porte de salut, il se laissa envahir par une sombre mélancolie, et peut-être véritablement se fût-il peu à peu éteint de consomption si mademoiselle Lisbeth, la fille de son geôlier, jeune personne blonde et sentimentale, émue de pitié pour un cavalier de si noble allure, n'eût obtenu à sa peine deux adoucissements.

Le premier que la bonté de son cœur lui suggéra fut le présent qu'elle lui fit d'une petite cage où étaient enfermés deux oiseaux des Canaries. M. de Migurac les reçut avec une joie merveilleuse. La solitude physique est si contraire à la nature de l'homme que la compagnie de ces deux serins lui fut un soulagement incroyable ; il tuait de longues heures à les regarder battre des ailes, sauter de bâton en bâton, causer en leur langage et venir querir entre ses doigts les graines et miettes de pain qu'il leur présentait avec des paroles câlines. Et le spectacle de leurs mignardises entretenait en lui le sentiment de la vie que la solitude blesse si douloureusement chez les reclus.

Mademoiselle Lisbeth lui apporta, d'autre part, un assez fort ballot d'imprimés qui avaient appartenu naguère à un prisonnier dont le crime était d'avoir propagé dans le landgraviat des idées contraires au droit divin des monarques. M. de Migurac était depuis plusieurs années déshabitué des grimoires ; aussi fut-il deux jours sans toucher les livres, tout à la joie de converser avec ses serins. Au troisième matin, il regarda nonchalamment leurs titres ; c'étaient en général des ouvrages de la philosophie moderne et attribués à MM. Jean-Jacques Rousseau, Voltaire, Diderot, Helvétius ou à d'autres écrivains moins célèbres. M. de Migurac reconnut avec attendrissement plusieurs volumes qu'il avait vus aux mains de son père : tels que les Dialogues de M. de la Hontan avec un Huron, et deux ou trois traités de l'abbé de Saint-Pierre et du président de Montesquieu.

Il les ouvrit d'abord avec indifférence et bâilla aux chapi-

tres d'introduction. Mais le premier après-midi n'était pas écoulé qu'une curiosité surprenante s'était emparée de lui ; et pendant les quinze jours qu'il lui fallut pour lire d'un bout à l'autre toute sa bibliothèque, il guetta le lever du soleil, un livre à la main, qu'il ne déposait que longtemps après que l'astre divin avait éteint ses flambeaux : car on ne lui donnait plus de lumière depuis le jour où il avait tenté de mettre le feu à sa paillasse. A mesure que se poursuivait sa lecture, un travail considérable s'accomplissait en son âme. Les doctrines qui s'offraient à lui éveillaient dans son cœur des échos oubliés, lui faisaient entrevoir des perspectives insoupçonnées. A ses yeux dessillés, et la vie, et les hommes, et toute chose et lui-même apparaissaient transformés, et, bouleversé d'émoi et de joie, il était tel qu'un aveugle dont pour la première fois les paupières hésitantes s'ouvrent à la lumière.

Avec étonnement, le geôlier voyait le visage de son captif se rasséréner et refleurir. Le soir du quinzième jour, M. de Migurac referma le vingt-huitième et dernier volume de sa collection au moment même où le soleil radieux se couchait dans sa pourpre et de son rayon suprême illuminait la cellule. Et, repassant dans une grande méditation l'enseignement qu'il avait reçu, il sentit sa poitrine se gonfler ; un sanglot déchira sa gorge et des larmes abondantes ruisselèrent sur ses joues. Mais ses sanglots n'avaient rien de douloureux et ses larmes n'étaient point amères. Ainsi pleura Moïse en face de la terre promise, ainsi Pélops recevant des mains des dieux l'antique code des lois humaines. M. de Migurac s'agenouilla, tendit ses bras vers la fenêtre grillée où pâlissait le ciel à la tombée de la nuit, et cette invocation jaillit de ses lèvres :

— Être suprême, Dieu, Nature ou Jéhovah, de quelque nom que l'on te nomme, je te bénis, puisque c'est en cette geôle que j'ai appris le secret du bonheur et de ma destinée. Être sacré, ouvre ton sein à ton enfant ; écoute son serment de consacrer le restant de ses jours à cultiver la vertu et à travailler au bonheur de l'humanité.

Indéfiniment, pendant toute cette nuit où il ne dormit point, mais dont l'insomnie fut pleine de délices, M. de Migurac ne se lassa pas de représenter toutes les vérités qu'il

avait méconnues et qui maintenant l'éblouissaient; et en même temps, comparant ces principes sublimes avec les actions variées de sa vie, il confessait ses erreurs, mais ne s'en affligeait point, sachant qu'elles n'avaient été que d'un jour, que l'effet de son ignorance et d'une éducation imparfaite, et que dorénavant, sans peine, il réparerait cent fois et au delà le mal qu'il avait fait.

Ah! que n'avait-il pu profiter plus longuement des enseignements paternels! Avec de douces larmes, il se figurait comment la sagesse attentive du marquis Henri aurait de bonne heure affranchi sa raison, l'aurait aidé à purifier sa conscience, à se dépouiller des préjugés qui avaient obscurci son esprit. Oui, comme tout être humain, il était originellement doué d'inclinations généreuses, et seul le contact d'une civilisation corrompue avait pu, par accident, l'égarer. Reprenant toute la trame de sa vie, il s'affligeait de ses iniquités; cependant il se réjouissait aussi parce qu'elles se révélaient à lui comme les conséquences fatales de la mauvaise organisation de la société. Tout enfant, ne se gourmait-il pas indifféremment avec les rustres, manifestant ainsi sa divination de l'égalité qui est entre les hommes? Si, plus tard, il avait donné dans l'orgueil et le despotisme, n'était-ce pas l'abbé Joineau et madame Olympe qui l'avaient persuadé qu'un homme a droit de dominer sur les autres? Oui, il avait épousé par intérêt une jeune fille qu'il n'aimait point; mais la cupidité et l'égoïsme ne sont-ils pas les produits nécessaires de l'esprit de propriété, inconnu dans l'ordre primitif des choses? Oui, ayant épousé madame Isabelle, il avait violé son serment et s'était livré à la débauche; mais l'homme, jouet de ses sensations, saurait-il sans folie s'enchaîner par un serment éternel, et la variété des unions, stigmatisée par les lois humaines, n'est-elle pas conseillée par celles de la nature? Oui, il avait subi le prestige des rois et de la fausse grandeur; oui, par une idée erronée de l'honneur, il avait tué son semblable de ses propres mains; il avait même accepté pour métier celui d'immoler ses frères; mais combien de fois une voix secrète ne l'avait-elle pas averti qu'il se trompait? Oui, des lois civiles et politiques, forgées par les hommes, ses transgressions étaient nombreuses, et ce n'était pas sans

motif qu'il était actuellement sous les verroux; mais selon les maximes naturelles mademoiselle de Stinkenschnabel ellemême n'était-elle pas un bien commun à tous?

A mesure donc qu'il récapitulait sa vie, M. de Migurac se rendait avec plus de conviction la justice que son cœur n'avait pas cessé d'être pur et que de ses erreurs les unes n'étaient que le fruit d'une éducation pernicieuse, les autres n'apparaissaient telles que selon les conventions arbitraires de la société. Et, s'accusant avec humilité de ses torts, il ressentait cependant en lui-même une volupté inexprimable de ce que peut-être il était demeuré malgré tout le plus vertueux et le plus sensible des hommes, celui qui n'avait jamais péché volontairement contre la nature.

Aussi dès qu'il fut arrivé à concevoir nettement l'ordre nécessaire des choses, les fondements de l'État, les droits imprescriptibles de l'homme, il cessa de s'indigner de sa prison, mais au contraire tout s'illumina pour lui d'un rayonnement intérieur. Oui, sans doute, son arrestation, contestable selon le droit civil, était odieuse dans l'ordre naturel, puisque la raison enseigne à tout homme que la liberté est un de ses apanages inaliénables. Mais le sentiment de l'iniquité avait cessé de l'irriter. Puisque toute civilisation est condamnable, le juste se reconnaît à ce qu'il y est molesté plus souvent. Lycurgue a été banni, Romulus assassiné, le Christ est mort en croix : quoi d'étonnant que Louis-Lycurgue gémît sous les fers? Dans les profondeurs du cachot, son âme ne demeurait-elle pas libre? Sa raison n'en franchissait-elle pas les murailles épaisses? est-il des entraves pour le sage? comment les tyrans auraient-ils prise sur lui?

Échauffé par l'enthousiasme qui le consumait, M. de Migurac éprouva le besoin de le manifester. La pitié de son geôlier ne lui refusa pas des plumes, du papier et de l'encre : il s'empressa de coucher par écrit les sentiments qui bouillonnaient en lui. Tout d'abord, étant fort peu fait à telle besogne, il suait à grosses gouttes sur son papier blanc. Mais, après quelques jours d'exercice, son ardeur passa dans ses doigts, et c'était avec un soulagement inexprimable qu'il empilait les feuilles noircies où il venait de consigner ses réflexions.

En trois mois, il usa deux pintes d'encre, les plumes de

deux oies et dix livres de papier blanc. Dédaignant de s'astreindre à l'ordre méticuleux des grimauds de métier, il s'épanchait indifféremment en prose ou en vers, en forme de dissertations, de confessions, de méditations, de contes philosophiques et autres, de dialogues, d'épîtres, d'allégories. Si heureuse était sa facilité qu'au bout de peu de semaines, quelque éloignées que fussent les leçons de M. Joineau, il enchaînait ses phrases avec éloquence et reproduisait à s'y méprendre le style des coryphées les plus illustres de la secte encyclopédique. Seule, l'orthographe lui fit toujours défaut, sans doute par un dernier effet de son éducation d'homme de qualité.

Mais son *Ode à Diderot*, son *Oraison sur la vertu*, ses *Entretiens sur la véritable nature de l'homme* et tant d'autres morceaux qu'il rédigea dans la première fièvre de sa réformation font autant d'honneur à la sensibilité qu'à la richesse de son génie. A dire vrai, la plupart de ses productions n'atteignaient pas encore le comble de l'art. Mais une heureuse fortune a fait conserver celle qui peut-être doit être regardée comme son chef-d'œuvre.

Peu de temps avant son emprisonnement, il avait appris par le hasard d'une gazette le trépas de la marquise Olympe, décédée à l'âge de soixante-sept ans. Cette nouvelle, qui lui était arrivée avec plus d'un an de retard, ne l'avait point gravement touché, vu qu'il était dans le fort de ses intrigues avec mademoiselle de Stinkenschnabel et n'avait pas le loisir de prendre le deuil. Mais, dans sa prison, fraîchement régénéré, il éprouva vivement tout ce que la perte d'une mère a de cruel pour un cœur bien fait, et il accoucha d'un poème élégiaque où il célébrait à la fois la douleur d'un tel accident et la joie que garde cependant l'homme vertueux confiant dans la nature.

Voici, à titre de document, les dernières stances de ce morceau :

O toi dont le nom seul évoquait aux oreilles
Des immortels le séjour bienheureux,
Moins éclatant pourtant que les blanches merveilles,
Dont se parait ton sein voluptueux!

Chère auteur de mes jours, ne sois point courroucée
Si, défiant l'aiguillon du malheur,
Le sentiment renaît en mon âme navrée
Et la remplit d'une étrange douceur.

Oui, dans ce cœur en deuil, quelque chose murmure :
« Ami, contiens l'élan de ton chagrin;
Garde-toi d'oublier jamais que la nature
Est la mère de l'orphelin! »

Seule une critique malveillante pourrait méconnaître qu'à défaut de la richesse des rimes, M. de Migurac possédait tous les dons d'une âme née pour la poésie.

C'est au changement si heureux qui se produisit en lui qu'il dut, par une voie indirecte, de voir améliorer sa condition. Car le geôlier, qui avait ordre de remettre chaque semaine un rapport sur l'état de son prisonnier, fut très frappé de la consommation d'encre et de papier qu'il faisait et de l'application qui le maintenait sans relâche courbé sur sa table. Comme, d'autre part, les manières de M. de Migurac étaient fort changées, qu'à part des heures d'exaltation il montrait une douceur singulière et une indifférence étonnante, cet homme jugea bon d'avertir ses supérieurs qu'il appréhendait que son captif n'eût le cerveau dérangé.

Sur quoi l'on dépêcha à M. de Migurac le médecin de la prison, qui était un Allemand assez épais et peu versé dans la langue française. Il trouva notre gentilhomme au moment où, dans le feu de l'inspiration, il se promenait par sa cellule à grands pas en proférant des sons inintelligibles. Aux questions qui lui furent posées, M. de Migurac répondit par des sourires angéliques et une allocution désordonnée où il expliquait la métamorphose de son âme; il gesticula devant la fenêtre et prit le ciel à témoin de sa régénération. Ensuite, d'un air enflammé, il marcha sur le médecin pour le prier d'annoncer au landgrave quels étaient ses sentiments. Mais le gros homme recula épouvanté et tira précipitamment la porte derrière lui. Risquant encore un coup d'œil à travers le judas, il aperçut le prisonnier qui lui envoyait des baisers, voulant témoigner qu'il ne lui gardait point de rancune, mais, au contraire, le remerciait d'avoir rempli humainement sa

tâche. Aussi tint-il sa folie pour bien démontrée, et il rédigea en ce sens une relation qui fut portée au gouverneur de la prison. Celui-ci l'expédia au secrétaire pour l'intérieur qui en parla au landgrave huit jours après, dans le moment que, quittant le jeu, il se préparait à monter dans son carrosse.

Or le landgrave était de bonne humeur parce qu'il avait gagné quarante pistoles au lansquenet et il réfléchit qu'il serait déraisonnable de nourrir perpétuellement de son pain un gentilhomme aliéné. Aussi ordonna-t-il avec force jurements qu'on le reconduisît à la frontière du margraviat, sise à quatre bonnes lieues d'Allemagne, et qu'il y fût remis en liberté, sous la promesse d'être pendu s'il reparaissait en Stinkenschnabel.

Donc, trois semaines environ après la visite du médecin, M. de Migurac, qui était occupé à nettoyer la cage de ses serins et à converser avec eux en leur langage, ouït un tapage de bottes et de sabres dans le couloir de sa cellule, et, s'étant retourné, il vit en face de lui le directeur de la police, M. le baron Strumpf von Donnenberg, escorté de quatre estafiers. Debout sur le seuil de la porte et dardant un œil sévère, ce fonctionnaire lui annonça l'incomparable clémence de Son Altesse Souveraine le margrave et l'avertit qu'il eût à se tenir prêt à partir le lendemain dans la matinée, et qu'en outre il serait pendu si jamais il posait le pied dans la principauté.

Lorsque ce Teuton eut terminé son discours, M. de Migurac leva vers lui un visage riant et le pria avec beaucoup de courtoisie d'assurer le margrave de sa reconnaissance :

— Car, après que j'avais été injustement arrêté, puis maintenu en prison sous une fausse inculpation, il n'était point de motif pour que votre maître ne me fît ensuite couper la tête sans jugement. Je le remercie donc de tout le mal qu'il ne m'a pas fait. Volontiers le remercierais-je en sus du bien qu'il m'a fait sans le vouloir. Mais cela va au delà de l'entendement d'un prince, fût-il Électeur. En rendant grâce à monseigneur d'avoir restitué à mon corps la liberté qu'il n'avait pu enlever à mon âme, veuillez de plus l'assurer que, pour qu'il m'arrivât de remettre les pieds en son domaine, il

faudrait que je fusse bien certain d'être rôti à petit feu en tout autre coin du globe.

M. le baron Strumpf von Donnenberg, qui entendait le français mieux que le médecin, jugea ce langage plus irrévérencieux que fou. Heureusement, il n'avait pas mission de donner son opinion sur le prisonnier, mais seulement de lui faire savoir les volontés du prince. Aussi se borna-t-il à pivoter sur ses talons et se retira avec sa suite.

Quelque admirable que fût devenue la philosophie de M. de Migurac et avec quelque courage qu'il eût accepté sa destinée, il ne put se figurer sans un vertige la perspective de la liberté. D'avance, il humait l'odeur des prés et des eaux courantes, la fraîcheur des campagnes, la tiédeur du soleil sur les foins. Dans son ivresse, il allait et venait à travers sa cellule et ne pensait point à essuyer les larmes qui découlaient de ses yeux. Mais, avisant la cage où sautillaient les deux oiselets jaunes, ses compagnons, il sentit un remords lui serrer le cœur.

— Quoi ! — s'écria-t-il, — homme cruel, toi que la seule idée de la liberté grise de joie, as-tu bien pu garder dans les chaînes, pour charmer ton égoïsme, deux créatures innocentes qui ont droit, elles aussi, au bonheur ?

Ce disant, M. de Migurac décrocha la cage du clou qui la maintenait, grimpa sur un escabeau et entre-bâilla la porte de fil de fer du côté de la fenêtre ouverte. Mais les oiselets étonnés restaient blottis au fond de leur maisonnette et ne songeaient point à s'enfuir. Avec tristesse, le marquis se représenta la misérable déchéance des peuples écrasés sous le despotisme et devenus même incapables de goûter les bienfaits de la liberté... Cependant, plus hardi, un des serins pépia, et enfin bondit sur le rebord de la fenêtre. Sifflant et dodelinant de la tête, l'autre consentait à le suivre, et, soudain, déployant leurs ailes, tous deux prirent leur vol et s'engloutirent dans le feuillage d'un marronnier.

M. de Migurac referma la fenêtre et redescendit de son escabeau. De son action une joie pure l'emplissait. Ne venait-il pas d'accomplir le premier acte de cette vie renouvelée qui allait être la sienne et où il aurait pour but la lutte contre les préjugés et l'avancement du bonheur universel ?

Déjà il se voyait le défenseur de toutes les justes causes, le pourfendeur de l'iniquité, le champion de la nature et de la raison... Et il lui semblait que cette nuit ne finirait jamais qui était la dernière de son esclavage. Il s'endormit enfin et eut des rêves merveilleux.

Il s'éveilla de grand matin. Les premières lueurs de l'aube blêmissaient à la lucarne. Bien que l'instant de son départ fût proche, il ne put contenir son impatience de revoir le ciel et, remontant son escabeau, regarda à travers les vitres. Un spectacle inattendu attrista sa vue. Sur les pierres de l'appui gisaient inanimés les corps des petits oiseaux jaunes, qui étaient revenus mourir devant la cage où ils n'avaient pas pu rentrer.

M. de Migurac déplora cette catastrophe, mais ses esprits étaient trop échauffés pour qu'il s'y attachât. A huit heures, deux estafiers barbus venaient l'emmener de sa cellule et le fourraient dans un coche qui s'ébranlait aussitôt. Deux heures plus tard, il atteignait la frontière et prenait congé de ses gardes, qui lui remettaient quelque menue monnaie. Le soir même, il partait pour Paris, seule ville désormais digne de son activité.

ANDRÉ LICHTENBERGER

(A suivre.)

A LA COUR D'ARBITRAGE

— NOTES ET SOUVENIRS —

Par trois protocoles du 6 mai 1903, les Puissances engagées dans l'affaire du Venezuela viennent de saisir officiellement la Cour de La Haye d'un point de litige : le traitement privilégié de leurs créances. Huit jours auparavant, un cablogramme de New-York annonçait que M. Carnegie mettait sept millions et demi à la disposition de la Cour pour la construction d'un palais. S'il est vrai qu'il y ait en ce moment contre la Cour une sorte de conspiration mystérieuse d'étouffement et de silence, M. Carnegie la déjoue brusquement : il y a, dans sa donation, comme une lassitude d'attendre, comme une volonté tout américaine de brusquer les événements.

Voici donc que la propagande pacifique prend le caractère définitif d'une action pratique. Il importe qu'elle évite jusqu'au soupçon de l'illusion, et qu'elle prenne le sens clair de la réalité, seule base d'un effort utile. Et c'est pourquoi nous voudrions noter ici l'impression que nous a donnée la Cour de La Haye durant la première et unique période de son activité; impression décevante peut-être, mais instructive, commencement d'une grande chose, qui commence moins grandement qu'on n'aurait peut-être pensé.

*
* *

71, Prinsegracht. Sous la pluie tombante, une rue droite et longue, partagée par un canal que des terrassiers comblent. Des deux côtés du canal, l'alignement précis de maisons basses, aux faces serrées, qui mur à mur se pressent pour jeter de leurs fenêtres, hautes et rapprochées, un long appel au soleil rare. Rien de monumental ni même de grand. Dans une rue comme les autres, une maison comme d'autres. A l'appel d'un timbre, une porte qui s'ouvre. Alors, l'étroitesse d'un vestibule ; puis, à gauche, la subite ouverture d'un salon.

Vingt-cinq nations, représentées à la Conférence de La Haye, et signataires de la convention du 29 juillet 1899 pour la solution pacifique des conflits internationaux, sont ici chez elles, dans la Cour créée, par ce même protocole, pour la solution de ces mêmes conflits. Ce salon élégant, avec ses glaces, et presque léger avec des Amours au sommet des portes, c'est une Cour : la plus moderne et la plus haute de toutes, la Cour d'arbitrage de La Haye.

Pour le rappeler, il faut, au fond, à droite, à gauche, au milieu — partout — l'encombrement des tables, longues sur les côtés, étroites au milieu, qui désabusent des frivolités de ce boudoir Louis XV par la brusque apparition des tapis verts. Aux murs, — sur ces murs qui demandent des pastels, — éclate la froideur de photographies sans couleur et sans charme : chefs d'État à l'effigie connue, trop noire dans l'or trop vif des cadres et qui seuls disent la gravité du lieu, tandis que ces tapis verts assemblés attestent l'occupation de l'heure, — cependant qu'une svelte forme de femme, dressée dans toute la hauteur d'un panneau, les yeux tournés par un sourire vers la porte qui s'ouvre, semble exiler de cette maison, par la grâce d'une jeunesse couronnée, toutes les maussaderies de la routine, toutes les mauvaises volontés de l'ambition et toutes les méfiances du doute ; Reine de ce pays, qui n'accepte ici qu'un seul titre : « Une Reine de la Paix. »

Au grand mot de Paix, tombé de ce cadre, une évocation s'opère. Tout s'agrandit. Les choses s'amplifient par l'espoir,

un mirage se crée par le rêve. L'horizon, assombri par la pluie, s'illumine. La rue s'élargit. A la porte, le canal, fossé comblé, forme symbole. La maison devient monument.

The war drum throbs no longer
And the battle flags are furled
In the parliament of man,
The Federation of the world [1].

... Mais non. Pour le moment, le rêve du poète se brise aux murs trop rapprochés de cette demeure, aux grâces mièvres de ce salon, à toute la frivolité d'un logis trop gai pour donner à ces grandes choses de justice et de paix la gravité d'une conscience ou l'ampleur d'un écho.

*
* *

Ce petit hôtel, plus frêle — quoique, il est vrai, moins laid — qu'un tribunal de sous-préfecture, n'est-ce pas la vivante preuve que les progrès de l'arbitrage, si grands qu'ils soient, sont encore minces?

En vain espérait-on que la Conférence de La Haye voterait dans une certaine mesure l'arbitrage obligatoire. La Russie, qui cherchait à l'amorcer en quelques cas timides et rares, proposa sans succès une liste dont les Puissances firent tomber un à un les paragraphes, jusqu'au jour où l'orgueilleux veto d'un prince de la guerre vint emporter, par sa négation totale, le peu qui restait d'un texte effeuillé par tous les souffles de l'ambition personnelle et de la crainte particulière. Pas d'arbitrage obligatoire, en quelque cas que ce fût : telle était la volonté de l'empereur d'Allemagne. Mais les États-Unis, très favorables à la cause pacifique, avaient à La Haye, pour premier délégué, un ambassadeur qui, à Berlin, jouissait d'une grande influence sur l'empereur. Grâce à lui, Guillaume II se souvint un peu — trop peu — des traditions arbitrales, d'ailleurs modestes, que lui laissait, à côté d'autres, son grand-père. Repoussant l'arbitrage obligatoire, il accepta le principe d'une Cour, toute facultative, d'arbitrage : Cour pompeuse et

1. « Les battements du tambour de guerre s'arrêtent — et les drapeaux de la bataille sont repliés — dans le parlement de l'homme — la fédération du monde. »

parée, traitée d'égale avec une mission du premier rang, ornée des immunités diplomatiques, mais à qui défense était faite d'en tirer parti pour se dresser jamais, entre les souverainetés des États, comme une Puissance rivale. Les délégués se rappelaient l'histoire du Pouvoir judiciaire en lutte contre le Pouvoir royal. Ils ne voulaient pas qu'un corps restreint et stable de juges pût se saisir peu à peu, avec les événements, d'une autorité semblable à celle des anciens parlements. Ils ne créèrent cette cour que pour la limiter.

Rien qu'à voir le tableau d'arbitres, jusqu'à quatre par puissance, qui s'allonge dans un cadre, face à la porte d'entrée, il est clair que, pour plus d'un, cette horloge de Boulle, qui s'érige au-dessus, ne sonnera jamais l'heure de l'audience. Ils sont trop pour venir ensemble en cette salle, où vingt personnes déjà sont à l'étroit. Entre eux donc, pas de vues communes, pas de réunions périodiques ni d'entente organisée : rien que des passages successifs par petits groupes, en principe, de cinq. Permanente de nom, la Cour n'est perpétuellement qu'un tableau sur lequel les puissances choisissent elles-mêmes, par leur convention, leurs juges, dans chaque litige. Ombrageux et défiants, les Pouvoirs souverains, qui ne veulent pas ici de rivale, n'y laissent à demeure qu'un Conseil administratif, formé par les chefs des missions diplomatiques présentes à La Haye, sous la présidence du ministre des Affaires Étrangères. Ainsi dans un logis peu souvent habité veille seulement quelque intendant, chargé d'ouvrir les fenêtres, de payer le loyer, de régler les fournisseurs — c'est précisément le rôle du Conseil — et de répondre à ceux qui viennent que les maîtres sont absents.

A la Conférence de La Haye, cette vision d'une Cour déserte hanta plus d'une fois l'esprit des délégués.

La Conférence avait décidé que l'arbitrage ne serait pas obligatoire. Elle avait ajouté que les Puissances en conflit seraient toujours libres, soit d'adjoindre à la Cour d'autres juges, soit d'en modifier la procédure ou d'en déplacer le siège, soit enfin de lui refuser, pour le porter ailleurs, leur litige. En agissant ainsi, la Conférence avait essayé par tous les moyens d'assouplir et, par conséquent, de plier à toutes les convenances, voire à tous les caprices, la justice nouvelle.

Jusqu'alors nomade, l'arbitrage pourrait errer encore du cabinet du chef d'État à la bibliothèque de l'homme de science, d'un Palais de justice à la salle des mariages d'un Hôtel de Ville. Mais le vœu des amis de la Paix était qu'il prît peu à peu dans sa maison de Hollande les habitudes régulières et la vie sédentaire d'un bourgeois de La Haye. Plus de séjours forcés en des logis d'emprunt; mais un chez-soi toujours ouvert, où, retenu par l'inertie, puis ramené par l'habitude, l'arbitrage verrait peu à peu s'établir avec le temps l'autorité des précédents, la force des traditions et la puissance d'affirmations d'autant plus vives, d'autant plus frappantes qu'elles se répéteraient au même point, et que ce point serait précisément le point attendu.

Voilà quel était l'espoir des amis de la Paix. Mais, après la déroute de l'arbitrage obligatoire, la compétence facultative de la Cour lui laisserait-elle assez de causes pour exercer cette action?

* * *

Deux périls menaçaient la Cour. Tandis que la jalousie des bureaux lui disputerait les menues affaires d'indemnité pécuniaire, les exigences de la politique lui déroberaient de parti pris les grandes questions de paix ou de guerre. « Prenons garde, disait le président de la Commission d'arbitrage, M. Léon Bourgeois, que notre Cour ne vive que sur le papier... Il faudrait trouver quelque chose, demandait-il, qui conduisît les gouvernements à l'arbitrage et leur forçât doucement la main. » Et la Conférence vota le fameux article 27 : « Les Puissances considèrent comme un devoir, dans le cas où un *conflit aigu* menacerait d'éclater entre deux ou plusieurs d'entre elles, de rappeler à celles-ci que la Cour permanente leur est ouverte. » Grâce à l'effort des délégués de la France, les États acceptaient, à défaut de l'arbitrage juridiquement obligatoire, le progrès réduit, et pourtant immense, de l'arbitrage moralement forcé. Le ressort qui devait mettre en mouvement la Cour de la Haye semblait créé. M. d'Estournelles de Constant, qui avait contribué à disposer ce ressort, prévoyait qu'« avant un an » la Cour serait, non seulement ouverte, mais encore encombrée. C'était aller

un peu vite. Il fallait d'abord attendre qu'un nombre suffisant de ratifications fussent échangées, que les arbitres fussent nommés et les services administratifs organisés. Mais la Hollande, heureuse du présent qu'elle avait reçu, pressait les formalités, réunissait le Conseil, lui proposait l'hôtel du Prinsegracht, adoptait, à la répartition des charges, les principes posés pour le bureau de l'Union postale. Le secrétaire général aménageait les services : au rez-de-chaussée, son cabinet, la salle d'audience, la salle du Conseil; au-dessus, la bibliothèque et les archives. Heures d'attente délicieuses, où la Hollande mettait la Cour dans ses meubles, avec l'espérance des causes qui ne manqueraient pas d'accourir. Au 1er janvier 1901, tout était prêt. Mais les plaideurs ne s'annonçaient pas encore.

Le ressort moral, qui devait mettre en mouvement la Cour, était à la fois trop grand et trop faible : trop grand, parce qu'il y appelait des questions de paix ou de guerre que les Puissances ne voulaient pas lui confier, comme celle du Transvaal; trop faible, parce qu'il laissait passer ailleurs tous les conflits qui, n'étant pas aigus, étaient précisément susceptibles d'une solution juridique : de ces petits conflits, les bureaux gardaient les uns, la nomination d'arbitres uniques (le baron Lambermont, le roi de Suède et de Norvège) prenait les autres.

Ce n'était sans doute qu'un hasard. Mais le hasard était malheureux. Toutes les rancunes accumulées par la Conférence de La Haye semblaient se réunir ici pour l'accabler et l'humilier dans son œuvre essentielle. On eût dit que les grandes Puissances de la guerre, éventuellement blessées dans leur orgueil par la procédure de l'article 27, eussent voulu briser cette Cour, pour anéantir le rappel à l'arbitrage qui, dans les conflits aigus, devait s'élever à propos d'elle et pour elle. On eût dit que les chancelleries, conscientes du seul rôle permis encore à cette Cour, eussent voulu lui faire sentir, à peine née, son impuissance à vivre en lui refusant, comme trop mince, le contentieux diplomatique qui pouvait seul lui donner un mouvement d'affaires soutenu. Dans le petit hôtel du Prinsegracht, c'était, après la joie des préparatifs, l'impatience, puis la langueur. De la ville paisible et dormante, dont elle avait mis la paix dans ses rêves, la Cour ne mettait,

dans sa réalité, que le sommeil. Les mauvais génies de la routine et de la guerre ne l'avaient-ils pas enchantée? Pour l'en délivrer, plus d'un, parmi les Pacifiques, se préparait à revêtir la noble armure des chevaliers errants, quand les États-Unis du Nord et les États-Unis du Mexique, depuis longtemps familiers avec l'arbitrage, comprirent tout ce qu'il y aurait pour eux de flatteur et même de piquant à prendre, en pareille matière, l'initiative que l'inertie de l'Europe laissait trop mollement tomber.

Par le compromis du 22 mai 1902, les deux Républiques convinrent de porter, sans retard, à la Cour son premier litige. Aussi pressées que décidées, elles menèrent toute cette affaire à l'américaine, avec un mouvement qui tient du prodige, une rapidité qui tint du record. La convention est du 22 mai; la ratification par le Mexique est du 30. Soixante jours aux États-Unis pour déposer leur mémoire; quarante au Mexique pour sa réponse. Réunion des quatre arbitres, deux pour les États-Unis, MM. de Martens et sir E. Fry, deux pour le Mexique, MM. Asser et Savornin Lohman, le 1er septembre 1902, pour l'élection du cinquième *(umpire: árbitro superior)*; un maximum, qui ne fut d'ailleurs pas atteint, d'un mois pour les débats, d'un mois ensuite pour le jugement. Bref, une procédure *express* : une vraie surprise pour ceux qui savent les lenteurs dont la justice, tant interne qu'internationale, est trop souvent coutumière.

***

... Deux heures et demie. La salle, peu à peu, s'est emplie d'une animation discrète et d'une activité sans murmure. Voici les *Agents* qui dirigent la procédure et représentent les plaideurs : M. Ralston pour les États-Unis, le ministre mexicain, M. Pardo, pour le Mexique. Ils s'asseyent vers le centre, face à leurs avocats, qui prennent place des deux côtés de la salle, près d'une longue table où s'élève, pour celui qui va parler, un pupitre. Ils sont six pour les États-Unis, qui n'ont voulu rien ménager pour vaincre, deux pour le Mexique. Rien que par la présence des Agents et des Conseils, l'étroite salle est déjà pleine.

Toutes les nationalités se coudoient. Le secrétaire général, greffier de la Cour, est hollandais. Les agents sont, l'un américain, l'autre mexicain; les avocats, trois belges, cinq américains; le Danemark, la Russie, l'Angleterre ont chacun un arbitre, la Hollande deux, dont l'un en remplacement d'un Italien, sur lequel le Mexique avait d'abord compté. Mais trois langues seulement se rencontrent: dans les documents du dossier, l'espagnol et l'anglais; dans les débats, et par tolérance, l'anglais pour les avocats américains; dans les débats, en principe, et dans le jugement, à titre unique, le français, qui n'est pourtant ici la langue nationale de personne, mais qui, langue officielle de l'Institut de droit international et de la Conférence de la Paix, est celle qu'a, dès le début, adoptée le tribunal... Dans ce premier litige, la France même est représentée.

... Et voici que l'audience commence. Sans bruit, sans fracas, sans pompeuse annonce. D'un salon latéral, qui sert de Chambre du Conseil, une portière se soulève; un glissement passe. Sans costume officiel, sobrement habillés d'une redingote noire, les arbitres prennent place au fond de la salle, sous la clarté des fenêtres ouvertes sur la menue perspective d'un étroit jardin, auprès d'une table qui, de toute sa longueur, barre l'extrémité du salon. Au centre, le surarbitre, M. Matzen, de l'Université de Copenhague, qui dirige les débats avec une courtoisie simple et parfaite; à droite, un familier de l'arbitrage, M. de Martens, de l'Université de Saint-Pétersbourg, qui présidait, à la Conférence de la Paix, la commission des Lois de la Guerre; à gauche, le vénéré président des conférences diplomatiques qui, depuis 1893, se succèdent avec un croissant succès pour la codification progressive du droit international privé, — l'homme à qui la Hollande, pays classique des musées, des canaux et des digues, doit aujourd'hui d'être encore, comme la Suisse, dont elle n'a pourtant pas la neutralité, la serre chaude des institutions internationales et comme la patrie du droit des gens: M. T.-M.-C. Asser, qui présidait, avec le titre d'adjoint, en 1899, la première sous-commission des Lois de la Guerre. MM. Fry et de Savornin Lohman, qui les encadrent, n'étaient pas au grand Congrès mondial de 1899. Mais les deux premiers des

avocats en présence, tous deux belges, le chevalier Descamps, parmi les Conseils des États-Unis, M. Beernaert, parmi les Conseils du Mexique, tous deux membres, eux aussi, de la Cour permanente, répondent à ce rappel de la Conférence de la Paix par les souvenirs qu'ils apportent, l'un de la Commission de l'arbitrage, dont il fut le rapporteur général, l'autre de la Commission du désarmement, dont il fut le président. Toutes les Commissions de la Conférence de la Paix sont ainsi, par le juste hasard des choses, représentées à ce premier litige. Elles ramènent le souvenir des grandes espérances de la Maison du Bois, en face de toutes ces Puissances qui reviennent, soit par leurs nationaux, soit par leurs langues, pour assister à la réalisation de leurs espoirs.

Que sont-ils devenus, ces espoirs ?

Une carte s'érige, sur un chevalet, pour la démonstration des plaideurs.

Serait-ce donc d'un litige géographique, d'une grande contestation territoriale qu'il s'agirait ici ?

***

Me Delacroix, du barreau de Bruxelles, plaide pour le Mexique. Serré dans sa redingote, acculé plutôt qu'adossé — par la table trop proche — au mur, son geste prisonnier se modère, son mouvement oratoire s'apaise dans une parole dont le ton s'atténue, sans que pourtant l'énergie de l'éloquence s'affaiblisse. Son analyse serrée, patiente, attentive, évoque peu à peu, au fil de l'heure, toute une impression qui, progressivement, s'accuse et laisse — quelles que soient ici les raisons du fait et du droit — une sorte d'étonnement d'abord et de surprise sur la *nature* de l'affaire.

Très loin dans l'espace, il nous entraîne aussi très loin dans le temps, à l'époque des Conquistadores, à l'heure où la Californie, découverte par Cortez, semblait encore une île, au moment précis où le roi d'Espagne s'adressait aux Jésuites, qu'on avait vu réussir partout, au Paraguay, au Pérou, au Brésil, pour leur demander d'en faire, en son nom, la conquête, moyennant, en 1597, la délégation complète de tous droits souverains, administration militaire et justice comprises.

Sur cette terre lointaine, jusqu'alors réfractaire, les missions, peu à peu, groupent près du village *(pueblo)* leur double instrument, le monastère avec les Pères, la caserne *(presidio)* avec les troupes. Œuvre politique autant que religieuse, la mission ajoute aux maigres subsides du Roi l'aumône des fidèles, attirée par le double caractère, patriotique et pieux, de l'entreprise. Quêtes sans histoire ou riches donations, parmi lesquelles, en 1735, s'en détache une, autant par sa richesse que par son étrangeté : celle du marquis et de la marquise de Villapuente, qui, par une fondation considérable — plus de quatre cent mille piastres — terminent une existence traversée, chez la marquise, par trois mariages successifs, — le premier d'indifférence, le second d'argent, le troisième d'amour, — chez le marquis, son cousin, — courtier du second mariage et bénéficiaire du troisième, — par une laborieuse combinaison d'intrigues financières, procédurières et matrimoniales, en vue de s'assurer, au détriment de l'héritier du sang, par des détournements habiles, toute la fortune du second mari. L'œuvre, ainsi dotée, prospère. Elle prospère tant et si bien que les capitaux du monarque cessent d'alimenter les quinze missions de Californie, auxquelles, en 1744, le Conseil des Indes entendu, il rend publiquement cet hommage qu'il en est résulté « un avantage prodigieux sans qu'il lui en ait rien coûté ». Elle prospère tant et si bien que, pour reprendre aux Jésuites les droits concédés en 1597, Sa Majesté Catholique les chasse du Mexique en 1768. Les Franciscains, dans le Nord (Haute-Californie), les Dominicains, dans le Sud (Basse-Californie), se partagent l'œuvre et les subsides. Des revendications s'élèvent contre le fonds pieux, notamment celle des héritiers du deuxième mari de la marquise de Villapuente, qui, de génération en génération, se transmettent le procès jusqu'au succès final : plus de quatre cent quarante mille piastres à leur restituer. On transige à deux cent mille. N'importe. Le Fonds pieux décline. La Junte du Mexique constate la décadence des missions. Les troubles issus de la guerre pour l'Indépendance n'y sont pas étrangers. En 1822, le Congrès commence à mettre en vente les biens des religieux pour l'entretien des troupes. Dix ans plus tard, il place le Fonds pieux sous l'administration du gouvernement mexi-

cain, pour lequel, en 1842, *administrer*, c'est *vendre* au profit de l'État tous les biens du Fonds pie, moyennant une rente correspondante à six pour cent des biens vendus. Six ans encore, et le traité de Guadeloupe-Hidalgo, séparant les deux Californies, donne la Basse au Mexique, la Haute aux États-Unis. L'évêque mexicain de Monterey (Haute-Californie), qui, en 1845, avait reçu ce qui restait du Fonds pie, devient ressortissant des États-Unis. Un archevêché se fonde à San-Francisco. L'évêque et l'archevêque réclament, pour l'Église américaine de Californie, à raison de six pour cent, en or, les annuités du Fonds pie.

Il y a déjà plusieurs jours, soir et matin, que Me Delacroix plaide, quand cette histoire s'achève.

C'est un procès civil. Son objet? Une créance. Les plaideurs? Des particuliers; les évêques de Californie qui se présentent en vertu de titres privés; les fondations. Dans cette Cour qu'a créée la Conférence de La Haye pour la solution pacifique des conflits internationaux, non seulement ce n'est pas un conflit susceptible d'engendrer la guerre, mais ce n'est même pas un conflit entre États. Les États-Unis, qui n'ont avec l'Église catholique aucun concordat, pour qui les évêques de Californie sont des citoyens comme les autres, entrent dans la cause au moyen de l'intervention diplomatique, par un artifice de procédure. Mais cet artifice, qui ne change pas le fond, effleure à peine la forme. Ils plaident en faveur des évêques de la Californie, mais au nom de ces évêques, contre le Mexique qui seul ici se présente, comme État, pour lui-même. Cela est si vrai que l'agent des États-Unis du Mexique est leur ministre à La Haye, Son Excellence E. Pardo, tandis que l'agent des États-Unis est M. Ralston. Cela est si vrai qu'il existe au dossier des témoignages recueillis à La Haye par le ministre américain, M. Stanford Newel, « comme non intéressé dans l'affaire ». Cela est si vrai que le mémoire et les conclusions du Mexique sont signés par le ministre des Affaires étrangères, et, pour les États-Unis, par les évêques de Californie. Cela est si vrai, enfin, qu'ici, dans cette salle, près des avocats des États-Unis, s'érige la haute stature d'un prêtre américain, l'archevêque de San-Francisco, qui suit les débats, non

comme un commissaire du Gouvernement, mais comme un particulier dont le Gouvernement serait le commissaire.

L'affaire est ancienne. Comme un nouveau théâtre qui, pour premier spectacle, donnerait une très vieille pièce depuis longtemps jouée, la Cour d'arbitrage commence par une reprise. Il y a près d'un demi-siècle que l'affaire est pendante. Il y a plus d'un quart de siècle qu'elle est jugée. Non pas jugée, comme on pourrait le croire, par un tribunal mexicain, mais par le jugement international d'un arbitre, sir E. Thornton, ministre de la Grande-Bretagne à Washington, qui, le 11 novembre 1875, partageait, entre la Haute-Californie devenue américaine et la Basse-Californie restée mexicaine, les revenus du fonds pieux. Le Mexique a payé, lentement, de 1877 à 1890, les annuités adjugées par la sentence. Depuis, il n'a pas exécuté, pour les annuités postérieures, le jugement qui l'a condamné. N'est-il pas imprudent, pour les progrès de l'arbitrage, de rappeler au début de cette Cour, qui le consacre, le souvenir des querelles qu'il a mal éteintes, par la mémoire d'un différend qu'il n'a pas tranché?

Les faits de la cause, il est vrai, protestent contre la sentence de 1875. Ce n'est qu'une impression toute personnelle : mais il semble bien que si l'affaire, autrefois soumise à sir E. Thornton, venait pour la première fois devant cette Cour, les évêques perdraient leur procès. Les fondations, auxquelles l'Église catholique n'a jamais prétendu, ne sauraient revenir à l'Église américaine qui n'est ni le successeur des Jésuites, ni le représentant des Indiens à convertir. Pourtant, dès que le litige arrive sur la question de chose jugée, malgré le grand talent de M. Beernaert aux prises avec la grande science juridique de M. Descamps, l'issue du procès n'est plus douteuse. Sur l'argument d'équité, c'est le Mexique qui l'emporte. Sur l'exception de chose jugée, c'est-à-dire sur l'argument de procédure, ce sont les États-Unis qui triomphent. Tout ce que peut faire pour le Mexique le tribunal, qui va le condamner, le 14 octobre, à payer les arrérages en retard, soit un million quatre cent vingt mille et quelques dollars, et les arrérages à venir, sur le pied de quarante-trois mille dollars, c'est d'adoucir les conséquences de

la sentence en adoptant l'argent, monnaie du Mexique, et non l'or, monnaie des États-Unis, comme mode de paiement, ce qui, pour les évêques américains, au cours du change, réduit de plus de moitié leur victoire. N'importe. C'est ici, dès le premier débat, dans cette Cour « supérieure aux ruses, aux petitesses, aux iniquités légales » un mauvais hasard que cette bataille de la pure justice avec la forme. Dans les conflits du droit et de l'équité, la victoire de la forme, si pénible qu'elle soit, est nécessaire, si nécessaire qu'ici les arbitres se sont prononcés, sinon dans les motifs, du moins dans le dispositif, à l'*unanimité* ! Mais quel douloureux spectacle !

Une mince affaire d'intérêt privé, — déjà tranchée par un précédent arbitrage, — jugée suivant le Droit contre l'Équité, — telle est, en ses déceptions, la triple impression qui monte au cœur en cette salle étroite, où la justice arbitrale apparaît, mince et fragile, poursuivie par la mauvaise chance des jours d'épreuve... Impression douloureuse et profonde, surtout pour le Pacifique auquel tous les échos d'une noble propagande ont répété qu'avec cette Cour, « à laquelle les gouvernements ne pourront, sans crime ni honte, refuser leurs différends », c'est l'âge d'or qui commence... Impression qui le jetterait du haut en bas de son rêve, ce qui serait, par un autre excès, le précipiter de l'illusion dans l'erreur.

***

Quand un mécanisme est menacé de se rouiller par l'inaction, peu importe la tâche qu'on lui donne ; l'essentiel est qu'il se dérouille. Quand, dans une troupe, personne ne veut avancer, peu importe qui sort des rangs; l'essentiel est qu'un homme s'avance. Quand, dans un cercle, un silence se crée, peu importe la banalité de la première parole; l'essentiel est qu'elle soit dite. Les premiers pas de l'enfant sont menus et fragiles : ce sont les seuls qu'une joie remarque. Quelle que soit l'impression qu'on emporte du fond de l'affaire, elle s'estompe et s'efface devant ce grand résultat : la Cour marche. Le mécanisme est dérouillé. Le silence est rompu. Les premiers pas sont faits. L'exemple agit. La contagion

opère. Le 28 août, l'Angleterre, l'Allemagne et la France signaient avec le Japon une convention pour soumettre à la Cour la question de la taxe refusée par leurs nationaux sur la propriété foncière au Japon *(House tax)*. Le 28 octobre, deux arbitres devaient être désignés, l'un par le Japon, l'autre par les trois puissances européennes. Le Japon choisit son ministre à Paris, M. Motono. La France et l'Allemagne tirèrent au sort avec l'Angleterre, à Londres, le choix de l'arbitre européen. Trois enveloppes étaient prêtes. M. Cambon ouvrit celle où se trouvait le mot « gagnant ». La France, qui avait la nomination de l'arbitre, faisait appel à la science consommée d'un maître entre les maîtres. M. Louis Renault, dont le nom synthétise, en France, l'orientation du droit des gens, de l'utopie, vers les réalités pratiques. Dans les deux mois, les deux arbitres se réunissaient à Paris, pour nommer le surarbitre, membre, lui aussi, de la Cour permanente : M. Gram, ancien ministre d'État de Norvège.

En même temps qu'un espoir naissait de voir, au Venezuela, la diplomatie laisser à la Cour de La Haye, sinon la totalité, du moins quelque partie du litige, un nouvel arbitrage, nettement arrêté, se préparait ainsi, pour le premier janvier 1904; mais sans hâte, car, en ce moment, l'essentiel n'est pas de multiplier les éléments d'activité de la Cour, c'est de régler sa marche. Quand un navire est construit puis mis à flot, les ingénieurs procèdent à des essais. La Cour entre en ce moment dans cette période de réglage. Les premières affaires doivent être principalement des expériences. La première ne pouvait guère être autre chose. A dessein choisie pour sa simplicité même, c'est précisément parce qu'elle était très vieille, très mince, toute juridique — et presque perdue d'avance — qu'elle permettait, mieux qu'aucune, de se livrer à des observations, qui, dans toute autre, eussent été dangereuses. N'y a-t-il pas un inconvénient à laisser quelques avocats plaider dans une langue que ceux de l'adversaire ne comprennent pas? N'y aurait-il pas avantage à supprimer complètement ou tout au moins à réduire à leur strict minimum les plaidoiries orales? Ne vaudrait-il pas mieux introduire les représentants des parties au sein même du tribunal, en choi-

sissant comme arbitres, de part et d'autre, un national — comme dans la seconde affaire — au lieu de désigner, de part et d'autre, deux étrangers, — comme dans la première? De toute façon, n'est-il pas imprudent de mentionner, dans le jugement, l'unanimité des juges? Toutes questions techniques qu'à l'Institut M. L. Renault soulevait récemment, en présence de M. Motono, comme autant de points d'interrogation qui, suggérés par l'expérience faite, se vérifieront par l'expérience à venir.

Que les amis de la paix ne montrent pas trop d'impatience, L'heure n'est pas aux résultats, mais aux essais. Même après en avoir démêlé les insuffisances, qu'ils veuillent bien ne pas dédaigner, comme indigne de leurs espérances, la vieille et mince affaire par laquelle s'est ouverte la Cour. En tirant au jour, dans les débats, l'erreur d'un précédent arbitrage, rendu par un arbitre unique, trop étranger au droit, elle a mis en lumière les vices de l'arbitrage ancien, plus politique que juridique, et les insuffisances d'une justice arbitrale qui ne serait pas une justice professionnelle. En s'inclinant malgré tout devant le respect de la chose jugée, la Cour a donné l'exemple de la soumission à ces formes rigides, qui sont la garantie suprême des plaideurs. Si elle n'est pas la maison de la paix rêvée par le poète, elle est déjà la maison du droit. — C'est assez pour emporter d'ici des visions pleines d'espérance.

A. G. DE LAPRADELLE

UN FAMILIER DE VICTOR HUGO

AUGUSTE DE CHATILLON

— DOCUMENTS INÉDITS —

Le poète de *la Grand' Pinte* et de *la Levrette en paletot*, qui fut aussi peintre et statuaire, Auguste de Châtillon, a fait partie du Cénacle romantique; il hanta familièrement la maison de Victor Hugo : — ami des parents, camarade des enfants, portraitiste attitré des uns des autres.

On a revu, il y a quelques années, dans une exposition, à l'École des Beaux-Arts, le *Portrait de Madame Victor Hugo*, appartenant au petit-fils du poète. Un *Portrait de Théophile Gautier*, que madame Judith Gautier conserve comme un précieux souvenir, donne aussi une idée de ce que fut le peintre. Quant à ses relations avec Victor Hugo et les siens, des lettres inédites, des documents de première main, s'ajoutant à d'autres pièces déjà publiées, nous permettent aujourd'hui d'en raconter l'histoire.

***

Auguste de Châtillon, vers 1830, avait dépassé à peine la vingtième année[1]. Il se trouvait dans des conditions particu-

1. Il était né à Paris, en 1808; — il est mort en 1881.

lières, dans une curieuse et fâcheuse situation de famille, un peu abandonné à lui-même ; il entrait dans le monde des lettres et des arts avec une foi sincère, une flamme toute juvénile.

Sa naissance avait été irrégulière. Sa mère était une personne sensible, exaltée, d'esprit cultivé, qui s'essayait à la poésie, à l'imitation de son propre père, lié avec Désaugiers. Demeurée fille à l'âge de trente-deux ans, Julie-Marthe-Marie de Châtillon se laissa séduire par un autre ami de ce père. Nous avons vu le portrait de la jeune femme chez M. Maurice de Châtillon, cousin germain du poète : elle a de la grâce, de la vivacité, une physionomie agréable. — Ce portrait est la reproduction, exécutée par Auguste de Châtillon lui-même, d'un original qui s'est perdu.

Elle mourut à l'âge de trente-sept ans. La naissance du fils naturel n'avait pas été déclarée. Le grand-père n'avait connu l'existence de son petit-fils, disait-il, que lorsqu'il eut quatre ans. Quant au père, il disparut tandis que l'enfant était encore en bas âge, et, d'après une version qui nous a été transmise, il serait mort en Italie, tragiquement.

Auguste de Châtillon n'avait point d'état civil, point de personnalité légale ; il était comme perdu à travers le monde : un extrait de baptême est la seule pièce le concernant qu'il ait jamais pu découvrir.

Après que sa naissance eut été avouée à son grand-père, un de ses oncles, dont il portait le prénom, lui témoigna un vif intérêt. Cet oncle avait été officier ; il avait reçu, dans la campagne de Russie, plusieurs blessures. Il mit l'enfant au collège d'Amiens ; il songeait même à l'adopter. Malheureusement, il dut repartir pour l'étranger, en qualité d'ingénieur : il alla en Turquie, aida à construire la route d'Andrinople à Constantinople, et mourut à Trébizonde. Auguste de Châtillon ne parlait de lui qu'avec le plus profond amour, et l'appelait son bienfaiteur et son père.

Cet oncle, en mourant, laissait, non pas une fortune, mais quelques sommes ; il avait fait un legs à son neveu. Celui-ci ne put montrer de pièces établissant son identité : il perdit l'héritage.

Entre temps, élève assez ordinaire au collège d'Amiens, le jeune Châtillon couvrait de dessins tous ses cahiers ; il se

tourna vers la peinture, et son oncle lui paya ses frais d'apprentissage. Grâce à lui, il fut élève de Guillon-Lethière et put se présenter à l'École des Beaux-Arts.

Sa mère avait d'autres frères, qui n'avaient pas voulu entendre parler de l'enfant. Il eut seulement, pour le réconforter, l'affection de son cousin germain, Maurice de Châtillon, plus jeune que lui de quelques années. Cette affection, toute fraternelle, ne se démentit jamais, malgré la différence des professions, l'un étant voué à l'industrie, l'autre à la pratique des arts[1].

***

Quand Châtillon connut Victor Hugo, le poète était déjà célèbre. Le Cénacle s'était constitué au logis de la Place Royale. Le groupe était vivant et bruyant : un tel centre de ralliement ne pouvait qu'attirer des recrues. Si le maître était souvent distrait, absorbé en lui-même et préoccupé de son œuvre, madame Victor Hugo était la maîtresse de maison accueillante, qui gardait pour chacun le sourire, le mot aimable de bienvenue[2].

Nature ouverte et insouciante, avec un laisser-aller qui dura toute sa vie, Auguste de Châtillon fut heureux de se joindre à cette jeune troupe. Artiste qui cherchait sa voie, il venait prendre sa place auprès de Victor Hugo, comme l'avait fait Louis Boulanger.

Quels furent leurs premiers rapports? Le détail vaut d'en être conté : il permet de juger le caractère du jeune homme.

Auguste de Châtillon connaissait déjà une autre puissance, Alexandre Dumas. On lui avait demandé des études pour les costumes du *Roi s'amuse*, que la Comédie-Française allait représenter; il était naturel qu'il désirât voir l'auteur, avec lequel il aurait sans doute à s'entendre : un monsieur Brun prit sur lui de le mettre en relations avec Victor Hugo. Mais

1. M. Maurice de Châtillon est mort en 1901, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

2. Voir *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* (madame Victor Hugo), et, parmi les livres publiés en dernier lieu, *le Romantisme et l'éditeur Renduel*, par Adolphe Jullien.

celui-ci était très affairé, à ce moment : la première visite fut assez malheureuse.

Châtillon se rend chez Victor Hugo, qui le fait attendre une demi-heure : il s'impatiente et s'en va. Le poète, là-dessus, lui écrit une lettre charmante : apaisé, le dessinateur retourne chez l'auteur du *Roi s'amuse*. A peu de temps de là, il est invité à dîner, et c'est l'entrée dans la maison.

Cependant, Hugo et Dumas venaient de se brouiller, et cette rupture était un événement dans le camp romantique. Chacun se déclarait pour l'un ou pour l'autre ; à la table de Victor Hugo, il était de bon goût d'encenser l'amphitryon. Pendant le dîner, les convives, au nombre d'une vingtaine environ, prenaient plaisir à frapper sur Dumas.

Soudain, Châtillon, agacé de ces attaques, se décide à protester. Il se lève et dit à Hugo :

— Je suis ami de Dumas, je ne veux pas en entendre dire du mal : je ferai la même chose pour vous, à l'occasion !...

On essaie de le retenir, mais la colère l'emporte ; il se retire, laissant l'assistance un peu étonnée.

Le lendemain, il reçut un mot de Victor Hugo, qui n'avait pas voulu prendre au sérieux cette incartade et l'engageait à revenir. Le maître lui dit, en le revoyant :

— Vous êtes une bonne et franche nature ! Vous avez bien fait de parler ainsi[1]...

Peu à peu la maison de Victor Hugo s'ouvrit davantage à ce compagnon de qui l'on remarquait la franchise, la naïveté, la douceur de sentiments. Il eut sa place à toutes les réunions, à toutes les fêtes intimes. Il rendait mille petits services, et l'on pouvait compter en toute certitude sur son dévouement. Il s'abandonnait d'autant plus volontiers à une amitié confiante que les premières tendresses lui avaient manqué.

Il se réclamait, dans l'intimité, de l'ancienne famille historique des Châtillon : cette prétention, si peu justifiée, hélas ! pouvait avoir quelque succès dans le Cénacle. Et, par le fait, qu'on eût bien accueilli ou non cette gloriole romantique, il en resta quelque chose : Victor Hugo donna au jeune homme le surnom de « connétable ».

1. Nous avons trouvé ces détails dans une lettre adressée par M. Gaulier, rédacteur du *Rappel*, ami de Châtillon, à M. H. Boucher.

Nous avons divers billets du poète, où claironne cette appellation amicale. Billets non datés, écrits à la hâte, aussi brefs que possible : Victor Hugo était censé n'avoir pas le temps d'en écrire plus long. Il envoyait à Châtillon n'importe quoi, il ajoutait ces quelques mots :

Entre vos mains, mon cher connétable!

VICTOR HUGO.

Auguste de Châtillon avait fourni, pour le *Roi s'amuse*, des esquisses coloriées, assez prestement enlevées, qui avaient été universellement goûtées dans l'entourage de l'auteur.

Un travail de ce genre n'était pas, du reste, chose absolument facile : un dessinateur devait tenir compte de certains détails chers à tout poète romantique, observer exactement la couleur locale; tout en évitant les exagérations fâcheuses, les fautes contre l'histoire, il était tenu à laisser de côté les réminiscences et les redites du costumier classique.

Victor Hugo avait d'ailleurs remis à son fidèle interprète les indications nécessaires. Châtillon a écrit en marge de ces notes :

Renseignements que me donnait Victor Hugo pour les costumes que je lui ai faits de sa pièce, le Roi s'amuse, *jouée une fois aux Français.*

Ces instructions données par Victor Hugo ne doivent pas être perdues. Nous les transcrivons sous leur forme abrégée et cursive :

FRANÇOIS Ier. — 1er acte. — Habit de fête très élégant, comme l'a peint Titien.

2e acte :

Je me déguise
D'une livrée en laine et d'une cape grise,

Costume d'écolier très simple.

3e acte. — Magnifique négligé du matin. Robe de chambre.

4e et 5e actes. — Costume militaire de simple capitaine.

TRIBOULET. — 1er acte. — Est fait.

2e, 4e, et 5e actes. — Costume de ville, bourgeois, de couleur sombre. Manteau.

BLANCHE, sa fille. — Les costumes sont faits.

M. DE SAINT-VALLIER. — Vêtu de noir, grand deuil, barbe et cheveux blancs. Costume de caractère, du temps de Louis XII.

SALTABALDIL. — Spadassin bohémien. Costume de caractère. Très longue épée.

MAGUELONNE, sa sœur :

> J'ai ma sœur Maguelonne, une fort belle fille
> Qui danse dans la rue et qu'on trouve gentille.
> Elle attire chez nous le galant, une nuit, etc.

Très jolie bohémienne, servante d'auberge et danseuse de rue. Costume de caractère.

CLÉMENT MAROT. — Costume très simple.

LE DUC DE PIENNE. — Grand seigneur très élégant.

N.-B. — Il nous servira pour les autres seigneurs, en changeant leur costume.

M. DE COSSÉ. — *L'un des quatre plus gros gentilhommes de France*, dit Brantôme. Du reste, cocu.

MADAME DE COSSÉ. — Très jolie femme; grand costume de bal et de cour. Elle servira pour toutes les femmes de la cour.

M. DE PARDAILLAN. — Jeune page, très riche et très élégant. Il servira pour tous les pages.

DAME BÉRARDE, vieille duègne. — Costume du temps de Louis XII.

UNE FEMME DU PEUPLE.

UN MÉDECIN. — Il ne fait que paraître et dire un mot à la fin.

UN VALET.

UN GARDE.

UN GENTILHOMME, à la livrée de la reine.

Au verso du papier une esquisse au crayon, de Victor Hugo, assez sommaire, représente Maguelonne, dans le costume qu'il désirait. Auguste de Châtillon a écrit au-dessous : « Indication de Maguelonne, faite par Victor Hugo. »

* * *

Victor Hugo passe l'été de 1836, avec les siens, dans une petite maison de campagne, à Fourqueux, près de Saint-Germain-en-Laye. Asseline, qui était parent de madame Victor Hugo, nous a renseignés sur ce séjour, dans un livre où il a retracé maints souvenirs[1]. Théophile Gautier et Auguste

1. *Victor Hugo intime.*

de Châtillon figuraient fréquemment parmi les invités. La fille de Victor Hugo, Léopoldine, celle qui devait se noyer à Villequier, avait alors douze ans : elle fit sa première communion dans l'église du village.

Cet événement, Châtillon s'offrit à le représenter : il peignit un tableau de circonstance qui est toujours resté suspendu près du lit de madame Victor Hugo, dans sa maison de la place Royale, puis à Marine-Terrace.

D'après Asseline, Théophile Gautier et Châtillon avaient eu, en assistant à la cérémonie, une attitude qui prouvait peu de recueillement; l'un des deux lisait les *Mémoires de Mademoiselle Quinault*.

Asseline a reproduit une lettre de Paul Foucher, qui donne quelques détails amusants sur l'existence qu'on menait là :

Je suis maître d'école ici. C'est un lieu que je ne pense pas pouvoir quitter de tout le mois. Dans ce moment, je garde la maison ; le reste de la colonie court la forêt avec le jeune Châtillon. Nous avons découvert une petite calèche d'enfant, qu'on nous loue attelée d'un âne. On y place les trois marmots ; les grandes personnes ont chacune une monture à longues oreilles. Ce sont des cris à effrayer les fauvettes, les moineaux et les coucous de toute la contrée...

Foucher, un peu plus loin, raconte une petite scène, à propos de l'arrivée d'Alexandre Dumas, qui venait de se réconcilier avec Victor Hugo : — Châtillon dut se réjouir de ce rapprochement :

Nous avions à dîner Alexandre Dumas ; Adèle avait ménagé un raccommodement, et les deux poètes ont bu à leurs succès mutuels. L'un et l'autre étaient arrivés avec le jeune Châtillon, trempés jusqu'aux os ; il a fallu bourrer nos cheminées de fagots et trouver dans ma chétive garde-robe de quoi couvrir les épaules de nos trois Parisiens. Dumas était admirable avec ma camisole ouatée...

Voici encore un billet inédit de Victor Hugo, relatif à cette villégiature :

Dites, mon connétable, à notre brave ami Dumas qu'il fasse retenir pour lui aux voitures de Saint-Germain, pour le départ de *dimanche, à deux heures et demie,* une place sur la banquette où est

déjà inscrit votre ami *M. Mathieu* [1] : retenez-en autant pour vous de votre côté. Nous ferons route côte à côte tous les trois, et nous serons à Fourqueux pour dîner, ce que nous ferons, j'espère, de belle humeur et de bel appétit. Nous y coucherons tous les trois et nous repartirons ensemble pour Paris, le lendemain lundi, à moins qu'il ne vous plaise de prolonger votre séjour là-bas, et sur ce que *Dios guarde á usted muchísimos años, mi condestable.*

VICTOR.

19 mars.

Soyez exacts. Dimanche, deux heures et demie précises. J'ai écrit pour vous à M. Paris [?].

Victor Hugo, dont la recommandation était déjà très puissante, veillait aux intérêts de son ami, et tâchait de lui obtenir des commandes de l'administration des Beaux-Arts. Châtillon avait exposé le *Portrait de Victor Hugo et de son fils aîné* (Salon de 1836). Il avait remporté, avec cette œuvre, une médaille d'or. Il fut inscrit sur la liste des encouragements annuels : cette bonne nouvelle fut chaleureusement accueillie par la société de Fourqueux.

Un peu plus tard, nous retrouvons Victor Hugo toujours prêt à user de son influence en faveur de Châtillon, avec cette bonté d'âme, cette bonté facile et souvent quasi paternelle que plus d'un poète lui a connue. Comment venir en aide à l'artiste dont les ressources étaient vite épuisées? Il peignait les portraits de ses amis, et ce travail ne lui rapportait guère : obéissant à son humeur irrégulière, il ne savait pas acquérir les relations utiles, multiplier les démarches et saisir l'occasion au passage.

Or, sans négliger la peinture, il avait pris en main le ciseau du statuaire. Il apportait à la sculpture une ardeur sans égale, une belle ferveur d'artiste qui ne doutait de rien.

Il a écrit un poème, publié dans son premier volume, et qu'il n'a pas admis dans le recueil complet de ses vers. Écoutez-le s'adressant à son œuvre, et parlant comme un autre Pygmalion :

1. C'était un nom que prenait Victor Hugo, pour ne point se faire connaître.

SCULPTEUR

Splendide et belle ! Ainsi tu me souris, coquette,
Sans me remercier de t'avoir ainsi faite,
Ingrate enfant, mon doux espoir !
Je ne puis me lasser d'admirer ta souplesse,
Ta fierté, ta grandeur étrange et ta noblesse,
Femme en marbre, admirable à voir.

Que puis-je encor pour toi, ma fille favorite?
Veux-tu que je relève une humble marguerite
Qui touche et baise ton pied pur?
Et ce gazon fleuri que j'ai fait, à grand' peine,
Pour te plaire et poser tes pieds de souveraine,
Te semble-t-il encor trop dur?

Aimes-tu les oiseaux? un rossignol qui chante ?
Je puis t'en faire un nid où la mère touchante
Sur ses chers petits met son cœur.
Aimes-tu mieux les fleurs, un lézard, autre chose?
Ou que préfères-tu d'un lys ou d'une rose,
Ou, si tu veux, une autre fleur[1] ?

Des vers comme ceux-là ne témoignent-ils pas du travail passionné qui fut celui de l'artiste ?

Un de ses meilleurs morceaux de sculpture est un *Bénitier* surmonté de deux anges et portant cette devise : SPERA SEMPER[2] ! Victor Hugo entreprit de faire acheter ce bénitier par la Ville de Paris ; il écrivit au préfet de la Seine, M. de Rambuteau, en lui envoyant le modèle en plâtre de l'ouvrage :

Permettez-moi, Monsieur le Préfet, de vous faire un petit cadeau. C'est ce bénitier, œuvre charmante, que je viens de trouver à la porte d'un papetier, et que je voudrais voir à la porte d'une église. Je vous l'offre en plâtre, rendez-nous-le en pierre.

Vraiment, il se bâtit beaucoup d'églises à Paris, en ce moment. Est-ce que cette composition, si délicate, si chrétienne et si poétique, ne pourrait pas y trouver place? En tout cas, permettez que je

1. *A la Grand'Pinte* (Poulet-Malassis, 1860), page 145.

2. Ce bénitier a été légué dernièrement au musée Carnavalet par M. Eugène Asse.

recommande à votre appréciation éclairée le sculpteur, homme évidemment d'avenir et de talent, qui pourrait être bien utile, ce me semble, aux travaux dont vous avez la haute direction.

Paris, 3 juin 1839.

En adressant à Châtillon une copie de cette lettre, Hugo y ajoutait ces quelques lignes :

Sous ce pli, *mon cher connétable*, vous trouverez la copie du billet que je viens d'écrire à M. de Rambuteau, en lui envoyant votre charmant *Bénitier*.

Mille amitiés.

VICTOR HUGO.

La proposition du poète n'eut pas de suites : le préfet de la Seine jugea sans doute que le morceau n'était pas assez important, que les dimensions en étaient trop restreintes. La popularité obtenue par cet ouvrage, dont il se vendit de nombreuses reproductions, put consoler l'auteur de sa déconvenue.

Quelques années après, Châtillon revint à cette idée d'un bénitier romantique. Il avait conçu, cette fois, une œuvre peu banale, touchant même à l'étrange : il avait imaginé un ange-femme, sorte d'Éloa. Le type n'était pas conforme aux données de la religion : l'ouvrage ne put trouver place dans une église : les amis de l'artiste firent de vains efforts pour le faire agréer par le curé de Saint-Paul.

***

Auguste Vacquerie était venu se joindre aux admirateurs de Victor Hugo ; avec quel enthousiasme, il l'a proclamé lui-même dans son livre : *Mes Premières Années de Paris*.

Il avait présenté dans la famille du maître son frère Charles. Celui-ci, attiré par la nature ouverte de Châtillon, devient pour lui un ami intime. Il aime l'homme, il estime l'artiste.

A cette époque, Châtillon venait de peindre le *Portrait de Théophile Gautier* (Salon de 1839). On avait sous les yeux, dans le logis de la Place Royale, le *Portrait de Victor Hugo et*

de son fils et la *Première Communion*; l'auteur avait commencé à pourtraicturer aussi madame Victor Hugo, pour laquelle il éprouvait une très sincère affection.

Le *Portrait de la marquise d'Épinay* était considéré comme un de ses meilleurs. Il avait obtenu, en 1837, une médaille de deuxième classe, avec le *Portrait de la marquise de B...* En 1838, il avait exposé une *Vision de saint Augustin néophyte*. Il exécutait aussi de petits tableaux de genre, spirituellement conçus, et d'une sentimentalité un peu facile. La couleur en était parfois assez molle; le peintre recherchait des tons blanchâtres et blafards. Il employait là des procédés de convention que presque tous employaient alors.

Charles Vacquerie est bien vite charmé par les œuvres qu'il voit dans l'atelier de son ami. Il se propose de lui procurer des portraits, dans son entourage, dans sa propre famille. Châtillon fait d'abord le sien, ensuite celui d'Auguste Vacquerie, et on se prépare à l'emmener au Havre.

Voilà Châtillon en voie de succès. Il a des amis qui ne sont pas inutiles. La Direction des Beaux-Arts lui fait une commande. Il est toujours le bienvenu dans la maison de Victor Hugo. On ne lui reproche que des bizarreries, un peu de mobilité, quelques incartades. Il est capricieux et fuyant, certains jours : d'après quelques billets de madame Victor Hugo, il ne tient pas facilement ses promesses, quand il s'est engagé à venir; c'est à se demander s'il est fâché de quelque chose.

Une lettre de Léopoldine Hugo montre gentiment combien on tenait à Auguste de Châtillon, dans la famille du poète :

Je vous arracherai de force à vos statues et à vos portraits, cher monsieur de Châtillon, en vous rappelant que c'est demain 16 décembre la Sainte-Adélaïde. Vous pouvez bien abandonner vos travaux, pendant une soirée, pour venir retrouver vos vieux amis de la Place Royale.

Vous êtes tout naturellement une des quatre ou cinq personnes que maman aime à réunir ce jour-là. Si vous lui manquiez, elle penserait que vous nous avez tout à fait oubliés.

A demain sept heures, n'est-ce pas?

LÉOPOLDINE HUGO.

Charles Vacquerie, quant à lui, sait relancer Châtillon, et parvient à le faire venir au Havre. Il est allé rejoindre sa famille, et, du ton le plus cordial, il appelle son ami :

Je t'écris ces quelques lignes, mon bon Châtillon, pour t'engager à presser ton départ. Tâche d'avoir bien vite ton argent au ministère et viens nous voir. Ma sœur a fait faire pour toi un lit à la maison, et nous t'attendons tous les jours. Nous avons projeté une bonne partie pour la mi-carême; tâche de venir pour cette époque. On doit donner une fête nocturne superbe... Mon beau-frère t'a déjà annoncé au cercle du Havre, et il te donnera une carte d'entrée pour tout le temps de ton séjour. Tu vois que nous t'attendons tous avec impatience...

CH. VACQUERIE [1].

Il revient à la charge quand cela est nécessaire ; il réclame à l'ami indolent ou négligent un exemplaire du *Bénitier*, qu'il n'a pas encore reçu, et il lui fait savoir que le portrait de son frère Auguste a produit un excellent effet :

Le portrait de mon frère a fait sensation; tout le monde le trouve d'une ressemblance frappante. Envoie-moi le mien, s'il est sec, ou ou plutôt apporte-le toi-même bien vite... J'ai déjà un portrait à te faire faire. C'est un de mes amis qui a vu celui d'Auguste et qui veut avoir le sien. Ainsi, à bientôt. Dis-moi quel jour tu arriveras, afin que je me trouve à la voiture. N'oublie pas ma pipe, et surtout sois ici avant la mi-carême...

Charles Vacquerie, ne recevant pas l'annonce du départ, écrit de nouveau :

J'attendais tous les jours une lettre de toi. Voilà l'époque de notre fête de nuit qui approche, et tu ne me donnes pas signe de vie. Tu n'as plus que cinq jours pour arriver à temps. C'est pour le 28. J'ai retenu pour toi, sauf ton approbation, un petit atelier aux Bains. Tu iras là pour peindre, car tu seras entièrement avec nous. Tâche donc que le ministre te donne ton affaire... Arrange-toi comme tu voudras, mais il faut que tu sois ici pour le 28. Et puis, nous avons pour le 4 avril une fête superbe à Cherbourg ; on lancera le *Friedland,* le plus fort vaisseau à trois ponts qui ait été construit en France. C'est un spectacle superbe pour nous autres marins, et par

1. Cette lettre est du 11 mars 1840.

conséquent pour toi, qui n'as jamais vu un navire... S'il te faut de l'argent, je t'en enverrai sur le tableau que tu dois me faire. Ainsi, tu n'as plus de motifs pour rester.

Tout assurait à Auguste de Châtillon un bon accueil et un séjour agréable au Havre. Il arriva enfin et fut reçu à merveille. C'était pour lui, comme naguère à Fourqueux, une halte, une période d'apaisement et de repos. Il écrivit du Havre à Victor Hugo, à sa femme à toute la maisonnée, pour faire part de ses impressions.

Nous regrettons de n'avoir pas cette lettre; madame Victor Hugo y répond, quelques jours après, se montre sensible au bon souvenir de l'absent et lui témoigne toute sa joie :

N'est-ce pas, que vous êtes dans une bien excellente famille? Je suis heureuse aussi de vous voir *désenguignonné* et de vous sentir en veine de gagner de l'argent. Sachez bien que je jouirai toujours de grand cœur des choses favorables qui vous arriveront...

Elle donne quelques détails sur la vie menée au logis, sur les occupations de chacun, sur les nouveaux travaux de Victor Hugo :

Nous menons une vie de carême; nous ne sortons pas et travaillons presque constamment. J'ai pris le goût de l'activité matérielle; cela doit vous étonner, car c'est fort en dehors de ma nature. Le bon effet de cela, c'est que je me creuse moins la tête, que je pense moins, ce qui est favorable au bonheur, et que ma maison s'en trouve mieux par l'ordre que j'y puis mettre.

Madame Victor Hugo avait une sorte de penchant à une philosophie intime, elle aimait à raisonner: elle développe ses idées sur la charité, sur la résignation. On croirait deviner, par moments, qu'elle a déjà quelques chagrins à cacher. Mais elle se reprend bien vite, et, après avoir dit qu'il faut « vivre en bonne intelligence avec certains caractères qui ne s'accordent pas avec le vôtre », elle déclare à Châtillon qu'elle n'en est point là heureusement. Nous voilà rassurés! Continuons de lire :

Le volume de mon mari[1] va paraître sous très peu de jours. Il

1. *Les Rayons et les Ombres*.

ne donnera sa pièce[1] que cet automne. Boulanger a vendu son tableau au duc d'Orléans un bon prix. Mes fils ont des places triomphales au collège et sont d'adorables petits garçons, sous tous les rapports. Didine fait ses *pasques*, à l'heure qu'il est, après avoir employé son carême à des œuvres pieuses, sans bouger plus que moi du coin du feu. Dédé[2] se révolte et n'obéit plus. Elle trouve que la soumission est abusive ainsi que le travail. Qu'elle est changée! Elle n'en est pas moins ravissante et chérie! Nous partons dans un mois à la campagne que nous avons arrêtée. Mon père vient, il sera logé avec nous, comme un vrai patriarche qu'il est[3].

Auguste de Châtillon écrit encore : — sans doute, il est resté au Havre, trois ou quatre mois, retenu par ses hôtes, et travaillant à des portraits. — Dans une autre réponse, madame Victor Hugo se dit « attelée au travail que son mari achève ». Elle est prête à partir pour la campagne, et donne son adresse : « à la Terrasse, à Saint-Prix, route de Saint-Leu, vallée de Montmorency ». Cette lettre est assez courte : le déménagement approche, avec tous les soucis ordinaires. Installée aux champs, madame Victor Hugo écrit plus longuement. Elle montre encore la philosophie résignée que nous avons remarquée déjà ; elle est d'ailleurs enchantée de savoir Châtillon satisfait de son séjour dans la famille Vacquerie :

Je ne suis pas étonnée que vous vous trouviez à merveille au milieu de la bonne famille chez laquelle vous êtes. Je suis ravie aussi, malgré les ennuis qui accompagnent les faiseurs de portraits, que ceux-ci vous soient tombés sous la main. L'art, la belle nature, d'excellents amis, voilà de bonnes conditions pour se trouver heureux. Aussi vous rangerai-je, en ce moment, parmi les bien partagés ici-bas. Songez, si quelque ennui vous arrive, que chacun porte sa plaie en ce monde, qu'elle est plus ou moins douloureuse et profonde, voilà tout.

Nos santés sont bonnes. Nous resterons à la campagne fort tard, c'est mon vœu du moins. J'ai de Paris par-dessus la tête. J'ai besoin de repos. Cela, avec la joie que me donnent mes enfants, plus le souvenir de mes amis, et je ne demande pas davantage.

1. Il s'agit probablement des *Burgraves*. — La pièce, on le sait, ne fut jouée qu'en 1843.

2. Adèle, la seconde fille.

3. Cette lettre est du 14 avril 1840.

Je serai bien joyeuse de vous revoir, cher monsieur ; j'attends la fin d'août avec impatience. Dites mille choses tendres et affectueuses à M. Charles que j'aime tant aussi, et rappelez-moi au souvenir de madame Lefèvre.

Cette amitié que madame Victor Hugo ressentait pour Charles Vacquerie devait se manifester bientôt : le jeune homme fut agréé comme fiancé de Léopoldine. Certes le choix était singulièrement heureux : on a vu tout à l'heure combien ce brave et loyal garçon avait un cœur aimant, une nature expansive. Madame Victor Hugo, un peu attristée dans son ménage, un peu anxieuse de l'avenir, pouvait trouver de ce côté des compensations : hélas ! la fatalité n'allait pas tarder à les lui soustraire.

***

A quelle époque Châtillon a-t-il écrit ses premiers vers ? Comment est-il venu à traduire ses impressions ? On sent une certaine spontanéité dans les élans de la Muse naïve, sincère et un peu bohème, qui fut sienne. On croirait volontiers que la verve poétique s'est produite, chez lui, à travers les libres conversations, les rêveries faciles de l'atelier où l'on cause, où l'on rit, où l'on plaisante, où l'on chante.

Dans ce milieu littéraire, la poésie le guettait de tous côtés ; plusieurs amis du maître avaient, comme lui, diverses aptitudes ; — Théophile Gautier dessinait et peignait avant de s'en tenir plus spécialement à son triple rôle de poète, de critique et de romancier.

N'oublions pas qu'il devait y avoir aussi un peu d'atavisme dans son cas : son grand-père et sa mère avaient composé quelques poésies.

Châtillon montra un jour une pièce de vers à Gérard de Nerval, qui fut d'abord étonné. Ces vers devaient ressembler, par le sentiment, à ceux que le tendre Gérard rimait quelquefois : la confidence était bien placée. Châtillon hésita davantage à faire connaître ses essais à Victor Hugo.

Mais, au moment où nous sommes, il n'est encore poète

que par occasion ; il cherche, avant tout, à gagner sa vie comme artiste[1].

Cependant Charles Vacquerie épouse Léopoldine Hugo. Survient la terrible catastrophe de Villequier, où les jeunes mariés perdent la vie. Quelle affreuse douleur, dans la maison de Victor Hugo! Châtillon se désole plus que tout autre ami; le découragement l'a saisi depuis quelque temps, il lutte avec peine, et, cédant à de funestes conseils, il se décide à partir pour les États-Unis. Sans doute croyait-il y trouver l'occasion de peindre de nombreux portraits.

D'Amérique, Châtillon donne de ses nouvelles; il envoie même des vers à Victor Hugo : il tient à le prendre pour juge.

C'est madame Victor Hugo qui lui répond; la réponse est assombrie par un nouveau deuil :

13 août 1845.

Mon cher monsieur Châtillon,

Nous vous remercions de votre bon souvenir. Mon mari est fort touché. Cette poésie a rendu mon mari tout heureux. J'espère que l'année prochaine il va parler; là vraiment nous aurons le bénéfice de cette dignité[2]. Depuis que vous êtes parti, notre vie s'est passée comme d'habitude. J'ai été davantage dans le monde, y étant presque forcée par ma position maintenant. Du reste, comme toujours, de bons et de mauvais jours, plus de mauvais que de bons, et même les bons pour moi sont bien amers, plus amers que jamais, car je viens de perdre, il y a trois mois, mon pauvre père.

Vous l'avez connu, et si tout père est regrettable, celui-là l'est entre tous...

... Je vis dans un ordre d'idées que nul ne peut comprendre, quand on n'a pas éprouvé ce que j'ai éprouvé. Ces chères âmes sont toujours près de moi. J'aspire à elles, je suis avec elles, et je suis aussi sûre de les retrouver que je suis sûre que Dieu m'a enlevé leurs corps. Je trouve ma consolation dans ce souvenir, dans ce culte perpétuel. Je suis triste, mais jamais désespérée, puisque je dois les revoir. De telles idées ne peuvent qu'être vraies ; elles sont si élevées que si nous les inventions, nous serions plus grands que Dieu, et Dieu ne peut-être au-dessous de nous.

1. Salon de 1841 : *Portrait en pied de mademoiselle C. M.* — Salon de 1843 : *Danse de jeunes filles.*

2. Victor Hugo venait d'être nommé pair de France.

Mes enfants vont bien ; Charles et Dédé sont d'une beauté hors ligne. Toto[1] est charmant de raison et d'esprit. Charles est plus léger et plus ouvert, et beaucoup moins travailleur que son frère. Je vais aujourd'hui, 1er août, voir couronner Toto, qui a presque tous les prix de sa classe au collège. Charles a préféré, cette année, le repos aux prix. Son choix a réussi. En somme, ce sont des enfants charmants, qui m'aiment bien tendrement. Je m'occupe d'eux presque exclusivement et j'ai à faire, je vous assure...

Madame Victor Hugo dit quelques mots des personnes de son entourage, des amis du Cénacle. Louis Boulanger, peu goûté du public, est devenu profondément triste. Théophile Gautier voyage en Algérie ; il a une voiture élégante et obtient beaucoup de succès ; il est « toujours assez engourdi, au milieu de tout cela », mais il doit éprouver une réelle satisfaction. Auguste Vacquerie fait de la littérature avec conscience et se tient « calme dans son art ». Elle cite aussi un autre ami, l'architecte Robelin, qui avait fourni à Victor Hugo maints détails techniques, lorsqu'il travaillait à *Notre-Dame de Paris* : Robelin leur offre une maison de campagne qu'il possède à Saint-James.

Obsédée par la pensée de son père, elle revient à lui, après ces digressions amicales :

Avant de finir, je veux vous parler encore de mon pauvre père, qui est mort comme un juste dans mes bras. Il savait qu'il allait mourir. Cela a été vraiment pour lui un voyage. Tous les jours il s'occupait davantage de ses préparatifs, pensant à tout avec autant de liberté d'esprit, de quiétude, que s'il allait où vous êtes maintenant. Il savait et il disait qu'il allait retrouver ma *Didine*, qu'il quittait des êtres chers pour en retrouver d'autres. Tout cela s'est accompli avec un calme et une simplicité qui feraient de la mort peu de chose, sans ce vide matériel si cruel...

Madame Victor Hugo souhaite à Châtillon de revoir bientôt sa patrie, et de mettre, — comme si cela lui était facile ! — « force argent de côté », pour rentrer en France.

Un post-scriptum s'ajoute encore à cette lettre, qui a été maladroitement oubliée dans un portefeuille, par la faute d'un

1. François-Victor.

domestique. Écrite en août, on la met à la poste en janvier. Dans l'intervalle, il ne s'est point produit d'événements notables. Madame Victor Hugo constate que ses enfants sont bien portants et exacts dans toutes leurs études classiques.

Toto se porte bien et Dédé est une très belle fille. Mon mari travaille en ce moment à un ouvrage assez important. Nos amis sont les mêmes, toujours célibataires, et moi, cher monsieur, je suis toujours fidèle à nos anciennes amitiés. Vous savez que vous êtes du nombre de nos *anciens*. A ce titre, je serais très contente d'apprendre de vos nouvelles, ainsi que mon mari. J'espère que cette année va vous rapprocher du moment où vous nous reviendrez, et je vous la souhaite bonne et heureuse.

LA V^tesse^ VICTOR HUGO.



Châtillon prolonge son séjour en Amérique. Arrive, un jour, la nouvelle d'événements imprévus : la monarchie est tombée, la République proclamée à Paris. Victor Hugo joue un rôle au milieu du mouvement populaire : il s'expose, pour apaiser une émeute. Châtillon éprouve l'émotion la plus vive, et, bien qu'il ne soit pas républicain, il adresse au maître une poésie, qui paraît dans le *Courrier de la Nouvelle-Orléans* [1], — Ne la retrouvant pas dans ses œuvres complètes, nous demandons la permission de la citer :

A VICTOR HUGO

Quand vous êtes venu, mon illustre poète
Fort de votre parole, en appeler à tous,
Et, sur la barricade, où grondait la tempête
Dire à ces égarés de suspendre leurs coups...
    Vous leur présentiez la poitrine :
    D'exaspérés devenus doux,
    Ils ont baissé la carabine
    Qu'ils venaient d'ajuster sur vous.

1. 19 août 1848.

Poète, éclairez-nous, dites où va la France !
Est-ce vers le grand jour? vers la nuit du tombeau ?
Les temps sont-ils venus où sa toute-puissance,
Doit, par nous, s'engloutir dans un néant nouveau ?
    Paris, la grande capitale,
    Sous tant d'efforts va-t-il crouler ?
    Ou bien la ville colossale
    N'a-t-elle fait que chanceler?

Vous, que le ciel dota de cette arme puissante
Qui sait par la raison conjurer les périls ;
Sauvez, élus de Dieu, votre mère expirante
Sous le plomb meurtrier qui décime ses fils :
    Et que le flambeau du génie,
    En rayonnant de toutes parts,
    Montre à notre France éblouie
    Ses grands hommes sur les remparts !

Il est de ces amants des ruisseaux de la rue
Qui fouillent dans la boue et n'aiment que le mal :
Devant eux élevez la plus belle statue,
Ils la voudront pousser à bas du piédestal !
    N'ayant que l'instinct du ravage,
    La haine toujours les conduit...
    Leurs chants !... ne sont que cris de rage ;
    Hiboux, ils préfèrent la nuit.

Répandez la lumière, âmes de la patrie :
L'ombre s'étend sur elle et sur notre avenir ;
Sous vos pieds triomphants étouffez la furie
Qui mord la France au cœur et peut l'anéantir.
    Heureux de tant de funérailles,
    L'étranger rit, et dit : « Plus tard... »
    Les corbeaux, après les batailles,
    S'abattent pour prendre leur part.

Sentinelles, veillez ! le monde vous regarde ;
Désormais, sur vous seuls, reposent nos destins...
Veillez sur les palais, veillez sur la mansarde ;
Veillez sur les beaux-arts, s'échappant de nos mains !
    Aux aveugles rendez la vue,
    De la force pliez le poing :
    L'humble génie est dans la rue,
    Ou, souvent, gémit dans un coin.

Dans ces vers lyriques, où vibre un écho des *Feuilles d'automne* et des *Chants du crépuscule*, le Français égaré en Amérique jetait le cri sincère de son cœur. Cet exil allait bientôt finir : après des incidents, des déconvenues, que nous ne voulons pas raconter ici, après avoir échappé à la maladie, et presque souffert de la gêne, Châtillon se décide à partir.

Il revoit Victor Hugo, dès son retour; celui-ci l'accueille affectueusement : « J'ai reçu de vous, lui dit-il, une poésie superbe ! » Châtillon estime bien, à part lui, que l'éloge est un peu exagéré; il n'en est pas moins touché des marques de sympathie que lui accorde le maître. Il redevient aussitôt l'ami de la maison, le commensal de jadis. Madame Victor Hugo l'envoie chercher dans son logement de la rue des Martyrs, lui adresse de cordiales invitations.

Châtillon n'éprouve qu'un seul ennui, dans la joie qu'il ressent de se retrouver en France; il juge la situation politique en artiste : la démocratie, telle qu'il l'a vue aux États-Unis, ne l'a guère séduit.

Victor Hugo, l'ancien pair de France, devenu membre de la Constituante, participe de plus en plus au mouvement républicain. On dit à Châtillon : « Vous aussi, vous devez être des nôtres ! » On veut l'englober dans une nouvelle association amicale et lui faire accepter des idées qu'il ne peut admettre.

Reprenant les libres entretiens d'autrefois, Châtillon déclare :

— Je ne suis rien, je n'ai pas de parti, je ne sais pas ce que vous faites. J'arrive d'Amérique : six ans d'Amérique forcée... Si c'est la liberté comme là-bas, je n'en veux pas.

Nous empruntons ces détails à une lettre où les propos de Châtillon demeurent, pour ainsi dire, sténographiés. Victor Hugo cherchait à le convaincre; il lui faisait l'éloge du nouveau régime; il énonçait des doctrines de justice et de progrès, et montrait dans la République la domination souveraine de l'intelligence. Le peintre ne voulait rien entendre :

— Excusez-moi, — disait-il, — je suis tout abasourdi de ce que j'ai vu aux États-Unis ; je ne sais pas de quoi il s'agit ici !...

Un jour, même, Victor Hugo, debout devant la cheminée, causant avec Châtillon, lui fait cette confidence :

— Je vais peut-être devenir président de la République.

— Président de la République ! — répond l'autre. — Je Je voudrais vous y voir. Eh bien... tant mieux ! Je ne connais personne d'aussi despote que vous. Au moins, vous aurez une volonté et vous ferez quelque chose.

*
* *

Le coup d'État vint couper court à ces chimères. Victor Hugo, à son tour, connut l'exil, un véritable exil, et qui dura. Madame Victor Hugo, appelée à Paris, de loin en loin, par des affaires dont son mari ne pouvait plus s'occuper, eut l'occasion de revoir, en quelque rapide séjour, les anciens amis de la Place Royale. Mais quoi ! ces amis étaient dispersés, pour ne plus se réunir : c'était fini du Cénacle.

ANTONY VALABRÈGUE

LA MARINE AUTRICHIENNE

Il y a quelque quarante ans, le 9 mai 1864, un petit combat se livrait en vue d'Helgoland, dans la *Deutsche See*. Trois frégates danoises, sous le commodore Suenson, étaient aux prises avec deux frégates autrichiennes et trois canonnières prussiennes, qui se rangeaient sous les ordres du capitaine de vaisseau Tegetthoff. L'engagement fut indécis et, comme il convient, chacun des deux partis s'attribua l'avantage. Ce fut de ce jour que l'Europe apprit qu'il existait une marine autrichienne, dont on avait à peine ouï parler en 1859 [1], que cette marine grandissait, s'organisait sérieusement, et qu'elle avait confiance en elle-même, puisqu'elle n'hésitait pas à se risquer si loin de ses bases d'opérations naturelles.

Elle était fort jeune encore, du reste, cette marine autrichienne, ne datant que de 1848 ou 1849, et c'était justement la première guerre des duchés danois qui avait fait sentir au gouvernement impérial l'intérêt d'une force navale

1. La marine autrichienne n'avait pas eu à intervenir dans cette guerre. Peut-être n'en eût-il pas été de même si les alliés avaient entrepris le siège de Venise, pour lequel de grands préparatifs maritimes avaient été faits.

mobile, capable d'agir efficacement en dehors des eaux territoriales.

Organisation de l'inscription maritime, ou, plus exactement, d'un mode de recrutement spécial qui devait réserver aux vaisseaux de l'État les services des excellents marins dalmates, création d'écoles spéciales, armement d'une petite escadre d'instruction, accroissement de l'arsenal de Pola et, en même temps, des chantiers privés de Trieste; d'autre part, prédominance nettement assurée par une forte discipline à l'élément germanique, dans les états-majors et dans la maistrance, sur les éléments slovènes et italiens, traités d'ailleurs avec une bienveillante équité, — telles étaient les mesures sagement combinées qui allaient promptement constituer à l'Autriche un établissement naval solide et une flotte vraiment nationale.

Encouragé par le succès, relatif au moins, que ses marins venaient d'obtenir contre des adversaires en possession d'anciennes et glorieuses traditions, le gouvernement impérial persévéra dans ses méthodiques efforts. Son objectif changeait, d'ailleurs, devenait plus proche, plus pressant. Depuis 1861 s'élevait rapidement tout à côté, sur la même mer, une marine rivale qui allait être bientôt — il était trop aisé de le prévoir — une marine ennemie. Il ne s'agissait plus seulement de disposer de quelques frégates pour les eaux lointaines, il fallait disputer l'Adriatique, couvrir un littoral étendu, découpé, défendre Trieste, Fiume, Pola et les îles Illyriennes, combattre « pro aris et focis »...

Lorsque éclata, en juin 1866, la guerre inévitable, on était prêt; non pas prêt absolument [1], — quel est l'organisme militaire, l'organisme maritime, surtout, qui peut jamais se flatter de l'être, à notre époque de brusques et fréquentes transformations? — mais assez pour pouvoir envisager sans crainte la crise attendue et porter sans défaillance les lourdes responsabilités qu'on assumait.

L'événement répondit à cette confiance et montra une fois de plus l'importance, à la guerre, des facteurs de la puis-

1. On n'avait guère, notamment, que de l'artillerie lisse, alors que les Italiens avaient des canons rayés déjà puissants. C'était là un motif d'inquiétude au moins aussi sérieux que celui qui fut invoqué chez nous, lors de la reculade de Fachoda.

sance morale, fermeté d'âme, discipline, cohésion, estime réciproque des supérieurs et des subordonnés. Le 20 juillet 1866, les sept frégates cuirassées et le vaisseau en bois de Tegetthoff se heurtaient, en vue de Lissa, aux douze cuirassés de Persano[1] et, malgré une telle disproportion de forces, aggravée par l'infériorité de l'artillerie, obligeaient les Italiens à abandonner l'attaque de l'île et à se retirer dans le port d'Ancône.

L'étonnement fut grand... Et pas seulement en Italie, où l'opinion se déchaina avec une violence inouïe, injuste même, contre le vaincu du 20 juillet. On avait tant compté sur une revanche de Custozza, sur le triomphe de cette marine nationale « qui avait coûté déjà si cher », comme disait le ministre lui-même, l'avocat Depretis! L'étonnement fut grand chez tous les hommes du métier et se traduisit par d'interminables « critiques des opérations », par de savantes théories sur l'ordre mince, sur l'ordre profond, sur la ligne de file et sur le coin, sur l'éperon et sur le canon. On oublia, ou plutôt on ne sut pas qu'après l'engagement du matin du 20 juillet, Persano avait rallié son escadre en vue de Lissa, que là, comptant les 9 cuirassés qui lui restaient et se voyant encore supérieur de deux unités à son adversaire, il avait eu quelque velléité de reprendre la lutte. Mais alors, autour de lui, ç'avait été une dérobade... « On avait fait de grosses pertes, on avait peu de charbon, très peu de munitions... Les équipages étaient harassés de fatigue, et par le combat naval et par les deux journées de lutte contre les ouvrages de l'île... » Bref, *on n'en voulait plus !*

Et pendant ce temps-là les sept cuirassés de Tegetthoff,

1. Composition exacte des deux flottes :

1° Autrichiens : 7 frégates cuirassées; 1 vaisseau, 5 frégates, 1 corvette et 17 canonnières en bois et à hélice; 3 vapeurs à roues et 1 paquebot;

2° Italiens : 7 frégates, 2 corvettes, 2 canonnières et un bélier cuirassés : 7 frégates, 1 corvette et 4 canonnières en bois et à hélice; 7 navires à roues et 3 transports.

Les bâtiments en bois italiens ne donnèrent pas. Ils étaient sous le commandement du vice-amiral Albini, qui venait de la marine napolitaine (Persano était Piémontais). 1 corvette et 1 canonnière cuirassées étaient détachées et ne rallièrent le gros qu'après l'engagement. Une autre corvette cuirassée ayant reçu des avaries dans l'attaque des forts de San Giorgio s'éloigna quand l'escadre autrichienne fut en vue. Persano combattit donc avec 9 cuirassés contre 7.

rangés devant Lissa débloquée, attendaient fièrement que le vaincu avouât sa défaite en se retirant.

La victoire des Autrichiens était donc surtout une victoire morale et d'autant plus noble, plus précieuse, d'un effet plus durable. L'influence en reste encore vivace après trente-sept ans, et si un nouveau conflit s'élevait aujourd'hui — l'hypothèse n'a rien de forcé — entre les deux États que l'hégémonie allemande retient à grand'peine dans les liens d'une alliance exclusivement politique, le commandant en chef de la flotte autrichienne n'aurait, en allant au combat, qu'à modifier légèrement le beau signal de Tegetthoff: « Nous devons vaincre à Lissa... » Et en disant à ses équipages : « Nous devons vaincre comme à Lissa », il serait assuré que des cris d'enthousiasme répondraient à sa voix.

Reconnaissons aussi que la flotte italienne d'aujourd'hui, mieux organisée, mieux fondue que celle de 1866, plus réellement « nationale » surtout, serait pour les marins de l'Autriche un adversaire redoutable.

***

La période de laborieuse transformation intérieure et de recueillement extérieur qui suivit, pour la monarchie des Habsbourg, les événements de 1866 ne devait pas être aussi nuisible à la marine de l'Autriche que le fut à celle de la France la période de reconstitution politique et militaire postérieure à la guerre de 1870.

On n'entendit point, sans doute, à la Hofburg, le glorieux chef de la flotte autrichienne s'écrier, comme à Versailles certain amiral et ministre français : « On n'a plus besoin de nous, maintenant... Sacrifions-nous à l'armée!... » La marine fut sacrifiée en effet. La France a souffert déjà et souffrira probablement encore de l'imprévoyance avec laquelle elle avait applaudi à l'imprudente générosité d'un de ses plus brillants marins.

La flotte dont Tegetthoff restait le chef suprême et respecté n'avait rien de semblable à craindre. L'Autriche, on le sait

assez, n'est point accessible au découragement et, quoi qu'il lui arrive, n'abandonne jamais rien de ses moyens d'action. Les dates de lancement (1872-75) de quatre de ses cuirassés qui sont encore en service[1], les noms mêmes de deux d'entre eux, montrent bien que la construction en fut entreprise aussitôt après 1866. Seulement, comme l'horizon se rétrécissait pour la marine aussi bien que pour la monarchie, les types de bâtiments nouveaux affectaient un caractère plus particulièrement défensif. D'ailleurs, en même temps que les quatre unités de combat, on avait mis en chantier deux navires, un atelier flottant et un transport de matériel, dont la destination toute spéciale aurait fourni à un observateur attentif d'intéressantes indications sur les tendances de l'état-major de la marine autrichienne et sur le but qu'on assignait, dans les conseils de Vienne, à l'action de la flotte.

La construction de ces deux bâtiments auxiliaires marquait, en effet, le premier essai de réalisation d'une idée qui a reçu, depuis, son entier développement, *la création d'un train d'escadre*, idée originale, hardie, très discutée encore aujourd'hui dans les autres marines, mais qui, en Autriche, découlait naturellement des circonstances géographiques locales et, logiquement, des objectifs politiques et militaires prévus.

Quelques mots d'explication là-dessus.

Repoussée de l'Italie malgré ses victoires, exclue de la Confédération germanique après sa défaite, l'Autriche allemande, jusque-là l'unique directrice des affaires de la monarchie, se voyait obligée d'admettre au partage de l'*Imperium*, en vertu du compromis austro-hongrois, de « l'Ausgleich » de 1867, le plus puissant et aussi le plus oriental, le plus asiatique d'origine et d'instincts des éléments ethniques qui se disputent la vallée du Danube. Et tandis que l'Occident se fermait sans retour, tandis que l'axe des influences intérieures se déplaçait vers l'Est, devant elle, à peine retournée, s'ouvrait toute grande cette superbe presqu'île des Balkans, éternelle séductrice des peuples, éternelle tentatrice des politiques, contrée fertile et riche, mais si mal gouvernée, si

1. *Custozza*, *Erzherzog Albrecht*, *Don Juan d'Austria*, *Kaiser Max*. On peut y ajouter le *Prinz Eugen*, du même type que le *Don Juan d'Austria*, mais lancé en 1877 seulement, et le *Tegetthoff*, analogue au *Custozza*, lancé en 1878.

cruellement pressurée et qui, depuis si longtemps, attendait la délivrance !

Sans doute, en engageant tout son effort dans la direction nouvelle où la poussait doucement son habile vainqueur, l'Autriche allait se heurter à la Russie et à ses clients les Slaves, Bosniaques, Serbes, Bulgares, et aussi aux Roumains, qui, derrière les Karpathes, barraient le Danube aux Albanais, aux Grecs, qui, derrière l'Hémus et le Rhodope, barraient le Vardar, la Strouma, la Maritza, — sans parler des Turcs eux-mêmes, dont volontiers, à cette époque, on faisait peu de cas.

Mais s'il était aisé de prévoir pour le *Drang nach Osten* naissant de sérieux obstacles aussi bien de la part de certains opprimés que de celle de leurs oppresseurs et surtout de leurs protecteurs traditionnels, on pouvait se flatter, du moins, d'atténuer les difficultés en limitant d'une manière précise le champ d'action futur de la diplomatie et des armes de l'Empire. Ce champ d'action, c'était la partie occidentale de la péninsule, la Bosnie, l'Herzégovine (où, fort à propos, éclatait, dès 1875, une insurrection contre les musulmans), la Vieille-Serbie, puis la Macédoine où s'agitaient — et s'agitent encore — dans un remous confus, Serbes, Bulgares, Albanais et Grecs, puis encore, tout au loin sur la mer bleue, Salonique, le débouché naturel des voies commerciales du centre de l'Europe, le futur marché, comme le marché ancien, des grandes affaires, la porte ouverte sur la lumineuse Asie.

En 1878, toute hésitation cessait. Au Congrès de Berlin, M. de Bismarck venait d'abandonner la Bosnie à l'Autriche, et à la France la Tunisie, pour consacrer l'orientation nouvelle de la politique des deux grandes rivales vaincues, pour brouiller en même temps l'une avec l'Italie, l'autre avec la Russie[1]. L'Empire d'Autriche devenait décidément, ou plutôt redevenait, conformément à la tradition historique, un empire oriental, et les provinces « occupées » (pour employer l'euphémisme officiel) prenaient le nom significatif de *Neu-Oesterreich*.

1. C'est un an après, en 1879, qu'était signée la première convention militaire entre l'Autriche et l'Allemagne.



Ainsi se trouvait heureusement accomplie la première étape sur la route de la mer Égée. Mais cette route ne laissait pas d'être fort menacée sur ses flancs. Les Serbes, à l'est, avaient vu, avec un profond dépit, s'évanouir leur rêve de reconstition intégrale du grand royaume de Douchan. La Bosnie leur échappait ; la Vieille-Serbie ne tarderait pas à tomber entre les mains de l'Autriche[1]. A l'ouest, les Monténégrins, malgré un agrandissement très sensible de leur territoire, ne s'estimaient pas assez récompensés de leurs efforts victorieux et, non sans quelque raison, attribuaient à l'Autriche leur déconvenue[2]. Plus au sud, les belliqueux Arnautes, peu à peu étendus de Djakova à Uskub, sur la route même de Salonique, se sentaient déjà menacés dans leur indépendance de fait, si jalousement conservée, par les approches d'une grande puissance militaire et l'on pouvait être assuré d'avance de les avoir contre soi. Enfin, l'Italie elle-même (laissons de côté la Grèce trop éloignée, trop faible surtout) ne se découvrait-elle pas des « droits historiques » sur l'Albanie, sur la côte d'Antivari et de Durazzo[3], sans doute comme héritière de Venise, et aussi de César?...

Une diplomatie prudente et ferme — appuyée au demeu-

1. Le sandjak de Novi-Bazar (appartenant plutôt à la Bosnie, mais que l'Autriche n'a pas cru devoir occuper) et le vilayet de Kossovo, avec Uskub, l'ancienne capitale du grand royaume serbe, et Kossovo même, le champ de bataille historique de 1389, le Waterloo, le Sedan des Serbes.

2. L'Autriche s'était opposée à l'extension du Monténégro, à la fois du côté de l'Herzégovine et du côté de la mer. On avait alors attribué à la principauté le district fertile de Gusinjé; mais les Albanais de cette vallée firent une si belle résistance qu'on se décida, en fin de compte, à rouvrir le chemin de la mer aux Monténégrins : seulement ce fut à Dulcigno, au lieu de Cettaro qui les aurait beaucoup mieux accommodés. Encore fallut-il l'intervention des flottes européennes pour que Dulcigno fût remis effectivement au prince Danilo.

3. Durazzo, l'ancienne Dyrrachium, où débarqua César pour disputer à Pompée et au Sénat le monde romain, est toujours, comme il y a vingt siècles, la tête de la route postale de Rome à Constantinople. La « Via Egnatia » elle-même subsiste encore en bien des endroits, avec ses puissantes assises et ses grandes dalles de marbre, où les roues des chars antiques ont laissé leurs ornières.

rant sur deux corps d'armée qui, bordant la Save d'un côté, la Drina de l'autre, les enserraient dans les branches d'un étau, — des soins habiles et des subsides pour leur prince Milan, toujours besogneux et à qui on donnait, en 1882, la couronne de roi, la dure leçon que leur valait, en 1885, leur folle équipée contre les Bulgares, devaient contenir, calmer, assagir peu à peu les Serbes et, l'inimitié de la Russie aidant, les jeter dans les bras de l'Autriche. De ce côté-là on était donc à peu près tranquille.

Pour le Monténégro et l'Albanie, les choses n'allaient point si aisément. Il y fallait toutes les précautions, toutes les mesures de prévoyance que suggère une stratégie politique avisée, et c'était bien là qu'une force navale logiquement constituée pouvait rendre les plus grands services, d'une part en permettant de prendre à revers, par le littoral de l'Adriatique, les deux massifs montagneux de la Tsernagora et du Char-Dagh, si difficiles à aborder de front — on venait d'en avoir la preuve, — de l'autre en empêchant Monténégrins et Arnautes de recevoir des renforts de troupes ou de volontaires, des armes, des munitions, comme cela avait eu lieu en 1877[1], les premiers par Antivari, Cattaro et Dulcigno, les seconds par Dulcigno et Avlona.

On devait donc admettre l'organisation de grands transports de troupes (la compagnie du Lloyd fut mise en mesure de jeter, en six jours, soixante mille hommes et leur matériel sur la côte méridionale), en même temps qu'il fallait prévoir, pour l'escadre qui accompagnerait les paquebots, de longs séjours sur un littoral dépourvu de ressources, de pénibles blocus, d'autant plus difficiles à tenir qu'on s'éloignerait davantage de la base naturelle d'opérations, des magasins et des ateliers de Pola. Et comme le nombre restreint des unités de combat dont on disposait excluait la faculté de les relever fréquemment, la seule solution logique du problème était de

1. Les Turcs s'étaient fort judicieusement servis, en 1877, de la mer et de leur flotte. En quinze jours, l'armée de Soliman-Pacha, qui opérait dans le Monténégro, avait été transportée d'Antivari à Andrinople et à Karabunar, pour s'opposer à la marche rapide des Russes après le passage du Danube. Inversement, s'ils avaient été victorieux en Bulgarie, ils auraient pu prendre à dos les Monténégrins par l'Adriatique. — Les Monténégrins eux-mêmes avaient reçu de la Russie, par Budna, quatre canons de montagne bien approvisionnés.

constituer à l'escadre des « services à l'arrière » capables non seulement de lui fournir charbon, eau douce, munitions d'artillerie et torpilles, mais aussi de mettre à sa portée immédiate un sérieux outillage de réparations courantes [1].

Et ce n'était pas encore tout... Car si l'Italie se jetait brusquement à la traverse, ou si la Turquie elle-même intervenait avec ses vieux cuirassés pour dégager ses fidèles Albanais, faudrait-il lâcher prise aussitôt et, sur la menace peut-être vaine de l'arrivée d'une escadre ennemie, perdre tout le fruit d'opérations bien liées, en prenant le large, en laissant là le corps d'armée débarqué, exposé à un désastre?

Non, certes; mais pour conjurer ce nouveau genre de périls, pour défendre du côté de la mer cette « base mobile » que transports et navires de combat ne devaient jamais cesser de fournir aux troupes mises à terre, il devenait urgent :

1° D'imaginer une méthode rationnelle de protection d'une escadre au mouillage, et de créer par conséquent les engins appropriés;

2° D'organiser, en outre de l'escadre spécialement destinée à ces opérations côtières, une force navale très mobile qui pût empêcher l'adversaire de prendre pied lui-même sur le littoral dalmate et de bloquer, d'assiéger pour ainsi dire les bâtiments qui défiaient, au fond d'une baie, son attaque directe.

Telle fut la double tâche que se donna l'état-major naval de l'Autriche dans la période qui s'étend à peu près de 1882 à 1892.

* * *

Les amiraux d'autrefois, quand ils voyaient leurs vaisseaux inférieurs en nombre à ceux de l'ennemi, ou que leurs marins, réduits par les maladies et par le feu, ne pouvaient plus

1. Le *Cyclop*, le navire-atelier du « train d'escadre », a un marteau-pilon, des perceuses et fraiseuses, des tours, une petite fonderie de bronze, etc.

à la fois manœuvrer la voilure et servir l'artillerie, ne redoutaient pas du tout de recevoir le combat à l'ancre. Il n'était pas question, alors, de choc, de bélier, d'éperon — les galères ayant disparu — et pourvu que la ligne d'embossage fût serrée, qu'elle présentât au large le plus grand nombre possible de sabords garnis de canons, on s'estimait en bonne posture pour repousser l'attaque.

Que si, s'appuyant à une côte amie, on pouvait flanquer ses ailes d'une ou deux batteries, c'était mieux encore et l'on faisait fi volontiers de forces très supérieures. Ainsi de Barrington à Sainte-Lucie contre d'Estaing, et de Linois à Algésiras contre Saumarez. Encore fallait-il pourtant que les vaisseaux fussent mouillés le plus près possible des petits fonds de la côte, de peur que l'ennemi se glissant dans l'intervalle, ne réussît à prendre entre deux feux une partie de la ligne d'embossage. C'est à quoi Brueys n'avait pas assez pris garde en mouillant son escadre sous Aboukir.

Depuis la marine à vapeur, surtout depuis l'entrée en scène des bâtiments bardés de fer, armés, qui d'une étrave tranchante, qui d'un éperon effilé, nul ne songeait plus à faire revivre cette ancienne méthode de combat, pourtant avantageuse au plus faible. L'adversaire n'aurait eu, pensait-on, qu'à se jeter franchement sur ces coques immobiles et à les couler bas, flancs ouverts.

Le mérite des marins de l'Autriche fut de ne point s'en laisser imposer par des jeux d'imagination et de discerner que la méthode n'avait pas cessé d'être applicable, à condition que le mouillage choisi fût assez resserré pour gêner les manœuvres de l'assaillant et aussi qu'en avant des bâtiments ancrés on pût disposer des obstacles matériels capables d'arrêter l'élan des vaisseaux ennemis en même temps que des engins susceptibles de leur causer des avaries graves.

Or, mouillages resserrés et profonds, lits étroits des fleuves de glace préhistoriques, gorges de montagnes envahies par la mer, c'est justement là la physionomie caractéristique de la côte Illyrienne, et l'on n'avait donc que le choix des positions favorables. Quant aux obstacles matériels, il était aisé de les créer : longues pannes d'espars reliés par des câbles d'acier, mouillées sur un triple rang et dont la souple résis-

tance devait d'autant mieux amortir l'erre des assaillants que ceux-ci étaient obligés de réduire leur vitesse de route en s'enfonçant dans la baie; d'ailleurs, une fois rompus, les câbles venaient paralyser les hélices... Les engins explosifs, c'étaient des torpilles automatiques maniables, un peu faibles peut-être, mais faciles à semer et en si grand nombre qu'aucune des unités engagées dans l'attaque ne pouvait échapper à leur atteinte.

Et sans doute, tout ce matériel encombrant, délicat, ne pouvait guère trouver place sur les bâtiments de combat, mais c'était l'affaire du « train d'escadre » de le porter, et le *Pola* se chargeait en effet des barrages, tandis que le *Salamander* était spécialement affecté au mouillage des torpilles.

L'ennemi ainsi tenu en respect et réduit, comme nous le disions tout à l'heure, à un siège, tout au moins à un blocus, allait-on le laisser s'installer, profiter lui aussi des facilités que donne la côte, occuper par exemple une des nombreuses îles voisines, et là, dans un mouillage relativement tranquille, ravitailler, reposer ses unités lourdes, tandis que d'alertes grand'gardes surveilleraient pour lui les mouvements de l'escadre assiégée?

C'était l'époque où la nouvelle arme — créée précisément à Fiume, le port hongrois de l'Istrie, par le célèbre Whitehead, — la torpille automobile, le projectile sous-marin, la mine qui vous poursuit et non plus qui vous attend, trouvait dans le torpilleur rapide et de tonnage raisonnable le véhicule exactement approprié à son emploi; l'époque aussi où ce torpilleur trouvait lui-même la formule précise de sa tactique. Partout s'organisaient des escadrilles de six, de huit de ces petits bâtiments, que les uns groupaient autour de navires lents, mais fortement armés, plus aptes à les recueillir après un échec qu'à les conduire à une attaque victorieuse, à qui d'autres, au contraire, laissaient la plénitude de leurs facultés offensives en confiant le soin de les guider à des croiseurs légers, rapides, armés eux-mêmes de torpilles, mais aussi d'artillerie moyenne.

Cette dernière solution fut celle qu'adopta la marine autrichienne. En quatre ou cinq années, de 1886 à 1890 et après

quelques tâtonnements inévitables, elle mettait à flot cinq escadrilles, chacune de six beaux torpilleurs Schichau ou Yarrow[1], avec leurs guides ou divisionnaires rapides *Trabant, Komet, Planet, Blitz, Meteor* et un transport-ravitailleur, rapide aussi, le *Pelican*, chargé de fournir aux torpilleurs du charbon spécial, de l'eau douce, des torpilles[2]. On était désormais assuré de rendre aussi pénible que dangereux à une escadre ennemie, le séjour sur le littoral découpé, fragmenté, propice aux embûches et aux surprises, que les îles Illyriennes hérissent de leurs longues arêtes rocheuses.

Et comme, au surplus, on ne pensait pas, en Autriche, que la mise en jeu du torpilleur fût le dernier mot, ou du moins le seul, de l'art de la guerre maritime, on ne laissait pas de construire deux unités de combat de tonnage moyen (5 500 et 7 000 tonnes), dont les noms, applaudis alors, évoquent aujourd'hui de mélancoliques souvenirs, le *Kronprinz Erzherzog Rudolf* et la *Kronprinzess Erzherzogin Stephanie*. Ces bâtiments marquaient sur leurs prédécesseurs un réel progrès en ce qui touche les facultés stratégiques, vitesse et rayon d'action; avec les deux beaux croiseurs de quatre mille à cinq mille tonnes *Kaiser Franz-Joseph* et *Kaiserin Elisabeth*, navires de style tout à fait moderne, avec le *Tegetthoff* refondu et poussé jusqu'à seize nœuds, avec trois éclaireurs de mille six cents tonnes, *Panther, Tiger* et *Leopard*, on pouvait déjà, vers 1893, constituer une forte division d'opérations, une division très mobile, capable d'appuyer les cinq escadrilles de torpilleurs, de donner plus de corps, plus de fond à leurs attaques, et de profiter ensuite du désarroi de l'ennemi pour frapper un coup décisif.

1. Schichau est le grand constructeur de bâtiments légers de l'Allemagne et son type de torpilleur jouit d'une réputation analogue à celle du type de notre constructeur du Havre, Normand. Ses chantiers d'Elbing et de Dantzig commencent, du reste, à produire des navires de tonnage élevé. Yarrow est un constructeur anglais de torpilleurs et de chaudières, dont le chantier est à Poplar. — A remarquer que la marine autrichienne se borne à demander des *types*, des échantillons à ces spécialistes, se réservant de les reproduire en les améliorant, si possible, ou en les appropriant d'une manière plus particulière à ses besoins.

2. Conception empruntée aux Anglais, qui avaient lancé, en 1889, le *Vulcan*, pour remplir le même objet. La France, elle aussi, possède, depuis 1895, un transport ravitailleur, *la Foudre*; ce navire est en même temps « atelier d'escadre », comme le *Cyclop* autrichien.



Le temps s'écoulait, cependant, modifiant les circonstances politiques qui avaient dirigé l'orientation et le développement de la force navale autrichienne. Sans doute les anciens objectifs subsistaient et surtout l'objectif essentiel, Salonique, le port de Macédoine, le débouché sur l'Archipel[1]. Le moment viendrait toujours!... Mais les obstacles restaient aussi, avec une force de résistance plutôt accrue par les années. Quelques-uns, inattendus, se révélaient; telle, la surprenante vitalité dont faisait preuve, sous Abd-ul-Hamid, le vieil organisme militaire turc, rajeuni, à la vérité, par les soins de l'Allemagne, depuis 1882. D'ailleurs, la flotte italienne, avec laquelle on comptait, malgré l'alliance, devenait de plus en plus puissante, après une courte période de stagnation causée par les embarras financiers du jeune royaume. Enfin, et c'était de beaucoup le plus grave, de sérieuses préoccupations naissaient sur le sort prochain de l'Empire, profondément divisé, livré à une sorte d'anarchie constitutionnelle par les haines irréductibles des races rivales — anarchie dont l'Allemagne comptait bien profiter au moment où la mort de l'empereur François-Joseph dénouerait les liens de sympathique fidélité personnelle qui attachaient à son sceptre les Hongrois, les Tchèques, les Slovènes, les Polonais et les Italiens. Des symptômes inquiétants de dissolution se manifestaient même dans les pays allemands de la monarchie, à la suite de certaines démonstrations de l'empereur Guillaume et comme conséquence de la propagande des sociétés protestantes de Berlin. Il devenait évident qu'une partie des populations qui, jusque-là, formaient la solide armature de l'empire autrichien et dont l'énergie patriotique pouvait seule maintenir l'édifice branlant, au moment de la suprême épreuve, qu'une partie

1. Lors des affaires de Crète, l'Autriche crut un moment qu'il lui serait possible d'occuper la Sude d'une manière permanente. C'était couper en deux le chemin de Salonique, se ménager entre la base principale et l'objectif la plus précieuse base intermédiaire. Ces vues ne se sont pas réalisées.

de ces populations, disons-nous, commençaient à désespérer de l'avenir et, pour conserver à leur race, au moins, l'hégémonie politique dans la vallée du Danube, se résignaient à se fondre dans le grand organisme allemand du Nord.

Découragement passager, du reste, et défaillances isolée, car, moins que jamais, les classes dirigeantes, les corps constitués — aristocratie, grands industriels, grands producteurs agricoles, armée, diplomatie, fonctionnaires de tout rang et de tout ordre, tout ce qui dans un État crée la force conservatrice *active* — n'étaient disposés à accueillir l'idée du démembrement de l'Empire. Et la marine moins encore que qui que ce fût. Restée essentiellement autrichienne et impériale, toujours forte de son admirable, de sa miraculeuse cohésion morale[1], alors que l'armée était coupée en deux, au moins dans ses réserves, et que la question se posait si les « Honveds » hongrois ne se tourneraient pas, dans certaines éventualités, contre les landwehriens de langue allemande, la marine n'entendait pas abandonner un jour l'Adriatique à la flotte descendue de Kiel et de Wilhelmshafen pour mettre la main sur Pola et sur Trieste.

Mais cette flotte, sous l'impulsion persévérante de l'empereur allemand, elle grandissait si vite en puissance et en nombre qu'il fallait prendre garde de ne se point trop laisser distancer et qu'on devait calculer l'accroissement de la marine autrichienne, de telle sorte qu'à une escadre d'opérations allemande on pût en opposer une de force à peu près équivalente, compte tenu de l'avantage que l'on conserverait toujours de se battre près de ses bases naturelles.

Or, on savait quelle est la composition normale d'une escadre allemande : huit cuirassés en deux divisions de quatre unités chacune, et un cuirassé hors rang, que monte le commandant en chef. Voilà pour le gros. Quant à la division légère, elle se compose de quatre à six croiseurs de force variable, groupés autour d'un croiseur cuirassé.

1. Miraculeuse en effet, amalgamant Dalmates, Slovènes, Italiens sous le commandement d'officiers de race allemande pour la plupart... Mais est-il donc beaucoup plus facile de faire vivre d'accord, sous le pavillon aux trois couleurs, les pêcheurs de sardines du Finistère avec les pêcheurs de thon de la Provence, et ces deux-ci avec le morutier dunkerquois, — sans parler de l'ouvrier parisien ou lyonnais ? Nous y arrivons cependant.

Devait-on admettre — point capital! — qu'en passant le long des rivages italiens cette escadre se grossirait des vaisseaux de l'ancienne ennemie? On n'en eût point douté dans la période précédente; mais quelle apparence, alors que les ambitieux desseins de l'Allemagne se dévoilaient, que l'Italie, l'Italie de l'irrédentisme, donnât les mains à la prise de possession des grands ports de l'Adriatique par les *Tedeschi* du nord?

Une autre escadre, à la vérité, pouvait venir de l'Est, une escadre beaucoup moins puissante, certes, que l'italienne, appoint précieux cependant, parce qu'avec ses vieux cuirassés réparés, refondus[1] (toujours sous l'amicale pression de la prévoyante Allemagne), la Turquie fournirait le ravitaillement dans les ports bien clos du canal d'Otrante et de la mer Ionienne, Parga, Prevesa, Butrinto.

Un effort considérable, en tout cas, devenait nécessaire, et l'on voit, en effet, à partir de 1895, la marine autrichienne prendre un nouvel et rapide essor. Cette année-là même et la suivante, trois belles unités de combat sont lancées, le *Wien*, le *Buda-Pesth*, le *Monarch*[2], tandis que l'on en met en chantiers trois autres plus puissantes, plus rapides, encore mieux approvisionnées de combustible, le *Habsburg*, le *Babenberg*, l'*Arpad*, qui entreront en service cette année-ci et en 1904[3]. Enfin, en 1901, l'amiral von Spaun, ministre de la marine, avait encore obtenu deux nouveaux cuirassés, cette fois de vrais bâtiments d'escadre de 10 600 tonnes : *Ersatz Laudon* et *Ersatz Drache*[4], conçus d'une façon très moderne au point de vue de l'artillerie et de la vitesse.

1. L'un de ces bâtiments, le *Messoudieh*, confié aux chantiers d'Ansaldo, à Gênes, en est sorti parfaitement modernisé. Ses essais de vitesse ont été très remarqués. Il est passé de 13 nœuds à 17 nœuds. Notons qu'il a des chaudières françaises de Niclausse. Un autre cuirassé turc, moins heureux, dort devant le chantier de la *Germania*, à Kiel. Les fonds n'ont pas encore été faits pour les travaux, et on ne donne rien à crédit à la Turquie, même en Allemagne.

2. Caractéristiques de ces cuirassés : 5 600 tonneaux; 4.24 c/m; 6 15 c/m (à tir rapide); 16.47 m/m; 17 nœuds de vitesse (réellement obtenus); 500 tonnes de charbon; épaisseur maxima de cuirasse 270 m/m. Prix : 12 millions.

3. Caractéristiques : 8 400 tonneaux; 3.24 c/m; 12.15 c/m (tir rapide); 24.47 m/m; 18 nœuds (le *Habsburg* est allé jusqu'à 19 nœuds 1, à ses récents essais); 800 tonnes de charbon. — Prix approximatif : 17 — 18 millions.

4. Caractéristiques : 10 600 tonneaux; 4.24 c/m Skoda, à changement rapide; 8.19 c/m Skoda à tir rapide, et 6.15 c/m à tir rapide (ou, suivant quelques ren-

Les croiseurs ne sont pas oubliés et l'on entre franchement dans la voie, ouverte à l'étranger, en France notamment, de la protection des flancs de ces unités rapides. A la *Maria Theresia*, de 5 300 tonneaux (mise en service il y a quatre ou cinq ans), qui n'a encore que 100 m/m d'acier comme revêtement, avec 2 canons de 24 c/m, 8 de 15 c/m, et une vitesse de 19 nœuds, succède le *Kaiser Karl VI*, de 6 400 tonneaux, dont l'armement n'est pas plus puissant, mais que l'on protège à la ceinture par des plaques de 220 m/m, tandis que la vitesse est poussée jusqu'à 20 nœuds. Enfin, en 1899, on met en chantier un *Ersatz Radetzky*, qui gagne encore 1 000 tonnes, c'est-à-dire un nœud de plus (21) et 2 canons de 15 c/m, en gardant à peu près l'armement défensif du *Karl VI*.

Mêmes progrès dans les bâtiments légers, les éclaireurs: des 1 600 tonnes et des 18 nœuds du type *Tiger*, on passe aux 2 400 tonnes et aux 20 nœuds des *Szigetvar*, *Aspern*, *Zenta*, à qui l'on donne 8 canons de 12 c/m, au lieu de 4. Quant aux torpilleurs, une nouvelle escadrille descend des cales de construction, de 1896 à 1899, et la vitesse de ces six petites unités, ainsi que celle de leur *divisionnaire*, le *Magnet*, est portée à 26 nœuds, au lieu de 19 ou 20. Il est vrai que le déplacement passe de 80 tonnes à 115 pour les uns et de 360 à 540 pour l'autre.

On ne néglige d'ailleurs pas l'appoint que peuvent fournir les paquebots du Lloyd les plus rapides à la « division légère » de l'escadre d'opérations : huit d'entre eux recevront un armement de 2 canons de 66 m/m et 8 canons de 47 m/m.

seignements, 12.19 c/m à tir rapide); 14.76 m/m et 18 canons légers ou mitrailleuses) 19 nœuds de vitesse; 1 000 tonnes de charbon; épaisseur maxima de cuirasse 210 m/m. — Prix approximatif : 23 — 24 millions (munitions comprises).

Ces deux unités (qui seront bientôt suivies d'une troisième) sont tout à fait remarquables comme puissance offensive ; si la vitesse de 19 nœuds est atteinte et dépassée, comme le peuvent faire supposer les essais du *Habsburg*, qui donna un nœud de plus que ce qu'on lui demandait, les *Ersatz Laudon* et *Drache* vaudront largement les cuirassés allemands du type *Wittelsbach*, de 11 800 tonneaux.

Ersatz veut dire *remplacement*. La délégation hongroise, en général assez peu bienveillante pour la Marine, organisme impérial, ayant refusé d'adopter le programme de constructions proposé par l'amiral de Sterneck, prédécesseur de l'amiral de Spaun, on est obligé de demander chaque unité nouvelle « en remplacement » d'une unité ancienne et hors de service. Il y a d'ailleurs longtemps que le *Laudon* et le *Drache* n'existent plus.

Il n'y a pas jusqu'à la flottille du Danube — dont nous n'avions pas encore parlé, mais qui ne se composait, depuis 1871, que de deux petits monitors de 310 tonneaux, *Maros* et *Leitha* — à laquelle on veuille donner un développement en rapport avec l'importance des opérations dont le grand fleuve pourrait être le théâtre, maintenant que le défilé rocheux des Portes de Fer n'est plus infranchissable... On refond le *Maros* et la *Leitha* en 1894 ; le *Körös* et le *Szamos*, monitors de 450 tonnes, viennent, à la même époque renforcer les deux premiers ; entre temps on enrichit cette petite division de deux torpilleurs-vedettes et de deux « Patrouillen-Boote » à vapeur ; enfin, en 1901, l'arsenal de Buda-Pesth met en chantiers un cinquième et un sixième monitor, poussés jusqu'à 500 tonnes, ainsi que cinq Patrouillen-Boote.

Voyons donc ce que sera la force navale autrichienne vers 1906-1907, époque où il semble que toutes les marines de guerre se soient donné rendez-vous pour présenter, comme en un champ clos — pacifique, espérons-le — les résultats de leurs études, de leurs concepts techniques et militaires, de leurs efforts vers la réalisation du navire de combat idéal.

Les cinq vieilles unités de la période de 1871 à 1882, *Custozza*, *Albrecht*, etc., auront disparu ou ne seront plus utilisées que comme navires-écoles, casernes, *Hafenwachschiffe*, ou bâtiments de garde des ports. Une division de vitesse moyenne sera constituée avec le *Tegetthoff*, le *Rudolf* et la *Stephanie* comme noyau, l'*Elisabeth* et le *Franz-Joseph* comme croiseurs, les *Tiger*, *Lussin*, *Sebenico*, etc., comme éclaireurs. A cette forte division, accompagnée des *Train-Schiffe*, les *Cyclop*, *Pola*, *Salamander*, *Najade* (citerne à vapeur), *Gigant* ou *Pluto* (bateaux-pompes à vapeur), reviendrait la tâche d'accompagner, le cas échéant, la flotte de transport. Les cinq anciennes escadrilles de torpilleurs et le *Pelican* lieraient leurs mouvements à ceux de cette réunion de bâtiments.

L'escadre d'opérations actives serait composée des 9 cuirassés modernes : *Wien*, *Buda-Pesth*, *Monarch*, *Babenberg*, *Habsburg*, *Arpad*, *Laudon*, *Drache* et X... ; des trois croiseurs cuirassés *Maria-Theresia*, *Karl VI*, *Radetzky*, des trois éclai-

reurs *Zenta*, *Szigetvar*, *Aspern*, et de la nouvelle division de torpilleurs, conduite par le *Magnet*.

Et ce serait une fort belle escadre partout, que celle-là ; en tout cas, point inférieure (malgré le faible déplacement du type *Wien*) à celle que l'Allemagne enverrait dans l'Adriatique, *à douze journées de marche de l'Elbe et de la Jade*[1]. Importante considération que celle d'une distance aussi sensible, pour des navires compliqués et délicats ! C'est que, pour une flotte en mouvement, aussi bien que pour une armée en campagne, il y a, depuis le jour où elle a quitté sa base d'opérations, une dépense continue de « force vive », matérielle et morale ; cette flotte s'affaiblit peu à peu, progressivement, à chaque tour d'hélice, pour ainsi dire : elle s'affaiblit parce que son charbon diminue, que ses approvisionnements s'épuisent, que ses munitions sont consommées ou se détériorent, que ses chaudièrent s'encrassent, que ses machines s'usent, motrices ou auxiliaires; elle s'affaiblit, surtout peut-être, parce que la fatigue déprime le personnel, et l'inquiétude, et le sentiment chaque jour plus vif de l'hostilité des choses, de l'insécurité, du danger même de la retraite sur une ligne d'opérations trop longue, si elle est dépourvue de points d'appui. Et ce n'est pas un des moindres secrets de l'art de la stratégie que de calculer exactement la « force vive initiale » qu'il convient de donner à une armée navale pour que, arrivée sur son théâtre d'opérations, elle y ait encore une « force vive restante » qui lui permette d'agir avec efficacité.

De là — sans parler de l'avantage des grandes soutes à charbon et à munitions, des poudres stables, des chaudières économiques et faciles à nettoyer, des effectifs nombreux,

1. Il n'y a que 3 000 milles marins de l'Elbe au fond de l'Adriatique. Il semblerait donc que ce fût beaucoup de douze jours de route pour une escadre moderne, dont les unités les plus lentes ont donné dix-huit milles aux essais de grande vitesse. Mais la vitesse « de route » est fort différente de la vitesse maxima d'essai. De plus, il faut bien remarquer qu'en temps de guerre un commandant en chef qui sait qu'il n'aura pas de relais de réapprovisionnement entre sa base et son objectif, ne peut faire état, *pour le trajet d'aller*, que du tiers, au plus, de la provision de combustible de ses unités les moins bien pourvues. Or, les petites vitesses sont beaucoup plus économiques que les grandes. Donc, à moins de circonstances spéciales, il a le plus grand intérêt à conserver une allure lente, de dix à douze milles à l'heure.

robustes d'esprit et de corps — le capital intérêt des *bases intermédiaires d'opérations* : ce sont des relais de force. L'Allemagne le sait bien quand elle négocie sourdement pour avoir un port de la côte du Maroc, qui serait à peu près au milieu de la longue ligne d'opérations Wilhelmshafen-Pola[1].

*
* *

Les organisateurs de la marine autrichienne, eux aussi, ne pouvaient manquer de se préoccuper des relais des lignes d'opérations de leur flotte. Car si celles de ces lignes qui sont normalement prévues n'ont qu'une faible longueur, ne dépassant guère le canal d'Otrante, il faut prendre garde que les escadres seront obligées — et nous avons dit pourquoi — de se tenir longtemps à l'extrémité sud de ces lignes. Or le temps qui s'écoule affaiblit, autant que la distance qui s'accroît, la force vive dont nous parlions tout à l'heure. En outre, la force vive initiale, emmagasinée au départ de la base d'opérations, est d'autant moindre que le bâtiment est lui-même plus petit, plus délicat, et elle se dépense d'autant plus vite que le mode d'action spécial de cette unité exige un plus grand effort d'énergie. C'est là le cas des torpilleurs et de leurs divisionnaires. Celui des unités lourdes qui n'ont que des approvisionnements restreints et des équipages peu nombreux est analogue, et tels sont encore les bâtiments que l'Autriche emploierait sur les côtes du Monténégro, de l'Albanie, de l'Épire.

D'autre part, en présence d'un ennemi actif, d'une escadre d'opérations de style moderne, il n'était pas prudent de compter exclusivement sur les transports du *Lloyd* ou de l'*Adria* (la Compagnie de Navigation Hongroise) pour ravitailler la force navale expéditionnaire. Ces bâtiments de

1. Il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler, qu'en 1856, la corvette prussienne *Danzig* dut débarquer dans la presqu'île marocaine des Tres-forcas (Méditerranée) un fort détachement pour châtier les pirates Riffains. L'opération faite, le détachement fut rembarqué. Il n'en serait peut-être pas de même aujourd'hui.

charge, d'une vitesse médiocre, sont trop exposés à la capture. Il devenait donc nécessaire, après avoir donné à l'arsenal de Pola le complet développement qui en fait une base d'opérations principale parfaitement pourvue, d'en prolonger, pour ainsi dire, l'action efficace, en lui faisant pousser vers le sud comme des rejetons vigoureux, des bases intermédiaires. On n'avait (nous le disions déjà à propos des mouillages-abris) que le choix des positions, soit sur la terre ferme, soit dans les îles Illyriennes. Cependant, après mûr examen, on écarta ces dernières, et déjà Tegetthoff lui-même, pendant la première période que nous avons étudiée, s'était montré opposé à l'idée d'augmenter l'organisme défensif et les ressources de Lissa. Les îles de faible étendue sont toujours plus faciles à attaquer qu'à défendre : « ce sont des nids à bombes », disait Napoléon, et il ne faut les occuper — très fortement alors — que lorsqu'elles commandent d'une manière immédiate un port, une rade, un passage que l'on veut absolument se réserver. Telles : Ouessant pour la rade de Brest, Inch Keith pour le nouveau port militaire anglais du Firth of Forth, Saint-Margaret, les îles d'Hyères pour Toulon, Palmaria pour Spezia, Brioni[1] pour Pola même. En revanche, la disposition des îles Illyriennes, très en saillie sur le littoral, en fait des relais télégraphiques fort utiles, des *postes à nouvelles* tout indiqués. La mieux disposée de ces îles est Lussin ou Lossini, à une quarantaine de milles au sud de Pola. C'est dans son excellent port qu'en 1859 se réunit et s'organisa la flotte de siège franco-sarde qui devait coopérer à l'attaque de Venise.

Sur la terre ferme, et en laissant de côté, malgré ses grandes ressources maritimes, le port hongrois de Fiume[2], trop rapproché de Pola et trop enfoncé dans le golfe d'Istrie, on rencontrait successivement Zara, Sebenico, Spalato, Raguse et Teodo.

Zara, la capitale dalmate, parut encore trop près de

1. Entre l'île de Brioni et la côte nord de Pola, s'étend la rade de Fasana. Tegetthoff, après son « raid » sur Ancône du 27 juin 1866, y était venu reposer et ravitailler son escadre. C'est de là qu'il partit pour Lissa, le 19 juillet.

2. Fiume ne reste pas en dehors des intérêts de la marine impériale. On y a placé l'Académie de Marine ou École navale.

l'Istrie. Entre Sebenico et Spalato — le *palatium* du Salone de Dioclétien — on se décida pour le premier, qui est à 115 milles de Pola et à 150 milles environ de Budua, pointe extrême de la frontière autrichienne depuis le traité de Berlin. Sebenico a un port remarquable, aux *bouches de la Kerka*, réduction des bouches de Cattaro ; ses communications avec l'intérieur sont assez faciles par Knin et la Kerka. On en a relevé et amélioré les vieilles murailles et on y a installé un poste de refuge et de ravitaillement pour les escadrilles de torpilleurs[1].

Raguse, centre important, reste, avec ses fortifications françaises du commencement du XIXe siècle, un bon point d'appui pour la belle rade de Gravosa. Une escadre y trouverait un abri sûr, du charbon et quelques ressources naturelles.

Tout l'effort de la marine, cependant, s'est porté sur Teodo, admirable position politique et militaire, dans le bassin intermédiaire des bouches de Cattaro, ce curieux golfe à compartiments et à tiroirs, pourrait-on dire, ce lac maritime découpé dans la Tsernagora, à 270 milles de Pola et à 120 milles environ du canal d'Otrante.

Teodo n'est encore, officiellement, qu'un poste de torpilleurs comme Sebenico, mais beaucoup plus puissant comme outillage et mieux pourvu. On y a constitué, paraît-il, un parc de 10 000 tonnes de charbon, ce qui indique bien l'intention d'y réapprovisionner des forces navales importantes. La Marine achève d'y dépenser, cette année, un deuxième crédit de près de 2 millions, voté en 1899. Teodo sera à très bref délai, s'il ne l'est déjà, le solide point d'appui de la surveillance du canal d'Otrante et des opérations combinées qui pourraient être dirigées contre le Monténégro et l'Albanie.

Ne revenons pas sur ce que nous avons dit du petit arsenal de Buda-Pesth, à propos de la flottille du Danube. De ce côté-là encore, un développement progressif et méthodique prouve que la prévoyance autrichienne n'y est pas plus en défaut que du côté de l'Adriatique.

1. On annonce en ce moment que Sebenico va recevoir un grand développement à partir de l'an prochain. L'École des mousses de la marine de guerre y est installée déjà.



Cet établissement naval si bien compris, si exactement calculé sur l'effort que lui demandera un jour la politique de l'Empire, a un autre et très grand mérite : il ne coûte pas cher.

Si l'on pouvait en toute justice — on ne le peut pas — évaluer le rendement de l'organisme marine de guerre, dans chaque pays, par le simple rapprochement de la *force navale active* et de la moyenne des dépenses annuelles, au cours d'une période donnée, la Marine Impériale l'emporterait hautement, certes, et il serait juste de féliciter le contribuable autrichien qui, plus heureux que d'autres, en a si bien pour son argent.

Il est admirable, en effet, qu'avec un budget qui oscille, dans la dernière décade, autour de 40 millions[1] et qui n'atteint 50 millions, à peine, que cette année-ci, on puisse présenter (bâtiments en chantiers compris) 16 cuirassés, 14 croiseurs de tout rang, 7 contre-torpilleurs et une soixantaine de torpilleurs, sans parler du « train d'escadre », des bâtiments-écoles et de servitude, enfin de ce qui reste de l'ancienne flotte en bois et fer. Songeons qu'à ce taux, nous devrions avoir, en France, pour nos 300 millions annuels, 96 cuirassés, ou au moins 70, pour tenir compte de la faiblesse relative du déplacement des unités autrichiennes !... Or ce n'est pas 70, c'est à peine 35 que nous en comptons ; de sorte que si l'on s'en tenait à un examen superficiel, si l'on ne remarquait, par exemple, que nous avons, toute proportion gardée, plus de croiseurs, dont un bon nombre de cuirassés, beaucoup plus aussi de contre-torpilleurs et de torpilleurs — et des sous-marins et une flottille coloniale que n'a pas l'Autriche — on se croirait fondé à dire que notre rendement est deux fois plus faible que le sien.

Il n'en est pas ainsi, mais, tout de même, la supériorité de l'organisme autrichien n'est pas discutable, et il semble bien

1. Crédits supplémentaires comptés, en moyenne, à 2 500 000 francs par exercice.

que nous pourrions, que nous devrions mieux faire. Quand nous notons qu'en Autriche on se contente d'un seul arsenal de plein exercice, ce qui est très économique, nous ne prétendons pas qu'il soit désirable d'en arriver là en France, où nous sommes en bordure sur trois mers ; mais nous en avons cinq au lieu de trois, et il y a si longtemps que l'on réclame la suppression, l'étroite spécialisation, tout au moins, de deux d'entre eux[1] !...

Mais laissons là ces fâcheuses comparaisons. Aussi bien ne serviraient-elles pas à grand'chose, car si notre temps est celui où l'on parle le plus de réformes économiques, il n'est pas sûr que ce soit celui où l'on en réalisera le plus.

Quelques remarques, seulement, sur les méthodes d'administration générale de la Marine autrichienne. Ces méthodes sont très simples, très larges, très libérales, s'inspirant de la confiance et non de la défiance, organisant la responsabilité des administrateurs militaires, mais leur accordant aussi la plus grande somme possible d'initiative et d'autonomie.

Le ministre se meut dans son budget avec d'autant plus d'aisance que ce budget est présenté par services plutôt que par natures de dépenses[2], que le nombre des chapitres en est restreint, et surtout qu'on admet les virements (excepté pour les crédits des constructions neuves) et les reports de crédits à l'exercice suivant, sauf approbation du Parlement, bien entendu. Il y a là de quoi faire frémir les puristes. En Autriche on ne frémit pas et, finalement, on ne se trouve pas

1. On sait que la multiplicité des arsenaux de plein exercice, des arsenaux où l'on construit, a, entre autres inconvénients, celui d'augmenter sensiblement le prix de revient des constructions neuves. A ce sujet il peut être intéressant de comparer les prix de revient de quelques types, en Autriche et en France.

La tonne de cuirassé moderne revient, en Autriche, à moins de 2 200 francs. Chez nous, il faut compter de 2 400 à 2 500 francs pour les chantiers de l'État, et de 2 600 à 2 700 pour ceux de l'Industrie.

La tonne de croiseur cuirassé revient, en Autriche, à 2 300 francs. En France, respectivement, à 2 300 et 2 400-2 500.

Ne pas oublier que les évaluations budgétaires sont toujours dépassées, en France, en ce qui touche les constructions faites par l'État. Nous ne pensons pas, d'ailleurs, qu'on y fasse rentrer le prix de l'approvisionnement en munitions d'artillerie, comme en Autriche.

2. Dans les crédits de constructions, par exemple, les dépenses en salaires et les dépenses en matières ne sont pas séparées; de même pour l'artillerie, les torpilles, les bâtiments à terre. A la vérité, le budget comporte de nombreuses et copieuses annexes explicatives.

mal de cette intelligente tolérance. Le Parlement et le public savent que le ministre fait pour le mieux — d'ailleurs il y paraît assez — et cela leur suffit.

Ce « Chef der Marine-Sektion », en même temps que « Marine-Kommandant[1] » — tels sont les titres officiels du ministre — a auprès de lui un cabinet exclusivement militaire et un bureau de l'état-major, chargé de la préparation des opérations. Il est assisté, en outre :

1° Par les organes d'exécution de l'administration centrale (à Vienne) très simplifiés, réduits en somme à deux divisions :

a) Flotte armée, avec les mouvements, les subsistances, le personnel[2] et son administration;

b) Constructions neuves et refontes, réparations, travaux à terre et approvisionnements de matériel.

A ces deux divisions se juxtaposent les bureaux indépendants, mais très sobrement organisés, des comptes et de la justice maritime.

2° Par l'organisme consultatif, l'*unique conseil technique*, qui siège à Pola, en plein cœur de la marine active (remarquons ce point), et qui remplace la multitude de comités, de commissions, de conseils que l'on voit s'épanouir dans d'autres marines, où ils absorbent tout, compliquent les affaires, retardent les solutions, en leur donnant toujours — et c'est le pis! — un caractère de compromis entre les opinions diverses qui disperse les responsabilités.

1. Le gouvernement impérial autrichien, le ministère commun, ne comporte que trois départements : défense du territoire, affaires étrangères, finances. La marine est une « section » du premier de ces départements. Il ne faudrait pas croire qu'il en résulte pour elle une sujétion, une subordination quelconque à l'élément armée de terre. La « Marine-Sektion » est absolument indépendante, son chef communique directement avec l'Empereur, avec les délégations, défend lui-même son budget et toutes les mesures qu'il a cru nécessaire de prendre dans l'intérêt de son service. Une ordonnance d'octobre 1900 a d'ailleurs nettement établi l'autonomie de la Marine.

2. Personnel de la marine autrichienne :

Officiers : 700 officiers de marine en service actif, plus 60 environ en résidence fixe et 75 de réserve; 110 officiers mécaniciens; 189 commissaires (élèves compris); 58 médecins; 115 ingénieurs de diverses spécialités.

Équipages : 7 500 à 8 000 hommes, qui doivent être portés, en 1906, à 10 500. En temps de guerre, il faudrait 20 000 hommes à peu près, et on les aurait aisément. — L'arsenal de Pola compte 2 000 ouvriers, auxquels se joindraient, à la mobilisation, ceux du Stabilimento Tecnico de Trieste et de la compagnie du Lloyd, qui construit elle-même ses paquebots.

Le conseil technique comprend, à la vérité, sept sections : constructions (coques), artillerie, torpilles, machines, électricité, hydrographie, navigation; mais chacune de ces sections n'a qu'un très faible nombre de membres, de grades moyens et de compétence bien établie, l'unité de direction, si indispensable à la bonne et prompte marche du service, étant d'ailleurs assurée par un officier général, un contre-amiral, président.

Des commissions *permanentes* d'expériences pour le matériel, les engins, les bâtiments neufs sont formées dans le sein du conseil technique, dont les membres gardent ainsi constamment le contact avec l'unité de combat flottante et son armement[1].

Les Autrichiens ont depuis longtemps adopté pour l'administration de l'arsenal-usine le système qui fonctionne si avantageusement en Angleterre, en Allemagne, etc... Il y a à Pola un *directeur de l'arsenal*, contre-amiral ou capitaine de vaisseau, indépendant du commandant militaire du port et de la place (le « Hafen-Admiral »), seul responsable du fonctionnement de l'usine et de ses approvisionnements, seul ordonnateur des crédits alloués par le budget. Ce directeur correspond directement avec le ministre et se borne à donner communication de sa correspondance au commandant militaire.

Chez nous il n'y a point, à proprement parler, de directeur de l'arsenal, ou plutôt c'est le commandant militaire, le préfet maritime qui, théoriquement, dirige l'arsenal-usine. Or ce haut personnage est absorbé par de tout autres besognes, car il est le chef de la force navale et de la force armée, à terre; il est le gouverneur de la place forte — et, à ce titre, sous les ordres du département de la guerre; il est l'administrateur du domaine maritime et du recrutement des gens de mer; il est chargé de la police de la navigation, de la surveillance et de la défense maritime d'un arrondissement étendu. En fait, l'arsenal n'a pas de directeur, du moins en temps de paix; et comme les chefs des services de travaux de cet arsenal ont vu récemment se préciser leur autonomie particulière, « chacun va de son bord... » et y reste. En revanche,

1. Il arrive souvent, par exemple à l'époque des grandes manœuvres, que les officiers supérieurs de la marine qui font partie du conseil technique prennent le commandement d'unités mobilisées. Il en est de même des officiers de l'état-major général et du cabinet. Du reste le ministre lui-même est le commandant en chef désigné, l'amiralissime.

en temps de guerre, l'un de ces chefs de service, le contre-amiral chargé de la flotte construite, prend brusquement les fonctions délicates et complexes de directeur général; et l'on ne sait vraiment ce qu'il y a de plus fâcheux, ou qu'il n'en soit pas investi dès le temps de paix, ou qu'il les assume, sans préparation suffisante, au moment où il faudrait que chacun, pour être assuré de bien faire, ne fît plus exactement que ce qu'il a l'habitude de faire.

Nous avons essayé de mettre en relief les caractères essentiels de l'organisme naval de l'Autriche : dans la constitution même de cet organisme, une parfaite méthode qui n'exclut pas certaine hardiesse de conception ; dans ses développements successifs, une ténacité persévérante et souple à la fois; dans son administration générale, la simplicité des rouages, la clarté du compte financier, la confiance largement accordée à qui la mérite, avec, comme résultats, l'économie, le bon rendement. Ajoutons un dernier trait, qui n'est pas le moins intéressant : cette marine si bien conduite, qui a donné sa mesure et la donnera encore, bientôt peut-être, cette marine qui, valant si cher, coûte si peu, cette marine modèle, en un mot, est — phénomène surprenant ! — dirigée par les officiers de marine.

Outre que c'est toujours l'officier général le plus élevé en grade[1] qui est à la tête de la « Marine-Sektion », c'est un officier de marine qui exerce les fonctions de directeur de l'arsenal; ce sont des officiers de marine qui sont à la tête des services du ministère et de la majorité des sections du conseil technique. Et il y a bien des ingénieurs[2], des mécaniciens, des médecins, des commissaires, mais tous ces corps acceptent de bonne grâce la direction d'ensemble du corps des officiers de marine. Il n'est pas jusqu'aux contrôleurs qui n'aient à

1. Il serait difficile qu'un amiral ne fût pas à la tête du département de la marine dans une monarchie militaire comme l'Autriche. Nous ne faisons d'ailleurs point ici de comparaisons oiseuses.

2. Ingénieurs-constructeurs des coques, des machines, de l'artillerie, en trois corps séparés. Organisation judicieuse et dont les officiers autrichiens se louent à tous égards. Les ingénieurs d'artillerie proviennent soit du corps des officiers de marine, soit de celui de l'artillerie de terre, soit d'écoles supérieures techniques. Il y a d'ailleurs une « école supérieure d'artillerie ». — Les canons, fournis précédemment par la maison Krupp, proviennent maintenant de l'usine autrichienne Skoda, à Pilsen.

leur tête un contre-amiral, et cette circonstance ne nuit pas, dit-on, à l'efficacité de leurs opérations.

C'est qu'en Autriche, comme presque partout, sinon partout ailleurs, on part de cette idée simple et naturelle qu'il ne peut y avoir de responsable devant la nation de la mise en jeu de la force navale que le corps des officiers de marine. Si on avait été battu à Lissa, ce n'est apparemment ni aux ingénieurs, ni aux mécaniciens, ni aux commissaires que le public s'en serait pris. Or la responsabilité effective a pour indispensable corollaire le commandement effectif, entier, indiscuté.

Dès lors, et sauf à obtenir de la valeur des officiers de marine toutes les garanties convenables (on ne néglige rien pour cela, du reste), le gouvernement autrichien n'hésite pas à leur assurer l'hégémonie qui leur est nécessaire pour qu'ils puissent s'acquitter de leur lourde tâche. Et l'on n'a point à s'en repentir, puisque c'est ainsi que l'on obtient l'unité de vues, la suite dans les idées, l'adaptation exacte, économique, par conséquent, des moyens d'action aux buts nettement définis qui apparaissent comme les qualités fondamentales de l'établissement naval autrichien et qui en font un des instruments militaires les plus parfaits, dans ses proportions modestes, qui existent dans le monde entier.

***

LE RIVAL DE DON JUAN[1]

VIII

« ON A TUÉ UN HOMME, RUE DE TRAJAN !... »

L'*Ave Maria* tintait au campanile de la Giralda. C'était le 21 octobre, veille de la fête commémorative de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception par le chapitre de Séville.

Mautoucher s'était assis sur un banc de la place du Triomphe, à l'endroit où les maigres orangers du square donnaient un peu d'ombre. Les sons de l'angélus qui se traînaient mélancoliquement dans l'air lourd ajoutèrent à sa tristesse. Il venait de passer une semaine atroce. Sa dernière joie, ç'avait été le matin où il était allé prendre le cœur d'or de l'archevêque chez l'orfèvre de la *Calle de Mercadérès !*...

A ce souvenir, ses traits se détendirent un instant : ce matin-là, toute la ville lui paraissait en fête. Il lui semblait que chacun lisait son bonheur dans ses yeux et s'en réjouissait avec lui. Une petite vendeuse de journaux, qui le harcelait quotidiennement à la sortie du Palais d'Orgaz, l'avait poursuivi, très intriguée à la vue de l'écrin que nouaient des faveurs roses ; et, se mettant à danser devant lui, battant des mains en cadence, elle le suppliait de lui montrer ce qu'il y avait dans cette jolie boîte. Mautoucher lui avait donné une piécette pour s'acheter une bague de cornaline. Alors l'enfant s'était jetée sur sa main, elle l'avait couverte de baisers en

1. Voir la *Revue* des 15 mars, 1er, 15 avril et 1er mai.

lui disant d'une voix enjôleuse, une voix de grande fille déjà :

— Oh! tu es mon mari, *señorito!* tu es mon petit mari!...

Et, sautant à cloche-pied, lui caressant la main avec toute une mimique d'amoureuse, elle l'avait escorté jusqu'à la loge de Paco... Oui! vraiment, les caresses de cette petite misérable, c'était sa dernière joie... Hélas! tout le plaisir de ce cadeau avait été pour elle!

La Galliego, après beaucoup d'hésitation, avait accepté l'écrin avec une extrême froideur. Elle semblait même offensée, et Jean, voyant peut-être une signification blessante dans l'offre de ce cœur symbolique, avait déclaré extravagante la fantaisie de son ami. Depuis, on lui témoignait une défiance qu'il s'exagérait sans doute, mais dont le sentiment devenait de plus en plus pénible pour lui.

Tout était fini maintenant! Dans son abandon et son désœuvrement, il ne savait plus à quoi se rattacher. Jusque-là, ce bijou l'avait tellement occupé qu'il en avait délaissé le portrait de la Galliego. Il ne se sentait pas le courage de s'y remettre. Il n'éprouvait plus que le besoin torturant de la voir sans cesse, et, en même temps, il s'endurcissait dans la pensée que tout ce qu'il pourrait faire serait inutile. Cependant il était incapable de se déprendre d'elle. C'était une hantise de tous les instants et comme une absorption lente de son être dans la personne de la Galliego. Il ne se rappelait pas avoir jamais été si bas!

Cet après-midi, dès quatre heures, il s'était enfui de sa chambre, pour fuir en même temps l'obsession. Il se méprisait jusqu'au dégoût et il commençait à nourrir une mauvaise haine contre la Galliego.

Le temps était orageux. C'était une chaleur humide et suffocante, qui achevait de l'accabler. Au hasard, il avait erré dans les ruelles de Macarena, se meurtrissant les pieds aux cailloux pointus du pavé. Les semelles de ses chaussures étaient brûlantes, la sueur ruisselait dans le creux de ses yeux, comme si son visage allait se dissoudre. La moindre sensation le faisait cruellement souffrir. Les odeurs d'huile rance et d'épicerie l'écœuraient et surtout ces effluves de jasmins partout répandus. En coup de vent, des femmes s'échappaient des corridors, les jupes lâches et traînantes. Les

peignoirs amidonnés balayaient les ordures ; et, plus il s'enfonçait dans les quartiers populaires, plus le grouillement féminin devenait dense et envahissant. Les bras accrochés, elles tenaient toute la largeur de la rue. C'était un contact, un frôlement perpétuels. Par bandes serrées, elles redescendaient des fabriques. Pourchassées par les hommes, elles accéléraient leur allure paresseuse; et, gesticulantes, provocantes et moqueuses, elles poussaient par intervalles de grands éclats de rire énervés qui sonnaient faux. On aurait dit un harem innombrable lâché à travers la ville. Avec leurs chairs pâles et moites, leurs prunelles luisantes, ces créatures qui semblaient prêtes pour l'amour exaspéraient Mautoucher. Il les détestait et les enviait tout ensemble; et la gaieté sensuelle empreinte sur leurs figures lui faisait mal.

Précipitamment, il avait rebroussé chemin vers le Palais d'Orgaz et il avait fini par s'arrêter sur ce banc, à deux pas de la maison. Il ne voulait pas y rentrer, bien que la Galliego fût seule, il le savait : Jean était parti, le matin même, pour Huelva, en compagnie de Don Praxedès. Mais il s'effrayait à l'idée de lui parler. Il comprenait bien que, cette fois, ce serait irréparable. Il ne pourrait pas lui taire ce qu'il s'efforçait de cacher depuis tant de jours. Et il avait peur de lui-même, peur de la violence de sa passion!

Inerte et sans pensée, l'âme angoissée et vide, il était là, traçant machinalement du bout de sa canne un profil de femme dans la poussière. Il étouffait sous les orangers du square, qui étaient encore tout crépitants de chaleur. A côté de lui, sur le banc voisin, une ouvrière mangeait, en face d'un homme coiffé du chapeau cordouan aux larges ailes. L'individu, plongeant ses doigts dans une marmite de fer-blanc, en retirait des morceaux de viande, qu'il avalait gloutonnement : Mautoucher, avec une nausée, détourna la tête. La place du Triomphe était presque déserte. Les tintements de l'*Ave Maria* s'évanouissaient dans l'air.

Il leva la tête vers le campanile de la Giralda, et l'inscription de la lanterne : TVRRIS FORTISSIMA NOMEN DOMINI, frappa ses yeux aussitôt. Les lettres se détachaient avec une netteté singulière sur les faïences peintes. Le ciel nuageux s'était éclairci et les draperies dorées de la girouette colossale

s'enlevaient en arêtes vives sur le fond lumineux du couchant. Alors l'idée lui vint de monter à la tour pour sortir de cette atmosphère pesante et s'arracher à cette rumination continuelle et douloureuse des mêmes images.

La démarche lasse, il se dirigea vers l'étroite porte qui donne accès à l'intérieur de la Giralda. Quand il eut payé son entrée, le concierge se mit en devoir de l'accompagner. Mautoucher, sur un ton de colère, le somma de le laisser seul. Mais l'homme n'y prit garde :

— Que voulez-vous, *caballero* ! c'est le règlement ! Depuis qu'un Anglais s'est tué en se jetant du haut de la tour, la municipalité nous oblige à accompagner tous les visiteurs !...

Henri ne protesta plus. La vision de ce suicide s'était emparée immédiatement de son imagination. En quelques traits sommaires, il avait reconstitué la scène. Il voyait la loque humaine tragiquement écrasée sur les dalles du parvis :

« Si cela m'arrivait pourtant ! — songea-t-il, — si j'étais capable, moi aussi, de cet appétit furieux de la mort?... Qui sait ? Oh ! si j'avais cela dans le sang !... »

Il tressaillit tout à coup à un souvenir :

« Le frère de ma mère s'est tué pour une dette de jeu et ma mère elle-même, dans un accès de désespoir, a voulu s'empoisonner !... Oh ! si cette fatalité pesait sur moi ! Si j'étais obligé d'en venir là !... »

Il s'interrogea, une seconde, et il s'épouvanta en constatant en lui une force destructrice dont il n'était pas le maître : — Depuis son arrivée à Séville, qu'avait-il fait autre chose que de se détruire, se mutiler peu à peu de tout ce qui était jadis son orgueil?...

Indifférent au bavardage du portier, il subissait la fascination de l'exemple donné par cet inconnu et il s'apprivoisait avec cette idée de suicide. L'air froid des corridors tombait sur ses épaules comme un air de tombe. Tous les bruits extérieurs s'étaient apaisés. Son regard s'éteignait dans les ténèbres toujours plus épaisses : l'entrée dans le néant véritable, dans le repos absolu, serait-elle donc beaucoup plus douloureuse?... »

Soudain, la lumière d'un croisillon l'éblouit. On était à la moitié de la montée en pente douce. Le portier cria :

— Juano ! Juano !...

Un vieillard, en veston de tussor, apparut sur le seuil d'une chambre qui occupait toute la largeur de la tour. Une forte odeur de cuisine émanait du logis. Par la porte ouverte, Henri aperçut une femme qui cousait dans l'embrasure d'une fenêtre, où deux pots d'œillets blancs prenaient le soleil. C'était le logis du maître sonneur.

Le concierge laissa Mautoucher avec le vieux qui, redressant sa haute taille, érigeant les muscles de son cou maigre, lui demanda :

— Vous voulez monter jusqu'à la lanterne, *caballero* ?...

Le timbre des paroles, la tension convulsive du cou excitèrent aussitôt la curiosité du romancier. Il dévisagea le vieillard. Celui-ci avait gardé une figure enfantine, aux pommettes roses sillonnées d'imperceptibles rides, — apparence de jeunesse qui formait un contraste étrange avec les boucles de ses cheveux blancs. Mais les yeux morts et obscurcis d'une taie blanchâtre s'ouvraient démesurément dans les orbites profondes. Il était aveugle. Ses mains s'avançaient devant lui, en un geste d'interrogation timide, et, quand il parlait, sa bouche semblait hésiter et tâtonner comme ses mains, et les mots suspendus au bord des lèvres chercher l'auditeur invisible. La voix de l'aveugle avait la candeur innocente des voix puériles. Elle paraissait venir de très loin et apporter avec elle une fraîcheur, comme un souffle qui sort d'un lieu plein d'ombre.

Mautoucher s'éprit aussitôt de l'infirme. En proie à une terreur toute physique, reculant devant les pensées funèbres qui l'assaillaient, il cherchait une sympathie où se réfugier. Tout en poursuivant son ascension, il s'appliquait à faire parler le vieillard et il le pressait de ses questions.

Mais l'aveugle répondait à peine par monosyllabes, ou en phrases saccadées et rapides. Il s'orientait dans les couloirs, entraînait Henri, qui, hors d'haleine, s'arrêtait devant les croisées ; puis il repartait devant lui, en éclaireur, escaladant les marches avec une agilité extrême. Henri s'en émerveillait.

— Oh ! n'ayez pas peur, *caballero* ! — lui dit le vieux, — je connais la Giralda comme mon corps. J'y suis né, mon

père déjà était maître sonneur. Et moi aussi, j'y mourrai, s'il plaît à Dieu !

— Et vous pouvez continuer votre métier quand même ! — demandait Henri.

— Pourquoi non ? — dit l'aveugle. — Ah ! *caballero*, on n'a pas besoin de ses yeux pour voir !...

Il s'était retourné vers Henri pour dire cela. Un bon sourire résigné éclaira sa bouche mince aux gencives enfantines, et la voix de l'aveugle parut à Mautoucher encore plus lointaine. Devant ces grands yeux vides, à la sclérotique inerte, il avait la sensation d'un mur qui le séparait du vieillard, et il s'imaginait converser avec un être mystérieux, à travers des distances infinies.

Mais le sonneur, ayant tâté les pierres, se remit en marche, et, certain de sa route, sans heurt, sans butter dans les angles, il allait toujours, plus allègre à mesure qu'on se rapprochait du sommet de la tour.

Ils traversèrent le campanile, que ventilait une forte brise. Les cordes des vingt-six cloches s'entrechoquaient, et une plainte continue emplissait les énormes orifices de bronze. Les plus petites se balançaient faiblement, comme de grands oiseaux qui vont prendre leur vol. Ils les virent s'enfoncer sous eux, dans le mouvement vertigineux de l'ascension ; puis ce fut le quadrilatère de la plate-forme, puis le premier étage de la lanterne. En arrivant en haut de l'escalier, Mautoucher sentit tout à coup sa poitrine s'oppresser. Un vent violent lui fouetta le visage, ses oreilles bourdonnèrent, un fracas de rafale déchaînée s'engouffrait dans la cavité mugissante de la coupole.

Chancelant sous le poids des masses d'air qui roulaient, il se cramponna des deux mains à la balustrade du pourtour. Mais l'aveugle, très droit, le cou redressé, les narines hautes et flairant l'espace, arpentait l'étroit balcon d'un pied sûr. Les coudes collés au corps, il serrait contre ses reins la veste de tussor qui s'échevelait dans la furie des souffles.

— On respire, n'est-ce pas, *caballero* ? Ce n'est pas comme en bas ! Voilà le vent d'est qui se lève. Il ne pleuvra pas encore aujourd'hui !...

Le vent redoubla de violence. Au choc des vastes ondes

aériennes, Mautoucher se ranimait peu à peu. Le sang coulait plus impétueusement dans ses veines. Ses poumons se dilataient, comme lorsqu'on est en pleine mer sur le pont d'un navire et qu'on entend claquer à la poupe le pavillon déployé au-dessus du sillage qui se déroule. La courbe de l'horizon s'élargissait, se perdait en des profondeurs inaccessibles. Nettoyé de ses nuages, le ciel se teignait d'un vert d'émeraude, qui, du côté de l'orient, se dégradait en des transparences cristallisées... L'immense plaine andalouse, toute blonde et toute rose, s'étendait à perte de vue jusqu'aux sierras neigeuses qu'estompait un léger voile de brume, et, tout près du regard, comme si on eût pu les toucher avec la main, les toits de la ville se pressaient aux pieds de la Giralda, étalant les teintes pâlies des tuiles brûlées par le soleil. L'éclatante blancheur des murs formait comme un grand lac laiteux au bord du Guadalquivir, dont les eaux limoneuses se répandaient en larges nappes jaunes sous les collines pelées de Triana.

— C'est beau, Séville, n'est-ce pas, *caballero*? — dit l'aveugle; — notre proverbe a bien raison :

Quien no ha visto Sevilla
No ha visto maravilla!

Et, comme Henri affirmait son enthousiasme, il chercha sa main qu'il prit délicatement et il l'emmena vers le point le plus central de la lanterne :

— Regardez! voici le Palais de San Telmo!... la *Plaza de Toros*... le pont de Triana!... Par ici, les colonnes de l'Alameda... le monument de Velasquez!... Voyez, *caballero*! on aperçoit le monument de Velasquez!...

Avec une certitude étrange du geste, une précision presque mathématique, il tendait son doigt dans la direction qu'il indiquait. Ses paupières s'étaient closes. Pris d'une vague inquiétude, Henri épiait le masque immobile et sans vie. Ce regard en dedans qui semblait percer plus avant que le sien, cette voix lointaine lui causaient un malaise indéfinissable. Il dit son étonnement à l'aveugle, qui, très calme, répondit :

— Oh! rien n'est plus simple, *caballero*! je ferme les yeux lorsque je veux voir, parce qu'autrement c'est comme un brouillard autour de moi! Comprenez-vous cela? J'ai toute

la ville dans mes yeux !... L'accident m'est survenu quand j'avais douze ans !... C'est un froid qui m'est tombé, à ce que disent les médecins !... Vous comprenez ! sur la Giralda !... en hiver, quand il pleut... C'est si humide chez nous !

— Et vous ne souffrez pas d'être ainsi ?...

— Non ! j'étais trop jeune, quand j'ai perdu mes yeux !... Et puis, voyez-vous, avec l'habitude !...

Il souriait d'un air heureux. La bouche enfantine aux gencives édentées rayonnait en une expression de douceur et de bonté. Soudain il se frotta les mains et il ajouta, avec un accent jovial :

— Ah ! je sens cela ! il fait beau, ce soir ! On dormira bien ! Voilà le vent d'est qui se lève !...

Mautoucher, lui aussi, s'épanouissait sous cette influence bienfaisante qui flottait dans l'atmosphère purifiée. Les souffles salubres relevaient son énergie, et, comme s'il avait laissé toutes ses misères en arrivant sur ces hauteurs, la contemplation le pacifiait. Appuyé sur la balustrade, ses regards erraient au-dessous de la lanterne. Il apercevait les dalles de la plate-forme, les quatre grandes urnes qui se dressent aux angles du campanile et qui supportent des bouquets de lis en fer forgé. Les fleurs géantes et rigides trouaient durement l'azur, les fins pistils émergeaient des calices : c'étaient les fleurs miraculeuses de quelque jardin céleste !... Mautoucher, fasciné par la vue de ces lis fantastiques qui se dressaient ainsi entre terre et ciel, se penchait de plus en plus pour distinguer les nervures des feuilles. Brusquement, il se recula de plusieurs pas en arrière. Il venait d'avoir l'impression de l'attirance irrésistible, de la chute dans le vide. Tout pâle, les jambes flageolantes, il se rapprocha de l'aveugle :

— Est-ce que c'est ici que l'Anglais s'est tué ?...

— Oh ! que non pas, *caballero* ! Il aurait manqué son coup !... C'est là, sur la plate-forme, entre les deux vases de fleurs !

Sans hésitation, le doigt de l'aveugle désigna la place : il y avait si longtemps qu'il la montrait aux touristes avides d'émotions ! Mautoucher rencontra les yeux inertes qui semblaient attachés sur lui. Les prunelles laiteuses se dilataient,

comme si elles voulaient le scruter jusqu'au fond de l'âme. Craignant de trahir la pensée qui l'obsédait, il dit par une ruse instinctive :

— Quelle folie ! Comment peut-on se tuer à Séville !

— Vous avez raison, *señorito* !... Et pourtant cela s'est vu ! j'ai *vu* cela, moi !...

Sa figure d'enfant s'attrista. Mais tout de suite il reprit son air souriant, et de nouveau ses narines aspirèrent le vent, il se frotta les mains :

— Ah ! il fait bon aujourd'hui ! C'est une grâce de la *Purisima* ! Demain, c'est sa fête, vous savez !... la fête de l'Immaculée ! Nous allons sonner les cloches en son honneur ! Vous avez de la chance, *caballero* ! vous allez assister à une grande volée de vigile !...

Déjà on entendait gémir les charpentes de la tour. L'aveugle perçut la trépidation qui se propageait jusqu'au faîte :

— Voilà les garçons qui commencent le branle-bas !... Venez vite, *caballero* !

Il disparut dans l'escalier avec une telle rapidité que Mautoucher ne le rejoignit que sur la dernière marche, au seuil du campanile.

Les sonneurs occupaient leur poste. Ils étaient là une dizaine de jeunes gens, en bras de chemise, les pieds chaussés d'espadrilles ou d'escarpins de cuir noir décolletés sur le cou-de-pied et pareils à des souliers de bal. Dédaigneux, ils toisèrent Mautoucher comme un homme d'une autre espèce que la leur, et ils détournèrent la tête avec le beau mépris du matelot pour le terrien. Lentement ils tiraient sur les cordes des cloches encore muettes.

Les cabestans ébranlés grinçaient. Les lourds battants oscillaient au centre des entonnoirs de bronze qui bougeaient à peine. Sous leurs énormes colliers tout bardés de fer, les cloches balançaient leurs gueules comme de gros chevaux de roulage qui secouent leurs cols sous la pesanteur du harnais. Le pilon, semblable à une langue de métal, allait et venait péniblement, la capsule géante râlait tout entière, et c'était comme l'immense effort d'une bouche monstrueuse et aphone qui voudrait pousser une clameur surhumaine.

Les rafales de vent emportaient les commandements de

l'aveugle, qui maintenant approchait un sifflet de ses lèvres. Il ne tenait pas en place, il allait de droite et de gauche, furetant dans tous les coins, avec impatience, lorsqu'un gros garçon aux cheveux frisés, un bout de cigarette à la bouche, émergea de l'escalier inférieur, en jetant négligemment un *buenas noches*.

— Toujours en retard, Candido! — lui cria l'aveugle; — je savais bien que tu n'étais pas là!...

Sans s'émouvoir, le garçon roula une nouvelle cigarette, l'alluma soigneusement; après quoi, il se pendit au câble du *Cantor*, — le Chanteur, — la plus puissante de toutes les cloches après la *Campana mayor*. L'aveugle, alternativement, lançait des coups de sifflet, encourageait de la voix les sonneurs, dont les bras montaient et descendaient dans un mouvement toujours plus pressé, et lui-même s'excitait à mesure :

— Hardi, les garçons!... A *Santa Rufina*!... A la *Gorda*!... à *Santa Maria*!

Mautoucher suivait de l'œil le battant du bourdon et l'élargissement des oscillations lentes. D'en bas, un homme le manœuvrait avec un câble. Quand le marteau toucha presque le bord du timbre gigantesque, le vieux cria de toute la force de ses poumons :

— A la *Campana mayor*!...

Une coupetée s'écroula comme une avalanche de métal, dont le bruit de tonnerre roula longuement et se perdit en une vibration assourdissante. Étourdi, ayant au sommet du crâne la sensation d'un choc écrasant, Mautoucher porta vivement la main à ses oreilles. Il lui sembla que le sol se dérobait sous lui, que la tour, avec tous ses étages, se fendait du haut en bas.

Mais, à un coup de sifflet très bref, les sonneurs avaient bondi, emportés par les cordes. Ils sautaient sur les crampons fichés dans les parois et ils grimpaient de l'un à l'autre comme des araignées qui courent le long d'un mur. Les cloches étaient en branle, elles paraissaient légères maintenant, joyeuses d'avoir vaincu leur pesanteur. La volée s'amplifiait. Dans la grande houle sonore qui remplissait l'espace, on ne distinguait plus que le sifflet perçant de l'aveugle. Ce

fut une chose prodigieuse ! Semblables à des pierres qui se détachent d'une roche, les corps des sonneurs se détachaient du mur, tombaient sur les dalles pour rebondir plus haut. Les charpentes qui tremblaient avaient des mouvement d'ossature humaine. Soulevé par le poids de Candido, le *Cantor* donnait de la voix terriblement.

Avec une souplesse inattendue, le gros garçon s'élança tout à coup sur le dernier échelon, tout près des poutres du couronnement. Immédiatement, il s'abattit sur le sol d'un mouvement oblique comme un vol d'hirondelle. Ses pieds rasèrent le pavé du campanile. La pointe des orteils se crispa dans les souliers de bal, les jarrets plièrent. L'homme guetta la position horizontale de la cloche : aussitôt il s'envola vers le faîte, ses pieds joints retombèrent sur le collier comme sur la planche d'une escarpolette ; et là, souriant, la cigarette collée aux lèvres, les jambes à demi ployées, il resta une minute à humer l'air, dominant les toits de la ville, à trois cents pieds au-dessus du parvis de la cathédrale !... Soudain ses talons se haussèrent sur le bord du collier ; il se laissa choir dans le vide. Mautoucher le vit plonger par l'embrasure de la fenêtre. Involontairement il ferma les yeux pour ne pas suivre la chute effrayante. Mais Candido, ramené à l'intérieur du campanile par le jeu de l'équilibre, rentra impétueusement sous la haute arcade du pourtour. En une descente aérienne d'apparition, il glissa dans l'espace, et, léger, il effleura la poussière du bout de ses escarpins de cuir noir, puis il rebondit encore une fois sur les échelons comme arraché de terre par le va-et-vient furieux de la cloche.

Mautoucher voulut crier. Sa voix impuissante s'évanouit dans cet enfer de bruits que renforçait encore le grondement de la rafale. L'intensité du son était tellement forte qu'il n'entendait plus rien.

L'ouragan de bronze se déchaînait avec une violence croissante. Toute la bâtisse remuait comme un vaisseau par le gros temps. Alors, emporté, dilaté par ce souffle de tempête, il se sentit en proie à une sorte de jubilation physique effrénée. Il lui semblait que tout son sang crépitait en gouttelettes dans ses veines, et que tout son corps vibrant douloureusement, tel qu'un vase de cristal sous la percussion d'un timbre

trop haut, allait se rompre en éclats et se dissoudre à travers l'espace. Une envie de rire démesurée s'emparait de lui; une convulsion démente le prenait à l'épigastre, remontait jusqu'à sa gorge; et en même temps il s'efforçait de retenir des larmes prêtes à jaillir. Ses paupières s'humectaient, son cœur battait dans sa poitrine par grands coups sourds; et, à chaque coupetée de la *Campana mayor*, il comprimait à deux mains son front retentissant, comme si ses tempes crevaient. Les images les plus incohérentes se pressaient dans son cerveau surexcité : c'était une fournaise ardente, c'était le hurlement d'une forêt agitée par les vents, c'était un bain de bronze dont les ondes vibrantes roulaient sur le tympan de ses oreilles en faisant la même rumeur que les vagues lorsqu'on plonge dans la mer.

Éperonné par Candido, le *Cantor* dominait tout de son bourdonnement profond. Au milieu de ces sonorités épandues, une indicible émotion terrassait Mautoucher. Cette symphonie formidable, cela dépassait en puissance et en sublimité tous les orchestres inventés par l'art, toutes les harmonies les plus sauvages de la nature! Transporté, il se répétait sans cesse :

« Comme c'est beau! comme c'est beau, mon Dieu!... »

Oh! cette vigile solennelle, c'était vraiment la fête de l'Immaculée! Oui, c'était la « Terre de Marie-très-Sainte », c'était la terre andalouse tout entière qui chantait par la voix des cloches et qui, sur ces ailes de métal tonnant, élançait jusqu'au ciel l'effusion mystique et voluptueuse de son amour!...

Une frénésie triomphale le soulevait. Toutes les chimères que Séville avait créées en lui, toutes les joies qu'elle lui avait données, se ranimaient ensemble. Tout cela s'abattait sur son âme avec le déferlement des ondes vibrantes. La ville et ses femmes, ses jardins, son ciel, ses souvenirs héroïques, Charles-Quint, les Conquistadors, les Amériques, tout cela servait de piédestal à une pensée unique : *Elle*, l'incomparable, la seule qu'il pût aimer!...

« Oh! mon Dieu! si elle le voulait, comme la vie serait belle! Oh! si cet amour était possible!... »

En cette minute, il y croyait presque. Transfiguré, il restait immobile, comme en extase. Les pieds des sonneurs, selon

les caprices de leur voltige aérienne, frôlaient ses épaules. Les corps s'entrechoquaient dans le vent qui faisait siffler les câbles. On aurait dit un gibet monstrueux déraciné par la tempête. Au milieu du tumulte, l'aveugle se tenait sous la *Campana mayor*, serrant contre ses reins les plis de la veste mince. Enivré, la face fulgurante, ses yeux morts se dilataient étrangement, comme s'il buvait le son par ses prunelles béantes, comme s'il le *voyait* !...

« C'est trop ! c'est trop ! » se disait Mautoucher défaillant.

La violence de sa sensation prolongée l'accablait. Il ne résistait plus. Tous ses membres étaient comme endoloris et courbaturés. D'un mouvement brusque, sans même retourner la tête vers l'aveugle, saisi d'une panique, il s'enfonça dans l'escalier et il redescendit précipitamment, à travers les couloirs de la tour grondante, chassé par la symphonie des cloches...

Lorsqu'il fut en bas de la Giralda, les cloches s'étaient tues. Mais il les entendait toujours. Le tonnerre d'airain était en lui. Frémissant, la fièvre aux tempes, il ne discuta point avec lui-même. Il n'hésita pas. Il prit aussitôt sa course vers le Palais d'Orgaz : « La voir ! lui parler !... » Cette idée seule emplissait toute sa conscience.

Un rassemblement s'était formé devant le portail de l'archevêché ! Au milieu de la foule sans cesse grossissante, un individu gesticulait. Une femme, se retournant vers un groupe d'ouvrières qui accouraient en hâte, cria :

— On a tué un homme, rue de Trajan !...

Instantanément, la nouvelle se répandit par toute la place du Triomphe. Les cigarières qui rentraient de la manufacture de tabacs se la répétèrent, en un affolement mêlé d'une joie cruelle. Les jupons amidonnés volèrent. Tout ce qu'il y avait de femmes sur la place s'élança au galop vers la rue de Trajan. Sans se rendre compte, sans s'apercevoir de ce qui se passait, Mautoucher, comme aiguillonné de la même hâte, de la même impatience que les filles, redoubla la vitesse de sa course. Quand il entra dans la loge de Paco, il avait l'air tellement égaré que le portier lui demanda :

— Vous venez de voir l'homme assassiné, monsieur Mautoucher ?...

Au hasard, ne sachant pas ce qu'il disait, il répondit :

— Oui !

Et il poussa brutalement la porte du corridor.

La Galliego était assise sous les bambous du patio, auprès de la vasque. A l'apparition d'Henri, elle cessa de caresser la tête du chien Ventilero qui se tenait tout contre elle, le museau appuyé sur ses genoux. En un mouvement de défense involontaire, elle se redressa, le visage hautain, l'air décourageant et inaccessible. Aussitôt, toute l'audace de Mautoucher tomba. Il s'arrêta à deux pas d'elle, n'osant plus avancer, la face rouge, les traits tirés, les yeux injectés de sang. Son regard exprimait une telle angoisse et un trouble si douloureux que la Galliego, effrayée, lui demanda :

— Mais qu'avez-vous, Henri ?

Il parut hésiter à répondre ; et soudain, s'abattant à ses genoux, il balbutia dans un sanglot :

— Vous le savez bien !

Il lui avait pris les mains et il continuait à sangloter convulsivement. Toute tremblante de surprise et de colère, la Galliego se leva aussitôt, cherchant à le repousser :

— C'est fou, ce que vous faites là, Henri ! Vous déraisonnez !... Mais levez-vous donc ? Nous ne sommes pas seuls !... Paco peut nous entendre, Sérafine entrer d'un moment à l'autre !...

Haletante, à voix basse, elle jetait ces lambeaux de phrases. D'un violent effort, elle s'arracha de ses mains, courut vers le vestibule. Henri se leva d'un bond, l'atteignit, et, la retenant de force, sans oser la regarder en face, il implora :

— Écoutez-moi, je vous en supplie !... Antonia !

L'accent de ce cri eut quelque chose de déchirant. Émue de pitié, elle ne se débattit plus. Elle le repoussait doucement :

— Henri, laissez-moi !

— Non, Antonia, écoutez ! Vous ne pouvez pas faire moins que de m'écouter !... Je vous promets d'être calme. Ne vous en allez pas ! Rasseyez-vous !... Tenez, moi, je m'assieds ! Nous allons causer tranquillement !

Il se laissa choir sur un fauteuil, comme pour l'inviter à reprendre sa place, et, l'air très humble, les yeux toujours baissés, il s'efforçait de se composer une attitude raisonnable.

Mais elle, se rapprochant de l'escalier, disparut dans la pénombre. Le soir tombait. Le vitrail armorié qui éclairait le vestibule s'éteignait en une grande lueur violette. Toutes les choses devenaient indistinctes.

Désespéré à l'idée qu'elle allait s'échapper, Henri poursuivit la Galliego jusque sur les premières marches de l'escalier ; de nouveau il lui prit les mains :

— Écoutez-moi, je vous en supplie, Antonia !

Alors, pour en finir une bonne fois, pour couper court à toute équivoque, elle lui répondit sur un ton très dur :

— C'est inutile ! Ce que vous me demandez est impossible ! Je suis à Jean, entendez-vous !... à Jean, à votre ami ! Je l'aime ! Je ne peux en aimer deux !...

Elle monta une marche, décidée à ne pas l'entendre plus longtemps. Puis la curiosité féminine l'emporta. Elle resta pour voir l'effet de ses paroles. Dans l'ombre, elle distinguait à peine le visage de Mautoucher. Mais il lui semblait qu'elle percevait les battements de son cœur. Le souffle d'Henri était oppressé, ses prunelles devaient luire derrière les verres miroitants de son binocle. Elle devinait la rage de l'homme exaspéré par ce rappel de son rival. D'abord, atterré, il se tut, puis toute sa colère se déchaîna contre Jean en une explosion furieuse :

— Le misérable ! — s'écria-t-il.

— Henri, taisez-vous ! Vous ne savez ce que vous dites. Vous êtes fou, en ce moment.

— C'est vous qui êtes folle ! Comment pouvez-vous l'aimer, cet être ? Il vous brutalise, j'en suis sûr ! Je vous ai vue pleurer !... Ah ! chère amie, il n'est pas fait pour vous ! Je suis certain que votre cœur se trompe !

— A moins que ce ne soit le vôtre !...

— Oh ! pouvez-vous dire cela !

La voix de Mautoucher s'altéra encore et il se remit à pleurer :

— Si vous le vouliez, pourtant !... Si nous unissions nos deux vies !...

Et, s'exaltant soudain :

— Oui ! si vous le vouliez !... A nous deux, que ne ferions-nous pas ? J'écrirais pour vous des ballets admirables, que

vous joueriez devant des salles enthousiastes... Quel couple d'artistes! A nous deux, nous serions capables de fanatiser Paris, l'Europe, le monde entier!...

— Vous rêvez! — dit-elle, — vous êtes en pleine chimère!

En même temps, elle monta une nouvelle marche. Henri la suivit, la serra de plus près. Elle écarta sa main :

— Je ne peux pas vous écouter! D'ailleurs, on va venir!...

Ils prêtèrent l'oreille. Un bruit de voix s'entendait dans la loge de Paco, et, à l'étage supérieur, des pas rapides ébranlaient le plafond, des chocs de vaisselles remuées parvenaient jusqu'à eux. Sérafine dressait le couvert dans la salle à manger, et, par intervalles, elle lançait un refrain de café-concert appris dans les bouges d'Alger ou de Constantine :

Ça va tomber, ça va tomber!
Ça va dégrin-goler!...

L'involontaire et triviale ironie de la chanson saisit aussitôt Mautoucher. Son cœur se serra. Il se sentit ridicule et misérable. Cette déclaration furtive, dans les ténèbres d'un vestibule, sur la marche d'un escalier, au milieu des odeurs de cuisine s'exhalant d'une loge de concierge, dans cette promiscuité des gens de service et cette agitation vulgaire d'une maison qui s'apprête à manger, quelle humiliation pour lui, quelle chute après ses enivrements lyriques sur la Giralda, parmi la symphonie des cloches! Pourtant il fallait, à tout prix, profiter de cette rencontre. Il refoula toutes ses amertumes :

— Si! écoutez-moi! — reprit-il encore, — vous me devez au moins cette grâce!... Quand on aime quelqu'un comme je vous aime! quand on a souffert ce que je souffre à cause de vous!...

Impassible et muette, elle restait debout sur la marche de l'escalier. Elle ne le voyait pas, mais elle respirait la fièvre de son haleine. Avidement, avec une complaisance mauvaise, elle se penchait sur cette douleur qui montait vers elle. Henri la crut touchée par sa plainte. Alors, son orgueil se réveillant tout à coup, il lui dit d'un ton plus assuré :

— Et c'est moi, moi, Henri Mautoucher, qui vous parle

ainsi, qui vous supplie! Voyez! je me traîne à vos genoux!... Ce n'est pas un amour si méprisable que je vous offre. D'autres en seraient fières, peut-être!...

Une sorte de ricanement lui répondit :

— Oh! je sais qui vous êtes! — dit-elle. — Mais qu'y faire? Je ne puis rien pour vous!...

— Non! ne me parlez pas ainsi! Je souffre trop!... Il faut que vous m'aimiez, parce que cela doit être, parce qu'il faut que cela soit, entendez-vous, Antonia?...

Il lui avait pris les mains en disant cela, il les lui serrait à les briser, comme si, ne pouvant la vaincre par la persuasion, il espérait la terrasser par la violence de sa volonté en délire. Elle abandonnait ses mains sans résistance :

— Ainsi, vous voulez me prendre de force! — dit-elle froidement, avec un accent d'insolence indéfinissable.

A ces mots, Henri se calma tout à coup :

— Oh! pardonnez-moi! je vous ai blessée sans le vouloir! J'ai été sot, j'ai été maladroit comme toujours! Que voulez-vous? c'est ma nature! Malgré moi, je fais de la peine aux êtres que j'aime le plus!... Pardonnez-moi! Antonia, je vous aime! Si vous saviez! si vous saviez!...

Il ne pouvait plus articuler, tant les sanglots l'étouffaient. Ce fut une crise de larmes.

— Ne pleurez pas, Henri! — reprit la voix tranquille de la Galliego, — cela n'avance à rien et c'est si facile de pleurer!...

— Comme vous avez l'âme méchante et cruelle!...

— Non, Henri! je suis très bonne!...

— Bonne pour *lui* peut-être! mais pour moi?...

A voix basse, ils échangeaient ces phrases, sans distinguer le mouvement de leurs lèvres ni l'expression de leurs figures; et Mautoucher, écoutant à travers les ténèbres ce chuchotement mystérieux dont le sens était si tragique pour lui, éprouvait le même malaise et le même effroi que, tout à l'heure, en écoutant la voix de l'aveugle.

L'aigre vacarme d'une querelle de ménage emplissait la loge de Paco. Séraphine ouvrit brusquement une fenêtre au premier étage et ils l'entendirent murmurer :

— Tiens! personne!... Il me semblait qu'on pleurait dans la cour!...

Et, se croyant seule, elle fredonna de plus belle, avec un abominable accent de rouleuse sévillane :

Ça va tomber ! ça va tomber !...

Aiguillonné par la peur qu'elle ne redescendît, Mautoucher, en un flux de paroles entrecoupées et rapides, épancha toute sa peine :

— Il ne s'agit pas d'un caprice, Antonia ! croyez-le, c'est une chose sérieuse !... Oh ! si douloureuse pour moi !... D'abord, je m'imaginais que c'était votre beauté, votre art, la grâce de vos attitudes que j'aimais ! Mais non ! c'était vous tout entière ! c'était le son de votre voix ; oui !... la couleur de vos cheveux, l'inclination charmante de votre cou !... c'était votre cœur, votre âme, votre manière d'être !... Ah ! si vous vouliez comprendre ! Vous dites que vous savez aimer ! mais comprenez-vous cette chose monstrueuse ? cet anéantissement d'une intelligence et d'une volonté d'homme, son absorption dans un autre être, cette irrésistible envie de se fondre en lui, cette impuissance à exister par soi-même, ce besoin d'un autre pour pouvoir vivre !

— Je comprends tout, Henri ! j'ai ressenti tout cela, — dit-elle, émue à son tour. — Mais vous guérirez, vous ! Vous êtes un homme !... vous en aimerez de meilleures, de plus dignes, sans doute !...

— Jamais ! jamais ! — reprit-il impétueusement. — C'est vous que je veux ! vous !... Pourquoi vous ? pourquoi pas une autre ?... Oh ! j'ai bien réfléchi, allez ! C'est mon mal ! je vois trop clair ! je suis absurde peut-être ! mais c'est ainsi !... Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi vous ai-je rencontrée ? Pourquoi êtes-vous si belle ?... Mais non ! ce n'est pas seulement votre beauté qui m'attire ! Il y a des moments où je ne sais plus si vous êtes belle ! C'est *vous* que j'aime ! Pourquoi existez-vous ?... Pour me guérir, il faudrait que vous ne fussiez plus ! Antoinette ! c'est une aventure terrible et qui ne peut se dénouer que par la mort !...

Il y avait dans le ton de Mautoucher un tel emportement de folie que la Galliego se recula effrayée. Elle monta encore quelques degrés :

— Non ! laissez-moi vous dire !... Antonia ! Écoutez ! c'est la première fois !...

Il s'arrêta, et, comme honteux de ce qu'il allait avouer, il continua d'une voix plus basse :

— C'est la première fois que j'aime ainsi !... la première fois que je connais le véritable amour ! Jusque-là, j'étais brutal et vaniteux !... Mais vous avez mis ce grand bonheur dans ma vie ! Vous l'avez illuminée tout entière !... Si vous pouviez vous imaginer la misère de mon existence passée ! Une existence affreuse de travail, d'ambition enragée ! J'en avais l'intelligence amoindrie, le cœur desséché et vide ! Et voilà que vous êtes venue au-devant de moi ! Hélas ! vous m'aviez montré le salut !... Oh ! pourquoi voulez-vous me quitter si vite ?... Antonia ! Songez à tout ce qu'il y a dans ces paroles : *C'était la première fois !...* Dites !... comprenez-vous la douceur et l'atrocité de ces mots ?...

Il sanglotait convulsivement. La Galliego, en l'écoutant, croyait s'entendre elle-même ! C'était son propre amour qui parlait par la bouche de cet homme désespéré, c'était cela qu'elle aurait voulu crier à Jean ! Elle s'attendrit tout à coup, et, tendant la main à Mautoucher :

— Henri, — dit-elle, — vous êtes meilleur que je ne pensais !

Il gardait la main de la Galliego dans la sienne, hésitant à l'étreindre, tout surpris de ce revirement brusque ; puis il soupira lentement :

— Oh ! si je pouvais espérer !... Je ne vous demande pas tout de suite, mais plus tard, quand il vous plaira !... Vous verrez ! je serai pour vous un esclave bien soumis, je vous appartiendrai tout entier !...

Des phrases pareilles, déjà entendues ailleurs, revinrent à la mémoire de la danseuse. Avec un geste d'impatience, elle retira sa main de celle d'Henri :

— Vous êtes tous les mêmes ! — dit-elle, — vous simulez le désespoir pour nous prendre ; et, quand vous nous tenez, vous faites de nous des jouets !...

Elle prononça à peine la dernière partie de sa phrase, d'un ton machinal, l'âme absente. Elle avait oublié Mautoucher, elle songeait à Jean, et, toujours hantée par sa chimère, elle se tut subitement.

Mais bientôt elle reprit, insidieuse :

— Vous êtes tous les mêmes !... Quelle dérision ! Vous ne consentiriez même pas à m'épouser !

Elle avait jeté sa phrase avec un accent de défi. Mautoucher, s'imaginant deviner le secret de sa résistance, s'élança vers elle, triomphant :

— Oh ! qu'avez-vous dit là, chère amie ?... Serait-ce possible ?...

— Alors, vous consentiriez, vous ? — demanda-t-elle encore.

— Pouvez-vous me le demander, chère amie ? En doutez-vous ?...

Anxieusement, il attendait sa réponse. Ses yeux fouillaient l'ombre, cherchant le regard de la Galliego. Mais celle-ci s'abîmait dans ses pensées :

« Quelle différence avec Jean ! N'était-ce pas Henri qui était le véritable amoureux ?... Oui ! mais c'est Jean ! C'est *lui* ! Il n'y a que *lui* !... »

Le silence de la danseuse se prolongeait, de plus en plus angoissant pour Mautoucher. Alors, timidement, il implora :

— Antonia ! répondez-moi !

Elle tressaillit, comme réveillée en sursaut :

— Quoi ? — demanda-t-elle, — quelle réponse voulez-vous ?... Ah ! oui ! je me rappelle !...

Et, avec un rire forcé, elle ajouta :

— C'était une chose sans importance, une phrase en l'air !... je plaisantais !...

— Vous plaisantiez ! — reprit Mautoucher, hors de lui. — Mais vous êtes odieuse ! Mais c'est bas, c'est vil, ce que vous faites là ! Vous ne voyez donc pas dans quel état je suis !... Ah ! je le savais bien, que vous n'aviez pas de cœur !...

La colère, l'indignation l'emportaient. Il criait si fort que le chien, bondissant dans l'escalier, aboya contre lui. La Galliego remonta précipitamment vers le premier étage :

— Je vous hais ! je vous déteste ! — lui jeta Mautoucher exaspéré. — Ne soyez pas fière : je ne vous ai jamais aimée !

Elle se pencha sur la rampe, et, d'une voix sifflante et basse :

— Moi aussi, je vous déteste ! C'est Jean que j'aime ! entendez-vous ? Jean !... votre ami !...

Le chien aboyait plus furieusement. La porte de la loge s'ouvrit, et le concierge fit irruption dans le patio. Les ampoules électriques s'éclairèrent tout à coup dans les branches du lustre et une lumière crue enveloppa Mautoucher :

— Qu'y a-t-il donc, monsieur Henri ? — demanda Paco, plus étonné en lui voyant les yeux rouges et le visage bouleversé.

Il eut la force de se dominer et de se composer une attitude :

— Rien, Paco ! — dit-il, — c'est moi qui agaçais Ventilero !

Par contenance, il s'assit sur un fauteuil et se mit à rouler une cigarette.

— Ah ! je sais ce que c'est, — reprit le concierge, — vous êtes allé voir l'homme assassiné ! Cela vous a fait quelque chose !... C'était épouvantable, n'est-ce pas ? On m'a dit qu'il avait le ventre crevé et que les boyaux lui coulaient !...

Épuisé, incapable de bouger, il dut subir le récit dramatique que lui détaillait Paco, jusqu'au moment où Sérafine, avec sa pétulance ordinaire, apparut sur le seuil du vestibule, en annonçant :

— Monsieur est servi !... Mais madame fait dire à monsieur de ne pas l'attendre pour le dîner !... Madame est souffrante !

Et, tout en montant l'escalier, Sérafine lui glissa :

— Je suis bien contente, monsieur Henri ! Mon mari est revenu !... Aussi, il n'y avait pas de bon sens ! Courir après une traînée pareille !... une femme sans place et qui est plus laide que moi, bien sûr !...

Ce soir-là, lorsque Paco rentra chez lui après avoir pris le frais sur la placette, il fut tout surpris d'apercevoir encore de la lumière dans la chambre de la vieille Garcia. D'ordinaire, elle se couchait dès neuf heures, presque aussitôt après son dîner. Cette fenêtre éclairée si tard, c'était un événement dont il parla à sa femme et à Milagro. Mais on apprit bientôt par Sérafine que la Galliego était chez sa mère.

D'abord, elle s'était enfermée dans le salon de porcelaine,

et, sous le coup de son ressentiment, elle avait écrit à Mautoucher une lettre très dure, où elle lui enjoignait de ne plus la revoir ; puis, ayant relu sa lettre, elle l'avait aussitôt déchirée, prise de remords tout à coup, mécontente d'elle-même et se sentant venir au cœur une grande détresse. C'était injuste de s'acharner contre Henri ! En somme, il n'était coupable que de trop aimer ! Celui qui méritait toutes ses rigueurs c'était Jean !... Et, se rappelant avec quel transport de joie Mautoucher avait accepté sa fiction de mariage, elle était outrée des refus de son amant. De nouveau elle se plongea dans les réflexions chagrines des semaines précédentes. Elle s'apitoya sur elle-même, et, peu à peu, elle acheva de se démoraliser. Alors, dans sa détresse, elle était venue chercher des consolations auprès de la vieille femme.

Celle-ci avait terminé son repas depuis longtemps. Des restes de mangeaille traînaient encore sur un guéridon que recouvrait une serviette toute tachée de vin. Mais la saleté de la table ne détonnait guère dans le désordre de toute la pièce. Des guenilles invraisemblables traînaient sur les chaises. Les malles défaites bâillaient, laissant voir des amoncellements de linge défraîchi. Sur tous les meubles s'éparpillaient des morceaux de sucre et de chocolat, et le dallage était envahi par les taches de graisse, les bouts de fil et les rognures d'étoffe, car la vieille passait son temps à se fabriquer d'hilarantes toilettes. Il n'y avait de propre dans tout l'appartement que le fameux réticule de satin jaune, présent de la Galliego, lequel pendait pompeusement à un clou au-dessus de la toilette.

La vieille Garcia n'avait jamais pu se décrasser de son laisser-aller napolitain, non plus que de ses déplorables élégances d'actrice ambulante. C'était un perpétuel sujet de disputes entre la mère et la fille. Mais, ce soir-là, la Galliego était trop préoccupée pour remarquer seulement l'aspect de capharnaüm que présentait la chambre.

Quand elle parut, la vieille, reposant une liasse de feuilletons qu'elle était en train de lire, lui tendit ses joues débarbouillées de leur fard. La danseuse appuya un long baiser sur les pauvres joues flétries, dont la chair était molle et fraîche à ses lèvres.

— Tu es bien en retard aujourd'hui! — gronda doucement la mère.

D'habitude, la Galliego montait chez elle après le dîner. Elle l'embrassait, causait cinq minutes, tandis que Jean l'attendait, en fumant, dans le patio. Au reproche affectueux de sa mère, elle ne répondit rien, exagérant davantage son attitude désolée :

— Seigneur! comme te voilà triste encore une fois! — gémit la vieille; et, la regardant en face : — C'est toujours ton idée de mariage qui te tourmente, je le devine!...

La Galliego fit signe que oui. Toutes deux s'assirent. Alors la vieille, lui prenant les mains dans les siennes :

— Tu as bien tort, *cara mia!* tu as bien tort, vraiment, de t'entêter ainsi!... Oui! sans doute! ton Jean, il est très bien, il est comme il faut, il est riche!... Mais il y en a d'autres que lui!... Tiens, sans aller plus loin!... Ne te fâche pas, au moins, de ce que je vais te dire là!... Eh bien! son ami, ce M. Mautoucher, je suis sûre qu'il t'adore! Tous les soirs, il vient dans la loge de Paco quand j'y suis! Ce n'est pas pour mes beaux yeux, n'est-ce pas? ni pour ceux de Sérafine, cette *gravate*[1]! Si tu savais comme il me parle de toi!... Et c'est un garçon si convenable, si délicat, si plein d'attentions pour moi!...

— Justement! — interrompit la Galliego, — nous venons d'avoir une scène ensemble! Tu vois! j'en suis encore toute bouleversée, toute tremblante! Voilà plus de six semaines qu'il me poursuit, qu'il me persécute! Je sais bien qu'il m'aime à la folie! Mais que veux-tu, bonne mère, je ne puis pas, je ne pourrai jamais me résoudre...

— Qu'en sais-tu? mon Dieu! Tu le juges mal, à cause de l'autre, sans doute!... Si ton Jean n'était pas là!...

— Oh! non! vois-tu! je sens qu'il y a un abîme entre nous! Ce que j'éprouve pour lui est quelque chose d'inexprimable. Parfois j'en ai pitié, en voyant comme il souffre; mais, la plupart du temps, je n'ai pour lui qu'une aversion insurmontable. Tu ne comprends pas cela, toi; mais moi, je le devine : cet homme, il est tout en orgueil et en violence! Je

1. *Gravata*, grêlée : — dialecte napolitain.

sens qu'il n'a rien à me donner que ses misères et sa haine, oui! sa haine! Car à peine m'aurait-il, qu'il me détesterait. Il ne peut m'apporter que ses souffrances, ses blessures d'amour-propre, ses poses d'artiste!... Ce n'est pas grand'-chose, va, ton Mautoucher! C'est un homme de peu, qui essaie de m'éblouir, qui s'éblouit lui-même par ses phrases!... Et puis il est incompréhensible, cet être! avec ses caprices perpétuels, ses extravagances!

— Mon Dieu! tous les hommes sont ainsi, quand ils sont amoureux!... Ton Jean, je voudrais bien savoir si tu le comprends davantage?

— Je crois bien! Jean, il est comme moi! Il me ressemble!...

— Qu'est-ce que tu comprends, voyons — dit la vieille avec insistance.

— Tout!

— Mais quoi?

— Tout!... Je l'aime, voilà!

La vieille joignit les mains, consternée d'une telle exaltation. Elle reprit, en hochant la tête :

— Et s'il ne veut pas!...

— S'il ne veut pas?... Eh bien! ce sera un lâche, un bourgeois méprisable! Je le quitterai, je m'en irai bien loin, pour tout oublier! Je m'engagerai à Pétersbourg, ou en Amérique!... Oh! j'y ai déjà songé!...

Tout à coup, des larmes lui montèrent aux yeux. Sanglotante, elle balbutia :

— Ou bien je me tuerai!

Elle s'était jetée dans les bras de sa mère. Elle l'étouffait de son étreinte, comme affolée à l'idée de la mort, et se cachant, pour ne pas la voir, dans le sein maternel. Les lèvres tremblantes, la vieille la baisait au front :

— Non! *cara mia*, tu ne te tueras pas! On ne se tue pas ainsi! Ce sont des mots de théâtre, qu'on dit en se tordant les bras. Je connais cela, va! J'ai joué tous les rôles d'amoureuses!... Non! console-toi! Tu épouseras plus tard quelque beau cavalier... quelqu'un de mieux que *lui*, un chambellan, comme la Ghiberti!... un ambassadeur! qui peut savoir?...

Elle caressait lentement les cheveux de la jeune femme,

cherchant des mots d'affection pour l'apaiser. Alors elle lui dit :

— Ne te désole pas! S'il te quitte, je reste, moi! Nous resterons nous deux, comme toujours!... Nous deux, fille chérie! Oh! je t'aime plus qu'eux tous!...

Elle mit dans cette phrase un tel accent, à la fois si plaintif et si résigné que la Galliego, touchée jusqu'au fond de l'âme, en oublia son propre chagrin. Elle se dégagea des bras de sa mère, et, lui baisant les mains, elle lui dit de sa voix la plus tendre :

— C'est vrai, bonne mère! Personne ne m'a aimée comme toi! Tu ne demandes rien, toi, en échange de ce que tu me donnes!... Et c'est toi qui me consoles, pauvre vieille chérie, toi qui as souffert plus que je ne souffrirai jamais!... Oh! mère, quelle vie que la tienne! quelles tortures! Tu es une sainte, toi!... O mère, je t'aime passionnément, je t'admire et je te remercie!...

A travers ses larmes, elle contemplait ce vieux visage ridicule et touchant, ce masque d'actrice à l'épiderme usé par le fard, dont les chairs tombantes, les rides affreuses, disaient la vie de misère, d'abjection et de sacrifice. A ce rappel des rudes années de son mariage et des années pires qui avaient suivi, la vieille se mit à pleurer à son tour; puis, le souvenir évoqué de celui qui l'avait rendue si malheureuse finit par l'attendrir. Ce mari si injuste et si dur, elle en était toujours éprise :

— Écoute! — dit-elle à la Galliego, — j'ai tort de vouloir te consoler! Puisque tu l'aimes, aime-le jusqu'à en mourir. Il n'y a que cela de bon, de souffrir pour ceux qu'on aime!... Cela fait du bonheur plus tard!... Ah! *cara mia, cara mia,* si tu savais!...

La Galliego se reconnut toute dans ce cri d'amour indomptable :

— Oh! tu es bien ma mère, toi!

Elles s'embrassèrent encore une fois, elles s'étreignirent passionnément, et elles restèrent ainsi l'une contre l'autre, sans parler, ne trouvant plus rien à se dire. Alors la jeune femme, se laissant aller à toute sa désolation, eut une crise nerveuse. Tout son corps fut agité de convulsions, ses mains se cris-

paient, ses bras devenaient rigides et, tandis que sa mère lui baignait les tempes, elle poussait un hoquet continu en se renversant le cou sur le dossier de la chaise.

Peu à peu les membres se détendirent, la respiration se fit plus égale. Elle se mit à pleurer abondamment, comme si elle ne devait jamais s'arrêter, et, tout en pleurant, elle appuyait ses yeux et sa bouche contre les joues molles et fraîches de la vieille, et elle s'égratignait aux pendeloques de corail qui cliquetaient à ses oreilles...

Bientôt elle s'abandonna, brisée, accablée d'une immense fatigue. Son souffle calme paraissait insensible. Son cou s'inclina sur l'épaule de sa mère, sa poitrine se gonfla d'un grand soupir, et elle s'endormit.

Avec mille précautions, la vieille Garcia lui arrangea la tête sur un oreiller; ensuite elle appela Sérafine pour qu'elle vînt l'aider à coucher la Galliego. Du geste, elle imposa silence à la camériste :

— Madame vient d'avoir une crise ! dit-elle à voix basse. Soulevez-la ! nous allons l'étendre sur mon lit !

Toutes deux ensemble elles la déshabillèrent; mais la vieille voulut border elle-même la couverture, comme elle faisait quand la Galliego était petite. Puis, l'ayant contemplée un instant avec une expression de pitié et de tendresse infinies, elle déposa sur son front un dernier baiser :

— Dors, ma mie ! — dit-elle, — je t'aime, moi !

Et s'essuyant les yeux, reprenant sa liasse de feuilletons, elle s'installa à son chevet et elle la veilla jusqu'au matin.

Pendant ce temps, Mautoucher errait à l'aventure dans les rues de Séville. Après avoir roulé des projets de vengeance, entassé les résolutions les plus violentes et les plus contradictoires, il succombait à une telle hébétude qu'il était presque sans conscience. Au hasard, il marchait droit devant lui, il marchait toujours. Comme minuit sonnait, il se trouvait sur l'Alameda. Alors, ainsi qu'il avait coutume, il redescendit par la rue de Trajan.

La large avenue était presque déserte. Quelques groupes stationnaient encore devant la taverne où l'assassinat avait été commis. Machinalement, Mautoucher s'approcha. A l'inté-

rieur, deux agents de police causaient avec le patron. Il reconnut le mari de Sérafine à sa raie dans le dos et à ses nombreuses bagues. Près du comptoir, une servante agenouillée recouvrait avec de la sciure une grande tache humide.

Appuyé sur sa canne, il suivit la lugubre opération. Puis les derniers curieux se dispersèrent. Le mari de Sérafine et son camarade, ayant bu un verre d'anisette avec le patron, se retirèrent aussi. La servante tordit un torchon au-dessus d'un seau, après quoi elle jeta dehors le contenu qui s'étala sur le pavé en une flaque d'eau rougie. Elle donna encore un coup de balai sur le seuil de la boutique, et, ramassant le seau et le torchon, elle rentra d'un air tranquille : c'était fini! Cependant, Mautoucher ne bougeait pas.

— Qu'est-ce que vous voulez, *caballero*? — lui cria le patron, qui apportait les volets de la devanture.

Il tourna les talons sans répondre et il se remit en marche. Mais, quelques pas plus loin, il s'arrêta sous un bec de gaz. Stupide, il regardait son ombre s'allonger démesurément sur les dalles du trottoir, et il ne savait plus où aller....

IX

COMME UNE FEMME ÉPERDUE D'AMOUR...

Toutes les cloches en branle célébraient la fête de l'Immaculée. C'était l'heure où la procession commémorative sortait de la cathédrale. Mautoucher s'éveilla d'un lourd sommeil sans rêves, un de ces sommeils prostrés qui suivaient ses excès de travail et qui, loin de réparer ses forces, achevaient de les dissoudre. Il se sentait inerte et l'esprit vacant, le corps effondré dans une stupeur mêlée d'un vague bien-être, comme au lendemain d'une maladie longue et dangereuse.

Il lui semblait que les choses qui l'entouraient avaient perdu leur signification habituelle. La réalité immédiate lui paraissait décolorée et vide, n'offrant plus d'intérêt, et tout prenait à ses yeux une apparence fantômatique, aussi lointaine, aussi morte que les ultimes vibrations du bronze sonore

qui venaient de se dissiper dans l'air. Il se complut d'abord dans cette sensation d'apaisement illimité, d'agonie lente, privée de conscience et de douleur. Puis il s'indigna contre lui-même, en une révolte brusque de l'instinct vital. Il eut honte de s'abandonner ainsi, et il s'effraya en constatant combien sa pensée se rétrécissait chaque jour. Les idées qui l'occupaient jadis n'étaient plus que des souvenirs à demi effacés, des signes dont il avait perdu le sens. C'était un rapetissement progressif et fatal de son intelligence, et il éprouvait quelque chose de l'angoisse d'un homme qui marcherait ployé sous la voûte d'une cave et qui sentirait cette voûte s'abaisser de plus en plus jusqu'à l'emmurer vivant :

« Bientôt, pensa-t-il, il n'y aura plus rien en moi... que le désir absurde et acharné de cette possession ! Quelle déchéance ! Comment cela s'est-il fait ? Comment ai-je pu en venir là ? Comment pouvais-je l'aimer ?... Car je ne l'aime plus maintenant ! Nòn ! Sûrement, je n'ai plus la force de l'aimer ! Je suis comme le taureau ensanglanté, qui a trop vu le rouge de la *muleta* pour foncer encore sur l'oripeau illusoire, et qui s'accule à la barrière du *toril*, résigné à mourir... Moi aussi, j'ai trop souffert ! C'est fini !... »

Et il se rappela le cri de douleur que la pauvre Sérafine avait laissé échapper un jour devant lui : « Cela fait si mal !... Ah !... »

Alors il essaya de réfléchir. Ce fut pis. Tous ses doutes, toutes ses velléités d'espérances, bien plus pénibles que la certitude de la défaite, l'assaillirent de nouveau. Il comprenait que si la douleur, par son excès même, était devenu insensible, elle restait latente. Sa torture allait recommencer : il le devinait, il en était sûr, hélas !

« Oh ! je ne veux pas ! je ne veux pas ! — se dit-il épouvanté, comme s'il se débattait contre une force toute-puissante, étrangère et supérieure à son vouloir. — Je ne l'aime pas pourtant !... Si, tu l'aimes toujours ! »

Et, pour la première fois, il eut la claire conscience d'un sentiment monstrueux, un sentiment si semblable à son amour qu'il se confondait avec lui ! C'était une haine féroce contre la Galliego, une haine qu'il percevait plus vivace que son amour, et qui cependant participait à la nature de son amour

même, qui était faite de toutes les impuissances, de toutes les rancunes, de toutes les amertumes empoisonnées de cet amour déçu. C'était une haine qui allait jusqu'à la soif du sang !

Oui ! Il fallait qu'elle s'en allât, qu'elle disparût !... La tuer ?... Pourquoi non, si cet acte seul était capable de le sauver ! Et quelle joie de la faire souffrir à son tour !...

Son imagination échauffée l'emportait vers des rêves de représailles impossibles. Il combinait des circonstances propices, machinait des pièges compliqués, mais si naturels d'apparence, si pareils à des accidents que la danseuse y eût succombé comme par hasard. L'ingéniosité du romancier habile à imiter les trames des événements se donnait carrière en toute naïveté professionnelle, lorsque bientôt il se ressaisit, il reprit pied dans le réel. Le ridicule et l'extravagance de ces inventions le frappèrent lui-même. Il ne s'épargna pas les sarcasmes :

« Me voilà en plein mélodrame maintenant ! Je vais me mettre à jouer les Antony ! Oui ! c'est cela : *Elle me résistait. je l'ai assassinée !...* Et dire que j'en suis là ! Suis-je devenu imbécile, mon Dieu !... »

De plus en plus honteux, il s'apparut comme un être prodigieusement grotesque, et il resta un instant tout interdit, à subir l'humiliation de cette idée déprimante. Puis, s'étant analysé plus intimement, il reprit courage :

« Eh ! non ! ce n'est pas cela, Dieu merci ! Je suis bien loin de cette niaise sentimentalité romantique. Je ne crois pas aux droits imprescriptibles de la passion, et je ne suis pas assez fat pour m'imaginer qu'on ne me résiste point... Je la déteste parce qu'elle m'a brisé ma vie, parce qu'elle me l'a rendue impossible... et peut-être pour une cause encore plus profonde et que je ne puis pas préciser, — je ne sais quelle contrariété de nature qui vient de la chair et du sang, cette hostilité mystérieuse et irréductible qui pousse deux races à s'entre-détruire, sans motif, sans but apparent, uniquement pour la satisfaction sauvage de s'exterminer !... »

Avec ses habitudes de raisonneur et sa déplorable virtuosité de sophiste, il prétendait ainsi s'expliquer à lui-même, ne pouvant admettre que ce qui lui arrivait ne fût pas extraordinaire et inouï, et cédant toujours au besoin de magnifier

ses moindres émotions. Il fallait que l'univers entier fût intéressé et mêlé à sa disgrâce. Sa haine contre la Galliego devenait à ses yeux quelque chose de formidable et de presque sacré.

Plein de rage, il évoqua la scène de la veille, il se vit aux genoux de la danseuse, et il entendit la voix basse et sifflante : « C'est Jean que j'aime, entendez-vous ? Jean !... votre ami !... »

A ce souvenir, il se troubla tout à coup. Jean ! Il n'avait pas songé à lui, dans l'accablement qui avait suivi son entretien avec la Galliego. Si elle avait parlé, la situation allait se compliquer d'une façon épouvantable ! Cette simple réflexion lui fit perdre la tête. Il fallait partir au plus vite, sans une minute d'hésitation !

Il s'habilla à la hâte :

« Avant ce soir, je serai à Cordoue ! je n'ai pas envie de me faire chasser comme un laquais !... »

Et, bousculant ses hardes et ses papiers, il commença les préparatifs du départ. Soigneusement, il cacha, tout au fond de sa malle, les dessins luxurieux qu'il avait composés durant ses insomnies du mois précédent. Mais il ne put résister à la tentation de les feuilleter encore une fois, et, à mesure qu'il les contemplait, il sentait sa résolution fléchir.

Il s'attardait sur une de ses dernières aquarelles, — celle qu'il aimait le plus, — lorsqu'on frappa à la porte de la chambre. Jean parut, l'air sombre et préoccupé. Mautoucher dissimula vivement le papier accusateur sous une pile de journaux. Il tremblait comme un coupable. Sûrement, Jean savait tout ! C'était pour lui demander raison qu'il était monté. Pourtant son visage ne trahissait aucune colère. En le voyant s'asseoir tranquillement, Mautoucher se raffermit. Jean, très contrarié, lui dit tout de suite :

— Quelle désagréable nouvelle ! je ne pouvais pas prévoir...

— Quoi ? — interrogea Mautoucher, résolu à payer d'audace.

— Tiens ! vois !...

Et il tendit à Henri une lettre qu'il recevait à l'instant même. Celui-ci s'effraya de nouveau. Était-ce une dénonciation écrite par un domestique ?... Mais il se rassura, en lisant l'en-tête : *Banque Puig et Cie, Perpignan.* Il parcourut rapi-

dement les lignes. L'oncle de Jean, le directeur de la maison depuis la mort de son père, lui intimait l'ordre de revenir au plus tôt. Il s'étonnait de son absence prolongée et il lui enjoignait d'être à Perpignan avant huit jours. Une importante réunion d'actionnaires avait été décidée à l'improviste...

— Ce n'est que cela ! — fit Mautoucher, qui contint mal sa joie.

— Mon Dieu ! — reprit Jean, — je venais m'excuser auprès de toi ! Nous allons être obligés de partir avant la date convenue... Tu sais que, dans notre famille, on ne badine pas avec l'autorité du chef !...

— Oh ! tu es tout excusé ! — dit Mautoucher, qui savoura méchamment l'ironie de ses paroles ; — moi-même, je viens de me décider à vous quitter dès ce soir. Il faut que je séjourne quelque temps à Cordoue, pour mon roman... tu te rappelles, sans doute ?...

— Alors, tu nous attendras à Cordoue ! Nous reviendrons ensemble !... Il est bien inutile de nous séparer, n'est-ce pas ?,

— A quoi bon ? Nous nous quitterons ici...

Sans oser se l'avouer, Mautoucher espérait vaguement que Jean allait insister pour qu'il consentît à les rejoindre en route. Mais celui-ci ajouta simplement :

— Dans tous les cas, tu nous préviendras de ce que tu comptes faire, dès que tu seras arrivé là-bas !...

Il y eut un silence. Ils paraissaient très gênés l'un et l'autre, comme des gens qui ne peuvent pas se dire tout ce qu'ils pensent. Finalement, Jean se leva et ils se serrèrent la main très mollement.

— Dans cinq jours nous partons ! — conclut Jean, — le temps de préparer Antonia à ce départ et de régler mes affaires avec Don Praxedès !...

Il s'arrêta sur le seuil, et, comme s'il balançait encore :

— Crois-le, cher ami, cela m'ennuie bien !... surtout à cause d'Antonia !

A peine Jean était-il sorti que Mautoucher regretta de lui avoir annoncé ses intentions : ce retour si hâtif, au lendemain d'une aventure scandaleuse que son ami ne pouvait pas ignorer, cette préoccupation de la Galliego, tout cela devait trahir quelque complot machiné par celle-ci. Pourquoi d'ail-

leurs Jean se serait-il décidé si vite à la renvoyer à Paris, lui qui semblait de plus en plus amoureux d'elle? Le stratagème était évident : on s'était servi de cette feinte pour l'éloigner de Séville.

« Et si je ne partais pas? — se dit-il tout à coup. — Oui! si je ne partais pas?... à seule fin de les exaspérer, de leur infliger jusqu'au bout le châtiment de ma présence?... »

Il n'était plus homme à reculer devant une indélicatesse, et il n'avait même pas conscience de la fausseté de sa situation.

Machinalement, il revint à ses malles, et il se mit à ranger des photographies, tout en cherchant un prétexte plausible pour rester. On frappa de nouveau : c'était Sérafine. Elle entra, la mine futée et réticente. Quand elle eut fermé la porte, elle tira un pli cacheté de la poche de son tablier :

— Madame m'a chargé de vous remettre ceci! dit-elle. Madame m'a bien recommandé de vous le remettre en mains propres!

Les petits yeux de la camériste pétillaient de malice. En femme qui s'y connaît, elle paraissait flairer quelque belle intrigue galante. Mais Henri ne s'aperçut de rien. Avant qu'elle eût tourné les talons, il avait déchiré l'enveloppe. Il lut avidement :

« Mon cher Henri... »

Ce fut un transport de joie à la vue de ces premiers mots. Elle ne lui en voulait donc pas, puisqu'elle le traitait toujours en camarade. Soulagé d'un poids énorme, l'âme débordante, il continua sa lecture :

« J'ai réfléchi depuis hier, — disait la Galliego, — je ne puis pas vous garder rancune de ce qui s'est passé. J'excuse votre égarement, comme j'espère que vous excuserez les paroles dures ou blessantes que j'ai pu vous adresser dans un moment de colère ou d'oubli. Mais vous devez comprendre qu'après un incident comme celui-là votre devoir est de vous retirer. *A cette condition seule*, je ne dirai rien à Jean. Si je ne puis pas vous aimer comme vous le voudriez, je désire au moins que vous gardiez l'estime et la confiance de votre ami. Vous pouvez compter sur ma discrétion absolue. Adieu!... »

Le sens de toute cette lettre échappa à Mautoucher. Ses

yeux seuls déchiffrèrent les phrases. Il n'avait retenu que les mots du début : « Mon cher Henri », qu'il se répétait tout haut, comme un maniaque. Ces quelques mots avaient décidé de son sort. Ils lui semblaient si doux après les mépris dont la Galliego l'avait écrasé! Il s'imaginait les entendre dans la bouche de la danseuse. Elle prononçait les syllabes de son nom avec cette inflexion câline qu'elle prenait parfois et qui était plus suave qu'une caresse... Oh! l'entendre encore! La voir une dernière fois!

C'en était fait de ses tergiversations! Il renonçait à son projet de départ pour Cordoue :

« Elle ne me refusera pas cette suprême faveur! — songea-t-il, — ce ne sont plus que cinq jours à passer ensemble, puisqu'ils vont rentrer en France!... Et Jean ne pourra pas s'en fâcher, lui qui m'invitait tout à l'heure à les accompagner jusqu'à la fin!... »

Immédiatement, il se tortura l'esprit pour trouver un moyen d'approcher de la Galliego et de lui parler en secret.

Un bruit de pas retentit sur la placette, généralement déserte pendant cette heure chaude. Mautoucher courut à la fenêtre et il aperçut Jean qui sortait : sans doute, il devait aller chez Don Praxedès pour l'avertir de sa détermination. Ainsi la Galliego était seule en ce moment! Il fallait saisir l'occasion, sans perdre une minute! Aussitôt il sonna Sérafine :

— Madame est chez elle? — demanda-t-il, en s'efforçant de prendre un ton détaché.

— Oui, monsieur.

— Au salon de porcelaine, n'est-ce pas?

— Au salon de porcelaine.

— Bien!... Dites-moi, Sérafine, vous allez me rendre un service...

Et, sans attendre sa réponse, il écrivit quelques mots au bas d'une carte de visite, — la banale formule pour prendre congé.

— Sérafine, veuillez porter ceci chez Don Enrique Garcilaso, le peintre... Vous connaissez son adresse : c'est au bout de Macarena... Comme la distance est un peu longue, je vous engage à prendre une voiture. Voici un douro pour la course...

La femme de chambre ne se fit pas prier. Elle partit enchantée, avec son douro. Mais il fallut attendre que Paco lui eût découvert une voiture. Le concierge descendit jusqu'à la Place du Triomphe : un bon quart d'heure se passa. Mautoucher bouillait d'impatience. Embusqué derrière les persiennes, il guettait anxieusement l'arrivée de la calèche. Enfin l'attelage déboucha devant le palais, dans un vacarme de sonnailles. Le cocher était furieux, il injuriait Paco, à cause de l'étroitesse des rues où, disait-il, il avait failli accrocher vingt fois. Alors ce fut une discussion interminable avec Sérafine, au sujet du pourboire. Pour en finir, Mautoucher intervint. Du haut du balcon, il jeta une piécette à l'individu, qui se décida à démarrer, et il ne quitta la fenêtre que lorsque le bruit des grelots se perdit dans le dédale des petites rues ombreuses.

Mautoucher se frotta les mains : le tour était joué ! Jean retenu chez Don Praxedès, Sérafine expédiée à l'autre bout de Séville, il était le maître du logis. Personne ne viendrait le déranger, pendant qu'il serait auprès d'elle !

Il entre-bâilla avec précaution la porte de sa chambre, et il descendit l'escalier en étouffant le craquement de ses chaussures ! Dans un éclair de conscience, il entrevit la mesquinerie de ces petites ruses... N'était-ce pas ridicule et même un peu vil, ce qu'il faisait là ?... Et qu'allait-elle penser de cette façon de s'introduire dans sa chambre, à la dérobée... comme un voleur !...

Une rougeur de honte lui monta au front, mais il descendait quand même, sournoisement, l'oreille au guet, évitant de heurter ses talons contre le fer des rampes :

« A quoi bon cette démarche ? Sais-tu seulement ce que tu vas lui dire ?... »

Hésitant, perdu, il s'arrêta une seconde au bas de l'escalier, puis il se remit en route à travers les corridors :

« Tant pis ! C'est absurde, mais il faut que je la voie, il faut que cette chose s'accomplisse ! Quoi *cette chose* ? — Tout ! tout ce qui doit m'arriver !... »

Et il continua d'aller, emporté par la force mauvaise qu'il avait reconnue en lui, l'autre soir, tandis qu'il montait à la Giralda, — cette obscure puissance de destruction qui échap-

pait aux prises de sa pensée et qui l'entraînait avec l'inexorable fatalité d'une loi physique !

Il traversa l'*armeria*, puis le *salon de baile* toujours clos, dont les fresques et les dorures faisaient une lueur confuse dans la pénombre. Le piano solitaire reflétait son image sur le parquet éblouissant, comme le soir de son premier aveu. Mais il ne distinguait rien de ce qui l'entourait. Il s'appliquait seulement à ne pas glisser sur les losanges d'ébène, et, quand il pénétra dans le boudoir qui précédait le salon de porcelaine, il n'avança plus que sur la pointe des pieds.

Elle était là ! Par la porte entr'ouverte, il percevait un frissonnement d'étoffes remuées. Mais il lui semblait que les battements de son cœur couvraient tous les bruits et qu'elle devait les entendre de l'autre côté de la cloison. Défaillant, il s'appuya contre un meuble, comme si sa résolution l'abandonnait. L'ignominie de cette surprise surgissant tout à coup dans son esprit, il fut sur le point de s'enfuir.

Des paroles entrecoupées arrivaient jusqu'à lui. Alors la curiosité fut la plus forte : il écouta. La Galliego monologuait à voix haute :

— Oui ! cela valait mieux ainsi !... D'ailleurs il va partir ! Il faudra bien qu'il parte ! Je le tiens maintenant par cette menace de le dénoncer à Jean !...

C'était de lui qu'il s'agissait. Il s'approcha de la porte et, à travers le treillis mobile des soies emperlées qui masquaient l'ouverture, il regarda.

La Galliego était étendue sur le divan de cuir bleu. Encore tout émue de la lettre qu'elle venait d'écrire à Henri, elle discutait sans cesse avec elle-même les raisons de sa conduite et, à de certains moments, elle regrettait de s'être montrée trop clémente. Elle n'osait pas s'avouer les motifs secrets qui lui avaient dicté cette lettre : la peur inconsciente de la cabotine habituée à trembler devant les caprices du feuilletoniste, et peut-être aussi l'arrière-pensée de se garder Mautoucher pour plus tard, de s'en servir contre Jean, le jour où elle voudrait exciter sa jalousie. Au souvenir de Jean, elle poussa un grand soupir, où s'exhalaient toutes ses impatiences, toutes ses révoltes contre l'inflexible volonté de l'homme.

Comme attiré par ce soupir d'angoisse, Henri s'approcha

davantage. A travers les effilés pendants qu'il craignait d'ébranler par son souffle, il la voyait toute. Il lui semblait même que parfois leurs regards se rencontraient et que les yeux de la danseuse le considéraient avec une muette expression de colère. Elle se retourna péniblement, s'accouda sur un oreiller. Elle avait penché la tête, son cou incliné formait un pli charnu à la naissance de l'épaule. Les dentelles de son peignoir traînaient jusqu'à terre. Mautoucher ne balança plus. Il écarta d'un geste brusque les perles cliquetantes de la portière, il se précipita, il s'abattit au pied du divan, à genoux :

— Antonia, c'est moi ! J'ai voulu vous dire adieu !

Un cri perçant retentit. De cet homme qui se ruait vers elle, la Galliego n'avait vu que les prunelles flamboyantes et si extraordinairement dilatées qu'elles lui paraissaient béantes comme des bouches qui hurlent. En un sursaut de terreur elle s'était dressée, elle était debout. La main tendue, elle courait à la sonnette électrique. Mautoucher eut un rire extravagant et cruel, véritable spasme sardonique, où l'accent de la joie se mêlait à l'insulte et à la folie :

— C'est inutile ! Personne ne viendra. Sérafine et Jean sont sortis !

Indignée, furieuse, elle se retourna vers Mautoucher, dans une attitude de défi. Elle lui cracha son mépris à la face:

— Vous êtes ignoble ! Vous essayez de me prendre par fraude, et vous entrez ici comme un malfaiteur !... Sortez ! ou j'appelle, je pousse des cris à ébranler la maison ! je vous fais jeter dehors par le concierge !...

Alors, très humble, la tête basse, il se releva. Sa haute taille fléchissait, ses épaules trop larges semblaient accablées sous la pesanteur d'un fardeau. Les bras ballants, il se tenait courbé en une contenance ridicule et lamentable :

— Non, Antonia, — dit-il d'une voix blanche, — je ne veux pas vous prendre ! ne craignez rien ! Je voulais seulement vous demander en grâce de m'accorder encore quelques jours... pour m'accoutumer à l'idée affreuse que je ne vous verrai plus ! Après cela, je vous le jure, je m'en irai ; j'irai je ne sais où, mais vous serez délivrée de moi pour toujours... Oui ! hélas, pour toujours !

Il fondit en larmes.

— Car je ne veux pas guérir, Antonia ! je ne guérirai jamais ! J'aime mieux mourir que de ne plus souffrir à cause de vous !...

Elle haussa les épaules avec un air de dégoût :

— Quelle comédie !... Je vous le répète, monsieur, sortez !

Mautoucher se remit à genoux devant elle :

— Antonia, il faut que vous m'écoutiez une dernière fois ! Je n'espère pas vous fléchir, je n'espère plus que vous m'aimerez ! Mais je désirerais, au moins, l'aumône de votre pitié !... Voyez où j'en suis ! Voyez ce que vous avez fait de moi ! Dites-moi que vous ne m'en voulez pas. Dites-moi que ma souffrance vous touche. Je ne vous en demande pas plus, Antonia !...

La Galliego, sans répondre, détournait la tête. Il reprit, soudain, dans un transport de passion :

— Et pourtant, pourtant !... si vous le vouliez !... Antonia, je me sens capable de vous donner un amour comme personne ne vous en donnera !... Voyez-vous, c'est une tendresse si ancienne et si profonde, quelque chose de si pur !... Un trésor intact qui dormait en moi depuis des années, un sentiment vierge que tous ceux de ma race peut-être ont nourri pendant des siècles de leurs douleurs et de leur sang, — une immense tendresse que j'ignorais, que je refoulais sans savoir et qui, aujourd'hui, voudrait jaillir et monter vers vous dans une grande aube glorieuse qui vous transfigurerait !... Oh ! je vous en supplie, Antonia, ne repoussez pas cette tendresse infinie !... cette chose magnifique et misérable ! Ce serait un crime, je vous le jure ! Ce serait détruire une richesse qui n'a pas de prix, un bonheur que vous ne retrouverez jamais !...

En ce moment, il osa lever les yeux vers elle. La Galliego paraissait troublée et mal à l'aise. Alors il s'écria d'un ton déchirant :

— Moi non plus, je ne retrouverai jamais cela !... Comprenez-vous, Antonia ! J'ai trente-cinq ans ! Demain je serai vieux, je ne pourrai plus aimer ! Ce sera fini !... Oh ! cette idée me désespère ! J'aurai perdu ma vie ! j'aurai perdu ma vie !...

A genoux devant elle, il se tordait les bras. La Galliego en avait oublié sa colère. Encore une fois elle était prise par

la contagion du sentiment. La détresse de Mautoucher était la sienne : c'était sa propre plainte qu'elle venait d'entendre ! Elle songeait, elle aussi, qu'elle n'était plus jeune, et, convaincue que Jean ne l'aimait pas, elle frémissait, appréhendant l'horreur d'une vie sans amour.

En la voyant attristée et perplexe, Mautoucher s'enhardit :

— Je vous en conjure ! — reprit-il d'une voix douce, insinuante, — accordez-moi ces cinq derniers jours !... puisque vous partez, puisque nous ne nous reverrons plus !...

Elle tressaillit aussitôt :

— Je pars ? — demanda-t-elle vivement, — qui vous l'a dit ?

— Qui me l'a dit ?... Mais Jean lui-même ! Comment ? vous ne saviez pas ? Il rentre en France !... et, sans doute, il vous renvoie à Paris !...

— Il me renvoie ! — s'écria la Galliego, hors d'elle-même.

Ce fut un coup de théâtre. Elle ignorait encore la décision de Jean qui, par crainte d'une scène, avait différé de l'en instruire. Bouleversée, elle se laissa tomber sur une chaise, ne sachant que penser de cette nouvelle et soupçonnant les pires choses. Tout à coup elle toisa durement Henri :

— Ne mentez pas ! — dit-elle en épiant les moindres contractions de son visage, — c'est vous qui lui avez conseillé cette lâcheté ! Vous avez cru que vous m'auriez plus facilement quand il ne serait plus là ! Et vous avez machiné ce départ, sous un prétexte quelconque !... Oh ! je vous crois capable de tout, monsieur, vous qui espionnez aux portes, qui inventez je ne sais quels mensonges pour éloigner Jean et Sérafine et pour venir me surprendre !... Il n'y songeait pas, Jean, à ce départ ! Comment cela s'est-il décidé à l'improviste ? Comment cela s'est-il fait ? Vous le savez, monsieur, j'en suis sûre !...

— Je vous jure que je n'y suis pour rien, Antonia !

— Oh ! les serments ne vous coûtent rien !... un misérable comme vous !...

— Injuriez-moi, si vous voulez ! Jetez-moi à la figure les derniers outrages ! De vous, Antonia, j'accepterai tout ! Je vous l'ai dit, c'est une joie trop douce de souffrir par vous !... Tenez ! je voudrais que vous marchiez sur moi, que vous m'écrasiez sous vos pieds !...

Il se couchait devant elle, il étendait son long corps sur les dalles et il se roulait en sanglotant, savourant jusqu'à la lie la volupté de son humiliation. Mais la Galliego, atterrée à l'idée de se séparer de Jean, ne le regardait même pas. Timidement, Mautoucher avança ses mains suppliantes :

— Ne me touchez pas! — dit-elle, en le foudroyant d'un regard de mépris.

Ses narines se fronçaient, les coins de sa bouche se contractaient, comme si elle avait la nausée. Mais les mains pitoyables se tendaient toujours.

— Ne me touchez pas! — répéta-t-elle, — vos mains me répugnent! Elles me font peur, vos mains d'assassin!...

Elle avait reculé sa chaise, elle s'était levée, tremblante de fureur :

— Mais allez-vous-en donc!... Vous ne comprenez pas que vous êtes de trop ici? Vous ne sentez pas le dégoût que vous m'inspirez?...

Comme s'il ne percevait même plus le son des paroles, le malheureux se traînait vers elle sur ses mains. En branlant la tête, il gémissait d'une voix faible et enfantine, une voix de vieillard qui déraisonne :

— Non! je ne m'en irai pas, je ne m'en irai pas! Frappez-moi si vous voulez! Pourvu que je vous voie, cela m'est égal!...

— Ah! vous ne voulez pas vous en aller!...

Elle bondit sur lui, les poings crispés. Une rage mauvaise l'excitait contre cet homme désarmé et qui, dans l'excès de sa démence, implorait ses coups comme une faveur. Brutalement, elle le poussa du pied :

— Mais sortez donc! Je vous chasse, entendez-vous? je vous chasse!

— Non! je ne partirai pas!

— Allez-vous-en, homme de peu! homme de rien! Vous n'êtes pas un homme!... C'est honteux de se traîner ainsi devant une femme qui vous insulte!...

A ces mots, il se releva d'un seul mouvement, touché au vif dans sa vanité de mâle, la dernière qu'il eût gardée. Il était tout droit devant elle. Sa haute taille semblait démesurée, sa figure blême avait une pâleur de cadavre, ses grandes

moustaches rousses semblaient collées sur un visage de marbre. Alors, la regardant bien en face, il lui dit lentement :

— Vous avez raison, je ne suis plus un homme! L'homme que j'étais, vous l'avez tué!... Mais prenez garde! Le mort se vengera!

En prononçant ces mots, il lança à la Galliego un regard si terrible et si chargé d'exécration, que la danseuse porta involontairement la main à son cœur comme si ce regard l'eût atteinte en pleine poitrine. Et, brusquement, raidi dans sa haine, d'un pas automatique, il s'en alla, sans retourner la tête.

Jean sortait, dans le même instant, de chez Don Praxedès. Il avait remis entre les mains de l'Espagnol l'affaire des mines de Tharsis. Maintenant, le plus embarrassant était de prévenir la Galliego de leur départ. Il prévoyait des larmes ou, tout au moins, une résistance sourde. Comment s'y prendre pour lui faire accepter sa détermination? Il y réfléchissait, tout en marchant; il cherchait un biais, un expédient qui satisfît à la fois sa conscience et son amour. Mais la lettre de l'oncle Puig était formelle! Il la relut encore une fois, puis il en tira une autre de sa poche, une lettre de sa mère, qui le tourmentait peut-être davantage. La vieille dame était à leur campagne d'Argelès, où, disait-elle, elle avait passé l'automne dans une solitude à peu près complète. Elle grondait Jean de l'avoir délaissée si longtemps et elle ajoutait avec une intention évidente :

« C'est ta faute si l'on ne vient pas me voir. Tout le monde attend que tu sois rentré d'Espagne. Ainsi madame de Sournya et sa fille, qui m'avaient annoncé leur visite dès le printemps! Ces dames m'écrivent qu'elles préfèrent différer jusqu'à ton retour. Voilà déjà plusieurs années qu'elles ne t'ont vu. Il paraît même que Lucienne aurait déclaré à sa mère : « Nous n'irons chez madame Puig que lorsque M. Jean sera revenu de Séville!... » Tu juges, d'après cela, si l'on soupire après ton arrivée. Quant à moi, je suis très ennuyée d'être privée de la compagnie de ces dames, surtout de Lucienne que j'ai vue grandir et que j'aime beaucoup. Cette petite devient charmante. Tous nos amis me disent qu'elle a singulièrement embelli!... »

Jean sourit, comprenant l'arrière-pensée qui avait dicté ces lignes et il s'attendrit, un instant, au souvenir de cette jeune fille qu'il avait connue tout enfant et qu'il avait fait sauter à la corde dans les allées du parc d'Argelès. Mais la fin de la lettre était encore plus explicite. C'était une leçon indirecte à son adresse :

« La seule personne que j'aie vue depuis mon installation à la campagne, c'est madame Bottéri, la mère. Elle s'est arrêtée une journée ici, en revenant de Lourdes, où elle avait accompagné le pèlerinage de sa paroisse, comme elle fait chaque année. Nous avons longuement causé de son fils. Elle est inconsolable du mariage absurde auquel il s'est laissé entraîner. Il paraît que le jeune ménage n'est pas heureux !... Ah ! mon cher Jean, quel exemple à méditer ! Dis-toi bien qu'il en est toujours ainsi ! Ces unions mal assorties ne sont jamais bénies de Dieu !... »

Il se troubla de plus en plus à la lecture de ce passage, comme s'il voyait déjà madame Puig se dresser devant lui, dans ses éternels vêtements de deuil, avec sa longue figure austère, la bouche pleine de reproches et de malédictions.

Son propre état d'esprit l'inquiétait aussi. Il devinait bien que la Galliego n'avait pas renoncé à ses projets de mariage et, avec cela, il sentait que sa passion pour elle devenait toujours plus tyrannique et plus envahissante. Ce qui le prouvait mieux que toutes les protestations dont il l'accablait, c'est qu'il commençait à éprouver une vague jalousie à l'égard de Mautoucher, — sentiment bien extraordinaire chez lui, qui considérait la jalousie comme quelque chose d'un peu bas, en tout cas comme une grande preuve de faiblesse !

« Somme toute, — se dit-il, — il est temps qu'il s'en aille ! Il finissait par devenir encombrant, ce garçon !... Et puis, avec une nature comme la sienne, sait-on jamais ce qui peut arriver ? Si, par hasard, c'était sérieux, cette fois !... »

Il se rappela les innombrables flirtages de Mautoucher, les galanteries inutiles dont il poursuivait ses maîtresses, lorsqu'ils étaient ensemble. Mille détails de leur vie commune à Séville repassèrent dans son esprit, et voilà que maintenant il croyait y découvrir une signification inquiétante. Il fouilla ses souvenirs, rapprocha des circonstances, échafauda des

conjectures. Mais aussitôt il se moqua lui-même de ses craintes : c'était une idée si extravagante que Mautoucher pût songer, un seul instant, à le supplanter, auprès de la Galliego ! Par un effort de volonté, il écarta toutes ces préoccupations qu'il traitait de puériles et de ridicules, et, avec son ordinaire promptitude à la décision, il arrêta immédiatement son plan de conduite :

« C'est entendu ! Nous partons dans cinq jours. Nous revenons par Valence et Barcelone, afin de gagner du temps. Je reste vingt-quatre heures à Perpignan et, le surlendemain, je vais la rejoindre à Paris ! Pourra-t-elle se fâcher ? Voilà déjà trois semaines que nous devrions être de retour !... Mais elle ne voudra pas me croire ! »

Quand il rentra au Palais d'Orgaz, il trouva Sérafine qui le guettait dans la loge de Paco. La femme de chambre avait l'air très agitée. Elle lui dit, en faisant des gestes dramatiques :

— Madame attend monsieur !... Madame n'est pas bien. Elle vient d'avoir une nouvelle crise !...

Et, lui tendant un billet d'Henri :

— M. Mautoucher est souffrant aussi, je crois !... Il m'a prié d'avertir monsieur qu'aujourd'hui il déjeunerait dans sa chambre.

L'annonce de cette crise parut à Jean de fort mauvais augure. La Galliego devait savoir quelque chose ! Sans doute que Mautoucher l'avait mise au courant !... Il s'apprêta à essuyer la scène de désespoir qu'il cherchait à éviter et il s'exhorta à ne pas faiblir. Mais, à sa grande surprise, les choses s'arrangèrent très simplement, sans fracas ni violences.

Comme d'habitude, la Galliego était passée à la salle à manger pour le déjeuner de midi. Si bouleversée qu'elle fût par la terrible altercation qu'elle venait d'avoir avec Henri, si indignée contre Jean qui lui avait caché leur départ, elle s'était excitée au calme, elle avait refréné ses colères et son ressentiment. Elle connaissait le caractère de Jean, elle savait qu'elle n'avait rien à gagner par les cris et les larmes et que tous ses emportements échoueraient contre une volonté inébranlable. Il valait mieux employer la séduction et les caresses, discuter posément avec lui sur l'opportunité de ce

retour et l'amener peu à peu à changer d'avis, en donnant à ce changement une apparence de raison.

Lorsqu'elle entendit ses pas dans le corridor, elle se composa tout de suite un maintien. Renversée dans un fauteuil, elle s'éventait à petits coups rapides. Jean se précipita vers elle, et, lui baisant la main :

— Pauvre chère amie, il paraît que vous êtes indisposée?... Vous venez d'avoir une crise?...

Elle fronça les sourcils, à cette indiscrétion de Sérafine.

— Non! ce n'est rien! — dit-elle négligemment, — un simple malaise!... à cause de ces chaleurs persistantes, sans doute!...

— C'est bien vraí que vous n'avez rien? — insista Jean.

— Mais non! je vous le répète! — fit-elle avec impatience.

Elle attendait tout autre chose. Il y eut un silence gêné. Alors Jean lui dit, d'un ton très calme :

— Chère amie, je me vois obligé de quitter Séville plus tôt que je n'aurais voulu! Mais ne vous tourmentez pas : je m'arrêterai seulement vingt-quatre heures à Perpignan, le temps de régler une affaire importante, et, deux jours après, je vous rejoins à Paris!...

— Vous me rejoignez à Paris? — interrogea-t-elle durement, en lui lançant un regard inquisiteur, de l'air de quelqu'un qui veut déconcerter un mensonge.

— Je vous le promets, Antonia!

— Bon! J'ai votre parole!...

Elle se tut encore une fois, puis tout à coup elle lui demanda d'un ton brusque :

— Vous m'affirmez qu'il n'y a rien d'Henri dans tout cela? Ce n'est pas lui qui vous aurait conseillé cette fuite?...

— Quelle plaisanterie!... et pourquoi toujours cette préoccupation d'Henri? Cela devient blessant, à la fin!... Moi, je ne sais pas mentir; mais, s'il vous faut une preuve, voyez plutôt cette lettre!

Il lui mit sous les yeux la lettre de l'oncle Puig. A mesure qu'elle la parcourait, ses traits se détendaient. Satisfaite, elle la lui rendit, et, avec un petit rire moqueur :

— Je ne peux pas vous en vouloir, — dit-elle, — les affaires sont les affaires, n'est-ce pas, Jean?

Et, immédiatement, elle ajouta :

— Si je vous ai parlé d'Henri, c'est que j'ai mes raisons pour cela... Je vous conterai plus tard!...

— Quoi? — demanda Jean d'une voix impérieuse, qui cependant tremblait un peu.

La Galliego s'aperçut bien qu'il avait des doutes et qu'il commençait à en souffrir. Elle répondit, en jouant l'indifférence :

— Oh! rien... Des idées en l'air! Toujours mes idées d'autrefois!... Vous traitez cela de haut, vous! cela ne vous atteint pas!

Alarmé, il la pressa de questions, mais elle se retrancha dans un mutisme absolu. Ce lui était une joie de l'inquiéter dans sa vanité et sa confiance. Alors Jean se souvint qu'il n'avait pas encore lu le billet d'Henri. Il rompit nerveusement l'enveloppe, puis, ayant déchiffré les lignes tracées au crayon, il passa le message à la Galliego :

— Vous allez être contente, maintenant! Vous ne me parlerez plus de lui!...

Elle lui avait pris le papier des mains d'un mouvement si brusque et si avide que Jean en fut frappé. L'écriture de Mautoucher était bizarre, heurtée, avec de grands espaces entre les lettres. Les mots, à la débandade, s'étalaient transversalement d'un angle à l'autre de la page. La signature, en caractères énormes, était entourée d'un paraphe extravagant. Henri disait :

« Cher, je ne puis déjeuner ce matin avec vous. Je suis débordé par mes préparatifs de voyage. Ce soir, à cinq heures, je prends le train de Cordoue. Je t'écrirai de là-bas! »

Et il y avait encore ceci en post-scriptum :

« Je te laisse en dépôt une caisse qui contient les œuvres admirables que j'ai écrites ici. Je te la recommande! C'est toute la lyre, c'est le testament d'Orphée! Cela vaut plus que tous tes millions, ô banquier! »

— Ce garçon devient fou! — dit la Galliego en laissant retomber le billet sur ses genoux. — Avez-vous remarqué les dernières phrases?...

Jean haussa les épaules.

— Enfin! — soupira la danseuse, avec une intonation triomphante qu'elle ne put réprimer.

Il ne se choqua point de cette joie naïvement étalée. Au

fond, ce départ de Mautoucher, c'était un soulagement pour tous les deux. La Galliego en était si heureuse qu'elle se montra enjouée et extraordinairement aimable pendant tout le repas. Jean, ravi de voir se terminer l'incident sans plus de difficultés, encourageait encore cette gaieté ambiguë. Il faisait des projets pour achever de la rassurer... On passerait l'hiver à Nice ou, plutôt, dans un coin perdu de l'Esterel. On louerait une villa au bord de la mer, une petite villa entourée de pins et d'oliviers, au fond d'une crique sauvage aux roches rouges et violettes que l'on regarderait s'embraser, le matin et le soir, du haut du balcon, dans le flamboiement de l'aube et du soleil couchant!... Il essayait de l'éblouir par toute espèce de mirages et de promesses!

Aussitôt après le déjeuner, Jean la quitta pour aller donner ses dernières instructions à Laurent, son fondé de pouvoirs. La Galliego, restée seule, repassa dans son esprit toutes les phrases de l'entretien, soupçonnant sans cesse quelque piège caché. Puis, ayant longuement réfléchi, elle conclut :

« Je suis persuadée qu'il est sincère! Mais quand même!... A tout prix, il faut empêcher ce retour! Maintenant que nous sommes débarrassés d'Henri, nous pouvons fort bien passer l'hiver à Séville! »

Au fond, elle devinait que Jean, revenu en France, livré de nouveau aux influences de la famille, ressaisi par le mouvement des affaires, ne lui appartiendrait plus comme avant. Elle redoutait surtout cette madame Puig, que Mautoucher prétendait si sévère. Et elle comprenait aussi quelle action mystérieuse Séville exerçait sur son amant. Le charme d'Andalousie se confondait pour lui avec son charme à elle. Elle se disait que, dans son œuvre de séduction, la Ville de joie lui était auxiliatrice! Une fois sorti de cette atmosphère de plaisir, Jean redeviendrait un autre homme!...

L'air jovial, le sourire aux lèvres, il rentra à l'heure de la promenade habituelle aux *Delicias*. Jean se réjouissait : maintenant, c'était fini! Plus de tracas, plus d'ennuis! Désormais il serait à elle sans partage!... On allait profiter gaiement de ces derniers jours!... Et, comme s'il s'appliquait à l'étourdir jusqu'à la fin, il lui dit aussitôt :

— J'avais oublié de vous en parler!... Ce matin, Don Praxedès m'a proposé de nous conduire chez Otero, un maître de danse, qui tient une école dans les faubourgs. J'ai pensé que cela vous intéresserait. Alors j'ai accepté... Dites? voulez-vous?...

La Galliego prit un air de victime :

— Oh! moi, je veux bien!... Il suffit que je sois avec vous!

Il se réjouit de cette docilité feinte et il se tranquillisa tout à fait sur les dispositions de la jeune femme.

Vers neuf heures, Don Praxedès se présenta au Palais d'Orgaz, en compagnie d'un grand gaillard coiffé du chapeau cordouan et vêtu comme un paysan riche de la *huerta* sévillane : pantalon bouffant, courte veste d'alpaga, cravate de torero nouée sur un plastron de chemise à fleurs roses.

— C'est Pepe! — annonça Don Praxedès, — Pepe, mon intendant, celui qui dirige ma maison de campagne! Il est venu passer la soirée à Séville, et comme il n'a jamais vu d'école de danse, je me suis permis de l'emmener avec nous! Cela ne vous déplaît pas, je pense?... Il est si brave, Pepe!...

Nullement gêné, le beau rustre secoua vigoureusement la main que Jean lui tendait, et il s'inclina, non sans grâce, devant la Galliego. Don Praxedès, enchanté de cette prestance, continuait son éloge :

— Vous saurez d'ailleurs que Pepe est bachelier de notre Université!... Mais cela ne lui convenait guère d'être docteur ou avocat! Pepe adore la vie des champs, c'est une âme poétique. Il fait des vers splendides!... Pepe, tu chanteras une de tes chansons à monsieur, qui comprend l'espagnol, et tu composeras une *copla* en l'honneur de madame!...

Immédiatement la conversation s'engagea entre les trois hommes, avec cette cordialité que les Sévillans savent rendre si flatteuse. Jean se prit aussitôt de sympathie pour Pepe. Par affinité de tempérament, il aimait ces natures à la fois élégantes et frustes, pour leur richesse de vie et l'ingénuité de leur égoïsme.

Le maître de danse habitait assez loin, dans la *Calle San Vicente*, près de Santa-Maria-la-Real. On s'engagea dans le labyrinthe des petites rues caillouteuses et sans trottoirs, aux murs encore brûlants de l'ardeur automnale. Les hommes

s'échauffaient à discuter avec Pepe de choses agricoles. Restée un peu en arrière, la Galliego les suivait, toute mélancolique. Elle s'était accoutumée à Séville, à cette vie molle, toujours en plein air, et l'idée qu'il faudrait y renoncer peut-être la consternait.

Par les portes ouvertes des tavernes, elle apercevait des bandes d'ouvriers qui buvaient les vins d'or d'Andalousie sur les tables grossières, parmi les barriques amoncelées. Au-dessus de leurs têtes, des chapelets d'oignons et de piments rouges étaient suspendus aux poutres, comme de gros colliers de pierres fausses. Les cordes des guitares ronflaient sous les doigts brutaux. Devant les seuils des maisons, de grands garçons pâles, tenant l'instrument couché sur leurs genoux, les pieds passés entre les bâtons de leurs chaises, la gorge renversée contre le mur, lançaient d'une voix stridente les mélodies gutturales et sans rythme de leurs interminables romances...

Oh! le cri sauvage et passionné de ces hommes rudes, comme il retentissait dans le cœur de la Galliego! Cet appel d'amour, traversant la nuit chaude, devant les portes éclairées des tavernes, elle aurait voulu l'écouter encore et sans trêve! L'air nocturne lui semblait, ce soir, tellement chargé de langueur! Les guirlandes de jasmins dégageaient une telle fièvre de volupté!... Elle songeait aux siestes ardentes, sous les claires peintures du salon de porcelaine, dans le lit parsemé de pétales effeuillés. Cette odeur des jasmins, elle était vertigineuse! C'était toute l'âme voluptueuse de Séville qui respirait dans l'ivresse de ce parfum!...

Ils étaient arrivés à la maison d'Otero. En familier du logis, Don Praxedès, négligeant de heurter le marteau, pénétra tout de suite dans le corridor, où il entraîna les visiteurs.

Le patio était déjà très animé. Les locataires de chaque étage avaient descendu leurs chaises et l'on causait à mi-voix, en attendant le commencement de la leçon.

Otero se précipita au-devant de Don Praxedès qui, sans cérémonie, lui frappa sur l'épaule et le présenta à ses amis :

— Que c'est étrange! — dit tout à coup la Galliego à Jean, — il ressemble à mon père!... Mon père aussi avait été une figure d'abbé!...

Otero paraissait pénétré de respect pour Don Praxedès.

Il s'empressait autour de lui, tandis que son fils, un leste gamin au nez retroussé et à la mine espiègle de *muchacho* andalou, installait, au premier rang, des chaises destinées aux nouveaux venus. On prit place sans façon à côté des bonnes femmes en tabliers de cotonnade et des artisans en bras de chemise, les pieds nus sous les cordons poussiéreux de leurs espadrilles. Seule la robe de soie grise d'une dame anglaise tranchait sur le linge fatigué et misérable de ce public de pauvres. La dame était là comme chez elle, interpellant ses voisines, écorchant l'espagnol avec un horrible accent britannique et, dans l'exubérance simulée de ses gestes, elle accrochait sans cesse un volumineux paquet de breloques qui s'entrechoquaient contre sa cuisse.

— Qui est-ce? — demanda tout bas Don Praxedès à Otero.

Celui-ci, n'osant pas répondre, fit une moue qui voulait dire : « Oh! pas grand'chose! » Et aussitôt il se retourna vers ses élèves qui caquetaient, et se chamaillaient bruyamment, alignées sur un banc de bois comme à l'école primaire. A un froncement de ses sourcils, les petites se turent. Il plaqua un accord sur sa guitare, et une fillette de douze ans, légère, glissant à fleur de sol, s'avança au milieu du patio.

Elle battait les premières mesures d'une *manchega*, danse de caractère assez semblable aux bourrées limousines ou auvergnates. Le fils d'Otero remplissait le rôle de l'amoureux. Il s'agenouillait d'un air humble : l'enfant s'avançait sournoisement vers lui, et, tout à coup, elle tournait le dos en lui allongeant une tape sur la joue. Rapide, virevoltant sur ses pieds menus, elle s'enfuyait bien loin du galant giflé, qui, se remettant debout, recommençait toute une mimique enjôleuse. Les jambes maigres de la fillette tourbillonnaient si vite qu'on ne distinguait plus que le ballonnement envolé de son petit jupon. Elle fuyait pour revenir plus agile. C'était la voltige agaçante d'une guêpe qui médite une piqûre.

Don Praxedès dit à Jean :

— Vous voyez cette enfant qui semble si gaie, si insouciante! Eh bien! au fond de son petit cœur, elle tremble de ce que nous allons penser d'elle. Cette répétition, c'est une épreuve terrible dont elle s'épouvante sûrement!... Songez!

la danse, pour elle, c'est le gagne-pain de demain. Et presque toutes sont ainsi ! Leurs mères se saignent pour payer leurs leçons. Elles se privent sur le manger ! Otero est si dur, si exigeant !... Ah ! vous ne savez pas tout ce qu'elles cachent de larmes sous leurs grâces et leurs sourires ! C'est bien touchant, n'est-ce pas, cette danse pour le pain ?

L'enfant venait de terminer la dernière figure de la *manchega*. Anxieuse, elle se tournait vers le public :

— Allons ! applaudissons-la ! — fit Don Praxedès, — la mère sera si contente !

La Galliego, attendrie, avait donné le signal des applaudissements. Pepe qui était assis près d'elle, très digne sous son grand chapeau cordouan, détacha un œillet blanc de sa boutonnière et le jeta à la petite danseuse...

Mais Otero, ayant glissé quelques mots à l'oreille de Don Praxedès, pinça de nouveau sa guitare, et une seconde figurante s'élança, en tourbillonnant, au milieu du patio. Elle était grande, celle-là, déjà formée, une vraie jeune fille,

— Regardez-la bien, — murmura Don Praxedès, — c'est l'étoile d'Otero !... Elle a d'ailleurs un nom prédestiné ! Elle s'appelle la Gloria !

La danseuse, élevant ses bras en l'air, fit claquer des castagnettes. Elle s'arrêta, une seconde, en face de Jean, et, l'ayant enveloppé d'une œillade infiniment tendre, elle bondit brusquement et disparut à l'autre extrémité de la cour. A partir de cette minute, Jean fut convaincu qu'elle ne dansait que pour lui.

La Gloria revenait maintenant, balançant ses hanches sur un rythme vif et saccadé. Elle développait les figures du *tango*, la danse luxurieuse et brutale. Mais Jean ne remarquait pas la lasciveté des gestes. Il ne voyait que les yeux de la Gloria, — ces beaux yeux andalous qui, chaque fois qu'elle passait devant lui, se plongeaient dans les siens avec une expression si aimante et si triste. Un pli d'amertume était creusé au coin des lèvres de l'adolescente. Après la confidence de Don Praxedès, il devinait combien elle devait être avide de lui plaire. A chaque reprise, il lui criait des bravos, il applaudissait à outrance. Les beaux yeux d'esclave soumise s'abaissaient vers les siens, et, dans un élan de reconnais-

sance, où l'on sentait qu'elle mettait tout son cœur, la Gloria disait à Jean :

— *Muchas gracias, caballero*[1]!

La voix était si douce, si pénétrante et il y tremblait une telle pudeur de vierge, qu'il n'osait pas soutenir son regard et que des larmes lui montaient aux paupières.

Alors, gagné par une émotion à la fois suave et forte, il oublia tout ce qui se passait autour de lui. Il ne vit plus les yeux épris de la Gloria, ni les gestes du *tango* impur, ni le ciel andalou déployant au-dessus du patio plein d'ombre le resplendissement de ses étoiles. Il était tout entier sous la fascination de Séville. C'était un trouble plein de délices, où se mêlait peut-être un peu de pitié pour toutes ces misères enfantines qui se tenaient là, souriantes et parées, avant d'entrer à leur tour dans « la danse pour le pain » ! Mais rien ne l'émouvait plus que cet hommage naïf d'une petite vierge inconnue, ce don d'amour si candide qui s'offrait de lui-même sur son chemin, et qu'il ne cueillerait jamais !

Dans sa joie, il se retourna vers la Galliego, cherchant la douceur de ses yeux. Il lui sembla que la beauté triste des jeunes danseuses se réfléchissait en elle avec une intensité de passion plus adorable ; et il goûta tout l'orgueil d'aimer une telle créature. A côté d'elle, Pepe, le beau paysan de la *huerta* sévillane, se tenait très droit sur sa chaise. La taille mince, les épaules larges, il redressait son rude visage bruni par le soleil des plaines. Les jambes croisées, il étreignait d'une main sa bottine de cuir jaune à la cambrure parfaite du cou-de-pied. Perdu dans la contemplation de la Gloria, émerveillée par le jeu des rythmes souples, il demeurait immobile, et sa figure cuivrée aux traits rigides et fins avait des reflets métalliques comme le bronze d'une statue. Jean admirait ces deux êtres ainsi réunis par le hasard de la rencontre. Il se disait qu'il avait devant lui deux types incomparables d'humanité, et, l'esprit tout plein des souvenirs anciens qui lui apportaient encore l'âpre jouissance des regrets, l'âme toute remuée par le charme fuyant de cette heure trop brève, il songeait qu'il n'avait jamais connu de félicité plus haute.

1. « Mille grâces, monsieur ! »

La Galliego, comme si elle se doutait des pensées qui occupaient Jean, comblait de louanges la Gloria :

— Ah ! Jean ! — lui dit-elle d'une voix tout à coup changée, — nous ne verrons plus cela !...

— C'est vrai !

Et il répéta :

— Profitons de ces quelques jours !

Ils restèrent jusqu'au bout, ne pouvant s'arracher à ce patio, où se donnait la dernière fête de leur amour. Quand ils partirent, il n'y avait plus là que la dame anglaise, qui causait avec la mère de la Gloria.

Don Praxedès et Pepe les quittèrent à l'entrée de la *calle Sierpès*. Il était près de minuit. Mais la foule était encore compacte. Les magasins illuminés étalaient leurs orfèvreries et leurs céramiques éclatantes. L'odeur des jasmins et des tubéreuses alourdissait l'air. Les boutiques des coiffeurs étaient pleines de gens qu'on rasait et les équipes de garçons drapés dans leurs longues blouses à carreaux bleus promenaient les blaireaux et les houppes neigeuses sur les têtes innombrables que reflétaient les glaces.

Un peu las, Jean et la Galliego entrèrent, pour se reposer, dans un café populaire. Les murs, blanchis à la chaux, étaient nus, les tables de bois mal essuyées. Mais, dans la cour intérieure, on aurait dit l'éclat factice d'un feu de Bengale. Autour de la vasque du jet d'eau, des touffes de lauriers-roses, éclairées par des ampoules électriques, montaient en gerbes lumineuses, comme le bouquet d'un feu d'artifice. Les fleurs épanouies formaient des grappes si denses qu'on ne voyait plus les feuilles ; et les teintes des pétales diversement colorés, depuis la pourpre vive jusqu'au rose léger des jacinthes printanières, semblaient pâlir et se dégrader peu à peu pour se ranimer en un flamboiement subit, pareil à celui d'un brasier qu'évente un soufflet de forge. La pulpe des chairs végétales transpercées de clarté avait l'apparence de la vie. On aurait dit un fleuve de sang élancé dans la lumière.

Éblouis, ils s'approchèrent, puis ils s'assirent dans la fraîcheur qui montait du bassin. Ils étaient silencieux l'un et l'autre. Les conversations, les rires de la salle bruyante les entouraient. Ils respiraient cette chaude haleine de vie. Sou-

dain, un guitariste lança le premier couplet d'une romance avec cette même voix stridente, qui avait tant troublé la Galliego dans la rue *San-Vicente*. Elle regardait le chanteur se renverser la gorge en arrière, et ses yeux se fixaient obstinément sur la sombre ouverture de la bouche, d'où s'échappait interminablement la farouche complainte qui se traînait sur des notes d'une acuité presque douloureuse. Elle se contrista davantage. Cette mélopée la faisait souffrir comme un chant d'adieu qu'on eût chanté pour elle. Les fleurs purpurines des lauriers-roses scintillaient dans la clarté, telles de petites âmes joyeuses. C'était le dernier reflet de l'apothéose, l'embrasement final de la grande fête nocturne. Alors elle comprit qu'elle ne pouvait plus s'en aller...

Lorsqu'ils furent de retour au Palais d'Orgaz, ils se trouvaient tous deux dans un état singulier. C'était du bonheur et c'était de l'effroi devant le lendemain. Toute leur âme était vibrante : ils devinaient qu'ils ne dormiraient pas, cette nuit-là.

Ils s'étendirent sur le divan de cuir bleu, à cette même place où, un autre soir, ils s'étaient rassasiés de voluptés jusqu'à la folie. Tout à coup Jean se releva et, avec une expression étrange, il dit à la Galliego :

— Antonia, faites-moi cette grâce !... dansez-moi la danse de la Gloria !...

Surprise, elle le considérait, essayant de lire sa pensée :

— Pourquoi me demandez-vous cela ?... Je n'ai pas le cœur à danser !

— Si ! faites-moi cette grâce !... Vous le savez bien : c'est la Galliego tout entière que j'aime. Je vous veux toute ! je vous veux toute !...

Elle l'interrogea encore du regard, puis elle parut faire un grand effort sur elle-même. Ses bras se nouèrent au-dessus de sa tête. Elle dansa.

Elle dansa comme une femme éperdue d'amour. Ce fut un miracle d'art. La simple danse populaire, toute instinctive et toute sauvage, devenait une merveille de science et de beauté : c'était un air rustique transposé par un maître. Jean, ébahi, la contemplait. Tout ce qui l'avait charmé dans la danseuse de carrefour reparaissait dans la Galliego avec une splendeur totale.

Et, chaque fois qu'elle passait devant lui, elle abaissait ses yeux devant les siens, et il frémissait en reconnaissant la même caresse, la même soumission d'esclave !...

Oh ! ces yeux d'Immaculée !... ces yeux rendus immortels par le génie du plus amoureux de tous les peintres ! Ils le dominaient, à leur tour, par un sortilège de faiblesse toute-puissante ! Dans l'envol des pieds si rapides qu'ils paraissaient immobiles, dans le vent des draperies flottantes, il voyait grandir l'image de la Conception radieuse, de la Vierge pleine de grâce et d'humilité, exempte de la souillure humaine, la Vierge à la chair glorieuse, en qui la volupté même se purifiait !

Mais elle, comme une femme éperdue d'amour, elle dansait. Elle s'épuisait à ce jeu qui était pour elle la lutte suprême. Hélas ! ce n'était pas comme là-bas, dans le patio sordide de la *calle San-Vicente* ! ce n'était pas la danse pour le pain ! C'était pire : c'était la danse pour l'amour, la danse pour la vie !... A cette pensée, son cœur se serrait. Elle refoulait des larmes prêtes à couler, et elle dansait toujours !

Lorsqu'elle s'abattit, palpitante, sur le divan, Jean la saisit dans une étreinte forcenée :

— Jamais vous n'avez été si belle ! je vous aime ! je vous aime !... O *chiquilla* ! petite âme aimante !

Elle appuyait sa joue contre la sienne :

— Vous ne me connaissez pas ! Vous ne me connaîtrez jamais !...

Au même instant, ses sanglots éclatèrent :

— Oh ! Jean, — murmura-t-elle dans un baiser, — Jean ! il ne faut pas nous en aller ! Là-bas, ce ne serait plus comme ici !...

C'était elle maintenant qui le tenait embrassé. Il ne répondait pas, mais il sentait sa volonté fléchir. Séville avait vaincu. La créature faible et triomphante ne rouvrirait plus ses bras : il était le captif de l'Immaculée !

LOUIS BERTRAND

(La fin au prochain numéro.)

LA PHILOSOPHIE

D'UN MILLIARDAIRE

Le 7 janvier, M. Théodore Roosevelt, le Président écrivain, rendait à l'écrivain milliardaire, M. Andrew Carnegie, un hommage public, et la philosophie de M. Carnegie recevait, de M. Roosevelt, philosophe, une consécration officielle. A l'inauguration de la Bibliothèque de Washington, don de M. Carnegie, le Président a prononcé ces paroles : « Je m'estime heureux d'avoir pu venir, non pas seulement à titre privé, mais comme le représentant du pays tout entier, pour rendre hommage à un don qui est un acte de sagesse. M. Carnegie, ni vous ni moi ne pouvons rendre un homme sage ; nous ne pouvons que lui offrir les moyens d'ajouter lui-même à sa sagesse. Il n'y a d'œuvre philanthropique à la longue que celle qui aide un homme à s'aider lui-même. L'homme qui consent ou qui demande qu'on le porte ne vaut pas la peine d'être porté. Un don comme celui-ci esquive, par un coup de barre heureux, le Charybde du manque d'esprit public et le Scylla du genre d'esprit public qui démoralise ou paupérise. Pour me servir d'un de mes mots favoris, il échappe également aux deux vices radicaux de notre civilisation : endurcissement du cœur ou mollesse du cerveau. » — La démarche de M. Roosevelt prend une valeur particulière par les polémiques qu'ont soulevées les actes et les écrits de M. Carnegie. Voilà des années qu'il est « sur la sellette » devant l'opinion,

philanthrope selon les uns, hypocrite selon les autres. Il s'est fait une spécialité de ses dons de bibliothèques, et une philosophie qui les explique. Il en a bâti sept cent trente, et ses ennemis disent qu'il aurait mieux fait de bâtir sans bruit des hôpitaux. Mais, en le remerciant de la sept cent trente et unième, M. Roosevelt justifiait les autres ; en qualifiant son don de « sage », il louait M. Carnegie penseur en même temps que M. Carnegie bienfaiteur ; il communiquait un peu de son autorité personnelle aux principes dont M. Carnegie s'est fait le vulgarisateur par ses livres, et le Président de la République a aidé à faire, de la philosophie du Roi de l'acier, une philosophie nationale.

***

En 1837, l'année de l'avènement de la reine Victoria, M. Carnegie naquit à Dunfermline, en Écosse, près de la tombe de Robert Bruce, et des champs de bataille de Banockburn et Stirling. C'était le temps où les Écossais haïssaient la tyrannie du roi et des nobles. L'oncle d'Andrew était un agitateur ; il prit à tâche de faire de son neveu, en lui enseignant l'histoire d'Écosse, un républicain patriote. « Combien nous apprenons à sept ans ! s'écriait plus tard M. Carnegie. A cet âge, je me réveillai une nuit et j'appris que mon oncle était en prison ; je savais qu'il y avait dans une cachette du grenier un drapeau républicain ; encore aujourd'hui, quand je parle d'un roi ou d'un privilège héréditaire, le sang me monte à la face ; il n'y a pas beaucoup d'années, il m'est arrivé de sentir, pendant un instant, qu'il ne me déplairait pas de tuer les rois, l'un après l'autre. C'est que cette haine-là m'est venue à sept ans. » Mais les amis de M. Carnegie disent qu'aujourd'hui il regarde l'Angleterre comme une République.

Pendant que l'oncle d'Andrew faisait de lui un républicain, sa mère faisait de lui un garçon pratique. C'était une forte tête d'Écossaise, et bonne maîtresse de maison. A l'école du dimanche, un jour qu'on demandait à Andrew de citer un proverbe biblique, il répondit : « Gardez bien vos liards ; vos écus se garderont tout seuls ». La classe rit : le dicton n'était pas dans la Bible, mais il l'avait appris de sa mère. Il a souvent

répété que c'était elle qui l'avait soutenu dans ses luttes; c'est pour elle qu'il a voulu la fortune; il l'appelait sa « sainte ».

Son père était tisserand en chambre lorsque la construction des manufactures ruina les petits ateliers. L'enfant avait dix ans quand le père, revenant un soir de porter ses pièces au marchand pour qui il travaillait, annonça que c'était la dernière commande. « Cette soirée fut la première leçon de ma vie », a dit depuis M. Carnegie. Il émigra en Amérique. « Je me rappelle nettement, dit-il, que mon père et ma mère n'attendaient de ce changement que de grands sacrifices pour eux-mêmes, mais pensaient que cela vaudrait mieux pour leurs deux garçons. »

A douze ans, il travaillait à vingt sous par jour dans une filature, et il conte qu'aucun de ses millions ne lui a donné autant de joie que la première paye d'un dollar — vingt sous. « Je ne dépendais plus de mes parents, écrit-il; j'étais dans la famille une sorte d'associé qui verse sa quote-part. Rien qui fasse plus vite un homme d'un gamin, — et un vrai homme s'il en a le germe en lui. C'est tout, de sentir qu'on est utile. J'ai manié de grandes sommes, mais, tout bien pesé, même en considérant la chasse à l'argent comme un moyen de plaisir et comme la source d'une satisfaction plus profonde que le plaisir, je vous dis qu'un dollar — vingt sous dépasse tout. C'était le paiement d'une semaine de dur travail — si dur que, sans le but qui le sanctifiait, le mot d'esclavage n'aurait pas été trop fort pour le qualifier. » On le chargea de chauffer une chaudière dans une cave, et la crainte de faire sauter la fabrique le tenait si nerveux que souvent il s'éveillait la nuit et se trouvait assis sur son lit en train de manier le manomètre. Mais il ne parla pas une fois de ses inquiétudes à ses parents; chacun, dans la maison, se faisait un point d'honneur de rendre la vie gaie aux autres. Un jour, en rappelant son enfance, M. Carnegie appelait la pauvreté « le plus précieux des héritages ». « Il semble y avoir aujourd'hui, disait-il, un désir universel d'abolir la pauvreté. Moi, j'abolirais volontiers le luxe : mais détruire la pauvreté serait détruire le terreau fécondateur des vertus par lesquelles la race s'élève à une civilisation plus haute. »

Après avoir longtemps chauffé la chaudière, l'enfant crut

entrer dans un « monde nouveau » quand on le nomma facteur du télégraphe : les occasions de se servir d'une plume le ravissaient, et ce fut là qu'il forma le premier espoir de faire un jour des livres. Mais son ignorance des rues de la ville et des adresses des commerçants lui donnait la terreur de perdre sa place. Aussi se contraignit-il, dès ses premières courses, à apprendre par cœur, dans toutes les rues, les noms des locataires de chaque maison. Il fut bientôt en état de revoir, les yeux fermés, les enseignes et les plaques de tout le quartier des affaires.

L'ambition des facteurs était de devenir télégraphistes. Andrew apprit à comprendre les messages par l'audition : il n'y avait alors que deux ou trois employés, aux États-Unis, qui en fussent capables. Ce fut ce qui le fit nommer télégraphiste, à cent vingt-cinq francs par mois : c'était le salaire qu'il s'était autrefois proposé comme le but de sa vie, parce que c'était à peu près la dépense de sa famille.

Le soir il faisait pour les six journaux de la ville six copies des dépêches, et il aimait « à se voir imprimé » : il recevait pour cette besogne cent sous par semaine, et il en était aussi fier qu'il l'avait été des premiers cent sous gagnés à la fabrique : ce n'était pourtant plus pour lui que de l'argent de poche, mais il avait une sorte d'orgueil à toucher une petite somme qui ne fût pas un salaire. Ce « petit bénéfice » lui donnait la sensation de « faire des affaires ». C'était déjà ce que les gamins américains appellent avec admiration *business*. Le mépris des salaires fixes a toujours été un des sentiments les plus vifs de Carnegie. Il qualifie de salariés même les directeurs des grandes Sociétés : « En est-il un seul parmi vous, disait-il aux étudiants de l'Université Cornell, qui se plaise à se voir d'avance travaillant toute sa vie pour un salaire fixe? Pas un, j'en suis sûr. Là est la ligne de partage entre celui qui est et celui qui n'est pas homme d'affaires. L'un est un *maître*, l'autre un *serviteur*. »

Le directeur d'un grand chemin de fer, qui l'avait remarqué au télégraphe, le prit pour télégraphiste particulier, s'attacha à lui, et lui proposa un jour un placement exceptionnel de 500 dollars, en lui offrant 100 dollars s'il trouvait le reste. « Je les trouverai », dit le jeune homme sans hésiter, et il réu-

nit le conseil de famille. « C'est bien, dit la mère, il faut prendre une hypothèque sur la maison. » Le lendemain matin elle prit le bateau pour Ohio, où elle emprunta l'argent. « Il est évident, écrit un ami de M. Carnegie, qu'il hérita de sa mère son génie financier. » Ce fut ainsi que le petit télégraphiste devint un capitaliste. Quand il reçut son premier dividende, il prit le chèque sur lui à sa promenade du dimanche, et ses petits camarades et lui, contemplant le bout de papier, s'émerveillèrent de cet argent mystérieux qui leur tombait entre les mains sans travail.

Un matin que son patron était en retard, Carnegie reçut au bureau l'annonce d'un accident qui désorganisait le service des trains : sans hésiter, il prit les mesures d'urgence, et télégraphia ses ordres, en les signant du nom du chef. De ce jour il fut son bras droit.

Pendant la guerre de Sécession, son chef lui fit confier au ministère de la Guerre le service des transports par train et de la télégraphie militaire. Il fut le troisième homme blessé dans la guerre, par un fil télégraphique qui se détendit et lui fendit la joue. Il assista à plusieurs combats, et inventa un code télégraphique. Il avait alors vingt-quatre ans. Du spectacle des champs de bataille, il a gardé l'horreur de la guerre, qui fait de lui un des apôtres de la paix.

Un jour, un original, d'aspect étrange, l'aborda. M. Carnegie, au lieu de l'évincer, l'écouta. L'homme tira d'une valise un modèle de wagon-lit. M. Carnegie, enthousiasmé, signala à son chef l'idée d'un train où l'on pourrait dormir. La Compagnie des wagons-lits fut formée, et on lui offrit une part dans l'affaire. Comme il n'avait pas de fonds, il alla à sa banque, dont le directeur lui frappa amicalement sur l'épaule en lui ouvrant un crédit. « C'est un beau jour, dit-il plus tard, que celui où l'on paie sa dernière dette ; mais ce n'est rien, comparé à celui où l'on contracte sa première dette dans une banque : j'ai goûté l'un et l'autre, et je sais à quoi m'en tenir. »

A vingt-sept ans, M. Carnegie rencontra pour la première fois la fortune. Le public ne prévoyait pas le rôle qu'allait jouer le pétrole dans l'industrie, et M. Carnegie put acheter avec quelques amis, pour deux cent mille francs, le puits

d'Oil Creek, dont le débit était d'une centaine de tonneaux par jour. En prévision d'un arrêt dans le débit et d'une hausse des prix, ils bâtirent et remplirent un large réservoir; à leur grande surprise, ils eurent beau vendre, le merveilleux réservoir restait au même niveau. Bientôt le puits de deux cent mille francs fut coté vingt-cinq millions de francs à la Bourse.

C'est à ce moment qu'apparaît le génie de M. Carnegie. Le pétrole n'est pas sa vocation et, comme par un pressentiment de sa destinée, il lâche la proie pour l'ombre, abandonne à M. Rockefeller l'organisation du Syndicat du pétrole et met tout son enjeu sur l'industrie de l'acier. Comme ingénieur des chemins de fer, il avait été frappé des dangers des ponts de bois : il forma une Société et fonda une usine pour la construction des ponts de fer. C'était une tâche selon son cœur : elle demandait de l'initiative et de la science. Ce fut le commencement de l'œuvre de sa vie. De même qu'il venait d'être le premier en Amérique à reconnaître la supériorité du fer sur le bois, il fut le premier à reconnaître celle de l'acier sur le fer, et, par la création d'une usine pour l'application des procédés Bessemer, il fonda la métallurgie américaine. Il ne restait plus qu'à poursuivre avec la même audace, acheter ses charbonnages et ses mines de fer, construire sa flottille de transports, et absorber ses rivaux, pour devenir le roi de l'acier. Mais il ne prévoyait pas lui-même que, par l'industrie du fer, les Américains menaceraient leurs maîtres, les Anglais; et, en 1883, vingt ans à peine avant que M. Morgan achetât une partie de la marine anglaise, M. Carnegie écrivait : « L'eau est le domaine de l'Angleterre; l'Amérique ne se rendrait que ridicule en s'y aventurant : à l'une la mer, à l'autre la terre. » Tant le progrès des États-Unis a dépassé les prévisions des plus hardis de leurs lanceurs d'affaires !

*
* *

M. Carnegie est le type de l'idéaliste praticien : idéaliste par le but, praticien par les moyens. D'après lui, le rythme du progrès, c'est la centralisation de la fortune et la diffusion des avantages qu'elle représente. Il conçoit le millionnaire

comme un organe aspirant et refoulant, qui concentre la richesse en espèces et la redistribue en nature. Il fait de lui le cœur de la nation, où aboutissent les veines, d'où partent les artères, et par qui l'argent est transformé en œuvres civilisatrices. Sa philosophie est donc en deux parties, dont l'une enseigne à acquérir individuellement la fortune ; l'autre, à l'employer au bien commun. Ainsi, de même qu'il est à la fois praticien et idéaliste, il est à la fois individualiste et communiste : soit qu'on manque de logique aux États-Unis, soit qu'on en ait trop en Europe, les Américains confondent ou concilient souvent ce que les Européens nomment des contraires. M. Carnegie a su faire deux parts de sa vie, l'une pour gagner sa fortune, l'autre pour la dépenser. Son exemple rappelle aux riches que la richesse n'est pas son but à elle-même : ce n'est pas tout d'avoir conquis les pommes d'or, il reste à les offrir avec grâce à la princesse ; la princesse de M. Carnegie, c'est la démocratie. Ce spécialiste de l'acier est devenu un spécialiste de la philanthropie; ce forgeur de milliards n'en a pas fait ses idoles, mais ses outils, réduits à leur rôle d'outils. Musset a écrit Lorenzaccio pour prouver qu'avant d'être maître de son but on devenait l'esclave de ses moyens : M. Carnegie n'est pas devenu l'esclave des siens, et sa philosophie du gain se couronne d'une philosophie de la dépense.

Les Américains ont un culte du « succès pour le succès » qui rappelle la religion française de l'art pour l'art : c'en est le contraire, et c'en est un peu l'équivalent. Leur respect pour toutes les réussites a l'air d'une lâcheté sans en être une; il s'explique par l'illusion, à demi vraie en pays neuf, que le succès est le signe du mérite. Quand M. Carnegie va de réunion en réunion, et de fête en fête, promettre la fortune à qui osera la vouloir, ce n'est pas une hypocrisie capitaliste qu'il professe, c'est une croyance américaine.

Le genre de succès dont il se fait une spécialité de posséder le secret, c'est le succès en affaires. Il définit l'homme d'affaires : « celui qui plonge en pleines vagues dans les échanges humains, et qui y risque tout, sans la ceinture de sauvetage d'un salaire ou d'un traitement ». Il en refuse le titre à qui-

conque vit d'appointements, fût-il directeur de banque ou de chemin de fer. Pour l'homme d'affaires tel qu'il le définit, la condition du succès est la concentration : « Si c'est un négociant en café, qu'il s'occupe de café ; un négociant en sucre, qu'il s'occupe de sucre et laisse le café tranquille ; qu'il ne mêle les deux que lorsqu'il boit son café sucré. S'il a des mines de fer, qu'il se garde des autres, et surtout de celles d'argent et d'or. Vous entendrez conseiller de ne pas mettre ses œufs dans le même panier. Voilà longtemps que j'ai dit aux jeunes gens : — Mettez tous vos œufs dans le même panier, et surveillez le panier. Quand vous voyez un homme qui est directeur de vingt Compagnies, notez-le comme un Jean-fait-tout qui n'est propre à rien. Nous sommes dans l'âge de la spécialisation. J'ai vu des hommes faire faillite, mais très peu par la faute de ce qui est de leur ressort. »

C'est devant les étudiants de Cornell que M. Carnegie a donné les plus clairs conseils pour le succès, et, parlant dans une université, c'est de la carrière d'un diplômé qu'il a parlé. « Son début, a-t-il dit, est au bas de l'échelle : heureusement, il commence à un petit traitement, et rend de petits services, bien au-dessous de ceux qu'il se croit propre à rendre avec son « brevet de Cornell » ; mais il les rend de son mieux... Un jour, un hasard le signale à son chef : il fait une remarque sur un projet, et propose une amélioration ; ou bien, il va au bureau un matin avant l'heure, parce qu'il y a un travail à mettre en train, et qu'il veut être sûr, or, son chef a eu la même préoccupation, et rencontre le jeune salarié. Ou bien encore, on veut clore le crédit d'un client, dont il a eu l'occasion de visiter la maison : il fait remarquer modestement que c'est un commerçant sérieux, à qui il suffirait d'un peu de temps devant lui. Le chef s'étonne un peu de cette remarque d'un employé, et le charge de veiller sur le compte ; le client devient un des meilleurs de la maison, d'une fidélité à toute épreuve. » — « Supposez, dit encore M. Carnegie, que ce soit un électricien ou un ingénieur, et qu'il sorte de Cornell... Il fait des plans qui signalent quelque défaut dans la machinerie, et les soumet à son chef, en indiquant le remède, d'après les principes scientifiques les plus récents. Le patron, naturellement, s'emporte à l'idée

d'une dépense ou d'un défaut des machines: sa colère enveloppe le jeune homme, mais, quand l'atmosphère s'est éclaircie, il s'assied, apprend de lui ce qu'on économiserait moyennant quelques milliers de dollars, et le charge de l'affaire. Le voilà au second échelon. Il reste beaucoup à faire; il faut qu'il subordonne aux affaires ses amusements et ses autres études... Placez vos épargnes dans la maison de votre patron; rien ne fera meilleure impression sur lui que votre économie et votre confiance; assurez-vous d'abord que ses affaires sont bien menées, et qu'il est bon juge des hommes, ce qu'il doit être puisqu'il vous a découvert. Il faut sombrer ou surnager avec la maison une fois que vous avez décidé qu'elle peut vivre. »

On pourrait presque dire que M. Carnegie est le « M. Cousin des affaires » : il y fait tenir le Vrai, le Bien et le Beau. Il est de ces Américains qui, « ne pouvant faire que la poésie soit riche, veulent faire que la richesse soit poétique ». — « Les affaires, dit-il, ne sont pas la vie prosaïque qu'on imagine, et, plus le commerce est prospère et utile, plus il comporte de romanesque. Les plus grands triomphes commerciaux naissent du sentiment et de l'imagination, surtout quand on a le monde pour marché. » Le commerce lui semble, de toutes les professions, celle qui fait les esprits les plus ouverts: le succès de l'artiste a un caractère si personnel que sa vanité rétrécit son intelligence; le savant est un spécialiste; l'avocat ou le juge ne fait que suivre des précédents, tandis que le meneur d'hommes les crée. L'homme d'affaires, à l'inverse des hommes de métier, tire parti des faits qui changent sans cesse. « Les intrigues de Constantinople, le choléra dans le Levant, le débit des mines de Cripple-Creek, l'apparition des sauterelles, les dangers de guerre et les chances d'arbitrage: il n'y a rien dans le monde dont il ne doive tenir compte. Il doit avoir un des talents les plus rares : celui de juger les hommes, car il en emploie des milliers. » Si le jeune homme, dit-il, ne trouve pas de poésie aux affaires, ce n'est pas la faute des affaires, c'est la faute du jeune homme. « Mais elles ne gardent leur noblesse que si le gain, qui en fut le but, cesse de l'être à mesure que le succès croît. » — « Le négociant s'aperçoit vite que son sentiment le plus fort est la

fierté de ses opérations internationales. Il trouve sa récompense dans la perfection de ses employés, de ses machines, de ses méthodes ; et le gain même n'est le bienvenu que parce qu'il est le signe du succès. Les affaires offrent un champ illimité à l'imagination : une lettre de crédit de l'homme d'affaires transporte un voyageur au bout du monde. Il peut servir son pays comme Richard Morris, le grand négociant de Philadelphie, servit le général Washington. » — « Vous vous rappelez, disait M. Carnegie dans un de ses discours, comment l'ancien empereur d'Allemagne voulut faire de son ami M. Krupp un prince de l'empire ; mais cet homme d'affaires était trop fier de son œuvre, et trop le fils de son père : il pria l'empereur de le dispenser d'avilir son titre de roi de l'acier. » L'industriel du xxe siècle parle des rois comme le poète du xvie :

Tous deux également nous portons des couronnes.

L'Amérique a inventé l'industrie pour l'industrie, comme la Renaissance a inventé l'art pour l'art.

***

Il en est de la philosophie de M. Carnegie comme d'une comptabilité avec les deux colonnes du doit et de l'avoir : il a sa doctrine de la dépense en face de sa doctrine du gain, et ce sont les critiques anglais qui l'ont qualifiée d' « Évangile de la Richesse ».

Son attitude envers les accumulations de capitaux est caractéristique de l'esprit positif : il se préoccupe peu du fondement en droit de la richesse; il la reconnaît comme un fait qui s'impose à lui, qu'il est de son immédiat devoir d'utiliser, puisqu'il n'est pas en son pouvoir immédiat de le changer. Quoiqu'il préfère l'inégalité à la médiocrité, il sait les jalousies dont elle est responsable; mais ce qu'il sait surtout, c'est que, bonne ou mauvaise, elle est là : il faut en tirer parti, « le devoir de notre génération, c'est le pas en avant que nous pouvons faire aujourd'hui ». Il accorde aux socialistes qu'il est plus beau de travailler pour d'autres que pour soi; mais, que l'évolution sociale tende ou non au

collectivisme, elle est un progrès dont la forme contemporaine est la concurrence, l'individualisme, et la concentration du capital. De la richesse qui se concentre d'elle-même, il faut faire quelque chose; quoi? c'est là, selon lui, le problème urgent.

Il y a, dit-il, trois manières d'en disposer : l'une est de la laisser à ses héritiers, l'autre est de la léguer à des œuvres d'intérêt public, la troisième est de la distribuer de son vivant. La première est la plus maladroite : si un père a su faire de son fils un passionné du bien public, il doit lui léguer une rente modeste, qui lui permette de servir le peuple sans paiement, et il aura fait de lui un être aussi précieux que rare; mais, hors ce cas d'exception, et au delà de cette limite, l'homme sensé doit se dire : « Mieux vaudrait pour mon fils ma malédiction que le tout-puissant dollar. » « Supposez, écrit M. Carnegie, qu'un limier rabatte tout le gibier dans un coin de parc, l'engraisse, et dise à ses petits chiens : J'ai passé une rude vie à chasser, voici de quoi vous gaver; — n'importe quel père de famille haussera les épaules de voir un limier changer ses petits en boules de graisse paresseuses. Or le père de famille fait ce qu'il reproche au limier. »

Le second moyen de disposer de sa fortune est de la léguer par testament à des institutions publiques. Mais il n'y a ni générosité ni grâce à faire don de ce qu'on ne peut garder, et les procès qui suivent les testaments semblent indiquer qu'il y a une sorte de malédiction sur les dons posthumes. Souvent l'intention du donateur est faussée : c'est qu'il ne faut moins de talent pour dépenser une fortune que pour la gagner.

« La tendance à augmenter l'impôt sur l'héritage, dit M. Carnegie, est un symptôme réconfortant : l'État de Pennsylvanie prélève le dixième; on devrait aller bien plus loin dans ce sens; la taxe devrait surtout être progressive, nulle sur les petits héritages, et grandissante jusqu'à ce que chez les millionnaires, comme il est dit du trésor de Shylock,

L'autre moitié
S'en vienne aux coffres de l'État.

Ce régime inclinerait les riches à disposer de leur fortune

avant leur mort : c'en est le mode d'emploi le plus utile au public. *Et qu'on ne redoute pas de saper à ses racines l'esprit d'entreprise; car, pour ceux qui veulent qu'on parle de leurs grandes richesses après leur mort, la renommée sera plus grande encore si elles passent dans le domaine public.* »

Selon M. Carnegie, il n'y a qu'une façon d'utiliser les richesses : c'en est l'emploi, par le riche, pour les pauvres. Là est l'antidote contre l'inégalité des conditions. C'est un remède qui s'inspire d'un individualisme intense, mais qui ne diffère selon lui du rêve communiste qu'en ce qu'il préserve la civilisation. « On atteindra à la vie supérieure, écrit M. Carnegie, par une imitation de la vie de Christ qui ne sera pas celle du comte Tolstoï, mais qui traduira l'esprit de Christ en une conduite réglée sur les besoins de notre âge. » L'homme riche ne regardera le surplus de sa fortune que comme un dépôt; il n'en sera que l'administrateur et le gérant pour le compte de ses semblables. La conception du millionnaire comme gérant d'une fortune publique est d'un chef d'industrie qui sait le pouvoir de l'unité de direction. Si la centralisation permet de mieux organiser le gain, elle doit permettre aussi de mieux organiser la dépense. L'administrateur de génie qui a le mieux su s'enrichir est aussi celui qui saura le mieux enrichir le peuple de sa propre fortune. « Dépositaire et gérant de la fortune publique, il imitera, dans l'emploi qu'il en fera, la neutralité religieuse de l'État : il laissera aux croyants de chaque Église le soin de la supporter. Celui qui s'attribue le poste d'administrateur pour le compte de la race de langue anglaise est tenu par ses fonctions de ne favoriser aucune secte, et c'est une obligation pour lui de distribuer sa fortune. de façon que le profit en aille à tous : son œuvre doit être universelle, et les voies de sa bienfaisance doivent être assez larges pour qu'elle s'étende à toute la race. » M. Carnegie ne se permet d'exception à cette règle que dans ses dons de grandes orgues aux églises, parce qu'ils lui semblent un moyen d'universaliser l'influence bienfaisante de la musique : il a dit un jour qu'il voulait bien se porter garant de ce qui sortait des grandes orgues le dimanche, mais non de ce qui tombait de la chaire.

Il recommande sans relâche au donateur de ne jamais faire

lui-même que la moitié du bien qui est son but, d'en laisser le reste à la charge de celui qui reçoit le don. Il conseille de ne construire de bibliothèque publique que là où la ville consent à l'entretenir. « Une institution avec des rentes, écrit-il, devient la proie d'une coterie, et le public ne s'y intéresse pas. Elle viole la règle qui prescrit de n'aider les autres qu'à s'aider eux-mêmes. » Il loue M. Phipps de n'avoir donné les serres du parc d'Allegheny qu'à la condition que la ville les entretiendrait : « c'était leur assurer, dit-il, l'intérêt et les critiques du public ».

Si la doctrine de M. Carnegie devenait la morale des millionnaires, elle multiplierait à tel point les institutions pour la culture et le confortable du peuple qu'elle finirait par faire des joies que donne l'argent la propriété commune des pauvres : au lieu de l'égale distribution des biens en espèces, ce serait leur égale distribution en nature. Ce serait une sorte de socialisme, mais d'un type américain; un socialisme d'initiative privée, au lieu d'un socialisme d'État, et un socialisme qui n'aurait pas besoin d'être dans la loi parce qu'il serait dans les mœurs : la démocratie américaine, par confiance dans le pouvoir de l'opinion, aime à essayer de l'obligation morale avant de recourir à l'obligation légale. « Le jour n'est pas éloigné, écrit M. Carnegie, où l'homme qui laissera des millions à sa mort disparaîtra sans qu'on le pleure, sans qu'on l'honore, sans qu'on le chante, frappé par ce verdict public : — L'homme qui meurt si riche meurt déshonoré. » Il prédit un retour de faveur au texte que sa sévérité avait fait passer de mode : « Il est plus facile à un chameau d'entrer dans le trou d'une aiguille qu'au riche d'entrer dans le royaume du ciel. »

La philosophie de M. Carnegie a été remarquée des Anglais, qui l'ont nommée « l'Évangile de la richesse ». Ils lui ont reproché d'être utopique : « La façon de penser de M. Carnegie, écrivait la *Pall Mall Gazette*, a contre elle la façon de faire de M. Benzon. L'Évangile de la richesse est tué par les actes. » — « L'Évangile du christianisme, répondit M. Carnegie, est aussi tué par les actes. C'est la non-observance d'une loi qui en fait la nécessité. » Il aurait pu ajouter que ce qui semble une utopie aux Anglais n'est aux États-Unis que l'élargisse-

ment en règle morale d'une habitude à demi passée dans les mœurs : en fait, une large proportion des fortunes américaines fait retour au public sous forme de dons, qui rappellent les « dons gratuits » des privilégiés de l'Ancien Régime. M. Carnegie veut transformer une habitude en un « us et coutume » impératif, qui à son tour pourra se changer plus tard en une « loi » obligatoire. Qu'on traite sa doctrine de sauvegarde pour la société, ou de péril social, parce qu'elle prépare, ou parce qu'elle retarde l'égalité idéale ; mais, utile ou mauvaise, elle est quelque chose de plus qu'une utopie.

M. Carnegie a eu avec M. Gladstone, sur la question de l'héritage, une curieuse polémique. M. Gladstone, tout en louant dans la *Pall Mall Gazette* l'ensemble de ses idées, y justifiait la transmission des biens de père en fils : M. Carnegie répondit que l'hérédité des grandes fortunes était incompatible avec le reste de son « évangile », et prit à cœur d'en prouver l'inutilité. « Il en est maintenant du succès en affaires, dit-il, comme du rang de premier ministre anglais ; on ne le garde qu'en faisant tête de toutes parts. Le père qui met son fils en sa place encourt une lourde responsabilité. Il fait tort à son fils autant qu'au public. Dans une des paniques financières de New-York, cinq faillites sur sept ont été dues à l'incapacité d'un héritier. Un d'eux a dû s'exiler pour avoir violé une loi qu'il ne comprenait pas. Nous avons prié le Président de le gracier ; c'était la première fois que je demandais la grâce d'un coupable ; mais le coupable n'était pas lui, c'était son père. » Et l'Écossais démocrate qu'est M. Carnegie ajoute, avec un sérieux humoristique : « L'hérédité peut se perpétuer parmi les membres de la pairie, parce que leurs devoirs sont une affaire de routine qui n'engage pas la prospérité des autres ; il n'en est pas de même dans les affaires. » « Le temps est passé, dit-il encore, où l'on pouvait jouer à l'homme d'affaires. »

Le débat de M. Gladstone et de M. Carnegie portait sur l'hérédité du luxe en même temps que sur celle des fonctions. Selon l'homme d'État anglais, l'une était socialement aussi nécessaire que l'autre. « Si un jour un roi d'Angleterre, répondit M. Carnegie, annonçait qu'après mûre réflexion il a décidé de vivre comme le Président des États-Unis, et qu'il

employât à l'intérêt public le surplus de sa liste civile, son influence en diminuerait-elle? La seule objection à un acte comme celui-là, c'est qu'il ferait du roi une personnalité trop puissante pour la monarchie constitutionnelle. » Et il conclut : « La question n'est pas : combien devons-nous donner? mais : combien *osons-nous garder* pour notre propre jouissance? »

Avec autant de sympathie que Gladstone, et moins de réserves, le cardinal Manning a, comme lui, appuyé de son autorité la philosophie de M. Carnegie : « Ce n'est pas là, écrivait-il, un évangile selon le capitalisme, c'en est un selon l'esprit et la vie du fondateur du monde chrétien. Ce n'est rien de nouveau. Ce n'est ni une opinion particulière ni une notion née d'une prodigalité morbide ; c'est le langage de la modération et de la vérité. Si les hommes s'en inspiraient, ils changeraient la face du monde. » Après la sanction de Gladstone et du cardinal Manning, il ne manquait plus à l'idéal de M. Carnegie, pour avoir droit de cité dans le monde anglo-saxon, que celle du Président Roosevelt : il l'a reçue, à l'inauguration de la Bibliothèque de Washington.

Pour comprendre combien importe à la société moderne, selon M. Carnegie, une morale qui fait des riches autant de trésoriers publics, il faut songer que selon lui la fortune et la force ne peuvent que se concentrer de plus en plus entre les mains des millionnaires. Sur ce point, il est de l'avis de Gladstone, dont il cite cette phrase : « La centralisation de la richesse a eu des adversaires, mais elle a été plus forte qu'eux : c'est elle qui fait la vie commerciale du monde. » Sa morale à l'usage des princes de la finance n'est pas sans rappeler celle de Bossuet à l'usage des rois. Il reconnaît, comme lui, la nécessité de leur toute-puissance : il voit qu'elle ne peut être, de sa nature, qu'absolue : il l'accepte en fait, et il la légitime en doctrine par une sorte de droit du génie qui rappelle le droit divin ; il sait qu'une fois admis le pouvoir arbitraire d'une personne, le bien ou le mal qu'elle fait dépend du sens qu'elle a de sa responsabilité devant Dieu ou devant les hommes ; et il n'attend que des scrupules des riches — comme Bossuet n'attendait que de ceux des rois — la règle de leur conduite, d'où dépend la paix de la société ; il sent qu'en dernier ressort la conscience individuelle est ce

qui gouverne le monde, et que c'est elle qu'il faut déterminer, par le sentiment traditionnel d'une obligation inflexible. On mesure à la fois la grandeur et le danger de ce genre de doctrine. Mais sur l'utilité des rois de la finance, M. Carnegie a la certitude d'un praticien. « La prospérité d'une nation, dit-il, est proportionnelle au nombre de ses millionnaires. La Russie n'en a qu'un, le tsar; l'Allemagne n'en a que deux; la France une demi-douzaine; l'Angleterre en a autant que le reste de l'Europe; l'Amérique en a plus que le reste du monde ». Or, l'ouvrier anglais gagne plus en un jour avec une pelle que l'artisan russe en une semaine; sa paye est deux fois celle de son camarade du continent, et celle du travailleur américain est plus du double de la sienne. A un célèbre pasteur anglais, M. Hughes, qui qualifiait les millionnaires de « phénomènes anti-chrétiens », il répondit : « M. Hughes pense qu'on n'a plus besoin du millionnaire depuis qu'on a la Société par actions. Les Sociétés par actions ne sont ni inventives ni entreprenantes. Quand elles réussissent, c'est qu'une seule personne y mène tout. ». » Et, après que l'homme d'affaires a prouvé, par l'exemple des Cunards, des Bessemers, des Armstrongs, la nécessité de la concentration du pouvoir, l'humoriste conclut : « Après tout, je ne me soucie pas de contester l'affirmation de M. Hughes, à savoir que dans un État à principes chrétiens un millionnaire serait une impossibilité. Il se peut qu'il ait raison : en ce cas, il prévoit de bien loin. Mais le millionnaire ne manquera pas d'être en bonne compagnie lorsqu'on le chassera de la scène; car ce qu'il y a de plus sûr, c'est que dans cette société idéale il ne sera plus davantage besoin des hommes de la profession de M. Hughes. Les successeurs du Reverend M. Hughes et les miens, bras dessus bras dessous, feront de jolis couples, en quête d'une nouvelle besogne pour gagner leur pain. »

Les dons de M. Carnegie ne sont que la mise en œuvre de sa philosophie. On les estime à cinq cents millions ; mais il s'excuse, dans ses discours, d'être un philanthrope ; il n'accorde ce titre qu'à ceux qui donnent leur temps comme leur argent, et il avoue qu'il n'en a pas à donner parce que la distribution de sa fortune ne lui en laisse pas.

La forme de bienfaisance en laquelle il a le plus foi est la fondation de bibliothèques gratuites de prêt. Quand il était enfant, un habitant de Pittsburgh, le colonel Anderson, recevait tous les samedis des jeunes gens de la ville pour leur prêter de ses livres ; la visite du samedi à la bibliothèque du colonel était le rayon de soleil dans la vie d'ouvrier du jeune Carnegie, et il se promettait, s'il avait un jour de l'argent, de faire pour d'autres ce qu'on faisait pour lui.

Quelques-unes des bibliothèques Carnegie sont de vraies maisons du peuple, avec gymnase, piscine et théâtre. Telles sont celles qu'il a bâties dans les villes voisines de ses usines ; tel est surtout l'Institut Carnegie de Pittsburgh, avec ses rayons pour 150 000 volumes, sa salle à deux mille places, son concert gratuit hebdomadaire de musique d'orgue, son musée, ses collections et ses cours professionnels. M. Carnegie a donné vingt-six millions pour les bibliothèques de quartiers de New-York. Il a fondé jusqu'ici aux États-Unis trois cent soixante-quinze bibliothèques publiques.

On lui a reproché d'attirer l'attention sur lui par son obstination à ne bâtir que des bibliothèques. Sans doute, s'il avait davantage dispersé ses dons, leur multiplicité même aurait permis d'en oublier peu à peu la nature, tandis que son nom restera à jamais associé au système des bibliothèques d'Amérique, et que, dans chaque ville, un palais plein de livres sera un monument à sa mémoire. Mais on ne saurait s'étonner qu'un homme pratique limite le champ de son action pour la rendre plus sûrement efficace. M. Carnegie déclare lui-même qu'il a été toute sa vie un « concentrateur » ; en s'obstinant à fonder des bibliothèques modèles dans des centaines de villes, il aura vraiment doué le corps de la nation d'un organe nouveau ; il aura, de tout le poids de sa fortune, pesé sur l'esprit public dans un sens unique ; il aura imprimé à la vie américaine un de ses caractères : et la publicité même dont il aura entouré ses bienfaits en fera des exemples.

***

En cet âge d'émigrations et d'exils, la vie de M. Carnegie est comme une leçon de choses qui montre, par l'exemple,

qu'un homme peut aimer et servir deux patries. Quand il débarqua aux États-Unis à onze ans, il y apportait avec lui le culte des héros et des poètes d'Écosse; mais il s'éveilla vite aux ambitions et aux fiertés de la démocratie américaine; il a foi en elle par raisonnement et par reconnaissance. Il n'y a pas une de ses phrases qui ne puisse être citée comme caractéristique de l'esprit américain; il est une sorte de prophète, ou, comme l'appellent les Anglais, une sorte d'évangéliste des États-Unis ; mais cet homme, qui dit avoir gagné sa fortune pour sa vieille mère, n'a rien perdu non plus de sa passion pour sa vieille patrie. Un jour qu'il voulait exprimer son admiration pour l'Américain, il l'a défini « un Écossais en bras de chemise, avec les manches retroussées ». Il a doté les Universités d'Écosse de cinquante millions de francs en actions du Trust américain de l'acier : les usines de Philadelphie et de Pittsburgh verseront deux millions et demi de rente aux établissements universitaires d'Édimbourg et de Glasgow. M. Carnegie met au service de son pays natal l'industrie qu'il a créée au profit de son pays d'adoption; et ni l'une ni l'autre de ses patries n'est jalouse de ce qu'il fait pour l'autre. A New-York, M. Carnegie s'est bâti un palais selon sa doctrine, d'une beauté simple, qui orne la ville sans offenser par son luxe; mais ce connaisseur en mœurs américaines est aussi un amateur de vieilles coutumes écossaises ; il a acheté le château de Skibo, où les paysans lui ont offert, à sa venue, une bannière avec l'inscription : « A Andrew Carnegie, Esquire, ses tenanciers, laboureurs et féaux. » Il nomme Skibo son paradis terrestre ; un joueur de cornemuse éveille tous les matins ses hôtes, et marche à leur tête vers la salle à manger, aux sons des vieux airs des highlanders. Au haut de la tour flottent deux drapeaux : l'américain et l'anglais, les *Stars and Stripes* et l'*Union Jack*.

HENRY BARGY

LE

THÉATRE D'OCTAVE MIRBEAU

C'est en 1897 que l'auteur du *Calvaire*, de l'*Abbé Jules*, de *Sébastien Roch*, aborda le théâtre : — et ce fut un bel abordage, par une pièce sociale, armée comme un vaisseau de course, et qui, révolutionnaire, n'avait cependant hissé le pavillon d'aucun parti socialiste, mais, dédaigneuse de ces partis et de leurs chefs, souffletait même ceux-ci du nom qu'elle arborait : *les Mauvais Bergers*.

Ce titre était une injustice, mais curieuse, fière, et surtout bien significative du tempérament de M. Octave Mirbeau.

Une injustice, car il n'y a pas un parti politique qui n'ait ses bons comme ses mauvais bergers; qui, à côté de ses trafiquants, de ses tartufes, n'ait des chefs estimables, quelquefois admirables. Puis, le héros du drame, l'ouvrier Jean Roule, dans son mépris, dans sa haine pour tous les députés socialistes, a tort, parce que, suivant le mot de M. Catulle Mendès, « personne n'a le droit de nier la Parole[1] ! » Il a d'autant plus tort qu'il représente lui-même, éloquent apôtre, cette puissance de la Parole; et c'est d'une juste ironie qu'un autre ouvrier l'interrompt en lui criant : « Toi aussi, tu parles comme un député... » La thèse de Jean Roule,

1. *L'Art au Théâtre*, t. III, p. 479.

néanmoins, a sa noblesse terrible, lorsqu'il demande aux grévistes de savoir « mourir » pour eux seuls, et par leur seule volonté, non à l'instigation et au profit des « thésauriseurs » de leur « souffrance » : — il y a, en effet, de ces thésauriseurs de la souffrance et des révoltes populaires.

Et certainement, Jean Roule, c'est le révolté plébéien selon le cœur de M. Octave Mirbeau. C'est un réfractaire-né, un de ces violents que blesse toute discipline, tout mot d'ordre, eussent-ils pour leur compte, et ce n'est pas rare, le goût du commandement, en eussent-ils le don, ce qui s'est vu aussi. Et d'ailleurs, cet insoumis de naissance, ce romantique vrai, cette espèce de « surhomme » peuple, qu'abattra sur une barricade, avec son drapeau rouge, un feu de peloton, s'il est plein de haine, c'est qu'il est plein d'un sombre amour « pour les autres », les misérables. Et il n'aime pas seulement, avec parfois de la colère, du mépris, ces troupeaux humains dont « l'ignorance sauvage, la méchanceté bête », ont souvent découragé son effort cosmopolite de tribun sans gloire, — alors que, « au Brésil, à New-York, en Espagne, en Belgique, en Angleterre, du Nord au Sud de la France », il traversait « les enfers du travail » : — il aime, d'une infinie tendresse, une ouvrière, Madeleine, « pauvre fille, triste et malade », qui, devenue sa compagne, lui sera un jour supérieure par l'éloquence, en l'égalant par le courage. Et M. Octave Mirbeau, de toute sa véhémence d'imagination et d'âme, chérit ces amants, ces martyrs : martyrs d'un rêve, intransigeant et confus, « de solidarité, de beauté... » Il est passionnément avec Madeleine, lorsqu'elle dit aux grévistes : « Offrez votre sang... »; lorsqu'elle défend Jean Roule contre ceux qui lui reprochent d'avoir chassé les députés, grâce auxquels on aurait eu « de l'argent et du pain », on aurait « pu durer... » Durer, il s'agit de bien cela! Madeleine et Jean sont des mystiques, à leur manière : ils voient dans le martyre la condition des victoires futures, dans le sang des martyrs la semence nécessaire du « bonheur libre » que, tôt ou tard, l'humanité connaîtra. Et *les Mauvais Bergers* sont donc une œuvre de foi libertaire, une tragédie anarchiste, conçue par une des plus frénétiques pensées qui aient éclaté sur une scène française.

Pourtant cette œuvre a sa justice. Aux ouvriers en grève

n'est pas opposé un patron stupide, lâche ou féroce, mais un homme énergique tout ensemble et libéral, très intelligent et qui peut déclarer que son « rôle de grand laborieux aura été utile aux autres » : car, s'il n'a pas « enrichi les petites gens », il a « considérablement augmenté leur bien-être, adouci la dure condition de leur existence... » Un autre patron — une brute, celui-là — n'accuse-t-il point cet Hargand d'avoir affaibli l'autorité patronale, dans la contrée, « avec ses manies d'émancipation, ses boulangeries et ses boucheries coopératives, ses écoles professionnelles, ses caisses de secours, de retraites, ses sociétés de prévoyance », enfin « toute cette blague socialiste — oui, socialiste... »? Les propositions de Jean Roule, Hargand les repousse, il est vrai, sans daigner les discuter ; mais, à peine son orgueil a-t-il chassé le meneur des cinq mille ouvriers et leurs autres délégués, sa raison, sa pitié le contraignent à cet aveu : « Ils ne m'ont demandé que des choses justes, après tout!... » Et, au moment où une sonnerie de trompettes lui annonce l'arrivée des troupes qu'il a fait venir pour réprimer la grève, il ne se réjouit pas ; au contraire ! Il n'a que la force de murmurer : « Déjà !... » — comme s'il pressentait que son fils, son généreux fils, Robert Hargand, l'ami des humbles, doit tomber victime de la répression en essayant de calmer la troupe et les grévistes, à quelques pas de la barricade.

C'est, du reste, une des beautés de la pièce, ce fils du patron, luttant pieusement, douloureusement, contre son père en faveur des révoltés, l'exaspérant d'une intervention légitime, fatale, dans la scène avec les délégués, chassé par lui comme eux, et tué en même temps que Jean Roule pour avoir crié sur le champ de bataille, encore pur de sang : « Arrêtez-vous !... » C'est une beauté d'autant plus émouvante que le père, s'il a résisté aux supplications du fils, s'il l'a traité en ennemi, et, par là, envoyé à la mort — innocemment ! — n'a pas cessé de l'aimer, de l'adorer; il s'est déchiré le cœur à se raidir contre cet amour, où se révélait peut-être une admiration secrète : aussi quel écroulement de sa volonté de maître, quel lamentable effondrement de toute sa force morale et physique, lorsque lui apparaît sur une civière le cadavre de ce fils! Ce n'est plus un homme, c'est un enfant qui sanglote, et

dont les sanglots se confondent avec ceux de Madeleine sur le corps de Jean. — Madeleine, mortellement blessée, la tempe saignante, et qu'on a crue morte, s'est, en effet, réveillée, relevée; elle interrompt même ses sanglots de veuve d'un cri farouche d'allégresse maternelle, à l'idée que l'enfant qu'elle porte en elle et qu'elle y sent remuer, vivra!... vivra « pour la vengeance!... » Mais elle meurt, pendant qu'on emmène son involontaire assassin, l'involontaire assassin de Jean et de Robert, le patron vaincu dans sa victoire et qui n'est plus qu'un pauvre corps meurtri, une pauvre âme brisée...

Dénouement admirable d'impartialité sinistre, où l'œuvre se transfigure, achève, plutôt, de se transfigurer : — où tout ce qu'elle renfermait de justice, dans sa violence de foi révolutionnaire, se dégage; où la grande égalitaire, la Mort, prouve effroyablement la misérable parenté de tous ces êtres humains qui, vivants, se peuvent regarder les uns les autres avec tant d'orgueil despotique ou de haineuse envie, et se battre au seul profit bien net, pour le seul triomphe de cette Mort!

Mais, si telle est vraiment la conclusion philosophique à tirer du dernier acte des *Mauvais Bergers*, n'est-ce pas que l'apostolat de violence, auquel Jean Roule s'était consacré, la mystique glorification par Madeleine du martyre accepté, provoqué, est une double erreur? Et, en un mot, la doctrine de la guerre sociale ne doit-elle pas céder la place aux patients espoirs qu'autorise l'évolution constante et de plus en plus rapide des sociétés? D'où il suivrait que l'unique devoir des tribuns, des chefs populaires, est de hâter encore cette évolution par les innombrables moyens de la paix civile, seule réellement féconde. Et ainsi les *Mauvais Bergers* se retourneraient contre le socialisme d'insurrection et de terreur, — ou de sacrifices, — en proclameraient l'horrible inutilité, nous prêcheraient (non formellement, mais beaucoup mieux, par le spectacle offert) le respect de la vie, et, enfin, nous convaincraient que la solution du problème social — des problèmes sociaux — sera l'ouvrage du temps et des bonnes volontés, la récompense de notre collaboration avec le progrès naturel des choses...

Malheureusement, cette exégèse du cinquième acte, M. Octave

Mirbeau la rejetterait peut-être. — Qui vous assure, nous dirait-il peut-être, que Madeleine se trompait en s'écriant au quatrième acte : « Aimez la mort!... Elle enfante la vie!... » Certes, « l'enfant de Jean Roule », pour qui elle veut vivre, ne sera pas le vengeur qu'elle espère, puisqu'il meurt avec elle ; mais, dans cette foule aujourd'hui vaincue, savez-vous s'il n'y a pas tout de même un futur héros, qui, lui, vaincra ?

Si M. Octave Mirbeau me disait cela, je n'aurais qu'à lui confesser ma tristesse, — en félicitant le poète de nous avoir donné, malgré le révolutionnaire, cette leçon de fraternité : les sanglots d'Hargand et de Madeleine « confondus ».

*
* *

On a quelquefois rapproché *les Mauvais Bergers* d'une pièce fameuse de Björnstjerne Björnson, représentée chez nous sur le théâtre de « l'Œuvre », en janvier 1897, c'est-à-dire onze mois avant la représentation des *Mauvais Bergers* à la Renaissance (14 décembre). Cette pièce, la seconde partie d'*Au-Delà des Forces*, est un drame social très intéressant, et qui tourne autour d'une grève ; mais *les Mauvais Bergers* ne lui doivent rien ; — non plus qu'au *Repas du Lion*, de M. François de Curel, drame également social, joué le 26 novembre 1897, et dont une grève est l'événement principal ; — non plus qu'aux *Tisserands*, de M. Gerhardt Hauptmann, que le Théâtre-Libre nous fit connaître en mai 1893, et qui est l'épique tableau d'une grève, en Allemagne ; — non plus qu'à *l'Automne*, de MM. Paul Adam et Gabriel Mourey, où l'on vit ce qu'on ne voit pas dans *les Mauvais Bergers* : la troupe et les grévistes aux prises (1893)[1] ; — — non plus, enfin, qu'à *la Pâque socialiste*, de M. Émile Veyrin, donnée en 1894 à la Maison du Peuple, et qui mérite d'être ici mentionnée, pour la simplicité de l'action et pour l'élévation religieuse de l'acte intitulé : *le Repas symbolique*.

Les Mauvais Bergers étaient une œuvre originale. Et ce qui frappe en elle, si on la compare soit aux *Tisserands*, soit et surtout aux quatre actes de Björnstjerne Björnson, c'est

1. Dans *les Mauvais Bergers*, on n'assiste pas à la bataille.

qu'elle est éminemment française d'allure et d'inspiration : oui, sa netteté apparaît alors plus nette, son ordonnance, son mouvement plus classiques, sa psychologie plus française! Les patrons d'*Au-Delà des Forces* n'ont rien, il es vrai, de spécialement norvégien ; leur boréale patrie (nous sommes dans une petite ville du Nordland) n'a pas embrumé leurs cerveaux de manieurs d'hommes et d'affaires; deux seulement, du moins, nous présentent une physionomie particulière : ils plaident pour les ouvriers, et l'un des deux cite l'Évangile, prédit l'avènement d'une société meilleure, « l'extinction du paupérisme et du millionariat, et, par conséquent, des vices inhérents à ces deux extrêmes[1] ». Il ajoute :

— L'inconscience et la folie avec laquelle les riches jettent inutilement par le monde leurs millions, est une anarchie..., tout aussi dangereuse que l'autre. C'est une insulte à Dieu qui les leur a donnés, aux pauvres à qui ils les ont pris, et à qui ils semblent dire : « Faites ce que vous voudrez, vous aussi ! Amusez-vous !... » Tant pis pour vous, le jour où le peuple comprendra !...

Les autres industriels réunis dans le château-fort acheté par le plus riche et le plus impitoyable d'entre eux pourraient être de n'importe quel pays ; ce sont des féodaux du XIXe siècle, et leur hôte et président, Holger, esprit vigoureux, d'ailleurs, et caractère superbement trempé, résume leur pensée, à tous, avec une éloquence hautaine que lui pourrait envier un grand capitaliste anglais, allemand ou américain :

— Il faut des têtes... Autrefois, c'était la noblesse... Aujourd'hui, c'est nous, les industriels, qui représentons le travail organisateur. C'est grâce à nous que le pays s'enrichit, que les villes prospèrent, que l'ouvrier lui-même trouve son existence. C'est de nous enfin que viennent ce bien-être général, cette aisance et ce luxe, qui permettent aux arts de vivre et de prospérer... Ils nous répondent : « Nous sommes la majorité... » Mais les insectes aussi sont le nombre...

L'Hargand des *Mauvais Bergers* n'est cependant la copie d'aucun d'eux, puisqu'il est humain, puisque même, sur la

1. Traduction de MM. Auguste Monnier et Littmanson.

question de ses droits, il oscille de l'assurance au doute. C'est un Français.

Quant au tribun de la grève, dans *Au-delà des Forces*, il a été pasteur; il ne croit plus, mais de ses croyances il a gardé un tour d'esprit, un pli d'âme, qui fait de lui un rêveur, non pas un homme d'action. Il n'a pas de volonté. Il se perd « dans l'Infini » :

— Que sommes-nous? Des imaginations exaltées, des volontés sans mesure. Avec toujours, au fond de l'âme, cette soif de mystère... Nous avons faim de surnaturel et de miracles, et la vie réelle est trop mesquine et trop grande pour entrer dans notre cerveau...

« Trop mesquine et trop grande... » Jean Roule n'a pas de ces idées; Jean Roule est un Français. Au premier acte, il dit bien à Madeleine :

— J'ai souffert de moi-même, surtout..., de ma faiblesse intellectuelle, de mon ignorance,... de tout ce vague, de tout ce bouillonnement confus où se perdaient mes élans... Et souvent je me suis demandé si j'avais bien le droit d'arracher les misérables à leurs ténèbres, pour les replonger, plus profond peut-être, dans ma nuit à moi!... Oh! ne rien savoir!...

Mais cette plainte, elle est d'un autre ordre, elle est d'un autre accent que celle de l'ancien pasteur Bratt : elle jaillit d'une autre sensibilité, d'une autre pensée. Elle n'a rien d'étrange pour un public de chez nous; tout spectateur, tout lecteur, chez nous, la comprend. Jean Roule est l'ouvrier intellectuellement supérieur à sa classe, mais qui, faute d'instruction générale, manque des connaissances essentielles, et, par éclairs, mesure en lui ce vide et s'y abîme de désespoir. Il lui a, du reste, suffi de rencontrer Madeleine, pour retrouver tout son orgueil :

— Car ce n'est pas toi seulement que j'ai aimée, entends-tu bien..., c'est toute l'humanité, et c'est tout l'avenir et c'est tout mon rêve que j'ai aimés en toi!...

A côté de Bratt, nous ne voyons pas une femme, mais un illuminé, le jeune Élias, qui fera sauter le vieux château où délibèrent les patrons. Et l'épouvantable crime, il le conçoit — (ceci le rapproche de Jean et de Madeleine) — en mystique de la Ré-

volution, pour mourir avec ses victimes et donner ainsi « l'exemple » du mépris de la mort aux serfs des usines et des manufactures. Mais, prenons-y garde, ce terrible mystique est d'une autre race que Madeleine et Jean; comme Bratt, il est demeuré chrétien par l'empreinte reçue, et sa folie de sacrifice et d'immolation n'est qu'un monstrueux égarement de son ancienne passion religieuse de « l'au delà » :

— Au delà de la vie, les paroles prennent une force étrange... Oui, c'est dans la mort qu'on parle le mieux à la vie...

Métaphore chrétienne, qui, pour Élias, n'est pas tout à fait une métaphore, comme elle le serait pour l'héroïne des *Mauvais Bergers*. Celle-ci, on le sait, dit nettement, en Française, quelque chose, à coup sûr, de semblable, mais qui est, néanmoins, d'inspiration différente.

Madeleine n'aimerait pas un Élias, ne pourrait pas l'aimer. Et le crime d'Élias lui ferait horreur, je pense. Son mysticisme révolutionnaire et celui d'Élias sont aussi loin l'un de l'autre que le génie latin du scandinave.

***

Entre *les Mauvais Bergers* et *les Affaires sont les Affaires*, ses deux seules grandes pièces jusqu'à présent, M. Octave Mirbeau a fait représenter *l'Épidémie* (1898), *Vieux Ménages* (1900), *le Portefeuille* et *Scrupules* (1902) : actes drus, amèrement bouffons, où se manifeste une faculté maîtresse, souvent débordante, un sens de la caricature et du pamphlet ou de la satire, exigeant, fougueux, dont il est facile de noter les excès, mais qu'il faut bien admirer.

Un gentleman, ayant découvert partout, dans la société, le vol, a jugé que le métier de cambrioleur était le plus honnête; il s'est fait cambrioleur par « scrupule ». C'est ce qu'il explique en une sorte de conférence, âpre, mordante, et d'une ironie çà et là profonde.

D'autre part, voici un mendiant, Jean Guenille. Il se présente, la nuit, dans un commissariat de police, avec un portefeuille qu'il a ramassé dans la rue, qu'il a ouvert, où il n'a

trouvé ni une carte, ni une lettre, mais dix mille francs en billets de banque, et qui, pas une minute, n'a tenté sa misère; pourtant, il n'y avait là « ni un passant, ni un chien, ni une boutique allumée... » C'est « un honnête homme », n'est-ce pas? « un brave homme »; le commissaire en est ébouriffé, lui crie : « Vous êtes un héros!... » Mais quelle sera la récompense de sa belle action?... Son envoi au dépôt! Il n'a, le malheureux, ni profession, ni domicile : c'est ce qu'on appelle un vagabond; et « s'il n'y a pas de lois en faveur des héros », lui dit le commissaire, « il y en a des tas contre les vagabonds... des tas, Jean Guenille!... » — « Il ne s'agit pas d'être honnête... », lui dit-il encore. « Personne ne vous demande d'être honnête, Jean Guenille... Il s'agit seulement de respecter la loi... ou de la tourner... ce qui est la même chose... » — Et, sur l'ordre du commissaire, les agents vous empoignent le « héros »...

Flaubert se fût réjoui à ce *Portefeuille* et à *Scrupules*. Il eût goûté *l'Épidémie*, qui me paraît, à moi, d'une fantaisie un peu trop énorme, mais qui n'en a pas moins un fond de vérité navrante. Les bourgeois de cette brutale satire sont un peu trop des fantoches : leur bêtise, leur égoïsme, leur lâcheté amuseraient — et effraieraient — davantage, s'ils ne voulaient pas tant nous effrayer, nous amuser; ou plutôt, si l'auteur n'exerçait contre eux sa verve pessimiste avec un plaisir trop évident. — Le conseil municipal d'une grande ville maritime refuse tout crédit pour la construction de nouvelles casernes : ça ne l'émeut pas que les artilleurs crèvent « comme des mouches » dans les vieux bâtiments où sévit la typhoïde... Mais il apprend qu'un « bourgeois » est mort, emporté par l'épidémie : un « bourgeois »!... Stupeur, larmes, oraison funèbre; vote de propositions absurdes en l'honneur du trépassé, et d'une bagatelle de cent millions pour l'assainissement de la ville qu'on démolira en partie : on y multipliera les avenues, les squares; on fera « jaillir de partout des sources d'eau pure..., des sources larges et profondes comme la mer », fallût-il les aller « capter au cœur vierge des montagnes!... » — Et, malheureusement, on doit se rappeler, en lisant cet acte aujourd'hui, que le ministre de la guerre, il n'y a pas longtemps, dénonçait à la Chambre l'avarice de

municipalités qui, sous le nom de casernes, laissent debout des foyers d'infection.

Vieux Ménages est un petit chef-d'œuvre d'observation « cruelle ». Ici point de fantaisie énorme : une vieille femme infirme, à charge à elle-même et à son mari, qui, lui, est resté jeune, ardent, et court les filles du pays quand il ne s'amuse point avec les bonnes de la pauvre malade. Elle se plaint de ne l'avoir pas vu de la journée : il s'irrite, prononce, la haine aux yeux, des paroles atroces; elle pleure... Mais elle a un espoir, oh! lâche, vil, excusable pourtant, puisque ce mari de soixante-cinq ans, jadis magistrat, et toujours « catholique » — à l'en croire! et qui sait? — est tombé aux aventures dangereuses (ne l'a-t-on pas surpris, dernièrement, avec une « gamine » aux « yeux de voleuse », au « corps de bête »). Ce Hulot, par n'importe quel moyen, il faut le sauver. Et le moyen qui s'offre est celui-ci : accueillir, en amie, une divorcée « jolie..., très jolie..., délicieusement blonde... », madame Bardin, qui ne demande évidemment pas mieux que de plaire à l'incorrigible satyre, son voisin, car il est riche, et elle ne l'est pas, malgré son luxe apparent, et, nouvellement arrivée dans ce village de la banlieue parisienne, elle est déjà venue « déposer sa carte ».

La malheureuse vieille priera donc son mari de recevoir cette beauté facile ; mais lui, jouant l'indignation (elle ne lui a pas encore dit qu'elle savait ses mœurs) :

— Une femme... dont la position sociale est au moins équivoque... une intrigante... une déclassée... et peut-être une prostituée !...

Elle insiste, s'aigrit :

— Ne fais pas l'homme qui ne comprend point... Je sais ce que je sais... je vois ce que je vois...

Et enfin, ne pouvant plus se contenir, — tout ce qu'elle a « sur le cœur », elle le lui jette à la face... Minutes d'horrible et inutile vengeance... Il s'est levé, et, comme la nuit descend, il abandonne la paralytique sur cette terrasse où, éperdue, elle sanglotera, en regrettant de n'être « pas morte ». — Il n'a pas eu l'air d'entendre, lorsque, le voyant s'éloi-

gner, elle a gémi : « André... ne t'en va pas!... André!... André!... » Et, selon toute vraisemblance, Rosalie, la bonne, qui, appelée désespérément, est demeurée sourde aussi, ne la viendra chercher, si elle vient, qu'après que « Monsieur » aura fini d'avoir besoin d'elle...

Vieux Ménages appartient au genre de théâtre que préconisaient, voilà environ quinze ans, les théoriciens de la « tranche de vie » : formule presque oubliée déjà; mais, s'il était ridicule de vouloir que toutes les pièces fussent des « tranches de vie » une tranche de vie peut être un régal, et beaucoup plus nourrissant que des centaines de longues pièces « bien faites ». *Vieux Ménages* en est une preuve.

***

Il y a, dans un recueil exquis d'eaux-fortes littéraires publié par M. Octave Mirbeau en 1886, *Lettres de ma Chaumière*[1], une nouvelle : *Agronomie*, dont le héros se nomme Lechat. Il possède quinze millions, le magnifique domaine de Vauperdu (château historique), et il rêve, à la fois, la députation et de remplacer, au moins chez lui, l'antique culture, banale, de l'orge, des betteraves, du blé, etc., par celle du riz, du café, de la canne à sucre. Il est jovial, odieusement familier, bruyant, vantard; et c'est une bête mauvaise dès que son amour-propre ou ses intérêts sont en jeu. Les paysans l'appellent Lechat-tigre, ce qui le remplit d'un orgueil terrible ou comique, suivant l'heure et ses dispositions d'esprit. Industriel (*Cuirs et Peaux*) jusque « vers 1872 », il a pu alors se retirer des affaires, muni de ses quinze millions et décoré de la Légion d'honneur, parce qu'il avait eu, en 1870, « cette idée de génie de fabriquer, pour l'armée, des cuirs avec du carton, des chiffons et de vieilles éponges ». C'est depuis ce moment qu'il s'est voué, dit-il, non à l'agriculture, mais à l'agronomie : car l'étrange et féroce bonhomme — c'est encore lui qui parle — est un « penseur », un « économiste », non un « paysan », — certes non! — et, au visiteur qui l'écoute ahuri, devant la grande plaine rase où doivent pousser la canne à sucre, le riz, le thé, il explique :

1. Rééditées sous ce titre : *Contes de la Chaumière* (1894).

— Avec mon système, je supprime les colonies, simplement, et du même coup... la guerre !... On n'a plus besoin d'aller au bout du monde pour chercher ces produits... On les trouve chez moi... Vauperdu, voilà les véritables colonies !...

Aussi est-ce comme socialiste qu'il s'est déjà présenté aux élections et qu'il espère se faire élire avant peu :

— Je suis le candidat de l'agronomie radicale. Plus d'armée, plus de justice, plus de percepteurs, je biffe tout cela...

Et il ajoute :

— Plus de pauvres !...

Et il est de bonne foi — presque, ou à demi — bien qu'il n'y ait pas de propriétaire plus égoïste et, au besoin, plus barbare. Il hait les nobles, qu'il prend plaisir à humilier autour de lui, en parvenu gonflé de son coffre-fort ; mais qu'il rencontre dans un de ses bois une pauvresse chargée d'une bourrée de bois mort, il se précipite sur la « voleuse », la frappe à coups de canne, furieusement ! Seule, la peur des gendarmes arrête la bastonnade.

Ce Lechat des *Lettres de ma chaumière* est devenu, en 1903, le grand faiseur des *Affaires sont les Affaires*, fondateur et directeur d'un puissant journal, personnage influent auprès des ministres. Aucun trait de l'esquisse lointaine n'a disparu ; en la reprenant pour la scène, en l'animant d'un souffle nouveau, afin de la placer au centre d'une pièce en trois actes, où il voulait donner toute sa mesure de poète dramatique, — afin, parlons mieux, qu'elle fût le centre vivant de la comédie, — M. Octave Mirbeau l'a étonnamment agrandie sans lui rien ôter. Et il a eu raison. Lechat n'eût plus été Lechat, s'il avait cessé, par exemple, d'être l'agronome de Vauperdu et le perpétuel candidat de l'agronomie révolutionnaire. Et il était nécessaire que sa jovialité tour à tour désopilante et sinistre, son étourdissante loquacité, sa grossièreté de manières, sa vulgarité d'allures, son ignorance, sa jactance, restassent les signes de son « moi » robuste, impétueux, ignoble et... attachant. Oui, attachant, car il a son charme. C'est un animal très laid, et qui a sa beauté par sa vigueur souple, tenace, tragique. Il y a du fou chez lui, dans

les *Affaires sont les Affaires*, comme dans le livre où nous avons regardé sa première image; mais ce fou a un génie spécial, que le drame met en relief, le génie des affaires, comme un grand capitaine a celui de la guerre, un grand poète celui du verbe rythmé, sonore; la nature l'a prodigieusement organisé pour la fonction qui est tout son rôle dans le monde, et, en outre, il a eu la chance de naître juste à l'heure où s'amplifiait effroyablement le rôle des hommes de son espèce.

Comparez le champ d'action ouvert à ces pirates modernes depuis une vingtaine ou une dizaine d'années, et celui qu'un Turcaret, un Mercadet, un Jean Giraud (le seul financier du théâtre d'Alexandre Dumas fils), un Vernouillet même, pouvaient essayer d'élargir. Peu d'études seraient plus instructives.

Les Affaires sont les Affaires, c'est une comédie de mœurs et de caractère; de caractère surtout, comme *Turcaret*, comme *le Faiseur* et *la Question d'argent*... Eh bien! sans parti pris d'admiration traditionnelle, s'il est possible, examinez le fameux traitant de Lesage. L'unique affaire dont il s'occupe devant nous est une affaire d'usure, et médiocre. Et je ne dis rien de son imbécillité : il est tellement crédule qu'on arrive à le plaindre. C'est « moins qu'un homme, — a justement écrit Paul de Saint-Victor, — un sac sans cordons... béant, dans lequel le premier venu peut puiser. »

On ne comprend guère qu'il se soit haussé du rang de laquais à celui où nous le trouvons... Quant à Mercadet, c'est une sorte de héros, — comme le Brignol de M. Alfred Capus; — mais en quelle lutte mesquine, somme toute, s'épuisent — comme celles de Brignol — son intelligence et sa merveilleuse énergie! Échapper à la faillite, puis amasser pour lui et les siens quelques centaines de mille francs, voilà son rêve; c'est le Napoléon des petits coups de bourse, des emprunts bourgeois. N'est-ce pas « une pièce de cinq francs » qu'il montre à sa femme en disant : « Voici l'honneur moderne »? — Jean Giraud est déjà un faiseur d'une envergure plus imposante; mais son ambition ne va qu'à pénétrer dans les salons aristocratiques :

— Que voulez-vous? le monde, c'est ma toquade. Les gens comme il faut me tournent la tête...

Le grand homme d'affaires n'apparaît. dans notre théâtre, qu'avec l'« effronté » d'Émile Augier : celui-là, Vernouillet, a pesé toute la valeur réelle de l'argent; il ne s'attarde pas à des satisfactions de vanité, à des joies de viveur ou de bourgeois cossu; il achète un journal, *la Conscience publique*, et s'écrie :

— Je m'empare de la seule force dont l'argent ne disposât pas encore, de l'opinion ! Je réunis sous ma main les deux pouvoirs qui se disputaient l'empire, la finance et la presse ! Je les décuple l'un par l'autre, je fais tout simplement une révolution.

Avant peu, un ministre lui écrira qu'il est « un caractère », il sera décoré; — et, après tout, d'un certain point de vue, il en sera digne, pour avoir nettement jugé son temps, pour avoir proclamé, dans une discussion avec le marquis d'Auberive et Giboyer :

— L'argent... est roi par la force des choses.

Ce qui manque à Vernouillet, c'est ce qui donne à Lechat une telle intensité de vie : ces tics de nature et ces « dessous », ces « extériorités » et cette complexité intérieure, dont le spectacle est une jouissance qu'on a rarement l'occasion de goûter au théâtre.

Lechat, ce n'est pas seulement un brasseur d'affaires né; c'est l'individu Lechat, c'est-à-dire quelqu'un d'original, d'inoubliable, quoi qu'il fasse, dise, et où qu'il se trouve. Il ne ressemble à personne, tant il est personnel à tous égards. Ce qui ne l'empêche pas d'être éminemment « représentatif ». Parlant d'un rédacteur de son journal :

— Figurez-vous qu'il a débuté chez moi, l'année dernière, en rédigeant la température... Puis, je l'ai mis aux Échos de théâtre. Et maintenant je l'essaie à l'Économie politique. Il y est inouï. Parce que... moi... vous savez... dans mon journal... pas d'écrivains et de leurs phrases. Ah! non. Des choses claires, des faits, de la galette. Et voilà !

Un certain journalisme contemporain est tout entier dans cette profession de foi directoriale : « Des faits, de la galette !... »

Aussi bien, ce brasseur véreux d'affaires multiples, il a

son honneur à lui ; et c'est très simple, en apparence, — extrêmement difficile, en fait, — héroïque parfois : ne pas se laisser rouler et rouler à peu près tout le monde ! L'improbité n'y suffit pas : d'abominables canailles se laissent rouler. Il y a le don. Et l'honneur, pour Lechat, c'est d'exercer toujours en maître ce don précieux. Voilà pourquoi, au dernier acte, alors qu'il semble anéanti par la mort de son fils, et que deux aigrefins, matés par lui à l'acte précédent, profitent de sa douleur pour tâcher de prendre leur revanche, il se réveille, terrible, et leur dicte la clause décisive, — héroïquement !

Lechat, c'est une force, parce que c'est une passion : de même qu'il y a des amoureux de l'amour, il y a des amants frénétiques de l'or remué, gagné, risqué de nouveau pour le plaisir du jeu, de la bataille. Lechat est de ces frénétiques. Aussi a-t-il pu être criminel, la conscience tranquille. Conscience et passion ne font qu'un dans son âme rudimentaire, son âme de Lechat-tigre. J'oserais jurer qu'il n'a jamais eu d'insomnie causée par une affaire trop bien menée. Il respire le contentement de soi. — Homme heureux, jusqu'au jour où l'une de ses meilleures combinaisons échoue, par la faute de sa fille, Germaine, qui s'est permis d'aimer librement et qui refuse d'épouser le comte de Porcelet. Il la chasse, et se remet au travail : ce n'est pas un coup à l'abattre. L'accident qui lui tue son fils en est seul capable : il avait pour ce Xavier la tendresse ordinaire et comme l'admiration des parvenus pour ces petits fêtards qui leur font honneur, croient-ils, dans les cercles et restaurants chic, dans le Tout-Paris des courses... et, à présent, de l'automobilisme.

L'intarissable bavard Lechat est, du reste, éloquent, s'il le faut ; l'illettré connaît la vie, a des idées, qu'il exprime, s'il le veut, en orateur. Causant de son éternelle candidature avec le marquis de Porcelet, il s'échauffe, comme à une tribune ; et c'est une sorte de Mirabeau forban qui attaque la noblesse et trace de l'Église ce tableau :

— L'Église en a assez de toujours traîner à sa remorque une noblesse découronnée de ses vieux prestiges, volontairement immobilisée dans ses préjugés de caste et dans ses routines de l'honneur, qui n'est mêlée à rien de ce qui vit et de ce qui crée ; une noblesse

qui, peu à peu, s'est laissé stupidement dépouiller de ses terres, de ses châteaux, de ses influences, de son action, et qui, au lieu de servir l'Église, la dessert chaque jour davantage par son impopularité et sa faiblesse... Mais oui... L'Église est dans le mouvement moderne. Loin d'y résister, elle le dirige et elle le draine à travers le monde. Elle a une puissance d'expansion, d'adaptation, qui est admirable, une force de domination qui est justifiée, parce qu'elle travaille sans relâche, qu'elle remue les hommes, l'argent, les idées les terres vierges...

Et encore :

— Autrefois, elle mettait l'épée à la main des nobles et les envoyait à la guerre massacrer et se faire massacrer pour elle. Mais la guerre a changé de forme; par conséquent, elle a changé d'armes. C'est par l'outil du travail et par l'argent que l'on combat aujourd'hui. Et la noblesse n'a su se servir ni de l'outil, ni de l'argent. Alors, nous les avons ramassés...

— « Dans la boue », riposte le marquis, « et dans le sang. » Mais, pour un Lechat, « tout se nettoie ». Bien entendu, ce n'est pas l'opinion du marquis :

— Je suis fier, monsieur, d'appartenir à cette noblesse dont vous proclamez si fort la déchéance... Et je suis plus fier encore... de ne m'être jamais soumis à cette démocratie... qui a remplacé par le seul culte de l'argent, le culte de l'honneur, de la patrie, de la foi et de la pitié...

Lechat ricane : « Allez, allez... » Que lui et ses pareils soient des « bandits », « c'est vrai, au fond »; mais qu'importe, s'ils « créent du mouvement partout, de la richesse partout... » Ce qu'il oublie, c'est que d'honnêtes gens aussi en créent.

Il y aurait, d'ailleurs, une comédie sociale à écrire sur l'action civilisatrice des grandes affaires, honnêtes ou non. Il serait même temps de montrer, au théâtre, ce qu'a été, depuis bientôt un siècle, et ce qu'est de nos jours cette participation de l'argent capitaliste au progrès collectif.

Les Affaires sont les Affaires, ce n'est pas, à proprement parler, une comédie sociale; M. Octave Mirbeau y a dressé une figure d'une telle ampleur, d'une telle couleur et de lignes si curieuses qu'elle tire à soi presque tout l'intérêt. Les

types sont absorbants. Les types sont les types. Mais y a-t-il rien de supérieur sur la scène ou dans le roman à la création d'un type?

La gloire de Molière est de nous en avoir laissé cinq ou six d'impérissables. Et l'honneur de M. Octave Mirbeau dramaturge est que vraiment on ait le droit d'évoquer ces grands exemples à propos de Lechat.

Mais quoi! dans tout son théâtre, dans *les Mauvais Bergers* comme dans *les Affaires sont les Affaires*, et dans les petites pièces caricaturales, M. Octave Mirbeau n'est-il pas un classique? Classique violent, exaspéré, sans doute!... Né en Normandie, d'une mère et d'un père normands, issus eux-mêmes de vieilles familles normandes, il est du pays de Corneille et de Flaubert! Et c'est donc, si vous voulez, un classique romantique, comme Flaubert et Corneille; mais, par la franchise, par la précision de l'idée, de la langue, du style, c'est un pur classique. *Les Affaires sont les Affaires* relèvent de la tradition théâtrale à laquelle nous devons *le Tartufe, l'Avare, le Bourgeois gentilhomme*... Et le nom de Lechat restera peut-être.

LÉOPOLD LACOUR.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LA SANTÉ PUBLIQUE

LA LÉGISLATION SANITAIRE EN FRANCE

La santé publique est peut-être le domaine où le fait social de notre dépendance mutuelle, de la solidarité humaine, se manifeste avec le plus d'évidence. A chaque instant, chacun de nous, sans qu'il s'en doute, influe sur la santé, sur la vie d'êtres humains qu'il ne connaît pas, qu'il ne connaîtra jamais ; des êtres que nous ne connaîtrons jamais, ou qui sont depuis longtemps disparus, influent à chaque instant sur notre santé, sur la santé de ceux que nous aimons, sur les conditions essentielles de notre bonheur. Ce n'est donc pas assez de répéter, après un Premier ministre de l'Angleterre, que « le souci de la santé publique est le premier devoir d'un homme d'État ». Ce n'est pas même assez de dire que ce souci est un devoir pour le citoyen, car la solidarité sanitaire ne connaît pas de frontières. Peut-être, au moment où j'écris, quelque faute contre l'hygiène, qui fera un jour des victimes en Europe, s'accomplit-elle sur les bords du Gange ou dans un des ports de l'Inde; peut-être un autre acte, celui-là dans l'ordre scientifique, qui sauvera des milliers et des millions d'hommes d'un mal aujourd'hui triomphant, s'accomplit-il, au moment où j'écris, dans quelque lointain laboratoire étranger. Toute l'humanité peut souffrir des méfaits hygiéniques; des bienfaits de l'hygiène, toute l'humanité peut profiter. Le souci de la santé publique, avec l'accomplissement des obligations que sa protection impose, est donc un devoir pour tout honnête homme.

Le titre de la présente étude est plus ambitieux que mon dessein présent. On peut considérer la santé publique sous des aspects divers et en donner des définitions différentes; de quelque manière qu'on l'envisage, elle comprend les conditions générales de la santé des citoyens. Ce qui répare la santé rentrerait donc dans mon sujet au même titre que ce qui la préserve, et je devrais parler de médecine aussi bien que d'hygiène. Ce ne serait peut-être pas sans intérêt. Le 15 juillet 1893 a été édictée une loi qui organise en France l'assistance médicale gratuite. En vertu de cette loi, tout Français malade, privé de ressources, ne fût-il privé de ressources que par le fait même de sa maladie, doit être gratuitement soigné. Comme il résulte de constatations officielles que plus de 200 000 malades pauvres, en dehors de ceux qui auraient profité des secours facultatifs antérieurement existants, bénéficient chaque année de l'assistance obligatoire, les lecteurs de la *Revue* pourraient être curieux de savoir quelles résistances a rencontrées cette loi, comment ces résistances ont été vaincues, comment fonctionnent les services nouveaux. Mais tel n'est pas mon sujet. Mon sujet est la législation sanitaire en France.

Depuis le 15 février 1903 est devenue exécutoire une loi qui est datée du 15 février 1902 et dont le titre est : *Loi relative à la protection de la santé publique.*

Je me propose d'examiner si en matière de santé publique l'intervention de la loi est légitime; quelle était la législation sanitaire en France avant la loi de 1902 et pourquoi une loi nouvelle s'est trouvée nécessaire; enfin, quels sont les principaux éléments de cette loi nouvelle.

I

LÉGITIMITÉ DE LA LÉGISLATION SANITAIRE

La collectivité est-elle en droit d'intervenir, c'est-à-dire de limiter la liberté individuelle, en vue de préverver la santé publique?

Nous admettons que l'État ne doit jamais entreprendre sur la libre action des particuliers que pour servir des intérêts généraux, importants, certains, et qui ne peuvent être servis que par lui. Et notre prétention est que la santé publique constitue un de ces intérêts généraux et qu'il réunit les conditions exigées pour justifier, pour nécessiter l'intervention de l'État.

Depuis environ un demi-siècle, surtout depuis les découvertes de Pasteur, les pays civilisés ont multiplié les lois protectrices de la santé. Ces lois sont plus ou moins rigoureuses, mais partout l'on tend vers une plus grande rigueur, et dans ce mouvement de défense sociale se produit ce fait, à première vue inattendu, que les pays qui ont le plus le sens et la pratique de la liberté individuelle sont ceux où l'on se montre le plus disposé à la limiter en cette matière au nom de l'intérêt collectif.

Plus les citoyens ont l'habitude et l'amour de la liberté, plus aussi ils ont le sentiment de l'intérêt général, ce que nous appelons l'*esprit public,* ce que Montesquieu appelait la *vertu* [1], et qu'il considérait comme essentiel à la vie des républiques. Or, si nulle part la solidarité ne joue un rôle plus actif qu'en matière sanitaire, si nulle part il n'est plus nécessaire de prévenir pour n'avoir pas à réprimer, nulle part aussi ne sont plus communes l'ignorance et l'insouciance individuelles, dont les conséquences socialement funestes ne peuvent être conjurées que par des mesures générales bien prises.

Deux objections sont présentées, l'une au nom de la décentralisation, l'autre au nom de la liberté.

Est-il nécessaire, nous dit-on, de faire appel à la loi, c'est-à-dire à la coërcition? Si l'action individuelle est insuffisante,

1. On continue à se méprendre souvent sur le sens de la parole de Montesquieu. Celui ci cependant avait pris soin d'expliquer sa pensée : « Ce que j'appelle *vertu* dans la république n'est point une vertu morale, ni une vertu chrétienne : c'est la vertu politique, c'est l'amour de la patrie et de l'égalité. Ceux qui n'ont pas compris ceci m'ont fait dire des choses absurdes, et qui seraient révoltantes dans tous les pays du monde, parce que dans tous les pays du monde on veut de la morale .. L'homme de bien dont il est question dans le livre III n'est pas l'homme de bien chrétien, mais l'homme de bien politique, qui a la vertu politique dont j'ai parlé. C'est l'homme qui aime les lois de son pays et qui agit par amour des lois de son pays. » *(Esprit des lois, Avertissement au lecteur.)* — La vertu de Montesquieu est donc bien ce que nous appelons aujourd'hui l'*esprit public.*

ne saurait-on se contenter de celle des pouvoirs locaux? Éclairez ceux-ci sur leurs devoirs en même temps que sur leurs intérêts véritables; poursuivez leur éducation sanitaire, et laissez-les faire. En substituant l'action de l'État à la leur, vous empiétez sur leurs prérogatives légitimes, déterminées par la nature des choses; vous remontez le courant libéral auquel sont dues les lois de 1871 sur les Conseils généraux et de 1884 sur les Conseils municipaux; vous fournissez un fâcheux encouragement à la tendance française de tout attendre de l'État.

Cette critique ne me semble pas juste; ce pronostic ne se réalisera pas. Comme il est arrivé pour la loi sur l'assistance médicale, la loi de 1902, qui ne limite pas, qui étend les attributions des pouvoirs locaux, développera la vie locale en créant entre les diverses collectivités une émulation salutaire.

Il faut d'ailleurs se bien entendre sur la portée de ce mot: *décentralisation*. Lorsque l'on nous dit que l'hygiène, comme l'assistance publique, appartient aux pouvoirs locaux, que cette attribution « est déterminée par la nature des choses », j'en demeure d'accord. Si donc, en invoquant la décentralisation, on veut dire que ce sont les départements qui doivent, par l'organe des conseils généraux élus, organiser les services de protection de la santé publique, que ce sont les communes qui doivent, par leurs maires, par leurs conseils municipaux, veiller de près à l'exécution de la loi, je n'objecte rien. Mais si, en se réclamant de la décentralisation, on revendique pour le pouvoir local le droit de ne pas organiser le service, de ne pas protéger la santé publique, c'est-à-dire de ne pas remplir une des tâches en vue desquelles il existe, c'est une autre affaire. Il n'y a plus ici ni centralisation ni décentralisation; il y a le manquement à un devoir positif. Ce manquement au devoir ne nuit pas seulement à ceux que le pouvoir local représente, mais crée un danger pour les autres citoyens, car il n'est pas vrai de dire que la salubrité d'une localité n'intéresse que cette localité. Le territoire tout entier est menacé par l'insalubrité d'une quelconque de ses parties. Le pouvoir central, qui représente l'universalité des citoyens, a qualité pour s'assurer que l'intérêt de tous n'est pas compromis par l'ignorance, par l'incurie ou par l'avarice de quelques-uns. Il doit le faire avec prudence, dans un sentiment de respect sin-

cère pour les pouvoirs locaux, en bornant ses exigences au minimum nécessaire, mais il doit le faire. Si le pouvoir local refuse de satisfaire à ce minimum d'exigences, il faut que le pouvoir central puisse le contraindre à agir, ou prendre lui-même l'action en main. Une loi qui s'inspire de cet esprit, qui donne aux pouvoirs locaux ces attributions nouvelles et au pouvoir central cette autorité limitée, est, non pas contraire, mais conforme aux vrais principes de la décentralisation.

Il n'est pas moins facile de démontrer qu'une loi qui protège la santé publique, si elle est sagement conçue, est conforme, et non pas contraire, aux vrais principes de la liberté. Je voudrais bien le faire avouer à nos adversaires, car il semble impossible que notre différend sur ce point ne vienne pas d'un malentendu. « Voulez-vous donc me sauver malgré moi? demande l'individu. Ce serait une tyrannie insupportable. » L'hygiène publique répond : « Je n'ai nullement cette prétention. Si je restreins votre liberté dans un intérêt sanitaire, ce n'est pas vous que je défends contre vous-même, ce sont tous les autres que je défends contre vous. — Mais, reprend l'individu, n'a-t-il pas de tout temps fallu défendre la collectivité? D'où vient que ces restrictions sont nouvelles? Comment, c'est maintenant, alors que les lumières de l'enseignement sont plus répandues, qu'en conséquence il y a plus de chance pour que les citoyens se défendent efficacement eux-mêmes, c'est au début du xxe siècle que vous nous imposez ces entraves ! — Le principe en vertu duquel je vous les impose, réplique l'hygiène, est vieux comme le monde; les conséquences que j'en tire aujourd'hui se justifient, parce que la science a démontré la nécessité de ces applications nouvelles d'un principe ancien. De Gérando a écrit — et sur ce point il est d'accord avec Domat[1], avec Turgot[2], avec Stuart Mill[3],

1. Domat : « L'ordre qui lie les hommes en société ne les oblige pas seulement à ne nuire en rien par eux-mêmes à qui que ce soit, mais il oblige chacun à tenir tout ce qu'il possède en un tel état que personne n'en reçoive ni mal ni dommage. » (*Les lois civiles dans leur ordre naturel*, liv. II, t. VIII, sect. 2, Pr.)

2. Turgot : « La liberté d'agir sans nuire à autrui ne peut être restreinte que par des lois tyranniques. »

3. Stuart Mill : « Le fait seul de vivre en société impose à chacun une certaine ligne de conduite envers autrui. Cette conduite consiste : 1° à ne pas nuire à ceux des intérêts d'autrui qui doivent être considérés comme des droits; 2° à prendre

avec Laboulaye [1], avec bien d'autres, avec la presque unanimité des écrivains politiques, avec la Déclaration des droits de l'homme [2] : « La liberté civile est le pouvoir de faire ce que l'on veut dans l'état social *sans nuire à autrui.* » Voilà le principe : nous l'acceptons sans réserve. Tant que la salubrité n'a paru servir qu'un intérêt personnel ou du moins ne s'étendant pas au delà de la famille, on a laissé aux citoyens des libertés dont l'abus semblait ne nuire qu'à eux-mêmes. « Si je veux être battue ! » dit Martine. Mais il est arrivé que la science a mis en évidence, avec une précision et une sûreté croissantes, les lois de la solidarité sanitaire. Dès lors, des devoirs nouveaux ont apparu. Ce qui était permis quand on le jugeait inoffensif ne doit plus l'être dès qu'on le sait nuisible. On sait que l'insalubrité d'une maison ne menace pas seulement ceux qui l'habitent, que cette maison est toute désignée pour devenir, à la première occasion, le foyer d'une épidémie qui rayonnera au dehors : il ne doit donc plus être permis de posséder une maison insalubre. Pour vous épargner des frais de vidange, vous répandez, par un puits absorbant, des matières nocives dans le sol ; les eaux qui traversent ce sol en sont empoisonnées et vont porter au loin la fièvre typhoïde et la mort : avez-vous fait un usage légitime de votre liberté, et ne sera-t-elle pas très juste, la loi qui vous interdira, sous des peines sévères, de souiller les eaux courantes ? Est-ce user d'une liberté avouable que de jeter dans le commerce, sans précaution quelconque, des vêtements, des linges portant les germes d'une maladie contagieuse ? La liberté de n'en être pas infecté vaut bien celle de les répandre : la liberté de vivre doit avoir le pas sur la liberté de tuer. Empoisonner, tuer ce n'est pas user de la liberté, c'est la violer ; quand la loi s'oppose à un tel acte, elle n'entreprend pas sur la liberté, elle la sauvegarde.

chacun sa part des travaux et des sacrifices nécessaires pour défendre la société ou ses membres contre tout dommage. La société a le droit absolu d'imposer ces obligations à ceux qui voudraient s'en exempter. » (*La Liberté*, traduction de Dupont-White, 2e édition, p. 229.)

1. Laboulaye : « Dans une société civilisée, l'État ne peut intervenir dans la vie de l'individu que pour l'empêcher de nuire à autrui. » (*L'État et ses limites*, p. 54.)

2. *Déclaration des droits de l'homme* du 26 août 1789, art. 4 : « La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui. »

Ces deux objections écartées, nous restons en présence de ce grand intérêt national, la préservation de la santé publique, et nous concluons sur ce point que la coërcition légale, dans la limite où elle est démontrée nécessaire à la protection de la santé du plus grand nombre, non seulement est légitime, mais s'impose aux sociétés comme un de leurs devoirs essentiels.

Il est un pays où, plus que partout ailleurs, les prérogatives locales, la liberté individuelle, l'inviolabilité du domicile ont toujours été défendues avec une extrême âpreté : l'Angleterre. C'est aussi le pays qui fournit le meilleur modèle d'une organisation sanitaire, où l'on a poursuivi avec le plus de rigueur et le plus de succès l'insalubrité des logements. En 1777, dans un mouvement d'éloquence resté célèbre, William Pitt s'écriait devant la Chambre des communes : « La maison du citoyen anglais défie toutes les forces de l'État. Ce peut n'être qu'une masure; elle peut être délabrée; le toit peut s'être effondré; le vent peut y entrer; la pluie peut y entrer; mais le roi d'Angleterre ne peut pas y entrer. » Ce que le roi d'Angleterre ne pouvait pas au XVIII[e] siècle, l'hygiène publique, au nom de l'intérêt de tous, supérieur à la puissance et à la majesté royales, l'accomplit sans difficultés au XX[e]. Elle fait plus qu'entrer dans la maison; elle en interdit l'habitation; s'il est nécessaire, elle la détruit.

Deux hommes d'État, qui ont tous deux gouverné leur pays, l'un en Angleterre, l'autre en France, ont parlé en termes excellents de la protection de la santé publique.

Disraëli a dit : « La santé publique est le fondement où reposent le bonheur du peuple et la puissance de l'État. Ayez le plus beau des royaumes : donnez-lui des citoyens intelligents et laborieux, des manufactures prospères, une agriculture productive; que les arts y fleurissent; que les architectes y couvrent le sol de temples et de palais; pour défendre tous ces biens, ayez encore la force, des armes de précision, des flottes de torpilleurs, — si la population reste stationnaire, si chaque année elle diminue en stature et en vigueur, la nation devra périr. C'est pourquoi j'estime que le souci de la santé publique est le premier devoir d'un homme d'État [1]. »

1. Cité par Sir Edwin Chadwick, au Congrès de Paris en 1878 : *On the requisite attributions of a Minister of Health*. London and Paris, 1878, p. 6.

M. Léon Bourgeois a exposé la même doctrine, en la développant avec la précision française et en y ajoutant une note de compassion bien française aussi : « Les mesures sanitaires, pourvu qu'elles soient d'une efficacité certaine au point de vue scientifique, sont indiscutables au point de vue juridique et économique. Elles sont conformes à la justice, car elles ne sont appliquées à un citoyen qu'autant qu'elles sont nécessaires pour défendre contre lui la santé et la vie des autres citoyens. Elles sont conformes aux principes de la démocratie républicaine, car elles profitent avant tout aux petits, aux faibles, aux malheureux. Elles répondent enfin aux nécessités du patriotisme, car elles ont pour but et pour effet de conserver et d'accroître ce capital humain dont la moindre parcelle ne peut être perdue sans une atteinte à la sécurité nationale et à la grandeur de la patrie[1]. »

II

LÉGISLATION SANITAIRE DE LA FRANCE AVANT 1902

Quelle était, avant la loi de 1902, la législation sanitaire de la France? Pourquoi une loi nouvelle était-elle nécessaire?

Nous devons distinguer ici les maladies exotiques, dites pestilentielles, des maladies autochtones.

Contre les premières, celles qui nous viennent du dehors, la lutte sera nécessairement plus facile puisqu'elles ne peuvent entrer chez nous que par un nombre limité de portes et qu'il suffira de défendre efficacement contre elles ces portes d'entrée.

La défense n'a pas toujours été efficace, et les noms sinistres de ces maladies évoquent les plus lugubres souvenirs. C'est la peste, la fièvre jaune, le choléra. Ces maladies, liées par leur transmission aux mouvements humains, choisissent comme ceux-ci les voies les plus rapides, lesquelles sont encore, pour les provenances de l'Orient, les voies maritimes.

La loi qui nous arme contre elles est vieille de plus de

1. Discours prononcé à la première séance tenue par le Comité consultatif d'hygiène publique de France au ministère de l'intérieur, le 14 janvier 1889.

quatre-vingts ans; elle est du 3 mars 1822 ; elle sert encore ; elle sert plus utilement que jamais. Pourtant les moyens de défense ont dû varier depuis 1822? Ils n'ont pas seulement varié, ils se sont transformés. Mais la loi de 1822 a été faite avec une telle sagesse qu'elle s'adapte d'elle-même aux états successifs de la science. Voilà certes une originalité législative.

Les jurisconsultes et les administrateurs, hommes éminents, d'une haute compétence, qui ont rédigé ce texte, ont sans doute été d'abord désireux de formuler avec précision les commandements de la loi. Mais ils auront compulsé les anciennes ordonnances; ils auront reconnu combien de vicissitudes avaient subi, de siècle en siècle, les conseils donnés par la science. Pourquoi l'année 1822 eût-elle marqué un point d'arrêt? Ils n'ont pas voulu enchaîner la défense du territoire à des formules qu'une loi nouvelle aurait seule pu changer. Ils ont donc inscrit dans la loi, non des prohibitions ou des prescriptions positives, mais le droit pour le gouvernement de prendre en cas de péril les dispositions nécessitées par les circonstances.

Tout en donnant au gouvernement ce blanc-seing, la loi de 1822 a organisé, par le système des patentes et de l'arraisonnement des navires, la défense de nos ports contre les provenances des pays habituellement, ou temporairement, contaminés. Là encore, les textes ont été écrits en termes assez larges pour qu'en tout temps il ait été possible d'accommoder la défense aux progrès de la science sanitaire. Pour l'exécution de la loi, sept décrets ont été édictés; le premier est daté du 7 août 1822; le dernier, le règlement de police sanitaire qui nous régit aujourd'hui, est du 4 janvier 1896. Ils sont très différents les uns des autres; pourtant aucun n'a nécessité une modification à la loi.

Si la loi de 1822 n'a pas empêché les invasions cholériques de 1832, de 1849, de 1854, de 1865, de 1884, ce n'est pas à elle qu'il faut s'en prendre. On ne connaissait pas alors les conditions pratiques de la lutte. On n'avait qu'un moyen de défense : les quarantaines. A une conférence sanitaire internationale qui se tint à Vienne en 1874, la question suivante fut posée : « Connait-on des procédés de désinfection grâce auxquels le principe générateur du choléra peut sûrement

être détruit? » La conférence répondit : *Non*. La réponse n'a pas été la même à Venise, ni à Dresde. Elle ne sera pas la même à la Conférence sanitaire internationale qui se réunira très prochainement à Paris. Ici, il faut insister, car la substitution de la désinfection aux quarantaines constitue un fait important; c'est assurément une des conséquences les plus précieuses des découvertes de Pasteur.

Les quarantaines ont rendu des services. M. Brouardel l'a dit en termes expressifs : « Les cimetières des lazarets de Marseille et de Pauillac renferment les restes d'un grand nombre de personnes mortes dans ces établissements de la fièvre jaune et du choléra, sans que ces maladies aient franchi les murs du lazaret. » Je compte quatorze années, de 1721 à 1825[1], où, des pestiférés ayant été recueillis au lazaret de Marseille, l'horrible mal n'a pas pénétré dans la ville. Lorsque l'on ne savait pas que des micro-organismes sont les causes de ces maladies exotiques, qu'en conséquence l'on ne recherchait pas les moyens d'empêcher la pullulation et la propagation des germes pathogènes, on n'avait, en face des provenances suspectes, d'autre ressource que d'en interdire l'entrée pendant le temps que l'expérience semblait indiquer comme suffisant pour que le danger fût conjuré. De là les quarantaines. C'était un remède empirique, sans aucun caractère scientifique; mais l'on n'en avait pas d'autre.

Le règlement du 4 janvier 1896, comme l'a très bien expliqué M. le professeur Proust, inspecteur général des services sanitaires, substitue à la quarantaine obligatoire la désinfection obligatoire et l'isolement facultatif[2]. Depuis que ce règlement a été édicté, l'on peut dire que les quarantaines ont vécu. Je m'honore d'avoir travaillé de tout mon pouvoir à leur disparition. Si la quarantaine a parfois mérité la reconnaissance publique, elle n'a pas empêché les grandes épidémies de choléra. Le procédé d'ailleurs était cruel, car, en parquant des passagers bien portants avec des malades ou dans le voisinage immédiat des malades, il les forçait à rester

1. 1721, 1723, 1726, 1731, 1735, 1741, 1760, 1768, 1784, 1785, 1786, 1796, 1819, 1825.

2. Proust, *Encyclopédie d'hygiène*, VIII, p. 399.

exposés à des dangers auxquels le débarquement les eût soustraits, et il risquait de créer artificiellement un foyer épidémique d'une intensité telle qu'aucune barrière ne l'arrêterait : les exemples ne sont pas rares où les lazarets ont été les agents de la multiplication et de la propagation du mal. Il était désastreux pour le commerce, pour lequel, de plus en plus, la suppression des entraves et la rapidité des communications sont des nécessités vitales. Et surtout il était insuffisant, car jusqu'à ces derniers temps il ne s'appliquait qu'aux personnes et, n'étant pas complété par la désinfection, il laissait pénétrer librement des objets contaminés.

La désinfection, qui tue les microbes, est un moyen certain, scientifique, de s'opposer à la diffusion des germes pathogènes. A elle seule, faite rigoureusement, elle suffit, puisqu'elle détruit la cause du mal à mesure qu'elle se produit. Sans elle, toutes les autres précautions peuvent se montrer inutiles. Les faits sont d'accord avec cette démonstration théorique. J'en citerai trois.

Le 3 septembre 1865, le navire *la Virginie* quitte Marseille en route pour la Guadeloupe. Bien que le choléra régnât alors en Provence, aucune précaution n'est prise au départ. Pendant la traversée, aucun incident ; la santé est excellente. *La Virginie* aborde à Point-à-Pitre. Le 22 octobre, pendant le déchargement, à côté du lieu où il s'opère, un cas de choléra éclate. Puis presque immédiatement un autre, plusieurs autres. L'épidémie s'étend et fait 10 000 victimes. N'est-il pas raisonnable de penser que l'épidémie n'eût pas eu lieu si, soit au départ de Marseille, soit en cours de route, soit à l'arrivée à Pointe-à-Pitre, tous les effets qui étaient à bord avaient été désinfectés ?

A 7 kilomètres de Fécamp, auprès de la plage, dans une faille de la falaise, se groupent les 1 600 habitants de la petite ville d'Yport. Au mois de septembre 1884, un navire terre-neuvien, le *Louise-Marie*, arrivait à Cette avec un chargement de morues. Plusieurs marins contractèrent le choléra. Un d'eux, un marin d'Yport, soigné à l'hôpital, guérit. Il repart sans que ses effets aient été désinfectés. Il traverse la France, arrive à Yport le 28 septembre. Le 4 octobre, sa belle-sœur porte à la fontaine publique et y lave les vêtements du marin. Le

même jour, elle est prise; en quelques heures, elle succombe. D'autres cas se déclarent. Résultat : 42 malades; 18 morts [1].

Depuis le mois de juin 1884, le choléra ravageait l'Italie. La Sicile se défendait par des quarantaines, énergiquement. Le 23 août, un vapeur, le *Salunto*, arrive à Palerme. Il avait quitté Marseille, où sévissait la maladie, avait subi la quarantaine au lazaret italien, l'Asinara, et en était ressorti en libre pratique. Pas un cas suspect à bord. Les marins sont débarqués. Le 5 septembre, on présente à l'hôpital de Palerme une petite fille chez laquelle le médecin croit reconnaître les symptômes du choléra; elle meurt dans la nuit. Sa mère prend la maladie et guérit. Mais l'on ne parvient pas à arrêter la marche du mal, qui causa 3 459 décès [2]. On s'informe pourtant, et l'on apprend que l'enfant morte à l'hôpital voyait tous les jours une petite fille de six ans, sa parente; que cette petite fille était morte le 3 septembre après une maladie de douze heures; qu'elle demeurait *vicolo Giliberti*; que dans ce *vicolo Giliberti* demeurait aussi un marin du *Salunto* nommé Ferri; qu'à Marseille, Ferri avait acheté, en cachette et à bas prix, des vêtements et des linges; qu'ils les avait mêlés à ses propres effets; qu'il avait, en débarquant, donné ce ballot à sa femme pour le laver; que le lendemain, sa femme, puis lui-même, avaient eu des vomissements et de la diarrhée; qu'effrayé, il avait avec sa famille quitté le *vicolo Giliberti*; mais qu'auparavant sa femme avait lavé les objets rapportés de Marseille dans cette ruelle où ensuite la petite fille était tombée malade et était morte.

Étendez par la pensée à tous les cas possibles la leçon qui ressort de ces faits. Vous reconnaîtrez que la désinfection sera toujours la meilleure des garanties, et une garantie complète, à la condition qu'elle soit effectuée où elle doit l'être, à l'hôpital comme dans la maison privée, au chevet du malade aussi bien qu'aux frontières du pays, pour la cargaison des navires non moins que pour le linge des passagers et de l'équipage, et effectuée comme elle doit l'être, c'est-à-dire, pour emprunter la forte expression de docteur Sonderegger,

1. Dr Gibert, *L'épidémie d'Yport.* (*Revue scientifique*, 6 décembre 1884.)

2. G. B. Morana, *Il colera in Italia negli anni 1884 e 1885*. Roma, 1885, p. 162.

dans les *Instructions du Conseil fédéral suisse sur le choléra*, en traitant tout objet dangereux ou suspect « aussi scrupuleusement, aussi consciencieusement que nous traitons la poudre à canon ou la dynamite ».

Depuis 1896, le nouveau règlement sanitaire a permis de défendre victorieusement la France contre les maladies exotiques, notamment contre la peste qu'en 1835 l'on croyait à jamais disparue, dont M. Proust pouvait très légitimement écrire en 1897 qu'elle avait « cessé de préoccuper l'Europe » et qui, insuffisamment combattue dans les Indes anglaises, nous a causé ces dernières années des alarmes si vives. Elle semble s'être installée en Égypte; il y a eu des cas de peste en Portugal, en Italie, en Écosse, en Angleterre : il n'y en a pas eu un seul sur le territoire français.

Le règlement de 1896[1] a créé une institution nouvelle, des plus utiles, celles des médecins sanitaires maritimes. Les compagnies de navigation sont désormais obligées de choisir leurs médecins sur une liste dressée, après examen, par le ministre de l'intérieur (art. 16). En cas de violation des règlements ou de manquement grave à ses devoirs, le médecin sanitaire maritime peut par décision ministérielle être rayé de cette liste (art. 20). Le commerce a intérêt à ce que cette institution fonctionne dans des conditions satisfaisantes, car il subira d'autant moins d'entraves de la part de l'administration sanitaire que les médecins embarqués offriront plus de garanties de compétence et d'indépendance.

Tout ceci a pu se faire par application de la loi de 1822 et sans que celle-ci fût modifiée. On lui a reproché des rigueurs excessives, et ces rigueurs ont été, fort justement, atténuées par la loi de 1902. Mais, en vérité, les intérêts compromis par les infractions aux règlements sanitaires sont si graves qu'en pareille matière la rigueur se justifie. Que l'on se rappelle ce qui s'est passé pour la grande épidémie de choléra de 1865. On en connaît très exactement la genèse. Des pèlerins musulmans apportent le choléra dans le Hedjaz, à la Mecque. Un navire anglais, le *Sydney*, équipé pour porter de 500 à 600 pèlerins, en embarque 2000. Il y a des cholériques à bord;

1. Titre III, art. 15 à 29.

une dizaine de passagers meurent du choléra pendant la traversée. Le capitaine fait jeter les cadavres à la mer, et, le 19 mai, arrivé à Suez, il déclare que les décès sont dus à des maladies ordinaires, non contagieuses. Sur cette déclaration, la libre pratique est accordée. Le 21, le choléra éclate à Suez; le capitaine et sa femme sont parmi les victimes. Le 23, un cas de choléra est observé dans un convoi de pèlerins se rendant de Suez à Alexandrie. De 12 à 15 000 pèlerins, venant d'un foyer cholérique, portant le choléra avec eux, traversent l'Égypte par le chemin de fer. Ils touchent Alexandrie. Le 2 juin, un cas de choléra y éclate; le 5 juin, deux autres; en trois mois, le choléra fait plus de 60 000 victimes. La panique s'empare des étrangers : ils s'enfuient à travers le monde. Alors l'Égypte, par des paquebots dont aucune prescription n'entrave la marche, lance dans toutes les directions des tentacules empoisonnés; celui-ci porte le mal à Beyrouth, celui-là à Chypre, un autre en Crète, un autre à Ancône d'où il redescend sur Naples, un autre à Marseille, un autre à Barcelone, un autre à Malte et à Gibraltar. De chacun de ces points, il pénètre dans l'intérieur des terres; par centaines de mille, il fauche les existences; il atteint l'Angleterre où il fait plus de 14 000 victimes. L'Europe est remplie de souffrances, de ruines et de larmes, qui toutes ont une source unique : la déclaration fausse qu'a faite le 19 mai 1865 le capitaine du *Sydney*. Si ce malheureux n'eût payé sa faute de sa vie, quel châtiment eût semblé trop rigoureux pour le punir de son mensonge?

Telle apparaît, dans ses grandes lignes, notre législation sanitaire contre les maladies exotiques.

Et contre les autres?

Ici l'intérêt, s'il frappe moins les imaginations, est bien plus considérable. Il ne s'agit plus d'un fléau intermittent, accidentel, épuisant promptement ses énergies. Il s'agit de maladies qui chaque année, à chacun de nos foyers, prélèvent un lourd tribut de mortalité. Que fait-on pour les réprimer? Que fait-on pour les prévenir? Quelle est notre législation sanitaire générale?

Je ne parle que de législation sanitaire *générale*. Il n'est pas dans mon intention d'exposer les textes spéciaux, lois ou

règlements, qui ont par quelque côté un caractère hygiénique, comme ceux qui punissent la mise en vente de denrées alimentaires falsifiées ou corrompues[1], ou ceux qui fixent les conditions d'ouverture des établissements insalubres, incommodes ou dangereux[2], ou celle, si bienfaisante, qui étend la protection de l'État sur tout enfant mis en nourrice hors du domicile de ses parents[3], ou ceux enfin, destinés sans doute à se développer dans des proportions impossibles à prévoir, qui règlent les garanties exigées pour la sauvegarde de la santé des hommes, des femmes et des enfants employés dans l'industrie[4].

Ces spécialités écartées, quelle est, à la veille de la loi de 1902, et en dehors de celle de 1822, la législation sanitaire de la France?

En droit, elle se réduit à deux textes; en fait, elle se réduit à peu près à rien.

Le premier de ces textes est la loi du 13 avril 1850 « relative à l'assainissement des logements insalubres ». Assainir les logements insalubres, il est impossible de rien imaginer qui réponde mieux aux exigences de la santé publique. Les intentions des législateurs de 1850 étaient sans conteste excellentes. Mais ils ont manqué de hardiesse et de logique; retenus par un respect excessif de la propriété et des franchises locales, probablement aussi par la crainte d'augmenter l'autorité du pouvoir central, ils ont fait une œuvre stérile. Un homme de grand sens et de grand cœur, dont la France entoure aujourd'hui la vieillesse de vénération et de reconnaissance, Théophile Roussel, avait vu la vérité. Il représentait la Lozère à l'Assemblée législative, comme il la représente encore au Sénat. Il annonçait dès lors l'échec fatal de la loi :

Les conseils municipaux sont libres d'exécuter la loi ou de ne pas l'exécuter. Pour que vous soyez assurés que l'amélioration que tout le monde admet comme nécessaire, indispensable, urgente, sera réalisée,

1. Lois des 16-24 août 1790, 19-22 juillet 1791, 18 juillet 1837, 27 mars 1851.

2. Décrets des 15 octobre 1810 et 3 mai 1886.

3. Loi du 23 décembre 1874.

4. Lois des 12 juin 1893, 9 avril 1898, 30 mars 1900.

il faut qu'un conseil municipal ait jugé utile, convenable de s'en occuper; rien ne l'y forcera. Il est libre de faire, ou de ne rien faire du tout... Avec une telle loi, que faites-vous? Assurément vous ne faites rien. Si vous ne donnez pas à la loi un caractère impératif, soyez assurés que, dans la plupart des communes, personne ne saisira le conseil municipal; la question ne sera pas même discutée. Tout le monde sait quelle est l'apathie des municipalités; avec la faculté pour elles de faire ou de ne rien faire, il y a pleine certitude que rien ne sera fait.

Théophile Roussel avait mis le doigt sur le défaut capital de la loi. Elle ne pouvait être utilement appliquée que par des agents d'exécution à la fois compétents et indépendants, et elle avait remis ses destinées entre les mains des conseils municipaux, qui n'ont en pareille matière ni compétence, ni indépendance. Comment avait-on pu espérer que ces conseils, pour servir les intérêts d'une hygiène publique sur laquelle ils avaient les notions les plus vagues, allaient, sans y être contraints, imposer ennuis et dépenses à des électeurs sur les revanches possibles desquels ils avaient des données très positives? Comment avait-on pu rêver qu'un tel phénomène, si extraordinaire, si invraisemblable, deviendrait la règle dans les 36 000 communes de France? Car les campagnards ne doivent pas être oubliés. Sans doute, il est nécessaire de désencombrer le logement de l'ouvrier des villes, de donner à ce logement de l'air, de la lumière, de l'eau, des moyens rapides et salubres d'évacuation; mais il est utile aussi d'assainir l'habitation rurale, la maison basse, presque sans ouvertures, si souvent construite en contre-bas de la route dont elle subit toutes les impuretés. La loi pour « l'assainissement des logements insalubres » ne fit rien de tout cela. Elle ne fut pas exécutée. Les commissions qu'elle avait instituées fonctionnèrent tant bien que mal, plutôt mal que bien, dans une dizaine de villes[1]. Partout ailleurs on s'abstint même de les

1. Quatre à cinq en 1883 (Rapport de M. Maze, député, au nom d'une Commission chargée d'examiner une proposition de M. Nadaud sur l'assainissement des logements insalubres. Cité par le Dr A.-J. Martin, *Recueil des travaux du Comité consultatif d'hygiène publique de France*, t. XIV, p. 83). A Paris, la Commission des logements insalubres a rendu de réels services. Mais Paris a toujours donné l'exemple en matière d'hygiène publique, et on ne saurait tirer argument de ce qui s'y passe pour l'étendre à l'ensemble du pays.

nommer[1]. Vainement au Sénat, lors de la discussion de la loi de 1902, essaya-t-on de faire revivre celle de 1850 : c'était un cadavre trop vieux pour être galvanisé.

Notre second texte est dans la loi du 5 avril 1884 *sur l'organisation municipale* : « La police municipale, qui a pour objet d'assurer le bon ordre, la sûreté et la salubrité, comprend notamment le soin de prévenir par des précautions convenables et celui de faire cesser les maladies épidémiques. » Voilà encore un excellent programme. Mais ce n'est qu'un programme. La loi ne donne au maire aucun pouvoir effectif, ni pour assurer la salubrité, ni pour combattre les épidémies. Cela est aisé à démontrer.

Les décisions qu'aurait à prendre le maire sont ou bien des mesures collectives, intéressant tout ou partie de la commune, ou bien des injonctions faites à des particuliers.

Pour les mesures collectives, tout dépendra, comme pour l'exécution de la loi de 1850, de la bonne volonté des conseils municipaux. Il n'y a pas en effet une d'elles dont l'exécution ne coûte quelque chose. Or, c'est au conseil municipal qu'il appartient de voter la dépense. Toutes les chances sont pour que le conseil, dont l'éducation hygiénique est insuffisante, soit plus sensible au mal, certain et immédiat, de la dépense, qu'au bénéfice, futur et éventuel, de la préservation sanitaire. Si donc rien n'oblige les conseillers municipaux à voter cette dépense, ils ne la voteront pas, et le maire dépend d'eux, comme eux-mêmes dépendent des contribuables.

Au cours de l'épidémie de 1884, le choléra éclate dans un bourg du littoral normand. Le maire, très zélé, appelle à l'aide. Le médecin des épidémies, un de mes amis, arrive, et il se présente muni d'une lettre de l'inspecteur général des services sanitaires et d'une dépêche ministérielle l'autorisant à ordonner les mesures qu'il jugerait nécessaires. Sa première

1. Le 4 février 1897, au Sénat, M. Cordelet a raconté qu'étant maire du Mans il a tenté de constituer une commission des logements insalubres :

« Je l'ai constituée sans trop de peine, mais elle n'a jamais eu d'existence réelle; elle n'a jamais pu fonctionner.

» *M. Barbey.* — C'est partout comme cela.

» *M. Cordelet.* — Elle a été arrêtée par toutes sortes de considérations que vous devinez bien. En réalité je n'en ai rien obtenu et il n'a été rien fait. »

(*Journal officiel*, 5 février 1897, p. 90.)

prescription est d'isoler immédiatement les malades. Il n'y a pas d'hôpital dans cette bourgade; mais il y a un casino, inutilisé; il n'est ouvert qu'en été, et l'on est en novembre; le temps ne manquera pas, le mal vaincu, pour désinfecter le local. « Il faut occuper le casino », dit le médecin. Le maire, docile, prend un arrêté de réquisition. Là-dessus, le préfet survient. « S'il y a plus tard des indemnités à payer, qui les paiera? demande-t-il. Le conseil municipal en a-t-il délibéré? » Le maire dut avouer que le conseil municipal n'avait pas été réuni, et qu'il était fort peu présumable qu'il consentît à s'engager dans les aléas qu'il faudrait bien lui faire envisager. « La dépense, reprit le préfet, n'est obligatoire ni pour le département ni pour la commune. S'il y a des indemnités à payer, si elles sont considérables, quelle sera votre situation, à vous, maire, qui aurez requis; à vous, médecin des épidémies, qui aurez exigé cette réquisition; à moi, préfet, qui l'aurai sanctionnée? » — L'arrêté municipal fut déchiré; des contagions, des morts, se produisirent, que l'isolement des malades eût probablement évitées.

Si le maire est ainsi désarmé en temps d'épidémie, que sera-ce en temps normal? Je suppose, ce qui est presque toujours vrai, un maire ayant le sentiment de ses devoirs; je le suppose même ardent pour le bien; je le suppose encore intelligent, instruit, au courant des exigences légitimes de l'hygiène...; que peut-il? Il ne peut, bien entendu, sans l'assentiment de son conseil municipal, ni donner de l'eau pure à sa commune qui boit une eau suspecte et où la fièvre typhoïde est endémique, ni engager les dépenses nécessaires pour enlever les matières usées qui stagnent sur le sol, l'imprègnent et l'empoisonnent. Que signifient alors ses pouvoirs de police municipale? Que signifie l'obligation que lui fait la loi de « prévenir par les précautions convenables les épidémies »? Quelles précautions devrait-il prendre autres que celles qu'il n'a pas le moyen de prendre?

Le pouvoir de notre maire sera-t-il plus efficace quand les mesures qu'il aura ordonnées devront être exécutées par des particuliers?

La jurisprudence défendra énergiquement les intérêts du propriétaire contre ceux de l'hygiène publique. Si le maire

ordonne à un propriétaire, dont l'immeuble est occupé par des locataires nombreux, de fournir de l'eau à ces locataires, la jurisprudence répondra : « Vous avez excédé vos pouvoirs. La présence de l'eau n'est pas une condition essentielle de la salubrité de l'habitation[1]. » Si le propriétaire possède un puits sans écoulement qui infecte le voisinage, autour duquel sévit la fièvre typhoïde, et que le maire lui ordonne de combler ce puits, la jurisprudence répondra : « Vous avez excédé vos pouvoirs. Vous pouviez prescrire au propriétaire de faire cesser l'insalubrité de son puits; vous ne pouviez pas lui prescrire de le combler[2]. » Ici vraiment la subtilité passe les bornes. Donner et retenir ne vaut, dit un vieux brocard; c'est retirer d'une main ce qu'on offre de l'autre que de dire au maire qu'il prendra des mesures sanitaires, et de mettre l'exécution de ces mesures à la merci de toutes les expériences que voudront tenter l'ignorance, la fantaisie ou la mauvaise foi des particuliers. Mais jusqu'ici la jurisprudence s'est montrée beaucoup plus soucieuse de défendre la propriété, qui est le lot d'un petit nombre, que de protéger la santé publique, à laquelle la société tout entière — et particulièrement les pauvres et les faibles — est intéressée. La vieille définition de la propriété : *Jus utendi et abutendi* est exacte à la rigueur : le droit du propriétaire à l'usage et à l'abus opprime le droit de tous à la vie[3].

Ainsi notre maire hygiéniste, oiseau rare, devra se reconnaître impuissant.

Mais le préfet? Et les conseils d'hygiène? Et les médecins des épidémies? Et l'État?

1. Porte atteinte au droit de propriété l'arrêté qui enjoint au propriétaire d'amener l'eau dans une maison particulière. Ce n'est pas là un moyen intéressant la salubrité publique, mais seulement le bien-être et la commodité des locataires. (Jugement de Paris, 7 février 1885).

2. La disposition de l'arrêté qui prescrit la suppression du puits absorbant comme moyen d'en faire disparaître les émanations constitue une atteinte au droit de propriété et un abus de pouvoir. La loi de 1884 a chargé les maires de prévenir par des précautions convenables les maladies épidémiques, mais ne les a pas autorisés à déterminer la nature des travaux à effectuer. (Cassation, 25 juillet 1835.)

3. « Il s'agit de savoir — a dit M. Waldeck-Rousseau au Sénat le 11 décembre 1900, au cours de la discussion du projet de loi pour la protection de la santé publique, — si la liberté illimitée du propriétaire doit ou non prévaloir sur l'intérêt et les droits de l'universalité des citoyens. »

J'ai déjà dit que la loi a rattaché l'hygiène à la police municipale. Pour combattre les maladies transmissibles, pour travailler à l'assainissement du pays, le préfet n'a pas de pouvoirs propres. Les conseils d'hygiène, sans autorité, sans budget, se sont découragés ; dans nombre de départements ils ne se réunissent plus. Les médecins des épidémies sont désireux de bien faire, mais ils ne peuvent que signaler les faits, recommander les mesures à prendre, et la plupart du temps aucune suite pratique n'est donnée à leurs conseils. L'État, lui aussi, ne peut procéder que par voie de conseils : ses seuls pouvoirs effectifs en matière sanitaire sont les pouvoirs intermittents, éphémères, que lui donne la loi de 1822.

Notre étude aboutit à cette conclusion qu'en France, dans la patrie de Pasteur, il n'existait pas avant la loi de 1902 de législation sanitaire générale.

Cependant les circonstances démographiques sont telles dans notre pays qu'il n'en est peut-être aucun où une législation protectrice de la santé soit plus désirable, plus justifiée, plus urgente.

On parle couramment de la dépopulation de la France. En employant ce terme, on veut dire que la population française croît beaucoup plus lentement que celle des autres pays. C'est en effet par comparaison que se classent les peuples. Une nation recule si elle reste stationnaire, tandis que des nations voisines et rivales avancent ; elle recule encore, même avançant, si elle avance moins que ses voisines et rivales. Pour mesurer la force d'expansion d'une race, il ne faut pas considérer le taux de sa natalité tout seul, ni celui de sa mortalité tout seul, mais bien l'écart existant entre l'un et l'autre. Il n'importe pas grandement, au point de vue uniquement démographique, qu'une nation ait une mortalité élevée, si chez elle la natalité est beaucoup plus élevée encore, et elle n'a pas grandement à craindre une réduction de la natalité à laquelle correspond une réduction égale ou supérieure de la mortalité[1].

1. En Hongrie, pendant une période de vingt-cinq ans, de 1875 à 1900, la moyenne de la mortalité annuelle a atteint le chiffre énorme de 32,7 pour mille habitants, mais le taux moyen de la natalité a été de 42,9. L'écart entre ces deux nombres, lequel chiffre l'augmentation de la population, est de 10,2 par mille habitants et par an. Inversement, pendant la même période, en Angleterre, la

Quelle est à cet égard la situation de la France?

Si l'on observe les courbes de la natalité et de la mortalité en France de 1872 à 1901, l'on reconnaît que celle de la natalité fait une chute rapide, sans que celle de la mortalité s'abaisse d'autant, de sorte que les deux courbes se rapprochent jusqu'à se confondre. Cinq années même (en 1890, 1891, 1892, 1895, 1900) la mortalité a été supérieure à la natalité.

Sans doute, l'abaissement de la natalité n'est pas un phénomène spécial à la France. On l'observe dans la majorité des pays d'Europe. Mais dans les autres pays, dans ceux surtout qui nous intéressent le plus, la réduction de la natalité est compensée par une réduction de la mortalité, de sorte que l'écart entre le taux de l'une et le taux de l'autre reste sensiblement le même. La race conserve la même force d'expansion, et, la mortalité comme la morbidité étant moindres, elle l'exerce dans des conditions meilleures.

J'ai relevé l'écart entre la natalité et la mortalité pendant la dernière période décennale, de 1891 à 1900, dans cinq pays d'Europe : l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche, l'Italie et la France. Au cours de ces dix ans, l'augmentation de population a été, pour chaque millier d'habitants :

En Allemagne, de 138 (138,6);
En Angleterre, de 116 (116,7);
En Italie, de 109 (107,6);
En Autriche, de 103 (103,7);
En France, de 6 (6,5).

Ces choses sont dures à entendre. Elles sont dures à dire. Mais, puisqu'elles sont, il faut qu'elles soient connues. Il faut oser les regarder en face. La politique de l'autruche n'a jamais sauvé personne.

Il y a un remède; il y a un moyen d'augmenter cet écart entre la natalité et la mortalité françaises; c'est de réduire la mortalité : à cela chacun de nous peut travailler; chacun doit considérer cette tâche comme une sorte d'apostolat.

C'est une règle jusqu'ici sans exception qu'une législation

moyenne du taux de la natalité s'est abaissée à 31,1 ; mais le taux moyen de la mortalité n'a été que de 19,1, ce qui laisse, en faveur de l'augmentation de la population, un écart de 12 par mille habitants et par an. En Norvège, même période : natalité : 30,1 ; mortalité : 15,8.

et une administration sanitaires ont pour effet presque immédiat un abaissement du taux de la mortalité. L'exemple de l'Angleterre à cet égard est frappant. Que de choses instructives et curieuses il y aurait à raconter sur l'assainissement de ce pays, sur la manière méthodique, pratique, presque mercantile dont cette entreprise a été conduite! Pour s'assainir, l'Angleterre a dépensé des milliards, mais elle a chiffré la valeur économique de la vie d'un Anglais, et elle estime que l'épargne des vies humaines qu'elle a réalisée a largement compensé les dépenses qu'elle a faites : depuis longtemps, dit-elle, elle est rentrée dans son argent[1].

Le même résultat s'est produit en Allemagne, en Italie, en Belgique, dans l'Amérique du Nord, dans presque tous les États civilisés.

Si dans notre pays nous réussissions à abaisser la mortalité de 3 par mille habitants, — diminution moindre que celle que l'hygiène publique a obtenue à Paris, — nous éviterions 120000 décès par an. On compte au moins dix maladies pour une mort. On épargnerait donc chaque année au peuple de France 1 200 000 maladies et 120 000 morts. Supputez, si vous pouvez, ce que de tels chiffres, dans leur impassibilité, représentent de souffrances physiques, de douleurs morales, de séparations cruelles, de ruines matérielles. Et l'on pourrait éviter tout cela! Vraiment, ne valait-il pas la peine de le tenter? N'était-ce pas un devoir absolu, pressant, de donner à la France une loi sanitaire tendant à lui procurer un semblable bienfait?

Nous avons reconnu en débutant qu'une législation sanitaire est légitime. Nous venons de constater qu'en France une telle législation est nécessaire. Il nous reste à voir ce qu'elle est, d'après la loi du 15 février 1902.

HENRI MONOD

(La fin prochainement.)

1. Ceux qui seraient curieux de détails à ce sujet les trouveront dans mon étude, *les Mesures sanitaires en Angleterre depuis 1875 et leurs résultats*. Paris, Masson, 1891.

MONSIEUR DE MIGURAC

OU

LE MARQUIS PHILOSOPHE[1]

XV

DE LA VIE QUE MENA M. DE MIGURAC A PARIS A SON RETOUR DES PAYS ÉTRANGERS

M. de Migurac fit sa rentrée à Paris fort différent de ce qu'il était quelque douze ans auparavant. Car, au lieu d'un jeune gentilhomme de province, orné d'inclinations généreuses mais dénué d'expérience et de jugement, il était maintenant homme fait, rompu par une vie aventureuse à toutes les traverses du sort, et dont la raison s'appuyait sur les principes philosophiques les plus incontestables. En un point seulement, il y avait ressemblance: par le défaut d'argent. Mais si jadis le jeune Louis-Lycurgue avait pu voir dans sa pénurie volontaire le moyen d'expier ses méfaits, M. de Migurac, mieux instruit, y discernait maintenant la condition première de toute existence vraiment morale, sociale et philosophique. Aussi le même luxe qui avait paré jadis son installation dans la rue Trousse-Vache se retrouva dans celle qu'il fit rue du Pet-au-Diable, où son ermitage se borna à deux pièces obscures qui s'ouvraient sur une courette assez

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 mai.

malpropre. Son mobilier se composa d'un lit passable, de deux chaises, d'une table de bois blanc bien affermie, et de deux coffres très vastes, dont le moindre contenait ses hardes et le plus spacieux ses papiers. Le tout se complétait par une étagère rustique en bois de sapin où erraient quelques livres et par une estampe où était figurée Minerve dictant à Thésée la constitution primitive d'Athènes.

Dans ce galetas, M. de Migurac se fût estimé le plus heureux des hommes s'il avait eu le moyen de contenter l'instinct de société qui lui était naturel et que son séjour en prison avait infiniment accru. Aussi, après avoir passé quelques jours à se promener dans la capitale, à en admirer les embellissements et à savourer la joie de sa liberté recouvrée, il songea à conquérir ses entrées dans la compagnie à laquelle ses goûts le destinaient évidemment, à savoir celle de ces hommes savants, sensibles et incomparables qui, par leur plume ou par leur pinceau, en vers, en prose ou en couleurs, enseignent à leurs semblables le culte de la vertu et de la beauté.

M. de Migurac éprouva moins de difficultés à s'introduire auprès des beaux esprits qu'il n'en avait eu jadis à forcer l'antichambre des ministères. Car il est plus aisé de fréquenter les gueux que les puissants de ce monde. S'étant renseigné, il apprit que plusieurs jeunes hommes de grand talent avaient l'habitude de se réunir chaque soir au café du Perroquet Gris, rue de la Huchette, et que là, tout en buvant de la bière ou de l'orgeat, ils traitaient nonchalamment des plus hautes questions de la morale et de la politique.

M. de Migurac se rendit donc rue de la Huchette; il reconnut de loin un perroquet de métal découpé qui se balançait à l'auvent d'un assez méchant cabaret, fort noir d'aspect et où des morceaux de papier malpropre remplaçaient plus d'un carreau brisé. Ce ne fut pas néanmoins sans une timidité qui lui était peu ordinaire que M. de Migurac franchit le seuil de cet antre d'Apollon. Quand il se fut accoutumé à l'obscurité du lieu, et à la fumée de tabac qui l'emplissait, il aperçut dans le fond de la salle une troupe de gens vêtus de noir qui s'agitaient et discouraient à grand bruit. S'étant installé à une table voisine, il les observa plus attentivement et n'eut pas de

peine à se convaincre qu'en effet il se trouvait parmi des gens de lettres. Car non seulement leurs mines étaient besogneuses, leurs vêtements râpés, leurs manchettes effilochées, et il y avait plus de poudre sur le collet de leur habit que sur leur perruque, mais un air d'orgueil illuminait leurs visages; ils affectaient de traiter avec dédain les autres habitués et de rire bruyamment entre eux, avec des clins d'œil méprisants, comme s'ils eussent été les maîtres de céans.

Tout cela charma M. de Migurac au plus haut point, et sa félicité ne connut point de borne quand l'un d'eux, maigre, sec et jaune, se mit debout, obtint le silence en frappant à plusieurs reprises la table de son pot et, la lèvre superbe, l'œil inspiré, récita d'une voix de fausset un poème qui avait pour titre *Épitre à la Vertu*, et qui parut à notre marquis le fin du fin en matière de sublime : non qu'il en comprît parfaitement tous les vers, mais il attribuait ce défaut à sa propre stupidité, et, quand l'auteur se rassit au milieu des applaudissements, il y joignit les siens avec une chaleur qui attira un sourire sur les lèvres minces du héros et tourna vers lui-même l'attention générale. Alors M. de Migurac pensa venu l'instant de se produire. Il se leva, fit quelques pas vers les hommes vêtus de noir et, s'inclinant avec la grâce qui lui était habituelle, il demanda s'il serait indiscret à un gentilhomme de province de solliciter l'honneur d'être présenté à de tels génies.

La belle mine de M. de Migurac eût en tout lieu prévenu en sa faveur, mais son titre de marquis fut le sésame magique en ce milieu de cuistres et de grimauds. Ayant dès longtemps fait profession de décrier tout privilège de naissance, ils en étaient singulièrement férus ; et tous s'empressèrent à lui faire place, se sentant plus grands d'être assis à la même table qu'un marquis. M. Mottet, qui était le poète jaune dont il avait applaudi les poésies, lui versa de sa propre main une rasade en lui souhaitant la bienvenue. M. de Migurac y fit honneur : comme il avait encore quelque monnaie en poche, il commanda à la fille d'apporter une demi-douzaine de bouteilles, ce qui fit ouvrir de grands yeux à l'assemblée et augurer très favorablement de son mérite.

Le vin déliant les langues, M. de Migurac fut prié de ra-

conter ses aventures, dont il avait laissé entrevoir quelques détails. Il en fit le récit avec simplicité, et la conclusion fut qu'ayant vécu d'une manière si peu philosophique, il souhaitait dévouer à la philosophie et aux lettres le restant de ses jours. Bien que certains eussent mieux aimé trouver en lui un Mécène qu'un confrère, il fut vivement félicité et prié de dire de ses vers. Il récita donc les *Stances à ma Mère*, non sans s'excuser plusieurs fois, car il eût été moins troublé devant une horde de Cosaques. De bruyants applaudissement saluèrent le trait final. M. Mottet embrassa fort tendrement le débutant, lui déclara que désormais il était des leurs et l'assura qu'il avait non seulement de la sensibilité, mais une sorte de génie qui rappelait à la fois la grâce badine de Piron et la profondeur du président de Montesquieu. Et l'on but de nouveau à ses succès.

C'est ainsi que M. de Migurac fut admis dans une société littéraire. Encore que ses compagnons fussent plutôt des barbouilleurs de papier qu'autre chose, et qu'il n'y eût parmi eux ni le citoyen de Genève ni Diderot ainsi qu'il l'avait espéré, il n'en fut pas moins honoré de leur accueil, et de ce jour mena la vie convenable à un philosophe. C'est-à-dire que, sortant du lit fort tard et passant sa matinée à écrire, il dînait d'un mauvais morceau et d'un verre de vin à quelque gargote, tuait une couple d'heures à feuilleter les nouveautés dans les boutiques des libraires, faisait un tour de promenade sur les boulevards ou bien, moyennant vingt sous, assistait au parterre à quelque spectacle, soupait au cabaret et, rentrant chez lui, se livrait à l'inspiration jusqu'à ce que la fatigue l'endormît sur son papier.

Afin que ses vœux fussent couronnés et qu'il fût consacré homme de lettres, il lui manquait toutefois une chose, qui était d'avoir été imprimé. Les feuillets noircis s'accumulaient sur sa table et de là dans son coffre, sans que pendant longtemps il osât les soumettre à un libraire, confirmé dans sa modestie par M. Mottet qui, lorsqu'il l'avait interrogé à ce sujet, lui avait très chaleureusement conseillé de ne rien donner au public avant qu'il fût arrivé à la perfection, ce qui était l'affaire de peu d'années.

XVI

DE L'ŒUVRE LITTÉRAIRE, MORALE ET PHILOSOPHIQUE DE M. DE MIGURAC

Cependant, comme le dénuement de M. de Migurac et sa vocation littéraire allaient croissant de conserve, il fut doublement détourné d'obéir très exactement aux conseils de M. Mottet, et il se résolut de tenter la fortune auprès d'un libraire de la rue des Prouvères, Maître Pommelard, dont la mine était accueillante; en plus, le bonhomme possédait une femme assez accorte, dont les yeux, si M. de Migurac eût daigné y regarder, lui eussent semblé gros de promesses. Mais depuis qu'il faisait profession de philosophie, les femmes elles-mêmes ne le touchaient plus que par intermittence.

Ayant fait choix d'un après-midi dont la douceur lui parut capable d'attendrir l'âme d'un commerçant, il passa le seuil de M. Pommelard, qui le reçut avec un sourire empressé; mais son visage se rembrunit quand M. de Migurac, au lieu de lui faire quelque achat, lui expliqua qu'il se sentait le devoir d'offrir à l'humanité le fruit de ses méditations et, développant un paquet volumineux, qu'il portait sous son bras, lui posa sur les genoux quatre manuscrits, chacun de trois cents pages environ et qui s'intitulaient : *De la Morale*, — *Arthise ou la Courtisane vertueuse*, — *Dissertation sur la légitimité de l'anthropophagie*, — *Pensées d'un Cosmopolite*. A cet aspect, M. Pommelard joignit les mains d'un air accablé et allégua que son commerce était trop chargé pour qu'il pût entreprendre des publications d'une telle importance; cependant, sur les prières de madame Pommelard qui surgit de son comptoir au bon moment et vint en aide au gentilhomme déconfit, il consentit à y jeter un coup d'œil. M. de Migurac baisa les mains de la dame, se retira plein d'espoir et revint au bout de deux semaines.

Mais il eut le chagrin de constater que si M. Pommelard aimait sa femme et la philosophie, il leur préférait sa bourse :

car ce libraire, inaccessible aux séductions de la pensée, lui remit fort civilement ses quatre manuscrits en le priant de les garder jusqu'à des temps moins durs. M. de Migurac allait s'en retourner tout penaud quand le bonhomme le rappela. Son épouse venait de lui faire penser que, si notre gentilhomme voulait s'en charger, une besogne s'offrait à lui, qui pouvait le faire connaître avantageusement et lui rapporter quelque argent.

Mademoiselle Clorinde, nymphe illustre de l'Opéra, s'estimait offensée par mesdemoiselles Elvire et Aglaé, courtisanes non moins fameuses. En conséquence, elle désirait les déchirer dans un libelle ; mais ayant négligé d'apprendre à écrire, elle se trouvait forcée de recourir à un homme du métier.

Le premier mouvement de M. de Migurac fut de refuser une tâche si peu digne de son talent. Mais les beaux yeux déçus de madame Pommelard semèrent l'hésitation dans son âme. Quand M. Pommelard eut ajouté que le salaire serait de cinquante écus, il se représenta avec une force singulière qu'il ne lui en restait pas trois en poche et accepta.

Son libelle parut trois semaines plus tard sous le titre : *Les Nymphes de Babylone, histoire traduite de l'assyrien.* Peut-être fût-il resté inaperçu si mademoiselle Clorinde n'avait eu la précaution de le faire parvenir elle-même à ses rivales. Mademoiselle Aglaé, qui était entretenue par le lieutenant de police, se hâta aussitôt de prier ce dernier de le faire saisir comme attentatoire aux bonnes mœurs. De fait, M. de Migurac, ayant vécu dans le monde, avait jugé superflu d'en gazer les turpitudes, et c'est ainsi que son ouvrage, quoiqu'il en eût, était d'un ragoût assez piquant, d'autant que le libraire y avait joint quelques gravures propres à en rehausser la hardiesse. Le livre fut donc saisi chez M. Pommelard et mis au pilon. Même on en rechercha l'écrivain pour l'envoyer réfléchir à la Bastille. Toutefois, le lieutenant de police, qui était fatigué des exigences de mademoiselle Aglaé, ne mit pas à la poursuite de son détracteur une telle passion que M. de Migurac ne pût s'y soustraire. Quelques exemplaires du libelle continuèrent de circuler sous le manteau et se vendirent fort cher. On se répéta le nom de l'auteur dans plusieurs ruelles et il ne tarda pas à jouir d'une certaine renommée d'écrivain

licencieux. Tel fut le début livresque de M. de Migurac dans la carrière de la philosophie.

Mais ce serait gravement calomnier notre héros que de croire que, perverti par ce premier succès, il ait poursuivi la célébrité par la voie du scandale. Bien au contraire, ce fut aux combats les plus nobles de la science morale et politique qu'il voua la meilleure partie de cette ardeur qui jadis s'était dépensée sur les champs de bataille. Pendant les dix ou douze années qui suivirent celle de son retour à Paris, sa plume fut une des plus actives de l'époque, comparable à celle de M. Rétif de la Bretonne ou de M. Sébastien Mercier; il laissa derrière lui les plus prolifiques des physiocrates.

Chose incroyable, la bibliographie de ces ouvrages si dignes d'être conservés à la postérité n'a pas été dressée d'une manière complète. M. Joineau lui-même n'en donne qu'un catalogue fort insuffisant. Autant que l'on peut en juger, ils furent de plusieurs espèces.

Un certain nombre — M. de Migurac en faisait l'aveu avec tristesse — n'eurent pour but que de subvenir aux nécessités de sa vie matérielle, et le caractère moral en est absent. L'expérience qu'avait acquise le marquis de la vie galante en France et à l'étranger, les multiples aventures amoureuses qu'il avait rencontrées sous diverses latitudes lui fournirent la matière d'une foule de contes, nouvelles, apologues, romans, entretiens et morceaux de tout genre qui, publiés sans nom d'auteur, ou sous des pseudonymes, parfois signés de ses initiales, firent maintes fois la joie des gazetiers, toujours à l'affût de ce genre d'écrits. On y remarquait un choix de sujets assez licencieux, une franchise de peinture admirable et une connaissance parfaite de toutes les dépravations.

Le Guide du Cosmopolite à Cythère fut détruit comme outrageant l'honnêteté publique. *Les Amours honteuses de la mime Cl...* valurent une forte amende au libraire, et à M. de Migurac un séjour de trois semaines au For-l'Évêque. Il ne peut être contesté que de toutes les œuvres sorties de sa plume, celles-ci obtinrent la plus grande célébrité; telle fit fureur plusieurs mois dans les boudoirs et les cercles littéraires. M. de Migurac ne faisait pas difficulté de le reconnaître; mais, bien

loin de contenter sa vanité, ce succès l'affectait péniblement, et, comme un censeur respectable lui reprochait plus tard avec véhémence d'avoir flatté le mauvais goût du siècle, il ne s'en défendit nullement, mais dans sa brochure : *Réponse d'un homme de cœur à M. l'abbé Miollens*, exposa ses principes dans toute leur limpidité.

Repoussant avec l'accent de l'innocence les accusations d'immoralité dont on s'efforçait de le noircir, il protestait n'avoir portraituré le vice que pour le rendre plus hideux.

« Mais, ajoutait-il, si parfois ma plume a semblé en décrire les horreurs avec quelque complaisance, qu'on n'en accuse point mon cœur, mais l'infamie de notre siècle. Tout homme a le droit de subsister : or la corruption universelle est parvenue à ce degré qu'un homme sensible n'arrive à vivre qu'en exploitant les vices mêmes qu'elle a engendrés. Achetez les livres vertueux de l'auteur philosophe, lecteurs : il n'en écrira point d'autres. Mais si vous les laissez dédaigneusement s'enfouir dans la poussière, alors donnez-lui du pain, ou du moins ne protestez pas si à votre lubricité il offre la pâture qu'elle réclame et qui l'empêche de mourir de faim. »

Il n'est que juste de noter que lorsque M. de Migurac, par le revirement de sa fortune, fut porté au pinacle de l'opulence, il fit soigneusement rechercher, afin de les brûler, les exemplaires de ses œuvres les plus grivoises. Mais l'effet de ses louables intentions fut autre qu'il n'avait imaginé. Car non seulement, leurs prix s'étant fort élevés, ceux qui font profession de vendre des ouvrages obscènes en tirèrent de gros bénéfices ; mais la cupidité de quelques mauvais libraires se trouva excitée, et ils en donnèrent des éditions clandestines assez nombreuses, en sorte que ses ouvrages licencieux ne furent jamais plus répandus que du jour où il essaya d'en arrêter le cours.

Insistons, au terme de ces remarques que notre exactitude d'historien nous a inspirées, insistons derechef sur ce fait que de telles productions n'eurent jamais pour M. de Migurac que l'intérêt d'un gagne-pain et que c'est dans une voie toute opposée que l'entraînait l'élan de son âme généreuse. Mais, de la plupart des ouvrages qu'il rédigea sur les questions de

morale et de politique, qui lui tenaient surtout à cœur, les éditions d'ailleurs assez restreintes ont, hélas! disparu sous le pilon. C'est un fait notable, et déplorable en même temps, que M. de Migurac, dont la plume était fort leste et expressive dans le genre grivois, semble avoir été moins heureux dans le domaine de la haute spéculation philosophique.

Autant ses dialogues galants, illustrés d'estampes polissonnes, foisonnaient dans les alcôves des courtisanes, autant les traités in-octavo où il flétrissait les vices de la société moderne demeurèrent pour la plupart ignorés. Aussi subit-il plusieurs fois cette mortification d'être réputé auteur licencieux au lieu de moraliste, ce qui l'affecta douloureusement; mais il se consolait, ayant, en son cœur, l'assurance de sa vertu.

Au reste, ce n'est point que l'indifférence ait accueilli tous ses ouvrages de cet ordre. Quelques-uns furent signalés dans les recueils les plus estimés de l'époque, tels que les Lettres de Bachaumont, le Journal de Métra ou la Correspondance de Grimm. La haine vigoureuse dont s'était enflammée l'âme de M. de Migurac contre les despotes et la manière dont ils pervertissent leurs sujets pour les asservir lui inspira, à la mort de Louis XV, une satire vengeresse à laquelle nous avons déjà fait allusion. Il invitait les peuples à se saisir de leurs tyrans et à les clouer au seuil de leurs palais comme les paysans font des chauves-souris. Il fut fort près d'aller à la Bastille pour ce pamphlet qu'il dut désavouer.

Ayant eu dans sa vie soixante-sept duels dont quatorze meurtriers, M. de Migurac mieux que personne pouvait apprécier tout ce que cet usage a de barbare. Aussi voulut-il le flétrir dans une méditation de magnifique envergure qui lui attira des éloges de l'archevêque de Paris et une affaire avec un mauvais bretteur. Celui-ci, ayant taxé d'hypocrisie son changement d'idées, reçut de lui un coup d'épée qui l'envoya aux Innocents. Sommé de se justifier de n'avoir pas agi selon ses maximes, M. de Migurac le fit aisément dans son *Traité des contradictions apparentes* : « Ce n'est pas, expliqua-t-il l'individu faible et sensible qu'il sied d'incriminer quand ses actions ne sont point d'accord avec ses principes, mais bien l'état social qui corrompt les mœurs et les esprits à ce point que, concevant la justice natu-

relle, il serait honni d'y conformer sa conduite : en sorte que l'homme le plus vertueux ne diffère souvent du criminel qu'en ceci que, commettant les mêmes actes, il a la supériorité de les haïr. »

D'ailleurs, rien n'est plus affligeant que d'observer combien des critiques malveillants s'acharnèrent à mettre en opposition la façon dont il parlait et celle dont il agit ou à tirer des conséquences révoltantes de ses principes. Un misérable gazetier affecta de pousser des cris et tenta d'exciter contre lui l'animosité publique parce que dans sa *Dissertation sur la légitimité de l'anthropophagie*, il avait déclaré qu'en cas de famine un fils aurait strictement le droit de tuer son père lui-même et de se repaître de ses membres. Pour réfuter l'accusation d'immoralité scandaleuse qui lui fut infligée, il suffira de rappeler qu'en écrivant cette proposition M. de Migurac se plaçait dans l'hypothèse de l'état de nature, qui n'a nul rapport avec celui de société. Et il ne sera pas superflu d'ajouter que, depuis son retour d'Allemagne, il évitait généralement de manger la chair des animaux, pour se conformer au vœu de la nature qui n'a donné à l'homme que quatre dents canines, et obéissant également à la tendresse de son cœur qui lui faisait voir des frères dans les créatures innocentes qu'une barbarie séculaire nous fait immoler à notre gourmandise. Et voilà l'homme dont la malignité d'un faquin voulut faire l'apôtre du cannibalisme.

Il est vrai que le même le présenta comme l'apologiste de l'inceste, parce que, en droit primitif, il avait admis comme légitimes les unions entre fils et mère ou père et fille. A quoi M. de Migurac n'eut pas de peine à répondre, l'envoyant regarder comment en usent les bêtes, lesquelles, à tout prendre, ne diffèrent qu'imperceptiblement de l'homme préhistorique. Le grimaud riposta que, si telles étaient les pratiques de l'état de nature, il n'était point de condition plus atroce ; et il eut des sarcasmes grossiers contre les faiseurs de paradoxes qui s'en servaient pour flétrir celui de société. Mais M. de Migurac ne poursuivit point la controverse, sans doute parce que son esprit était tourné vers d'autres sujets.

A ceux qui, faisant argument de sa brochure, *le Cosmopolitisme justifié*, prétendaient dénoncer en lui un ennemi du

roi, il opposait triomphalement ses campagnes dans la guerre de Sept Ans et comment il avait défendu le nom français en plusieurs cours étrangères ; et ce lui fut une occasion de battre en brèche une fois pour toutes cet éternel reproche de contradiction dont on s'appliquait à le noircir. Il ne fit pas de difficulté d'avouer que l'état social crée des devoirs et des droits nouveaux auxquels l'homme ne saurait se soustraire sans scandale, tant les préjugés ont pris racine parmi nous, ni même sans inconvénient : car nous en sommes à ce point de corruption que nos plus grands maux ne peuvent se guérir que par d'autres maux.

C'est ainsi que, si l'on veut prendre un exemple, l'aumône est une pratique à la fois humiliante pour la dignité de l'homme et contraire à la bonne ordonnance d'un État. Le sage, cependant, s'y livrera en gémissant, afin que ses semblables ne soient pas dans le cas de mourir de faim par sa faute et pour ne point étouffer la meilleure partie de son âme, qui est la sensibilité.

C'est cette sensibilité naturelle que M. de Migurac proposait à ses frères comme le guide de leur conduite, les mettant, au contraire, en garde contre les impulsions aveugles des passions. Quant à celles-ci, il les dénonçait avec autant de constance que M. l'abbé de Mably lui-même, et ici les censeurs les plus malveillants n'eussent point trouvé contradiction entre ses principes et sa conduite. C'est au moment où ses poches étaient le moins garnies qu'il faisait l'aumône plus largement; jamais il ne s'appliquait davantage à la frugalité qu'aux jours où il se sentait grand appétit. Et, plus tard, ce fut trois jours après son deuxième mariage qu'il fit une infidélité à son épouse adorée, seulement pour n'être point l'esclave d'un sentiment égoïste. Car, disait-il, autant l'homme doit obéir aux vœux légitimes de la nature, autant doit-il tenir pour suspectes toutes les inclinations exclusives. Le sage se reconnaît à ce qu'il domine la fortune et les événements, et sait repousser loin de lui tout avantage auquel ses semblables n'ont point part.

M. de Migurac prouva donc par des actes de haute vertu que sa philosophie n'était pas uniquement théorique. Il n'est pas moins touchant avec quelle générosité il s'appliquait à

faire profiter ses contemporains de ses erreurs elles-mêmes, mettant bien au-dessus des suggestions de son amour-propre sa volonté de les guider dans les voies du progrès. Rien n'est plus saisissant, dans cet ordre, que l'imagination qui s'empara de lui un soir qu'ayant bu plus que de raison, il chancelait à chaque pas au sortir du cabaret et s'en allait donner de l'épaule contre les murs. En vain ses amis voulurent l'entraîner au logis et le faire coucher. Il se cramponna avec une énergie invincible à un arbre qui se dressait en face du seuil maudit, et, d'une voix de stentor, il avertit les passants de voir en quelle abjection l'excès de boisson peut réduire le sage ; et il continua de se couvrir d'anathèmes jusqu'à une heure assez avancée de la nuit, ne se lassant pas de remontrer à la foule assemblée la pauvreté de la condition humaine, imparfaite jusque chez le philosophe.

M. de Migurac mit en pratique la même franchise pour livrer en enseignement à ses contemporains l'histoire de sa vie et particulièrement celle de ses amours. Il y porta même tant de complaisance que d'aucuns s'en sont indignés, jugeant qu'auprès de ses écrits les *Confessions* de Rousseau elles-mêmes sont dissimulées, et mettant sur le compte de la vanité ou du désir du lucre le récit circonstancié qu'il a laissé de sa biographie. Imputation contre laquelle il convient de s'inscrire en faux en rendant hommage au souci qui lui fit entreprendre cette tâche toute d'édification. Lui-même a exprimé avec beaucoup de précision son dessein dans plusieurs passages de ses œuvres, et notamment dans les dernières pages de son roman : *Zelmis ou les Confessions d'un philosophe*. Ayant achevé les récits de ses aventures, le héros terminait en adressant au lecteur cette adjuration pathétique :

« Homme sensible, j'ai écrit ce livre pour que tu fusses instruit à quel excès est susceptible de se porter une âme née pour la vertu. Si les peintures du vice y sont fréquentes, c'est pour t'en inspirer une horreur fortifiée ; si je n'en ai point dissimulé les séductions, c'est pour mieux t'armer contre lui. Qu'il succombe sous sa propre honte, quiconque soupçonnerait d'un autre calcul l'auteur de ces lignes. C'est avec ses larmes et son sang que Zelmis a tracé

ces tableaux, insoucieux de paraître débauché, monstrueux, vaniteux, téméraire, indiscret, mais pensant n'avoir point perdu sa peine si le spectacle de ses erreurs peut en épargner une à quelqu'un de ses frères. »

Nous grossirions sans peine ce chapitre. Mais, à coup sûr, nous avons assez dit comment M. de Migurac entendit son rôle d'homme social et moral pour que le lecteur puisse faire justice des calomnies intéressées de ses ennemis. Notre volonté n'est point de nous faire l'apologiste de tous ses actes, ni de nous associer à toutes ses théories, la perfection absolue n'étant point de ce monde. Il nous suffit d'avoir établi avec quelle ardeur il se voua à sa tâche, avec quelle fécondité il s'en acquitta, avec quel zèle il voulut faire profiter ses contemporains et l'humanité entière de ce qu'il y avait en lui-même de louable ou de répréhensible. C'est en ce sens qu'il a pu dire, non sans raison, que nul n'avait été plus vertueux que lui, car nul n'aima la vertu d'un cœur plus sincère et avec une passion plus absolue.

XVII

QUI RAMÈNE LE LECTEUR EN D'AUTRES LIEUX

M. de Migurac ne tarda pas à s'acquérir quelque notoriété dans les cafés littéraires et dans deux ou trois salons. Non qu'il fût de ces auteurs dont les libraires sollicitent les œuvres et qu'ils contrefont quand ils ne peuvent les publier, ou que les dames du bel air se disputent comme un carlin à la dernière mode. Mais le tour inattendu de quelques-unes de ses brochures les rendait d'une lecture facile; la manière dont les critiques se gaussèrent de plusieurs y attira la curiosité; enfin un certain bruit d'originalité qui se fit autour de sa personne fut favorable à son renom d'écrivain.

Au cabaret du Perroquet Gris, il partageait avec M. Mottet la royauté de la compagnie. La jalousie l'épargnait à cause de la bonhomie de sa nature, capable de désarmer jusqu'à des gens de lettres. On lui reconnaissait un esprit particulier et

de la sensibilité. Et les gri [illegible] tr [illegible] is offensés des succès d'un marquis, [illegible] tri [illegible] ant à sa naissance et à ses relations.

Plusieurs dames de la meilleure société, telles que la présidente de Vergne et la comtesse de Pontruan se piquaient de l'avoir à leur toilette. En ce temps-là, la mode s'était détachée des calembours pour aller aux écrivains, avant qu'elle se tournât vers les courses de chevaux. Aussi les gens de qualité voyaient avec satisfaction un des leurs parmi les lions du jour et lui savaient gré de n'avoir ni l'aspect, ni la grossièreté des rustres de génie. Les dames faisaient volontiers cercle autour de lui pour l'entendre développer ses théories, ou déclamer ses vers après souper. M. Diderot, qui dîna une fois avec lui chez mademoiselle Lespinasse, l'assura de son estime. Son nom volait de lèvres en lèvres quand on le voyait apparaître dans son modeste habit de ratine noire, avec veste blanche et culotte pareille, bas chinés et petits souliers à boucles d'argent.

Mais une catastrophe imprévue bouleversa une fois de plus l'ordonnance de sa vie.

Ce serait erreur de croire que depuis son départ de Migurac, un bon nombre d'années auparavant, le marquis fût resté sans rien savoir de ceux qu'il y avait laissés. Madame sa mère et madame Isabelle n'avaient eu de cesse qu'elles n'eussent découvert quelle avait été sa destinée, et, malgré ses fréquents changements de résidence, il lui était arrivé de recevoir de leurs missives. Encore que la forme en fût variable, le sens en était toujours le même. De son écriture haute et droite, la marquise douairière mandait à son fils l'état de sa santé, l'entretenait du rendement des terres et exprimait le souhait qu'il eût bientôt achevé son voyage et leur indiquât la date de son retour.

Les lettres de la jeune marquise, aux lignes descendantes, aux caractères inégaux et penchés, comme jetés au hasard de la plume, n'étaient que de longues supplications au marquis : ah! qu'il vînt reprendre au château la place qui était la sienne! elle-même saurait s'effacer, se retirer si sa présence lui était odieuse; elle assumait toute la faute de leur désunion, l'adjurait au moins, s'il continuait de lui tenir rigueur et pré-

férait le séjour des pays étrangers, d'accepter qu'elle lui fît tenir une partie de ses revenus.

La sensibilité exceptionnelle de M. de Migurac ne pouvait manquer d'être émue de tels messages. Quoique dans ses années tumultueuses, il eût rarement trouvé le temps de donner de ses nouvelles, il avait bien écrit quatre lettres à la marquise douairière pour l'assurer de son respect, et cinq ou six à sa femme où il témoignait combien il appréciait la noblesse des sentiments qu'elle lui manifestait, la comparait à Ariane et à d'autres héroïnes de l'antiquité, s'accusait très humblement de son aversion pour la vie conjugale, s'excusait avec expression de l'avoir fait souffrir, refusait avec rigueur son argent, l'exhortait à bannir de son cœur un malheureux et à tourner sa passion vers un objet plus digne.

De telles épîtres, encore que la marquise les reçût avec transport, ne laissaient pas que de la plonger ensuite dans une détresse plus profonde. Parcourant les gazettes, il lui était arrivé d'y voir le nom de M. de Migurac et quelques-unes de ses aventures ; et elle se demandait pourquoi de toutes les femmes elle était la seule qu'il ne pût aimer. Plusieurs fois elle fut sur le point de partir, de tenter de le rejoindre pour se précipiter à ses pieds. Il lui semblait qu'elle aurait eu des accents pour le convaincre. Mais sa timidité naturelle et la crainte de le contrarier la retenaient.

Elle demeurait enfouie dans son château, auquel, depuis la fuite de son mari, elle n'avait pas souffert qu'on fît aucune réparation. L'empressement des gentilshommes du voisinage ne la touchait point ; et cependant il était notable, non seulement à cause de sa beauté, mais parce que, M. Moriceau étant mort en 1770, elle possédait la plus grosse fortune qui fût à trente lieues à la ronde.

Son opulence la laissait indifférente. Les seules compagnies qu'elle eut pour agréables étaient celles de Maguelonne, qui avait nourri Louis-Lycurgue, du vieux Pierre-Antoine et de Gilles, qui l'avaient servi, et de M. Joineau, dont les leçons avaient été si peu profitables. Son plaisir unique était de visiter les maisons des paysans et d'y distribuer de larges aumônes au nom du marquis, ce qui attirait sur lui de grandes bénédictions dont il ne se doutait pas. Quelquefois aussi elle

réunissait dans d'appétissantes collations tous les petits enfants du village et, avec un émoi amer et doux pourtant, elle retrouvait sur le visage de quelque Louiset ou Henricou, d'une Marichette ou d'une Théréson, la courbe du nez, l'œil clair et le pli hautain de la lèvre de Louis-Lycurgue. Alors un tumulte de sentiments contraires se déchaînait dans son sein : elle pensait à l'enfant qu'elle n'avait pas eu et qui aurait pu retenir son mari auprès d'elle ou rendre moins cruelle son absence; et elle concevait pour ces petits êtres innocents une haine et une tendresse inexprimables, haine parce qu'ils étaient d'autres femmes et tendresse parce qu'ils étaient de lui. Et finalement elle les embrassait en pleurant et en leur disant de revenir.

Cependant, peu à peu, elle s'étiolait comme une plante privée de soleil. Elle déclina plus vite quand madame Olympe fut morte d'une goutte remontée au cœur. Il n'y avait jamais eu grande affection entre les deux femmes; mais, après la fuite de Louis-Lycurgue, leur amour commun les avait rapprochées: sans qu'elles se fussent ouvert leur cœur, le même souvenir y flottait, et madame Isabelle ne se lassait pas d'entendre avec extase et désolation madame Olympe lui redire quelque anecdote de la jeunesse de Louis-Lycurgue.

Aussi la mort de madame Olympe, mort très chrétienne et suivie, selon le vœu secret de la noble dame, d'une pompe funèbre magnifique, porta à madame Isabelle un coup douloureux, comme si avec la défunte se fût éloigné davantage le souvenir du bien-aimé. La jeune dame était fort aimée à cause de la douceur de sa nature : on s'inquiéta de son dépérissement, et M. Joineau crut de son devoir de prévenir le marquis de la triste condition de son épouse. Il lui écrivit donc une ou deux lettres qui sans doute furent perdues, ou que peut-être, par distraction, il oublia d'ouvrir.

Les médecins, appelés malgré la volonté de la délaissée, ne furent pas satisfaits, et une fois qu'ils surent le chemin de la maison, elle dépérit davantage. Tant et si bien qu'à force de purges, de saignées, d'huiles, de tisanes et de pilules de toute sorte, elle put prévoir le jour de sa mort. Elle l'envisagea avec calme, manda un notaire de Bordeaux et, avec l'aide de son ministère et de celle de M. Joineau, rédigea scrupuleu-

sement son testament. Elle employa la dernière semaine de sa vie, comme avait fait le marquis Henri, à répandre de bons avis et quelques libéralités parmi le domestique du château et les rustres du village. Ils demeuraient devant elle tordant leurs bonnets dans leurs gros doigts et s'en retournaient chez eux, les yeux troubles, pensant avoir vu un ange.

Quand elle comprit que sa fin approchait, elle se confessa et reçut très dévotement la communion des mains de M. Joineau. Puis, ayant fait entrer ses gens, elle demanda pardon à tous de ses offenses, leur dit adieu et eut un signe de tête et une pression de main plus familière à M. Joineau, comme si elle lui rappelait une promesse; et elle demanda qu'on la laissât seule avec Maguelonne.

Alors la vieille lui posa entre ses doigts maigres une petite miniature bien exacte qui avait été faite jadis de Louis-Lycurgue. Elle y fixa son regard et dit doucement :

— Raconte-moi, Maguelonne.

Et tandis que, de sa voix un peu éraillée, la bonne femme ressassait les histoires cent fois entendues, toujours neuves, de l'enfance de Louis-Lycurgue, de ses malaises et de ses gentillesses, comment il avait appris à rire et du soleil qu'il voulait saisir, madame Isabelle contemplait avidement le visage du bien-aimé et repassait un à un tous les traits de sa personne adorée : ces yeux qui n'avaient plus voulu la voir, cette main qui avait fui la sienne, ces lèvres qui avaient refusé ses baisers...

Et tout à coup la vieille tressaillit et eut un petit cri : le portrait s'était échappé des doigts de madame de Migurac et, glissant à terre, venait de se briser. Maguelonne le ramassa et voulut le tendre à la marquise ; mais, touchant ses paumes, elle les trouva froides. Ainsi elle connut que sa maîtresse avait passé, sans doute déjà depuis quelque temps.

Selon le vœu de madame Isabelle on mit le portrait brisé dans son cercueil, et ses funérailles furent très modestes. Les gens du château et du village furent seuls à y assister et à l'ensevelir, en pleurant, dans le caveau de famille.

XVIII

COMMENT M. DE MIGURAC DE PAUVRE DEVINT RICHE

Peu de jours après, M. de Migurac rentrait fort tard chez lui, au sortir d'un souper aux Porcherons où mesdemoiselles Lange-Parrat et Sainte-Omphale, nymphes renommées du Colysée, avaient émerveillé les convives par leur détachement des préjugés et la lubricité de leur faconde. Ayant allumé sa chandelle au moyen d'un briquet, il aperçut sur sa table une large enveloppe munie de plusieurs cachets. Mais, parce qu'il avait la tête rompue par le vin de Champagne qu'il avait bu, il ne l'ouvrit point et dormit d'une traite jusqu'au coup de onze heures où la femme qui avait soin de son ménage lui porta sa pitance frugale. Ce fut peu après qu'ayant achevé de déjeuner il jeta de nouveau les yeux sur cette enveloppe et l'attira par devers lui d'un geste nonchalant. Il lui sembla vaguement en reconnaître l'écriture. Il la déchira : une lettre s'en échappa ainsi qu'une deuxième enveloppe close.

La lettre était de M. l'abbé Joineau qui lui annonçait en termes convenables le trépas de son épouse, lui donnait quelques détails sur les derniers temps de son existence et sur sa mort très chrétienne et ajoutait que, par testament rédigé devant maître Guichcteau, notaire, elle le faisait héritier de tous ses biens, laissant à lui, abbé Joineau, la charge de l'en prévenir et d'exécuter ses instructions.

M. de Migurac rompit ensuite le cachet de l'autre pli. Il ne contenait que ces lignes d'une écriture fort tremblée :

Monsieur,

Je veux que les signes suprêmes de cette vie qui s'éteint vous soient consacrés comme elle l'a été tout entière du jour où je vous ai connu. Je veux vous dire merci du bonheur que vous m'avez accordé et vous demander pardon des peines que vous avez pu encourir de mon fait. Il ne vous a pas plu d'accéder à mes vœux en me permettant de vivre auprès de vous. C'est sans doute que j'étais

indigne de partager votre destinée et qu'une âme aussi faible que la mienne n'était pas capable de s'élever à la hauteur de la vôtre. Au moins ai-je eu la satisfaction d'obéir scrupuleusement à votre volonté et d'ouïr de loin quelques rumeurs de votre admirable carrière. Maintenant que je n'y suis plus, rien ne vous empêchera de revenir à Migurac, ou, si vous le préférez, de mener à Paris une vie plus conforme à la splendeur de votre race. Car j'ose espérer que vous ne refuserez pas à une morte ce que l'incomparable délicatesse de votre âme vous a jusqu'ici fait décliner : je veux dire la possession de mes biens, qui ont toujours été vôtres.

Laissez-moi, monsieur, vous baiser la main, car les ombres de la mort obscurcissent ces tristes yeux. Ah ! que n'êtes-vous ici ! Que la mort serait belle ! Mais non, je n'aurais plus le courage de mourir, car la vie me serait trop douce, et il est mieux que je meure. Adieu, monsieur, tout ce que j'ai eu de bonheur vient de vous. Recevez les bénédictions reconnaissantes de votre très humble et très fidèle épouse et servante

ISABELLE.

Bien que M. de Migurac n'eût point revu sa femme depuis tantôt une vingtaine d'années, sa sensibilité était telle qu'il ne put lire cette épître sans en être attendri, et les larmes ruisselèrent sur ses joues et jusque sur le papier. Quelle était l'origine exacte de cet émoi, c'est ce qu'il serait malaisé de discerner. Car la douleur de ce deuil ne pouvait l'oppresser gravement, puisque, de son plein gré, il avait renoncé à revoir son épouse sur cette terre. Sans doute, il fut surpris de la soumission dont ces lignes étaient empreintes ; un regret le saisit que cette existence n'eût pas été plus heureuse et il déplora les caprices du sort et ses rigueurs.

Mesurant la grande noblesse de cette femme qui venait de mourir, au moins avait-il la consolation d'avoir fait preuve d'une noblesse pareille. Certes leur séparation avait coûté bien des sanglots à la marquise ; mais au moins avait-elle pu juger à son prix celui qu'elle avait épousé et qui, susceptible de faillir, avait l'âme trop haute pour ne pas haïr son péché et s'en infliger le châtiment. Oui, peut-être la marquise eût versé moins de larmes s'il eût accepté de finir ses jours auprès d'elle ; mais fallait-il que l'indépendance de l'âme de Louis-Lycurgue fût humiliée et pouvait-il priver l'humanité des lumières de son génie? Maintenant encore la générosité de la

défunte lui marquait clairement son devoir. Baisant avec transport le papier maculé de ses pleurs, il s'écria :

— Femme incomparable, créature infortunée dont la vertu a égalé les malheurs, que tes mânes ne soient point courroucées si je n'accède point à ton suprême désir. La constance de ton amour t'a fait une loi de m'offrir la fortune. La constance de mon honneur m'oblige à la refuser. C'est à force de te résister, même au delà de la mort, que je me montre digne de toi qui es digne de moi-même.

Et, réfléchissant sur cette contradiction cruelle qui s'était trouvée entre leurs destinées, M. de Migurac se promit de mettre une matière si délicate en stances alternées.

Au milieu de telles pensées, tour à tour douces, graves et douloureuses, l'après-midi s'écoula et M. de Migurac s'aperçut tout à coup, à la chute du jour, qu'il avait oublié de manger. Donc il s'habilla, sortit sur le coup de six heures et se dirigea vers le cabaret du Perroquet Gris, sachant y rejoindre ses compagnons et ayant grand soif de société après une si émouvante solitude.

Son attente ne fut pas trompée : la taverne regorgeait de monde et de bruit. Il s'assit à sa place accoutumée, se fit servir un pot de bière avec de la choucroute de Strasbourg et se mit à manger sans mot dire, en partie parce qu'il mourait de faim et aussi parce que ses pensées ne se détachaient pas des événements dont il venait d'être informé. Pendant ce temps, autour de lui, l'entretien s'échauffait parmi la fumée des pipes et dans le fracas des pots et des verres bruyamment déposés sur les tables. Soudain, remarquant son silence, un de ses commensaux lui frappa sur l'épaule et s'étonna qu'il ne tînt point comme d'habitude le dé de la conversation. Il s'excusa brièvement et continua de manger.

Comme plusieurs insistaient, il finit par déclarer avec un froncement de sourcils qu'il venait d'apprendre la mort de sa femme et en ressentait beaucoup d'affliction, malgré le peu de relations qu'il y avait eu entre eux depuis plusieurs lustres. Un murmure de sympathie parcourut l'assistance ; toutes les mains se tendirent vers le veuf et plusieurs illustrations du Parnasse le vinrent embrasser et serrer sur leur sein.

Flatté dans sa douleur, M. de Migurac se crut obligé à plus

d'expansion et il énuméra avec chaleur toutes les vertus de la défunte, insistant sur les torts qu'il avait eus envers elle et sur l'inébranlable attachement qu'elle lui avait conservé :

— A telle enseigne, conclut-il, que sa dernière pensée a été de me vouloir enrichir par sa mort ; me léguant tous ses biens et ceux qu'elle avait hérités de son père ; oubliant que le même scrupule qui m'avait interdit, sa vie durant, de profiter de son opulence, subsistait après son trépas, quand bien même toute richesse ne serait pas scandaleuse chez le philosophe amant de la nature et disciple de l'égalité.

En achevant cette phrase, M. de Migurac promena machinalement son regard sur la compagnie afin d'en recueillir l'approbation. Il fut surpris de n'y rencontrer que le silence et des paupières baissées. M. Camus, dialecticien émérite, marmonna :

— Sans doute, sans doute !...

Mais M. Leborgne, poète élégiaque, interrogea d'un air détaché :

— La fortune de madame de Migurac était, je crois, considérable ?

Du fond du pot qu'il vidait, le marquis souffla :

— Son père, à ce que me dit M. Joineau, avait amassé des trésors. On n'estime pas à moins de trois ou quatre millions d'écus le total de son bien.

Il y eut une sorte de frémissement. Les figures étaient solennelles dans la fumée du tabac. Mais M. de Migurac, qui avait repris de la choucroute, s'écria, un sourire sur les lèvres :

— Heureux l'homme intègre, sans autres besoins que ceux de la nature ! Les millions du publicain ne sauraient le tenter.

— Sans doute ! — réitéra M. Camus, d'un accent moins affermi.

Mais, presque aussitôt, M. Mottet se leva, posa son verre sur la table et dit avec emphase :

— Que notre célèbre ami me pardonne si en cette occasion mon sentiment diffère du sien et si, tout au contraire, je soutiens qu'il est de son devoir d'accepter le legs qui lui est fait.

A cette déclaration, M. de Migurac pensa, d'étonnement, choir de son siège, et derechef il regarda ses voisins, s'attendant à lire sur leurs visages la même stupéfaction. Mais la plupart se taisaient. Plusieurs hochaient la tête d'un air hésitant, voire approbateur.

Sommé de s'expliquer, M. Mottet le fit avec énergie et onction. L'aveu de leur noble confrère l'autorisait à penser que, du vivant même de sa vertueuse épouse, M. de Migurac n'avait pas rempli toutes ses obligations envers elle; il n'était qu'un moyen de réparer en partie ses torts : à savoir, d'exécuter scrupuleusement les dernières volontés qui lui étaient signifiées. Autant il y avait de grandeur d'âme à refuser les bienfaits d'une vivante, autant il y aurait d'obstination aveugle et barbare à enfreindre les désirs suprêmes d'une morte. L'effort même que M. de Migurac aurait à s'imposer, le sacrifice qu'il ferait de son propre orgueil serait l'abjuration la plus touchante de ses fautes.

Il y eut, à ce discours, une telle explosion d'enthousiasme que notre gentilhomme en fut étourdi et, un instant, comme ébranlé. Mais il se ressaisit et riposta, en donnant du poing sur la table, qu'il pourrait sous couleur d'expiation s'immoler lui-même; mais convenait-il de traiter pareillement la philosophie? Quel triomphe pour ses détracteurs si l'un de se adeptes les plus avérés abjurait la glorieuse pauvreté pour sacrifier à l'idole infâme de nos sociétés !

Encouragé par son premier succès, M. Mottet lui répondit victorieusement au milieu de la même approbation.

Sans doute, aux yeux de la nature la richesse est un crime. Mais s'ensuit-il de là que, dans l'état actuel des choses, le sage doive la fuir aussi scrupuleusement? Dans ce soin exclusif n'y a-t-il pas quelque lâcheté, une sorte d'aveu humiliant que sa vertu serait capable de fléchir dans les liens dorés de Plutus? Que le sage n'aspire point à la fortune, qu'il réprouve celle dont l'origine est impure, rien de mieux; mais renoncer à un bien honnêtement acquis n'est pas raison, c'est folie ou pusillanimité. Puisque notre société est ainsi faite que l'inégalité y règne, le plus bel exemple que puisse fournir le philosophe n'est-il pas de montrer que l'or lui-même est incapable de le corrompre? Ce n'est pas en y

renonçant, mais en en faisant le plus magnifique usage qu'il se trouvera véritablement à la hauteur de son devoir. Persister dans son refus ne serait de la part de M. de Migurac qu'une action vulgaire et mesquine. Consacrer ses millions au service de la philosophie, des arts et de leurs adeptes, telle était la tâche digne de lui.

Des tonnerres d'applaudissements accueillirent cette péroraison. M. de Migurac essaya vainement de se défendre. Il ne rencontrait que des contradicteurs. Sur le coup de minuit, il fut à bout d'arguments. Alors, sentant sa raison impuissante à résoudre la difficulté où il se débattait, il résolut de s'en fier au hasard et lança en l'air un écu de trois francs : si en retombant le profil royal demeurait à découvert, il se rendrait au vœu de madame Isabelle. Vingt paires d'yeux s'abaissèrent en hâte et vingt bouches l'acclamèrent : visible à tous, l'effigie de Louis XV lui indiquait son devoir : il serait riche. M. de Migurac se résigna donc à sa destinée. Il n'en eût pas cru ses sens si avant de sortir il eût remarqué les clins d'œil moqueurs et les haussements d'épaules qu'échangeaient plusieurs de ses confrères, le traitant à demi voix d'hypocrite et de comédien.

XIX

DE L'EMPLOI QUE M. DE MIGURAC FIT DE SA FORTUNE

Le lendemain à son réveil, M. de Migurac se représenta qu'il allait passer de la pauvreté philosophique au degré extrême de l'opulence. Mais il n'avait pas accoutumé de s'étonner longuement ni de s'attarder à des rêveries rétrospectives. Aussi, acceptant la réalité pour ce qu'elle était, il conçut qu'il n'avait plus qu'à méditer comment il accommoderait pour le mieux philosophie et opulence. Le résultat de ses méditations fut qu'il rédigea pour M. Joineau une lettre assez longue. En résumé, il lui mandait de confier à Gilles l'intendance du château, de faire remise aux paysans d'une année de leurs redevances et de diminuer celles-ci de moitié

pour l'avenir jusqu'à ce qu'il eût le loisir de venir lui-même établir entre eux la communauté des biens; enfin, en attendant que l'abbé le rejoignît à Paris, où il aurait le gouvernement de sa maison, il l'invitait à lui faire tenir vitement quelques milliers d'écus afin qu'il pût régler sans délai son train de vie sur le pied qui était convenable.

Ayant cacheté son message, M. de Migurac alla le porter à la poste et, sur le chemin, il se surprit à regarder les carrosses, les livrées, les robes des femmes et les étalages des boutiques avec des yeux fort changés : il s'émerveilla que la perspective d'un peu d'or suffît à réveiller chez lui-même quelque chose de la frivolité des privilégiés. Ce lui fut une occasion d'admirer la sagesse de M. Mottet et d'imaginer combien en effet il donnerait au monde un spectacle édifiant en lui présentant une vertu que toutes les vanités seraient incapables d'altérer.

Par un revirement naturel de son esprit, sa pensée se tourna vers la créature sensible dont la libéralité et l'amour lui rendaient possible une conduite si sublime et il décida que son premier soin serait de célébrer magnifiquement sa mémoire. Aussi, au lieu de se porter vers le faubourg Saint-Honoré, comme il en avait eu l'idée, pour y visiter quelque hôtel digne d'abriter un millionnaire philosophe, il se dirigea vers le cimetière des Innocents.

L'abbé Joineau lui avait fait part de la décision de la marquise d'être inhumée dans le caveau des Migurac : ce ne serait donc point la dépouille mortelle d'Isabelle qui reposerait dans le monument qu'il projetait. Mais, au moins, en ce lieu où se presse sous terre le peuple des morts et que foulent les pieds innombrables des vivants affligés, un cénotaphe somptueux dirait aux visiteurs attendris le nom de madame de Migurac et perpétuerait le souvenir de ses mérites.

M. de Migurac fit donc choix d'un terrain spacieux, à l'étonnement du bedeau qui ne trouvait pas qu'il eût la mine d'un capitaliste, et, rentré chez lui, il écrivit plusieurs billets à ceux qu'il entendait choisir comme collaborateurs de son dessein, à savoir maître Ballerie, architecte, qu'il avait connu au Perroquet Gris, M. Germain Pilon, orfèvre, et deux ou trois autres négociants en marbre et sculpteurs de réputation.

Les ayant convoqués, il leur communiqua son dessein dont la sublimité dépassait infiniment le goût ordinaire. Sur un piédestal de marbre de Carrare s'élèverait en dimensions colossales le buste d'albâtre de madame de Migurac, coiffée à la grecque et le sein légèrement découvert, drapé à l'antique. Sur chacune des faces de ce piédestal se grouperaient artistement les motifs de décoration les plus touchants, guirlandes de roses, cœurs percés de flèches, torches allumées, etc., encerclant un médaillon où seraient gravées en lettres d'or des inscriptions élégiaques rédigées par M. de Migurac lui-même et qui célébreraient les mérites de la défunte. Une grille d'argent où des amours et des génies se joueraient entre des palmiers enlacés de festons de fleurs entourerait l'édifice, que compléteraient aux quatre coins quatre statues qui représenteraient allégoriquement l'Amour, la Philosophie, la Vertu et la Nature; chacune serait formée d'un marbre différent et, sur le socle, des inscriptions, également en or, diraient de quelle manière chacune de ces figures se reliait à celle de la marquise. Enfin une deuxième grille de fer forgé, dont les angles seraient soutenus par des sphinx adossés à des trépieds fumants, maintiendrait à distance la foule des curieux.

La dépense d'un tel édifice ne fut pas évaluée à moins de cent mille livres. Mais M. de Migurac déclara que cela était peu de chose pourvu que l'exécution en fût prompte, et MM. Germain Pilon, Ballerie et leurs confrères furent avisés de se mettre à l'œuvre sans retard, tandis que M. de Migurac s'occupait de rédiger les inscriptions. Il paraît qu'elles étaient fort belles; mais le public n'eut pas le bonheur d'en juger, parce qu'elles ne furent point gravées. Au risque d'anticiper sur la suite de ce récit, voici, en effet, quelle fut l'issue de ce dessein si digne de l'âme généreuse qui le forma.

Les marbres d'Italie arrivèrent rapidement, et le piédestal du buste ainsi que le socle des quatre statues furent bientôt mis en place. De même la grille forgée qui fut exécutée à miracle ne tarda pas à les enclore. Mais par un accident funeste les travaux ne furent point poussés davantage. L'attention de M. de Migurac, sollicitée par mille soucis divers, ne put demeurer concentrée sur cet objet unique, embrassé dans un premier élan du cœur. Le marbrier, n'ayant pas reçu

d'autre paiement qu'un acompte de deux mille livres pour les fournitures qu'il avait faites, refusa de se dessaisir des figures allégoriques, qu'il céda à un financier : accrues de quelques attributs nouveaux, elles devinrent, aux coins d'une salle à manger, le Plaisir, la Volupté, la Grâce et le Désir. Quant au buste, il ne fut jamais ébauché. La grille d'argent avait été livrée par M. Germain Pilon en temps voulu et soldée à deniers comptants. Mais, comme il eût été inutile de la poser tant que le socle était vide, elle fut reléguée en un grenier de l'hôtel, où elle demeura jusqu'au jour où M. de Migurac, n'ayant point sous la main les mille écus nécessaires pour offrir à mademoiselle Fanchon, du Théâtre Italien, le griffon noir qu'elle lui demandait, ordonna qu'on en fît argent chez quelque revendeur. Son intention était d'ailleurs d'en commander une autre, d'un plus riche modèle, mais qu'il oublia par la suite. C'est ainsi que le monument de la marquise Isabelle ne se composa que d'une terrasse de marbre irréprochable où se dressaient un piédestal et quatre socles vides; et son nom n'y fut point gravé. Mais, tel quel, il attirait la curiosité et fut pendant de longues années un sujet d'étonnement pour les visiteurs des morts.

Cependant, en peu de semaines, avec l'aisance qui lui était propre, M. de Migurac avait achevé son passage de l'état de pauvreté à celui d'opulence quasi miraculeuse qui lui était échu. Lorsque, ayant suivi les ordres de son ancien élève, M. Joineau débarqua du coche à Paris, deux mois plus tard, il le retrouva somptueusement installé dans un hôtel sis au coin de la rue Saint-Honoré et de la rue de l'Arbre-Sec, qu'il venait de louer à un fermier général. Le luxe et le goût de l'ameublement allaient infiniment au delà de tout ce que l'abbé avait jamais admiré au château de Migurac.

D'un vestibule décoré de mosaïques, de pilastres corinthiens et d'armures anciennes, l'abbé fut introduit dans une série de salons éclatants de blancheur, dont le plus vaste, peint en vert d'eau, avait le plafond revêtu de camaïeux de Boucher, parmi des hauts reliefs d'or marqués de l'écusson de Migurac. Des dessus de porte signés de Watteau se faisaient pendant aux deux bouts de la pièce, dont les murs disparaissaient sous les chefs-d'œuvre de Greuze, de Fragonard et

de Largillière, tandis que sur la cheminée de marbre, les consoles et les meubles de laque, s'éparpillaient les plus belles porcelaines de Sèvres et verreries de Venise. M. de Migurac vint à sa rencontre, vêtu de soie et de brocart d'argent, l'embrassa fort affectueusement comme s'il l'avait quitté la veille et aussitôt lui montra le palais dont il lui confiait l'intendance. La profusion des cuivres et des ors, des tentures d'Aubusson et des Gobelins, des meubles chantournés, dorés, vernis ou plaqués, des faïences, des cabinets d'Allemagne et de Chine, des lustres de Bohême, des pendules à colonnes, des pièces d'orfèvrerie, flambeaux à girandoles, surtouts de table, vases de toutes sortes, corbeilles et services variés, le jeta dans une sorte de vertige. Douze chevaux piaffaient à l'écurie. Quatre voitures dont un carrosse à sept glaces et un wiski genre anglais étaient aux remises. Un domestique innombrable en livrée de velours cramoisi traînait dans les antichambres : le lecteur s'en fera une idée considérant que M. de Migurac n'avait pas moins de quatre valets pour lui présenter son déjeuner du matin. L'un tenait la chocolatière, le deuxième faisait mousser le breuvage avec le trémoussoir ; les mains d'un autre étendaient la serviette, et le maître d'hôtel avait la tâche de verser. M. Joineau lui-même, dont la chambre était crème et or, reçut en présent de son maître, pour son service particulier, un jeune nègre nommé Zamore, habillé d'un turban à plume et d'une veste et d'une culotte de satin rose ; et il ne put s'en défaire qu'en alléguant son effroi de ce visage noir pareil à celui du diable.

Ébloui de tant de magnificence, l'abbé ne se contint pas de témoigner à son maître combien il s'émerveillait qu'un philosophe entendît le luxe et le confortable de l'existence tout aussi bien qu'un financier. Il n'était pas dans le caractère de M. de Migurac de remarquer l'ironie. Ce fut en toute simplicité qu'il démontra à son ancien précepteur comment, dans le changement de sa condition, il prétendait appliquer ses principes.

— Du moment, dit-il, que s'est affermie la propriété privée, origine de tous les vices, le philosophe a le devoir de l'accepter. Car du partage de ses biens entre tous les misérables ne résulterait aucun avantage pour eux, la part de

chacun devant être ridiculement infime ; leur partage entre quelques-uns ne ferait qu'accroître injustement le nombre des privilégiés. Le rôle du philosophe sera donc, non de rejeter la fortune, mais d'en faire le plus noble usage. Loin de thésauriser, il dépensera largement. Afin de manifester que sa vertu est inaccessible à toutes les séductions, il aura la pompe extérieure d'un fermier général et fréquentera le monde. Il encouragera les artistes et fera vivre les ouvriers en multipliant autour de lui les objets de prix : car les jouissances du luxe, blâmables selon l'ordre primitif des choses, sont aujourd'hui le seul moyen par lequel le riche puisse faire part au pauvre de ses trésors. Il favorisera selon ses moyens le règne de la vertu et de la philosophie, n'épargnant rien pour guider l'humanité vers le progrès, portant un œil attentif sur le génie malheureux, corrigeant les caprices du destin, se faisant le collaborateur de la Providence.

Le plan que M. de Migurac continua de développer avec une éloquente abondance parut à l'abbé à la fois sublime et commode, et il assuma sans déplaisir ses nouvelles fonctions qui, encore qu'elles n'eussent point un caractère particulièrement ecclésiastique, convenaient à sa nature confortable et soigneuse.

XX

MODÈLE D'UNE VIE PHILOSOPHIQUE ET MILLIONNAIRE

Nous sommes arrivés à l'époque la plus illustre de la vie de M. de Migurac. Il ne fallut que peu de mois pour que le bruit de sa métamorphose se répandît et qu'il devînt un des hommes à la mode que l'on s'arrachait dans les meilleures compagnies et dont les moindres paroles étaient scrupuleusement recueillies et répétées. De longue date, il était réputé pour l'originalité de son humeur et de ses aventures, pour le charme de ses manières et pour les productions de sa plume : quand à tous ces mérites il joignit celui de l'opulence, il fut tenu pour irrésistible.

C'est une chose que l'on ne peut se lasser d'admirer, à quel point, ayant été ballotté par tant de vents contraires, il s'accommoda de la splendeur soudaine qui l'environnait et démontra sans effort par toute sa conduite combien la philosophie avait effectivement perfectionné en lui l'œuvre de la nature.

L'ordonnance de ses journées était à la fois régulière et d'une activité non pareille. N'ayant jamais été avide de sommeil, il se levait de bonne heure afin de consacrer à l'étude le début de sa matinée. Selon la matière qu'il se proposait d'aborder, il revêtait tel ou tel des habits que ses valets lui présentaient : s'habillant d'étoffes communes quand il méditait une narration ordinaire, préférant les velours somptueux et les soies éclatantes si son génie l'entraînait vers des sujets grandioses, s'éprenant de tons nuancés et vaporeux s'il s'agissait de subtilités philosophiques. Après qu'il avait versé sur ses mains et son mouchoir un parfum approprié aux circonstances, il passait dans l'un de ses trois cabinets, tendus de bleu, d'or ou de noir et meublés à l'unisson. Il y demeurait plusieurs heures dans le feu de la composition, et deux secrétaires avaient fort à faire pour mettre au net les feuilles noircies de ses hiéroglyphes.

Ensuite ses valets le changeaient d'habits, et il donnait audience à la foule des solliciteurs. On croira difficilement combien sa prospérité avait accru le mérite de ses ouvrages et répandu sa gloire. Deux heures avant qu'il permît d'ouvrir sa porte, un peuple de faméliques se pressait dans ses antichambres : indigents sollicitant un secours, écrivains désireux de faire imprimer leurs œuvres, étrangers amenés par la badauderie, inventeurs de toutes les merveilles capables de soulager l'humanité.

M. de Migurac accueillait les uns et les autres avec une égale aménité. Il était de notoriété publique que jamais un pauvre ne sortait de chez lui sans avoir reçu une bonne parole et quelque aumône par l'intermédiaire de M. Joineau : à tel point que la rue était parfois encombrée de loqueteux et de pouilleux jusqu'à cinquante toises et davantage. Les poètes en gestation et les prosateurs incompris étaient ouïs avec la même patience, moins faciles à contenter, malheureusement,

parce qu'ils avaient soif de renommée plus que d'argent ; mais M. de Migurac promettait de lire leurs œuvres et les assurait de sa sympathie. Il avait un mot gracieux pour les simples curieux, mais les renvoyait promptement à l'abbé, qui les instruisait de sa biographie. L'office de M. Joineau était également de tancer, en leur glissant quelque secours, les filles de joie ou actrices qui, à cause du crédit que ses ouvrages avaient valu à notre héros dans le monde galant, venaient volontiers se plaindre de leurs mécomptes.

M. de Migurac écoutait avec une faveur spéciale les inventeurs. Ses lectures lui avaient appris que beaucoup de leurs pareils étaient morts sans avoir pu produire au jour leurs découvertes : aussi tenait-il pour un des devoirs principaux du riche de les rechercher, fortifier et encourager par ses paroles et ses subsides. C'est pourquoi les constructeurs de machines à voler ou à nager, les entrepreneurs de spiritisme et de magnétisme animal, les inventeurs de pâtes à rajeunir et d'élixirs pour tous les maux, les alchimistes, les astrologues, les nécromanciens, et tous les faiseurs d'utopies s'écrasaient autour des pilastres corinthiens. Malgré sa bonne volonté, M. de Migurac dut renoncer à donner audience à tous et se faire aider de ses secrétaires, ce qui lui fut reproché.

M. Joineau a gardé le registre des nouveautés qui furent proposées au marquis et n'évalue pas à moins de deux cent mille écus l'argent qu'il éparpilla entre les assembleurs de nuées. Le résultat fut au-dessous de ce qu'il espérait. A part une huile purgative assez efficace, une machine à couper les têtes instantanément et sans souffrance que lui soumit un jeune médecin nommé M. Guillotin, et un appareil à voter fort ingénieux qui devait être utilisé dans les temps de la communauté des biens et du suffrage universel, aucune invention remarquable ne résulta de ses largesses ; et M. de Migurac eut le regret cruel de ne point voir tranchée à sa satisfaction la question principale qu'il mit au concours entre les esprits les plus distingués, à savoir celle de l'existence de Dieu.

M. de Migurac, en effet, étant indisposé, un beau matin, conçut fortement que, de tous les problèmes qui se posent à l'esprit humain, il n'en est point de plus considérable. Lui-même ne pouvait nier que, plein de foi dans l'Être



suprême aux jours où son âme était ensoleillée, il glissait au scepticisme à d'autres moments où il était plus frappé de tout le mal qui foisonne sur la terre ; il y avait même des jours où, malgré la sérénité habituelle de son âme, une sorte de détresse le prenait de cette difficulté et lui rendait le doute intolérable. Aussi fut-il déçu de ne relever dans le millier de mémoires qui lui parvinrent que de vagues déclamations, des disputes logomachiques et des enchaînements de sophismes.

Une dissertation anonyme le captiva quelque temps. Remarquant que seule la douleur physique dépouille l'homme de sa faculté de dissimulation et fait sortir de sa bouche la voix de la nature, l'auteur proposait de soumettre un individu de génie moyen à une torture prolongée et d'accepter pour véridique l'opinion qu'il émettrait dans cet état sur le problème de l'existence divine : car, précisait-il, si Dieu existe, il n'a pu manquer d'en avertir sa créature, et celle-ci ne faillira pas à le proclamer du jour où la douleur à la fois abolira les artifices de sa conscience et dissipera les ténèbres qui obscurcissent sa vue. Une théorie si originale toucha vivement M. de Migurac, et, bien que son humanité naturelle y répugnât quelque peu, il avait déjà fait choix d'un de ses secrétaires pour l'expérience, résolu d'ailleurs à l'indemniser ensuite très largement, quand M. Joineau, à qui il s'ouvrit de ce dessein, l'en dissuada avec une énergie dont l'inquiétude personnelle ne diminuait pas l'éloquence et lui représenta qu'il ne ferait par de telles pratiques que ressusciter l'inquisition, œuvre peu digne d'un philosophe.

Ayant renoncé à cette manigance, M. de Migurac se dégoûta quelque peu des faiseurs de projets ; à quoi l'abbé, qui voyait avec ennui tous ces songe-creux abîmer les parquets de l'hôtel, ne l'incita pas médiocrement. Il fit observer à son noble maître qu'en flattant les chimères de ces sortes de toqués et les détournant de gagner honnêtement leur vie, il leur rendait de fort mauvais services. Il lui remontra notamment que quatre de ses visiteurs étaient aux Petites-Maisons, que trois avaient mis fin eux-mêmes à leurs jours, que cinq inventeurs de machines à voler s'étaient rompu les os, que deux alchimistes s'étaient fait sauter, avec leurs cornues, et

que la mer avait englouti deux autres songe-creux qui s'étaient prétendus capables de marcher sur les flots. Ces déboires ralentirent pour un peu le rôle philanthropique de M. de Migurac. Mais, remarque mélancoliquement l'abbé, il était dans sa nature d'entreprendre; et il retomba plus d'une fois dans ce genre d'égarement.

Ayant pris congé de ses fâcheux, M. de Migurac allait s'inscrire aux portes des maisons où il était prié, et donnait généralement une couple de minutes au petit lever de quelque femme à la mode, la comtesse de Pontruan, la présidente de Vergnes, ou mademoiselle Lorigny, danseuse à l'Opéra. Ces trois dames et bien d'autres avaient coutume de recevoir autour de leurs pots à oille et de leur coiffure ce qu'il y avait de mieux dans la société et le monde des lettres. M. de Migurac ne manquait pas de s'y présenter dans le plus galant des habits de matin, adonisé, frisé, et parfumé comme le plus mignon des petits-maîtres; non qu'il donnât dans les frivolités de la mode, mais il pensait nuisible d'infliger à la vertu un aspect déplaisant ou ridicule; et pourquoi la philosophie refuserait-elle l'appoint de l'élégance et du bon goût? Rien n'était plus édifiant que de l'entendre disserter sur l'égalité sociale, caressant sur ses genoux le carlin d'une vestale de la Comédie, ou exposer les vices des États modernes dans un cercle d'élégants qui n'osaient l'interrompre.

M. de Migurac, quand il n'allait point en ville, dînait, sur les deux heures, en compagnie de M. Joineau et de ses secrétaires. La chère était d'ordinaire fort simple, à tel point que l'abbé, parfois en rentrant dans son appartement, se faisait porter quelques reliefs du souper de la veille. Car c'était une maxime familière à M. de Migurac que de trop manger alourdit l'intelligence et qu'un seul repas bien servi par jour suffit à l'homme. Aussi le plus souvent les vaisselles d'or et d'argent ne renfermaient qu'un peu de fèves cuites à l'eau ou autres friandises du même genre. M. de Migurac tenait pour nécessaire que le philosophe fût indépendant de ses besoins physiques : non seulement il touchait à peine à ce plat unique et exigeait de ses hôtes la même sobriété, mais d'autres fois, afin de les endurcir, il faisait couvrir la table d'entrées de toutes sortes et de rôts abondants, faisans en salmis, pou-

lardes truffées ou carpes du Rhin, et, tandis que les crampes leur tiraient la salive de la bouche et leur tordaient les boyaux, il les exhortait en termes fort nobles à savourer la succulence de ces mets seulement par la vue et par le nez, et non autrement.

— Ainsi, — disait-il, — vous pratiquerez au mieux sur vous-mêmes cet art de dompter les passions, qui est proprement, ainsi que l'a écrit M. de Mably, l'art de l'éducation et du gouvernement; et aux souffrances de votre convoitise déçue, vous mesurerez la misère de ceux qui meurent de faim et apprendrez à y compatir.

Un jour, un des petits secrétaires, qui crevait de faim et sentait de détresse l'eau lui couler des yeux, profita sournoisement de l'inattention de M. de Migurac, qui s'entretenait avec l'abbé, pour dérober une aile de volaille et la dévorer à belles dents. Mais, par l'effet de sa hâte, il s'étouffa si violemment avec un os qu'il pensa rendre l'âme et le reste. Ce qui fournit à M. de Migurac l'occasion de déplorer à quel excès de sévérité était poussée la législation sur le vol :

— Car — dit-il — si l'effet de sa gourmandise a conduit M. Berlurin à enfreindre cette règle de jeûne que nous nous sommes imposée et à pécher contre la civilité, concevez combien est irrésistible l'impulsion qui jette un affamé sur un pain, et quelle est l'atrocité des gouvernements qui ont puni de mort une action légitime selon la nature, et dont l'individu ne saurait être réputé responsable dans la société.

C'est ainsi que les accidents les plus minces donnaient prétexte à M. de Migurac pour en dégager des opinions curieuses ou édifiantes.

Le repas fini, il avait coutume de s'adonner à la lecture des gazettes afin d'embrasser tout ce qui intéresse l'ensemble de l'humanité. Il frémissait aux guerres, aux iniquités, aux attentats sanguinaires, s'enthousiasmait aux initiatives généreuses, prenait note de tout ce qui lui semblait annoncer un progrès, et adressait des épîtres enflammées aux hommes de bien de tous les pays. Jusque dans les deux Amériques, il n'était guère de ministre à qui il n'eût communiqué ses idées de régénération individuelle. Et il entreprit successivement tous les rois de l'Europe, les exhortant à accorder des

libertés à leurs sujets, à confisquer les fortunes usuraires des financiers et à établir l'égalité des biens avant d'abdiquer eux-mêmes dans les mains des peuples souverains.

Afin de se délasser ensuite de cette activité harassante, il montait dans son carrosse et se faisait mener vers les boulevards, les Champs-Élysées, la barrière de l'Étoile ou les allées de Longchamp, se délectant à respirer librement et à regarder les passants. Lorsqu'il devait faire quelque visite, il était richement paré, estimant cette politesse due à ses hôtes. Mais s'il allait seulement à la promenade, il portait perruque ronde et chapeau à la Pensylvanie, était vêtu d'un petit habit de droguet noir et sans épée, ne trouvant pas mauvais d'étonner par son aspect la troupe dorée des gens du monde et que l'on remarquât que la modestie du philosophe n'était pas déplacée dans un carrosse de gala. Et il mettait un soin particulier à ce que l'allure des chevaux fût modérée, pour ne point écraser les gens dans les rues étroites et dépourvues de trottoir.

De ses soirées, l'emploi était variable : tantôt il poursuivait ses travaux, tantôt il était prié en quelque maison amie, ou bien il assistait en petite loge à quelque spectacle. Mais l'immoralité qu'il constatait dans le théâtre l'affligeait et il le voyait avec regret négliger ainsi son but principal, qui est de répandre dans le peuple le culte de la vertu. Aussi n'y allait-il que pour y conduire des amis, témoignant par ses froncements de sourcils, ses soupirs et ses hochements de tête à quel point il réprouvait l'inanité pompeuse des tragédies et l'inconvenance des spectacles comiques.

Mais ses journées se terminaient ordinairement par les soupers qu'il donnait en son hôtel et qui lui conquirent la plus grande part de sa célébrité, non point tant par leur faste, encore qu'il fût incroyable, que par le goût singulier selon lequel ils étaient réglés. Tous les chroniqueurs du temps les ont prônés ou décriés à l'envi et il ne sera pas hors de propos de leur consacrer un chapitre particulier.

XXI

DES SOUPERS DE M. DE MIGURAC

Considérant que l'acte de donner à manger est un des devoirs les plus incontestables du riche, M. de Migurac tenait à s'en acquitter avec prodigalité : à la fois pour que ceux des privilégiés qui seraient de ses fêtes reconnussent que la philosophie n'enlevait rien à son goût et aussi pour que les estomacs mal garnis fussent à même de se rassasier pour plusieurs jours d'une nourriture succulente. Mais, afin de ne pas faire de l'acte vulgaire de manger le but principal de ces réunions, il les ennoblissait d'intermèdes.

Du commencement à la fin du repas, une musique invisible de plusieurs orchestres charmait les oreilles. Lui-même déterminait le choix et l'ordre des morceaux, de même que la place des musiciens, afin que le tout fût en harmonie avec la marche des services. Au moyen de soufflets puissants disposés aux quatre coins de la salle, il faisait précipiter à intervalles réguliers des vapeurs parfumées de plusieurs sortes, destinées à chasser l'odeur grossière des viandes et à incliner les esprits vers des préoccupations sublimes. Enfin des spectacles variés venaient récréer les yeux à l'improviste par le moyen d'une cloison qui se relevait et découvrait une scène. Là se donnaient des danses d'un caractère historique ou des ballets allégoriques composés par M. de Migurac lui-même.

Mais ce qui fit la gloire de ses festins fut l'idée qu'il eut de consacrer chacun d'eux à célébrer un principe de philosophie ou une vertu déterminée.

Au souper de la Pureté, les convives ne furent admis que vêtus de blanc. Toute la salle était tendue de soie blanche et les sièges drapés de velours blanc. Sur la table, dépourvue d'argenterie, s'étalaient à profusion des lilas, des fleurs d'orangers, des lis et des roses blanches; des couverts d'ivoire étaient posés à côté des assiettes de faïence. Des laquais

habillés de blanc offraient des plats où toutes les sortes de mets étaient blancs également, consistant en potage à la reine, soles, turbots et barbues dépouillés de leur peau, purées à la crème, riz, longe de veau, volailles glacées, sorbets à la neige, etc. Sur la table, nulle boisson, si ce n'est le lait, premier nectar de l'innocence, et quelques vins du Rhin et de Sauterne fort clairs. Comme divertissement, il y eut des chœurs, d'abord d'enfants en bas âge qui se livrèrent à des simulacres de jeux puérils, puis de jeunes vierges en longues robes de lin, enfin d'anges aux ailes de cygne, à peine voilés de gazes transparentes et symbolisant les délices candides de la vie céleste.

Par contraste, M. de Migurac donna également un souper en l'honneur de la Volupté. Aux timides objections de M. Joineau, il répondit avec fermeté que l'homme, n'étant pas un esprit pur, agit sagement en sacrifiant parfois à ses sens et que d'ailleurs la volupté est l'agent dont use la nature pour arriver à ses fins. Il fit donc peindre aux murs de la salle une profusion de scènes lubriques empruntées aux descriptions de l'Arétin ou au *Satyricon* de Pétrone. Les pièces de faïence et d'argenterie, ainsi que les vases divers qui jonchaient la nappe, et les pains et les pièces d'ornement offraient les formes obscènes des objets retrouvés en certaines ruines antiques. Derrière les chaises des convives se tenaient debout, pour le service de la table, de jeunes beautés prises parmi les impures les plus illustres de Paris, la gorge et les bras nus, et la jupe courte laissant voir la jambe. Tandis que les ventilateurs pulvérisaient dans la salle des parfums aphrodisiaques, les mets se succédaient choisis parmi les plus propres à exciter la fièvre des sens : poissons aromatisés de toutes les épices, homards, gibiers noirs, vins chaleureux et sauces cantharidées. Une musique langoureuse imprégnait les oreilles échauffées des convives de la lasciveté orientale, cependant que sous leurs yeux se déroulaient des tableaux vivants qui figuraient les scènes les plus célèbres de la vie amoureuse : l'aventure de Jupiter et de Léda, celle de Vénus et de Mars, de Ruth et de Booz, de Julie et de Saint-Preux, et les galanteries contemporaines, telles que les redisaient les gazetiers des boudoirs. Les costumes étaient reproduits avec une si

scrupuleuse exactitude que les personnages qui devaient être nus l'étaient effectivement. L'impression de ce spectacle fut si puissante que, au témoignage M. Joineau, qui crut devoir à son caractère sacré de quitter la table dès le quatrième service, la fête se termina par une orgie digne d'Héliogabale, sur laquelle notre modestie nous engage à jeter un voile. Il est fort probable que M. de Migurac aurait eu à s'en expliquer avec la justice s'il n'eût pris soin d'avoir parmi ses hôtes le lieutenant criminel lui-même et l'une des maîtresses de l'archevêque de Laon.

Mais, de toutes les fêtes qu'il donna, la plus célèbre fut sans doute celle de l'Égalité. M. de Migurac, ayant commencé par traiter séparément les personnes de qualité et les gens du commun, s'était appliqué ensuite à les réunir, et il se plaisait à voir assise une duchesse auprès d'un porteur d'eau ou de lanterne, et un prince du sang à côté d'une demoiselle de modes. Après avoir quelque peu déconcerté, le piquant de ces rencontres était devenu un attrait : plus d'un grand seigneur fut fort aise de pouvoir ainsi, sans entremetteur, s'aboucher avec quelque petite fille, de même que telle noble dame était fort aise de frôler de près les jambes d'un danseur de l'Opéra.

Satisfait de ces résultats, mais désireux d'aller plus loin dans cette voie, M. de Migurac convoqua un soir la plus illustre compagnie. Le prince et la princesse de Tressange, M. Thomas, de l'Académie, mesdames de Berck et de Vergnes, prirent place avec plusieurs autres autour de sa table. Leur surprise ne fut pas médiocre de trouver des sièges vides, alternant avec ceux qui leur étaient assignés, et de n'apercevoir, au lieu de la profusion de fleurs, d'argenterie et de cristaux qui était coutumière, que du pain noir, un potage maigre de piètre mine et de l'eau claire. Au milieu de l'étonnement général, M. de Migurac se leva et entama un discours magnanime où il rappela à ses hôtes l'effroyable distance que les fantaisies du sort avaient établie entre les hommes, nés pour être égaux, et comment, sans le labeur assidu de leurs frères, les riches mêmes se trouveraient réduits aux privations et obligés de se nourrir d'un pain noir tel que celui qu'ils voyaient :

— Mes frères, — conclut-il, — j'ai voulu qu'au moins

un soir l'iniquité du destin fût réparée, et j'ai voulu réjouir vos cœurs du spectacle de l'égalité rétablie.

A un signal, les portes s'ouvrirent, et laissèrent entrer une troupe d'hommes et de femmes du peuple, vêtus de leurs habits de travail ou de leurs haillons, qui vinrent garnir les sièges vides, en sorte que la princesse de Cressange se trouva encadrée d'un garçon vidangeur et de l'invalide du pont des Arts, tandis que madame Mercuit, crieuse à la fraîche, était assise entre le prince et M. Thomas.

Comme l'inattendu de cet assemblage mettait un peu de froideur dans la compagnie. M. de Migurac reprit son discours avec plus de chaleur. Il adjura l'abbé de confirmer que l'Eglise avait prôné la même doctrine, et, après avoir fait appel à la piété autant qu'à la raison naturelle de chacun, il s'inclina le plus galamment du monde vers sa voisine, qui vendait des châtaignes, et la baisa sur la joue, engageant ses hôtes à en user de même avec les leurs.

Dès l'instant où les convives populaires étaient entrés, les vins généreux et les plats succulents avaient circulé, et, bien que certains difficiles fissent la petite bouche, on s'accola d'assez bonne grâce, et une acclamation unanime salua au dessert l'invitation du marquis philosophe de boire à la santé de l'humanité.

Lui-même ouvrit le bal donnant la main à la marchande de marrons ; à ce moment, toute contrainte était disparue : le vin plus que l'éloquence avait rappelé les hommes à leur égalité première ; et, les yeux humides, M. de Migurac, essoufflé, se pâmait de joie à voir une présidente à mortier et un ramoneur allobroge s'avancer en cadence à la rencontre d'un conseiller au parlement et d'une harengère.

Mais des clameurs épouvantables vinrent soudain troubler cette fête et prouver d'une manière évidente que, pour supporter le vin au moins, l'aristocratie était fort supérieure à la plèbe. Dans l'ivresse du champagne, maître Charlot, garçon tailleur, oublia entièrement que son égalité reconquise l'autorisait seulement à danser avec madame de Cressange, et il prétendit pousser plus loin ses avantages d'une manière qu'il ne nous paraît pas opportun de spécifier. Sur quoi, la dame se répandit en cris aigus, peut-être mal proportionnés avec

le danger qu'elle courait, et le prince, dégainant son épée, voulut en percer le malotru. Mais il fut incontinent à demi assommé par un portefaix, ce qui rendit la bataille générale. Les tabourets, flambeaux, chaises, vases précieux et objets de toute espèce volèrent à travers le salon transformé en champ de carnage, tandis que M. de Migurac, empochant les coups des deux parties, s'efforçait en vain de leur remettre en mémoire la fraternité.

Plus prudent, heureusement, M. Joineau, sitôt qu'il eut reçu deux assiettes et un compotier sur le chef, envoya querir la maréchaussée, qui intervint fort à propos pour séparer les combattants. Les gentilshommes et les bourgeois en furent quittes pour leurs habits déchirés et pour quelques égratignures. Quant aux gens de rien, ils passèrent la nuit au violon, et plusieurs y restèrent le lendemain, étant encore trop ivres pour se souvenir de leur demeure.

Ainsi se termina la fête de l'Égalité, qui, bien que quelques esprits chagrins eussent voulu y jeter une sorte de ridicule et d'odieux, porta au pinacle le nom de M. de Migurac et le consacra comme un des lions du jour.

XXII

D'UNE DÉTERMINATION QUE PRIT M. DE MIGURAC

On penserait difficilement qu'au milieu d'une vie aussi judicieusement distribuée et où il avait si admirablement concilié les devoirs du monde et ceux de la philosophie, M. de Migurac, vertueux et opulent tout à la fois, ne goûtât pas dans leur plénitude toutes les délices du cœur et de l'esprit. C'est cependant un fait que l'abbé note dans son journal avec clairvoyance, qu'au bout de quelques mois, son humeur, d'affable et de riante qu'elle était, sembla se teindre de mélancolie.

Autant qu'il nous est permis de le conjecturer, des causes diverses l'y induisirent, dont la moindre ne fut pas la malignité publique. C'est une chose qui atterre qu'un homme tel que M. de Migurac, dont la vie tout entière n'était dévouée

qu'au bonheur universel, n'ait pu échapper à la malveillance de la critique. On est confondu de voir quelle quantité de pamphlétaires, de cuistres, de mauvais écrivailleurs s'appliquèrent à dénaturer ses moindres actions. Il n'était pour ainsi dire point de semaine que quelque faquin ne tentât, par un plat libelle dont les louanges étaient aussi perfides que les calomnies, de tirer une poignée d'écus à la curiosité publique, toujours avide de ce qui touchait au marquis philosophe.

Un surcroît de chagrin venait à M. de Migurac de ce que parmi ces malheureux se trouvaient des hommes qu'il faisait état d'estimer, dont plusieurs familiers du Perroquet Gris. Ils étaient les plus enragés à le taxer de fatuité ou de folie, et à divulguer, en les dénaturant à leur manière, force anecdotes propres à le mettre en posture déplaisante. En même temps que le renom de ses ouvrages se répandait et que les écrivains qu'il recevait à sa table les vantaient avec plus d'ardeur, il se formait contre eux une sorte de conjuration de mépris et de dénigrement dont on eût dit que le chef était M. Mottet en personne.

De tels jugements contristaient profondément M. de Migurac. Connaissant la loyauté et la justesse d'esprit des hôtes du Perroquet Gris, il ne mit pas en doute que leur verdict ne fût mérité et que, par un hasard funeste, son génie n'eût abandonné la bonne voie ; et il résolut d'aller s'ouvrir à ses confrères et de leur demander leurs conseils.

C'est pourquoi, un soir, la rue de la Huchette, peu habituée à pareil honneur, retentit du roulement d'un carrosse à quatre chevaux qui s'arrêta devant la porte du célèbre cabaret : et les badauds apparus aux fenêtres de tous côtés en virent descendre M. de Migurac qui, tirant le loquet, se présenta soudain devant la compagnie, réunie comme de coutume autour des pots et des bouteilles.

Il sembla que ce fût la statue du Commandeur qui fascinât les doctes buveurs. Tous demeurèrent immobiles et comme pétrifiés. M. de Migurac, d'un ton pénétré, leur exposa qu'il venait les remercier de la franchise de leurs critiques, et, s'adressant à M. Mottet qui essayait vainement de se dissimuler derrière un buffet, il le sollicita de lui indiquer par quel moyen il pourrait recouvrer la force de son génie. M. Mottet,

plus maigre que jamais et qui pâlissait et rougissait tour à tour, protesta en quelques paroles vagues que son illustre ami avait mal entendu ses réflexions et s'excusa de se retirer précipitamment à cause d'un rendez-vous qui l'appelait. En quoi il fut imité par tous les autres qui, après avoir assuré à M. de Migurac que son talent n'avait nullement diminué, se hâtèrent de l'embrasser et de s'enfuir.

Le marquis philosophe regagna ses pénates un peu rasséréné; mais quelle ne fut pas sa douleur quand, parcourant deux jours plus tard la *Gazette des Lettres*, où M. Mottet écrivait sous le pseudonyme de Juvénal, il y lut un apologue où était violemment stigmatisée l'effronterie de l'ancien berger Alcidas, égoïste et enrichi, heureux d'humilier ses camarades par l'éclat de ses livrées et de son carrosse! M. Joineau trouva son maître en larmes et M. de Migurac lui fit le détail de son déboire, déplorant à la fois sa propre déchéance et la sévérité de ses amis. M. Joineau lui répondit qu'il prît garde que ce n'était point son génie qui était changé, mais bien la condition de sa fortune ; ce qui peut-être expliquait bien des choses. Sommé de s'expliquer par M. de Migurac qui n'entendait goutte à ces énigmes, l'abbé lui déclara sans ambages que seule la jalousie inspirait ses anciens compagnons, qui se réputaient également offensés, soit de son opulence s'il les priait chez lui, soit de son mépris s'il ne les priait point. Une idée aussi atroce révolta la magnanimité de M. de Migurac ; d'un geste, il arrêta l'abbé et s'écria :

— N'outragez pas le cœur humain et croyez que la déception de mon amour-propre est peu de chose à côté de l'horreur que j'aurais de soupçonner pareille perfidie.

Cependant le trait empoisonné, innocemment jeté par M. Joineau, ne fut pas entièrement perdu, et désormais, au chagrin de voir décliner son talent, M. de Migurac ajouta celui de se défier parfois de ceux qui s'appelaient ses amis.

Sa sensibilité fut douloureusement froissée par cette découverte. Il est à remarquer d'ailleurs qu'elle semblait se faire plus aiguë à mesure que, sans déchoir de son enthousiasme philanthropique, le marquis s'éloignait cependant du premier feu de la jeunesse et que se calmait en lui le volcan de toutes les passions. Tout égoïsme personnel dépouillé, M. de Migu-

rac, à l'empyrée des faveurs de Plutus, éprouvait avec une véhémence grandissante toutes les souffrances des créatures, subissant en quelque sorte la répercussion de chacune, souhaitant d'avoir une multitude de têtes et de bras pour porter secours à tous les misérables. Un jour le voyait accablé des revers des jeunes armées américaines et méditant de faire le coup de feu dans leurs rangs. Le lendemain c'était pour les derniers des Polonais que saignait son cœur : il serait beau d'expirer parmi eux sur un champ de bataille en combattant les monarques avides. Mais ensuite il se rappelait combien son bras avait déjà versé de sang et que toute violence, même légitime dans son motif, est haïssable. Alors il se tournait vers les moyens d'améliorer la condition des peuples et multipliait les projets et les pétitions en faveur de la diminution des impôts, de leur répartition plus équitable et de la réforme de la justice criminelle. Et dans sa tendresse inépuisable il englobait jusqu'à nos frères inférieurs les animaux, combinant une maison de retraite pour ces vieux serviteurs de l'homme et des moyens adoucis pour donner la mort à ceux qu'immole notre gourmandise insatiable.

Mais son âme gonflée de tant d'amour s'affligeait de constater chaque jour son impuissance. Car il ne pouvait se dissimuler que le succès couronnait rarement ses efforts, que ses initiatives les plus louables ne rencontraient que l'indifférence et l'ironie, et, parfois, avaient des effets opposés à ceux qu'il en attendait. Alors il déplora son isolement et que nul cœur ne battît à l'unisson du sien. Sa clairvoyance le forçait à se convaincre que de ses hôtes et ses amis, il n'en était aucun qui s'associât aux pensées intimes de son être; et l'abbé Joineau, lui-même, lui était uni par une affection d'habitude plutôt que par une véritable communion d'idées. Sans doute, bien qu'après réflexion il eût jugé que la chasteté était plus convenable au sage, il n'avait pu se défendre de nouer quelques intrigues soit parmi les beautés faciles, soit parmi quelques dames éprises de la philosophie. S'en reconnaissant fautif, il s'absolvait néanmoins par cette considération que l'homme a des sens et ne saurait s'affranchir de leurs exigences. Mais ces passades où le plaisir de la chair tenait la première place ne lui procuraient que des jouissances éphé-

mères, auxquelles même il prenait moins de goût, plaçant ses préoccupations morales avant les passe-temps qui jadis lui paraissaient les plus doux. C'est ainsi qu'ayant longtemps serré de près madame de Châtelys il renonça à elle le jour où elle s'en remit à sa discrétion, parce qu'il ne s'estima point susceptible de lui vouer un attachement durable; le monde l'en plaisanta et elle-même se fit peu après enlever par un capitaine aux gardes; mais l'approbation de sa conscience suffit à le rassurer, si elle ne lui rendit pas la gaieté.

Sans doute, l'amoindrissement physique qui suit la quarantaine était l'origine véritable de cette métamorphose sentimentale. Le lecteur en étant instruit sera moins surpris que ne furent les badauds lorsque, vers le printemps de l'année 1783, peu après la paix conclue avec l'Angleterre, le *Mercure de France* annonça en termes voilés le mariage d'un de nos gentilshommes philosophes les plus réputés, nouvelle qui souleva d'abord l'incrédulité et provoqua ensuite force commentaires.

Mademoiselle Marie-Agnès de Villecroix apparut pour la première fois à M. de Migurac au grand bal travesti que donna madame sa mère, en l'honneur de sa sortie du couvent, dans le carnaval de cette même année 1783. Elle était vêtue en naïade, d'une robe bien échancrée de taffetas blanc peinte en roseaux, coquillages et jets d'eau, drapée de gaze d'eau argent et vert. M. de Migurac, qui n'était pas moins galamment costumé en roi Numa, fut désigné pour lui faire vis-à-vis dans un menuet. Dès l'abord, un trouble inconnu l'envahit en face de cette jeune beauté, rendue plus attrayante par la fantaisie du costume. Des yeux de turquoise reluisaient dans un teint de lis et de rose; un sourire mutin découvrait des dents semblables à des perles. La main des Amours guidée par Vénus avait sculpté les grâces naissantes de la gorge et des épaules. Une délicieuse espièglerie, corrigée par la modestie et la naïveté du maintien, pétillait dans ce regard. M. de Migurac fut saisi de cette apparition. Il jugea qu'une si charmante personne lui offrait exactement l'image de la femme telle qu'elle est formée par la nature au moment où son cœur s'ouvre à la vertu et à la volupté. Chaque fois qu'il lui donnait la main pour une des figures, il frémissait, et

quand il pressa la taille svelte entre ses doigts, des feux divins embrasèrent ses moelles.

Il fallut bien qu'un sentiment si violent dessillât ses paupières et qu'il reconnût l'amour, puissant dominateur des hommes. Son premier mouvement fut de révolte. Eh quoi! une inclination aussi exclusive saurait-elle asservir ce cœur? Mais déjà il était incapable de lutter, et une lumière soudaine lui découvrit l'intention de la Providence.

Oui, si le destin avait permis qu'il rencontrât cette adorable créature, c'était afin qu'il cessât d'éparpiller sur trop d'objets la tendresse qui emplissait son âme. Si la nature commande à l'homme de chérir tous ses semblables, elle n'a proposé aux forces de chacun de faire le bonheur que d'un petit nombre. Il lui parut qu'en se consacrant à celui de mademoiselle de Villecroix, il accomplirait la tâche la plus glorieuse de sa vie, et qu'en même temps, réconforté par cet amour, il y puiserait une ardeur nouvelle pour se dévouer à l'humanité.

C'est pourquoi, tremblant et craintif comme un jouvenceau, M. de Migurac se présenta en grande cérémonie chez la comtesse de Villecroix et lui révéla le vœu de son cœur. La comtesse lui marqua quelque étonnement de cette démarche et lui fit observer que sa fille était encore fort jeune, n'ayant que seize ans, tandis que lui en avait passé quarante-deux. Mais M. de Migurac exhala sa flamme avec une telle chaleur, et la renommée de sa personne et de sa fortune ajoutèrent tant à son éloquence que madame de Villecroix, après en avoir conféré avec son époux, daigna donner une réponse favorable. Et il eut le surcroît de plaisir d'apprendre que, lorsque mademoiselle de Villecroix avait été informée du choix de ses parents, elle n'en avait conçu aucun ennui, mais, au contraire, avait sauté de joie et jeté par la fenêtre sa dernière poupée, disant qu'elle était bien heureuse d'avoir un beau mari, un carrosse et des diamants. Et lorsque M. de Migurac fut admis à lui baiser la main et qu'ils restèrent seuls en présence, elle se précipita à son cou avec un tel abandon qu'il en eut le cœur chaviré et les larmes aux yeux. Et, pour la première fois de sa vie, il mesura que les poètes n'ont rien exagéré en célébrant les délices de l'amour, origine et fin sublime de la création.

XXIII

QUELLES FURENT LES SUITES DU DEUXIÈME MARIAGE DE M. DE MIGURAC

Les débuts de son mariage furent, sans contredit, pour M. de Migurac les jours les plus fortunés qu'il eût vécus, l'époque la plus heureuse sur cette terre. Il avait cessé d'envier la félicité du sauvage sous sa hutte, aussi bien que celle de l'âge d'or et du jardin Éden. Il n'y avait rien de plus délicieux que Marie-Agnès, de plus jeune, de plus suave, de meilleur, de plus joli. C'était un ravissement de chaque jour de voir briller ses prunelles de turquoise et onduler sa taille fine, d'ouïr son rire perlé et ses reparties argentines, de la sentir vivre près de soi. M. de Migurac ne comprenait plus comment il avait pu respirer sans elle. Loin d'elle, toute vie était insipide. Elle était la beauté, la parure, la raison de toute chose. Le marquis l'aimait, non seulement comme sa femme, mais comme son amante, comme sa fille, comme tout le bonheur qui lui était réservé en ce monde. Et qu'elle daignât se laisser adorer était le prodige des prodiges, la grâce suprême qu'il fût donné à l'homme de rêver.

Aussi, dans l'ivresse de sa gratitude, M. de Migurac ne savait qu'imaginer pour lui plaire. Non seulement il avait répandu à ses pieds toutes les pierreries de madame sa mère et de madame Isabelle, mais lui-même était allé commander chez les meilleurs joailliers une profusion de bijoux : carcans de diamants et de perles, bracelets, bagues, et mille colifichets qu'il avait entassés sans compter. Il n'était pas de brocarts assez riches ni de soies assez reluisantes pour les robes de la nouvelle marquise : madame de Pigly était digne à peine de les tailler, et madame Pajelle d'y ajuster les fanfioles de la mode : blondes d'argent, barrières de chicorées, petits bouquets, nœuds et glands, dentelles à cent écus l'aune. Malgré les protestations de M. Joineau, le mobilier tout entier de l'hôtel avait été renouvelé de la cave au grenier, doublés l'écurie et le domestique.

Marie-Agnès acceptait avec une satisfaction pétulante et légère toutes les prévenances de son époux qui ne se lassait pas, dans des pièces de vers conçues en mètres variés, de la comparer aux nymphes, aux naïades, aux Grâces, à Vénus, à la Vierge Marie, à Chloé, à Égérie, à Jeanne d'Arc, à Béatrice, à Ninon, et à une foule d'autres femmes célèbres par leurs appas ou leur caractère. Toutefois elle avait une nature fort simple, encore qu'elle fût trop compliquée pour toute la philosophie de M. de Migurac; n'étant, à tout prendre, qu'une pensionnaire fraîchement émoulue du couvent, impatiente de changer de poupées et de remplacer les jeux de l'enfance et les austérités du cloître par toutes les merveilles et joyeusetés du monde qu'elle imaginait de loin sans en avoir une idée nette. Elle se fût estimée fort heureuse, aimant très fort son mari, parce qu'il était le premier qui eût parlé à son cœur, s'il l'eût emmenée à l'Opéra une fois la semaine, et tous les mois à la Comédie; pareillement, deux petites pierres aux oreilles et quelques mètres de marli auraient suffi à l'emplir de reconnaissance. Mais, parce qu'il ne trouvait rien d'assez beau, d'assez exquis, d'assez divertissant pour elle, elle se haussa fort naturellement à la sublimité de sa passion; et, après quelques semaines, elle se fût jugée bien à plaindre de rester un soir sans souper en musique, de rendre moins de douze visites en son après-dînée, ou d'être empêchée de changer chaque matin sa coiffure, passant de la Junon à la Harpie, sans oublier la Laideur, la Sylphide, l'Économie du Siècle et le Désir de Plaire.

On estimera peut-être que toutes ces fantaisies d'amour et de luxe ne s'accordaient guère avec le sérieux de la philosophie. Pour être sincères, il nous faut avouer que durant les premiers mois de son mariage, M. de Migurac prit peu de soin de régler sa conduite sur ces principes, ceux-ci ne s'étant que rarement présentés à son esprit tout plein de Marie-Agnès. Mais quand, par suite des longues heures que la jeune épouse consacrait à ses femmes, à ses toilettes, à ses visites et à ses fournisseurs, le loisir lui vint de soumettre ses propres actes au contrôle de son jugement, il ne put en méconnaître la sagesse.

En effet, le mariage, institution révoltante et absurde, n'est

compatible avec l'amour que si, renonçant à se prévaloir de son titre, le mari se montre plus prévenant et plus zélé que le plus épris des amants et fait ainsi lui-même la conquête du cœur qu'un serment de pure forme n'a pu lui enchaîner. Cette tâche, qui était celle que lui assignait la raison et la nature, il venait de s'en acquitter. Maintenant que l'âme de Marie-Agnès était sienne, rien sans doute ne lui serait plus aisé que de l'ouvrir aux lumières de la philosophie et d'en faire la confidente de ses desseins humanitaires.

Ce ne fut pas toutefois sans une certaine timidité que M. de Migurac osa communiquer à son épouse les grandes pensées qui lui étaient familières. Sachant combien la jeunesse est prompte à s'effarer, il craignait qu'elle n'eût quelque terreur de ces mots solennels, ou que peut-être les préjugés du couvent ne la retinssent en défiance. Il est à croire que, s'il eût été mal accueilli, il eût remis à plus tard de parfaire son enseignement.

Mais, contre son attente, la première fois qu'au dîner, à propos de la triste destinée de deux vieillards morts de faim dans une mansarde, M. de Migurac décocha quelques pointes à la civilisation, il entendit son épouse l'approuver hautement et lui poser des questions qui l'émerveillèrent. Il ignorait que justement, la veille, dans le salon de la princesse de Cressange, plusieurs dames entre deux âges eussent plaisanté la petite marquise du tort qu'elle faisait à la philosophie en lui dérobant son époux. Madame de Migurac avait été mortifiée de ce que son mari, étant philosophe, ne se fût pas encore révélé à elle sous cet aspect, et une curiosité la démangeait surtout de ces fameux soupers dont on disait à mi-voix monts et merveille avec un air de mystère qui en augmentait le piquant.

Aussi les prônes de M. de Migurac, bien qu'elle n'y comprît pas beaucoup plus qu'à du chinois, la trouvèrent toute oreilles, et il chérit davantage la philosophie de ce qu'elle parut s'y intéresser. Elle lui demanda d'un ton si ingénu de former son âme selon le vœu de la nature que les larmes lui en vinrent aux yeux.

Au bout de peu de temps, si admirable est la facilité des femmes de s'accommoder aux modes nouvelles, qu'elle discourait comme un docteur sur la propriété, l'économie poli-

tique et l'état social; le faisant avec modération pour ne point être indiscrète, et paraissant plus érudite encore de toutes les sottises des autres. Et, ravie de son succès, elle estimait les philosophes et la philosophie à l'égal des petites loges, des bals parés et du cavagnole.

Aussi est-ce peut-être en ces jours que l'hôtel de Migurac brilla de son plus vif éclat. Le matin, tandis que les solliciteurs encombraient l'antichambre du maître, des visiteurs choisis se pressaient à la toilette de madame : abbés galants et damerets, jeunes officiers poudrés à la maréchale, beaux chevaliers ou vicomtes du bel air, poètes dramatiques et lyriques, économistes et métaphysiciens; pour tous, elle avait une œillade avenante, et c'était plaisir de réformer le royaume en lorgnant de si belles épaules. Le dîner ne comptait jamais moins d'une vingtaine de convives; toute l'après-midi, les carrosses se succédaient, déposant ce qu'il y avait de mieux dans le monde des lettres, de la noblesse, de robe et d'épée; et la fête recommençait au souper pour ne finir que fort tard dans la nuit. Blanche, rose et blonde, la petite marquise parlait peu, mais permettait avec bonne grâce qu'on l'adorât. Une syllabe de ses jolies lèvres, un sourire de sa bouche mignonne, un adieu de ses doigts fins étaient plus spirituels qu'un poulet de M. de Beaumarchais, plus profonds qu'une dissertation de M. Thomas, plus poétiques qu'un sonnet de l'abbé Delille.

Au milieu de son monde, M. de Migurac était fort choyé, honoré à cause de lui-même, jalousé à cause de sa femme, et goûtait une félicité qui rayonnait autour de lui. En vain M. Joineau lui reprochait de temps à autre que ses dépenses excédaient de beaucoup ses revenus : il riait au nez du fâcheux et passait : était-il fermier général pour thésauriser? Quand madame sa belle-mère représentait qu'une existence si galante était périlleuse pour une jeune femme, il rompait les chiens par un éclat de rire et des compliments sur sa bonne mine. Et, lorsqu'un soir Marie-Agnès lui parut rêveuse et que, questionnée, elle lui dit avec une moue d'enfant qu'elle avait peur de l'aimer moins et lui proposa de partir tous deux pour la campagne, ce fut lui-même qui la rassura en s'écriant :

— Non, candide créature, je connais mieux que toi la pureté de ton âme; ne t'afflige pas si mon image n'y est

point unique comme au temps où l'humanité en était bannie; la place que tiennent mes semblables dans ton cœur ne m'est pas dérobée, et tu m'aimes davantage en les aimant tous avec moi.

La petite marquise le considéra d'un air très particulier et hocha la tête.

Cependant M. de Migurac dut éprouver bientôt que la continuité paisible du bonheur n'est pas donnée à l'homme. Un beau matin, M. Joineau s'introduisit dans son cabinet et lui dit d'un ton fort grave que, pour le repos de sa conscienc, il était nécessaire qu'il le mît au courant de ses affaires, et, l'ayant obligé de l'entendre, il lui démontra pertinemment que, quelque abondantes qu'eussent été les pistoles de M. Moriceau, elles étaient à l'heure présente croquées, ou peu s'en fallait.

Cet entretien rappela au marquis d'une manière fâcheuse celui qu'il avait eu avec madame sa mère et d'où était résulté son premier mariage. Pour endurci qu'il fût aux coups du sort et par accoutumance et par principe, il ne put retenir un soupir et cligna de regret vers les tableaux et porcelaines qui décoraient son cabinet. Mais il déclara, en redressant le front :

— L'abbé, après avoir été pauvre, je fus riche; pauvre je serai de nouveau et saurai l'être. Le sage est au-dessus des caprices de la fortune.

— Voire! — dit M. Joineau les yeux sur son ventre; — mais pensez-vous que madame de Migurac soit de cet avis?

Le marquis le foudroya d'un regard de mépris, se leva de son fauteuil et dit avec majesté :

— Je vais m'en assurer dès maintenant.

Et, tout d'une traite, il alla cogner à la porte de l'appartement de son épouse. Semblable à un petit nuage de gaze, de tulle, de dentelle et de fine toile de Hollande, d'où montaient les parfums de la jeunesse, de la violette et de la verveine, elle était aux mains de ses femmes qui l'habillaient. En face d'elle, sur un guéridon incrusté de nacre, un Amour d'argent lui tendait une glace. Une multitude de brimborions de toilette, cristal, argent, ivoire et or, peignes et brosses, boîtes à poudre, pots à oille, flacons, savonnettes, épingles

de toute taille, adorablement tordus, modelés ou ciselés, étaient épars. Mademoiselle Henriette lui présentait sa boîte à mouches en vermeil. Délicatement, de son doigt fin, la petite marquise les cueillait tour à tour et piquait la « passionnée » au coin de l'œil, « la galante » au milieu de la joue, et « la curiosité » à la naissance de la gorge.

A l'entrée de M. de Migurac, elle leva les yeux et interrogea d'où lui venait l'honneur de cette visite. Mais, devant sa beauté, l'éclat des choses précieuses qui l'entouraient et tout le luxe de ce jeune corps fait pour le luxe, M. de Migurac se sentit moins d'assurance. Pourtant, ayant donné l'ordre aux filles de quitter la chambre, il raffermit son accent et lui expliqua qu'ils étaient ruinés.

Marie-Agnès ne comprit point. Elle prit un air boudeur, déclara que son vêtement était très modeste, qu'elle ne saurait renvoyer une de ses femmes, et que tout ce qu'elle pouvait faire était de renoncer à la chaise à porteurs en bois de rose dont elle comptait faire l'emplette. Mais, quand M. de Migurac, en qui revivait plus que jamais le souvenir de son débat avec madame Olympe, lui eut expliqué qu'il ne s'agissait point de tout cela, mais qu'ils seraient contraints sous peu de vendre l'hôtel lui-même, elle l'envisagea fort effrayée, comme si elle appréhendait que sa tête ne se perdît, et finit par balbutier :

— Mais enfin, monsieur, que prétendez-vous? et devrai-je aller nu-pieds dans les rues et chanter aux carrefours pour gagner mon pain?

M. de Migurac fut saisi d'un grand remords et se reprocha cruellement de n'avoir point eu l'âme d'un capitaliste. Mais il n'était pas dans son caractère de s'appesantir sur le passé. Aussi, d'un ton enjoué, il exposa le plan qui venait de naître dans sa cervelle fertile. Avec le peu de bien qui leur resterait, ne pouvaient-ils louer quelque maison rustique à Auteuil ou à Suresnes, et y vivre dans les douceurs de l'existence champêtre jusqu'à ce qu'il eût avisé au moyen de rétablir leurs affaires? N'était-ce pas elle-même qui jadis avait souhaité habiter la campagne?

Marie-Agnès toisa de nouveau son mari. Un nuage de mélancolie voila son œil. Elle murmura :

— Sans doute !... mais maintenant tout est changé...

Et aussitôt elle continua :

— Il faut bien, monsieur, que nous voyions à ne pas mourir de faim. Mais la vie des champs sera austère, au sortir de tant de société.

Soulagé de la trouver si raisonnable, M. de Migurac ajouta bien vite, avec animation, que certainement ils ne seraient pas abandonnés de leurs amis. M. l'abbé Joineau, à coup sûr, leur resterait attaché. Et qui sait si d'autres encore, lassés du tumulte des villes, ne viendraient pas les rejoindre dans leur retraite ? Il se frappa le front.

— M. de Cadriot assurément serait des nôtres.

— M. de Cadriot ? dit Marie-Agnès avec un sourire ambigu.

M. de Cadriot était un jeune homme de quelque vingt-quatre ans qui, peu après le mariage de M. de Migurac, s'était vivement converti à la philosophie. Il y portait une ardeur extrême et ne quittait la toilette de la marquise, le matin, que pour faire figure dans son salon l'après-midi et prendre place le soir au souper. Il avait la peau blanche, la taille bien prise et un air très mélangé de douceur et d'audace.

M. de Migurac continuait, poursuivant sa pensée :

— Il y aurait aussi, je crois, M. Beaumanet.

— M. Beaumanet ? dit la marquise en souriant de même.

M. Beaumanet était un homme opulent qui avait passé la cinquantaine. Il s'était puissamment enrichi par l'agiotage et l'accaparement des grains, fréquentait la meilleure société et donnait des festins très courus. Sa mine était épaisse et rougeaude et il était connu pour aimer le plaisir. De la noblesse de son caractère, un seul fait témoignera suffisamment : ayant jadis été éconduit par madame de Villecroix qui lui avait refusé la main de sa fille, il était néanmoins devenu l'indispensable de la petite marquise et l'ami d'élection de son mari, qui, par compassion de son échec, l'avait en estime particulière.

Enchanté de son idée, M. de Migurac la développait abondamment à sa femme. A défaut d'autres amis, la présence de ces deux fidèles suffirait pour donner à leur exode un autre aspect que celui d'une fuite par défaut d'argent. Renonçant à la ville et à sa corruption, n'allaient-ils pas vivre dans

une sorte de communauté philosophique et goûter, outre les joies précieuses de l'étude et de leur amour, tous les plaisirs simples et suaves de la campagne, tant vantés dans les meilleurs romans ?

— J'aurai des moutons ! — dit Marie-Agnès, troussant ses lèvres roses.

M. de Migurac promit des moutons. Son âme s'enflammait. Maintenant il lui eût semblé fâcheux, même au prix de sa fortune recouvrée, de renoncer à un projet si merveilleux. Il insista :

— Vous aurez soin d'interroger MM. de Cadriot et Beaumanet s'ils veulent être de notre compagnie ?

Madame de Migurac répondit, les cils baissés :

— Puisque c'est votre volonté, ainsi ferai-je.

La bonne grâce de sa femme mettait aux anges le marquis. Il se leva, mais, au moment de prendre congé, un dernier remords l'arrêta :

— Lors, vous ne m'en voulez pas de vous avoir ruinée ?

Marie-Agnès le regarda, câline et rusée à la fois :

— Vous êtes un enfant !...

Et en même temps, d'un geste, elle découvrit sous la dentelle du peignoir son bras blanc et rond et l'appprocha des lèvres de son époux. Il le baisa avec transport. Et, tandis qu'il se retirait le plus heureux des hommes, la petite marquise rappelait ses femmes, mouillait son doigt, le plongeait dans la boîte de vermeil, y cueillait une mouche et, sous le nez, un peu à gauche, plantait la dernière, « l'effrontée ».

ANDRÉ LICHTENBERGER

(La fin au prochain numéro.)

DEUX PORTRAITS

D'ANNE D'AUTRICHE[1]

Au XVIIe siècle, les gens de Cour — « toute la France », comme disait madame de Sévigné — vivaient dans une intimité continue, tassés en des espaces resserrés, et se regardant les uns les autres, quand ils ne regardaient pas le Roi. Leurs yeux, aiguisés par le continuel exercice, perçaient à travers les déguisements jusqu'aux moelles : la Cour était pleine de psychologues merveilleux. Aussi une des modes de la littérature était le portrait, qui est un des documents historiques de ce temps-là. Bien entendu, il faut l'étudier avec précaution et méfiance : car le portrait, c'est le modèle comme le peintre l'a vu, et chaque peintre a sa vision personnelle; c'est aussi le modèle comme il a plu au peintre de le voir, en beau ou en laid, ou en quelqu'une des nuances intermédiaires ; c'est enfin le modèle, comme il a été permis de le peindre : il fallait bien ignorer certaines laideurs de visages auxquels on devait la révérence, et même y découvrir des beautés cachées. Ce serait donc un moyen sûr de se tromper que de juger une personne sur un seul des portraits que le XVIIe siècle nous a laissés d'elle.

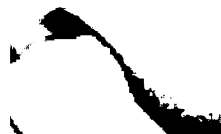
1. *Mémoires de madame de Motteville*, édition Riaux, Paris 1891. Le portrait de la Reine est en tête des Mémoires; l'emploi de la journée de la Reine, à l'année 1644, pp. 176-178. — *Œuvres du cardinal de Retz*, édition Ad. Regnier, Paris, 1872. Le portrait de la Reine est dans les *Mémoires*, t. II, pp. 174-75.

Heureusement, plusieurs écrivains, d'esprits, d'humeurs et de situations dissemblables ont décrit les personnes le plus en vue. Si, malgré les raisons qu'ils avaient d'aimer le modèle ou de ne pas l'aimer, ils se sont accordés à lui attribuer certains traits essentiels, l'historien est autorisé à croire que ces traits appartiennent bien à la physionomie dépeinte. Il se fait ainsi sur le personnage cette sorte d'opinion vraisemblablement vraie, dont il doit se contenter. Ce serait, en effet, une grande présomption de croire que nous, qui, si souvent, nous trompons sur notre entourage, et plus souvent encore sur nous-mêmes, nous sommes capables de connaître parfaitement des hommes qui vivaient en d'autres temps et d'autres mœurs que les nôtres.

Je voudrais donner un exemple d'une comparaison entre deux portraits d'une même personne, faits par des peintres qui ne l'ont pas regardée du même point de vue. La personne est la reine Anne d'Autriche, mère de Louis XIV : l'un des peintres, madame de Motteville, humble amie et servante de la Reine, et l'autre, le cardinal de Retz, un ennemi et un vaincu.



Françoise Bertaut, née en 1621, était fille de Pierre Bertaut, gentilhomme de la Chambre du roi Louis XIII ; sa mère appartenait à la famille espagnole de Seldagne. La Reine aimait madame Bertaut, qu'elle employait à sa correspondance secrète, et Françoise avec qui elle parlait espagnol : aussi le cardinal de Richelieu obligea-t-il la mère et la fille à quitter la Cour. Françoise fit, en 1639, un mariage de raison avec un gentilhomme de Normandie très âgé, qui mourut deux ans après. Elle ne recommença point l'expérience du mariage : « Je n'avais que vingt ans, a-t-elle dit, lorsque la liberté me fut rendue ; elle m'a toujours semblé préférable à tous les autres biens que l'on estime dans le monde. » Ne sachant pas si c'est de propos délibéré qu'elle a gardé sa liberté rendue, ou seulement parce que l'occasion de la reperdre ne lui fut pas offerte, nous devons la croire sur parole. Madame de Motteville avait donc l'amour de l'indépendance, qui suppose une



grande confiance en soi, et autre chose encore : vouloir rester seul dans la vie, c'est pouvoir trop aisément se passer du secours d'autrui. Je ne crois pas qu'elle ait été une tout à fait bonne âme, et je ne me fie qu'à moitié à un air de douceur répandu dans ses Mémoires. Mieux vaut d'ailleurs qu'elle n'ait pas été trop bonne : elle n'aurait pas vu la vérité ou bien elle l'aurait gardée pour elle.

Elle ne semble pas avoir été très heureuse à la Cour, où la Reine l'appela, dès qu'elle fut la maîtresse, après la mort du roi Louis XIII; elle a dit en parlant du climat de ce pays que « l'air n'y est jamais doux, ni serein pour personne »; une contagieuse maladie, l'ambition, y donne « un continuel dégoût des meilleures choses... équité, justice, bonté, douceurs de la vie, plaisirs innocents, et tout ce que les sages de l'antiquité ont jugé bon ». Mais tous les courtisans ont médit de la Cour, et bien peu l'ont quittée de leur gré. Madame de Motteville y est restée le plus longtemps qu'elle a pu, fort intéressée à la comédie qui s'y jouait, mêlée d'intermèdes tragiques. Elle aimait, d'ailleurs, l'intimité de la Reine, où elle vivait du matin jusqu'au soir.

***

Elle nous dépeint Anne d'Autriche comme une belle personne : « La Reine est grande, bien faite... Elle a été l'une des plus grandes beautés de son siècle, et présentement il lui en reste assez pour en effacer des jeunes, qui prétendent avoir des attraits. Ses yeux sont parfaitement beaux ; le doux et le grave s'y mêlent agréablement. Sa bouche est petite et vermeille... » Les cheveux châtain clair sont admirables : « Elle en a beaucoup, et il n'y a rien de plus agréable que de la voir peigner. » Ses mains « ont reçu les louanges de toute l'Europe »; elles sont « faites pour le plaisir des yeux, pour porter un sceptre et pour être admirées »; elles sont « adroites et blanches ». La gorge est « belle et bien faite », et ceux « qui aiment à voir ce qui est beau ont sujet de se plaindre du soin que la Reine prend de la cacher, si le motif qui le lui fait faire ne les forçait d'estimer ce qui s'oppose à leur plaisir... Toute sa peau est d'une égale blancheur sauf le teint

qui n'est pas si beau », parce que la Reine, qui ne met point de masque, a « de la négligence pour sa conservation ». Le nez, n'est pas « si parfait que les autres traits » : il est un peu gros, mais « cette grosseur ne sied pas mal avec de grands yeux, et il me semble que, s'il diminue la beauté, il contribue, du moins, à lui rendre le visage plus grave ».

Puis un mot de la toilette. La Reine n'est pas l'esclave de la mode, mais elle s'habille bien, elle est propre et fort nette : « L'honnête ornement lui plaît, parce que naturellement elle aime à être bien, autant dans la solitude qu'au milieu de la Cour. »

Voilà l'extérieur de la personne. Le portrait est flatteur, mais il faut y remarquer plusieurs touches discrètes : « Elle a été l'une des grandes beautés de son siècle, et présentement il lui en reste assez pour... » La Reine a la quarantaine, « cet âge si affreux à notre sexe », dit en un autre endroit madame de Motteville, qui avec une infinie délicatesse, donne presque à entendre qu'il « reste » à la Reine de beaux restes. Le teint se gâte, et puis la grosseur du nez a beau ne pas mal convenir « avec de grands yeux », il est un peu gros, tout de même, ce nez, et « diminue la beauté ». Ce n'est pas seulement, en effet, de la gravité qu'il donne au visage, c'est de l'épaisseur et de la lourdeur. La manière de madame de Motteville — nous commençons de l'apercevoir — est de dire une partie de la vérité et d'insinuer l'autre. Elle n'écrit pas pour le lecteur qui ne sait pas voir entre les lignes.

* * *

Le portrait de la personne morale commence par l'éloge de sa piété. La Reine est respectueuse « de la loi de Dieu », dévote et charitable : « Nous la voyons sans relâche prier et donner. » Infatigable dans ses dévotions, « les voyages, les maladies, les veilles, les chagrins, ni les divertissements ne l'ont pu faire interrompre les heures de sa retraite et de ses prières ». Elle jeûne souvent; elle communie souvent; elle révère les reliques des saints; elle est dévote à la Vierge; elle pratique « les vœux, les présents, les neuvaines par lesquels les fidèles espèrent obtenir les grâces du ciel ». Cette

piété, madame de Motteville ne dit pas qu'elle la trouve un peu remuante et de gestes trop espagnols, bien qu'assurément elle le pense : sa religion à elle, dont elle a parlé en termes exquis, était intime et discrète. Après avoir laissé deviner sa pensée rien qu'en énumérant les actes divers et multiples où se manifeste la dévotion de sa maîtresse, elle se contente d'ajouter un regret : « On entre aisément dans son cœur par la bonne opinion qu'elle prend de la piété de certaines gens, et bien souvent je l'ai soupçonnée d'avoir été trompée par la facilité qu'elle a à révérer la vertu. » C'est-à-dire qu'elle a cette faiblesse des dévots et des dévotes à se laisser prendre aux mines des Tartuffes. Mais voici où il faut faire attention; après qu'elle a dit que le lieu du monde où la Reine se plaît le mieux est son oratoire, et qu'elle y passe beaucoup d'heures par jour, madame de Motteville conclut sur un ton de fausse ingénuité : « Et toutefois, selon ce que je lui ai ouï dire à elle-même avec humilité, elle veut bien qu'on croie qu'elle n'a pas encore ce zèle parfait qui fait les saints, et qui fait mourir le chrétien à soi pour vivre seulement à Dieu, et pour Dieu. » Elle n'ose pas avouer ces choses elle-même; elle les a entendu dire à la Reine, qui « veut » qu'on les croie; même elle laisse espérer que, si la Reine n'est pas parfaite « encore », elle le sera un jour. C'est pourtant chose avouée qu'elle ne l'est pas. Il fallait chuchoter ici cette confession, car nous arrivons à un endroit délicat.

La reine Anne d'Autriche est-elle une personne vertueuse?

Oui, répond madame de Motteville : la Reine « a une vertu solide et sans façon... une exemplaire pureté qui pourrait servir d'exemple aux autres femmes ». Voilà peut-être la plus nette des affirmations qui se rencontrent dans tout le portrait; mais aussi c'est un point où il n'était pas permis à l'écrivain de biaiser : il fallait ou sauter ce paragraphe de la vertu, ou bien louer en termes forts la vertu de la Reine. Or il est vrai qu'Anne d'Autriche fut une personne décente et dont la naturelle dignité ne fut ternie par aucun scandale à la façon de la grande Élisabeth et de la grande Catherine; pourtant les termes de la louange donnée par madame de Motteville seraient excessifs, s'ils n'étaient légèrement ombrés. Aussi, nous qui savons déjà que la Reine n'est pas une sainte, nous

apprenons qu'elle « goûterait fort cette sorte de galanterie, qui, sans blesser la vertu, est capable d'embellir le cœur »; mais c'est une rare sorte et très opposée « à la manière rude et incivile du temps présent, et si les jeunes gens de ce siècle suivaient les maximes de la Reine, ils seraient bien plus gens de bien et plus polis qu'ils ne sont ». On voit ici que déjà, et en plein siècle de la politesse, les jeunes gens dégénéraient des vertus paternelles, mais on ne comprend pas bien ce qu'ils viennent faire ici, à moins que ce ne soit une diversion, après laquelle l'écrivain met un point et passe à la ligne, s'évadant de l'endroit épineux.

Madame de Motteville a semé des parcelles de la vérité dans des passages de ses Mémoires éloignés les uns des autres. Lorsqu'elle a fait le portrait de la personne physique, elle a loué les séductions de la Reine : « La puissance de ses yeux a été fatale à beaucoup d'illustres particuliers, et des nations entières ont senti à leur dommage quel pouvoir ils ont eu sur les hommes. Sa bouche, quoique d'une manière innocente, a été complice de tous les maux que ses yeux ont faits... Par un de ses souris, elle peut acquérir mille cœurs. » La reine Anne a donc été souvent aimée : n'a-t-elle payé personne de quelque léger retour ?

Un jour de l'année 1644, étant en villégiature à Rueil, chez madame la duchesse d'Aiguillon, elle se promenait en calèche dans les allées du jardin; elle aperçut Voiture qui marchait en rêvant, l'appela et lui demanda à quoi il pensait. Le poète écrivit :

Je pensais que la destinée
Après tant d'injustes malheurs
Vous a justement couronnée
De gloire, d'éclat et d'honneurs,
Mais que vous étiez plus heureuse
Lorsque vous étiez autrefois
Je ne veux pas dire amoureuse,
La rime le veut toutefois.

Je pensais, car nous autres poètes
Nous pensons extravagamment,
Ce que, dans l'humeur où vous êtes,
Vous feriez, si, dans ce moment,

Vous avisiez en cette place
Venir le duc de Buckingham,
Et qui serait en disgrâce
De lui, ou du Père Vincent.

La Reine trouva les vers si jolis qu'elle les garda longtemps dans son cabinet avant de les donner à madame de Motteville. Elle avait donc gardé bon souvenir de cette galanterie célèbre. Si pieuse qu'elle soit, elle permet à Voiture de penser et de dire qu'elle n'hésiterait pas s'il lui fallait choisir entre Buckingham et le Père Vincent, qui est saint Vincent de Paul en personne. Elle eut du goût pour plusieurs autres belles têtes, dans lesquelles étaient logées de médiocres cervelles. Mais tout cela ce n'étaient que des peccadilles : la Reine « donna son amitié », dit madame de Motteville, à « une personne » dont l'amitié lui fut un appui nécessaire après la mort du Roi. Cette amitié pour Mazarin fut un bel et bon amour ; mais, selon toute vraisemblance, il était légitimé. On dit, et je crois la chose certaine, que la reine Anne épousa secrètement le Cardinal, comme, secrètement, son fils Louis XIV épousera madame de Maintenon, et c'est, en ces deux personnes des plus hautement orgueilleuses que le monde ait connues, deux belles revanches de la nature sur le protocole. Madame de Motteville a peut-être su, peut-être deviné le mariage. En tout cas, elle n'a pas pu ne pas voir l'amour ; elle ne pouvait d'autre part en parler ; elle s'est arrangée de façon qu'on vît bien qu'elle n'ignorait pas ce que tout le monde savait. Or, cette chose sous-entendue fut de grande conséquence dans l'histoire de la reine Anne et dans celle de notre pays.

***

« La Reine, par sa naissance, n'a rien qui l'égale ; ses aïeux ont été tous de grands monarques, et, parmi eux, nous en voyons qui ont aspiré à la monarchie universelle. » Aussi la nature lui a-t-elle donné « de belles inclinations » ; ses sentiments sont « tous nobles ». Sur quoi, madame de Motteville s'emporte à la comparer aux plus grandes reines de l'antiquité, parmi lesquelles, bien entendu, Sémiramis, la reine d'Assyrie. Elle ne pouvait moins faire dans un temps

où quiconque avait un nom ou de l'argent, — l'argent valait les parchemins, au XVII[e] siècle, — entrait en parallèle avec les héros antiques. Cet orgueil donne à la reine Anne la dignité, la fermeté, l'intrépidité « dans les grandes occasions, sans peur du malheur ni de la mort ». Tout cela est vrai ; seulement, d'autres ont pensé qu'elle était brave, parce qu'elle ne voyait pas le danger, ce qui diminue le mérite du courage. Madame de Motteville les a-t-elle contredits au fond? Nous verrons tout à l'heure.

La reine Anne est très bonne, et sa bonté est demeurée fameuse. Tous les collégiens de France savent qu'on disait, au début de la Régence : « Il n'y a plus que quatre mots dans la langue française : La Reine est si bonne ! » Mais il y a bien des sortes de bontés, et voici quelle était celle de la Reine : « Sa bonté la convie de souffrir les petits comme les grands, et, sans manquer de discernement, cette bonté est cause qu'elle entre en conversation avec beaucoup de gens indignes de son attention. » Sans manquer de discernement ! C'est assurément une précaution de langage comme celle que nous prenons, lorsque nous insinuons : « Je ne veux pas dire que... » — ce qui signifie que nous pensons à peu près ce que nous déclarons ne pas vouloir dire ; — car madame de Motteville ajoute : « Cela va même jusqu'à lui faire tort, et je vois bien quelquefois que les personnes de mérite, par ces apparences, pourraient craindre qu'elle ne mît quelque égalité entre les honnêtes gens et les sots. » Pour le coup, voilà un mot terrible, à peine enveloppé. Certainement madame de Motteville a dû personnellement souffrir de cette « égalité ». Elle était de ces « honnêtes gens », dont l'esprit délicat, éclairé de jolies lumières, se plaisait aux conversations sur les sujets qui valaient la peine qu'on en parlât, philosophie, religion, passions humaines. On voit bien que la Reine ne réservait pas sa bonne grâce ni ses bontés à ces « personnes de mérite ». Et il faut noter que, facile à tromper par les faux dévots, elle se laisse duper aussi par les sots.

Il y a pourtant une matière où elle sait très bien discerner : « Elle discerne fort bien ceux qui font leur devoir en lui rendant ce qui lui est dû, d'avec ceux qui lui manquent de respect, ou faute de connaissances, ou pour suivre la coutume

qui présentement veut le désordre de toutes choses ». Il s'agit ici des devoirs de Cour, de la façon de se tenir devant la Reine et de lui parler. Elle avait certainement le droit d'exiger l'exacte observance du cérémonial, qui marquait les rangs et les attitudes devant le Trône de France. Il était naturel que sa dignité de Reine régente et aussi « le sang de Charles-Quint lui donnât de la hauteur »; mais il demeure regrettable qu'elle n'ait eu la vue juste que pour apprécier exactement la distance entre la médiocrité des autres et sa propre hauteur.

De même qu'elle est bonne, la Reine est généreuse, sans plus de discernement dans sa libéralité que dans sa bonté; elle est « capable de donner avec profusion — en beaucoup d'occasions elle en a donné des marques — et jamais incommodée de ceux qui lui demandent des secours en quelque nécessité ». Cette libéralité paraît ressembler beaucoup à celle du régent Philippe d'Orléans, de laquelle Saint-Simon a dit qu'elle « tenait du dévoiement ».

***

La reine Anne a-t-elle de l'esprit? Encore une question délicate. Oh oui! répond tout de suite madame de Motteville: « Elle a beaucoup d'esprit; ce qu'elle en a est tout à fait naturel ». C'est faire un compliment que dire de quelqu'un qu'il n'a pas attendu, pour avoir de l'esprit, le travail et l'étude; mais le « tout à fait » de madame de Motteville signifie que chez la Reine le travail et l'étude n'ont rien ajouté du tout à la nature: « Elle est paresseuse; elle n'a rien lu! » Il est vrai que cela « ne la délustre pas »; la Reine juge « selon la raison et le bon sens; elle répare ce qui peut lui manquer du côté des livres, par la grande connaissance qu'elle a du monde, et la longue expérience des affaires et des intrigues de la Cour, où elle a toujours eu une grande part. Si elle ignore l'histoire de Pharamond et celle de Charlemagne, en récompense, elle sait fort bien l'histoire de son temps ». On lui pardonnerait en effet d'avoir ignoré Charlemagne et surtout Pharamond, si l'histoire de son temps, qu'elle savait, n'avait pas été celle qui s'enferma dans les châteaux du

Louvre, de Saint-Germain et de Fontainebleau, toute pleine de coteries, de conspirations à la légère, pour des raisons d'amour, d'amour-propre, de vanité, ou pour le plaisir de conspirer. Savoir un peu l'histoire de la France, nos mœurs, nos coutumes, nos lois, nos intérêts nationaux, nos besoins, nos misères, eût été fort utile à la Reine régente.

***

La Reine avait-elle du cœur? Madame de Motteville ne dit pas non. Elle rappelle qu'Anne d'Autriche n'a pas fait bon ménage avec le Roi, mais, « si elle ne l'a pas rendu l'homme le plus heureux du monde, c'est qu'il ne l'a pas voulu; il y a une fatalité qui sépare presque toujours le cœur des souverains ». A présent que nous commençons à mieux connaître le roi Louis XIII, nous savons que, si son humeur mélancolique et gênée ne le prédisposait pas à devenir un aimable mari, le profond sérieux de son esprit et le religieux attachement à ses devoirs lui interdisaient la sympathie pour une femme que jamais n'intéressèrent les affaires sérieuses et qui demeura toujours trop bonne Espagnole. Mais, continue madame de Motteville, l'amour qu'elle n'a pu donner à son mari, elle l'a donné à ses enfants, en particulier au Roi qu'elle aima passionnément, et puis à la « personne » à qui, « ayant un sceptre à soutenir », elle a été « obligée de donner son amitié ». En effet, elle a aimé le Roi, un peu trop, — bien qu'il fût un enfant adorable — et le cardinal beaucoup trop. Mais « le reste des personnes qui ont l'honneur de l'approcher ne sauraient sans présomption se vanter d'être aimées d'elle; ce bien n'est réservé que pour les élus ». Et, plus loin : « Elle entre dans les chagrins de ceux qui souffrent; ceux pour qui elle a de la bonne volonté trouvent en sa douceur de la consolation, et ses oreilles paraissent si attentives au soulagement des misérables, qu'il semble que son cœur, tout indifférent qu'il y est, y prend aussi quelque part. » Ici encore, on voit, à la netteté des termes, que madame de Motteville a souffert de cette indifférence de la Reine. Elle insiste : « Il me paraît qu'elle n'est pas assez touchée de l'amitié qu'on a pour elle »; puis elle excuse : comment discerneraient-ils

la véritable amitié, les rois qui « entendent tous le même langage » ?

La Reine, qui aime tant « ses premiers amis » — nous venons de voir qu'ils n'étaient pas nombreux — hait ses ennemis de la même façon. Elle se « vengerait volontiers et pousserait fort loin ses ressentiments, si sa raison et sa conscience ne la retenaient; de son aveu, elle a quelque peine à se retenir là-dessus ». Elle se met en colère rarement, mais, quand cela lui arrive, si elle « n'éclate par aucun bruit indécent à une princesse, qui, commandant à un royaume, doit se commander à elle-même, il y paraît à ses yeux, et quelquefois elle en a donné des marques par ses paroles ». Madame de Motteville ajoute qu'elle ne s'est jamais fâchée que contre les ennemis de son État et de son fils; mais la Reine a souvent mal choisi les moments de se mettre en colère; elle a eu des mots malheureux, et des gestes, qu'elle aurait mieux fait de retenir, de mains portées à des visages. En revanche, la nuit du 7 janvier 1649, quand elle s'enfuit de Paris, emportant dans son carrosse le Roi endormi, pour aller à Saint-Germain et commencer la guerre contre la capitale, elle était d'humeur charmante. Mademoiselle, qui l'accompagnait, dit que jamais elle ne vit une « créature si gaie qu'elle était ».

Enfin, et au fond, que faut-il donc penser de cette Reine ? Le portrait finit par un panégyrique. C'est là que sont placées la fermeté, l'intrépidité, « l'égalité » dans toutes les actions de la vie. Mais est-ce donc la constance stoïcienne, l'ataraxie des philosophes antiques ? « Toutes ses journées et ses années se ressemblent; elle observe continuellement une même règle, et nous l'avons toujours vue faire les mêmes choses... Elle est tranquille et vit sans inquiétude; elle ne puise ni dans le passé, ni dans l'avenir aucun souvenir, ni aucune crainte qui puisse troubler son repos; elle pense seulement, suivant le conseil de l'Évangile et l'avis des philosophes, à passer ses journées, goûtant avec douceur le bien qu'elle y trouve, sans se plaindre du mal qu'elle y rencontre... »

Il y a en ces derniers mots un trésor de malice cachée, qui se découvre quand on lit plus loin l'emploi d'une journée d'Anne d'Autriche.



La Reine s'éveille d'ordinaire de dix à onze heures; les jours de dévotion, à neuf. Sitôt les yeux ouverts, elle fait une longue prière. Le réveil annoncé, les principaux officiers viennent faire leur cour, et d'autres personnes parler des aumônes de charité ou de diverses affaires. Le Roi et Monsieur se présentaient aussi le matin. Ces audiences finies, la Reine se levait, prenait une robe de chambre, faisait une seconde prière, et déjeunait de grand appétit, mangeant de grosses choses : bouillon, côtelettes, saucisses, pain bouilli (ce qui ne l'empêchera pas de bien dîner tout à l'heure). Après le déjeuner, la première toilette. Le Roi prenait la chemise que sa mère allait revêtir, la baisait, la donnait à la Reine, qui mettait ensuite un corps de jupe et un peignoir. En cette tenue, elle entendait la messe dévotement. « Cette sainte action finie », commençait la vraie toilette. C'est alors qu'il y avait « un plaisir non pareil à la voir habiller et coiffer », et que « ses belles mains, en cet emploi, faisaient admirer leurs perfections ». Ensuite le dîner était servi, à l'ordinaire, par les femmes dans le petit cabinet. Après, la Reine se retirait un moment dans sa chambre et donnait souvent une heure à Dieu par quelque lecture dévote en son oratoire. Puis elle allait tenir le cercle, ou bien elle sortait, pour visiter des religieuses ou faire quelques dévotions. Au retour, elle recevait les princesses et les dames de qualité, M. le Prince, M. le duc d'Enghien et M. le Cardinal. C'était « la belle heure du soir ». La conversation étant publique entre la Reine, les Princes, et le ministre, la Cour ne manquait point d'être « fort grosse ». La Reine ensuite se retirait en son particulier. Le duc d'Orléans allait s'entretenir un moment avec elle, le Cardinal demeurait une heure et quelquefois plus. Quand ce conseil était fini, la Reine allait donner le bonsoir aux gens de la Cour. Pendant que seigneurs et courtisans s'attardaient dans le grand cabinet, lieu de galanterie et d'intrigue, elle s'entretenait dans sa chambre avec les personnes qui avaient le privilège de l'y suivre, le capitaine des gardes du Roi, le capitaine des gardes de la Reine et son

lieutenant, le Cardinal, bien entendu, puis ceux « dont les grands noms ou leurs charges portaient leurs privilèges avec eux, et ceux qu'il était agréable à la Reine d'y voir »; d'autres encore « s'y fourraient, et la Reine en grondait fort, et se plaignait qu'ils y prenaient racine » ; enfin, quelques dames, parmi lesquelles madame de Motteville. Vers dix heures, elle entrait dans son oratoire, où elle demeurait en prière près d'une heure. Elle en sortait pour souper à onze heures; quand elle avait fini, l'intimité mangeait les restes « sans ordre ni mesure, se servant pour tout appareil de sa serviette à laver ». Enfin, une conversation libre et gaie durait jusqu'à minuit ou une heure.

Ainsi se passaient les jours ordinaires, où l'on ne voit pas d'heure, ni même de minute, pour le gouvernement, si ce n'est que la politique pouvait tenir sa place dans les conversations avec les Princes et le Cardinal et dans quelques audiences. Mais il y avait deux jours de conseil par semaine, le lundi et le jeudi; la Reine n'aimait pas ces jours-là, car elle y était obsédée d'une foule de monde. Elle les compensait, de temps en temps, par des jours de repos, où elle gardait la chambre, ne voyant que les personnes les plus familières et qui pouvaient le moins l'importuner. Son dimanche durait deux jours, puisque le samedi elle allait à la messe à Notre-Dame, et demeurait le reste du temps à son repos. Les « bonnes fêtes » duraient plusieurs jours : la veille, la Reine allait coucher au Val de Grâce; elle aimait à vivre retirée du monde, conversant avec les religieuses, cherchant les plus saintes, mais s'accommodant de « celles qui n'avaient qu'un mérite médiocre ».

On ne se douterait pas, à voir cet emploi du temps, que la Reine avait reçu du Parlement, dans l'assemblée solennelle qui fut tenue, les pairs étant présents, après la mort du Roi, la régence avec le plein exercice de l'autorité royale. Madame de Motteville pense certainement que la paresse de la Reine trouve son compte à toute cette vie d'oisiveté occupée, interrompue par des moments d'oisiveté pleine. Elle voit sa maîtresse devenir « plus paresseuse ». Elle avoue qu'après avoir eu l'intention d'agir « par ses propres lumières — pour éviter le blâme qu'elle avait vu donner au feu roi, qui

avait trop abandonné de son autorité au cardinal de Richelieu », ses résolutions furent affaiblies « par le désir du repos et par la peine qu'elle trouve dans la multiplicité des affaires ».

***

« La Reine avait, plus que personne que j'aie jamais vue, de cette sorte d'esprit qui lui était nécessaire pour ne pas paraître sotte à ceux qui ne la connaissaient pas. Elle avait plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de manière que de fond, plus d'inapplication à l'argent que de libéralité, plus de libéralité que d'intérêt, plus d'intérêt que de désintéressement, plus d'attachement que de passion, plus de dureté que de fierté, plus de mémoire des injures que des bienfaits, plus d'intention de piété que de piété, plus d'opiniâtreté que de fermeté, plus d'incapacité que de tout ce que dessus. »

C'est le terrible portrait peint par le cardinal de Retz. La première phrase doit en être relue tout haut, en écoutant les mots partir l'un après l'autre, comme des pétards. Ici, rien de Sémiramis, ni « des plus grandes reines de l'antiquité »; rien, ou le contraire de « l'esprit tout à fait naturel », du « jugement », de la « raison »; rien de la « fermeté », de « l'intrépidité », des « belles inclinations », des « sentiments tous nobles ». Pourtant, comme ces deux portrait se ressemblent!

Les dispositions préalables, chez les deux peintres, sont tout opposées. Madame de Motteville, qui se plaît tant en la compagnie de la Régente, et qui juge son sort enviable, pour le privilège dont elle jouit, de passer chaque soir les heures d'intimité auprès « de la plus grande reine du monde », ne demande qu'à aimer, louer, exalter même son modèle. Le cardinal de Retz a été l'adversaire principal de l'autre cardinal; il semble bien avoir voulu et espéré le supplanter dans le cœur de la Reine, et le remplacer dans le gouvernement — à moins qu'il n'ait aimé l'intrigue pour elle-même et pour le plaisir italien de tenir les fils et ficelles : quoi qu'il en soit, il a gardé rancune à la Reine de ses mésaventures. Là donc

où madame de Motteville atténue, le cardinal de Retz surcharge. C'est vraiment trop de dire que la Reine fut une « sotte », de méconnaître toute sa naturelle dignité, son amour et son dévouement maternels. Mais, chez l'un et chez l'autre écrivain, apparaît la personne plus « haute » que « grande », de « plus de manière que de fond », libérale, parce qu'elle ne sait pas le prix de l'argent qui ne lui coûte rien, plus sensible aux injures qu'aux bienfaits, pieuse autrement que d'une vraie piété, et, plus que tout le reste, incapable.

Ces défauts graves, reconnus en la Reine par deux témoins et deux juges, bien placés pour voir, clairvoyants, d'ailleurs, et regardant de points de vue différents, peuvent donc lui être attribués en toute sécurité. Mais un point de comparaison manque dans ce parallèle entre les deux portraits. Le Cardinal est muet sur le chapitre de la galanterie où madame de Motteville est si discrète. Or, « la galanterie », ajoutée à la hauteur, à la paresse, à la religion sans la vraie et intime piété, à l'incapacité, complètent, avec l'amour maternel et le beau sentiment de la dignité où elle est née, le portrait de la reine Anne.

Une fois au moins elle fut une grande et violente amoureuse. Les lettres qu'elle écrivit au cardinal — et que cet homme aurait détruites, s'il avait été capable du moindre sentiment de délicatesse, — révèlent une passion véhémente. On y perçoit, par endroits, les soupirs d'une femme qui étouffe : « ... Je n'ai pas la force d'écrire longtemps, ni ne sais trop bien ce que je dis. J'ai reçu de vos lettres tous les jours et sans cela je ne sais pas ce qui arriverait ! Continuez à m'écrire aussi souvent, puisque vous me donnez du soulagement en l'état où je suis. Adieu, je n'en puis plus ![1] » C'est l'amour qui, plus encore que la paresse et l'incapacité, l'a livrée au cardinal.

Si bien qu'au moment critique des morts de Richelieu et

1. Vient ensuite un signe ; on trouve dans cette correspondance entre la Reine et Mazarin plusieurs signes convenus. Après le signe, il y a : « Lui sait bien de quoi » — de quoi je n'en puis plus. — Cette lettre est du commencement de l'année 1653. Elle est publiée dans les *Lettres du cardinal Mazarin à la Reine*, etc., op. Ravenel (Publications de la Société de l'Histoire de France).

de Louis XIII, après un grand règne tout plein de faits accomplis et de tentatives commencées, alors qu'un effort de réaction était à prévoir, la France se trouva gouvernée par une Espagnole et par un Italien : elle, indolente, ignorante, avec des à-coups de fierté hautaine et de colère ; lui, habile au jeu de la grande diplomatie, mais se plaisant et s'occupant avec au moins autant d'application au petit jeu des intrigues, merveilleusement capable de déjouer les cabales, mais qui les provoquait par sa souplesse, le défaut du « sérieux » que « les Français veulent dans le gouvernement », et par sa vilenie qu'il laissait voir et même étalait pour que tout le monde sût bien qu'il y aurait toujours moyen de se réconcilier avec lui ; elle et lui discréditant la haute dignité royale par le singulier ménage qu'ils faisaient, dont s'amusait toute la Cour et se gaussait, dans sa langue verte, le populaire irrespectueux.

ERNEST LAVISSE

LE PORTUGAL

VASSAL DE L'ANGLETERRE

Les fêtes qui viennent de marquer la visite du roi d'Angleterre à Rome et à Paris ne doivent pas faire oublier que le voyage de ce souverain a commencé en Portugal. L'entente qui unit ce pays à l'Angleterre est en effet très ancienne. Il est intéressant d'en examiner les origines et le développement. Mais tout d'abord, il faut bien se garder, pour juger de l'importance que l'amitié du Portugal a pu présenter pour la puissance britannique, de ne considérer que la relation actuelle de l'importance des deux États et le théâtre relativement restreint où leurs intérêts se trouvent maintenant en présence. Un aperçu rapide de l'expansion portugaise et de l'expansion britannique suffit à expliquer pourquoi le Portugal est de tous les pays du monde celui que l'Angleterre a mis le plus de patiente habileté à entraîner et à conserver dans son orbite, celui aussi dont l'amitié lui fut le plus largement profitable.

***

Le territoire du Portugal, conquis pied à pied sur les Maures au moment où la Péninsule Ibérique se débarrassait de la longue sujétion de l'Islam, était une bande étroite sur l'Océan. Autour, sur le continent, les montagnes tourmentées de Galice,

les plateaux nus, glacés ou torrides de Léon ou d'Estrémadure, l'Andalousie enfin dans sa partie la plus brûlante. Nulle expansion possible vers la terre, tout à redouter au contraire des voisins de Castille qui, après avoir, eux aussi, repoussé l'infidèle, réunissaient par une fortune inouïe tous les tronçons de cette péninsule où la nature a tracé cependant de si nettes divisions, et allaient arriver à posséder, avec Charles-Quint, non seulement le titre d'empereur, mais presque l'héritage de Rome.

Placés à la fin des terres connues, presque jetés dans l'océan que l'on croyait être l'ultime barrière, les Portugais furent tout naturellement portés à avoir, des premiers, l'audace d'aller en arracher les secrets, et tout de suite, après avoir affranchi leur patrie, du même élan, ils étaient partis à la conquête d'un monde nouveau.

Ce fut une œuvre vraiment nationale que la constitution de leur empire. Il ne fut pas dû à l'heureuse fortune d'un étranger, à un Colomb obtenant d'un pays, presque malgré lui, les misérables subsides avec lesquels il va lui donner tout un monde. L'expansion portugaise. méthodique et enthousiaste, savante et épique, remplit plus d'un siècle de l'audacieuse harmonie de son développement. Dirigée par des hommes tels que les infants dom Pedro et dom Enrique et le roi Jean II, exécutée par des marins que guidaient, pour ne citer que les plus célèbres, Diaz, Vasco de Gama, Cabral, Serraò et d'Abreu, achevée par des conquérants comme Albuquerque, elle fut digne en tous points d'être chantée par Camöens.

Lorsque, en 1460, l'infant Henri « le Navigateur » mourut, il avait déjà vu de son observatoire de Sagres revenir les navires qui avaient successivement ajouté aux domaines des Bragance, après Ceuta, Madère et les Açores, puis l'archipel du cap Vert et, sur la côte du large continent, des postes qui menaient jusqu'aux îles du golfe de Guinée. L'Angola a ensuite ses rivages fouillés, le cap des Tourmentes est entrevu. En 1497 Vasco de Gama double la terrible barrière. L'Inde est là. Sa route maritime étant retrouvée, ses richesses fabuleuses abandonneront, pour aller vers l'Europe, les lentes caravanes. Le Levant et l'Italie sont ruinés. Lisbonne sera l'entrepôt de l'Asie.

De Goa, en effet, centre de leurs établissements, les Por-

tugais rayonnent sur toute la mer des Indes, ils occupent toutes les portes de l'Orient. Entre l'Afrique et Madagascar, ils s'établissent en Mozambique; à Socotora, ils gardent l'entrée de la mer Rouge, à Ormuz celle du golfe Persique, à Malacca enfin, celle de ces mers de Malaisie et de Chine où, précédant de toutes façons les nations de l'Europe, ils obtiennent à bail la ville de Macao.

Entre temps, les hasards de la navigation, détournant vers l'ouest l'escadre de Cabral, donnaient au Portugal, aux rives de l'Amérique les plus proches de l'ancien continent, le Brésil, dont on pouvait à peine soupçonner la valeur.

Riche des richesses de deux mondes, puissant par ses ressources, sa renommée et son audace, le Portugal avait été un moment la première nation du monde. Mais sa fortune était trop disproportionnée pour ne pas être précaire. Sa puissance même faisait sa perte, car elle ne pouvait cesser, pour exister, de paraître s'étendre. Un arrêt dans son expansion était presque un échec, un échec pouvait être sa ruine totale. Et le Portugal pouvait craindre à chaque instant de voir échapper la victoire, car ses colonies n'étaient pas des organismes capables de se défendre par leurs propres forces. Le long de cette ligne démesurée qui de Lisbonne menait aux Indes et même en Chine, il n'y avait que des comptoirs fortifiés où les colons, tour à tour marchands et soldats, avaient bien souvent à combattre contre les indigènes avec lesquels ils trafiquaient.

Dans les îles atlantiques, Açores, Canaries et cap Vert, la population avait été de bonne heure soumise, assimilée ou détruite; au Brésil ou sur les côtes de Guinée et d'Angola, les peuplades sauvages étaient assez facilement tenues en respect; mais, dans tout leur domaine de l'océan Indien, les Portugais avaient de terribles adversaires. Leur éternel ennemi, le Musulman, le Maure, comme ils l'appelaient, leur opposait, là comme autrefois sur leur propre sol, l'inlassable effort de son fanatisme guerrier. Toute la côte orientale d'Afrique, celle du golfe Persique, l'Inde même et les îles de la Sonde (car c'est précisément dans les parties de ces terres dominées par l'Islam que les Portugais s'étaient établis), tout le littoral de l'océan Indien, en un mot, voyait chaque jour recommencer de nou-

velles croisades. C'étaient aussi de rudes marins que ces Arabes et ces Malais, et sur ces flots où le souffle des moussons favorisait une si active navigation se heurtèrent bien des fois les caravelles chrétiennes et les boutres infidèles. Enfin les sultans de Zanzibar et de Mascate, les rajahs hindous ou malais disposaient de troupes et de flottes organisées. Les ressources en hommes du monarque de Lisbonne étaient à peine suffisantes pour monter la garde du Tage à Macao contre l'assaut des indigènes; il était visible qu'une nation européenne pourrait presque impunément frapper dans cet empire des coups dont il ne se relèverait pas.

La richesse d'ailleurs trop vite accumulée dans la Métropole allait contribuer à y diminuer l'esprit d'entreprise et d'audace. Ayant à profusion l'or que leur procurait si facilement la vente des épices ou qu'ils extrayaient des mines de leur empire, ils avaient cessé bien vite de cultiver les terres d'Europe qu'ils trouvaient trop pauvres au retour de leurs eldorados. Leur courage avait été d'abord une nécessité, l'orgueil d'avoir étonné le monde leur avait quelque temps encore inspiré de grandes actions.

Mais, aveuglés par l'éclat même de leurs succès, ils ne surent ni ne voulurent voir les symptômes de leur décadence. Elle fut si rapide que, moins d'un siècle après le voyage triomphal de Vasco de Gama en 1580, le Portugal et son empire disparaissaient tout entiers, absorbés sans effort par la puissance alors irrésistible de l'Espagne.

Les souverains de Madrid régnèrent sur toute la Péninsule jusqu'en 1640. Mais le Portugal ne retrouva pas tout son domaine en même temps que son indépendance. Les Hollandais avaient fondé leur empire colonial avec les débris de celui du Portugal. Si le Brésil devait bientôt secouer le joug batave, le Cap de Bonne-Espérance, Ceylan et les îles de la Sonde échappaient pour toujours à la domination des Bragance. La Métropole même n'avait pas fait reconnaître son indépendance pas ses anciens maîtres. Le Portugal devait encore lutter vingt-huit années. Il devait tout naturellement se tourner vers les ennemis de l'Espagne.

Le plus constant, la France, était l'allié traditionnel des Bragance. Alors engagée sur toutes ses frontières dans la

guerre contre Philippe IV, ses intérêts étaient plus que jamais liés à ceux des insurgés de la Péninsule : Catalans ou Portugais. Aussi fut-elle la première à reconnaître le nouveau royaume. Une ambassade portugaise obtint à Paris, le 1er juin 1641, un traité d'alliance auquel accédèrent la Suède et les Pays-Bas. Mais les Hollandais n'en continuèrent pas moins à rançonner et à prendre les colonies portugaises aussi bien que les colonies espagnoles. L'Angleterre avait aussi sanctionné l'existence du Portugal en concluant avec lui le traité de commerce de Londres du 29 janvier 1642. Mais Charles Ier avait alors dans les « têtes rondes » de Cromwell des adversaires plus immédiats et plus dangereux que les Espagnols, et il ne pouvait être d'un grand secours pour le Portugal. Les autres États de l'Europe, peut-être effarouchés par les déclarations révolutionnaires des Portugais, plus probablement dédaigneux de leur alliance, se refusaient à traiter avec eux.

La France, elle-même, malgré l'intérêt de la diversion portugaise, hésitait à conclure le traité détaillé, le pacte formel qui devait suivre l'acte de 1641. Elle ne fit peut-être pas de grands efforts pour faire reconnaître le royaume qui affirmait cependant de nouveau son indépendance en 1644 par la grande victoire de Badajoz. Ce fut en vain que deux envoyés portugais vinrent se mêler à Münster à la foule des plénipotentiaires catholiques, ils ne furent pas admis à signer les traités de Westphalie. Dix ans après seulement, le Portugal trouvait dans la république d'Angleterre un État dont les intérêts bien plus encore que les principes étaient liés aux siens.



L'Angleterre reprenait alors, avec Cromwell, une nette conscience de ses intérêts d'île commerçante qui, n'ayant pas de frontière continentale et obligée de s'assurer des débouchés, devait diriger tous ses efforts vers la domination des routes maritimes. Élisabeth avait affirmé avec éclat cette politique; après la longue interruption des guerres religieuses et civiles, le protecteur allait donner à l'impérialisme naissant une consécration définitive. En promulguant, en 1652, l'acte de navi-

gation d'après lequel un navire étranger ne pouvait plus importer dans les ports anglais que des produits de son propre pays, Cromwell libérait les Iles Britanniques de la sujétion économique dans laquelle les Hollandais avaient jusque-là maintenu toute l'Europe. A leur tour, les Anglais pouvaient espérer devenir les rouliers de la mer. Il fallait pour cela procurer à leur marine un aliment qui ne pouvait se trouver uniquement dans les produits de la mère patrie. Le premier de tous les négoces, celui qui seul pouvait donner lieu à un mouvement d'échanges considérable et lucratif, était celui des produits coloniaux, puisque les épices dont l'usage était établi depuis assez longtemps pour que l'on ne pût plus s'en passer, n'en restaient pas moins encore assez chères. Or, l'application stricte du système mercantile, fermant jalousement aux commerces étrangers les possessions d'outre-mer, faisait alors, plus que jamais, aux nations maritimes, une obligation impérieuse d'être en même temps des nations coloniales.

L'Angleterre, tard venue dans le partage du monde, devait, de gré ou de force, par la négociation ou la conquête, se faire ouvrir les terres tropicales que détenaient de puissantes rivales. Elle possédait au delà de l'océan, sur la côte américaine, l'établissement considérable qui devait être l'origine des États-Unis. Mais ces colonies, peuplées, à la faveur même des dissentions de la mère patrie, d'éléments divers et souvent hostiles, étaient pour la plupart, d'ailleurs, situées hors de la zone des riches cultures. Les plus précieux domaines, ceux qui donnaient à la fois des épices et de l'or, étaient partagés entre quatre maîtres : le Portugal, la Hollande, la France et l'Espagne.

On a vu l'importance du grand empire portugais et comment la Hollande s'était, à ses dépens, constitué en quelques années, aux Antilles, en Guyane, en Guinée, au Cap, dans l'Hindoustan et à Ceylan, dans l'archipel des îles de la Sonde enfin, un très puissant, surtout un très riche domaine.

L'Espagne avait la plus grande partie du continent qu'elle avait découvert. Ses possessions entouraient la mer des Antilles par la chaîne à peine ininterrompue de la Floride, du Mexique, de Guatémala, de la Nouvelle-Grenade et de la Terre ferme, sol merveilleux s'élevant en terrasses, ayant en

quelques lieues tous les climats et tous les produits. Au milieu de cette ceinture, les Antilles les plus riches, les plus vastes aussi, Puerto-Rico, Saint-Domingue presque en entier, Cuba surtout, la « perle ». Sur le continent, cette domination s'étendait, au nord, on ne savait jusques à quelles limites; au sud, c'était le fabuleux Pérou, le Chili, et par delà la Cordillère, rejoignant l'Atlantique, les plaines de Buenos-Ayres que traversent des fleuves qui sont des mers. Enfin, se rapprochant de l'ancien monde, dans ce Pacifique dont tout le rivage oriental leur appartenait, l'archipel des îles Philippines.

Des nouvelles Frances naissaient aussi au delà des mers. En Amérique, du Canada où sous un climat sain se formait une nation forte, des explorations hardies pénétraient vers le sud, réunissaient les grands lacs au Mississipi, descendaient avec le fleuve jusqu'au golfe du Mexique où, à Saint-Domingue et dans toute la chaîne des petites Antilles, les flibustiers et les corsaires trouvaient des ports pour abriter leurs prises, et les planteurs, des terres qui ne paraissaient pas devoir se lasser de produire. En Asie, la Compagnie des Indes avait des comptoirs actifs; elle aura, quand elle le voudra, un empire.

Mais l'Espagne était encore bien plus que la France la grande puissance coloniale au domaine tentant. Et Cromwell qui voyait son alliance recherchée par les monarchies à la fois les plus traditionnelles et les plus fortes, par le Roi Très Chrétien et par Sa Majesté Très Catholique, suivit la tradition d'Élisabeth et se prononça contre l'Espagne. Et comme l'on n'oubliait pas à Londres que c'était aux chantiers de Lisbonne surtout qu'avait été construite l'*Invincible Armada*, la guerre contre Philippe IV fut tout naturellement précédée de négociations avec le Portugal. Le traité de Westminster, signé le 10 juillet 1654 entre Cromwell et Jean IV, n'arrête cependant pas les conditions de la lutte commune. Cromwell était encore en paix avec Philippe IV. Purement commercial, cet acte répète d'abord les dispositions de 1642, mais si ce dernier avait été surtout un traité d'établissement, celui-ci est surtout un traité de navigation. Les vaisseaux anglais pourront librement stationner, faire toutes les réparations nécessaires, et même être construits dans les ports et dans les chantiers portugais de la Métropole et d'outre-mer. Ils feront aussi, quoique

encore avec certaines restrictions, une partie de l'intercourse coloniale. C'est la suite naturelle de l'acte de navigation promulgué trois ans auparavant. La jeune marine anglaise va d'ailleurs faire ses preuves. Tout de suite, la Jamaïque est enlevée à l'Espagne.

Le Portugal se croit enfin hors de danger : sur mer l'Angleterre et les Pays-Bas abaissent l'orgueil de Castille ; sur terre, la France, où les désordres de la Fronde sont enfin réprimés, reprend la lutte contre l'Espagne avec une vigueur nouvelle. Mazarin songe un moment à négocier le mariage de Louis XIV avec l'infante de Bragance, mais c'est avec l'infante d'Espagne qu'il marie son roi. La lutte d'ailleurs s'éloigne de la Péninsule, c'est dans les Flandres que l'on guerroie.

Tout s'écroule autour du Portugal : le 3 septembre 1658, Cromwell meurt ; le 7 novembre 1659, la France et l'Espagne signent le traité des Pyrénées. Par un article secret, le Roi Très Chrétien s'engageait à abandonner le Portugal. Toutes les forces de Philippe IV vont accabler le malheureux royaume. Mais Mazarin n'entendait pas le voir disparaître : il lui procure en Angleterre l'alliance formelle et l'appui matériel dont il est obligé de lui refuser au moins l'apparence. Le 18 avril 1660, un traité de paix et d'alliance est signé à Londres, à Whitehall, entre Alfonso VI et le Conseil d'État au nom de la République anglaise, autorisant le Portugal à lever des troupes dans les Iles Britanniques.

La restauration des Stuarts, en 1660, n'amène aucun changement dans les relations anglo-portugaises. Charles II épouse l'infante de Portugal. Cet État achète chèrement la réadmission de ses rois dans la grande famille des monarques de droit divin. Par le traité du 23 juin 1661, Catherine de Bragance apporte en dot des villes, et quelles villes ! Tanger à l'entrée de la Méditerranée et Bombay dans les Indes orientales sur la côte du Malabar, en un point d'où rayonnent sur terre les routes du Pendjab, du Bengale et du Dekhan, sur mer, celle de Mozambique et des Mascareignes, du Zanguebar, de la mer Rouge, et du golfe Persique, merveilleuse place de commerce, au point de réunion de tous les chemins de l'Inde vers l'Europe, les plus anciens comme les plus nouveaux, ceux des caravanes et ceux des caravelles.

Il est vrai, le Portugal fut efficacement secouru. Lorsque Philippe IV envoie contre lui don Juan d'Autriche avec ce qui reste de ses vieilles troupes, aux auxiliaires levés en Angleterre se joint en Portugal un corps français. Turenne a préparé l'expédition, Schomberg la commande, toutes les têtes ardentes du royaume, déjà lasses de la paix, courent en Lusitanie continuer la lutte contre les Espagnols. C'est l'un de ces gentilshommes, Chamilly, qui inspire les lettres de la « religieuse portugaise », tous contribuent à chasser définitivement les armes de Castille aux combats d'Ameixial et de Villaviciosa. Mais, introduite en Portugal, pour une large part grâce à la France, l'influence anglaise s'y développait à notre détriment.

C'est l'Angleterre qui, au moment où Louis XIV entre en conflit avec l'Espagne par la guerre de Dévolution, détache le Portugal de l'alliance avec la France où il s'était engagé par le mariage d'Alphonse IV avec la princesse de Nemours et par un pacte formel. Le traité de Lisbonne, par lequel l'Espagne reconnaît enfin l'existence du Portugal, est négocié en 1668, à l'insu de la France, par l'ambassadeur britannique Southwell, et il est garanti par l'Angleterre. L'alliance anglo-portugaise était préparée pour l'heure où elle allait être la plus utile, l'ouverture si longtemps attendue de la succession d'Espagne.

Le moment était décisif. Le grand conflit qui naissait de la présence sur le trône de Madrid du petit-fils de Louis XIV allait donner à l'Angleterre, en se jetant dans la lutte, l'occasion de se tailler une bonne part dans les domaines des nations coloniales qui allaient toutes y être mêlées. L'Angleterre venait de porter ses efforts sur les terres les plus riches du monde, les Indes occidentales et les Indes orientales. Aux quelques Antilles qu'elle possédait, une guerre heureuse avait ajouté la Jamaïque ; aux quelques postes que ses marchands fondaient dans l'Hindoustan, un mariage avait ajouté Bombay. Mais, malgré leur valeur, ces acquisitions étaient moins, pour leurs nouveaux maîtres, des îles ou des place de commerce dont ils espéraient tirer de larges profits, que des jalons pour les conquêtes futures, indiquant dans quels lieux et de quelle manière devait se faire l'expansion britannique.

Mais la grandeur et la force avec laquelle la France de Louis XIV avait pris conscience de ses destinées montrait quel danger il y avait à laisser notre pays infuser une vigueur nouvelle dans le vieux corps espagnol et former, en réunissant les deux monarchies autrefois ennemies, une puissance qui allait, pour toujours peut-être, accaparer la domination des mers. La crainte de voir les fleurs de lys à la fois dans les Flandres et aux Amériques, en Italie et aux Philippines, avait rendu encore plus étroite l'union de l'Angleterre et de la Hollande qui avait tout à redouter d'un voisinage dont elle avait déjà cruellement souffert. De même, la perspective de voir les Bourbons monter sur le trône de Castille et reprendre, avec une force irrésistible cette fois, les vieux projets de domination sur toute la Péninsule auxquels l'Espagne n'avait jamais sincèrement renoncé, devait fatalement donner à l'Angleterre l'alliance d'une autre puissance maritime : du Portugal.

En effet, si dom Pedro, successeur de dom Alphonse, commence par s'allier avec la France et l'Espagne, bientôt effrayé avec toute l'Europe de l'ambition de Louis XIV, il accède en 1703 à la coalition par les traités de Lisbonne, de la Haye et de Turin, et l'alliance anglo-portugaise se resserre. Si l'Angleterre cherchait avec tant de sollicitude à se rapprocher du Portugal, c'est qu'elle voyait en lui plus et mieux qu'un allié passager. Une alliance étroite avec ce pays, alliance où étant la plus forte elle était assurée de dominer, lui donnait en effet tout ce qui était nécessaire, d'abord à la lutte contre les puissances coloniales, ensuite au développement de son commerce : pendant la paix de très riches débouchés ; en tout temps, des escales sur toutes les routes du monde.

Des escales d'abord : l'admirable port de Lisbonne était pour les vaisseaux anglais le premier point de relâche à la fois sur tous les chemins qu'ils allaient avoir à parcourir, ceux des Indes occidentales, des Indes orientales et de la Méditerranée. Pour aller vers l'Amérique, les voiliers venant du nord de l'Europe ne peuvent que bien difficilement cingler droit vers l'ouest. Le courant du Gulf Stream les arrête : ils doivent aller chercher vers le sud le souffle des alizés, descendre au moins jusqu'aux Açores, plus

souvent encore jusqu'à Madère, — et ces îles étaient portugaises!

Les Anglais avaient d'autant plus besoin de ces escales que leur action en Amérique s'étendait chaque jour davantage vers le sud. Après la Jamaïque, les riches îles françaises les fascinaient. Et d'ailleurs, s'ils n'en conquéraient aucune, si l'empire espagnol devait rester toujours fermé au commerce anglais, le Brésil portugais s'ouvrait à eux, et le chemin en était jalonné par les escales de Lisbonne, de Madère et du cap Vert. A ce dernier archipel la route de l'Orient se séparait de celle de l'Occident. On pouvait, il est vrai, pour aller aux Indes orientales partir du sud du Brésil d'où les vents soufflent régulièrement vers l'est, mais il n'était pas besoin de s'éloigner des rives africaines que l'on serait d'ailleurs presque forcé de longer au retour. Au sud du cap Vert, à Bissao et Boulam, dans le golfe de Guinée, aux îles de São Thome et Principe, sur toutes les côtes de São Salvador et d'Angola, les padrões aux armes de Bragance marquaient les comptoirs et les aiguades. Le Cap appartenait à de nouveaux maîtres, les Hollandais, mais ceux-ci étaient aussi les alliés de l'Angleterre, et la domination portugaise reprenait en Mozambique et tout autour de l'océan Indien. Dans l'Hindoustan, à côté de Bombay, Goa gardait encore un peu des splendeurs de l'ancienne métropole. En Chine, enfin, Macao, à l'entrée de la rivière de Canton, était une place de commerce judicieusement établie. En Europe même, il était une mer dont les Anglais ne pouvaient se désintéresser : la Méditerranée. Elle était encore une mer extérieure aux voies de leur négoce, un bassin fermé, où la France et l'Espagne pouvaient, à l'abri de leurs coups, préparer sur l'océan d'irréparables victoires. Ils doivent y venir pour frapper leurs ennemis dans ce qui fait leur force, leur double rivage; y rester pour y étendre leur commerce. Déjà, grâce aux Portugais, ils possèdent, à l'entrée de cette mer, la merveilleuse situation de Tanger. Obligés d'abandonner cette place, ils ont préféré, au risque de perdre à jamais l'alliance des Bragance, en livrer les ruines aux Maures que la rendre à leurs anciens maîtres; mais dans la rade de Lisbonne, ils peuvent réunir des escadres à portée du détroit.

En l'espace de soixante ans, avec une unité de vues, une

persévérance admirables, si l'on songe aux bouleversements de sa politique intérieure, l'Angleterre de Charles Ier et de Cromwell, de Charles II, de Jacques II et de Guillaume d'Orange a patiemment préparé l'assujettissement du Portugal. Le gouvernement de la reine Anne va couronner l'œuvre. Jusqu'ici c'est contre l'Espagne que fut édifiée l'alliance portugaise, ce sera maintenant contre la France.

Tout d'abord, il faut, puisque l'influence de Versailles peut régner à Madrid, que celle de Londres domine à Lisbonne; mais c'est bien au delà de la Péninsule que sont les vues des politiques anglais. La grande affaire doit être la constitution de l'empire colonial; malgré son affaiblissement, le bloc espagnol est décidément à la fois trop anciennement établi et trop considérable pour se laisser entamer facilement. Des îles seulement, comme la Jamaïque ou la Trinité, pourront lui être arrachées. Les coups de l'Angleterre doivent être portés contre l'empire français plus nouveau et dont l'extension, d'ailleurs, met en péril en Amérique et en Asie les établissements britanniques. Jusqu'ici la menace de l'Espagne avait été un sûr garant de la fidélité portugaise; cette amitié, indispensable à l'essor maritime et colonial de l'Angleterre, il sera autrement difficile de la garder contre la France.

Les actes purement politiques ne survivent pas aux circonstances qui les ont fait naître. Ce sont les intérêts économiques qu'il fallait à la fois unir pour toujours à ceux de l'Angleterre et opposer à ceux de la France.

Cependant, à moins d'empiéter sur la souveraineté du Portugal, il semblait à peine possible d'aller plus loin dans la domination de la Grande-Bretagne sur ce pays. Toutes les étapes, nous l'avons vu, ont été successivement franchies. Les sujets britanniques résidant en Lusitanie ont obtenu en 1642 la plus grande sécurité et même la plus grande indépendance. La liberté du commerce et de la navigation fut à la même époque et surtout en 1654 assurée à l'Angleterre. Au bout de la ligne des escales portugaises que la République s'est ouverte, le mariage d'un Stuart apporte le berceau d'un empire. L'Angleterre n'était cependant pas satisfaite: Southwell n'avait qu'à moitié réussi dans sa mission de 1668. S'il avait fait donner la garantie de son pays à la reconnaissance du Portu-

gal par la Castille, il avait échoué dans ses projets de traité de commerce.

Dès que l'occasion se représente, la Grande-Bretagne va essayer d'en profiter. Pour cette tâche, elle envoie en Portugal un homme qui le connaissait bien pour y avoir longtemps résidé, lord John Methuen.

Par ses origines, comme par ses intérêts, il était le représentant indiqué, la personnification de cette politique d'affaires qu'il allait représenter à Lisbonne. Ce diplomate appartenait à une famille commerçante dont la richesse rapide et nouvelle avait besoin, pour s'accroître et même se conserver, de voir s'ouvrir des débouchés à l'étranger. Son père, fils d'un petit vicaire de campagne, entré de bonne heure dans une fabrique de lainage, avait succédé au chef de cette maison dont il avait épousé la fille. Pendant que John Methuen, né en 1650, étudiait à Oxford, son père, en appelant chez lui des filateurs hollandais, transformait sa modeste industrie, dont les droguets ne visaient qu'à la consommation locale, en « la plus grande manufacture de son temps », produisant toutes sortes de draps fins auxquels le marché national ne suffira plus. Après la Révolution de 1688, les électeurs whigs envoient John Methuen à la Chambre des communes. En 1691, il est nommé ambassadeur en Portugal. Le moment n'était pas venu d'agir. Dom Pedro cherchait à protéger la petite industrie portugaise, et même, par une mesure que l'ambassadeur anglais devait personnellement ressentir, il avait prohibé l'entrée des lainages étrangers. Après cinq ans d'observation, lord Methuen quitte Lisbonne pour la très haute situation de Lord Chancelier d'Irlande et de membre du Conseil de commerce. Son fils Paul le remplace en Portugal, et c'est lui qui négocie l'accession de ce royaume à la coalition contre la France, le 16 mai 1703 ; en juillet, lord John Methuen retourne à Lisbonne.

Le Portugal était régi par le Conseil du roi, dont les membres n'avaient pas d'attributions nettement séparées ; mais la direction des Affaires étrangères était généralement dévolue à dom Manvel Telles da Silva, comte de Villar Mayor, marquis d'Alegrete. C'était un diplomate très vanté. Latiniste achevé, on citait de lui *la Vie de Jean second, surnommé le*

Prince parfait, où il avait « imité le style et la méthode des anciens »; surtout on rappelait à sa louange son ambassade auprès de l'électeur Palatin, pour négocier le mariage de son maître avec la fille de ce prince. Ambassade glorieuse s'il en fut, où il avait obtenu pour son roi des honneurs « qu'aucune tête couronnée de la Chrétienté, sans en excepter l'empereur, n'avait jamais eus à Heidelberg ». Au reste il attribuait tout le mérite de ses succès aux prières que ses sœurs avaient adressées à la vierge Marie.

Les négociations entre ces deux hommes aboutirent à l'acte du 27 décembre 1703 qui porte dans l'histoire le nom de traité de Methuen. Il ne se compose que de deux articles. Par le premier, le Portugal s'engage à recevoir « les draps et autres manufactures de laine des Anglais ». Si lord Methuen était Français, il serait peut-être fâcheux pour sa renommée que le seul produit de son pays dont il se soit occupé fût précisément celui qui touchait de si près à ses propres intérêts. Mais en Angleterre, on pensait déjà en 1703 que *business are business*, et l'on ne songeait même pas à tenir rigueur à un diplomate pour avoir fait ses propres affaires, s'il avait, en même temps, fait celles de l'État. L'industrie drapière prenait en ce moment en Grande-Bretagne un essor considérable. Les filateurs de Flandre qui s'y étaient réfugiés avaient fait école, et la France, où Sully et Colbert devaient donner à la fabrication des lainages une très vive impulsion, était avec la Hollande la seule rivale à redouter. Le second article du traité assurait la victoire à l'industrie anglaise contre la concurrence française.

Par cet article, l'Angleterre devait « admettre à l'avenir pour toujours les vins du cru du Portugal en Angleterre, de sorte qu'en aucun temps, qu'il y ait paix ou guerre entre les royaumes de France et d'Angleterre, il ne sera demandé quelque chose de plus pour ces vins sous le nom de douanes ou droits ou sous un autre titre quelconque, directement ou indirectement... que ce qui sera exigé pour la même quantité ou mesure de vins français, en déduisant ou rabattant un tiers de cette douane ou droit : mais si, en même temps, il était porté atteinte et préjudice à cette réduction ou rabais de douane qui aura lieu comme il y a lieu ci-dessus, alors la Sacrée

Majesté Royale aura de nouveau le droit et la liberté de défendre les draps et autres manufactures de laines britanniques ».

Le sol portugais, dédaigné aux heures de prospérité pour les terres coloniales, ravagé depuis par les longues guerres, n'avait qu'une seule culture intéressante : la vigne.

Au nord, les lianes grimpantes du Minho, gonflées par les ondées de l'Atlantique, étaient particulièrement abondantes, les vignes du sud, chauffées au soleil africain des Algarves, particulièrement riches en alcool. Mais surtout, le Portugal s'enorgueillissait de deux crus renommés, celui qui, sur les côtes de la rive droite du Duero supérieur, prenait du port voisin qui l'exportait le nom de porto, et aussi, en plein océan, celui que donnaient les ceps qui, à Madère, remplaçaient déjà les anciennes forêts. Et c'étaient ces deux crus de luxe, ces vins chers, qui étaient surtout visés par le traité. De même que le peuple pauvre du Portugal devait garder les vêtements manufacturés grossièrement dans le pays, le peuple d'Angleterre devait, et l'on n'en doutait pas, continuer à boire de la bière. Ce que le porto remplacerait, c'étaient les vins fins, que seules, mais en assez grandes quantités, consommaient les classes riches, et qui étaient, jusque-là, presque exclusivement les produits des vignobles bordelais, le claret, devenu un goût héréditaire chez les Anglais, créé pendant les trois siècles où ils dominaient en Guyenne. C'était une tâche qui paraissait presque impossible, que celle de remplacer sur les tables britanniques le claret par un vin aussi différent que le porto. Aussi, malgré les difficultés que les hostilités avec la France avaient mises et paraissaient devoir mettre longtemps encore à l'importation du bordeaux, le traité de 1703 stipule pour les vins portugais entrant en Angleterre un régime protecteur que les laines britanniques n'ont pas demandé pour entrer en Portugal. C'est que l'Angleterre désire, plus encore que de conquérir le marché portugais, se libérer de la sujétion économique dans laquelle le goût de ses nationaux pour les vins de France la maintenait vis-à-vis de sa puissante rivale. Surtout, en faisant du Portugal un concurrent heureux de la France pour l'exportation des vins en Angleterre, on créait entre ces deux pays une rivalité qui ne pouvait rester purement économique.

C'était l'influence anglaise définitivement assise en Portugal.

Que n'auraient fait les propriétaires des riches vignobles, presque tous seigneurs puissants à la cour de Lisbonne, et plus tard, lorsque le peuple sera, sinon consulté du moins redouté, toutes les populations intéressées au commerce des vins, pour conserver un allié devenu un client si considérable? Et c'est à cela que les stipulations purement commerciales du traité de Methuen prennent une si grande portée politique.

***

Les événements de la guerre de la succession d'Espagne montrent tout de suite les avantages que l'alliance portugaise donne à l'Angleterre. C'est de Lisbonne que l'archiduc Charles, concurrent du Bourbon Philippe V et le roi de Portugal sont partis pour aller jusqu'à Madrid; c'est de Lisbonne que les escadres anglaises, qui avaient amené le prétendant autrichien et les troupes de la coalition, sont parties pour donner à leur pays des conquêtes plus directes et plus redoutables; Gibraltar remplace Tanger, et Port-Mahon met la puissance britannique au cœur de la Méditerranée.

Le Portugal est associé d'ailleurs à la fortune qu'il a tant favorisée : au traité d'Utrecht, l'Angleterre, maîtresse, avec Terre-Neuve et l'Acadie, de toute la côte américaine jusqu'en Floride, de Saint-Christophe dans les Antilles, obtient dans les Guyanes, aux dépens de la France, des agrandissements pour le Portugal. Dans ces terres mal connues, la frontière est indiquée forcément d'une façon imprécise. C'est là un procès qui durera deux siècles, digne pendant de celui qui, au sud du Brésil, vers la Bande orientale, mettait déjà aux prises les autorités castillanes et lusitaniennes de Buenos-Ayres et de Rio. L'Angleterre, garante des cessions en Guyane, saura entretenir l'irritante discussion, alarmer à propos les susceptibilités portugaises contre la France et contre l'Espagne, au jour où elle désirera poursuivre plus avant ses empiétements dans le continent où elle vient d'obtenir tant de concessions de toutes sortes. Pour une de ces dernières et non des moindres, le privilège de l'Assiento, l'alliance du Portugal lui est encore indispensable. Les établissements de Gambie et de Sierra-Leone ne sauraient suffire à l'énorme importation de nègres

dont elle va avoir à pourvoir toute l'Amérique espagnole; c'est des possessions portugaises de Guinée et d'Angola qu'elle tirera ses esclaves.

Le simple jeu des intérêts associés par le traité de Methuen resserre chaque jour davantage l'alliance économique de l'Angleterre et du Portugal. Après une génération, le porto a presque remplacé le claret. L'exportation de ce vin ne cesse, tout le long du XVIIIe siècle, de s'accroître rapidement. De 1678 à 1687 la moyenne annuelle du porto exporté avait été de 632 pipes de 527 litres ; de 1689 à 1707, elle est de 7 188; de 1718 à 1727, de 17 692.

Les Anglais ne se contentent pas de consommer le vin portugais, qu'ils transportent presque exclusivement par leurs navires, ils s'immiscent dans sa culture. Les négociants et les compagnies britanniques établis à Porto et qui bientôt monopolisent le commerce, mélangent au vin des eaux-de-vie, dans une proportion de plus en plus forte.

Si l'écoulement en Angleterre en est ainsi favorisé, les autres clients, actuels ou possibles, des vignobles portugais sont éloignés d'un marché où ils ne trouvent plus de produit naturel. Le sol portugais ne s'en recouvre pas moins de vignes; celles qui ne donneront pas de vin pour l'exportation serviront à la distillation. Plus que jamais les autres produits du sol sont négligés; l'Angleterre se chargera de pourvoir à la nourriture comme à l'habillement des Portugais. Le blé et le riz sont importés par ses navires. La morue surtout, l'aliment national, nécessaire pour les innombrables jours d'abstinence, arrive des eaux de Terre-Neuve, et seulement sur des vaisseaux anglais, malgré les droits laissés à la France dans ces parages. Au départ, ils se chargent, pour la salaison de la pêche suivante et pour la vente dans le nord, de sel de Sétubal. Les Portugais dont la puissance d'achat devient d'abord plus considérable favorisent puissamment le double essor industriel et maritime de la Grande-Bretagne en achetant à la fois et les produits des manufactures britanniques, et ceux qui de tous les points du monde leur parviennent sous le pavillon anglais. Mais leur vin et leur sel ne suffiront bientôt plus à solder les importations. Les denrées coloniales même, concurrencées par celles que donnent à leur puissant ami les terres tropicales

par lui conquises, ne s'échangeront plus contre les céréales, salaisons et lainages d'Angleterre. Des navires anglais se chargeront bien encore, et de plus en plus, du tabac et du sucre du Brésil; mais ce sera pour ajouter au stock des produits exotiques dont ils tendent à monopoliser le transport.

Le sol du Brésil, heureusement, renferme d'autres richesses. Des explorations plus méthodiques ou plus fortunées que les précédentes découvrent d'opulentes mines d'or et des gisements de diamant. Ce métal et ces pierres, ce métal surtout, paieront les achats faits en Angleterre.

Lisbonne redevient comme au XVIe siècle un des lieux où l'Europe va s'approvisionner des produits d'outre-mer. Mais cette fois c'est au profit d'une seule nation. En 1774 et 1775, le commerce britannique avec Lisbonne seule excède le double du commerce réuni de tous les autres États. Lisbonne est, après Londres, le premier des entrepôts anglais. La marine portugaise se meurt; les quelques chantiers qui restent de ceux qui rivalisèrent autrefois avec ceux d'Amsterdam passent entre des mains britanniques. Jusque dans la religion l'influence anglaise se fait sentir : saint Antoine reste toujours généralissime des armées portugaises, mais il lui faut compter avec la dévotion concurrente qui s'adresse à saint Georges.

Cependant un grand homme d'État, le marquis de Pombal, a conscience du danger que court son pays. Il veut, sans rompre avec l'Angleterre, redonner au Portugal son indépendance économique, refaire une nation produisant elle-même les produits nécessaires à son existence, transportant elle-même ses exportations, dirigeant en un mot librement son commerce. Avec cette énergie souvent brutale de ces esprits éclairés, de ces ministres philosophes qui, au XVIIIe siècle, mettaient le despotisme au service des lumières et de la liberté, il essaya de réduire la grande culture nationale, la vigne, à la proportion qu'il jugeait indispensable au juste équilibre des forces productrices du pays, et en même temps de refaire par une fabrication sincère un produit naturel et délicat, capable de s'imposer à tous les marchés du continent. Il fit arracher et remplacer par du blé les vignobles médiocres : il constitua pour les vins de Porto, la Compagnie de l'Alto Duero, une des plus grandes institutions de l'État, qui exerça une sur-

veillance étroite sur la culture des vignes, dont elle prenait les produits, d'après les conditions réglées à l'avance, avec un droit de priorité sur tous les autres acheteurs. La création de la Compagnie des Indes, de celle de l'Amazone et du Grand Para, de Pernambouc pour le commerce du Brésil, l'interdiction de l'exportation de l'or; l'établissement de droits protecteurs sur les produits manufacturés; l'adjonction au territoire de Goa, des « nouvelles conquêtes », l'accession surtout du Portugal en 1780 à la Ligue des Neutres sont autant d'efforts pour libérer le Portugal de la vassalité britannique. Ils ne devaient pas avoir de suite.

En 1781, Pombal est disgrâcié, le Portugal va retomber dans l'assujettissement où le tient l'Angleterre. Les traités de commerce signés avec les nations du nord de l'Europe, clientes indiquées de cet État méridional et colonial, en créant un nouveau courant, favorisent surtout la navigation anglaise. En 1787, quarante-sept navires vont de Portugal à Hambourg, deux seulement ont le pavillon lusitanien. Et les produits britanniques ne cessent d'envahir le Portugal; en une seule année, 1786, il entre pour plus de onze millions et demi de livres tournois de lainages, pour plus de cinq millions de francs de morues, pour des sommes considérables de blé, de riz, de lard, de cuirs, de fers ouvrés et de porcelaines, de denrées alimentaires et d'objets manufacturés de toute sorte.

L'exportation portugaise augmente, il est vrai; celle des vins de Porto, après être descendue en 1757 à 12 488 pipes est en 1785 de 31 456, elle sera en 1795 de 55 911, en 1798, de 72 496. Mais la balance du commerce n'en est pas moins de plus en plus favorable à l'Angleterre. On calcule qu'en 1785, la valeur totale des importations britanniques dans les ports de Lisbonne, de Sétubal, de Figueira, de Porto et dans ceux des Algarves, s'éleva à environ dix-sept millions de francs. Les exportations du Portugal en Angleterre étaient seulement d'environ 7 800 000 francs. Le change se ressent de cette différence, il est en moyenne de 15 p. 100.

Ce n'était pas assez, une immense contrebande anglaise fouillait les côtes du Brésil, enlevant encore au Portugal les bénéfices de l'entrepôt, et les métaux précieux, malgré la prohibition de l'exportation, affluent en Angleterre. Les paquebots

qui réunissaient régulièrement Falmouth et Lisbonne, exemptés du droit de visite, et même les vaisseaux de guerre, se transformaient pour la circonstance en gallions inavoués. On estime à environ dix millions de livres sterling la somme qui sortit ainsi frauduleusement du Portugal en lingots ou en espèces monayées de 1759 à 1772. L'Angleterre fait aussi la banque, et nous sommes à une époque où les placements portugais sont rémunérateurs. De l'argent pris à Londres à 3 ou 3 1/2 au plus rapportait 10 p. 100 à Lisbonne.

Tout l'or des colonies ne fait que passer dans la Métropole. Le Portugal n'a pas su comprendre les leçons de Pombal, il ne produit plus, il ne saurait désormais plus vivre sans cette absorbante amitié qui l'épuise. Aussi, lorsque la Révolution vient, comme cent ans auparavant l'ambition de Louis XIV, alarmer l'Angleterre, le Portugal est des premiers à entrer dans la tourmente qui pendant vingt-cinq ans passera sur l'Europe. La France révolutionnaire luttant sur toutes ses frontières pourra négliger parmi tant d'ennemis acharnés à sa perte les quelques bataillons du Portugal, mêlés dans une confraternité d'armes qui les étonne encore, avec les bataillons de Castille. Mais lorsque, débordant partout hors des vieilles limites de sa monarchie, subjuguant les rois et entraînant les peuples, la France voudra dominer l'Europe pour la fermer à l'Angleterre, le Portugal se trouvera pris au plus fort de ce combat sans merci de la terre contre la mer.

Dès qu'à Bâle en 1795, l'Espagne eut pactisé avec le « monstre » on pouvait redouter de voir les troupes ennemies descendre les vallées de la Péninsule. De fait, quand en 1801 la France put de nouveau parler en maître, les deux puissances de la Péninsule vont se combattre. Guerre sans âpreté toutefois, entre des nations qui sentent que c'est surtout pour d'autres qu'elles luttent. Une garnison anglaise n'en occupe pas moins Lisbonne, le protectorat politique va remplacer la domination économique. Mais, remis à peine de la peur de voir les Français rouvrir à leur profit en Égypte la vieille route des Indes, les Anglais ne veulent pas risquer de les voir en Portugal. Ils laissent ce pays traiter, abandonner Olivenza à l'Espagne, la Guyane à la France.

Après la trêve d'Amiens, le Portugal tremble entre les

maîtres de l'Europe et ceux de l'océan. A Madrid, Napoléon est de plus en plus obéi, mais à Trafalgar, Nelson a détruit les deux flottes. Quand le blocus continental est proclamé, l'hésitation n'est plus possible ; pour si puissant qu'il soit, l'Empereur est en Allemagne, et dans la mer de Paille mouille une escadre britannique. Le Portugal refuse de fermer ses ports, il est condamné.

Junot l'envahit, mais n'arrive à Lisbonne que pour voir partir la flotte anglaise, emportant vers le Brésil la reine, le régent, la cour, tout le gouvernement. Il ne reste que le sol de la Métropole, et le sol même échappe, car Wellington est apparu, et ce n'est pas le moindre profit que donnera à l'Angleterre l'alliance séculaire du Portugal que de lui fournir la terre où ses troupes pourront prendre pied, et d'où elles partiront pour battre la France sur le continent après l'avoir chassée des mers. Junot capitule à Cintra en 1808, Soult échoue l'année suivante. Masséna enfin, en 1810, entre à Lisbonne, mais l' « enfant chéri de la victoire » n'arrivait que pour voir monter l'aube des désastres.

Les troupes anglaises étaient les seules contre lesquelles pouvait se briser l'élan de la furie française. Au milieu de l'éparpillement des guérillas : un roc. Et c'est du Portugal, plus que jamais inféodé à l'Angleterre, par l'Espagne où le patriotisme réveillé a fait de la rivale une alliée farouche, que l'armée de Wellington ira, au moment où dans le rayonnement de la gloire impériale on peut déjà entrevoir le déclin, acquérir, de Torres Vedras à Toulouse, en six ans de combats acharnés, l'indestructible solidité qui lui permettra de frapper à Waterloo le coup décisif.

***

La France domptée, l'Europe remaniée, le Portugal ne prend aucune part à la curée de Vienne. Olivenza, qui lui est remise après beaucoup de difficultés, ne lui sera pas restituée. Il semble n'être plus qu'une colonie du Brésil, bien plus encore une colonie de l'Angleterre. Pas plus que dona Maria, Jean VI, roi en 1816, ne quitte le séjour ensorceleur de Rio. L'Anglais Beresford, régent de Portugal, en est le

véritable roi. A la suite des soldats, les [illegible]glais revenus en foule trouvent des avantages nouveaux pour exploiter leur ancien marché. L'Angleterre a comme toujours fait profiter son négoce du succès de ses armes.

Par le traité du 19 février 1810, conclu au moment où Masséna entrait à Lisbonne, tous les actes précédents sont confirmés, et, puisque c'est en Amérique qu'est le gouvernement, à Rio-de-Janeiro que le traité a dû être signé, le Brésil aussi sera complètement ouvert au commerce anglais. En Asie, Goa, de plus en plus entouré de possessions britanniques, deviendra un port libre. Madère enfin pourra, dans certains cas, avoir une garnison anglaise; son port Funchal verra d'ailleurs souvent le pavillon britannique, car, là s'arrêteront les paquebots de la ligne prévue par le traité entre Falmouth et Rio. Cependant, en Portugal, comme dans toute l'Europe, les idées de la Révolution ne pouvaient être chassées aussi facilement que ses soldats. L'appel de Riégo dans le royaume voisin est entendu par la ville toujours effervescente de Porto. Le mouvement gagne Lisbonne, la Constitution libérale de 1820 y est proclamée. La régence anglaise laisse faire. Pour contre-révolutionnaire que fût Castlereagh, il ne pouvait lui déplaire de voir dans la Péninsule Ibérique, et spécialement en Portugal, s'établir un gouvernement beaucoup plus proche du parlementarisme anglais que de l'absolutisme des États de la Sainte-Alliance.

Et quand, en 1822, Jean VI eut enfin rétabli la monarchie des Bragance dans son ancienne capitale et confirmé la nouvelle constitution, il semblait que rien ne dût de longtemps porter dans ses États la moindre atteinte à la suprématie de l'Angleterre. La révolution, maintenue en Europe dans les limites où elle ne pouvait que servir aux intérêts britanniques, passait alors les mers et chassait de son immense empire la domination de l'Espagne. Alliés du Portugal, complices des nouvelles républiques espagnoles, les Anglais ne voient plus se dérober à leur influence dans toute l'Amérique que les établissements mêmes qu'ils y ont fondés.

Cependant au milieu de cette fortune, un grand danger apparaît tout à coup. Le Brésil va être atteint par le grand mouvement d'indépendance.

Protectrice de cet empire qui se sépare, l'Angleterre va être obligée de s'aliéner une de ses parties en se prononçant pour l'autre. Tous les efforts de la diplomatie britannique vont s'appliquer à atténuer les conséquences de cette crise qu'ils ne peuvent éviter. Elle a la grande habileté de convaincre le gouvernement de Lisbonne de la fatalité de cette séparation.

C'est par sa médiation qu'au traité de Rio-de-Janeiro, la Métropole reconnaît un État libre en son ancienne colonie. Sur les deux rives portugaises de l'Atlantique, l'influence britannique reste intacte. Du moins, si elle subit des éclipses, ce ne sera pas au profit d'une autre nation. Avec quel soin l'Angleterre surveille la politique française, que de craintes lui donnent les affinités du gouvernement de Charles X et de dom Miguel, plus tard ceux de Louis-Philippe et de dona Maria.

Notre Révolution de juillet 1830 a fait à peine évanouir le premier danger que c'est l'énergique intervention de l'amiral Roussin à Lisbonne. Mais la France comprend bientôt que le Portugal est un des nombreux terrains où trop d'activité de sa part serait incompatible avec l'Entente cordiale. La part d'influence que l'on sera bien obligé de lui faire dans la quadruple alliance, si parcimonieusement mesurée en Espagne, sera nulle dans le royaume voisin. Alors que quelques soldats de la légion étrangère montreront à peine l'uniforme français en Espagne, dix mille Anglais seront en Portugal depuis 1826, et l'escadre qui bat au cap Saint-Vincent les vaisseaux de dom Miguel est dirigée par le commodore Nappier.

Et cependant le Portugal n'a plus les richesses du Brésil. Non seulement l'or de ses mines n'arrive plus à Lisbonne, mais dès avant la scission, depuis le traité de 1810, ce débouché qui restait à ses fabriques leur a échappé. Plus pauvre encore après les ruines laissées par les luttes étrangères et civiles, le Portugal n'est plus le client qu'il était au siècle d'avant. Si l'Angleterre s'y attache encore, c'est qu'elle n'a pas oublié qu'elle a là, en temps de guerre, une base d'opérations sur le continent, c'est surtout qu'elle s'y garde des intérêts considérables. Le Portugal est alors une véritable colonie militaire et commerciale de la Grande-Bretagne. Et ce n'est

plus seulement avec les Portugais que les Anglais commercent, mais avec leurs propres nationaux établis en Portugal. Une grande partie du sol du royaume est passée dans des mains britanniques. Les récoltes, à défaut des terres, leur sont acquises et souvent pour longtemps, cela surtout pour le produit qui fait l'âme du commerce entre les deux nations, pour le porto. Des baux emphythéotiques, fréquemment pour quatre-vingt-dix-neuf ans, sont passés au profit de négociants anglais.

Cette aliénation du sol national n'a fait qu'augmenter jusqu'à nos jours. Sans doute, la politique libre échangiste de l'Angleterre, comme aussi l'ouverture, dans ses colonies et ailleurs, de marchés plus riches, ont enlevé à la domination économique de la Grande-Bretagne en Portugal ce caractère de nécessité qui lui avait fait développer avec une âpreté si jalouse son influence dans ce royaume. En 1836, les stipulations du traité de Methuen ont disparu; en 1852, l'Angleterre a dû renoncer à son privilège de juridiction, et, depuis l'adoption en 1891 de tarifs protectionnistes en Portugal, ce pays comprenant le danger de liens étroits, même économiques, avec de trop fortes nations, n'a conclu des traités de commerce qu'avec le Brésil et avec l'Espagne, les États scandinaves, la Belgique, la Hollande, la Russie et tout dernièrement les États-Unis.

L'Angleterre a cependant un tiers du commerce portugais. A vrai dire, elle est loin de monopoliser les importations. Sur un chiffre total de 287 693 000 francs, sa part n'est, en 1901, que de 80 615 250 francs. C'est encore et de beaucoup la première place, mais elle est vivement disputée. Ce n'est pas par la France : nous trouvons en nos provinces méditerranéennes et en Algérie les produits naturels que nous échangerions, si nous les prenions en Portugal, contre ceux de notre industrie. C'est seulement sur le marché financier que nous avons montré ces dernières années quelque activité. Il est vrai, les Anglais n'ont eu qu'à se louer de ne nous avoir pas trop disputé la victoire.

Le danger pour l'Angleterre vient surtout de l'Allemagne qui a trouvé comme elle dans le Portugal des postes sur la route de presque tous ses navires, et, de plus, des produits

que ne sauraient donner ni le sol de l'empire, ni celui de ses colonies. Les progrès des Allemands sont rapides : ils ont importé en 1897 pour 18 800 000 francs et en 1901 pour 38 422 250 francs. Et voici que s'affirme aussi la concurrence américaine. En un an, de 1897 à 1898, le commerce des États-Unis avec le Portugal passe de 16 375 000 francs à 25 millions de francs; et il est en 1901 de 36 525 000 francs.

Si l'Angleterre enfin achète toujours au Portugal bien moins qu'elle ne lui vend, elle est toujours la première cliente de ce pays. En 1901, le Portugal a exporté pour 171 741 750 francs; 49 521 250 étaient destinés à la Grande-Bretagne. Le vin entre encore pour une part considérable dans ce négoce. Les Anglais la voudraient plus grande cependant. Leur commerce porte toujours seulement sur les crus de luxe. Alors que, en 1897, sur 280 000 hectolitres de porto, l'Angleterre en achète 178 000, elle ne prend que 8 000 hectolitres, sur les 477 000, de vin rouge commun. L'attaché commercial à la légation britannique à Lisbonne signale le fait et s'en émeut. Si cette boisson, qui pourrait concurrencer le vin ordinaire de France, était en plus grande quantité achetée par ses compatriotes, le « portugues claret » consommé comme le « port », ce serait l'achèvement de l'œuvre de Methuen, le Portugal tout entier réduit à n'être plus que le vignoble de l'Angleterre.

C'en est aussi le verger. Madère devient de plus en plus un sanatorium britannique; partout, en Portugal, l'Angleterre se considère comme en pays conquis. Rien n'est plus significatif qu'un passage d'un rapport de cet attaché commercial cité plus haut, rapport déposé au *Foreign Office* en février 1900 :

Familles. — La population, si dense chez nous, pousse un grand nombre de familles anglaises à s'établir au dehors chaque année; ces familles ont été d'un puissant secours pour l'expansion du commerce britannique de par le monde. Le Portugal est un excellent champ pour ce genre d'émigration. La vie y est bon marché, le climat agréable, et il y a déjà de grandes colonies anglaises à Lisbonne et à Porto; aussi avec des clubs, des sports et des sociétés britanniques, n'est-il pas pénible à des familles anglaises de venir s'établir ici.

Elles y verraient, d'ailleurs, souvent leurs couleurs nationales. Sur un tonnage total de 10 367 099 tonnes entré, en 1898, dans les ports du Portugal ou des îles adjacentes, le

pavillon anglais couvrait 4 779 752 tonnes avec 2 521 navires. Le pavillon portugais était arboré sur 4 923 vaisseaux, mais avec seulement un déplacement de 2 114 982 tonnes; l'allemand sur 1 094 navires et 1 683 194 tonnes, celui de France enfin sur 615 navires et 888 403 tonnes.

Insinuante dans la Métropole, l'expansion britannique s'est, ce siècle-ci, montrée plus intransigeante dans le domaine colonial. Le Brésil perdu, les établissements de l'Inde définitivement bloqués, toute la sollicitude du Portugal s'était portée vers les colonies d'Afrique. La traite des nègres fut encore l'occasion de l'immixtion anglaise. Au XVIIIe siècle ç'avait été pour protéger les négriers que les vaisseaux britanniques avaient croisé de la Guinée à l'Angola, au XIXe siècle ce fut au nom de la philanthropie. C'est sous ce prétexte que Bissao et Cacheu sont cédés à l'Angleterre pour cinquante ans, c'est sous ce prétexte encore que l'exercice abusif du droit de visite fait régner sur les trafics légitimes aussi bien qu'illégitimes des Portugais la tyrannie hautaine des officiers de Sa Majesté britannique.

Cependant ce sont moins des escales comme autrefois que l'Angleterre voit maintenant dans la ligne des possessions portugaises, que des terres à exploiter. Sans doute la substitution de la vapeur à la voile, en obligeant les navires à refaire de loin en loin leurs approvisionnements de combustible, force les nations maritimes à jalonner de dépôts de charbon les routes qu'elles fréquentent, et Lisbonne, toujours sur le chemin de l'Orient même après le percement de l'isthme de Suez, Madère et l'archipel du cap Vert, sont admirablement placés sur la voie de l'Amérique et de l'Afrique méridionales. Mais l'Angleterre possède sous son propre pavillon une chaîne de ports bien plus complète. Le problème est tout autre.

Depuis vingt ans, le continent africain dont le littoral avait été seul l'objet des convoitises a été partagé entre des nations coloniales. Le Portugal était une de celles qui, possédant le plus de côtes, avaient le plus de titres à la domination de l'intérieur. D'abord l'Angleterre favorise les revendications des Bragance partout où elle ne peut invoquer aucun droit personnel. Elle compte bien dominer plus que le Portugal dans les immensités entrevues du bassin du Congo dont elle lui

reconnaît la possession. Après l'échec que le Congrès de Berlin inflige à ses prétentions, l'Angleterre songe pour elle-même à des territoires sur lesquels cependant le gouvernement de Lisbonne a des droits plus positifs. Au moment où celui-ci voulait se créer, en réunissant les côtes de l'Angola à celles de Mozambique, une très grande et très belle colonie, ce rêve s'évanouit devant l'expansion de son puissant voisin. Du Cap, les Anglais projetaient de remonter le continent dans sa plus grande longueur jusqu'aux bords du Nil où ils s'étaient aussi établis malgré l'Europe. En vain le Portugal voulut-il protester, il dut subir l'inévitable, accepter en quarante-huit heures l'ultimatum sous les canons de l'escadre anglaise embossée devant Lisbonne.

Le Portugal a compris qu'il ne devrait plus qu'obéir, aussi longtemps que le cabinet de Londres pourrait parler en maître. Et depuis que, poursuivant sa politique d'hégémonie dans l'Afrique du Sud, l'Angleterre y a combattu, après les droits historiques des Portugais, les droits des peuples hollandais, il n'est complaisance que le Portugal ne se soit empressé d'avoir pour cette intransigeante nation. L'Angleterre a débarqué ses troupes à Beïra, ses stationnaires ont fait impunément la police des eaux de Lourenço-Marquès dont elle ne se console pas d'avoir laissé régler la possession par un arbitrage. Ses convoitises s'étendent d'ailleurs bien au delà et le bruit a couru, qui n'a pas paru invraisemblable, que lorsqu'au début des hostilités l'Angleterre a fait avec l'Allemagne le traité du 28 octobre 1899, des articles secrets envisageaient l'éventualité du partage du domaine portugais en Afrique.

Qu'adviendra-t-il des colonies portugaises? Seront-elles le butin de ces deux États de proie? Disparaîtront-elles au contraire seulement le jour où la nationalité afrikander réalisera pour elle l'unité dans le sud du continent? Verront-elles se former des États portugais indépendants ou resteront-elles très longtemps dans leur situation d'aujourd'hui? Ce sont là des questions auxquelles on ne saurait songer maintenant à répondre.

Ce qu'il faut retenir de l'histoire que nous venons de retracer

à grands traits, c'est la constatation, faite une fois de plus, du danger qu'il y a pour un État faible de lier sa destinée sans partage à celle d'un État fort, ambitieux et absorbant comme l'Angleterre. A l'heure où ce pays souffre si cruellement de cette exigeante suprématie il ne convient pas de lui reprocher des complaisances qu'il ne saurait plus refuser. Il faut le reconnaître, les circonstances ont été presque toujours contre lui. Des menaces ou des abandons dont la France a été trop souvent coupable, obligèrent la couronne de Bragance à ne voir maintes fois son salut que dans l'alliance de la Grande-Bretagne. Nous avons vu avec quelle persévérance la politique anglaise a enchaîné le Portugal dans sa dépendance. Celui-ci fut d'abord trompé par la fortune qu'il croyait y trouver. Désabusé maintenant, il n'en est pas moins accablé sous le poids de l'amitié britannique. Il est à craindre que ce soit pour longtemps : ruiné par l'Angleterre, le Portugal doit, pour vivre libre, commencer par racheter à l'Angleterre presque jusqu'à son propre sol.

JACQUES CHAUMIÉ

LE

SECOND RANG DU COLLIER[1]

— Votre mère n'est pas là?... Très bien!... allons ranger le salon.

C'est Dumas fils qui vient d'entrer par la porte de la cour, le chapeau en arrière, les mains dans ses poches, l'air très frondeur.

L'esthétique du salon a quelques défauts qui nous taquinent beaucoup; nous avons chuchoté bien souvent à ce sujet avec Dumas, qui partage notre souci. Aujourd'hui, révolutionnaire, il médite un bouleversement.

Dans la compagnie de sa sœur Carlotta, qui est devenue très bourgeoise et occupe activement son inaction, ma mère a pris la manie du tricotage, du crochet, de la tapisserie: après de longs mois d'application, elle arrive à parachever des œuvres dont elle est fière et elle en orne le salon. Sans pitié pour la noble harmonie des toiles illustres pendues aux murs, d'innocentes tapisseries aux couleurs crues et criardes couvrent les tables, et par terre, plus horribles encore, voisinant avec le tapis d'Orient, s'étale un carré d'herbe nuancée, en laine

1. Voir la *Revue* des 1er novembre et 1er décembre 1902, 1er janvier, 1er février, 1er mars, 1er avril et 1er mai 1903.

frisée, piqué de coquelicots et de marguerites faites au crochet!...

C'est surtout cette verdure qui nous désole. Dumas n'hésite pas : il bondit vers elle, l'empoigne en regardant autour de lui dans quel coin il va l'enfouir.

— Une idée!... Soulevons la dame en bronze qui pleurniche, écrasons sous son poids ces délicieuses pâquerettes... Maintenant, en amassant la mousse autour du socle, cela n'est plus qu'une vague draperie qui ne tire pas l'œil.

C'est parfait : nous battons des mains. Quelques meubles déplacés et disposés de façon à couper les lignes, à rompre le déplaisant parallélisme, produisent un bon effet ; mais, les tapisseries jetées çà et là hurlent toujours, il n'y a aucun moyen d'en tirer parti.

— Soyons héroïques ! — s'écrie Dumas, — supprimons-les !

Il les enlève et les roule :

— Je tiendrai tête à l'orage!... D'ailleurs, la maman est violente, mais pas méchante du tout... Seulement, vous en avez tous peur, et c'est là le mal...

Nous nous sommes assis pour nous reposer en admirant notre œuvre. Rien ne détonne plus maintenant : le salon semble plus large et cependant plus intime ; sous la lumière tamisée par le vitrail, — qui n'a qu'un tort, celui de projeter des lueurs rouges et vertes sur la Diane de Paul Baudry, — l'ensemble a certainement beaucoup gagné... Pourvu que ses changements soient maintenus !...

Dumas nous raconte qu'il y a eu un incendie chez lui, dans sa chambre, et qu'il a failli rôtir. Il est enchanté de cet événement, parce que la compagnie d'assurances lui refait une chambre toute neuve.

— En somme, il n'y a de brûlé qu'un rideau de mon lit et je demandais simplement qu'il fût remplacé ; les agents de la Compagnie se sont récriés : l'ancien et le neuf n'iraient pas ensemble, la teinte ne serait pas la même, cela jurerait affreusement!... Bref, ils remplacent tout, la tenture, les portières, le couvre-pied, et c'est joliment malin de leur part, car vous voyez quelle réclame je leur fais!... Je parie que vous n'êtes pas assurés.

Nous n'en savons trop rien. Et quelle imprudence de ne pas

l'être ! Le père bien souvent s'endort sur son journal et enflamme le coin du papier à sa bougie... Dernièrement, j'ai été réveillée, moi, en pleine nuit, par une odeur de roussi. Qu'est-ce que je vois du haut de l'escalier? Mon père adossé au poêle, sur lequel il a posé sa lumière, et qui lit tranquillement; une colonne de fumée monte derrière lui. Je dégringole nu-pieds et me jette sur l'épais veston de velours, que j'arrache facilement, mais qui, furieusement brûlé dans le dos, se partage en deux, une manche par-ci, l'autre par-là.

— Si vous étiez assurés, Théo aurait eu un veston neuf! s'écrie Dumas.

Puis il me demande si j'ai fini de lire Vauvenargues, dont il m'a donné une charmante édition reliée. Je crois bien que je l'ai lu! Je sais même par cœur nombre de ses pensées et je les cite, en les appliquant aux circonstances, avec beaucoup d'à-propos. Par exemple, si l'on me raille sur la véhémence de mes enthousiasmes, je réponds :

— « C'est un grand signe de médiocrité que de louer tout modérément. »

Ou, quand je crois ne pas devoir obéir :

— « Les conseils des vieillards sont comme le soleil d'hiver : ils éclairent sans réchauffer. »

— Est-elle mauvaise ! — dit Dumas en riant.

Et il nous fait de la morale, comme cela lui arrive quelquefois.

Dans les premiers temps de notre connaissance, il nous inspirait une certaine crainte : sa brusquerie, son esprit mordant nous intimidaient; les histoires qu'il rapportait nous paraissaient terribles; les mots cruels dont il avait cinglé ceux — et aussi celles — qui l'attaquaient étaient d'une suprême insolence. Un entre autres, nous avait frappées, Une orgueilleuse personne lui ayant demandé non sans dédain, où il avait étudié les femmes du monde :

— Chez moi, madame, — avait-il répondu.

Mais, entre les piquants de sa malice, sa grande bonté s'était vite laissée voir, et nous étions devenus très amis.

La morale qu'il nous faisait était assez originale. Il cherchait à nous armer pour la vie, en nous détournant des « niaiseries sentimentales », comme il disait, des coups de

tête absurdes, qui vous jettent dans des aventures dont toute l'existence se ressent. Le malheur est qu'il est difficile de démêler tout d'abord quel rôle vous convient le mieux, sur le théâtre du monde, que l'on se trompe le plus souvent, qu'au lieu de prendre la route qui vous mènerait à tout on s'engage dans le sentier qui ne conduit à rien. D'après lui, nous étions des créatures de luxe. En dépit d'une éducation décousue et dans un milieu où l'on nous surveillait d'une façon intermittente et plutôt vague, nous avions su nous affiner toutes seules et, par une instinctive réaction contre la liberté trop large, garder une attitude réservée et fière, très louable. L'événement le plus à redouter pour nous, c'était un mariage médiocre — « une chaumière et un cœur » — qui nous dépayserait complètement et nous serait funeste. Nous menions, sans nous en douter peut-être, une vie de choix, inaccessible à de beaucoup plus riches : l'élite du monde fréquentait chez nous, nous étions de toutes les inaugurations, de toutes les fêtes de l'art; nous assistions aux premières représentations de tous les théâtres, dans les plus belles loges... Et il nous faisait un tableau très noir de la vie étroite, du logis encombré, de la marmaille criarde et mal tenue, du terre à terre de tous les instants, où le miel de l'amour a vite fait de se changer en fiel. Mieux valait cent fois, d'après lui, si le parti idéal ne se rencontrait pas, rester seules et sans entraves que de s'enlizer dans un bourbier.

— Tout ce que j'en dis, cependant, — ajoutait-il, — ne vous empêchera pas d'épouser quelque poète sans le sou, sur la foi de ses sonnets : la jeunesse méprise l'argent et ne veut pas croire qu'il est la seule puissance durable; l'expérience des autres n'a jamais convaincu personne. Je puis, avec Judith, citer Vauvenargues : « Les conseils des vieillards sont comme le soleil d'hiver : ils éclairent sans réchauffer ».

Mais voilà que l'on a sonné et Dash n'aboie pas. C'est maman! Nous aimons autant disparaître : nous grimpons quatre à quatre vers notre chambre, après un adieu hâtif à Dumas. Devant cette fuite peu héroïque, il s'écrie, comme il le fait souvent, lorsqu'il arrive au milieu d'une discussion :

— Quelle famille !...



Les pétunias blancs semés dans les corbeilles
Semblent des papillons qui volent les abeilles...

C'est moi qui, en oscillant dans le hamac, improvise ce distique, par hasard, sans y avoir pensé le moins du monde.

Mon père, assis sur l'herbe, le dos appuyé contre un arbre, est enchanté de ces deux vers qui pourtant ne valent pas grand chose : l'image est juste et la rime riche. Mais il profite de l'occasion pour me gronder de ce que je ne m'exerce pas à faire des vers.

— Je t'assure que je n'ai aucune disposition : dès que je m'efforce, pour t'obéir, mes idées s'éparpillent comme une volée de moineaux et il m'est impossible d'en retenir une seule. Je ne suis préoccupée que de la rime et de la mesure... mais je n'ai rien à mesurer !... De plus l'hiatus ne me paraît pas si vilain, je serais tentée de trouver joli et pas trop long le fameux vers de Balzac :

O inca ! O roi infortuné et malheureux ! ! !

» D'ailleurs, depuis quelque temps, j'ai une prédilection pour une sorte de poésie très spéciale et plus difficile que toute autre, à ce qu'il me semble. C'est Mohsin-Khan qui m'a donné ce goût nouveau, en me récitant des vers de Kheyam, d'Hafiz ou de Saadi... C'est tout court, ces poèmes persans : un distique, un quatrain; mais c'est parfait et complet comme une perle ou un diamant. Même à travers la prose et la gaucherie du mot à mot, on comprend ce que cela doit être.

— Nous ne sommes pas des pourceaux : tu peux semer tes perles devant nous.

— Je ne les ai pas toutes recueillies dans un écrin, en voici une pourtant :

Un jour, je vis, en rêve, Iblis. C'était un beau jeune homme au front pensif, au regard lumineux.

— Comment se peut-il, m'écriai-je, qu'on te représente horrible à voir, avec des cornes et une queue ?...

Alors, Iblis eut un sourire doux et triste et me répondit :

— C'est parce que le pinceau est entre les mains de l'ennemi.

— C'est très beau, en effet, — dit mon père, — très pro-

fond, et cela forme un ensemble parfait auquel on ne saurait rien ajouter.

— Je préfère encore ce distique — de Saadi, comme le quatrain ; — celui-ci, c'est un diamant :

Je suis près de toi et je ne peux arriver jusqu'à toi.
Ainsi, dans le désert, le chameau mourant de soif et dont toute la charge est de l'eau.

Mon père est enthousiasmé, l'image lui paraît admirable ; il voudrait traduire ce distique en vers français, mais le vocable « chameau » lui semble difficile à employer.

Mohsin-Khan est poète aussi. Il imite avec succès, dans le quatrain suivant, Omar Kheyam, l'ivrogne sublime :

O vin limpide! O boisson lumineuse!
Je veux te boire tant et tant,
Que celui qui de loin m'apercevra s'écrie :
« Eh! d'où donc viens-tu, seigneur le Vin?... »

J'ai retenu encore ce distique tout récemment composé :

Sans cesse j'évoque l'image de ma bien-aimée absente,
Et toujours elle s'efface comme un dessin tracé sur l'eau.

— Maintenant, père, je vais te dire un secret ! J'avais promis de le garder, mais je le viole sans remords, certaine que je suis de te faire plaisir... Nono a écrit des vers, mais il ne veut pas qu'on le sache ; il ignore même que j'ai son sonnet ; c'est madame Ganneau qui le lui a chipé pour me le donner.

— Cela ne m'étonnerait pas du tout que Nono ait du talent... En tout cas je respecte cette pudeur, et, si ses vers sont par trop maladroits, je serai censé ne les avoir pas lus.

Je saute hors du hamac pour courir chercher le sonnet de Clermont-Ganneau dans la cachette où je le garde. Quand je reviens, mon père tend vers moi une main impatiente, avec cette curiosité intense qu'il a pour tout ce qui est écrit.

De très près, sans monocle, attentivement, il lit le sonnet que voici :

LUX

Quand passe, ventre à terre, un cheval indompté,
Dans son galop sans frein semblant avoir des ailes,

On voit souvent jaillir, parmi l'obscurité,
Sous son ongle de fer, des gerbes d'étincelles.

Et toi, pareillement, sombre fatalité,
Coursier qui n'as jamais connu ni mors ni selles,
Sous ton sabot d'acier foulant l'humanité,
Tu réduis, sans les voir, bien des cœurs en parcelles.

Mais de ces cœurs meurtris et broyés sous le choc
Jaillit une étincelle ainsi que sur le roc,
Étincelle éclatante au milieu des ténèbres !

O grands penseurs, frappés par le destin jaloux
Sur notre route obscure, ô martyrs ! c'est donc vous
Qui seuls illuminez les profondeurs funèbres !

Je ne regrette pas ma trahison, car mon père trouve la pensée très belle et la facture du sonnet déjà habile ; il est tout heureux de voir l'adolescent qu'il aime se révéler poète, mais cela ne le surprend pas.

Le jeune Nono, félicité de toutes parts, ne m'en veut pas trop de l'avoir dénoncé, et madame Ganneau a la joie d'entendre dire à Théophile Gautier :

— Je signerais ces vers-là sans hésiter !

***

Nos meilleures journées étaient celles que nous pouvions passer à la maison seules avec le père, et elles semblaient lui plaire autant qu'à nous-mêmes. Nous les connaissions d'avance : elles revenaient toutes les quinzaines ; la maman sortait pour faire des visites, déjeuner et dîner chez des amies.

Il était entendu qu'alors il n'y avait plus d'autorité, qu'on ne grondait pas, qu'il nous était permis de faire ce que nous voulions, de dire toutes les folies qui nous passaient par la tête. Nous n'abusions pas trop de la licence et, en général, nous étions très sages. Par les temps maussades, nous restions dans la chambre du père ; tous assis par terre, sur le tapis, étayés de coussins, nous bavardions sans relâche.

Parfois, avec une verve comique qui nous donnait le fou rire, Théophile Gautier s'amusait à parodier quelque chef-d'œuvre, lui qui prétendait ne rien comprendre aux parodies

et qui détestait par-dessus tout la caricature. Mais il voulait prouver que, pour faire un pastiche ou une charge, pour exagérer d'une façon juste la manière ou les traits, dans le sens ridicule, il fallait parfaitement comprendre et avoir beaucoup de talent. D'après lui, jamais les partisans du classique et du poncif n'étaient parvenus à parodier Victor Hugo : les tons rutilants manquaient sur leurs palettes, et, malgré eux, leurs grises platitudes se moquaient plutôt de ce qu'ils voulaient défendre.

Une fois, il nous résuma, en un discours d'une gaieté étincelante, l'œuvre de Paul de Kock ! — pour nous épargner, disait-il, la peine de la lire dans un style grossier et bourgeois. — Certes personne n'a connu un Paul de Kock d'une telle drôlerie et aussi bon écrivain ! Quel dommage qu'un phonographe n'ait pas conservé cette étonnante improvisation et que la mémoire du romancier jadis si cher aux foules soit privée de l'honneur imprévu d'un tel commentaire !

Cet adorable enjouement était un des plus grands charmes de Théophile Gautier, si chargé de soucis pourtant, si opprimé par la vie. Il lui arrivait bien de se plaindre, et ses lamentations étaient véhémentes, mais rares.

— Je suis jovial et bas bouffon, — disait-il parfois, — et, comme le grand Rabelais, je trouve que le rire est le propre de l'homme.

De loin en loin, nous entreprenions quelque grand travail, rangement de la bibliothèque ou classement de gravures ; nous étions bien vite lassées. Nous remettions tout en tas, et nous entraînions le père au salon pour l'instruire dans la connaissance de la grande musique. Il lui fallait s'asseoir près du piano et écouter la symphonie héroïque, ou la symphonie en *la*. Il allumait un cigare et se soumettait docilement. Si nous croyions surprendre chez lui le moindre signe de distraction ou un commencement de somnolence, nous changions immédiatement de thème, nous jouions *J'ai du bon tabac* ou *Malbrough s'en va-t-en guerre*, mais il n'était jamais pris et protestait tout de suite.

Quand il faisait beau, nous allions, l'après-midi, faire une promenade, presque toujours au Jardin d'acclimation, dont une des entrées était tout près de chez nous. Munis d'énormes

miches de pain, nous visitions nos amis les hémiones, les zébus, les lamas qui crachent au nez de ceux qui leur déplaisent, les grues couronnées du Sénégal, l'agami qui fait si drôlement la police des poulaillers, et surtout les kanguroos si amusants par leur saut ridicule et le fauteuil pliant que forment leurs pattes de derrière.

Jamais nous ne manquions d'aller faire un tour à l'aquarium, auquel Théophile Gautier s'intéressait spécialement, pour voir s'il n'avait pas quelque nouvel hôte. L'apparition des hippocampes, ces délicieux petits chevaux ailés qui semblaient des Pégases en miniature, nous avait enthousiasmés.

Quand cet aquarium avait été inauguré, mon père avait écrit à ce propos un article qui lui avait valu ses entrées permanentes au Jardin, — à lui, à sa famille et à tous ceux qui se présentaient en sa compagnie.

Cet article n'a jamais été recueilli, pas plus que tant de pages remarquables : au moins de quoi faire vingt volumes compacts. J'ai eu grand plaisir à le retrouver et à le relire. On m'accordera que c'est un « reportage », ou même une « variété » scientifique, de qualité peu ordinaire :

La vie mystérieuse qui fourmille sous les eaux semblait devoir rester impénétrable pour l'homme : vie immense, profonde, inépuisable, multiple d'une étrangeté de formes, d'une bizarrerie d'habitudes, qui étonnent l'imagination la plus hardie. Sans doute la science possède la faune et la flore de ces abîmes comblés d'un fluide que nos poumons ne sauraient respirer, mais à l'état inerte, mort, empaillé : les poissons dans l'alcool, les coquilles sur des rayons, les végétaux entre les feuilles d'un herbier...

Dans le demi-jour vitreux et le silence éternel de l'abîme, car les tempêtes les plus violentes ne sont qu'un léger frisson sur l'épiderme de l'Océan, toute une prodigieuse création, qui va du coquillage microscopique, dont il faut trois millions pour remplir un pouce cube, jusqu'à la colossale monstruosité de la baleine, nage, rampe, sautille, s'accroche, s'incruste, s'enchevêtre, s'irradie, secrète et prépare dans l'ombre les continents futurs, les Amériques de l'avenir, sous les plis de cet immense manteau glauque qui recouvre plus des deux tiers de notre globe. — Ce monde profond, dont l'atmosphère est un liquide d'une âcre amertume, et qui n'aperçoit notre soleil que comme irradiation diffuse, semble à tout jamais fermé à l'homme...

L'aquarium en trahit les mystères : grâce à [illegible] pourra étudier la vie intime de ces peuples humides ; on con[illegible] le[illegible] mœurs, leurs habitudes, leurs sympathies et leurs antipathies, car ils habiteront, comme le sage le désirait, une maison aux murailles de verre incapable de garder un secret.

Après avoir franchi un vestibule fort simple, on se trouve, comme au Diorama, dans un large couloir à dessein baigné d'ombre. Le regard se tourne de lui-même vers une suite de tableaux éclairés par un jour de grotte d'azur et d'un effet magique. Rien de pareil ne s'est jamais offert à l'œil humain : c'est le monde tel que le voient les néréides, les sirènes, les ondines, les nives et les poissons. — Dans la paroi du mur sont pratiquées quatorze cavités ou chambres, en forme de parallélogramme, séparées par des intervalles égaux. Le côté qui fait face au spectateur est fermé par une glace de Saint-Gobain d'une transparence extrême.

Les trois autres faces sont revêtues de plaques en ardoises d'Angers. Une eau douce ou salée, qu'épurent de puissants filtres, remplit ces *bacs*. Quatre bacs sont consacrés à la vie fluviale, et dix à la vie marine...

Un lit de sable couvre le fond de chaque vivier ; des pierres, des fragments de roche que tapissent en partie des plantes aquatiques composent, réfléchis par la surface plane de l'eau comme par une glace, des paysages et des cavernes de l'étrangeté la plus chimériquement pittoresque. L'eau en forme l'atmosphère, en dégrade les plans, en azure les lointains. Au bout de quelques minutes, l'illusion est complète. Le sentiment de la proportion se perd, on croit voir les vallées et les montagnes d'un pays inconnu ou plutôt d'une planète nouvelle... Les pierres deviennent des pics énormes, la moindre anfractuosité de galet une grotte profonde ; les cailloux du dernier plan se grossissent en sierras. Les filets de la *vallisneria*, les touffes de l'*anacharis* représentent des forêts noyées. — Quant aux poissons, pénétrés de lumière, ils sont d'une translucidité féerique. Il montent et descendent, se déplacent par de légers mouvements de queue ou de nageoires et comme s'ils flottaient dans l'air le plus limpide ; s'ils s'approchent de l'invisible barrière que leur oppose la glace, on dirait qu'ils vont sortir du cadre et s'élancer hors de leur élément...

Quand on arrive aux bacs d'eau de mer, on est saisi tout de suite d'une radicale différence d'aspect. La transparence de l'eau douce est celle du cristal ; celle de l'eau de mer est la transparence du diamant : le milieu a complètement disparu, et, sans la crépitation de petites bulles que vient faire à la surface le *stillicidium* de renouvellement, on pourrait croire qu'il n'y a rien entre l'œil et la paroi opaque de la caisse. Les rochers qui hérissent ces bacs sont plus âpres, plus bizarres de formes, plus fauves de couleur que ceux dont sont formés

les paysages d'eau douce. Des fleurs d'une apparence et d'une coloration fantastique adhèrent à leurs flancs. — Ces fleurs sont des polypes, des actinies, êtres singuliers qu'on appelle aussi anémones de mer, à cause de leur ressemblance avec cette fleur; ces anémones se composent d'une sorte de tige ou pied charnu extrêmement contractile, s'épanouissant au lobe supérieur en une couronne de tentacules très délicats qui retombent comme des pétales et dont la bouche de l'animal forme le centre ou cœur.

Ces actinies se déplacent en se laissant rouler par les vagues; l'été, elles se rapprochent des côtes; l'hiver, elles se réfugient aux profondeurs, où les variations de température sont moins sensibles. — Quel prodige! une fleur qui marche et qui mange! Car ces tentacules, pareils à une chevelure soyeuse, saisissent en se contractant les animalcules dont l'actinie fait sa nourriture. Si nous vous disions que ces bacs contiennent en outre l'*actinia dianthus*, la *tealia crassicornus*, la *bunodes gemmacea*, nous ne vous apprendrions peut-être pas grand'chose, et ces noms passablement rébarbatifs n'éveilleraient aucune idée dans votre imagination, à moins que vous ne soyez naturaliste. Mais figurez-vous, sur de mignons pédoncules, des panaches de pistils, des boules aériennes semblables aux têtes de pissenlit et qu'on croirait pouvoir souffler; des couronnes, des étoiles d'une pulpe transparente colorée comme les moires du burgau; tout un bouquet à cueillir pour la fête d'une Océanide. Seulement, pensez que ces fleurs marines sont des animaux, quoiqu'on ait bien de la peine à concilier l'idée de la vie avec ces formes végétales.

Cette étoile d'or et d'écarlate, c'est la *balanophyllia regia*, — quel nom terrible! — dont les tissus internes sécrètent une matière calcaire qui devient le corail. Ainsi cette charmante ramification d'un rouge si sanguin et si vivant, dont les tons comme ceux de la perle s'associent toujours si bien à l'épiderme satiné de la femme, n'est que l'armature intérieure d'un polype.

Le *pagurus Bernardus*, vulgairement connu sous le nom de *Bernard l'Ermite*, réunit toujours devant sa glace un groupe de spectateurs. Ses allures sont assez comiques, si un tel mot peut s'accorder avec l'imperturbable sérieux de la nature. Le Bernard l'Ermite est un crabe revêtu seulement d'une moitié d'armure; son corps, bien préservé à la partie antérieure par un test solide, reste sans défense à l'arrière. Connaissant le défaut de sa cuirasse, Bernard, qu'on appelle l'Ermite, et qui serait mieux nommé le Prudent, cherche une coquille vide, s'y introduit à reculons comme on fait dans les gondoles vénitiennes, et l'emporte avec lui. Quand il grossit, il en avise une plus grande et s'y loge, toujours à mi-corps. Quel ingénieux moyen de suppléer l'absence de carapace de son arrière-train! Cette armure d'emprunt ne rassure guère d'ailleurs le *pagurus Ber-*

nardus. Il va, il vient, toujours inquiet, agitant ses pinces et ses tentacules, faisant le mort à la plus légère alarme. Chose bizarre! le pagure a un parasite. La *sagartia parasitica* (espèce d'anémone) s'implante très souvent sur la coquille qu'il charrie, et se fait promener par lui comme en palanquin. Dans cette même case, la chevrette exécute ses évolutions rapides, et voltige, papillon de nacre, sur ces étranges fleurs de la mer. A travers son frêle corps d'argent translucide, on voit s'opérer la digestion et tout le travail de la vie.

Les serpules sont aussi très curieuses, avec leurs tubes allongés, garnis d'une frange de digitations très menues et de couleurs variées. Le *murex arenaceus*, ou des rochers, porte sur sa coquille tout un jardin de jolies plantes aquatiques, et la *nassa reticulata* tend son piège enfoncé dans le sable jusqu'à la pointe. Voici des crustacés, homards, langoustes : ceux-là, on les connaît pour les avoir étudiés en mayonnaise. Plus loin, le spinache-quinze épines, mince, effilé, gracieux, se livre à des exercices de nage perpendiculaire. Au moment de la ponte, le spinache fait un nid à ses œufs avec les divers débris de végétaux qu'il trouve à sa portée. Ce soin est rare chez les poissons, en général peu soucieux de leur postérité. Dans le dernier bac frétillent des muges, des labres et autres menus poissons de mer. On ne peut pas exiger de baleine dans un aquarium, aujourd'hui du moins, car on y viendra. Du tableau de genre on passera au tableau d'histoire, car rien n'est impossible au génie de l'homme...

C'est au Jardin d'acclimatation que nous vîmes, une fois, un personnage extraordinaire, qui depuis longtemps habitait Paris et l'occupait de ses excentricités : le duc de Brunswick, si célèbre alors, qui, chassé de son duché par ses sujets indignés de ses excès, avait en fuyant sauvé avec sa vie beaucoup de millions et de magnifiques pierreries. — Mon père nous redisait d'étonnantes anecdotes sur les raffinements de coquetterie imaginés par ce seigneur : il était vieux et ravagé, mais voulait paraître jeune et se coiffait de perruques en soie d'un noir bleu. Il en avait une pour chaque jour du mois, afin de graduer la longueur des cheveux : il était censé les faire couper le trentième jour. Sous le postiche on lui tordait la peau du crâne le plus possible, et on serrait le tortillon avec un ruban : cela tendait les tissus flétris et faisait remonter les lignes du visage. Il se couvrait de bijoux ornés de pierres précieuses, diamants énormes, rubis, saphirs, surchargeait ses mains de bagues, mais on ne lui voyait jamais d'émeraudes. Une dame lui en fit un jour la remarque : alors il défit la ceinture

de son pantalon et fit voir à la dame, assez choquée, de superbes émeraudes qui boutonnaient son caleçon : il n'employait jamais cette pierre qu'à cet usage.

C'était à l'occasion d'une Exposition de chiens, organisée au Jardin d'acclimatation, que le duc était venu : il exposait de superbes molosses blancs, aux yeux bleu clair, qui ne se nourrissaient que de viande crue. En plein air, dans des compartiments aux parois de toile élevés sur des planchers, les chiens de toutes races étaient installés. Le duc de Brunswick était grimpé sur cette sorte d'estrade et nous apparut au milieu de ses molosses, admirablement placé là pour être vu. Il nous fit l'effet de Barbe-Bleue, avec son fard, ses lèvres peintes, ses sourcils férocement noirs, qui — détail bizarre et bien fait pour leur enlever toute vraisemblance — se terminaient sur les tempes en accroche-cœur !...

Ma sœur et moi, nous le regardions, les yeux écarquillés et, je le crois bien, la bouche béante. Cela le flatta d'être remarqué par des jeunes filles, et il voulut faire un effet, montrer sa juvénile agilité ; il s'élança de l'estrade pour venir serrer la main à Théophile Gautier : sans le secours de son secrétaire, qui le rattrapa et le reçut dans ses bras, il s'effondrait lamentablement par terre.

***

Parmi les camarades de mon frère qui étaient devenus nos amis, il y en avait deux qui, retenus par leurs fonctions en province, ne pouvaient venir à Paris que très rarement. L'un, Emmanuel Ménessier-Nodier, était le petit-fils de Charles Nodier par sa mère, dont David d'Angers a, dans un de ses médaillons, reproduit les traits charmants sous la haute et extraordinaire coiffure qui fut à la mode de 1830 à 1835. L'autre s'appelait Géraldy et avait été surnommé Nadir ; nous ne savions pas autre chose sur lui.

Ces amis, qui ne nous faisaient que de si rares et si brèves visites, n'étaient pas parmi les moins aimés et on les accueillait toujours avec une joie très vive.

Emmanuel et Nadir arrivaient à l'improviste, dans l'après-midi, et souvent nous étions seules à la maison. Aussitôt

entrés, l'un s'emparant de ma sœur, l'autre de moi, ils nous entraînaient dans un tourbillonnement de valse. Nous dansions ainsi sans musique, changeant parfois de cavalier, jusqu'à parfait essoufflement.

Alors nous nous laissions tomber sur des sièges et l'on se disait bonjour.

Ils attendaient le retour de Théophile Gautier, dînaient avec nous, prolongeaient le plus possible la soirée; puis, après un dernier tour de valse, ils s'en allaient, et pendant de longs mois on ne les revoyait plus.

***

Dans notre vestibule, au-dessus de la porte de la salle à manger, était accroché le « massacre » d'un taureau espagnol tué dans une course par une épée fameuse.

La courbure élégante des deux cornes lisses et effilées, élargissant la forme d'une lyre, faisait un bel effet et rappelait la *corrida* émouvante à laquelle mon père et ma mère avaient assisté. Des cocardes vertes terminées par un flot de rubans, de celles que les *banderilleros* piquent dans la chair des taureaux, complétaient le trophée ; le vainqueur, un genou à terre devant la loge, les avait offertes, toutes sanglantes encore, à ma mère peu sensible à cet hommage et toute bouleversée : — l'horrible spectacle lui valut une maladie nerveuse dont elle ne se remit qu'à grand'peine.

Théophile Gautier, lui, raffolait des courses de taureaux, ce que nous ne pouvions comprendre, étant donné son amour pour les bêtes. Il essayait de nous expliquer comment la beauté du spectacle fascinait au point qu'on prenait à peine garde à l'affreux éventrement des chevaux ; mais nous n'étions pas convaincues et nous nous efforcions de le détourner de cette passion sanguinaire.

Ce n'était pas seulement d'ailleurs en mémoire d'un combat particulièrement dramatique qu'il gardait ainsi les dépouilles du taureau : à son idée, ces belles cornes pendues chez lui préservaient toute la maisonnée du mauvais œil, qu'il redoutait extrêmement et dont il avait décrit le funeste pouvoir dans son roman, *Jettatura*.

Il avait toutes les superstitions : il croyait au 13, au vendredi, au sel renversé. — Il se figurait l'homme environné d'un réseau de forces inconnues, de courants, d'influences, bonnes ou mauvaises, qu'il fallait utiliser ou éviter; il pensait aussi que des êtres s'échappait un rayonnement qui heurtait ou caressait le rayonnement d'autres êtres et qui était cause d'antipathie ou de sympathie. Quelques-uns avaient un rayonnement plus puissant, portant bonheur ou malheur. Longtemps Théophile Gautier serra ses pièces d'or dans une petite bourse rouge faite d'un morceau de gilet de flanelle qui venait d'une personne chanceuse et qui attirait l'argent.

Je crois bien qu'au fond de sa pensée il y avait autre chose qu'une instinctive superstition. Il était persuadé qu'il faut tenir compte des impressions, qui agissent sur le moral et, par contre-coup, dépriment ou exaltent la force de l'homme. Une présence hostile dans une salle de spectacle peut paralyser le jeu d'un acteur, tandis que les sympathies sont pour lui comme un tremplin. L'idée qu'un mauvais présage nous a frôlé diminue l'énergie de la volonté, arrête son élan, de sorte qu'on sera plus aisément vaincu dans la lutte de la vie; mais la force augmente et l'on marche à la victoire si l'imagination est tranquillisée par l'illusion d'une influence favorable. La vertu d'un talisman n'est pas tout à fait vaine : elle réside dans la foi qu'elle inspire.

Pourtant mon père redoutait le « mauvais œil », qu'il considérait comme une sorte de magnétisme malfaisant que projetaient hors d'eux-mêmes, sans le vouloir, ceux qui avaient ce don funeste.

Il existait, heureusement, des moyens de se garer, de rompre le mauvais regard : Théophile Gautier portait toujours parmi ses breloques une branche aiguë de corail, et il faisait tout de suite les cornes avec ses doigts si l'on prononçait devant lui certains noms. Le nom d'Offenbach surtout lui était insupportable, car il tenait le joyeux musicien pour le plus dangereux des *jettatori*. Une série de coïncidences malheureuses groupait autour de lui des apparences de preuves assez inquiétantes : ainsi, plusieurs des femmes qu'il fréquentait avaient péri par le feu. Emma Livry, brûlée vive sur la scène de l'Opéra en dansant un ballet d'Offenbach, *le*

Papillon, était la plus récente victime, et sa mort avait vivement ému Paris. Pour rien au monde, mon père n'aurait assisté à une œuvre d'Offenbach: il donnait ses places à ceux qui voulaient bien se risquer, aux esprits forts, aux incrédules, et. pour le compte rendu, il se faisait suppléer.

Notre frère Toto s'efforçait souvent de combattre chez son père cette croyance au mauvais œil, il le raillait doucement ; mais Théophile Gautier n'aimait pas que l'on touchât à ce sujet et n'entendait pas la plaisanterie.

Un jour qu'il marchait avec son fils rue Vivienne, le portrait d'Offenbach leur apparut à la vitrine d'un photographe. Aussitôt mon père conjura le mauvais présage en faisant les cornes avec ses doigts. Toto, profitant de la circonstance, revint à la charge, discuta sur le sujet brûlant, mais sans succès.

— Tais-toi, — disait le père; — tu sais bien que ce genre de conversation m'est désagréable.

Toto ne voulait pas céder :

— J'ai été voir *la Belle Hélène*, — disait-il, — et le lustre du théâtre ne m'est pas tombé sur la tête... Et, tu le vois, en ce moment même, je parle d'Offenbach et il ne m'arrive rien.

Ils tournaient, à cet instant, le coin de la rue et Toto marchait devant.

Alors, en plein boulevard, lui appliquant au bas des reins un paternel coup de pied, moitié fâché, moitié riant, Théophile Gautier lui dit :

— Tu vois bien qu'il t'arrive quelque chose!...

JUDITH GAUTIER

(La fin prochainement.)

LE RIVAL DE DON JUAN[1]

X

LA DÉSOLATION DE CORDOUE

Le *levante* avait cessé de souffler en tempête. Dans l'air lourd et brûlant, les verdures des arbustes, immobiles tout à coup, avaient paru comme frappées de mort. Une haleine de fournaise s'était répandue dans tout l'espace, roulant une espèce de cendre fine, mais si pénétrante et si dense que l'atmosphère semblait être devenue solide.

Il était onze heures du soir, Mautoucher venait d'arriver à Cordoue. Il s'était assis devant la porte de l'hôtel, sur le *Paseo del Gran Capitan*, l'unique promenade de la ville. La foule circulait d'un bout à l'autre du terre-plein, parmi les groupes attablés de distance en distance et la débandade des chaises apportées des cafés voisins. Près du théâtre, une musique militaire jouait des marches. La chaleur pesait moins à Mautoucher que la vulgarité bruyante de cet orchestre. Il était ébloui par les lampadaires à gaz dont les flammes trop nombreuses tremblaient à travers la poussière impalpable, en un halo trouble et presque douloureux à la vue. Il sentait la brûlure cuisante de ses paupières, qui pressaient le globe de ses yeux comme des bagues de plomb ardent. C'était une sensation lancinante, intolérable, ajoutée à l'énervement du

1. Voir la *Revue* des 15 mars, 1er, 15 avril, 1er et 15 mai.

voyage, à l'impatience que lui causaient l'agitation et le bruit de la foule. Exaspéré, il attendait pour se coucher que tous ces gens fussent rentrés chez eux et, tout en tirant sa montre avec des gestes d'impatience, il regardait furieusement les promeneurs, comme s'ils lui volaient son sommeil.

Il venait de passer cinq heures en wagon, cinq grandes heures accablées, torrides. Sa prostration avait été si grande qu'il ne se souvenait de rien. Depuis qu'il avait quitté le Palais d'Orgaz, il y avait comme un trou dans sa mémoire. Il ne se rappelait que le cri rauque de l'employé qui avait annoncé la station de Peñaflor. Il s'était penché à la portière et il n'avait vu, au-dessus des maisons blanches, qu'un palmier géant qui tendait ses branches desséchées sur le fond lugubre du crépuscule, et il s'en était effrayé comme d'un présage funèbre. Puis ç'avait été l'entrée en gare de Cordoue, sous le hall embrasé, dans des flots de lumière brutale; et, lorsque la voiture de l'hôtel l'avait emmené, les pas des chevaux avaient soulevé des tourbillons de poussière âcre, qui lui prenaient à la gorge.

Maintenant les rumeurs et le mouvement de la promenade l'avaient tiré de sa torpeur, en excitant toutes les blessures de sa sensibilité plus irritable que la chair d'un écorché. Il éprouvait non seulement une souffrance, mais une peur au contact des êtres. Dans l'état d'affaissement où il se trouvait, il n'avait plus la notion exacte des choses. Il redoutait je ne sais quelles représailles contre lui. Sa conscience se détraquait. Il était hanté par l'idée d'un crime qu'il aurait commis: et le remords d'un acte inconnu et monstrueux l'envahissait, étouffant toute autre pensée, le maintenant dans une sorte de qui-vive perpétuel. De temps en temps, des bribes de réalité traversaient son esprit. Il retrouvait les détails humiliants de sa dernière entrevue avec la Galliego : « Cette fois, c'était sûr, elle avait parlé! Jean savait tout! Il allait venir pour le souffleter! » Si extravagante que fût cette crainte, il appréhendait de le voir paraître d'un moment à l'autre: et, dans l'expectative de cette rencontre qu'il croyait inévitable, il constatait en lui une lâcheté qui le désespérait.

Cependant la foule continuait à tourner sur le terre-plein, et la musique militaire à jouer devant le théâtre. De sa place.

il apercevait les cuivres des instruments et les casques à pointe des musiciens. La poudre impalpable qui flottait dans l'air se mêlait à sa sueur et formait sur sa peau comme une boue gluante. Des ivrognes chantaient dans la *bodega* prochaine; et le trottoir était tout bourdonnant de moustiques qu'attirait l'odeur du vin répandu sous les barriques en perce. Quel supplice que cette veille forcée, au milieu du vacarme de la rue, dans cet air irrespirable! Cela ne finirait donc jamais!... Et il ne comprenait pas la rage qui poussait ces gens à venir s'entasser sur cette étroite promenade tout embrumée de poussière et que les feux du gaz flambant sur les hautes girandoles de fonte surchauffaient d'une ardeur infernale. Il écoutait les rires de la foule, il observait le défilé incessant des visages, le rictus des bouches déformées d'une façon horrible et grotesque par les jeux de l'ombre et de la lumière, et il lui semblait que tous ces hommes et toutes ces femmes étaient ivres d'une gaieté démoniaque, une gaieté cruelle et semblable à la furie des moustiques rendus féroces par l'odeur du vin et du sang!

Alors il remarqua le passage d'une unique voiture qui, pour la seconde fois, descendait la chaussée. C'était une victoria aux panneaux armoriés dont les vernis tout neufs jetaient des éclairs. Une grosse dame brune, à carrure de Cybèle, environnée de six enfants en grande toilette, trônait majestueusement sur les coussins. Elle portait un immense chapeau à panaches blancs et à rubans bleu de ciel. Comme la voiture était trop petite pour contenir, avec sa corpulence, le débordement d'une telle progéniture, l'aîné de la famille était assis sur le siège entre le cocher et le valet de pied. Et la dame brune, épanouie dans sa fécondité, le dos renversé contre la banquette, s'éventait d'un air nonchalant, en promenant sur le monde un regard radieux et plein d'arrogance. Elle était convaincue qu'elle faisait partie de la fête et qu'elle-même, avec son chapeau à panache, ses marmots endimanchés et sa belle voiture, était la pièce capitale de ce spectacle nocturne. Continuellement, en un mouvement giratoire de chevaux de bois, la victoria faisait le tour du *Paseo*.

Ce va-et-vient incessant devenait insupportable pour Mautoucher. Toute son humeur finit par se ramasser contre cette

femme. Il la détestait, il souhaitait un accident qui la forçât à rentrer, comme si, elle partie, toute la foule devait se disperser, les lumières s'éteindre, la musique interrompre ses abominables flonflons. La dame brune pouvait-elle ne pas s'apercevoir de son irritation ? Pourtant il la lui signifiait assez clairement en lui lançant, chaque fois qu'elle passait, un coup d'œil furibond. Chaque fois, elle le toisait du haut de sa victoria, avec le même sourire arrogant et radieux.

Résigné à subir sa torture jusqu'au bout, il ne s'occupa plus que d'apaiser la soif qui le brûlait. Mais la limonade tiède qu'on lui apportait de l'hôtel ne le rafraîchissait pas, et le ruissellement de sueurs que provoquait la boisson lui était un malaise pire que la soif. Il commençait à sentir les piqûres des moustiques. Les musiciens, infatigables, soufflaient éperdument dans leurs cuivres. Un bruit de querelles et d'injures emplissait la *bodega* voisine; et sur la promenade, des filles poussaient par intervalles des éclats de rire aigus qui se perdaient dans la rumeur de la foule. Le tumulte ne se calmait point. Au contraire, il paraissait grandir à mesure que l'heure avançait. Mautoucher tira encore une fois sa montre : il était minuit et demi !... Oh ! dormir ! dormir ! Échapper à tout cela ! Échapper à cette souffrance continue de son corps, à cette obsession plus pénible encore de sa pensée !... Ses yeux se fermaient invinciblement, sa tête se renversait contre le mur, mais le vacarme du dehors le maintenait dans un état d'hypnose aussi inquiète et aussi tourmentée que la veille.

... Un tintement de grelots, un cliquetis de gourmettes lui fit ouvrir les paupières. La victoria, splendide avec ses laquais galonnés, s'approchait lentement, à la même allure cérémonieuse. Il revit la Cybèle empanachée, gisante sur les coussins, au milieu de ses marmots entassés. Son éventail battait d'un air insolent. Ses yeux noirs le narguaient. Elle était odieuse de satisfaction béate, cette grosse femme ainsi étalée dans toute la bouffissure de sa chair et de sa morgue aristocratique! Mautoucher n'y tint plus. Il se leva de son banc, en haussant les épaules, et il rentra précipitamment à l'hôtel. Il en avait assez de cette parade ridicule et, de plus en plus, il était avide de s'étendre, de s'abîmer dans le sommeil!

On l'avait logé au rez-de-chaussée, dans la plus belle pièce

de la maison, une grande chambre très haute et très spacieuse dont les fenêtres s'ouvraient sur le *Paseo*. Quand le garçon qui le conduisait eut tourné le bouton du bec électrique, il distingua, sur toute l'étendue du plafond, des taches rouges, comme des gouttelettes de sang qui s'étaient élargies sur le plâtre. Le garçon expliqua tranquillement que c'étaient les traces des moustiques écrasés. Ils infestaient tout l'apparment, et le lit n'avait pas de moustiquaire. Mais Mautoucher était tellement épuisé de fatigue qu'il n'y fit même pas attention. Il se coucha tout de suite, au milieu des bruits de la rue, du ronflement interminable de la musique militaire.

Ce fut d'abord un sommeil harassé qu'entrecoupaient des périodes d'inconscience absolue. Peu à peu il se laissa couler dans le noir. C'était fini! Il ne pensait plus, il ne souffrait plus! Un intervalle inappréciable s'écoula. Puis, soudain, il perçut un sifflement ténu tout près de ses oreilles, et il eut la sensation d'une morsure brûlante sur le dos de la main. Instinctivement ses bras battirent l'air, cherchant à atteindre l'ennemi invisible. Il se dressa en sursaut, écoutant dans les ténèbres. Le bourdonnement des moustiques s'éloignait. Un grand calme régnait au dehors. Plus de musique, plus de rumeurs de foule! La promenade devait être vide maintenant. Il n'entendait plus, sous ses fenêtres, que deux voix gutturales qui résonnaient étrangement à travers le silence nocturne: c'étaient des rôdeurs, sans doute, qui s'étaient assis sur le banc et qui causaient en attendant l'aube.

Il s'abattit de nouveau sur son oreiller. Le sommeil le reprit. Un cauchemar s'ébaucha. Il lui sembla qu'il était sur le seuil du salon de porcelaine, devant le treillis de la portière aux fils emperlés. Comme l'autre soir, la Galliego était allongée sur le divan de cuir bleu. Il avança la tête entre les soies bruissantes de la portière et il vit qu'elle dormait, la tête légèrement inclinée sur le cou: oh! ce cou!... Il la contempla avec un transport de joie sauvage. D'un bond il se rua sur elle, il l'étreignit à la gorge et, entre ses doigts crispés, il sentit craquer le cartilage du larynx. La danseuse râlait; tous ses membres étaient agités par les convulsions de l'agonie. Lui, avec un frémissement de plaisir, il enfonçait ses doigts dans la douceur de la peau moite. C'était une jouissance inouïe

de sentir ce frêle souffle de femme couler entre ses mains. Mais elle ne voulait pas mourir, elle se raidissait de toutes ses forces. Il la serrait davantage, étonné de la vigueur étrange et irrésistible de ses mains qui se refermaient automatiquement, comme les deux pinces d'un étau; et, tandis qu'il prolongeait la volupté atroce de cet étranglement, il commençait à deviner la duperie de cette hallucination et il se disait à lui-même :

« Je rêve! C'est sûr! C'est un cauchemar!... Ne faisons pas de bruit! Parlons bas!... »

Il retenait sa respiration pour ne pas faire envoler cette vision hideuse qu'il savait n'être qu'une apparence, et toute sa volonté se tendait pour la soutenir plus longtemps; mais cet effort même l'éveilla tout à fait.

A l'instant, la claire conscience l'illumina. L'acte, dans toute son horreur, se dressait déjà devant son esprit. Rien ne servait de le nier! Il s'était complu dans cette besogne répugnante d'assassin. Ses mains avaient froissé la chair féminine avec un tremblement de luxure et de férocité bestiale. Et voilà maintenant qu'il s'exécrait d'avoir consenti à cette chose, qu'il avait honte et mépris de lui-même jusqu'à vouloir se supprimer à son tour pour effacer l'affreux souvenir!... Mais non! il était innocent de cette ignominie! Ce n'était pas lui qui avait pu concevoir ce crime!... Alors, c'était *l'autre*! C'était cette force étrangère et occulte qu'il avait reconnue au fond de son être et qui l'entraînait malgré sa raison!...

Atterré, le front en sueur, tout son corps brisé, il s'était relevé à demi et ses yeux grands ouverts fouillaient les ténèbres. Sa pensée confuse se précisait : il découvrait dans cette force qui le poussait une fatalité de la race et du sang, il se sentait la victime d'une expiation mystérieuse, et, de plus en plus, cette idée s'ancrait en lui qu'*on* le poursuivait à cause d'un crime involontaire, que *quelqu'un* le traquait dans l'ombre. Les voix des rôdeurs de nuit qui causaient sous ses fenêtres l'épouvantaient comme si elles eussent proféré des menaces contre sa vie.

Il perçut encore une fois le susurrement des moustiques et il sentit seulement l'irritation cuisante des morsures qui lui couvraient les mains et le visage. Ce fut de l'agacement et ce fut de la fureur contre ces bêtes voraces dont les piqûres le

harcelaient, dans le noir, comme les flèches d'un ennemi caché. Sous l'exaspération de ces petites douleurs sans cesse répétées, la certitude d'une hostilité ambiante, d'une poursuite, d'un complot tramé contre lui l'obsédait davantage. Ces bêtes invisibles et partout présentes se transformaient dans son imagination en de réels vampires qui lui suçaient les veines.

Maintenant, des sifflements légers s'annonçaient dans le silence, à peine perceptibles, comme des vibrations lointaines. Soudain, enhardis par son immobilité, les moustiques l'assaillirent en essaims pressés. Le frôlement de leurs ailes était sur lui, le fourmillement de leurs pattes molles et gluantes effleurait sa chair. Il essaya de faire de la lumière en tournant le bouton de la lampe électrique; mais le compteur était fermé sans doute : l'ampoule de verre ne s'éclairait point. Alors il alluma une bougie. Son oreiller, ses draps étaient tachés de sang. Dans la clarté trouble, il entrevoyait les moustiques tourbillonnant au-dessus de sa tête, d'un vol ivre, et toujours avec ce même susurrement triomphal et moqueur. Il y en avait de tout noirs, fins comme des becs de plumes; d'autres, jaunes et visqueux, aux pattes humides de vin et d'immondices; d'autres, — les plus féroces, — étaient blancs, tigrés de noir et pareils à des grains de riz avariés. Écrasés sous le poids de son corps, plusieurs restaient collés au linge de sa chemise. Il distinguait le corselet bossu du monstre minuscule, le dard, qui, plus acéré qu'une pointe d'aiguille, palpitait encore entre les deux antennes, et la poche violacée de l'abdomen à demi crevé, d'où suintait comme un pus rougeâtre. Le dégoût d'être livré à ces insectes l'emportait sur la terreur démente qu'il éprouvait alors.

Avec des mouvements frénétiques, de véritables gestes de combattant, il chassa les bêtes altérées. Elles se dissipèrent, un instant. Il ferma les yeux, essayant de dormir quand même.

Aussitôt les escadrons volants se rassemblèrent. Des ailes frôlaient son front, des pattes fourmillantes travaillaient sa peau. Il sentait le chatouillement des trompes qui foraient l'enveloppe des veines. Au claquement de sa main violemment projetée, un sifflement de rage répondait, le cri de colère

de la bête dérangée de sa proie. Puis c'était un moment de silence absolu, où il ne percevait plus rien que le battement fiévreux de ses tempes... Et de nouveau reprenait le bourdonnement sourd, lointain. Les moustiques s'avançaient en rangs compacts, ils se reformaient en ordre de bataille. D'abord, un seul se décidait à l'attaque. Lentement, il enfonçait son aiguillon, et tout à coup il s'envolait avec un sifflement joyeux semblable à un bruit de cymbales, une sorte de chant de victoire. On aurait dit qu'il ralliait les autres. Alors tous accouraient en une rumeur guerrière. Ils se hâtaient : l'aurore allait venir; et, comme s'ils sentaient l'approche du jour, ils redoublaient de fureur et d'avidité.

Quand les premiers rayons de soleil se glissèrent dans la chambre, ils parurent se calmer. Mautoucher avait les mains et la figure en sang. Sa pensée flottait douloureusement entre la réalité et le cauchemar. Succombant à une immense lassitude, il s'écroula sur son oreiller. Tout s'éteignait sous ses paupières closes. Il s'engloutit dans le sommeil avec la pesanteur d'une pierre qui tombe au fond d'un puits. Ce fut un repos terrible, sans rêve, sans mouvements, immobile comme la mort.

Il ne s'éveilla qu'à midi, en pleine chaleur. Des flots de lumière inondaient la pièce. Les yeux brouillés, Mautoucher s'était dressé sur son séant et, promenant des regards étonnés autour de lui, il ne se retrouvait plus. Où était-il ? Qu'est-ce que c'était que cette chambre ? Il lui semblait que ce n'était plus lui, qu'il avait changé de corps et d'âme... Puis peu à peu il crut se souvenir. La sonnerie d'un timbre retentit. Effaré, hagard, il sauta à bas de son lit, courut à la porte, tourna brutalement la clef, et il se tint sur le seuil à demi nu, dans sa chemise en désordre et maculée de sang, comme s'il cherchait quelqu'un. Ses yeux scrutèrent l'ombre du vestibule :

« Personne ! C'est étrange !... »

Finalement il rentra, pressa le bouton de la sonnette électrique. Après un assez long temps, un garçon parut, et, tout de suite, Mautoucher :

— Est-ce qu'une dame n'est pas venue me demander ?

— Non, *caballero* !

— Mais si ! je vous dis qu'une dame vient de sonner chez moi !

— Je vous assure que non, *caballero* !

Il considéra le domestique avec méfiance et il grommela entre ses dents :

— Allons donc !... Vous essayez de me tromper !... Vous êtes avec *eux* aussi, vous ! Vous voudriez faire croire que je l'ai tuée !

Le garçon se mit à rire, s'imaginant que c'était une plaisanterie. Cependant cet homme en chemise, au visage congestionné, aux gestes et aux propos incohérents, lui inspirait une vague inquiétude. Il répéta :

— Aucune dame n'est venue, *caballero* !

Mautoucher reclaqua violemment la porte sur lui. Il tira le verrou, il se retourna, et, sans éprouver la moindre surprise, il vit la Galliego qui était assise dans un fauteuil, à l'angle de la toilette, comme une personne en visite. Joyeux, il s'écria :

— Ah ! je savais bien que vous étiez ici !... C'est vous, n'est-ce pas ? C'est bien vous ?... Mais par où êtes-vous passée, que le garçon ne vous a pas vue ?...

Elle ne répondait pas. Elle avait sa physionomie habituelle, l'air très calme ; et, tout en se renversant contre le dossier du siège, elle tournait entre ses doigts le manche de son ombrelle. Alors, avec un rire convulsif, il s'avança vers elle en gesticulant :

— Je savais bien que vous viendriez !... Voyez-vous ! moi, on ne me résiste pas ! Parce que... je vais vous dire ! Écoutez !... je vais vous dire un grand secret : eh bien ! moi, je suis Don Juan !...

Il rit plus haut, et, pieds nus, dans sa chemise maculée de sang, il se dandinait en faisant des grâces et en frisant sa moustache. Soudain, il se précipita, le doigt tendu, la mine hautaine :

— A genoux ! Adorez-moi ! Je suis Don Juan !

La danseuse s'était levée du fauteuil, diaphane et légère comme une ombre. Elle reculait vers la fenêtre et son visage s'altérait si vite que Mautoucher ne la reconnaissait plus. Maintenant, c'était la pauvresse honteuse qu'il avait évoquée.

un soir, dans le port de Barcelone, sur la barque qui les ramenait vers la ville. Elle avait un châle rapiécé sur les épaules, un chapeau de salutiste lui cachait les cheveux. Au fond de la capote, la tête se rapetissait de plus en plus. La peau flasque se flétrissait, se ridait. Le nez un peu court se creusait, se creusait sans cesse. Béant de stupeur, Henri contemplait le prodige. Une poussière noire se formait dans les fosses nasales mises à nu, comme celle qui remplit le cœur d'une pomme rongée par un ver : — soudain, la tête, pourrie, décharnée, semblable à une tête de squelette, se détacha du tronc et roula par terre, en rebondissant...

Mautoucher poussa un cri de terreur. La réaction fut instantanée, foudroyante. Avec une clairvoyance inexorable, la raison lui revint. Il n'y avait rien devant lui que ses bagages. Ses vêtements étaient entassés pêle-mêle sur le fauteuil et son nécessaire de toilette s'étalait sur le marbre de la commode.

Il se jeta sur son lit en pleurant :

« Je deviens fou ! C'est sûr ! Je viens d'avoir une minute de folie !... »

Il se prenait le front à deux mains, comme s'il cherchait à retenir sa raison fuyante, et il se raidissait dans un suprême effort de volonté pour conjurer le mal :

« Oh ! c'est inutile ! Je le sais bien ! C'est à la folie que je cours !... Alors, la mort ! la mort tout de suite ! Il n'y a que la mort pour me sauver !... »

Déjà il songeait au *moyen*. Mille combinaisons d'une ingéniosité extravagante se pressaient dans son esprit. Mais ses habitudes de réflexion froide et méthodique dominèrent bientôt son trouble. Il se dit :

« Il faut ruser ! Les gens pourraient savoir ! Ils pourraient m'empêcher ! Ce serait pire que tout ! Ce serait l'hôpital, les gardiens, la camisole de force !... Oh ! la mort, plutôt que l'horreur de la folie !... »

A partir de cette minute, un prodigieux instinct d'hypocrisie se développa en lui, une hypocrisie qui se mêlait à ses moindres actes et qui finissait par n'avoir plus de but, tellement elle s'appliquait à des choses insignifiantes.

C'était un besoin de mensonge et de déguisement perpé-

tuel. D'abord, il voulut déjeuner seul dans sa chambre, de peur de se trahir à table d'hôte. A la stupéfaction du garçon, il ne demanda que de la glace, et, lorsque celui-ci apporta le repas complet sur un plateau, il plongea la main dans le seau de nickel qui contenait la glace et il s'en introduisit des morceaux entiers dans la bouche.

En s'en allant, le domestique interrogea d'un air obséquieux :

— Monsieur désire-t-il un guide, une voiture ?...

— Non ! non ! je ne veux rien ! ni guide, ni voiture ! je ne sortirai pas ! Vous entendez ! je ne sortirai pas !...

Pourtant il se décida à prendre un peu de nourriture. Ensuite il se recoucha. A l'heure de la sieste, quand les bruits de la maison se furent apaisés, il s'évada mystérieusement de l'hôtel, en lançant de tous côtés des regards craintifs.

Un agent de police stationnait à la devanture d'un café. Mautoucher se persuada que cet individu l'espionnait. Vivement il obliqua à droite, puis, par un manège astucieux et compliqué, il s'enfonça dans les ruelles qui conduisent à la cathédrale.

Sous le rayonnement de la lumière crue, la désolation de Cordoue prenait un air tragique et grandiose. Tout était désert. De loin en loin, de vieux palais délabrés déployaient la tristesse de leurs façades aux étroites fenêtres grillagées et aux portes toujours closes. Enduits d'une couche épaisse de chaux, où se détachaient les squelettes des palmes bénites suspendues aux barreaux des balcons et des miradors, ils ressemblaient à des sépulcres tout blancs avec leur décoration de bouquets et de couronnes funéraires. Les murs des maisons basses, presque entièrement dépourvues d'ouvertures, étaient lugubres comme des murs de prison. Mautoucher se croyait dans une ville morte ; et, se rappelant la foule qui se pressait, la veille, sur le *Paseo*, ces visages démoniaques, ces musiques enragées, cet éclat de gaieté factice, il imaginait une nécropole dont les morts, avides de plaisir et de bruit, ressusciteraient, chaque soir, aux lumières d'une fête.

Plus il se rapprochait de la cathédrale, plus les ruelles se rétrécissaient. Une odeur d'huile rance, de crottin et de sueur de mulet était partout répandue. Elle se dégageait du suinte-

ment des murailles et des pavés. Les seuils étaient luisants d'usure et de vétusté, et une crasse séculaire graissait les vantaux épais des portes à ferrures. On étouffait dans ces boyaux étriqués où la chaleur s'était comme accumulée et qu'emplissaient les émanations fétides des cuisines et des déjections humaines. Mautoucher se hâta d'arriver au parvis.

Le bruit de ses pas éveilla une bande de gamins qui dormaient allongés sous le portail du campanile. Ils se ruèrent sur l'étranger en criant :

— *La mezquita*[1] *! la mezquita, mésié !*

Ce fut une sarabande autour de lui. Les plus effrontés lui demandaient cyniquement l'aumône :

— Cinq centimes. *mésié !* Cinq centimes!

Les autres, le bousculant, lui prenant la main, continuaient à vociférer :

— *La mezquita ! la mezquita !*

Dans cette âpre mendicité espagnole, dans cet acharnement contre la proie, il retrouvait la fureur des moustiques qui, toute une nuit, l'avaient harcelé de leurs morsures. Il avait beau brandir sa canne, l'essaim bruyant des *muchachos* s'attachait à sa trace. Ils le pourchassèrent jusque dans le Patio des Orangers.

Des fontaines coulaient dans des vasques, de l'ombre régnait sous les galeries du pourtour. Il aurait souhaité de se reposer là. Mais les petits mendiants féroces ne le lâchaient pas. Un chien de garde s'élança tout à coup hors de sa niche et, tirant sur sa chaîne, il se mit à aboyer furieusement contre le visiteur. L'idée fixe d'une poursuite, d'une hostilité permanente qui l'entourait, se représenta encore une fois dans l'esprit de Mautoucher.

Il se précipita vers la Porte des Palmes pour se réfugier à l'intérieur de la cathédrale. Aussitôt ce lui fut une sensation de fraîcheur et d'allègement. Une pénombre douce, transpercée de lumière vive, comme celle qui tombe des hautes branches dans les forêts du Nord, emplissait l'immense vaisseau solitaire. Les neuf cents colonnes légendaires, ces colonnes voyageuses venues de Byzance, de Carthage et de Rome,

1. « La mosquée », nom populaire de la cathédrale de Cordoue.

entrecroisaient dans tous les sens leur végétation architecturale. Un cercle d'humidité et de moisissure s'élargissait à la base des fûts, comme ces mousses parasites qui poussent aux pieds des chênes. Mautoucher leur jeta à peine un coup d'œil : ces choses ne l'intéressaient plus ! Ni les grilles, ni les stalles du *coro*, ni les chefs-d'œuvre de la *sacristia mayor*, rien ne le sollicitait, et, devant le défilé ininterrompu des colonnes fameuses, il se disait que les poètes et les romanciers en avaient singulièrement exagéré la beauté ! Elles étaient trapues et sans grâce. Les marbres enfumés n'avaient plus d'éclat ni de couleur : — quel impudent et quel inutile mensonge que l'art !...

Maintenant il n'avait plus qu'un désir : trouver un coin d'ombre où se cacher loin des regards soupçonneux, et, là, se recueillir pour prendre en paix une décision suprême. Il le fallait : c'était une nécessité inéluctable !

Des débris de plâtre, des gravats craquaient sous ses chaussures. Il était au fond de la troisième mosquée, celle du calife Al-Mansor. Un échafaudage de madriers soutenait la voûte à demi écroulée qui laissait voir tout un pan de ciel. Contre le mur, des sacs de chaux, des pièces de charpente étaient entassées. Il s'assit sur l'extrémité d'une poutre, parmi les détritus et la poussière des décombres.

Pourtant il goûtait une délectation physique à ne plus sentir le poids de la chaleur, l'importunité de la dure lumière du dehors. L'endroit était si retiré, si frais, si reposant ! C'était une réelle oasis au milieu de cette Cordoue embrasée et fumante ! Tout à coup il songea :

« Ce climat trop fort m'a tué ! Ce pays est meurtrier !... »

Et, dans le même moment, il se rappela une phrase de Jean qui l'avait frappé, car sa susceptibilité maladive prêtait une importance aux moindres paroles et il avait la superstition du pressentiment. Cette parole, Jean la lui avait dite à Montpellier, sur la terrasse du Peyrou, en se moquant de ses enthousiasmes devant la statue du roi : « Ce pauvre ami ! Le soleil lui porte à la tête ! » Et Claude avait répondu : « Qu'est-ce que cela va être à Séville !... » Hélas ! sans le savoir, ils avaient deviné juste ! Cette ardeur continuelle avait exaspéré ses nerfs. L'équilibre, déjà si instable,

de sa sensibilité avait achevé de se rompre. Jour par jour, la destruction lente de sa raison s'était accomplie, et voici qu'il était au bord de la démence!...

« Être fou! Je vais devenir fou!... »

A cette idée, il eut un sursaut de révolte, et toute sa volonté se tendit encore pour une résistance désespérée. Chose bizarre! Jamais sa conscience n'avait été plus lucide. La certitude très nette s'imposait à lui que sa pensée prête à s'éteindre projetait une éclatante et dernière lueur; et il éprouvait quelque chose de l'angoisse d'un homme atteint de la cataracte et qui, avec des affres indicibles, sentant la cécité prochaine, compte les heures et les minutes avant de sombrer vivant dans les ténèbres. Il s'apparut dans toute sa misère, il dévoila toutes ses tares, il mit le doigt dans toutes ses plaies : ce fut la confession finale du moribond.

Il se disait :

« J'exagère! Ce n'est pas ce climat qui m'a tué! Le mal vient de plus loin, il est plus profond! Ailleurs, tôt ou tard, il aurait éclaté quand même!... C'est la race qui est malade en moi! »

Alors il cita devant lui tous les siens, tous ceux qu'il avait connus, comme un juge qui somme des coupables de lui livrer l'aveu. Il revit son père, sa mère, toute sa famille, et, à leur souvenir, il eut un ricanement d'insulte :

« Ma famille! Est-ce que j'ai jamais eu de famille? Est-ce que j'ai jamais eu de père? Est-ce que j'ai jamais eu de mère?... »

Avec une rage froide il précisa ses griefs. Son père ne l'avait jamais élevé et il ne s'était occupé de lui que pour contredire ses goûts ou pour le maltraiter. Tourmenté par sa maladie de foie, rongé d'ambitions mesquines, il était la terreur du foyer; et Mautoucher entendait encore les éclats de colère brutale que soulevait en lui l'inconduite de sa femme, une pauvre folle d'hystérique, éprise de pantalons rouges et qui était la fable de toutes les garnisons où ils passaient. Au lendemain de la mort du général, elle s'était empressée d'épouser un bellâtre de capitaine qui avait été son amant lorsqu'il était officier d'ordonnance de son mari. Depuis, Mautoucher avait cessé tous rapports avec elle!... Et son oncle, le

frère de sa mère, le joueur, le décavé de Monte-Carlo qui avait fini par le suicide!... Les détails ignominieux lui revenaient en foule. Il étalait toutes les hontes des siens, il remuait toutes les vilenies. Ah! il était bien du même sang que tous ces misérables qui lui avaient transmis leur lot de souffrance et d'instincts pervers! Il s'irritait contre eux, et, plus il les jugeait coupables, plus il prenait, à ses propres yeux, l'apparence d'une victime expiatoire.

Puis sa rancune s'apaisa dans une soudaine pitié : « Pourquoi leur en vouloir? Ils étaient irresponsables, les malheureux, les pauvres êtres! Ils avaient cédé à toutes les tentations; ils s'étaient laissé vaincre par toutes les forces destructrices qui les travaillaient. Au lieu d'économiser l'énergie de la race et de l'augmenter par un effort toujours plus large et plus embrassant, ils l'avaient dissipée dans des aventures, gaspillée et perdue sur des objets futiles. Lui, leur héritier, il se trouvait maintenant les mains vides!... Oui! c'était bien cela! Cette indigence, cette pauvreté d'être, c'était tout son mal! L'éducation avait pu le tromper longtemps. Elle n'avait fait de lui qu'un personnage factice, un fantôme de théâtre, pompeux et vain; elle lui avait caché son néant sous un tas d'oripeaux illusoires qui, à cette heure, s'effilochaient et s'arrachaient au vent de la folie !...

Il redoublait de sévérité envers lui-même, comme s'il trouvait dans la clairvoyance impitoyable de cet examen l'unique motif qui lui restât de ne pas se mépriser tout à fait. Il se répétait :

« Je ne suis rien! je n'ai rien en moi! Mon âme est sèche et stérile!... Oh! elle s'en doute bien, cette Galliego qui me traitait d'*homme de peu*! Elle devine la misère vivante que je suis, et c'est pourquoi elle se détourne de moi avec horreur; elle comprend trop que je ne suis pas assez fort pour m'imposer à son amour et que je ne suis pas assez faible non plus pour mériter sa compassion, car elle sent l'orgueil terrible qui est en moi et qui l'humilie!... Hélas! parce qu'elle m'a traité durement, parce qu'elle m'a rendu malheureux, je m'imaginais que j'étais tendre, capable d'affection et de dévouement! Mais il n'y avait au fond de tout cela qu'un petit égoïsme souffrant et envieux, qui s'enveloppait

d'attitudes plaintives et qui essayait d'apitoyer le passant!... Non! non! je ne suis même pas capable d'aimer! Le voilà, le péché!... le péché originel de ma race!... »

Un instant, il s'affaissa sous le poids de cette pensée déprimante, puis il reprit, songeant encore aux siens :

« Les pauvres êtres! Ils ne m'ont rien donné : aussi n'y a-t-il rien qui me rattache à eux. Je leur suis étranger, comme je suis étranger à tout. La culture que j'ai reçue n'a abouti qu'à me dissocier davantage de ceux qui m'entourent en faisant de moi un individu à part, une œuvre artificielle, un assemblage hybride et compliqué, — un véritable monstre!... Je ne tiens à rien, je suis un errant, un vagabond!... »

Et, se remémorant une parole que Jean avait prononcée, un certain soir solennel :

« Ah! moi, je ne suis pas comme lui! Je ne suis pas le fils de la maison! Je n'ai guère mangé le pain de mon père!... »

Il se revit enfermé au collège dès l'âge de six ans, ne sortant pas toujours à l'époque des vacances et n'ayant d'autre compagnie que celle d'un jeune garçon infirme, un enfant trouvé qui était boursier et que la charité publique élevait, en attendant qu'il devînt un manœuvre au service de l'État...

« Voilà ce que je suis! Jean avait raison! Je ne suis qu'un prolétaire intellectuel!... »

Dans l'excès de son abaissement, il s'injuriait d'avoir caressé jadis tant d'illusions, d'avoir rêvé la gloire et l'amour :

« La gloire? Elle me dédaigne, elle aussi! Le génie est sain : moi, je suis un malade!... Et pour continuer à faire ce que j'ai fait, à combiner misérablement de petits artifices de style, à exercer ce métier de duperie publique, — oui! de duperie! car je n'ai rien à dire, — vraiment cela n'en vaut pas la peine!... Aimer? Est-ce que je puis aimer? Est-ce que je ne sais pas que je ne puis pas aimer, bien que je meure du désir d'aimer?... Alors, c'est fini! Il n'y a plus rien pour moi... que la folie qui me guette!... Oh! cette folie, elle est trop certaine! Je l'ai dans mon sang! Je suis le fils de ma mère!... »

Il ne pensait plus. Le sentiment de la mort inévitable l'envahissait. Il ne discutait pas : c'était une chose résolue! Il

devait mourir, s'il voulait se sauver de la folie, s'épargner cette suprême abjection. Cette idée s'imposait à lui comme une contrainte matérielle à laquelle on ne résiste point. Mais, à la fin, sa vanité se redressa :

« Je meurs parce que je le veux bien ! Rien ne m'y oblige ! Je ne suis pas fou ! Si je meurs, c'est pour venger, c'est pour glorifier les miens ! Je suis le descendant d'une race d'esclaves et de révoltés qui se sont usés lamentablement à de petites passions, à de petits désordres, à des révoltes timides contre l'ordre établi par les morales ! Eh bien, moi qui les porte tous dans mon âme, moi qui sens leurs volontés chancelantes s'épanouir superbement dans la mienne, je vais réaliser leur vœu secret, leur désir impuissant ! Je vais créer un acte magnifique fait de toutes leurs faiblesses, de toutes leurs servitudes, de toutes leurs lâchetés. Je vais me détruire, non pas comme eux par nécessité, mais dans l'omnipotence de mon vouloir. Ma mort, comme ma vie, sera un chef-d'œuvre de volonté !... »

Éperdu d'orgueil, il voyait le désert des nefs s'étendre à l'infini devant ses regards. Il poussait du pied les décombres amoncelés, et, dans cette solitude et ce silence, dans cette mort des ruines où il se sentait le seul être vivant, son existence lui semblait avoir une valeur incalculable et il s'admirait à l'égal d'un dieu, de pouvoir briser une chose si précieuse !...

Mais il s'aperçut qu'on l'observait. Des paysans endimanchés qui visitaient la cathédrale sous l'escorte d'un sacristain s'étaient arrêtés, un peu surpris à la vue de cet homme immobile au milieu des plâtras et qui ne paraissait même pas remarquer leur présence.

Pris de peur, Mautoucher se leva en toute hâte et, faisant un détour derrière le *coro*, il s'enfuit par une porte latérale.

Dehors, l'éclat violent de la lumière lui blessa les yeux, la chaleur étouffante lui ôta la respiration. Le supplice de tout son corps allait recommencer ! Où aller, à cette heure ? Sa chambre d'hôtel l'effrayait à cause des cauchemars de la nuit, des hallucinations du réveil. Il s'imaginait confusément que quelque chose de sinistre y était resté qui allait l'assaillir au retour... Alors il se rappela que le Vieil Alcazar devait être

proche. Le guide qu'il avait lu à Séville parlait de verdures abondantes et fraîches...

Il descendit la rue tortueuse qui longe le mur de la cathédrale, en s'abaissant vers le Guadalquivir.

Brusquement, à la hauteur du Palais épiscopal, il s'arrêta, saisi par un spectacle inattendu, qui s'empara de lui avec toute la force dominatrice d'un symbole. Devant lui, tout au fond de la perspective, une colonne dorée, surmontée d'une statue d'archange aux ailes éployées, s'enlevait en un relief prodigieux sur un ciel d'azur tellement intense et tellement dur qu'on aurait dit une voûte solide faite d'un métal éblouissant. Derrière la colonne, il n'y avait plus rien que la noire silhouette d'une vieille forteresse démantelée qui commandait jadis la tête du pont; sur l'autre rive du fleuve, quelques cabanes sordides perdues dans une immense plaine sablonneuse comme une steppe africaine, et, dans le lointain, des mamelons pelés où fumaient des feux de chaume. La colonne paraissait surplomber au bord du vide. Tout autour, régnait l'espace nu, — on ne sait quelle figure concrétisée d'étendue abstraite, géométrique et morne.

A ses pieds, une masure branlante qui servait de bureau d'octroi étayait à grand'peine sa façade lézardée. Toutes les ouvertures étaient closes. Pendue à la muraille, une cage grossière emprisonnait une perdrix qui dormait, la tête sous son aile. Un âne à l'échine saignante était attaché à un anneau de fer et il ne bougeait pas plus que les débris de pierre qui gisaient sur le sol. A l'entrée du pont, une porte monumentale étalait pompeusement son architrave croulante et les cylindres disjoints de ses pilastres doriques : c'était un mélange de grandeur hautaine et d'insolente décrépitude. La colonne dorée portant la statue de l'archange s'élevait au-dessus de tout cela, et cette chose extravagante et fastueuse s'appelait le *Triunfo*, — le Triomphe !

Mautoucher s'approcha du socle que surchargeaient des sculptures bizarres, et il lut l'inscription :

JE TE JURE PAR JÉSUS CRUCIFIÉ QUE JE SUIS L'ANGE RAPHAEL
A QUI DIEU A CONFIÉ LA GARDE DE CETTE CITÉ

Machinalement il se répétait :

— *Je te jure que je suis l'ange Raphaël !...*

Et, comme éclairé d'une lueur soudaine, il songea :

« Quel cri de foi dans ces mots ! Quelle volonté ardente ! quel désir effréné de vaincre quand même !... »

Il songeait à l'acte qu'il *devait* accomplir; et, devant ce singulier monument qui dressait ses dorures au milieu de la cendre et de la mort, théâtral et funèbre comme un catafalque, il lui sembla que c'était son acte même qui se dressait devant lui, dans toute sa démence orgueilleuse !

Puis, aussitôt, avec une mauvaise joie, il se dit :

« C'est cela ! c'est cela ! Je me tuerai fastueusement !... D'une manière digne de moi !... Henri Mautoucher ne peut pas mourir comme tout le monde !... »

Il se recueillit, cherchant encore *le moyen :*

« Oh ! j'ai trouvé, j'ai trouvé ! C'est à Séville que la chose se fera !... Oui, à Séville, sur la Giralda, comme l'Anglais, entre les deux grands lis en fer forgé !... »

Mais, dans le même moment, un soupçon affreux s'insinua :

« C'est à cause d'*elle* ! ne mens pas ! c'est à cause d'elle que tu veux retourner à Séville !... Tu veux la revoir ! Lâche ! lâche !... O mon Dieu, mon Dieu !... »

A l'idée de la Galliego, sa résolution chancelait. La nécessité de mourir ne lui paraissait plus aussi évidente ; et, lorsqu'il sonna à la porte du Vieil Alcazar, il était dans un trouble inexprimable.

Il attendit, un instant, sous un grand mur nu, blanchi à la chaux. Le lieu avait l'air inhabité. Pourtant, une jeune fille, vêtue comme une servante, vint ouvrir, un peu surprise à la vue d'un visiteur : « La propriété, disait-elle, appartenait à un particulier et elle ne renfermait aucune curiosité ! » Mais Mautoucher insista pour entrer.

Elle lui fit traverser le jardin qui, par une succession de terrasses descendait jusqu'au lit du fleuve. Les allées étaient envahies par des herbes jaunies et les corbeilles brûlées de soleil n'avaient guère d'autre ornement que des géraniums qui séchaient sur pied dans la terre aride.

— Vous voyez qu'il n'y a rien, *caballero* ! — disait la jeune fille, — alors ce n'est pas la peine, n'est-ce pas ?...

Elle fit mine de remonter. Mautoucher, apercevant tout à

coup un bouquet d'arbres sur la dernière terrasse, l'entraîna dans l'escalier.

Ce fut pour ses yeux un rafraîchissement et un émerveillement véritable. Bien que contenu dans un étroit espace, cet îlot de végétation, perdu à l'extrémité du jardin, donnait une impression de luxuriance quasi tropicale. Il y avait là tout un enchevêtrement de palmiers, de magnolias, d'orangers, de ficus dont les lianes géantes rampaient sur le sol comme des racines sorties de terre. Au centre, s'arrondissait un grand bassin à demi rempli par une eau bourbeuse où s'échevelaient des filaments de plantes aquatiques et d'où montait une exhalaison lourde, légèrement putride. L'endroit était paisible; les feuilles des ficus et des magnolias, si épaisses qu'on y voyait à peine. Aussitôt Mautoucher manifesta l'intention de se reposer sous cet ombrage. La jeune fille eut un sourire moqueur, laissant deviner qu'elle comprenait peu cette fantaisie, et elle répéta encore :

— Vous voyez qu'il n'y a rien, *caballero*!

Cependant elle ne voulut pas contrarier le visiteur. Elle alla même lui chercher une chaise à la maison. Quand Mautoucher se fut installé, il s'avisa qu'il avait soif. Elle lui rapporta un verre d'eau, qu'il vida d'un trait :

— Maintenant, laissez-moi seul, je vous en prie, — lui dit-il, en lui rendant le verre, — j'ai besoin d'être seul!...

Mais, en tournant des regards inquiets de tous côtés, il distingua à travers la pénombre le corps étendu d'un petit garçon qui était couché à plat ventre sous le rebord de la margelle et qui paraissait dormir. Mautoucher eut un sursaut craintif :

— Qui est-ce? — demanda-t-il à la jeune fille.

— C'est mon frère... le petit du jardinier!...

Alors elle cria d'une voix forte :

— Lève toi, Rafaelete!

Le bambin ne bougeait pas. Elle le prit par l'épaule et elle le secoua violemment :

— Lève-toi, Rafaelete!... C'est mauvais de rester toujours par terre!

L'enfant finit par se soulever. Péniblement il se mit debout. Le visage bouffi était exsangue, les paupières gonflées et rouges, les yeux atones, à l'expression stupide :

— Est-ce qu'il a la fièvre? — interrogea Mautoucher en simulant de la compassion.

— Non, *caballero* ! c'est un mal qu'il a dans la tête !... Un sort qu'on lui a jeté !

Frappé par cette idée de maléfice, il considérait l'enfant idiot toujours immobile, et ces yeux sans regard lui inspiraient une vague frayeur :

— Emmenez-le, je vous en prie ! Je désire être seul !

La jeune fille entraîna l'enfant, dont les jambes flageolaient et dont la tête, comme si elle était trop pesante, retombait sur la poitrine. Au moment où ils allaient disparaître au tournant de l'allée, il leur cria :

— Il faut consulter un médecin !

Puis, ne les voyant plus, il éprouva un grand soulagement.

D'abord, il goûta quelques instants de détente. Le silence, le recueillement de cette retraite agissaient sur lui. La lumière filtrait si douce entre les larges feuilles des magnolias !... Soudain, son imagination rebondit douloureusement :

« Les magnolias de l'Alcazar de Séville ! »

Et voici que tous les détails de cette matinée brûlante qu'il y avait passée avec Jean et la Galliego revivaient dans son esprit : la rencontre dans le Patio des Bannières, le bassin de Neptune étalé comme un morceau d'émeraude sous la lumière rose du soleil levant, les bains de Maria de Padilla, les myrtes du Labyrinthe, leur causerie autour de la vasque, et le caprice enfantin de la danseuse tendant ses joues au jaillissement rigide du jet d'eau, et la façon dont elle avait prononcé : « Henri, je vous trouve exquis, ce matin ! » Quel charme ensorcelant dans ses souvenirs !... Il s'y abandonnait délicieusement, en une inconscience absolue, lorsque l'idée de la mort inévitable s'offrit de nouveau à sa pensée ; et il eut aussitôt l'intuition très nette que *jamais* il ne pourrait se tuer tant qu'elle serait vivante ! C'était elle qui le retenait, qui l'enchaînait à la vie !... Alors quoi ? La tuer d'abord ?... Le cauchemar de la nuit dernière serait-il donc prophétique ? Est-ce que l'instinct aurait parlé, supérieur à sa volonté et à sa raison? Oui ! oui ! ce rêve lui avait prescrit son devoir !...

Sa haine longuement amassée se remettait à bouillonner en lui. Il repassait toutes ses humiliations et il songeait avec rage à la façon odieuse dont elle l'avait traité : ce pied de femme qui l'avait repoussé impitoyablement, lorsqu'il était devant elle, étendu sur les dalles, abîmé de douleur et de désespoir, il avait laissé comme une souillure ineffaçable sur son corps !... Oh ! l'abominable créature !...

Toutes ses idées se confondaient. Tiraillé par mille résolutions contradictoires, son esprit flottait dans un doute épouvantable. De nouveau tout était remis en question, car il le savait bien : *ceci* dépendait de *cela* ! Sa mort n'était possible que par celle de l'autre !... Il hésitait. Les instants se perdaient en débats interminables. Une grande heure s'était écoulée. Le crépuscule tombait très vite.

Étonnée de ce que le visiteur n'eût point reparu, la fille du jardinier descendit jusqu'à la dernière terrasse. Elle s'alarma davantage en voyant qu'il ne remuait pas :

— *Caballero*, voici la nuit ! Nous allons fermer la porte du jardin !

Mautoucher eut l'air de sortir d'un songe. Il ricana amèrement :

— Ah ! vous aussi, vous me chassez !... C'est bien ! je vais sortir !...

Comme il se levait, un chant d'oiseau à l'accent étrange s'élança tout à coup derrière la masse sombre des arbres : c'était une mélodie légère, aérienne, pareille au chant de l'alouette, mais on devinait qu'elle était modulée par une voix humaine. Henri prêta l'oreille :

— Oh ! ce chant ! comme il est suave ! Savez-vous ce que c'est ?...

— Si, *caballero* ! ce sont les prisonniers qui chantent. Ils se promènent sous le préau après le repas du soir...

— Les prisonniers ?

— Oui ! Il y a une prison ! là !... derrière le mur !...

Le chant d'alouette reprit sur une note plus haute, à la fois ironique et tendre, comme un appel sans espoir. Immédiatement la hantise de la folie ressaisit Mautoucher, à cette évocation tragique de la prison... Lui aussi, il allait être enfermé, puisqu'il était fou !... puisqu'il allait devenir fou ! C'était sûr ! c'était sûr...

D'un geste fébrile, il mit une pièce de monnaie dans la main de la jeune fille, et, se précipitant à travers les allées, il s'enfuit en courant, comme s'il entendait déjà derrière lui les pas du gardien sonnant dans les corridors.

Il ne s'arrêta qu'au bout de la rue, devant le monument du Triomphe. Une dernière fois, il se demanda : « Où aller ? » ne pouvant se résoudre à regagner son hôtel, par crainte de rencontrer le garçon qui l'avait surpris pendant sa crise. Certainement, cet individu avait divulgué ce qu'il avait vu ! Il était plus prudent de ne rentrer qu'à la nuit noire !

Un peu rassuré par le calme qui l'environnait, il se décida à s'engager sur le pont du Guadalquivir. L'autre rive, où s'échelonnaient quelques bâtisses délabrées, s'étendait confusément dans le crépuscule. Mautoucher se souvint : c'était le *Campo de la Verdad*, le Champ de la Vérité ! Et, avec son imagination éprise de symboles, il se sentit attiré vers la désolation de cette lande sauvage qui portait un nom si sonore et qui, peut-être, par une suggestion mystérieuse, allait lui dicter la Vérité et le Devoir !

A gauche du pont, il prit un sentier, escaladant un monticule qui dominait le lit du fleuve. La terre friable, mouvante, comme si elle était faite d'une cendre très fine, s'enfonçait sous ses pieds, et, avec un frisson de dégoût, il heurtait des choses innommables. Il lui semblait marcher sur un amas d'immondices accumulées depuis des siècles. Des chiffons, des éclats de verre, des détritus de poterie émergeaient du sol à demi enfouis, ou s'étalaient en tas qui craquaient sous les semelles de ses chaussures. De loin en loin, s'alignaient des rangées de tuiles et de briques, de grandes jattes en terre cuite. Sans doute il devait y avoir une fabrique à proximité. Un enfant à demi nu traînait une casserole trouée. D'autres poursuivaient une bande de jeunes porcs au poil ras et à la peau bleuâtre. Des fientes humaines s'étalaient innombrables, exhalant une atroce puanteur. Mais ce qu'il y avait de pire, c'était la poussière soulevée par les ébats des enfants, une poussière gluante, asphyxiante, qui saturait toute l'atmosphère et dont l'incommodité s'ajoutait à la chaleur des fours à briques allumés dans le voisinage.

La gorge sèche, Mautoucher avançait toujours, espérant

trouver un coin solitaire. Devant lui, sur la berge opposée, Cordoue se déployait tout entière avec ses petites maisons blanches ensevelies sous la chaux. On aurait dit un écroulement formidable, un immense amoncellement de décombres, d'où surgissaient seulement les hauts murs tout nus de la gigantesque cathédrale. Quelques becs de gaz clairsemés s'espaçaient sur le parapet d'une promenade où ne passait personne. Au-dessous, le Guadalquivir coupé de barrages roulait silencieusement ses eaux jaunes et limoneuses, fécondité inutile et perdue au milieu de ces terres avares. De l'autre côté, régnait la steppe sablonneuse avec ses collines pelées, ses grands espaces vides où ne poussait ni un arbre, ni une plante. Partout triomphait l'image de la mort !

De plus en plus frappé, Mautoucher méditait sur cette idée : le suicide ! la mort ! Cette funèbre Cordoue ne prêchait pas autre chose !... Et songeant aux plus illustres de ses enfants, les Senèque et les Lucain, il imaginait des cadavres étendus dans des baignoires de marbre, les veines ouvertes et taries, à demi soulevés par l'eau sanglante... Oh ! Cordoue, c'était bien cela !... De la cendre et du sang !...

Et, par contre, avec ce goût de néant, quelle frénésie dans son ciel embrasé ! Quel excitant pour la volonté que ce climat torride ! Comme la rêverie creuse, l'héroïsme fou, les caprices bizarres de la pensée, l'imagination désordonnée et fantasque, l'ivresse de l'abstraction déraisonnante devaient s'épanouir ici, sous l'action de ce feu infernal, dans ce vide de la nature désolée ! C'était bien le pays des Averroës et des Gonzalve de Cordoue, des théologiens épris d'irréel, des paladins se précipitant, bride abattue, vers des exploits impossibles, et c'était bien encore la patrie de ce Valdès Léal, qui fit resplendir l'horreur des charniers et de la pourriture ! De l'aridité de cette ville de cendres s'échappait une âme forcenée ! Mautoucher revoyait le *Triunfo* éclatant sous ses dorures parmi les masures croulantes et il réentendit le cri de foi invincible, la révolte de la volonté enragée de victoire : « *Je te jure que je suis l'ange Raphaël !...* »

Tout à coup la bande de pourceaux se rua sur lui. Traqués par les enfants, ils poussaient des grognements furieux et ils s'élançaient vers le haut de la berge, en faisant rebondir sous

leurs pattes les débris de pots et les tuiles cassées. Au contact des bêtes immondes, Mautoucher s'affola. Il se mit à courir, pris d'une panique, se croyant toujours poursuivi. Il redescendit le monticule et, contournant le *castillo*, il s'engagea sur une pente rapide qui dévalait jusqu'au bord du Guadalquivir.

Haletant, il s'assit sur une grosse pierre. Comme le niveau de la berge était en contre-bas, il n'apercevait plus rien de la ville que les jardins du séminaire et la statue de l'ange Raphaël. Le fleuve immobile s'étendait tout noir à ses pieds comme un marais croupissant et plein de miasmes. Par-dessus les crêtes de la Sierra de Cordoue, l'or du couchant brillait d'un éclat mélancolique. C'était dans l'air un calme surprenant, un silence presque surnaturel.

Alors il s'apaisa lui-même, il se recueillit, sentant que le *moment* était venu. Comment cela se fit-il? Il ne réfléchit pas, mais il comprit que sa décision était mûre. Ainsi qu'une chose simple, raisonnable, naturelle, sa pensée se formula sans résistance dans son esprit :

« Je vais revenir à Séville pour *nous* tuer! Il le faut!... »

Un piétinement sourd ébranla le sol. Mautoucher se retourna. Il distingua la silhouette d'un enfant qui tenait par la bride deux mulets efflanqués. Les animaux le frôlèrent presque en passant. Ils entrèrent dans l'eau. La nuit étant tout à fait tombée, Mautoucher ne les apercevait plus. Un clapotement à peine perceptible arrivait du fleuve. Sur le pont, une voix cria :

— Paco! Paco!...

Personne ne répondit. Au milieu du silence et des ténèbres, il ne saisissait qu'un petit bruit de déglutition, — l'écoulement du liquide dans le gosier des bêtes. — Puis les mulets remontèrent avec l'enfant qui les tenait par la bride. La voix cria encore :

— Paco! Paco!...

Puis plus rien! Un silence absolu! Tout s'était effacé dans la nuit sans lune... La ville morte semblait s'être abîmée dans son linceul de cendres!

XII

LE « MISERERE »

Le lendemain, Mautoucher se remit en route pour Séville.

Pendant tout le trajet, il fut seul dans son compartiment. Livré à l'obsession de l'idée fixe, il ne pouvait penser à autre chose qu'à son double projet de meurtre et de suicide. Pour y réussir, il avait beau entasser les combinaisons les plus adroites, aucune ne le satisfaisait; et il s'y évertuait d'autant plus, avec l'obstination d'un mathématicien qui s'acharne à la solution d'un problème. Le fait même d'assassiner ou de se tuer n'était point en question pour lui. La conviction que ces deux choses devaient s'accomplir dominait sa pensée comme les suggestions de l'hypnose dominent la conscience d'un hystérique.

Deux images flottaient sans cesse devant ses yeux : la plate-forme de la Giralda avec ses bouquets de lis en fer forgé, — le seul lieu du monde, il le *savait*, où il pouvait conquérir sa délivrance, — la Galliego étendue sur le divan de cuir bleu, et râlant, la gorge prise dans l'étau de ses mains!... Tantôt ces deux visions lui apparaissaient avec une netteté si saisissante qu'elles effaçaient toute réalité et qu'il demeurait éperdu d'horreur devant l'acte accompli. D'autres fois, elles étaient confuses comme un rêve, elles le fascinaient comme un mirage et elles le sollicitaient par on ne sait quelles promesses de voluptés inouïes. Toutes ses énergies se tendaient pour y atteindre. Tout son être semblait résorbé dans une force unique, effrénée, qui l'entraînait, qui le poussait invinciblement à tuer et à se détruire : ce serait une ivresse qui dépasserait toutes les jouissances possibles!... Par intervalles, les deux images s'évanouissaient, le tumulte de sa pensée se calmait peu à peu. Il recommençait à réfléchir, échafaudait des combinaisons nouvelles. Alors, c'étaient des calculs interminables, torturants, qui lui congestionnaient le cerveau et qui l'épuisaient, comme si tout ce qui lui restait de vie se consumait dans ce dernier effort!

Mais il se rappela une lettre qu'il avait écrite à Jean, avant de quitter Cordoue. Il lui annonçait qu'il viendrait peut-être le surlendemain à Séville, pour chercher la caisse de ses manuscrits et que sans doute il passerait une nuit au Palais d'Orgaz avant de reprendre l'express de Paris...

Cette caisse, pourquoi l'avait-il laissée? C'était absurde, en somme!... Subitement, il comprit l'arrière-pensée sournoise qui avait inspiré sa conduite : il avait machiné spontanément cette ruse grossière, pour que quelque chose le rattachât encore à la danseuse, pour qu'il pût la retrouver plus sûrement et ne pas manquer son coup!... Ainsi l'acte libérateur était déjà résolu avant son départ pour Cordoue! A son insu, quelqu'un avait décidé cela, et il savait bien qu'il était impossible de désobéir à ce quelqu'un. Loin de s'en effrayer, il s'en réjouit, en voyant combien les racines de son acte étaient profondes en lui.

Désormais un état double se partagea son esprit : une docilité d'automate, une inconscience absolue pour tout ce qui touchait à sa résolution; et, pour tout le reste, une lucidité presque maladive, une sorte d'exaspération du sens critique qui le rendait impitoyable à lui-même et aux autres. Son attitude extérieure se modelait sur cet état contradictoire. Quand il était possédé par la hantise de l'idée fixe, son visage devenait arrogant, superbe, il avait un air d'audace intrépide que corrigeait aussitôt le besoin irréfléchi de dissimuler, de dépister les soupçons; et quand il faisait un retour sur lui-même, quand il devenait son propre juge, devant « la chose » réalisée, étalée sous ses yeux, un affolement le saisissait. Ce n'était pas du remords, c'était la terreur du coupable vulgaire qui fuit les représailles de la justice; c'était un véritable aplatissement, une envie de ramper, de s'enfoncer sous terre. Mais, dans ses épouvantes, comme dans ses accès d'exaltation criminelle, il conservait toujours la même fixité du regard. Ses prunelles étaient sans flamme, sans expression d'intelligence, stupides comme deux pierres et l'on n'y sentait la vie qu'à la tension excessive qui dilatait tout le globe de l'œil et qui semblait sur le point de le faire éclater.

Lorsqu'il descendit du train, le bicorne d'un garde civil qui stationnait sur le quai de la gare le frappa tout de suite.

Il prit peur, comme à Cordoue lorsqu'il avait aperçu l'agent de police devant la porte de l'hôtel. Jouant des coudes au milieu de la foule, il se précipita vers la sortie. Il se courbait le plus possible, essayait de rapetisser sa haute taille. Puis, aussitôt qu'il fut dans la rue, son assurance lui revint. Il acheta un bouquet de jasmins que lui offrait une vieille femme et il en fleurit sa boutonnière; après quoi, il fit avancer une voiture et, se carrant sur les coussins, la mine hautaine, affectant une tranquillité qui l'illusionnait lui-même, il commanda au cocher de le conduire à l'Hôtel de Castille.

Dès le premier abord, la maison lui déplut. Bien que le mouvement des touristes fût à peu près nul à cette époque de l'année, il y avait encore trop de monde à son gré. Se souvenant de la visite inopinée de Michel Bottéri, il redouta l'arrivée de quelque connaissance parisienne, qui trahirait son incognito. D'ailleurs, Don Praxedès, qui prenait ses repas au dehors, pouvait être amené là par un ami. Il lui demanderait des explications, avertirait Jean... A tout prix, il fallait trouver un gîte moins fréquenté !

La mauvaise nuit qu'il passa le détermina tout à fait à changer d'hôtel. Jusqu'à près de deux heures du matin, des bruits insolites le tinrent éveillé. De l'eau jaillissait près de lui, le long d'une cloison, crépitait en se brisant sur du marbre. Le ronflement de l'ascenseur se propageait à travers les étages ; et, à chaque instant, des domestiques circulaient dans les couloirs, charriant des seaux dont les anses criaient d'une façon intolérable pour ses nerfs. Et c'étaient des frôlements contre les murs, des pas étouffés par les nattes des corridors, des chuchotements, des éclats de voix qui brusquement se taisaient, toute une rumeur mystérieuse et menaçante que son imagination grossissait et qui le faisait haleter d'effroi. Le complot dont sa pensée délirante était sans cesse tourmentée, devenait une réalité. Il se persuadait qu'il était entouré d'ennemis.

Il dormit à peine, et, dès qu'il fut habillé, il battit toute la ville en quête d'un nouvel abri. Finalement, il jeta son dévolu sur une *casa de huespedes* d'apparence très modeste, malgré

son enseigne pompeuse : *A la Victoria*, — laquelle était située dans le quartier de l'Université et dont la clientèle était composée surtout d'étudiants. L'air parfaitement bête du patron, un Galicien, nommé Alonso, le rassura plus encore que les dehors chétifs de l'établissement.

Le patron lui fit visiter ses plus belles pièces, et d'abord, afin de l'éblouir, la chambre de son principal client, un juge d'instruction attaché au tribunal de Séville. Sur la table s'alignaient de nombreuses paires de bottines, les unes soigneusement recouvertes de housses, les autres toutes préparées et moulées sur des moules en bois. Le luisant des vernis était si éclatant, les cuirs d'une telle finesse et le travail d'une telle élégance qu'on aurait dit des objets précieux faits pour une vitrine de musée. Mautoucher s'ébahit à la vue des chaussures admirables. Il voulut savoir quel était le propriétaire, et quand Alonso, avec son air niais, lui eût dit que c'était un juge, il fit un mouvement de recul, comme pour se sauver. Mais il était si las d'avoir couru la ville qu'il se résigna, malgré ses craintes, à passer la nuit dans l'établissement.

A la grande surprise du Galicien, il choisit un cabinet borgne dont l'unique lucarne s'ouvrait sur une cour intérieure et qui n'avait pour tout ameublement qu'un lit de fer, une chaise de paille et une cuvette de tôle émaillée posée sur trois pieds. Pour justifier la modicité de son logis, il se donna comme élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris.

Le matin suivant, après un sommeil très calme, il s'éveilla singulièrement dispos. Toutes ses terreurs avaient disparu. De nouveau, il se sentait impatient d'agir et il se disait qu'il fallait se hâter, lorsque la servante lui apporta une lettre de Jean qu'on lui avait réadressée de Cordoue. Il l'ouvrit, tout inquiet, appréhendant quelque nouvelle fâcheuse, — l'avance de leur départ peut-être!... Mais Jean se bornait à l'avertir, sans un mot d'explication, qu'il prolongeait indéfiniment son séjour à Séville. On lui expédierait sa caisse de manuscrits, ou, s'il tenait, par raffinement de précautions, à venir la prendre lui-même, Sérafine avait l'ordre de lui garder sa chambre prête et de le recevoir, « au cas, disait Jean, où nous serions forcés de nous absenter ». Il ajoutait, en post-

scriptum, comme pour lui donner son congé définitif :

« De toutes façons, nous nous verrons à Paris dans trois mois ! Adieu, cher ! »

La lecture de ce billet jeta Mautoucher dans une véritable rage... Il avait deviné juste ! Ce prétendu départ n'avait été qu'une feinte pour l'éloigner. Les voilà qui restaient maintenant, et, sans doute, ils étaient toujours plus épris l'un de l'autre !... Immédiatement, son plan fut arrêté. Il s'accorda trois jours pour l'exécution de son projet. Pendant ce temps il surveillerait les allées et venues des hôtes du Palais d'Orgaz, et, si tout allait bien, le soir du second jour, il adresserait à Jean une dépêche signée du nom de Don Praxedès, qui manderait le jeune homme à Huelva par le premier train du lendemain, sous prétexte d'une communication des plus pressantes. Il consulta l'horaire : il n'y avait que deux trains par jour, et, comme le trajet jusqu'aux mines de Tharsis durait plus de sept heures, il était impossible à Jean de revenir le même soir. Donc il aurait toute une nuit pour faire sa besogne ! Il se présenterait très tard au Palais d'Orgaz, lorsque la Galliego serait déjà couchée, il aurait l'air d'arriver de Cordoue, et, puisque Paco et Sérafine étaient prévenus de son retour, il n'éveillerait aucun soupçon et il entrerait comme chez lui !

Il arrangea tout cela très froidement, avec la même satisfaction de virtuose que s'il eût ordonné la composition d'une nouvelle ou d'un chapitre de roman. Aucun remords, aucune idée morale ne troubla la sérénité de son esprit, tellement il était convaincu de la nécessité de cet acte, et, lui qui était si clairvoyant par ailleurs, lui que la manie du raisonnement et de l'analyse possédait plus que jamais, il ne s'apercevait pas de tout ce qu'il y avait d'involontaire et de mécanique dans ce travail criminel de sa pensée. Quand il se fut bien assuré que son plan était parfaitement réalisable, qu'il n'avait rien laissé au hasard ni à l'imprévu, il s'applaudit cyniquement de son machiavélisme. Pour payer d'audace, il voulut même déjeuner à table d'hôte, devant le juge ! Il ne fallait pas que cet individu pût s'imaginer qu'il était le coupable !... Ah ! on allait bien voir de quel front il l'aborderait !...

Sans saluer personne, il entra dans la misérable salle à

manger, à la lumière avare, et que saturait une fade odeur d'huile et de ragoûts faubouriens. Le juge était assis au bout de la table, comme à une place d'honneur. Quelques étudiants en médecine l'entouraient. Mautoucher s'installa à l'extrémité opposée et, tout en dépliant sa serviette, il promena un regard insolent sur ses commensaux. Aussitôt il se troubla. Un silence s'était fait. Il lui sembla qu'on le considérait avec défiance, le juge surtout, un gros homme apoplectique à figure brutale de tortionnaire. On se remit à causer. On parlait du crime de la rue de Trajan, dont l'instruction avait été confiée au magistrat. Tout tremblant, Mautoucher prêta l'oreille. Plus de doute! C'était de lui qu'il s'agissait! C'était lui qu'on accusait! Le juge le lui donnait à entendre par les regards sévères qu'il lui lançait continuellement! Les yeux des autres le dénonçaient aussi. Ce tête-à-tête devenait effrayant!... D'un mouvement brusque, Henri se leva de table, et, comme une bête traquée, il remonta en courant l'escalier du premier étage et il se barricada dans sa chambre.

Affaissé sur sa chaise, il essayait de réfléchir... Encore une fois il devait s'en aller, il devait chercher une autre cachette! Le juge savait tout!... Et d'ailleurs ces étudiants en médecine finiraient bien par découvrir sa folie! Certainement qu'ils la découvriraient, puisque c'était leur métier, à ces carabins!... Alors, sortir? se mettre en quête d'un autre hôtel? Il sentait bien qu'il n'en aurait pas la force. Et puis, à quoi bon? Est-ce que ses ennemis ne le suivaient pas à la trace? Est-ce qu'ils n'infestaient pas toute la ville? Ils avaient des émissaires dans tous les hôtels. Où qu'il se réfugiât, ils le débusqueraient sûrement!...

Résigné à tout événement, il se jeta sur son lit, attendant qu'on vînt l'arrêter. Puis, à la longue, il s'assoupit, vaincu par la violence de l'émotion.

Une heure se passa. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il avait tout oublié, — la justice, les étudiants en médecine, les poursuites de ses ennemis! Il n'y avait plus dans sa conscience que l'idée fixe du meurtre qui l'agitait avec une frénésie croissante.

Son air bravache reparut. Il se précipita dehors, ne pensant plus qu'à cette « chose » qu'il devait exécuter. D'abord

il était nécessaire d'espionner Jean, de s'assurer qu'il n'avait aucuns rapports avec Don Praxedès : car, autrement, la dépêche eût manqué son effet. Rien de plus facile ! Mautoucher connaissait les habitudes de son ami. Il savait par cœur l'emploi de toute sa journée.

Maintenant il était trop tard pour aller le retrouver aux *Delicias*. Mais Jean viendrait avec la Galliego achever la soirée au *Café nacional*. Mautoucher s'y rendit en hâte aussitôt après son dîner. Leur place accoutumée était encore vide : c'était en entrant, dans la première salle, sous la rosace du ventilateur... Henri monta jusqu'à la galerie en pourtour et, faisant approcher une table de la balustrade, il posta sa chaise de façon à pouvoir observer le couple d'en haut, sans être vu.

Ils parurent vers dix heures. L'un et l'autre avaient un visage souriant. Mautoucher remarqua que, lorsque les yeux de la Galliego s'abaissaient sur son amant, il y brillait un éclair singulier. Elle mangeait un sorbet lentement, en gardant un instant la cuiller dans sa bouche avec une expression de jouissance infinie ; et, pour Henri, ce n'était pas le sorbet qu'elle savourait, c'était la délectation de sa victoire. A ce spectacle, toute sa haine se déchaîna contre elle. Chose bizarre ! il n'en voulait pas à Jean. Il l'admirait plus que jamais d'être un fort, un heureux, et il l'excusait presque du mal que celui-ci lui faisait sans le savoir. C'était uniquement sur la danseuse que retombait sa jalousie. N'était-elle pas faite pour être possédée par les hommes ? Alors il était juste que Jean la possédât !... Mais pourquoi ne voulait-elle pas de lui, Mautoucher ? Pourquoi n'avait-il pas son tour, lui aussi ? Pourquoi le repoussait-elle, puisqu'elle se donnait aux autres ?

L'idée du meurtre s'enracinait de plus en plus dans son esprit. Elle faisait frémir d'avance ses mains crispées contre la balustrade. Durant les deux heures qu'ils furent là, il ne quitta pas des yeux la danseuse. Sans bouger, dans une immobilité inquiétante à voir, il la couvait du regard avec une palpitation de joie féroce, et il dirigeait constamment sur elle l'effort exorbitant de ses prunelles distendues, comme s'il voulait envelopper sa victime d'une torpeur magnétique avant de la frapper à mort.

Deux soirs consécutifs, il revint les épier au même endroit : chaque fois, ils furent seuls. Ni Don Praxedès, ni le peintre Garcilaso, ni aucune de leurs connaissances sévillanes ne les dérangèrent. Il crut même deviner à leur attitude un parti pris d'isolement, et il s'en félicita.

Le matin, il allait à la Giralda, afin de gagner la confiance du gardien et des sonneurs et de n'être pas accompagné par l'un d'eux, lorsqu'il monterait à la lanterne de la tour pour cette autre « chose » qu'il devait exécuter ensuite. Par excès de prudence, il avait demandé à l'*Ayuntamiento* une autorisation d'entrée permanente, s'étant annoncé comme un dessinateur français qui travaillait pour une manufacture de céramique. Il désirait, disait-il, copier les arabesques des *azulejos* qui revêtaient les parois du campanile. On lui avait accordé l'autorisation sans difficulté.

La première fois, le concierge le suivit jusqu'à la plate-forme des cloches, par acquit de conscience d'abord, et aussi par curiosité. Mais, quand il vit que Mautoucher se bornait à reproduire les lignes incohérentes des vieilles faïences, il sourit de pitié comme devant une fantaisie ridicule de touriste. Le lendemain, il jugea inutile de l'accompagner.

Restait à séduire l'aveugle, qu'il redoutait particulièrement, sans savoir au juste pourquoi, — peut-être uniquement à cause de la muette interrogation de son regard vide toujours attaché sur le visiteur. Le vieillard le reconnut. Ils causèrent amicalement. Mautoucher voulut qu'il lui montrât sa loge. Il enjôla la femme du vieux, en la complimentant sur la propreté de son ménage, en admirant les deux pots d'œillets blancs qui prenaient le soleil sur le rebord du croisillon. Tous deux furent enchantés de ce Parisien à la langue flatteuse, qui savait être si affable avec le pauvre monde !

Les sonneurs aussi s'apprivoisaient. Mais Henri réservait toutes ses sympathies pour Candido, le gros garçon frisé qui bondissait si légèrement sur les crampons de fer fichés au mur. Quand le jeune homme sautait sur le collier du *Cantor* et qu'il se précipitait dans l'espace, le cœur de Mautoucher se mettait à battre violemment. Il lui semblait qu'il assistait à la répétition de « l'acte futur » : ce gros garçon insouciant lui enseignait à bien mourir. Et il éprouvait devant lui un

peu de l'admiration respectueuse d'un disciple pour son maître.

Comme Candido se reposait après une de ses audacieuses voltiges, Henri essaya de l'interroger sur ce qu'il éprouvait au moment où ses pieds abandonnaient le collier de la cloche. Candido éclata de rire :

— Mais rien, *caballero*! Je ne pense à rien dans ce moment-là!... Et puis cela va si vite! C'est comme si je ne bougeais pas! Tout de suite mes pieds sont à terre!...

— Et vous n'avez pas peur?... pas la moindre peur?...

L'agile gaillard poussa un nouvel éclat de rire, à cette question :

— Peur?... Pourquoi aurais-je peur? C'est mon plaisir, à moi!...

Ses yeux à fleur de tête rayonnaient en disant cela. L'éclat de ce regard frappa Mautoucher comme un coup de soleil soudain. Une âme venait de se lever devant sa face!... Ce fut en lui un brusque éclair de conscience saine. Il ne pensa plus à son appréhension de la mort, ni à son souci d'échapper à la douleur. Il ne vit plus que l'orgueil joyeux du bon ouvrier qui a trouvé dans la perfection de son métier le complet épanouissement de son être. Comme le sang de la race coulait harmonieusement dans les veines de ce gros garçon épanoui! Tout entier à la surprise mélancolique de cette découverte, il se disait :

« Quelle différence avec les gens que j'ai connus, estimés jadis, — les lettrés, les dilettantes, les intellectuels!... Certes, ce Candido est d'une aristocratie plus certaine que le poète Hector de Villars! Notre stupidité fut grande de nous imaginer que la distinction des idées est représentative de la valeur d'un individu et que l'éducation peut tirer quelque chose du néant, faire de la force et de la vie, avec l'indigence d'une âme sans ancêtre, ou d'une âme décadente!... »

Pendant quelques minutes, Mautoucher considéra le sonneur. Celui-ci venait d'allumer une cigarette, et, tranquillement, en une sensualité de gourmet qui déguste un plat, il soufflait la fumée par ses narines.

Tout à coup, sans transition apparente, la pensée d'Henri s'obscurcit de nouveau. Le désarroi de la folie rentra dans

son cerveau malade. A brûle-pourpoint, sur un ton sarcastique, il interrogea Candido :

— Cher monsieur, lequel préférez-vous d'Hector de Villars ou du poète belge Augustus Levens?...

Candido, qui, en fait de poètes, ne connaissait que des joueurs de guitare, ouvrit de grands yeux à cette singulière demande. Mautoucher, avec un sourire méprisant, poursuivit :

— Allons! avouez-le!... Ce sont deux crétins, n'est-ce pas?

Le sonneur ahuri regardait anxieusement l'étranger, cherchant à saisir le sens de cette plaisanterie. Mais Mautoucher, triomphant, conclut :

— Vous avez raison, cher monsieur! C'est aussi mon avis!

— Ah! *caballero*! — dit le garçon, — vous êtes comme tous les Français! Vous aimez à vous moquer du monde.

Et, plein d'un beau dédain par ces propos futiles, il jeta le bout de sa cigarette et se pendit de nouveau au câble énorme du *Cantor*.

Ce soir-là, malgré les investigations les plus minutieuses, Mautoucher ne parvint pas à rejoindre Jean et la Galliego. Contrairement à leur habitude, ils ne parurent point au *Café nacional*. Très tard, il regagna son gîte, exaspéré et divaguant :

« Oh! je le devine! c'est celle qui l'empêche de sortir!... Elle se cache, la misérable! Elle a peur de moi!... »

Comme il tournait à l'angle de la *calle Sierpès*, la petite mendiante qui le guettait autrefois à la sortie du Palais d'Orgaz accourut vers lui en lui tendant une touffe de jasmins. Rudement, Mautoucher repoussa les fleurs :

« C'est cela! *La* voilà qui essaie de m'attendrir, maintenant! Elle m'envoie un bouquet!... »

L'enfant, accoutumée aux caresses d'Henri, restait tout interdite de cet accueil brutal. Cependant elle s'enhardit, et, de sa voix la plus enjôleuse :

— Donne-moi cinq centimes, *señorito*!

Elle offrait alternativement ses jasmins et son vieux numéro tout maculé de l'*Imparcial*. Mais Mautoucher lui demanda sévèrement :

— C'est une dame qui t'a remis ce bouquet pour moi?... Allons! ne mens pas!...

La petite se troubla. Elle finit par avouer :

— Oui, *señorito*, c'est une dame!... la marchande de la place San-Salvador!

Il la dévisageait d'un air soupçonneux. L'enfant avait au doigt la bague de cornaline achetée avec la piécette qu'il lui avait donnée quinze jours auparavant; et, pour plus de pompe, elle s'était enroulé autour du poignet une bande de fer-blanc qu'elle avait arrachée au couvercle d'une boîte de cirage. Très fière de ce bracelet de son invention, elle tenait sa main bien en évidence. Alors, voyant que Mautoucher ne la grondait pas (elle avait volé son bouquet), elle finit par lui dire avec son effronterie de gamine sévillane :

— Tu me trouves jolie, n'est-ce pas, *señorito*?... Tiens! regarde mon beau bracelet!...

Mautoucher, haussant les épaules, lui jeta un *cuarto* et tourna les talons. Mais l'enfant, qui espérait avoir encore une piécette, ne le lâcha pas. Elle courut derrière lui, et, se mettant à sauter, elle lui criait :

— Tu es mon mari, mon petit mari! Ah! ah! j'ai ta bague, *señorito*! j'ai ta bague!...

Elle le poursuivit à travers le dédale des ruelles et elle entra avec lui dans le patio de la *casa de huespedes*, où Alonso, le patron, somnolait sur un vieux canapé. Mautoucher, les yeux égarés, lui dit :

— Cette petite est folle! Il faut l'enfermer!... Vous devriez prévenir le juge, les étudiants en médecine!...

Le Galicien se mit à rire de son rire opaque, et, croyant trouver un compliment des plus flatteurs pour son hôte :

— Vous ne voyez pas qu'elle est amoureuse de vous, *caballero*!

Pourtant, il se souleva de son canapé, et, avec beaucoup d'égards, il mit la petite mendiante à la porte.

Le lendemain, Mautoucher eut un tressaillement d'allégresse en voyant Jean et la Galliego faire leur entrée au *Café nacional*... Ils n'avaient donc pas quitté Séville, comme il le craignait! Mais, quand même, il fallait se presser! D'un moment à l'autre, ils pouvaient s'absenter!... Et, tout à coup, il se rappela ce projet de voyage à Grenade, dont la jeune femme avait parlé à plusieurs reprises.

Aiguillonné par le besoin toujours plus pressant d'en finir, il fut sur le point de lancer la dépêche mensongère. Mais il réfléchit qu'il était tard et qu'avec les lenteurs du télégraphe espagnol Jean risquait de ne la recevoir qu'après le départ du premier train pour Huelva : il la remit au jour suivant.

Ce fut pour lui une complète journée de bonheur. La certitude que sa délivrance était proche l'exaltait tellement que, deux fois de suite, il faillit en faire confidence à la bonne qui le servait. Avec une promptitude déconcertante, il passait de la confiance enfantine à la dissimulation la plus rusée. Mais, dans l'une et l'autre de ces dispositions contraires, il goûtait une joie sans bornes.

Vers sept heures, il écrivit sa dépêche ; après quoi, il s'en fut dîner somptueusement à la *Venta Eritaña*. L'esprit en repos, il se coucha aussitôt rentré à l'hôtel, et il s'endormit d'un sommeil paisible.

Dès l'aube, il était debout. Il se fit conduire immédiatement à la gare de Cordoue et il se mit en observation dans un *estanco*, qui se trouvait en face de la salle des billets, afin de constater que Jean s'était bien embarqué pour Huelva. Quelques minutes avant le départ, il l'aperçut qui descendait de voiture. Il semblait soucieux et de mauvaise humeur. Paco le suivait, portant une valise. Mais Henri ne respira que lorsqu'il vit le concierge reprendre seul le chemin du Palais d'Orgaz.

Le soulagement qu'il éprouva fut de courte durée. Son impatience était si grande qu'il eût voulu courir tout de suite chez la Galliego. Il s'en alla à l'aventure, il gâcha sa matinée en courses interminables dans Triana et le long des berges du Guadalquivir. On le vit même rôder aux abords de la Manufacture de tabacs, comme s'il cherchait à user par la marche la violence de son agitation.

Tout à coup, une inquiétude le tourmenta. Il eut peur de s'être trompé en consultant l'horaire des trains !... Si, par hasard, Jean pouvait être de retour dans la soirée !... Épouvanté, il revint à la gare de Cordoue, lut l'affiche placardée au-dessus du guichet ; mais il ne fut tranquille qu'après avoir interrogé un employé qui confirma les indications de l'horaire.

Il déjeuna au buffet, puis, reprenant sa course errante à

travers la ville, il s'échoua de guerre lasse dans un café de toreros, qu'il découvrit au fond d'un cul-de-sac voisin de la *calle Sierpès*. Vainement il tenta de s'intéresser à la lecture des journaux espagnols. La sensation exaspérée de l'attente empêchait sa pensée de se divertir à quoi que ce fût. L'ébranlement de ses nerfs était si profond qu'il en ressentait une véritable douleur physique : c'était comme une impulsion matérielle qui le jetait dehors et contre laquelle il luttait avec une souffrance aiguë de tous ses membres, jusqu'à se cramponner des deux mains à la banquette où il était assis.

A bout de forces, il céda. Encore une fois il se remit en marche et il finit par s'arrêter au couvent de Santa-Paula, où il était venu souvent contempler, devant la chapelle, les sculptures du grand portail.

Il s'assit sur le petit mur surmonté d'une grille qui sépare la cour du jardin. Des odeurs capiteuses l'étourdissaient. Derrière lui, il y avait des touffes de lis, des buissons de roses épanouies par les premières pluies de l'automne. Les sèves des orangers suintaient de l'écorce, exhalant un fort arome auquel se mêlaient comme des bouffées d'éther. En face, le porche de l'église, sous son revêtement de marbre, resplendissait tel qu'un blanc reposoir enveloppé de mousselines. Des médaillons de faïences peintes brillaient enchâssés dans des couronnes de fleurs délicatement fouillées. Au centre, un large écu écartelé aux armes de Castille et d'Aragon dominait la devise des Rois Catholiques : *Tanto monta*. Mais rien de tout cela ne l'émouvait.

Il avait perdu le sens de l'art. Ce n'était à ses yeux, qu'une illusion mauvaise, incapable de le rattacher à la vie; et, comme à un Barbare, il lui venait des envies de briser toutes ces merveilles qu'il ne comprenait plus. Maintenant le monde lui était un livre fermé : *cela ne le regardait pas* !... Et d'ailleurs il n'y avait rien !

Indifférent, aux choses extérieures, sa pensée se retourna contre lui-même.

Il perçut le frémissement d'impatience qui bouillonnait par tout son être. Il écouta, comme on se penche sur un puits de mine pour saisir la rumeur sourde du travail souterrain. Ce travail, en lui, s'accompagnait d'une douleur intense.

C'était le lancinement interne d'un cancer, la poussée continue et fiévreuse d'un abcès qui veut crever !... Sa conscience reflétait si imparfaitement ce qui passait dans ces profondeurs ! Mais, en vérité, qu'importait sa conscience ?... Alors il comprit ce qu'il n'avait fait qu'entrevoir lorsqu'il avait deviné pour quelle raison scélérate il avait laissé au Palais d'Orgaz sa caisse de manuscrits : *le crime était virtuellement accompli* ! La lutte, les remords, la révolte contre sa déchéance, tout ce drame intime s'était déroulé à Cordoue. Le passé avait déjà enseveli tout cela. Maintenant l'acte ne l'intéressait plus. C'était cette formalité insignifiante que les héros de tragédie exécutent dans les coulisses du théâtre !... Et pourtant il fallait que cela fût *réellement* ! Il se mourait de perpétrer cette chose de ses mains. La force destructrice le torturerait jusqu'à ce qu'elle s'échappât de lui !...

Peu à peu, le calme, le recueillement de ce lieu religieux assoupirent sa souffrance. La terrible lucidité qui succédait à ses accès de folie l'éclaira avec une netteté qui semblait s'accroître de plus en plus à l'approche de la mort. Il reconnut la loi de toute sa nature : une volonté brute, déchaînée au hasard, avec l'illusion que sa raison la conduisait !... Oui ! c'était bien cela ! Les faits ne l'avaient jamais intéressé. Il n'y avait en lui que l'émoi lyrique, vague, illimité, suscitant un mirage de force trompeuse qui se détruisait bientôt elle-même et qui s'évanouissait dans l'ironie. Il était impuissant à créer, comme à aimer les choses pour elles-mêmes. Il les dépassait toujours, il les écrasait à peine étreintes !... Et, lentement, il se répétait, scandant les mots, comme un juge qui prononce une sentence :

« Ame anarchique et violente, âme faible et forcenée, — âme d'esclave ! »

« Ame d'esclave !... » Des larmes de honte lui brûlaient les paupières. Involontairement il regarda autour de lui, comme s'il avait peur que quelqu'un ne l'aperçût dans son abjection. Personne ne l'observait. Bien loin de lui, au fond de la cour, sur le seuil d'une petite maison basse, la femme du jardinier était assise avec son nourrisson.

Soudain la femme cria :

— Juanete ! Juanete !

Entre les buissons de roses du jardin, un homme apparut, un arrosoir à la main. La femme cria de nouveau, d'une voix aigre, vulgaire :

— Juanete ! viens tenir le petit !

Le jardinier posa son arrosoir contre le mur et il prit l'enfant dans ses bras. La femme rentra dans la maison. Alors l'homme se mit à marcher au milieu de la cour, en murmurant une berceuse. Mais, ayant levé la tête, il reconnut Mautoucher qui, plusieurs fois, avait parcouru le cloître avec lui. A pas mesurés, il s'avança, serrant son fardeau avec précaution.

Henri aurait voulu éviter cette approche. La tête basse, les yeux obstinément baissés, il voyait venir les pieds nus du jardinier qui jouaient librement dans l'ouverture du pantalon de toile bleue retroussé au-dessus de la cheville. Le sable craqua sous les orteils. L'homme était devant lui. Sur un ton de compassion, il interrogea :

— Vous avez l'air triste aujourd'hui, *caballero* ?...

Mautoucher, ébauchant un geste vague, ne répondit pas. Un peu décontenancé, l'homme le considéra un instant, puis il caressa l'enfant qui pleurait, agitant ses petits bras, ne voulant pas dormir. Il s'excitait, à l'embrasser ; ce fut bientôt tout un débordement de tendresse paternelle : avec une sorte d'avidité, il collait sa bouche sur tout le corps de son enfant, il dévorait de baisers cette chair si tendre qui sortait de lui. La chemise entr'ouverte bâillait, montrant le hâle de la poitrine velue. Il avait une maigre figure d'ascète aux pommettes saillantes, au long nez recourbé. Le crâne, chauve comme celui d'un moine, apparaissait sous une couronne de cheveux clairsemés.

Subissant malgré lui la présence de l'homme, Mautoucher suivait du regard cette mimique passionnée. Un sentiment d'une douceur profonde l'envahissait. Tout à coup le jardinier se retourna vers lui, et, avec une familiarité naïve, où perçait un peu d'orgueil :

— N'est-ce pas qu'il est beau, mon petit ?... Voyez, *caballero*, il a les yeux comme des étoiles !

Se courbant à demi, il invitait Mautoucher à admirer l'enfant étendu sur ses bras ; et aussitôt, par bonté d'âme simple, qui a besoin de faire partager son bonheur à quelqu'un :

— Dites ! Vous ne voulez pas l'embrasser aussi ?

Henri avança ses lèvres sans répugnance ; et, quand il eut baisé le front de l'enfant, il prononça, avec un accent de désolation navrante :

— Vous êtes heureux, vous !

— Moi, *caballero*?... je suis plus heureux que le roi d'Espagne !... Voyez-vous ! Pourvu que j'aie du pain, et que le soir, après le travail, je puisse embrasser mon petit, je suis trop content !...

Cette joie lui fit mal. D'un signe las, il manifesta au jardinier qu'il désirait être seul. L'homme s'éloigna, recommençant à murmurer sa berceuse. Mautoucher le regarda s'en aller et sa tête retomba entre ses mains :

« Oh ! même pas cela ! Ne pouvoir même pas prétendre au bonheur de ce misérable !... Me réaliser dans un autre être que j'aimerais comme la créature de ma chair et de mon âme, que j'aimerais plus que moi-même !... Hélas ! moi, je suis le négateur, le destructeur de la vie !... »

En ce moment, une rumeur de prières s'éleva sous les voûtes de la chapelle. C'était l'office du soir. Les voix des carmélites dominèrent le grondement de l'orgue et, avec la majesté lugubre du plain-chant, les versets des psaumes se déroulèrent :

— *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam !*

En entendant ce cri de pénitence, qui ressuscitait en lui toutes ses terreurs d'enfant à l'idée du Juge inévitable, il éclata en sanglots. Il s'abîma dans la contrition. Il lui sembla que tout son endurcissement se fondait, que son cœur se libérait d'une charge ancienne sous laquelle il étouffait :

« O mon Dieu, ayez pitié de moi ! Donnez-moi d'être humble, donnez-moi d'être bon ! Mon Dieu, qu'est-ce que je vous ai fait pour être un méchant... pour être un déshérité?... »

L'orgue prolongea son mugissement, puis les voix implorantes reprirent :

— *Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum et in peccatis concepit me mater mea.*

L'allusion du texte sacré le bouleversa : « Ma mère m'a

enfanté dans le péché ! »... Il le t : nelle pesait sur lui comme un châtiment. Il n avait conscience, il était sûr que bientôt, qu'à l'instant même peut-être la démence furieuse allait le saisir tout entier !

« Quel supplice ! Traîner avec moi cette pensée affreuse ! Est-il possible, mon Dieu, est-il possible d'être plus malheureux ? »

Il se voyait au bord du gouffre. Sa raison chancelait. Soudain elle fléchit, elle se dissipa comme une fumée. Toute réalité disparut.

Il s'imagina qu'il était à l'intérieur de la chapelle. Un catafalque entouré de cierges se dressait à l'entrée du chœur. Les nefs regorgeaient de monde, et, parmi les gens qui étaient là, il distinguait des connaissances ou des amis, des journalistes, des peintres, des littérateurs. L'officiant fit le tour du catafalque pour donner l'absoute, puis il se retourna vers l'assistance. Henri devina que quelque chose de terrible allait se passer. Tremblant d'une inexprimable épouvante, il guettait les lèvres entr'ouvertes du prêtre. Celui articula distinctement :

— *Priez pour le pauvre Mautoucher !*

Les paroles ténues s'amplifièrent, roulèrent sous les voûtes en un fracas d'ouragan déchaîné. Le tympan de ses oreilles bourdonnait à se rompre, ses tempes allaient se crever, comme le soir où la symphonie des cloches l'avait roulé dans ses ondes de bronze... Comprenant qu'il était perdu, il se leva, se précipita vers la porte, et, tête baissée, avec le mouvement d'un homme qui se jette à la mer, il s'enfonça dans la foule.

Aussitôt le tumulte du dehors prit pour lui des proportions fantastiques. Six heures venaient de sonner. Les rues étaient pleines de filles et d'ouvriers qui rentraient des fabriques. Les oreilles de Mautoucher tintaient toujours. Le bruit, qui augmentait sans cesse, avait une signification hostile et menaçante. Les bouches l'injuriaient, les yeux flambaient de fureur à son passage. C'était contre lui que les poings se tendaient, que se levaient les cannes des promeneurs ; et c'était son crime que dénonçaient les criailleries ininterrompues des *muchachos* qui le frôlaient en courant, avec leurs paquets de journaux sous l'aisselle !

Affolé à la pensée qu'on le poursuivait, il accélérait toujours son allure, jusqu'au moment où il aperçut l'enseigne de la *Victoria*.

En coup de vent, il s'engouffra dans le vestibule, traversa le patio. La femme d'Alonso, installée sur le canapé, ravaudait ses vieilles serviettes. Mautoucher, tout palpitant, lui lança :

— Vous n'avez pas entendu? On vient de crier à l'assassin!... C'était une clameur épouvantable dans toute la rue de Trajan!

Abasourdie, la femme le regardait avec inquiétude :

— Je n'ai rien entendu, *caballero*!... D'ailleurs, il y a loin d'ici à la rue de Trajan!

Il ne l'écoutait pas. Il montait l'escalier quatre à quatre. Puis, ayant poussé la porte de sa chambre, il s'y enferma à double tour.

D'abord il se jeta sur son lit et il se mit à pleurer comme un enfant... Cela devenait intolérable! Cette angoisse perpétuelle était pire que tout!... Mais, instantanément, avec l'illogisme du rêve et de la folie, il sauta de l'idée du crime accompli à l'idée du crime à commettre. L'appétit frénétique du meurtre redevint l'unique objet de sa conscience. L'audace le soulevait. Toute sa volonté se redressa :

« Oui, oui! Faire *cela*!... Vite, vite!... »

Alors, il sentit qu'il avait faim, et, tout de suite, il sonna la servante galicienne pour qu'elle lui montât son dîner dans sa chambre. Il mangea gloutonnement, redemanda de tous les mets. Sous l'afflux de la nourriture, la circulation du sang se refit plus égale. Peu à peu, son agitation se calmait. Quand il eut terminé son repas, il était complètement maître de lui.

A partir de cette minute, son instinctive hypocrisie de maniaque se soutint jusqu'au bout sans une défaillance. Ses pensées et ses actes s'enchaînèrent avec l'inflexible rigueur d'un mécanisme bien réglé.

Modérant la hâte fébrile qui le poussait, il s'achemina vers le Palais d'Orgaz. Il se dissimula dans l'angle obscur de la placette et il resta en faction jusqu'au moment où il vit la lumière s'éteindre derrière les vitres du salon de porcelaine.

Lorsqu'il fut bien sûr que la Galliego était couchée, il gagna la Place du Triomphe, prit une voiture, se fit conduire à la *Victoria* pour charger ses bagages, et, donnant au cocher l'adresse du Palais d'Orgaz, il s'étudia à se composer une attitude.

L'air jovial, feignant la satisfaction du voyageur qui retrouve son « chez soi », il pénétra avec fracas dans la loge du concierge :

— Paco, me voici ! J'arrive de Cordoue !

Ce fut toute une démonstration amicale. Sérafine, qui se trouvait là, sa mantille sur la tête, prête à sortir pour aller rejoindre son mari, s'empressa de débarrasser Mautoucher de sa valise :

— Nous attendions monsieur !... Monsieur Jean nous avait encore avertis, avant de partir pour Huelva !...

Tandis que Paco lui transportait sa valise dans sa chambre, il demanda à la camériste des nouvelles de la Galliego, sur un ton parfaitement indifférent :

— Madame est couchée, — dit Sérafine, — mais si monsieur désire que je l'avertisse de son retour ?...

Mautoucher tressaillit :

— Gardez-vous-en bien !

Comme il paraissait vouloir la congédier, elle ajouta :

— Monsieur n'a besoin de rien ?... Monsieur sait bien que je suis toute à sa disposition ! Moi, je ne suis pas pressée. Mon mari peut attendre, vous savez ! Il est de service, ce soir !

Henri crut plus habile de ne pas brusquer l'entretien et, changeant de tactique, il parut se complaire à causer avec la femme de chambre :

— Alors vous êtes tout à fait réconciliée avec votre mari, Sérafine ?

— Oh ! oui !... grâce à Dieu !

— J'en suis bien content pour vous, Sérafine !

— Monsieur est si bon !...

Paco était descendu. Mautoucher lui recommanda de ne pas s'inquiéter si, par hasard, il traversait la loge de grand matin : il avait projeté une dernière excursion aux ruines d'Italica, et il désirait voir le lever du soleil sur le Guadalquivir...

Pour plus de commodité, le concierge lui remit la clef de la porte d'entrée. Il bavardait, lui aussi, avec effusion, félicitant monsieur de sa santé florissante. On était trop heureux de le revoir !...

Finalement Sérafine lui alluma un bougeoir. Ils lui souhaitèrent de bien passer la nuit; et, au moment où il s'engageait dans le couloir menant au patio, la camériste, avant de s'en aller, répéta encore, de façon à ce qu'il l'entendît :

— Monsieur est si bon !...

XII

« JE SUIS DON JUAN !... »

Quatre heures du matin venaient de sonner à l'horloge de la Giralda. Assis sur un banc, en face de l'Alcazar, Mautoucher, les yeux perdus dans les ténèbres, grelottait au contact de l'humidité glaciale: ces nuits d'octobre semblaient si froides après la tombée soudaine de l'ardeur diurne persistante ! Serrant sa veste contre sa poitrine, il n'avait d'autre préoccupation que de se préserver de la fraîcheur trop vive, et il regrettait de n'avoir pas pris son manteau.

C'était fini ! La besogne sinistre était faite ! Comme dans son rêve, les événements s'étaient déroulés avec une vélocité étrange, emportés par cette espèce de rotation vertigineuse qui entraîne les images d'un cauchemar et qui les replonge à peine ébauchées dans l'inconscience totale. Il ne se souvenait de rien, quelque effort qu'il tentât pour renouer la trame brisée, depuis le moment où il était rentré à la *Victoria*, poursuivi par les insultes et les clameurs accusatrices de la foule... De quoi l'accusait-on ? Pourquoi se trouvait-il sur ce banc, en pleine nuit, claquant des dents au milieu du brouillard ? En vérité, il ne parvenait pas à le découvrir. Il ne savait qu'une chose, c'est qu'il était *coupable*, coupable d'un crime pour lequel on avait mis sa tête à prix... De ce crime il n'éprouvait aucun remords, mais seulement une répugnance toute physique, comme à la sensation d'une ordure répandue sur son

corps... Oui ! c'était bien cela ! C'étaient ii étaient sales !... Et, par intervalles, avec des gestes furieux, il frottait ses mains contre ses vêtements.

Le bruit d'une fontaine qui coulait sous les orangers du square frappa subitement son oreille. Il se leva, lâcha toute l'eau en pressant fortement sur le bouton et, les manches retroussées, il avança ses bras sous le goulot. Il se frotta jusqu'au bout des ongles avec une frénésie qui s'exaspérait. Peine perdue ! La saleté ne voulait pas partir ! C'était comme quelque chose de moite et de gluant qui était collé à sa peau !

Découragé, il revint s'asseoir sur le banc. Ses avant-bras s'étendirent le long de ses cuisses, les paumes retournées et ouvertes. A la lueur du bec de gaz, il vit ses mains. Elles lui parurent effrayantes. Elles tremblaient continuellement, ses doigts agités d'un mouvement convulsif se contractaient et se détendaient d'une façon automatique, comme s'ils cherchaient à étreindre quelque objet invisible. Elles lui faisaient horreur, ces mains, avec cette crispation incessante de leurs doigts pareils aux pattes grouillantes de deux crabes. Elles ne pouvaient pas être siennes, puisqu'elles refusaient d'obéir à sa volonté, et pourtant elles tenaient à lui, elles le contaminaient de leur souillure ! Une vie étrangère et monstrueuse s'immisçait dans sa vie !... Tout à coup, roidissant ses muscles, il referma ses mains de toutes ses forces. Il poussa un cri de dégoût : de la chair tiède résistait à son étreinte, un cartilage craquait entre ses doigts ! Aussitôt ses mains se rouvrirent d'elles-mêmes et elles se remirent à danser sur ses genoux...

Le premier quart de cinq heures tomba lentement dans l'air glacé. Alors Mautoucher se rappela pourquoi il était venu... Il savait ! La porte de la tour ne s'ouvrait qu'à cinq heures précises, pour les sonneurs qui montaient au Campanile. Il faudrait attendre ! Hélas ! sa torture se prolongeait interminablement !... Et cette nuit qui était si froide ! Aussi, quelle sottise d'avoir oublié son manteau !...

Des parcelles de réalité revenaient, par intermittence, dans son esprit. Sa conscience lui fournissait juste ce qui était nécessaire à l'accomplissement de son acte. Un instant, il balança s'il n'irait pas réveiller le gardien de la Giralda, pour en finir tout de suite. Mais la prudence toute animale qui l'avait pro-

tégé jusqu'alors le maîtrisa. Encore une fois, il craignit de se trahir... Si cet homme devinait!... Et l'idée de son crime reparut.

Ne se sentant plus en sûreté sur son banc, il se réfugia à l'intérieur du square, à l'endroit où les bouquets de palmes sont le plus touffus. En proie à une angoisse terrible, il compta les minutes. Vers l'est, le ciel s'éclaircissait. L'aube était proche... Les gens allaient le voir en pleine lumière, avec ses mains ignominieuses!... Que devenir, mon Dieu? où se cacher encore?... Il redoutait le lever du jour à l'égal d'une catastrophe.

Le deuxième quart sonna. Encore une demi-heure!... Ce laps de temps lui sembla tellement démesuré qu'il se découragea. Une tristesse morne l'envahit, il ne pensa plus!... Puis, bientôt, dans cette hébétude et cette torpeur de tout son être, il souffrit un nouveau supplice. Comme la veille au soir, une faim irrassasiable le tourmenta, la faim sauvage d'une bête qui a subi un long jeûne. Il sentit une envie de se ruer sur de la nourriture.

Des maraîchers passèrent, poussant devant eux des files d'ânes chargés de légumes. Mautoucher les suivit à distance jusqu'à la place du marché qui se trouve derrière la Lonja : sans doute, il y avait là des restaurants qui ne fermaient pas de toute la nuit!

Les rustres s'arrêtèrent à l'entrée d'un vaste carrefour où quelques réverbères disséminés éclairaient une foule d'ombres qui circulaient entre d'énormes amoncellements de choses odorantes. La puanteur de la marée dominait les effluves pénétrants des oignons et des piments rouges. Toutes ces émanations éparses dont l'air était affadi ne rebutèrent point Mautoucher. Cependant la confuse rumeur des voix qui rompaient le silence nocturne l'inquiétait sourdement. Cette agitation silencieuse des halles au milieu des ténèbres lui semblait déjà grosse de tous les bruits du jour : c'était le bourdonnement de vie active qui annonce le réveil.

Il se hâta d'entrer dans une *bodega* dont la porte violemment illuminée se reflétait en une grande tache éclatante sur le pavé boueux. Des grésillements de fritures, des heurts de vaisselle, un vacarme continu de conversations, de jurons

gutturaux emplissaient la salle aussi spacieuse et aussi haute qu'une grange. Le sol en terre battue était tout fendillé, et, dans les creux, des flaques de vin de Malaga croupissaient sous les robinets des barriques en perce. Autour des tables de bois cru, longues comme le plancher d'une chambre, sur des bancs et des tabourets, des groupes compacts d'hommes et de femmes en vêtements sordides buvaient et mangeaient, gesticulant et criant. Deux garçons à mines patibulaires s'empressaient pour les servir, et, sous les flammes fétides du gaz, montait la senteur fauve de cette humanité en sueur tout imprégnée des exhalaisons de la terre grasse et du fumet des animaux.

Intimidé par le tumulte et l'aspect farouche des visages, Henri n'osa pas d'abord demander à manger. Il se borna à prendre du café noir, qu'on lui apporta dans un gros verre épais. Debout, les paupières mi-closes, il savourait la douteuse mixture, avec une telle expression de sensualité que le garçon, un peu surpris, l'observait à la dérobée. De temps en temps, il s'arrêtait de boire, tenant à deux mains le verre brûlant pour réchauffer ses mains glacées ; et, tout en se réchauffant, il regardait la salle.

Les paysans de la *huerta* étaient les plus nombreux, avec leurs chapeaux à larges ailes, leurs pantalons collants et leurs voyantes ceintures gonflées sur le ventre comme des poches trop pleines. Au milieu d'eux se reconnaissaient quelques garçons bouchers, l'épaule encore drapée de la serviette sanglante sur laquelle ils avaient transporté leurs quartiers de viande. Les bouchers jouaient aux cartes en poussant des vociférations féroces.

Mais tous, ceux qui mangeaient comme ceux qui jouaient, montraient une application imperturbable à la besogne, un sérieux presque tragique. En face de Mautoucher, un couple rustique, l'homme et la femme, dévorait un morceau de porc. De leurs doigts et de leurs dents ils dépiotaient les lambeaux de chairs empalés à leurs fourchette, et, la tête basse, ils mastiquaient bruyamment. Le parfum de la viande frottée d'ail arrivait jusqu'à lui.

Il bavait de convoitise à ce spectacle. Soudain, il n'y tint plus. Reposant son verre, il commanda au garçon de lui

servir à déjeuner. Celui-ci lui installa son assiette à côté du couple. Sans honte il s'assit auprès d'eux, un peu gêné pourtant par les coups d'œil pleins de défiance et d'hostilité qu'ils lui lançaient. Puis, résolument, avec la brutalité de l'instinct qui se satisfait, il plongea sa main dans le plat et, empoignant un os, — de ses doigts et de sa bouche, lui aussi, il arrachait la pâture...

Des mulets s'ébrouèrent à la porte, en un frémissement de sonnailles. Trois charretiers apparurent, leurs fouets en cravate autour du cou. Les lanières de cuir tressées frôlèrent Henri au passage. Brandissant leurs verres d'anisette, le verbe haut, les façons joviales, ils plaisantèrent avec le patron, interpellèrent les filles. Dans la sonorité de leurs rires éclatait quelque chose de la gaieté des grandes routes poudroyantes sous le soleil. Mautoucher, son os au poing, les écoutait, et voilà que subitement il se mit à rire avec eux.

Au moment où ils sortaient, les premiers coups de l'angélus tintèrent, couvrant le gémissement des roues et des essieux. Henri se leva comme en sursaut, enjamba par-dessus les bancs. Sans regarder le garçon, il jeta un douro sur le comptoir et se précipita dans la rue.

L'individu courut derrière lui pour lui rendre sa monnaie, mais Henri était déjà loin. Le petit jour était venu. Des ouvriers se hâtaient vers l'arsenal. Un troupeau de chèvres descendait vers la ville. Elles agitaient leurs clochettes, frottaient leurs poils ras contre les murs des maisons. Toute cette vie qui s'ébauchait dans la lumière grise du crépuscule renouvela ses terreurs. Ses mains recommencèrent à trembler. Brusquement il fonça droit devant lui, et, prenant une allure de fuite, il se lança dans la direction de la Giralda.

La porte de la tour était entr'ouverte. Il la heurta si violemment qu'elle claqua en se rabattant contre la paroi : au bruit, le gardien accourut :

— Comment! c'est déjà vous, *caballero*?... Vous allez avoir froid, auprès des cloches!...

Le gardien lui barrait le passage. Mautoucher le bouscula; et, pour donner une explication plausible de cette visite matinale, ne songeant pas à la funèbre ironie de ses paroles, il lui jeta, sans se retourner :

— J'ai un grand travail aujourd'hui !

L'homme regagna sa loge, et il l'entendit qui disait négligemment à sa femme :

— C'est le Français qui dessine les *azulejos*.

Il était libre ! Personne ne le surveillerait ! Avec une agilité de somnambule, il escalada la montée en pente douce et il ne s'arrêta qu'au tournant du campanile. Des voix parvinrent jusqu'à lui. L'aveugle était là avec deux de ses aides. On allait sonner la première messe.

Au moment où il franchissait le seuil, le vieux cria sur un ton d'irritation :

— Encore en retard, Candido !... Ça finira mal !

Mais tout de suite l'aveugle reconnut sa méprise en touchant la main d'Henri ; et, s'étant calmé aussitôt, avec un accent de bonhomie gouailleuse :

— Ah ! Don Enrique, Candido ne vous ressemble guère ! Le brouillard du matin l'empêche de sortir du lit !...

Il lui fallut supporter le bavardage puéril du vieillard. Les minutes s'écoulaient et sa souffrance croissait à mesure. La force mauvaise s'effrénait, toujours plus impatiente et plus douloureuse. Tout en se promenant de long en large avec l'aveugle, il jetait des regards anxieux vers l'ouverture de l'escalier qui mène à la plate-forme. Il répondait d'un air distrait, s'appliquant uniquement à cacher ses mains derrière son dos, bien que le vieux ne pût pas les voir. Parfois, comme malgré lui, il ramenait une de ses mains en avant et, d'un geste furtif, il l'essuyait à ses habits.

L'aveugle, heureux de pouvoir délier sa langue, jasait interminablement :

— Ce brouillard ne durera pas, Don Enrique ! Je sens cela, moi ! Ah ! vous allez avoir une belle journée pour travailler !... Sentez-vous déjà comme le soleil est doux ?... Ah ! ah ! les hirondelles ont bien tort de partir !...

Des claquements d'ailes éraflant les croupes gémissantes des cloches, des cris perçants d'oiseaux qui s'appelaient, tout un bruit joyeux de départ emplissait l'énorme cage du Campanile. A cette époque de l'année, les hirondelles d'Andalousie émigrent sur les côtes du Maroc et dans les îles tièdes de l'Atlantique. En bandes nombreuses, elles arrivaient de toutes les

régions avoisinantes, et, avec le grondement sourd d'une immense toile qu'on agite, elles s'engouffraient sous les arcades du clocher. Elles se reposaient, un instant, sur les cabestans et les câbles ; puis, tout à coup, obéissant à un mystérieux signal de ralliement, elles s'envolaient ensemble et, comme un vivant éventail, elles se déployaient dans l'azur clair.

Mautoucher releva la tête, aux paroles de l'aveugle. Par la fenêtre centrale, la lumière de l'aube resplendissait. Au milieu, la *Campana mayor* se balançait faiblement dans le tourbillon effarouché des oiseaux. L'ampleur du cintre était telle qu'on aurait dit un porche gigantesque ouvert sur les espaces célestes. Des perspectives infinies semblaient se creuser par delà cette arche aérienne dont la courbe audacieuse donnait une impression d'allégement, de liberté sans bornes ! L'impatience de Mautoucher ne se contenait plus. De nouveau il tourna les yeux vers l'escalier de la plate-forme.

Le timbre de l'horloge frappa six coups. C'était l'heure de la première messe. L'aveugle cria l'ordre à ses aides de mettre les cloches en branle.

Alors seulement Candido apparut au sommet de la montée. Traînant ses escarpins de cuir noir, les paupières battues, la démarche lasse, le gros garçon s'avançait d'un air nonchalant. Il ne daigna pas répondre aux reproches de l'aveugle, et, saisissant le bout d'une corde, il se mit à tirer d'un mouvement rythmique qui allait s'élargissant. Mautoucher guettait les sonneurs. Il attendait qu'ils fussent soulevés du sol par la voltige.

Une vibration légère se propagea. Puis, au choc des marteaux, les lourdes capsules de bronze retentirent. L'aveugle prêtait l'oreille, mesurant l'intensité du son. Soudain il gronda :

— Tu as fait l'amour, Candido ! Je devine cela !... Tes bras sont mous !

A ces mots, l'âme démente de Mautoucher fut emportée dans une suprême explosion d'orgueil. « L'amour » ! Il n'avait entendu que cette parole. Toutes les chimères qu'elle évoquait et dont il allait mourir se réveillèrent en lui. La volée des cloches se déchaînait plus formidable. De leurs gueules

d'airain, les rudes chanteuses lui versaient la même ivresse que ce soir de vigile où leur symphonie tonnante célébrait la fête de l'Immaculée. Redressant sa haute taille, il toisa l'aveugle immobile et, avec un sourire de pitoyable vanité, il ricana :

— L'amour?... Moi, je me moque de l'amour! Je suis Don Juan!

Sa voix s'évanouit dans le bourdonnement profond qui ébranlait la tour. L'aveugle ne bougeait pas. Les sonneurs étaient pendus aux câbles. Il franchit l'entrée de la plate-forme, monta l'escalier en courant, et, haletant, ébloui, il s'arrêta une seconde aux pieds de la lanterne. L'horizon de la plaine andalouse se déployait devant ses yeux. Sous les feux de l'aurore, les maisons blanches de la ville se teignaient de rose. Des vaisseaux à l'ancre fumaient le long des quais du Guadalquivir. Il promena sur toute l'étendue un coup d'œil de maître, et, les bras tendus, les yeux dilatés par une vision splendide, il cria :

— Séville! Regarde-moi! Je suis Don Juan!

Puis, aussitôt, un cri d'épouvante s'échappa de ses lèvres. La tête frisée de Candido venait d'apparaître en haut de l'escalier. Les deux aides le suivaient.

D'un bond, Mautoucher s'élança vers la balustrade, à la place marquée d'avance, entre les deux grands lis en fer forgé. Ce fut un éclair. Les sonneurs distinguèrent à peine le mouvement d'une silhouette démesurée qui se projetait en avant. Une clameur triomphale emplit tout l'espace :

— Je suis Don Juan!...

— L'homme s'est tué! — dit Candido de son air tranquille, en se retournant vers les deux autres.

Ils se penchèrent sur le rebord du parapet et ils ne virent que le tournoiement sans fin des hirondelles.

LOUIS BERTRAND

LES SALONS DE 1903

Je ne reprendrai pas le couplet chagrin que j'ai lu ou entendu tant de fois sur la médiocrité des Salons. La première impression que l'on a, je le sais, est une déception. On vient au Salon comme au spectacle, et on est surpris que ce spectacle ne soit pas plus imprévu, que le style des artistes, leurs sujets même, ne changent guère. On devrait penser qu'un artiste n'est pas un comédien, dont le talent s'applique à revêtir le plus de rôles possible, mais qu'il n'a qu'à dire ce qu'il sent, et uniquement ce qu'il sent. Puis il ne peut se produire de révolution artistique tous les ans, pour l'amusement du public (en admettant — ce qui n'est pas sûr — que, s'il s'en produisait, le public s'en aperçût). La marche habituelle de l'art est un développement incessant et insensible; on ne s'aperçoit du chemin parcouru qu'à la fin d'une période, quand on regarde en arrière; et, habituellement, on ne remarque une révolution dans l'art que lorsqu'elle est accomplie, — c'est-à-dire terminée.

Mais si ces Expositions annuelles peuvent difficilement frapper par leur originalité, elles font preuve d'une somme de talent qu'il serait juste de reconnaître. Je ne crois pas qu'il y ait eu souvent en France une telle moyenne de peintres habiles. — Et il y a plus. Le souvenir de cette année restera, à mon sens, attaché à celui d'une grande œuvre, qui sera

peut-être une date dans l'histoire de notre peinture : le triptyque de M. Henri Martin pour le Capitole de Toulouse.

Œuvre vraiment admirable, et telle que la peinture française n'en avait pas produit depuis Puvis de Chavannes. A certains égards, elle marque même un progrès sur ce dernier. Elle est une étape nouvelle du grand art idéaliste et décoratif vers la réalité. Les rêves élyséens de Puvis sont faits d'éléments profondément réels, mais transformés et combinés de telle sorte par l'intelligence qu'ils sont un monde hors du monde; et, quelle que soit leur joie immatérielle et sereine, on souhaiterait parfois de les voir se désintéresser moins de la vie de tous les jours, y enfoncer plus vigoureusement leurs racines. Jusqu'ici les efforts des artistes pour unir ces deux mondes, l'imaginaire et le réel, n'avaient abouti trop souvent qu'à une juxtaposition d'éléments hétéroclites, qui, même dans les meilleures œuvres, heurtait l'intelligence et le bon sens. Ici, rien de pareil. Plus de symbolisme. Plus de littérature. Plus de ces allégories et de ces abstractions poétiques, qui, si sincères qu'elles soient, restent toujours des artifices littéraires, des jeux byzantins, dont la convention choque d'autant plus qu'elle est associée à des scènes plus vraies. C'est la nature même, toute pure : un champ, des faucheurs, un couple campagnard, des petites filles qui dansent, une vieille qui réfléchit. Mais de ces simples scènes, de ces figures rustiques, de cette terre fleurie, de la lumière qui la baigne, rayonne une puissance de poésie que les inventions poétiques n'ont pas. Voilà enfin l'œuvre attendue, la grande œuvre populaire, qui fait du spectacle de la vie familière le plus beau des poèmes.

Un vaste paysage. Trois épisodes distincts, unis par une même ceinture de collines, fondus par l'harmonie souveraine de la lumière. — A gauche, le printemps. Le pelage des montagnes est roux et bleuâtre, hivernal encore plus qu'à demi; mais quelques touffes de vert tendre y commencent à poindre. Les arbres sont en fleurs, blancs et roses; le ruisseau a de frais reflets d'opale; les arbres grêles se parent de jeunes pousses nouvelles. Près d'un troupeau qui paît la verdure tendre des prés, se tiennent deux amoureux. Elle, une belle fille robuste, aux formes jeunes et pleines, nu-tête dans un

rayon de soleil, les yeux baissés vers le tricot qu'elle tient, silencieuse, émue. — Lui, un grand diable gauche, à la figure mal équarrie, son chapeau de paille sur le front, sa veste sur l'épaule, les bras ballants, la regardant, se taisant comme elle. — Au centre du tableau, des faucheurs. Un peu trop rapprochés peut-être les uns des autres, pour la vérité du mouvement, ils coupent d'un rythme égal l'herbe d'un pré fleuri de coquelicots. Trois petites filles en blouses claires, roses, blanches, avec des reflets mauves et vert tendre, dansent une ronde. Près d'elles, un admirable petit groupe, une fillette en bleu, assise, serrant maternellement un enfant endormi. Les montagnes du fond se sont animées de gaies teintes d'été : or, rose et violette. — A droite, une vieille femme en bonnet noir s'appuie sur son bâton, courbée, les jambes serrées, les yeux baissés, dans une pose qui rappelle un peu celle de la jeune fille du premier épisode ; mais la vieille est seule, elle songe au passé. A côté d'elle, une chèvre blanche lèche le museau de son petit biquet à la toison bigarrée. Et c'est toujours la même prairie, le ruisseau, les peupliers, les collines. Mais les peupliers sont chauves ou jaunis ; les feuilles mortes jonchent la prairie ; le soleil s'est éteint ; l'ombre règne. Des fumées bleuâtres montent d'une maison au toit rouge, et les collines s'enveloppent de brumes d'hiver bleu sombre.

Ce que l'on ne saurait rendre, c'est l'admirable lumière des deux premiers tableaux, le clair et frais soleil qui dore les cheveux de la jeune paysanne, des fillettes qui dansent, et les frêles peupliers aux ombres allongées. Ces délicieux effets d'harmonie et de douceur sont obtenus par des empâtements de couleurs sur la toile qui transparaît par places, entre des amoncellements bariolés, semblables à des pétales de fleurs et à des feuilles desséchées ; de près, c'est un amalgame de tons, un chaos de molécules colorées, où toutes les formes se fondent en un seul bloc, ou plutôt en un seul rayon, une seule coulée de lumière ; et tout, — êtres humains, animaux, plantes, ruisseaux, montagnes, — semble ne faire qu'un seul être.

J'ai passé de longs instants devant cette œuvre. A chacune de mes visites au Salon, quand j'étais fatigué d'avoir vu quel-

ques centaines de tableaux, je revenais à elle, et je respirais son air et sa lumière. A chaque fois, j'ai retrouvé cette impression de repos, cette détente de l'esprit, cette paix heureuse que donne la Nature, et qui est si rare en art. J'ai de la joie à dire la joie qu'elle m'a causée.

***

Il est curieux que cette œuvre si nouvelle appartienne à celui des deux Salons qui passe dans l'opinion pour représenter les tendances les plus anciennes : la « Société des Artistes Français ». Mais à qui regarde sans parti pris, il apparaîtra peut-être que c'est aussi dans ce Salon que résonne le plus vivement l'écho de la vie présente. On se fait une idée par trop sommaire et inexacte des deux Sociétés. Il y a deux ans, dans l'article que je consacrais ici aux Salons, je le disais déjà : La « Société nationale des Beaux-Arts » s'académise tout doucement. C'est chose à peu près faite aujourd'hui. Il s'est formé véritablement une « société », où les personnalités se sont atténuées, où leurs angles se sont émoussés, où règne un ton général de bonne compagnie, de demi-teinte, discret, distingué, sans éclat et sans force. Ce que la vie a de rude et d'âpre n'y pénètre que par exception. On sent là une aristocratie intelligente, élégante, désœuvrée, répondant assez bien à l'élite actuelle, qui est en marge de l'époque. Vous n'y trouverez guère l'expression de la vie populaire, ni de la vie religieuse, ni des passions qui remuent le monde autour de nous. — Les « Artistes Français » sont tout autres : c'est une démocratie bruyante, dont la cohue déplaît d'abord par un mauvais goût choquant, de colossales monstruosités, des œuvres dont la grossièreté de pensée n'a d'égale que la bassesse d'expression : mais elle a une vie matérielle plus forte, plus d'intérêt aux choses présentes ; et, à côté de formules figées et mortes, on sent davantage le bouillonnement confus de notre temps. C'est un miroir de l'époque, d'une fidélité grossière.

Au reste, il n'existe pas, entre les peintres vraiment intéressants de l'une ou l'autre Société, des distinctions assez tranchées pour qu'il soit utile d'en séparer l'étude. Assuré-

ment, il y a un certain genre d'œuvres vulgaires et conventionnelles qui ne peuvent se trouver qu'aux « Artistes Français ». Mais, comme je n'ai pas le dessein de m'y arrêter ici, je ne vois aucune raison pour maintenir entre les deux Salons des barrières que les artistes rompent eux-mêmes, de jour en jour. Tel que nous voyons aujourd'hui chez les « Artistes Français », faisait hier partie de la « Société nationale » ; et nous retrouvons, cette année, au Salon de l'avenue d'Antin MM. Caro-Delvaille, Abel Faivre, Paul Graf, Vallotton et bien d'autres, que nous avons connus au Salon de l'avenue Alexandre III.

***

Certains des maîtres les plus célèbres de l'art contemporain ne figurent pas aux Salons de cette année, ou ne sont représentés que par des œuvres secondaires. On ne voit ni Rodin, ni Carrière, ni Whistler, et M. Besnard n'expose que quelques toiles, d'un intérêt qui n'est pas capital. En l'absence de ces personnalités, les groupes frappent davantage.

De ces groupes, celui dont la supériorité me paraît le plus évidente est le groupe des peintres de la vie intime. Là est aujourd'hui l'originalité principale de notre art; et cette jeune école, qui ne date guère de plus de dix ans, pourrait bien être appelée à avoir dans l'avenir la renommée et l'attrait qu'ont eus jusqu'à présent nos écoles de paysagistes. Ce n'est pas que le paysage n'ait conservé un grand charme. Mais, malgré sa vitalité, on y sent quelque lassitude de l'effort accompli depuis plus de soixante ans par tant de maîtres puissants et variés. La Nature est infinie, mais les formes de la sensibilité d'un temps ne le sont pas; et l'art qui l'exprime en arrive nécessairement à se répéter et à s'atténuer, ou à s'affiner d'une façon un peu maladive : il lui faut quelque repos pour se renouveler. Ce n'est pas la faute des artistes, si un genre n'a jamais plus la spontanéité de ses débuts. Les provinces de l'art ont de temps en temps besoin d'être mises en jachère.

Les « intimistes » se trouvaient, au contraire, en présence d'un domaine qui avait été relativement négligé depuis assez longtemps. Il s'était ainsi formé dans le cœur des réserves

d'émotion, qui ne demandaient qu'à s'épancher. Le succès de ces peintres ne tient pas seulement à une de ces réactions, en quelque sorte mécaniques, qui se produisent périodiquement dans l'art, et qui font alterner des écoles opposées. Assurément, il y a quelque nécessité logique, et l'on peut même dire psychologique, dans la succession que nous voyons s'opérer devant nous, à l'Opéra, de l'intimisme décadent de M. Debussy aux frénésies wagnériennes, ou, aux Salons, des peintres d'intérieurs aux peintres du plein air. Mais le grand avantage des peintres intimistes est, cette fois, — et cela est très rare, — qu'ils ne sont pas seulement d'accord avec la mode du jour, mais avec certains des caractères profonds de l'âme française.

Chose étrange que cette bourgeoisie française, prépondérante depuis plusieurs siècles, ait si rarement trouvé en art l'expression d'un de ses sentiments les plus forts, le plus sincère, peut-être : celui de la famille, du foyer, — ce sentiment qui s'étale, dès le XIVe siècle, dans une page naïve du *Mesnagier de Paris*, célébrant les joies de l'intérieur domestique après les grands labeurs du dehors, où il faut au bourgeois « soingnier, aler, venir et racourir de çà et de là, par pluies, par vens, par neges, par gresles, une fois moulié, autre fois sec, une fois suant, autre fois tremblant, mal hébergié, mal chauffé, mal couchié. Et tout ne lui fait mal, pour ce que il est reconforté de l'espérance qu'il a aux cures que les siens prendront de lui à son retour, aux aises, aux joies et aux plaisirs... et aux services qui font amer et desirer à tout homme le retour en son hostel, et veoir sa prude femme, et estre estrange des autres ». — Presque rien de ces sentiments ne transparaît dans la peinture française; il semble qu'elle en ait eu honte. Et certes il y a là un égoïsme un peu grossier, dont l'artiste est plutôt disposé à faire la satire ou la caricature, comme M. Bonnard dans son amusante *Après-midi bourgeoise*. Mais cette joie est savoureuse et saine. Il est fâcheux que la bourgeoisie, qui est l'essence de la vie française, de la vie nationale, ait été négligée par les artistes, ou abandonnée par eux à des peintres qui étaient plus bourgeois qu'artistes, et qui se sont contentés de représentations en quelque sorte photographiques, ou anecdotiques, d'une exactitude maté-

rielle sans goût et sans vie. Le retour de l'art véritable à cette source d'inspiration est donc capital, et ne peut manquer d'être fécond. Il faut remarquer, il est vrai, que la bourgeoisie qu'il peint, en général, s'est bien affinée, aristocratisée, anémiée, et que si les artistes se sont rapprochés de la bourgeoisie, la bourgeoisie a fait la moitié du chemin : je le regrette ; on souhaiterait souvent une vie plus chaude, fût-elle plus lourde ainsi, chez les modèles et chez les peintres. Mais il y a un accord exquis entre le talent de certains de ces « intimistes » et les sujets qu'ils traitent ; ils doivent à cette justesse parfaite du sentiment, non moins qu'à leur technique accomplie, de nous donner parfois l'impression de petits maîtres classiques. Des peintres comme Prinet, Morisset, Lobre, Hugues de Beaumont, Berton, Tournès, Delachaux, Moreau-Nélaton, Jolyet, Chayllery, Bréauté, bien d'autres que je ne puis tous nommer ici, sont l'honneur de notre école. Je voudrais qu'il sortît de ce groupe, qui a de si belles qualités de conscience, de sobriété, de délicatesse, de vérité vraie, un je ne sais quoi de plus ardent et de plus intense. Ils l'ont essayé plusieurs fois déjà ; mais je ne pense pas qu'ils soient encore parvenus à rendre les grandes forces qui dorment sous l'apparence tranquille de la vie familière. En revanche, ils ont reflété la calme surface de celle-ci avec un charme incomparable.

J'ai une sympathie particulière pour le talent de M. René Prinet. Ses tableaux d'intérieurs ont une atmosphère indéfinissable, morale et physique, dont il est difficile qu'un Français, de vieille famille française, ne se sente pas pénétré. C'est l'âme même des vieilles maisons bourgeoises, une poésie de souvenirs très lointains, remontant à la première enfance, au delà même, semble-t-il, dans les générations passées. On s'abandonne paresseusement au silence un peu morne de ces appartements de province, où la lumière, comme les nouvelles, semble venir de très loin : ce *Salon bleu* désert, cette *Chambre rouge*, où un homme couché lit en fumant, dans la vieille alcôve aux rideaux rouges, en face du vieux portrait de famille, aux traits si connus, — qui n'en a vu de semblables chez soi ? — figure rasée, solennelle et familière, vénérable et un peu ridicule, au gilet jaune, sur fond vert. On perd la

sensation du temps. et l'esprit flotte, indécis, engourdi, savourant la douceur du vide, de la paix, de l'ennui. Même les jolies figures de femmes, du même peintre, comme la *Femme qui se lève*, donnent, je ne sais comment, sans doute parce qu'elles l'éprouvent, une impression de ce genre. Mais on y trouve de plus, dans la *Femme couchée*, une calme langueur, un style moelleux, qui chante comme l'écho assourdi d'un XVIIIe siècle dépouillé de son éclat et de ses crudités, — car il n'en manquait point. — La *Musique d'ensemble* est un peu froide. Le *Pique-nique* est un essai assez heureux de l'auteur, en dehors de ses sujets habituels, pour peindre le plein air et une scène animée; mais M. Prinet n'y a point gardé — et cela est naturel — ses qualités des autres tableaux.

M. Morisset n'est pas moins remarquable dans l'expression recueillie des intérieurs de famille, des joies et des travaux domestiques, de la lumière tamisée, de l'atmosphère amortie, de la poésie pâlotte de la vie bourgeoise à Paris. *L'Étude*, *la Grande Sœur*, sont de charmants tableaux. J'aime moins le peintre, quand, sorti de ce genre, il représente *l'Opéra*, ou *la Terrasse d'un café*.

M. Hugues de Beaumont a une élégance sobre qui lui est personnelle. Il ne tient pas encore dans l'opinion le rang qui lui revient : il l'aura. Son *Dîner* est une belle peinture, qui a grand air; et *la Petite Malade*, entrevue derrière le rideau du lit, avec la gracieuse silhouette de jeune femme qui la regarde, en empêchant du geste la petite sœur d'entrer, est une œuvre excellente, bien observée. bien sentie. d'une distinction vraie et vivante.

M. Berton et M. Tournès peignent de jolies formes nues. doucement modelées dans la lumière caressante des cabinets de toilette et des chambres de bain. ou la moite tiédeur de jeunes corps endormis. — Il y a un charme analogue dans les tableaux de l'Américain Frieseke : sa jeune *Femme assise*, nue, en peignoir entr'ouvert, ou sa *Femme rousse*, nue, couchée sur un canapé : peut-être sont-ils plus délicats encore : chairs blondes et dorées. étoffes aux vieux tons rose fin et jaune pâle, transparente lumière. — M. Moreau-Nélaton note avec une aimable justesse les jeux d'enfants sérieux et studieux. la gaucherie attentive de *la Leçon de piano*, la gra-

cieuse disgrâce de l'âge qui précède l'adolescence. — Je n'ai pas moins goûté les charmants tableaux de fillette, *Indiscrète* et *Présomptueuse*, de M. Philippe Jolyet, et les fines petites scènes mondaines de M. Bréauté. — M. Chayllery révèle, dans les *Petites Couturières parisiennes*, et dans les *Petites Marionnettes* (une petite sœur qui amuse un bébé), un talent jeune et original, qui emploie d'une façon assez personnelle des effets de lumière enveloppée et de reflets à la Besnard et à la Carrière, et qui a une vision bien à lui des physionomies, des sourires, des petites grimaces mignardes, de l'esprit féminin et parisien.

Un Belge, Alexander Struys, est dans son tableau, *la Célèbre Dentellière de Malines*, l'habile héritier de l'ancienne tradition flamande et hollandaise. Un prêtre fait visite à une vieille ouvrière, dans sa mansarde. Par la fenêtre, on voit la belle tour de la cathédrale, et les toits des maisons aux tuiles couleur orange. L'observation est parfaite ; et une lumière chaude et douce caresse les objets, un peu à la façon de Van der Meer de Delft. — M. Tony Robert-Fleury expose une *Femme au bain*, d'une jeunesse robuste, d'un dessin net, d'une lumière fraîche et raffinée. — *Le Vertige*, de M. Etcheverry, montre un couple mondain, qui, dans un coin de salon, au milieu d'une soirée, échange brusquement un baiser silencieux. C'est un des meilleurs tableaux de la vie moderne. Le mouvement général, en particulier la pose de la femme à demi renversée sur le canapé, dans une attitude élégante et passionnée, sont habilement saisis; la couleur est riche, et voluptueuse comme le sentiment.

M. Louis Legrand a beaucoup d'esprit et de virtuosité dans ses petits tableaux, ou dessins, de *Soupeurs*, de *Soupeuses* ou d'*Apaches*. — M. Delachaux a un sentiment poétique et discret. — M. Caro-Delvaille est un exemple des dangers du succès; et je me crois d'autant plus obligé de le signaler que j'avais, il y a deux ans, témoigné plus de sympathie pour son talent. C'est un artiste trop bien doué, et dont le pire ennemi est sa facilité. Sa tonalité argentée est agréable, et ses deux portraits : une *Femme nue* et *Une Mère avec sa fillette*, sont d'une habileté évidente. Mais on sent la hâte, les réminiscences de droite et de gauche, un charme factice,

et, sous l'élégance réelle, une vulgarité non moins réelle. Il lui est facile de prendre sa revanche ; mais il faut qu'il veuille, et, pour cela, qu'il se défie de lui et du public. Car le public le goûte, ce n'est pas douteux, et le goûtera d'autant plus qu'il descendra à son niveau.

Combien les pastels de M. Milcendeau sont plus intéressants, par la vérité d'observation et l'éclat du coloris ! Il y a dans son *Jeune Ménage* un fond d'émotion vraie, sans phrases, une tendresse concentrée, qui semble avoir peur de s'exprimer. — Enfin, je me contenterai de citer, bien que plusieurs de ces œuvres vaillent plus qu'une mention, *le Thé à la campagne* de M. Paul Thomas, les amusants petits Hollandais de M. Wéry, *le Bal blanc* de M. Avy, et les petites scènes de M. Guiguet, de M. Marcel-Béronneau, de M. Alexis Vollon, de MM. Larrue, Saglio, Pinault, Gelhay, Adan, Heyerdahl, Campbell Macpherson, von Glehn, et de madame Marguerite Chrétien.

Je rattacherai à ces peintres des intérieurs modernes un artiste tout à fait à part, le poète des intérieurs d'autrefois : M. Maurice Lobre. Il continue de peindre avec une tranquille perfection les appartements de Versailles ; et l'on sent qu'il goûte des joies raffinées de l'œil et de l'intelligence à ces évocations de l'âme de la vieille France, et à ces harmonies d'une royale splendeur, sobres, pures et froides : ors, glaces et marbres. Peut-être y aurait-il quelque danger pour lui à se restreindre exclusivement à cette étude : car il risquerait maintenant de se répéter et de s'affaiblir.

* * *

Le portrait est abondant, comme toujours, en œuvres intelligentes ; mais l'accent vraiment personnel y est rare. Rien ne renseigne mieux que le portrait sur l'esprit de l'artiste, parce que l'artiste s'y livre plus complètement qu'ailleurs. La grande masse du public n'y voit que les types représentés. Mais un portrait représente bien plus sûrement encore son auteur que son modèle. Ce n'est pas seulement que, comme le fait remarquer curieusement Léonard, l'artiste a toujours une tendance à donner aux figures qu'il peint certains traits

de sa propre personnalité. Mais, dégagé ici de toutes ces préoccupations littéraires, qui, dans les compositions à sujets, s'interposent entre la nature et son esprit, mis directement en présence du modèle à reproduire, il nous donne la mesure exacte de sa prise sur la réalité, de la façon dont il pénètre une âme vivante, c'est-à-dire de sa valeur propre : car toutes les forces de son être sont mises en jeu dans ce travail, qui est une sorte de conquête de l'âme du modèle par l'âme du peintre.

Examinés de ce point de vue, les portraits de cette année montrent une compréhension assez juste des caractères, mais un manque presque général de sympathie profonde. De l'intelligence, je le répète, mais une intelligence ennuyée, fatiguée, indifférente; une vie appauvrie, qui s'économise soigneusement : l'artiste ne dépense que le moins possible de lui-même dans cet acte de possession souveraine que doit être la création d'un portrait. Pensez aux chefs-d'œuvre anciens, italiens, espagnols, ou hollandais, à l'*Arétin* ou au *Paul III* de Titien, à l'*Innocent X* de Velasquez, ou à tel portrait de Rembrandt, et à l'impression foudroyante qu'ils donnent de ces génies de proie qui s'emparent de l'âme souvent médiocre du modèle, et y enfoncent leurs serres dominatrices. Il ne s'agit pas, naturellement, d'écraser la peinture contemporaine sous le poids de tels génies, mais de rappeler ce caractère de volonté passionnée qui me semble, non moins que l'intelligence et que le style, être la marque des portraits vraiment grands. C'est ce qui fait le plus défaut au portrait contemporain.

Voyez des peintres de la valeur de MM. Blanche, Sargent, Aman-Jean. Quelles œuvres agréables et habiles ! mais quelle aimable indifférence, quelle vérité mondaine, quelle peur d'aller au fond des choses ! C'est une vision spirituelle et polie de salon, où les individualités ont soin de ne pas trop s'affirmer, de s'accorder discrètement au ton de la conversation générale, de paraître en silhouettes élégantes et rapides. Le portrait de *Claude Debussy*, par M. Blanche, est certainement un bon portrait, et il est exact, mais d'une exactitude atténuée; il ne donne qu'une impression simplifiée de cette figure faunesque, indolente et obstinée, taciturne et capricieuse,

aimable et dédaigneuse, à l'étrange front renflé, qui surplombe sur un visage aux traits fins et un peu enfantins. Mêmes observations à propos du portrait de *Lucien Simon* : figure nerveuse, attentive, ironique, avec de la finesse et de la force, et aussi de la fatigue. Les deux portraits de femmes, par le même, sont clairs, tranquilles, bien français, d'un sentiment et d'un style agréables et moyens. Le portrait de la *Famille Viélé-Griffin* est une gentille œuvre factice. L'ensemble de ces tableaux, d'ailleurs, fait preuve de monotonie, et la couleur générale en est assourdie et attristée. — Les deux portraits de jeunes femmes par M. Aman-Jean sont délicats et pâles. On y trouve leur grâce coutumière de jeunesse et de langueur, et ce je ne sais quoi de triste et de tendu, qui donne à l'expression et au sourire quelque chose de crispé et d'un peu maladif : il semble qu'un découragement vienne arrêter en route et briser l'élan poétique. — M. Besnard me paraît moins bien inspiré que d'habitude : il est atteint lui aussi par l'engourdissement général. Son portrait de *Madame Besnard*, assise, vue de profil, teint pâle, vêtements noirs, cheveux gris, sur fond gris, est simple et serein, mais froid. L'autre portrait de femme, bien que lumineux et gai, n'ajoute rien de nouveau à l'œuvre déjà connue du peintre. — Quant au grand portrait des *Trois Demoiselles Hunters* par M. Sargent, il me semble trop loué. Il y a de la virtuosité dans l'arrangement, de la grâce dans les attitudes, et les types sont bien vus. Mais toutes ces qualités sont également modérées et superficielles.

M. Lucien Simon garde une âpreté plus savoureuse dans ses deux portraits de femme et d'enfants, qui sont peints avec un mélange de rudesse et d'élégance, et une véracité qui n'atténue rien, qui montre le caractère jusque dans ses faiblesses, et saisit la vie en plein mouvement. Ce peintre est un de ceux dont on peut le plus attendre, car on sent qu'il ne se satisfait pas aisément, comme tant d'autres, et qu'il se tient en haleine par une discipline de travail et un effort toujours renouvelé. — Le *Portrait de madame Hélène Chauvin et de sa fille*, par M. Abel Faivre, est fort joli et très factice, d'une facture trop égale, qui lui donne l'aspect d'une agréable tapisserie. — Le *Gémier* de M. Anquetin est d'une virtuosité

vigoureuse. — Les portraits de M. Carolus Duran ont comme toujours de la solidité et de l'éclat, mais cette élégance lourde, ce fade coloris et cet apparat bourgeois, qu'il m'est difficile de goûter. J'aime mieux son *Vieux Lithographe*, qui est une œuvre sobre, sérieuse, et froide. — M. Le Riche a un beau portrait de femme en noir, avec des yeux clairs. — Le Boldini est un morceau preste et lâché, comme à l'ordinaire. — M. Dagnan-Bouveret expose un portrait de jeune femme, où la sincérité et la convention sont curieusement unies. — Le *Léandre* de M. Thévenot est d'une couleur agréable. — Le groupe de portraits de M. Vallotton est dur et sec. — Le tableau d'un Belge, M. Alfred Bastien : *Parmi mes amis*, a de la gravité, un style à la Courbet, une pâte lourde et huileuse, des expressions indifférentes et sombres dans le plaisir. — Je ne crois pas qu'il soit bien utile d'insister sur la médiocrité voyante des portraits de M. Rixens. — Quant à *la Famille du duc de Doudeauville* par M. Béraud, ce semble être une gageure. Il y a certainement plus de vie dans les poupées parisiennes, que mesdames Lafitte-Daussat exposent à quelques pas de là, dans une vitrine.

Je citerai encore, à la « Société nationale », les deux grands portraits de M. Boutet de Monvel, d'un caractère un peu anglais, les lumineux Raffaëlli, à la fraîcheur de fleur, la jeune femme blonde, en gris, assise, vue de profil, de M. Jacques Baugnies, les portraits vaporeux et mélancoliques de mesdemoiselles de Boznanska et Kozniewska, les tableaux fins et très étudiés de M. Lignier, le très joli *Portrait gris* de M. Rosset-Granger, les œuvres honnêtes et froides de M. Edelfelt, le solide petit portrait de vieillard, d'un archaïsme voulu, par M. Sarluis, et les portraits de MM. Abamel, Avelot, Alaux, Barrau, Boulicaut, Carrier-Belleuse, Dinet, Desvallières, Garrido, Gervex, Guirand de Scévola, Herter, Lavery, Frédéric de Madrazo, Muller, Neven du Mont, Louis Picard, Richir, Scharf, de Sainville, Vos, et de mademoiselle Babaian.

Aux « Artistes Français », je mettrai tout à fait à part, pour leurs qualités expressives. deux portraits : celui de M. Dechenaud (*Portrait de la mère de l'auteur*). et l'*Eugène Guillaume* de M. Bonnat. Le portrait de M. Dechenaud ne se signale pas seulement par une exécution consciencieuse et

énergique, mais par une qualité dont je disais tout à l'heure la rareté : c'est l'œuvre d'une profonde sympathie. On y sent l'intuition du cœur. Et c'est pourquoi cette figure de femme âgée, d'une couleur sombre, — trop sombre peut-être, — d'une attitude si simple, dont le visage triste et fatigué s'éclaire à peine d'un sourire de bonté, est bien plus qu'une figure : elle est une âme vivante. — Quant au *Portrait de M. Guillaume* par M. Bonnat, il a les robustes qualités qu'on lui a toujours connues : sa décision et sa clarté volontaire d'analyse et de facture. Le caractère est pénétré d'un regard, avec un besoin de simplifier tout, qui va jusqu'au parti pris, mais qui est viril, et qui change de la veulerie d'une époque qui, trop docile au conseil d'un de ses poètes, professe pour « la nuance » un culte efféminé. Il y a une grandeur classique dans cette tête, que l'âge a marquée de rides et de soucis, et qu'illumine une ferme intelligence. Le *Portrait de mademoiselle Bréval*, par le même artiste, est d'une beauté lourde et sensuelle.

Les deux portraits de femme par M. Hébert sont dans ces harmonies vertes, jaune pâle et bleues qui lui sont chères, et l'on y trouve la grâce de modelé et la noble douceur qui sont le propre du vieux maître, — *Le général André* par M. Gabriel Ferrier est un document historique d'un grand intérêt. Le corps est un peu insuffisant ; mais l'artiste a vu avec une fidélité scrupuleuse cette figure maussade et ravagée, aux yeux plissés, au poil rare, aux veines saillantes, qui évoque certaines têtes de la Révolution. — Le *Portrait du président Roosevelt* par M. Chartran me paraît bien commun ; je lui préfère son portrait de femme, qui a du charme et de l'esprit, bien que le coloris et l'arrangement en soient fades. — Les tableaux de M. Ferdinand Humbert sont, cette année, étriqués et inférieurs à ses œuvres précédentes. — Le Roybet (*le Comte Potocki*), au contraire, est un des meilleurs portraits du peintre. Sa manière ne m'a jamais plu ; mais je reconnais là volontiers une des œuvres les plus sérieuses du Salon. — Les deux portraits de M. Flameng *la Princesse de Wagram et ses filles*, et *Mademoiselle Sorel* sont d'une couleur peu agréable, surtout le second ; mais ils sont assez brillants. — Ce portrait de vieille femme, par M. Lavalley, est bien laid, mais profon-

dément vu, et avec une sorte de cruauté sympathique. — Le portrait de M. Ernest Laurent est d'une jolie lumière ; il a un charme juvénile ; il fait preuve de dons de peintre, comme le petit *Intérieur* du même artiste, exposé dans la même salle. — M. Marcel Baschet a un brillant portrait à la Van Dyck : une jeune femme, vêtue de soie blanc argenté, avec une grande collerette, debout, et caressant un chien ; cela est froid, et pompeux, mais ne laisse pas de plaire. — Des deux portraits de mademoiselle Juana Romani, l'un, le portrait en rouge, a une fadeur de poupée ; l'autre, le portrait en noir, quoique d'une vérité très mitigée, est intelligent et distingué. — Les portraits de M. Lauth sont généralement goûtés ; ils ont une beauté mondaine, mais peu vivante : quelque chose d'un Henner un peu lourd. — M. Tony Robert-Fleury appelle : *Sous la Révolution*, une délicate petite tête de femme, grassouillette et pensive, blondine en bonnet blanc, tons gris fin et bleu vert pâle. — M. Lorimer a un beau portrait, d'esprit et de style bien anglais. — Les grands tableaux de Laszlo sont superficiels et criards.

Contentons-nous enfin d'énumérer les solides portraits de M. Aimé Morot, *Willy et Colette* de M. Pascau, — ou l'appel des condamnés sous la Terreur : « Willy » collé au mur, « Colette » affaissée sur une chaise, tous deux dans une attitude de morne découragement ; — le joli portrait couleur pervenche de M. Paul Thomas, — la dame au lévrier de M. Seymour Thomas, — les deux vieillards de M. Lejeune, — *le Gardien du roi* de M. Garratt, — la vieille femme lisant de M. Troncy, — la *Mitzy-Dalti* de M. Auguste Leroux, — la gracieuse tête de femme de M. Calbet, — *l'Antiquaire* de M. Jules Grun, — les sérieux portraits de M. Vergeaud, — le groupe de portraits officiels de M. Brouillet, — *l'Archevêque de Rouen* de M. Paul Leroy — et les œuvres de MM. Aviat, Barrias, Baader, Comerre, Charavel, Cazaban, Devillario, Duffaud, Déziré, Dufner, d'Estienne, Hornecker, Hudson, Max Kahn, Layraud, Laparra, Lavergne, A. Mille, Steck, Tardieu, Troncet, Tavernier, Watelet, Wencker, Willems, et de mesdames Beaury-Saurel, Bourillon, Madeleine Carpentier, Chauchet, Lavrut, Flore Lion, Logerot, Philippar-Quinet, Schwartze, Madeleine Smith, Trouessart, et Tongue.

***

Le paysage tient une grande place aux deux Salons ; mais cette place est, comme je disais tout à l'heure, moins importante qu'il y a quelques années. Les personnalités y sont rares et peu tranchées. Ce qui domine ici, comme ailleurs, c'est la demi-teinte, c'est une délicatesse monotone, un attristement général de la palette. La fréquence de certains sujets : — eaux dormantes, provinces engourdies, maisons décrépites, crépuscules, silence, — est déjà significative. Bien différents de leurs prédécesseurs, les peintres du plein air sont devenus aujourd'hui des sortes d' « intimistes » de la nature. Sauf quelques exceptions, — comme le triptyque lumineux de M. Henri Martin, — la mer, la campagne, la ville, sont le plus souvent traitées par eux comme de vastes intérieurs, fermés de tous côtés, et enveloppés de vapeurs et de nuages, où la lumière ne pénètre qu'au travers d'un voile. Parfois même, comme chez M. Cottet, la chambre est hermétiquement close, et l'on risque l'asphyxie. Je ne doute pas que cette tristesse et cette torpeur ne provoquent de nouveau, à brève échéance, une exagération en sens contraire, qui ne vaudra pas mieux, et qui même probablement, sera beaucoup plus gênante. Du moins, les défauts actuels sont des plus discrets. Rien ne blesse les yeux. C'est une musique de chambre, lente et assourdie. Mais on aimerait parfois un orchestre plus vigoureux, au risque de quelque brutalité. Le mot de Poussin, disant du Christ qu' « il n'était pas un père douillet », est aussi vrai de la Nature. Ce n'est pas une petite-maîtresse. Jusque dans sa douceur, il y a de l'âpreté, et toujours, et partout, de la force. Que valent beauté, bonté, vérité, sans la force ?

Ce n'est pas tout à fait la force qui manque à M. Cottet. Il y en avait en lui : une force épaisse et lourde, mais atteignant parfois à une certaine grandeur. Le malheur est qu'elle se pétrifie ; l'accent personnel devient formule. Le succès de certaines œuvres a amené le procédé : une simplification factice et durcie, qui fixe les personnages dans des attitudes hiératiques, qui supprime l'atmosphère, le mouvement, la

vie, qui donne à ces tableaux un aspect de décors. Je reconnais d'ailleurs que le *Deuil marin* est assez saisissant : il représente trois femmes assises, côte à côte, toutes trois en noir, la première très âgée et aveugle, la seconde, moins vieille, la troisième toute jeune, toutes trois semblant regarder en elles la mort présente, la mort passée, la mort éternelle, sans larmes, toutes trois mornes comme la mer, mornes comme la ligne de falaises monotones qui fait le fond du tableau. La *Baie de Sainte-Adresse* est peut-être encore plus tragique : eaux boueuses, nuées grises, rochers durement découpés ; la frange d'écume des vagues qui se brisent au bord, est la seule respiration de cette nature pesante, sombre, morte. L'effet de ces œuvres est indéniable; mais on sent trop qu'elles sont faites pour l'effet : et ce n'est pas tout à fait de l'art.

M. Dauchez s'immobilise aussi dans ses thèmes bretons, qui sont un peu du même ordre que ceux de M. Cottet : nature en deuil, terre noire, *Feux de goëmon* aux fumées d'encre, montant vers le ciel sinistre. Mais un air rafraîchissant circule dans la vaste étendue de *la Plaine,* aux lointains horizons, où brillent des reflets d'eau, avec des jeux d'ombres et de soleil; et l'on croit entendre passer le bruit du vent dans les sapins du premier plan.

M. Le Sidaner porte à l'excès et à la perfection son procédé de paysages à la Carrière, enveloppés d'une atmosphère tremblotante et lunaire, qui supprime les profils nets, et qui donne à tous les objets une consistance cotonneuse ou neigeuse : la nature dans de l'ouate.

Ce sont aussi des rêves vaporeux, mais plus réels, que les peintures de *Canaux flamands* de M. Henri Duhem : un doux soleil dans une atmosphère délicatement voilée, qui dore et rosit les façades moisies des vieux palais, et enlève aux murs leur dureté de pierre, les fait paraître de la même étoffe que l'air et l'ombre et la lumière : un songe d'automne.

J'aime beaucoup les *Marines* de M. Francis Auburtin, aux jeunes harmonies, aux tons fins et riants de tapisseries : rochers roses et violets, ombres bleues, pins au feuillage dentelé, et la prairie des flots. Sa *Frise décorative* est un ressouvenir des musiques de Puvis : une pastorale antique, un peu pâle, un peu mièvre, mais jolie.

M. André Ulmann est un des paysagistes qui m'ont le plus intéressé par ses dons de coloriste et un sentiment fort de la vie des choses. Ses *Vues de Hambourg* sont surtout des études de fumées : fumées de la mer, des bateaux, des trains, puissantes haleines de l'eau et du feu. Ici, le soleil frappe la fumée blanche de l'*Express*, rabattue sur l'ombre bleue du port ; là, les fumées en spirales des *Remorqueurs* se mêlent aux vapeurs des flots, couleur de feuille tendre. Plus loin, ce sont les reflets de cuirasse de la mer qui luit derrière les sombres *Palissades*, dans les brumes du crépuscule, ou les eaux dans la nuit, qu'éclairent les fumées.

M. Raffaëlli peint avec sa belle virtuosité, savante et souriante, la Seine printanière, et le *Carrefour Drouot*, papillotant de lumière et de bruit. — Le *Coup de vent* de M. Lucien Simon est vigoureusement exprimé. — Les paysages antiques de M. René Ménard sont d'agréables redites, un peu affaiblies. — M. Morrice a une peinture à la Corot, harmonieuse, abondante, et molle, pas très originale. Sa *Terrasse du jardin public, à Venise*, me plaît surtout. La lumière y a des caresses douces et rêveuses. — Le *Soir* de M. Anquetin est une charmante pochade, supérieure peut-être à ses grands tableaux.

M. Alexander Harrisson, un des plus remarquables parmi les paysagistes étrangers, expose une suite de *Marines* riches et raffinées : *Dunes inconsistantes*, *Soirée dorée*, *Vagues caressantes*, qui sont de belles symphonies, un peu fades. — M. Gilsoul a peint des *Maisons au bord d'un canal*, d'un joyeux bariolage de tons : des toits couleur de fruits, des volets verts, rouges, bleus, jaunes d'or, un ciel vert tendre et rosé qui se reflète dans l'eau, et le petit croissant de lune entre les arbres grêles. — Les Thaulow ont leurs harmonies opulentes et connues, leur splendeur de pierres précieuses, et cette lumière froide et forte, propre aux peintres scandinaves. — Les impressions de Suède de M. Hagborg témoignent aussi d'une vision fraîche et nette. — Moins frappants, les *Intérieurs norvégiens* de M. Halfdan Ström, aux types bien observés, et son *Entrée d'un château*, ont plus de douceur. — M. Walter Gay a d'excellents intérieurs de châteaux ou de parcs, aux tons ardoisés, un peu gris, d'une

lumière limpide, plus secs que les Lobre, avec qui ils semblent rivaliser, mais sobres et exacts.

Parmi les autres paysages, les tableaux de M. de Moncourt, qui sont presque de premier ordre : rues désertes de province, ou des vieux quartiers bourgeois de Paris, silence et pluie; — les *Environs de Moret*, de M. Moullé, d'une poésie nette, qui se plaît aux rivières dormantes, aux vieux ponts humides, aux épaisses verdures, au charme de l'ombre et du frais; — les tons opalins des *Paysages d'hiver*, de M. Guillaume Roger, ses eaux glacées, la gaieté juvénile de ses champs sous la neige, où point déjà le sourire du printemps ; — la *Rue de Village*, joliment éclairée, de mademoiselle Gardiner; — les ciels de pluie et les brouillards londoniens ou parisiens de mademoiselle Delasalle ; — les roses harmonies vénitiennes de M. Iwill, qui ne manque jamais de marier les nuances et les reflets des rares verdures de Venise, à l'eau marmoréenne et au ciel de saphir, que baignent des brumes violettes; — le froid repos des soirs dans la campagne, et des temps voilés sur l'eau, par M. Meslé; — le matin brumeux sur Honfleur, de M. Gustave Albert; — les paysages de canaux et de lune au travers des arbres, par M. Buysse; — les rues de village de M. David-Nillet, les bruyères roses de M. Maurice Eliot, les brouillards argentés de M. Maurice Courant, les vues de Provence de M. Montenard et de M. Dauphin, les crépuscules, les clairs de lune et les soleils couchants de M. Billotte, les *Cyprès* et les *Jeux d'eau de la villa d'Este* par M. Lucien Monod, le *Canal San Marco*, de M. Le Gout-Gérard, et le soleil orangé qui se couche derrière les voiles triangulaires et les monuments bleuâtres de la rive; les bords de la Seine, par M. Clary; les vues de Suisse, par M. Lebourg et M. Henri Havet; la *Villa d'Este*, par M. Frédéric de Madrazo : les « veniseries » de M. A. Smith; les vues de Majorque. par M. Rusinol; et enfin les Boulard, Biessy, Barau, Boyer, Braquaval, Binet, Cailliot, Charlet, Couturier, Chevalier, Chudant, Dagnac-Rivière, Dumoulin, Damoye, Edelfelt. Guignard, Griveau, Gabriel, Gillot, Childe Hassam, Lebasque. Latenay, Lagarde, Lhermitte, Morand, Mesdag, Osbert, Pelecier, Piet, J.-J. Rousseau, Léopold Stevens, Simonidy, Viérin, Vaysse, Vail, Wytsman, Waidmann et Willaert.

A l'autre Société, moins riche en observations originales de la nature, je signale le petit *Paysage du Lot*, par M. Henri Martin, d'un superbe ciel d'orage, avec des nuées d'un blanc livide et verdâtre, fouettées et tordues par le vent, au-dessus des maisons qui se dressent sur la côte, comme des proues; — la belle impression du soir de M. Louis Cabié : une ville au bord d'une rivière ; — la *Rivière du Nord*, de M. James Kay, dans la neige, la glace, les brouillards, les fumées des bateaux; — les paysages flamands, humides et frais, de M. Leempoels : *le Pré* au lever du jour, et *le Béguinage;* — les bonne peintures de M. Pointelin et de M. Zuber ; — *l'Église de Penmarch*, de M. Jean Rémond, au milieu des eaux et du vol des mouettes; — les effets d'orage de M. East et de M. Lumière ; — les montagnes fleuries de bruyères, et les vapeurs des beaux jours d'été, par M. Didier-Pouget ; — la lumière d'or de M. Fauconnier; — les reflets cuivrés du soir au *Port de Camaret*, par M. Marcel Sauvaige ; — le *Lac d'amour*, de M. Franc Lamy ; — la *Descente de citrons à Menton*, de M. Laurent-Gsell ; — les *Jardins d'Espagne*, de M. Scott ; — le tableau de M. Louis Ridel : *Au large*, d'une exécution un peu lâchée, mais frais et jeune et d'une couleur à la Renoir ; — la vision assez personnelle de M. Boggio (*les Soleils*, et *Temps lourd*) ; — les deux vues de Moret, par M. Jacques-Marie ; — et les paysages de MM. Alberti, Buffet, Biva, Bompard, Bouchor, Cachoud, Camoreyt, Chigot, Dufner, Eaton, Gagliardini, Gihon, Harpignies, Hill, Hareux, Laronze, Loir Luigi, Moisset, Marchand, Ravanne, Rémond, Sébilleau, Sabatté, Swieykowski, — lequel a tort d'exposer un autre tableau, relevant de la clinique, et d'ailleurs sans intérêt, — de MM. Henri Tenré, Lionel Walden, José Weiss, Wallet et de madame Nanny Adam.

Il faut y joindre les natures mortes de M. Zakarian et de M. Rachou, et quelques jolies peintures de fleurs : les délicats chrysanthèmes, renoncules, et jonquilles de madame Marie Duhem, les sombres orchidées, azalées et chrysanthèmes, que madame Lisbeth Devolvé-Carrière enveloppe d'une lumière funèbre, et les fleurs de M. Henri Dumont, et de mesdames Breslau et Madeleine Lemaire.

*
* *

Les grandes compositions sont moins encombrantes qu'autrefois. Elles sont trop nombreuses encore: car, à peu d'exceptions près, elles démontrent lamentablement l'indigence et la médiocrité ridicule de peintres qui auraient tout profit à passer inaperçus, ou à se limiter à de petites tâches. J'avais l'intention de signaler durement quelques-unes des plus sottes, qui ont trouvé accès, comme d'habitude, aux « Artistes Français » ; mais je me suis souvenu de la recommandation du bon Diderot : « Qu'un morceau de toile soit barbouillé, ou qu'un cube de marbre soit gâté, qu'est-ce que cette perte en comparaison du soupir amer qui s'échappe du cœur de l'homme affligé? Parce qu'un tableau n'aura pas fait notre admiration, faut-il qu'il devienne la honte et le supplice de l'artiste? J'aimerais mieux perdre un doigt que de contrister d'honnêtes gens qui se sont épuisés de fatigue pour nous plaire. » — A vrai dire, il est difficile de s'en tenir à ce vertueux état; et le bon Diderot lui-même, l'instant d'après, chassait à coups de poing et à coups de pied Boucher « hors du Salon ». Mais il y a une grande différence entre des œuvres dangereuses par leur talent même, et des œuvres simplement nulles. Il faut combattre les premières; le silence suffit aux autres.

Je mentionnerai seulement quelques compositions énormes, médiocres ou manquées, parce que le coupable n'est pas ici le peintre, mais l'État. J'entends parler de ces peintures officielles, dont *les Funérailles du président Carnot*, par M. Georges Bertrand sont le type. L'artiste a fait de son mieux sans doute. Mais l'œuvre est déplorable. Elle est immense et vide. Il semble qu'elle ait eu pour objet de célébrer l'administration des pompes funèbres, dont les employés, les chevaux et le catafalque sont représentés d'une grandeur colossale. Le reste est un désert. Quand l'État renoncera-t-il à ces sottes commandes, qui imposent à l'artiste pour des sujets médiocres des dimensions héroïques? Et quand comprendra-t-il que ce qui convient le mieux à la narration officielle des enterrements et des banquets de nos hommes politiques (s'il y a quelque nécessité d'en conserver le sou-

venir), c'est la gravure, dont les maîtres du XVIIIe siècle ont su faire, non seulement le miroir fidèle de leur temps, mais un art monumental, malgré ses petites dimensions?... Et le grand tableau de M. Bertrand, s'il y était transposé, serait encore trop mesquin. — Les panneaux décoratifs de M. Weerts, pour la Sorbonne (*la Fête du Lendit au XVe siècle)*, ne valent pas beaucoup mieux, malgré l'effort consciencieux de l'artiste. Ces reconstitutions laborieuses des liesses du moyen âge, cette gaieté officielle, sont terriblement froides, sans une virtuosité exceptionnelle ; et le plaisir qu'on a à rencontrer, parmi cette foule indifférente des temps passés, la figure sympathique d'un recteur bien connu de l'Académie de Paris, à cheval et costumé, ne suffit pas à sauver l'œuvre de l'ennui. — Les grandes machines de MM. Schommer, A. Thomas, Bourgonnier, ne sont qu'honorables. — Je ne vois de vraiment remarquable dans les toiles de vastes dimensions, — avec l'Henri Martin, — que les œuvres de MM. Tattegrain, J.-P. Laurens, et Casas, dont je parlerai plus loin.

La peinture à sujets, qui a toujours eu un large débouché aux « Artistes Français », perd aussi du terrain. Mythologies, tableaux religieux, tableaux d'histoire, faits divers, sont moins nombreux et moins frappants. Le fait en soi ne me réjouit pas, comme les partisans intransigeants de l'art pour l'art. Si un sujet intéressant ne peut donner la moindre valeur à un tableau qui n'en a pas, il me semble ajouter à celle d'une belle peinture. L'instinct du gros public, qui trouve dans les sujets le principal attrait de ces expositions, est grossier, mais non pas si méprisable. Le sujet est l'élément humain de l'œuvre d'art. Qu'est-ce qu'une œuvre d'art sans humanité? Pourquoi éliminerait-elle de parti pris l'action, où toutes les forces sont en jeu? C'est une fausse conception que celle d'un art désintéressé de la vie, — une conception qui ne fut point celle des époques les plus vivantes, et que contredisent les sculptures des portails de nos cathédrales, les grandes fresques italiennes, et presque tout l'art du XVIIe siècle. Le fait que nos meilleurs artistes se sont en général détachés de la peinture à sujets pourrait bien signifier que notre art a perdu les qualités d'intelligence, de volonté et d'action, qu'exige ce genre d'œuvres, et que d'autres siècles ont eues.

La meilleure des peintures historiques me paraît être *le Gué d'Étaples* de M. Tattegrain. M. Tattegrain explique son tableau par une assez longue notice, extraite des chroniques du XVI[e] siècle. Il aurait eu tout intérêt, je crois, à la supprimer. Quand on est capable de faire une scène aussi vivante, on peut se passer de l'anecdote précise. Peu m'importe que le fait se rapporte aux Boulonnais, et à la date du 16 septembre 1544. Le drame ici, c'est la fuite d'un peuple, se jetant désespérément dans un bras de mer, sous une pluie torrentielle, poussé par une sorte de panique ou de passion violente; et M. Tattegrain a bien rendu cette impétuosité d'un grand flot humain. Quelques détails pittoresques sont d'une excellente invention : des figures d'enfants, le groupe des prêtres en étoles et en chasubles brodées et dorées, appuyés sur leurs crosses et leurs croix, et formant cortège au saint sacrement, sous un dais, en plein gué. Le personnage principal est le soleil; et il y a un charmant effet de lumière blonde et vert tendre, à travers les nuages et la pluie. La couleur est jolie, presque trop jolie, trop gaie et trop fleurie, pour le sujet. Dans l'ensemble, l'anecdote l'emporte sur le drame; mais l'œuvre ne manque pas d'un sens poétique de la vie populaire.

C'est aussi de la grande anecdote que le triptyque de *Jeanne d'Arc* par M. Jean-Paul Laurens; et l'auteur en a fait, comme à l'ordinaire, une reconstitution patiente et érudite. Mais, malgré l'impression sévère et assez forte du décor, l'ensemble est froid. Un sujet comme la mort de Jeanne d'Arc exige une exaltation de fureurs et de foi, qui a manqué à l'artiste, et à laquelle ne peut suppléer la juste observation de quelques types populaires. Le dernier tableau, où, dans le soir qui tombe, aux derniers rougeoiements du bûcher qui s'éteint, un personnage solitaire, un juge, soucieux et sombre, descend lentement de l'estrade vers la place déserte, est le plus sobre, et le mieux réussi.

M. Verhaert expose un panneau décoratif pour l'hôtel de ville d'Anvers, dont le titre est long et bizarre: *Le magistrat d'Anvers complimente les capitaines des navires, venus avec du sucre, des îles Canaries* (1508). C'est une enluminure intelligente et froide. — Il y a aussi, comme tous les ans, un

certain nombre d'illustrations des guerres de la Révolution et de l'Empire. espagnoleries et chouanneries. La meilleure m'a semblé celle de M. Dawant. — Parmi les anecdotes historiques, je mentionnerai par curiosité, un *Chopin* anecdotique en trois tableaux, de M. Balestrieri, commenté par des phrases de biographie romanesque : « La comtesse comprima ses larmes... etc. ».

La peinture religieuse manque de foi. Le sentiment en est presque toujours, ou fade, ou froid, ou prétentieux. Elle me semble tristement significative de la religiosité mondaine ou bourgeoise d'aujourd'hui. Il suffit d'en citer comme exemples le pauvre triptyque de M. Aubert, ou *l'Encens* maniéré de M. de Richemont. — *L'Annonciation* de M. Luc-Olivier Merson n'est qu'une anecdote spirituelle. — M. Jules Lefebvre a fait de son mieux dans sa *Douleur de Madeleine ;* mais cette œuvre sincère est froide et tendue, comme la *Douleur !* de M. Gabriel Ferrier. — M. Zwiller a traité à la façon de Henner *Adam et Ève chassés du paradis*, en renouvelant un peu le décor. — Le diptyque de M. Jean Brunet : *Après le supplice*, et *le Calvaire* de M. Blatter sont des scènes d'opéra. — M. Gustave Pierre, dans son *Élévation de croix*, se souvient des types de Mantegna et de la lumière de Rembrandt, mais plus encore de la pensée sage et pâle de son maître Gustave Moreau. — M. Burnand nous offre un *Jésus à Béthanie*, d'une noblesse bourgeoise et d'une froideur vraiment trop helvétique. — La version arabe de la légende de Joseph et de madame Putiphar, qui est pour M. Dinet un prétexte à grouper en une gentille scène des types orientaux, ne prétend point à être un tableau religieux. — Quant à M. Maurice Denis et à M. Jules Flandrin, ce sont des poètes alexandrins.

Je ne sais trop si l'on peut rattacher à la peinture religieuse *le Bénédicité des Religieuses Hospitalières de Beaune* par M. Joseph Bail. L'œuvre est très habile, les types bien observés, dans leur recueillement ennuyé, lassé, indifférent, distrait : c'est un bon moment pour étudier l'expression d'une figure que celui d'une prière machinale : il se fait alors dans la conscience une sorte d'arrêt et de vide, où les pensées ressortent du fond de l'âme et affleurent sur le visage. L'ar-

rangement général du tableau et la lumière sont heureux. Mais tout cela est un peu connu; et l'on retrouve là jusqu'aux menus accessoires, soupières de faïence, aiguières d'argent, que M. Bail nous a déjà plus d'une fois servis. Je ne sais pourquoi ce genre d'œuvres me paraît trop visiblement fait pour l'effet, trop sûr de son effet: et par suite, il ne m'en fait point. — *Le Viatique*, de M. Émile Renard, est supérieur aux œuvres qui précèdent par l'émotion religieuse, à laquelle contribuent l'éclairage et la couleur du tableau. Cette émotion se concentre dans la figure de la religieuse mourante, qui attend l'hostie avec un mélange d'impatience et d'angoisse. Je trouve dans les autres figures et dans l'ensemble même quelque sentimentalisme, ou quelque idéalisme de convention, mais du moins assez discret, et n'excluant pas la sincérité.

Il faut aller aux peintres étrangers pour trouver l'expression vigoureuse de la foi. En ce genre, rien n'égale la sobre énergie de *la Lecture de la Bible*, par M. Dierckx. La froide et forte beauté de la lumière ajoute à l'effet presque grandiose que font ces paysans osseux, aux têtes allongées, aux yeux bleus fanatiques, aux bouches contractées, dont la lèvre inférieure avance avec une moue obstinée, — ces expressions sèches et implacables. — Il est curieux de voir un peintre français, M. Bellan, aux prises avec un sujet analogue et des types de ces pays du Nord : sa *Prière du soir* n'est pas sans intérêt; mais il lui manque totalement la flamme qui brûle dans l'œuvre de M. Dierckx.

Un fait qui me frappe plus encore aux Salons que la médiocrité des peintures religieuses. c'est l'absence des bruits de la rue. Jamais on ne dirait que nous vivons dans un monde démocratique. Et cette absence est surtout presque totale au Salon plus raffiné de la « Société nationale ». Cela montre combien l'artiste français d'aujourd'hui, et l'élite qu'il représente, vivent en dehors de l'époque. Ceux qui font un effort pour retracer la vie du peuple y apportent une sentimentalité gênante et déclamatoire, qui nous ramène d'un siècle en arrière, à Diderot, plutôt qu'elle ne nous met en contact avec les passions modernes. Il est très bien de nous apitoyer sur les humbles et les misérables; mais ce n'est pas là ce qu'il y a de plus nouveau, ni de plus intéressant peut-être, dans la

vie populaire. La force, la conscience de la force, les énergies bouillonnantes des foules, les joies, les calmes et les orages de ces masses populaires, sont des sujets bien autrement riches et neufs. L'âme populaire me semble une province de la nature, un vaste paysage humain, que les artistes ont encore à peine exploré, et dont ils exploiteront quelque jour les ressources.

Parmi les peintres de la misère, chez qui l'on trouve, avec une part de convention sentimentale, une sincère commisération pour leurs humbles modèles, je citerai *Sur le banc* de M. Jules Adler. — J'aime moins M. Benner et M. Besson. — M. Louis Deschamps avait certainement *vu, un jour de printemps*, la scène à laquelle il donne ce titre, et qui garde de ce souvenir réel une émotion supérieure à celle de ses autres œuvres : trois enfants dans un taudis, accablés, affamés, les yeux rougis, et, par un contraste touchant, à travers la lucarne vêtue de toiles d'araignée, le ciel bleu souriant et une branche d'églantier en fleurs. — *L'Œuvre de la goutte de lait*, de M. Geoffroy, est une peinture importante, et infiniment sympathique par la bonté, l'intelligence quasi maternelle, le sourire d'humanité qui l'éclaire. Je regrette l'uniformité des types, un peu trop répétés, et je ne goûte pas beaucoup la couleur, d'un gris terne, luisant, lisse, comme lavé. — M. Lucien Simon ne s'embarrasse pas de sentimentalité dans son *Asile de vieillards*, qui évoque bien l'atmosphère de torpeur, d'ennui, d'attente morne, où végètent ces êtres qui furent des hommes, ces ombres lamentables et ridicules. — M. Albert Maignan fait une incursion louable, mais pas très heureuse, dans la vie des *Mineurs de la Loire*. — M. Buland a peint un intérieur populaire d'un sentiment charmant : un jeune ouvrier regarde avec une curiosité extatique son petit enfant qu'allaite sa femme, une blonde robuste et jolie, au type camard, comme lui. — M. Danguy a créé une petite *Muse de la misère* qui est une exquise fleur poétique : une fillette aux pieds nus, appuyée sur des pierres, et rêvant avec un sourire pâle et doux. Autour d'elle, des terrains vagues. Au fond, un pâté de vieilles maisons noires et silencieuses, aux rares fenêtres sombres, comme des yeux éteints.

Mais, ici encore, il faut s'adresser aux peintres étrangers, pour écouter la voix directe du peuple, dans toute son âpreté. Et c'est un Espagnol, M. Ramon Casas, qui me la fait le mieux entendre dans son grand tableau des troubles de *Barcelone, en 1902*. Les gendarmes à cheval, enveloppés jusqu'à la bouche dans leurs manteaux noirs, chargent le peuple sur une place. Les chevaux galopent, entrent dans la foule qui recule. Un grand vide se fait autour d'eux. Au premier plan, un homme s'écroule aux pieds d'un cavalier. Les gens se bousculent pour fuir; des gestes de révolte se dressent au milieu du troupeau épeuré; des fumées de détonations s'élèvent. Au fond, se silhouette la ville : maisons, tours, cathédrale. Le ciel est couvert de nuées épaisses, rougies par le soleil couchant, au milieu desquelles s'ouvre une trouée de ciel bleu. L'air est chargé de poussière et de brume. Les feuilles mortes des arbres, arrachées par le vent, sont éparses sur le sol. Il semble qu'on entende ce bruit terrible d'Océan que fait le grondement d'une foule soulevée. Le style de l'œuvre ne suffisait pas à l'imposer; mais elle est animée d'une émotion populaire qu'on ne rencontre pas ailleurs. Voici un peintre qui a su trouver et sentir un grand sujet.

Il me faut faire rentrer dans la même catégorie d'œuvres toute une série de peintures qui retracent des scènes populaires, en y ajoutant l'attrait pour nous de l'exotisme. Entre tous, M. Zuloaga, criard, brutal, grimaçant, mais s'imposant par la violence de sa sensualité, par le souffle brûlant, voluptueux, animal, presque féroce, qui se dégage de ses filles espagnoles, aux superbes yeux de bêtes, aux sourires carnassiers qui découvrent les dents et les gencives rouges, à la souple maigreur, aux chairs violettes, aux figures fardées, couvertes de poudre de riz, laides, noiraudes, — des guenons, — insupportables, séduisantes, affolantes. Voilà un peintre qui n'aime peut-être pas la peinture; mais il aime ce qu'il peint : les Gitanes et les Andalouses; et je vous assure qu'au milieu de tant de peintres qui n'aiment rien, cela fait plaisir: et l'on applaudit cette musique de sauvage qui déchire les oreilles, ce coloris qui a des aigreurs et des fausses notes effroyables.

La *Partie de pelote au pays basque*, de mademoiselle Dufau,

montre les rares dons d'intelligence, d'élégance nerveuse, de vision nette, d'ardent coloris, que nous avons déjà admirés chez cette remarquable artiste. C'est d'ailleurs une œuvre hâtive, mais qui plaît par ses beaux types félins, et son aspect décoratif. — Je citerai rapidement *les Vieilles Femmes de l'hospice de Schiedam*, par M. Courtens, — *l'Enterrement hollandais*, de M. Charles Bartlett, qui est intelligent et fort, — *la Râfle* amusante et animée de M. Devambez, — le vieux vagabond de M. Roll, que je n'aime guère, — le vieux nain à la Velasquez de M. Wageman, — la *Marchande de harengs*, de madame Madeleine Lemaire, — les types espagnols de M. Graner-Arrufi, — les *Prisonniers arabes*, de M. Dinet, qui ont une expression de crainte, d'ennui, de résignation sauvages. — M. Raymond Woog expose une étude de mœurs, *Sollicitude mercenaire*, qui est habilement peinte. — *Le Promenoir des Concerts Lamoureux* par M. Gumery était un beau sujet. Il eût gagné à être étudié davantage, et concentré dans le clair-obscur d'un théâtre ; cette lumière crue du cirque jure horriblement avec ces expressions de musiciens hallucinés. — Enfin, les types populaires de MM. Anglada, Arcos, Borchardt, Ferdinand Bourgeois, Ernest Bisson, Garrido, Gilbert, Higgins, Hochard, Jungmann, Lewisohn, Mezquita, Louis Roger, Synave et de mademoiselle Lovering.

Restent les mythologies, allégories, académies, et fantaisies. Elles triomphèrent jadis. Leur décadence est complète aujourd'hui. Le nu devient rare. La fantaisie se modernise, s'habille (se déshabille parfois) à la parisienne, mais ne se montre plus toute nue que par exception. Le nu est aussi quelque chose d'héroïque, et les artistes modernes ont peur de cet héroïsme-là, comme de tout héroïsme, comme de tout ridicule. Il n'y a que quelques vieux classiques obstinés, qui lui demeurent fidèles ; de-ci de-là, quelques peintres polissons ; enfin, seulement deux ou trois vrais artistes, qui sentent encore d'une façon vivante la païenne beauté. Au premier rang de ceux-ci, je nommerais de nouveau mademoiselle Dufau, si, justement, cette année, sa *Grande Voix* (un homme et une femme nus qui écoutent l'Océan), malgré cette grâce farouche, qui est le propre de l'artiste, n'était inférieure à ses œuvres précédentes, et ici même, peut-être, à son tableau de vie moderne. —

Vers les flots attiédis, de M. Boyé, montre un beau corps de femme ensoleillé au bord des flots bleus. — M. Courtois a le sens de la forme classique; mais sa palette a la maladie du vert, et il peint sur porcelaine. — Le coloris de M. Rochegrosse est une liqueur fade, qui tourne à l'aigre. — M. Séon est pétrifié. — M. Henner ne varie pas, et M. Bouguereau continue. — M. Maurice Denis représente avec une fidélité entêtée un passé impressionniste et décadent, qui, bien qu'assez rapproché de nous, semble plus loin que l'âge de pierre. Il a parfois, dans sa *Plage* et dans ses *Baigneuses*, une grâce juvénile d'invention et d'harmonies musicales, qui est perdue à plaisir par ce parti pris d'archaïsme un peu ridicule, où il entre beaucoup de conviction, un peu de snobisme et, sans doute, un peu d'indolence. — *Le Rompeur de lances*, de M. Edmond Tapissier, qui n'est pas sans talent, me semble assez symbolique, mais pas tout à fait dans le sens où l'a voulu le peintre. « Il combat pour le monde dans l'indifférence, et s'agite isolé, champion d'idéal », dit tristement l'auteur, qui représente un vieux chevalier au milieu d'une foule qui ne se soucie que de ses intérêts : paysans qui discutent, amoureux, jeune mère occupée de son enfant, vieille qui songe au passé... Il ne voit pas que c'est justice, et qu'un idéal qui peut être indifférent à la vie, est un idéal inutile, et inférieur à la vie.

La *Rêverie*, de mademoiselle Adour, est d'une jolie lumière, avec des reflets de paon dans les arbres, sur les cheveux et les robes. — M. Maxence a des effets ensoleillés de vitrail. — M. La Touche a une imagination brillante et une virtuosité dont il abuse. Ses fantaisies galantes rappellent les décadents italiens de la suite de Corrège, ou certains Vénitiens du XVIIe siècle : mais il a encore moins de naïveté qu'eux, s'il est possible, et un raffinement de cœur et d'esprit qui fait sa séduction et sa faiblesse. Avec tant de dons de coloris et d'invention, et une fougue et une facilité incroyables, il risque de ne jamais faire une œuvre. — Quant à M. Jean Veber, le charme qu'il semble trouver à la laideur le rend cher au public. Ce succès l'encourage à la répétition de ses procédés. Une étude attentive des caractères lui est nécessaire, pour renouveler sa fantaisie comique, qui se contente trop aisément

de charges, quand il y a en lui des qualités éminentes d'observateur et de peintre.

***

La sculpture est, dans l'ensemble, d'une désolante médiocrité. C'est, malheureusement, son habitude; mais l'absence, cette année, de maîtres comme Rodin, fait sentir plus fortement le vide. Que de carrières de marbre gâchées! que de maisons on aurait pu bâtir plus utilement avec ces blocs de pierre!... En peinture, si les individualités sont rares, il y a au moins une moyenne de talent très honorable, et qui augmente chaque année. En sculpture, c'est une poignée d'artistes et, autour, le néant. D'où vient cette étonnante différence? De la nécessité plus grande en sculpture qu'en peinture d'une tradition artistique ininterrompue, ou de l'inutilité de la sculpture dans la vie moderne, de son manque d'emploi, de son caractère trop désintéressé? Car ce divorce d'un art et de la société de son temps est mortel pour l'art: à vivre dans un monde de formes sans rapports avec les besoins ni avec les sentiments du temps, il a tôt fait d'étouffer; il faut être un génie pour pouvoir se passer de la collaboration morale du public, dont la sympathie et l'intérêt sont nécessaires à l'artiste le plus dédaigneux.

En attendant qu'un progrès social, en élevant le peuple à l'intelligence de l'art, donne à la sculpture une plus vaste clientèle, et un emploi plus large dans la vie publique, je ne vois guère le salut pour elle que dans la petite statuaire, qui peut s'accommoder des exigences de notre habitation bourgeoise. Elle s'est fort développée depuis quelques années; et déjà elle a fourni nombre d'œuvres de talent. Mais elle ne saurait remplacer ce à quoi elle succède; ce ne sont pas seulement les dimensions qui se rapetissent et s'adaptent à la vie moderne, c'est l'esprit. A l'ornement d'un salon, Clodion convient mieux que Michel-Ange ou Rodin: et, sur cette voie, la sculpture risque de s'acheminer au bibelot parisien, au menu objet d'art. — Il est vrai que l'objet d'art, de son côté, s'achemine depuis quelque temps à la grande sculpture, par une aberration orgueilleuse qui rappelle les fantaisies démentes de la fin de la Renaissance italienne, où Cellini mettait

plus de pensée dans une salière que Michel-Ange dans la voûte de la Sixtine.

M. Constantin Meunier expose, à la « Société nationale », un buste de *Vieux Mineur*, une tête de bronze, dont l'énergie précise et sèche fait penser, comme souvent les œuvres du maître, à la sculpture romaine. Il a un autre buste de *Ch. Cottet*, qui est solide, placide, un peu lourd. — L'*Urne funéraire* de M. Bartholomé est ornée d'une figure de marbre en haut-relief, une femme nue jusqu'à mi-corps, entourée d'une draperie qui flotte autour d'elle, appuyant une main sur sa poitrine, l'autre sur ses lèvres en un dernier adieu, les yeux fermés, les traits déjà engourdis, dans la torpeur de la mort : cela est simple, beau et touchant. Sa *Baigneuse* de bronze est une œuvre saine et vigoureuse. L'*Enfant mort* est tragique; mais la composition en est un peu confuse. — Le buste de femme en *Grand deuil*, par M. de Saint-Marceaux, est fin, froid, et distingué. — Il y a dans *la Bacchante au biniou* de M. Injalbert, et dans sa *Muse des bois*, une certaine sève rustique et de la convention. Ses bustes de *Deux Frères* sont une sorte de photographie en terre cuite.

On ne fait pas à M. Voulot la place à laquelle il a droit. Il me paraît le premier aujourd'hui de ceux qui se sont donnés à la « petite sculpture ». Ce n'est pas que quelques-unes de ses expositions précédentes ne m'aient plu davantage; celle-ci ne me fait pas oublier le charme passionné de ses groupes de *Danseuses* d'il y a deux ans. Il n'est pas sans maniérisme dans sa *Lutinerie* de cette année, ou dans *Maternité*, aux types faunesques, dont les sourires semblent un reflet du Parmesan ou du Corrège. Son petit groupe d'argent : *Autour du terme*, est un peu froid. Mais la statuette de femme qu'il appelle *Volupté* a un superbe mouvement des draperies et du buste rejeté en arrière, avec quelque chose de fort, de fier, d'enivré et de sain. Sa *Fête pastorale*, un bas-relief en plâtre finement patiné, doré, bleuté, est d'un goût exquis. Le parfum poétique en est délicat et complexe : on pense à la fois à Pompéi, à Tanagra, aux sculpteurs florentins ; et cependant les types sont bien personnels, français, plus que français, alsaciens : ils ont la sensualité heureuse et tranquille, la rêverie gaie et calme de la bonne Alsace.

La Femme à l'arc, de M. Desbois, est une robuste petite statuette d'argent, où il y a plus de force et de grandeur que dans la plupart des grandes œuvres. — Le groupe des trois fillettes qui ont *peur des revenants*, par madame de Frumerie, est d'une joliesse mondaine, trop jolie et trop mondaine peut-être, mais délicate et fraîche, comme sa *Madone*, très doucement estompée. — Les statuettes de M. Dejean sont d'un parisianisme amusant, même quand il représente des Vestales. J'aime surtout sa *Tête de femme* aux rieuses fossettes. — *Le Faune mordu*, de M. Jef Lambeau, malgré quelque sauvagerie, joue trop au Michel-Ange, et d'une façon forcée.

Je regrette de ne pas goûter le *Beethoven* de M. Bourdelle. Je sais combien il s'applique depuis plusieurs années à l'étude de cette grande figure. Son buste est triste, tourmenté, mais sans force; c'est une sorte de Beethoven épuisé, évidé; ce n'est pas le lutteur indomptable à la mâchoire violente, que nous montre le masque de 1812. — A ce propos, je me demande si M. Bourdelle ne s'est pas inspiré, par hasard, non de ce masque superbe pris sur Beethoven vivant, mais du masque pris après sa mort. Ce serait, en ce cas, une erreur; car la figure avait été complètement déformée et amincie par les opérations qu'on lui fit subir afin de connaître les causes de la surdité. Au reste, je ne comprends pas pourquoi les sculpteurs s'acharnent à cette tête, dont l'image vraie est si puissante. Les idéalisations de l'art sont faibles et littéraires en face de la réalité héroïque.

Les sculptures de madame Besnard ont une grâce tantôt maniérée, tantôt sèche, avec des procédés de peintre. — J'ai remarqué les statuettes d'enfant, très réalistes, de M. Alexandre Charpentier. — l'*Enfant qui rit* de M. Dampt, — le *Saint-Just* de M. Roche, — les statuettes polychromes de M. Léonard. — *la Fillette au coq* et *le Gosse* de madame de Giessendorff. — *les Joueuses de tennis* de M. Guétant. — les *Résignés* de M. Tarrit. — les deux têtes de *Pêcheuses bretonnes* de M. Halou. — la *Bacchante* et *l'Homme à la pipe* de M. Toussaint. — *la Coquetterie* de M. Kaufmann. — *les Danaïdes* de M. Marin. — un assez grand nombre de statues de travailleurs et de miséreux par M. Wittmann et M. Astié. — les cires grimaçantes de M. Ganesco. — les animaux de M. Cordier.

— la massive *soupière familiale*, de M. Jean Baffier, *avec plat à viande portés par six bouchers ou cuisiniers formant cariatides, et conçus d'après l'observation de la nature des choses et des êtres du pays celto-franc*. (Je ne puis juger si c'est celto-franc; mais ce n'est guère français.) — Parmi les bustes, le *Renoir* doux, mélancolique et frileux de M. Paulin, — le *Tolstoy* trop ravagé de M. Aronson, — un buste suave de jeune fille par mademoiselle Gillet, — et les œuvres de MM. Escoula, Fix-Masseau, Fagel, Gallet, Raphael, Sorensen, et de mesdames Marie Cazin, Hartmann et Lafaurie.

Aux « Artistes Français », le fronton de M. Sicard, pour le lycée de jeunes filles de Tours, est un heureux essai pour sortir de la convention académique habituelle à ces sortes de décoration. C'est un groupe de jeunes écolières, étudiant, ou causant. La composition a des vides et des faiblesses; le fond de verdure est un peu lourd; mais certains détails sont charmants : ainsi l'aimable figure de jeune fille assise, regardant dans le vague, rêvant, souriant à peine, ou la fillette debout et accoudée. Et le joli sujet! comme il change agréablement des niaiseries gréco-romaines! — *La Pesée*, de M. d'Houdain, plaît par le beau travail du marbre et le mouvement harmonieux. Sa statue de *Jeune Fille* nue est fade, mais élégante. — Le groupe de bronze de mademoiselle Claudel, *l'Age mûr*, a de grandes qualités : de la force, une impétuosité de vague qui se rue, de la passion, de la tristesse, mais un goût vraiment trop décidé de la laideur, et je ne sais quoi de mou dans la nervosité, de lâché, d'improvisé, qui est un peu la caricature du génie de Rodin.

L'Homme et la Misère humaine, de M. Ségoffin, est déclamatoire et non sans banalité; mais le travail en est beau, et le sentiment, d'une énergie sombre, est certainement sincère. — L'énorme monument de *la Toulousaine*, par M. Ducuing, est assez ridicule. Il a un gros entrain, bien vulgaire. Le piédestal, « synthétisant le passé glorieux de Toulouse », est extrêmement pauvre. Il est absurde de hisser sur un socle aussi académique une figure de la rue; il faudrait au moins lui trouver un encadrement plus original et plus populaire. — M. Soulès a plus de grâce dans sa statue de *la Ville de Mont-de-Marsan*, en robe du XVe siècle, et coiffée du hennin. —

Maternité, de M. Szymanowski, est d'un mouvement exagéré, mais le sentiment fiévreux en est vrai. — *Le Gué*, de M. Pallez, est d'une tendre mièvrerie. — Mademoiselle Diéterle a un excellent buste de vieille femme, très vivant. — J'ai aimé l'agréable buste de *Madame E. Guillaume* par M. Cipriani; — le *Portrait de M. Camille Barrère* par M. Ségoffin, qui est vigoureusement exécuté; — le volontaire *Portrait de mademoiselle de Cathelineau* par M. Fosse; — le buste en bronze, intelligent et scrupuleux, du *Docteur Huchard* par M. Boucher; — le gentil *Monument Colardeau* de M. Verlet.

Je signale parmi les autres sculptures la *Statue équestre du colonel Howard*, pour la ville de Baltimore, par M. Frémiet, et la tête de sa *Statue colossale de Ferdinand de Lesseps*, érigée à Port-Saïd, — la statue d'*Henri d'Orléans* par M. Mercié, — *les Deux Douleurs* de M. Rivière, — *l'Épervier* de M. Alaphilippe, — *l'Hiver* de M. Cardona, — *la Veuve* de M. Birot, — *Rêverie* de M. Peter, — les *Animaux* de MM. Loyseau et Mérite, — les œuvres de MM. Becquet, Bourlange, Dufrasne, Drivier, Jean Descomps, Hugues, Landowski, Legrain, Lévêque, Mathieu, Malacan, Nava, Perron, Pégrain, Peyre, Récipon, Sollier, Torre, et de madame Berthe Girardet; — parmi les bustes, ceux de MM. Blondat, Bouillon, Carlès, Carlier, Caniez, Cheuret, Ernest Dubois, Derré, Duseaux, Demaille, Korschann, Muhlenbeck, Marqueste, Plessis, Récipon, Marc Robert, Soulès, Theunissen, et de madame Peltier.

Il y a aussi dans les statuettes un assez grand nombre de portraits, dont l'amusant petit *Frémiet* de M. Gréber. — Le petit groupe équestre en bronze de M. Tancrède Pozzi, *l'Ambition*, a une fougue d'opéra, mais qui n'est pas désagréable, et fait penser aux sculpteurs italiens de la fin de la Renaissance. — M. Victor Peter expose dix-sept intéressantes plaquettes d'animaux. — Les statuettes de M. Ségoffin, de M. Stanislas Lami, de M. Moreau-Vauthier, les *Chevaux* de M. de Monard, les *Chats* de M. Riché, les médailles de M. Nocq m'ont aussi frappé.

Les bons sentiments n'abondent pas moins que les mauvaises œuvres; c'est une compensation (d'aucuns diraient : une aggravation) : César est flétri; Bonaparte reçoit d'un chien une leçon d'humanité; les vertus domestiques sont

célébrées sur tous les tons, et le marbre traduit les *Lettres à Émilie* de Dumoustier.

Le nombre des femmes exposantes en sculpture a beaucoup augmenté, surtout à « la Société nationale », à ce qu'il m'a semblé ; et leurs envois ne sont pas beaucoup plus mauvais, en somme, que ceux de leurs concurrents.

***

A la section d'architecture, j'ai été surtout attiré par les plans et dessins de M. Benouville pour des *Maisons ouvrières*. Le rez-de-chaussée est utilisé en buanderie, bûcher, atelier, et fait communiquer le jardin sur route avec le jardin du fond. A l'étage au-dessus, un logement comprenant une grande salle, et deux, trois, quatre ou six chambres ; enfin, un grenier. Les plans m'ont semblé pratiques, et les prix abordables. Le mobilier de maison ouvrière, que M. Benouville expose également, est gentil et clair, mais un peu coûteux, et surtout trop léger, d'une solidité douteuse. Il y a là, en tout cas, des études utiles qui doivent être suivies par le public, et poursuivies par l'artiste. — M. Gosset a un *Projet de théâtre populaire pour cinq mille personnes*. — M. Sauvage expose une amusante chambre d'enfant, et M. Gaillard une belle salle à manger. — MM. Francis Jourdain et Cousin ont inventé des décorations murales, aux teintes vaporeuses et attirantes. — Je note aussi l'*Hôtel pour un amateur de musique*, à Chicago, par M. Spiernig, les envois de M. Plumet et de M. Selmersheim, et les fantaisies métaphysiques de M. Garas et de M. Provensal, qui trouvent qu'il y a urgence à élever un *Temple à la mort*, ou à construire la *Maison de Solness*.

La place me manque, — comme c'est l'usage, — pour apprécier la foule des dessins, pastels, aquarelles, gravures, miniatures et objets d'art. Il n'y a aucun moyen de rendre compte, en un article, de sept mille cinq cent quatorze œuvres d'art. Malgré l'intérêt de ces Expositions encyclopédiques, où se résume, à la fois, tout le mouvement artistique de l'année, combien il serait désirable qu'on pût disjoindre les sections, qu'elles ne s'ouvrissent pas toutes à la même époque, que la section d'objets d'art, par exemple, devançât

de quelques semaines les sections de peinture et de sculpture, dont l'abondance et le fracas l'étouffent !

Je voudrais pouvoir m'arrêter plus longuement, surtout à la section de dessins, pour dire la grâce des jeunes femmes nues de M. Vidal, — l'esprit et l'art de M. Louis Legrand dans ses scènes parisiennes, — de M. Jeanniot dans ses illustrations d'*Adolphe*, qui sont intelligentes, mais manquent un peu de fièvre, — le grand effort, patient et sec de M. Houbron, dont les vues de Paris remplissent toute une salle. — M. Henri Martin expose, avec une *Étude* pour le jeune paysan de son triptyque, un pastel : *Perverse*, aux lignes onduleuses, rose et vert ensoleillés. — M. Jules Breton nous montre *Delphine Bernard*, « telle qu'il la vit au Louvre en 1847 », qui a un charme irréel, je ne sais quoi de préraphaélite. — *La Petite Malade*, de madame Beaury-Saurel, m'a intéressé par sa vérité d'expression. — Je ne puis que citer la richesse chatoyante du coloris de M. Thaulow, dans ses pastels et ses gravures, — (la gravure en couleur a fait de grands progrès, et M. Osterlind et M. Melian en donnent aussi de beaux exemples). — les petites Hollandaises de M. Guillaume Roger, — les petites Bretonnes de M. Charlet, — le *Liszt* aux yeux bleus de M. de Groux, — la *Mélusine* de M. Dubufe. — les aimables pastels de madame Juliette Dubufe-Wehrlé, — les médaillons ornés de gouaches de mademoiselle Suzanne Lemaire, — enfin les œuvres de MM. Adler, David André. Bonnencontre. Bourget, Delachaux, Doigneau. Friant. de la Gandara. Hanicotte, Iwill, Lucien Monod, Milcendeau, de la Nézière. Pointelin, Sternberg, et de mesdames Davids et Franck.

Les objets d'art ont leur séduction accoutumée. Il ne me paraît pourtant pas que le mouvement artistique qui s'annonçait là, il y a quelques années, ait donné tout ce qu'il promettait. L'art nouveau s'assagit : mais de ce chaos d'influences exotiques et hétéroclites, qui s'apaisent, il ne semble pas encore se dégager très nettement un style, inspiré non des caprices de la mode d'un jour, mais des besoins nouveaux. On a plaisir à revoir les émaux de M. Thesmar, — les verreries de M. Tiffany, — les émaux cloisonnés de M. Louchet, — les grès de M. Hansen-Jacobsen, — les grès et porcelaines de M. Delaherche, — les céramiques de M. Dammouse. — les

bois et argent de M. Carabin, — les fontes à la cire perdue de M. Desbois, — les meubles de M. Gallé, — les reliures de madame Rollince. — Les aiguières et les plats d'argent de M. Bocquet témoignent d'une fantaisie originale ; — et M. Édouard Monod expose des vases et des bijoux d'argent et d'or, d'un beau ton, et d'une élégance sobre et sévère.

On me dispensera de parler du *Sarcophage* de Rouchomowski : la publicité qu'on lui a faite n'a d'égale que sa médiocrité. Je n'ai jamais réussi à m'intéresser à une méchante œuvre parce qu'il fallait prendre une loupe pour la voir. Tout au plus lui suis-je reconnaissant de ce qu'elle est à peine visible à l'œil nu.

*
* *

En résumé, des Salons agréables, où le talent fait bien moins défaut que la force. Le goût général des artistes s'est affiné, mais parfois d'une façon excessive, aux dépens de qualités plus précieuses, dont la première est la vie. On a vu comment le sentiment le plus vigoureux de la vie populaire, ou de la vie religieuse, se trouve plutôt chez des artistes étrangers que chez des Français. Et ce ne sont pas seulement les grandes énergies de l'âme qui me semblent atteintes; la sensualité même est émoussée. Ce n'est pas un état morbide : car toutes les hallucinations et les exagérations impressionnistes, idéalistes ou symbolistes d'autrefois sont à peu près effacées. C'est un état de fatigue. Au demeurant, une école intelligente, distinguée, qui sait écrire, qui vaut moins par ce qu'elle dit que par la façon dont elle le dit. C'est quelque chose. Ce n'est pas beaucoup; et si l'art veut trouver sa place dans la société nouvelle, à laquelle nous travaillons, il faudra qu'il sorte de ces jeux de désœuvrés spirituels. Un des meilleurs parmi les artistes dont j'ai parlé, M. J.-F. Raffaelli, dans une *Lettre à mes amis d'Amérique sur l'art dans une démocratie*, l'a dit lui-même : « Une nation n'a aucun intérêt à avoir un grand nombre d'artistes, bien au contraire. En effet, les artistes agissent sur

la société, non par le sujet, la peinture, le métier, mais par l'âme, uniquement, par l'hypnotisme de l'âme. Il importe donc surtout que ces âmes soient hautes. » Je souhaite que quelque passion vienne réveiller cette élite un peu engourdie.

Mais il n'y a pas lieu de nous plaindre, cette fois. Les Salons de 1903 ont au moins une grande œuvre. Et l'on peut être fier de la vitalité d'un pays où les vides produits par la disparition des grands artistes ne restent pas longtemps ouverts, — où, moins de cinq années après la mort de Puvis de Chavannes, s'impose victorieusement Henri Martin.

ROMAIN ROLLAND.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LES VACANCES
D'UN JEUNE HOMME SAGE

Il n'y a plus d'enfants.
(VIEUX DICTON.)

Bien qu'il eût fait avec soin le tour de l'oranger qui est à l'angle du parterre, près du bassin, dans le jardin du Luxembourg, et que ce rite superstitieux passât, à l'École Saint-Xavier, pour porter infailliblement chance aux candidats qui l'accomplissent, Georges Dolonne n'en fut pas moins refusé à son baccalauréat. L'oral lui fut néfaste. L'événement eut lieu en Sorbonne, le lundi 19 juillet 188..., un peu avant midi. Georges Dolonne vint le dernier de sa série : aussi son examen fut-il assez bref. Les examinateurs avaient hâte d'aller déjeuner. Depuis plus de deux heures qu'il assistait, assis sur un banc, dans la petite salle obscure et poussiéreuse, à l'interrogatoire de ses camarades, il lui semblait qu'il eût répondu assez bien à leur place, tandis qu'on lui réservait justement sans doute des questions auxquelles il ne saurait pas répondre.

Ce fut en ces conditions que son tour arriva. L'appel de son nom retentit dans la salle déserte, et il se trouva seul devant trois messieurs attablés derrière un tapis vert. Quoiqu'il les eût longuement regardés, il ne les reconnut point. Deux d'entre eux étaient maigres, l'un avec une barbiche noire, l'autre avec des favoris gris; le troisième, gros et rasé.

se renversait au dossier de sa chaise et mâchonnait un cure-dents. L'explication que donna Georges Dolonne d'un texte de Xénophon fut confuse. Le règne de Louis XIII, à qui paraissait s'intéresser extrêmement le monsieur à barbiche, lui était très incomplètement connu, et surtout l'affaire de la Valteline. Il fut injuste pour Richelieu. Le monsieur à favoris lui demanda sur les fables de La Fontaine des détails indiscrets ; puis il pointa une feuille du bout de son crayon, qu'il suça ensuite et qu'il posa sur la table.

Georges Dolonne avait chaud et soif. Il pensa à l'oranger du Luxembourg : de sa caisse verte, son tronc noueux arrondissait en boule ses feuilles vernies, sur le ciel clair. L'oranger était sa seule chance de salut : on y avait, à l'École Saint-Xavier, une confiance assurée ! Et Georges Dolonne se revit faisant le tour de l'arbre, réentendit le clapotement du jet d'eau. Les examinateurs se consultaient. Le gros glabre le considérait avec bonté, son poing fermé sur le tapis vert. Georges Dolonne était de petite taille, mince et frêle, les cheveux blonds et le teint pâle. Il se sentit soupesé comme dans une balance et se redressa fièrement : il saurait être refusé tout comme un autre. Des gouttes de sueur lui perlaient au front. Il tira de sa tunique un mouchoir fin, s'essuya et se moucha, bien qu'il n'en n'eût aucun besoin.

Le gros examinateur laissa retomber bruyamment les pieds de sa chaise et dit à Georges Dolonne, d'une voix égale et douce qui contrastait avec son corps épais et sa large face rasée :

— Voyons, monsieur, dites-moi, pour finir, quels sont les affluents de droite de la Loire ?

Georges Dolonne comprit toute l'importance de la question. Elle allait décider de l'issue de son examen. L'examinateur à barbiche et l'examinateur à favoris caressèrent, l'un son poil gris, l'autre son crin noir, et parurent soudain attentifs. L'appariteur, qui remuait des bancs, s'arrêta. Georges Dolonne réfléchit.

« Les affluents de droite de la Loire ?... »

Il en nomma un, précipitamment. C'était l'un des plus petits et des plus insignifiants : la Vince. Il la connaissait bien, cette souple rivière. Elle coulait à travers des prairies, entre

des peupliers, et passait, divisée en deux branches, sous les deux ponts en pierre de la petite ville de Rivray-sur-Vince, où il allait pendant les vacances et où il serait le lendemain soir. Il nomma la Vince, puis resta court. La carte de France s'étendit devant ses yeux. Les montagnes s'y dessinaient comme des chenilles; les préfectures la marquaient de leur petit cercle et les sous-préfectures de leur point noir. Les fleuves y traçaient leurs lignes sinueuses, droites ou courbes. La Meuse, la Seine, la Garonne, le Rhône et la Loire y formaient un fouillis inextricable. Il se tut.

Le gros examinateur se leva, l'air découragé, et mit ses fortes mains sur les épaules de ses collègues, qui se penchaient pour consulter les notes du candidat, et Georges Dolonne l'entendit qui lui disait de sa bonne voix douce :

— Vous êtes ajourné, monsieur.

Georges Dolonne salua poliment. Debout, il se sentit les jambes molles. Les affluents de la Loire lui revenaient brusquement à l'esprit. Il avait leurs noms sur les lèvres. A la porte de la salle, il se retourna : elle était vide. Le tapis vert avait reverdi. Georges Dolonne descendit l'escalier B, qu'il avait monté, deux heures auparavant, sans présomption mais non sans espoir.

Dans la cour, il fut ébloui de l'ardeur du soleil qui tombait d'aplomb sur le pavé chaud, entre les quatre murs qui la bordaient. Les vitres des fenêtres semblaient fondre. Le dôme de l'église de la Sorbonne bombait sur le ciel bleu et brûlant, comme trop mûr et près d'éclater. Des pigeons lourds traversaient l'air surchauffé et se posaient çà et là. Ils piquaient du bec dans l'interstice des pavés de grès. L'un d'eux roucoula et gonfla ses plumes lisses et pesantes. Sur le mur, dans un cadre de bois, les noms des candidats admissibles à l'écrit étaient encore affichés : il y relut le sien. Le gros examinateur qui l'avait ajourné traversait la cour déserte, sous une ombrelle blanche. Georges Dolonne déboutonna sa tunique qui l'étouffait, s'éventa avec son képi et dit à haute voix :

— Zut !

De toute façon, c'était la fin de l'année scolaire, de la classe et de l'étude, du préau et du réfectoire, du lever mati-

nal : demi-pensionnaire, il devait être à l'École Saint-Xavier à huit heures du matin et n'en revenir que le soir pour dîner, avec des devoirs à terminer et des leçons à apprendre. Bien que le régime de Saint-Xavier fût assez doux, il n'en est pas moins ennuyeux, à seize ans, d'obéir à la cloche et de n'avoir congé que le dimanche, après vêpres. Reçu ou non, c'étaient tout de même les vacances, le silence de la province, la campagne, les longues journées de paresse ou de promenades.

Il était arrêté au coin de la place de la Sorbonne et du boulevard Saint-Michel, immobile au bord du trottoir. Un lourd tonneau d'arrosage remontait la chaussée. L'éventail d'eau éclaboussa ses bottines poudreuses et cingla le bord de son pantalon gris. La corne d'un tramway gémit. Un Algérien passa avec une charge de tapis grossièrement colorés ; sa face noire luisait sous la chéchia rouge. Un arbre laissa tomber une feuille prématurément roussie et desséchée.

Georges Dolonne marchait à petits pas. Il consulta sa montre de nickel, que son père lui avait promis de remplacer par une montre d'or à double boîtier s'il rentrait bachelier. Elle marquait midi moins trois. Il ne se pressa point. Il fallait maintenant annoncer à sa mère un échec qu'elle mettrait sans nul doute au compte de sa timidité, mais il regrettait de n'avoir rien à lui apprendre qui lui fît plaisir. Son père accepterait la chose également bien : M. Dolonne était bon et distrait, et ses sévérités ne duraient point. Georges ne désespérait pas d'avoir tout de même la montre à double boîtier. Ses parents trouveraient bien une occasion honorable de la lui donner. D'ailleurs il ne verrait sans doute pas son père à déjeuner : madame Dolonne était souvent seule.

La pensée du déjeuner lui fit hâter un peu le pas. Il avait faim. Devant le café Vachette, il s'entendit appeler :

— Dolonne !

Un grand garçon barbu lui faisait signe avec sa canne. Il était accoudé à une petite table ronde et fumait un gros cigare en buvant un verre de porto. A côté de lui, une jeune femme, blonde, habillée d'une jupe de toile bleue et d'une blouse claire, regardait Dolonne s'avancer. Elle avait aux lèvres deux longues pailles qu'elle trempait dans un verre rempli d'orangeade et de glace pilée et grésillante.

— Eh bien, mon vieux ? — dit le garçon barbu.

— Recalé ! — fit Dolonne stoïquement, en prenant la main que lui tendait Maxime Plantel et où il sentit la bague d'or qui en ornait le petit doigt.

— Ah ! les porcs !

Maxime Plantel avait été reçu la veille. Mais il ne gardait pas à ses juges beaucoup de reconnaissance. Il leur en voulait du danger qu'il avait couru. Pourtant il leur savait un certain gré de n'avoir pas changé son angoisse en celle qu'il aurait eue à reparaître devant son père, le baron Plantel, dans l'état où il voyait aujourd'hui son camarade Dolonne. Aussi lui dit-il avec satisfaction et regret :

— Ils ont été chics pour moi, mais pour toi, non. Quels veaux ! Tiens, en voilà un !

C'était le gros examinateur rasé de tout à l'heure. Il entendit le propos, regarda les deux jeunes gens et la jolie fille qui continuait à aspirer ses pailles, sourit de sa large face, ferma son ombrelle et entra dans le café.

— Oui, c'est Chambrot ! — dit Maxime Plantel. — Pas un mauvais type : il a reçu Lagourdie et Clément.

Georges Dolonne, que le succès de Lagourdie, qui était une brute, et de Clément, qui était un niais, laissait indifférent, et pour qui M. Chambrot n'avait plus maintenant aucun intérêt, admirait l'amie de Maxime Plantel. Elle avait laissé les pailles et levait vers lui sa fraîche figure au nez fin, sous une toque de fleurs que dépassait au front une frange de cheveux.

— Je ne t'ai pas présenté... Mon ami Georges Dolonne... Mademoiselle Eugénie. Nini... pour mon frère Fernand. Déjeune donc avec nous. Il est à Paris, en permission, et il a amené avec lui cette jeune personne, qui lui tient compagnie là-bas ; il est allé faire une course et m'a confié Nini. Il va revenir.

Fernand Plantel, le frère aîné de Maxime, sous-lieutenant de dragons, intimidait Georges Dolonne. Celui-ci n'aurait pas voulu se montrer en potache à côté du brillant officier. Aussi refusa-t-il l'invitation de Maxime.

— Prends au moins un verre de porto !

Georges s'assit à la table ronde. Mademoiselle Eugénie déplaça un peu sa chaise.

— Où vas-tu en vacances ?

— A Rivray-sur-Vince, chez mon oncle.

— Où est-ce, ça, Rivray ?

— Près de Vallins.

— Vallins !... C'est où est Fernand ! Ah ! elle est bonne, celle-là !... Vous allez être voisins, Nini et toi.

— Alors, monsieur, vous connaissez Vallins ? — dit mademoiselle Eugénie d'une voix distinguée.

Maxime Plantel les considéra avec indulgence, vida son verre de porto et tira quelques bouffées de son cigare, en contemplant le saphir de sa bague. C'était un garçon important. En rhétorique, Georges Dolonne l'avait trouvé vétéran et installé là comme chez lui. Vigoureux, barbu, plus âgé que ses camarades de classe, c'était déjà un homme. Le préfet des études le respectait. Il fréquentait le collège assez irrégulièrement et manquait d'y venir les dimanches, l'hiver pour assister aux matinées, l'été pour parier aux courses. En classe, il consultait les journaux de théâtre ou de sport, et étudiait les programmes et les pronostics. D'ailleurs bon enfant, serviable et généreux. On le ménageait pour ses aumônes au denier de Saint-Pierre et à la Sainte-Enfance. Il avait toujours un louis en poche à la disposition de n'importe qui. Il savait déjà le pouvoir et le prestige de l'argent, et tenait cela de son père, le baron Plantel, financier.

Le baron Plantel habitait un fort bel hôtel, faubourg Saint-Honoré. Georges Dolonne y était allé quelquefois voir Maxime, qui avait eu la grippe et était resté plusieurs semaines sans paraître au collège. Maxime avait là son appartement particulier, meublé de canapés et de fauteuils en peau de truie, avec des panoplies de cannes et de cravaches. Au mur, des gravures hippiques. Dans une armoire, des boîtes de cigares variés.

Son autorité était grande parmi ses camarades. Il avait eu déjà plusieurs maîtresses. Tous rêvaient d'amour. On lisait beaucoup de livres en cachette, à Saint-Xavier. Ils circulaient, dissimulés en des cartonnages classiques. Il y avait des histoires de France qui servaient de couverture à de singuliers ouvrages, et des grammaires grecques qui abritaient des romans. Les lecteurs se divisaient en réalistes et en roma-

nesques. Georges Dolonne préférait les romans. Maxime Plantel haussait les épaules comme quelqu'un qui sait à quoi s'en tenir. Il aimait beaucoup Georges Dolonne et le protégeait, parce qu'il le trouvait franc et délicat. Georges avouait qu'il était encore sage.

— Eh bien, mon vieux, tu vas au moins te payer une petite fête pour te dédommager !

Georges Dolonne rougit. Mademoiselle Eugénie regardait l'Algérien qui offrait des tapis. Maxime reprit :

— Tu sais, Lagourdie et Clément sont venus me demander conseil. Je les ai envoyés promener ; mais toi, ce n'est pas la même chose.

Et il lui tapa amicalement sur l'épaule, ce qui fit tomber la cendre du cigare qu'il tenait entre ses doigts. Il le jeta sur le trottoir, dans les jambes nues de l'Algérien, qui fit un saut de chèvre.

— Un jour ou l'autre, il faudra bien, vois-tu ! C'est comme le cigare : est-ce que tu vas fumer toujours ton sale *vizir ?*

Mademoiselle Eugénie bâilla.

— Qu'est-ce que tu as, Nini ?

— J'ai que j'ai faim et que je voudrais qu'on déjeune, puisque Fernand ne revient pas.

Georges Dolonne s'était levé.

— Alors, vrai, tu ne restes pas avec nous ? Eh bien, adieu, mon vieux... Garçon !... Dis donc, Georges, tu m'écriras ?

Mademoiselle Nini souriait gentiment au jeune homme, qui la saluait, l'air timide, son képi soulevé sur ses courts cheveux blonds. Elle lui tendit la main.

— Embrasse-le donc, Nini, puisqu'il a raté son bachot !

— Ah ! non, par exemple ! Fernand est trop jaloux...

Georges Dolonne s'éloigna. En traversant la place Saint-Michel, il s'écarta pour éviter un fiacre. Fernand Plantel était dedans, en civil. C'était un beau garçon brun, avec une moustache frisée. Georges Dolonne soupira longuement et continua son chemin vers le quai du Louvre, où habitaient ses parents.

Madame Dolonne, qui guettait son retour, l'attendait au haut de l'escalier.

Elle lui cria :

— Eh bien ?...

— Refusé ! — répondit-il d'en bas.

Sa voix monta entre les parois de stuc lisses et fraîches.

Sur le palier, madame Dolonne l'embrassa :

— Mon pauvre enfant, tu te seras encore troublé...

Le déjeuner était servi. La suspension était empaquetée de mousseline. Par la porte qui donnait sur le salon, on voyait les meubles sous leurs housses de toile blanche à raies rouges. Une odeur de camphre et de vétyver se mêlait à celle des côtelettes.

Madame Dolonne, qui avait déjà déjeuné, regardait son fils manger de bon appétit. Elle lui mit sur son assiette une troisième côtelette et lui remplit son verre.

— Et dire qu'il faudra que tu travailles encore pendant les vacances !...

Georges Dolonne finissait son dessert. Il savait manger un fruit proprement, ce que n'apprend guère un interne, s'il est moins distrait de son travail. Qu'importe d'être bachelier un an plus tôt ou plus tard ? On ne s'habitue jamais d'assez bonne heure à être de bonne compagnie. Elle trouvait son fils bien élevé. Il était timide devant elle, mais c'est une marque de délicatesse de cœur et de finesse d'esprit.

Elle rentra dans la salle à manger, avec son chapeau et en boutonnant ses gants.

— J'ai à sortir. Sois là pour dîner... Je préviendrai ton père.

Seul, Georges alluma une cigarette. Il les choisissait minces, avec un bout en carton, et de tabac d'Orient, vite fumées et laissant dans la bouche un goût mielleux et poivré. Dans sa chambre, sa malle était ouverte et à moitié pleine de linge et de vêtements. Il ôta son ceinturon et sa tunique, rangea divers objets, et, du tiroir de sa commode, serra dans sa malle trois photographies. C'étaient celles de mademoiselle Sylvie, des Variétés, de mademoiselle Carelle, du Gymnase, et de mademoiselle Pauline, des Ambassadeurs. Quoique différentes, elles lui paraissaient également belles. Près des portraits, il plaça son portefeuille. Il y enfermait ses économies. Il rêvait, quand elles seraient suffisantes, de les offrir à l'une de ces trois personnes, sous la forme de bouquets et d'un bijou.

Cela fait, il s'examina dans la glace, retoucha le nœud de sa cravate. Il ne se jugea pas laid, mais petit et un peu maigre. Dans sa bourse, il prit deux louis, les glissa dans sa poche, siffla d'un air important, comme pour se donner courage, et sortit. Il était près de quatre heures. Il prit la rue de Rivoli et tourna vers le boulevard. Il flânait sans but apparent, s'attardant aux magasins, avec l'idée d'un endroit où il voulait aller et d'où ses pas l'éloignaient malgré lui. Il finit par revenir au boulevard. La beauté du jour finissait toute rose et dorée. Il y avait encore beaucoup de monde à Paris. Les terrasses des cafés regorgeaient. Les passants se coudoyaient. De jeunes femmes erraient. Elles marchaient lentement, se laissaient dépasser, vous rattrapaient si l'on s'arrêtait. Elles avaient le visage fardé, les lèvres peintes, regardaient de côté et souriaient. Georges Dolonne rougit jusqu'aux oreilles à l'œillade de l'une d'elles. Il pensa à Lagourdie et à Clément. Que n'osait-il faire comme eux! Mais eux avaient leurs diplômes. Georges regretta le parchemin universitaire qui l'eût peut-être rendu plus audacieux. Il était six heures, il se dirigea vers le quai du Louvre.

Il trouva son père et sa mère au salon, parmi les housses. M. Dolonne lisait un journal; sans doute, madame Dolonne l'avait suffisamment convaincu que l'échec de leur fils était dû à sa timidité plutôt qu'à son ignorance. Il ne lui adressa aucun reproche. Il avait seulement l'air un peu contrarié. Au dîner, on parla du départ du lendemain. M. Dolonne allait aux eaux et ne rejoindrait sa femme et son fils, à Rivray, qu'aux derniers jours des vacances. Georges et sa mère prenaient le train à dix heures, sans attendre la distribution des prix.

Après dîner, on s'accouda au balcon. La vue était admirable et s'étendait, sur la Seine, de Notre-Dame au Trocadéro. Le crépuscule s'achevait, délicat et indistinct, par un soir doux et chaud. Les voitures s'étaient ralenties. Un remorqueur sifflait à l'écluse de la Monnaie. La coupole de l'Institut faisait gros dos et gonflait sa boule sombre. Neuf heures sonnèrent à la pendule du salon, empaquetées et lointaines. Georges ne disait rien.

— Si tu veux aller faire un tour, sors maintenant... N'est-ce pas, Ernest?

M. Dolonne répondit d'un ton un peu sec :

— Mais non, il restera à la maison. Une veille de départ, on ne court pas les rues.

Georges tâta au fond de sa poche les deux louis. La nuit était venue tout à fait. Le reflet des réverbères imitait dans la Seine des piles d'or écroulées. Le remorqueur cessa de siffler. On se tint encore un peu au balcon. A dix heures, Georges embrassa son père et sa mère, et se retira.

— Ne te couche pas tard et dors bien.

Une fois au lit, il s'étendit avec plaisir, remonta sa lampe. Puis il se releva et sauta pieds nus sur le parquet. Avec sa longue chemise, il avait l'air d'une grande fillette après une fièvre typhoïde. Dans sa petite bibliothèque, il choisit un livre soigneusement dissimulé derrière un rang de Jules Verne et se recoucha.

C'était un exemplaire de *Mademoiselle de Maupin*. L'ouvrage, divisé en plusieurs paquets, circulait secrètement en classe, mais il était si apprécié que Georges Dolonne n'en avait eu que des fragments et n'avait jamais lu en son entier le célèbre roman. Il l'avait acheté depuis quelques jours pour le lire à son aise. Avant de l'entamer au commencement, il feuilleta les pages de la fin. Il les connaissait déjà. C'est la scène où d'Albert triomphe enfin du mystère où se cache l'héroïque et galante Madeleine de Maupin et voit pour la première fois la beauté de son corps charmant...

Georges Dolonne ferma le livre. Sa lampe soufflée, il demeura immobile longtemps, sans dormir, et l'ombre était si voluptueuse et si déserte qu'il avait envie de pleurer.

II

Georges Dolonne s'éveilla, les yeux fermés : il les ouvrit, non pour voir où il était, mais parce qu'il se sentit regardé. Une figure penchée sur la sienne lui souriait, et il aperçut une large face rougeâtre et violacée, une bouche aux lèvres en figues, un nez en aubergine, un bonnet de dentelle noire à rubans mauves d'où sortaient, sur les tempes, deux grosses

papillotes grises. En même temps qu'elle l'embrassait en le piquant du menton, la vieille dame le palpait de ses mains douces, épaisses et gonflées, lui caressait le cou, lui maniait les épaules, lui tâtait les côtes, le chatouillant si bien qu'il se mit à rire et à se débattre contre les entreprises matinales de la bonne tante La Boulerie, derrière qui il distinguait la silhouette de sa mère ouvrant la fenêtre et poussant les volets.

Le soleil de dix heures pénétra dans la chambre, où résonnait la voix forte et martiale de la tante La Boulerie.

— Eh bien ! Henriette, il est gentil, ton garçon ! — disait madame de La Boulerie en désignant d'un doigt menaçant son neveu assis sur son séant. — Non, mais regarde-le un peu, le pauvre poulet !... Quelle mine !... Et ces yeux, et cette figure de papier mâché !... Bon Dieu, mais c'est une pitié !

Le « Bon Dieu » résonna en un retentissant *Boun Diou* provençal.

Madame de La Boulerie, née d'Esclaragues, était du pays venaissin. Elle avait eu l'accent du Comtat, et le retrouvait intact, sonore et plein, à la moindre émotion. D'ordinaire, elle le dissimulait avec soin dans une sorte de bredouillement circonspect et indistinct.

— Et ce corps, ma chère ! rien, rien de rien, la peau et les os : deux sous de beurre, comme ils disent ici... Et son bras !... On lui sent toutes les côtes...

Et madame de La Boulerie allait recommencer son examen de santé, tandis que madame Dolonne disait d'un air mal convaincu :

— Mais, non, ma tante, je vous assure que vous exagérez.

— Comment, j'exagère ! Mais tu ne vois donc pas son bras ?

Georges Dolonne avait retroussé la manche de sa chemise pour gratter à son coude pointu une piqûre de puce.

— J'exagère ?... Mais je n'en ai pas dormi de toute la nuit, ma bonne ! Ah ! il m'a suffi de le voir, cet enfant, quand vous êtes arrivés hier... Oh ! ces voyages ! Et ce train en retard, que votre oncle était déjà couché quand vous êtes venus ! Avec son travail, il se tuera aussi, celui-là !

Cette pensée funeste tira un profond soupir de la vaste poitrine de madame de La Boulerie. Elle ôta de sa papillote

gauche le petit peigne autour duquel ses cheveux étaient enroulés. La mèche grise pendit le long de sa joue, et elle la rajusta avec soin.

— C'était bien la peine d'aller trois ans à la mer au lieu de venir à Rivray! Où diable l'avez-vous mené ce petit?... Ah! si j'avais encore ma bonne maison d'Avignon, c'est là que je le garderais, mon chéri, et au bon soleil et avec un bon mistral de temps en temps qui vous nettoie les poumons et vous fait respirer double. Ce qu'il lui faudrait, à ton fils, Henriette, le sais-tu, ma chère? c'est l'air du Rhône!

Le Rhône ramena à la pensée de Georges la Loire et ses affluents; aussi demanda-t-il à sa mère :

— Est-ce que tante sait?...

Madame Dolonne fit signe que madame de La Boulerie savait.

— Qu'ils t'ont refusé?... Eh! pardi, la belle affaire! est-ce que ton oncle est bachelier?... Je le lui ai bien dit, ce matin, quand il m'a raconté qu'il fallait que tu travailles... Travailler ici?... Tu mangeras, tu dormiras, tu iras, tu viendras!

Et madame de La Boulerie remua vigoureusement les brides mauves de son bonnet. Georges souriait. L'idée que son grand-oncle Auguste-Louis-Jules Le Bégat de La Boulerie n'était pas bachelier lui était assez agréable.

— Allons, tante, laissons-le s'habiller, si nous voulons qu'il soit prêt pour le déjeuner. Il lui faut son temps, comme à une dame. Il est coquet, mon fils : admirez ses cravates.

Et madame Dolonne, penchée sur la malle en désordre, en secoua une poignée de cravates. Il y en avait des longues, des minces, des larges, propres à faire des nœuds différents et de couleurs diverses, les unes sombres, d'autres claires, tissées de fleurettes, semées de pois... Elle les agita, les déroula, un peu avec l'air d'une charmeuse de serpents, puis elle les laissa retomber dans la malle, comme les pétales d'une grosse fleur multicolore, trop épanouie et qui se défeuille tout à coup. La tante La Boulerie riait aux éclats.

— C'est beaucoup de frais pour Rivray!... Eh bien, Georges, si tu es venu ici pour plaire aux femmes, tu peux t'en retourner: si c'est pour séduire ta vieille tante, c'est déjà fait, mon mignon. Tu as de beaux yeux, va!

Et madame de La Boulerie emmena madame Dolonne pour

retrouver au jardin M. de La Boulerie qui, chaque jour, avant de se mettre à table, s'y reposait une heure sur le banc, en lisant sa gazette.

Georges, tout en s'habillant, s'imaginait ce jardin qu'il connaissait bien et qu'il allait revoir. Il était derrière la maison, entre de hauts murs, dont celui de droite couvert d'une énorme vigne vierge. Ce jardinet étroit et un peu humide s'ouvrait par une porte verte sur une ruelle aux petits pavés herbeux. Le banc était en pierre, sous un noisetier où Georges se souvenait d'avoir, il y a trois ans, gravé, au couteau, son nom sur l'écorce. Les lettres avaient dû grandir. Tout en se peignant, il s'approcha de la fenêtre. C'était une ancienne lucarne du grenier qu'on avait élargie, car c'était sur le grenier qu'était prise la chambre que Georges habitait. L'oncle La Boulerie avait eu grand'peine à se décider à ces aménagements, qui lui avaient permis d'agrandir d'une pièce son cabinet de travail, au premier étage, devenu trop petit par l'amas des paperasses qui l'encombraient. Le cabinet de M. de La Boulerie, comme la chambrette de Georges, donnait sur la place aux Bœufs. La place aux Bœufs était toujours ornée de sa fontaine, à sec, et de ses quatre acacias nains. On apercevait encore, de la maison de M. de La Boulerie, le commencement de la rue des Chantres et la tour de l'ancienne église Saint-Jean. Cette tour carrée, coiffée d'ardoises, demeurait seule debout, du monument détruit. Elle ne servait du reste à rien d'autre qu'à porter la grosse horloge qui sonnait l'heure de son marteau et la marquait des aiguilles inégales de son cadran. Au coin de la place se trouvait la poste. Les fils télégraphiques rayaient finement le ciel bleu. Ils aboutissaient à un poteau fleuri de godets de porcelaine qui ressemblaient à des clochettes de muguet. Georges regarda des hirondelles qui volaient. Une d'elles, preste et familière, lui frôla presque le visage de son aile vive et tranchante. Son nid, de boue sèche et filamenteuse, était collé au rebord du toit, comme si on l'y eût lancé d'en bas et qu'il s'y fût à demi écrasé. Décidément, rien n'avait changé à Rivray, sinon qu'autrefois il couchait à côté de sa mère, près du cabinet de l'oncle La Boulerie, et que maintenant il avait sa chambre à lui.

Elle lui plut. Elle était petite et propre, et serait tout à fait bien quand elle serait débarrassée de sa malle... Il choisit une cravate, une bleue à pois blancs... Cela fait, et par précaution, il rangea, dans le tiroir du secrétaire, les trois photographies qu'il avait apportées, sa bourse et l'exemplaire de *Mademoiselle de Maupin*. Puis, comme l'horloge de la tour Saint-Jean sonnait onze heures et demie, il descendit l'escalier, la main à sa rampe de bois poli.

Ce fut dans la salle à manger que Georges Dolonne rencontra son grand-oncle M. de La Boulerie. Les murs étaient peints d'une couleur marbrée. A chaque angle se trouvait une sorte d'armoire en encoignure. Le tuyau du poêle en faïence blanche imitait une colonne cannelée que surmontait un madrépore. Rien non plus n'avait changé. Le couvert était disposé de la même façon. Près de la chaise qu'occupait madame de La Boulerie, une de ces petites tables qu'on appelle des servantes supportait une pile d'assiettes de rechange, qu'on se passait de mains en mains, ce qui permettait de déranger moins souvent la vieille Claudine... Elle ne venait qu'au bruit de la clochette qui représentait une bonne femme de jadis debout dans l'évasement de sa robe sonnante.

M. de La Boulerie était également tel que Georges se souvenait de l'avoir toujours vu. Bientôt septuagénaire, comme il disait volontiers, l'âge avait sur lui peu de prise et il y échappait par la régularité de son existence. Il n'avait de la vieillesse que ce qu'elle a d'inévitable. Son long corps drapait sa maigreur d'une longue redingote. L'ossature du genou marquait le drap noir du pantalon qui descendait sur des guêtres à boucles. M. de La Boulerie portait des souliers de feutre. Sa tête s'inclinait un peu en avant au bout d'un cou allongé. Sa nuque dégarnie sortait d'un col élevé qu'entourait le ruban d'une mince cravate noire nouée sur le plastron de la chemise. Il avait la barbe blanche et rare, le nez prudent et triste, les yeux fatigués derrière des lunettes, l'air découragé. Il baissait la voix au milieu de ses phrases et souvent n'achevait pas celle qu'il avait commencée. Pour l'interrompre ainsi, il suffisait d'une porte fermée ou ouverte et même qu'on parût en l'écoutant surpris ou distrait. Parfois aussi il se taisait subitement pour des raisons inexplicables.

qui donnaient tout à coup à sa physionomie l'expression de quelqu'un qui court un danger mystérieux.

M. de La Boulerie avait embrassé fort affectueusement son petit-neveu. A travers ses lunettes, il le regardait avec plaisir casser la coque d'un œuf et y tremper des mouillettes. Georges ne ressemblait pas à son père et M. de La Boulerie n'en était pas fâché, car il n'aimait pas beaucoup M. Dolonne... Décidément Georges tenait plutôt des La Boulerie que des Dolonne, non qu'il ressemblât à sa mère, qui était brune, ni à son grand-père. qui avait été, de son vivant, noir de peau et de cheveux, mais M. de La Boulerie lui trouvait dans le visage un peu de M. le chevalier de Lestoret, leur cousin, de qui il possédait la miniature et qui avait laissé sur l'échafaud révolutionnaire sa jolie tête poudrée au teint frais et aux yeux bleus. Et M. de La Boulerie continuait à observer son petit-neveu manger tranquillement une cuisse d'un poulet à la crème. Les enfants se doutent-ils que des temps pareils à celui qui avait été si fatal au galant chevalier de Lestoret pourraient fort bien revenir encore? Car l'époque où nous vivons a de dangereux avenirs et il faut s'attendre à tout de la méchanceté des hommes! Mais la jeunesse est une belle chose et M. de La Boulerie approuva madame de La Boulerie qui plaçait d'autorité sur l'assiette de Georges une aile du même poulet, à laquelle madame Dolonne, quand elle tint le plat à son tour, ajouta une grande cuillerée de sauce.

Ce ne fut qu'au dessert qu'on parla de l'examen. Madame Dolonne renouvela son explication : Georges était timide et ces épreuves orales. devant un auditoire nombreux. ont de quoi déconcerter. Georges jugea inutile de rappeler qu'il avait été interrogé seul. dans une petite salle déserte. au haut de l'escalier B, par trois messieurs indulgents et pressés et en présence, pour tout public, de l'appariteur. Madame de La Boulerie abonda dans le sens de madame Dolonne et. à l'entendre. ces examens étaient une cruelle épreuve pour des jeunes gens de bonne famille qui n'ont point l'habitude d'exhiber leur mérite; mais elle ne put se tenir de déplorer que Georges ne fût pas né en Avignon. C'est là qu'il se fait des garçons hardis. qui ont de l'aplomb à revendre et la langue bien pendue. et qui. s'ils ne savent pas toujours ce

qu'ils disent, en disent au moins plus qu'ils ne savent... Et elle eut, au mot d'Avignon, une pointe d'accent qui fit se se hausser le regard de M. de La Boulerie par-dessus ses lunettes.

M. de La Boulerie se réservait et laissait parler les deux femmes ; mais, à la façon dont il hochait la tête et pinçait les lèvres, il était clair qu'il avait sur tout cela sa façon de penser. Son visage désavouait leurs hypothèses frivoles. Il s'y peignait une certaine pitié, un peu de moquerie et un rien de dédain pour ces propos superficiels. Puis, l'air imperceptiblement vexé, il attendit qu'on lui demandât son avis. Madame de La Boulerie finit par s'apercevoir de la désapprobation muette de son mari, et se tut.

M. de La Boulerie voulut sourire ironiquement, ce qui donnait à sa figure un aspect plaintif et contrit :

— Non, mesdames, — dit M. de La Boulerie, après avoir fait attendre un instant son oracle, — non, ce n'est point pour ce que vous dites qu'ils ont refusé votre fils, Henriette, et votre neveu, Ernestine ; c'est infiniment plus grave que vous ne supposez, et tient à des considérations qui ne peuvent manquer de vous avoir échappé et qu'il faut, pour bien saisir, l'habitude de la méditation. Georges a été refusé, mesdames, parce que...

Il s'arrêta, rajusta la branche gauche de ses lunettes et regarda autour de lui d'un œil soupçonneux.

— Mais non... cela est bien grave pour en parler ainsi : les murs ont des oreilles.

Et il ajouta tout bas, en se penchant vers madame Dolonne :

— Il est inutile d'effrayer l'enfant.

Georges écoutait avec étonnement. Il attribuait avec simplicité son échec à ce qu'il avait mal expliqué l'affaire de la Valteline, à ce qu'il n'avait su énumérer les affluents de droite de la Loire et à une certaine malchance propre aux événements humains et qu'il n'avait pu conjurer même en faisant, comme il est d'usage aux candidats de l'École Saint-Xavier, le tour de la caisse verte de l'oranger du Luxembourg.

— Je vous dirai tout cela si vous venez me visiter dans mon cabinet, Henriette ! — continua M. de La Boulerie.

Et il ajouta avec fierté et amertume :

— Je n'en sors guère, ma pauvre nièce. Vous arrivez juste à Rivray comme je suis à un labeur écrasant. Je ne sais où donner de la tête... Ernestine, versez-moi une seconde tasse de café : j'ai besoin d'avoir des idées claires.

M. de La Boulerie avait ôté ses lunettes pour en essuyer les verres, que la fumée de sa tasse avait ternis. Quand il les remit, il vit Georges qui ouvrait son étui à cigarettes.

— Son père lui a permis de fumer, mon oncle : j'espère que vous le voudrez bien aussi. C'est un plaisir innocent.

— Je ne le trouve pas coupable, — dit en souriant M. de La Boulerie, — mais dangereux, et j'aimerais mieux voir qu'un jeune homme s'abstienne d'une habitude que nos pères ne toléraient qu'au cabaret. On fumait aussi au bivouac ou dans l'entrepont : c'était un privilège des gens de mer qu'on imitait au corps de garde. Mais peut-être mon neveu a-t-il en lui l'étoffe d'un marin ou d'un soldat. Fume donc, mon enfant, mais songe combien le feu se communiquerait avec facilité à nos vieilles maisons de province. Prends-y garde, encore que celle-ci soit carrelée en sa plus grande partie, malgré quoi je te recommande une exacte prudence, car la moindre négligence pourrait causer un malheur auquel je ne veux même pas penser.

Et M. de La Boulerie ferma ses yeux derrière ses lunettes, dont les verres continuaient à regarder sans lui. Il reprit, après une pause :

— J'ai ici, mon cher Georges, en dépôt, des papiers d'une valeur incalculable. Une étincelle suffirait à tout anéantir.

L'épouvante décomposa le visage de M. de La Boulerie, comme s'il eût vu déjà sa maison en flammes.

— Mais, mon oncle, si vous craignez quelque accident, il fumera dehors, dans le jardin... N'est-ce pas, Georges? — dit madame Dolonne en imitant M. de La Boulerie qui se levait de table. — D'ailleurs, il ne faut pas rester enfermé et tu peux très bien aller faire un tour en ville.

Si M. de La Boulerie redoutait de voir son neveu fumer à la maison, il ne le vit pas non plus sortir sans terreur, et, du pas de la porte où il l'avait accompagné, il lui recommandait encore de prendre garde à maintes choses, aussi

bien aux chiens enragés qu'aux couvreurs qui pouvaient laisser tomber des tuiles du toit de la maison de M. des Varets, au bout de la rue des Chantres.

M. de La Boulerie allait refermer sa porte, quand un gros homme, sur la place aux Bœufs, le salua :

— Hé ! monsieur de La Boulerie, j'ai fait votre commission : le capitaine des pompiers est prévenu ; on a essayé la pompe ce matin.

— Merci bien de votre obligeance, monsieur Plurat.

Et M. de La Boulerie rentra dans le vestibule, se dirigea à petits pas vers l'escalier et monta à son cabinet.

M. de La Boulerie passait la plus grande partie de son temps dans ce cabinet, situé au premier étage, et qui donnait sur la place. C'était une assez vaste pièce, aux carreaux rougis, avec un petit tapis rond devant chaque siège, aux fauteuils du plus pur style Louis-Philippe, en acajou et garnis de reps verdâtre, aux chaises couvertes en paille. Entre les fenêtres se carrait un large bureau chargé de paperasses, sur lesquelles, en guise de presse-papiers, pesaient de gros cailloux de silex. Ils provenaient de la terre de La Boulerie, près de Vallins, d'une visite faite, il y avait bien quarante ans, à cet ancien domaine de famille, passé en d'autres mains au moment de la Révolution. M. de La Boulerie les avait ramassés lui-même et ne les regardait jamais sans penser aux désordres de cette époque funeste qui n'épargna rien, pas même la propriété, irrespect dont M. de La Boulerie gardait un ressentiment très particulier, puisqu'il avait eu pour conséquence la vente du château et de la terre de la Boulerie, comme bien national. Le château était devenu une école de sœurs, ce qui avait un peu consolé le pieux M. de La Boulerie, mais ne l'avait point empêché de rapporter de ce voyage une forte impression de l'incertitude des temps, que quarante années de la vie la plus tranquille et la plus unie n'étaient point encore parvenues à lui faire oublier tout à fait. Rien n'avait pu le rassurer complètement, pas même le silence et la paix de cette petite ville de Rivray-sur-Vince, qu'il n'avait guère quittée depuis, et où il avait épousé mademoiselle Ernestine d'Esclaragues, d'une excellente famille du Comtat Venaissin. Dans le calme de sa maison, l'union parfaite de son ménage,

le bon ordre de son cabinet, M. de La Boulerie était demeuré inquiet.

Outre le bureau et les fauteuils, ce cabinet de M. de La Boulerie était meublé de cartonniers et de deux bibliothèques, pleines de gros livres. Aux murs, quatre épingles fixaient, çà et là, de grandes feuilles de papier couvertes d'une fine écriture. Leurs colonnes, leurs chiffres et leurs accolades les faisaient ressembler de loin à des horaires de chemins de fer.

C'est là que M. de La Boulerie s'enfermait, chaque jour, durant de longues heures. Il y échangeait sa redingote noire contre une robe de chambre brune, et ses lunettes contre des besicles à branches d'écaille, puis il s'asseyait à son bureau, soupesait un des gros cailloux qui pressaient ses paperasses, et trempait sa plume dans l'encrier; mais il ne se mettait pas tout de suite à écrire, et souvent restait assez longtemps ainsi absorbé par ses réflexions.

Les pensées de M. de La Boulerie n'étaient point toujours celles qu'on eût pu supposer d'un homme dont la studieuse existence était sans risques et sans écarts. Elles étaient souvent anxieuses et désespérées. M. de La Boulerie avait un sentiment profond, sérieux et certain du danger qu'il y a à vivre. L'homme a beaucoup à redouter tant de lui-même que d'autrui. Il est exposé à de fâcheuses surprises. M. de La Boulerie s'alarmait de toutes les maladies en général et même des plus rares, des contagieuses non moins que des endémiques et des chroniques, et il se croyait continuellement sur le point d'être atteint par l'une d'elles. Aussi considérait-il avec effroi son propre corps. Composé, comme il l'est, de tant d'organes, de parties et de fonctions, comment espérer que tout s'y comportera dans l'ordre qu'il faut? Ne sommes-nous point à la merci de la plus petite imperfection et du moindre dérangement de notre machine à vivre?

Si sa santé personnelle le préoccupait, celle des autres ne le rassurait pas davantage, et il augurait à chacun des maux dont il lui semblait apercevoir sur les visages les marques probables. Et comme il arrivait que ces pronostics se réalisassent quelquefois, il en tirait, pour ceux qu'il se faisait à lui-même, et qui n'étaient point bons, de nouveaux sujets de craintes.

Ce n'étaient point les seules qu'éprouvât M. de La Boulerie, il en ressentait encore de bien d'autres sortes. Il craignait également les tremblements de terre, les orages, les incendies, les inondations : — la Vince, inoffensive, débordait quelquefois dans les prairies; — il appréhendait de même les invasions, les guerres et les émeutes, ainsi que les voleurs et les assassins et les accidents les plus divers, sans compter la fin du monde, qui lui paraissait pouvoir bien être plus proche qu'on ne s'y attend d'ordinaire et dont il voyait les signes avant-coureurs dans le relâchement des mœurs, l'affaiblissement de la foi et l'audace croissante des méchants, de quoi le tenait au courant sa gazette l'*Écho de Loire-et-Vince* qu'il lisait chaque jour deux fois, l'une par curiosité, l'autre pour méditer les enseignements qu'elle lui offrait sur le spectacle de l'univers et plus spécialement du département.

Il n'aurait pas fallu conclure de tout cela que M. de La Boulerie fût sans courage. Il en avait montré, à l'occasion. En 1870, pendant la guerre, les Prussiens l'avaient fait monter comme otage sur des locomotives, car les francs-tireurs avaient fait dérailler un train entre Rivray et Vallins, et les Allemands ne se hasardaient plus qu'en emmenant avec eux les plus notables bourgeois des deux villes. M. de La Boulerie avait fait aussi bonne figure qu'un autre en ces circonstances. Il avait soigné sa femme d'une horrible petite vérole avec un dévouement admirable. C'étaient les deux grands événements de sa vie, et il y avait agi en brave homme; mais il préférait s'en tenir là et se réserver pour l'heure où il saurait également bien mourir en bon chrétien, soit seul, soit avec le reste des humains, s'il arrivait que le monde finît en même temps que lui. Mais tout cela ne l'empêchait pas d'être anxieux des périls de l'existence et des embûches dont elle est faite.

La vérité est que M. de La Boulerie se croyait plus exposé qu'un autre au danger de vivre. M. de La Boulerie attribuait ce risque au nom qu'il portait et qui le désignait, comme du doigt, aux pièges des événements et à la malignité du sort. Il devait cette distinction et ce péril à la particule et à l'article qui précédaient son nom. M. de La Boulerie était noble, et il croyait fermement que, de notre temps, la noblesse est un avantage qui se paie cher et qui ne va pas sans de grands

inconvénients. Il le savait, mais il s'y résignait stoïquement, avec une dignité mélangée de mélancolie.

La noblesse! M. de La Boulerie était convaincu que le pays tout entier avait l'œil sur elle et qu'on était toujours prêt à lui faire expier son antique privilège, au moins par toutes sortes de tracasseries. Au premier trouble, la fureur populaire se tournerait contre elle. M. de La Boulerie voyait les cachots se rouvrir et la guillotine se dresser en permanence sur la place aux Bœufs. Mais, sans en venir là, la malveillance publique qu'on encourt à être un noble emprunte les formes les plus diverses. M. de La Boulerie, par exemple, prétendait que ses feuilles d'impôts étaient intentionnellement surchargées, que ses fournisseurs augmentaient leurs prix pour lui seul, que ses lettres se perdaient ou arrivaient en retard par des menées préméditées, qu'il était guetté par tous les yeux, épié à tous les coins de rue, quand il sortait pour la messe de neuf heures. Il allait plus loin encore. Il pensait qu'on volerait chez lui de préférence, de même qu'il avait plus de chances qu'un autre d'être renversé par une voiture ou mordu par un chien enragé, que le feu prendrait plus volontiers à sa maison qu'à la voisine et qu'on l'y éteindrait avec moins de zèle et que les pompiers ne seraient pas fâchés, après tout, de voir brûler la demeure d'un La Boulerie, non qu'ils eussent contre lui quelque motif de haine personnelle, mais simplement à cause de sa qualité de noble. Telle est la sourde animosité que vous vaut le hasard d'une naissance qui vous distingue du commun et qui, si elle vous sépare du vulgaire, vous met en butte à son hostilité.

Tout cela, M. de La Boulerie le savait bien, le constatait et l'acceptait avec un petit sourire amer et entendu. Il en tirait l'obligation d'être en ses actes et en ses propos circonspect et vigilant. Il n'est point utile de provoquer les événements; le vrai courage consiste à s'y soumettre quand ils surviennent. C'est ainsi qu'il fallait supporter l'échec de son petit-neveu Georges en Sorbonne. Il n'ignorait pas le pourquoi de cette affaire. Ces messieurs de l'Université avaient cru sûrement que ce nom de Dolonne s'écrivait avec une apostrophe et cachait une particule élidée. En faut-il davantage, par le temps qui court? Le pauvre enfant avait donc subi les inconvénients

qu'il y a à être cru noble, sans en avoir l'avantage, qui était, aux yeux de M. de La Boulerie, tout de même considérable, assez pour qu'on s'estime heureux de l'acheter au prix des tracas qu'il donne et des risques auxquels il expose.

Ce « Dolonne », en un seul mot, avait été jadis la seule objection sérieuse de M. de La Boulerie au mariage de sa nièce Henriette. Il avait demandé adroitement à son futur neveu si cette manière d'écrire n'était point la suite de quelque mauvais usage. En ce cas, il eût été facile et naturel de rétablir l'orthographe normale. Il y a beaucoup de familles pour qui il en est ainsi, et M. Dolonne pouvait fort bien être noble sans le savoir. Les recherches de M. de La Boulerie furent tristement instructives. Il en conservait encore le dossier dans ses cartons. L'arrière-grand-père Dolonne avait été cultivateur en Vendée. Le grand-père, venu à Paris, fut commissaire des guerres sous la République. Le père avait fait le commerce. M. Dolonne, l'actuel, ne faisait rien de particulier, et son fils n'aurait point de particule. M. de La Boulerie se résigna donc, mais il ne lisait et n'écrivait jamais le nom de sa chère nièce, Henriette Dolonne, sans voir, à travers ses lunettes, voltiger comme une mouche l'apostrophe prête à s'y poser.

Si M. de La Boulerie n'avait pas eu de chance avec les Dolonne, il avait été plus heureux avec les La Boulerie... Les Le Bégat de La Boulerie étaient de noblesse prouvée. La recherche, faite en l'an 1666, par ordre du roi Louis XIV, des usurpateurs de titres de noblesse, avait confirmé et maintenu en la leur les Le Bégat. Ils figuraient au procès-verbal des preuves imprimé à Vallins, en 1673, parmi les autres gentilshommes de la province. M. de La Boulerie possédait le précieux recueil in-folio. Les Le Bégat y étaient donnés comme remontant à un Antoine Le Bégat, sieur de la Boulerie, vivant en 1560. Ce 1560 était, pour les Le Bégat, la nuit des temps. M. de La Boulerie s'acharna en vain à la percer pour y trouver les prédécesseurs dudit Antoine. Il fouilla les archives de Vallins et ne put rien découvrir. Avant 1560, aucun Le Bégat ne se montrait. M. de La Boulerie ne se découragea pas. Il alla à Paris. Ce fut le seul voyage qu'il y fit jamais. Le roi Louis-Philippe régnait. La

bibliothèque royale contenait les pièces de l'enquête de 1666. M. de la Boulerie feuilleta le vénérable registre. Au verso d'une feuille il lut, de l'écriture de d'Hozier : « Ces Le Bégat n'ont rien pu prouver au delà d'Antoine. Il les faut maintenir, bien que nobles tout juste. »

M. de La Boulerie ferma le livre et reprit la diligence. Il ne s'occuperait donc plus des Le Bégat d'avant 1560 ; mais, de cette date jusqu'à nos jours, il y avait de quoi faire. M. de La Boulerie se mit à la besogne : il dressa une généalogie complète de sa famille. Rien n'y manquait, pas même les enfants morts en bas âge. Ce fut le premier travail de M. de La Boulerie. Le second fut une généalogie de la famille d'Esclaragues, dont était madame de La Boulerie, qu'il épousa à cette époque. Ensuite M. de La Boulerie s'intéressa aux familles de sa province, puis il ne s'en tint pas là, et il étudia peu à peu les principales maisons de France. Il avait trouvé sa voie, celle où l'avaient précédé les Clairembault, les Chérin et les d'Hozier.

M. de La Boulerie avait pardonné au premier des d'Hozier son appréciation un peu sévère sur les Le Bégat. Il respectait et il admirait le grand généalogiste, le juge d'armes de France, le successeur des Montjoie et des Toison d'Or, l'homme que Largillière a représenté dans l'ample portrait que l'on sait, avec son bel habit brodé, sa large perruque, sa face tranquille et assurée comme il sied à quelqu'un qui possède dans sa tête les origines, les filiations, les alliances et les armoiries de toutes les maisons du royaume. Il tient à la main un parchemin à moitié déroulé d'où pend un sceau de cire à un lacet de soie. M. de La Boulerie avait dans son cabinet la gravure encadrée de ce portrait, que lui avait envoyée avec une dédicace flatteuse M. Dorel de Bellerive, directeur du *Trésor de la Noblesse*, avec qui il était en correspondance suivie.

M. de La Boulerie estimait fort M. Dorel de Bellerive. Ils étaient tous deux les survivants d'une science trop négligée à notre époque : si elle ne mène plus à aucune charge et si elle n'est plus une fonction publique, elle n'en est pas moins honorable et utile. L'estime de M. Dorel de Bellerive consolait M. de La Boulerie de bien des choses, et il n'était pas insensible

à la petite célébrité que lui avait valu dans le pays sa connaissance des familles. M. de La Boulerie était fort consulté. On lui écrivait pour les mariages et il renseignait gracieusement. Il compulsait son Père Anselme, son Moreri, son La Chesnaye-Desbois, son Saint-Alais, ses d'Hozier, et il envoyait une note circonstanciée. Récemment M. le comte d'Auberoche, qui habitait aux environs de Rivray, lui avait confié son chartrier : M. de La Boulerie comptait en extraire une histoire généalogique de cette maison illustre dans le pays de Vallins et la faire imprimer.

Ce chartrier était, depuis deux mois qu'il l'avait chez lui, la joie et le tourment de M. de La Boulerie. Il contenait des pièces fort anciennes, dont une quittance des marchands pisans à Gérard d'Auberoche, chevalier croisé, et maint autre document d'importance. M. de La Boulerie était fier d'abriter en son humble logis ces nobles témoignages du passé, mais il vivait à leur sujet en des transes continuelles. Dix fois par jour, M. de La Boulerie descendait à la cuisine pour voir si le fourneau ne tirait pas trop. Il surveillait d'un œil méfiant les bougies et les lampes, bien que ces dernières fussent à huile. Enfin il avait fait avertir les pompiers de la ville de se tenir prêts à la première alerte et il se relevait la nuit pour s'assurer que tout était bien éteint et poussait la précaution jusqu'à grimper au galetas où couchait la vieille Claudine pour regarder par la serrure si elle n'avait pas gardé sa chandelle allumée ; à la porte de Jeanne, la petite bonne de seize ans, qui aidait la cuisinière, il collait l'oreille, satisfait de l'entendre ronfler, encore que le bruit de son ronflement lui rappelât désagréablement la grondante rumeur d'un poêle trop chargé. Et il se rendormait en pensant à son travail du lendemain.

M. de La Boulerie avait ceci de particulier qu'il s'intéressait avec une passion véritable à l'ascendance des familles dont il s'occupait et qu'il ne leur en voulait point d'être plus antiques que la sienne. Loin de là, il avait un si sincère désir de faire remonter leur filiation le plus haut possible qu'il éprouvait une indulgence fâcheuse pour les lignées même incertaines, pour les substitutions douteuses, pour tous les artifices par lesquels les meilleures maisons cherchent à recu-

ler leurs origines. Une belle généalogie le remplissait d'aise. L'*Histoire des Grands Officiers de la Couronne*, du Père Anselme, en contenait d'admirables où le nombre des fiefs, l'accumulation des titres, la diversité des branches, l'importance des charges, la sonorité des noms lui faisaient éprouver une sorte de docte ivresse.

De cette morne et sèche étude, M. de La Boulerie ne ressentait aucune tristesse. Ces interminables nomenclatures de gens qui avaient vécu et qui étaient morts étaient pour lui sans mélancolie. Quoi ! tous, aînés, puînés et cadets, coseigneurs et juveigneurs, hommes, femmes et demoiselles, ils n'étaient plus qu'un peu de cendre et de vains noms dans une suite de noms également vains ! M. de La Boulerie restait indifférent à ce spectacle écrit du peu que nous sommes et de la fuite des êtres et des choses. Pour lui, tous ces gens n'avaient servi qu'à ajouter à la famille dont ils étaient une charge ou une terre. Leurs ombres ne hantaient pas l'imperturbable mémoire de M. de La Boulerie. Il constatait leur présence et enregistrait leur qualité. Toute leur existence avait consisté à recevoir, porter et transmettre un nom qui finissait par s'éteindre comme allait disparaître celui des Le Bégat, dont M. de La Boulerie était le dernier représentant.

C'était là le seul chagrin de ce généalogiste acharné qui était d'ailleurs un excellent homme, doux, bon et charitable. Il aimait sincèrement sa femme et, s'il la reprenait parfois sur son accent d'Avignon, c'était, disait-il en souriant, afin d'avoir quelque chose à lui reprocher. Elle, par contre, n'avait jamais cessé de se lamenter de n'avoir pas donné d'enfants à son mari, et c'était de ce regret qu'elle entretenait justement madame Dolonne, quand Georges, vers six heures, rentra de sa promenade.

Elles étaient toutes deux dans le salon du rez-de-chaussée, à faire du crochet. Elles avaient entrepris un ouvrage considérable de petits carrés en fil dont l'assemblage devait former un couvre-lit. Il y avait là de quoi les occuper durant les deux mois de vacances. Madame Dolonne se réjouissait de ce séjour à Rivray. Elle aimait beaucoup M. de La Boulerie et elle adorait sa tante, qui s'était toujours montrée excellente pour elle. Madame Dolonne lui contait ses chagrins. L'enfance

de Georges avait été délicate et difficile. M. Dolonne passait pour un charmant homme, mais madame Dolonne soupirait en songeant à lui. Elle n'était qu'à demi heureuse. M. Dolonne était trop aimable. Il avait mangé une partie de la fortune commune, et l'avenir paraissait bien incertain...

Georges s'était assis en face d'elles sur un tabouret de tapisserie. Les genoux au menton et les yeux fixés sur le tapis, il avait vraiment encore l'air d'un enfant, si bien que madame de La Boulerie lui posa tendrement la main sur la tête :

— Quand je pense, Henriette, qu'il a seize ans, l'âge d'être bachelier !...

Il y eut un silence. On n'entendit plus que le petit bruit du crochet et le pas lourd de M. de La Boulerie qui, là-haut, dans son cabinet, se levait de son bureau sans doute pour aller chercher un livre dans sa bibliothèque ou quelque note dans ses cartonniers. Derrière les rideaux de mousseline des fenêtres, sur la place aux Bœufs, une ombre se dessina. C'était le facteur. Il sonna. Madame Dolonne pensa à son mari : il était aux eaux, à Royat. Quand lui écrirait-il? Et elle demanda à son fils.

— Où es-tu allé, Georges, aujourd'hui?

Georges considéra sa mère avec étonnement et lui répondit d'une voix piteuse et découragée :

— Partout.

Rivray-sur-Vince n'est pas grand et on l'a tôt parcouru. Et Georges songeait qu'il venait de faire en un seul jour ce qu'il referait pendant deux mois. Il avait fait le tour de ville, marché le long du canal, descendu l'allée des platanes, contemplé la Vince du haut des ponts. Il était allé à la gare. Il n'aurait d'autre distraction que de se lever tard, de changer ses cravates et de regarder les trois photographies d'actrices qu'il avait apportées avec lui et de relire *Mademoiselle de Maupin*.

Le facteur sonna une seconde fois.

— Georges, vas-y donc... La vieille Claudine devient sourde, et Jeanne doit être au jardin!... Il a dû glisser la lettre sous la porte.

L'ombre postale repassa derrière les rideaux de mousseline. La lettre était pour madame de La Boulerie. Elle la lut.

— C'est Marguerite d'Esclaragues qui m'écrit... Tu sais ? Marguerite, notre petite cousine, la femme de Bertrand... Elle me dit qu'elle ne sait pas encore si elle pourra venir cette année... Je voudrais bien qu'elle vienne. Cela ferait un peu de monde dans la maison. Tu ne t'amuses guère ici, mon pauvre chat !...

Il allait répondre : « Mais si, ma tante ! » quand un bâillement irrésistible lui ouvrit la bouche.

— Tu bâilles, Georges, tu as faim, — dit soucieusement et un peu sévèrement madame Dolonne.

— Voyons, Henriette, laisse-le au moins bâiller tranquillement... Georges, il y a, au dîner, du veau à la casserole, une fondue et des profiteroles au chocolat.

III

La première semaine de Georges Dolonne à Rivray se passa sans événements. Il ne s'ennuyait pas ; mais il regrettait un peu les vacances précédentes, où on l'avait mené au bord de la mer. Il revoyait Saint-Malo, les rues étroites et tortueuses, les hautes maisons des armateurs, la promenade du rempart, la plage, les rochers moussus. Il lui semblait respirer encore l'odeur marine et malouine de ce lieu étrange. Sa mère l'avait conduit à Dinan, par la Rance, et au Mont. L'année d'avant, on était à Dieppe. Il se rappelait le bain, le casino bruyant et illuminé, le château d'Arques, Pourville, Varangeville et le manoir Ango, parmi les beaux arbres que le vent du large incline et un petit bois de pins qui viennent jusqu'au bord de la falaise.

Rivray et sa campagne de prairies plates lui apparaissaient assez tristes. L'allée de platanes séculaires ne l'intéressait guère plus que les longues files de peupliers qui bordent le canal où bombent de loin en loin des petits ponts en pierre d'une seule arche et en dos d'âne. Les pavés pointus des rues silencieuses de Rivray sonnaient sous ses talons. Il se voyait dans les glaces du magasin de nouveautés de Bernier. C'était la plus belle boutique de la ville, au coin de la rue des Chantres

et de la rue de l'Église. La devanture était abritée par un store de toile. Le vent balançait des descentes de lit pendues à une corde et qui représentaient sur leurs carpettes grossières des animaux et des fleurs. A la porte, deux mannequins aux figures peintes et vernies se faisaient face, l'un vêtu d'un complet de coutil, l'autre d'un costume de chasse en velours à côtes. Ils avaient l'air de s'ennuyer, et ils le regardaient passer de leurs gros yeux en boules, entrer chez le pâtissier pour acheter des pastilles de menthe ou chez le marchand de tabac prendre des allumettes.

On ne pouvait point dire que Rivray fût beau ou laid. C'était une petite ville de province, propre et cossue, avec deux faubourgs, celui de la Neuville et celui de la Gare. Il y avait même une assez vieille église, d'un gothique un peu bas, avec un joli clocher, un hôtel de ville du XVI[e] siècle délicatement sculpté de marmousets, un cours planté de tilleuls, un hospice et quelques maisons anciennes ou modernes, de bonne apparence, avec des jardins. Presque toutes avaient leurs volets fermés, à cette époque de l'année. Les propriétaires de ces maisons formaient ce qu'on appelait à Rivray « la société », en opposition avec le « public », qui se composait du reste de la ville. La « société » ne résidait guère à Rivray que l'hiver. En été, on allait dans les châteaux, à la campagne, à la mer. Rivray était désert.

Georges Dolonne s'en aperçut le dimanche, à la messe. Il n'y retrouva pas les figures qu'il se souvenait d'y avoir vues la dernière fois qu'il était venu chez son oncle, trois ans auparavant. Il avait passé le mois de mars chez M. de La Boulerie, pour se remettre d'accès de fièvre : le médecin avait ordonné un changement d'air. Georges reconnaissait bien çà et là quelques visages. Ce gros homme chauve était M. Bernier, le marchand de nouveautés. Cette personne carabosse et biscornue était mademoiselle de Serlette, une amie de sa tante. Elle n'avait pas de campagne, non plus que mademoiselle Bourlon, la sœur du colonel Bourlon, qui mangeait à Rivray sa pension de retraite. Plus loin, il apercevait monsieur, madame et mademoiselle Hurtrot. Mademoiselle Thérèse Hurtrot avait grandi. Les Hurtrot restaient l'été à Rivray, mais ils allaient en hiver un mois dans le Midi. Monsieur et madame de Péridon et

leur fille ne s'absentaient pas non plus, M. de Péridon ayant été obligé de vendre son château. Quant à monsieur et à madame Ragueugnot et leurs trois filles, ils ne quittaient jamais leur maison de la rue du Chardon, qui retentissait en toute saison de gammes acharnées et d'exercices d'assouplissement. M. Ragueugnot avait trop longtemps porté la blouse de bouvier et couché dans les auberges, la veille des foires où il vendait ses bestiaux, pour trouver agréable d'aller aux champs quand on peut demeurer à la ville. Depuis qu'il était un monsieur, il ne se montrait plus qu'en redingote et en chapeau haut-de-forme. A côté de lui, mademoiselle Duplan clignait ses paupières fatiguées. Elle faisait de la peinture, des portraits et des tableaux d'église. Celui qui ornait le maître autel de la paroissiale de Rivray était dû à son pinceau. Le Christ se transfigurait, les reins ceints d'une draperie jaunâtre, sur un tertre, où s'agenouillaient les apôtres Pierre et Paul. Georges, après avoir admiré leurs figures patibulaires et leur vigoureuse membrure, se remit à regarder autour de lui.

Ce fut en vain qu'il chercha au banc-d'œuvre la perruque noire et la figure goguenarde de M. Hubert de Saligny et le visage en casse-noisette de M. Verteuil. La grande barbe grisonnante de M. Stanislas de La Vigneraie y manquait également. Les chaises où se tenaient d'ordinaire madame de La Vigneraie et ses filles, Thérèse et Rose, étaient vides aussi. Lors de son dernier séjour à Rivray, sa mère l'avait conduit en visite chez madame de La Vigneraie. Thérèse et Rose l'avaient mené goûter dans la vieille et vaste salle à manger à boiseries blanches. M. de La Vigneraie habitait la plus belle maison de tout Rivray, celle qui avait appartenu jadis au marquis de Monbléru. Les La Vigneraie possédaient aussi le château de Hautmont.

— Ils sont à Hautmont, en ce moment, — disait madame de La Boulerie à Georges Dolonne, en sortant de l'église.

Madame de La Boulerie avait peine à attendre la fin de la grand'messe; tant de monde rassemblé dans un même lieu lui causait une oppression dont elle souffrait encore, une fois dehors et tout en marchant péniblement. Georges remarqua qu'elle avait au front une goutte d'eau bénite. Madame de La Boulerie était pourpre. Le soleil cru de juillet cuisait la

soie tendue de son ombrelle violette. Le pavé était chaud à brûler la plante des pieds. Elle se retourna vers madame Dolonne qui la suivait et ajouta d'un ton mystérieux :

— Madame de La Vigneraie ne va toujours pas.

Au coin de la rue de la Paroisse et de la rue des Chantres, madame de La Boulerie s'arrêta pour respirer. Décidément, M. de La Boulerie avait raison de s'en tenir à la messe basse. Elle fut interrompue par le passage des Ragueugnot. Madame Ragueugnot lui fit la révérence. M. Ragueugnot la salua de son haut-de-forme et les trois demoiselles Ragueugnot lancèrent un coup d'œil à Georges Dolonne qui s'effaçait pour leur faire place.

Devancée par la famille Ragueugnot, madame de La Boulerie reparlait des La Vigneraie.

— Oui, Hautmont, tu sais bien, Georges, le château qu'on aperçoit du train avant d'arriver à Vailly, après celui de M. d'Auberoche. Ils y restent tout l'été. Ah ! personne n'est à Rivray en cette saison. Il n'y a pas un garçon de ton âge, mon pauvre Georges ! D'ailleurs, ici, on n'a que des filles, — ajouta madame de La Boulerie en se tournant vers madame Dolonne ; — les La Vigneraie : deux filles ; les Hurtrot, une fille ; les Péridon, une fille ; les Ragueugnot, trois !... Il est vrai que les Lombardin ont cinq fils : des horreurs.

M. Lombardin avait été fabricant de ciment et on le recevait à cause de sa femme, une mademoiselle du Port, d'une vieille famille du pays.

Cette abondance de filles consolait un peu madame de La Boulerie de n'avoir pas eu d'enfants. C'est un fils qu'il aurait fallu à M. de La Boulerie pour continuer son nom. Elle avait épousé son mari dans les meilleures intentions à ce sujet. Dieu n'avait point voulu bénir leur union, jugeant sans doute que tous deux y avaient trouvé assez de satisfactions sans y ajouter encore celle-là. M. de La Boulerie avait fait à sa femme la vie la plus calme et la plus tranquille qui pût être, en ce Rivray où elle se reprochait parfois de ne pouvoir s'empêcher de regretter son Avignon, l'Avignon de sa jeunesse, qu'elle avait dû quitter à la mort de son père. M. d'Esclaragues ne laissait à sa fille que de quoi payer, tant bien que mal, ce qu'il devait. On vendit pour cela jusqu'au vieil

hôtel de la rue Filonarde et mademoiselle d'Esclaragues se réfugia à Vallins chez une parente éloignée. C'est là que M. de La Boulerie l'avait épousée et de là qu'il l'avait emmenée à Rivray. Elle aimait beaucoup cette petite ville; mais quelquefois le souvenir lui revenait de l'antique cité papale, de son château, de ses murailles, de son pont rompu, de sa Barthelasse, de son Rhône. Elle le revoyait, son Avignon, comme elle l'avait connu jadis, sec et parfumé, sous son ardent soleil ou son fougueux mistral, et elle en portait encore, malgré elle, l'accent dans la gorge, cet accent que M. de La Boulerie n'aimait guère à entendre, car il lui semblait une résistance au parler grasseyant et mou de Rivray.

M. de La Boulerie n'imaginait rien de plus beau au monde que Rivray, où il était né et d'où il n'était guère sorti. Il trouvait, à vivre et à mourir dans sa maison natale, une protestation contre l'esprit moderne. Le temps actuel ne lui plaisait pas. Il lui semblait que le passé lui eût fourni maintes occasions dont il n'avait pas rencontré d'équivalents... Il lui aurait fallu naître au moins cent cinquante ans plus tôt... Il aurait alors sans doute été conseiller au parlement de Vallins, où son grand-père avait porté le mortier. Il aurait habité le vieil hôtel Le Bégat, qui existe encore à Vallins, non loin de la cathédrale, et, l'automne, il fût allé dans sa terre de La Boulerie, qui n'est qu'à quatre lieues de là et que son père, au retour de l'émigration, avait retrouvée vendue comme bien national. Dans sa jeunesse, et par une sorte de goût héréditaire, M. de La Boulerie avait eu l'idée d'entrer dans la magistrature. On y conserve encore assez les usages et la langue d'autrefois. On y vêt la robe et l'on y coiffe la toque. M. de La Boulerie aurait aimé à s'entendre appeler M. le président ou M. le conseiller. Ces qualifications ont un certain air d'ancien régime. La Cour d'appel de Vallins occupe une partie des bâtiments de l'ancien parlement. Mais M. de La Boulerie avait renoncé à ce projet par timidité et par répugnance à se produire. A quoi bon aussi exercer des fonctions publiques qui attirent sur vous l'attention des méchants? N'est-ce point déjà trop d'être un Le Bégat de La Boulerie? Il était donc demeuré à Rivray, où aucun événement ne l'était venu chercher. Il y a des portes auxquelles le

hasard ne sonne jamais. M. de La Boulerie ne passait guère le seuil de la sienne que pour se rendre à la messe de huit heures, et, au mois de janvier, pour faire ses visites du jour de l'an. Le dimanche, monsieur et madame de La Boulerie recevaient les personnes qui voulaient bien les venir voir.

Ce jour-là, monsieur et madame de La Boulerie se tenaient, l'après-midi, dans le grand salon du rez-de-chaussée... Il était assez bien meublé, et montrait, au mur, quelques bons portraits de famille. Madame de La Boulerie se parait d'un bonnet neuf et M. de La Boulerie endossait la meilleure de ses longues redingotes. En hiver, le salon de monsieur et de madame de La Boulerie était fréquenté de ce qu'il y avait de mieux à Rivray. M. Ragueugnot eût donné son petit doigt pour y être admis, d'autant plus qu'on y recevait, à cause de sa femme, née du Port, son ami, M. Lombardin, qu'il détestait; mais, par ce dimanche de juillet, les vêpres étaient déjà sonnées que personne encore ne s'était présenté chez monsieur et madame de La Boulerie. Il n'y avait, dans ce salon, qu'eux et madame Dolonne. Georges, qui s'ennuyait, était monté à sa chambre.

Il avait remarqué au grenier une armoire grillée qui renfermait quelques livres, et il voulut s'assurer auparavant s'il n'en trouverait pas un à sa convenance pour distraire cette fin de journée. Il n'avait emporté de Paris, avec lui, que *Mademoiselle de Maupin*. Sa mère lui avait dit qu'il se procurerait aisément des livres à Rivray. Madame Dolonne savait bien que la bibliothèque de l'oncle La Boulerie ne contenait guère que des ouvrages d'héraldique: elle espérait que son fils ne les lirait pas et qu'ainsi il ne se fatiguerait pas la tête: mais, comme le jeune homme se plaignait de trouver le temps un peu long, elle lui avait conseillé d'aller chez les demoiselles Camus.

Les demoiselles Camus étaient deux vieilles filles, deux sœurs, qui avaient réuni une petite bibliothèque dont elles prêtaient les livres, pour un sou, au profit des pauvres. Tous ces volumes, romans moraux, collections de *l'Ouvrier* ou de *la Semaine des Familles*, histoires édifiantes, étaient usés et crasseux et uniformément recouverts de ce papier jaune dont les bouchers et les épiciers se servent pour envelopper la

viande et les comestibles. Georges se souvenait d'avoir fait jadis de fréquents emprunts à mesdemoiselles Camus, et, en particulier, d'un récit qui l'avait enchanté. Cela s'appelait : *Tebsima ou l'Exilé du Désert*, et se passait au temps des croisades ! Mais peut-être que la bibliothèque de mesdemoiselles Camus contiendrait des livres capables de l'intéresser aujourd'hui, des livres d'histoire ou de voyages.

La maison qu'habitaient les demoiselles Camus était située impasse Raulin. Il retrouva la même salle carrelée et basse, au plafond soutenu de grosses poutres, avec ses rayons garnis des mêmes volumes jaunes. Une table de bois noir supportait le catalogue taché d'encre, près du registre où mademoiselle Camus inscrivait le nom de l'emprunteur et le titre du prêt. Il n'y avait plus qu'une des deux Camus; l'autre était morte l'an dernier, et Georges se demandait en vain si la survivante était mademoiselle Louise ou mademoiselle Aimée. Toutes deux se ressemblaient jadis, portant le même caraco noir et le même bonnet tuyauté. Mademoiselle Aimée se récria, quand elle eut appris que ce jeune lecteur était le petit-neveu du digne M. de La Boulerie. Comme sa pauvre sœur Louise aurait été heureuse de le voir si grandi !... Georges s'en apercevait également : il parcourait d'un regard désappointé les colonnes du catalogue où s'alignaient *les Camisards* et *les Faucheurs de la Mort* qui avaient ravi son enfance, quand il s'enthousiasmait aux exploits de Jean Cavalier ou d'Adam Chuzco, comme il s'exaltait maintenant aux lamentations de d'Albert et aux prouesses de la belle Madeleine de Maupin. Et tout bas, à mademoiselle Aimée Camus qui le considérait avec bienveillance, il redemanda *Tebsima. L'Exilé du Désert* figurait encore au catalogue, mais l'exemplaire était perdu et mademoiselle Aimée invita beaucoup le jeune homme à prendre à la place les *Pieds d'Argile*, de madame Zénaïde Fleuriot, « un bien bon livre et que les demoiselles Ragueugnot venaient justement de rapporter ».

Si la bibliothèque de mademoiselle Camus ne contenait pas grand'chose, l'armoire du grenier de M. de La Boulerie ne valait pas mieux. Georges y vit côte à côte *l'Hydraulique*, du sieur de Belidor, et *la Belle Amalasonthe*, du jésuite Desfontaines. Les œuvres complètes du cardinal de la Luzerne

occupaient tout un rayon. Georges déplaça un des tomes. Il faisait chaud dans le grenier. On entendait le son des cloches qui sonnaient vêpres. Elles faisaient vibrer les vieilles poutres. Une odeur de poussière et de pipi de rat parfumait l'air lourd.

Georges Dolonne referma l'armoire et gagna sa chambre. Il avait les mains poudreuses et sèches. La pensée lui vint d'écrire à son ami Maxime Plantel. L'image d'Eugénie, la maîtresse de Fernand, lui apparut. Il revit ses yeux clairs, son nez fin, ses cheveux en frange, la paille jaune dont elle aspirait l'orangeade, à la table du café Vachette. Il s'était étendu sur son lit et avait dénoué sa cravate. L'image vacilla, devint incolore, transparente et incertaine, et il s'endormit profondément.

Quand il se réveilla, il était cinq heures. Une voiture était arrêtée à la porte de la maison. Les deux chevaux s'ébrouaient sous les harnais luisants, juste au bas de sa fenêtre. C'était sans doute une visite pour l'oncle La Boulerie. Il se donna un coup de peigne et, par curiosité, il descendit au salon.

M. Stanislas de La Vigneraie y occupait un fauteuil qu'il emplissait de sa corpulence. Il était assez bel homme, d'une cinquantaine d'années, le teint coloré, les cheveux abondants avec une large barbe en éventail, noire et grise. Grand chasseur, grand mangeur et mieux encore, disait-on, M. de La Vigneraie parlait haut. Familier et bon garçon, il frappait volontiers sur l'épaule des gens. Très populaire dans le pays, il pensait à se porter, aux prochaines élections, contre M. Lambert-Lacroix, député de l'arrondissement. On tenait son succès pour probable, lui le considérait comme assuré. Dans un autre fauteuil était assis un homme encore jeune, de jolie figure, la barbe en pointe et les cheveux noirs taillés en brosse. Georges reconnut M. Hugues de Galbans. M. de Galbans, parent éloigné de M. de La Boulerie, avait été nommé, un peu plus de deux ans avant, à la perception des contributions directes de Vailly, à trois lieues de Rivray. Lorsqu'il était à Paris, au ministère des finances, M. de Galbans venait quelquefois chez les Dolonne. Georges le revit avec plaisir. Il était gai et gentil. M. de La Boulerie présenta son petit-neveu...

— Voulez-vous que je vous dépose à Vailly en retournant

à Hautmont ? — dit M. de La Vigneraie, en se levant, à Hugues de Galbans.

M. de Galbans pouvait un jour être utile à sa candidature.

— Merci bien : j'ai le train de sept heures.

— Mais non !... vous resterez dîner avec nous, cousin, — dit madame de La Boulerie.

M. de La Vigneraie prenait congé :

— Vous excuserez ma femme de ne pas venir vous voir, chère madame : elle est bien fatiguée, en ce moment ; mais vous ne lui refuserez pas le plaisir de vous avoir une journée à Hautmont. Il faudra que ce gamin refasse connaissance avec mes filles...

Georges Dolonne, qui, sur un signe de M. de La Boulerie, avait reconduit M. de La Vigneraie jusqu'à sa voiture, le vit parler au valet de pied et allumer un énorme cigare. Maxime Plantel en fumait seul de pareils ! Et M. de La Vigneraie saisit les rênes, et partit sans répondre au salut du jeune homme.

Georges s'amusa au dîner, grâce à Hugues de Galbans qui taquina madame de La Boulerie et se moqua de M. de La Vigneraie. Il allait raconter quelque anecdote sur les galanteries du châtelain de Hautmont ; M. de La Boulerie lui fit signe de se souvenir que Georges était là. A neuf heures. M. de Galbans pensa à son train.

— Accompagnez-moi donc à la gare, — dit Hugues de Galbans à Georges, dont la physionomie lui plaisait.

M. de La Boulerie se récria :

— Georges seul dans les rues de Rivray, à neuf heures du soir !

M. de Galbans éclata de rire :

— Mais il n'y a aucun risque, cousin !... Vous allez en faire une poule mouillée.

Quand ils furent sortis, M. de La Boulerie se promena un moment de long en large dans le salon, avant de monter à son cabinet, où il donnait, chaque soir, un dernier coup d'œil à ses chères paperasses. En embrassant sa nièce Henriette, il lui dit :

— Ce n'est pas une bonne société pour Georges que Hugues, ma chère Henriette. Il est bien léger !

Et M. de La Boulerie ne s'endormit pas sans avoir entendu

son petit-neveu rentrer dans sa chambre, et sans avoir rendu grâce à Dieu que la journée se fût terminée sans accident, ce qui ne serait tout à fait vrai que lorsque le train aurait ramené, sain et sauf, Hugues de Galbans en gare de Vailly, et si M. de La Vigneraie avait pu, de son côté, regagner Hautmont sans que ses chevaux le versassent dans le fossé, et encore qu'il n'eût pas trouvé, en arrivant, sa femme à l'extrémité ou son château en flammes. Et M. de La Boulerie, les yeux brouillés de sommeil, confondait en son esprit l'incendie du château de Hautmont avec celui qu'il imaginait, en rêve, menacer les précieux parchemins de M. le comte d'Auberoche.

Hugues de Galbans avait invité Georges à venir, le surlendemain, déjeuner chez lui. M. de La Boulerie ne le vit pas, sans craintes de plusieurs sortes, partir pour Vailly. Georges ignorait qu'il y avait été précédé par une longue lettre de son grand-oncle, par laquelle M. de La Boulerie engageait Hugues de Galbans à être, avec Georges, prudent et circonspect. Il lui recommandait d'épargner à la jeunesse de Georges les discours contraires à la décence, et de ne pas le laisser au soleil sans chapeau.

Georges arriva à Vailly à onze heures et trouva aisément la maison. Elle était au bout de la ville, petite et à un seul étage, avec une plaque de cuivre sur la porte. M. de Galbans reçut Georges dans son bureau, qui était au rez-de-chaussée. Les murs étaient tapissés d'affiches administratives. M. de Galbans, à sa table, en veston d'alpaga, saupoudrait de cendre bleue le papier d'une quittance. Devant lui, un paysan, la blouse relevée sur un pantalon de gros drap gris, tirait de sa poche gonflée un sac de toile plein de sous et de pièces blanches, qu'il vida sur le bureau. M. de Galbans compta l'argent, en fit des piles qu'il jeta bruyamment dans le tiroir. Après l'avoir fermé à clé, il tendit la quittance au bonhomme :

— C'est bien le compte, père Mathieu, mais ne vous mettez plus en retard !

Le père Mathieu pinça ses lèvres rasées, reprit son bâton à cordon de cuir, et sortit en disant :

— Bien le bonsoir, monsieur le percepteur et la compagnie.

M. de Galbans enleva son veston d'alpaga, l'accrocha à la patère du rideau.

— Allons déjeuner, Georges... Tu penses si ça m'amuse de faire payer ces pauvres bougres! Fichu métier!

Sur la porte, il retourna une pancarte pendue à un clou par une ficelle et sur laquelle était écrit : *Le Percepteur est en tournée.*

Et il ajouta :

— Zut! En voilà assez pour aujourd'hui.

La salle à manger, qui donnait sur un carré de potager, était ornée de faïences anciennes. M. de Galbans ramassait dans le pays les vieilles assiettes peintes : on en trouvait encore de très jolies. et l'oncle La Boulerie en avait quelques-unes qui ne faisaient rien dans ses armoires et qui auraient bien fait son affaire à lui.

— Il est admirable, ton oncle La Boulerie, — disait M. de Galbans, en mangeant une côtelette panée. — Tu sais qu'il m'en a voulu quand j'ai accepté la perception de Vailly. Il m'a reproché de venir exercer une profession de maltôtier dans un pays où ma famille avait jadis fait figure. Et il a commencé par me bouder. Mais la cousine est bonne femme : elle a arrangé les choses... S'il croit que je suis ici pour mon plaisir, il est bon! Mais j'en avais assez de Paris et du ministère. et de tout ce qui vous passe sous le nez quand on n'a pas le sou. Ici, au moins, je suis tranquille. J'ai bien le bureau; mais, si ça m'ennuie de prendre sa galette au père Mathieu. ça me réjouit d'encaisser l'argent de cet imbécile de La Vigneraie quand il vient payer ses contributions... Veux-tu une autre côtelette?... Hein! Georges, on s'embête aussi à Rivray?

Pendant le déjeuner, Hugues de Galbans s'aperçut que Georges Dolonne n'était pas un niais. On n'a pas d'esprit à seize ans, mais il s'exprimait simplement et justement. Il parla du collège. sans bêtise, de son examen manqué, sans honte, et de quelques livres qu'il avait lus, comme s'il les avait compris. Il regardait, à la dérobée, la petite bonne. Hugues de Galbans augura bien de lui.

Pour se distraire, il faisait de la photographie : il montra à Georges ses instruments, ses albums. Georges remarqua

sur la cheminée, glissées dans le cadre de la glace, quelques photographies d'actrices, parmi lesquelles une de mademoiselle Pauline, des Ambassadeurs. Georges dit timidement qu'il l'avait aussi et il rougit.

M. de Galbans le regarda avec intérêt : Georges était petit et blond, maigre et jeunet. Son aspect contrastait avec l'apparence de mademoiselle Pauline. C'était une forte fille, plantureuse et gaie, au corsage rebondi. Hugues de Galbans pensa à la chanteuse. Il allait la guetter, à la sortie du concert, l'été, sous les arbres des Champs-Élysées. Un ami l'avait présenté. De tendres souvenirs lui revinrent. Il fredonna un refrain qu'elle faisait applaudir.

— C'est une bonne fille, — dit pensivement Hugues de Galbans.

Et il ajouta, avec quelque chose de respectueux et de goguenard :

— Elle était entretenue alors par le baron Plantel.

Georges dit qu'il connaissait un des fils du baron Plantel. Il parla de Maxime assez drôlement. Hugues de Galbans s'amusait.

La journée s'avançait. Ils firent le tour de Vailly et se promenèrent sur le vieux mail. Ils s'assirent sur un banc pour attendre l'heure du train. Cinq heures sonnèrent. Hugues de Galbans resta un moment silencieux. Il faisait des ronds sur le sable avec sa canne. Une jeune femme passa. Quand elle fut passée en répondant au salut de Hugues de Galbans, il dit à Georges :

— C'est la seule jolie femme de Vailly, madame Ducaral.

Et il murmura :

— Elle ressemble à Marguerite d'Esclaragues.

Il se tut de nouveau. Les tilleuls du cours laissèrent tomber quelques feuilles. Elles étaient grillées de soleil, plus légères que des feuilles mortes, légères comme des feuilles cuites. Il en ramassa une qui s'était posée entre eux deux sur la pierre du banc, et demanda négligemment à Georges :

— Sais-tu quand elle vient, Marguerite d'Esclaragues ? J'ai fait d'elle des photographies rudement bien, l'année dernière. Ah ! ici, les modèles manquent un peu.

Et il tira la pointe de sa barbe brune. Il reprit :

— Elle est charmante, Marguerite d'Esclaragues... Cet imbécile de La Vigneraie lui a fait une forte cour. Il se croit étonnant, cet oiseau-là !

Et, jusqu'à la gare, Hugues de Galbans fit un portrait parlé du gros La Vigneraie, de ses ridicules, de ses prétentions. Comme Georges montait en wagon, M. de Galbans lui dit, en lui serrant la main :

— Il faudra revenir me voir... Et puis, dis donc, si madame d'Esclaragues arrive, préviens-moi.

Georges sourit.

— Allons, c'est bien, tu es un chic petit type... Bien des choses à ta mère et au cousin et à la cousine...

M. de La Boulerie, à dîner, s'étonna que les chemins de fer ne déraillassent pas plus souvent, et qu'avec tant de manières qu'ils inventent de se détruire, les gens parvinssent tout de même à vivre. Il se borna à rappeler quelques accidents célèbres, dont il avait retenu le détail pour l'avoir lu dans l'*Écho de Loire-et-Vince*.

Sorti de table, il continua sur ce sujet. Une fois, en allant à la messe de huit heures, il avait vu, au tournant de la rue des Chantres et de la rue de la Paroisse, un charretier écrasé sous les roues de sa charrette. Cet événement remontait au temps de sa jeunesse...

Pendant que M. de La Boulerie parlait, Georges, sous la lampe, crayonnait du papier blanc. Il avait un certain goût pour le dessin. Ses bonshommes avaient de la tournure. Sur la feuille, un M. de La Vigneraie, énorme et barbu, était emporté au ciel par quatre chevaux ailés.

— Mais il a des dispositions, ce chou ! — dit madame de La Boulerie ; — pourquoi ne l'enverrait-on pas dessiner un peu chez mademoiselle Duplan? Qu'en dis-tu, Auguste?

M. de La Boulerie acquiesça :

— Le dessin est un art d'agrément, et le dessin héraldique est une chose bien utile...

M. de La Boulerie représentait tant bien que mal sur le papier les armoiries des familles dont il dressait la filiation et les alliances ; mais, s'il avait encore assez aisément raison des pièces de l'écu, qui sont géométriques, les figures qui le

chargent lui offraient de grandes difficultés. Le blason abonde d'images de lions, de léopards, sans compter les lions léopardés et les léopards lionnés. Il s'y rencontre aussi diverses sortes d'animaux réels, des béliers et des brebis, des bœufs et des poissons, et quelques-uns de fantastiques, car les griffons s'y mêlent aux hydres et aux chimères. La licorne y passe. Non seulement ces bêtes véritables ou fabuleuses ornent l'écu, mais elles le supportent et y apparaissent au cimier. Celles que dessinait M. de la Boulerie n'avaient vraiment de sens que pour lui-même. Il leur donnait des aspects aussi éloignés de ceux de la nature que des formes conventionnelles que leur attribue l'art héraldique. Il sentait alors le défaut de sa main et l'éprouvait quand il s'essayait à figurer en leur entier les armes de « sa maison ». Il se tirait assez bien du chevron ainsi que des macles et du tourteau qui l'accompagnent, deux en chef et un en pointe ; mais il demeurait sans ressources devant le casque de chevalier, qui somme l'écu et l'enveloppe de ses lambrequins, et devant les deux lévriers, qui le soutiennent. Ses efforts avaient été vains, bien qu'il ne manquât guère, chaque soir, avant de plonger sa cuiller dans le potage, de regarder, au manche d'argent où ils étaient gravés et pour s'en bien mettre le détail dans les yeux, les supports et le timbre des Le Bégat de La Boulerie.

HENRI DE RÉGNIER

(A suivre.)

NOTES

SUR

LA GUERRE DE CRIMÉE[1]

Les événements principaux de la deuxième et dernière partie du siège sont, outre ceux relatés ci-dessus (accomplis dès ses débuts par le nouveau commandant, à titre de contre-partie expressément voulue de ce qu'avait fait le précédent) : l'enlèvement des ouvrages Blancs et du Mamelon-Vert (7 juin), l'assaut manqué de Malakoff (18 juin), la mort de lord Raglan (28 juin), la bataille de Traktir (16 août), l'assaut réussi de Malakoff et l'occupation de Sébastopol (8 septembre).

L'occupation de Kertch, qui avait réussi à souhait et produit sans coup férir tous les résultats qu'on en attendait, avait été signalée par un incident fort pénible. La ville, absolument sans défenses, et aux portes de laquelle se tenaient les notables réclamant pour elle la bienveillance des Alliés, fut, peu après l'entrée des troupes, livrée au pillage. Il y avait là un corps de Français, un corps d'Anglais et un corps de Turcs, et la coopération de ces derniers à de tels désordres n'était pas propre à en tempérer les effets. Le musée des antiquités (dit de Mithridate, je crois) fut saccagé. Les personnes, les femmes spécialement, furent soumises à de rudes sévices. Ce furent

1. Voir la *Revue* du 15 mai.

des scènes, me dit un témoin oculaire, fort attristantes et peu honorables pour les armes des Alliés. Évidemment, avant l'entrée des troupes, les généraux avaient négligé de faire publier les bans d'occupation à la tête des compagnies et de faire occuper solidement la ville par de fortes sauvegardes et par des postes de soutien. *Mais c'était un désordre international à trois*. Ceux-ci en attribuant l'initiative à ceux-là et en chargeant, dans tous les cas, comme il ne pouvait pas manquer d'arriver, la sauvagerie des Turcs, il fallut passer l'éponge.

J'avais été envoyé en mission à Kertch par le général Pélissier pour examiner la situation, et spécialement pour étudier les moyens d'enlever de vive force, ou par quelques travaux de siège — auxquels le général ne voulait dans aucun cas donner plus de huit jours — la forteresse d'Anapa. Quand j'arrivai devant la place, les Russes venaient de la faire sauter.

NOTE SUR L'ASSAUT DU 18 JUIN[1]

Quelques explications préalables sont nécessaires pour que l'entraînement logique des faits, d'où *la vérité vraie* doit sortir, soit bien saisi.

Le général Pélissier avait remplacé dans le commandement le général Canrobert. Celui-ci avait longtemps bénéficié devant les troupes d'une popularité (qui est son objectif permanent) méritée par une bravoure personnelle très brillante bien qu'un peu théâtrale. Il s'était consumé en efforts très sincères, très longtemps continués avec des moyens insuffisants, très méritoires enfin, mais fatalement improductifs par suite de son inaptitude constitutionnelle *à décider*. « Il aperçoit toujours deux routes et ne peut se décider à en prendre aucune, dit une lettre de ce temps-là, et, si on le pousse à s'engager sur celle de droite, il regrette celle de gauche et revient au carrefour pour en délibérer. »

Ainsi avait-il fait, notamment pour l'expédition de Kertch, d'une nécessité et d'une importance évidentes (Sébastopol

1. Nous insérons ici quelques pages rédigées antérieurement par le général Trochu, pour M. Arthur Brunet, et qu'il annexa lui-même à ses *Notes sur la guerre de Crimée*.

recevait par là les deux tiers de son ravitaillement), ardemment sollicitée depuis longtemps par les Anglais, ardemment conseillée par l'entourage, décidée après d'interminables débats, partie, arrivée, et finalement rappelée. Les effets de cette inconcevable aventure achevèrent le désarroi du général, lui rendirent le commandement impossible — expressément impossible vis-à-vis de nos alliés, — et sa retraite devint nécessaire autant que souhaitable.

Son successeur arrivait au commandement avec des facultés, des qualités et des défauts absolument contraires. *Décider* n'était rien pour lui, et, dès les premiers moments, l'évidence se faisant sur ce point dans l'esprit des troupes écœurées, son avènement fut salué par des élans de satisfaction et de confiance que partagea sans réserve l'auteur de cette notice. « Je serais surpris, écrivait-il, que ce vieux soldat de la bonne école (l'école du maréchal Bugeaud) ne fît pas avant longtemps parler de lui et de nous. Il a le cœur ferme et la tête solide. » Le signataire de cette lettre ne devait pas tarder à reconnaître que la vigueur de ce vieux soldat avait bien moins pour origine la grandeur d'âme et le sentiment des grands devoirs, qu'une sorte d'entêtement brutal, né de l'insuffisance de l'éducation; que, capable de tout décider, il était incapable d'étudier, de travailler, de préparer; qu'il commandait à la manière d'un satrape, ordonnant sans hésitation, mais occupé tout le jour à orner de ses propres mains son palais de planches mal jointes, à causer, à jouer; sans entrailles pour les souffrances et la misère des troupes, sans une pensée et sans un mot de sympathie pour leurs sacrifices de tous les jours.

Deux entreprises, dès l'entrée en possession du général Pélissier, mirent le comble à son autorité et à l'espoir public. L'opération de Kertch fut immédiatement reprise et réussit pleinement (bien que le pillage de cette ville ouverte et empressée de se rendre à la loi des troupes alliées leur eût fait, à mon avis, peu d'honneur). Ce fut une opération toute pacifique, mais qui donna sans tarder les résultats qu'on attendait. Et puis le Mamelon-Vert et les ouvrages Blancs, où les Russes, depuis longtemps en état d'offensive contre nous, sous l'ardente et énergique direction du général Todleben (les rôles

de l'assiégeant et de l'assiégé étaient intervertis) avaient accumulé leurs efforts et travaux de contre-approches, furent enlevés d'assaut — 7 juin — et occupés. C'était un point de départ assuré pour l'assaut ultérieur de Malakoff et l'occupation du faubourg, d'où le sort de la place dépendait.

Le succès d'offensive, payé très cher, ne le fut pas trop pour ce qu'il valait. Il déprimait le moral et la confiance de l'assiégé dans la proportion où il relevait le moral et la confiance de l'assiégeant, et il ouvrait la voie. Il avait été préparé par le meilleur préparateur qui fût alors dans l'armée, le général Bosquet, commandant le 2e corps — un homme dont le caractère fut malheureusement fort au-dessous de son talent et de sa fortune — selon *toutes les règles classiques*. Je veux dire que trois groupes d'assaillants *se succédant à portée de soutien* furent lancés contre l'objectif dans la pensée traditionnelle que le premier échouerait, que le second arriverait très près ralliant le premier, que le troisième entrerait ralliant les deux autres. C'est à peu près ce qui se produisit. Le général Bosquet avait lui-même donné le signal à six heures du soir et présidé, du commencement à la fin, à tous les détails d'exécution.

Huit jours auparavant, j'étais parti pour Kertch, en mission confidentielle du général en chef. Comme je prenais congé de lui, en exprimant le regret de m'éloigner au moment des grandes offensives : « Oh! me dit-il, tranquillisez-vous ; nous allons peloter en attendant partie ; mais arrangez-vous pour être ici avant le 18 juin. » Je m'arrangeai en effet pour répondre à cet avis dont je ne pouvais cependant saisir toute la portée en ce moment, et je revins de Kertch à Kamiesh par un vapeur turc, le *Peiki-Bari*, dans la huitaine, juste à temps pour assister à l'enlèvement du Mamelon-Vert et des ouvrages Blancs.

En exécution d'une promesse que le général en chef m'avait faite à son avènement, je prenais mes dispositions pour passer du quartier général (où j'avais encore ma tente, mais où les convenances, depuis le départ de son prédécesseur, m'interdisaient de faire le travail du cabinet) au commandement d'une brigade (au siège de gauche), qui allait vaquer. Je savais, nous savions tous que la crise décisive approchait.

Le 17 au matin, le général, me prenant familièrement sous le bras :

— C'est demain 18 juin, *anniversaire de la bataille de Waterloo*, que nous enlevons Malakoff. Je veux faire à l'empereur et à la France cette surprise-revanche.

— Mais, mon général, c'est bien hâté et bien risqué. Les Russes savent à présent notre objectif. Ils ont accumulé dans le bastion Kornilof (enveloppe de Malakoff) et en arrière, des travaux et des troupes que nous apercevons. Marcher quatre cents mètres (au moins) contre ce formidable dispositif, c'est défier le sort.

— Ta, ta, ta, allez chez Martimprey voir mon programme. Il vous plaira et vous raccommodera avec l'aventure.

Ma fortune était singulière : je m'étais usé auprès du précédent directeur de nos affaires à lui persuader des offensives, jusqu'à m'en faire détester ; et voilà que j'incommodais le nouveau en lui conseillant l'attente et le cheminement régulier.

Je m'expliquais, dès à présent, dans un sens qui faisait déchoir dans mon esprit le général en chef, beaucoup de choses. D'abord cette précipitation entêtée, antimilitaire, fatidique, inspirée par un orgueil intraitable et aveugle ; ensuite l'acte inqualifiable, monstrueux, attentatoire à l'intérêt public qui, le 15 ou le 16, *la veille de la crise*, renvoyait sur la Tchernaïa le seul homme qui la pût conduire, le général Bosquet, commandant le 2e corps. Il était là devant l'objectif du 18 juin *depuis le commencement du siège*. Il avait présidé à tous les travaux d'approche, à tous les efforts (d'Inkermann au Mamelon-Vert) qui s'étaient faits sur ce terrain tourmenté. Il en savait le fort et le faible. Sa compétence était *absolue et unique*. Il avait à un degré supérieur la confiance des troupes. C'est ce qui le fit éloigner. L'éclatant succès de son assaut du 7 juin lui avait valu une popularité militaire qui importunait. On ne lui demanda pas son avis (*non plus qu'à moi*) sur les dispositions à prendre, et, sous prétexte d'une opération extérieure *imaginaire*, on le renvoya, en le remplaçant par un général (Regnault de Saint-Jean-d'Angély) dont l'inexpérience et l'incapacité notoires ne pouvaient faire ombrage au général en chef, *qui se réservait personnellement la direction de l'entreprise*.

Ce fut une honte et une trahison.

J'allai chez Martimprey voir le programme, « et il ne me raccommoda pas avec l'aventure ». Il était loin d'être *selon toutes les règles classiques*, comme le programme de l'assaut du Mamelon-Vert et des ouvrages Blancs. Les trois groupes à portée de soutien, prononçant des efforts excessifs, n'existaient pas. Les divisions Mayran, Brunet et d'Autemarre attaquaient en même temps, en éventail, trois points différents! Leur réserve groupée en une seule masse était en arrière de la redoute Victoria, à mille sept cents mètres au moins de l'action décisive! Où était le corps intermédiaire, le corps de bataille destiné à la rescousse immédiate des trois divisions d'avant-garde dont l'échec (du premier moment) était si probable?

Me voilà hors de moi et résolu à affronter la tempête. J'entre chez le général en chef, je lui expose avec une ardente énergie le péril et mes craintes. Je reçois une bordée d'injures et de railleries, avec une conclusion qui me les fait oublier :

— M'avez-vous assez embêté, monsieur le timoré? Allez voir Martimprey, et faites avec lui ce que vous voudrez... Il donnera les ordres.

Je retourne au programme. Martimprey est persuadé. Il propose la brigade (huit bataillons, je crois) du général Faucheux, du siège de gauche, la seule qui lui paraisse déplaçable sans danger. Je tope, mais il ne veut pas donner l'ordre, il va le demander et revient avec lui. L'ordre part, mais sans que je puisse préciser l'heure : c'était l'après-midi, le jour déjà avancé; on verra les suites de ce retard.

Le général en chef avait décidé qu'un peu avant le jour, à trois heures du matin, *lui-même*, de la redoute Victoria, donnerait le signal de l'assaut (trois fusées de couleur).

A minuit, je sors de ma tente, je mets sur pied le quartier général, les chevaux sellés, celui du général en chef devant sa porte. Calculant qu'il ne supporte pas le galop, qu'il ne peut soutenir le trot au delà de quelques minutes, je juge que deux heures lui seront nécessaires pour arriver au but. J'invite le lieutenant-colonel Cassaigne à le réveiller.

Je m'arrête un instant sur cette douce et touchante physionomie militaire. Le lieutenant-colonel Cassaigne avait été

le grand lauréat du prytanée, le premier (hors ligne) à Saint-Cyr dans ma promotion, le premier (hors ligne) à l'école d'État-major. Il avait les plus hautes facultés de l'âme, les plus rares qualités du cœur et de l'esprit. Mathématicien, poète, dessinateur, supérieur en tout aux hommes les plus distingués que j'aie connus, il ajoutait aux mérites de cette supériorité ceux de la plus sincère modestie et d'une cordiale bienveillance. J'eus toujours un sentiment de honte à comparer ma carrière à la sienne et à être son général. Il passait dans toute l'armée pour être, après la fortune, l'auteur, au moins l'adjuvant principal de la carrière de son chef, que de longues années il adoucit, compléta et dirigea. Mais de bonnes âmes avaient dit en Crimée ces bruits de la foule au général Pélissier, et, depuis cette révélation inspirée par l'intérêt et par l'intrigue, le général avait sur les nerfs ce fidèle serviteur qui devait périr, emporté par un boulet perdu, à l'assaut du 8 septembre. Son frère unique, jeune capitaine aux zouaves, avait eu quelques mois auparavant, devant Sébastopol, la même destinée. Et leur mère, veuve respectable d'un capitaine, tenant, dans l'existence la plus humble, le bureau de poste d'un village, survivait à tous les siens !

Le pauvre Cassaigne, malmené, revint plein de découragement. Le colonel de Waubert ne fut pas plus heureux. Aucun officier de l'état-major du général en chef ne voulant recommencer l'effort, je me décidai à agir moi-même, et j'allai lui montrer *qu'il lui restait désormais bien peu de chances d'arriver à temps pour donner le signal.* Il se décida, maugréant et raillant mes *agitations*, et partit.

Nous marchions dans une nuit demi-obscure, par les chemins qu'on sait, au pas, avec une lenteur qui me remplissait d'angoisse. Nos représentations alternées ne le touchaient à aucun degré. Au *grand ravin*, première cruelle déception et premier douloureux présage. Nous rencontrons la brigade Faucheux (le corps de bataille, au moins la réserve intermédiaire). Elle a reçu l'ordre tardivement, elle s'est égarée dans la nuit, le jour va poindre, et elle est à six kilomètres de l'action ! Auxiliaire perdu… le général en chef ne s'en soucie guère. Ce n'est pas lui, c'est moi qui l'ai mis dans le pro-

gramme. Vaincu par l'émotion, je pousse à un moment donné mon cheval vers le sien, et je lui dis rudement :

— Mais le jour vient !...

Et je lui montre l'aurore à l'horizon. Il met sans mot dire son cheval au trot; nous marchons à cette allure, nous entendons la fusillade et le canon ; nous arrivons enfin au lieu du signal, nos âmes à l'envers... *il fait jour !...* Nous savons tous à présent que la lutte est commencée ; comme nos oreilles l'ont entendue, nos yeux la voient.

C'est, entre plusieurs, l'un des poignants souvenirs de ma vie, et je sentis comme un sentiment de haine entrer dans mon cœur contre l'homme dont la cynique indifférence était la cause de tant de malheurs et de maux.

Les trois fusées partirent cependant, et personne assurément n'en vit les couleurs.

Cependant, que s'était-il passé devant Malakoff?

Le général Mayran, aux environs de trois heures du matin, voit une ou plusieurs fusées (parties on ne sait d'où) s'élever au-dessus de nos ouvrages en arrière. Il juge que c'est le signal ; il lance ses troupes à l'assaut, et c'est par le déchaînement de la canonnade et de la fusillade que ses collègues et collaborateurs, les généraux Brunet et d'Autemarre, sont avertis, en même temps que par le vrai signal, aperçu ou non. Accablée dans son isolement par le feu de la place, accablée par le feu d'écharpe de la baie du Carénage (vapeurs embossés), la division Mayran est violemment ramenée.

La division Brunet, rappelée quelques jours auparavant (15 ou 16 juin) de la Tchernaïa pour prendre part à l'assaut, connaissait mal le dédale des nouvelles tranchées d'où elle devait partir pour attaquer. Elle avait piétiné toute la nuit avec de grandes fatigues pour trouver ses emplacements, et elle n'était pas encore formée complètement quand le général dut l'envoyer pour la jeter en avant à son tour. La retraite de la division Mayran laissait la droite absolument privée d'appui, et la division Brunet fut accablée comme la division Mayran.

Seule la division d'Autemarre, relativement soutenue à sa droite par l'effort de Brunet, à sa gauche par l'effort des

Anglais qui fut vigoureux autant que désastreux, put loger sa tête de colonne dans la batterie russe Gervais (avancée de Malakoff), où elle se maintint quelque temps avec une rare constance.

Nous étions les spectateurs de ce grand drame militaire, lord Raglan à côté du général Pélissier, leurs états-majors en arrière, sans nouvelles encore, mais tous silencieux, tous pénétrés de la plus profonde émotion, car nous avions pu voir la retraite successive des deux divisions, et le feu des Russes, naguère si violent, avait absolument cessé dans la double direction de cette retraite. Personne, je pense, parmi nous n'eut la pensée de faire marcher les réserves (la garde impériale) massées auprès de nous, qui auraient eu près de deux kilomètres à faire sous le feu pour achever notre premier sacrifice par un second bien plus étendu et plus certain.

Un premier officier se présenta, annonçant la prise de la batterie Gervais et demandant des renforts pour les troupes qui la tenaient. Autant que je puis me rappeler, le général Pélissier lui répondit assez durement « qu'il aviserait ». Un deuxième officier vint, qui annonça que Mayran et Brunet étaient frappés mortellement, et que leurs troupes, avec de grandes pertes, étaient rentrées dans la tranchée.

— S'ils n'étaient pas morts, — dit le général entre ses dents, se tournant vers moi, qui étais à sa gauche un peu en arrière, — je les aurais déférés au conseil de guerre.

Je levai les mains au ciel, lui adressant une prière pour ces deux fidèles serviteurs du pays [1], pour ces grandes victimes du devoir, pour ces hommes qui avaient été parmi nous, pendant une longue carrière, des modèles achevés de valeur professionnelle, de conscience, de dignité, de caractère. Je protestais devant Dieu de l'indignité de leur juge, envahi par des sentiments que, ni le calme saisissant qu'il montra pendant et après cette redoutable crise, ni ses grandeurs ultérieures, ni la tombe où il est descendu depuis longtemps pour rendre compte à son tour, n'ont pu effacer.

1. Avec eux, avaient été frappés ce jour-là des hommes qui étaient les grandes espérances de l'avenir : Larrouy d'Orion, Guérin, de la Bousinière. Ils avaient rejoint le général Bizot, mort auparavant, par la main de l'ennemi comme il appartenait à un tel soldat, en disgrâce comme il appartenait à un tel caractère.



Dans la note qui précède, j'ai eu occasion de faire ressortir, par comparaison, le bien jugé des dispositions prises le 7 juin par le général Bosquet pour l'assaut réussi de ce jour. J'ai peu à ajouter aux quelques mots que j'en ai dit. Tout avait été prévu, car la prévision de l'ensemble et des détails était la faculté maîtresse de cet officier général très bien doué. L'action successive des réserves échelonnées à distance utile eut tout son effet quand les têtes de colonne plièrent. Les ouvrages Blancs à droite (mont Sapone), le Mamelon-Vert à gauche restèrent finalement en notre pouvoir, et le génie spécialement dirigé par le général Frossard (d'une rare énergie) y prépara immédiatement, sous le feu, une solide installation défensive.

Là périrent des officiers de grande valeur, le colonel Brancion, le colonel Hardy, et en dernier lieu le général de Lavarande, de brillant avenir et de regrettable mémoire[1]. Le lieutenant-colonel Larrouy d'Orion (tué plus tard le 18 juin) du 97e régiment avait conduit par le ravin du Carénage une opération latérale — destinée à couper la retraite de l'ennemi sortant des ouvrages Blancs — qui réussit à souhait et mit en relief les rares facultés directrices de cet excellent officier supérieur.

Les Anglais, de leur côté, avaient enlevé les embuscades russes des Carrières. Leurs têtes de colonne voulurent aller plus loin et furent ramenées. Les nôtres, partant du Mamelon-Vert conquis, firent une pointe non moins importante du côté de Malakoff, et furent également ramenées. Mais ces deux accidents secondaires dus à l'emportement de quelques groupes de soldats, et qui n'étaient pas dans le programme de la journée, n'eurent aucune influence sur ses résultats définitifs.

Aux détails que j'ai donnés dans la précédente note sur l'assaut manqué du 18 juin, je dois en ajouter un que je crois avoir omis et qui vient jusqu'à un certain point en compensation des graves responsabilités qu'assuma ce jour-là

1. Avant la prise du Mamelon-Vert, entre cette redoute et nos tranchées, avait été tué un officier supérieur plein d'avenir, le lieutenant-colonel Vaissier, dont les efforts à Inkermann avaient été fort remarqués (7e léger).

le général Pélissier. La déroute accomplie et irrémédiable dans ses divers effets désormais bien connus, il devint très calme, très maître de lui, mangea sur place de bon appétit (alors que nous étions tous hors d'état d'en faire autant) et donna enfin aux états-majors anglais et français (lord Raglan était à côté de lui) l'exemple d'une véritable force d'âme. Il se peut que l'indifférence inculte qui était au fond de cette organisation singulière fût pour une grande part dans cette attitude ; toujours est-il qu'elle nous impressionna et lui fit honneur dans l'esprit de tous. Son vénérable collègue était profondément attristé. Il avait supporté jusque-là, malgré son grand âge, toutes nos vicissitudes et toutes nos épreuves. Celle-là parut dépasser la mesure des forces qui lui restaient. Atteint par l'affection cholériforme qui régnait çà et là dans nos camps, il mourut le dixième jour (28 juin), emportant dans la tombe les regrets de l'armée anglaise et les regrets de la nôtre.

De la bataille de Traktir je ne sais rien de plus que ce que tout le monde sait, n'y ayant pas assisté, et, comme dans ce récit j'ai attaché du prix à n'introduire aucun *on dit*, je m'abstiens. Ce jour-là, 16 août, j'étais au commandement de ma brigade au siège de gauche, n'ayant à la tranchée que quelques centaines de travailleurs, tout le reste au bivouac. Dans la matinée nous entendimes le canon du côté de la Tchernaïa et, aux environs de huit heures, je reçus l'ordre de marcher dans cette direction. Je fis prendre les armes et partis sur l'heure sans faire relever mes travailleurs, allant à toute vitesse, et immédiatement suivi par la deuxième brigade (Couston) de la division Levaillant dont j'étais la première. Quand, à trois heures de là, j'arrivai au col de Balaklava avec des troupes harassées, la bataille était finie, et la division Levaillant reçut l'ordre de revenir à ses bivouacs.

Les heureux résultats de la bataille de Traktir rendirent à la confiance les esprits que le grave insuccès du 18 juin avait troublés. Cet événement imprévu, envisagé sous le rapport du siège, était pour nos légions de la plaine de la Tchernaïa ce qu'Inkermann avait été naguère pour les lignes du plateau. *C'était la sécurité*. Il était apparent pour tout le monde

que l'armée russe devrait renoncer désormais à toute tentative de diversion extérieure. Le siège, qui était resté la grosse affaire, par l'invincible force des choses[1], devenait l'unique affaire et c'est avec un retour d'espérance et d'entrain que les Alliés concentrèrent tous leurs efforts sur cet objectif.

***

J'en viens à l'assaut du 8 septembre. Au cours de cet exposé, j'ai déjà eu l'occasion de dire comment et pourquoi Malakoff était devenu le véritable et le nécessaire point d'attaque de Sébastopol. A dater du jour où cette conviction fut acquise, toutes les sollicitudes du commandement (à ses divers degrés) furent de ce côté-là. On travaillait et on agissait partout, mais c'est dans cette direction qu'on faisait les grands efforts et qu'on courait les grands risques. La prise et l'occupation du Mamelon-Vert et des ouvrages Blancs furent le premier acte de ce drame de trois mois. Le travail de cheminement sur Malakoff et le Petit Redan en fut le second; l'assaut en fut le troisième et dernier.

Ce que ce travail de cheminement, à la fois immense dans son développement et inextricable dans ses détours, représente de sueurs, de périls et de sacrifices, peut à peine s'exprimer. Dans les dernières semaines il ne coûtait pas en moyenne moins de deux cents hommes par vingt-quatre heures (tués et blessés)! Ce terrain arrosé de sang était disputé pied à pied. Toute la nuit, c'était la bataille, grande ou petite, les assiégeants et les assiégés mêlés : tout le jour c'étaient les canons, les obus, les bombes, la fusillade; mais les travaux marchaient toujours et l'on arriva ainsi jusqu'à *trente mètres* de l'objectif, cause première du succès du 8 septembre.

Comment ces travaux marchaient-ils toujours? Ici il faut que je rende à qui l'a mérité l'hommage que gardent pour les braves gens la vérité et la justice. L'âme de ces efforts, c'était le général Frossard. Je ne sais pas et je n'ai pas à juger

1. L'Empereur et le ministre de la Guerre avaient plusieurs fois exprimé (timidement) l'opinion qu'il serait peut-être sage de ne plus considérer le siège que comme un objectif secondaire et de porter le gros des troupes dans l'intérieur de la Crimée. Ce n'était pas seulement déraisonnable : *c'était matériellement impossible*. Les Anglais s'y opposaient toujours, et moi aussi de toutes mes forces.

ici les circonstances qui firent de cet énergique soldat un homme de politique et un homme de cour. Comme les plus malheureux des généraux de la guerre de 1870, il a été la victime des erreurs de son gouvernement et des événements. Il a été raillé, insulté, et il a eu le tort d'en mourir. Mais ce que je sais bien pour l'avoir vu, c'est que les instruments de la prise de Sébastopol (c'est-à-dire de Malakoff), principaux parce que leur action fut continue dans la préparation et ferme dans l'exécution, furent le général Bosquet et le général Frossard.

Le général en chef, éclairé sur les véritables intérêts de l'entreprise — et sur les siens propres — par le déplorable échec du 18 juin, avait rappelé le général Bosquet des lignes de la Tchernaïa où il l'avait, comme je l'ai dit, exilé la veille dans une préoccupation jalouse infiniment peu déguisée. Dès que les travaux convergents vers le massif de Malakoff furent repris, il lui en rendit la direction locale avec le commandement des troupes, et bien lui en prit : le général les suivant au jour le jour devint *pratique* dans leur dédale, et pour l'objet que chacun d'eux devait remplir, à un point qui ne pouvait être dépassé. Armé de cette science nécessaire, il étudia à loisir en vue de l'assaut les points de concentration possibles pour les troupes échelonnées en réserve successive dans les tranchées, les chemins (en tranchée) les plus courts et les plus sûrs pour arriver aux banquettes en gradins d'où elles devaient s'élancer à découvert, etc. Sa préparation (j'ai dit que c'était son aptitude spéciale) fut, comme celle de l'assaut du 7 juin, fondée sur un ensemble de prévisions et de précautions on ne peut mieux entendues. Elles furent la *cause seconde* du succès ; j'ai dit plus haut quelle en fut la *cause première*.

Quand je n'avais pas, au siège de gauche, de service de la tranchée, j'allais visiter les travaux du siège de droite. J'étais frappé de la judicieuse et ferme direction qu'ils recevaient et, vers la fin, je ne revenais jamais à mon bivouac sans y apporter la confiance que nous tenions enfin par le manche l'instrument de la solution.

C'est un principe (émis par Vauban) en matière obsidionale, qu'aucun assaut n'est possible quand les feux latéraux d'artillerie de l'ennemi pouvant atteindre les colonnes d'at-

taque qu'il suppose partant du pied même de l'obstacle (brèche ou muraille, ou plan incliné en terre non revêtue) n'ont pas été au préalable *absolument éteints*. La richesse de matériel d'artillerie (et de personnel) que possédait la place n'avait pas permis jusque-là que cette condition fût remplie, malgré l'intensité et la durée de nos canonnades, celle du 9 avril, par exemple, qui avait mis cependant hors de combat dans Sébastopol, en quelques jours, plus de deux mille hommes, d'après les dires concordants des déserteurs. Et puis, tirant sur des masses couvrantes en terre, notre artillerie *bouleversait* beaucoup, mais ne *démolissait* rien, et ne produisait pas de ces mines que les travaux des nuits ne peuvent réparer.

Au siège de gauche, les abords du Bastion Central, sur toute leur étendue, étaient balayés en tous sens (indépendamment des feux directs) par des feux latéraux écrasants, notamment par une longue série de batteries rattachées au Bastion de la Quarantaine, tirant à boulets, et par le saillant d'une lunette intermédiaire (je n'en sais plus le nom) tirant à mitraille.

En outre, excepté devant Malakoff et le Petit Redan relié à Malakoff et faisant partie du même système, *nous étions loin d'être au pied de l'obstacle*. Les Anglais, par exemple, étaient, je pense, à cent cinquante ou deux cents mètres de leur objectif, le Grand Redan! Nous étions devant le Bastion Central (autant qu'il m'en souvient) à une centaine de mètres; devant le Bastion du Mât encore plus loin.

Par toutes ces raisons concordantes, et tous les jours discutées, une opinion s'était formée au sujet de la crise qui s'approchait, parmi nous qui recevions directement nos impressions des faits eux-mêmes. Nous jugions que les assauts du Bastion Central, du Bastion du Mât, du Grand Redan (des Anglais) étaient matériellement impossibles, et que tous les efforts des Alliés, incessamment renouvelés par de puissantes réserves, devaient se condenser autour du massif dominant de Malakoff, comprenant la batterie armée de S. Gervais, le bastion Malakoff, sa longue courtine et le Petit Redan, offrant ensemble un développement de plus d'un kilomètre, contre lequel des masses en état de mutuel appui et à la vue les unes des autres pouvaient agir.

Il ne faut pas perdre de vue que, dans cette lutte suprême contre le plus gros de nos armées, les défenseurs de la place devaient être impressionnés par un *effet moral* considérable. Ils combattaient adossés à la mer, et leur principal moyen de retraite était, sur cette mer, un étroit défilé.

Sur ces données, entre généraux, dans des échanges où l'opinion du général Rivet[1], chef d'état-major général du 1er corps, avait une première place, nous avions admis pour l'assaut le programme suivant :

« Pendant une dizaine de jours, les batteries des Alliés (près de huit cents pièces, je pense), dont l'approvisionnement avait été porté depuis plusieurs mois à des maxima, devaient accabler les ouvrages de Sébastopol tout le jour, les ouvrages et la ville toute la nuit (c'était pendant la nuit que sous ce feu, insoutenable le jour, s'effectueraient les relèvements de gardes et tous les mouvements de troupes dans la place, les allées et venues de travailleurs, les transports de munitions, etc.)... Si le feu du 9 avril y avait mis plus de deux mille hommes hors de combat, nous pouvions compter que celui-là porterait cette destruction au double, avec un désordre matériel important, avec un désordre moral considérable. « Pendant ce temps, par des mouvements effectués la nuit, à l'avance, pour que les hommes eussent avant la crise un repos suffisant, on appellerait au siège de droite, des lignes de la Tchernaïa, et du siège de gauche, toutes les troupes disponibles, ne laissant au vieux siège que les effectifs nécessaires pour faire devant les ouvrages des démonstrations d'assaut (ces démonstrations se feraient à l'heure utile par de fréquents déplacements de troupes, par des transports apparents d'échelles, etc.). Les Anglais opéreraient de la même manière devant le Grand Redan. »

Tel était le sentiment général, et tel était aussi, disait-on partout, le sentiment du commandant en chef, mais aucun de nous ne se souciait de s'en assurer. Depuis deux mois, personne n'allait plus au quartier général qu'expressément et

1. Le général Rivet, ancien officier d'artillerie, avait été longtemps avec moi aide de camp du maréchal Bugeaud. Il était mon ami. C'était un officier de grand sens, expérimenté, froid, solide. Il fut tué à l'assaut du Bastion Central, et ce fut pour l'armée et pour le pays une des plus considérables pertes de ce jour-là.

officiellement mandé. Le général Pélissier s'était arrangé là une vie singulière. Il n'allait pas à la tranchée. Il ne visitait jamais les ambulances. Il ne travaillait pas. Son temps se passait à regarder au loin avec une lunette, à faire la partie, à causer avec quelques favoris, dont ne faisait plus guère partie son incomparable aide de camp, le lieutenant-colonel Cassaigne : des flatteurs jaloux de lui l'avaient rendu suspect en insinuant qu'on disait tout bas dans l'armée qu'il était son *Égérie* et (quoique après le 8 septembre le général prononçât sur sa tombe un discours de regret) il était de notoriété que le digne serviteur avait sa part des bourrades du maître.

Le 5 septembre au matin, le général Rivet revint à mon bivouac. Très agité, il me dit confidentiellement que, des conversations du général de Salles (présent aux conseils qui se réunissaient chez le commandant en chef), il inférait que l'assaut serait donné à tout le périmètre de la place et qu'il serait effectif sur tous les points. Il ajouta que le général de Salles, personnellement, était opposé à ce projet, mais que, s'agissant de risquer spécialement ses troupes, nous pouvions être assurés que l'amour-propre dont il était plein lui défendait de s'opposer à son exécution; qu'au surplus la crise était plus prochaine que nous ne l'imaginions, attendu que les travailleurs (ils avaient dû revêtir le casque et la cuirasse de tête de sape) et les gardes arrivés au pied de Malakoff y rencontraient de tels sévices qu'on ne pouvait rester longtemps dans une telle situation.

L'envisageant sous toutes ces faces, le général Rivet jugea et je crus avec lui que j'avais le devoir (c'était la deuxième fois) d'utiliser ma vieille intimité avec Cassaigne pour risquer un effort, et je rédigeai séance tenante la lettre suivante que Rivet se chargea de remettre lui-même au destinataire (en sa qualité de chef d'état-major général du corps d'armée, il avait gardé des rapports fréquents avec le quartier général) :

5 septembre 1855.

Cher ami, je sais que l'état des travaux d'avancement devant Malakoff ne permet pas d'attendre la réalisation du programme des *dix jours* de feu avec des moyens nouveaux et multipliés.

C'est bien regrettable, car, sous le précédent commandement, ce

sont les programmes suivis qui nous ont toujours fait défaut, et en voilà encore un qui nous échappe, dont les rapports de l'ennemi lui-même ont précédemment constaté la valeur.

Mais enfin, étant acquise l'impossibilité d'attendre devant Malakoff, il faut bien s'en accommoder et prendre immédiatement Malakoff. Je crois de plus en plus que le moyen d'y arriver, c'est d'amener devant cet ouvrage un *maximum d'infanterie,* supérieure à toute celle qu'on peut s'attendre à y trouver. Avec le préalable d'un bon feu d'artillerie et avec un point de départ aussi rapproché, le succès semble certain.

L'affaire faite, un grand résultat matériel est produit, un grand effort moral obtenu, sous l'impression desquels on doit pouvoir effectuer partout ailleurs, devant la place, des attaques décisives[1], qui seraient auparavant plus que risquées. Réaliser ces attaques en même temps, ou presque en même temps que la principale, en lançant sur tous les points l'ensemble des troupes, c'est une boucherie inutile, et c'est un va-tout, car dans ce cas l'insuccès possible a d'incalculables proportions, et il peut ruiner l'entreprise.

De notre côté, par exemple, où nos seize à dix-huit mille hommes (nous n'avons pas plus de disponibles, quoi qu'on dise) vont rencontrer d'infranchissables obstacles, et, derrière un fouillis inextricable de batteries et de mouvements de terre, un chiffre de défenseurs que nos rapports fixent à vingt ou vingt-cinq mille hommes, le succès même pour les plus optimistes est-il probable? Non. Et, en cas d'échec, avons-nous en arrière une réserve de dix à douze mille hommes pour protéger la situation? Non. L'opération d'ensemble est donc un va-tout.

Précédemment, après la bataille de l'Alma et l'heureuse arrivée de l'armée sous les murs de la place, même après la bataille d'Inkermann, il y a eu de beaux va-tout à jouer. A tort ou à raison, on s'est abstenu ; pourquoi? parce que sans doute il n'a pas paru que la France et l'Angleterre, défendant si loin de chez elles de si énormes intérêts, pussent raisonnablement se placer dans l'alternative qu'on admet, dans une guerre ordinaire, de tout gagner ou de tout perdre.

Or, après qu'on a tant attendu pour éloigner cette alternative, en cherchant à réaliser des succès partiels sans se compromettre beaucoup, après qu'on a énergiquement résisté au gouvernement lui-même qui voulait qu'on allât risquer des batailles dans l'intérieur de la Crimée, alors que, comme on l'annonce de toutes parts, la corde de l'ennemi est à ce point usée qu'il est obligé de risquer lui-

1. Aucun de nous n'avait la pensée que l'occupation de Malakoff pût décider immédiatement l'ennemi à abandonner la place en la faisant sauter. On comptait sur plusieurs jours de résistance, le temps qu'il nous faudrait pour armer notre conquête d'une puissante artillerie.

même des va-tout comme la bataille de Traktir... est-ce le cas de jouer le nôtre ? Je crois que non.

Oh ! je sais bien que, si cette attaque générale réussit, elle ne réussira pas à demi, et qu'alors les bonnes gens qui auront écrit les réflexions ci-dessus seront crossés d'importance ! Mais est-ce que de semblables préoccupations doivent empêcher un ami du bien public, un ami du commandant en chef, de dire ce qu'il croit être le vrai ? Je me sens d'ailleurs fort de mon passé, fort d'avoir usé ma vie depuis un an à soutenir les timides et les défaillants, à appuyer les résolutions fermes, l'opération de l'Azof, l'enlèvement des contre-approches et, avant tout cela, l'enlèvement de Liprandi dans la vallée de Balaklava. Et, à prochain jour, je donnerai volontiers ma vie pour assurer la réussite du projet grandiose dont aujourd'hui je montre les risques.

A présent, si nous sommes ici mal informés, si le projet doit s'exécuter autrement, ou si le quartier général a des renseignements naturellement inconnus du public, qui lui donnent des motifs particuliers de sécurité, j'ai parlé dans le vide, et il ne te restera plus qu'à excuser ce discours inopportun, en faveur de l'intention.

Valeas.

Le lieutenant-colonel Cassaigne avait dit au général Rivet porteur de cette lettre que le général en chef inclinait vers les vues qu'elle exprimait, qu'elles étaient les siennes propres (à lui Cassaigne) et qu'il était probable qu'elles prévaudraient définitivement.

Quand, le 7 septembre, le général de Salles réunit ses généraux pour leur annoncer l'attaque générale et leur donner des ordres, il nous dit comment les choses s'étaient passées au Conseil : « Le général en chef avait exprimé qu'il serait *peut-être* sage de ne faire en dehors du massif de Malakoff, où des efforts indéfiniment renouvelés seraient concentrés, que des démonstrations pour retenir dans les divers ouvrages les troupes russes qui les défendaient. Sur ce premier exposé, le général Bosquet, avec une animation voisine de l'emportement, avait déclaré que, *dans une telle crise, tout le monde coûte que coûte devait agir sans calculer le possible ou l'impossible*, que la lutte devait être généralisée « armée contre armée », répétait-il à chaque instant. Les Anglais, dont l'attaque — si la nôtre (à gauche) était un meurtre — fut un assassinat, ne firent naturellement aucune objection. Le général de

Salles pour la même raison n'en fit pas davantage. Le commandant en chef n'insista pas. Le programme de l'assaut d'ensemble fut résolu. »

Aujourd'hui comme alors, je dis nettement que, là encore, le général Bosquet, incomparable préparateur, n'eut qu'une visée étroite comme général dirigeant — une visée d'Afrique, — et peut-être fut-elle teintée d'égoïsme.

Et l'événement en fournit plus d'une preuve. La première, c'est que tous les assauts donnés avec une admirable vigueur par les troupes qui n'étaient pas au pied de l'obstacle échouèrent après une tuerie. La seconde, c'est que (comme je l'expliquerai plus loin), quand la tuerie commença devant le Bastion Central, après deux heures de l'après-midi — pour appuyer, avait-on dit, les assaillants de Malakoff — le combat qui *durait depuis midi* dans Malakoff nous en avait rendus maîtres incommutables, bien que l'ennemi, pour couvrir sa retraite, le continuât jusqu'aux environs de quatre heures.

Il n'y eut donc entre les deux opérations aucun concert, aucune coïncidence. Elles étaient d'ailleurs séparées par une distance de quatre kilomètres et ne se prêtaient aucune sorte d'appui réciproque. Le fait démontrait *après* ce que le raisonnement avait démontré *avant*, que la tuerie de gauche était absolument inutile. Elle eût été dangereuse si l'assaut de Malakoff eût échoué.

La prise du massif de Malakoff, comme toutes les victoires, surtout comme les victoires qui ont *immédiatement* d'immenses conséquences militaires (lesquelles sauvent la politique de deux gouvernements et finissent les angoisses de deux grandes nations) a été décrite dans tous ses détails et célébrée sur tous les tons. Je n'en referai pas ici l'histoire, qui est on ne peut plus glorieuse, poésie à part, pour les troupes qui firent cette rude besogne.

Les autres efforts aboutissant à un échec sont naturellement restés obscurs ou inconnus[1]. J'attacherais un haut prix à mettre ici en évidence ceux des Anglais. Mais je ne sais rien de particulier à leur sujet, et je me vois réduit à borner

1. En outre, tout le monde, après l'événement et à l'aspect des lieux, eut le sentiment de l'insanité de ces entreprises. Les responsables en parlèrent le moins qu'ils purent.

mon récit à ce qui s'est passé du côté du Bastion Central. autour de moi, car je n'ai rien vu de ce qui s'est passé autour de mon collègue le général Couston.

Cependant, au sujet des Anglais, un souvenir. Lord Raglan avait eu pour successeur le doyen de ses divisionnaires, le général Simpson, d'origine bourgeoise, peu autorisé par conséquent devant l'aristocratie anglaise de Londres et de Crimée, mais estimé. Je n'avais eu avec lui que l'échange d'une visite dans laquelle la dignité tranquille, la simplicité de son attitude m'avaient frappé. Immédiatement après la prise, il télégraphia à son gouvernement : « Nous avons donné l'assaut, les Anglais ont échoué, les Français ont réussi. » Sans aucune autre explication, alors qu'il avait tant d'explications à donner ! C'était se condamner à mort, et son remplacement ne se fit pas attendre.

Voilà un homme! Je cite de mémoire cette dépêche (qui fut rendue publique) mais je ne crois pas m'écarter beaucoup de son texte. Elle me remplit d'estime, même d'admiration pour lui. Et quand le général Simpson, relevé de son commandement et retournant dans son pays, entra un jour dans la pauvre baraque où j'étais en fort mauvais état, pour emporter, me dit-il avec une gracieuse bonhomie, de mes nouvelles en Angleterre :

— Mon général, — lui dis-je à mon tour avec autant de sincérité que d'émotion, — je reçois de vous aujourd'hui le plus grand honneur qui m'ait jamais été conféré au cours de ma carrière.

Le général de Salles, après nous avoir exposé le plan d'ensemble de l'opération, donna successivement la parole aux généraux qui devaient conduire les têtes de colonnes d'assaut. Je lui dis :

— Vous savez mon opinion sur cette entreprise et je sais la vôtre. Il n'en doit plus être question à présent, et je puis vous assurer que le moral de mes troupes sera à une telle hauteur qu'elles iront à fond et combattront comme si leur réussite était certaine ; mais je vous fais une observation et je vous demande de la soumettre immédiatement au général en chef. La division Levaillant (1re brigade, Trochu ; 2e brigade, Couston) a un excellent point de départ comme étendue

et comme débouché bien préparé. Ses deux objectifs sont relativement rapprochés. La division d'Autemarre (1re brigade, Niel ; 2e brigade, Breton), la brigade sarde Cialdini, la division Bonat (brigades Lefèvre et Duprot de la Roquette), qui doivent attaquer le bastion du Mât, n'ont aucun de ces avantages. Les troupes établies à gauche (division Paté, brigade Sol) encore moins. De plus, le Bastion Central, avec ses deux lunettes de droite et de gauche, a des vues de revers ou d'écharpes sur les ouvrages que doivent attaquer ces troupes. Si donc nous parvenons, le général Couston et moi, à nous loger dans le massif, la tâche des autres troupes sera singulièrement facilitée. Si nous échouons, elle sera radicalement impossible, et leurs pertes seront énormes. *Je demande donc qu'aucune troupe, en dehors de nos deux brigades, ne soit lancée avant qu'on ne les voie arriver sur les saillants.*

— C'est parfaitement juste, — dit le général de Salles, — et je me charge de faire approuver ces vues.

Je n'ai pas à dire ici comment je préparai ma brigade à son effort et avec quelle énergie elle l'accomplit. Je lui avais demandé deux cents volontaires, prêts au sacrifice de leur vie, pour former mes têtes de colonnes : elle m'en offrit plus de cinq cents[1]. Le soir du 8 septembre, sur un effectif de deux mille trois cents hommes lancés à l'assaut, soixante et onze officiers, neuf cents sous-officiers, caporaux et soldats manquaient à l'appel, tués, blessés ou prisonniers[2].

Ce qui est particulièrement intéressant, c'est de dire à grands traits comment les choses se passèrent. *Dès huit heures du matin* mes troupes étaient établies à portée des banquettes de franchissement, chaque colonne ayant devant elle son objectif clairement désigné, de l'ouvrage que nous nommions lunette de gauche et que les Russes nomment Bielkina, au saillant du bastion du Mât. Devant chacune, un groupe de volontaires et de porteurs d'échelles.

1. Cinq cent soixante.

2. Le commandant du 21e régiment, lieutenant-colonel Villeret, et le jeune chef de bataillon de Bourjoing, tous les deux officiers d'avenir, périrent là. Presque tous les volontaires furent tués. Dix capitaines furent tués ou mortellement blessés à la tête de leur compagnie.

A ma droite s'était portée la brigade Couston, dont l'objectif s'étendait du saillant du Bastion Central à la lunette de droite (que les Russes nomment Schwartz).

Il avait été entendu que le général de Salles, établi en arrière, et qui devait recevoir le signal de la redoute Brancion (devant Malakoff) où se tenait le général en chef (je ne sais par quel procédé), nous le transmettrait de la manière suivante. Le clairon retentirait partout, sonnant à nos batteries d'artillerie qui faisaient rage « Cessez le feu » et, dès le silence du canon, nous devions nous élancer en avant.

Vers midi, après quatre mortelles heures d'attente, pendant lesquelles j'eus nombre de tués et blessés par le feu de la place et aussi par quelques-uns de nos obus qui vinrent éclater au-dessus de nos têtes, nous entendîmes la fusillade de Malakoff. Tout mon monde, soumis à une dure contention morale depuis le matin et dévoré d'impatience, se tint prêt. Mais point de signal! et j'estime que cette situation violente dura encore plus de deux heures!

A quoi faut-il attribuer l'incident? Je n'en ai jamais rien su. Mais, pour dire ici mon sentiment, je crois que le général en chef, tout entier à l'opération capitale qu'il avait sous les yeux, et sachant bien qu'elle n'avait pas de solidarité avec l'opération accessoire du vieux siège, *nous oublia*.

Enfin, aux environs de deux heures à deux heures et demie de l'après-midi, au signal : « Cessez le feu! » porté par les clairons dans toute l'étendue du vieux siège, l'artillerie se tut. Mes volontaires et porteurs d'échelles partirent comme des traits, et je sautai moi-même hors de la tranchée (j'étais un jeune homme alors), ayant à ma droite mon aide de camp Capiton, à ma gauche le brigadier de spahis Ahmed ben Abd el Kader (fidèle serviteur qui ne me quittait jamais), et tous les trois nous appelâmes à grands cris les braves gens, nous précipitant avec eux vers l'objectif. J'avais devant moi la face gauche du Bastion Central (en la regardant), et c'est en arrivant au bord du fossé que je reçus un coup de canon qui m'emporta jusqu'à l'os (resté intact) le mollet de la jambe gauche. Ce fut comme un effroyable coup de bâton, pas trop douloureux cependant, et qui me permit de me tenir debout d'abord, appuyé sur mon épée, et puis sur Ahmed qui m'avait

un instant dépassé et qui revint à moi en me voyant arrêté. Capiton était légèrement blessé [1].

Si l'on considère que les coups de mitraille tirés de près, les coups de canon tirés plus loin, tous venant de notre gauche, faisaient incessamment voler la terre et les cailloux, que les assaillis fusillaient directement et latéralement les assaillants, faisant pleuvoir sur eux les grenades à main dès qu'ils encombraient les fossés, que ces fossés avaient généralement une telle profondeur qu'on ne put y descendre, en beaucoup de points, qu'avec le secours des échelles, que la masse couvrante, formée particulièrement de tonneaux de mer (en fonte) superposés, était presque partout infranchissable et dépassait d'un mètre les plus grandes échelles (quatre mètres), qu'en dessus et sur tout le pourtour de l'ouvrage, dès que les plus hardis et les plus vigoureux accouraient, les fougasses faisaient explosion sous leurs pieds — l'une d'elles ensevelit presque toute la 6e compagnie de mon 9e bataillon de chasseurs, avec son capitaine et son lieutenant, d'Estibayre et de Becdelièvre [2] — que, derrière cet ensemble, un corps d'armée tout entier (quinze à vingt mille hommes) se tenait à l'abri des nouvelles fortifications échelonnées..... on se convaincra que ces malheureuses troupes donnèrent l'assaut, sans brèche, à une forteresse de premier ordre et à une armée.

On se demandera comment deux cents hommes et sept officiers parvinrent jusque dans les ouvrages, où ils furent tués ou faits prisonniers [3], non sans avoir encloué une douzaine de pièces, et on honorera leur vaillance demeurée inconnue. Enfin, on se dira que ce sont là, étant acquis que cet objectif était absolument secondaire, de hautes et coupables folies militaires. Quelle effroyable boucherie, si les autres divisions avaient donné sur les autres objectifs encore plus secondaires,

1. Capiton était un autre Cassaigne, et l'une des plus grandes espérances de l'avenir militaire du pays. Ce n'est pas de la folie localisée du Bastion Central, mais de la folie généralisée du Mexique qu'il devait mourir. Il fut tué à Puebla en état de sacrifice, comme au bastion. J'aurais pu prédire cette destinée à ce vaillant jeune homme, dont je porterai le deuil jusqu'à la fin de ma vie.

2. De plus, l'ennemi, sur ses gardes depuis deux heures que durait le feu à Malakoff, avait pris à loisir ses dispositions.

3. Trois officiers et une centaine de ces braves gens survécurent, restèrent entre les mains des Russes, et furent rendus à la paix.

encore plus difficiles à aborder (de plus loin) et presque aussi infranchissables! Elles firent quelques mouvements dans les tranchées, sans en sortir, mais ces tranchées étaient devenues dangereuses parce qu'une part du feu épouvantable dirigé par les défenseurs contre les deux brigades engagées atteignait les abris. Il y eut encore là des morts et des blessés, et, parmi les premiers, deux officiers généraux du plus grand mérite, Rivet et Breton.

La brigade Couston, dont aucun groupe ne put, je crois, escalader les ouvrages, fit aussi des pertes considérables, peut-être inférieures aux miennes, et qu'on peut attribuer à la protection relative que le saillant du Bastion Central lui offrait contre les feux venant de la Quarantaine et des batteries annexes qui furent si meurtrières pour mes troupes.

Je termine ici ce rapide récit, écrit au courant de mes très présents et très vifs souvenirs.

La guerre d'Orient a été le trait de lumière de ma vie militaire. C'est pendant ce drame sans fin, où j'ai rencontré tant de surprises et où ma réflexion a dû creuser tant de sujets, que j'ai le mieux appris à juger les choses et à connaître les hommes,

Et combien de Césars devenus Laridons!

C'est là aussi que j'ai commencé à comprendre l'empire militaire et à découvrir les destinées qu'il réservait à notre pays. Là j'ai eu le pressentiment que la guerre serait son principal moyen de gouvernement, et la preuve que, fort de la légende, il se jetterait dans la guerre sans programme, sans préparation, confondant les *armées* avec les *institutions*, et croyant avoir celles-ci parce qu'il avait celles-là.

Plus tard, j'eus, en Italie, tous les jours la confirmation de ces attristantes prévisions, et je les exprimais publiquement. « On nous oppose, disais-je dans l'*Armée française* en 1867, le triomphe de nos armes en Orient et en Italie, mais c'est justement là que nous avons recueilli les avertissements et les leçons dont nous demandons justement et impuissamment que l'avenir tienne compte. »

GÉNÉRAL TROCHU

Tours, le 19 janvier 1877.

DE L'AUTOMNE AU RENOUVEAU

I

PROMENADE D'AUTOMNE

A Charles Guérin.

Pénétrante beauté des jours d'octobre ! Il semble
Que la terre et le ciel accroissent leur douceur
Pour nous toucher à l'âme et nous fondre le cœur.
Hier, nous descendions vers Gouvernes, ensemble,
Serrés l'un contre l'autre et nous tenant les mains,
Selon l'impérieuse et câline habitude
Qui nous mène toujours ainsi par les chemins;
Nous goûtions la tiédeur de l'air, la solitude
Des champs où le brouillard tendait ses voiles gris,
La grâce des coteaux dont blondissaient les pentes
Et l'étrange dessin des pommiers rabougris.
Nous vîmes, sous la ronce et les viornes grimpantes,
Le mur qui nous soutint, pâlissants et brisés,
Quand le Printemps frôleur aux sèves palpitantes
Nous eut appris la folle audace des baisers.
De là tout apparut : le calvaire, l'église,
Masse grave, pareille à quelque château-fort,
Le grand parc violet dans la brume indécise,
Le pont avec la vanne où la première bise
Avait amoncelé déjà des feuilles d'or.

Une torpeur flottante assoupissait les choses;
L'hélianthe éteignait son disque ardent, les roses
Se paraient pour l'instant tragique de leur mort.
Des pétales flétris endeuillaient les corbeilles,
Mais l'orgueil des raisins faisait ployer les treilles;
Les arbres des vergers fléchissaient sous le poids
D'une abondance si royale que, parfois,
Troublant les rêves du silence, un fruit superbe
Tombait de branche en branche et s'écrasait dans l'herbe.
Même, devant nos pas, avec un bruit moins sourd,
Une pomme roula brusquement sur la route.
Alors, la ramassant : « Tiens, me dit-elle, goûte ! »
Et nous bûmes la sève acide tour à tour.
Puis ce furent des mots très simples que notre âme
S'embaumait à laisser couler comme un dictame :
« Il fait bon; il fait tiède; il fait tendre... On est bien,
Si proche de ton cœur. On ne désire rien...
On est le paysage ensommeillé dans l'ouate
Du brouillard; on est la feuille sur l'herbe moite.
— L'Automne, avec ses tons de rouille et d'ambre, tient
Dans tes cheveux. Tes yeux chéris mirent la brume.
La troublante langueur de l'arrière-saison,
Les rythmes, les accords, en toi tout se résume... »

Cependant les instants passaient. A l'horizon
Une pâle lueur fusa, dorant les cimes,
Et le gris se fonça peu à peu. Nous gravîmes
La côte qui ramène à Lagny. La cité,
Assise sur le bord de son fleuve argenté,
Nonchalamment, dans la vapeur crépusculaire,
Massait sa silhouette où des points de lumière
Jaillissaient un par un, piquant l'obscurité...

Et nous songions devant ces étoiles à celle
Qui blanchit nos carreaux, le soir, lampe fidèle,
Source de clair bien-être et de sérénité;
Nous nous voyions tous deux accoudés auprès d'elle,
Fermant les yeux, pour prolonger au fond de nous
L'enchantement du jour d'automne grave et doux.

II

MÉDITATION D'UN JOUR DES MORTS

Devant les coteaux blonds comme l'ambre et le miel
Que la brume fait onduler au bord du ciel,
Devant le clair semis des villas dans les arbres
Le cimetière étend ses pelouses. Les marbres
Luisent confusément sous les rayons furtifs
D'un soleil de Toussaint. Vêtus de noir, pensifs,
Les yeux baissés, les bras chargés de chrysanthèmes,
Des visiteurs s'en vont, couvant au fond d'eux-mêmes
Le deuil qu'a ravivé l'amer parfum des ifs.
C'est de nouveau la peine et l'horreur infinies,
Larmes, râles, sanglots, moiteurs des agonies,
Les visages défunts hantant le souvenir,
Et puis les longs regrets... Mais on se sent rougir,
Car, sous les herbes de l'oubli, dans la pensée,
Comme une inscription par la mousse effacée,
Les traits, les traits chéris allaient s'évanouir !
Par bonheur, l'air est plein d'une rumeur de cloches,
Les senteurs des cyprès montent, dolents reproches,
Et les vivants, conduits par l'Ange du remords,
Portent le chrysanthème et la rose d'automne
Et l'immortelle jaune à la tombe des morts.

Nous avons, nous aussi, posé notre couronne
Et versé nos regrets sur un tombeau. Personne
N'eut un père meilleur ni plus noble à pleurer.
Mais nous voulons rester encor, nous enivrer
De la tristesse intense et grave et monotone
Qui s'exhale dans la langueur du jour doré.
Une clarté si tendre emplit le cimetière !
O douleur ! Nous songeons à ceux dont le trépas
A clos d'un doigt énigmatique la paupière,
A tous ces yeux éteints qui ne reverront pas
Votre grâce, coteaux, ta douceur, ô lumière !

Côte à côte, foulant des feuilles sous nos pas,
Nous menons notre rêve à travers les allées,
Nous épelons les noms des croix, des mausolées,
Et nous plaignons toujours les morts. Ils ont connu
Novembre et la beauté des choses mi-voilées,
Ils ont chéri l'Avril et son rire ingénu,
Juillet avec ses champs de vivace émeraude,
Août avec ses halliers luxuriants où rôde
Le désir, ainsi qu'un enfant sauvage et nu.
Ils savaient cette joie exquise et sensuelle
De respirer l'odeur d'une rose nouvelle,
De palper longuement le galbe d'un fruit mûr.
Ils savaient les soirs d'or, les nuits de sombre azur,
Les doigts noués aux doigts, les chauds soupirs, la fièvre,
Les cheveux emmêlés et la lèvre à la lèvre
Buvant avidement l'amour comme un vin pur.
Puis ils ont trépassé, vois-tu, sans que s'arrête
Le rythme des saisons harmonieux et beau...
Mais tu pleures, chère âme? O chère âme inquiète,
Peureusement blottie aux bras de ton poète,
Écoute la leçon qui monte du tombeau.

Elle nous dit : « Vivez. En votre âme profonde
Absorbez la splendeur ineffable du monde.
Tendez vos cœurs, tendez vos sens pour épuiser
Toute l'éternité des jours dans la seconde
Que dure une caresse, un regard, un baiser.
Il faut vivre, ô mortels! Il faut vouloir la vie.
Il faut goûter, au long de la route suivie,
Les formes, les couleurs, les sons mélodieux,
Afin que, l'esprit riche et la chair assouvie,
Vous mouriez sans regrets, emportant dans vos yeux
Les plus tièdes rayons du soleil de novembre,
La grâce des coteaux couleur de miel et d'ambre
Que la brume fait onduler au bord des cieux! »

III

INTIMITÉ

On entend le rouet de l'averse qui tisse,
Chevrotante fileuse, avec la nuit complice,
Le liquide linceul où s'étendra l'hiver.
Mais dans la chambre tout est calme, tout est clair.
Le feu regarde et rit à la porte du poêle,
Glisse un rayon sur les tentures et, parfois,
Au coin d'un cadre d'or met une brève étoile.
O tiède intimité! Nous sommes là tous trois
Réunis dans le rond vaporeux de la lampe
Qui verse à flots muets sa lumière et qui trempe
D'eau nocturne vos fronts, vos cheveux et vos doigts,
Avivant la clarté sensitive des bagues...
Pénétrante douceur! Grâce! Voluptés vagues!
Autour de nous le chœur des objets familiers
Se recueille, et dans un vase fin de Venise
Une rose de nacre et d'opale agonise,
Touchante, et rend à l'air ses parfums déliés.

Le va-et-vient de la pendule s'harmonise
Au murmure des vers, grave et mélodieux.
Car je vous lis des vers, ce soir. La poésie,
C'est la senteur suave et l'essence choisie,
C'est le long gonflement de la mer sous les cieux,
C'est un berceau, c'est un archet que l'on promène
Nerveusement sur les fibres de l'âme humaine
Et qui lui fait chanter un chant délicieux.
Nous aimons sa fraîcheur ruisselante et sa fièvre,
Et nous tendons nos lèvres folles à sa lèvre
Pour oublier la vie et pour nous enivrer
De rêve, de tendresse et d'espoir, à pleurer.
La coupe ciselée avec un soin d'orfèvre
Tente moins que la rouge et brûlante liqueur
Jaillie éperdument de la grappe d'un cœur.

Je vous lis donc Musset, et ses plaintes divines
Vous emplissent de tant d'angoisse et de langueur
Qu'une houle charmante agite vos poitrines
Et qu'une larme tremble aux pointes de vos cils.

O bonheur de pleurer ensemble ! Vos profils
S'inclinent mollement tandis qu'une accalmie
Vient apaiser l'émoi de vos cœurs... Je voudrais
Rendre ce soir à jamais forts les nœuds secrets
Qui nous tiennent tous trois, ma femme, notre amie !
Enlaçant nos pensers, unissant nos genoux,
Nous resterons toujours, ma très chère. Mais vous,
Délicate compagne, esprit où se prolonge
Le frissonnant reflet de nos rêves, je songe
Qu'hier nous apporta votre âme et que demain
Peut nous la prendre, hélas ! Après l'hiver farouche,
Tout l'azur dans les yeux, une rose à la bouche,
Le ravissant Avril descendra le chemin.
Il a cette pâleur qui séduit et qui touche ;
Il porte des lilas fleuris en chaque main ;
Son souffle émeut la flûte exquise des fontaines,
Il chante et sa voix donne aux vierges de vingt ans
Le désir de marcher sous les rameaux flottants
Vers de tendres hasards et des noces lointaines...
Fiançailles ! départs !... Garderons-nous longtemps
Votre jeunesse et votre grâce ? Est-il possible
Que nous goûtions, l'autre décembre, la douceur
De vous avoir auprès de nous, simple, sensible,
Avec cet abandon si chaste d'une sœur ?

IV

NUIT D'HIVER

Nuit d'hiver. Le fouet de la bise flagelle
Les nuages, troupeau qui se cabre devant
La face de la lune éclatante et cruelle.
Les arbres dépouillés s'effarent dans le vent.

Derrière ma croisée où le givre étincelle,
Je regarde passer les grands nuages noirs.
Ils vont, horde farouche emportant avec elle
Tous mes rêves, tous mes désirs, tous mes espoirs.

La lampe va s'éteindre et le feu se consume.
Il fait froid. J'ai le front serré par un étau
De glace, et le cœur plein d'une telle amertume
Que je voudrais mourir en cet instant. J'ai beau
Me tourner vers la chambre où les âmes légères
Des objets coutumiers me souriaient tantôt :
Les estampes, les grès flammés des étagères,
Les miroirs sont pour moi des choses étrangères
Qui me guettent d'un air hostile sous l'éclat
Du clair de lune en lutte avec le clair de lampe...
Et toujours cet étau glacial à ma tempe !

O torture d'un cœur déserté ! Me voilà
Seul désespérément. Mes fidèles pensées
N'ont pas pu regagner ma chambre, dispersées
Par le vent de terreur qui souffle cette nuit.

Naguère, elles venaient, en robes nuancées,
Cortège harmonieux et grave que conduit
Le Rêve, modulant ses phrases cadencées ;
A l'heure où l'ombre bleue estompe les coteaux
Et nous fait entrevoir des figures charmantes
Dans ces blanches vapeurs qui flottent sur les eaux,
Elles venaient, portant dans les plis de leurs mantes
Les grands lis sommeillants et les roses dormantes,
Les lilas au parfum de miel et les sureaux
Dont les tendres bouquets laissent choir, une à une,
Les larmes dont les a mouillés le clair de lune.
Sur mes livres, ma table et mon papier, soudain,
C'étaient les champs en fleur, la forêt, le jardin
Qui versaient leur odeur limpide et c'étaient toutes
Les fraîcheurs de la nuit tombant en larges gouttes...
Vous demeuriez auprès de moi jusqu'au matin,
Mes chercheuses de fleurs, mes belles butineuses,

Vous me disiez le songe épars au fond des bois,
La flûte des ruisseaux, les retraites ombreuses,
Et puis vous vous taisiez, pensives, et parfois,
Renouant vos cheveux défaits, mêlant vos doigts,
Vous ouvriez le chœur des danses amoureuses,
Et je vous contemplais et je formais des vers
Sur le déroulement fluide de vos poses,
Des vers harmonieux autant que vos bras clairs,
Frais comme votre bouche et frais comme les roses
Qui paraient mollement vos corsages ouverts...

Douces filles, sans vous les poètes moroses
Se meurent d'impuissance amère et de regrets.
Apportez-moi l'odeur de la plaine profonde,
Le soupir des jardins bleuis et des forêts;
Apparaissez, menez de nouveau votre ronde,
Tournez, souples, suivant un rythme de langueur,
Tournez, entrelaçant vos pas, que la plus blonde,
Pour me rendre l'orgueil des vers et la vigueur,
Me donne un long baiser, un doux baiser qui fonde
Sur ma bouche fiévreuse et coule dans mon cœur!...

Mais vous ne viendrez pas, car les bises sauvages
Vous chassent d'un fouet furieux et glacé,
Et, le front aux carreaux, je regarde passer,
Parmi l'effarement sinistre des nuages,
Votre mélancolique troupe à l'horizon.
La lampe s'est éteinte et le dernier tison
A clos sur son regard sa paupière de cendre,
Cependant que je sens l'horreur de la saison,
Dans mon âme à jamais triste, dans ma raison,
Avec le clair de lune implacable, descendre.

V

TEMPS GRIS

Tu trouves le jour ennuyeux,
Le vent maussade, les cieux ternes;
Allons-nous-en pourtant tous deux
Sur notre route de Gouvernes.

La campagne, par le temps gris,
Revêt une grâce nouvelle;
Aux yeux des promeneurs épris
Son charme discret se révèle.

D'abord tout semble neutre, éteint,
Couvert d'une impalpable cendre,
Mais la brume flotte au lointain,
D'un gris de perle, souple et tendre.

Dans cette atmosphère, tu vois
Comme les couleurs s'opalisent,
Comme les ardoises des toits
Aux briques des murs s'harmonisent.

Dessus la grille des villas
S'échevèlent les chèvrefeuilles;
Le pêcher sourit, le lilas
Se penche afin que tu le cueilles.

Le chalet pend à son fronton
La grappe mauve des glycines
Et l'estompe du brouillard fond
Leurs nuances calmes et fines.

Voici la plaine : le chemin
Glisse entre les avoines folles.
Naguère, nous tenant la main,
Nous y murmurions ces paroles,

Ces belles paroles d'amour
Que le vent n'a pas désapprises
Et qu'il nous murmure à son tour
Avec la chanson des cytises.

Tu foules le bleuet naissant,
Les trèfles aux fleurs empourprées ;
Ta robe renverse en passant
Les calices des centaurées ;

Le pommier met dans tes cheveux
Ses molles étoiles ; le saule
Jette son mantelet soyeux
Sur la courbe de ton épaule...

Mais quelle subtile vapeur
Palpite à travers l'étendue?
Quelle douceur, quelle douceur
Dans la nature est répandue !

On dirait des tons de pastel
Posés par une main de femme
Et le gris suave du ciel
Veloute exquisement notre âme...

Pour emporter un souvenir
De l'heure charmante et voilée,
Ma mignonne, tu vas cueillir,
Près de cette rampe écroulée,

Des brins de ravenelle d'or,
Avec des brins de marjolaine,
Des scabieuses, puis encor
Cette oseille rose qui graine !

VI

VŒU

Je rêve de laisser en mourant un poème
Mélodieux et plein d'une langueur suprême,
Délicate harmonie où l'on retrouverait
Les senteurs et l'âme verte de la forêt,
Et le bondissement de l'eau sonore et vive,
Et les fruits, et le geste amoureux de la rive
Pour embrasser la mer qui s'enfle comme un sein ;
Ensemble de couleurs, de lignes, de murmures,
Sanglot de tourterelle au profond des ramures,
Bruit de feuille, babil d'oiseau, fredon d'essaim,
Et la brise du soir berçant les grappes mûres,
Et l'or roux des bosquets flottant sur le bassin...
Cela composerait un poème si tendre,
Si tendre et si troublant et si cher qu'à l'entendre
Les femmes, dans un abandon délicieux,
Sentiraient leur cœur fondre et se mouiller leurs yeux
Et que les vierges de vingt ans voudraient apprendre
Mes vers au bercement souple et mystérieux.
La plus froide les redirait ; la plus farouche
Les goûterait comme un baiser contre sa bouche,
Et la plus chaste, ayant à l'âme un doux ennui,
Remontée en sa chambre, ouvrirait sa croisée
Devant le clair de lune et resterait, grisée
Par le rythme de mon œuvre qui la poursuit,
A respirer l'odeur des roses dans la nuit !

ALBERT THOMAS

LA SANTÉ PUBLIQUE[1]

III

LA LOI DU 15 FÉVRIER 1902

La gestation de la loi du 15 février 1902 a été laborieuse. On trouve la première manifestation du mouvement qui l'a produite dans un rapport soumis en 1872 au Congrès de l'*Association française pour l'avancement des sciences*. L'auteur était le Dr Armaingaud, auquel la France d'abord, bien d'autres pays ensuite sont redevables de la Ligue contre la tuberculose. Il a fallu trente années pour que les idées exposées en 1872 par M. Armaingaud prissent la forme d'une loi.

La direction de l'hygiène fut transférée au ministère de l'Intérieur le 1er janvier 1889. Le projet de loi pour la protection de la santé publique fut déposé à la Chambre des députés le 31 octobre 1891, et voté par elle le 13 juillet 1892. Il fut discuté par le Sénat une première fois en 1897, une seconde fois en 1900, une troisième fois en 1902.

La loi du 15 février 1902 est une loi, non d'oppression, mais, comme son titre l'indique, de protection. Sans doute cette protection ne peut pas être obtenue sans imposer aux citoyens certaines gênes ; mais ces gênes ont été réduites au minimum ; elles sont moindres que dans d'autres pays.

Nous n'avons pas à exposer en détail la théorie microbienne,

1. Voir la *Revue* du 1er juin.

ni les découvertes de Pasteur sur les ferments. Une école ancienne, et qui était encore en grand crédit il y a quarante ans, soutenait la doctrine de la génération spontanée. Suivant cette doctrine, la nature est capable de créer elle-même la vie organique; des êtres vivants peuvent exister sans avoir été produits par des êtres vivants de la même espèce. Avec quelques ballons de verre, avec quelques bouchons de ouate, Pasteur fit justice de cette doctrine. Il démontra que, dans les milieux stériles, où l'on prétendait que la vie se développait d'elle-même, elle ne se développait qu'autant que des germes microscopiques y avaient été apportés par l'air; que lorsque ces milieux stériles avaient été mis à l'abri de tout contact avec l'air, aucune fermentation, aucune manifestation de vie ne se produisait. Cette preuve faite, le génie et le cœur de Pasteur en entrevirent immédiatement les conséquences bienfaisantes pour l'humanité. Dès le 5 novembre 1860, redescendant de la Mer de glace, où il était allé faire ses expériences, il écrivait : « *Ce qu'il y aurait de plus désirable* serait de conduire assez loin ces études pour préparer les voies à une recherche sérieuse de l'origine de diverses maladies[1]. » Deux ans plus tard, ayant été nommé membre de l'Institut, et conduit à cette occasion par J.-B. Dumas aux Tuileries, il disait en rentrant : « J'ai assuré l'empereur que *toute mon ambition* était d'arriver à la connaissance des causes des maladies putrides et contagieuses[2]. » De là sont sortis les progrès de la chirurgie et de la médecine modernes; la pratique de l'antisepsie; la découverte des bacilles, causes déterminantes de telle ou telle maladie; puis la recherche des moyens propres à empêcher ces bacilles de se propager. Puisque de telle maladie, la cause déterminante était un germe, c'est-à-dire « le premier rudiment de tout être organisé[3] », il fallait étudier les mœurs de ce microbe, l'isoler, apprendre dans quels milieux il vit et pullule, dans quels il languit, s'affaiblit et meurt. La science a fait la preuve qu'il existe des moyens de destruction directe de ces germes nuisibles. Elle a égale-

1. Vallery-Radot, *La vie de Pasteur*, p. 116.

2. *Ibid.*, p. 124.

3. Littré.

ment fait la preuve que dans certains milieux ces germes se détruisent d'eux-mêmes, ne se reproduisent pas. Ainsi deux éléments sont indispensables à la genèse d'une maladie transmissible : *la graine* et *le terrain*. Lors même que le terrain est favorable à l'éclosion de cette maladie elle n'éclora pas si le germe n'est pas introduit dans le terrain ; lors même que le germe est introduit dans le terrain, il restera stérile si le terrain est réfractaire à l'éclosion de cette maladie. Combattre la graine et améliorer le terrain ; détruire les germes nocifs, les germes pathogènes, c'est-à-dire générateurs de maladies, au fur et à mesure qu'ils se produisent ; rendre le terrain, c'est-à-dire les milieux où nous vivons, réfractaires à la reproduction de ces germes, tel est le double objet de l'hygiène publique. Tel sera le double aspect de notre étude de la loi de 1902.

*
* *

1° *La graine*. — S'il existe des maladies transmissibles, si les modes de leur transmission et les moyens de l'empêcher sont connus, c'est un devoir étroit d'employer ces moyens pour empêcher cette transmission. Et si cette transmission est effectivement empêchée, la conséquence dernière de cette destruction des germes nuisibles est la suppression des maladies elles-mêmes. Comme je l'ai montré, les seules maladies qui, avant les temps actuels, aient motivé l'intervention de l'État, étaient les maladies pestilentielles ; mais ce ne sont pas celles-là seulement, ce sont toutes les maladies contagieuses dont, depuis Pasteur, il est permis d'affirmer avec le Dr Jules Rochard, qu'elles « sont appelées à disparaître »[1]. La même prédiction avait été faite à la fin du XVIIIe siècle par un grand homme, Condorcet. En 1794, à la veille de sa mort, il écrivait : « Les progrès de la médecine préservatrice » — ce que nous appelons aujourd'hui l'hygiène — « devenus plus efficaces par ceux de la raison » — voilà pour la science — « et de l'ordre social » — voilà pour la loi — « doivent faire disparaître à la longue les maladies transmissibles et conta-

1. Jules Rochard, *Traité d'Hygiène sociale*, Paris, 1888, p. 440.

gieuses [1]. » *Transmissibles* : le mot y est. Cette citation mettra d'accord ceux qui s'en disputent la paternité : elle appartient à Condorcet. Celui-ci, cent ans avant Rochard, disait comme lui : les maladies transmissibles disparaîtront. Quelle perspective pour l'humanité! Et ce n'est pas l'imagination qui la lui ouvre, c'est la science.

Qui a qualité pour déclarer les maladies à la diffusion desquelles l'administration sanitaire a le devoir de s'opposer?

La loi de 1902 (article 4) reconnaît cette qualité au Comité consultatif d'hygiène publique de France et à l'Académie de médecine. Ces deux corps savants ont donc délibéré sur ce point et, le 20 février dernier, le *Journal officiel* a publié un décret fixant « la liste des maladies auxquelles sont applicables les dispositions de la loi du 15 février 1902 ». Il y en a vingt-deux : treize dont la déclaration est obligatoire, et parmi lesquelles, en dehors de la peste, de la fièvre jaune et du choléra, je citerai la fièvre typhoïde, la variole, la scarlatine, la rougeole, la diphtérie; neuf dont la déclaration à l'autorité sanitaire n'est que facultative, en tête desquelles se place la tuberculose pulmonaire.

Le Comité consultatif et l'Académie de médecine ont été d'accord pour ne pas inscrire la tuberculose sur la liste des maladies à déclaration obligatoire. Cette décision a soulevé les plus vives critiques, et au premier examen il est certain qu'elle étonne.

Les motifs pour lesquels la tuberculose n'a pas été inscrite parmi les maladies à déclaration obligatoire ont été exposés avec vigueur par M. le Dr Josias dans son rapport à l'Académie de médecine. Il a soutenu d'abord que cette déclaration soulèverait dans les familles plus de répugnance qu'aucune autre; et que le médecin, devenant, par la force des choses, le complice de ses clients, ferait, pour éviter la déclaration, des erreurs volontaires de diagnostic. Cet argument, fondé sur un préjugé qui est à la vérité très répandu, mais dont l'application de la loi finirait par triompher, ne saurait, semble-t-il, prévaloir contre l'intérêt social. Il est plus malaisé de réfuter M. Josias quand il se retranche sur le terrain pratique.

1. Condorcet, *Esquisse des progrès de l'esprit humain* (Xe époque).

Ses raisons peuvent se résumer comme suit. Les conséquences de la déclaration de la tuberculose pourront être extrêmement nuisibles au malade, parce que la déclaration sera pour lui une sorte de mise à l'index; que la désinfection opérée fréquemment à son domicile le désignera comme un danger public; qu'il ne trouvera plus du travail en commun; que quelquefois même, devant les craintes des voisins, il ne trouvera plus à se loger. La misère et la détresse morale viendront s'ajouter à sa maladie et l'aggraveront. Encore si c'était pour procurer aux autres contre lui une protection efficace. Mais est-ce possible? Il ne s'agit plus ici d'une affection aiguë, à terme court, comme la fièvre typhoïde, ou la scarlatine. Là, « en quelques semaines, la maladie a terminé son évolution », et les désinfections nécessaires ont pu être effectuées sans beaucoup de peine. Mais la « tuberculose est une affection à marche lente, durant quatre ou cinq ans en moyenne, pouvant se prolonger dix, quinze, vingt ans ». Comme on ne pourra pas enfermer les douze cent mille tuberculeux de France[1] dans des sanatoriums, s'appliquera-t-on à les suivre dans les menus faits de leur vie journalière? à les empêcher de cracher ou de les contraindre à se servir d'un crachoir de poche? à assurer la désinfection de leurs crachoirs, et, périodiquement, à des intervalles très courts, la désinfection de leurs logements? Il faudrait faire tout cela pour que la santé publique fût véritablement protégée contre eux. Or, cela est impraticable.

Cependant je ne puis m'empêcher de croire que le jour viendra où la tuberculose sera obligatoirement déclarée. En attendant, aucun effort ne doit être négligé pour que le nombre de ceux qui auront, ce jour-là, à souffrir de cette déclaration soit aussi restreint que possible, pour que, par la salubrité des villes et des villages, par l'assainissement des habitations, par des mesures de police sur la voie publique, par le développement des sociétés coopératives d'alimentation, par des lois protectrices de la santé des travailleurs, des entraves soient mises à la marche, jusqu'ici peu contrariée.

1. On compte de 10 à 12 maladies pour une mort. Le chiffre de 1 200 000 tuberculeux semblera donc faible à ceux qui croient qu'il se produit annuellement en France 150 000 décès par tuberculose.

de la tuberculose. Sans déclaration obligatoire, par la seule puissance de l'assainissement, surtout en désencombrant les logements, l'Angleterre a fait baisser de plus de 40 p. 100 la mortalité par phtisie. Pourquoi n'en ferions-nous pas autant? Commençons par là. Est-ce à dire qu'il ne faille rien entreprendre pour l'hospitalisation? Telle n'est pas notre pensée. Mais, au point de vue de l'hygiène publique, l'hospitalisation est surtout un moyen d'isolement, une arme de défense sociale. Si donc il est impossible d'hospitaliser tous les phtisiques, que l'on s'efforce d'isoler d'abord ceux qui constituent le danger le plus grave, ceux qui crachent le plus, les quasi incurables [1]. Les sanatoriums de cure, très dispendieux à construire [2], très dispendieux à faire fonctionner [3], et dont les résultats ne sont favorables qu'autant que les malades qu'on y envoie ont été triés avec un soin extrême [4], ne seront jamais qu'en nombre restreint. Les tuberculeux curables qui ne pourront être hospitalisés devront recevoir conseils et soins dans des dispensaires de prophylaxie, tels que celui qu'à Lille M. le docteur Calmette a installé avec tant d'intelligence et dirige avec tant de succès. Lorsque, grâce à cet ensemble de mesures, le nombre des victimes de la tuberculose pulmonaire aura été réduit, quand on aura fait la preuve que la propagation de cette terrible maladie peut être combattue, on ne trouvera sans doute plus d'obstacle à en rendre la déclaration obligatoire.

J'ai dû m'arrêter un instant sur ce sujet qui préoccupe si vivement l'opinion. Je reviens à l'analyse de la loi.

La liste est donc faite des maladies transmissibles, de celles auxquelles sont applicables les dispositions légales. Un jeune homme tombe malade; le médecin de la famille reconnaît la

1. Des instructions concernant le traitement dans les hôpitaux publics des malades atteints de tuberculose pulmonaire ont été adressées par M. Waldeck-Rousseau aux préfets le 15 juin 1901.

2. On assure que dans celui de Beelitz, en Allemagne, le prix du lit a été de quinze mille mark. En France, on évite ces excès; néanmoins, les exigences médicales dans les sanatoriums de cure sont telles, que chaque lit, dans la construction, revient à sept mille et même à huit mille francs.

3. Trois mille francs par lit et par an, a-t-on déclaré en lançant dans *le Figaro* la souscription en faveur des sanatoriums.

4. Voir, à ce sujet, le rapport si minutieux, si décisif, du Dr G. Kuss sur les résultats obtenus au sanatorium d'Angicourt.

fièvre typhoïde ; la fièvre typhoïde est inscrite sur la liste ; que va-t-il se passer?

En premier lieu, la maladie doit être déclarée, à la fois au maire et au sous-préfet, par le médecin.

La loi de 1902 n'a pas modifié sur ce point l'obligation qu'imposait au médecin la loi sur l'exercice de la médecine [1]. Espérons que les médecins modifieront la manière dont ils s'en acquittent. S'ils ne le faisaient pas, et si l'autorité judiciaire continuait à user à leur égard de l'indulgence dont ils ont jusqu'ici bénéficié, les destinées de la loi de 1902 seraient fort compromises.

Pour ne pas faire la déclaration que la loi leur prescrit, quelles raisons donnent certains médecins?

Quelques-uns, de moins en moins nombreux, objectent qu'ils sont liés par le secret professionnel. Je ne puis me décider à prendre cette objection au sérieux. Quoi ! la fièvre typhoïde, la scarlatine, la rougeole, seraient des maladies engageant le secret professionnel médical ! Ce que le médecin dit par bavardage, au premier venu, sa conscience lui interdirait de le révéler, dans l'intérêt général, à l'autorité sanitaire ! La question a d'ailleurs été tranchée par les plus hautes autorités judiciaires.

Dans une petite ville du centre de la France, un médecin, ayant observé quelques cas de diphtérie dans sa clientèle, crut devoir se conformer à la loi et déclara les cas à la mairie. Le secrétaire de la mairie reçut la déclaration, et ne trouva rien de mieux que d'aller en causer avec un conseiller municipal de ses amis. M. le conseiller, indigné qu'on osât constater dans sa ville des maladies infectieuses, adressa au journal de la localité une lettre véhémente contre le médecin. Le médecin ne se laissa pas intimider. Il attaqua devant les tribunaux le journal et le secrétaire. L'affaire alla jusqu'à la Cour de cassation, et la Cour décida que le secrétaire de mairie devait être condamné comme ayant violé, lui, le secret professionnel. Le médecin, qui avait poursuivi l'affaire par sentiment du devoir civique, comme il avait obéi à ce même devoir au début en déclarant la maladie, rendit ainsi à l'hy-

1. Loi du 12 décembre 1892.

giène publique un signalé service. C'est la Cour suprême qui a jugé qu'en déclarant les maladies contagieuses, comme la la loi le lui prescrit, le médecin ne fait que confier un fait médical à une autorité qui est tenue au secret comme lui-même; il ne viole pas le secret, il le partage; il est tenu de le partager.

La seconde objection que faisaient les médecins était plus grave, et jusqu'au vote de la loi de 1902 il était difficile d'y répondre.

Nous sommes tout prêts, disaient-ils, à aider l'administration sanitaire. Mais encore faut-il que cette administration existe, et qu'elle agisse. Or, la plupart du temps, lorsque nous déclarons une maladie infectieuse, quelle suite est donnée à notre avis? Aucune, puisque aucun service sanitaire ne fonctionne.

La loi de 1902 a précisément pour but de prescrire les actes de préservation sociale qui devront suivre la déclaration du médecin. Mais avant de les aborder, je dois signaler une restriction assez grave apportée par le Sénat au projet du gouvernement. Le projet prévoyait que, à défaut du médecin, la déclaration devrait être faite par d'autres personnes, par le chef de famille, par l'hôtelier, le logeur, etc. Il en est ainsi dans un grand nombre de législations étrangères[1]. Même, en France, des arrêtés municipaux avaient imposé la déclaration à d'autres qu'aux médecins[2]. Le Sénat n'a voulu la rendre

1. *Angleterre :* Sont responsables de la déclaration, l'habitant de la maison, le chef de famille, ou à son défaut, les plus proches parents, ou, à défaut de ceux-ci, la personne chargée de soigner le malade, ou enfin le principal locataire; d'un autre côté, le médecin doit faire la déclaration.

État de New-York : Toute personne connaissant dans la ville un individu atteint de maladie contagieuse doit en faire la déclaration et indépendamment, bien entendu, de l'obligation imposée au médecin sous des peines très sévères.

Hongrie : L'obligation de la déclaration est imposée aux médecins, aux ecclésiastiques, aux instituteurs, et à tous ceux qui auront connaissance de cas...

En Italie, il en est comme en France; la déclaration n'est imposée qu'aux médecins.

2. *Lyon :* Arrêté municipal du 28 mai 1889 : « Les parents ou autres personnes ayant garde de malades atteints d'affections infectieuses sont tenus d'en faire la déclaration à la mairie de... »

Grenoble : Arrêté municipal du 22 avril 1890 : « Les parents, logeurs ou autres personnes ayant garde... » (même texte).

Nice : Arrêté municipal du 17 juin 1892. Même texte, avec cette particularité que parmi les maladies dont il prescrit la déclaration obligatoire, le maire de Nice a inscrit la phtisie.

obligatoire que pour eux. Il a trouvé qu'il était inhumain de forcer un père de famille à déclarer la maladie de son enfant. Il est permis de penser qu'il est beaucoup plus inhumain de diminuer les garanties que la déclaration obligatoire offre à l'ensemble de la population. S'il n'y a pas de médecin, la déclaration ne sera donc pas faite. Est-ce une hypothèse gratuite? N'y a-t-il pas des régions entières où le secours médical est très rare? N'ai-je pas administré un département, en Bretagne, où la majorité des habitants naissent, vivent et meurent sans avoir jamais vu un médecin? Là même où un médecin est présent, la déclaration qu'il doit faire aurait été bien plus assurée, si elle avait été, à son défaut, imposée à sa famille. Celle-ci est souvent contraire à la déclaration. « En la faisant, dit-elle à son médecin, vous allez nuire à mon commerce, à mon crédit; je vous interdis de la faire; si vous persistez, je saurai bien trouver un autre docteur qui ne la fera pas. » Et le médecin se trouve pris entre son intérêt et son devoir. Il en est différemment là où le médecin peut répondre : « Un autre serait, tout comme moi, obligé à la faire, cette déclaration. Et si votre médecin ne la fait pas, c'est à vous-même que la loi l'impose. » Le changement apporté sur ce point au projet du gouvernement semble regrettable et il est à craindre que dans la pratique il ait des conséquences très fâcheuses.

La déclaration a une extrême importance : c'est le point de départ de toutes les mesures prises pour empêcher la diffusion de la graine empoisonnée. Mais poursuivons.

On sait donc à la mairie et à la sous-préfecture qu'un cas de fièvre typhoïde existe dans telle commune. Que va faire le maire? Que va faire le sous-préfet?

Il faut distinguer ici entre les grandes villes, celles qui ont plus de 20 000 habitants, qui ont obligatoirement, d'après la loi, un bureau d'hygiène, et les autres. Dans les premières, c'est le maire, par le bureau d'hygiène, qui agira; dans les autres, à moins que la municipalité ait sagement créé pour son usage propre un service d'hygiène, ce sera le sous-préfet par le médecin des épidémies. Les mesures que prendront le bureau d'hygiène et le médecin des épidémies seront d'ailleurs les mêmes; ils s'efforceront d'assurer : 1° l'isolement du

malade; 2° la désinfection de tous les objets qui risquent d'être souillés par lui.

L'idéal, au point de vue de la défense sanitaire, serait que le malade fût transporté dans un local spécial où tout serait organisé en vue de cette défense. En France, où les liens de la famille sont si forts, où le préjugé contre l'hôpital est encore si vivace, ce transfert est rare. Il n'a pas paru en tout cas pouvoir être imposé. Il peut l'être en Angleterre. Il y a quelques années, un professeur agrégé de la faculté de médecine de Paris se maria. Le nouveau ménage se rendit en Angleterre. Presque au débarqué, madame contracte la scarlatine. On vient la prendre à son hôtel pour la conduire, bon gré mal gré, dans un hôpital de scarlatineux. « Ne puis-je pas accompagner ma femme? gémit l'infortuné docteur. — Vraiment oui, lui dit-on, mais une fois entré dans l'hôpital, vous n'en pourrez sortir qu'après la guérison. » Ainsi fut fait, et ce fut à l'hôpital des scarlatineux que les jeunes époux coulèrent les jours de leur lune de miel.

Dans les communes peu importantes, le maire agira prudemment en se prémunissant de moyens simples, peu coûteux, pour réaliser, en cas d'épidémie, un isolement collectif des malades. Les tentes mobiles peuvent à cet égard rendre des services. Quand j'étais préfet du Finistère, il y a dix-sept ans, le choléra éclata dans une petite commune qui n'était séparée que par un pont de l'importante ville de Douarnenez. Je fis venir une grande tente à double paroi; cette tente fut transformée en hôpital; les cholériques y furent isolés; la désinfection fut rigoureusement effectuée, et le mal fut étouffé sur place.

Chaque maire est obligé par l'article 1er de la loi de prendre un arrêté réglementant la police sanitaire. Deux modèles de ces arrêtés, l'un pour les villes, l'autre pour les campagnes, ont été adressés aux préfets par le ministre de l'Intérieur. C'est ce règlement sanitaire municipal qui prescrira les mesures d'isolement.

C'est la loi elle-même qui ordonne la seconde précaution à prendre, la plus importante, la désinfection.

Que devra-t-on désinfecter? Tout ce qui a pu être souillé par le malade : les linges, les vêtements qu'il aura touchés, le local qu'il a habité, le véhicule qui l'aura porté à l'hôpital.

Il y a quelques années, avant la grande découverte du Dr Roux, une dame de nos amies se trouvait dans un fiacre avec son petit garçon. L'enfant ramassa un papier sale et le tendit à sa mère. Celle-ci lut avec épouvante ces mots : « Enfant à conduire immédiatement au pavillon des enfants diphtériques. » Elle fit arrêter la voiture, en descendit et rentra chez elle toute tremblante. Aucune précaution ne réussit à la sauver du malheur; quelques jours après son fils prenait la diphtérie et mourait[1]. La désinfection des voitures publiques est une des questions qui devront préoccuper les maires dans la rédaction de leurs arrêtés sanitaires.

Comment devra-t-on désinfecter? Les moyens de désinfection seront réglés par les agents du service sanitaire, d'accord avec le médecin de la famille. Tantôt le bain des objets dans des substances stérilisantes, quelquefois même simplement dans l'eau bouillante, suffira ; tantôt il faudra les faire passer dans des étuves où les germes seront détruits par la chaleur. Dans certains départements, dans certaines communes, ces étuves seront mobiles, et iront porter la désinfection à domicile; dans d'autres, elles seront fixes, et il faudra régler alors le transport des objets, de manière qu'il ne crée pas un nouveau danger.

Comment connaîtra-t-on l'efficacité des appareils de désinfection? Comment sera contrôlé le fonctionnement de ces appareils? A une œuvre qui recueillait des pauvres sans travail et que subventionnait le ministère de l'Intérieur, j'avais tâché de faire comprendre qu'une étuve destinée à désinfecter les vêtements misérables de sa clientèle lui était indispensable; que, si elle voulait continuer à mériter les encouragements officiels, elle devait assurer aux pauvres, aussi bien qu'à ceux chez lesquels elle les plaçait, les garanties de cette désinfection. En m'adressant la demande habituelle de secours, on m'an-

1. Voici deux articles de l'acte sanitaire d'Écosse (15 août 1867, art. 48 et 49) : « Sous peine d'une amende de 125 francs, il est interdit à toute personne atteinte d'une maladie infectieuse d'entrer, sans prévenir, dans une voiture publique. La même amende est subie par quiconque, ayant un tel malade sous sa dépendance, aura permis que ce malade soit une cause de contagion publique, par quiconque l'aura sciemment laissé monter dans une voiture publique, par quiconque aura sciemment, et sans désinfection préalable, donné, vendu, ou prêté des objets lui ayant appartenu. »

nonça qu'on avait l'étuve. Je me rendis à l'établissement. Je dus insister pour qu'on me montrât le nouvel appareil. On me conduisit à une chambre très incomplètement close; au centre de la chambre, un seau; l'on m'assura qu'on y empilait les linges salis; — à côté un trépied en fonte; l'on m'assura qu'on y brûlait du soufre : c'était l'étuve.

Un décret en date du 7 mars 1903, rédigé par le Conseil d'État, décide que les appareils ne pourront servir aux désinfections ordonnées par la loi de 1902 qu'autant que leur type, après avoir été examiné par le Comité consultatif d'hygiène publique de France, aura été approuvé par le ministre de l'Intérieur.

Quant au fonctionnement de ces appareils, ce sont les municipalités ou les préfets qui ont la charge d'en régler le contrôle. Lorsque les règlements, municipaux et préfectoraux, auront été faits, les services organisés, on ne verra plus, j'espère, ce qui était tout récemment constaté dans une grande ville de France, des entrepreneurs de désinfection, ayant de bons appareils, et se faisant payer très cher des désinfections qui n'avaient pas été faites.

Il est certain que les procédés de désinfection rencontreront des résistances. L'homme ignorant nie volontiers ce qu'il ignore. Il croit que les précautions prises ne le sont que pour le molester. Il s'imagine avoir joué un bon tour à l'administration quand il est parvenu à s'y soustraire. En 1886, le choléra frappait cruellement une commune du Finistère, le Guilvinec. Un marin, habitant assez loin du centre contaminé, avait un fils, gamin de treize ans, mousse. L'enfant va au Guilvinec un dimanche pour un repas de baptême. Il rentre malade, il s'alite; le mardi, il meurt du choléra. Le maire est avisé du décès, et, obéissant aux ordres de la préfecture, il envoie le jour même chercher la literie pour la brûler. Mais le père cache le plus qu'il peut des objets ayant appartenu à son fils, et le lit même où celui-ci avait succombé. Tout fier d'avoir trompé les désinfecteurs, il se couche dans ce lit; il se couvre des couvertures qu'il a si habilement dissimulées: le lendemain, il meurt du choléra[1].

1. Henri Monod, *Le choléra, Histoire d'une épidémie*, Paris, Delagrave, 1892, in-8°, p. 195.

Vaincre ces résistances, faire l'éducation du public, est une question de temps. Quelquefois ce temps est très court. Il y avait assez longtemps qu'une épidémie de suette miliaire faisait des ravages dans le Poitou lorsque la nouvelle en parvint à Paris. Le président du Comité consultatif, M. Brouardel, se rendit sur les lieux. Il obtint la fabrication rapide d'étuves mobiles à désinfection. Au début, devant ce monstre inconnu, l'étuve, les paysans regimbèrent. M. Brouardel a raconté cette histoire au Sénat : « Les premiers cultivateurs chez lesquels on se présenta pour désinfecter furent assez difficiles à séduire. Mais ils changèrent d'attitude lorsqu'ils virent leurs lits de plume sortir de l'étuve plus beaux, plus gonflés qu'ils n'y étaient entrés. Nous avons eu alors grand peine à partir des villages sans avoir fait passer à l'étuve tous les lits de plume et tous les oreillers des habitants. Si les paysans ne connaissaient pas les microbes, ils connaissaient très bien certains parasites gênants dont l'opération débarrassait ces objets[1]. »

Si la désinfection semble insuffisante ou impossible, la défense sanitaire peut aller jusqu'à détruire les objets nuisibles. La destruction est expressément prévue par l'article 1er de la loi, et les indemnités auxquelles ces destructions donneront lieu sont classées parmi les dépenses obligatoires.

Quand la désinfection dans une ville est bien faite, elle a pour résultat la diminution de la mortalité. A Paris, le service de désinfection est, depuis 1891, dirigé par le Dr A.-J. Martin, avec une compétence indiscutée et avec un succès remarquable. Si l'on envisage, pour la période qui va de 1891 à 1902, d'une part, la mortalité par maladies transmissibles, d'autre part, le nombre des désinfections opérées par le service, on aperçoit qu'avec une régularité parfaite plus le nombre des désinfections augmente, plus celui des décès diminue.

Parmi les maladies transmissibles, il en est une qui occupe une place à part dans la loi; elle fait l'objet d'un article entier. C'est la variole. Contre cette maladie, le mode de défense le meilleur est consacré par une expérience de plus

1. *Journal officiel*, 21 décembre 1900, p. 988.

d'un siècle [1]. C'est la vaccination anti-variolique. L'immunité que cette précaution confère est si certaine que l'on a pu dire, sans exagération, que « la variole est la honte d'un pays civilisé [2] ». Il est un peu humiliant que ce soit seulement en 1902 que la vaccination est devenue obligatoire en France. La loi nouvelle a, du reste, été jusqu'où elle devait aller : comme l'observation a prouvé que l'immunité, surtout dans les premières années de la vie, va s'atténuant et arrive à disparaître, la loi a rendu obligatoire, non seulement la vaccination, mais la revaccination au cours de la onzième et de la vingt et unième année. En ce moment même, le Conseil d'État prépare le décret qui doit régler le nouveau service.

La vaccination n'était pas obligatoire dans notre armée pendant la guerre de 1870-71. Elle l'était pour l'armée allemande. Une épidémie de variole se déclara dans les deux armées. Dans l'armée allemande le nombre des décès fut inférieur à 400. Dans l'armée française il fut de plus de 23 000 [3]. Si l'on fait masse de la population militaire et de la population civile, on constate que cette épidémie de variole de 1870-71 causa en France plus de 58 000 morts, le nombre des cas ayant dépassé 221 000 [4].

Il n'y a plus eu depuis lors d'épidémie aussi virulente, mais chaque année la France a payé à la mortalité par variole un tribut dont elle eût facilement pu faire l'économie. A Marseille, de 1872 à 1900, le nombre des décès par variole a dépassé 10 000 [5]. Pour l'année 1901, en France, dans les villes de plus de 5 000 habitants, ayant ensemble une population de quatorze millions d'habitants (14 109 520), le nombre des décès par variole s'est élevé à 1 031, tandis que cette même année, en Angleterre, pour une population de plus de trente-deux millions d'habitants (32 261 013), les décès par

1. La vaccination fut introduite en France en 1800. Ce fut mon grand-père, le pasteur Jean Monod, qui l'introduisit en Danemark en 1801 (Dr Bondesen, *Vaccinationens Hundredaarsjubilæum*, Copenhague, 1902).

2. Dr Langlet, *Rapport présenté à la Chambre des députés sur le projet de loi pour la protection de la santé publique*, p. 6.

3. 23 400. Dr G. Borne, *Vaccination et revaccination obligatoires*; Paris, C. Naud, 1902, p. 45.

4. 221 417 cas : 58 236 morts. *Ibid.*, p. 44.

5. *Ibid.*, p. 55.

variole ont été au nombre de 85. Dans tout l'empire d'Allemagne, en 1897, il n'y a eu que 5 décès par variole. Autant dire que cette maladie a disparu du pays. Il n'est que temps qu'elle disparaisse du nôtre.

Il semble, à première vue, que ce que nous avons exposé devrait suffire pour la lutte contre les maladies transmissibles. Cependant la loi a voulu prévoir encore les cas d'épidémies graves, où l'action du maire devrait être renforcée de l'autorité du préfet (art. 3). Elle a prévu aussi (art. 8) les cas d'épidémies très graves, où les moyens de défense locaux seraient reconnus insuffisants, et où l'intervention de l'État serait nécessaire. Dans ces cas, l'État agira comme j'ai montré qu'il agit contre les maladies pestilentielles. Lorsqu'une telle nécessité se présentera, un décret déterminera, sur l'avis du Comité consultatif d'hygiène, les mesures qui devront être prises.

Il était nécessaire d'inscrire ces pouvoirs dans la loi. Contre les maladies contagieuses, toutes les armes sont bonnes. Observez qu'elles frappent leurs victimes dans la fleur ou dans la force de l'âge. « Quatre fois sur cinq, estime M. Brouardel, ceux que ces maladies emportent n'ont pas vingt-cinq ans[1]. »

***

2° *Le terrain.* — Nous abordons la partie la plus belle de l'hygiène publique, celle dont les progrès doivent rendre toutes les autres mesures inutiles, l'assainissement.

Le 10 août 1889, M. le professeur Proust, inspecteur général des services sanitaires, terminait un important rapport qu'il adressait au ministre de l'Intérieur par les conclusions suivantes :

I. — La méthode antiseptique et les pansements propres ont diminué dans des proportions considérables la mortalité des femmes en couche et des opérés. Il serait facile d'obtenir, par l'assainissement des localités malsaines, des résultats aussi heureux pour la prophylaxie des maladies infectieuses et contagieuses.

II. — Les succès obtenus à la suite de leur assainissement par

1. Sénat. Séance du 9 février 1897. *Journal officiel* du 10 février, p. 131.

certaines villes étrangères comme diminution de la mortalité sont établis par la statistique.

III. — C'est seulement lorsque nos villes seront assainies que l'on verra diminuer dans une proportion considérable la mortalité dans la population civile et dans l'armée.

IV. — C'est seulement alors que, nos ports présentant un terrain réfractaire à la pénétration des germes morbides exotiques, l'on pourra supprimer complètement les dernières entraves quarantenaires.

V. — Il est donc du devoir des municipalités et du gouvernement d'assainir dans le plus bref délai possible les villes, les ports et le pays tout entier.

Ces graves paroles signalaient, en effet, un devoir; mais j'ai montré que la législation ne donnait alors ni au gouvernement ni aux municipalités les pouvoirs nécessaires pour l'accomplir. La loi de 1902 les leur donne. Grâce à elle, le maire, et à son défaut l'autorité supérieure, pourront ordonner les mesures d'assainissement nécessaires, soit collectives, soit individuelles. Examinons ce qu'elle permet désormais de faire pour assainir, d'abord une commune, ensuite une habitation.

Dans les communes rurales, où les maisons, généralement isolées, sont quelquefois très éloignées les unes des autres, la salubrité de la commune se confondra presque avec celle des habitations. Le maire recherchera quelle eau boivent les habitants; il veillera à ce que de cette eau toutes les causes de souillure soient écartées ; à ce que jamais les fumiers ne soient installés de manière qu'ils puissent la souiller; il évitera, du moins pour les maisons nouvelles, qu'elles soient construites en contre-bas des routes. La commune a-t-elle besoin, pour avoir de l'eau potable, d'acquérir une source peu importante, ou seulement le droit à l'usage d'une source? La loi simplifie pour elle les formalités d'acquisition et lui donne les moyens de défendre l'eau contre les causes extérieures de pollution (article 10, § 3, 4, 5). En cas de maladie transmissible, toutes les précautions prescrites par la loi ou par le règlement départemental devront évidemment être prises. Mais en dehors de ces cas, le contrôle sanitaire, dans ces petites communes, se limitera à quelques prescriptions très simples.

La question est autrement compliquée dans les villes.

Une ville ne peut être considérée comme saine que si elle fournit à ses habitants, en premier lieu, de l'eau pure; en second lieu, des moyens d'enlever tous les résidus de la vie avant qu'aucune fermentation ait pu s'y produire. *Amenée d'eau saine sans contamination possible, enlèvement des matières usées sans stagnation possible*, ce sont les deux conditions principales de la salubrité d'une grande agglomération. Un sénateur, M. Méric, a exposé cette théorie devant le Sénat :

Il faut, pour qu'une ville se conforme aux exigences de l'hygiène, qu'elle soit munie d'un double organisme, d'une double canalisation : une première canalisation pour l'adduction d'eau potable, comparable au réseau artériel, dans lequel circule une eau abondante et saine, apportant dans chaque ménage, dans la moindre cellule du corps social, la santé avec la propreté; une deuxième canalisation pour l'évacuation des vidanges, comparable au système veineux, dans laquelle circule la même eau, mais après qu'elle a servi à enlever les impuretés, et qui les véhicule ensuite, en les entraînant après elle, pour les transporter en un point où leur déversement ne risque plus de contaminer personne[1].

Les travaux qui ont pour objet l'enlèvement des matières usées, ceux que l'on appelle plus spécialement les travaux d'assainissement, et les travaux d'amenée d'eau dans les villes de plus de 5 000 habitants doivent être soumis à l'approbation du Comité consultatif d'hygiène publique de France.

Ces conditions essentielles de la salubrité de villes, les Romains les connaissaient bien. Ce n'était pas chose accessoire pour eux que la salubrité. L'empereur Auguste, ayant institué une charge de surintendant des eaux de Rome, la confia à son gendre; c'est Agrippa qu'il nomma *consularis aquarum*. Ce même Auguste, à qui le Sénat proposait de lui élever une statue, refusa, et, pour montrer où devaient aller les hommages et les vœux, il érigea à ses frais des statues aux trois divinités bienfaisantes : à la Paix, à la Concorde et à la Santé publique. Dans les lettres échangées par Trajan et Pline le Jeune, on voit combien la salubrité des villes, la recherche des eaux pures, la construction des aqueducs préoccupent

1. Sénat. Séance du 20 mai 1900. *Journal officiel* du 21 mai 1900, p. 663.

l'empereur et le proconsul. Souhaitons que ces préoccupations deviennent ordinaires chez nos proconsuls d'aujourd'hui.

Si une ville refuse de faire les travaux d'assainissement nécessaires, peut-on l'y contraindre? Qu'est-ce qui prouvera qu'une commune est insalubre? Il était important d'adopter ici une règle qui ne laissât prise à aucun soupçon de partialité. Si l'on a pu parler autrefois de poules bien pensantes ou mal pensantes, il ne faudrait pas qu'aujourd'hui, en République, on pût croire que l'administration sanitaire fait des distinctions politiques dans sa lutte contre l'insalubrité.

Il fallait donc trouver un fait positif, qui permît de présumer l'insalubrité d'une commune ou plutôt qui obligeât à la présumer. Le critérium de la salubrité d'une ville est sa mortalité. Prenant cette règle pour point de départ, la loi a décidé (art. 9) que lorsque, dans une commune, le nombre des décès, *pendant trois années consécutives*, aurait dépassé le chiffre de la mortalité moyenne de la France, le préfet sera tenu de procéder à une enquête. Si l'enquête, menée par le conseil départemental d'hygiène, ou par la commission sanitaire de circonscription, révèle que certains travaux sont nécessaires, soit pour donner à la commune de l'eau pure, soit pour assurer l'écoulement des eaux usées, la loi pourvoit aux moyens à prendre pour que les travaux soient exécutés, que la commune y consente ou qu'elle n'y consente pas[1].

1. Il y a longtemps qu'une telle contrainte peut être exercée en Angleterre. Le 25 juillet 1884, un des administrateurs du *Local Government Board* m'adressait la lettre suivante :

« Cher monsieur, vous désirez avoir des renseignements plus complets sur les conditions dans lesquelles la municipalité de Lincoln a été, malgré tous ses efforts, contrainte d'entreprendre de coûteux travaux d'égout. Voici ce qui s'est passé. La population de Lincoln est de 37 000 habitants. Le *Local Government Board* fit connaître à la municipalité que l'état sanitaire de la cité exigeait l'installation d'un système d'égouts. La corporation de Lincoln refusa de suivre cet avis. Elle était très probablement soutenue dans sa résistance par la majorité des habitants, effrayés de l'accroissement de charges qu'entraîneraient nécessairement les travaux. Cependant, quelques habitants adressèrent, en faveur de l'exécution des travaux, une réclamation au *Local Government Board*. Le *Board*, en vertu de l'article 299 de l'*Act* de 1875, enjoignit à la corporation d'entreprendre l'exécution d'un système d'égouts, et lui départit un délai de quatre mois pour commencer les travaux. La corporation ne tint pas compte de cet ordre. Le *Board* la traduisit alors devant *The Court of Queen's Bench*, et demanda à la Cour de rendre un *mandamus* condamnant la ville à obéir. La Cour rendit ce *mandamus*, qui est peut-être la décision judiciaire la plus péremptoire qui existe en Angleterre ; si les membres de la muni-

Ce fut pendant longtemps une règle admise sans conteste que la salubrité d'une agglomération est en raison inverse de sa densité. Plus une ville était peuplée, plus le taux de la mortalité devait y être élevé, car plus alors sont fréquentes les occasions de contagion, plus sont multipliées les chances d'insalubrité, plus y a des chances pour que l'air, ce premier des aliments, soit rare, et que les logements soient encombrés. Mais les grands centres, s'ils ont ces inconvénients, ont aussi leurs avantages. Le progrès des lumières y a pour conséquence les progrès de l'assainissement, et ces progrès ont parfois une influence telle qu'ils arrivent à faire des villes les plus peuplées les villes les plus saines. Dans la plus vaste agglomération connue, Londres, la mortalité est depuis des années inférieure à celle de toutes les grandes capitales du monde. Paris marche d'ailleurs de très près sur ses traces. En 1900, alors que le taux de la mortalité était de 22 pour mille habitants en France et de 18,2 en Angleterre, il était de 19,4 à Londres, et de 19,6 à Paris, et, en 1901, il est tombé à Paris à 18,3. Il y a en France 44 villes qui ont plus de 40 000 habitants. En 1901, sur l'échelle descendante de la mortalité dans ces 44 villes, Paris, avec cette mortalité de 18,3, a le n° 42. Le n° 43 appartient à Roubaix, où le taux de la mortalité a été de 17,9, et le n° 44 à Tourcoing, où il est tombé à 16,9. Les 41 autres villes de France ayant plus de 40 000 habitants s'échelonnent, montant de 18,7 à 27,6; il y en a dix-sept où la mortalité a dépassé 22. Une preuve très frappante, et tout à fait inattendue, de la salubrité de Paris, est dans la mortalité infantile. On croit généralement que l'on ne peut pas rendre un plus grand service à un petit enfant que de l'enlever à Paris. C'est possible, mais à condition que ce ne soit pas pour l'envoyer dans quelque autre ville. En 1901, le nombre des enfants au-

cipalité ne s'y étaient pas soumis, ils auraient certainement été par la Cour envoyés en prison. Ils se soumirent donc et entreprirent l'exécution d'un système général d'égouts qui ne leur coûta pas moins de £ 134 090 (3 350 000 francs).

» Nous n'avons pas beaucoup de faits de cette nature, *peut-être deux ou trois par an*, parce que la faculté donnée par l'article 299 à tout habitant de saisir de sa réclamation le *Local Government Board* engage en général les autorités locales à s'exécuter sans contrainte.

» Agréez, etc...

HERBERT P. THOMAS. »

dessous d'un an habitant les villes françaises et le nombre de leur décès se chiffrent comme suit :

	Nombre d'enfants au-dessous d'un an	Décès
Paris	36 900	6 469
Autres villes de plus de 100 000 habitants.	39 200	9 933
Villes de 30 000 à 100 000 habitants. . .	40 900	8 426 [1]

Il résulte de ce tableau que pour mille enfants au-dessous d'un an, la mortalité a été de 206 dans les villes de 30 000 à 100 000 habitants, de 253 dans les villes de plus de 100 000 habitants, et de 175 seulement à Paris [2]. C'est surtout au nombre, relativement faible, des décès dus à la diarrhée infantile que Paris est redevable de cet avantage considérable : les décès par diarrhée ont été dans la proportion de 75,16 p. 1 000 dans les villes de 30 000 à 100 000 habitants, de 102,60 p. 1 000 dans les villes de plus de 100 000 habitants, et, à Paris, de 53,52.

Ainsi, les résultats favorables que procure l'assainissement sont supérieurs aux conséquences fâcheuses que produit l'agglomération ; ainsi, dans les petites villes, même dans les communes rurales, où n'existerait aucune préoccupation d'hygiène, la mortalité a des chances d'être plus élevée que dans les grandes villes assainies. Paris est une ville salubre parce que c'est la ville de France où, soit pour l'amenée des eaux de source, soit pour l'enlèvement rapide des matières usées, soit pour la lutte contre les maladies contagieuses par l'organisation du service sanitaire que dirige le Dr A.-J. Martin, les efforts les plus vigoureux ont été faits en faveur de l'hygiène.

Il est cependant une maladie sur laquelle tous ces efforts semblent être restés sans effet, c'est la tuberculose. A Paris, au cours de 1902, la courbe de la mortalité générale descend assez rapidement ; celle de la mortalité par maladies transmissibles fléchit de même ; celle de la mortalité par tuberculose, avec les

1. Ces chiffres sont extraits de la *Statistique sanitaire des villes de France pendant l'année 1901*, publiée par le ministère de l'Intérieur. Comme une note l'explique à la page 24, les chiffres de la population considérée ont été arrondis en attendant le dépouillement complet de ceux fournis par le recensement de 1901.

2. En 1900, dernière année dont nous connaissions les résultats, cette proportion a été de 160 à Londres.

fluctuations accidentelles que chaque année apporte, a une tenue générale presque constante. Les progrès hygiéniques réalisés à Paris ont eu une influence considérable pour enrayer toutes les maladies contagieuses, sauf une, la tuberculose.

Il y a au contraire un pays qui a plus qu'aucun autre enrayé la mortalité par tuberculose, c'est l'Angleterre.

Je pense que la concomitance de ces deux faits démontre la proposition suivante : l'insalubrité des logements (laquelle résulte surtout de l'encombrement) est le facteur le plus important dans la propagation de la tuberculose[1].

En Angleterre, comme je l'ai dit déjà, on a agi plus vigoureusement que partout ailleurs contre l'insalubrité des logements. La lutte était conduite par les pouvoirs publics, armés de la loi. C'est en vertu de la loi que le *Local Government Board* a pu ordonner la démolition de tout un quartier de Liverpool[2].

A Paris, des tentatives très louables ont été faites, sont faites encore, par l'initiative privée. Mais, devant une pareille tâche, que peuvent les efforts individuels? Le nombre des maisons existant à Paris est d'environ 80 000. Sur ce nombre il y en a plus de 32 000[3] qui sont reconnues insalubres. M. Jacques Bertillon a établi[4] que 887 000 habitants de Paris[5] — beaucoup plus du tiers de la population (363 p. 1 000) — vivent dans des logements surpeuplés, où le cube d'air respirable par personne est insuffisant. Les autorités sanitaires de la capitale ont pris la précaution, ce dont on ne saurait trop les féliciter, de dresser le cadastre sanitaire des habita-

1. Tel est l'avis du docteur Brouardel, président du Bureau international contre la tuberculose : « Le logement insalubre étant le plus puissant facteur de la propagation de la tuberculose, c'est lui qu'il faut tout d'abord viser. » (*La Presse médicale*, 9 mai 1903.)

2. *De l'administration de l'hygiène publique à l'étranger et en France*. Mémoire présenté au Conseil d'hygiène du Calvados, par Henri Monod, préfet du Calvados, p. 37.

3. Nombre de maisons à Paris : 79 748. Nombre de maisons *médiocres* ou *mauvaises* au point de vue de la salubrité : 32 026. (*Livre foncier de Paris*, publication officielle de la préfecture de la Seine, 2e partie, 1902, p. 66.)

4. Dr Jacques Bertillon, *Mouvements de population et causes de décès selon le degré d'aisance*. Communication faite au Congrès international d'hygiène et de démographie de Paris, en 1900, p. 961.

5. Sur une population de 2 511 619 (recensement de 1896).

tions parisiennes. Chacune de nos maisons a son dossier, avec ses antécédents morbides. Maintenant, armées par la loi, elles vont pouvoir compléter l'œuvre admirable qu'elles ont déjà poussée si loin, et progressivement assainir les logements des pauvres. On verra alors la courbe de la mortalité par tuberculose descendre à son tour la pente que descendront avec elle les souffrances imméritées et les deuils évitables.

Nous arrivons ainsi à la salubrité des habitations. Je ne reviens pas sur les principes. Nous avons reconnu que l'insalubrité d'une habitation ne menace pas seulement ceux qui l'habitent, et que par ce motif, de même que l'on n'a pas le droit de mettre le feu à sa propre demeure, ni d'y emmagasiner des provisions de dynamite, l'on n'a pas le droit de posséder une maison insalubre. D'où ce principe que la salubrité d'une propriété est une charge naturelle de cette propriété.

Comment cette salubrité des immeubles sera-t-elle assurée?

Pour les maisons à construire, la chose est relativement facile. Une maison ne pourra être construite dans les agglomérations de plus de 20 000 habitants qu'après que son plan aura été approuvé (article 11). Dans les autres agglomérations, la question sera du ressort du règlement sanitaire municipal qui fixera les conditions auxquelles devront satisfaire les constructions nouvelles.

Pour les habitations existantes, reconnues insalubres, les autorités sanitaires rencontreront de très grands obstacles. Elles devront, surtout dans les petites villes et les communes rurales, apporter beaucoup de modération dans l'exercice des pouvoirs nouveaux que la loi leur confie. Mais lorsqu'il sera établi qu'un immeuble, pour emprunter les termes de la loi, « est dangereux pour la santé des occupants ou des voisins », il faudra bien qu'elles agissent. Là même, elles devront être très attentives à n'imposer que les améliorations strictement nécessaires. Plus elles mettront de patience et de ménagements dans l'œuvre d'assainissement qu'elles ont le devoir d'entreprendre et de poursuivre, plus elles auront de chances de la voir aboutir, car plus elles auront l'assentiment et l'appui de l'opinion. La loi a d'ailleurs multiplié les garanties pour que le propriétaire puisse se défendre contre des exigences abusives.

Il arrive que ce n'est pas le propriétaire, que c'est le locataire qui s'oppose aux mesures d'assainissement. Il y a quelques années, l'eau d'un puits, qui alimentait une maison de Paris, fut reconnue malsaine, et des instances furent faites auprès du propriétaire pour qu'il fournît à ses locataires une eau de source. Le propriétaire se rendit sans combat, exécuta les travaux, prit à sa charge les dépenses et pourvut sa maison d'une eau pure. Pour être bien sûr que l'eau mauvaise ne nuirait plus à personne, il combla le puits. Parmi les locataires était un boulanger. Celui-ci constata que l'eau propre cuisait moins facilement son pain que l'eau sale. « Je ne boirais pas de cette eau, disait-il, mais je la préfère pour la panification. Quand j'ai loué, il y avait le puits; j'exige qu'on me rende le puits. » Le propriétaire résista. Le boulanger lui fit un procès. Il le gagna. Le propriétaire dut rouvrir son puits, et le boulanger put continuer à se servir d'une eau malsaine pour fabriquer son pain [1].

Dans une petite ville du Midi, il y a deux ans environ, le maire fit analyser l'eau de trois puits, journellement servie aux clients de trois cafés. L'eau était contaminée. Il soumit à l'approbation du préfet un arrêté interdisant la consommation de cette eau. Mais aucun texte de loi n'autorisait le maire à prononcer une telle interdiction. Le préfet, le conseil départemental d'hygiène, le ministre de l'Intérieur furent d'accord sur ce point. L'arrêté ne fut donc pas approuvé, et les consommateurs des cafés continuèrent à ingurgiter une eau reconnue dangereuse. Désormais l'arrêté général de salubrité que prendra le maire en vertu de la loi de 1902 lui permettra de mettre un terme à ce désordre.

Ils sont en nombre infini, les cas analogues, où des insalubrités, nuisibles pour des tiers, furent signalées à l'administration, et où l'administration dut répondre qu'elle était impuissante. Je sais cependant un cas où elle a été jusqu'à brûler une habitation. C'était pendant l'épidémie de choléra de 1884. Le préfet de police, le Dr Brouardel et le Dr Dujardin-Beaumetz se rendirent à une maison de la banlieue où un cholérique venait de mourir. C'était une masure en papier

1. Ville de Paris. *Rapport général de la commission des logements insalubres de 1884 à 1889*. Paris, 1895, in-4°, p. 114.

goudronné ; pour mobilier, une vieille armoire qui n'avait que deux pieds ; un tas de chiffons sur lequel gisait le cadavre. Impossible de désinfecter. Le préfet de police — c'était M. Camescasse — s'adressa à une bonne femme qui pleurait, accroupie près des chiffons. « C'est à vous, madame, cette bicoque ? — Oui, monsieur. — Et ce qu'il y a dedans ? — Oui, monsieur. — Combien voulez-vous de tout ça ? — Oh, monsieur, il y en a bien pour dix francs. » On lui en donna vingt et on brûla la maison [1].

L'administration ira, s'il le faut, jusqu'à l'interdiction d'habiter. Elle peut même aller jusqu'à la démolition, mais alors il faudra que la commune fasse ce qu'a fait M. Camescasse, qu'elle achète la maison. Comme cela lui coûtera en général plus cher que son achat ne coûta en 1884 au préfet de police, elle ne se résoudra à cette extrémité qu'en cas de nécessité bien démontrée. La plupart du temps, elle trouvera des moyens moins dispendieux de faire cesser ces causes d'insalubrité.

Une indication précieuse lui sera fournie à cet égard par l'apparition dans une maison d'un cas de maladie transmissible. Avisé de la présence d'une telle maladie, le bureau d'hygiène ou le médecin des épidémies ne devront pas se limiter à prescrire l'isolement et la désinfection. Cette maladie a une cause, se diront-ils. Cette cause ne serait-elle pas dans quelque insalubrité constituant un danger permanent ? Ils feront donc les recherches ; ils examineront l'eau potable, les possibilités de contamination de cette eau, les cabinets d'aisance, les tuyaux d'évacuation et le fonctionnement des siphons ; ils donneront les conseils nécessaires ; ils pourront provoquer l'intervention de l'autorité [2].

Qu'elle soit urbaine ou rurale, une maison, pour être salubre, doit n'avoir qu'un nombre d'habitants proportionnel

1. Sénat. Séance du 18 décembre 1900. *Journal officiel*, 19 décembre 1900, p. 976.

2. Voici comment les choses se passent à Bruxelles :

« Toutes les fois qu'est signalé un cas de maladie transmissible, le bureau d'hygiène s'efforce d'en découvrir la cause afin de pouvoir en prévenir le retour. Les trois opérations suivantes se poursuivent simultanément : 1° des agents spéciaux font une enquête ; en même temps qu'ils prennent les mesures de désinfection nécessaires pour empêcher la transformation des cas isolés en foyers épidémiques, ils recherchent les causes d'insalubrité, signalent dans un rapport les travaux d'assainissement nécessaires, et l'exécution de ces travaux est immédiatement ordonnée par le bourgmestre (le maire) ; 2° le service technique des égouts procède à un

à sa capacité ; il faut qu'elle soit largement aérée ; que toutes les parties habitées reçoivent la lumière du jour ; qu'elle soit mise à l'abri des impuretés du dehors et puisse se débarrasser facilement et rapidement des impuretés du dedans. Si c'est une maison urbaine, il faut encore qu'en haut elle ait de l'eau ; qu'en bas elle ait des moyens d'évacuation ; et qu'entre deux, entre l'amenée d'eau et l'égout, elle soit pourvue de fermetures hydrauliques, de siphons, empêchant les émanations de l'égout de remonter dans les chambres. C'est là un minimum d'exigences. Qu'elle est faible, la proportion des maisons qui, en France, y satisfont !

Dans toutes les grandes villes, à Paris même, il y a des maisons meurtrières. Tous les ans, elles font des victimes, et en nombre à peu près constant, de sorte que des habitants de ces maisons on peut prédire avec une quasi certitude combien auront été conduits au cimetière avant qu'une année se soit écoulée. Ce sont bien des condamnés à mort, et qui n'ont pas de grâce à attendre. Dans le quartier des Champs-Élysées, la mortalité annuelle par tuberculose est de 10 pour dix mille habitants ; elle est de 104 dans le quartier de Plaisance, et M. Brouardel a dit au Sénat[1] que c'est toujours dans les mêmes maisons que ces décès se produisent.

L'application de la loi de 1902 fera disparaître ces abominables scandales sociaux.

L'assainissement des milieux où vivent les citoyens, de la maison aussi bien que de la commune, de la caserne non moins que de l'école et de l'atelier, apparaît donc comme étant d'un ordre supérieur à la destruction des germes ; l'œuvre accidentelle de cette destruction de la graine nocive se complète, pour être un jour rendue inutile, par l'œuvre permanente de l'amélioration du terrain, et le dernier mot de l'hygiène publique est, non pas *désinfection*, mais *salubrité*.

Tout cela n'ira pas sans dépenses. Qui les supportera ? Ces

examen minutieux des embranchements et vérifie le fonctionnement des fermetures hydrauliques ; 3° l'eau du puits qui dessert la maison est analysée ; si elle est reconnue malsaine, le bourgmestre, après avoir mis le propriétaire en demeure de faire les travaux indispensables, interdit l'usage du puits ou même l'habitation de la maison. (Henri Monod, *De l'administration de l'hygiène*... Mémoire cité, p. 23.)

1. Séance du 18 décembre 1900. *Journal officiel* du 19 décembre 1900, p. 976.

dépenses sont évidemment de caractère communal ; mais il ne serait pas équitable que la commune en eût seule la charge. Si elle est la première intéressée, elle n'est pas la seule. D'ailleurs, ses ressources peuvent être trop faibles. Notre loi a voulu que la charge fût répartie comme elle l'est en matière d'assistance. Les trois collectivités, commune, département, État, y concourront, ce qui est parfaitement juste, puisque chacune d'elles, à des degrés divers, en bénéficiera : *ubi emolumentum, ibi onus*. Les communes riches aideront donc les communes pauvres au moyen de la subvention du département ; les départements riches aideront les départements pauvres au moyen de la subvention de l'État, toutes les portions de la patrie commune étant liées dans la défense commune de la santé de tous. Ainsi reparaît à la fin de notre étude, pour régler la question pratique des frais à payer, cette idée maîtresse de la solidarité qui, au début, nous a paru justifier le principe même de la loi.

C'est cette idée qui doit nous échauffer à l'action et nous convier à une sorte d'apostolat. Faisons connaître, défendons la loi de 1902. Elle a des imperfections, des lacunes ? C'est possible. Ce n'est pas le moment de les souligner. C'est le moment de créer un mouvement d'opinion en sa faveur, un mouvement qui aboutisse, par exemple, à la généralisation de l'enseignement de l'hygiène dans nos écoles primaires, tel que M. le professeur Pinard le pratique à Paris.

C'est surtout aux pauvres que nos efforts profiteront. Quand une épidémie survient, pour une personne de condition aisée, elle frappe de 100 à 150 pauvres[1]. Si la mortalité, à Paris, s'est abaissée à 18 pour mille habitants, si elle est tombée à 15 p. 1000 dans les quartiers riches, elle est encore de plus de 30 p. 1000 dans certains quartiers pauvres. Que de morts prématurées ! Que de maladies évitables ! Que de souffrances injustes ! N'acceptons pas qu'on nous dise qu'aucune mesure n'est capable de réduire la mortalité. Disons plutôt avec Bertillon père que « nul budget n'est plus facilement réductible »[2].

1. C'est ce qu'a déclaré le Dr Brouardel devant le Sénat. *Journal officiel* du 13 février 1897, p. 157.

2. Bertillon père. *Encyclopédie*, vo Mortalité. Cité par le Dr Lenglet, *Rapport à la Chambre des députés sur le projet de loi sur la santé publique*, p. 8.

Le bien que nous aurons fait réagira, moralement et physiquement, sur nous-mêmes, et nous goûterons la beauté et la vérité du proverbe chinois : « Qui cherche à faire le bonheur des autres a déjà fait le sien. »

Qu'on me pardonne si je termine par un mot un peu personnel.

En 1884, j'étais préfet du Calvados, fort ignorant, comme les préfets l'étaient alors, des questions d'hygiène publique. La première exposition internationale d'hygiène venait de s'ouvrir à Londres. Un de mes plus chers amis, le Dr Gibert, du Havre, me pria d'aller avec lui visiter cette exposition. Cet hygiéniste ardent s'était mis en tête de m'enrôler au service de l'hygiène. Le maire du Havre qui, disciple à cet égard de Gibert, avait créé dans cette ville un bureau d'hygiène, M. Jules Siegfried, joignit ses instances à celles de mon ami. Je fis le voyage avec eux deux. Ce voyage, mes conversations avec ces deux hommes généreux, m'ont engagé sur la route que depuis lors j'ai suivie. Si j'ai au cœur la passion de l'hygiène publique, si j'ai pu contribuer en quelque mesure à doter mon pays d'une législation sanitaire, si le vote de la loi du 15 février 1902 a été une des plus grandes joies de ma vie, c'est à ces deux hommes que je le dois. J'en exprime à tous deux ma reconnaissance. L'un d'eux, Jules Siegfried, a été ministre : il est encore aujourd'hui une des forces et une des espérances de nos assemblées législatives. L'autre, Gibert, n'est plus de ce monde. Quelques semaines après la mort de sa fille aînée, notre grand Pasteur écrivait à son père, lui exprimait sa douleur, et ajoutait : « Songeons à ceux qui restent, et efforçons-nous de prévenir pour eux, autant qu'il est en notre pouvoir, les amertumes de cette vie[1] ». Pensons et faisons comme Pasteur.

HENRI MONOD

1. Vallery-Radot, *La Vie de Pasteur*, p. 101.

A LA VEILLE

DES

ÉLECTIONS ALLEMANDES

Bismarck professa toujours avec la plus grande énergie, en opposition avec le parlementarisme régnant en France, en Angleterre et en Belgique, une doctrine nettement autoritaire : il ne cessa de combattre avec une extrême vigueur l'idée que la majorité du Parlement pût avoir une action quelconque sur la conduite des affaires, et en particulier sur la composition des ministères. Ses successeurs n'ont rien abandonné de ses principes; ils y furent au contraire maintenus et fortifiés, tout à la fois par la conscience singulièrement énergique que la Couronne, avec Guillaume II, prit de sa puissance, et par le morcellement du Reichstag, qui fut presque toujours incapable de se rendre un compte exact de sa force. Il n'est sans doute pas au monde de parlement aussi incapable que le Reichstag de s'approprier le système des ministères parlementaires. La constitution de l'Empire ne connaît, à vrai dire, qu'un seul ministre, le chancelier d'Empire, chef unique du pouvoir exécutif, et encore sa responsabilité est-elle purement théorique. Le chancelier a, à ses côtés, un certain nombre de secrétaires d'État qui, sous les successeurs de Bismarck, ont conquis une indépendance de plus en plus grande; en fait, ce sont des ministres, mais ils ne relèvent en aucune manière du Parlement; aux termes de la Constitution

ils sont subordonnés uniquement à leur chef nominal, au chancelier. Ils ne sont pas issus du Parlement, pas plus que les chanceliers eux-mêmes : avant d'être chanceliers, M. de Caprivi était général en activité, M. de Hohenlohe était gouverneur de Strasbourg, M. de Bülow avait été ambassadeur à Rome, et il était ministre des Affaires étrangères. Les ministres sont choisis dans la haute bureaucratie, en Prusse généralement, rarement dans les autres États de l'Empire. Quant aux membres du *Bundesrath* — qui a pour chef le chancelier d'Empire, pour membres les secrétaires d'État de l'Empire et les représentants des gouvernements confédérés — ils ne peuvent, aux termes de la Constitution, appartenir au Reichstag. Enfin les hommes politiques dirigeants sont choisis presque sans aucune exception dans les rangs des partis conservateurs, qui pourtant ne forment, au sein du Reichstag, qu'une faible minorité.

*
* *

L'impuissance politique du Reichstag provient encore de l'extrême morcellement des partis, qui n'a guère son analogue qu'en Autriche, et qui rend pratiquement impossible l'exercice d'un régime parlementaire, si bien que la Couronne dispose d'une force d'action sensiblement supérieure à celle que lui attribuerait strictement la constitution fédérale. D'autre part, il va de soi que l'existence de près de deux douzaines de petits parlements des États confédérés est faite pour réduire fortement l'importance du Reichstag. Notez que les diètes d'États ont au nombre de leurs attributions la fixation des rapports entre l'église et l'école, l'enseignement, les voies de communication, le taux des impôts directs, l'application de la majeure partie des lois d'Empire, la justice, la police, — toutes choses qui sont affaires de législation d'États et non de législation d'Empire. Le Reichstag a la haute main sur la politique extérieure, l'armée, la marine, les colonies, la législation industrielle et judiciaire, les douanes et la plupart des impôts indirects, les lois sur la presse, d'autres choses encore. Mais, même lorsqu'il s'agit de domaines où l'Empire est législateur souverain, comme en matière de

législation ouvrière, l'exécution des lois d'Empire relève des différents États confédérés, et s'opère sous le contrôle des diètes locales, si bien qu'il surgit à tout moment quelqu'un de ces conflits de compétence qui sont si caractéristiques et si spécifiquement allemands.

Et pourtant, en dépit de toutes ces limitations de pouvoir, la population porte à la composition et aux délibérations du Reichstag un intérêt infiniment plus grand qu'aux élections aux diètes locales et aux actes de ces diètes. Ce fait est l'expression la plus claire de la grande vertu éducative que porte en soi le suffrage universel. Le Reichstag est, malgré tout, l'expression de l'Allemagne tout entière; il est, malgré tout, l'institution la plus démocratique que possèdent les Allemands, celle où prennent une part certaine et directe tous les éléments du peuple allemand. Et enfin, ce qui accroit encore dans le sentiment public l'importance des élections au Reichstag, c'est que la période d'une législature est de cinq années, et non plus de trois ans, comme à l'origine. Aussi voit-on les partis mener avec la plus grande ardeur, et de la manière la plus consciencieuse, le combat électoral.

De tous les États à suffrage universel, l'empire d'Allemagne est celui où la disproportion est la plus forte entre les chiffres de la statistique électorale et le nombre des élus appartenant aux différents partis. Il arrive très rarement que la majorité au Reichstag corresponde à la majorité dans le corps électoral. La raison en est dans l'inégalité des circonscriptions électorales, qui n'ont pas été modifiées depuis leur détermination première, en 1867 et en 1871. Or, depuis cette époque, le développement industriel de l'Allemagne a entraîné, entre autres conséquences importantes, un déplacement considérable de la population. Les villes, les centres industriels, les districts miniers ont attiré un puissant afflux d'habitants provenant des circonscriptions rurales, dont plusieurs, en dépit de l'accroissement naturel de la population, ont vu décroître le nombre de leurs habitants. A l'origine, chaque circonscription électorale devait compter cent mille habitants, sauf les États confédérés de population inférieure à ce chiffre, et qui furent néanmoins gratifiés d'un représentant. Or, au

cours des trente-six années qui se sont écoulées depuis la fondation de la confédération de l'Allemagne du Nord, les transformations ont été si profondes, que l'équivalence primitive des circonscriptions a fait place à une extrême diversité, et l'équité primitive à une iniquité extrême. Les neuf circonscriptions les plus considérables de l'Empire abritent aujourd'hui, à elles neuf, une population de 4 518 288 habitants, alors que les neuf circonscriptions les plus faibles comptent, à elles neuf, 548 677 habitants. Bien mieux, il existe trois circonscriptions dont chacune compte à elle seule plus d'habitants que ces neuf circonscriptions faibles réunies : c'est ainsi que la sixième de Berlin, la plus grande de toutes, celle qui fut très longtemps représentée par Liebknecht, compte 696 608 habitants; celle de Teltow, proche de Berlin, 689 444; celle de Bochum, 566 813. Le Centre catholique compte près de deux fois autant de sièges au Reichstag que le parti social-démocrate qui recueille aux élections plus de voix que lui et qu'aucun autre parti. Voici un tableau qui donne la puissance numérique des partis au Reichstag, comparée au nombre des voix que chacun d'eux recueille dans le pays :

Partis	Voix recueillies aux élections du 16 juin 1898	Nombre de voix électorales pour chaque député
—	—	—
Conservateur	859 172	15 342
Parti d'Empire	343 692	14 943
Centre catholique	1 455 139	14 266
National-libéral	984 190	20 940
Union libérale	208 015	16 001
Parti libéral démocratique. .	558 314	19 287
Parti démocratique du Sud. .	108 528	13 566
Social-démocratique	2 107 076	37 626
Guelfes	105 161	11 685
Ligue agrarienne	110 389	18 398
Ligue paysanne de Bavière .	140 304	28 061
Antisémites, etc.	284 250	21 865
Polonais.	244 128	17 452
Alsaciens	107 415	10 742
Danois	15 439	15 439
Lithuaniens, etc.	7 907	7 907

Défalcation faite des voix perdues, la statistique des dernières

élections donne un total de 7 739 695 voix valables, ce qui fait une moyenne de 19 495 voix pour chaque siège au Parlement. Divisons par ce quotient le chiffre des voix recueillies par chacun des partis, et nous aurons le nombre des mandats qui seraient équitablement revenus à chacun d'eux, si les circonscriptions étaient correctement délimitées, dans le Parlement élu en 1898.

Parti conservateur	49	au lieu de	59	(— 10)
Parti de l'Empire	17	—	22	(— 5)
Parti national libéral	51	—	48	(+ 3)
Union libérale.	12	—	14	(— 2)
Parti libéral démocratique . .	29	—	30	(— 1)
Parti démocratique du Sud. .	6	—	8	(— 2)
Centre catholique.	75	—	102	(— 27)
Guelfes.	5	—	9	(— 4)
Polonais	12	—	14	(— 2)
Lithuaniens	0	—	1	(— 1)
Danois	1	—	1	
Alsaciens	5	—	10	(— 5)
Antisémites, etc	14	—	13	(+ 1)
Ligue agraire	4	—	5	(— 1)
Ligue des paysans bavarois. .	8	—	5	(+ 3)
Social-démocrates	108	—	56	(+ 52)

*
* *

En Allemagne, le droit de vote ne commence qu'avec la vingt-cinquième année ; il existe toute une série de cas d'exclusion (par exemple l'inscription à l'assistance publique). D'autre part, les députés ne reçoivent point d'indemnité, si bien que les mandats parlementaires devraient n'être accessibles qu'à des hommes riches. Si les faits n'ont pas répondu à l'intention ploutocratique du législateur, le mérite en revient uniquement à l'organisation solide et au remarquable esprit de sacrifice des électeurs social-démocrates.

Le mode de pression exercé par les fonctionnaires en vue de procurer au Gouvernement un vote qui lui soit agréable varie beaucoup selon les régions. Il n'existe nulle part, à dire vrai, de candidatures officielles telles que les a connues la France du Second Empire, mais les fonctionnaires, du préfet

au gendarme, savent la méthode pour donner à entendre aux électeurs, de la manière la plus persuasive, quel candidat est selon leur cœur. Dans les grandes villes et dans la plupart des districts industriels, il ne saurait être question d'une pression administrative de ce genre, mais elle sévit puissamment dans les districts agricoles, et en particulier dans la Prusse orientale, où la vieille noblesse féodale détient à la fois la puissance économique et le pouvoir politique, la grande propriété et les fonctions administratives les plus élevées. Il se produit une pression électorale d'un autre caractère dans les districts miniers et dans certaines régions industrielles, tels que la Silésie, les Pays rhénans, la Westphalie, où la féodalité industrielle moderne domine sans contrepoids, où la dépendance économique des électeurs n'est pas encore balancée par l'énergie et la solidité d'organisations politiques ou professionnelles. Jusqu'à présent, il était enjoint aux électeurs ouvriers de ces régions de voter conformément aux désirs de leurs patrons : sous les yeux de leurs contremaîtres, tenant à la main des bulletins de vote reconnaissables à leurs dimensions et à leur couleur, ils marchaient à l'urne la main haute; si bien qu'il était dérisoire de parler de liberté ou de secret du vote.

Pour la première fois, dans les élections qui vont avoir lieu le 16 juin, le secret du vote sera garanti par des prescriptions rigoureuses. Il sera mis à la disposition des électeurs des enveloppes où ils pourront, à l'abri d'un local clos, placer leurs bulletins de vote, dont les dimensions sont fixées d'avance par la loi. Les agrariens redoutent fort l'effet de ces mesures, car ils doivent plus d'un de leurs mandats, non seulement à la pression officielle, mais aussi au contrôle inquisiteur qu'ils exerçaient jusqu'à présent sur les opérations du vote. Pourtant, il serait excessif de prétendre qu'il ne leur reste plus de vigoureux moyens d'action : ils conservent le puissant ascendant politique que leur garantit la domination économique qu'ils exercent sur des populations nombreuses; puis, les propriétaires de salles de réunion ne poussent point l'héroïsme jusqu'à louer leurs locaux aux réunions électorales des partis de l'opposition; puis encore, la police s'entend à entraver, au mépris de la loi, la distribution des appels

électoraux; enfin, les grands seigneurs de la terre, de la mine et de l'usine savent au besoin conjurer à leur profit la chance des urnes.

L'extrême multiplicité des partis est cause que les électeurs allemands sont sollicités avec beaucoup d'empressement; elle a aussi pour conséquence les coalitions politiques qui se produisent d'abord au cours des élections, puis au Reichstag, et qui resteraient inintelligibles à qui ne connaîtrait des partis que leurs programmes. Ces coalitions rendent seules possible la formation de majorités. Il n'y a pas au Reichstag une majorité compacte et solidement assise; il s'en forme une avec les combinaisons des partis, qui varient selon la nature des questions soumises aux délibérations du Parlement. D'où résulte que le Gouvernement impérial jouit à l'égard du Parlement d'une indépendance contraire à l'esprit du parlementarisme, et que, d'autre part, l'autorité du Reichstag est diminuée, aux yeux du Gouvernement aussi bien que du peuple. Car le Reichstag est impuissant à s'unir dans une résistance tenace, lorsque l'on met ses droits en question, lorsqu'on oppose à ses décisions une indifférence outrageante, lorsque l'on s'abstient de faire appliquer par l'exécutif des résolutions maintes fois votées, lorsque les engagements formels pris par le Gouvernement restent comme ignorés des fonctionnaires qui devraient les exécuter.

Or, plus le Reichstag se montre impuissant contre les fantaisies autocratiques du Gouvernement, plus le mécontentement croît dans la masse des électeurs, et plus aussi l'agitation électorale devient un grave sujet de réflexions pour qui veut se rendre un compte exact de ce que pense le peuple allemand. Quand arrive la période électorale, il faut que tous les partis tiennent compte de ces dispositions de l'opinion populaire; il n'y a plus alors de parti gouvernemental; tous les partis se drapent dans un manteau d'indépendance et d'opposition.

***

Quelles sont les questions sur lesquelles vont se faire demain les élections au Reichstag? Elles sont au nombre de quatre :

1° La politique douanière, dont l'effet sera, soit de pousser l'Allemagne en avant, dans le sens du progrès industriel, soit de la ramener en arrière, au stade de l'état agricole;

2° Les nouveaux accroissements de l'armée et de la flotte de guerre;

3° Comme conséquence de ces augmentations de crédit, la réforme des finances d'Empire, à tout le moins l'aggravation des impôts sur le tabac et sur la bière;

4° La lutte contre la social-démocratie et le refoulement de sa puissance croissante, par le moyen d'une limitation ou d'une transformation du droit de suffrage universel, égal, secret et direct.

*
* *

La question des tarifs douaniers a longuement occupé le Reichstag qui vient de se séparer. Tout le monde a encore présent le souvenir de ces luttes mémorables, où l'on ne vint à bout de résistances acharnées qu'en usant sans aucun scrupule du pouvoir brutal de la majorité, qu'en piétinant sans vergogne les droits de la minorité. Le résultat de ces délibérations — qui fut accueilli par les protestations les plus vives du peuple entier — c'est le tarif douanier le plus élevé qu'ait encore connu l'Empire d'Allemagne. Le trait essentiel de ce nouveau tarif, c'est la fixation de tarifs minima pour les quatre céréales principales : les agrariens sont donc assurés au moins qu'il ne peut être question de conclure un traité de commerce qui exige d'eux un sacrifice.

On se tromperait gravement si l'on croyait que ces discussions douanières ont vu, au Reichstag, deux groupes résolus et fermés dressés l'un contre l'autre. La majorité qui vota les tarifs était composée d'éléments extrêmement divers, et représentait des ambitions et des appétits fort divergents. La loi douanière est faite d'un nombre incroyable de compromis entre les différentes tendances agrariennes, et aussi entre agrariens et industriels protectionnistes. Une fraction numériquement faible, mais néanmoins importante des agrariens, les chefs de la ligue agrarienne votèrent contre les tarifs parce qu'ils les jugeaient encore insuffisants, et trop inférieurs aux engagements fantastiques qu'ils avaient pris envers leur clientèle. Le

projet fut combattu d'un commun accord, avec toutes les ressources de la lutte parlementaire, au nom des intérêts des populations industrielles, par les social-démocrates et par le parti proprement libre-échangiste, l'union libérale. Quant au parti libéral démocratique, bien qu'opposé au projet, il ne voulut point s'associer à l'action commune des socialistes et de l'union libérale, pour des motifs de tactique et de coalition électorales, et aussi en raison du désaccord profond qui le sépare de la social-démocratie.

Les débats passés ont sans aucun doute une très grande importance, et engagent gravement l'avenir de la politique commerciale de l'Allemagne; mais c'est au Reichstag de demain qu'il appartiendra de prendre à cet égard les résolutions suprêmes. Il s'agira de savoir si la conclusion de traités de commerce reste chose possible, et, en ce cas, si les diplomates et les fonctionnaires qui auront pour tâche d'en préparer les clauses seront en mesure de donner satisfaction à la majorité du Reichstag. Ceux qui rêvent que l'Allemagne soit avant tout un État agricole veulent que la politique douanière de l'Empire ait comme base fondamentale des droits très élevés sur l'importation des céréales. Les agrariens voudraient que l'Allemagne fût coupée du reste du monde, et que le prix du blé, à l'intérieur des frontières de l'Empire, fût supérieur de 7 mark par quintal métrique au prix normal sur le marché du monde. Pour qu'ils puissent parvenir à leurs fins, il faudrait que la majorité du prochain Reichstag fût résolument hostile à tout traité de commerce, et que la force du Gouvernement et des partis anti-agrariens ne parvînt pas à faire voter des traités. Si la majorité du Parlement leur était hostile, les agrariens redoutent un abaissement des tarifs minima dès à présent votés (5 mark 50 par 100 kilos de blé, 5 mark par 100 kilos de seigle, d'avoine, 4 et 3 mark par 100 kilos d'orge, selon les variétés). Or, l'Empire allemand a un intérêt immense à exporter ses produits industriels dans les pays qui sont exportateurs de céréales, à savoir la Russie, les États-Unis, quelques colonies anglaises, l'Argentine, pour partie aussi la Hongrie, et d'autres pays. Et il va de soi que les exportateurs allemands envisageraient avec plus de sécurité et d'espoir les traités de commerce à conclure dans l'ave-

nir, si le droit minimum sur les céréales pouvait être abaissé par le prochain Parlement au-dessous de sa limite actuelle.

Ces questions intéressent à coup sûr, et fort sérieusement, à la fois la situation de l'Allemagne dans le commerce international et l'avenir de la grande propriété terrienne; mais la question la plus grave, et qui est le corollaire de celles-là, est de savoir si le progrès industriel de l'Allemagne sera entravé ou non. La prédominance, plus forte d'année en année, que l'industrie conquiert manifestement sur l'agriculture inspire aux grands propriétaires fonciers autant de terreur que d'horreur; ils se voient à la veille d'être dépossédés de leur ascendant politique en Prusse et dans l'Empire. La grande propriété féodale est aujourd'hui encore la classe politiquement la plus puissante qu'il y ait en Prusse et dans l'Empire, et c'est à elle que reviennent comme de droit les postes officiels les plus enviés. Le rapide progrès qui transforme l'Allemagne en un pays industriel ébranle aujourd'hui, menace gravement pour demain cette primauté de la richesse foncière. La politique générale d'un État surtout industriel ne saurait avoir ces égards patriarcaux aux désirs et aux doléances des agrariens, elle ne saurait mettre la législation, l'administration, la puissance économique du royaume et de l'Empire au service de la culture du sol.

Les intérêts agricoles sont représentés en première ligne par une organisation singulièrement puissante et active, la ligue agraire, puis par toute une série d'organisations analogues, les ligues paysannes. Celles-ci s'étendent sur toute l'Allemagne du Sud, et aussi sur les Pays rhénans; la ligue agraire a ses racines et puise sa force dans les provinces prussiennes situées à l'est de l'Elbe, et étend ses ramifications sur l'Empire tout entier. Tandis que les ligues paysannes du Sud présentent partout où elles le peuvent des candidats à elles, il est de règle que la ligue agraire ne prenne point cette peine; elle appuie des candidats de divers partis : conservateurs allemands, parti d'Empire, antisémites, nationaux-libéraux, centre catholique. C'est par ce procédé qu'elle acquiert de la puissance et de l'action au sein de tous les partis qui prônent la politique agraire, et qui formaient à eux tous une forte majorité dans l'ancien Reichstag.

De tous les partis que favorise la ligue agraire, le seul qui soit pleinement agrarien est le parti conservateur allemand. Le parti d'Empire (qu'on appelle fréquemment le parti conservateur libre) a toujours eu comme membres et comme députés, outre de grands propriétaires fonciers, de grands industriels et des propriétaires de mines. L'histoire la plus singulière est celle du parti national-libéral, qui, à ses débuts, eut pour mission de représenter des intérêts urbains et industriels, et qui aujourd'hui jouit de la faveur des agrariens. Enfin les antisémites sont, originairement, le parti de la petite bourgeoisie urbaine, qui marche rapidement à la ruine. Tous ces partis sont aujourd'hui plus ou moins asservis à la ligue agraire, si bien qu'il existe une sorte de désaccord profond entre la représentation au Parlement et les traits essentiels de la vie économique du pays.

Cette confusion provient pour une bonne part de la forte disproportion entre le développement de la conscience politique des populations dans les districts urbains et dans les districts agricoles; et elle s'explique d'autre part par une hostilité commune contre le mouvement social-démocratique. La politique agrarienne trouve un solide appui dans le parti du Centre, qui représente les intérêts les plus divers, mais où l'agrarisme a néanmoins part prépondérante; elle compte également les Polonais et les Alsaciens au nombre de ses alliés. Ainsi, les seuls adversaires de l'agrarisme sont l'union libérale, le parti démocratique-libéral, le parti démocratique allemand, le parti social-démocrate, un petit nombre de « sauvages », qui n'appartiennent à aucun groupe, et quelques nationaux-libéraux.

Il y a moins d'entente entre les représentants des intérêts industriels qu'entre les défenseurs des intérêts agricoles. Le plus fort des partis industriels, c'est la social-démocratie, qui, en dépit de divergences théoriques assez profondes, ne continue pas moins de représenter de la manière la plus vigoureuse la conception marxiste de la lutte de classe. Or, personne n'a mené d'une manière plus vive, même au cours des débats sur les tarifs douaniers, la lutte contre la social-démocratie, que M. Eugène Richter, le chef du parti démocratique-libéral, qui est le parti industriel le plus nombreux après le parti

socialiste. Il y a plus de distance entre social-démocrates et démocrates-libéraux, c'est-à-dire entre deux partis qui représentent l'un et l'autre les intérêts du prolétariat et d'une partie du capitalisme industriel, qu'entre démocrates libéraux et agrariens extrêmes. Or, ces deux partis industriels se disputent aujourd'hui un certain nombre de circonscriptions urbaines, ce qui donne une importance considérable à leurs différends. Les deux partis libéraux — le parti démocrate libéral et plus encore l'union libérale — sont les survivants d'une doctrine qui a perdu depuis longtemps, en Allemagne, toute valeur scientifique et tout crédit politique, la doctrine du *laisser-faire* : ils sont donc séparés par un abîme théorique des autres partis dont ils sont les alliés. Et, de plus, ces deux partis libéraux sont loin de vivre entre eux sur le pied d'une bonne entente : non seulement il existe entre les chefs de l'un et l'autre parti des discordances personnelles qui rendent les accords difficiles, mais ils diffèrent encore dans leur attitude à l'égard du Gouvernement en matière militaire, maritime et coloniale.

***

Le budget des dépenses militaires — qui est, comme on sait, voté pour cinq ans — approuvé en 1899, devra être renouvelé en 1904. Or, l'on sait dès à présent que le Gouvernement demandera en 1904 une nouvelle augmentation des effectifs, qu'il réclamera un accroissement de la cavalerie, et, dit-on, 30 000 fantassins de plus. L'augmentation de la cavalerie — qui est l'arme la plus chère et, au sens de beaucoup de bons esprits, la plus inutile de toute l'armée — et aussi la réfection de l'armement de l'artillerie, que l'on prépare dans le mystère, exigeront des sacrifices financiers extrêmement lourds. On parle aussi de places gigantesques, d'une réfection générale des forteresses allemandes. Tout cela nous promet pas mal de centaines de millions de mark une fois payés, et quelques bonnes douzaines de millions de mark à imputer aux dépenses militaires annuelles. Ajoutez les exigences de la marine, qui vont croissant. Le Gouvernement n'aurait pas osé proposer cette carte à payer à un Parlement finissant, à la veille des élections; on ne demande un effort aussi lourd

qu'à un Parlement nouvellement élu, et qui va se trouver soustrait pendant cinq ans à la critique efficace des électeurs.

Pourtant, il n'est pas sûr que le Reichstag de demain ait le courage de voter sans hésitations des accroissements de dépenses aussi mal vus du peuple. Des hommes politiques très sérieux annonçaient, il y a plusieurs semaines déjà, que, selon toutes les vraisemblances, le prochain Parlement mènerait jusqu'au bout la question des traités de commerce, rejetterait l'ensemble des projets de dépenses militaires, maritimes et coloniales, et serait dissous. On prédit au nouveau Reichstag une année d'existence, tout au plus ; après quoi le Gouvernement ferait de nouvelles élections, où il ferait appel à « la nation », au patriotisme, comme fit Bismarck en 1887, lorsqu'il sut, en jouant du boulangisme, obtenir du pays le Reichstag de ses rêves. Mais toutes ces prévisions et ces prédictions ont un caractère bien conjectural et incertain, et il est encore impossible de savoir quelle sera l'attitude des partis à l'égard de propositions dont on ignore à peu près tout. Jusqu'à présent, les conservateurs ont généralement souscrit à toutes les exigences militaires du Gouvernement, mais il n'est pas impossible que cette fois ils marquent de l'opposition, si les traités de commerce sont trop éloignés de leur donner satisfaction. Les nationaux-libéraux votent, en matières militaires, tout ce qu'on veut, mais sont trop faibles pour décider d'un vote. Le Centre et l'Union libérale ont beaucoup de bonne volonté, mais il y a tout de même des limites qu'il serait dangereux de franchir, sous peine de heurter d'une façon trop périlleuse les sentiments et les volontés des électeurs. Les seuls partis qui soient résolus à faire une opposition irréconciliable à toute augmentation des dépenses pour l'armée et la marine, ce sont le parti social-démocrate, le parti libéral-démocratique et le parti démocratique de l'Allemagne du Sud.

***

La question financière est étroitement liée à l'ensemble du régime militaire. L'accroissement ininterrompu et énorme des dépenses faites pour l'armée et surtout pour la marine oblige le Gouvernement impérial à chercher de nouvelles ressources

budgétaires. Et il s'agit, en première ligne, d'aggraver les impôts sur le tabac et sur la bière.

Les oppositions sont nombreuses, énergiques, de divers ordres. Les uns condamnent les nouveaux impôts à cause de l'usage que l'on se propose de faire des ressources que l'on en tirera; les autres, parce que c'est développer le système des impôts indirects, et reculer encore l'application et le développement de l'imposition directe; d'autres, qui sont partisans du système actuel d'impôts, sont néanmoins hostiles au projet, parce qu'il aggraverait encore la cherté de la vie, déjà lourdement accrue par les tarifs protecteurs. Tous ces motifs d'opposition empruntent une force particulière et nouvelle à la présente crise économique de l'Allemagne, qui a affecté gravement la situation des classes ouvrières et prolétariennes, et qui, même aux conditions actuelles, a eu pour effet de réduire dans des proportions très importantes la consommation de la bière et du tabac. Faire renchérir artificiellement ces produits qui tiennent une place si considérable dans la vie allemande, ce serait fatalement en réduire encore la consommation, et par suite mettre en péril ces branches d'industrie. Une aggravation de l'impôt sur le tabac menacerait l'existence d'un grand nombre de personnes : 120 à 150 000 ouvriers et ouvrières, déjà mal payés, des milliers de petits entrepreneurs d'industrie envisagent avec angoisse cette éventualité. Quant à la bière, déjà rendue plus chère par les droits sur l'orge, le malt et le houblon, si elle venait à être frappée en outre d'un impôt nouveau, la consommation s'en trouverait encore réduite: d'où résulterait, d'une part, un arrêt du salutaire progrès qui substitue l'usage de la bière à l'usage de l'alcool, et d'autre part la mise en péril d'un grand nombre de brasseries petites ou moyennes, qui aujourd'hui déjà ont peine à vivre, et dont la disparition accélérerait encore le rapide mouvement de concentration de cette industrie.

La question de ces nouveaux impôts est étroitement liée à celle des finances de l'Empire. Il y a plus de dix ans que les administrations des finances de l'Empire et des finances des États confédérés sont impuissantes à se mettre d'accord avec le Reichstag, et il paraît bien probable, à divers indices, que le Reichstag de demain léguera à son tour à son successeur

ce problème non résolu, compliqué de difficultés nouvelles. Les données du problème sont, en un mot, les suivantes : il s'agit de réorganiser les finances de l'Empire de manière qu'il n'ait plus à faire appel à des contributions des États confédérés, que ses recettes propres soient accrues et multipliées au point qu'il puisse doter les États particuliers au moyen des excédents de ses ressources. A l'heure présente, l'Empire en est réduit à des ressources extrêmement variables et imprévisibles, et il est obligé de combler les insuffisances non seulement au moyen de ressources d'emprunt, mais encore au moyen de contributions des différents États. On conçoit que ces États, dont plusieurs fixent leurs budgets à l'avance pour des périodes de deux ou trois années, aient peine, en raison de la dépendance qui lie leurs finances propres aux incertaines finances de l'Empire, à mettre sur pied des budgets un tant soit peu exacts. Et ce qui rend toute solution à peu près impossible, c'est la croissance rapide et désordonnée des dépenses de l'Empire, qui défient toute prévision et tout bon ordre financier. Le système des impôts indirects, auquel l'Empire demande ses ressources, n'a pas la faculté — qu'a par exemple l'impôt anglais sur le revenu, — de s'adapter aisément à des besoins variables.

Il est impossible de prévoir quelle sera l'attitude des différents partis à l'égard du projet de réforme financière, car il semble bien que les ministères et les administrations n'aient pas encore arrêté les grandes lignes de ce projet. Une seule chose est certaine, c'est que, dans l'avenir comme dans le passé, les partis témoigneront à des plans de cet ordre une extrême froideur, et que l'opposition sera nombreuse et compacte, aussi bien contre l'ensemble de la réforme que contre les nouveaux impôts sur la bière et sur le tabac, qui en seront la base. Le plus probable, c'est que le nouveau Reichstag se contentera de rapiécer tant bien que mal des finances avariées, dont la réorganisation profonde ne sera sans doute ni l'œuvre d'aujourd'hui, ni celle de demain.

***

La quatrième et grosse question qu'aura à résoudre le pro-

chain Reichstag, c'est l'étude des moyens de refouler la puissance parlementaire grandissante de la social-démocratie. Ce parti, qui ne se contente pas de faire l'opposition la plus décidée au Gouvernement, mais qui se pose en antagonisme irréconciliable avec tout l'ensemble des autres partis, et qui agit ouvertement en parti de classe du prolétariat, n'a cessé de croître en influence et en puissance parlementaire. On s'attend de sa part, aux élections de demain, à un nouveau bond en avant : ses adversaires estiment qu'il réunira deux millions et demi de voix, et qu'il recueillera 65, 70, 80, quelques-uns disent jusqu'à 100 mandats. Refouler ce parti par le moyen de lois d'exception, on estime en général qu'il n'y faut plus songer, après l'expérience malheureuse de la loi promulguée en 1878 contre la social-démocratie. On sait que ce fut un coup d'épée dans l'eau, et qu'au lendemain des douze années que dura ce régime d'exception, ce parti triplait le nombre de ses voix, et apparaissait plus fort qu'aucun des autres partis de l'Empire. Au reste, outre qu'une nouvelle loi d'exception servirait sans aucun doute les intérêts de la social-démocratie, il est fort peu probable qu'elle fût approuvée par l'opinion publique. On songe plus sérieusement à endiguer la puissance proprement parlementaire de ce parti. On a proposé divers moyens, tels que l'obligation du vote, ou encore le recul de l'âge légal de l'électorat, ou encore un système de vote plural analogue au système belge, ou encore un système censitaire de vote par classes, comme en Autriche, etc. Mais sur ces questions — qui, de toutes, intéressent le plus directement les électeurs — les partis qui nourrissent de pareils desseins se taisent obstinément. Tous, ils déclarent qu'ils sont fidèlement dévoués au système électoral actuel ; tous ils affirment qu'ils ont à cœur de développer, d'affermir le droit de vote, mais que rien n'est plus éloigné de leur pensée que l'idée de le limiter ou de le compromettre. On conçoit en effet qu'il soit difficile de demander aux électeurs de voter pour des hommes qui, une fois élus, les amputeraient de leurs droits. D'ailleurs, on sent fort bien par tout l'Empire, que la moindre restriction du droit de vote déchaînerait dans les masses populaires une tempête comme l'Empire d'Allemagne n'en a encore point vu.

Tant que l'on ne connaîtra pas la composition du nouveau Reichstag, il ne sera pas possible de dire si cette grosse question sera soumise à ses délibérations, et s'il se fera une coalition de partis assez forte pour oser discuter publiquement ces projets tenus secrets et pour en imposer le vote au Reichstag. Quiconque connaît les sentiments de l'Empereur, des hommes d'État de l'Empire et des princes confédérés touchant le suffrage universel et la social-démocratie, sait que toute limitation du droit de vote serait accueillie avec joie par ces hauts personnages. Les deux partis conservateurs formeraient le noyau de la majorité qui serait susceptible de se prononcer en ce sens. Les nationaux-libéraux, après beaucoup de « si » et de « mais », voteront, lorsqu'ils seront convaincus qu'il y a une majorité pour ce projet. Le suffrage universel sera défendu dans son intégrité par les social-démocrates, par les trois partis libéraux et démocrates, et sans doute aussi par les Guelfes, les Polonais, les Danois et les Alsaciens. Mais il semble bien que ni l'un ni l'autre de ces groupements ne doive être assez fort pour imposer sa volonté. La décision suprême, en cette matière comme dans presque toutes les autres, appartiendra donc au parti le plus fort, non dans le peuple, mais au Parlement et auprès du Gouvernement, au Centre clérical. Or, il paraît bien invraisemblable que le Gouvernement soit en mesure d'acheter l'adhésion du Centre à une mesure aussi révolutionnaire. Le Centre est obligé, dans un grand nombre de circonscriptions électorales, de compter avec les voix ouvrières. Il ne pourrait s'enhardir à porter une atteinte aussi grave au droit de l'électeur que le jour où il se rendrait définitivement compte qu'il ne lui est plus possible de retenir les ouvriers qui ont voté jusqu'à présent pour ses candidats et d'enrayer le mouvement qui les porte lentement dans les rangs de la social-démocratie. Les choses n'en sont encore pas, semble-t-il, à ce point, et tout porte à croire que le Centre n'osera pas.

En somme, pour tout l'ensemble des partis bourgeois, il s'agit là, non d'une question de principes, mais d'une question de chiffres : ce qui leur importe, c'est de savoir quel déplacement des forces parlementaires résulterait d'une modification apportée au droit de vote. Le malheur, c'est que le

compte en est singulièrement difficile. C'est précisément la difficulté de ce problème qui a incliné nombre d'esprits à se demander s'il ne comporterait pas une solution autre que l'épineuse solution par les voies parlementaires, à savoir un coup d'État, avec, bien entendu, l'adhésion tacite des partis bourgeois les plus influents. Il serait ici hors de propos de développer cette hypothèse, et d'en dérouler les éventualités probables; il nous suffit d'en avoir fixé la donnée générale. Notons seulement qu'une mesure de ce genre ne serait sans doute pas du goût des princes confédérés, dont la défiance à l'égard de la Prusse a singulièrement crû dans les derniers temps. Une fois que l'on aurait détruit, par voie anti-constitutionnelle, l'une des bases de la constitution de l'Empire, la constitution deviendrait impuissante à garantir les droits des princes.

Prophétiser en matière d'élections est toujours une besogne ingrate. Or, jamais prophétie ne fut plus difficile qu'aujourd'hui. L'activité des compétitions est inouïe. Par millions d'exemplaires, les partis inondent le corps électoral de leur propre éloge et de la critique de leurs adversaires. Placards, brochures, volumes épais, renseignements précis, statistiques savantes, supercheries grossières, mensonges éhontés, tout est mis en œuvre; et cette bibliographie, si elle était recueillie avec soin, serait sans aucun doute, pour la connaissance de l'Allemagne au début du xxe siècle, un document d'importance capitale. Ce qui rend aujourd'hui à peu près impossible toute prévision certaine, ce sont les mesures votées récemment par le Reichstag en vue de protéger le secret du vote. Ces mesures, dont il ne faut pas, à coup sûr, s'exagérer la portée, ne manqueront pas toutefois d'influer sur les résultats. Dans certaines circonscriptions rurales, et dans un grand nombre de districts miniers et industriels, elles favoriseront les social-démocrates: elles seront certainement avantageuses pour les Alsaciens, les Polonais, les Danois et les Guelfes, et, en quelques régions, pour les deux partis libéraux, de préférence dans les circonscriptions où ils serrent de près les conservateurs. Ces mesures seront désavantageuses aux deux partis conservateurs et aux nationaux-libéraux.

Les journaux d'Allemagne sont remplis de pronostics raisonnés sur les résultats qui demain sortiront de l'urne. Ces pronostics, faits aux points de vue politiques les plus différents, se contredisent naturellement sur tous les points, sauf un, où ils sont tous d'accord : c'est que le parti social-démocratique est assuré de grands succès électoraux. Il est sage de prévoir que les deux partis conservateurs et sans doute aussi les nationaux-libéraux perdront des voix et des mandats; les Polonais et les Danois feront quelques petits progrès; les Alsaciens et les Guelfes ne perdront sans doute rien; les antisémites et le parti démocratique de l'Allemagne du Sud n'ont à espérer rien de bon, l'union libérale devra se tenir pour satisfaite si elle parvient à défendre ses positions, et le parti libéral-démocratique ne peut compter que sur les ballottages.

Les ballottages seront si nombreux que les élections du premier tour, tout en nous renseignant utilement sur les dispositions du peuple allemand à l'égard de la politique du dernier Reichstag, nous apprendront encore peu de chose sur la composition certaine du Reichstag prochain. La journée du 25 juin, et non pas celle du 16, sera la journée décisive.

Le résultat final est attendu avec l'intérêt le plus vif non seulement en Allemagne, mais encore à l'étranger. La composition du Reichstag déterminera la politique commerciale de l'Allemagne, et, par une conséquence immédiate, celle de toutes les autres nations. Elle intéresse grandement les destinées communes, car il s'agit ici de savoir si le militarisme et le « marinisme » poursuivront leur marche ascendante, et, par conséquent, ce qu'il adviendra des relations entre les États de l'Europe, ce qu'il adviendra de la paix du monde. Les maitres de l'Empire ont beau affecter de dédaigner et d'amoindrir l'autorité du Reichstag, et le Reichstag être condamné actuellement à l'impuissance parlementaire, il faudra bien, bon gré mal gré, tenir compte de la volonté du peuple allemand qui, demain, obscurément peut-être et confusément, mais résolument, s'exprimera dans un vote. Et c'est pourquoi le résultat de ces élections importe au monde entier.

UN BERLINOIS

MONSIEUR DE MIGURAC

OU

LE MARQUIS PHILOSOPHE[1]

XXIV

DE LA VIE DE COMMUNAUTÉ PHILOSOPHIQUE ET DE L'ÉVÉNEMENT QUI TERMINA CETTE PÉRIODE

Deux mois après cet entretien, le marquis et la marquise de Migurac, l'abbé Joineau, M. Beaumanet et M. de Cadriot avaient élu pour domicile une maisonnette assez propre d'Auteuil, construite dans le genre anglais, au milieu d'un jardin bien dessiné, où l'on trouvait des bosquets, une cascade, une pièce d'eau, deux rochers ornés d'une figure de nymphe, un bois, des gazons et des parterres de fleurs. Des moutons fort bien lavés, parés de colliers bleus et de clochettes, y erraient en bêlant, des poules cochinchinoises y caquetaient et des canards indiens barbotaient dans le bassin. Le domestique était réduit à une demi-douzaine de femmes et quatre hommes; la carrosserie, à la calèche anglaise et à une vinaigrette.

Madame de Migurac, vêtue en bergère d'un corsage de surah rose, sur une guimpe ouverte en carré, avec une fanchon de dentelle, la jupe bleue courte laissant voir le mollet, un tablier de linon ajusté à la taille, dans la main une houlette enrubannée, distribuait du grain et des biscuits à tout ce gentil troupeau. Elle était aidée dans cette tâche par M. Beaumanet qui, malgré ses cinquante ans et son gros ventre, ne la

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 mai et 1er juin.

quittait pas d'une semelle, habillé pareillement en berger, avec culotte de soie rose, sabots claquant contre le sol, chapeau de paille blanche et veste sur l'épaule. Deux laquais les suivaient, portant la corbeille à grains, les couvertures et des sièges afin qu'ils pussent confortablement s'asseoir sur les gazons bien peignés.

M. de Cadriot avait reçu le titre de chef jardinier. Un arrosoir ou une bêche à la main, vêtu de bouracan à côtes et d'un grand tablier serré à la taille, il s'acquittait avec zèle de son office, et son bonheur était d'offrir à la marquise des bouquets de roses cueillis de ses propres mains.

L'abbé Joineau avait gardé l'intendance de la maison. Afin de sacrifier à la mode du jour, il avait repris ses habits de campagne, non sans avoir fait élargir la ceinture de sa soutane. Mais il veillait toujours avec le même scrupule à l'ordonnance des repas qui, moins fastueux qu'en l'hôtel de Migurac, ne laissaient pas d'être assez satisfaisants. Les plats d'argent débordaient de laitages, de volailles, de légumes nouveaux et de fruits appétissants, que rendait plus exquis l'air vivifiant de la campagne.

M. de Migurac présidait la communauté avec son aménité ordinaire et il ne se passait pas de jour qu'il ne bénît la Providence et l'erreur de l'abbé Joineau. Car M. Beaumanet, qu'il avait chargé de la liquidation de ses biens, y avait apporté tant de soin que la marquise avait pu conserver de ses bibelots et de ses meubles tout ce qui lui agréait et que la maison d'Auteuil ne sentait point du tout le dénuement, mais faisait seulement apprécier à ses hôtes d'avoir renoncé aux tracas de la cité.

M. de Migurac se pensait revenu aux temps heureux où les hommes vivaient unis sous l'œil bienveillant de la nature. Quand il voyait passer dans le jardin madame de Migurac en bergère, escortée du pâtre Beaumanet et du jardinier Cadriot, tenant en laisse des agneaux parfumés, il se représentait avec attendrissement les paisibles Arcadiens ou l'innocence des Indiens du Pérou avant la conquête espagnole. Sa plume, toujours enthousiaste et féconde, proposait à l'admiration des hommes la vie vertueuse et rustique de la maisonnette d'Auteuil. Une foule de badauds venaient de

Paris en carrosse ou par la galiote de Saint-Cloud pour la visiter et se retiraient émerveillés. Et le projet se formait d'offrir à M. de Migurac une houlette d'argent où des inscriptions en lettres d'émail et de pierres précieuses le congratuleraient d'avoir, aux portes de Paris, restauré la félicité de l'âge d'or.

Il nous plairait de nous arrêter davantage sur ces descriptions riantes où M. Joineau, dans ses mémoires, s'est attardé avec une complaisance manifeste. Mais les jours heureux qui valent la peine d'être vécus ne valent pas celle d'être contés. Au tournant du chemin tourmenté de son existence, M. de Migurac trouva véritablement une oasis paisible et balsamique, et les semaines se succédaient sans qu'il eût d'autre souci que de jouir de son bonheur et de le présenter en modèle à ses frères, sans qu'il prêtât attention au désastre qui allait s'abattre et que peut-être une âme moins candide aurait pu prévenir. En vain, le front de l'abbé se faisait plus sombre, plus irritée la mine de M. de Cadriot et plus fréquents des entretiens à mi-voix de M. Beaumanet et de la marquise, d'où elle sortait rêveuse, les joues roses et les yeux étincelants, M. de Migurac demeurait serein et insoucieux, aveuglé par ce mirage dont la destinée flatte ceux qu'elle veut perdre.

Ayant pris de grand matin le coche d'eau, il revenait un après-midi à Auteuil, après avoir passé sa journée à Paris pour diverses affaires.

L'âme encore troublée de l'agitation médiocre de la ville, il goûtait d'avance la sérénité de la campagne et se réjouissait de couler la soirée sous la tonnelle rustique où grimpaient le lierre et la clématite et d'admirer alternativement les étoiles et les yeux de Marie-Agnès, en devisant de choses élevées et sublimes au milieu de ses amis réunis...

Mais, ayant ouvert la porte de bois du jardin qui avertit de son entrée par une sonnaille joyeuse, il fut brusquement tiré de son rêve par l'apparition de M. de Cadriot, toujours vêtu en jardinier, mais sans perruque, les cheveux emmêlés, le teint échauffé et les sourcils froncés, qui lui cria du plus loin qu'il l'aperçut :

— M'expliquerez-vous, monsieur, où sont passés la marquise et M. Beaumanet ?

Et comme M. de Migurac le considérait avec des yeux étonnés, il répéta sa question d'une voix glapissante :

Avec calme, le marquis lui dit qu'étant parti à l'aube, il serait embarrassé de le renseigner, mais que si M. Beaumanet et la marquise n'étaient point à la maison, c'était sans doute qu'ils étaient allés faire quelque promenade en calèche du côté de Billancourt ou de Boulogne ; et, avisant précisément M. Joineau, il l'appela et l'interrogea. L'abbé répondit brièvement, contre son habitude. Madame la marquise était sortie vers neuf heures avec le financier et n'avait point fixé le moment de son retour. Le visage de M. Joineau était fort sérieux et il soupirait profondément. Malgré le riant de son naturel, M. de Migurac sentit l'inquiétude le gagner, et il se tourna vers M. de Cadriot en disant :

— Je crains qu'il ne leur soit arrivé quelque accident.

Mais celui-ci, qui était devenu écarlate, vociféra d'un ton furieux :

— L'accident !... l'accident !... Mais ne voyez-vous pas, monsieur, que vous êtes...

La plume réservée de M. Joineau s'est refusée à transcrire le dissyllabe, aigu et moliéresque dont se servit M. de Cadriot et qui désigne les maris trompés.

A cette ouïe, M. de Migurac pensa qu'il devenait fou. Une chaleur soudaine monta de son cœur à ses joues. Il porta la main sur son épée, et peut-être le souvenir de deux douzaines de brochures où il avait flétri le duel et l'effusion du sang humain eût été impuissant à le retenir si l'abbé, l'empoignant par le bras, n'eût dit précipitamment :

— Madame de Migurac, avant qu'elle nous quittât, laissa pour vous un mot écrit sur la table de son boudoir. Peut-être y trouverez-vous...

Proférant des sons inintelligibles, M. de Migurac s'élança à travers le jardin, à la terreur des moutons parfumés qui s'enfuirent, ouvrit les portes en les arrachant à demi, et saisit le billet qu'il défit d'une main tremblante. Il était ainsi conçu :

Monsieur,

Un serment de pure forme ne saurait engager toute une vie. Les grandes vertus de M. Beaumanet n'ont pu me laisser le cœur insen-

sible. Votre philosophie est trop sublime pour que vous m'en veuilliez d'obéir à une inclination naturelle et de suivre cet homme magnanime et généreux qui désire m'assurer un sort digne de ma naissance.

En vous remerciant de vos bontés, dont je garderai une sincère reconnaissance, je vous prie de me croire, monsieur, votre très humble et très obéissante servante,

MARIE-AGNÈS

M. de Migurac lisait et relisait ces lignes, croyant mal comprendre. Il se leva, étouffant de colère, les yeux toujours sur le papier. La signature était au bas d'une page. Il tourna le feuillet et aperçut quelques mots tracés d'une plume plus incertaine, comme si au dernier moment quelque chose avait fait trembler la jolie main aux ongles roses, capable de déchirer un cœur d'homme... Et il lut :

Je voudrais penser que vous ne souffrirez pas à cause de moi et vous prier de me pardonner.

Brusquement il s'affaissa dans son fauteuil, et une à une de grosses larmes jaillirent de ses yeux et ruisselèrent sur ses joues. Une douleur physique tordait son cœur. Le soleil se couchait, et ses derniers rayons s'éteignaient sur les objets familiers du boudoir où *elle* ne viendrait plus s'asseoir. Il entendit tinter les clochettes des moutons enrubannés, qui rentraient à l'étable.

La porte s'ouvrit. Le visage anxieux de l'abbé apparut dans l'embrasure. Il regarda son élève avec de bons yeux câlins, et vint prendre siège près de lui. M. de Migurac lui tendit sa main. Il la serra plusieurs fois, ouvrit la bouche pour parler, puis la referma. L'ombre descendait. Enfin, après avoir toussé, l'abbé murmura d'une voix compatissante :

— Ne voulez-vous point souper ?

M. de Migurac se mit à table et demeura immobile devant son assiette, sans manger. Après quelques minutes, il leva les yeux et interrogea :

— L'abbé, vous saviez ?...

L'abbé haussa les épaules d'un air qui n'acquiesçait pas, mais qui niait moins encore. Un flot de questions se pressaient dans l'esprit de M. de Migurac : pourquoi l'avait-elle trahi et depuis quand ? De menus souvenirs lui revenaient.

qu'il aurait eu besoin de préciser, d'interpréter. Une pudeur le retenait. Il se tut. Tout à coup il remarqua que M. de Cadriot était absent et s'en étonna pour rompre le silence.

— Bien que M. de Cadriot — dit-il — m'ait brusquement annoncé mon malheur, il ne faut pas qu'il jeûne.

L'abbé hocha la tête, et dit en affectant de gratter une tache sur la nappe :

— M. de Cadriot a quitté la maison. Des valets viendront demain y querir ses hardes.

Deux heures auparavant, une détermination de cette sorte eût plongé dans la stupeur M. de Migurac, qui en eût vainement cherché l'origine... Mais, au moment de s'écrier, il se ressouvint de la manière furibonde dont M. de Cadriot l'avait abordé et de la chaleur singulière avec laquelle il avait embrassé sa cause; et tout à coup la notion qu'il venait d'acquérir de la fragilité humaine lui inspira un soupçon affreux. Il s'efforça aussitôt de le chasser... Mais l'abbé jouait négligemment du clavecin sur la table avec ses doigts, les paupières à demi baissées.

— L'abbé, — balbutia le marquis, — regardez-moi. Est-ce que par hasard M. de Cadriot?...

L'abbé poussa un gros soupir :

— La curiosité féminine, est infinie. Et je mentirais d'affirmer que c'est vous seul que frustre l'action criminelle de M. Beaumanet.

Accablé, M. de Migurac se laissa aller contre le dossier de son siège, et il resta, les dents serrées, perdu dans un tourbillon de réflexions disparates, tour à tour furieuses, désolées et attendries. Tantôt il lui semblait qu'il n'avait qu'un parti à prendre, qui était de se jeter à la poursuite des fuyards, d'immoler M. Beaumanet à son courroux, de ramener de force Marie-Agnès à la maison et ensuite de vider sa querelle avec M. de Cadriot. Mais une honte lui venait ensuite d'obéir à l'impulsion aveugle de sa jalousie tyrannique ; il se rappelait la jeunesse souriante de Marie-Agnès, qu'elle était une enfant quand il l'avait épousée, que lui-même à côté d'elle était un vieillard et que maintenant il n'avait même plus la richesse à lui offrir. Et peu à peu un poids affreux l'oppressait, l'écrasait, le rendait incapable d'agir,

même de penser, comme si quelque chose de plus fort que lui détruisait sa vie en lui-même. Il entendit tout à coup la voix de l'abbé, qui lui parut lointaine, lui proposer d'aller respirer la fraîcheur dans le jardin. Il voulut dire oui et se lever. Mais il se sentit très faible, le sang battit avec force à ses tempes, un brouillard l'enveloppa et il s'abîma sur le parquet.

Quand il rouvrit les yeux, M. de Migurac se trouva étendu sur son lit dans sa chambre, et, à la lueur d'une lampe de nuit, il vit l'abbé assoupi à son chevet. Aussitôt le souvenir de son malheur lui revint, et il souhaita ne s'être jamais réveillé. Pendant plusieurs heures, il tourna et retourna dans sa tête les mêmes questions ; mais son exaltation était tombée ; il contemplait toutes choses sans colère, et une tristesse plus profonde peut-être, mais plus calme, s'établissait en lui.

Enfin, aux premières lueurs de l'aube, l'abbé bâilla, se frotta les yeux et les fixa sur son maître avec l'expression d'un intérêt affectueux. M. de Migurac lui dit avec un ricanement :

— L'abbé, voilà une demi-heure que je vous contemple et vous admire, car, bien qu'ayant vécu longtemps sous mon toit, je ne crois pas que jamais vous ayez songé à me trahir.

Cette amertume si peu ordinaire chez le marquis toucha péniblement l'abbé, qui répondit :

— Mon cher enfant, si vous voulez m'en croire, chassez de votre esprit l'événement regrettable qui a troublé votre vie. Cessez de vous concentrer dans la mémoire d'une femme frivole et perfide...

Malgré sa lassitude, M. de Migurac arrêta l'abbé d'un geste énergique :

— Monsieur Joineau, vous avez raison. Il ne sied pas que mon âme se confine dans le sentiment que vous dites. Mais nonobstant laissez-moi vous déclarer que je ne tolérerai aucun jugement défavorable sur madame de Migurac, qui est la plus noble des femmes...

Comme l'abbé restait interdit et bouche bée, il reprit avec une chaleur croissante :

— Une passion égoïste a pu me livrer pendant quelques

instants à une fureur illégitime. C'est à tort que j'ai prétendu associer la jeunesse florissante de Marie-Agnès au déclin de mon âge mûr. Une telle prétention ne convenait point à un homme d'expérience, et j'aurais dû prévoir le malheur qui me frappe aujourd'hui. Il n'a rien qui contrevienne à l'ordre essentiel des choses. Madame de Migurac a été pour moi pendant de longs mois une épouse incomparable. Elle a cessé de l'être: la faute n'en est point à son cœur, mais à l'exubérance de sa jeunesse qui appelait l'amour et qui l'a contrainte à enfreindre un serment dont elle n'avait point pesé la gravité. Le malheur dont elle est l'héroïne se doit interpréter non point comme une action scélérate dont elle serait responsable, mais comme le signe le plus manifeste que dans l'ordre actuel du monde la vertu est impraticable, puisque la plus charmante des femmes elle-même a pu sembler s'en éloigner.

Cette déclaration ferma la bouche à M. Joineau. Il se frotta les deux mains pour les réchauffer, à cause de la fraîcheur matinale, et reprit après quelques secondes :

— Que comptez-vous faire pour le présent ?

Continuant son discours, il expliqua que la maisonnette d'Auteuil avait été louée au nom de M. Beaumanet qui seul en avait fait toute la dépense. La liquidation des biens de M. de Migurac s'était trouvée, en effet, des plus désastreuses; mais, sur l'ordre du financier, cet accident avait été dissimulé au marquis, et c'est ainsi qu'il avait pu sans arrière-pensée jouir des délices de la campagne, croyant être pour sa part dans les frais de la communauté, tandis que tout l'ordinaire était réglé sur la cassette de M. Beaumanet, si ce n'est une petite portion par les soins de M. de Cadriot.

M. de Migurac, à ce surcroît d'affliction, poussa un nouveau soupir et dit d'un ton doux :

— Une telle découverte ajoute à ma souffrance. Jadis je n'eusse vu dans cet acte qu'un précieux raffinement d'amitié : il doit m'apparaître aujourd'hui comme un stratagème destiné à capter le cœur de Marie-Agnès. Mais d'autant cette ruse est plus révoltante, d'autant son crime en est diminué, puisqu'elle n'a pu succomber que par suite de manœuvres infâmes.

M. de Migurac s'informa ensuite quand il lui faudrait évacuer les lieux. M. Joineau lui ayant dit que le loyer était payé d'avance pour six mois, il résolut de prolonger encore quelque temps son séjour. jusqu'à ce qu'il eût pris un parti.

— Puisque M. Beaumanet — dit-il — m'a ravi mon épouse, je ne saurais être blâmé de profiter de sa maison, bien cent fois moins précieux.

Et, ayant donné l'ordre à l'abbé de congédier tout le domestique. sinon une vieille femme qui servirait de cuisinière, il se rendormit.

Les fonctions d'intendant dévolues à M. Joineau furent donc fort simplifiées. Pendant les semaines qui suivirent, les moutons enrubannés fournirent le rôti, les canards cochinchinois et poulets indiens la volaille, et le jardin les légumes et les fruits.

Cependant le malheur de M. de Migurac se répandit par la ville et jusqu'à Versailles et ramena sur sa personne un redoublement d'attention. Le public se rappela non seulement le sublime de ses théories, mais son humeur ardente, ses duels et sa carrière orageuse, et il y eut une grande curiosité de savoir comment il prendrait son infortune, si la philosophie le hausserait jusqu'à la mépriser ou si, au contraire, il ne céderait pas à la violence de son ressentiment.

Aussi la multitude des carrosses, calèches, pots de chambre wiskis, cabriolets, diables et voitures de toute taille et de toute forme se reporta vers Auteuil et y déposa force nobles dames, comédiennes, poètes, gentilshommes, etc., sans oublier tout le fretin des gazetiers. M. Joineau, dont l'âme était pleine de pitié, eut voulu fermer la porte à cette engeance, afin d'éviter à son maître l'offense d'une telle indiscrétion. Mais M. de Migurac lui défendit d'en rien faire :

— Le bonheur — dit-il — est mort pour moi. Mais le malheur du philosophe peut être plus riche en enseignements que sa prospérité. N'empêchez point ces gens de me voir souffrir.

Si l'intention de M. Joineau partait d'un bon sentiment, on ne peut méconnaître que celle de M. de Migurac ne fût d'une âme peu commune. Comme nous l'avons déjà remarqué, et comme il faut le répéter, pour l'étonnement de ceux qui n'ont pas éprouvé toute la malignité de la gent humaine, M. de

Migurac, dont toute la vie avait été consacrée au culte de la fraternité, avait soulevé un nombre incroyable de haines et de jalousies. De tous ceux qui vinrent frapper à sa porte, une moitié n'aspirait qu'à se réjouir de sa misère et qu'à le décrier. Or il n'en est aucun qui ne se retirât pénétré de respect à cause de la noblesse avec laquelle il supportait son mal, répondant aux questions les plus indiscrètes, s'abstenant de toute parole amère ou violente; et pourtant il n'en était aucun non plus qui ne reconnût à son seul aspect la profondeur de sa blessure. Quelques semaines avaient suffi pour changer sensiblement sa personne physique. Lui qui, avant cette catastrophe, gardait la jeunesse et la vigueur apparente d'un homme de trente ans semblait maintenant en avoir passé cinquante, le poil blanchi, l'œil terne et la peau plissée. Mais son énergie demeurait intacte; et il ne blasphémait point contre la destinée : pour quelle raison n'aurait-il point eu à endurer ce qu'avait enduré de son fait madame Isabelle, première marquise de Migurac?

En dépit de son abattement, il n'était pas possible à la longue qu'il persistât dans cette inaction et dans cette solitude, d'autant que de jour en jour sa tristesse s'aggravait : tant parce qu'il éprouvait davantage le vide qui était désormais dans sa vie, que par l'amertume de deviner chez ses visiteurs plus de curiosité malveillante que de sympathie. M. de Migurac, après tant d'expériences fâcheuses, avait gardé haute opinion de l'humanité. Mais, en ce temps, on eût dit que son propre malheur avait dessillé ses yeux. Il discernait avec une clairvoyance impitoyable les replis obscurs des consciences; sa douleur s'exaspérait du contact des vices et des dépravations auquel s'ajoutait le spectacle des choses publiques, dont le désordre s'aggravait de jour en jour et remettait à des temps indéterminés le retour de l'âge d'or.

C'est alors que, se sentant étouffer dans une atmosphère aussi chargée de corruption, M. de Migurac conçut l'idée incomparable qui aboutit à l'entreprise le plus célèbre de sa vie, capable à elle seule de l'immortaliser.

XXV

DE LA DÉCISION QUE PRIT M. DE MIGURAC DE SE RETIRER DU MONDE CIVILISÉ ET DE LA MANIÈRE DONT IL L'EXÉCUTA

Un mari trompé n'est pas un objet si rare qu'il doive retenir la foule autour de lui. Quand on eut vu la figure de M. de Migurac et la décence avec laquelle il portait son infortune, il y eut un désappointement chez les belles dames et les écrivailleurs qui espéraient de lui quelque folie, et sans doute on eût désappris le chemin de l'ermitage d'Auteuil si le *Mercure de France* n'eût publié dans son cahier de mai 1787 une note d'allure mystérieuse et qui excita l'attention universelle. Sous la rubrique *Nouvelles de la Cour et de la Ville*, on lisait en effet :

> Le malheur, selon les anciens, est le meilleur maître de sagesse. Les perfidies de Cupido ont ouvert plus d'un cœur déçu aux sévères leçons de Minerve. Il nous revient — et ce n'est pas là un vain bruit — que le marquis de X..., fameux autant par la noblesse et l'originalité de son caractère que par les productions de sa plume, a pris à la suite d'une mésaventure conjugale une résolution qui, si elle était imitée par tous nos maris trompés, peuplerait rapidement les déserts de l'Afrique et des deux Amériques. On dit que, dégoûté des hommes et plus encore des femmes, il a projeté d'aller chercher la paix et la vertu sous d'autres cieux, dans des régions inexplorées où la nature plus proche ne cesse pas d'exercer son influence salutaire sur les cœurs humains...

Par hasard, la nouvelle était exacte de tout point. Ainsi que nous l'avons dit, son malheur avait plus lourdement appesanti sur M. de Migurac cette tristesse dont à plusieurs reprises il avait déjà ressenti les atteintes. Il se trouvait vieilli, brisé et abattu, comme si d'un seul coup la laideur de l'âme humaine et les sévices de l'âge se fussent réunis pour le terrasser. Peut-être, dans son humeur noire, il se fût laissé entraîner à quelque extrémité funeste, et, ainsi que plusieurs fois la tentation lui en était venue, il eût mis fin à son exis-

tence de sa propre main, dédaigneux des vœux de la nature qui règle elle-même le cours de notre destinée, si, à la lecture d'un livre de M. Rouillé d'Orfeuil, intitulé *l'Alambic des Lois*, une idée inattendue n'était venue réchauffer et illuminer son âme endolorie.

Ayant dévoué tous les jours qu'il avait vécus au service de ses semblables, laissant derrière lui les preuves impérissables de son activité, n'avait-il pas maintenant, au seuil prochain de la vieillesse, le droit de songer à son repos et de se réfugier, pour le goûter, dans une de ces contrées admirables où rien ne vient obscurcir à leurs sensibles habitants les claires leçons de la nature ? Oui, les sociétés sont corrompues, mais il existe sur la terre — M. Rouillé d'Orfeuil le montrait d'une façon surprenante — des lieux que la civilisation n'a point infectés de son venin, où les hommes vivent conformément à leurs instincts primitifs, heureux parce qu'ils n'ont pas raffiné leurs besoins, et vertueux parce que rien ne leur a donné l'idée du vice. Oui, ces hommes, que les navigateurs appellent sauvages, sont les vrais civilisés, tandis que les vrais sauvages sont les Européens. A imaginer leur voisinage bienfaisant, la candeur de leurs mœurs, les magnifiques spectacles de la vie agreste, la majesté des forêts vierges, des jungles, de la pampa ou de la savane, M. de Migurac sentit son cœur se dilater, et une brise légère rafraîchit les plaies saignantes de son âme. Là était la vérité, là était le salut.

Estimant que tout retard entre la décision et l'acte est temps perdu, M. de Migurac, qui avait achevé dans l'après-midi le livre de M. Rouillé d'Orfeuil, et médité une couple d'heures les conclusions qu'il convenait d'en tirer, annonça à M. Joineau, pendant le souper, que sa volonté était d'aller passer parmi les sauvages le reste des jours qu'il lui serait odieux de traîner au milieu des peuples abâtardis.

D'abord ahuri et puis épouvanté, l'abbé essaya de l'en dissuader de mille manières et principalement en lui remontrant combien son espoir était inconsidéré et quels maux il ne manquerait pas de souffrir de la part des indigènes : qu'il se remémorât les supplices qu'ils infligent aux missionnaires et les récits terrifiants des navigateurs. Mais M. de Migurac sourit avec compassion et répondit :

— L'abbé, à qui ajouter foi de préférence, à votre raison, qui est une émanation de la raison universelle, ou bien à des récits altérés peut-être par l'erreur ou le mensonge? Votre raison ne vous dit-elle point ce que confirme la parole divine, que l'homme est né bon et sociable? Croyez-moi, les missionnaires et les navigateurs n'ont enduré de mauvais procédés des sauvages que parce qu'ils ont entrepris sur leur liberté. Or je ne viendrai point leur imposer une doctrine ou des vêtements, mais, au contraire, en toute humilité, me mettre moi-même à l'école de leurs vertus.

C'est pourquoi M. de Migurac écrivit le soir même à plusieurs capitaines de vaisseau qui étaient de ses amis et les pria de l'aviser à quel moment un bateau mettrait à la voile pour les antipodes. Car il jugeait, par un raisonnement spécieux, que selon toute logique ce serait de l'autre côté de la terre que les mœurs des indigènes se trouveraient le plus directement opposées aux nôtres. Et peu après, afin de soulager son cœur, il publia ce qu'il pensait être la dernière production de sa plume: à savoir, les *Adieux d'un Philosophe à l'Europe corrompue*, où il exposait en toute simplicité son malheur, le dégoût qui l'avait envahi et la volonté qui lui était venue d'aller poursuivre au delà des mers la paix et la sérénité qui lui étaient désormais interdits dans le vieux monde.

Le succès de cet opuscule fut énorme et, quelque détaché que fût M. de Migurac de toutes les vanités de la civilisation, il est à présumer qu'il ne put rester indifférent à un tel triomphe. Ni la représentation du *Mariage de Figaro*, de M. Caron de Beaumarchais, ni les débats de la reine et de M. de Rohan quant à l'affaire du collier, ne suscitèrent plus d'émoi. Un instant, le départ du marquis philosophe disputa l'attention publique à la prochaine réunion des notables et aux difficultés financières du royaume. Des files de carrosses déposèrent à sa porte un peuple de visiteurs et de visiteuses. Il lui eût fallu plusieurs secrétaires pour répondre à toutes les lettres qu'il recevait et une foule d'estomacs pour digérer tous les soupers où il fut prié. L'abbé Joineau s'est plu à faire le compte de ceux qui, à sa connaissance, sollicitèrent l'honneur de l'accompagner dans son expédition, et il n'a

pas dénombré moins de deux duchesses à tabouret, sept gentilshommes de la meilleure noblesse, dix-huit dames à quartiers et demoiselles de la bourgeoisie, six écrivains réputés, vingt-neuf filles galantes et quarante-quatre autres personnes de métiers différents, dont le bourreau de la ville de Soissons. M. de Migùrac accueillait de telles demandes avec courtoisie, mais il opposait à toutes le même refus inébranlable : il avait résolu de rompre tout lien avec le monde civilisé et l'attrait d'aucune compagnie n'était capable de le faire manquer à son serment.

Mais le plus éclatant témoignage de l'enthousiasme que souleva son sublime dessein fut la visite qu'il eut de M. de Courtanvault, grand-maître de la maison de la reine, qui vint l'informer que Marie-Antoinette elle-même désirait entretenir l'homme éminent qui réalisait le rêve de tant de sages. Bien que M. de Migurac eût de tout temps dédaigné les fréquentations royales, il ne crut pas pouvoir se dérober au désir d'une personne aussi éminente et qui était femme : et, ayant pris date, il se rendit à Versailles.

Il fut conduit au hameau du Petit-Trianon, où la reine, assistée de madame Campan et de deux autres suivantes, le reçut dans un bosquet champêtre. Elle était simplement vêtue d'une robe de percale, d'un fichu de linon et d'un chapeau de paille. Auprès d'elle gambadaient deux agnelets blancs qui rappelèrent à M. de Migurac ceux qui jouaient avec Marie-Agnès. Et, sans doute, ce souvenir plus que la majesté royale remplit son cœur d'attendrissement.

La reine l'interrogea longuement sur les motifs qui l'avaient décidé à concevoir un tel dessein et montra une parfaite sensibilité au récit de ses infortuues. Lorsque après une demi-heure d'entretien il se leva pour prendre congé, elle dit d'un ton qui marquait combien elle était touchée :

— Monsieur, veuillez emporter avec vous tous les vœux, non pas d'une reine, puisque vous faites profession de haïr la royauté, mais d'une femme au cœur meurtri qui, au sein du bonheur apparent dont elle jouit, enviera plus d'une fois le charme innocent et paisible de votre retraite.

Et elle offrit sa main à M. de Migurac, qui la baisa avec dévotion. En se retirant, il témoigna quelque surprise de ne

point voir le roi qui, selon les paroles de la reine, avait été frappé de son entreprise. Il lui fut répondu que Sa Majesté gardait une impression fâcheuse du pamphlet où il avait flétri son aïeul, ce qu'il trouva assez étonnant, et que d'ailleurs Elle était fort occupée d'un grand travail de serrurerie, excuse qui lui sembla de beaucoup préférable.

Cependant M. Jean-Horace de Vielcouvert, commandant la frégate *la Reluisante*, et qui était des personnes auxquelles M. de Migurac s'était adressé, lui fit savoir que par une heureuse coïncidence, il prendrait le large à Cherbourg dans deux semaines afin d'opérer dans l'Océan Pacifique une exploration d'un caractère scientifique et commercial, et que, s'il voulait s'embarquer avec lui, il le déposerait fort bien sur quelque côte suffisamment sauvage à son gré.

M. de Migurac accepta sans baraguigner. Il fit ses adieux à quelques amis, chargea l'abbé de liquider ses dettes et l'engagea à retourner vivre ensuite au château de Migurac, reliquat unique de tous ses biens; et, l'ayant embrassé fort tendrement et non sans larmes, il lui donna rendez-vous dans l'autre monde, s'il en était un, et alla prendre la poste à Neuilly. Quoiqu'il fût de bonne heure, une foule considérable se pressait autour de la maison de poste et s'écarta respectueusement à son abord. Quand il fut monté en voiture, une musique, se démasquant tout à coup, joua une marche de Grétry, et une jeune fille vêtue de blanc s'avança vers lui et lui présenta un bouquet. Il l'embrassa paternellement et commanda le départ. Lorsque la voiture s'ébranla, il mit le visage à la portière et agita son mouchoir. Sur son passage, les femmes pleuraient, lui jetaient des fleurs et lui tendaient leurs enfants pour qu'il les bénît.

Le voyage de M. de Migurac à bord de *la Reluisante* dura cinq mois. Il les employa à convertir les officiers à la philosophie et à se perfectionner dans la connaissance des mœurs des sauvages, émerveillant tout l'équipage par la manière dont il en était instruit sans les avoir jamais fréquentés. L'aumônier, qui avait vécu à Madagascar, et deux quartiers-maîtres, qui avaient été captifs chez les indigènes de Bornéo, essayaient en vain de lui tenir tête. A la fin de la traversée, ils avaient perdu toute créance auprès de leurs compagnons

de route, et, si M. de Migurac eût voulu l'emmener, une bonne moitié de l'équipage l'aurait suivi les yeux fermés.

On admirait surtout avec quelle ingéniosité il s'était préparé à comprendre le langage des hommes primitifs, qui seul aurait pu lui causer quelque difficulté. Cherchant quels étaient selon toute vraisemblance les êtres les plus proches de la nature, il étudia particulièrement les façons et les cris de cinq ou six singes captifs qui servaient à divertir les quartiers-maîtres et de deux jeunes enfants dont l'un était âgé de huit mois et l'autre naquit aux premières semaines du voyage. A force d'application, il arriva à grogner, piailler et vagir d'une manière si parfaite que nul ne mit en doute qu'il ne sût au débarqué haranguer toute une tribu d'indigènes.

Cependant on approchait du terme, et le capitaine interrogea M. de Migurac sur la région où il désirait atterrir. Il se fit apporter une carte marine et, ayant demandé qu'on lui indiquât les parages les moins fréquentés des navigateurs, il posa son doigt sur un point de la côte occidentale de la Nouvelle-Guinée. Ses volontés furent ponctuellement exécutées, et, quelques jours plus tard, la frégate jetait l'ancre en vue de ce rivage.

M. de Migurac donna l'accolade aux officiers en les remerciant de leur courtoisie, et descendit dans un canot monté par seize hommes qui vint accoster après quelques minutes de nage dans une anse sablonneuse, au milieu d'un paysage sinistre et étrange. M. de Migurac sauta à terre d'un bond, souffrit difficilement qu'on lui laissât un petit baril d'eau et quelques vivres, et reçut avec une sérénité merveilleuse les adieux des matelots qui pouvaient à peine contenir leurs larmes.

Debout sur le sable, il les regarda se rembarquer, reprendre leurs avirons et s'éloigner en frappant l'eau en cadence. Puis, soulevant gravement son chapeau à trois cornes sur sa tête poudrée, il leur fit un salut suprême; après quoi, il le replaça sur sa tête, tourna le dos à eux et à la civilisation et, se mettant en marche, s'avança d'un air délibéré vers la forêt qui commençait à quelques centaines de toises de la côte et d'où partaient des cris inconnus d'oiseaux et de quadrupèdes.

XXVI

QUI EST DE TRANSITION

En ce point de notre narration, si nous nous conformions aux coutumes de maints conteurs, habiles à ménager leurs effets, ce serait le lieu d'introduire quelque hors-d'œuvre d'imagination ou de métaphysique, digression, dissertation ou anecdote, capable d'imposer au lecteur et de donner à cette modeste relation l'air de piquant et de variété qui est propre à la fiction ou la solennité qui convient à l'histoire.

Il nous serait loisible, par exemple, tandis que M. de Migurac goûtait la paix dans l'autre hémisphère, de retracer quels événements considérables se passaient dans le nôtre, de le parcourir depuis les plaines de la Pologne, où agonisait une nation, jusqu'aux cités de l'Amérique, où achevait de s'élaborer un peuple libre. Nous pourrions nous attacher particulièrement aux changements imprévus dont le royaume de France fut le théâtre, aux agitations qui précédèrent la réunion des États-Généraux, aux péripéties célèbres qui se succédèrent dès leur ouverture, aux troubles qui déchirèrent les villes et les campagnes, aux travaux innombrables de l'Assemblée et à tant d'autres matières que sont loin d'avoir épuisé les doctes labeurs de quelques milliers d'historiens.

Faisant ressortir les relations de ces événements avec les maximes familières de la philosophie de M. de Migurac, nous pourrions célébrer en lui un précurseur éminent de l'âme moderne, voire contemporaine.

Ou bien, préférant l'artifice littéraire qui consiste à faire ressortir plus violemment en les rapprochant l'opposition de deux tableaux, nous tirerions un développement philosophique de haut goût d'une comparaison entre l'effroyable tumulte de l'univers et le calme que goûtait notre héros au sein de la nature.

A moins que, feignant de poursuivre notre récit, et affectant de nous en tenir à la vie même de M. de Migurac, nous

suppléions par des recherches diligentes aux documents authentiques qui nous font défaut et esquissions une description brillante des régions où il vécut et des mœurs pittoresques des sauvages. Il nous suffirait de recourir à deux ou trois relations de voyage, au traité de géographie de M. Reclus et à quelque manuel d'histoire naturelle, pour donner une peinture mirifique de la Nouvelle-Guinée, de ses indigènes tatoués et sanguinaires, de la végétation tropicale, des buffles, des tigres et des éléphants. Et peut-être, à l'imitation de Pindare, arriverions-nous par la splendeur de la forme à voiler l'ignorance réelle où nous sommes de la vie de notre héros.

Mais, nous étant fait la règle de nous en tenir, dans cette histoire véridique, aux faits strictement établis, nous nous contenterons de dire brièvement qu'après le départ de M. de Migurac, son nom s'effaça assez promptement de la mémoire de ses contemporains ou n'y reparut qu'à de rares intervalles, éveillant chez quelques-uns un sourire de curiosité, chez d'autres un soupir d'envie. Car les questions financières et politiques se posèrent dans le royaume avec une gravité particulière et abolirent tout autre souci.

On perdit de vue M. de Migurac d'autant plus aisément que pendant quatre années aucun signe ne vint rappeler au monde qu'il fût encore au nombre des vivants. Ce n'est qu'au printemps de l'année 1792, au moment où la chute du ministère feuillant et l'avènement du ministère girondin, les désordres de Marseille, l'affaire des Suisses de Châteauvieux et les premiers revers des armées françaises en Belgique se disputaient l'attention universelle, qu'une gazette de Bordeaux mentionna incidemment le retour de M. de Migurac, qui passa fort inaperçu. Un heureux hasard nous a fait retrouver la relation de Marius Carcelade, commandant le trois-mâts *la Belle Bordelaise*, qui faisait la contrebande des épices entre Bordeaux et Batavia et à qui échut la gloire de ramener à la France un de ses enfants les plus illustres. Cette narration commencera heureusement le chapitre suivant.

XXVII

DU SÉJOUR QUE FIT M. DE MIGURAC EN NOUVELLE-GUINÉE, DE SON RETOUR EN FRANCE AINSI QUE DES ÉVÉNEMENTS SUBSÉQUENTS

Extrait du journal de bord de Jean-Marius Carcelade, capitaine au long cours, commandant la Belle Bordelaise, *à la date du 25 novembre 1791.*

... A la suite de ce coup de vent, nous nous trouvâmes jetés fort en dehors de la route suivie habituellement par les vaisseaux, et notre inquiétude fut grande, ces parages étant mal connus des navigateurs et célèbres par de nombreux naufrages. En conséquence, les vigies furent doublées, la voilure réduite au minimum, et l'on jeta la sonde tous les quarts d'heure afin que la diminution du fond nous avertît de la proximité des récifs.

Dans la nuit du 23 au 24 novembre, nous ne trouvâmes plus que 60 brasses de profondeur, et puis 50, et puis 40. Après plusieurs tentatives, nous réussîmes à mouiller l'ancre sur un fond de coraux. Au matin, nous aperçûmes la côte à quelques encablures. Comme plusieurs tonnes d'eau avaient été arrachées par la tempête, je résolus de saisir la première occasion de refaire notre provision. Nous naviguâmes pendant quelques heures, cherchant un endroit propice au débarquement. Après avoir constaté en faisant le point que nous nous trouvions sur la côte de la Nouvelle-Guinée par 7° 29′ 14″ de latitude sud et 137° 17′ 20″ de longitude est, nous atteignîmes l'embouchure d'une petite rivière où il nous parut qu'il serait aisé d'accoster.

Ayant laissé le gouvernement du bateau au subrécargue, Jean Linoudé, de Pauillac, je fis mettre à l'eau la baleinière et y descendis moi-même avec une douzaine d'hommes. Nous étions bien armés, par crainte des sauvages qui, sur ces côtes, sont très féroces et même anthropophages. Après une demi-heure de navigation, nous accostâmes sans difficulté, et, tandis que six d'entre nous demeuraient dans la baleinière, je m'avançai avec précaution, accompagné des six autres, afin de reconnaître le pays et dans l'espoir de découvrir quelque source.

Nous n'avions pas fait une demi-lieue qu'un spectacle révoltant s'offrit à nos regards et nous remplit d'horreur. Débouchant dans une espèce de clairière ménagée au milieu de la forêt tropicale, nous vîmes le sol jonché de corps humains entièrement dépouillés. Notre

premier mouvement fut d'épauler nos mousquets de crainte d'une attaque. Mais il ne nous fallut que peu d'instants pour mesurer notre erreur et nous convaincre que nous avions sous les yeux les restes d'une troupe de sauvages qui, sans doute, avait été surprise et massacrée par une tribu ennemie. Les cadavres étaient percés de flèches, et la mort ne semblait pas remonter à plus de vingt-quatre heures. Nous prîmes à peine le temps de les envisager et, saisis de crainte, nous renonçâmes à poursuivre notre marche plus loin, et tournâmes les talons, remettant au temps du jusant de remplir nos tonneaux en pénétrant dans la rivière.

C'est alors que derrière nous, à notre inexprimable stupeur, — je vivrais cent ans que jamais je ne me figurerai cette minute sans un frisson, — du sein de cette forêt tropicale où nous ne pensions trouver que des tigres ou des hommes plus cruels qu'eux, s'élevèrent en français ces paroles inattendues :

— Messieurs, permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue sur cette terre peu hospitalière.

Le son de ces mots était affaibli, mais d'un accent irréprochable, où même je crus percevoir l'intonation de ma province. Je me retournai d'un bond et demeurai pétrifié en voyant un des corps humains que nous avions pris pour des cadavres de sauvages se redresser et faire deux ou trois pas à ma rencontre ; et, malgré l'aspect de ce corps tout nu, boucané par le soleil et les pluies et couvert de cicatrices, je reconnus sans hésitation possible un compatriote qui nous saluait d'un geste de bienvenue. Mais sa faiblesse était extrême. Il chancelait. Je le reçus dans mes bras, et nous nous hâtâmes de lui prodiguer tous les soins, bandant avec nos mouchoirs une plaie qu'il avait à l'épaule et qui recommençait à saigner, et lui introduisant quelques gouttes de cordial entre les dents. Son état de maigreur et de dépérissement était tel qu'il nous semblait impossible qu'il ne passât point entre nos mains. Mais, contre notre attente, il n'eut pas plutôt avalé une gorgée de rhum et une bouchée de biscuit qu'il se redressa, promena sur nous un regard très vivace et dit du ton dont un maître de maison civil accueille un hôte.

— Oserai-je vous demander, messieurs, à quel hasard je dois l'honneur de votre visite ?

Je balbutiai que nous étions débarqués pour faire de l'eau. Aussitôt il se leva et, sans être gêné par son état de nudité, s'offrit à me guider vers une source voisine. Tout en cheminant, il me posa au sujet de notre voyage quelques questions qui marquaient un esprit cultivé et me donna des renseignements sur le pays d'un air si aisé et en termes si choisis que j'étais obligé de me pincer pour m'assurer que je ne rêvais point.

Enfin, ne pouvant contenir ma curiosité, je le conjurai de me

dire qui il était et comment il se trouvait en ces lieux. C'est alors qu'il m'apprit de fort bonne grâce ce que j'aurais pu soupçonner si l'excès du saisissement ne m'avait enlevé toute faculté de raisonner : c'est que j'avais devant moi ce fameux gentilhomme du Périgord, le marquis de Migurac, dont il avait été fait tant de bruit trois ou quatre ans plus tôt, lorsqu'il avait quitté la France afin d'aller vivre parmi les sauvages.

Je lui fis observer qu'il ne paraissait pas qu'il eût grand sujet de se féliciter de sa résolution, et aussitôt je vis son visage se rembrunir et un soupir gonfler sa poitrine. Je n'osai point l'interroger davantage, mais lui dis que je m'estimais fort heureux de l'avoir rencontré afin de pouvoir le ramener dans son pays. C'est alors qu'il se redressa avec un air de dignité auquel son costume n'enlevait rien, et me dit d'un ton courroucé :

— Et d'où croyez-vous, monsieur, que je consentirais à délaisser ces lieux et à revenir sur un dessein auquel je me suis arrêté librement ?

Je lui répondis avec fermeté que mon devoir de chrétien m'obligeait à ne point l'abandonner en pareil état et que j'étais décidé à l'embarquer sur mon vaisseau, dussé-je employer la violence; mais que j'augurais mieux de son heureux naturel, ajoutant que si l'humanité sauvage n'était pas aussi vertueuse qu'il s'était imaginé, l'humanité civilisée, en revanche, était en passe de se régénérer selon ses propres maximes et celles de quelques autres philosophes. Et je lui révélai quels événements prodigieux avaient succédé à la réunion des États-Généraux et comment la France s'était affranchie du despotisme.

Il m'écouta avec une extrême ferveur. A plusieurs reprises, je vis ses yeux se mouiller de larmes. Quand je me tus, il me prit la main et me dit avec l'accent d'une grande sensibilité :

— Ami, ne m'en veuille point du premier mouvement qui tout à l'heure m'a fait rejeter ton offre généreuse. Je suis désormais prêt à t'obéir. Aussi bien la ruine de mon corps m'est un avertissement que tu dis vrai et que je ne prolongerais guère ma vie en ces lieux. S'il m'est donné de revoir mon pays tel que tu le dis et de clore mes paupières à la douce lumière du soleil levant de la liberté, je n'aurai point perdu ma peine, et mes derniers instants seront consacrés à bénir l'Être suprême.

Dès lors, il nous suivit fort docilement, entra avec nous dans la baleinière et grimpa dans le vaisseau, où nous fûmes salués avec la surprise que l'on peut imaginer. Je fis donner au marquis de Migurac la cabine qui me servait de salon ainsi qu'une partie de mes vêtements et nous mîmes à la voile le soir même, ayant rempli nos barils et subi l'aventure la plus merveilleuse de ma carrière de navigateur...

C'est en ces termes que le capitaine Marius Carcelade a conté la rencontre qu'il fit de M. de Migurac. Nous n'avons que peu de chose à ajouter à son récit en ce qui concerne le séjour de notre héros en Nouvelle-Guinée. Il est patent qu'il n'aimait pas à s'étendre sur cette matière : ni les officiers de *la Belle Bordelaise*, ni l'abbé Joineau lui-même ne purent savoir le détail de la manière dont il y vécut.

Ce n'est guère qu'à quelques réflexions qui lui échappèrent par accident qu'il peut être conjecturé sans témérité que l'accueil qu'il reçut des hommes de la nature fut assez éloigné de celui qu'il en attendait. L'abbé Joineau a cru pouvoir affirmer que, peu de temps après son débarquement, il fut capturé par une bande de sauvages qui sans doute le trouvèrent trop maigre pour le manger ou craignirent, vu la couleur insolite de sa peau, de ne point le digérer commodément. Ils se contentèrent donc de le réduire en esclavage. Entravé comme un âne au pré, ainsi qu'en témoignaient les cicatrices qu'il portait aux poignets et aux chevilles, il fut employé à piler le grain et à nettoyer la hutte du chef sous la direction de ses femmes ; et les marques d'ongles dont son corps était couvert donnent à penser que ces jeunes personnes lui furent moins clémentes que n'avaient été les beautés de plusieurs cours d'Europe. Il semble qu'il parvint pourtant à s'échapper, erra quelque temps dans les bois et puis fut capturé par une autre tribu qui lui fit subir un traitement analogue. C'est au moment où il venait d'être laissé pour mort avec ses maîtres par une troisième horde qu'il eut la chance d'être recueilli par le capitaine Marius. Assurément son énergie ne fut pas médiocre de prétendre demeurer en un tel pays ; mais l'on ne s'étonnera pas qu'il n'ait pas persévéré dans cette résolution.

C'est toutefois un fait remarquable que, malgré la compagnie de ses semblables et le soulagement qu'il éprouvait d'être soustrait aux tortures des anthropophages, M. de Migurac ne recouvra point aussitôt la sérénité qu'il avait connue quelques années auparavant. Est-ce que la dure expérience qu'il venait de faire lui avait causé une déception trop forte ? Son humeur partageait-elle l'altération de sa santé ? Ou la vue des visages européens lui rappelait-elle trop cruellement ses malheurs d'autrefois ? Toujours est-il que, sans se départir d'une cour-

toisie et d'une bienveillance irréprochables avec les officiers de *la Belle Bordelaise*, les édifiant par ses récits et la profondeur de ses apophtegmes, il ne laissait point paraître l'abandòn ni la gaieté qui eussent été de circonstance.

Chose singulière entre toutes, l'étude qu'il fit des événements survenus en France pendant son absence, et qu'il puisa dans divers journaux et gazettes conservés à bord, le remplit de plus de trouble que de joie. Tout en se montrant fort touché des doctrines énoncées par l'Assemblée et des réformes qu'elle avait accomplies, il était surpris qu'un grand nombre d'abus manifestes, tels que la propriété privée, l'inégalité des richesses et le mariage, par exemple, eussent été respectés, et il s'affligeait que ces législateurs n'eussent point achevé leur tâche; ce qui leur aurait été aisé si, s'inspirant des livres de M. de Migurac et de quelques autres écrivains, ils eussent clairement fait briller aux yeux du peuple avec quelle évidence de semblables mesures devaient amener le bonheur universel.

Car, outre l'insuffisance des réformes opérées, il avait un deuxième grief qui était la manière défectueuse dont elles avaient été obtenues, ayant été souvent provoquées par des passions égoïstes et réalisées par la menace : au lieu que, rappelée aux sentiments naturels, éclairée par les penseurs qui eussent affranchi sa raison, la totalité de la nation aurait spontanément embrassé les principes évidents de la sagesse universelle et établi sans effort, du jour au lendemain, une constitution parfaite et le règne de la vertu.

Mettant en regard la mesquinerie des progrès effectués avec le désordre et les effusions de sang qui les avaient accompagnés, M. de Migurac ne pouvait éprouver que de la tristesse; et des actes glorieux tels que la chute de la Bastille elle-même, citadelle du despotisme, lui apparaissaient entachés de telles hideurs qu'il en venait à ne les considérer qu'avec une sorte de répulsion.

Comment les hommes avaient-ils pu oublier que la vérité et la raison s'imposent par leur seul ascendant et non par la force, et que toute cause qui se réclame de la violence soulève légitimement la violence contre elle? Par quelle folie, d'ailleurs, avait-on cru pouvoir abattre d'un seul coup d'antiques préjugés sans préparer les esprits des hommes et leurs

mœurs à subir de tels changements? Telle est la faiblesse de l'homme civilisé que, même libéré du despotisme, il en conserve l'empreinte et les vices et qu'il est capable de méconnaître la vertu elle-même si l'on n'arrache lentement les voiles que des siècles d'oppression ont appesantis sur ses paupières. Ce n'est que par la patience, par des ménagements savants, en ouvrant graduellement les yeux des peuples aux vérités supérieures que les sages acheminent l'humanité vers les destinées incomparables qui lui sont réservées, mais que ni la loi, ni le glaive ne peuvent imposer, si les cœurs mêmes des hommes n'y sont inclinés auparavant.

C'est dans de telles réflexions que M. de Migurac consuma les longues heures de son voyage. Et souvent, à les agiter, il sentait renaître son ancienne ardeur, le désir d'instruire ses semblables, de leur remontrer leurs erreurs et de leur indiquer le chemin à suivre. Et il se réjouissait d'être appelé à rendre à l'humanité un si grand service. Mais, à d'autres instants, sa mélancolie le ressaisissait. Les difficultés lui paraissaient insurmontables, il mesurait davantage son épuisement physique et aspirait seulement au repos final.

Quand il eut débarqué à Bordeaux, M. de Migurac, par suite du changement de climat, souffrit davantage de toutes ses misères. Une toux opiniâtre le secouait et la fièvre rongeait ses nuits. Par ailleurs, il fut ahuri du mouvement des gens, de l'animation des quais et des rues; et il se crut perdu dans le tumulte de cette ville quittée depuis de longues années, où aucun visage ami ne venait à lui, où son nom même était oublié. Aussi fut-il envahi d'un sentiment inconnu d'impuissance, d'isolement et de détresse, et une hâte le pressa de fuir cette cité où il était étranger.

Mais, dans le désarroi de son âme et le délabrement de son corps, il s'effrayait de l'éloignement de Paris qui, sans doute, lui offrirait un spectacle analogue et où il serait sans ressource. Et tout à coup un besoin inexprimable le saisit de revoir les lieux où il était né. Il lui semblait que là le calme se ferait en lui et qu'il pourrait se reprendre à la vie; nulle part elle ne lui serait plus douce et plus hospitalière. Il gagna donc la maison de poste et y loua une place dans la diligence qui fait le service de Bordeaux à Périgueux.



XXVIII

DU RETOUR DE M. DE MIGURAC AU PAYS NATAL ET DU BREF SÉJOUR QU'IL Y FIT

M. de Migurac descendit, un matin de la fin de mars, sur les six heures, de la diligence de Bordeaux, qui le déposa au village de Présignan. Raidi par le froid et, d'ailleurs, n'ayant plus que quatre sols en poche, il résolut de faire à pied les trois lieues qui le séparaient de Migurac.

Un piètre soleil de printemps rougeoyait à l'horizon, crevait la brume de l'aube et versait une lumière pâle sur les champs qui commençaient à peine à verdir, sur le feuillage naissant des arbres et parmi les vignobles encore nus et déserts. Çà et là montaient les pépiements des oiseaux familiers, l'aboi des chiens, les premiers beuglements des troupeaux à l'éveil.

Parcourant, après trente années d'absence, les plaines qu'il avait quittées à peine adolescent, M. de Migurac sentait dans son cœur des mouvements violents et contradictoires et trouvait un air de prodige à quelques simples réflexions qui se présentaient naturellement à son esprit. C'étaient ces lieux-là où s'étaient écoulés les premiers jours de son enfance, c'étaient ces lieux où il revenait au terme d'une carrière si longue et si tumultueuse, où il avait vu tant de choses qui l'avaient fait si différent, qui pourtant l'avaient laissé le même.

A certains détours du chemin, devinant le contour d'une ferme ou d'une croix de pierre, il lui semblait n'être parti que d'hier, et, d'autres fois, mesurant tout à coup la course effroyable des heures, il se figurait avec épouvante toutes les choses qui depuis ce temps étaient mortes, mortes à toute éternité. Et les impressions qui se disputaient son âme étaient si multiples et si opposées qu'il ne savait plus si c'était de peine ou de joie qu'il avait les yeux humides; et il se remémorait le retour du vieil Ulysse dans sa terre natale d'Ithaque, après trente années d'absence, lui aussi. Mais Pénélope,

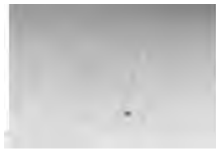
tendre et fidèle attendait le voyageur à son foyer... Brusquement le souvenir de ses deux épouses lui mordit le cœur plus douloureusement : de celle qu'il avait trahie quand elle l'aimait, de celle qui l'avait trahi quand il l'aimait.

Haletant et inondé de sueur malgré la brise fraîche qui le faisait tousser plus fort, le voyageur à plusieurs reprises dut s'arrêter pour souffler, assis sur un talus au bord de la route. Enfin il atteignit le haut de la côte de Castelmoron et il aperçut devant lui à quelque distance les maisons familières du bourg et plus loin la grande allée d'arbres, les toits et les tourelles du château. Alors il se rappela comment, un quart de siècle auparavant, il s'était retourné, au même endroit, pour dire un adieu suprême au pays abandonné, et soudain son cœur se fondit, des choses très puissantes, instinctives, irraisonnées, le bouleversèrent, et il se jeta à terre en sanglotant, pleurant il ne savait quoi au juste, les morts, lui-même et sa vie, et ce qui avait été, et ce qui aurait pu être, et le grand espace de ces trente années englouties, si vides et si pleines, qui avaient fait de lui presque un vieillard.

Cependant il saisit son bâton et se redressa. Après quelques pas, il était au milieu des maisons du village. L'aspect en était peu changé, mais il souffrait de ne reconnaître aucune figure. A peine un ou deux vieillards paraissant les caricatures de jeunes hommes d'autrefois. Les ménagères ouvraient leurs fenêtres et jetaient un regard distrait sur son visage amaigri et tanné. Les gars le croisaient pour aller à l'ouvrage sans soulever leur bonnet. Peu à peu, son émoi se calmait, mais une tristesse intime et poignante l'imprégnait : voici que, sur la terre même où il était né, il se trouvait aussi seul que de l'autre côté du monde, et sa solitude l'oppressait davantage.

La grille du parc était toujours là. Au bout de l'allée, se dressait le château paternel. Mais la plupart des volets étaient clos; les mauvaises herbes avaient envahi le perron, plusieurs grands arbres étaient abattus. Tout respirait un air de deuil et de ruine.

M. de Migurac foula le chemin où il avait fait ses premiers pas, gravit le seuil d'où l'on avait emporté son père pour l'ensevelir, et sonna à la porte qu'il avait doucement fermée derrière lui pour s'enfuir, en une aube lointaine.



Il y eut un carillon fêlé. Après une minute, un pas inégal traîna dans le vestibule, des chaînes grincèrent, la porte tourna sur ses gonds et dans l'entre-bâillement grimaça une face de vieille, craintive, coiffée du bonnet antique, et qui toisait l'intrus avec méfiance. D'une voix étouffée, le marquis murmura :

— Maguelonne!

La vieille tressaillit, le considéra avidement et, toute sa figure ridée trembla et se plissa; elle joignit ses mains recroquevillées et bégaya de ses lèvres affaissées sur ses gencives nues :

— Lulu!

Et le marquis de Migurac se jeta dans les bras de sa vieille nourrice et cacha son visage dans le sein flétri, comme il faisait un demi-siècle plus tôt quand, pris de ses terreurs enfantines, il avait peur de la vie ou qu'ayant essayé en vain de saisir dans sa petite main les rayons du soleil où dansaient les poussières, il apprenait à espérer et à être déçu.

Cependant, aux appels de la vieille, M. Joineau, de son pas alourdi mais encore ferme et robuste, descendait en hâte l'escalier de chêne et venait à son tour embrasser l'enfant prodigue avec des exclamations et des larmes. Et tous trois s'étant assis dans la salle à manger autour de la table commencèrent une causerie hachée, à bâtons rompus, où s'entremêlaient confusément trente années de souvenirs; jusqu'au moment où tout à coup l'on vit le marquis pâlir et vaciller sur sa chaise.

— Jésus Marie! — s'écria la servante en se précipitant. — qu'avez-vous, monsieur le marquis ?

Mais déjà il souriait pour la rassurer et murmurait d'un ton affaibli :

— Ce n'est rien. L'émotion du retour et peut-être aussi un peu de vertige... Un doigt de vieux vin et une tranche de pâté ou de volaille...

M. de Migurac ne surprit point le coup d'œil anxieux qu'échangèrent la vieille et l'abbé. Cinq minutes après, Maguelonne déposait devant lui une écuelle de soupe aux choux, une petite tranche de porc confit et un morceau de fromage de chèvre que le marquis dévorait à belles dents.

Tout en se restaurant et en écoutant les intarissables propos de Maguelonne et de l'abbé, M. de Migurac parcourait machinalement des yeux l'antique salle à manger : il remarquait la disparition de l'argenterie qui jadis étincelait dans les buffets, le délabrement des meubles, la soutane rapiécée de l'abbé, les vêtements très modestes de Maguelonne et la maigreur de la chère. Et, profitant d'un instant de silence, il dit d'un accent d'amical reproche :

— Monsieur Joineau, permettez à votre ancien élève de vous gronder. Vous avais-je pas recommandé, à mon départ, d'user de cette maison et de son revenu comme de votre bien? Or le témoignage de cette soutane — vous ne dédaigniez point les belles étoffes — et celui de ce frugal repas — vous ne haïssiez pas la bonne chère — me prouvent assez avec quelle discrétion vous avez exécuté mes ordres. Je ne veux point vous blâmer d'un scrupule si touchant, mais souffrez que puisque la Providence m'a ramené en ces lieux, j'y change cette manière de vivre. J'entends que dès demain tous mes paysans assemblés viennent ici célébrer dans un festin rustique la joie de mon retour et emportent chacun dans leur poche, en souvenir, une bonne pièce d'argent.

M. Joineau et Maguelonne échangèrent encore un regard qui, cette fois, n'échappa point au marquis. Il s'arrêta court, voyant leurs yeux pleins de larmes, et s'écria :

— Mais qu'avez-vous?

Après une pause, l'abbé, avec beaucoup de ménagements et en s'y reprenant à plusieurs fois, aidé par Maguelonne qui d'un mot complétait à l'occasion son récit, l'instruisit des bouleversements, qui étaient survenus dans le pays. Dès les premiers mois de l'année 1789, il y avait eu parmi les campagnes une effervescence extraordinaire. Quelques parleurs de Bordeaux et de Périgueux étaient venus échauffer les cerveaux dans le village. Peu de semaines avaient suffi pour mettre les esprits à l'envers. L'abbé et Maguelonne, qui auparavant jouissaient de la considération universelle, se heurtaient à un silence défiant et hostile quand ils passaient la grille du parc; ayant voulu recouvrer les redevances d'un gros fermier, l'abbé lui-même avait été poursuivi à coups de pierres.

Deux jours plus tard, une bande, armée de bâtons, de fourches et de faux, s'était ruée à travers le parc, menaçant de tout incendier si on ne lui ouvrait aussitôt les portes du château. Elle ne les avait pas plus tôt franchies qu'elle envahissait le chartrier, se saisissait de tous les papiers de famille, titres, registres de comptes, baux, etc., et les brûlait triomphalement sur la grande pelouse. Elle s'était retirée en laissant derrière elle des débris de toute sorte. A partir de cet esclandre, aucun fermage n'avait plus été payé. Les bois étaient tous les jours pillés effrontément. Les domestiques, cessant de recevoir leurs gages, avaient donné leur congé; l'un après l'autre, ils se retiraient, enlevant chacun quelque objet précieux pour s'indemniser, jusqu'à ce que Maguelonne et M. Joineau fussent demeurés tout seuls. Ils avaient vécu très modestement en vendant quelques hardes et en cultivant un carré de légumes. Une paysanne leur portait de temps en temps en cachette une poule ou un morceau de cochon.

Il n'y avait que quelques mois qu'une nouvelle invasion s'était abattue sur la maison délabrée. Des gens de justice, escortés de quelques malandrins en uniforme, étaient venus sommer M. de Migurac de comparaître devant la municipalité, et, ne l'ayant pas trouvé, ils avaient accablé la vieille et l'abbé sous un interrogatoire minutieux ; à la suite de quoi, ils avaient prononcé que le marquis serait réputé émigré et ses biens mis sous séquestre. On avait saisi l'argenterie et une grande partie des meubles. Depuis ce temps, c'étaient de continuelles alarmes. Plusieurs fois on avait menacé l'abbé de le jeter en prison. Trois châteaux avaient été incendiés dans les environs. Madame de Biniac, qui s'appelait autrefois Aline de Perthuiseau, venait d'être assassinée. On disait que les geôles de Bordeaux et de Périgueux débordaient de la meilleure noblesse du pays.

M. de Migurac, durant ce discours, avait plusieurs fois changé de couleur. L'attendrissement et la colère se succédaient tour à tour sur son visage. Quand il ouït que sa demeure par deux fois avait été forcée, ses yeux lancèrent des éclairs. Enfin il éclata en imprécations contre tant de brigandages et de forfaits.

— Monsieur, — dit l'abbé, — ces gens n'ont dans la bouche

que les mots d'égalité et de fraternité, et ils se vantent qu'ils veulent établir le règne de la justice et abolir les privilèges.

Ce disant, l'abbé regarda d'une certaine façon son seigneur, qui resta coi deux secondes. Mais il haussa les épaules et reprit violemment :

— J'irai sur-le-champ dessiller les yeux aux conducteurs de ces infortunés et je les forcerai bien de reconnaître combien ils abusent des mots sacrés qu'ils usurpent ou bien de s'avouer franchement détrousseurs de grand chemin !

Les supplications de M. Joineau et de Maguelonne réussirent à convaincre M. de Migurac qu'il ferait mieux de prendre patience jusqu'à ce qu'il eût recouvré ses forces, de crainte que si elles venaient à lui manquer, on ne le taxât de faiblesse d'âme.

Au reste, il les écouta plus aisément à cause de la langueur qui le consumait. Pendant la première semaine qui suivit son arrivée, il s'abstint de remettre son projet sur le tapis. Il tuait ses heures à dormir, à lire les gazettes, dont M. Joineau avait gardé la collection, et à errer d'un pas débile dans le parc, revoyant tour à tour les sites familiers de son enfance, s'attristant des dégâts qu'il remarquait, restant assis de longues heures devant le tombeau de son père et celui de madame Isabelle. On eût dit que des voix obscures l'interpellaient et trouvaient des réponses dans son cœur ; il hochait la tête, se parlait à lui-même et semblait plongé dans des méditations laborieuses.

Mais, quelque dix jours après son retour, au sortir de table, plusieurs coups ébranlèrent le portail d'entrée, et devant Maguelonne éperdue se dressèrent deux grands drôles vêtus d'une sorte d'uniforme et qui s'intitulaient gardes municipaux. Avec force jurons, ils lui remirent un ordre écrit qui sommait M. de Migurac de se présenter à la mairie afin d'y consigner les motifs de son absence ; et ils accompagnèrent leur message de sarcasmes et de réflexions ordurières jusqu'à ce que M. de Migurac survînt lui-même et leur intimât l'ordre de sortir, sur un ton si péremptoire que, malgré leur impudence, ils tournèrent les talons fort lestement.

Bien que, dans son premier mouvement d'indignation, M. de Migurac eût envoyé au diable le maire et la mairie, il réfléchit

que cette occasion serait bonne pour s'éclairer sur les sentiments des villageois. Mais, avant de se rendre à la municipalité, il fit une toilette inaccoutumée, ayant revêtu d'antiques habits de cérémonie qu'il eut la chance de déterrer au fond d'un coffre et où l'or reluisait sur le brocart, remettant la perruque poudrée qu'il avait cessé de porter et ceignant une épée de cour à poignée de nacre. Ainsi paré, il apparut à Maguelonne éclatant d'une telle magnificence qu'elle en joignit les mains d'étonnement :

— Monsieur, — dit-elle, — la splendeur de vos ancêtres reluit en vous.

— Je l'espère ! — dit le marquis.

L'abbé cependant objectait timidement que ce faste ne manquerait pas d'irriter le fanatisme de la faction jacobine. Mais M. de Migurac lui ferma la bouche d'un geste impérieux.

— Au temps — dit-il — où ces rustres se fussent estimés trop heureux de courir devant mon carrosse, je les ai proclamés mes frères et j'ai dépouillé les idées et les privilèges de ma caste. Je n'entends pas aujourd'hui user de ménagements en face de passions aussi méprisables qu'atroces.

Il s'éloigna d'un pas assuré, ayant défendu qu'on le suivît.

Sur son passage, des têtes curieuses garnissaient les fenêtres, et les enfants, attirés par son habit de soie et d'or, galopaient après lui en criant. Mais tel était son air de majesté que nul ne lui fit injure. Il pénétra, chapeau en tête, dans la salle basse de la masure qui était dénommée mairie et avisa trois hommes en blouse, qu'il reconnut pour le maire et ses deux acolytes. Ils furent si saisis de son aspect que machinalement ils ôtèrent leur bonnet et tirèrent leur pipe de la bouche. Il lorgna aussi dans un coin les deux municipaux qui tâchaient de se dissimuler.

— Messieurs, — dit-il, en promenant autour de lui un regard animé, — vous voyez devant vous Louis-Lycurgue, marquis de Migurac, qui, après avoir dévoué sa vie à la philosophie, après avoir propagé les principes de la raison par sa plume et son exemple et cherché aux antipodes une contrée où régnât la vertu, est rentré sous le toit qui abrita sa naissance, s'y est vu traité en suspect et a trouvé tremblants et misérables les vieux serviteurs de sa maison, opprimés par

ceux-là mêmes qui se proclament les champions de la rénovation sociale.

Tour à tour, les trois hommes avaient tenté de l'interrompre : M. de Migurac leur fermait la bouche du flux impétueux de sa parole. Et, s'enflammant à mesure qu'il allait, il poursuivait son discours avec une faconde croissante ; les mots de liberté, d'humanité, d'égalité s'entremêlaient sur ses lèvres avec ceux de modération, de justice et de vertu, tant et si bien qu'au bout de trente minutes, quand il s'arrêta pour souffler, il semblait que les rôles fussent intervertis et que ce fût lui qui morigénât les agents de la municipalité. Enfin, se tournant vers la foule qui, peu à peu, aux foudres de son éloquence, s'était massée devant la porte, il eut cette tonnante péroraison :

— Mes frères, oublions le passé. Ne songeons qu'à préparer l'avenir. Le soleil de la fraternité s'est levé. Ne souffrons pas que le nuage noir de la discorde l'obscurcisse. Gardez-vous des instincts jaloux et égoïstes. Que la vertu et la raison soient vos seuls guides. Alors vous me verrez toujours au milieu de vous et nous pourrons crier ensemble : « Vive la nation ! vive la liberté ! »

Une rumeur d'enthousiasme parcourut la foule électrisée, les bonnets volèrent, et une seule clameur emplit les airs :

— Vive la nation ! Vive la liberté ! Vive le marquis de Migurac !

Un quart d'heure plus tard, les mêmes cris attirèrent à la fenêtre l'abbé Joineau et Maguelonne qui n'en croyaient pas leurs yeux, voyant leur maître revenir en triomphe juché sur les épaules des gars du village, qui ne cessaient pas de l'acclamer.

Cet événement fut utile pour rasséréner M. de Migurac et aider sa santé à se rétablir. Les accès de fièvre se faisaient moins violents et plus rares. La toux avait disparu. Mais, sitôt que son corps se trouva corroboré, son esprit se porta avec une ardeur nouvelle vers le souci des choses de l'État. Tous les jours on lui communiquait de la mairie les papiers publics et il y voyait les témoignages de discordes affreuses et les signes précurseurs de catastrophes inouïes. Les haines des partis, les querelles au sujet des émigrés et du clergé, le

danger de la guerre étrangère, les difficultés du roi et de l'Assemblée étaient pour lui autant de sujets d'insomnie.

La journée du 20 juin, où le peuple envahit les Tuileries, accrut son émoi. Il rédigea à l'adresse de tous les ministres quelques feuillets de son écriture qu'il intitula *Réflexions d'un Philosophe*. Il indiquait quels moyens étaient propres à pacifier le royaume, donnait le modèle d'une proclamation capable de mettre le peuple en garde contre les passions et les flatteurs qui les exaspéraient, et offrait sur l'autel de la patrie tout ce qu'il avait d'expérience et de génie, soit afin d'agir sur l'esprit populaire, soit pour défendre nos frontières menacées.

La révolution du 10 août et les événements qui suivirent le surexcitèrent à un point extrême. Il blâma l'attentat contre la royauté et l'emprisonnement de la famille royale; mais le massacre des Suisses et, peu après, les égorgements de septembre, le bouleversèrent jusqu'aux moelles. Son indignation ne connut plus de bornes quand il lui tomba sous les yeux dans une gazette un article signé de M. Mottet et qui approuvait ces hauts faits. Était-ce donc là le fruit de la philosophie? Ses nuits se passaient sans sommeil; dans les rares instants où ses yeux se fermaient, des cauchemars l'oppressaient où il se voyait poignardant lui-même avec une plume qui avait écrit tant de chefs-d'œuvre la reine Marie-Antoinette dont jadis il avait baisé la main.

La conclusion de son trouble fut qu'un beau matin il annonça à l'abbé et à Maguelonne qu'il allait partir pour Paris.

— Dans de telles occurrences, — dit-il, — le devoir de tout citoyen est de voler au secours de la patrie : celui du philosophe est, de plus, d'employer sa peine et tout ce qu'il peut lui demeurer de crédit à dissiper les voiles de l'erreur et à rallumer le flambeau de la justice.

En lui-même, il avait déjà préparé son plan. A peine arrivé à Paris, il se ferait reconnaître, agirait par la parole et par la plume, réconcilierait le roi et les jacobins, les athées et les catholiques, les privilégiés et la plèbe : la nation tout entière ferait face à l'envahisseur, le contraindrait à repasser les frontières et, après une paix glorieuse, se livrerait paisiblement au culte de la vertu.

M. Joineau et Maguelonne essayèrent inutilement de dis-

suader M. de Migurac de son dessein. Peut-être ne le firent-ils pas avec la dernière vivacité, craignant qu'il ne tombât malade de la fièvre qui le travaillait, ou sachant que dans le village sa popularité était déjà ébranlée et appréhendant qu'il ne fût prochainement arrêté. Maguelonne lui fit un petit paquet de ses hardes et lui mit dans la poche, quoiqu'il en eût, quatre pièces d'or qu'il y avait encore dans la maison.

Du jour où M. de Migurac eut décidé son départ, l'agitation qui était en lui se calma et, sortant de sa mélancolie, il parut recouvrer quelque chose de l'humeur alerte de sa jeunesse. Lorsque l'heure sonna de monter en voiture, il embrassa fort tendrement Maguelonne et M. Joineau, qui pleuraient toutes les larmes de leur corps, et dit à ce dernier :

— L'abbé, si je dois succomber en cette entreprise, ne me plaignez point, car elle couronnera dignement ma vie ; et, rendant grâce à votre Dieu que nul cœur plus que celui-ci n'ait chéri la vertu, priez-le, s'il vous plaît, qu'il ait en miséricorde l'imperfection de mes actes.

XXIX

DE LA CONDUITE ET DES SUCCÈS DE M. DE MIGURAC A SON RETOUR DANS LA CAPITALE

M. de Migurac ne fut pas plus tôt débarqué dans Paris qu'il dut vérifier qu'il n'y avait pas grand'chose de commun entre la ville riante et polie où il avait séjourné vingt années de sa vie et la cité tumultueuse où bouillonnaient maintenant des forces et des fièvres inconnues.

Au lieu d'un peuple aimable, curieux et badin, au lieu des carrosses somptueux, des chaises à porteurs, des demoiselles de modes accortes et des officiers galants, c'était par les rues un tourbillon de foule, houleux, désordonné et irrésistible. Une populace bruyante assiégeait les portes de l'Assemblée, des clubs et des journaux, s'écrasait autour des estrades en plein vent où s'enrôlaient des volontaires, huait ou acclamait frénétiquement des orateurs qui montaient sur des tables pour

la haranguer aux carrefours. Des tempêtes d'enthousiasme, de panique ou de fureur se déchaînaient à l'improviste. Des atrocités et des héroïsmes flottaient dans l'air. En un seul jour, l'âme sensible de M. de Migurac tressaillait de mille impressions contraires, rêvant tantôt de prendre un fusil et de courir à la frontière, et tantôt de délivrer les prisonniers entassés dans les geôles où les guettait un prochain massacre. Ivre de haîne et d'amour, de terreur et d'espoir, la nation oscillait entre l'abîme et l'empyrée ; et une puissance obscure et formidable l'entraînait vers des destinées mystérieuses, peut-être glorieuses ou, qui sait ? sanguinaires et inexpiables.

Dans ce délire, M. de Migurac résolut d'agir et de guider ses compatriotes vers la lumière. Dominant d'un génie lucide le trouble effroyable où s'égaraient les meilleurs esprits, il tint pour évident qu'entre tant de devoirs contradictoires il en était deux qui tout d'abord s'imposaient à la conscience publique : la lutte contre les étrangers et la réconciliation des citoyens.

C'est pourquoi, sous le titre d'*Appel aux Français, par l'Homme de la Nature*, il élabora un opuscule où il exprima la substance de son génie et où, rappelant les services qu'il avait rendus à l'humanité, il proposait une amnistie générale, la remise en liberté des prisonniers de tout ordre, un rapprochement de toutes les factions et que le roi lui-même, tiré du Temple, groupât derrière lui la France tout entière pour marcher contre l'envahisseur.

Il obtint non sans peine qu'un libraire dont jadis ses contes érotiques avaient fait la fortune assumât la composition de cette brochure et la distribuât à tous les députés et à quelques personnages influents. Aucune gazette n'en fit mention, aucun discours ne s'en inspira, une dizaine d'exemplaires à peine furent vendus.

Sans se décourager, M. de Migurac consacra ce qu'il avait encore d'argent et de crédit à imprimer et à répandre trois ou quatre plaquettes du même genre : *Avertissement à l'Assemblée*, *Opinion d'un Philosophe sur la Clémence due au Roi*, *O Peuple, écoute Cassandre !* etc. Il alla lui-même les déposer chez les ministres et chez les membres des comités. Il ne trouva point d'accueil, mais des paroles vagues et des rebuf-

fades ironiques ou grossières. Deux ou trois fois, il faillit être incarcéré comme suspect.

Cependant les événements se précipitaient. Tandis que les haines s'exaspéraient dans l'Assemblée, les armées coalisées grossissaient, l'Europe élevait la voix et, en réponse, le jugement du roi était décrété. Il semblait à M. de Migurac, impuissant et désespéré, qu'il était la proie d'un délire et que les mots magiques qu'il avait chéris eussent pris un sens atroce et sanguinaire. C'était au nom de la liberté et de la justice que, tous les matins, des gazetiers infâmes demandaient qu'on abattît la tête d'un roi qui était un homme.

Errant à travers les rues par une froide soirée de décembre, M. de Migurac, grelottant et morne, vit à terre un morceau de carton. Il le ramassa. C'était une carte d'entrée pour le fameux club des Jacobins. L'ordre du jour comportait cette délibération : « De la peine méritée par Louis Capet. » Pour se réchauffer, M. de Migurac avait déjà assisté à plus d'une réunion publique. Il laissa ses pas l'entraîner vers l'ancien couvent, et pénétra dans la salle décorée de drapeaux tricolores, de piques et de bonnets rouges.

Une foule disparate et enfiévrée, où s'agitaient confusément des poings et des cannes grouillait dans la vaste pièce. Un brouhaha de conversations, de cris, de jurements, couvrait la voix de l'orateur malgré les appels désespérés de la sonnette. Enfin, comme le président, un gros homme à face de boucher, menaçait de faire évacuer la salle, les voix se modérèrent, et l'on put entendre l'orateur. sorte de gnome bossu et borgne, réclamer qu'une fois Capet décapité, on chargeât de sa hure un canon qui la fît voler dans le camp des Autrichiens, où était sa véritable place. Cette motion souleva des bravos, qui redoublèrent quand une femme avinée, à la voix de rogomme, proposa qu'on y joignît celle de la reine, en attendant celles de tous les aristocrates. Un telle mitraille serait le meilleur enseignement aux despotes. M. de Migurac ferma les yeux : il vit une belle jeune femme, vêtue de percale et d'un chapeau de paille, qui lui avait dit de douces paroles et dont il avait baisé la main royale.

Mais il tressaillit quand soudain le président annonça que

le vaillant patriote Mottet allait démontrer que le seul titre de roi, indépendamment d'un délit quelconque, donnait à tous les hommes le droit de mettre à mort celui qui l'avait usurpé. M. de Migurac se pencha et reconnut à la tribune, plus maigre, plus bilieux et plus jaune que jamais, l'ancien hôte du *Perroquet Gris*.

Avec des intonations mielleuses et des ondulations vipérines, tantôt s'inclinant sur des paperasses accumulées devant lui, tantôt levant au ciel ses longs bras griffus, M. Mottet dénonça l'infamie de la royauté et la présomption scélérate de tout homme qui prétend asservir ses égaux. Des grondements de haine soulignaient ses imprécations. Changeant de ton, il rappelait que c'était parmi les suppôts de la tyrannie elle-même que s'étaient élevées les premières paroles vengeresses et libératrices. Il cita les opinions des docteurs du moyen âge et les prédications des ligueurs sur le tyrannicide. Mais des penseurs généreux avaient, dès le XVI[e] siècle, revendiqué le même privilège au nom de la dignité humaine; la gloire du siècle présent serait de l'avoir proclamé hautement. Forçant sa voix de fausset et roulant ses petits yeux verts, M. Mottet clama :

— O toi qui démentis par la générosité, par la noblesse de ton cœur le titre aristocratique et répugnant dont t'affubla ton origine, compagnon dévoué de ma jeunesse, toi que révoltèrent toujours l'inégalité et l'égoïsme, toi qui allas poursuivre dans les déserts la vertu proscrite de nos cités, homme incomparable, philosophe, poète, orateur, toi dont la vie entière fut un défi aux préjugés et à la superstition, un hymne à la raison et à la vertu, d'où que tu entendes ces accents, ô mon frère, reçois ici l'hommage des amis de la liberté qui ont le droit de se déclarer tes disciples! Oyez, citoyens, ce que dit dans son livre sublime, la *Folie d'Héliogabale démasquée*, le glorieux marquis de Migurac, véritable apôtre du sans-culottisme...

Et, de son organe glapissant, le rhéteur lut avec emphase des tirades que M. de Migurac reconnut avec terreur, qui lui semblaient autres qu'il ne les avait écrites, qui pourtant étaient les mêmes et qui dans la bouche du misérable apparaissaient sinistres, meurtrières, effroyables...

Quelque chose d'irrésistible le mit debout sur son banc et il cria :

— Tais-toi, Judas, tais-toi ! Et cesse de confondre par un exécrable sophisme la parole du philosophe avec la hache du bourreau !

Escaladant les barrières, envoyant rouler sur le sol deux ou trois hommes qui prétendaient l'arrêter, M. de Migurac s'élançait à la tribune, d'où, à son aspect, M. Mottet s'enfuyait précipitamment, et sa voix tonnait au-dessus de la clameur populaire :

— Refuserez-vous d'écouter le marquis de Migurac lui-même qui vient vous ouvrir sa conscience ?

Le tumulte s'achevait en murmure étonné. La curiosité était plus forte que la fièvre soupçonneuse. C'est dans un silence relatif que les paroles de M. de Migurac jaillirent de son âme à ses lèvres.

Il commença par flétrir la royauté, détestable usurpatrice des droits des hommes, mère criminelle des abus les plus effroyables. Des applaudissements accueillirent ses anathèmes. Mais il poursuivit. Que l'indignation légitime du peuple fît table rase de l'institution infâme, rien de plus admirable. Mais dans celui qui la représentait, qu'elle eût soin de distinguer le roi, coupable à coup sûr, et l'homme, peut-être innocent. Nul châtiment trop sévère pour le premier; pitié et fraternité pour le second. Bravant les grognements de la foule irritée, M. de Migurac insistait :

— Prenez garde de confondre la vertu avec la colère, et la justice avec la vengeance ! Le roi de France est criminel; Louis Capet, je l'atteste, a le cœur pur. Que la hache du bourreau abatte sa couronne et la brise aux yeux des monarques épouvantés, telle est la sentence d'un peuple libre. Qu'elle frappe un seul cheveu de sa tête, la liberté est déshonorée !

Des cris de fureur montaient de toute part. Des poignards, des sabres et des piques menaçaient l'aristocrate, le traître, le soudoyé de Pitt. Indomptable, insoucieux des efforts du président pour lui enlever la parole, M. de Migurac continuait cramponné à la barre :

— Au philosophe revient la tâche de stigmatiser les vices

avec virulence; au politique celle de les extirper avec douceur. Quiconque prétend établir la vertu par le glaive est l'ennemi de la vertu.

Parmi des hurlements de bêtes fauves, le président s'était couvert. Une douzaine de furieux, l'écume à la bouche, les yeux injectés de sang, se ruèrent sur M. de Migurac, essayèrent de l'arracher à la tribune. Mais il semblait qu'une force magique eût soudé ses bras à la barre de bois, et il vociférait d'un accent prophétique :

— Citoyens, ceux qui vous exhortent au meurtre ne sont ni des patriotes, ni des politiques. Ce sont des flatteurs du peuple; ils deviendront ses assassins. Les qualités civiques ne sont point de ces plantes qui se nourrissent de sang. Elles ne fleurissent que dans les cœurs purs et succombent au délire des passions. Décapitez Louis : c'est sur le roi martyr que vous posez l'auréole arrachée à la liberté!

Il y eut un craquement. Renonçant à détacher M. de Migurac de la rampe où il demeurait miraculeusement attaché, les forcenés l'avaient descellée de la tribune. Et maintenant, à coups de poings, de pieds et de bâtons, aux aboiements frénétiques des tricoteuses et des sans-culottes, on le traînait à travers la salle, l'escalier, le corridor, sanglant et les membres à demi rompus, mais ne cessant de vociférer :

— A bas la royauté! Pitié pour l'individu Louis! Vive la République! Vive la vertu! Vive la clémence!

Il fallut un bon coup de matraque sur la nuque pour l'étendre par terre et lui fermer la bouche.

M. de Migurac recouvra ses sens après un temps assez long. Il se trouva assis dans la rue, les pieds trempant dans le ruisseau et le derrière dans la neige. Un réverbère qui se balançait au-dessus de sa tête lui permit de voir qu'il était inondé de sang et aussi qu'un homme vêtu de gris, un feutre rabattu sur les yeux, était agenouillé près de lui et lui humectait les lèvres avec de la neige. Il lui tendit la main :

— Ami inconnu, — lui dit-il, — sans doute je vous dois la vie. Bien que le présent soit de peu de valeur, laissez-moi vous en remercier.

— Monsieur, dit le nouveau venu, je vous ai tantôt entendu parmi ces bandits. Malgré la grande naïveté et les erreurs

lamentables qu'il y avait dans vos discours, je n'ai pu vous voir assommer sans éprouver le besoin de vous venir en aide.

— Quel que soit — dit M. de Migurac — le mobile de votre acte, je suis votre obligé et souhaite avoir le moyen de vous témoigner ma gratitude.

L'inconnu le considéra quelques secondes d'un air indécis, et puis comme prenant son parti :

— Monsieur, — dit-il, — ce moyen peut-être le possédez-vous. La confiance que j'ai dans la noblesse de votre âme m'incite à vous faire une confidence. Une conspiration se noue pour la délivrance du roi. Voulez-vous en être? Un homme de votre caractère serait une recrue précieuse, à cette heure où le meilleur sang de France a honteusement passé la frontière. En sauvant le roi, vous attirerez sur vous des bénédictions infinies et réparerez tout le mal qu'ont pu faire vos écrits.

M. de Migurac répondit d'un ton à la fois grave et fier :

— Monsieur, je ne rétracte aucune ligne de mon œuvre. Elle a été dictée par le seul culte de la vertu. Quiconque y voit autre chose est aveuglé par la passion ou la sottise. Et, de plus, j'affirme que le roi est coupable. Mais l'amour que je porte à la liberté me rend intolérable qu'elle soit souillée d'un meurtre; et celui que j'ai de l'humanité me pousse à déplorer le sort d'une famille intéressante par ses mérites et par la grandeur de sa chute. C'est pourquoi, à cause de mon adoration pour la République, je vous seconderai, si vous le voulez, afin de sauver l'individu Louis.

L'inconnu se prit à rire et, ayant remis sur ses pieds M. de Migurac, il lui dit :

— Par ma foi, monsieur, bien que vos raisons soient bizarres, j'accepte votre offre et ne pense pas avoir jamais serré main qui soit davantage d'un homme de bien.

C'est ainsi que M. de Migurac, ayant consacré sa vie à prêcher la guerre contre tous les préjugés et particulièrement la royauté, fut embrigadé dans un complot formé pour faire échapper le roi Louis XVI.

Dès ce moment il parut recouvrer toute l'assurance et la fermeté d'esprit qui le distinguaient aux plus beaux jours de sa jeunesse, comme si sa décision arrêtée avait dissipé le nuage d'angoisse qui de nouveau pesait sur lui depuis que de retour

à Paris il avait dû mesurer son impuissance. Dans les réunions que tinrent les conjurés, nul, plus que notre héros, tout âgé et débile qu'il fût, ne montra un tel génie audacieux et inventif. C'était un sujet d'émerveillement parmi ses compagnons par quelles voies hardies et ingénieuses il proposait de corrompre les gardiens du Temple, de s'introduire dans la prison, d'en faire évader le royal prisonnier et sa famille. Ainsi que l'ont observé deux d'entre eux, MM. de Creugny et de Boismartel, qui écrivirent leurs mémoires, il est fort possible que, si l'on eût adopté ses avis, Louis XVI eût été dérobé au supplice. Mais, à cause de l'originalité de sa vie et de l'hostilité qu'il témoignait en chaque occasion pour la royauté et l'ancien régime, son opinion fut moins écoutée qu'elle n'eût été de la bouche d'un autre; et les semaines s'écoulèrent à discuter des projets et à les abandonner tour à tour. Tant et si bien que le jour arriva où fut publié le jugement de Louis XVI, sans que rien eut été entrepris en sa faveur.

Ce soir-là, les conjurés s'assemblèrent comme de coutume. Dans l'accablement qui pesait sur tous, ils ressentaient plus amèrement la honte de s'être attardés à des dissertations stériles, et une aigreur mutuelle les irritait les uns contre les autres. Au milieu des récriminations superflues et des vains reproches, M. de Migurac prit la parole :

— Messieurs, quel que soit le passé, il est mort, et notre tâche est de préparer l'avenir, qui pour nous se borne à demain, puisque c'est demain qu'un supplice ignominieux est réservé à un homme innocent. J'estime donc qu'à l'heure actuelle nous ne devons avoir en vue qu'un objet, qui est le moyen d'agir avant demain dix heures. Or, voici ce que je propose.

Et, séance tenante, il expliqua comment il serait aisé d'assaillir en un endroit désigné d'avance la voiture fatale et d'enlever le roi: tandis que quatre des conjurés s'occuperaient de le cacher ou de s'enfuir sur-le-champ avec lui, les autres, afin de gagner du temps, tiendraient tête aux sbires et se feraient massacrer.

Cette folie ne fit que provoquer des sourires et des haussements d'épaules. Tous ces jeunes hommes se trouvaient réunis dans un dédain commun de cette tête grise aux imaginations

chimériques. M. de Clunet exprima l'avis unanime en déclarant que ce serait manquer à leur devoir envers la famille royale que de sacrifier leur vie dans un coup de main aussi désespéré. Le roi décapité, la royauté subsistait. Ils se montreraient mieux inspirés en se conservant pour son service, au lieu de s'aller jeter dans un esclandre de pure démence.

M. de Migurac ouït ce discours sans broncher, bien que plusieurs fois il se fût mordu les lèvres pour ne point éclater. Puis il se leva de l'escabeau où il était et dit :

— Messieurs, la seule occasion qui m'ait joint à vous est le désir qui nous était commun de sauver l'homme innocent que vous appelez roi. Du moment que vous renoncez à ce dessein, j'estime que notre association se dissout. N'ayant point les mêmes motifs de ménager mon sang pour la royauté que j'abhorre, je recouvre le droit d'agir conformément à mes principes. Me voici donc amené à prendre congé de vous en vous adressant mes vœux de bonne santé.

Ayant salué la société, il se retira. Telle était l'autorité de son accent que tous en furent touchés et qu'un murmure général de désapprobation arrêta M. de Clunet quand il proposa de faire suivre M. de Migurac, afin de s'assurer qu'après avoir abandonné ses compagnons, il ne songeait point à les trahir.

Il ne fallut pas à M. de Clunet lui-même plus de vingt-quatre heures pour faire amende honorable. Car, parmi les gazettes qui, le 21 janvier 1793, contèrent les péripéties de l'exécution, du tyran, il ne s'en trouva guère pour passer sous silence un fait inattendu qui eut pour théâtre la rue du Faubourg-Saint-Honoré au coin de la rue Royale.

Au moment où la berline qui renfermait le roi tournait à gauche, un homme sans armes se jeta tout à coup à la bride des chevaux, bousculant les soldats de l'escorte, et à grands cris adjura le peuple de Paris de ne pas laisser commettre l'iniquité qui se préparait. Les journaux rapportèrent différemment ses paroles et le succès qu'elles eurent. Les uns prétendaient qu'elles firent impression sur la foule et qu'il y eut un instant d'anxiété, tandis que les autres affirmaient qu'elles se perdirent dans le bruit. Quelques-uns affectèrent de voir dans cet individu un conspirateur, d'autres simple-

ment un fou. Tous s'accordèrent pour dire qu'il avait été aussitôt appréhendé, conduit à la Conciergerie avec force bourrades et écroué sous le nom de Louis-Lycurgue, ci-devant marquis de Migurac, « personnage, disait le *Père Duchesne*, jadis fameux dans les boudoirs des courtisanes et les salons des fermiers généraux ».

XXX

CAPTIVITÉ, JUGEMENT ET MORT DE M. MIGURAC

M. de Migurac demeura plusieurs semaines en prison avant d'être mis en jugement. La raison de ce délai est peut-être qu'on l'y oublia comme beaucoup d'autres; mais il est plus vraisemblable qu'émue de son attentat la police jacobine appréhendait qu'il n'eût des complices et que, malgré les dénégations dédaigneuses qu'il opposa aux interrogatoires préliminaires, elle s'obstinait à rechercher les aboutissants de la conspiration dont il était l'âme.

Ces quelques semaines furent, au terme de la carrière si remplie de M. de Migurac, une halte suprême d'une douceur infinie. Les cellules de la prison étant en nombre insuffisant, il fallut bien qu'on lui permît de vivre parmi les autres captifs. Il eut la joie de s'y trouver en fort bonne société. Plusieurs hôtes de ses soupers d'autrefois vinrent à lui au premier jour et l'embrassèrent avec beaucoup de sensibilité. La singularité de sa vie le rendait intéressant à tous, et le mérite de sa dernière tentative l'environnait d'un nimbe de martyr aux yeux mêmes de ceux qui n'avaient point partagé ses idées philosophiques. Aussi se vit-il dévolue dans ce cercle de choix une royauté plus incontestée qu'au plus beau temps de sa gloire.

Lorsque, tous les après-midi, on faisait salon au préau pour se récréer par des conversations piquantes ou sublimes, tandis que les dames reprisaient les accrocs de leurs jupes, et les gentilshommes leurs bas troués, un fauteuil d'honneur muni de ses quatre pieds était réservé à M. de Migurac qui,

durant des heures entières, tenait l'assemblée sous le charme de sa parole. Dans le misérable frac de ratine qu'il portait au jour de son arrestation, il apparaissait d'une majesté incroyable. Ses traits, que n'avait pu déformer le soleil équatorial, avaient recouvré leur noblesse et leur régularité ; une certaine maigreur et la matité du teint en faisaient ressortir davantage la finesse. Tout le visage s'illuminait de l'éclat limpide de ses yeux bleus. Sur son front pur et élevé, ses cheveux gris, presque blancs, frisaient en boucles enfantines. En sorte que sa maturité se parait d'une beauté noble et candide et que jamais il n'avait paru plus charmant qu'au déclin même de ses ans. Ce n'est pas trahir un secret que de consigner ici que, si son humeur l'y eût induit, il aurait pu goûter dans les fers les délices suprêmes de l'amour.

Nous ne saurions, en effet, suspecter le témoignage de M. de Jal, son compagnon de captivité, qui a formellement affirmé que madame Desportes, la geôlière, non contente d'ajouter de la viande dans sa soupe et de lui faire accorder une paillasse double, lui proposa simultanément son cœur et le moyen de s'évader. Mais M. de Migurac refusa la liberté parce qu'il n'en avait que faire et la femme parce qu'elle était rousse, ce qu'il n'avait jamais pu supporter.

Et plus touchante encore fut son aventure avec la duchesse de Cabry, adorable enfant mutine, dont les dix-huit printemps avaient alarmé la République parce qu'elle avait son mari à Coblentz et sur son cœur le portrait de Marie-Antoinette. Un après-midi, M. de Migurac avait tiré des pleurs à toute la compagnie, ayant conté avec humilité ses cruautés envers madame Isabelle, la cruauté de Marie-Agnès envers lui-même. C'est à la suite de ce récit que, profitant d'un instant où ils étaient seuls, madame de Cabry s'était avancée vers lui, avait pressé sa main dans les siennes en le regardant d'un œil expressif. Et il avait compris qu'elle s'offrait à lui pour lui donner les joies qu'il n'avait point eues. Tressaillant malgré les années, son cœur s'était ému ; et peut-être il aurait succombé, si dans un fragment de miroir pendu au mur sale, il n'avait aperçu ses cheveux blancs auprès du minois rose de madame de Cabry. Alors, choqué de la laideur d'un amour sénile, il s'était incliné, et, sur ses doigts fins, la petite duchesse

avait senti tomber un baiser et une larme qui disaient non avec tendresse.

D'ailleurs, quelque charme que trouvât M. de Migurac à la considération dont il était entouré, c'était de sa propre conscience que lui venait la meilleure part de sa sérénité. Sa jouissance était ineffable, au bout du voyage tumultueux de la vie, de faire à loisir un retour sur lui-même. Il repassait les uns après les autres les événements multiples de sa carrière : depuis son enfance jusqu'aux aventures de Nouvelle-Guinée, s'arrêtant de préférence aux joies lumineuses de son premier âge, à ses entretiens avec son père, aux ardeurs fantasques de sa jeunesse, au mélancolique souvenir d'Isabelle, aux péripéties de ses voyages, à la grâce naïve et rusée de Marie-Agnès, à tout ce qu'il avait pensé, écrit et voulu. Les choses bonnes lui apparaissaient trop éloignées pour qu'il les regrettât ; trop éloignées aussi les choses mauvaises pour qu'il en souffrît encore. Certes, dans les résultats de sa conduite, le mal l'avait souvent emporté sur le bien; du livre de sa vie il eût souhaité arracher bien des pages. Mais cette réflexion n'engendrait pour lui aucune désespérance. Car, regardant en arrière, il se rendait la justice que jamais le vice n'avait prédominé en lui, qu'il y avait eu un principe de noblesse dans toutes ses actions. Et. mesurant le peu qu'est un homme, il lui semblait qu'il avait rempli sa tâche d'atome vaillamment ; et de ses erreurs. à tout prendre. son trépas serait une rançon suffisante. Ainsi c'était la perspective même de sa mort qui le fortifiait dans sa sérénité.

Ce fut seulement dans la dernière semaine du mois d'avril que M. de Migurac fut appelé à comparoir devant le tribunal révolutionnaire récemment constitué. Selon leur coutume. les prisonniers étaient réunis dans le préau et devisaient avec vivacité sur les affaires publiques. L'acquittement triomphal de Marat leur arrachait des imprécations et des doléances. C'est alors que la porte s'ouvrit. Plusieurs gardes municipaux demeurèrent immobiles dans l'embrasure, tandis que le geôlier s'avançait ayant à la main un morceau de papier chiffonné. Les détenus dont les noms suivaient seraient conduits devant le tribunal. Il en nomma cinq, dont M. de Migurac et la duchesse de Cabry. La petite duchesse pâlit,

se mordit les lèvres, sourit et se leva, M. de Migurac, qui jouait aux jonchets avec M. de Senarmont, hocha la tête d'un air d'ennui et s'excusa courtoisement de ne pouvoir achever sa partie. Tous les prisonniers, la tête nue, saluèrent avec respect les appelés.

M. de Migurac fut donc amené devant le tribunal qui siégeait dans une salle basse décorée, selon la coutume, de piques, de drapeaux et de bonnets rouges. Un buste de la Liberté était au-dessus de la porte d'entrée. Les curieux se pressaient en foule sur les bancs de bois alignés. Au fond, derrière un bureau recouvert de toile cirée, étaient assis une douzaine d'hommes. L'accusateur public se tenait à droite. M. de Migurac, qu'on fit avancer à la barre, promena sur ses juges, à travers son lorgnon, un regard curieux qui se fit bientôt dégoûté. Leurs mines étaient sombres, leurs habits sales, leurs cheveux emmêlés, leurs ongles ignobles. Il fit une moue et cligna vers la salle, où deux ou trois femmes étaient passables.

Un coup de sonnette fit le silence. Le président, jeune homme malingre et osseux, d'une trentaine d'années, se leva, toussa et interrogea M. de Migurac sur ses noms et prénoms. Le marquis sourit et lui dit poliment, mais avec ironie :

— J'imagine, monsieur, que vous devez en être instruit. Car, sans cela, c'est vous qui devriez être à ma place pour avoir gardé dans les fers un homme inconnu.

Sur un geste d'impatience, il reprit avec condescendance :

— Je veux bien vous confirmer, néanmoins, que je m'appelle Louis, comme le plus illustre des rois de France, et Lycurgue, comme le plus sage des législateurs ; et, depuis quatre cent quatre-vingt-douze ans, mes pères se sont transmis de mâle aîné en mâle aîné le titre de marquis de Migurac, que je porte.

— Votre âge ?

— Un âge où il convient d'être guéri des souffrances de la vie. Cinquante-trois ans.

— Votre domicile ?

— Hier, la nature libre ; aujourd'hui, votre geôle ; demain, sans doute, l'infini.

— Votre profession ?

— Martyr, il me semble.

— Mais encore ?...

— Tu n'étais pas né que j'avais voué ma vie à la cause de l'humanité : voici l'heure de tenir mon serment.

Sur l'ordre du président, un greffier cramoisi et enrhumé ânonna le rapport des officiers de police qui avaient arrêté M. de Migurac.

— Avez-vous quelque observation à faire ?

— Je désirerais que si cet homme doit reprendre la parole, il fût invité à se moucher. Je ferai, s'il le faut, les frais du mouchoir.

Des rires fusèrent dans l'assemblée. Le président rougit et glapit avec irritation :

— Veuillez ne pas égarer le débat. Je vous demande ce que vous avez à observer au sujet de cette relation.

— Monsieur, ainsi qu'en tout document humain, il s'y trouve un mélange assez singulier d'erreur et de vérité.

— Désirez-vous en discuter le détail ? Le greffier va en donner une seconde lecture...

M. de Migurac protesta d'un geste gracieux :

— Laissez en paix ce monsieur. Cette répétition serait oiseuse et insupportable.

— Il vous sera loisible de contredire les témoignages. Qu'on fasse avancer les témoins.

Trois gendarmes, deux femmes qui s'étaient trouvés dans la foule à côté de M. de Migurac, et quelques badauds, déposèrent tour à tour. De leurs discours assez confus, il résultait que le prévenu avait blâmé violemment le jugement du roi et excité le peuple à empêcher l'exécution, faisant le geste de s'élancer lui-même à la portière du carrosse. Le président interrogea :

— Avez-vous des observations à faire ?

— J'en fais d'assez curieuses, — dit M. de Migurac, — sur les bizarreries du témoignage humain, et mon estime pour les historiens s'en accroît. Mais je juge inutile de vous les communiquer.

— Ainsi, — dit le président, — vous reconnaissez avoir tenté de soustraire le tyran à l'œuvre de la justice nationale ?

— Voilà, sans doute, — dit avec calme M. de Migurac, —

un des mensonges les plus grossiers que vous ayez articulés, quoique votre métier doive vous porter à de vilaines méprises.

Le président s'essuya le front, harassé.

— Voyons, — dit-il, d'un ton conciliant, — niez-vous aucun des faits qui sont articulés : harangue au peuple et commencement d'attentat ?

— Non, — dit M. de Migurac, — cela est sensiblement exact.

— Alors, — cria le pauvre homme exaspéré, — comment osez-vous me contredire quand je prétends que vous avez voulu soustraire le tyran à l'œuvre de la justice nationale?

— C'est que, — repartit M. de Migurac avec la même quiétude, — ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de vous le marquer, cela est entièrement faux. J'ai seulement essayé de sauver la justice nationale de l'acte criminel où l'entraînait une folie sanguinaire.

Un grondement de colère passa parmi les juges. M. de Migurac se souvint comment en Nouvelle-Guinée les chacals le dévoraient des yeux en retroussant leurs babines. Il bâilla et s'amusa à toiser un des hommes sales jusqu'à ce qu'il baissât les paupières.

— C'est donc que vous considérez comme un crime le meurtre d'un tyran?

— J'exècre la tyrannie. Puissent mes livres avoir plus fait contre elle que ne fait pour elle votre démence! Tout roi est coupable; l'individu Capet est innocent; en le frappant vous avez couronné martyr Louis XVI.

Sur un signe de deux des juges, le président n'insista pas. Il poursuivit :

— N'avez-vous pas de complices?

Le marquis haussa les épaules :

— Voilà, une sotte question. Vous figurez-vous que, si j'en avais, je les nommerais sous la torture? Or votre humanité l'a abolie, et je veux bien vous en féliciter.

— Citoyens juges, vous apprécierez les sentiments de l'accusé. Je donne la parole à l'accusateur public pour le réquisitoire.

Le crime était évident. L'accusateur réserva sa rhétorique pour une meilleure occasion. M. de Migurac était manifestement coupable de royalisme, de haute trahison et d'en-

treprise contre la volonté nationale. La peine requise était la mort.

Pendant qu'il le foudroyait de son éloquence, M. de Migurac à travers une fenêtre du prétoire regardait le ciel bleu : une branche de marronnier apparaissait déjà verdoyante.

— Vous n'avez, — interrogea le président, — aucune observation à faire?

— Ce pauvre hère, — dit M. de Migurac sans détourner les yeux — a fort bien fait son métier. Il a de la gueule et s'en sert pour mordre et baver.

Ayant résumé les débats, le président posa aux juges deux questions : Migurac est-il convaincu d'avoir formé un dessein criminel contre la souveraineté nationale? Est-il convaincu d'en avoir commencé l'exécution? Le jury se retira. Cinq minutes de délibération suffirent pour obtenir la réponse. A l'unanimité, M. de Migurac était déclaré coupable sur les deux chefs. En conséquence, la peine prononcée était la mort avec confiscation des biens.

M. de Migurac entendit l'arrêt sans mot dire. Non seulement nul émoi ne se lisait sur son visage, mais sa contenance était si aisée qu'on eût pu croire qu'il n'avait rien entendu. Il considérait toujours d'un air paisible le rameau de verdure, signe gracieux du printemps.

— N'avez-vous rien à observer? — interrogea le président pour la dernière fois.

— Elle bourgeonne, — dit le marquis en visant la branche du marronnier.

Puis, se reprenant, il ajouta avec calme :

— Messieurs, je vous accuse réception de ce que vous nommez sans doute votre justice. Mais, par pudeur, voilez cette image.

Et du doigt il désignait le buste de la Liberté, qui regardait le tribunal de ses yeux vides. Puis il se leva et salua d'un air courtois les hommes sombres.

— Cela dit, messieurs, je désire prendre congé de vous au plus tôt. Laissez-moi m'excuser de quelques facéties que j'ai laissé échapper et dont je n'ai pu toujours choisir attentivement le sel. Il importe qu'en ces lieux l'accusé fasse preuve d'un peu de liberté d'esprit. C'est ainsi que les réunions

que vous organisez ne sont point sans quelque grandeur morale.

Et faisant volte-face, M. de Migurac se mit en marche, suivi des municipaux. Sur son passage, le public muet s'écarta respectueusement. Plusieurs femmes pleuraient. Il reconnut dans l'assistance M. de Clunet et un autre des conjurés qui coulaient vers lui des regards suppliants. Il leur pardonna d'un clin d'œil d'amicale indifférence.

Quand M. de Migurac rentra dans la prison, la foule des prisonniers reflua vers lui. A sa mine souriante, un espoir les saisit. Il passa d'un geste gracieux sa main sur son col et dit avec tranquillité :

— Demain, vers les neuf heures, si les valets de la République sont plus exacts que n'étaient mes laquais... Mais les autres ?

Trois acquittements. Seule madame de Cabry était condamnée. Un voile de tristesse obscurcit les yeux du marquis. Cependant le geôlier l'appelait, car, pour pouvoir se recueillir, il avait demandé à être mis en cellule sa dernière nuit. Il se retira, réservant pour le lendemain l'adieu suprême.

Enfermé dans son cachot, M. de Migurac commença par manger de bon appétit le repas que madame Desportes avait arrosé de ses larmes. Puis, trempant sa plume dans l'encre, il écrivit sur une enveloppe le nom de M. Joineau et couvrit plusieurs feuillets blancs de son écriture prompte et régulière. M. Joineau garda précieusement toute sa vie ces pages qui constituaient en quelque sorte le testament de son maître, et il en a reproduit une partie dans ses mémoires.

M. de Migurac avertissait en termes modérés son ami et précepteur de sa condamnation. Il l'établissait, de compte à demi avec Maguelonne, légataire de tous ses biens et exprimait le souhait qu'ainsi qu'il arrivait fréquemment la sentence ne serait point exécutée en ce qui concernait leur confiscation. Il ne dissimulait point un léger regret que son corps ne dût pas reposer parmi ceux de ses parents. Mais sa consolation était qu'il servirait sans doute à des expériences médicale capables de faire avancer la science. Il se flattait, en particulier, que la dissection de son cerveau et de son cœur serait merveilleusement profitable. Il demandait pardon à

l'abbé de ses offenses et lui confiait le soin de protéger sa mémoire contre toute imputation calomnieuse. Et il terminait ainsi :

O mon maître, ô mon ami, en vous adressant des bords du Styx cet adieu suprême, laissez-moi vous jeter le dernier cri de ma conscience; je meurs plein d'amour pour l'humanité, plein de confiance dans le progrès, Et si le chirurgien qui ouvrira demain ces viscères n'est point aveugle, il y verra gravé ce mot : Amour.

Ensuite, s'étant couché, M. de Migurac dormit paisiblement une couple d'heures. Il se réveilla aux premières lueurs d'une aube blême. Il faisait froid. Le jour était venu où il allait cesser d'être : cette pensée lui parut plus grave. Son esprit se reporta avec force vers l'avenir obscur qui si souvent l'avait préoccupé; et le grand repos de la terre lui parut enviable. Mais tout à coup il se rappela son enfance et eut peur du diable et de l'enfer. Il se souvint que toutes les victimes des calamités présentes mouraient catholiques.

Il se leva et s'habilla en proie à une grande perplexité. Soudain il trouva dans la poche de sa culotte une pièce de deux sols oubliée. Il se frappa le front, comme pénétré d'une lumière soudaine, et résolut d'interroger le sort ainsi qu'il avait coutume dans les circonstances difficiles de la vie. Donc il la lança en l'air et, quand elle fut retombée sur le sol, se baissa pour la regarder attentivement. Il se redressa avec satisfaction, et, quand le geôlier entra pour lui porter à déjeuner, il demanda un confesseur.

Quelques minutes après, un petit prêtre ensommeillé se présentait. M. de Migurac se confessa et communia avec simplicité.

Comme la toilette de son corps celle de son âme était achevée. Dès lors le captif attendit avec une sorte d'impatience que sonnât l'heure de la fête. Il n'y eut point de retard. A neuf heures moins le quart, la porte du cachot s'ouvrit. Par une faveur qui, à ce moment, n'était point rare, il obtint de n'avoir pas les mains liées.

Tête nue, le peuple des prisonniers se pressait dans la cour. M. de Migurac le traversa, inclinant le chef à droite et à gauche comme un monarque qui prend congé de ses courti-

sans. En franchissant le seuil du portail, il s'accrocha le pied et faillit choir.

— Par ma foi, — dit-il avec un sourire à l'officier qui le conduisait, — voilà qui est d'un mauvais présage. Il m'arrivera quelque accident avant minuit.

Au moyen d'un escabeau, il monta dans la charrette découverte qui l'attendait. Il ne s'y trouva pas seul. Déjà madame de Cabry y était debout, et le confesseur à côté d'elle. Derrière lui un autre homme noir se hissa : le bourreau. D'apercevoir la jeune femme, délicieusement blanche, blonde et rose sous sa coiffe de linon lui tordit le cœur. Madame de Cabry lui tendit la main et perçut son tremblement.

— Eh bien, — dit-elle, — nous serons unis dans la mort!

La charrette s'ébranla. La petite duchesse faillit choir et s'appuya sur son épaule. Il éprouva la chaleur tiède de son corps suave. L'air était printanier. Un soleil follet dansait au ciel d'azur. Des bouffées odorantes s'exhalaient des jardins.

Dans cette sérénité de la nature, contemplant la jeune femme, exquise fleur délicate qui allait être fauchée, M. de Migurac, un instant, sentit son courage fléchir. Il lui sembla tout à coup révoltant de mourir et qu'elle mourût. Il entrevit la douceur inexprimable d'une tendre union où il aurait vécu paisible, cœur contre cœur, auprès d'une femme telle que celle-ci. Sa vie, dont hier encore il se tenait content, presque orgueilleux, il la jugea absurde, incohérente, ou, qui sait? malfaisante : ce serait au nom des principes qu'il avait prêchés que tout à l'heure on lui couperait la tête. Il rit de mépris d'avoir voulu améliorer les hommes et les faire heureux. Il pensa que rien n'eût été pire s'il n'avait pas vécu et qu'au contraire, s'il avait vécu autrement, il eût laissé peut-être des enfants, un souvenir chéri, des yeux pour pleurer son départ. Il lui parut affreux de n'être pas pleuré. Et soudain une envie démesurée le prit de crier au cocher : « Arrêtez-vous! Retournez! Il s'agit de recommencer ma vie; j'ai oublié quelque chose; il y a maldonne; cela ne compte pas! Si ce n'est un simple amour, tout est vanité. »

La voix suave de madame de Cabry lui murmura :

— Qu'avez-vous?

Il fut tiré de son rève et passa la main sur les boucles blanches de ses cheveux :

— Je faisais des projets d'avenir.

Et, portant ses yeux sur la foule, il soupira. Une trentaine de femmes en haillons et d'immondes chenapans couraient derrière la voiture en hurlant. L'ivresse était sur leurs visages, l'écume sur leurs lèvres. Ils étaient plus hideux que les papous anthropophages. L'un d'eux leva le poing et lança un trognon de chou. Machinalement, M. de Migurac baissa le front. L'ordure s'abattit sur la jeune femme. Le marquis rougit de colère et dit à l'homme noir :

— On vous fait tort! Vous seul avez droit sur nous. Défendez votre proie.

Et, contemplant la populace en démence qui l'insultait de ricanements, de menaces et de gestes obscènes, il pensa que c'était elle qu'il avait voulue libre et bonne, et songea à ses oiselets qu'il avait affranchis et qui étaient morts. Qu'était-ce donc que la liberté? Et de nouveau une grande angoisse lui serra le cœur d'avoir vécu inutilement.

Mais il leva les yeux, rencontra le visage limpide de madame de Cabry, et sa peine s'envola. Une existence d'homme était peu de chose. C'était vanité de se priser trop haut. Qu'importait lui! Qu'importait chacun! Il avait agi loyalement selon son cœur. Il pouvait faire face à la mort. Et, s'affermissant dans cette pensée, il interdit aux fantômes sombres de revenir l'assiéger.

Tous deux demeurèrent immobiles le reste du trajet, échangeant des regards qui se comprenaient et quelques mots d'amical souvenir à l'aspect des rues ou des magasins familiers.

Sous le dôme bleu du ciel, la place apparut noire de peuple. Une clameur de vingt mille poitrines salua la charrette. M. de Migurac changea de place pour masquer quelque chose en planches qui se dressait.

— Laissez, — dit madame de Cabry, sans pâlir, — je veux voir.

— Peuh! — dit le marquis, — cela ressemble à une échelle.

— Qui mène au ciel, — dit la duchesse.

M. de Migurac leva les yeux d'un air indécis. Le firmament était si beau qu'il lui parut impossible que Dieu n'exis-

tât point ; et dès lors il crut fermement en lui jusqu'à la mort. Et la joie de cette foi inébranlable fut telle qu'il eut un petit claquement de langue satisfait. L'homme noir le toisa avec stupeur, appréhendant un accès de folie ; de la mine ahurie du tortionnaire, madame de Cabry elle-même eut un sourire qu'elle réprima.

La voiture faisait halte. L'homme noir et puis le confesseur descendirent. M. de Migurac suivit, puis, les repoussant, il plia le genou devant madame de Cabry, qui s'y appuya et sauta à terre d'un bond d'oiseau. Elle s'inclina pour le remercier. L'homme noir eut un mouvement, M. de Migurac s'avança. Elle l'arrêta.

— Ainsi qu'à Versailles, — dit-elle, — les dames passent en premier.

Elle eut une moue qui insistait.

— Puisque vous le voulez ! — dit M. de Migurac.

— Merci, — dit-elle. — Embrassez-moi.

Elle pencha son col et, brusquement, posa ses lèvres sur celles du marquis, et puis, ramassant sa jupe, elle s'élança sur l'escalier en bois.

— Vous me le rendrez, — cria-t-elle, — au paradis !

Il y eut un long grondement de peuple, quelques pas pesants, un bruit sec de quelque chose qui tombait, et puis un grondement plus fort qui se propageait à l'infini.

Le confesseur se dressa devant M. de Migurac pour l'embrasser à son tour.

— Ah non ! — dit le marquis.

Sans se presser, il gravit l'escalier, gardant aux lèvres le parfum des lèvres roses. Une sorte de joie légère embaumait son cœur, s'épanouissait sur son visage, et il surgit aux yeux de la foule si radieusement beau et serein sous le soleil d'avril qu'un frémissement de stupeur la parcourut. Et il jouit de sentir sur lui l'admiration des hommes, un amour de femme et la clémence de Dieu.

Mais le bourreau se précipitait vers lui. Il s'accrocha à l'un des montants et faillit choir. M. de Migurac le retint par le bras.

— Heureusement, — dit-il, — j'étais là. Qu'auriez-vous fait sans moi ?

Confus et se raffermissant, l'homme lui demanda machinalement :

— Vous n'avez plus rien à dire ?

M. de Migurac réfléchit une seconde. Il lui sembla que non, qu'il n'avait plus rien à dire, seulement à mourir. Pourtant, d'un geste subit, il mit ses deux mains sur ses lèvres et puis étendit les bras dans un baiser suprême, où sans doute il confondait toute vie et l'œuvre bénie de toute la nature. Puis il se livra au bourreau et s'allongea docilement. Le couperet chut avec un bruit sourd. Il y eut deux jets de sang. Par les boucles blanches, l'homme saisit la tête et la montra au peuple, qui n'applaudit pas. La bouche était entr'ouverte dans un sourire.

Tel fut le trépas de M. de Migurac. Et M. Joineau de conclure :

Je ne me permettrai point de porter un jugement sur ce gentilhomme incomparable. Qu'il me suffise de le ranger parmi les premiers génies de son siècle. Car je n'hésite pas à dire qu'outre un honnête homme, il y avait sans doute en lui la matière de plusieurs de ces êtres exceptionnels que les Grecs qualifièrent de héros ou que les papes canonisèrent sous le nom de saints. Aucune bassesse ne ternit son âme où fleurit le culte de la vertu. Aussi est-ce pour moi un sujet d'émerveillement et d'éternel regret qu'il soit malaisé, au terme d'une telle vie, d'en extraire un enseignement durable. Il y a là sans doute un dessein mystérieux de la Providence qui voulut que le nom du marquis de Migurac demeurât comme un exemple singulier des vertus sublimes et des incroyables vicissitudes de son temps.

Il est convenable que nous imitions la discrétion de l'abbé. Aussi prendrons-nous congé de nos lecteurs en les remerciant de leur longue patience.

ANDRÉ LICHTENBERGER

CAPITAUX ET COLONS

AU TONKIN

Dans nos grandes colonies, celles dont l'avenir paraît certain, un colon peut-il réussir sans être doté de capitaux? Quelle sera l'importance de ces capitaux nécessaires? Maintes fois ces questions ont été posées; rarement on y a fait une réponse suffisamment précise pour lever toute hésitation.

Une méthode d'information très simple consiste à suivre pas à pas dans sa marche à la fortune l'aspirant colon qui ne possède comme enjeu que de maigres bribes, et qui, plus riche d'espoirs et de présomption que de capitaux et d'expérience, songe à fonder un établissement agricole aux colonies. Conter son odyssée, puis celle du jeune homme qui, fortement outillé à tous égards, entreprend la même tâche, c'est montrer jusqu'à l'évidence la véritable solution du problème.

***

L'Indo-Chine, le Tonkin particulièrement, avec sa main-d'œuvre abondante et à bas prix, avec son climat très tempéré pendant une partie de l'année et favorable aux cultures les plus variées, attire volontiers les regards des futurs colons. La législation actuelle de cette colonie y permet l'octroi de

concessions territoriales d'étendue presque illimitée, sans autre garantie, de la part du preneur, que divers certificats d'identité et de bonne vie.

Qu'adviendra-t-il du Français attiré au Tonkin par ces avantages divers, et qui y débarquera un beau jour, muni de quelques billets de mille francs, viatique ordinaire de ce genre d'émigrants ?

Peut-être est-il à craindre que durant les longs mois, — une année parfois, cela s'est vu — que durera l'enquête précédant l'envoi en concession, les dépenses d'entretien, les entraînements d'une ville comme Hanoï n'aient creusé une forte brèche dans cette maigre réserve. Mais notre homme est sérieux, de goûts modestes, tout à son idée; il est débrouillard. Loin d'entamer son pécule, il saura le grossir de plusieurs centaines de piastres en s'employant à quelque occupation rémunératrice. Et, un beau matin, sûr du succès, il se mettra en route pour la province éloignée où un récent arrêté le consacre propriétaire éventuel.

Il faut que, dans un délai de cinq années, il ait mis en exploitation directe le tiers des terres concédées, qui devront être soigneusement cadastrées et abornées à ses frais, le tout, sous peine de déchéance.

Voici donc notre homme, vigoureux, adroit aux travaux manuels, expert en agriculture, intelligent, actif, travailleur, plein d'espoir et de volonté, en face des mille hectares que, dans ses rêves, il a pensé être bientôt définitivement siens et desquels il était assuré de tirer la fortune qui lui manque.

Tout d'abord, il ne doit pas songer à exécuter par lui-même un travail physique suivi. Et ainsi, tout de suite, va se poser la question d'argent.

S'il est parfaitement doué au physique et au moral, il n'est en revanche doté que de plusieurs billets de mille, dix peut-être, quinze, vingt à la vigueur. Sa concession est une des meilleures parmi les bonnes : plusieurs centaines d'hectares d'anciennes rizières où les digues subsistent encore, le reste en bois, bambous, coteaux, ceux-ci aptes à toutes les cultures tropicales; à peu de distance, une rivière navigable. Mais, naturellement, ce domaine est situé dans une région relativement éloignée, en bordure du delta. Quelques rares villages

épars çà et là ; non loin, un poste de milice relié au chef-lieu de la province par une route charretable.

Ainsi, toutes les conditions de réussite s'accumulent : l'homme est adapté à l'entreprise ; la terre, d'autre part, s'y prête merveilleusement. Les rizières feront le fond de l'exploitation : deux labours et quelques réparations de digues les remettront en état ; les bois et les bambous ne permettront pes seulement l'installation économique des bâtiments d'exploitation et des clôtures, mais satisferont encore à maints besoins, et leur proximité d'un cours d'eau navigable rendra possible l'entreprise de coupes en vue de la vente ; sur les pentes douces des collines, maïs, ignames, patates, ricin, vigne, thé, café, coton pousseront à merveille.

C'est la fortune assurée, certaine, si ce programme très simple et tout naturel, d'exécution si facile, peut être mis en œuvre. Dix mille francs y suffiront-ils ? Et l'expérience nécessaire à pareille entreprise s'acquerra-t-elle à temps pour donner profit ?

Le levé de la concession, son abornage, le règlement à l'amiable de mille petites difficultés avec les riverains européens ou annamites, les frais de déplacement, de séjour, les honoraires d'un arpenteur, la main-d'œuvre, représentent dès l'abord et avant toute œuvre matérielle un débours, pour mille hectares, de cinq à six cents piastres.

Puis il faut se loger, se meubler, acheter un outillage complet de construction, de culture et d'exploitation de toute nature ; un matériel de transport est indispensable, et, en outre, des chemins de défrichement, des animaux de labour et de trait, buffles, bœufs et chevaux ; enfin des animaux de basse-cour. Or, on compte qu'une maison en briques composée de trois pièces avec véranda, toit en tuiles, dépendances, clôture, puits, revient, en tirant les matériaux du sol même, briques, tuiles, charpente, boiseries, à deux ou trois mille piastres. Les bâtiments annexes, granges, magasins, écuries, comportent une dépense à peu près semblable. Une charrette de maître, deux charrettes à buffle, un sampan, l'outillage et le matériel de culture limité aux proportions les plus réduites pour le métayage, représentent huit à neuf cents piastres ; les

chevaux et les buffles, les animaux de basse-cour portent cette somme à douze cents piastres. Enfin, deux à trois cents piastres pour le mobilier.

Neuf à dix mille piastres déjà, soit plus de vingt mille francs ! Et pas un pouce de terre n'est encore ensemencé.

Les moyens de communication et de défrichement manquent ; plusieurs kilomètres de chemins charretables sont encore à établir : soit mille piastres. Puis la remise en état d'une cinquantaine d'hectares de rizières à livrer au métayage dès la première année : cinq cents autres piastres. Enfin l'aménagement des eaux est entièrement à refaire si l'on veut une irrigation régulière sans laquelle les rizières courent risque de rester improductives. Au total, deux mille piastres.

Vingt-cinq mille francs ont été dépensés ; mais la concession est prête à recevoir ses métayers annamites et à être mise en valeur.

Le recrutement de ces métayers est chose difficile et délicate ; difficile, parce que l'Annamite n'abandonne pas volontiers son village, même lorsqu'il y meurt de faim ; délicate, parce qu'en pareille matière la qualité est la fonction capitale de la prospérité de la concession.

Plusieurs provinces du delta renferment un notable surcroît de population. Telles d'entre elles sont surpeuplées au point que leur production très intense de riz ne suffit pas toujours, dans les années de rendement moyen, à en nourrir les habitants. Il y a là une situation économique d'autant plus fâcheuse qu'à côté de ces régions, plus au nord, de vastes espaces cultivables sont à peu près déserts : c'est la zone intermédiaire entre le delta et la haute région, c'est cette partie du Tonkin où le régime des concessions s'est naturellement étendu le plus au large.

Il est de toute évidence que l'administration du protectorat, les concessionnaires et les habitants indigènes des provinces surpeuplées auraient tout avantage à ce que la population fût nivelée entre ces deux régions. Le profit d'une pareille mesure n'est pas à démontrer. Les provinces surpeuplées, dont la population aurait été ramenée à une densité normale, exporteraient le surcroît de leur production, au grand profit de tous ; celles de la région moyenne actuellement peu ou point

productive reprendraient, grâce à l'immigration, l'essor agricole qu'elles avaient avant la dernière invasion chinoise; elles nourriraient grassement colons et indigènes; elles exporteraient à leur tour.

Aussi pourrait-on croire que les représentants de l'administration, résidents et délégués locaux, s'efforcent de favoriser l'exode sur le nord de ce trop-plein de population, et que les autorités annamites, elles aussi, le facilitent à l'envi. Il n'en est rien, du moins jusqu'à ce jour, et cela pour des causes diverses dont l'exposé exigerait des développements qui sortiraient du cadre de cette étude. Et ce ne serait pas exagérer que d'affirmer que maintes entreprises de repopulation des régions moyennes ont échoué, grâce à l'hostilité, parfois peu déguisée, des autorités françaises ou indigènes.

Voici donc notre colon à la recherche des métayers annamites. Un séjour de quelques mois, d'une année, si l'on veut, dans la colonie, particulièrement à Hanoï, où il n'a guère fréquenté, et pour cause, que dans les bureaux de la Résidence supérieure, l'a acclimaté, orienté aussi dans les chicanes administratives. Il est entré en relations à l'hôtel, au café, dans les salles d'attente et dans les couloirs administratifs, avec une certaine catégorie de personnages qui, comme lui, sont à la recherche d'une concession, à moins qu'ils ne sollicitent quelque entreprise ou une situation quelconque qui les fassent vivre; d'autres, parmi eux, munis déjà, trouvent leur part insuffisante; ils intriguent pour la grossir. Tous sont quémandeurs assidus, tenaces, insatiables; jamais lassés, jamais rebutés, toujours mécontents.

Il a bien été en contact avec de gros colons en voie de fortune, ou avec de vigoureux brasseurs d'affaires solidement établis; mais ceux-ci, flairant en lui le besoigneux d'argent ou d'appui, ont vivement coupé court à toute intimité. C'est ainsi qu'il ne s'est découvert de sympathies que dans le premier lot de ses connaissances. Dans les couloirs de la Résidence supérieure et de la Résidence-mairie, sous le panka du café, à l'hôtel, on s'est épanché en d'interminables et amères récriminations contre l'administration, contre les hommes et contre les choses du Tonkin; et les Annamites! cette

racaille fourbe et lâche, tous escrocs de naissance. Notre homme ainsi sermoné s'aigrit vite, lui aussi; il souffre de mille difficultés, et des retards inexplicables l'exaspèrent. Gêné dès le début de son instance en concession par les détails imprévus d'une réglementation cependant bien lâche et au fond anodine, il s'est créé une mentalité particulière, détestable, où la méfiance de tout ce qui l'entoure est la note dominante.

Quant aux indigènes, on peut bien dire qu'il les ignore. Il en a certes vu dans les rues d'Hanoï : Annamites riches ou pauvres, mandarins et malandrins, maîtres et domestiques, commerçants, boutiquiers, camelots, voire paysans que la curiosité conduit loin des abords du marché, y coudoient incessamment les Européens et les noient dans leur incessant pullulement. Avec les gens du peuple, ses relations se sont bornées à quelque bourrade donnée généralement à tort au petit homme jaune, modeste et craintif qui ne lui a pas, par ignorance, cédé le haut du trottoir; il a aussi échangé de grossières insultes avec les jeunes mandarineaux surfrancisés, interprètes, écrivains, dessinateurs, commis de résidence ou de grandes maisons de commerce; étriqués et grandis dans leurs fourreaux de soie noire, orgueilleux de l'orgueil que nous leur avons donné, ceux-ci ne se sont pas volontiers écartés pour honorer cet Européen qu'ils ont dévisagé, infime solliciteur, à la porte de leurs bureaux.

Les mandarins, sous-préfets, préfets ou gouverneurs de province, il en a croisé dans la rue, rarement, roulant équipage, le regard perdu hors de la foule, aussi insensibles aux quolibets des Européens et aux rires hostiles de leurs congénères trop civilisés déjà, qu'aux prosternations quasi religieuses des indigènes que notre scepticisme irrespectueux n'a pas effleuré. Un éclaboussement jailli des roues de leur attelage a été le seul contact qu'il ait eu avec eux. Et il s'est senti une méchante envie et une haine naissante contre ce magot, à l'attitude hiératique affectée, avec lequel il faudra plus tard compter.

De vrai, les seuls Annamites avec lesquels il ait frayé — les boys de son hôtel, le domestique qu'il a raccolé sur l'appontement, les traîneurs de pousse-pousse ou les tireurs de

panka — lui ont à juste titre donné de leur race une très piètre opinion. Des femmes, il ne connaît guère que celles qui, fardées, serrées dans un justaucorps de velours sombre, étranglées par un énorme cercle d'or, offrent leurs corps d'éphèbes, le soir, dans les lueurs sanglantes des couchers de soleil du jardin botanique, étendues dans leurs victorias, poupées dont il ne connaîtra jamais la petite âme moqueuse et subtile.

Parfois aussi il a été en rapport avec le monde louche des interprètes indigènes, dont vingt à trente piastres rémunèrent mensuellement les services administratifs, sous le couvert desquels ils édifient, par d'autres services, de véritables fortunes. Dès le jour où il a fait appel à eux, leur honnêteté a été sans secret pour lui.

Ainsi armé mentalement, notre colon va poursuivre son œuvre.

Dans les villages voisins de sa concession, il n'est pas une famille annamite qui consente à s'installer chez lui; chacun cultive ici son bien propre, et aucun ne se soucie de l'abandonner pour aider à la fortune du « Monsieur Lança »[1]. Cependant une éviction opérée par la commune ou chez ses voisins lui donnera peut-être occasion de quelque offre de métayage d'apparence avantageuse; peut-être aussi lui viendra-t-elle d'une famille dont un des membres est en rébellion contre les autorités communales et qui cherchera chez lui aide et protection. Dans les deux cas, il se gardera d'accepter pareilles recrues s'il est sagement conseillé et fidèlement interprété. Mais par qui le serait-il? Par son boy? Dix-neuf fois sur vingt celui-ci, vaurien de grande ville, ayant fui jadis son village après quelque méfait, est préparé d'avance à tous les accommodements avec ses compatriotes dans le but de faire son pécule aux dépens de son maître; ne serait-il pas voleur, qu'il ne saurait résister au plaisir de le rouler et d'aider à sa ruine. Or, du jour où il s'est agi de peupler la concession et de la mettre en œuvre, ce boy est devenu la cheville ouvrière de l'entreprise. Sans lui, le colon est coupé de toute relation avec son personnel; car, en quelques mois, en une année au

1. Monsieur « Français » (Flança, Lança).

plus, si bien doué soit-il, il n'a pu s'assimiler la langue annamite au point de pouvoir en faire usage même rudimentaire. Ainsi, ce boy est l'homme de confiance, l'homme indispensable. Rien ne lui manque pour ce rôle. La souplesse, la finesse, toutes les roueries lui sont familières.

C'est donc livré pieds et poings liés à un pareil mentor, que le concessionnaire entreprend le recrutement de ses métayers. Dans le delta, il s'est rendu dans les villages que celui-ci lui a désignés et où une entente secrète avec les autorités communales débarassera le pays de tout un lot de propres à rien gênants. Le colon a payé, suivant l'usage, aux conseillers communaux un très modeste cadeau; ceux-ci ont graissé la patte au boy pour lui faire accepter les pires fainéants et les familles ouvertement déclassées. Un vrai personnel de choix.

Les conditions d'engagement et du métayage seront donc arrêtées, les avances faites. Un beau jour, la concession se peuplera, quelques cases en paille s'élèveront de ci de là ; les buffles achetés à grands frais sur la frontière de Chine seront répartis; puis, au bout de quelque temps, généralement avant les labours, le colon constatera avec stupéfaction que le nombre de ses métayers va diminuuant; les femmes et les enfants se feront plus rares; enfin, un beau jour, il ne restera plus dans la concession que les cases en paille effondrées, seuls témoins des engagements pris, de l'argent avancé, des animaux prêtés.

Et voilà notre homme ruiné irrémédiablement. Ne le serait-il pas complètement, le mal n'en serait pas moins irréparable; car, dès lors, notre colon va porter sur l'Annamite, sur l'administration, sur tout ce qui l'entoure, de tels jugements, qu'il sera par cela même frappé d'une incapacité complète.

Son boy a disparu après l'avoir exploité et pillé; ses métayers, ses ouvriers, l'ont volé; ses voisins, les colons français, ont paru ne pas prendre grande part à son malheur; ses créanciers — car il en a sans doute — montrent les dents; l'administration française lui a semblé apporter une mollesse coupable à la recherche des voleurs; quant à l'administration annamite, elle est, il n'en doute pas, la complice des malandrins contre lesquels elle avait le devoir de le protéger.

Irrité, surexcité, épuisé par le climat, il est hors d'état de diriger dans ce pays une nouvelle entreprise. La haine le fait violent et injuste. Il ne lui reste plus qu'à rentrer en France où il fera chorus avec les mauvais patriotes qui, par raisons politiques, dénigrent de parti pris notre magnifique empire indo-chinois.

***

Et pourtant, est-il entreprise plus belle, plus agréable, plus rémunératrice, moins aléatoire que l'exploitation de la terre au Tonkin? Mais, comme en toute chose, il y faut les moyens appropriés et l'expérience. On peut posséder les premiers, ou se les procurer. Mais ce n'est que par l'apprentissage qu'on acquiert l'expérience.

Il est établi que seule une concession d'un millier d'hectares présente des conditions suffisantes d'étendue, d'importance, de variété de cultures et de répartition des frais généraux, pour être largement rémunératrice. Or, de quelle somme faudra-t-il disposer pour mettre en exploitation un semblable domaine?

Comme on l'a vu plus haut, vingt-cinq mille francs sont la somme minimum qu'absorberont les installations de première nécessité les plus simples : logement, magasins, moyens de transport, outillage, aménagement de quelques chemins et des eaux, mise en état d'un premier lot de rizières.

Mais c'est là le moindre débours ; il permet des débuts modestes ; il est insuffisant pour donner à l'exploitation toute son ampleur ; un aménagement complet absorbera le triple de cette somme. Beaucoup d'ordre et d'économie, une réelle entente de la gestion des terres amèneront certainement de progressives améliorations obtenues en consacrant chaque année la totalité des bénéfices au développement de l'exploitation. Cette méthode a l'avantage de réserver l'avenir, mais elle a l'inconvénient grave de prolonger la période de faible rendement et de retarder l'époque de pleine prospérité.

Divers exemples semblent prouver qu'il y a intérêt à consentir dès le début les sacrifices nécessaires à la mise en œuvre simultanée de la concession dans toutes ses parties,

de façon que les diverses exploitations se complètent et se soutiennent.

La mise en valeur directe de la terre se fera par métayage; c'est la seule méthode dont les résultats soient certains. En effet, l'Annamite qui cultive, en location ou en fermage, une petite parcelle est en mauvaises conditions pour en vendre avantageusement les produits; de plus, s'il est très laborieux et fidèle à son champ, il est en revanche fort peu économe; l'argent lui brûle les doigts et il ne sait guère résister à la tentation de le dépenser sans compter. Il sera donc toujours un mauvais fermier, chaque année en retard pour ses paiements.

Avec le métayage il en va tout autrement. A la moisson, le maître procède au partage, contradictoirement avec le métayer; il emmagasine lui-même et, s'il dispose de capitaux suffisants, il peut attendre pour expédier sa récolte sur le delta que les cours aient monté, ce qui arrive invariablement après qu'ont cessé les ventes hâtives et dépréciatrices des cultivateurs annamites en quête de piastres. Il peut même, si ses magasins ont été prévus pour cet usage, rendre à ses métayers l'important service de leur acheter lui-même leur part en les dégageant ainsi des frais de transport et en les sauvant de l'exploitation des intermédiaires chinois; ce faisant, il trouve une source de profits nouveaux dans la hausse périodique certaine que ses moyens lui permettront d'attendre.

Ainsi, le métayage est le seul procédé à envisager. Or, que coûte l'installation, sur la concession, d'une famille de cultivateurs annamites recrutée dans le delta?

Composée normalement du père, de la mère, de deux enfants adolescents et de deux enfants en bas âge, une semblable famille peut cultiver au maximum neuf *maos* de rizières, soit environ trois hectares. Pour conduire cette culture dans des conditions faciles, elle devra être dotée d'un buffle, d'une vache, d'un couple de cochons, d'une dizaine de volailles : canards, poules, oies ou dindes; on devra la munir des divers instruments aratoires et des ustensiles de ménage nécessaires. Elle habitera une case en torchis couverte de chaume, complétée par deux appentis, un jardinet, le tout enclos par une palissade en bambous, ce qui n'occa-

sionnera aucun débours, les matériaux nécessaires se trouvant facilement sur place. Le mobilier sera rudimentaire, il sera fabriqué de toutes pièces par les membres de la famille. Mais il faudra quelques ustensiles, quelques nattes et des semences. Dix piastres y suffiront. Un buffle reviendra à trente ou quarante piastres, une vache au même prix; avec les animaux de basse-cour, soixante-dix ou quatre-vingts piastres.

De plus, il faudra vivre pendant les six mois qui précéderont la récolte, soit trente à quarante piastres.

Enfin, pour les frais de déplacement de la famille du delta sur le terrain de la concession, pour les indemnités aux propriétaires indigènes avec lesquels elle pourrait être engagée, pour la bonne-main aux autorités communales ou cantonales de qui dépend la liberté d'action du nouveau métayer, pour la quote-part des frais de recrutement : une dizaine de piastres encore. Et, sur ce chapitre, il faut compter largement. De la bonne volonté des autorités indigènes, du zèle des agents employés, de la valeur des renseignements donnés dépendent entièrement, non seulement la qualité, mais encore et surtout l'honnêteté de la main-d'œuvre. Non que l'Annamite honnête soit chose rare; dans les basses classes, loin des villes, il l'est foncièrement. Mais le rebut de la population, la famille déclassée ne peut guère l'être; et sans le sérieux appui des autorités indigènes, ce rebut se présentera seul au recrutement du colon. Mieux vaut abandonner une concession qu'y mettre pareille vermine. Le *laï*[1] donné au *ly-truong*[2] et au chef de canton, fût-il de plusieurs piastres, est toujours un bon placement en cette affaire.

Cent trente à cent quarante piastres constituent donc la somme à débourser pour chaque famille. Mais il faut noter que, de cette somme, les faux frais seuls sont entièrement perdus; cent vingt piastres forment une avance faite au métayer, avance qui sera généralement remboursée par sixième à chaque récolte.

Certains colons grèvent ce remboursement d'un fort intérêt : les plus modérés exigent douze pour cent, les autres, ceux

1. *Laï*, cadeau.
2. *Ly-truong*, chef de village, maire.

qui voient dans l'Annamite une poule aux œufs d'or, réclament trente, quarante, quelquefois soixante pour cent. Cet errement conduit inévitablement le métayer à des efforts hors de proportion avec les avantages qu'il peut un jour retirer de son exploitation; il s'en aperçoit d'autant plus volontiers qu'il agit presque toujours sous l'influence des faits immédiats, rarement en raison de vues lointaines. Aussi, une belle nuit, il disparaît, emportant avec lui toute chance de remboursement et d'avenir. Le colon sage, dûment pourvu de capitaux, et qui peut attendre, ne prend aucun intérêt de son avance; bien plus, il abandonne entièrement au métayer les récoltes de la première année, la moitié de sa part sur celles de la deuxième et le quart sur celles de la troisième. Il ne procède au partage régulier par moitié qu'à la première récolte de la quatrième année, alors que ses avances lui ont été complètement remboursées. A ce moment, son métayer est tiré d'affaire, est à l'aise, est collé à la terre, et en voie de se créer une suffisante aisance, tout en bâtissant la fortune de son maître.

En résumé, celui-ci aura déboursé autant de fois cent quarante piastres qu'il a introduit de familles dans sa concession. Mille hectares, en moyenne région, offrent environ cinq cents hectares de terres à rizières, ou l'emploi de cent cinquante familles : soit vingt et un mille piastres, c'est-à-dire une cinquantaine de mille francs.

Mais il faut vivre pendant trois ans, puisque, à vrai dire, le rendement de la propriété ne sera assuré qu'après ce laps de temps; il faut améliorer la terre, en compléter l'installation, préparer l'exploitation des bois, l'aménagement des eaux, entreprendre des essais de cultures diverses, tâter de l'élevage et, par suite, entretenir tout un personnel et prévoir de nombreux achats. Pendant cette période de tâtonnements et d'essais, il ne faut guère compter pouvoir sauver grand' chose des rentrées qui se produiront dès la deuxième année sous forme de remboursement d'avances ou de premiers rendements du métayage.

Cent vingt ou cent trente mille francs auront été ainsi semés dans la concession. De plus, une réserve est nécessaire : cinquante mille francs environ. Enfin, si, comme il est

indispensable, notre apprenti colon a vécu pendant dix-huit mois ou deux ans au Tonkin à la recherche de l'expérience qui lui manque, il aura dépensé, pour son entretien et ses déplacements, quinze à vingt mille francs avant même d'avoir songé sérieusement à se fixer sur tel ou tel point de la colonie.



On imagine difficilement un homme assez présomptueux pour entreprendre l'exploitation d'une concession importante avant d'avoir fait de la terre, de ses produits, des méthodes de culture et d'exploitation, de la race annamite, de sa langue, de la législation et des us locaux, des marchés, des moyens de toute nature, une étude expérimentale approfondie. Mais de telles connaissances ne s'acquièrent qu'après de longs mois d'observation et de travail. Le couronnement nécessaire en est la possession suffisante de la langue annamite; il faut pouvoir s'entretenir, non seulement avec des hommes du peuple, mais encore avec des lettrés, fonctionnaires ou autres, dont le langage châtié diffère de celui des nhaqués et demande un effort particulier.

Un homme âgé se plierait aussi difficilement à ces exigences, qu'à celles de l'acclimatement. Aussi le futur colon sera-t-il jeune encore; trente-cinq ans est une limite extrême. Il sera assuré de disposer, au moment voulu, d'une somme variant de cent cinquante à deux cent mille francs, s'il songe à mettre en valeur une concession de mille à deux mille hectares.

A son arrivée au chef-lieu, à Hanoï, il se fera présenter aux membres de la Chambre d'agriculture, à ceux de la Chambre de commerce, aux propriétaires ou aux directeurs d'importantes concessions; il se mettra au courant de la législation locale française et indigène; enfin, il prendra un professeur d'annamite dont il sera l'élève zélé.

Ses domestiques seront longuement et patiemment choisis, non parmi ceux qui viendront lui offrir leurs services, mais dans cette honnête cohorte de braves gens que fonctionnaires, commerçants et colons se transmettent à leur départ de la colonie, comme la condition précieuse non seulement d'une

existence commode, mais encore et surtout de la sécurité et de la confiance.

De ces domestiques, celui qui semblera désigné pour être d'abord l'interprète, le truchement du maître, puis, plus tard, son factotum lorsque celui-ci parlera annamite, sera l'objet d'une étude patiente. L'Annamite ne se livre qu'après un long contact; à la moindre injustice, il se replie sur lui-même. Mais, enfin, il se livre; avec quelque attention, on peut lire clair en lui.

Après six mois vécus à Hanoï, à Haïphong, et dans les grands centres commerciaux, débouchés des produits de la moyenne région, le mécanisme commercial de ces diverses places sera connu, les rouages administratifs seront éprouvés, les méthodes d'exploitations rurales des abords des grands centres auront été examinées à fond. Des promenades fréquentes dans les agglomérations annamites, villes ou villages voisins où la présence d'un Européen est chose habituelle et ne soulève plus aucune émotion, auront permis au futur colon non seulement de jeter un regard dans l'âme annamite, mais encore d'apprécier cette race industrieuse et laborieuse dans les diverses manifestations de son existence et de son activité.

Ainsi outillé, il commencera sa tournée dans l'intérieur, non pour y chercher sa future concession — il serait encore mauvais juge de sa valeur — mais pour étudier celles qui ont donné des résultats, pour examiner sur place les causes qui ont amené l'insuccès des autres. Et, comme il ne saurait voir juste avant d'avoir été lui-même à l'œuvre, il s'engagera pour une année sur une des grandes plantations réputées les mieux tenues. Bravement, il se mettra au métier de contremaître. Pendant un an, il suivra pas à pas la culture du riz et des diverses plantes industrielles ou commerciales ; il étudiera le paysan annamite, apprendra à le traiter et à lui faire donner son maximum de rendement par la justice et la bonté ; il se perfectionnera dans la langue ainsi que dans ces mille usages qu'il faut respecter sous peine de blesser gravement l'indigène.

Il saura le chiffre des capitaux employés sur cette concession, l'emploi qui en a été fait. Bientôt, il connaîtra le fort et le faible de l'exploitation à laquelle il aura participé. Il sera

outillé alors pour comparer et juger; il pourra commencer son tour de concessions.

Inutile de les visiter toutes. Quelques-unes d'entre elles sont notoirement typiques, et leur succès ou leurs mésaventures ont retenti au loin. Dans l'enquête personnelle qu'il mènera sur les plus intéressantes d'entre elles, il devra rechercher attentivement les causes des réussites ou des insuccès. Il constatera que la valeur propre de la terre elle-même n'est presque toujours qu'un facteur secondaire, car ces grandes concessions possèdent, dans leur étendue considérable, des sols très différents et qui se prêtent à diverses entreprises. Presque toujours la gêne, l'étroitesse des vues, la médiocrité des moyens proviendront du manque de rapport entre les capitaux disponibles et l'importance de la concession. Si les bras font défaut ou s'ils sont de mauvaise qualité, il devra encore examiner le traitement dont le colon annamite est l'objet de la part du maître et de ses employés.

Sur certaines concessions, au lieu de donner la prépondérance au riz et d'en faire en quelque sorte le point d'appui de toutes les autres cultures, on s'est jeté à corps perdu dans les plantations de café dont on espérait de gros rendements, grâce en partie aux subventions consenties par la colonie sous forme de primes. Dans la hâte des bénéfices, sous la poussée alléchante de ces primes attribuées annuellement à chaque plant, des espaces énormes se sont couverts de caféiers plantés à la diable par des ouvriers ignorants de cette culture, sous la direction de contremaîtres sans expérience. Les terres ont été complantées sans discernement, les expositions choisies au hasard; des plants, par centaines de mille, se sont alignés en quinconce, exposés aux vents desséchants et au soleil torride sans que des rideaux d'arbustes les abritent et les protègent jusqu'à l'âge adulte. Ailleurs, le thé a été l'objet de toutes les préférences. La plante s'est développée, assez feuillue, dans un terrain où jadis les Annamites l'exploitaient; mais, à la récolte, elle était côteleuse et friable, sans grand parfum ; aucune main-d'œuvre exercée n'avait suivi la croissance, aucune installation de conservation et de séchage n'avait été judicieusement préparée; pas d'ouvriers versés dans l'art délicat de la préparation et du roulage.

La canne à sucre, le coton, le poivre, la cannelle, le mûrier, toutes les plantes industrielles ont fait l'objet de tâtonnements et d'essais hâtifs ; il n'est pas jusqu'à la badiane, dont la croissance demande une dizaine d'années, qu'on n'ait sollicitée de donner à court délai son précieux anis.

Enfin, un peu partout, la question de la main-d'œuvre a été la principale pierre d'achoppement : métayers disparaissant après avances reçues et quelques jours passés sur la concession ; ouvriers à la journée ou au mois, non seulement inhabiles, mais fournissant de plus un travail dérisoire.

A ces maux, toujours les deux mêmes causes primordiales : insuffisance de capitaux pour assurer un recrutement important, honnête, homogène ; insuffisance de préparation du colon à son nouveau rôle de directeur d'hommes dont, dans la majeure partie des cas, il ne connaît ni la langue ni les usages, avec lesquels il n'a de rapports que par l'intermédiaire de factotums annamites qui le trompent. Puis enfin, et surtout, manque absolu d'expérience agricole et commerciale.

Tel concessionnaire eût été merveilleusement en état de tirer du cultivateur annamite, grâce à la parfaite connaissance qu'il en avait, tout le parti possible. Mais son indigence de capitaux, empruntés pour la grande part, l'a obligé à leur faire donner le maximum de rendement : *per fas et nefas*, il a prêté à un taux blâmable, non seulement à ses métayers, mais aux cultivateurs des villages voisins. Par ce moyen, il est arrivé à grossir son pécule ; mais, en peu de temps, les évictions exécutées sur ses débiteurs ont vidé le pays de ses habitants. Tel autre a résisté longtemps à la tentation qu'offrait ce gain facile, mais, acculé bientôt par le besoin, y a cédé, et ainsi s'est interdit l'espoir de voir sa concession prospérer et se transformer un jour en une rémunératrice propriété.

Ainsi deux années se sont écoulées. Notre apprenti colon est mûr pour l'entreprise. Pour visiter diverses concessions il a parcouru une partie de la moyenne région ; il a traversé et examiné les terres disponibles ; son expérience déjà grande lui a permis de discerner les avantages et les inconvénients de chacune d'elles. Son choix est fixé ; il s'est mis en instance de demande. Après quelques mois passés au chef-lieu à suivre

celle-ci, après plusieurs allées et venues entre Hanoï et le chef-lieu de la province où il demande à être concédé, et quelques voyages dans le bas delta à la recherche de renseignements sur les districts surpeuplés où il aura chance de trouver un bon et facile recrutement, il entre enfin en possession provisoire.

Avec du travail et de la méthode, au bout de cinq années le millier d'hectares qui lui a été concédé lui appartiendra en bonne et due forme et sera la source d'une rapide fortune.

Il a versé dans sa terre cent cinquante mille francs, deux cent mille peut-être; avant même d'être loti, il a consacré deux années de son existence à se préparer à son nouveau rôle. C'est, ajouté aux années pénibles du début de l'exploitation, un énorme effort. Quelle en sera la rémunération ?

La moitié de sa concession, cinq cents hectares environ, sont aptes à la culture du riz. Cette culture doit, au début de l'entreprise, primer toutes les autres. Elle seule est toujours rémunératrice, presque sans aléas si l'aménagement des eaux a été judicieusement établi; les profits qui en seront tirés soutiendront les essais de cultures industrielles commencés sur les coteaux, et permettront de les amener, patiemment, à réussite.

Au début, le riz nourrira son homme; bientôt, à lui seul, il l'enrichira : qu'on en juge.

Un hectare de rizières rapporte, bon an mal an, trois mille six cents kilogrammes de paddy; la récolte annuelle de la concession sera donc de dix-huit cents tonnes, soit neuf cents tonnes pour le concessionnaire. Le picul[1] de paddy, à son plus bas prix, vaut une piastre cinquante ou trois francs quarante-cinq centimes. La valeur de la récolte au moment de la moisson sera donc, pour la part du maître, d'environ soixante mille francs (62 100 francs). Mais des magasins ont été prévus pour conserver le paddy jusqu'à l'époque du tassement moyen des cours vers deux piastres (4 fr. 60), soit, à la vente, un nouveau bénéfice de vingt mille francs (20 700 francs). Au total, quatre-vingts mille francs.

On doit observer que ce rendement est obtenu dès la qua-

1. « Picul », mesure de 60 kilogrammes.

trième année et qu'à ce moment l'avance faite aux métayers a été remboursée.

De la quatrième à la dixième année, les bénéfices sont accrus de la vente de divers produits de culture ou d'élevage entrepris parallèlement à celle du riz. L'exploitation des bois et bambous par une coupe annuelle donnera, si deux cents hectares en constituent le lot, un revenu allant de dix mille à quinze mille francs; le coton, le café, la canne à sucre peuvent donner, dès la cinquième année, pour une cinquantaine d'hectares, de douze à treize mille francs; les tubercu-leux, les céréales autres que le riz (maïs, mil, etc.), pour trente hectares environ, trois mille francs. L'élevage, chevaux et bœufs, sept à huit mille francs; puis la basse-cour, et surtout les porcs nourris en grand nombre avec les déchets des habitations, deux à trois mille francs.

Enfin, chaque année, les métayers apporteront, presque tous, au propriétaire, dès la récolte, la majeure partie de leur paddy disponible, soit six à huit mille hectolitres qui seront revendus par lui au moment de la hausse périodique avec un bénéfice de 25 p. 100 : soit encore sept à huit mille francs.

La récapitulation des bénéfices annuels bruts donne donc, pour les sept premières années de pleine exploitation :

Paddy	Fr.	60 000
Bénéfices sur les cours		27 000
Bois et bambous		10 000
Cultures industrielles		12 000
Cultures diverses		3 000
Élevage et basse-cour		10 000
TOTAL	Fr.	122 000

Au total, cent vingt-deux mille francs, desquels il convient de déduire les divers frais d'exploitation et l'entretien du concessionnaire, environ quarante mille francs.

Mais, dès la dixième année, la propriété est en plein rendement et les cultures industrielles ont pris leur développement normal ; l'accroissement des revenus est alors non seulement à proportion de la quantité des nouveaux terrains mis chaque année en culture, mais encore il s'accélère par une meilleure conduite des plants, de la récolte et de la vente. Le

café, le thé, le coton surtout portent à cent cinquante mille francs le revenu brut, et à cent mille francs le bénéfice net.

Comment, en résumé, se soldera, après quinze ans, la balance de cette concession ?

Les bénéfices des trois premières années sont négligés : ils ont été reportés sur l'exploitation, ainsi que les soixante-quinze mille francs d'avances remboursés par les métayers. La quatrième année rapportera vingt mille francs en bénéfices nets ; la cinquième trente mille, la sixième quarante mille, et ainsi de suite jusqu'à la dixième, qui atteint quatre-vingts mille. Ces sept années laissent donc un bénéfice net de trois cent cinquante mille francs. Dans la période quinquennale suivante, où la propriété est en plein rendement, le bénéfice net annuel est de cent mille francs. Soit, en quinze ans, huit cent cinquante mille francs, près d'un million de francs, si l'on tient compte que les placements solides au Tonkin donnent facilement un intérêt de 10 p. 100. Dès lors, la propriété sera estimée, sans grand mécompte possible, sur la base d'un revenu de 30 p. 100, soit environ trois cent mille francs !

Quinze années de travail et deux cent mille francs de capital, pour un bénéfice net, encaissé, de quinze cent mille francs.

Certes, il y a dans ces promesses de quoi tenter bien des cerveaux hardis qui ne trouvent plus guère en France une satisfaction suffisante à leur goût des entreprises hasardeuses, à leurs besoins de liberté et de plein air. Cependant, on ne saurait trop le répéter, les jeunes gens qu'attirent vers le Tonkin de semblables perspectives ne doivent pas oublier que, sans une expérience déjà grande et les capitaux nécessaires, toute entreprise de ce genre est vouée à un insuccès certain.

E.-P. DE GUZMAN

QUESTIONS EXTÉRIEURES

LA MACÉDOINE

Pendant deux mois, pour des raisons de santé, j'ai dû interrompre cette chronique. De grands événements ont eu lieu. La visite du roi d'Angleterre comptera parmi les plus importants si elle rouvre entre les deux pays une ère de véritable confiance, et si les deux Gouvernements reprennent l'habitude de discuter leurs intérêts parfois rivaux, en faisant toujours crédit au partenaire de sa bonne foi et de sa bonne volonté. Les derniers événements du Maroc ont déjà mis à l'épreuve cette entente franco-anglaise : elle y a résisté. Voilà donc nos troupes engagées à Figuig. Une fois encore, le Parlement aura eu la main forcée et, demain, nos troupes seront peut-être en pleine campagne militaire sur le territoire marocain. Il faudrait pourtant que l'on nous dît clairement comment on nous a menés là. Il semble que, depuis six mois, on ait tout fait pour rendre cette expédition inévitable. A qui remontent les responsabilités? Si l'on eût écouté le dernier gouverneur de l'Algérie, disent les Algériens, une simple police, active mais peu nombreuse, énergique mais sans inutiles violences, nous eût évité cette échauffourée de Figuig. Pourquoi sommes-nous obligés de tirer aujourd'hui six cents obus, quand, il y a trois mois, il eût suffi de montrer le gourdin? L'ignorance et l'inhabileté, dont pourtant on ne saurait faire la part trop large dans la récente conduite de la métropole envers l'Algérie, n'ont pas été, dit-on, les seules causes d'erreur. On incrimine, à tort ou à raison, les rivalités et les ambitions personnelles. Dans un Parlement qui aurait un réel souci de nos intérêts matériels et politiques, il faudrait que toute cette affaire nous fût expliquée.

Si, longuement, je n'avais exposé déjà les théories et projets de M. Chamberlain touchant le *Zollverein* panbritannique, je consacrerais la présente chronique au dernier discours du ministre anglais. Ce discours n'a pourtant rien de nouveau que d'avoir été prononcé à la Chambre des communes : depuis longtemps, M. Chamberlain le promenait de *meetings* en *garden-parties*. Il soulève et soulèvera de longues polémiques. Il mérite toute notre attention. Que demain les théories protectionnistes regagnent en Angleterre la bataille perdue voici plus de cinquante ans : ce n'est pas seulement la vie anglaise qui pourra se trouver en jeu ; c'est aussi la nôtre, l'existence ou tout au moins la fortune de nos agriculteurs. Mais nous avons le temps de méditer encore ces lointaines hypothèses. Je reviens du Levant. Je voudrais aujourd'hui parler de la Macédoine.

Quand, au début du siècle dernier, les brûlots de Canaris et de ses émules faisaient sauter les flottes turques de guerre et de commerce — et parfois aussi les vaisseaux européens, — toute l'Europe civilisée acclamait ce réveil des nations levantines et M. le vicomte de Chateaubriand, qui n'était pas un anarchiste, saluait de sa plus belle prose ces héros qui si galamment savaient risquer leur vie :

L'audacieuse entreprise de Canaris sur le port d'Alexandrie a été au moment de tarir cette source de peste et d'esclavage que l'Afrique fait couler vers la Grèce... Si les gouvernements étaient assez barbares pour souhaiter la destruction des Grecs, il ne fallait pas laisser à ces derniers le temps de déployer un si illustre courage. Il y a trois ou quatre ans, une politique inhumaine aurait pu nous dire que le fer musulman n'égorgeait qu'un troupeau d'esclaves révoltés. Mais aujourd'hui, serait-elle reçue à parler ainsi d'un sang héroïque? L'univers entier se lèverait contre elle. On se légitime par l'estime et l'admiration que l'on inspire : les peuples acquièrent des droits à la liberté par la gloire [1].

Voilà ce qu'en 1825 imprimait M. de Chateaubriand, ancien ministre des Affaires étrangères, et Canaris le brûlotier pouvait envoyer son jeune fils à Paris : monseigneur le duc d'Orléans, le futur Louis-Philippe, s'honorait de conduire aux Français, dans sa propre loge, ce fils de « rebelle », de « brigand », de « pirate », de « jacobin », de « révolutionnaire », — ainsi

1. Chateaubriand, éd. Lefèvre-Ladvocat, t. XX, p. 405.

parlaient les honnêtes gens et la presse officieuse. Car les honnêtes gens proclamaient avec M. de Metternich que « les Grecs s'étaient discrédités par leur conduite insensée et atroce », et ils croyaient avec l'empereur Alexandre « remarquer dans les troubles du Péloponnèse le signe révolutionnaire[1] ». Mais M. de Chateaubriand reprenait :

> Les Canaris et les Miaoulis auraient été reconnus pour véritables Grecs à Mycale et à Salamine... Les Grecs sont-ils des rebelles et des révolutionnaires? Non.
>
> Forment-ils un peuple avec qui l'on puisse traiter? Oui.
>
> Ont-ils les conditions sociales voulues par le droit politique pour être reconnus des autres nations? Oui.
>
> Est-il possible de les délivrer sans troubler le monde, sans diviser [l'Europe], sans prendre les armes, sans même mettre en danger l'existence de la Turquie? Oui, et cela dans trois mois, par une seule dépêche collective souscrite des grandes puissances de l'Europe ou par des dépêches simultanées exprimant le même vœu. Ce sont là de ces pièces diplomatiques qu'on aimerait à signer avec son sang[2].

Aujourd'hui, parlant des Macédoniens, Dieu me garde de reprendre à mon compte ces paroles de Chateaubriand! Je sais trop ce que l'on risque à faire « l'apologie du crime et de l'assassinat ». Pendant que les brûlotiers de Salonique se flattaient de montrer au monde comment un Macédonien sait mourir, nous avons entendu à nouveau le concert de la presse vertueuse, des grands ministres et des honnêtes gens déclarer que ces brigands avaient à jamais discrédité leur cause par leur conduite atroce et insensée.

C'est donc affaire entendue, jugée : les Macédoniens sont des criminels, des jacobins, des assassins : ils ont « le signe révolutionnaire » ou, comme nous disons aujourd'hui, anarchiste. Leurs brûlotiers méritent, et au delà, tout ce que l'on pouvait dire, en 1825, de Canaris et de Miaoulis. Ils n'ont même aucune des excuses que l'on pouvait alléguer à la décharge des Grecs. Car ils n'ont derrière eux ni Mycale ni

1. Gentz, *Dépêches aux Hospodars*, t. II, p. 140. Prokesch, III, p. 157. Il faut lire sur tout ceci l'excellent livre de M. G. Isambert, *l'Indépendance Grecque et l'Europe*, Plon, Paris, 1900. La carte que je donne ici est une reproduction de l'Atlas Vidal-Lablache.

2. Chateaubriand, *Note sur la Grèce*, p. 32.

Salamine. Ils ne descendent pas des gens de Marathon. Ils ne trouveraient dans leurs ancêtres qu'un exemple séculaire d'obéissance, de servitude, de vertu. Il y a cinquante ans encore, leurs grands-pères tenaient à honneur de prendre les restes du Turc, et leurs grand'mères d'être violées par le moindre aga :

L'étendue et la fécondité des plaines obligent les grands propriétaires [turcs] de se pourvoir, un peu avant la récolte des grains, d'un grand nombre de moissonneuses montagnardes. Ces filles arrivent sous la conduite de deux ou trois jeunes hommes... Leur habitude est de se familiariser avec les Turcs subalternes qui commandent dans les métairies. Elles sont très flattées quand elles parviennent à attirer les regards des agas de second ordre. S'il arrive qu'à leur retour [dans leur village] elles deviennent mères, cette preuve de leur fécondité ne les empêche pas de se marier. Une fois épouse, leur rôle de moissonneuse est fini; elles ne sortent plus de leurs villages et s'honorent d'être fidèles à leurs maris [1].

Les petits-fils de ces femmes vertueuses sont sans excuse d'être devenus les révolutionnaires d'aujourd'hui.

*
* *

Mais comment le sont-ils devenus? A entendre le langage actuel des chancelleries européennes, on croirait vraiment qu'elles oublient et que nous pouvons oublier le rôle joué par elles en Macédoine. Devant l'insurrection grecque, jadis, les Puissances pouvaient encore protester de leur indignation ou feindre l'étonnement. En 1825, la Russie, reniant ses efforts de 1770, l'Autriche, cachant les excitations de ses émissaires, l'Angleterre et la Prusse, fidèles amies du Turc, avaient beau jeu pour rejeter le mal sur la seule contagion de nos idées révolutionnaires et pour dire, avec le tsar Alexandre, « que le mouvement avait son centre en France, qu'Ypsilanti serait allé chercher ses instructions à Paris, s'il n'eût voulu hâter l'explosion pour secourir les Italiens, et qu'il n'y avait plus qu'un intérêt commun à tous les souverains, celui de combattre l'esprit révolutionnaire [2] ». Admirable langage dans la

1. Cousinery, *Voyage en Macédoine*, t. I, pp. 94-95.
2. Viel-Castel, IX, p. 517.

bouche d'un autocrate, qui avait fait d'Ypsilanti son aide de camp, son ami, son favori, et qui, parmi ses ministres, comptait Capodistrias, le futur président du gouvernement hellénique!

Des journaux étrangers reprennent aujourd'hui cette même accusation contre la France et les menées françaises. C'est encore notre faute, paraît-il, si les Macédoniens se révoltent : pour un peu, on oserait nous dire que les bombes de Salonique sont venues de Paris! Je sais bien que l'on ne prête qu'aux riches. Mais devant l'histoire et la reconnaissance du genre humain, quand viendra le jour de mesurer l'œuvre accomplie depuis un siècle par nos disciples ou nos imitateurs, nous serons assez riches de gloire pour ne point voler à d'autres la part qui leur doit revenir. En Macédoine, nous n'avons été les ouvriers que de la vingtième heure. Tout le mérite de la révolution macédonienne revient à la Russie d'abord, aux Puissances continentales ensuite.

Jusqu'à ces dernières années, la France ignorait les Macédoniens. Ce n'étaient pour nous que des Thraces, des Péoniens, des Slavons, chair à marché d'esclaves, peuples sauvages et presque mythiques au fond d'un pays inconnu. Nous les ignorions ou, ne les connaissant que par les diatribes des Grecs anciens et modernes, nous les méprisions. A vrai dire, nous les ignorons encore. Il faut voir dans notre presse quotidienne les étranges découvertes que nos journalistes font là-bas... L'Europe entière partageait, d'ailleurs, notre ignorance et notre mépris. C'est la Russie qui, la première, se tourna vers ces misérables et proclama que ces Slavons étaient pourtant des hommes, des chrétiens, des frères. Pendant vingt-cinq ans, de la guerre de Crimée à la guerre des Balkans, la Russie ne travailla qu'à réveiller ces paysans soumis, résignés, abrutis. Vers 1850, de toutes les provinces de l'Empire ottoman, la Macédoine était la plus tranquille, la plus satisfaite de son abjection. Elle ne tolérait pas seulement avec patience la tyrannie turque. Elle subissait encore et elle chérissait l'exploitation grecque. Car elle avait deux maîtres à Constantinople : le Sultan et le Patriarche. De Constantinople, outre les officiers temporels du Sultan avec leur cortège d'avanies, de « mangeries » et de violences, elle recevait

encore, elle accueillait la meute affamée des moines, prêtres, évêques et autres agents spirituels du Patriarche. De concert, également intéressés à garder cette Macédoine, le Sultan et le Patriarche travaillaient et parvenaient sans peine à la maintenir dans l'ignorance. Délibérément, patiemment, guidée par les desseins politiques de ses diplomates, mais entraînée aussi par la ferveur populaire de son christianisme médiéval, la Russie, déclarant la guerre au Sultan comme au Patriarche, vint transformer cette ruche de discipline en un guêpier de révolution.

Au lendemain de la guerre de Crimée, ce fut en Macédoine que la Russie installa le centre de sa croisade panslaviste. Pour arracher ces frères slaves à la barbarie turque et à la « corruption » grecque, la Russie, pendant vingt-cinq ans (1853-1878), prêcha et soudoya la révolte contre les maîtres légitimes. Elle n'excita pas seulement les sujets contre le souverain temporel. Elle osa soulever les fidèles contre le chef spirituel. Elle crut avoir rempli la moitié de sa tâche quand, en 1870, les Macédoniens répudièrent l'obédience du Patriarche, chef et père de tous les orthodoxes, quand ils ne voulurent plus, entre le Christ et leurs prières, que l'intermédiaire de leur propre clergé : ce fut pour transformer ces dévôts orthodoxes en schismatiques, que la Russie fit alors créer par le Sultan, khalife (successeur) de Mahomet, un Exarque slave qui prit siège à Constantinople en face du Patriarche grec. Et la Russie pensa que son œuvre était complète quand, au traité de San Stéfano, elle enleva cette province de Macédoine à l'Empire ottoman pour en donner la libre possession aux Slaves indigènes. En 1878, les vingt-cinq ans de propagande russe étaient couronnés de succès : affranchie du Turc, délivrée du Grec, la Macédoine était doublement libre.

Mais au Congrès de Berlin les Puissances continentales remirent de nouveau la Macédoine entre les mains du Sultan. Sans protestation, la Macédoine rentra sous la courbache. L'œuvre russe était encore toute superficielle. Les germes d'indépendance n'avaient pas encore poussé de racines profondes. La Macédoine avait accepté les ordres de la Russie : elle accepta de même les décisions du Congrès de Berlin. Alors que les

Albanais, Monténégrins, Grecs et Roumains, refusant de céder aux injonctions de l'Europe, menaçaient de recourir aux armes, la docile Macédoine se prêta à toutes les fantaisies. Sans révolte donc, elle redevint turque. Et, comme la Russie semblait tout à coup renoncer à cette politique panslaviste qui avait été la grande pensée de deux règnes, il est probable que, sans révolte, la Macédoine vivrait encore sous la courbache, si depuis vingt-cinq ans (1878-1903), reprenant l'œuvre russe à leur manière, ces mêmes Puissances continentales, qui rendaient la Macédoine à la Turquie, n'avaient dressé les Macédoniens à la révolution. Quand les Comités parlent aujourd'hui d'autonomie et de réformes, quand ils appellent une intervention militaire et un contrôle de l'Europe, quand ils usent de bombes et d'engins savants, ce ne sont là ni formules ni instruments qu'ils aient inventés d'eux-mêmes. De 1853 à 1878, la politique russe avait conduit la Macédoine esclave et bigote vers le schisme et vers l'indépendance; de 1878 à 1903, ce sont les idées et les méthodes allemandes qui, des Macédoniens inertes et ignares, ont fait les révolutionnaires *scientists* que les bombes de Salonique nous ont révélés.

L'Allemagne officielle et son Empereur peuvent afficher leur amour du Sultan et étendre sur la Turquie leur protection toute-puissante. Mais pendant que Berlin cajole et protège le souverain, quel rôle Vienne a-t-elle rempli auprès des sujets, dans les provinces et dans les principautés vassales? Cette œuvre du cabinet autrichien fut secrète. Longtemps encore, elle restera pour le public mystérieuse. Il suffit pourtant d'avoir vécu quelques semaines en Macédoine pour savoir la propagande efficace faite autour de chaque consulat autrichien, les cadeaux, pensions et promesses distribués, les ententes, petits complots et grands projets, — et l'exemple de la Bosnie et de l'Herzégovine, sans cesse rappelé aux malheureux Macédoniens : la Bosnie et l'Herzégovine, terres slaves comme la Macédoine, si misérables jadis sous le joug turc, comme la Macédoine, si florissantes aujourd'hui, dit-on, vrai paradis à la porte de l'enfer balkanique, depuis que l'Autriche s'est chargée du bonheur de ces provinces qui demeurent néanmoins parties intégrantes de l'Empire

ottoman. Quand les Macédoniens réclament aujourd'hui le même sort, quand ils demandent à rester sujets ottomans, mais à vivre sous la tutelle effective des Puissances, il faut bien reconnaître que la prédication autrichienne a fait quelques disciples ou, tout au moins, fourni quelques articles du programme.

Mais cette propagande des agents officiels, malgré son adresse et malgré sa durée, n'eut que de médiocres effets, comparée à d'autres forces révolutionnaires que l'Autriche et, par son intermédiaire, l'Allemagne déversaient incessamment sur la Macédoine. Pour ne parler ici que de deux de ces forces, croyez-vous qu'un peuple puisse longtemps rester dans la servitude et s'y vautrer avec complaisance, quand vous lui fournissez des chemins de fer et des écoles?

La locomotive est le plus fort des engins, le premier des signes révolutionnaires. Qui donc a poussé jusqu'à Salonique, à travers toute la Macédoine, les locomotives allemandes? qui donc a rêvé et qui donc s'efforce de faire de cette ligne macédonienne la grand'route de la civilisation et du commerce entre l'Europe et le Levant, entre les mers du Nord et les mers ou les océans du Sud, entre Hambourg et le Pacifique? qui donc a déjà fait de Salonique juive le meilleur correspondant de Vienne et de Francfort? Vous voulez que la Macédoine reste barbare, reste pauvre, et chaque jour vous lui faites passer devant les yeux l'image triomphante de la civilisation et de la richesse! Vous voulez que la Macédoine reste en léthargie, et chaque jour vous lui déchirez les oreilles de ces sifflets qui viennent à bout de tous les sommeils! Quand, au long des voies ferrées, l'Europe se met en marche vers le bonheur, vous pensez que la seule Macédoine piétinera dans sa misère! Mais calculez un peu combien de fois, depuis vingt ans, au passage de chacun de vos convois, un vent de liberté est venu balayer cette plaine. Supputez les semences de révolution qui, depuis un quart de siècle, chaque jour, à chacun de vos arrêts, sont tombées de vos journaux, de vos lettres, de vos moindres écrits. Ne feignez plus d'étonnement hypocrite quand, après vingt ans de cette propagande quotidienne, les Macédoniens, faits à votre langue, vous répètent le cri dont vos agents ébranlent leurs convois:

« *Fertig!* nous sommes prêts ! » Ce sont vos rails qui ont galvanisé cette Macédoine inerte. Ce sont vos commis-voyageurs, vos ingénieurs, vos chefs de gare, vos correspondances, toutes vos relations de commerce et d'affaires qui ont fait entrevoir à ce peuple la possibilité, la nécessité du règne de la justice. Les voyages, dit-on, forment la jeunesse des hommes ; les chemins de fer forment bien plus vite encore l'enfance des peuples.

Et les écoles ! On va répétant que c'est la Bulgarie, la propagande bulgare, les maîtres bulgares, les écoles et gymnases bulgares qui, du Macédonien, ont fait un anarchiste. Assurément, on ne pourra jamais grandir outre mesure cette œuvre scolaire des Bulgares, ni exagérer le rôle de la Bulgarie dans le réveil de la Macédoine : si, pour la diffusion de la culture, des sciences et du progrès, proportionnellement à leurs ressources, toutes les puissances européennes avaient fait à travers le monde un effort égal à celui de la Bulgarie en Macédoine, il ne resterait plus un barbare ni un illettré à la surface de la terre. Mais pense-t-on réellement nous faire croire que la seule Bulgarie, illettrée elle-même et barbare il y a vingt-cinq ans encore, a d'elle-même projeté, entrepris et accompli cette besogne civilisatrice?

La Bulgarie, au lendemain du traité de Berlin, n'était qu'une expression géographique : sans personnalité, sans vie, ce n'était qu'un morceau de la grande nébuleuse du panslavisme. Abandonnée à elle-même, elle serait restée dans l'inconscience et la torpeur : elle mettrait encore son bonheur et sa gloire à n'être qu'un instrument aveugle de l'autocrate moscovite. Qui donc, au lendemain du Congrès de Berlin, décida que le Bulgare ne resterait pas un autre Cosaque? Qui, depuis vingt-cinq ans, a mis toute sa politique à tirer la Bulgarie des ténèbres et du servage? Qui voulut en faire un morceau d'Europe, un rempart et une avant-garde de la civilisation européenne en face de la servitude et de l'obscurantisme levantins? Qui soutint Stamboulof dans son œuvre révolutionnaire, et le prince Ferdinand dans sa politique libératrice?

***

Depuis vingt-cinq ans, les Bulgares, gouvernement ou citoyens, n'ont été que les disciples de la culture germanique, les pionniers intellectuels de l'Allemagne dans le *Drang nach Osten*. Ils accourent aujourd'hui à nos écoles et à nos universités françaises parce qu'après vingt-cinq ans d'hégémonie allemande ils découvrent — et le reste du monde avec eux — que la France malgré tout redevient la suprême éducatrice des peuples. Mais dans ce dernier quart de siècle ce fut aux universités allemandes qu'alla s'instruire la jeune Bulgarie. La lumière bulgare au Levant ne fut qu'un reflet du soleil germanique. En Macédoine même, il suffit de comparer les écoles bulgares aux écoles rivales pour constater la différence.

Les Grecs, imbus de nos méthodes anciennes, trop longtemps formés à la routine d'où nous sortons aujourd'hui, distribuent encore dans leurs gymnases macédoniens cette culture littéraire, cette culture désintéressée, qui fournissait, paraît-il, à la France du XVIIe siècle son peuple d'« honnêtes hommes », mais qui ne donne plus à la Grèce d'aujourd'hui que ses nuées de bavards et de politiciens, de médecins-députés et d'avocats-ministres. Fondés sur le modèle des écoles-réelles de l'Allemagne, imbus des nouvelles méthodes allemandes, les gymnases bulgares ont tourné les Macédoniens vers les études scientifiques et utilitaires, vers la connaissance du monde actuel et vers le souci des réalités : ils en ont fait des citoyens du XXe siècle, capables de gagner leur vie et de servir le corps social. A la première visite de deux écoles grecque et bulgare, la différence saute aux yeux : où l'un met une éprouvette entre les mains de ses élèves, l'autre n'aura qu'un Démosthène et jurera par les défunts de Marathon. A la première rencontre aussi de deux révolutionnaires grec et bulgare, est-il besoin de dire que la même différence éclate? Sur la route du Turc, le Grec ne sait plus mettre aujourd'hui que des injures homériques; le Bulgare y place les derniers produits de la chimie européenne.

Aussi les Grecs affichent à l'endroit du Macédonien, élève du Bulgare, le mépris que dans nos lycées jadis les seigneurs

du « classique » témoignaient aux travailleurs du « spécial ». Pour les Grecs, le Macédonien n'est toujours qu'un Thrace sans culture, un Barbare sans parole articulée, une brute, un esclave. Étrange méprise qui pèse lourdement sur les affaires balkaniques et qui pèsera plus lourdement encore sur l'avenir de l'hellénisme ! Car les Grecs se figurent à tort qu'ils ont toujours dans le monde levantin le monopole de la culture et de « l'Idée ». Ils pensent être les seuls à défendre la cause de la civilisation et du progrès. Ils s'imaginent (c'est ce qu'ils lisent dans Hérodote) que, seuls, ils peuvent être le boulevard de l'Europe contre l'Asie. Ils ne veulent voir dans le Bulgare que ce qu'il était il y a vingt-cinq ans, une avant-garde du Cosaque vers Constantinople, un suppôt de l'ignorance et de la barbarie. Confiants dans ce monopole imaginaire, les Grecs s'endorment en de trompeuses espérances. Comme le triomphe de l'idée sur la force, de l'humanité sur la brute, leur semble inévitable, ils escomptent que du même coup la marche naturelle des choses amènera leur propre triomphe. Quand leurs meilleurs amis (et j'ai quelque droit à être compté parmi ceux-là) leur conseillent de prendre garde, quand on leur parle de culture bulgare et d'idée macédonienne, ils ne répondent que par des haussements d'épaules ou des soupçons injurieux : aux Athéniens d'aujourd'hui, ne parlez pas du Bulgare (je viens d'en faire l'expérience) sans y joindre les épithètes de *sauvage* et de *fauve* : vous ne seriez qu'un « bulgarophile » et un « vendu ».

Et pourtant, elle est là, terrible concurrente de l'hellénisme, cette culture bulgare, ambitieuse de vivre, outillée à la moderne, armée de science, assouplie aux exercices et aux méthodes germaniques. Elle est là, cette idée macédonienne, dont les Grecs s'entêtent à nier l'existence et dont ils feraient mieux de mesurer la grandeur et les chances d'avenir ! Car cette idée macédonienne porte peut-être en elle des germes que, serbe, bulgare ou grecque, les autres idées balkaniques n'avaient et n'ont pas. Serbe, bulgare ou grecque, ces idées jusqu'ici n'ont été que nationalistes : elles ne visent qu'au renversement de l'oppression étrangère ; elles ne rêvent que l'extension indéfinie des frontières nationales aux dépens de la turquerie ou des chrétientés voisines. Le Grec en particu-

lier se figure que le monde sera régénéré, pacifié, heureux, à la minute où la croix hellénique sur fond bleu remplacera le croissant turc sur fond rouge, et que le problème levantin sera résolu quand les préfets grecs siégeront aux *konaks* des pachas, quand, à Sainte-Sophie redevenue chrétienne, quelque successeur de Constantin reviendra ceindre la couronne. Les Macédoniens ont des visées plus hautes, des soucis plus lointains.

Les ambitions d'une petite patrie et l'égoïsme d'une petite race ne leur semblent pas le but idéal. Changer l'oppression turque contre la dépendance grecque, serbe ou bulgare, ne leur semble pas un gain suffisant. Ils savent que leur Macédoine est peuplée de Bulgares, de Serbes, de Grecs, de Valaques, de Juifs, de Turcs et d'Albanais. Ils veulent qu'elle ne devienne la conquête exclusive et la victime d'aucune race particulière, mais que tous les peuples y puissent coexister. Ils se proclament donc fédéralistes. Ils demandent à leurs adeptes que chacun dépose son égoïsme national et travaille d'abord au développement de la communauté macédonienne pour préparer l'établissement de la fédération balkanique. Ils constatent l'impuissance des Grecs, Bulgares ou Serbes isolés. Ils sentent, d'autre part, que longtemps encore Constantinople restera aux mains de l'ennemi ou qu'elle ne troquera l'esclavage turc que contre la servitude moscovite. Placée au centre des petits États, ils voudraient que leur Macédoine devînt le trait d'union entre les races et les langues; le commerce de Salonique, pensent-ils, grouperait en un *Zollverein* tous les intérêts de la péninsule.

Ce sont-là, peut-être, ambitions chimériques, mais ce sont aussi ambitions nouvelles au Levant. Ni le Grec, ni le Bulgare ne les avait encore formulées. Le Grec surtout est si peu fait à les comprendre, qu'il est tout prêt à les nier. Depuis un siècle, notre culture française ne l'a dressé qu'aux conceptions unitaires; il ne peut imaginer qu'un État unifié, centralisé, à la mode française. Aussi met-il en doute la sincérité des Macédoniens. Ce ne sont, à l'entendre, que Bulgares masqués qui, demain, feraient de la Macédoine autonome ce qu'ils ont fait déjà de la Roumélie, une province de la grande Bulgarie. « La Macédoine révolutionnaire n'est, disent les Grecs, que

l'agent secret de la Bulgarie officielle. Les Comités et l'Organisation Intérieure n'ont de racines qu'à Sofia. C'est moins aux Turcs et à l'Islam qu'à l'hellénisme et aux Grecs de Macédoine que les Comités ont déclaré la guerre. » Ainsi parlent les journaux d'Athènes, et de bonne foi souvent, car les faits leur apparaissent ainsi. Mais la vérité est quelque peu différente.

Les Comités se sont attaqués souvent aux Grecs de Macédoine ; des bombes ont été dirigées surtout contre les Grecs de Salonique. Ce sont là faits indiscutables. Mais les Comités protestent que les querelles ou rivalités nationales n'avaient que faire en tout ceci. « Pour nous défendre, disent-ils, nous devons être impitoyables envers les espions, mouchards et agents de la police turque : nous avons donc exécuté, sans distinction de race, tous les dénonciateurs. Il s'est trouvé qu'en majorité c'étaient des Grecs : c'est que les Grecs, aveuglés par leur propagande nationale, se sont faits les auxiliaires des Turcs, que le gouvernement d'Athènes s'est fait le bras droit d'Abd-ul-Hamid et que systématiquement il a organisé et payé la délation contre nous. »

Sur ce premier point, les rapports consulaires de notre dernier *Livre Jaune*, les déclarations et les actes mêmes du gouvernement grec[1] montrent que les Comités disent vrai. Il est malheureusement vrai que les directeurs de l'hellénisme l'ont engagé dans une voie qui ne peut le mener qu'à la honte. Athènes, qui recevait il y a six ans les réfugiés de Crète et de Thessalie, est aux pieds de l'ambassadeur turc. Roi, princes et ministres sont trop honorés de recevoir les grands cordons d'Abd-ul-Hamid. Les étudiants d'Athènes adressent au Sultan leurs félicitations les plus humbles. Des officiers grecs sont allés rejoindre cette armée turque, dont ils avaient en Thessalie si bien mesuré la maîtrise. Quand ils dressent à Lamia la statue d'un héros de l'Indépendance, les Hellènes prennent bien garde de réveiller en leurs discours

1. On lit dans le *Temps* du 5 juin 1903 : « Une nouvelle qui produit ici (Salonique) une pénible impression est celle de l'arrestation à Volo de trente *comitadjis*, leur embarquement à bord d'un vapeur de la compagnie Hadji-Daoud, sous prétexte de les renvoyer chez eux, et leur livraison à la police turque de Salonique. Le fait n'a pas besoin de commentaires. »

les vieilles indignations et le vieil enthousiasme : on croirait vraiment, à les entendre, que Diakos, Kolokotronis, Odysseus et Canaris étaient déjà les plus fidèles amis de la Porte, — les plus zélés valets du bourreau.

Cette alliance gréco-turque, qu'ils viennent de conclure, est une véritable faillite morale. J'ai peur que la liquidation n'en soit un jour désastreuse. En 1893, quand les politiciens d'Athènes, reniant les dettes de l'État, déclarèrent que la Grèce faisait banqueroute à ses créanciers, tous les amis de l'hellénisme leur prédirent en vain qu'une telle mauvaise foi serait trop tôt récompensée : trois ans plus tard, commissaire des financiers européens, l'empereur d'Allemagne, prenant les Turcs pour recors et les amenant jusqu'à Domoko, ne fit que vérifier cette prophétie. Aujourd'hui, moins de dix ans après, voici que, reniant tout le passé de leur peuple, ces mêmes politiciens font banqueroute à la solidarité qui devrait unir toutes les victimes. Nous avions déjà vu, pendant la guerre sud-africaine, ces descendants de Léonidas célébrer des messes pour le triomphe des armes anglaises. Se rendent-ils compte que devant le monde civilisé il devient de jour en jour plus difficile de plaider leur cause? En un jour prochain (et ce jour peut-être est plus proche qu'ils ne pensent : la Macédoine succombant demain, ce serait après-demain peut-être que, rentrant chez eux, les *rédifs* — réservistes — d'Anatolie voudraient se venger ou se payer sur le chrétien des fatigues de la campagne), si Abd-ul-Hamid reprenait contre leurs frères de Smyrne, d'Asie-Mineure et des Iles la politique expéditive qui lui a réussi contre les Arméniens, les Grecs pensent-ils que leur conduite actuelle leur aurait gagné la sympathie et la pitié de l'univers?...

Les Comités disent encore : « Pour subsister, il nous faut de l'argent, et nous voulons que ceux-là paient la révolution, qui de la révolution profiteront le plus. Les riches verraient décupler leur fortune si demain la Macédoine était libérée : terres, maisons, propriétés décupleraient de valeur au départ des « mangeries » turques. Voulant que les riches contribuent au *prorata* de leur fortune, nous avons violenté tous ceux qui refusaient. Les journaux d'Athènes n'ont enregistré que les Grecs. Mais, sans distinction de race, nous avons heurté

ou forcé la porte de tous les riches. Au décuple, la révolution remboursera ces emprunts forcés. » Voilà sans aucun doute un raisonnement révolutionnaire : il témoigne, du moins, de l'égale impartialité des Comités envers leurs victimes de toutes races. Ici encore, les rapports consulaires nous disent que slaves ou grecs, valaques ou turcs, les grands propriétaires macédoniens ont tous dû subir la loi des Comités : les Grecs avaient les journaux d'Athènes pour se plaindre ; leurs plaintes sont venues jusqu'à nous ; mais celles des autres ne furent ni moins vives ni moins répétées ; seulement elles ne furent enregistrées par personne.

Il ne faut donc pas mettre en doute la bonne foi des Comités quand, ni bulgares, ni serbes, ni grecs, mais macédoniens, ils proclament leur détachement absolu de toute petite patrie, leur désir actuel de Macédoine régénérée, et leur rêve futur de grande fédération balkanique. Telle est assurément leur conception directrice, et, d'ailleurs, tel est leur véritable intérêt : à la remorque des Grecs ou des Bulgares, les Macédoniens ne seraient pas grand'chose ; à la tête des peuples balkaniques, ils peuvent avoir un rôle de premier plan. Mais cette idée directrice, croit-on vraiment encore que d'eux-mêmes ils l'aient inventée ? ou cette conception fédéraliste, nous dira-t-on qu'elle leur fut transmise par nos révolutionnaires, par nos jacobins ? Que serait cette future Balkanie, sinon quelque autre Allemagne où, près des grands États, les moindres communautés conserveraient leur place, où, près des royaumes les républiques et villes libres subsisteraient, où Salonique juive et Kavala grecque administreraient leurs ports, comme Hambourg, Brême et Lubeck administrent les leurs, où l'intérêt commun concilierait les haines de races et les rivalités de clochers ?

« Impossibilités ! chimères ! dira-t-on. L'Allemagne n'a pu grouper sa fédération qu'autour d'une langue commune. » — L'avenir jugera la valeur de cette conception macédonienne. Mais, au centre de l'Europe, une fédération s'est agglomérée et maintenue dont l'existence peut sembler bien plus paradoxale. La Macédoine autonome et la Balkanie fédérée n'auraient, en fin de compte, à concilier que des Grecs et des Bulgares. Les autres races disparaîtraient bien

vite ou se fondraient sans peine. Au lendemain de l'autonomie, les Turcs quitteraient la Macédoine comme ils ont quitté le Péloponnèse et la Thessalie jadis ou, récemment, la Crète; ils reprendraient le chemin de leur Asie-Mineure. Les Valaques de Macédoine sont entièrement hellénisés déjà. De Serbe à Bulgare, la fusion serait rapide. Les Juifs de Salonique, gagnant plus d'argent dans leur commerce, ayant plus de sécurité dans leur ville affranchie, accepteraient à leur habitude un changement de nationalité. Et les Albanais iraient à qui saurait les prendre. Resterait donc à concilier des Bulgares et des Grecs, deux races, deux religions et deux langues. Comptez en Suisse le nombre de peuples, de dialectes, de cultes, de Français, d'Allemands, d'Italiens, de catholiques, de luthériens, de calvinistes, qui vivent en bonne intelligence sous le même drapeau fédéral.

Si j'invoque cet exemple de la Suisse, c'est qu'en réalité il fut d'un grand poids sur les conceptions macédoniennes : Genève fut, après les universités allemandes, un centre d'éducation pour les Bulgares et Slaves balkaniques. De Vienne et de Berlin, c'est par Genève que les étudiants slaves sont venus à nos universités françaises. Les idées et mœurs suisses ont pénétré les Macédoniens. C'est à l'image d'un canton suisse qu'ils façonneraient leur future Macédoine, à l'image de la fédération suisse qu'ils rêvent leur future Balkanie. Il ne faut donc pas les accuser de chimère : ils ont un modèle précis devant les yeux. Ils ne prennent point d'ailleurs leurs rêves ni leurs désirs pour la réalité. Ils savent qu'entre les misères du présent et le triomphe de ce lointain idéal la route sera longue, très longue, que des générations, des siècles peut-être s'useront à cette tâche et que, seule, une méthodique et invincible patience conduira quelque jour leurs peuples à ce règne de la fraternité.

Pour le moment, on les contenterait à peu. Ils ne réclament pour leur Macédoine ni autonomie ni indépendance ni même droits politiques : ils demandent seulement pour leurs peuples le droit à la vie, la possibilité du pain quotidien. On les proclame révolutionnaires : ils prient l'Europe de les mettre sous le régime de la justice et de la loi. On les dit socialistes, anarchistes, jacobins, que sais-je? ils veulent travailler (et le

mot travail, dans la bouche de ces paysans, n'est pas un vain mot) à l'exploitation de leurs terres; ils supplient qu'on leur garantisse seulement les fruits de leur travail. Ils disent que sous le régime hamidien la Turquie n'est plus habitable; sous un autre régime, ils accepteront encore cette Turquie avec tous ses défauts. Ils resteront sujets ottomans, si l'Europe le veut et tant que l'Europe le voudra. Mais que, dans cette Macédoine ottomane, la vie soit possible, l'atmosphère respirable! que la sécurité et la justice y paraissent quelquefois! que la civilisation et le bonheur s'y puissent implanter!

Voilà ce que demandent, ce que répètent tous leurs Comités. Et, d'une commune voix, depuis dix ans, les consuls européens, les voyageurs et les témoins impartiaux — et M. Constans lui-même — déclarent qu'en effet cette Macédoine hamidienne est intenable, non seulement à tout citoyen de tête et de cœur, mais à tout homme d'honneur et de foi. L'Europe entière a dû reconnaître enfin que cet état de choses ne peut plus subsister, que l'intérêt de la paix générale, à défaut du sentiment de la justice et des devoirs de la solidarité humaine, exige de promptes, efficaces et profondes réformes. On impose donc le plan de ces réformes à Abd-ul-Hamid et l'on dit aux Macédoniens : « Tenez-vous tranquilles! vous aviez tous les droits de vous plaindre; vous allez être satisfaits! » Patiemment, les Macédoniens attendent les réformes. Ils attendent durant six années (1896-1902). Puis il leur faut recourir à la menace pour que les Ambassadeurs donnent à la promesse de l'Europe un semblant d'exécution. Enfin voici les réformes promulguées (décembre 1902), et voici venir de Constantinople les inspecteurs et commissaires qui les doivent mettre en pratique. On écrit de Salonique le 15 décembre 1902 :

L'inspecteur général des provinces de la Roumélie, Hilmi Pacha, est arrivé à Salonique dans la soirée du 8 décembre, accompagné d'un général de division, de deux fonctionnaires et de plusieurs secrétaires. Il en est reparti le 12 pour Uskub. Pendant son séjour, il n'a guère quitté l'hôtel où il était descendu; il y a convoqué quelques fonctionnaires et s'y est fait apporter un certain nombre de dossiers. Il paraît s'être particulièrement occupé des questions financières.

Cette mission extraordinaire paraît avoir été accueillie avec le plus grand scepticisme, tant par le monde des fonctionnaires ottomans que par les diverses classes de la population. Elle avait été précédée, en effet, par un communiqué officiel résumant les soi-disant réformes dont l'Inspecteur devait préparer l'exécution. Or, on considère généralement ici que ce document, rempli, en grande partie, par la confuse répétition d'extraits de la législation en vigueur, ne contient en fait de dispositions nouvelles que des mesures insignifiantes ou plus nuisibles qu'utiles. Je ne fais que traduire l'opinion générale en la résumant comme suit : les nouvelles « réformes » consistent dans la multiplication de rouages coûteux et irresponsables ; il semble qu'on ait voulu organiser, non le progrès, mais la résistance. Cependant, si l'on veut parer à l'éventualité de plus en plus probable de troubles graves au printemps prochain, il est urgent d'introduire dans les provinces macédoniennes des réformes sérieuses et pratiques, susceptibles de rendre aux populations de toute race et de toute religion quelque confiance dans un avenir meilleur.

Cette lettre n'est pas d'un révolutionnaire à son Comité, ni même d'un correspondant à l'un de nos journaux. Elle est de notre consul de Salonique à notre ministre des Affaires étrangères. Elle figure dans le dernier *Livre jaune*, pp. 48-49, et, pour la commenter, on peut lire à la même page (15 décembre 1902), cette dépêche de notre chargé d'affaires à Constantinople :

Le Palais, la Porte et, d'une manière générale, tout le monde turc affectent de croire que les « instructions » du Sultan règlent définitivement la question macédonienne, et que, depuis leur promulgation, la situation s'est beaucoup améliorée. Cet état d'esprit ressort notamment d'un communiqué officiel publié ces jours derniers par les journaux turcs de la capitale. Mais la réalité est loin de correspondre aux dithyrambes des officieux turcs.

D'après tous les renseignements que je reçois et qui concordent avec ceux des autres Ambassades, jamais les exactions et les brutalités n'auraient été plus nombreuses de la part de la gendarmerie et de la troupe régulière. Des colonnes volantes sillonnent le pays pour rechercher les armes et les saisir ; pendant leurs perquisitions, elles sont logées chez l'habitant et profitent de cette circonstance pour dévaliser celui-ci. Le directeur du chemin de fer de Salonique-Monastir me disait avant-hier que, le jour de paye, les employés de la Compagnie étaient régulièrement dépouillés par les soldats chargés de garder la voie. L'Ambassadeur de Russie m'a entretenu de ce

redoublement de persécution : il constate que les violences des Turcs affolent la population macédonienne, qui émigre en foule dans la principauté de Bulgarie.

Quelques mois se passent (décembre 1902-février 1903). Le « redoublement de persécution et de violences », dont parle l'ambassadeur russe, les « exactions, brutalités » et pillages, que signale notre chargé d'affaires, et l'échec complet des prétendues réformes enlèvent aux Macédoniens, comme le prévoyait notre consul, « toute confiance en un avenir meilleur ». Ils se désespèrent. Ils gémissent. Ils osent se plaindre avec insistance. L'Europe leur répond alors par cette note austro-russe, dont en mars dernier j'entretenais mes lecteurs[1]. Mais les Comités, avec raison, disent que cette note est une perfidie, une trahison, et que l'Europe abandonne la Macédoine aux fureurs maniaques d'Abd-ul-Hamid. Pourtant, de chancellerie en chancellerie, ils envoient, pour plaider la cause macédonienne, des délégués qui, froidement, exposent la situation et, sans récrimination, humblement, implorent une dernière fois le secours des Puissances. Londres se tait. Paris et Rome donnent de bonnes paroles. Berlin dédaigne. Vienne et Pétersbourg menacent. Duo de Ponce-Pilates, la Russie, qui pendant vingt-cinq ans prêcha la révolte à ces malheureux, et l'Autriche, qui pendant vingt-cinq ans les dressa à la révolution, leur déclarent aujourd'hui qu'il faut rester sous le couteau, que le Sultan est leur maître légitime, absolu, et que l'obéissance à toutes ses folies est le premier de leurs devoirs... C'est alors qu'éclatent les bombes de Salonique (30 avril 1903).

Les Comités protestent aujourd'hui que ces attentats sont l'œuvre d'une folle minorité, que jamais le parti macédonien et l'Organisation Intérieure n'ont conseillé ni approuvé ces crimes et que le peuple macédonien ne saurait être responsable du coup de tête de quelques désespérés. Ils ajoutent (et le consul de France à Salonique confirme leur témoignage) que la police turque a connu d'avance les préparatifs de ces attentats, mais qu'elle a fermé les yeux, ne redoutant pas une conspiration sérieuse et espérant que deux ou trois

1. Voir la *Revue* du 15 mars 1903.

bombes éclatées lui permettraient une sanglante répression. Nous ne sommes point obligés de croire les Comités sur parole. Chacun de nous est libre de flétrir, comme il l'entend, cette sauvage équipée. Il s'est fait à Salonique un gâchage de vies humaines que toutes les protestations du monde ne sauraient réparer et que, pour mon compte, sachant la valeur du sang, je déplore et je maudis plus que personne. Arménie, Transvaal, Siam, Venezuela ou Maroc, j'ai toujours combattu toutes les politiques de meurtre et de violence : s'il est une maxime dont je sois pénétré, c'est le vieil adage des radicaux anglais : « la force n'est jamais un remède ». Mais je réserve mon indignation aux auteurs véritables, à ceux qui, depuis cinquante ans, poussèrent les Macédoniens vers cette impasse. Quant aux exécutants, je ne puis oublier qu'en portant la bombe ils savaient qu'ils allaient à la mort. Sans scrupule, ils ont versé le sang d'autrui ; mais, sans hésitation, ils ont donné le leur. Leur crime est peut-être inexpiable : leur courage fut sûrement héroïque.

***

Et maintenant que fera l'Europe ? Laissera-t-elle plus longtemps la représentation de ses droits et la garde de ses intérêts aux seules mains de la Russie et de l'Autriche ? On nous dit que ces deux Puissances ont en Macédoine des « intérêts supérieurs ». Je vois bien que l'Autriche a l'intérêt supérieur de réduire les Macédoniens aux extrêmes, afin d'intervenir en personne et, de Sarajevo à Novibazar, de Novibazar à Uskub, pousser enfin jusqu'à Salonique. Mais je ne vois pas, à vrai dire, quels intérêts la Russie peut invoquer, supérieurs à ceux de l'Italie, de l'Angleterre ou de la France. Elle n'est pas limitrophe de la Macédoine. Elle n'a aucun lien commercial avec Salonique. Autrefois, elle mettait son intérêt et son honneur à défendre, à relever les malheureux Slaves macédoniens : faisant des sacrifices pour ces clients, elle acquérait des droits à plaider leur cause et à être entendue. Mais depuis dix ans, elle proclame qu'elle répudie ces billevesées et qu'elle ne donnera plus ni un homme ni un écu. C'est en Mandchourie qu'aujourd'hui elle possède ses « intérêts supérieurs »,

c'est vers la Mandchourie qu'elle détourne systématiquement, obstinément, les yeux. Trop occupée vers Pékin, elle ne veut rien voir à Constantinople. A quel titre alors s'arroge-t-elle en Macédoine un rôle d'arbitre et un mandat d'humanité?

Il faudrait que l'Europe considérât une bonne fois sur quelle route elle s'engage derrière cette direction austro-russe. Nous devrions pourtant la reconnaître, cette route tortueuse. Nous l'avons suivie déjà. De 1821 à 1827, de sottises en faiblesses, de reculades en bonds forcenés, de crimes en regains de justice, cette même direction austro-russe nous a déjà conduits par les mêmes étapes. Cette route aboutit à Navarin. Que les diplomates d'aujourd'hui relisent cette histoire : elle vient d'être résumée à leur intention par M. G. Isambert en son livre *l'Indépendance Grecque et l'Europe*. A chaque page, dans la conduite ou dans la bouche de leurs prédécesseurs, nos diplomates actuels retrouveront leurs propres actes et leurs propres paroles. Alors, comme aujourd'hui, l'Autriche et la Russie tâtonnaient, hésitaient, avançaient, reculaient, poussaient un jour aux mesures violentes contre les Grecs « révolutionnaires », réclamaient et menaçaient le lendemain en faveur des Grecs « chrétiens ». Tour à tour courtisane de l'absolutisme turc et avocate ou complice de la rébellion grecque, ardente défenderesse des principes conservateurs et protectrice obligée des revendications populaires. cette alliance donna pendant cinq ans (1821–1826) le spectacle qu'elle nous redonne aujourd'hui.

Alors comme aujourd'hui, la Russie pensait avoir la conduite de toute cette affaire : l'empereur Alexandre croyait tenir entre ses mains le sort des révoltés. Mais M. de Metternich se flattait de ne laisser au tsar que l'apparence et d'être lui-même le conducteur en vérité : « De tous les enfants du monde, disait-il, l'empereur Alexandre est le plus enfant. » — « La Russie, disait-il encore, joue un rôle bien triste. J'ai remporté la victoire la plus complète que jamais cabinet ait remportée sur un autre... Le cabinet russe a détruit d'un seul coup l'œuvre de Pierre le Grand et de ses successeurs : tout ce que la Russie perd en force morale, la Porte le gagne. » Et quand Nicolas succédait à Alexandre, le même Metternich pensait que l'on pourrait « user de Nicolas comme

certains spéculateurs usent des héritiers d'une grande fortune jeunes et inexpérimentés ». En réalité, cette Russie et cette Autriche, qui sur le bord de la scène s'agitaient en gestes incohérents, n'étaient ni les protagonistes, ni même les vrais acteurs du drame. Derrière, au second plan, d'autres comparses, France et Prusse, ne tenaient aussi qu'un rôle effacé : la France, suivant le mot de Talleyrand, « attendait le courrier de Saint-Pétersbourg pour prendre la moindre décision » (la France, malgré tout conservatrice, garde toujours le même rôle); la Prusse (c'est aujourd'hui l'Italie qui a pris l'emploi) « timide et comprimée » (mot de Metternich) n'osait rien contre l'Autriche. Mais au troisième plan, et souvent dans les coulisses, l'Angleterre « hautaine, arrogante, pleine de coups de théâtre » (autre mot de Metternich) conduisait la pièce au gré changeant de ses intérêts : — est-il besoin de dire que l'Allemagne aujourd'hui a repris ce rôle profitable?

L'Angleterre d'abord avait affiché un violent amour du Turc. L'intégrité de l'Empire ottoman, le maintien de la barbarie turque était le premier de ses soucis : « La Turquie, écrivait au tsar lord Castlereagh, constitue dans le système de l'Europe un mal nécessaire, malgré sa barbarie... L'état particulier et maladif de cet empire doit arrêter toute tentative d'y rétablir l'ordre... Les Turcs sont en proie à une sorte de frénésie qui les rend inaccessibles à la voix de la modération; ces convulsions une fois apaisées, ils feront droit aux réclamations de la Russie. » — Il doit exister, j'imagine, aux archives de Saint-Pétersbourg, dans les cartons de ces années dernières, quelque lettre toute pareille de l'empereur Guillaume. — Donc, en 1821, le ministère anglais expose, en son parlementaire *State oj Nation*, la nécessité « non seulement de conserver la Turquie, mais encore de la fortifier ». L'ambassadeur anglais à Constantinople contrarie ou ralentit toutes les réclamations des Puissances. Quand la Russie passe aux menaces, il promet formellement à la Porte l'appui de la flotte anglaise. Trois ans, les démarches, notes et protestations de l'Europe échouent contre cette opposition.

Mais au bout de trois ans, ayant mieux fait le compte de ses intérêts, sentant que le Turc est le « cheval noir » et que le Grec a des chances d'arriver au poteau, calculant d'ailleurs

que, nation maritime, race commerçante, peuple répandu dans toutes les places du Levant, le Grec peut devenir un client et un courtier de premier ordre, l'Angleterre se fait lentement moins hostile, puis favorable, puis toute dévouée aux réclamations grecques. Elle rejette sur la Russie et sur l'Autriche l'odieux des mesures répressives ou dilatoires, — sur la Russie surtout, car les Grecs jusqu'ici espéraient dans le tsar, et l'Angleterre veut ruiner l'influence de cet ancien protecteur. Elle console et flatte les rebelles. Elle leur reconnaît la qualité de belligérants. Elle leur offre sa médiation. Elle les amène à mettre en elle tout leur espoir, à implorer même son protectorat. En 1825, Mavrocordato propose au Conseil exécutif « de placer le dépôt de la liberté nationale sous la protection de la Grande-Bretagne », et les Grecs demandent pour roi un prince de la famille anglaise...

Alors Russie, Autriche, France, toute l'Europe affolée rivalise de zèle pour ne pas laisser à l'Angleterre des clients aussi utiles, des serviteurs aussi dévoués. Toutes les Puissances deviennent philhellènes. C'est à qui renchérira dans son amour pour les « héros » grecs, dans sa haine contre le Turc « barbare ». On se hâte. On se bouscule. On perd la tête. On court à Navarin, et là, pour le plus grand bénéfice des Anglais, on coule cette flotte égyptienne qui, seule dans les mers levantines, aurait pu tenir les Anglais en échec : c'est à Navarin qu'en réalité, l'Europe livra l'Égypte à l'Angleterre.

Voulons-nous aujourd'hui retourner à Navarin? L'Allemagne est là, toute prête à nous y conduire. Prenez une carte de Turquie, et voyez si pour l'Allemagne, puissance terrienne, la Macédoine n'est pas aujourd'hui l'exact équivalent de ce qu'était la Grèce pour l'Angleterre, puissance navale, — la porte de la Méditerranée levantine. Assise entre deux et trois mers; gardienne des détroits qui de l'Adriatique mènent à l'Archipel ou de la Crète aux Dardanelles; garnisaire des îles qui de l'Europe font le pont jusqu'à l'Asie Mineure : la Grèce avait pour les Anglais mille commodités. Sur les routes terrestres, entre les plaines de l'Europe centrale et les golfes de l'Archipel, la Macédoine n'est aussi que le grand passage, l'intermédiaire obligé, à vrai dire la porte unique, qui puisse conduire un jour l'influence allemande jusqu'aux bords de la Méditerranée.

Les géographes nous ont imposé certaines formules et, par elles, certaines conceptions dont il faut nous défier. Ils nous parlent de « péninsule balkanique » quand ils veulent dire « péninsule turque ». Ils nous feraient concevoir qu'en cette péninsule le Balkan est la montagne centrale et continue qui barre ou couvre tout de sa chaîne omniprésente, — tel l'Apennin dans la péninsule italienne ou le plateau de Castille dans la péninsule espagnole. La péninsule turque ne ressemble ni à l'Italie, ni à l'Espagne : elle n'est pas coupée, dans toute sa longueur et dans toute sa largeur, par une chaîne unique et constante; elle n'est pas couverte dans toute son étendue par des montagnes parallèles ou imbriquées. Entre les mers, Adriatique, Archipel, mer Noire, qui la limitent à l'Ouest, au Sud et à l'Est, et les deux plaines danubiennes de Hongrie et de Roumanie qui la bordent au Nord, cette péninsule turque est formée, à l'intérieur, de deux blocs montagneux tout à fait distincts, que sépare une large trouée : sur la mer Noire, le bloc du Balkan; sur la mer Adriatique, le bloc du Pinde; entre les deux, la trouée de Macédoine.

Le Balkan et son jumeau le Rhodope sont deux chaînes semicirculaires qui, poursuivant au delà du Danube la courbe du Karpathe, se séparent l'un de l'autre après ce passage du Danube et décrivent leurs deux demi-cercles presque parallèles, le Balkan jusqu'à la mer Noire, le Rhodope jusqu'à l'Archipel. Chaînes véritables, chaînes à deux versants, le Balkan et le Rhodope longent la Macédoine vers l'Est, mais lui tournent le dos : les Macédoniens en occupent les pentes et vallées extérieures; mais les vraies contrées balkaniques, Bulgarie et Roumélie, sont sur l'autre façade et n'ont rien de commun avec la Macédoine. Le Pinde est bien différent : c'est un large plateau touffu, confus, épais, impénétrable, creusé de cuvettes internes, bombé de rides transversales, troué de lacs et de cluses. Du nord au sud, tout le long de l'Adriatique, depuis Trieste jusqu'au Matapan, sur quinze cents kilomètres en longueur, sur cent cinquante ou deux cents kilomètres en largeur, ce gigantesque Jura étire son triple et quadruple sillon de gradins parallèles. Il longe la Macédoine vers l'ouest; les Macédoniens en occupent aussi les revers occidentaux et les premiers gradins; mais, Pélopon-

nèse, Grèce continentale, Épire, Albanie, Vieille-Serbie, Herzégovine et Bosnie, les vraies régions pindiques sont, elles aussi, toutes différentes, indépendantes, de la Macédoine.

Entre le Pinde et le Balkan, la trouée, qui traverse toute la péninsule, ouvre un chemin commode et continu. Ce n'est pas que, du Danube à l'Archipel, de la plaine hongroise à la Méditerranée, cette trouée soit continûment plane, large et toute droite. Les contreforts du Pinde et du Balkan la rétrécissent ici, la coudent ailleurs, la barrent et l'obstruent même un peu par endroits. Un seuil assez élevé la coupe presque en son milieu et fait que ce couloir offre aux rivières deux pentes opposées pour descendre au nord vers le Danube ou au sud vers l'Archipel. La Morava, recueillant les eaux du nord, atteint le Danube près de Belgrade; le Vardar, recueillant les eaux du sud, atteint l'Archipel près de Salonique. La vallée de la Morava constitue aujourd'hui le royaume de Serbie. La vallée du Vardar constitue la province turque de Macédoine. Serbie et Macédoine ne sont séparées que par une limite conventionnelle. Parti de Belgrade, le chemin de fer remonte la Morava et descend le Vardar pour arriver à Salonique; mais le voyageur ne constaterait aucune différence, si les douaniers turcs ne venaient à la station de Zibeftche lui rappeler qu'il entre au pays du *bakchich*.

Comprend-on maintenant l'importance capitale que la Macédoine peut avoir, aura demain pour les Allemands? Buda-Pesth, où viennent converger les deux routes allemandes du Danube et de l'Oder, les express de Francfort et de Hambourg, est aujourd'hui la place d'armes et de commerce du *Drang nach Osten*. Belgrade en est déjà la pointe avancée : en cas de guerre balkanique, tout le monde sait qu'un traité secret livre Belgrade, et même Nisch, à l'Autriche, par conséquent à l'Allemagne. Au delà de Belgrade, la route allemande oblique aujourd'hui vers Constantinople quitte la grande trouée, s'engage dans le Balkan et le Rhodope et, par Sofia, porte au Sultan les cajoleries et, tout ensemble, les demandes de Berlin. Dans l'état actuel des affaires allemandes au Levant, cette route Belgrade–Constantinople est commode, tout au moins suffisante. Mais, d'une part, Sofia et la Bulgarie peuvent bien ne pas garder toujours le rôle de

complaisantes : pour son bonheur, le Bulgare a des chefs d'une autre moralité que les rois de Serbie; l'étape de Sofia n'est point acquise aux Allemands; la soumission des Bulgares paraît déjà si douteuse à Berlin que l'on nourrit envers eux une ouverte hostilité; volontiers on déchaînerait aujourd'hui contre eux la même armée turque qu'on lança en 1897 contre les Grecs. En outre, cette voie Belgrade-Constantinople est fort longue, coûteuse : c'est la route des financiers et de l'Express-Orient; ce ne sera jamais la route des marchandises et passagers du commun.

Tant que l'Allemagne n'enverra au Levant que des défricheurs, pour ainsi parler, — explorateurs scientifiques, instructeurs et espions militaires, renseigneurs commerciaux, prospecteurs industriels et agricoles, — cette route de luxe lui pourra suffire. Mais quand, après la période d'études et de premiers essais, l'Allemagne entrera dans la période de réalisation, quand elle tournera vers l'Asie-Mineure et la Méditerranée levantine, non plus seulement un petit état-major accompagné de légers bagages, mais une troupe véritable, une armée de colons et de travailleurs avec de lourds convois, des approvisionnements, des instruments et des renforts, la route macédonienne et le terminus de Salonique lui deviendront indispensables. Les Allemands revendiqueront alors ces disciples de Macédoine qu'ils répudient si hautement aujourd'hui.

Ajoutez une inconnue que, dans les affaires allemandes, il ne faut jamais oublier. Le peuple allemand s'agite et réclame : il commence à blâmer la sauvage politique turcophile de son Empereur. Nous savons que le gouvernement impérial n'a pas à se soucier de l'opinion publique ; mais l'Empereur nous a habitués à de brusques démarches. Il fut un jour socialiste. Il devint « colonial ». Il est aujourd'hui marin, théologien, philologue, exégète biblique : qui nous dit que demain il ne sera pas humanitaire, anarchiste ou croisé ? L'ambassadeur d'Allemagne à Constantinople n'a pas été sans relations déjà avec les Macédoniens. Entre les Comités et les représentants de l'empereur Guillaume, il y a eu des dialogues. Et dans ces dialogues, — je le sais de source certaine, — une phrase décisive a été prononcée : « C'est à Berlin que se trouve la solution macédonienne. »

Quand les Macédoniens iront à Berlin « placer le dépôt de la liberté nationale sous la protection » de l'Empereur, nous reverrons la bousculade et la sottise de Navarin. Russie, Autriche, Angleterre, France, Italie, Grèce même, toute l'Europe rivalisera d'amour pour « l'héroïque » Macédoine, de haine pour le Turc « barbare ». Tous courront sur la malheureuse Turquie : Russes à Constantinople, Autrichiens à Uskub, Anglais aux Dardanelles, Italiens en Albanie, Français à Rhodes ou à Mitylène, Grecs en Épire ou à Samos, chacun travaillera de son mieux à la ruine des intérêts communs, au renversement de cette intégrité ottomane qui, seule, dans l'état actuel du Levant, peut abriter et concilier tous les intérêts matériels et moraux, présents et futurs, particuliers et généraux, de l'Europe et de l'humanité.

Je m'excuse de prononcer le mot « intérêts » en ce concert de « principes conservateurs » et de « droits populaires ». Ces intérêts pourtant existent et, dans l'état actuel des choses au Levant, l'Europe n'a personne d'autre encore à qui les remettre. Ni le Bulgare, ni le Grec n'est encore assez développé pour avoir l'intelligence ou la générosité de prendre, non l'exploitation, mais la tutelle des races et communautés différentes qui l'entourent et qui sortent à peine de la barbarie. Le joug bulgare ou grec serait au monde balkanique à peine moins dur et improfitable, peut-être même plus désastreux que le joug hamidien. L'Europe d'ailleurs est outillée pour cette politique de l'intégrité ottomane ; elle en a l'expérience et le formulaire : elle ne saurait, du jour au lendemain, changer toutes ses batteries et inventer le plan et les instruments d'une autre conduite. Qu'elle le veuille ou non, cette intégrité ottomane s'imposera longtemps encore à sa diplomatie, comme la plus simple des politiques, la plus familière aux idées du public, et la plus commode en réalité.

Mais cette intégrité ottomane ne peut subsister qu'à grand renfort d'étais, de soutiens, d'armatures extérieures et internes. Cet édifice turc, vermoulu, menace de toutes parts. Mettre les intérêts de l'Europe et de l'humanité sous l'abri de cette ruine croulante sans en consolider les piliers et la voûte par des cercles et des poutres de fer, c'est de parti pris vouer ces intérêts à quelque catastrophe. Le maintien de la Turquie

sans contrôle européen n'est pas seulement une iniquité : c'est encore une impossibilité, une chimère. Le contrôle effectif des Puissances est, en Macédoine tout au moins, la condition vitale de cette intégrité. Car les événements actuels mettent en lumière une vérité indiscutable : dans la lutte des Comités contre le Sultan, ce dernier peut-être a la force de ses canons et le nombre de ses troupes ; mais les Comités ont la force de leurs savants et le nombre de leurs héros. En quantité, de l'un à l'autre adversaire, l'écart est sans mesure : à chaque centaine de *comitadjis*, le Sultan pourra sur tous les points de la Macédoine opposer des milliers de soldats, — et ce soldat turc est encore l'un des premiers du monde. En qualité pourtant, l'écart est plus grand encore et renverse cette infériorité : qu'est un soldat ou même un canon turc, en face d'un porteur de dynamite ou de peste, — puisque les journaux de Vienne nous annoncent avec gravité que, mal satisfaits de la dynamite, les Macédoniens vont recourir aux microbes?

Pour résister à ces fourmis de laboratoire, pour tenir quelques semaines en respect cette poignée de héros, le Turc a dû mobiliser toutes ses réserves asiatiques et revêtir sa plus lourde armure de guerre. Mais, voyez-le : au bout d'un mois, le voici qui défaille. Cette armure n'est plus à la taille de son budget; il ne peut déjà plus solder, dans quelques semaines il ne pourra plus nourrir cette foule de réservistes. La Macédoine piétinée et pillée ne pourra pas davantage leur fournir le pain quotidien. Privée de ses cultivateurs, l'Asie-Mineure à son tour va crier famine... A mesure que les dépenses grandiront, les revenus des impôts viendront à rien. Où le champ n'a rien produit, le Sultan lui-même perd ses droits et, derrière le Sultan, le financier européen perd ses garanties. Piétinez donc et affamez la Macédoine ! livrez-la aux tribunaux hamidiens et aux lois martiales ! faites ravager ses récoltes, qui nourrissent vos porteurs de la Dette, et massacrer ses Comités, qui ne demandent à servir que vos propres intérêts ! Dans six mois, dans un an, vous constaterez l'inutilité de la force et que l'on ne vient à bout du désespoir que par la justice, de l'héroïsme que par la générosité.

Alors vous réfléchirez peut-être et vous découvrirez enfin que les leçons du passé, les besoins du présent et le souci de

l'avenir, vos intérêts et vos s, v r et votre sécurité, tout vous impose la me ligne de conduite. La question d'Orient ne peut pas être résolue du jour au lendemain. Le problème turc ne it s être tranché par la force : même contre le Turc, « la vi ce n'est jamais un remède ». Mais à défaut so ion vi et subite, ne peut-on pas imaginer une e de petites opérations faciles? Qu'est-ce qui fait la r i nationale de cette péninsule turque? Est-ce e m e cette terre, sa fécondité ou sa richesse? Est-ce cont re la situation de ce pays sur quelques grands l'humanité?

La Turquie d' ro n' ni une terre promise, ni un champ d'or, ni « s noir ». Mais de grandes routes mondiales la rd t la traversent. Route du Danube, route du Vardar, r te du Bosphore : les Turcs au début du XIXe siècle détena t encore trois des passages indispensables à la marche de tre civilisation. Au cours du XIXe siècle, l'Europe leur enleva la route du Danube dont, par une solution ingénieuse, tout en respectant le droit des riverains, elle assura le libre passage au commerce de tous. L'heure n'est-elle pas venue d'appliquer le même traitement à la route de Macédoine? tout en maintenant le drapeau turc, n'est-il pas facile d'installer ici le contrôle européen? Salonique juive ne se prête-t-elle pas à cet aménagement international des Bouches du Vardar? et, le Vardar après le Danube ayant été donné au libre usage de la civilisation, le problème du Bosphore ne deviendrait-il pas beaucoup plus simple? la même solution ne pourrait-elle pas, lentement, être étudiée, discutée, appliquée enfin aux Bouches de Constantinople? et n'arriverait-on pas ainsi à concilier quelque jour les deux termes antinomiques de cette question d'Orient : le maintien de l'intégrité ottomane et le bonheur des chrétientés indigènes?

VICTOR BÉRARD.



D
22
E
F
26
G
Botosani
Iassy
Kichinev
Bender
RUSSIE
MOLDAVIE
Barlad
BESSARABIE
Kolozsvar
TRANSILVANIE
Focsani
Galatz
Ismail
Braila
Ploesci
ROUMANIE
Bucarest
VALACHIE
Craiova
Giurgiu
Silistria
Dobroudja
Tutracan
Roustchouk
Lom Palanka
Pleven
Sistov
Razgrad
Choumen
Hadji Oglu Pazardjik
BULGARIE
Varna
Tirnovo
MER
NOIRE
Sofia
Bourgas
Stara Zagora
ROUMELIE ORIENT.
Tatar Pazardjk
Philippopoli
Andrinople
Constantinople
(Stamboul)
Scutari
TURQUIE
Rodosto
MER DE MARMARA
I. Thasos
Gallipoli
I. Samothrace
I. Imbros
I. Lemnos
ARCHIPEL
ASIE
Sporades

publier cette lettre dans votre prochain numéro, conformément à mon droit, et je vous prie d'agréer, monsieur l'Administrateur-Gérant, l'expression de ma considération la plus distinguée.

RENÉ DE FLOTTE DE ROQUEVAIRE.

Il est d'usage courant, entre périodiques, — journaux ou revues, — de se citer les uns les autres et de se reproduire, — texte ou illustrations, — sans demander l'autorisation préliminaire, mais à deux conditions formelles ;

1° Il faut que la citation ou reproduction soit fidèle, exacte, de bonne foi, sans idée de concurrence directe;

2° Il faut que le nom de l'auteur et le titre du périodique soient clairement indiqués.

Cet usage peut être sujet à contestations quand il s'agit de textes littéraires ou d'illustrations artistiques, mais non pour un document scientifique : sinon, toute discussion et toute vulgarisation deviendraient impossibles.

La reproduction de la carte de M. de Flotte, obtenue par la seule photographie, était fidèlement exacte. Le nom de l'auteur a été cité trois fois. Et nous ne pouvons croire que nous ayons porté un préjudice à M. de Flotte en donnant à son travail la publicité de la *Revue*.

Puisque cet incident a été soulevé, nous en profitons pour compléter une note, placée au bas de la page 898, où il est dit que « la position de Taza n'est pas portée sur la carte de M. de Flotte... » La carte reproduite par nous étant une carte hypsométrique, il n'y avait pas de raison pour que le nom de Taza y figurât. Par conséquent, l'observation faite dans la note ne comporte pas une critique.

LA DIRECTION DE LA REVUE

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Mai-Juin 1903

LIVRAISON DU 1er MAI

LIVRAISON DU 15 MAI

LIVRAISON DU 1er JUIN

LIVRAISON DU 15 JUIN

10ᵉ Année. N° 12. 15 Juin 1903.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1903

LIVRES NOUVEAUX

BONHEUR MANQUÉ, — CARNET D'UN AMOUREUX, par **Georges de Porto-Riche.**

Bijou singulier, original, exquis, menu chef-d'œuvre de psychologie amoureuse, de grâce et d'impertinence, d'émotion et d'esprit, de mélancolie et de cruauté ; œuvre de poète, retouchée après quinze ans par inquiétude et scrupule d'artiste ; œuvre légère et de petit volume, précieuse en elle-même et comme un chaînon subtil entre les caprices romantiques de l'auteur et ses grandes comédies modernes, — tel est ce *Bonheur manqué*, déjà célèbre et jusqu'ici peu connu, bibelot de musée, roman à lire en dix minutes, poème à relire minutieusement, délicieusement

ATLAS DES COLONIES FRANÇAISES, par **Paul Pelet.**

Voici, mise en cartes à grande échelle et en statistiques précises, toute l'œuvre de nos explorateurs, de nos officiers, de nos administrateurs, bref de nos « coloniaux » à travers la France d'outre-mer. Sous une forme commode, en un texte clair, cartes et documents se présentent faciles à lire et à bien mesurer. Il faudrait que le public eût toujours devant les yeux cet inventaire de nos colonies pour admirer sans doute la poussée de notre France coloniale en ces vingt années dernières, mais pour songer aussi aux nécessités de remplacer désormais la marche en avant par une sérieuse mise en exploitation. Cet atlas, de toutes façons, vient à point pour nous [illegible] et il est d'une exécution parfaite.

MEMOIRES D'UN MARI [illegible] **André Maurel.**

Il est bien moderne, bien parisien, le mari dont M. André Maurel nous présente les curieux mémoires : il rappelle un peu, par sa philosophie détachée, le comte de Reyssac, que M. Maurice Donnay, dans *Amants*, a si curieusement dessiné [illegible] bien que ce mari ne nous [illegible] son bonheur : c'est plu[illegible] de ses mésaventures, de ses [illegible] qu'il nous entretient [illegible]

[illegible]

TRAITÉ DE BIOLOGIE, par **Félix le Dan[tec]**

Nous avons signalé récemment le recuei[l d'en]tretiens philosophiques, *le Conflit*, du [même] auteur. Dans ce nouvel et important o[uvrage] M. Félix le Dantec nous donne enfin u[n traité] scientifique de biologie, cette science do[nt tout] le monde parle et que bien peu ont appro[fondie]. Reprenant la biologie à sa base, l'auteu[r nous] prévient, dès l'introduction, que ce n'[est pas] une science simple et il nous met en [garde] contre un grand nombre d'erreurs, qui, « sont courantes même chez les plus grand[s maî]tres, chez Darwin, chez Claude Bernard[, chez] Weissmann ». Avec une force de logique i[...]ble, M. Félix le Dantec a su excellemme[nt, dans] cette magistrale étude, décomposer la p[lupart] des problèmes qui apparaissaient les plu[s diffi]ciles en deux ou trois questions claires et [relati]vement simples.

LES ÇOMALIS, par **Gabriel Ferrand.**

Nous avons aujourd'hui, — le sait-on as[sez ?] dans le cadre de nos consuls, des travaill[eurs,] des savants qui étudient le monde et, parmi [ceux-]là, nul ne s'est fait une renommée aussi [...] que M. G. Ferrand par ses études du [...] islamique au Harrar, à Madagascar, en[...] chez les Çomâlis enfin. Au moment où [...] yeux sont tournés vers les efforts des [...] en ce coin d'Afrique, est-il besoin de r[ecom]mander la lecture de cet ouvrage ? En trois [...] pages lisibles, claires, amusantes, M. F[errand] s'est donné la peine de mettre à notre [portée] les résultats les plus certains des dernières [explo]rations et des derniers travaux scientifiqu[es. Ce] volume est le premier d'une collection de [...] riaux d'études sur les pays musulmans », [...] par M. A. Le Chatelier : elle rendra de [grands] services au public, si la suite vaut le débu[t].

LITTERATURE ARABE, par **C. Huart.**

Les lecteurs connaissent cette collection [des] *Histoires de la Littérature*, et les Litt[ératures] anglaise, japonaise, russe, déjà parues. [Pour]suivant leur revue mondiale, les é[diteurs] ont demandé la Littérature arabe à un Fr[ançais] qu'une longue carrière en pays musulm[an et] une renommée bien assise dans le c[...] [illegible] désignaient entre tous pour [...]. Des origines jusqu'à nos jours, de[puis] les rapsodes de l'Arabie anté-islamique [jus]qu'aux journaux de l'Égypte actuelle, [...] nous offrent, en un clair résu[mé] [...] des exemples bien choisis, tout le dé[velop]pement de cette littérature, que nos deva[nciers] [...] claire, exploitée, et qui p[...] [illegible] plus d'un modèle. [illegible] et de résurrections littéra[ires] [illegible] attendre à ce que l'arabisme [illegible] le livre de M. C. Huart dev[...] [illegible] Coran — de nos jeunes [...]

10ᵉ Année. N° 12. 15 Juin 1903.

LA
REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS
85ᵇⁱˢ, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85ᵇⁱˢ

1903

B

LIVRES NOUVEAUX

PAGES DE L'HISTOIRE DU SECOND EMPIRE,
après les Papiers de **M. Thouvenel**, ancien ministre **des** Affaires étrangères (1854-1866), par **L. Thouvenel.**

« Une fois de plus, nous dit M. Albert Vandal, ans son intéressante préface, l'auteur a extrait es papiers de son père de quoi satisfaire notre uriosité au sujet d'une époque qui se dégage eu à peu de la légende pour entrer dans l'hisoire. » Cette époque, celle de la guerre de Crimée, été décisive sur la politique de Napoléon III. près l'apogée, la crise a commencé sourdement, la décadence fut rapide. Ambassadeur à Conantinople, puis ministre des Affaires étrangères, I. Thouvenel était merveilleusement placé pour onnaître les événements dans tous leurs détails t jusqu'en leurs causes les plus secrètes. Ce vre abonde en curieuses révélations et en renignements inédits.

ES VISIONS SINCÈRES, par **Jacques Normand.**

Nos lecteurs connaissent quelques-uns de ces harmants poèmes tour à tour attendris et spiriuels, et presque toujours les deux ensemble. La muse de M. Jacques Normand est parfois une imable fille de Paris, toujours « trottant » par es rues, comme l'a dit l'auteur lui-même, muant aux devantures, curieuse, malicieuse, puis rusquement rêveuse. D'autres fois, c'est une belle dame », vivant dans les salons ou dans s théâtres, et, là, raillant gaiement les corvées ondaines et les gens du monde, dont elle obrve, sans en avoir l'air, tous les moindres dicules, pour souffler le soir à son auteur de lis vers ironiques et fins qui, sans effort, vienent s'ordonner en strophes sur la page blanche. ès les premières pages, on aime ce joli recueil alerte et si parisien.

LES PROPHÈTES, par **Adolphe Brisson.**

« Il était facile à prévoir, — nous dit M. P. udin, préfacier de ce livre, — que l'auteur de **Portraits intimes** », de « Pointes sèches » et « la Comédie littéraire » ne laisserait pas en hors de son observation le monde de la poliue. Les Prophètes, ce sont les chefs de parti, hommes dont la parole plus ou moins retensante annonce l'avènement des temps nouaux... » Et tour à tour MM. Jules Guesde, Jean urès, Clemenceau, Waldeck-Rousseau, Vanrvelde et Anseele, Anatole France, Frédéric issy, Éd. Drumont, Paul Déroulède, Brieux, Père Olivier, tous ceux enfin qui à la tribune, théâtre, du haut de la chaire ont parlé au uple, défilent en cette galerie de portraits. Les odèles appartiennent à tous les partis. M. B. isson n'a pas voulu faire œuvre de polémiste. a interrogé tous ces hommes sans haine et s complaisance, avec le seul désir de les ontrer tels qu'ils sont, du moins tels qu'ils lui nt apparus.

CORRESPONDANCE INÉDITE DE LA FAYETTE,
Lettres de prison, lettres d'exil, 1793-1801),
précédée d'une étude psychologique, par **Jules Thomas.**

Louis Romeuf, le dévoué aide de camp de La Fayette, avait été chargé par lui, en 1798, de réunir, pour les publier, ces lettres de prison et d'exil. Mais Louis Romeuf mort en 1812 à la bataille de la Moscowa n'eut pas le temps d'accomplir le vœu de La Fayette, et cette intéressante correspondance était restée inédite. Elle éclaire cependant d'un jour nouveau l'âme et la conscience de La Fayette et elle a fourni à M. Jules Thomas la belle étude psychologique dont il fait précéder cette correspondance. Quelques-unes des lettres qui suivent avaient bien été publiées dans les *Mémoires* de 1837-1838, mais avec des suppressions, des adjonctions, des transpositions : il faut remercier M. Jules Thomas de nous en restituer aujourd'hui le texte authentique.

L'ART DE DIRE, par **Jean Blaize.**

Voici, non pas un traité de diction, mais un recueil de conseils pratiques qui enseigneront vite et bien l'art de dire, « dans la lecture et la récitation, dans la causerie et le discours ». L'auteur étudie successivement la voix, — le mot, — le débit, — l'expression, — le geste, — l'art oratoire, et termine par quelques mots sur la mémoire et la timidité. Son livre est très simple et d'un ton toujours familier : on se figure trop que la diction est un art professionnel et que les acteurs, les orateurs, les professeurs seuls doivent apprendre à dire. Rien n'est plus important que de bien dire, ne serait-ce que pour prendre un peu d'autorité dans une conversation : la diction rend dans la vie courante d'inappréciables services. Le livre de M. Jean Blaize sera lu par tous avec intérêt et avec fruit.

LETTRES INÉDITES
DE SAINTE-BEUVE A COLLOMBET,
publiées par **Camille Latreille** et **M. Roustan.**

Le plus grand nombre de ces lettres a été découvert dans une maison de campagne, nommée Pavillon Saint-Nicolas, à Saint-Rambert-l'Ile-Barbe, près Lyon. Elles furent écrites par l'illustre critique à un modeste érudit lyonnais, F.-Z. Collombet, dont MM. Camille Latreille et Marius Roustan ont retracé la carrière laborieuse dans un ouvrage intitulé *Le Romantisme à Lyon : F. Z. Collombet.* On trouvera dans cette correspondance, qui a duré de 1834 à 1853, de très curieuses confidences, particulièrement sur la crise religieuse de Sainte-Beuve. « Nous n'avons pas l'ambition, déclarent les auteurs, de révéler un Sainte-Beuve nouveau. Mais le futur biographe du grand critique trouvera peut-être ici quelques faits et quelques idées, puisés à la source même. » C'est là une sérieuse contribution à l'étude de Sainte-Beuve.

LIVRES NOUVEAUX

:S DE L'HISTOIRE DU SECOND EMPIRE, les Papiers de **M. Thouvenel**, ancien ministre ıires étrangères (1854-1866), par **L. Thouvenel.**

ıe fois de plus, nous dit M. Albert Vandal, on intéressante préface, l'auteur a extrait piers de son père de quoi satisfaire notre té au sujet d'une époque qui se dégage ɔeu de la légende pour entrer dans l'his- Cette époque, celle de la guerre de Crimée, écisive sur la politique de Napoléon III. l'apogée, la crise a commencé sourdement, :cadence fut rapide. Ambassadeur à Con- ɔple, puis ministre des Affaires étrangères, ɔuvenel était merveilleusement placé pour ıre les événements dans tous leurs détails ɩu'en leurs causes les plus secrètes. Ce bonde en curieuses révélations et en ren- nents inédits.

SIONS SINCÈRES, par **Jacques Normand.**

lecteurs connaissent quelques-uns de ces .nts poèmes tour à tour attendris et spiri- ·t presque toujours les deux ensemble. La le M. Jacques Normand est parfois une ; fille de Paris, toujours « trottant » par ı, comme l'a dit l'auteur lui-même, mu- ıx devantures, curieuse, malicieuse, puis ement rêveuse. D'autres fois, c'est une dame », vivant dans les salons ou dans ıtres, et, là, raillant gaiement les corvées nes et les gens du monde, dont elle ob- sans en avoir l'air, tous les moindres ·s, pour souffler le soir à son auteur de ıs ironiques et fins qui, sans effort, vien- ɔrdonner en strophes sur la page blanche. ; premières pages, on aime ce joli recueil ; et si parisien.

S PROPHÈTES, par **Adolphe Brisson.**

était facile à prévoir, — nous dit M. P. , préfacier de ce livre, — que l'auteur de 'aits intimes », de « Pointes sèches » et Comédie littéraire » ne laisserait pas en de son observation le monde de la poli- Les Prophètes, ce sont les chefs de parti, ımes dont la parole plus ou moins reten- annonce l'avènement des temps nou- . » Et tour à tour MM. Jules Guesde, Jean Clemenceau, Waldeck-Rousseau, Van- e et Anseele, Anatole France, Frédéric Éd. Drumont, Paul Déroulède, Brieux, Olivier, tous ceux enfin qui à la tribune, ıtre, du haut de la chaire ont parlé au défilent en cette galerie de portraits. Les ɜ appartiennent à tous les partis. M. A. n'a pas voulu faire œuvre de polémiste. ıterrogé tous ces hommes sans haine et ɔmplaisance, avec le seul désir de les r tels qu'ils sont, du moins tels qu'ils lui parus.

CORRESPONDANCE INÉDITE DE LA FAYETTE,
Lettres de prison, lettres d'exil (1793-1801),
précédée d'une étude psychologique, par **Jules Thomas.**

Louis Romeuf, le dévoué aide de camp de La Fayette, avait été chargé par lui, en 1798, de réunir, pour les publier, ces lettres de prison et d'exil. Mais Louis Romeuf mort en 1812 à la bataille de la Moscowa n'eut pas le temps d'accomplir le vœu de La Fayette, et cette intéressante correspondance était restée inédite. Elle éclaire cependant d'un jour nouveau l'âme et la conscience de La Fayette et elle a fourni à M. Jules Thomas la belle étude psychologique dont il fait précéder cette correspondance. Quelques-unes des lettres qui suivent avaient bien été publiées dans les *Mémoires* de 1837-1838, mais avec des suppressions, des adjonctions, des transpositions : il faut remercier M. Jules Thomas de nous en restituer aujourd'hui le texte authentique.

L'ART DE DIRE, par **Jean Blaize.**

Voici, non pas un traité de diction, mais un recueil de conseils pratiques qui enseigneront vite et bien l'art de dire, « dans la lecture et la récitation, dans la causerie et le discours ». L'auteur étudie successivement la voix, — le mot, — le débit, — l'expression, — le geste, — l'art oratoire, et termine par quelques mots sur la mémoire et la timidité. Son livre est très simple et d'un ton toujours familier : on se figure trop que la diction est un art professionnel et que les acteurs, les orateurs, les professeurs seuls doivent apprendre à dire. Rien n'est plus important que de bien dire, ne serait-ce que pour prendre un peu d'autorité dans une conversation : la diction rend dans la vie courante d'inappréciables services. Le livre de M. Jean Blaize sera lu par tous avec intérêt et avec fruit.

LETTRES INÉDITES
DE SAINTE-BEUVE A COLLOMBET,
publiées par **Camille Latreille** et **M. Roustan.**

Le plus grand nombre de ces lettres a été découvert dans une maison de campagne, nommée Pavillon Saint-Nicolas, à Saint-Rambert-l'Ile-Barbe, près Lyon. Elles furent écrites par l'illustre critique à un modeste érudit lyonnais, F.-Z. Collombet, dont MM. Camille Latreille et Marius Roustan ont retracé la carrière laborieuse dans un ouvrage intitulé *Le Romantisme à Lyon : F.-Z. Collombet.* On trouvera dans cette correspondance, qui a duré de 1834 à 1853, de très curieuses confidences, particulièrement sur la crise religieuse de Sainte-Beuve. « Nous n'avons pas l'ambition, déclarent les auteurs, de révéler un Sainte-Beuve nouveau. Mais le futur biographe du grand critique trouvera peut-être ici quelques faits et quelques idées, puisés à la source même. » C'est là une sérieuse contribution à l'étude de Sainte-Beuve.





